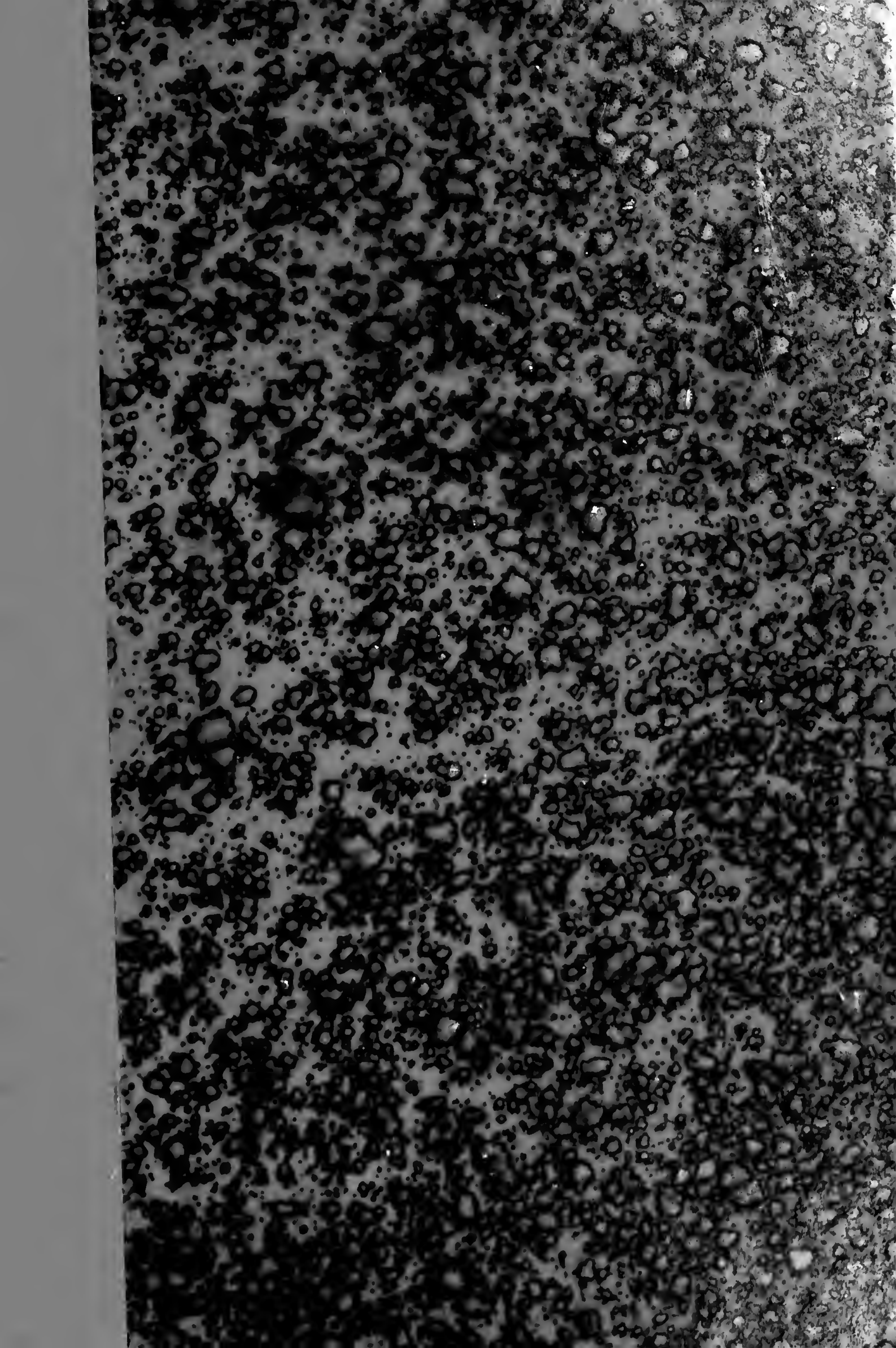
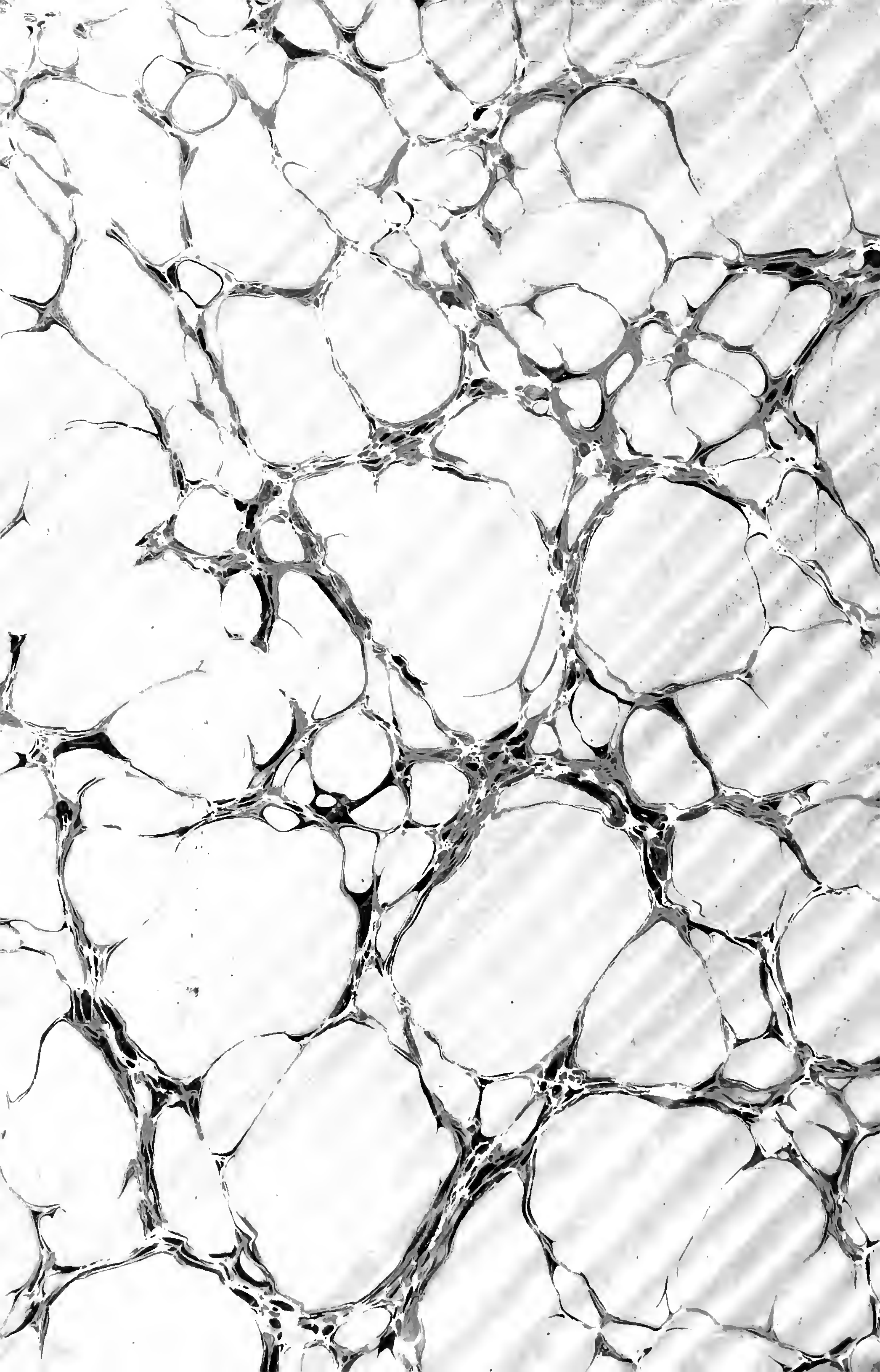
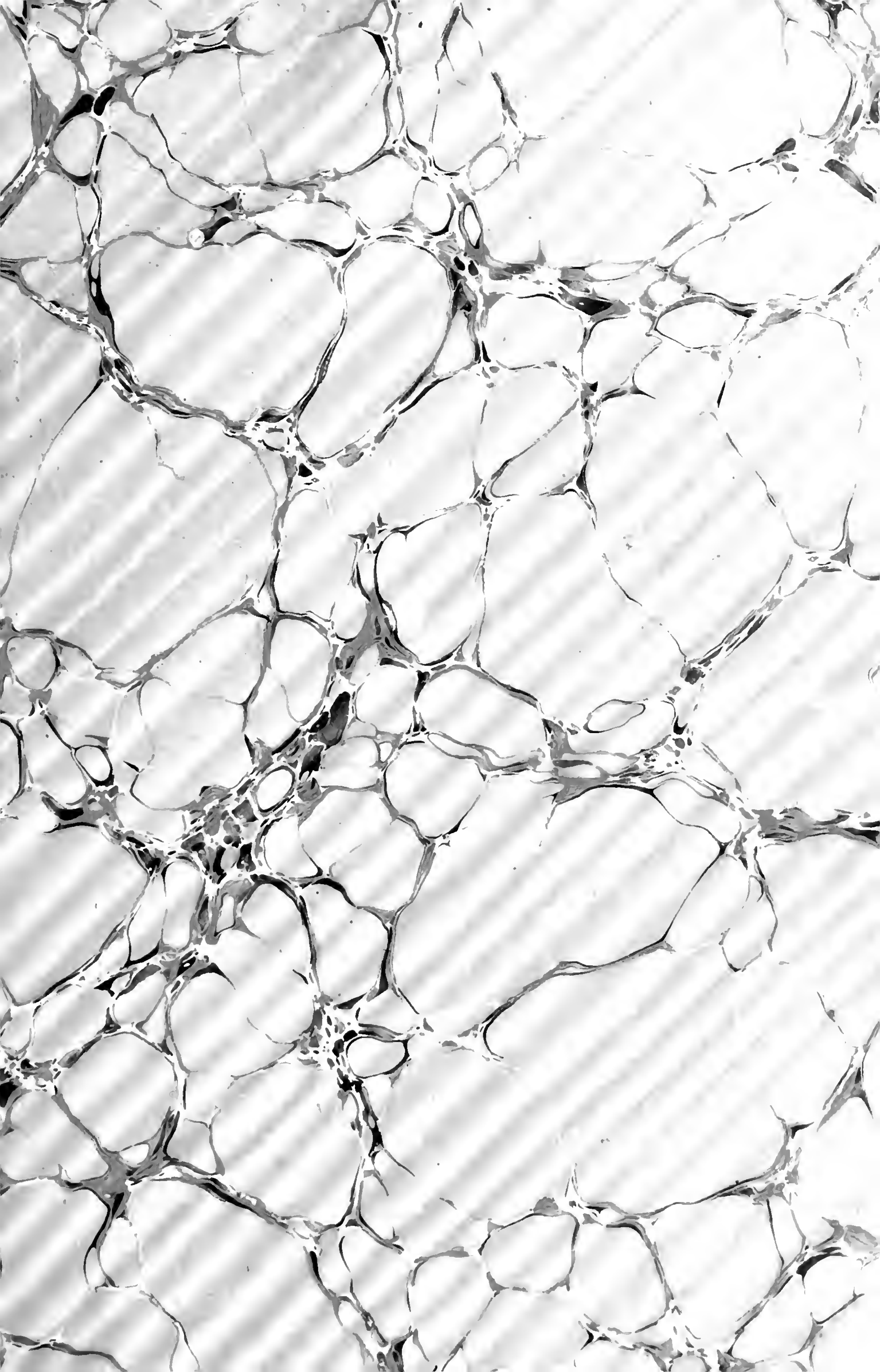








L'ENFANT DU FAUBOURG

L'ENFANT

DU FAUBOURG

PAR

ÉMILE RICHEBOURG

AUTEUR

de LA DAME VOILÉE, de LA FILLE MAUDITE, d'ANDRÉA LA CHARMEUSE

PARIS

F. ROY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE SAINT-ANTOINE, 185

L'ENFANT DU FAUBOURG

PAR ÉMILE RICHEBOURG

Auteur de LA DAME VOILÉE, de LA FILLE MAUDITE et d'ANDRÉA LA CHARMEUSE



F. ROY, Libraire-Éditeur, rue Saint-Antoine, 185.

L'ENFANT DU FAUBOURG

PREMIÈRE PARTIE

LES DEUX MARQUISES

I

DANS UN PAYSAGE

Depuis que nous avons les chemins de fer qui nous transportent, comme au vol, de Paris dans les coins les plus reculés de la France, j'ignore s'il y a encore des pays inconnus où le pied du touriste ne s'est pas posé; mais ce que je sais, c'est qu'il existe partout des paysages ravissants, que l'on admirera toujours, car la nature restera toujours belle.

Si l'artiste qui parcourt la Suisse s'arrête émerveillé devant ces monts géants au front desquels se suspendent des neiges éternelles, il ne dédaignera jamais aucun site charmant, qu'il le rencontre en Italie, dans les Pyrénées, au bord de l'Océan, ou au milieu d'une province française.

Celui qui aime les grandes et belles choses les découvre partout, parce que partout l'œuvre de Dieu se montre dans tout l'éclat de sa magnificence.

Le peintre-paysagiste Albert Ancelin pensait ainsi, et il était venu dans la Nièvre, à deux lieues de la Charité, chercher l'inspiration et quelques-uns de

ces délicieux paysages des bords de la Loire, afin de les reproduire sur des toiles, que son marchand de tableaux vendait très-cher aux amateurs de tous les pays.

Le hasard l'avait conduit dans une petite vallée pleine de verdure et inondée de lumière.

Une rivière l'arrose, et sur cette rivière, ou plutôt sur ce ruisseau, qui se jette dans la Loire du côté de Pouilly, il y a un joli moulin, caché comme un nid dans la verdure, mais qu'on devine à son joyeux tic-tac.

De tous les côtés dans les pâtures, on voit de belles vaches blanches et des veaux qui bondissent gaiement autour d'elles.

A droite, sur les flancs du coteau s'élève un château avec tourelles, qui regarde la vallée. Plus loin, derrière un rideau de peupliers, la flèche d'un clocher s'élance hardiment vers le ciel bleu.

Quand, de la hauteur où il s'était arrêté, Albert Ancelin eut vu tout cela, il s'écria avec enthousiasme :

— Je retrouve un coin du paradis!

Au moulin, on put mettre une chambre à sa disposition et, moyennant une somme d'argent qu'il fixa lui-même, il fut convenu qu'il aurait sa place à la table de la famille.

Le lendemain, le meunier était allé lui-même chercher les malles de son pensionnaire.

Or, depuis quelques jours, Albert Ancelin était installé au moulin de la Galloire.

Il n'avait pas perdu de temps, comme le témoignaient une demi-douzaine de croquis, habilement dessinés, lesquels avaient fait pousser de grandes exclamations de surprise à madame la meunière.

Après le crayon, le peintre avait préparé ses couleurs et pris ses pinceaux.

Il achevait de peindre un de ces paysages ravissants qui étonnent, tant ils représentent fidèlement la nature.

Debout devant sa toile, il s'assurait qu'aucun détail ne lui avait échappé.

— Oui, se disait-il, c'est assez réussi... ces tons chauds sont d'un joli effet; pourtant il faudra à cet endroit une touche légère... J'aurais pu étendre ma perspective, un espace de plus détacherait mieux ce bouquet d'arbres, c'est en cela que Corot excelle... Il y a de l'air dans ce feuillage, on devine la brise qui passe dans les feuilles; ces jeux de lumière dans le tableau de la nature, les voilà dans mon paysage; ma verdure a de la fraîcheur, je l'ai prise ce matin encore humide de rosée. J'ai bien rendu l'opposition des ombres. Et sous bois ce rayon de soleil... L'eau de ma rivière coule avec des miroitements de cristal La passerelle est bien posée. C'est égal, là est le défaut de mon œuvre, il y manque quelque chose.

Il porta la main à son front comme pour provoquer l'éclosion d'une idée,

— Oui, il manque quelque chose là, reprit-il en se rapprochant de la fenêtre.

D'un coup d'œil il embrassa le paysage.

Aussitôt il poussa un cri de surprise et de joie.

Une femme venait de s'asseoir sur la passerelle. Elle laissait pendre ses jambes, et ses pieds nus baignaient dans l'eau. De longs cheveux blonds, abandonnés à eux-mêmes, tombaient épars sur ses épaules et descendaient jusqu'aux hanches. Elle était vêtue d'un costume bizarre, composé d'une infinité de pièces d'étoffes de couleurs voyantes, cousues les unes aux autres comme dans un habit d'arlequin. Une large bande de laine écarlate serrait sa taille à la ceinture.

Splendidement éclairée par le soleil, qui mettait en relief les couleurs éclatantes de son vêtement multicolore, elle produisit sur le peintre l'effet d'une apparition fantastique. Et pour compléter l'illusion les reflets d'or de ses cheveux semblaient entourer sa tête d'une auréole lumineuse.

Autant que la distance lui permettait de juger, cette femme devait avoir de quarante à quarante-cinq ans. Malgré la pâleur et la maigreur de son visage, elle était encore belle. On sentait qu'elle avait longtemps souffert, qu'elle souffrait encore. Ses grands yeux éteints n'avaient plus de regards, le sourire s'était pour toujours envolé de ses lèvres.

Sa tête s'était penchée sur son épaule, et elle restait là, sur la passerelle, indifférente à tout ce qui se passait autour d'elle, immobile, bariolée de couleurs, comme une statue de pagode indienne.

La meunière était curieuse et passablement bavarde, deux défauts que peu de femmes ont le droit de reprocher aux autres. Autant que ses occupations de ménagère le lui permettaient, elle venait tenir compagnie au peintre et s'extasier devant ces arbres et cette verdure, qui naissaient comme par enchantement sous son pinceau.

Au moment où le jeune homme poussait son exclamation joyeuse, elle entrait dans la chambre.

En le voyant attentif, regarder au dehors, elle eut, par discrétion, l'intention de se retirer, mais la curiosité l'emporta. Elle voulut savoir quel objet pouvait ainsi attirer l'attention de son hôte et le distraire de son travail.

Elle marcha vers la fenêtre sur la pointe des pieds, et avança la tête par-dessus l'épaule du peintre.

— Tiens, fit-elle, c'est la marquise !

Albert se retourna vivement.

— De qui parlez-vous? demanda-t-il.

— De la folle qui est là, sur la passerelle.

— Ah! fit-il avec compassion, c'est une pauvre folle? Je m'en doutais.

— Une folle peu dangereuse, reprit la meunière; la volonté d'un enfant suffit pour la faire obéir.

— Quel est son nom ?

— Je vous l'ai déjà dit : la marquise.

— On l'appelle ainsi par dérision, sans doute ?

— Non, monsieur Albert, c'est le nom qu'elle s'est donné elle-même ; et comme au village elle a su gagner l'affection de tout le monde, c'est très-sérieusement que nous l'appelons Mme la marquise.

— C'est étrange, murmura le jeune homme.

Il reprit sa palette et ses pinceaux. Au bout de quelques minutes, la marquise était assise sur la passerelle du tableau.

— Oh ! c'est elle, c'est bien elle ! exclama la meunière.

— Assez pour aujourd'hui, dit le peintre en jetant les pinceaux dans une boîte et la palette sur la table.

Comme si elle eût deviné que sa pose sur la passerelle n'était plus nécessaire, la folle se leva et s'éloigna d'un pas grave en suivant un étroit sentier qui traversait la prairie.

Le peintre la suivit des yeux un instant, puis s'adressant à la meunière :

— Cette malheureuse est-elle de ce pays ? demanda-t-il.

— Non, mais il y a environ vingt ans qu'elle est ici. Un matin, on la trouva étendue sur la route, ne donnant plus signe de vie. On la crut morte. On la releva pour la transporter au village. Dans le trajet, elle rouvrit les yeux ; on avait pris pour un signe de mort l'engourdissement causé par le froid. On était en octobre, et, à cette époque, dans nos contrées, les nuits sont déjà très-froides. Et puis, au dire du médecin qui fut appelé pour la soigner, elle n'avait pris aucune nourriture depuis au moins deux jours. Je ne vous étonnerai pas en vous disant qu'elle était d'une grande beauté ; dame ! je parle de longtemps, et la raison absente n'empêche pas la vieillesse de venir.

« Je me rappelle tout cela comme si c'était d'hier; j'avais déjà quinze ans alors, et puis il y a des événements dans la vie qu'on n'oublie jamais. Cette femme si jeune et si belle, trouvée mourante sur une route, était un grand événement.

« Notre petite commune de Rebay était sens dessus dessous. Tout le monde courait pour voir la malheureuse, je fis comme tout le monde. On ignorait encore qu'elle fût folle ; mais à son immobilité, à son silence, à l'effarement de son regard craintif, on pouvait deviner la pensée éteinte dans cette tête gracieuse. On l'avait déshabillée pour la mettre dans un lit ; sa robe de soie noire, déchirée en plusieurs endroits et souillée de boue, était jetée sur une chaise; on montrait ses bottines éculées, trouées et tachées de sang. Ce sang était celui de ses pieds meurtris par les cailloux du chemin. Elle venait de loin, sans doute.

D'où? On ne le sut jamais. On fit une enquête, des recherches, qui n'eurent aucun résultat.

« Les gens du pays se lancèrent dans les suppositions... je ne vous dirai pas tout ce qui fut dit, je n'en finirais pas ; du reste c'était absurde. Au bout de quelques jours, quand elle eut repris un peu de force, elle se leva. Alors on commença à l'interroger. On ne comprit rien à ses réponses, tellement elles étaient bizarres et incohérentes, et on acquit la certitude que l'on avait recueilli une pauvre insensée.

« Quand on lui demanda son nom, elle répondit :

« — Je suis la marquise ! »

« Il paraîtrait, d'après les ou-dit, qu'à ce titre de marquise elle ajouta un nom ; mais comme elle se renferma aussitôt dans un mutisme absolu, elle ne prononça plus ce nom, et il n'est pas resté dans la mémoire de ceux qui l'ont entendu, peut-être l'a-t-elle oublié elle-même.

— C'est fâcheux, dit le peintre, qui avait écouté avec le plus vif intérêt le récit de la meunière, ce nom eût été un indice précieux ; grâce à lui, on aurait pu faire tomber le voile qui couvre le passé de cette femme. Il y a évidemment un mystère dans cette existence.

Après un instant de silence, il reprit :

— Ainsi, depuis une vingtaine d'années, cette malheureuse est à Rebay ?

— Oui.

— Y est-elle bien traitée?

— Oh ! pour ça, oui ; elle est si bonne, si affectueuse, que tout le monde l'aime, les enfants surtout; elle joue avec eux comme si elle n'avait que cinq ans. Le premier enfant qu'elle vit à Rebay était un petit garçon à peine âgé de dix mois. Elle le prit doucement dans les bras de sa mère et se mit à le couvrir de baisers. En l'embrassant, elle pleurait à chaudes larmes.

— Cette sensibilité devait naître d'un souvenir, pensa le peintre.

II

LA FOLLE

La meunière descendit pour donner un coup d'œil à sa basse-cour et à ses casseroles, mais elle ne tarda pas à revenir.

Elle trouva le peintre la tête dans ses mains et comme absorbé dans ses pensées.

— A quoi pensez-vous? lui dit-elle.

— A la marquise, répondit-il en souriant.

— Oh ! n'allez pas en devenir amoureux ! fit-elle en riant.

— Je ne redoute pas ce danger.

— Écoutez donc, cela est bien arrivé à d'autres !

— Par exemple !

— Mon Dieu, oui ; il y a vingt ans, elle était jeune... et jolie... plus d'un s'y est laissé prendre. C'était malheureux et peut-être mal, une folle !... Elle ne se douta jamais de cela. Quand la raison n'y est pas, le cœur ne comprend plus rien aux choses de l'amour. De désespoir, un gars du pays s'est noyé dans la Galloire. La pitié et le respect qu'elle inspire ont toujours tenu à distance les plus audacieux. D'ailleurs, elle avait des amis, et il eût été malvenu, celui qui aurait osé lui faire une insulte.

— Travaille-t-elle ?

— Certainement, et je vous assure qu'elle gagne bien la nourriture qu'on lui donne.

— A quoi l'occupe-t-on?

— Elle n'est pas faite pour les rudes travaux de la campagne ; les gros ouvrages ne vont pas à une marquise, et puis ses mains sont mignonnes, fines et blanches, cela les briserait. Elle mène les vaches au pâturage et elle soigne le linge de la ferme. On ne peut pas dire qu'elle a beaucoup de goût, l'idée n'y est pas ; mais elle se sert de l'aiguille avec une adresse merveilleuse. Je vous ai dit qu'elle adorait les enfants, on peut les lui confier sans crainte, elle en prend soin et a pour eux la sollicitude d'une mère.

— Elle n'a jamais cherché à quitter Rebay?

— Je ne pense pas. Où serait-elle allée ? Elle est aussi heureuse à la ferme des Sorbiers qu'une femme dans sa position peut l'être ; elle vit à sa fantaisie et fait à peu près ce qu'elle veut. De la part des manœuvres qu'on emploie à la ferme, elle est parfois l'objet de quelques moqueries, — on trouve partout des gens grossiers, — mais aucun ne se permettrait de la rudoyer, car immédiatement la fermière lui réglerait ses journées, et l'enverrait chercher du travail ailleurs.

« Je dois vous dire encore qu'elle a ici une... comment dirai-je?... amitié ; ça ne dit pas bien ce que je voudrais... enfin un attachement extraordinaire pour quelqu'un.

— Ah ! un homme?

— Les hommes, elle ne les regarde seulement pas.

— A la bonne heure, je me rassure, fit le peintre avec un demi-sourire.

— Il s'agit d'une jeune fille, une très-jolie brune qui n'a pas encore dix-neuf ans.

— Une demoiselle de Rebay ?

— Non, de Paris, c'est encore une histoire. Vous devez savoir mieux que moi ce que c'est que l'Assistance publique?



— Oui, il manque quelque chose là! reprit-il. (Page 5.)

— Vous voulez parler sans doute de l'institution humanitaire, créée dans le but de venir en aide aux malheureux?

— Oui, c'est bien cela.

— Cette administration, dont les revenus sont très considérables, a fondé plusieurs hospices; elle recueille les vieillards, les malades, les infirmes, et soulage, autant qu'elle le peut, toutes les misères. C'est particulièrement sur les pauvres petits enfants orphelins ou abandonnés qu'elle étend sa protection. Que

deviendrait-il, le petit être qui vient de naître, et que sa mère, pour cacher une faute ou poussée par la misère, dépose dans la rue, au coin d'une borne, par une nuit froide et sombre, que deviendrait-il sans l'Assistance publique ? Et cet enfant du pauvre, à qui la mort a enlevé brutalement son père et sa mère, qui reste seul au monde, que deviendrait-il si la charité ne venait pas à lui en lui ouvrant les bras ?

— Eh bien, monsieur Albert, reprit la fermière, le bureau de l'Assistance publique envoie souvent quelques-uns de ces pauvres petits enfants dans notre département de la Nièvre. Ils sont confiés à de pauvres mais honnêtes gens, qui se chargent de les élever moyennant une modeste indemnité en argent. En général, ils sont bien traités; d'ailleurs, l'administration a des surveillants, des inspecteurs, qui viennent voir de temps à autre ce qui se passe. Quand ces enfants sont grands, ils deviennent libres, paraît-il. Alors, ils s'en vont à Paris ou ailleurs, quelques-uns restent où ils ont été élevés ; j'en connais qui se sont mariés, qui ont acquis du bien et sont aujourd'hui dans une position aisée. Partir de si bas et arriver à la fortune, c'est beau.

« Pour en revenir à la jolie brune, qui se nomme Claire, elle a été envoyée à Rebay par le bureau de l'Assistance publique.

« Elle n'avait pas plus de quatre à cinq mois, et comme il y a de cela près de dix-huit ans, vous savez son âge. Il y avait environ un an que la marquise avait été trouvée mourante sur la route, comme je vous l'ai raconté.

« Il arriva qu'un jour la marquise vit l'enfant chez sa nourrice, et de suite elle se mit à aimer la petite Claire, mais à l'aimer si fort qu'une mère ne pourrait être à ce point idolâtre de son enfant. Cela étonna beaucoup les médecins et les fortes têtes du pays, qui ne pouvaient comprendre qu'une folle pût posséder un sentiment aussi développé.

« Et l'affection de la marquise pour Claire allait en augmentant à mesure que la petite grandissait. On peut le dire, c'est elle qui a réellement élevé l'enfant, et si Claire est aujourd'hui grande, forte, belle, je dirai même distinguée, c'est à la marquise qu'elle doit tout cela. Ce qui est encore plus extraordinaire, plus incompréhensible, — vous ne le croirez peut-être pas, — la marquise lui a appris à lire, à écrire et à coudre, car Claire est devenue une excellente couturière, qui gagne de bonnes journées.

« Il va sans dire que Claire n'est pas ingrate et qu'elle aime la marquise comme si elle était sa véritable mère.

« La jeune fille ne songe pas à quitter Rebay, où son travail lui assure l'avenir et l'indépendance; elle s'y mariera certainement, car elle est déjà recherchée par plusieurs gars qui ne sont, ma foi, pas à dédaigner.

« D'après ce que je viens de vous dire, monsieur Albert, vous devez comprendre que la marquise ira où ira Claire. L'une ne saurait vivre loin de l'autre.

— C'est juste, c'est juste, fit le peintre qui depuis un instant paraissait réfléchir profondément.

Tout à coup, il se leva et se mit à marcher à grands pas dans la chambre.

— Qu'est-ce qui vous prend donc? demanda la meunière, moitié inquiète, moitié surprise.

Le jeune homme s'arrêta.

— Ma chère hôtesse, dit-il, je vous remercie infiniment de ce que vous avez bien voulu me raconter.

— C'est déjà quelque chose, fit-elle en riant. Mais pourquoi vous promenez-vous ainsi comme un prisonnier qui cherche une porte pour se sauver?

— C'est la suite d'une idée qui m'est venue.

— Une idée! Laquelle?

— Je veux faire le portrait de la marquise.

— Ah! dit-elle d'un ton comique, moi qui voulais vous demander de faire le mien!

— Je le ferai certainement... l'année prochaine; ce pays me plaît et vous m'y avez trop bien accueilli pour que je n'aie pas le désir d'y revenir. En attendant, pour mon projet, votre concours m'est nécessaire. Où et comment pourrai-je rencontrer la marquise? Voudra-t-elle poser?

— Vous la verrez à la ferme; pour le reste, je ne sais pas. Il faut que la chose lui plaise.

— Vous connaissez son caractère, il y a peut-être un moyen de la prendre. Est-ce qu'elle ne vient jamais au moulin?

— Si, quelquefois.

— Demain, vous pourriez aller la chercher.

— Si ça lui dit, elle viendra; autrement non.

— C'est ennuyeux, dit le peintre, et pourtant je veux faire son portrait!

— Attendez, je crois avoir trouvé un moyen, reprit la meunière.

— Ah! voyons.

— Combien vous faut-il de jours pour faire un portrait?

— Cela dépend. Pour celui de la marquise, quatre séances suffiront : je m'occuperai de la tête seulement, le reste, je le terminerai de mémoire. Ainsi quatre séances, à deux par jour, si c'était possible; en deux jours, ce serait fait.

— Alors, mon idée est bonne.

— Puis-je la connaître?

— Oh! rien de plus simple. A mon dernier voyage à Nevers, j'ai acheté une robe, qui est encore en coupon dans l'armoire. Je vais aller trouver Claire pour qu'elle vienne me la faire demain; cela demandera au moins deux jours.

— J'ai compris. Claire étant ici, la marquise viendra.

— Je lui dirai même de quoi il s'agit, et je suis sûre que pour m'être agréable elle entrera avec plaisir dans le complot.

— Où mademoiselle Claire travaillera-t-elle ?

— Mais dans cette chambre, si vous le voulez.

— C'est parfait. La jeune fille occupera cette place, la marquise sera ici, en pleine lumière, et moi là, devant mon chevalet. Maintenant, ma chère hôtesse, allez vite trouver votre jolie couturière ; moi je vais apprêter pour demain ma toile et mes couleurs.

Le lendemain, dès huit heures du matin, Albert Ancelin commençait le portrait de la marquise.

Jamais peut-être il n'avait éprouvé autant de plaisir à se mettre au travail. Il appela à son aide toute la force de son talent, toute la chaleur de son âme. Ainsi disposé, un chef-d'œuvre devait naître sous le pinceau de l'artiste.

Il ne s'attacha pas seulement à rendre la ressemblance parfaite, mais il saisit avec un bonheur rare l'expression et les mouvements divers de cette physionomie tourmentée.

La meunière n'avait pas exagéré en disant que mademoiselle Claire était une très-jolie personne. Jamais d'aussi beaux cheveux noirs, luisant comme l'aile d'un corbeau, n'avaient encadré un visage plus gracieux et plus fraîchement épanoui. En souriant, ses lèvres roses s'entr'ouvraient délicieusement pour montrer les plus jolies dents qu'on puisse voir. Il y avait du feu dans ses yeux, et l'on devait être enivré d'une caresse de son regard.

A un moment, elle imita la meunière qui se penchait à la fenêtre pour voir passer deux cavaliers sur la route.

A en juger par leur air et les chevaux de race qu'ils montaient, ces cavaliers étaient du meilleur monde. Le plus âgé pouvait avoir vingt-deux ans.

En passant, ils saluèrent la meunière et la jeune fille.

Sous le regard du plus jeune, Claire baissa les yeux, se retira de la fenêtre et, pour cacher ce qu'elle éprouvait, reprit vivement son ouvrage.

En s'éloignant, le plus jeune des cavaliers dit à son compagnon :

— Si je reste encore un mois à Beauvoir, cette belle fille sera ma maîtresse.

III

UNE VRAIE MARQUISE

Albert Ancelin était si complétement à son travail qu'il n'avait point vu les deux femmes à la fenêtre, et moins encore remarqué le mouvement brusque de la jeune fille.

Disons tout de suite que c'était la troisième fois que Claire voyait le jeune étranger, et, chaque fois, le regard audacieux et effronté du jeune homme l'avait forcée à baisser les yeux.

Passionné pour son art, Albert n'avait été, jusqu'à ce jour, amoureux que de la peinture. Son cœur, apte, pourtant, à recevoir toutes les émotions, était resté insensible aux sollicitations de l'amour. Non qu'il dédaignât la femme, au contraire, il l'admirait comme l'objet le plus parfait parmi les choses créées, et nul mieux que lui ne pouvait indiquer les signes particuliers qui caractérisent sa beauté.

Dans une autre circonstance, Claire l'eût sans aucun doute charmé, émerveillé ; mais c'est à peine s'il lui accorda un regard indifférent. Il ne voyait que la marquise, sa toile et ses couleurs. Comme tout peintre vraiment inspiré, il s'éprenait, pour un instant, de son modèle.

Immobile et muette, la marquise restait dans l'attitude que le peintre lui avait fait prendre. Du moment que Claire était là, près d'elle, on pouvait compter sur sa docilité.

— Ce sont les messieurs du château qui font une promenade à cheval, dit la meunière, après avoir vu les cavaliers disparaître derrière les arbres. Deux beaux garçons, n'est-ce pas, Claire? et pas fiers... ils nous ont dit bonjour. L'un est le fils du comte de Fourmies, le nouveau propriétaire de Beauvoir; je l'ai déjà vu plusieurs fois, mais je ne connais pas l'autre. C'est un ami, une des personnes qui sont arrivées de Paris il y a huit jours, pour passer quelque temps au château.

« Le château de Beauvoir, monsieur Albert, ses jardins et son parc immense sont sur la commune de Montigny...

— Oui, je sais.

— Mais le bois de la Voëvre et la ferme des Sorbiers, sur le territoire de Rebay, appartiennent aussi au domaine de Beauvoir.

« Le château allait tomber en ruines lorsque M. le comte de Fourmies l'a acheté pour un morceau de pain, comme on dit; aussitôt il y a mis les ouvriers, et depuis quatre mois les travaux sont terminés. A l'intérieur, c'est superbe! Cette restauration a coûté gros, mais quand on est riche, c'est bien de savoir employer son argent en faisant travailler les pauvres gens qui ont besoin de gagner leur pain et celui de leur famille.

« On recevra beaucoup au château tous les étés, le pays ne s'en plaindra pas : les riches dépensent beaucoup, et c'est le trop-plein de leur bourse qui fait vivre ceux qui n'ont rien. »

Ce jour-là, il y eut deux séances et deux autres le lendemain. Le portrait de la marquise se trouva suffisamment avancé pour que le peintre pût achever son œuvre sans la présence du modèle.

Avant de lui rendre la liberté, il prit la marquise par la main et l'amena

devant le tableau. Elle le regarda longuement, et Albert crut voir un sourire imperceptible effleurer ses lèvres.

Elle alla se regarder dans une glace, puis elle revint au portrait. Elle croisa ses bras sur sa poitrine et l'examina encore.

Une lueur fugitive passa dans ses yeux.

— Léontine ! Léontine ! murmura-t-elle.

Sa voix se faisait entendre pour la première fois depuis deux jours.

Le peintre fut surpris de sa suavité et de son timbre mélodieux.

— Elle a dit Léontine ! fit tout bas la meunière.

D'un signe, Albert lui imposa silence.

— On dirait qu'elle se souvient, pensait le jeune homme, les yeux fixés sur la marquise. Qui sait? confiée aux soins d'un savant médecin aliéniste, elle retrouverait peut-être la raison !

— C'est Léontine ! fit-elle en inclinant la tête comme si elle saluait l'image.

Puis elle reprit en se redressant par un brusque mouvement :

— Moi, je suis la marquise !

— Quelle marquise? lui demanda le peintre.

— Chut ! fit-elle, en appuyant le bout de ses doigts sur ses lèvres.

Et elle s'éloigna en se drapant dans les plis de son costume bizarre.

La malheureuse était retombée dans les ténèbres de sa nuit éternelle.

Quelques jours plus tard, le portrait était à peu près terminé; le peintre avait tenu à donner à la tête le dernier coup de pinceau dans cette chambre où il croyait avoir encore la folle sous les yeux.

Le temps de son séjour au moulin était écoulé. Malgré les instances de la meunière et de son mari pour le retenir quelques jours de plus, il procéda à l'emballage de ses toiles, de ses dessins, et annonça son départ pour le lendemain.

Avant de quitter Rebay, voulant voir une fois encore la marquise, il sortit pour se rendre à la ferme.

A la même heure, une calèche, attelée de deux alezans magnifiques, quittait la route pour s'engager dans l'avenue bordée de sorbiers qui conduit à la ferme.

Le cocher avait cédé la moitié de son siége à un valet de pied.

Deux dames et une jeune fille de seize ans environ, délicieusement jolie, étaient assises sur les coussins de la voiture. Leur mise était simple, mais élégante, gracieuse et pleine de goût; rien de ces toilettes tapageuses, qui ne sont qu'un étalage de soie, de gaze, de rubans et de dentelles.

Bien qu'il fût quatre heures du soir, la chaleur était encore grande, et leurs ombrelles ouvertes s'interposaient entre elles et les caresses trop vives du soleil.

Un garçon de ferme vit venir de loin la calèche et courut aussitôt prévenir sa maîtresse.

— C'est madame la comtesse de Fourmies ! s'écria la fermière; elle vient à la ferme pour la première fois. Si seulement j'avais été prévenue ce matin !...

La brave femme était dans tous ses états.

— Toi, Pierre, reprit-elle, vite un coup de balai dans la cour jusqu'à la grande entrée ! Clarisse, un coup de torchon aux meubles et que tout soit en place ! Vite, mes enfants, dépêchons-nous !

La folle était assise dans un coin au fond de la salle.

— Vous, la marquise, lui dit la fermière, vous pouvez monter dans votre chambre, si cela vous fait plaisir.

La folle n'eut pas l'air d'avoir entendu, car elle ne bougea pas.

Mais la fermière avait autre chose à faire qu'à s'occuper de la marquise. Elle enleva lestement le madras qui lui servait de coiffure, détacha son tablier de cuisine et entra dans une pièce voisine. Elle reparut bientôt avec un bonnet blanc surchargé de broderies et un tablier d'indienne à petits carreaux, bordé d'une ruche à plis serrés.

La fermière, était sous les armes.

La calèche s'arrêta, le valet de pied s'empressa d'ouvrir la portière, et les dames sautèrent lestement à terre.

La fermière accourut à leur rencontre.

— Ma chère madame Desreaux, nous venons vous faire une visite, lui dit gracieusement la comtesse.

— C'est un grand honneur que madame la comtesse, ainsi que ces dames, font à leur humble servante, répondit la fermière, faisant une révérence parfaite.

— Cette paysanne n'est ni sotte ni gauche, dit l'autre dame à l'oreille de la comtesse.

Elles entrèrent dans la ferme.

— Maintenant, mesdames, dit la fermière après leur avoir donné des siéges, que puis-je vous offrir? Vous savez ce qu'on peut trouver dans une ferme? Tout cela est à vous, veuillez me dire ce que vous désirez. J'ai de la jeune crème, des œufs pondus de ce matin et on va cueillir les plus beaux fruits du jardin.

— Ma bonne, ne dérangez personne pour nous, répondit la comtesse ; laissez encore vos fruits mûrir, et pour accepter quelque chose de votre main, nous boirons un peu de lait d'une de ces belles vaches que nous venons de voir dans le pré, en passant.

La servante jeta une nappe d'une blancheur éblouissante sur une petite table ronde ; la fermière apporta trois bols de porcelaine, des cuillers de métal argenté, des assiettes de vieille faïence, devenues si rares, et une michette de pain bis cuit à la ferme.

Clarisse courut à la laiterie et revint avec un pot de lait encore tiède et un compotier rempli d'une belle crème très-appétissante.

— Allons! dit gaiement la comtesse, faisons honneur au goûter champêtre que nous offre la bonne madame Desreaux.

La folle, qui était restée assise dans son coin se leva, et s'approcha doucement pour mieux voir les visiteuses. Elle s'arrêta derrière la comtesse, les yeux fixés sur la plus âgée de ses compagnes.

— Quelle est cette femme ? demanda celle-ci, étonnée de la persistance que la folle mettait à la regarder.

— C'est une malheureuse privée de raison, que nous avons recueillie à la ferme depuis longtemps, répondit la fermière.

— Oh! c'est bien triste.

— Ma chère, reprit la fermière en s'adressant à la pauvre insensée, éloignez-vous, vous fatiguez ces dames.

Et elle voulut l'emmener.

La folle la repoussa et se rapprocha encore de la table, sans quitter des yeux l'amie de la comtesse, qui commençait à se sentir mal à son aise sous la pesanteur du regard de l'insensée.

La comtesse crut devoir intervenir.

— Pourquoi n'écoutez-vous pas votre maîtresse? dit-elle; ne voyez-vous pas que vous gênez madame la marquise ?

Le regard de la folle eut un éclat soudain.

— La marquise, c'est moi! fit-elle.

Les dames échangèrent un regard de surprise.

— Ne faites pas attention à ses paroles, dit vivement la fermière, c'est sa folie; elle se croit marquise, et, pour flatter sa manie, c'est le nom qu'on lui donne dans le pays.

— Quel singulier costume ! murmura celle que la comtesse appelait madame la marquise. Mais que regarde-t-elle donc ainsi ? reprit-elle tout haut.

— Votre médaillon, ma chère, ou plutôt les brillants qui l'entourent.

Ce médaillon, qui servait de broche, contenait, dans un cercle de diamants, un portrait d'homme en miniature.

— Cela devient inconvenant, fit la fermière en saisissant le bras de la folle pour l'entraîner.

— Oh! la pauvre femme ! dit la marquise, ne la violentez pas, laissez-la.

— Madame la marquise de Presle est la bonté même, dit la comtesse.

La folle tressaillit et se redressa en s'écriant :

— De Presle! Oui, je suis la marquise de Presle!



La folle se redressa en s'écriant : « Je suis la marquise de Presle ! » (Page 16.)

IV

LE MÉDAILLON

La vraie marquise sourit, mais le cri de la folle l'avait vivement émue.

— Voilà une bien étrange folie ! dit la comtesse.

— Étrange en vérité ! fit la marquise.

La physionomie de la folle s'était animée, des gouttes de sueur perlaient sur son front, et au mouvement de ses narines et à la contraction de ses traits on pouvait deviner qu'elle faisait des efforts inouïs pour réveiller dans sa mémoire des souvenirs endormis depuis des années.

Tout à coup, elle poussa un cri rauque.

Puis, d'une voix saccadée :

— Je suis marquise de Presle, dit-elle, la femme du marquis Gontran de Presle.

Cette fois, la marquise pâlit affreusement et se dressa sur ses jambes comme poussée par un ressort invisible.

Et voyant sa fille pâle aussi, elle poussa un soupir douloureux.

Au même instant, la folle se plaça devant elle.

— Cela m'appartient ! fit-elle en jetant sa main sur le médaillon avec l'intention évidente de s'en emparer.

Mais la marquise, effrayée, se rejeta vivement en arrière. Des sons inarticulés s'échappèrent de sa gorge serrée, elle chancela et tomba évanouie dans les bras d'un jeune homme qui venait d'entrer dans la ferme, et dont la présence n'avait pas encore été remarquée.

C'était Albert Ancelin.

La folle s'avançait de nouveau, prête à porter une seconde fois la main sur le médaillon, objet de sa convoitise.

Un regard sévère du peintre la fit reculer.

Deux grosses larmes roulèrent dans ses yeux. Elle regarda autour d'elle, ne vit que des visages consternés ; puis, s'élançant vers une porte, elle l'ouvrit et disparut.

Albert avait placé la marquise dans un fauteuil, et pendant que la comtesse affolée cherchait dans toutes ses poches son flacon d'odeurs, il lui donnait les premiers soins.

La jeune fille s'était agenouillée près de sa mère et lui couvrait les mains de baisers en pleurant à chaudes larmes.

A défaut de sels, sur la demande du jeune homme, la fermière lui donna du vinaigre.

La pauvre femme était désespérée.

— Oh ! madame, oh ! mademoiselle, disait-elle en joignant les mains, quel malheur, et cela par ma faute, pardonnez-moi !

— Elle revient à la vie, dit Albert.

En effet, la marquise poussa un soupir, et au bout de quelques secondes rouvrit les yeux.

Elle porta vivement la main à sa poitrine, sur son médaillon, puis, regardant à droite et à gauche :

— Cette femme, la... folle, où est-elle ?

— Grâce à monsieur, qu'elle paraît craindre, elle s'en est allée, répondit la jeune fille.

— Tant mieux, j'en suis contente.

— Je me retire aussi, mesdames, dit le peintre en prenant son chapeau. J'ai mal pris mon moment pour faire une visite à la ferme, où j'ignorais votre présence; veuillez m'excuser.

— Nous n'avons pas à vous excuser, monsieur, répliqua la comtesse, mais à vous remercier, au contraire, des soins intelligents que vous avez donnés à madame la marquise.

— Oh! oui, monsieur, appuya la jeune fille

— J'ai été trop heureux de vous servir, dit Albert.

— Êtes-vous de ce pays, monsieur? demanda la marquise.

— Non, madame, je m'y trouve accidentellement.

— Est-il indiscret de vous demander de qui la marquise de Presle est l'obligée?

— Je suis artiste peintre, madame la marquise, je me nomme Albert Ancelin.

— Oh! votre nom est connu, monsieur, dit la marquise en se levant; plusieurs de vos tableaux ont été très-remarqués aux dernières Expositions.

Le jeune homme s'inclina.

— Chère marquise, vous sentez-vous assez forte pour aller jusqu'à la voiture? demanda la comtesse.

— Certainement.

— Si madame la marquise veut s'appuyer sur mon bras, dit Albert en s'avançant.

— Merci, monsieur, ma fille m'offrira le sien.

Puis se ravisant :

— Je compte peut-être trop sur mes jambes, dit-elle; monsieur Ancelin, j'accepte votre bras.

Elle adressa une parole affectueuse à la fermière, et ils sortirent de la maison.

Dans la cour elle dit à la comtesse :

— Si vous le voulez bien, chère amie, nous ferons à pied la moitié de l'avenue; la soirée est magnifique et je me sens très-courageuse au bras de mon cavalier.

— Assurément, répondit la comtesse en s'emparant du bras de mademoiselle de Presle.

La marquise resta un peu en arrière avec intention. Puis, après avoir paru réfléchir un instant :

— Monsieur Ancelin, dit-elle, j'ai désiré causer un moment avec vous.

— Je suis à vos ordres, madame.

— Vous avez été témoin de la scène de tout à l'heure ?

— Oui, madame.

— Vous avez vu, vous avez entendu ; quelle est votre pensée à ce sujet?

— Il serait puéril d'accorder la moindre attention aux hallucinations qui peuvent naître dans une tête sans raison.

— Monsieur Ancelin, ce n'est point là votre pensée, pourquoi n'êtes-vous pas sincère ?

Le jeune homme garda le silence.

— Vous craignez de me froisser ou de me faire de la peine, c'est d'un cœur généreux, et je vous dis : Merci. Écoutez : je cherche à paraître calme et je ne le suis point. Les paroles de cette pauvre créature ont bouleversé tout mon être ; je suis vivement impressionnée. Et ma fille était là, elle aussi a entendu ces paroles si étranges qu'elles en sont épouvantables !

« Quand elle a voulu m'arracher ce médaillon dans lequel se trouve le portrait de mon mari, je ne sais ce qui se passa devant mes yeux ; j'eus, moi aussi, un instant d'hallucination : il me sembla que je voyais de longues griffes sanglantes labourer ma poitrine, et j'eus peur, oui, j'eus peur !...

« Quelle est cette femme? D'où vient-elle ? Quel est son passé ? Je ne sais rien et ne veux rien supposer; mais je saurai, je fouillerai dans la nuit, et si impénétrable que soit ce mystère, j'y porterai la lumière!

« Pauvre malheureuse femme, est-elle assez à plaindre? Oh! je ne lui en veux pas, non, je ne lui en veux pas !... Je ne suis point une méchante femme, je crois être bonne et surtout moins frivole que la plupart des femmes du monde. J'ai deux enfants, que j'aime de toute mon âme, cela est bien naturel, n'est-ce pas, monsieur Ancelin ? Le marquis s'est chargé de l'éducation de son fils, mais ma fille est à moi, et je l'élève pour qu'elle devienne une femme vraiment digne de ce nom. Et j'admettrais qu'il pût y avoir une tache à l'honneur de mes enfants ! Jamais ! Si cela était, je n'aurais pas assez de toutes mes larmes et de tout mon sang pour la laver.

« Je vais trop loin, reprit-elle d'un ton plus calme, je me laisse entraîner, c'est un peu le défaut de ma nature. Monsieur Ancelin, voulez-vous me faire une promesse ?

— Laquelle, madame ?

— Promettez-moi de ne parler à qui que ce soit de ce que vous avez entendu et vu ce soir.

— Je l'oublierai, madame .

— Je ne vous demande pas de l'oublier, mais de le garder pour vous seul.

— Je vous le promets.

Elle prit la main de l'artiste et la serra en disant :

— Merci !

— Nous nous reverrons à Paris, reprit-elle ; nous sommes déjà amis, puis-

qu'il y a un secret entre nous. Maintenant, parlons encore de la marquise, puisque c'est le nom qu'on lui donne à la ferme. Vous vous intéressez à elle ?

— Le nier serait mentir.

— Je puis donc vous faire connaître mes intentions. Croyez-vous qu'on puisse lui rendre la raison ?

— Je ne puis répondre ni oui ni non. Mais on pourrait toujours tenter de la guérir.

— C'est ce que je me dis.

— Ce soir, je l'avoue, j'ai cru à un moment de lucidité.

— Nous tenterons la guérison, monsieur Ancelin. Dès mon retour à Paris, je verrai un de nos plus illustres médecins aliénistes, et je la placerai dans une maison de santé. Voilà mon projet. Je vous tiendrai au courant des résultats obtenus.

— Vous ferez une bonne œuvre, madame. Rendre la raison à un fou, c'est lui donner de nouveau la vie.

— Oui, c'est ressusciter un mort. D'ailleurs, quelque chose me dit que je remplis un devoir.

Et elle ajouta, se parlant à elle-même :

— C'est peut-être un commencement de réparation due à cette grande infortune.

Ils rejoignaient madame de Fourmies et mademoiselle de Presle. La voiture était à quelques pas. Elle avait devancé les promeneurs et s'était arrêtée sur un signe de la comtesse.

— Monsieur, dit cette dernière en s'adressant au jeune homme, s'il vous est agréable de venir un de ces jours à Beauvoir, vous y serez accueilli comme un ami.

— Je vous remercie de votre gracieuse invitation, madame la comtesse, répondit Albert ; mais malheureusement, il ne me sera pas possible d'en profiter : je pars demain matin.

— Je le regrette, monsieur, mais si vous revenez dans ce pays, veuillez vous souvenir de mes paroles.

— Je me souviendrai, madame, dit-il en s'inclinant.

Elles prirent place dans la calèche. La marquise échangea un dernier regard avec le peintre, et la voiture s'éloigna rapidement. Elle eut bientôt disparu dans un nuage de poussière.

En rentrant au moulin, Albert Ancelin était rêveur.

Certes, après la scène imprévue dont il venait d'être le témoin, après sa conversation avec la marquise de Presle, une multitude de pensées devaient se heurter dans son cerveau. Il y avait, en effet, de quoi surexciter une imagination ardente comme la sienne.

La marquise de Presle et la folle de Rebay étaient-elles réellement le sujet de sa grande préoccupation?

Debout, au milieu de sa chambre, regardant du côté de Beauvoir, il s'écria tout à coup :

— Comme elle est belle!

Albert Ancelin pensait à mademoiselle de Presle.

V

LE MARQUIS DE PRESLE

De retour au château la marquise et la comtesse s'enfermèrent dans une chambre et causèrent longuement.

Il est permis de supposer que la folle de la ferme fut le sujet de leur entretien.

Elles se connaissaient depuis longtemps, ayant été élevées dans le même pensionnat, et leur amitié remontait à cette époque heureuse des rêves radieux, des douces espérances et des illusions ensoleillées. Elles étaient du même âge et s'aimaient sincèrement comme deux sœurs. Dans toutes les circonstances de la vie, elles pouvaient compter l'une sur l'autre. La marquise n'avait donc pas à redouter une indiscrétion de son amie. Mais il est probable qu'elle éprouvait le besoin de lui confier les secrètes agitations de son âme.

Avait-elle jamais, plus qu'en ce moment, senti la nécessité de s'appuyer en toute confiance sur le dévouement d'une véritable amie?

Nous pouvons supposer encore que la comtesse fut chargée de recueillir tous les renseignements possibles touchant le passé de la malheureuse femme, que le hasard avait placée, pour ainsi dire, sous la protection directe des propriétaires du domaine de Beauvoir.

Après le souper, la marquise annonça qu'elle partirait le lendemain pour Paris.

— Comment! ma mère, déjà? fit son fils, le jeune comte Gustave de Presle.

— Madame de Presle m'a fait connaître son intention, dit la comtesse, et je n'ai pas cru devoir insister pour la garder plus longtemps.

Ces paroles coupaient court à d'autres questions.

Le jeune comte ne put dissimuler sa contrariété.

— D'ailleurs, reprit la marquise, si Gustave veut rester quelques jours encore avec son ami Edmond, je ne m'y oppose point.

— Chère mère, vous me faites bien plaisir, répondit Gustave; le séjour de

Beauvoir me plaît infiniment, et, en partant demain, j'aurais eu le regret de le quitter si tôt.

Le lendemain soir, madame de Presle et sa fille arrivaient à Paris par le même train qu'Albert Ancelin.

Ils se rencontrèrent à la gare, se saluèrent, et ce fut tout, sauf un regard dont le peintre enveloppa la jeune fille.

— Monsieur Albert Ancelin a une singulière figure aujourd'hui, dit cette dernière à sa mère.

— Ah! fit la marquise, je n'ai pas remarqué.

— Il a l'air soucieux.

Mademoiselle de Presle ne se trompait pas. Le jeune homme était contrarié et fort mécontent de lui-même.

Il avait passé une nuit très-agitée, lui qui dormait si bien d'ordinaire.

Il avait vu passer sous ses yeux toutes les vierges de Raphaël, et ces admirables peintures avaient toutes la figure et le regard de mademoiselle de Presle.

En se levant, il se mit à la fenêtre et crut voir un faune railleur, grimaçant, au milieu d'un buisson d'églantiers.

— Mais qu'est-ce qu'il y a donc là? s'écria-t-il en se frappant le front. Est-ce que je vais devenir fou? Moi amoureux de la fille de la marquise de Presle!... oh! la bonne folie!... Je pourrais me dispenser de retourner à mon atelier; en arrivant à Paris, je n'aurais qu'à dire au cocher de fiacre : Menez-moi chez le docteur Blanche!

Et c'est dans cette situation d'esprit qu'il s'était mis en route.

Le marquis de Presle laissait à sa femme une grande liberté d'action; il est vrai que, de son côté, il ne se gênait guère pour briser les anneaux de la chaîne conjugale.

Esclave du devoir, et ne s'en croyant nullement affranchie par l'indifférence de son mari, la marquise avait dû beaucoup souffrir, dans les premiers temps, des blessures faites à sa dignité de femme, d'épouse et de mère. Puis, peu à peu, sa fierté avait pris le dessus, et son cœur froissé s'était retiré de l'homme qui l'avait dédaignée.

Aux yeux du monde, ces deux êtres qui vivaient, pour ainsi dire, comme étrangers l'un à l'autre, semblaient parfaitement unis.

Que de ménages semblables dans Paris! C'est une de nos grandes plaies sociales.

Depuis qu'elle pouvait voyager avec ses enfants, le marquis n'avait plus accompagné sa femme, ni dans les villes d'eaux, ni sur les plages de la mer.

Ceci explique comment il se trouvait à Paris pendant que la marquise et ses enfants étaient au château de Beauvoir.

Le marquis de Presle avait quarante-six ans; il était grand, bien fait et tou-

jours vêtu selon le caprice de la mode. Ses cheveux blanchissaient; son visage pâle et flétri comme celui d'un vieillard, et deux rides profondes, creusées sur son front entre ses sourcils, attestaient que, dans sa jeunesse, il avait usé de tous les plaisirs avec excès.

Mais comme il ne voulait pas vieillir, pour réparer les avaries de sa personne, il appelait à son secours les produits chimiques perfectionnés qui sortent de l'officine des parfumeurs.

Il se refaisait ainsi une jeunesse factice.

Toutefois, la flamme de son regard ne s'était pas éteinte, et dans ce regard on devinait les passions non apaisées, qui se cachaient sous son large front. Sa seconde jeunesse, jalouse de la première, ne voulait lui rien céder.

A l'âge de seize ans, par suite de la mort prématurée de son père, il s'était trouvé le maître d'une immense fortune. Et il avait fait comme la plupart des fils de famille d'aujourd'hui, il s'était amusé. A l'époque des lions, il avait été lion, puis gandin et dandy. Son fils devait continuer la tradition; il lui laissait le soin de mériter les appellations de petit-crevé et de gommeux.

Par malheur, la mère du marquis n'avait jamais voulu voir chez son fils autre chose que des qualités de premier ordre; il avait profité de cet aveuglement pour se jeter sans frein ni mesure et à corps perdu dans le tourbillon malsain de la vie parisienne. Pris de vertige, il s'enivra de débauche en buvant à gorge pleine dans la coupe de tous les vices.

Dès le lendemain de son retour à Paris, après avoir fait sa toilette du matin, la marquise fit prévenir son mari qu'elle désirait causer avec lui.

Un instant après il entrait chez sa femme.

— Je vous remercie de votre empressement, monsieur, lui dit-elle, en lui indiquant un siége.

— Je ne m'attendais pas à un retour si prompt, dit le marquis; est-ce que vous vous ennuyiez à Beauvoir?

— Nullement. Je vous dirai tout à l'heure ce qui me ramène à Paris. Avez-vous embrassé votre fille?

— En rentrant hier au soir, on m'apprit votre arrivée; Edmée dormait, je n'ai pas voulu troubler son sommeil; mais je ne sortirai pas avant d'avoir mis un baiser sur son front. Gustave est resté à Beauvoir, paraît-il?

— Il m'a témoigné le désir d'y rester encore quelque temps.

— Vous avez bien fait de ne pas le contrarier; la jeunesse a besoin de distractions.

« Maintenant, marquise, dites-moi le motif de votre retour à Paris. »

La jeune femme passa la main sur son front, puis brusquement, elle lança ces paroles à son mari:

— Savez-vous, monsieur, qu'il y a aux environs de Beauvoir une autre marquise de Presle?



Marquise, vos réticences deviennent blessantes; cet entretien commence à me fatiguer. (Page 27.)

Le marquis tressaillit, mais il ne se troubla point, et c'est en souriant qu'il répondit :

— Je ne vous comprends pas.

— Mes paroles sont pourtant bien claires : je vous répète qu'il existe, près de Beauvoir, une femme qui prétend être une marquise de Presle.

— Il ne peut y avoir d'autre marquise de Presle que vous, répliqua-t-il

avec calme, puisque ma mère n'est plus et que je suis le seul marquis de ce nom.

— Soit, monsieur, mais comment m'expliquerez-vous qu'une femme puisse avoir l'audace de prendre un nom qui ne lui appartient pas ?

— Chaque jour des aventuriers, des misérables se parent d'un titre et d'un nom pour exploiter la confiance publique; je n'ai pas à vous l'apprendre. Je ne suis pas plus satisfait que vous, croyez-le, qu'on se serve de notre nom dans un but quelconque, j'en déférerai aux tribunaux.

— Oh ! la personne dont il s'agit ne craint pas la justice !

— Que voulez-vous dire?

— Elle est folle !

— Ah! ah! ah! fit le marquis en riant aux éclats, elle est folle! Vous avez entendu ou on vous a rapporté les paroles d'une insensée, et c'est pour me les répéter que vous accourez à Paris!... Ah! ah! ah! c'est trop de complaisance, en vérité, beaucoup trop.

— Ne riez pas, monsieur, reprit froidement la marquise; votre rire me fait mal et il est trop bruyant pour être sincère. Oui, monsieur, continua-t-elle, oui, c'est seulement pour vous parler de cette malheureuse femme que je suis revenue à Paris. Pour qu'elle n'ait pas oublié votre titre, votre nom et même votre prénom de Gontran, il faut qu'elle vous ait connu autrefois.

— Il n'y a rien d'extraordinaire à cela, balbutia le marquis.

— Il ne vous faudrait peut-être pas un grand effort de mémoire pour vous rappeler dans quelle circonstance vous vous êtes rencontrés.

Le marquis s'agita sur son siége avec impatience.

— Avez-vous la prétention de me faire subir un interrogatoire, dit-il sèchement; suis-je devant un juge d'instruction? Je n'ai pas à vous rendre compte de mon passé. Que vous fouilliez dans ma vie depuis notre mariage, passe encore; mais remonter au delà est un droit qui n'appartient à aucune femme.

— Monsieur, répliqua-t-elle d'un ton grave, l'existence de son mari appartient tout entière à la femme jalouse de son honneur et de celui de ses enfants.

VI

UN LION SANS GRIFFES

Le marquis haussa dédaigneusement les épaules.

— A vous entendre, dit-il, on croirait que je suis un grand criminel!

— Le crime est la chose que la loi atteint et flétrit, répondit la marquise; mais il y a des actions coupables et lâches qui, bien qu'elles lui échap-

pent, n'en laissent pas moins après elles le stigmate de la honte et de l'ignominie.

— Allons! fit-il railleur, envoyez-moi tout de suite au bagne!... Mais, reprit-il, je crois vraiment que j'ai l'air de me défendre et de repousser une accusation... Tout cela est trop drôle, pour ne pas dire bouffon. Si vous aviez besoin de me chercher querelle aujourd'hui, madame, n'auriez-vous pu choisir un motif moins ridicule? Il y a, dites-vous, quelque part dans le monde une femme qui me connaît. Mais j'ai la prétention de croire qu'il y en a bien d'autres; je ne me suis pas tenu caché dans une île déserte ou au couvent des Chartreux. Celle dont vous me faites l'honneur de m'entretenir est folle... c'est un accident assez commun dans la vie. Eh bien, que voulez-vous que j'y fasse? Est-ce ma faute, à moi?

— Peut-être, monsieur.

— Marquise, vos réticences deviennent blessantes; je ne vous cacherai pas non plus que cet entretien commence à me fatiguer; dites donc vite toute votre pensée.

— Eh bien, monsieur, je suis convaincue que cette malheureuse femme a été victime de quelque infamie à laquelle vous n'êtes pas étranger.

Les lèvres du marquis pâlirent et son regard eut un éclair de colère. Il fut pourtant assez maître de lui pour se contenir.

— Voilà l'accusation dont je parlais tout à l'heure nettement formulée, répliqua-t-il; mais pour me parler ainsi, madame, il faut que vous soyez folle vous-même. Vous faites des suppositions au moins étranges; encore devriez-vous les baser sur quelque chose. Avez-vous des preuves de ce que vous ne craignez pas d'avancer?

— Oui, des preuves morales.

— Superbe! s'écria le marquis en riant.

— Ce n'est pas en raillant que vous détruirez ma conviction, reprit-elle; le cœur ne se laisse pas tromper comme les yeux par les apparences, et c'est sous l'impression d'un sentiment de compassion et de justice que je vous parle en ce moment.

« Croyez-vous que je tienne à trouver coupable d'une action indigne l'homme dont je porte le nom, le père de mes enfants? Mais alors, je serais une créature méprisable! Vous avez eu une jeunesse agitée, monsieur, je ne vous en fais pas un reproche, vous étiez libre et vous avez agi comme vous l'avez voulu. Mais si un jour dans votre vie vous avez fait mal, si vous avez causé un dommage à autrui, pour vous, pour vos enfants et pour moi, vous devez une réparation. »

En parlant, la marquise était vivement émue; deux larmes échappées de ses yeux glissaient lentement sur ses joues.

Elle reprit :

— Je l'ai vue cette pauvre femme, maintenant corps sans âme, qui a dû avoir, comme toutes les autres, ses illusions et ses rêves de bonheur et de joie... Au-

trefois, comme elle devait être jolie ! En la voyant ainsi dégradée et flétrie, mon cœur s'est gonflé de douleur, et malgré moi, j'ai pensé aux causes de cette mort anticipée.

— Si bien, fit le marquis impassible, que votre sensibilité aidant votre imagination, vous n'avez rien trouvé de mieux que de me faire jouer un rôle plus ou moins fatal dans l'existence de cette femme ?

— Oui, monsieur.

— Au point de vue de l'imagination, c'est hardi, mais votre sensibilité manque de générosité à mon égard.

— Il y a des hommes qu'on ne saurait effleurer, même d'un soupçon, dit-elle.

Rien ne pourrait rendre l'accent d'amertume qu'elle mit à ces paroles.

— J'ai compris, répliqua-t-il froidement, je ne suis pas un saint, c'est convenu.

— Écoutez ce que je vais vous dire, monsieur le marquis, et quand vous m'aurez entendue, peut-être comprendrez-vous mieux mon émotion et ce qui se passe en moi.

Et elle lui raconta, dans ses moindres détails, sa rencontre avec la folle à la ferme de Rebay. Elle omit seulement, avec intention, de parler d'Albert Ancelin.

Le marquis écouta sans que rien sur sa physionomie pût trahir ce qu'il éprouvait. Cependant, quand il fut question du médaillon, un battement de ses paupières voila un instant son regard, et les plis de son front parurent se creuser davantage.

La marquise ayant cessé de parler, ses yeux fixés sur son mari semblaient l'interroger.

— Eh bien, fit-il, je suis de votre avis, tout cela est fort étrange et me paraît de nature à surexciter la curiosité d'une femme aussi impressionnable que vous l'êtes. Cette folle a évidemment dû me connaître. A quelle époque de ma vie ? je l'ignore. Mais que je la connaisse, moi, c'est autre chose. Rien dans mes souvenirs ne me rappelle cette femme. En supposant que je l'aie rencontrée, je ne l'ai pas remarquée, et il est plus que probable que, la voyant, je ne la reconnaîtrais point. Si, comme vous tenez à le vouloir, elle a été mêlée à une des légèretés de ma jeunesse, c'est à mon insu. Enfin, ce qui devrait vous rassurer complètement, c'est que, d'après ce qu'on vous a dit, il y a vingt ans que cette femme est à la ferme de Rebay.

— Le mal n'en serait que plus grand s'il existe. Mais je veux bien vous croire, monsieur. En ce moment, votre conscience d'honnête homme doit vous parler plus haut que mes paroles.

— Vous voulez bien me croire, dit-il vivement, mais vous doutez encore.

Elle garda le silence.

— Vous ne me répondez pas? reprit-il.

— Eh! que vous dirais-je? Quand mon esprit se calme, en pensant que vous dites la vérité, vais-je vous crier que vous mentez? Je préfère m'arrêter, indécise, et ne pas pénétrer plus avant dans ce mystère.

« Quoi qu'il en soit, cette malheureuse ne peut rester à la ferme des Sorbiers.

— Je le pense comme vous.

— Avez-vous une idée?

— Je vous laisse l'initiative.

— Nous devons chercher à améliorer sa position, la faire soigner et la guérir, si c'est encore possible. Je désire la placer dans une maison de santé. Avez-vous quelque objection à faire?

— Je n'ai pas l'habitude de contrarier vos volontés, et je vous ai toujours laissée libre de choisir vos œuvres de bienfaisance.

— Ainsi dans cette circonstance je puis agir comme je l'entendrai?

— Absolument.

— C'est bien.

Puis se levant :

— Monsieur, dit-elle, je ne vous retiens plus.

Le marquis salua sa femme.

— Toujours mauvaise tête et bon cœur! fit-il en souriant.

Et il sortit.

La marquise fit semblant de n'avoir pas entendu son compliment mélangé de rancune.

Le marquis avait fait de grands efforts pour se contraindre et rester calme devant sa femme, pendant cette longue conversation, qui avait été une torture infligée à sa dissimulation. Mais, une fois de plus, il venait de se prouver à lui-même qu'il possédait une grande puissance de volonté.

A chaque instant il avait été sur le point d'éclater, et, malgré la colère sourde qui grondait en lui, il s'était imposé le silence ou bien il avait répondu avec tranquillité, sans paraître le moins du monde embarrassé. C'était, en effet, une belle victoire remportée sur lui-même. Et malgré toute sa perspicacité féminine, la marquise était loin de se douter de l'effet terrible que ses paroles avaient produit sur son mari.

Pour ne pas se trahir, le vieux lion avait retiré ses griffes.

Mais dès qu'il fut rentré dans sa chambre, il se laissa emporter par la violence de son irritation. Il ne fallut pas moins de quelques chaises renversées et de trois ou quatre porcelaines de Sèvres brisées pour le calmer un peu.

— Quoi! s'écria-t-il en marchant à grands pas et en se heurtant aux meubles renversés, mais c'est donc un spectre sorti de l'enfer! Je l'avais oubliée, je n'y pensais plus, je la croyais perdue, morte, enterrée!... Et voilà qu'au bout de vingt ans, elle reparaît et se dresse devant moi!...

« Quand elle s'est enfuie, quand elle a disparu, c'est à Rebay, à la ferme des Sorbiers qu'elle s'est réfugiée... Ah! comme on l'a bien cherchée! Pourquoi suis-je ainsi agité, troublé? O souvenir maudit! Mais elle est folle, elle est folle... et la folie, c'est l'ombre, c'est l'ombre, c'est la nuit et le silence! Mais n'importe, il faut qu'elle disparaisse et qu'elle soit si bien cachée que ma femme ne puisse la retrouver.

« J'ai une famille, des enfants, je ne veux pas de scandale... Un souvenir a jailli de son cerveau malade... qui sait? on lui rendrait peut-être la raison. Non, non, il ne le faut pas... C'est assez de sa vie brisée. J'ai, maintenant, des devoirs impérieux à remplir; je dois veiller sur le bonheur des miens.

« Je n'ai pas de temps à perdre, je connais la marquise, elle va agir promptement, il faut donc la devancer. »

Le marquis s'habilla rapidement sans le secours de son valet de chambre.

— M. Blaireau fait payer cher ses services, se dit-il en ouvrant le tiroir de son secrétaire.

Il mit dans ses poches une liasse de billets de banque et quelques rouleaux d'or, puis il sortit de l'hôtel.

A la première station, il se jeta dans un fiacre en disant au cocher.

— Rue du Roi-de-Sicile!

VII

DEUX COMPLICES

C'est rue du Roi-de-Sicile que demeurait M. Blaireau.

Qui était-il, ce M. Blaireau?

Un personnage dont l'existence pouvait passer pour très-équivoque. Avec les uns il se disait homme d'affaires, avec les autres il était banquier, usurier, prêteur à la petite semaine et, pour lui seul, avare et grippe-sous. Recéleur et marchand, à l'occasion, il trafiquait un peu dans tous les genres, et, pourvu qu'il y trouvât son compte, il mettait volontiers les mains dans toutes sortes d'opérations malpropres.

Mais, en sa qualité d'homme d'affaires, il connaissait les articles du Code pénal comme un jurisconsulte, et était assez adroit pour marcher au travers sans s'y laisser prendre. Il se livrait encore dans l'ombre, clandestinement, à une foule de métiers inconnus, qui lui avaient acquis une certaine célébrité dans le monde interlope. Comme il avait dû rendre ainsi des services à beaucoup de gens, quelques-uns s'étaient montrés reconnaissants, et il avait des relations un

peu partout et des protecteurs parmi des hommes très-haut placés. Souple, insinuant et rusé, il savait profiter de tout et ne se gênait pas pour exploiter, sans en avoir l'air, la reconnaissance des uns et le bon vouloir des autres. On disait aussi que, de temps à autre, il rendait d'importants services à la police.

M. Blaireau pouvait avoir cinquante ans. Il était petit et trapu. Sa grosse tête semblait collée sur ses larges épaules. De rares cheveux grisonnants couraient les uns après les autres sur son crâne jaunâtre, aplati au sommet.

Ses mains velues, aux doigts crochus, ressemblaient à des griffes. Ses lèvres lippues, sensuelles, cachaient les restes de cinq ou six dents noires et ébréchées. Ses yeux ronds et jaunes, renfoncés sous l'orbite, avaient un regard d'oiseau de proie, et pour augmenter la ressemblance et le rapprocher davantage du hibou, l'extrémité de son nez s'avançait sur sa bouche recourbé comme un bec-de-corbin.

Ajoutez à ce que nous venons de dire un vêtement graisseux, sordide, quand il était dans son cabinet, et vous aurez, au moral et au physique, le portrait d'après nature de M. Blaireau.

Assis devant un large bureau de chêne, couvert d'objets divers comme l'étalage d'un bric-à-brac et aussi d'une épaisse couche de poussière, il achevait de compter un sac dont les rouleaux étaient symétriquement alignés devant lui, lorsque le bruit d'une sonnette vint le troubler tout à coup dans son agréable occupation.

Il s'empressa de fourrer les rouleaux dans le sac et de jeter celui-ci dans un coffre de fer, adapté à une large ouverture pratiquée dans le mur. Il poussa la lourde porte du coffre, puis ayant fait jouer un ressort invisible, un panneau de la boiserie descendit le long de la muraille et vint de lui-même cacher la porte du coffre-fort de l'avare.

Bien sûr qu'il n'avait plus rien à redouter d'yeux indiscrets, il courut à la porte de son logement et regarda par un judas afin de juger s'il devrait ouvrir ou non au visiteur.

Il reconnut le marquis de Presle, et bien vite il ouvrit sa porte.

— Mon cher monsieur Blaireau, dit le marquis en entrant, il me semble que vous faites un peu croquer le marmot aux gens qui viennent vous visiter.

— Monsieur le marquis m'excusera, répondit-il en se courbant obséquieusement, j'ai bien entendu son premier coup de sonnette, mais ma domestique est sortie et je l'avais oublié.

— Je vous dis cela pour que vous ne fassiez pas attendre des personnes moins patientes que moi.

Ils entrèrent dans le cabinet dont M. Blaireau eut, selon son habitude, la précaution de fermer hermétiquement toutes les portes.

Cela fait, il s'assit en face du marquis, et le regarda en clignant des yeux, sa façon d'inviter ses clients à parler.

— Cher monsieur Blaireau, dit le marquis, j'ai une fois encore besoin de vos services.

Le petit homme se mit à rire.

— Monsieur le marquis aura donc toujours vingt-cinq ans? fit-il.

A un froncement de sourcils de son client, il ajouta vivement :

— Je voulais dire que M. le marquis a le bonheur de rester toujours jeune, en dépit des années.

— Je vous ai bien compris, monsieur Blaireau; mais il s'agit aujourd'hui d'une affaire autrement sérieuse qu'une amourette.

— J'écoute, monsieur le marquis.

— Avant tout, êtes-vous disposé à me servir?

— Assurément, si la chose n'est pas impossible ou au-dessus de mes faibles moyens.

— Si je ne la croyais pas possible pour vous, je ne serais pas venu vous trouver.

— C'est juste, fit l'autre en s'inclinant.

— Blaireau, vous souvenez-vous de Léontine?

— Un des jolis péchés de jeunesse de M. le marquis. Une amourette, comme vous dites, qui est devenue, bel et bien, une grande passion.

Un nuage passa sur le front du marquis.

— Je n'ai pas oublié non plus, continua Blaireau, que c'est à cette époque que j'ai eu l'honneur de connaître M. le marquis de Presle, le plus beau et le plus brillant gentilhomme des temps modernes, et que c'est à lui que je dois de n'être pas resté ignoré et perdu dans la foule, à lui enfin que je dois le commencement de ma petite fortune.

— On dit en effet que vous êtes fort riche, monsieur Blaireau.

— Oh! monsieur le marquis, des économies pour mes vieux jours, voilà tout.

— Du reste, cela ne me regarde en rien.

« Sachez donc, Blaireau, que Léontine n'est pas morte, comme vous l'aviez trop facilement supposé.

— Je ne vous avais pas donné une certitude, monsieur le marquis.

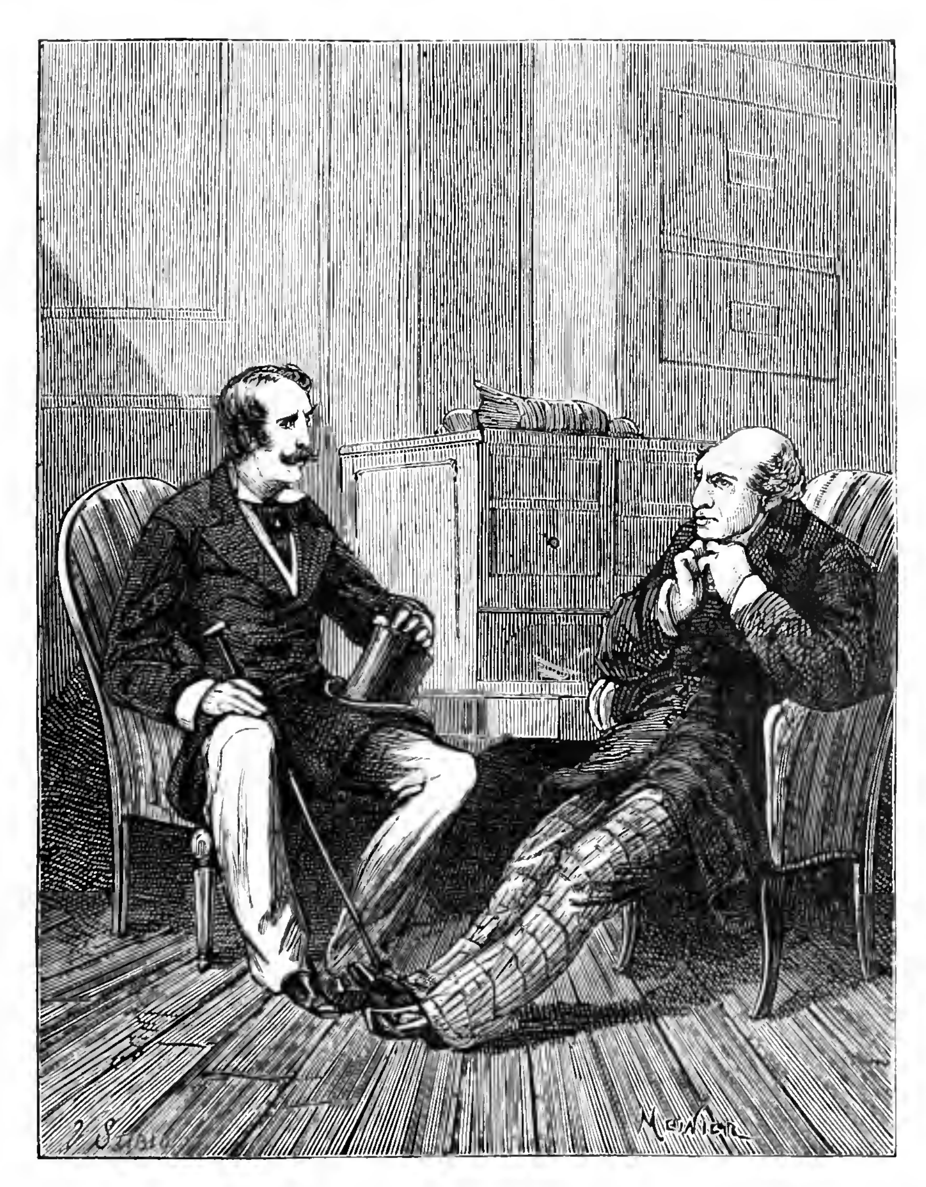
— C'est vrai. Enfin, Léontine, dont vous n'avez pu découvrir la trace, malgré vos recherches les plus actives, se retrouve au bout de vingt ans, de la façon la plus imprévue, dans un petit village de la Nièvre entre Cosne et la Charité.

— En vérité, monsieur le marquis! mais c'est admirable!...

M. de Presle haussa les épaules.

— Telle elle était le jour où elle s'est sauvée de Bois-le-Roi, continua-t-il, telle elle est encore aujourd'hui.

— Folle! acheva Blaireau.



— N'oubliez pas, Blaireau, que mon nom ne doit être mêlé en rien dans cette affaire. (Page 34.)

Et aussitôt, comme s'il eût évoqués une effroyable vision, il ferma les yeux en frissonnant.

— Ce n'est pas tout, reprit le marquis; par suite d'un souvenir qui lui est resté, le seul sans doute, elle se croit la marquise de Presle, et le hasard, ou plutôt la fatalité, a conduit ma femme, la marquise de Presle, à la ferme des Sorbiers, près de la folle que tout le monde, dans le pays, appelle la marquise.

— Oh! fâcheuse rencontre, bien fâcheuse, murmura Blaireau.

— Qui peut avoir des conséquences déplorables.

— Évitons toujours les conséquences, monsieur le marquis, c'est mon principe.

— La marquise de Presle veut la placer dans une maison de santé, la faire soigner.

— Madame la marquise est charitable et bonne.

— On guérit souvent la folie...

— C'est vrai.

— Alors...

— Je comprends : il y a des choses passées qu'on n'aime pas à voir revivre.

— Blaireau, la marquise de Presle et... l'autre ne doivent plus se trouver en présence.

— Excellente idée !

— Dans trois jours au plus tard, elle ne doit plus être à la ferme de Rebay.

— Où doit-elle être?

— Qu'importe! pourvu que ses paroles insensées n'aient plus d'écho!

— Alors?

— Blaireau, votre esprit de combinaison est inépuisable, je compte sur vous.

— Je ne vois qu'un moyen : l'enlèvement.

Le marquis secoua la tête.

— Les gens de la ferme s'y opposeront, dit-il, et je ne veux pas de bruit. Mais en supposant que vous réussissiez, une enquête aurait lieu sur l'événement, et on ne sait jamais où s'arrêtent ces choses-là.

— Diable! l'affaire devient difficile, monsieur le marquis.

— Ne pourrait-on pas agir au nom de sa famille?

— Alors, une famille à improviser.

— Elle a une sœur.

— Oui, je me rappelle. Savez-vous ce qu'elle est devenue?

— Je l'ignore absolument.

— Pour la trouver, il faudrait probablement la chercher dans quelque bas-fond de la fourmilière parisienne; cela nous demanderait beaucoup de temps. D'ailleurs, pourrait-elle servir utilement notre projet?

Blaireau se frappa le front.

— Oui, reprit-il, improviser une famille ou lui en créer une imaginaire et la réclamer en son nom... Il y a des difficultés à écarter, mais c'est audacieux et l'audace réussit presque toujours.

— N'oubliez pas, Blaireau, que mon nom ne doit être mêlé en rien dans cette affaire.

— Ne jamais compromettre ses clients est dans mes principes, répondit-il.

— C'est une simple observation que je vous fais.

L'homme d'affaires n'écoutait plus. Enfoncé dans son fauteuil, les jambes

allongées, il réfléchissait profondément. Les prunelles de ses yeux ronds, grands ouverts, étincelaient comme des yeux de chat dans la nuit. Tout en dressant son plan dans sa tête, il en suivait pas à pas la rapide exécution.

L'esprit de cet homme, si peu favorisé physiquement par la nature, était merveilleux pour le mal et les choses ténébreuses. On peut croire que, dirigé vers le bien, il eût rendu d'immenses services à son pays et accompli de grandes et belles choses.

Au bout de quelques minutes, il se redressa d'un mouvement brusque.

— Dans cette circonstance, dit-il d'une voix lente, avoir pour soi l'administration serait, dans l'intérêt même du but à atteindre, une des plus admirables combinaisons. Oui, c'est cela, j'ai trouvé! Monsieur le marquis, nous nous servirons de la police!

VIII

COMMENT M. BLAIREAU TRAITE UNE AFFAIRE

Le marquis resta muet de surprise. Il regardait avec stupeur cet homme, énigme vivante, qui parlait de la police, cette puissance si redoutable et si bien organisée, comme d'une chose lui appartenant.

— Mon cher monsieur Blaireau, hasarda-t-il, ne voyez-vous pas un danger?...

— Monsieur le marquis, le danger existe partout; il faut donc être prudent pour l'éviter.

— Avez-vous prévu toutes les difficultés?

— Je laisse toujours quelque chose à l'imprévu.

— Je n'ai plus rien à dire.

— Vous pouvez vous en rapporter à moi; demain soir, je serai prêt.

— Et après-demain?

— Elle ne sera plus aux Sorbiers.

— Où la conduirez-vous?

— Je ne le sais pas encore. Mais ce que je puis vous assurer, c'est qu'elle sera bien gardée et qu'elle ne pourra communiquer avec personne. Du reste, l'affaire terminée, je m'empresserai de vous en rendre compte.

— D'ici là, aurai-je besoin de vous revoir?

— Je ne le pense pas.

— Monsieur Blaireau, il nous reste à parler de la question d'argent.

— Oui. Pour faire la guerre, a dit un grand homme dont je ne sais plus le

nom, il faut trois choses : de l'argent, de l'argent et encore de l'argent. Ce personnage historique n'était pas un imbécile. L'argent est le nerf de tout, monsieur le marquis ; il ouvre les portes les mieux fermées et brise tous les obstacles ; sans lui, l'homme n'est rien. Père de l'ambition, il fait naître ces hommes étonnants, inventeurs, conquérants, artistes et poëtes, qui sont la gloire et l'orgueil des peuples. Rien ne lui résiste ; en même temps qu'il élève des monuments, perce des montagnes et construit des viaducs, il enchaîne les consciences et fait fléchir les plus robustes vertus.

« Je comprends les Israélites adorant le veau d'or. Il y a de cela des milliers d'années. Qu'est-ce que cela prouve? Que la chose humaine est immuable. Aujourd'hui comme autrefois, comme toujours, l'or est la grande puissance, le levier universel... L'or est un dieu! »

Après cette tirade, M. Blaireau eut l'air fatigué; il prit son mouchoir et s'essuya le visage. Cela fait, il dit au marquis, en se grattant l'oreille :

— Cela va coûter cher, très-cher.

— Fixez la somme.

L'homme d'affaires parut dresser un compte dans sa tête.

— Oui, fit-il, nous n'irons pas loin de vingt mille francs.

Le marquis eut un haut-le-corps.

— C'est cher, en effet, dit-il.

Blaireau se rapprocha du marquis, et, baissant la voix :

— Les petits cadeaux qu'on est obligé de faire, fit-il, doivent être proportionnés à la qualité et à l'importance des personnes que l'on emploie. Du bas en haut, du petit au grand, monsieur le marquis, corruption partout!... Vous êtes-vous demandé, parfois, comment certaines fortunes de nos jours, et des plus belles, ont été édifiées?... J'en pourrais citer plus d'une qui sont composées de pots-de-vin et d'épingles à madame. Tout se vend, donc tout s'achète; les prix varient selon la catégorie de la marchandise.

« Pour revenir à notre affaire, monsieur le marquis, je vois tout d'abord une dépense nette de quinze mille francs; en mettant cinq mille francs pour l'imprévu, voilà nos vingt mille francs. Monsieur le marquis sait que je compte bien et je n'ai pas l'habitude de jeter l'argent dans l'eau.

— Et moi, répliqua le marquis, je n'ai pas l'habitude de marchander les services que l'on me rend.

Il tira de sa poche une poignée de billets de banque et compta vingt mille francs sur le bureau de l'hommes d'affaires qui, tout en se frottant les mains, saluait chaque morceau de papier Garat d'un mouvement de tête et d'un aimable sourire.

Le marquis était prêt à sortir lorsque, revenant vers Blaireau, il lui dit :

— Et l'enfant, dont vous m'avez également annoncé la mort, ne va-t-il pas ressusciter un de ces matins et me tomber dans les jambes?

Blaireau fut pris d'un éternument subit.

— C'est la poussière de ces paperasses qui vient de m'entrer dans le nez! fit il.

Puis, relevant la tête :

— L'enfant est bien mort, répondit-il.

— Vous ne m'avez jamais donné d'explications.

— M. le marquis ne m'a rien demandé.

— Puisque l'occasion se présente aujourd'hui, voulez-vous me donner quelques détails?...

— Volontiers. J'ai, d'ailleurs, peu de chose à vous dire. Grâce à la somme que vous savez et qui devait servir à l'élever, l'enfant fut adopté par de braves gens que je connaissais et qui m'étaient entièrement dévoués. Voulant augmenter leur petit capital, ils eurent l'idée d'aller s'établir en Amérique. Depuis, je n'ai reçu d'eux qu'une seule lettre, laquelle m'informait de la mort de l'enfant. J'ignore ce qu'ils sont devenus, s'ils ont fait fortune comme ils l'espéraient; mais j'ai tout lieu de croire qu'ils se sont définitivement fixés dans le Nouveau-Monde.

Dans tout cela, il n'y avait pas un mot de vrai. Pris à l'improviste, le fourbe avait immédiatement imaginé ce conte pour répondre à la question du marquis.

Ce dernier parut satisfait des détails fournis, et se retira convaincu que l'enfant dont il vient d'être parlé n'existait plus.

La marquise de Presle n'avait pas perdu de temps. Après plusieurs conférences avec deux de nos médecins renommés, qui lui donnèrent un léger espoir, elle avait fait choix d'une maison de santé et arrêté les conditions d'entrée.

Toutes ses dispositions prises, elle comptait partir le lendemain pour Beauvoir, lorsqu'elle reçut une lettre de la comtesse.

« Chère amie, lui écrivait madame de Fourmies, tu vas partager ma surprise de ce matin, lorsque madame Desreaux est venue m'annoncer que la folle des Sorbiers, à laquelle nous nous intéressons si vivement, n'était plus à la ferme. Depuis longtemps, paraît-il, sa famille la faisait chercher partout. Enfin, elle a appris que la pauvre femme se trouvait à Rebay, et elle l'a réclamée.

« Madame Desreaux, prétendant qu'il pouvait avoir erreur de personne, ne voulait pas laisser emmener sa protégée, mais le maire était présent et il y avait de plus des ordres précis expédiés de Paris. La fermière dut se rendre à l'évidence, et elle remit la folle aux mains de ceux qui venaient la chercher.

« Ces gens n'ont pu ou n'ont pas voulu dire où ils la conduisaient. Ils étaient quatre : un commissaire de police de l'arrondissement et deux agents, venus

de Paris, qui accompagnaient la personne se disant le mandataire de la famille.

« Tous ces personnages restèrent muets aux questions qui leur furent adressées, de sorte que le passé de la malheureuse reste toujours aussi mystérieux pour nous.

« Les renseignements que j'ai pu recueillir sont presque sans importance, parce qu'ils ne remontent pas au delà de son arrivée à Rebay. Je les ai, toutefois, collectionnés avec soin et je t'en ferai le récit dans une prochaine lettre.

« Quoi qu'il en soit, chère amie, tu dois être satisfaite puisque la pauvre folle des Sorbiers a retrouvé sa famille. On ne t'enlève que le moyen de prouver une fois de plus l'excellence de ton cœur et ton admirable charité.

« Ton Gustave se porte bien. Lui et Edmond sont toujours par monts et par vaux ; carnassières et fusils sont déjà prêts pour l'ouverture de la chasse. »

Comment rendre le désappointement et la stupéfaction de la marquise à la lecture de cette lettre? Elle la relut plusieurs fois de suite, comme si elle eût eu de la peine à en comprendre le sens. Une agitation violente s'était emparée d'elle. Elle ne lisait plus, mais ses yeux restaient fixés sur l'écriture de son amie.

Elle n'en pouvait douter, l'enlèvement de la folle était l'œuvre de son mari. Quelle honte avait-il donc intérêt à refouler dans l'ombre?

— Oh! s'écria-t-elle d'une voix sourde, je n'aurais pu croire à tant de fausseté !

Et un sourire amer crispa ses lèvres.

— Eh bien ! reprit-elle au bout d'un instant, je ne dirai rien, j'aurai la force de me contraindre et de faire taire mon indignation ; je serai patiente, j'attendrai ; mais sans relâche, toujours, je chercherai... J'ai aussi des amis ; ils seront avec moi. Oh ! je la retrouverai, monsieur le marquis, je la retrouverai !... Audessus de l'homme, il y a la justice, et au-dessus de tout, Dieu ! Il me guidera, m'inspirera, et un rayon de sa lumière me conduira à la vérité !

Elle laissa tomber sa tête dans ses mains et quelques larmes, glissant à travers ses doigts, tombèrent sur la lettre de son amie.

Dans la journée, elle se trouva un instant seule avec le marquis

— N'avez-vous pas reçu, ce matin, une lettre de Beauvoir? lui demanda-t-il.

— Si, vraiment, j'oubliais de vous en parler, répondit-elle avec beaucoup de calme ; Gustave va bien. Nouveau Nemrod, ajouta-t-elle en souriant, il se dispose à faire une immense boucherie de tout le gibier des alentours.

— Ah ! ah ! fit le marquis gaiement, j'espère bien qu'il épargnera quelques couples indispensables à la reproduction.

— La comtesse m'annonce aussi que cette pauvre folle, dont je vous ai entretenu ces jours derniers, a été réclamée par sa famille. Elle n'est plus à la ferme de Rebay.

— En vérité! s'écria le marquis jouant la surprise, rien de plus heureux ne pouvait lui arriver.

— En effet, dit négligemment la marquise.

— Blaireau est décidément un homme très-précieux ! pensait le marquis.

IX

LES PREMIÈRES ARMES DE M. GUSTAVE

Une heure après le départ de la folle qui, ayant voulu résister d'abord, s'était enfin décidée à monter dans la voiture amenée par le prétendu mandataire de sa famille, Claire accourut à la ferme des Sorbiers. On venait de lui apprendre l'événement. Elle était tout en larmes.

Madame Desreaux, encore sous le coup de son émotion, lui raconta en quelques mots ce qui s'était passé.

— La pauvre marquise, ajouta-t-elle, elle ne voulait pas s'en aller, elle nous aimait tant! Elle regardait les bêtes dans le pré et elle leur tendait les bras comme pour leur dire : Je ne veux pas vous quitter! Elle est partie tout de même, il le fallait. Sera-t-elle plus heureuse là-bas qu'elle l'était à la ferme?

— Ainsi, dit la jeune fille en sanglotant, elle est partie sans m'avoir vue, sans que je l'aie embrassée une dernière fois, et nous sommes séparées pour toujours et nous ne nous reverrons plus!...

« Elle a retrouvé sa famille; j'en suis bien contente; mais vous savez tout ce qu'elle a été pour moi : elle était ma mère, toute ma famille. Et je n'ai plus rien! Me revoilà seule, abandonnée, comme le jour où, toute petite, je fus ramassée, je ne sais dans quel endroit, par la charité publique!

« Je l'aimais, et ce nom de mère, si doux à prononcer, elle me l'avait appris et je le lui donnais. Qui donc m'aimera, maintenant?

— Ma bonne Claire, répondit la fermière de sa plus douce voix, je comprends votre peine et je la partage, mais il faut vous consoler. Vous ne manquez pas d'amis à Rebay; et ici, à la ferme, est-ce que nous ne vous aimons pas?

« Les jeunes filles de votre âge, mon enfant, vos compagnes, vous témoigneront l'affection que vous méritez, elles seront vos sœurs...

— Ah! elles sont toutes bien heureuses! s'écria Claire d'un ton douloureux; elles ont une mère!

Ce cri de la jeune fille était la révélation de ses pensées secrètes, des déchirements de son âme.

En sortant de la ferme, elle courut chez le maire.

Celui-ci ne savait rien de plus que madame Desreaux, il lui confirma seulement les paroles de la fermière.

— M. le commissaire de police de Cosne est peut-être mieux instruit que moi, lui dit-il. Dans ce cas, il ne refuserait certainement pas de vous donner les renseignements que vous désirez obtenir.

Claire rentra chez elle avec un vague espoir, mais toujours désolée.

Elle compta l'argent de sa petite bourse ; il y avait cent soixante francs.

— Oh ! je suis riche, se dit-elle.

Avec deux robes et un peu de linge, c'était toute sa fortune.

Le lendemain, de bonne heure, après s'être habillée avec ce qu'elle avait de mieux, elle se mit en route. Elle était charmante et tout à fait gracieuse dans son costume de paysanne nivernaise.

Elle alla à pied jusqu'à Pouilly, la gare la plus proche de Rebay. Là, elle prit un billet pour Cosne. Arrivée dans cette ville, elle se fit indiquer la demeure du commissaire de police et s'y rendit aussitôt.

Ce magistrat la reçut avec beaucoup de bienveillance.

Elle lui exposa brièvement et d'une voix émue l'objet de sa visite.

— Ma chère enfant, lui répondit-il, le sentiment auquel vous obéissez est des plus louables, et je comprends votre inquiétude sur le sort de cette pauvre femme qui fut, comme vous le dites, presque votre mère. Malheureusement, je ne sais rien, et j'en suis vivement contrarié à cause de vous, croyez-le. Pour des motifs dont je n'ai pas à apprécier la valeur, la famille de cette infortunée n'a pas cru devoir faire connaître son nom ni dire ce qu'elle se réservait de faire dans l'intérêt de celle qui nous occupe ; mais elle n'a certainement qu'à gagner à son changement de position. Cela doit vous tranquilliser. La seule chose que je sache, je puis vous le dire, c'est qu'en quittant la ferme de Rebay, elle a été conduite à Paris.

La jeune fille remercia le commissaire et se retira.

— Paris... elle est à Paris... se disait-elle ; mais Paris est grand.

Pour la première fois, sa pensée s'élança vers la ville immense, et elle l'entrevit comme au milieu d'un éblouissement.

Elle prit le premier train se dirigeant sur Nevers et revint à Pouilly. Il était déjà tard ; bien qu'elle connût plusieurs personnes dans cette petite ville, calculant qu'elle avait encore une heure de jour et un peu moins de deux lieues à faire pour se rendre à Rebay, elle n'hésita pas à se mettre en route, disposée à faire une partie du chemin dans la nuit.

Elle marchait depuis un quart d'heure à peu près, lorsqu'un individu qui semblait aussi venir de Pouilly la rejoignit.



Elle regarda cet emblème de bravoure et de loyauté, puis elle le porta à ses lèvres. (Page 45.)

— Bonsoir, mademoiselle Claire, lui dit-il; je vous ai reconnu de loin, et j'ai hâté le pas pour que nous puissions marcher de compagnie.

Celui qui parlait ainsi était le jeune comte Gustave de Presle.

Évidemment, le hasard ne l'avait point amené à Pouilly, pour qu'il se trouvât tout à coup sur les talons de la belle jeune fille.

A peine âgé de dix-neuf ans, il tenait à s'appliquer à lui-même ces hémistiches de Corneille :

Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

Et comme bon chien chasse de race, il voulait être, comme M. le marquis son père, un petit-fils de don Juan. M. Gustave était déjà un sceptique. Nous devons croire qu'il avait pour sa mère et sa sœur un profond respect ; mais ainsi que la plupart des jolis petits messieurs d'aujourd'hui, il ne croyait pas plus à la vertu des femmes, qu'aux bottes merveilleuses de l'ogre du Petit-Poucet.

Claire ne fut nullement charmée de la rencontre ; mais comme les routes sont faites pour tout le monde, elle ne put dire au jeune homme, ainsi qu'elle l'aurait voulu :

— De quel droit vous trouvez-vous ici?

— Vous paraissez bien triste, mademoiselle Claire, dit-il, pour entamer la conversation. Vous n'êtes donc pas satisfaite de votre voyage ?

— Je l'ai fait inutilement, répondit-elle.

— A Rebay, ce matin, j'ai appris l'événement d'hier, et combien cela vous a affectée. J'en ai éprouvé beaucoup de peine, car je m'intéresse vivement à vous, mademoiselle Claire.

— Vous êtes trop bon, monsieur.

— Je ferais tout au monde pour vous être agréable, continua-t-il, et si vous voulez accepter mes services et mon amitié, vous verrez que je suis tout dévoué à ceux que j'aime.

— Je vous remercie, monsieur, vous ne pouvez rien pour moi.

— Vous vous trompez, mademoiselle Claire, et je vais vous le prouver. Vous aimez beaucoup cette pauvre femme de la ferme des Sorbiers?

— Comme une mère, répondit-elle.

— Et ce qui vous chagrine le plus, c'est d'ignorer absolument où elle est et ce qu'elle va devenir?

— Elle a été emmenée à Paris, je l'ai appris à Cosne.

— Et c'est tout ce que vous avez pu savoir?

— Hélas ! oui, fit-elle avec un profond soupir.

— Eh bien, mademoiselle Claire, reprit Gustave, il faut quitter Rebay, où rien ne vous attache, où vous vivez ensevelie au milieu de paysans grossiers, et aller à Paris, puisque c'est là que vous retrouverez celle que vous aimez comme une mère.

Sans qu'il s'en doutât, ses paroles étaient l'écho d'une idée fixe de la jeune fille.

— Paris... Paris... murmura-t-elle, je n'y connais personne.

— J'y serai, moi, dit-il vivement, pour vous aider et vous guider dans vos recherches. Ma famille a des amis nombreux et puissants; ma mère est très-bonne, je lui parlerai de vous, elle s'intéressera à votre situation et, je vous le promets, nous retrouverons votre mère.

— C'est un rêve ! fit la jeune fille en secouant tristement la tête

— Vous n'avez qu'à vouloir, reprit-il en se rapprochant, et ce rêve deviendra immédiatement la réalité.

Il lui prit la main. Elle la retira aussitôt.

— Non, non, dit-elle, Paris m'épouvante !

— Parce que vous ne le connaissez pas, répliqua-t-il. Ce qu'on raconte de Paris dans vos campagnes est absurde. C'est dans cette ville seulement que les femmes sont heureuses ; c'est à Paris qu'on vit et qu'on aime.

Le regard clair de la jeune fille se fixa sur Gustave.

Il est bon de dire que, toute à ses pensées, elle ne comprenait pas bien la portée que le Lovelace en herbe voulait donner à ses paroles.

— Monsieur, lui dit-elle, marchons un peu plus vite, il commence à faire nuit, et nous sommes encore loin de Rebay.

— Mais voyager à deux, par une belle nuit, est charmant, répondit-il en souriant.

Elle n'était pas de son avis, car elle prit une marche plus rapide, et pour la suivre, il fut forcé de régler son pas sur le sien.

— Tenez, ma charmante Claire, reprit-il au bout d'un instant, il me semble que je vous vois déjà installée à Paris. Vous avez un joli petit appartement avec de grandes fenêtres donnant sur une belle rue ; une domestique, parce que vos mains mignonnes ne sont pas faites pour toucher aux ustensiles de cuisine. Vous avez un salon avec portières en tapisserie, un canapé et des fauteuils moelleux. Votre chambre est délicieuse : les meubles sont en bois de rose ; de grandes glaces de Venise reproduisent votre gracieuse image ; les rideaux du lit, brodés par la main des fées, sont garnis de dentelles qui tombent sur le tapis couvrant le parquet ; elle est tendue de soie rose comme les fraîches couleurs de vos joues. Et de ce petit nid élégant et coquet, à peine digne de votre beauté, vous êtes la maîtresse et la souveraine.

— Vous ne m'avez pas dit, monsieur, comment, pour posséder tout cela, j'ai fait fortune ?

— Je vous aime, Claire, je vous aime ! Comprenez-vous ?

Il l'entoura de ses bras, et ses lèvres effleurèrent celles de la jeune fille.

— Oh ! je ne vous croyais pas si lâche ! s'écria-t-elle en se dégageant par un brusque mouvement en arrière.

Et elle s'élança sur la route en courant à toutes jambes.

On était en vue de Rebay, Gustave n'osa point la poursuivre.

— J'ai effarouché la colombe, murmura-t-il, mais elle s'apprivoisera !

Claire arriva chez elle haletante, toute en nage.

— C'est donc là le monde ! s'écria-t-elle.

Puis, se laissant tomber sur ses genoux, elle joignit les mains et se mit à pleurer.

X

LES ORPHELINES

En 1837, au mois d'octobre, un officier français d'un régiment de ligne tomba dans une rue de Constantine, frappé en pleine poitrine par une balle arabe.

Le jeune lieutenant était depuis deux mois seulement en Algérie. Il se nommait Landais.

Au moment de mourir, entre les bras d'un de ses compagnons d'armes, il arracha la croix d'honneur attachée sur sa poitrine et la tendit à son ami en lui disant :

— Si, plus heureux que moi, tu revois un jour la France, tu iras trouver ma femme, ma pauvre Julie, et tu lui remettras de ma part cette croix, que j'étais si fier d'avoir méritée pour elle, et ce bout de ruban taché de mon sang.

« Tu lui diras que je suis mort de la mort des braves, que mes dernières pensées ont été pour elle, pour ma petite fille chérie qui n'a que huit ans, et pour notre autre enfant qui n'est pas né encore !

« Oui, tu lui diras tout cela, et tu l'embrasseras pour moi, et comme alors il y aura deux enfants, tu les embrasseras tous les deux.

« Et puis tu ajouteras :

« — C'est dans mes bras que Landais a rendu le dernier soupir ; j'ai recueilli les derniers mots qu'ont prononcés ses lèvres : *Julie... Léontine* !... »

La tête du blessé se renversa en arrière. Il était mort !

Un mois plus tard, la veuve du lieutenant Landais, qui demeurait à Paris, rue de Savoie, devint mère une seconde fois et mit au monde une deuxième petite fille à qui on donna le prénom d'Angèle.

Avec deux jeunes enfants, madame Landais allait se trouver dans une position bien difficile. Du côté de son mari comme du sien, elle n'avait plus que des parents éloignés et qu'elle connaissait à peine. Elle était donc absolument seule et ne devait compter que sur elle-même.

Il est vrai que sa dot, produit d'un petit bien qu'elle possédait en Anjou, et qu'elle avait vendu au moment de son mariage, était à peu près intacte ; mais avait-elle le droit d'y toucher ? Ne devait-elle pas, au contraire, conserver ce petit capital avec le plus grand soin, pour aider plus tard à l'établissement de ses filles ?

Heureusement, d'anciens camarades de son mari s'intéressèrent à elle.

Le sentiment de fraternité a toujours été en honneur parmi les officiers français.

Sur la recommandation du maréchal Vallée, gouverneur de l'Algérie, la veuve du lieutenant Landais obtint un petit bureau de tabac, et, quelque temps après, sa fille aînée était admise dans la maison d'éducation de Saint-Denis.

Dès lors elle fut rassurée sur son sort et celui de ses enfants. Avec le produit de son bureau de tabac et la rente de son argent, placé par les soins d'un notaire, elle pouvait vivre.

Malheureusement, elle ne devait pas jouir longtemps de cette aisance relative. Quelques années s'écoulèrent. Depuis longtemps elle allait en s'affaiblissant chaque jour. Un matin, elle fut forcée de garder le lit. Elle comprit que sa fin était prochaine. Léontine accourut de Saint-Denis au chevet de sa mère. Le lendemain, la veuve était dans un état désespéré.

A un moment, elle entoura de ses bras ses deux enfants, qui pleuraient très-fort et elle leur dit :

— L'heure de notre séparation approche ; mon cœur se brise à cette pensée que je vous laisse si jeunes dans la vie. Oui, Dieu me rappelle trop tôt à lui ; mais j'ai confiance en sa bonté, il veillera sur vos têtes si chères. Mes enfants, mes filles adorées, aimez-vous toujours, ne vous quittez jamais !

« Léontine, tu vas devenir la protectrice, le soutien, la mère de ta jeune sœur ; c'est une tâche bien lourde que je confie à ta jeunesse ; mais promets-moi de la remplir.

— Oh ! ma mère, je vous le jure, s'écria la jeune fille en sanglotant.

— Toi, Angèle, reprit la mourante en serrant l'enfant sur son sein, tu aimeras ta sœur et tu lui obéiras en tout ; souviens-toi que je lui cède aujourd'hui toute mon autorité sur toi.

La petite fille ne répondit pas ; mais cette scène l'impressionnait vivement. Elle se pencha sur les mains unies de sa mère et de sa sœur, et les couvrit de baisers et de larmes.

Ensuite, la veuve pria sa fille aînée de lui donner la croix d'honneur, qui lui avait été pieusement rapportée d'Afrique un an après la mort de son mari.

Elle regarda un instant cet emblème de bravoure et de loyauté, ce dernier souvenir, puis elle le porta à ses lèvres. Elle le plaça ensuite sur sa poitrine, à la place de son cœur, et le tint serré contre elle.

Ces derniers mots furent ceux-ci :

— Mes chères filles, n'oubliez jamais mes paroles. Joie, chagrin, fortune ou pauvreté, partagez toujours.

Elle mourut.

Léontine avait seize ans, sa sœur pas encore huit. Comme l'avait dit la mère mourante, la tâche confiée à sa fille aînée était lourde.

Elle pouvait rester encore à Saint-Denis ; mais elle préféra en sortir immédia-

tement afin de céder sa place à sa sœur. Elle parvint, en effet, à la faire admettre au nombre des pensionnaires de la Légion d'honneur, mais la concession du bureau de tabac lui fut retirée.

On voit rarement les plus méritants favorisés des grâces souveraines. Les intrigants se substituent aux droits du mérite, et la médiocrité occupe la place du talent. Il y a longtemps que cela est ainsi, et nous ne voyons pas que les choses doivent changer bientôt.

Paris est la ville des grandes ressources; mais il n'est pas toujours facile à une jeune fille de seize ans de s'y créer des moyens d'existence honorables. Dès les premiers jours, Léontine se trouva en présence de grandes difficultés matérielles. Toutefois, elle examina la situation avec calme et ne se sentit pas effrayée. Ce sont les circonstances qui font naître les grandes forces et les grands courages.

Elle résolut d'utiliser ce qu'elle avait appris à Saint-Denis.

Elle était musicienne, déjà forte sur le piano; elle avait une voix souple, sympathique, et chantait avec goût et un sentiment exquis. Elle savait coudre, broder, et elle excellait dans la confection de certains ouvrages de tricot ou faits au crochet.

Elle se dit :

— Je donnerai des leçons de musique et de français; mais comme je n'aurai pas tout de suite un nombre d'élèves suffisant, les aiguilles et les crochets de l'ouvrière viendront en aide à l'institutrice.

Les dames de Saint-Denis la recommandèrent à plusieurs personnes. Elle eut d'abord une élève, puis deux, puis trois. Un magasin lui donna du travail. Institutrice et ouvrière, elle gagna sa vie. Elle trouva encore le moyen d'économiser quelque chose pour faire de temps à autre un cadeau à sa sœur.

Léontine était divinement jolie; elle avait une tête de madone, la bouche petite, aux lèvres roses et souriantes, les dents superbes, d'un émail très-pur ; ses magnifiques cheveux d'un blond tendre se posaient sur son beau front comme un diadème de reine. Et tout cela était animé, éclairé par de grands yeux bleus, souvent rêveurs, dont le regard, à demi voilé par de longs cils, avait une expression indéfinissable.

Elle était de plus très-distinguée de manières et de langage. Enfin sa personne semblait réunir toutes les grâces.

Une aussi charmante jeune fille ne pouvait guère sortir sans être remarquée et sans provoquer sur son passage des murmures approbateurs.

La beauté, ce don précieux, n'est pas toujours un avantage. Dans les grandes villes, sur les pas de la jeune fille pauvre, de l'ouvrière, elle sème d'innombrables dangers.

Que des femmes impures l'étalent au grand jour effrontément pour un trafic honteux, cela ne nous regarde pas; mais la femme honnête, qui craint certains

regards, en est parfois fort embarrassée. Que de jeunes filles sages ont été victimes de leur beauté !

Léontine s'aperçut que chaque fois qu'elle sortait, elle était suivie par un jeune homme, toujours le même. En vain, elle changea son itinéraire, en passant par des rues écartées, elle le rencontrait toujours sur son chemin. Une telle persistance finit par la préoccuper beaucoup.

Il était beau, bien fait, élégamment vêtu et paraissait très-distingué ; elle le mêla à ses illusions et lui fit tenir une place dans sa vie. Qui devinera jamais ce qui se passe dans le cœur d'une jeune fille qui ne sait rien de l'existence, qui s'ignore elle-même ! Où vont ses pensées et ses rêves? A quel travail son imagination ne se livre-t-elle pas?

Il lui écrivit. Elle ne répondit pas, mais elle relut la lettre plusieurs fois, et elle s'aperçut que, chaque fois, son cœur battait plus fort.

C'était une épître passionnée où il était parlé longuement d'un cœur embrasé et d'un amour ardent qui ne devait finir qu'avec la vie : toutes les banalités du langage des amoureux.

La lettre était signée Gontran.

— Le joli nom! se dit-elle.

Léontine n'avait pas su garder son cœur ; elle aimait !

XI

LE LOUP ET LA BREBIS

Quelques jours après, un commissionnaire lui apporta un magnifique bouquet.

Les fleurs sont encore rares au mois d'avril, il avait dû coûter très-cher. Elle n'eut pas besoin de demander d'où lui venait ce présent, son cœur avait déjà nommé Gontran.

Mais pourquoi lui envoyait-il un bouquet?

Après avoir réfléchi un instant, elle remarqua que le lendemain était le 19 du mois, fête de saint Léon. Deux larmes roulèrent dans ses yeux. Elle renvoya le commissionnaire et garda le bouquet. Pour le conserver plus longtemps, elle lui mit le pied dans l'eau. En s'extasiant sur la beauté des fleurs, elle découvrit un billet roulé dans la corolle d'un camélia. Elle l'ouvrit d'une main tremblante.

Dans des termes respectueux, Gontran se plaignait doucement de ne pas avoir reçu de réponse à sa première lettre ; il lui parlait encore de son amour,

lui renouvelait l'assurance de son dévouement, et il ajoutait que le bouquet était la preuve qu'il pensait sans cesse à Léontine.

Elle se demanda ce qu'elle devait faire. Elle hésita longtemps. Enfin elle écrivit à Gontran pour le remercier de son envoi. Elle copia l'adresse écrite au bas de la lettre et du billet. Pourtant, elle fit cette remarque que Gontran n'était qu'un nom de baptême. Néanmoins, la lettre partit.

Elle n'avait personne pour la conseiller, elle obéissait à un sentiment de son cœur, incapable, d'ailleurs, de l'avertir d'un danger, elle croyait bien faire.

Le lendemain, Gontran se présenta chez elle. Il vit la rougeur de ses joues, devina son émotion et s'en réjouit. Il était spirituel, il causait bien. Sa parole facile et entraînante la captiva. Elle lui permit de revenir, il profita de l'autorisation et revint tous les jours.

Léontine agrandissait le domaine de ses illusions.

Un dimanche, elle accepta l'offre de son bras pour faire une promenade à pied, au milieu de la verdure et des fleurs, aux environs de Paris. Mais on rentra de bonne heure, le soir, et Gontran dut la quitter dans la rue, à la porte de sa maison.

Il se mordit les lèvres de dépit et de colère. Il avait compté sur un triomphe facile, et il trouvait une résistance qu'il rencontrait pour la première fois. Le roué, le débauché, l'homme qui ne croyait à rien, était moins fort que l'innocence d'une enfant. Il en était réduit, depuis deux mois, à lui faire sa cour niaisement, comme un faiseur d'élégies. Son amour-propre en était violemment irrité.

Mais il s'était dit : « Je la veux ! » Et à tout prix elle devait être à lui.

Dans une de leurs causeries, Léontine lui avait témoigné le désir de connaître son nom et sa position.

Il lui dit le premier nom venu, puis il se fit passer pour un employé d'un ministère ayant déjà quatre mille francs d'appointements. Elle le crut.

Une autre fois qu'il se répandait en protestations de dévouement et d'un amour sincère, elle lui répondit :

— Monsieur Gontran, je sens que je vous aime ; je vous crois bon, honnête et loyal ; je consens à porter votre nom, je serai votre femme quand vous le voudrez.

Si ignorante qu'elle fût, elle savait que la femme ne peut se donner, honnêtement, à l'homme qu'elle aime, en dehors de cette institution devenue une loi civile, qu'on nomme le mariage.

Une après-midi, par un temps superbe, Léontine, venant de donner une leçon, descendait lentement l'avenue des Champs-Élysées.

Tout à coup, dans une calèche armoriée, attelée de deux chevaux superbes, elle reconnut Gontran. Il était assis à côté d'une femme âgée et d'un grand air.



Dans une calèche armoriée, elle reconnut Gontran. (Page 48.)

C'est à travers un nuage qui passa devant ses yeux qu'elle entrevit l'écusson de la voiture et les chapeaux galonnés du cocher et des deux laquais.

Son cœur se serra douloureusement, et elle resta un instant immobile sans pouvoir faire un pas.

La calèche filait vers l'Arc de l'Étoile.

— Qu'est-ce que cela signifie ? se demanda la jeune fille, m'aurait-il donc trompée ?... Oh ! il faut que je sache ! s'écria-t-elle.

Elle avait heureusement un peu d'argent dans sa poche. Elle aperçut un coupé de remise qui descendait tranquillement l'avenue. Le cocher cherchait une pratique. Elle lui fit signe d'arrêter et elle se jeta éperdue dans la voiture.

— Où allons-nous? demanda le cocher.

— Nous allons attendre ici.

— Longtemps?

— Je ne sais pas.

— Drôle de petite dame, murmura le cocher, mais jolie à croquer tout de même!

Il descendit de son siége, prit un sac dans le coffre de sa voiture et offrit à son cheval le plaisir de broyer quelques poignées d'avoine.

Cachée dans un coin du coupé, la jeune fille guettait la descente des équipages.

Elle attendit une heure. Le cocher était remonté sur son siége, le cheval restauré piaffait d'impatience et son maître maugréait, envoyant au diable sa singulière pratique.

Enfin la voix de la jeune fille se fit entendre. Elle disait au cocher:

— Suivez cette voiture de maître qui a deux laquais derrière.

— Compris! fit le cocher.

Puis tout bas:

— Hé! hé! une aventure... Très-drôle!

La voiture partit.

Rue Saint-Dominique-Saint-Germain, Léontine vit la voiture de maître entrer dans la cour d'un hôtel. Se trouvant suffisamment renseignée pour le moment, elle donna l'ordre au cocher de la conduire chez elle.

Le lendemain, seule et à pied, elle revint rue Saint-Dominique. Elle n'eut pas de peine à découvrir que l'hôtel qu'elle désigna était celui de madame la marquise de Presle, qui y demeurait avec son fils unique, le marquis Gontran de Presle.

Elle revint chez elle honteuse, désolée, se roidissant contre sa douleur pour ne pas pleurer dans la rue. Il lui semblait qu'elle n'avait plus de courage, que toutes ses forces étaient brisées et qu'elle s'envelissait dans un immense écroulement.

En rentrant, elle tomba sur un siége, inerte, comme une masse, et elle pleura.

Le soir, Gontran vint, souriant, paraissant heureux comme toujours.

Elle ne lui dit rien; il s'assit un peu étonné, puis il la regarda. Elle était pâle, elle avait les yeux rouges; il fut inquiet.

— Léontine, qu'avez-vous? lui demanda-t-il.

— Monsieur, dit-elle, j'allais vous écrire ce soir pour vous prier de ne plus revenir ici, mais puisque vous voilà, ma lettre devient inutile. Vous m'avez in-

dignement trompée, reprit-elle d'une voix accablée. Dans quel but, je l'ignore, je ne veux pas le savoir. Vous savez qui je suis, je vous ai raconté ma vie tout entière, et cela ne vous a rien dit... Que vous ai-je fait pour me vouloir du mal? Oh! votre conduite a été bien cruelle, monsieur, bien cruelle.

— Mais que vous ai-je fait? Que voulez-vous dire?

— Que votre présence ici est un mensonge! Que vous n'êtes pas un employé de bureau, mais le marquis de Presle!

Le jeune homme bondit sur son siége.

— Comment savez-vous?... balbutia-t-il.

— Qu'importe, puisque je sais... Je n'ai plus rien à vous dire, monsieur, vous pouvez vous retirer.

Il feignit d'être en proie à une vive douleur, des larmes même lui vinrent aux yeux.

— Mais vous savez bien que je vous aime! s'écria-t-il. Oui, c'est vrai, je ne vous ai pas dit la vérité, je vous ai caché mon nom... mais c'est là encore une preuve de mon amour. J'ai voulu être à vos yeux un employé pour ne pas vous effrayer par mon titre et, je vous le jure, dans la seule crainte d'être repoussé.

— Oh! vous n'auriez jamais franchi le seuil de ma porte si je vous eusse connu!

— Eh bien, vous le voyez, vous me donnez raison. Et maintenant que vous savez tout...

— Nous nous voyons pour la dernière fois, l'interrompit-elle.

— Ah! à votre tour vous êtes cruelle.

— Ma conscience est honnête, monsieur le marquis, répliqua-t-elle avec dignité, et l'honnêteté me garde! Entre la pauvre fille, qui ne possède que son éducation et le souvenir des vertus de sa mère, et vous, monsieur le marquis de Presle, il y a un abîme que ni vous ni moi ne pouvons franchir. Je ne saurais m'élever jusqu'à vous, vous ne pouvez descendre jusqu'à moi.

— Pourquoi? Léontine, m'aimez-vous toujours?

— Ne me demandez pas cela, monsieur, je n'en sais plus rien!

— Ah! tenez, je suis bien coupable; vous valez mille fois mieux que moi, et je vous demande pardon, pardon à genoux!..

Joignant l'action à la parole, il s'agenouilla devant elle, lui saisit les mains et les baisa avec transport.

— Mais que pensez-vous donc de moi? s'écria-t-elle éperdue. Oseriez-vous supposer que je puisse devenir votre maîtresse?

— Non! répondit-il d'un ton pénétré, non, mais ma femme.

Elle poussa un cri, qui n'était peut-être que de la stupeur.

— Votre femme! répéta-t-elle. Vous n'êtes plus l'employé du ministère, je ne veux plus vous voir.

— Cela sera, pourtant; j'aurai une lutte à soutenir, de nombreux préjugés à

combattre, à vaincre... mais pour vous posséder je ne reculerai devant rien, je briserai tous les obstacles.

Il s'élança vers la porte et lui cria en sortant :

— A bientôt!

La jeune fille leva les yeux vers le ciel en disant :

— Ma mère, ma mère, protégez-moi !

XII

UN FAUX NOTAIRE

Le marquis de Presle, qui ne se piquait pas d'être bien sévère sur le choix de ses fréquentations, et qu'on rencontrait plus souvent dans les coulisses de l'Opéra et les boudoirs des femmes galantes que dans le salon de madame sa mère, avait entendu parler plusieurs fois d'un individu nommé Blaireau comme d'un homme très-adroit et très-rusé, se mêlant à toutes sortes de tripotages, et peu scrupuleux sur les moyens de gagner de l'argent.

Il se fit donner son adresse et se décida à lui faire une visite. La conférence fut longue. Au bout de deux heures, lorsque le marquis quitta l'homme d'affaires, il avait le teint très-animé, et, dans le regard, des lueurs étranges.

Trois jours après, le matin, le susdit Blaireau se présenta chez Léontine.

Pour la circonstance il avait endossé l'habit noir des grands jours et, dans le petit espace qui séparait sa tête de ses épaules, il avait enroulé une cravate blanche. Une serviette d'officier ministériel sous son bras complétait sa tenue.

Ayant salué la jeune fille avec les marques d'un profond respect :

— Est-ce à mademoiselle Léontine Landais que j'ai l'honneur de parler? demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

Blaireau fit un nouveau salut à angle droit.

— Mademoiselle, reprit-il, je suis le notaire de M. le marquis de Presle. M. le marquis m'a fait part de son intention de vous épouser. Je ne vous cacherai pas que, possédant toute la confiance de madame la marquise de Presle, j'ai cru devoir faire à son fils des observations respectueuses pour le détourner d'un projet qui détruit certaines espérances dont madame la marquise a bien voulu me confier le secret; mais je me suis heurté à une volonté inébranlable. C'est un grand amour que M. le marquis a pour vous, mademoiselle; j'ai compris que les plus beaux raisonnements du monde ne pourraient rien contre lui; M. le marquis m'a prouvé que son bonheur dépendait de cette union, je me suis

laissé convaincre, et j'ai accepté la mission de venir vous trouver de sa part pour avoir votre consentement.

Les yeux de Léontine s'étaient mouillés de larmes.

— Je remercie M. le marquis, dit-elle d'une voix tremblante; mais je ne consentirai jamais à devenir sa femme contre la volonté de sa mère.

— C'est juste, je ne vous ai pas dit encore... Ce consentement de madame la marquise, nous l'avons.

— Ah! fit la jeune fille tout étourdie.

— Il a été dur à obtenir; mais M. le marquis a prié, supplié, la marquise s'est attendrie, — elle adore son fils, — et enfin, en y mettant certaines conditions, elle a consenti.

— Quelles sont ces conditions, monsieur?

— Madame la marquise veut ne blesser ni ne mécontenter aucun membre de sa famille. La noblesse a toujours ses préjugés, et la marquise en tient encore assez compte pour vouloir les respecter chez les autres. Elle demande donc que tout se fasse sans bruit, et que le mariage civil soit célébré en présence des quatre témoins seulement. Elle ne veut l'annoncer officiellement à ses parents et à ses amis que lorsque ce sera un fait accompli et après les avoir préparés à cette grande surprise.

— Et la cérémonie religieuse, monsieur?

— Oh! nous en avons longuement parlé... Tout a été convenu. Elle ne se fera pas immédiatement, parce que madame la marquise désire qu'elle ait lieu avec une grande pompe. Ce jour-là, vous serez présentée à toute la famille réunie.

Léontine avait baissé la tête et réfléchissait.

M. Blaireau s'agita sur son siége avec inquiétude.

— Eh bien? interrogea-t-il au bout d'un instant.

La jeune fille releva la tête.

— Verrai-je madame de Presle? demanda-t-elle.

— Certainement.

— Quand lui serai-je présentée?

— Mais tout de suite après le mariage.

— Pourquoi pas avant?

M. Blaireau se trouva un moment embarrassé.

— Une idée de grande dame, fit-il. Elle vous connaît par tout le bien que son fils lui a dit de vous. « Je crois cette jeune fille tout à fait digne de toi, a-t-elle dit au marquis, cela me suffit pour le moment. Dès qu'elle sera ta femme, je lui ouvrirai les bras. » Madame la marquise va partir pour une de ses terres, dans le Midi, et c'est là que M. le marquis et vous irez la rejoindre.

Tout cela ne satisfaisait pas entièrement Léontine, mais elle sentait qu'elle n'avait pas le droit de se montrer trop exigeante. Le consentement de madame

de Presle, obtenu pour le mariage, n'était-ce pas énorme? D'ailleurs, elle ne raisonnait plus. Elle n'était pas éblouie par le mirage des grandeurs et de la fortune, mais elle aimait Gontran et déjà son cœur se fondait dans un idéal de bonheur.

— Je ferai ce que voudra M. le marquis de Presle, dit-elle d'une voix presque éteinte...

Un éclair de joie jaillit des yeux de l'agent du marquis.

— M. de Presle, reprit-il, m'a chargé de tout préparer pour que votre mariage ait lieu promptement; je vais donc agir sans perdre de temps. Nous avons les publications légales. Pour cela, j'aurai besoin de divers papiers. Avez-vous un extrait de votre acte de naissance?

— Oui, monsieur.

— Vous allez me le remettre. Il me faut aussi l'acte de décès de votre père, de votre mère...

— Je ne les ai pas...

— Cela ne fait rien, je me les procurerai, vous n'aurez à vous déranger en rien. Dans quinze jours, toutes les formalités auront été remplies.

« J'oubliais... Je suis chargé de vous remettre ceci, trois billets de mille francs; c'est un premier cadeau de madame la marquise, pour acheter vos robes, vos chapeaux, enfin ce qui vous est actuellement le plus nécessaire.

— M. le marquis sait que je puis disposer de la moitié d'une somme de vingt mille francs placée chez un notaire d'Angers.

— Je ne savais pas cela! pensa Blaireau.

Et il reprit tout haut :

— M. le marquis tient absolument à ce que vous ne touchiez pas à cet argent. Il vous recommande aussi de n'annoncer votre mariage à qui que ce soit. Cela contrarierait vivement madame la marquise, et son fils veut respecter ses volontés.

La jeune fille aurait pu lui répondre que les publications d'un mariage sont précisément faites pour le faire connaître; mais elle ne pensa pas à cela.

M. Blaireau se leva pour se retirer. Léontine lui remit son acte de naissance.

— Je reviendrai dans le courant de la semaine, lui dit-il, pour vous faire savoir ce que j'aurai fait. Du reste, il est probable qu'aujourd'hui même ou demain vous verrez M. le marquis.

Il sortit enchanté de son succès et enthousiasmé de lui-même.

— Ce n'est pas plus malin que ça! se dit-il quand il fut dans la rue; allons, Paris est une bonne ville, j'y ferai ma fortune!

Pendant les jours suivants, Léontine s'occupa de ses toilettes. Elle consulta Gontran sur le choix des étoffes, la coupe et la façon des robes; elle suivit ses conseils, excellents d'ailleurs, car le marquis était un homme de goût fort expert sur toutes les choses de l'élégance.

La dernière élève de la jeune fille venait de partir à son tour pour la campagne; elle n'eut pas à s'excuser d'être forcée d'interrompre ses leçons.

Malgré ses occupations, et nous pouvons le dire, ses préoccupations, elle n'oublia point sa jeune sœur. Elle fit deux fois le voyage de Saint-Denis pour aller l'embrasser et lui porter de petits cadeaux. Mais, pas plus à l'enfant qu'à ses anciennes institutrices, elle ne parla de l'événement qui se préparait pour elle. Elle obéissait à Gontran.

Malgré son jeune âge, Angèle devina pourtant que quelque chose d'extraordinaire se passait dans l'existence de sa sœur ; elle remarqua aussi que Léontine, toujours bonne et affectueuse, il est vrai, l'embrassait plus fort et plus longuement que d'habitude.

On arriva à la veille du grand jour. Léontine attendit Gontran. C'est Blaireau qui vint.

— Mademoiselle, lui dit-il, je viens vous trouver de la part de M. le marquis, qui a été obligé de partir il y a deux heures.

— Comment! que voulez-vous dire? s'écria la jeune fille.

— Rassurez-vous, répondit-il en souriant, M. le marquis n'est pas bien loin de Paris et il s'occupe de votre bonheur. Il a craint que des ordres qu'il a donnés fussent mal exécutés, et il est allé s'assurer de leur complète exécution.

« M. le marquis n'est pas sans vous avoir dit qu'il est né à Presle, village à quelques lieues d'Orléans. C'est là, au château même de ses pères, qu'il a décidé que se ferait votre mariage. Le maire de Presle est prévenu, les témoins arriveront demain matin, et nous-mêmes devons être au château avant midi, car j'ai promis à M. le marquis de vous accompagner. En cette grave circonstance, si vous le voulez bien, mademoiselle, j'aurai l'honneur de vous servir de père. »

Les yeux de Léontine se remplirent de larmes.

Était-ce au souvenir de son père, mort au champ d'honneur?

— Pourquoi ne pas nous marier à Paris? fit-elle.

— C'est ce que j'ai pris la liberté de dire à M. le marquis, répondit Blaireau. Mais il m'a rappelé que c'était l'usage, dans les grandes familles nobles, de se marier dans le château des ancêtres.

La jeune fille ne fit plus d'objections.

— A quelle heure dois-je être prête demain matin? demanda-t-elle.

— La chaise de poste sera à votre porte à cinq heures et demie; je viendrai moi-même pour vous prendre avant six heures, car si nous ne voulons pas être en retard il faut qu'à six heures nous franchissions la porte de Choisy.

— Je vous remercie, monsieur, je serai prête à partir à cinq heures et demie

XIII

LE MARIAGE

A onze heures vingt minutes, la chaise de poste qui amenait à Presle Léontine et le faux notaire entrait par la grille d'honneur dans la cour du château.

Le marquis accourut au-devant de la jeune fille et l'aida à descendre de la voiture.

— Enfin, vous voilà, lui dit-il en lui tendant la main ; venez vite, le déjeuner nous attend.

Il la conduisit dans une salle où une table était dressée avec trois couverts seulement. Blaireau les avait suivis en trottinant.

Ils se mirent à table, Léontine à côté du marquis, Blaireau en face d'eux. Un domestique assez gauche, et qui ne devait pas être depuis longtemps au château, faisait le service.

Blaireau prouva qu'on peut être un gredin sans pour cela perdre l'appétit. Il ne mangeait pas, il dévorait.

Le repas fut silencieux. Léontine et Gontran se regardaient, se parlant avec les yeux, et l'autre ne pouvait rien dire, parce qu'il avait toujours la bouche pleine.

Sur les instances du marquis, Léontine consentit à sucer une aile de poulet ; elle mouilla ses lèvres dans un verre d'excellent pomard, d'un âge respectable, qui avait arraché à Blaireau cette exclamation :

— Divin nectar !

Ils achevaient de prendre le café, lorsqu'un autre domestique ouvrit une porte et annonça à M. le marquis que M. le maire et les témoins attendaient.

— L'heure est venue, ma Léontine adorée, dit le marquis ; dans un instant nous serons unis, unis pour la vie !

Elle mit sa main dans la sienne, et avec un regard brûlant d'amour :

— Gontran, je vous aime, répondit-elle, et je suis bien heureuse !

— Très-touchant ! fit Blaireau en ayant l'air d'essuyer une larme.

Ils passèrent aussitôt dans la salle préparée pour le mariage. C'était une pièce rectangulaire, éclairée par quatre fenêtres donnant sur le parc.

Tout autour, comme décoration, des panneaux peints de deux mètres de hauteur représentaient des dames en costume de cour et des chevaliers armés en guerre.

Sur une grande table, couverte d'un tapis vert, on voyait un registre, un encrier de porcelaine et des plumes.



— Mademoiselle, lui dit-il, je viens vous trouver de la part de M. le marquis. (Page 55.)

Le maire, qui s'était levé pour saluer les futurs, se tenait d'un côté de la table, les reins ceints de l'écharpe tricolore. Il avait à la main un livre d'une épaisseur inusitée, sur la tranche duquel on voyait reproduites les couleurs de l'écharpe. Ce livre était la réunion des codes français.

Le maire était assisté du secrétaire de la mairie. Ce dernier avait sous les yeux un dossier assez volumineux qu'il paraissait examiner avec beaucoup de soin.

En face de ces deux hommes, de l'autre côté de la salle, on avàit placé deux fauteuils. Près de là, quatre hommes s'étaient mis sur un seul rang pour saluer les nouveaux venus. C'étaient les témoins.

— Monsieur le marquis, mademoiselle, dit le maire, veuillez vous asseoir dans ces fauteuils ; vous, messieurs les témoins de M. le marquis, à sa droite, ceux de mademoiselle à gauche.

Tout le monde s'étant assis, à l'exception de Blaireau, qui se tenait debout derrière les deux fauteuils, le secrétaire de la mairie fit la lecture de l'acte de mariage, d'une voix traînante et flûtée.

Les témoins portaient des noms sonores : l'un était le prince Crubello, et les autres deux comtes et un baron.

Après la lecture de l'acte, le maire se leva, ouvrit le Code au chapitre des droits respectifs des époux, et lut les articles 212 et suivants du Code civil : « Les époux se doivent mutuellement fidélité, etc... »

Puis, d'une voix lente et grave, ainsi que le veut la solennité de la loi :

— Louis-Charles-Gontran, marquis de Presle, vous consentez à prendre pour femme et légitime épouse Eugénie-Léontine Landaìs, ici présente?

— Oui, répondit le marquis d'une voix assurée.

— Et vous, Eugénie-Léontine Landais, vous consentez à prendre pour mari et légitime époux Louis-Charles-Gontran, marquis de Presle, ici présent?

— Oui.

— Au nom de la loi, Louis-Charles-Gontran, marquis de Presle, et Eugénie-Léontine Landais sont unis par le mariage.

— Madame la marquise, dit le secrétaire en présentant une plume à la jeune femme, veuillez signer.

Ce nom et ce titre qu'on lui donnait pour la première fois lui causèrent une émotion extraordinaire. Elle signa d'une main tremblante, puis, quand elle se retourna pour tendre la plume au marquis, rien ne pourrait rendre l'expression de tendresse et de reconnaissance infinies qui éclata dans son regard.

Toutes les signatures données, le marquis tira de sa poche une bourse pleine, et la posa sur la table en disant :

— Monsieur le maire, je vous prie de vouloir bien distribuer cet argent aux pauvres de la commune, au nom de la jeune marquise de Presle.

Ensuite il donna une poignée de main à chacun des témoins, offrit son bras à Léontine et sortit avec elle.

A peine la porte s'était-elle fermée qu'un formidable éclat de rire retentit derrière eux.

— Messieurs, dit Blaireau, la chose s'est très-bien passée, et tous vous avez été parfaits. Toi, continua-t-il en frappant sur l'épaule de l'individu en écharpe, tu seras un jour maire de ton village.

— En attendant, répondit celui-ci, quand j'ai lu les articles du Code, j'ai

senti des gouttes de sueur froide qui me coulaient dans le dos. Je pensais que, dans ce même livre il y a d'autres articles qui parlent de la prison et des galères...

Blaireau haussa les épaules.

— Il est lugubre! dirent les autres.

— Il noiera tout cela tantôt dans une coupe de champagne, répliqua l'agent du marquis.

Il prit la bourse laissée sur la table par ce dernier et la pesa dans sa main.

— Elle est lourde, reprit-il en riant; allons, le marié fait bien les choses! Mes agneaux, vous allez pouvoir vous livrer ce soir à une orgie de mets excellents et de vins exquis.

— Serez-vous des nôtres?

— Jusqu'à ce soir ma présence peut être nécessaire ici, et comme je quitterai tard mes tourtereaux, je n'arriverai pas à Paris assez tôt pour vous voir ivres-morts rouler sur la table du festin.

Le marquis et Léontine se promenaient dans les allées du parc.

Rougissante et gracieuse, elle s'appuyait au bras du jeune homme; elle ne cherchait pas à cacher le bonheur qui inondait son cœur. Gontran souriait et la dévorait du regard. Par moments, ils s'arrêtaient pour s'enlacer dans une étreinte amoureuse.

— C'est donc vrai! disait-elle, je suis votre femme, mon Gontran bien-aimé! J'ai le droit de vous dire et de vous répéter sans cesse que je vous aime! Votre titre ne m'a jamais éblouie, croyez-le; si je suis si heureuse, c'est parce que je suis à vous pour vous aimer uniquement.

« Oh! tenez! il me semble que je fais un rêve merveilleux, et j'ai peur de me réveiller! Mais non, je ne rêve pas: je vois le château, ces grands arbres qui nous protégent de leur ombre, ma main est dans la vôtre, vos regards me disent votre amour, et aux battements de mon cœur répondent ceux du vôtre!

« Nous sommes l'un à l'autre et vous m'aimerez toujours!... D'autres femmes vous ont aimé déjà, sans doute, oh! mais moins que moi, Gontran, j'en suis sûre! Aimer, quelle bonne et douce chose! C'est un ravissement continuel. Il semble qu'il n'y a plus qu'un seul être sur la terre, que le reste du monde n'existe plus! Ah! Gontran, Gontran, je suis trop heureuse!... »

Le marquis se roidissait contre toutes sensations intérieures trop vives; mais ces démonstrations naïves d'un amour si suave et si pur portaient le trouble dans son âme. Peut-être était-il honteux de l'infâme comédie qui venait de se jouer pour lui livrer, pleine de confiance, cette adorable créature qu'il allait précipiter lâchement dans un abîme sans fond de douleurs et de désespoir.

Mais un premier crime était accompli, et le marquis avait la conscience trop facile pour reculer devant le second, qui lui assurait la possession de l'objet de ses convoitises brutales.

Après tout, qu'était-ce pour lui que la vie de cette jeune fille, perdue, anéantie? Une de plus jetée dans la masse des malheureuses, voilà tout! Il faut que les grands seigneurs s'amusent, et les filles du peuple sont faites pour leurs plaisirs. Ce charmant marquis ne se gênait pas pour ressusciter à son profit des maximes odieuses qu'il exhumait d'un passé plus odieux encore.

Après le départ de ses acolytes, Blaireau vint rejoindre les promeneurs.

Le marquis et lui échangèrent un regard. Celui de Blaireau venait de dire :

— Ils sont partis. J'ai pensé à tout, soyez tranquille.

A cinq heures, on se mit à table. Comme le matin, il n'y avait que trois couverts.

Léontine ne put s'empêcher de demander :

— Et ces messieurs, nos témoins, où sont-ils?

— Ils ont été forcés de repartir immédiatement pour Paris, répondit le marquis.

A six heures, Blaireau prit congé de ses mariés en adressant de nombreux saluts à celle qu'il appelait sans rire madame la marquise.

— Enfin! s'écria le marquis en prenant Léontine dans ses bras, maintenant vous êtes toute à moi!

Elle laissa tomber languissamment sa tête sur la poitrine du marquis.

XIV

A BOIS-LE-ROI

Le lendemain, une voiture de poste, traînée par deux chevaux vigoureux, traversait la ville d'Orléans pour aller rejoindre la route de Lyon. Elle emportait vers le Midi M. le marquis de Presle et sa compagne.

— Nous allons voir votre mère? avait demandé Léontine.

— Non, pas encore, avait répondu Gontran; ma mère est en ce moment chez sa sœur à Nérac, et ce n'est point là que je puis vous présenter à elle. En attendant qu'elle nous appelle, nous allons voyager et passer agréablement ce qu'on est convenu de nommer la lune de miel.

Ils traversèrent rapidement la France et, huit jours après leur départ du château, ils étaient en Italie.

— Ici, dit le marquis à la jeune femme, nous ne sommes plus à Paris, les volontes de ma mère cessent d'avoir leur effet, on t'appellera la marquise de Presle.

« Toutefois, continua-t-il, si tu écris en France, n'oublie point que tu ne dois

pas parler de notre union avant d'y avoir été autorisée par ma mère. Il y va de notre félicité pour l'avenir.

— Je n'ai que ma sœur, répondit-elle, et c'est à elle seule que j'écrirai quelquefois. Mais, sois tranquille, je ferai ce que tu voudras, je t'obéirai en tout, je veux garder mon bonheur.

Ils visitèrent la péninsule, puis ils pénétrèrent en Autriche par les gorges du Tyrol. Ce voyage était pour Léontine un enchantement continuel. Les jours passaient vite, elle ne s'en apercevait point. Elle était avec Gontran, elle ne désirait rien de plus, elle vivait de son amour.

Ils virent les principales villes d'Allemagne, de Bohême, de Hongrie et de Pologne. De Varsovie, ils partirent pour Pétersbourg. D'ailleurs l'hiver touchait à sa fin, et ils se risquaient à aller affronter les derniers vents glacés du Nord.

Ils étaient depuis huit jours dans la ville des czars, lorsque la nouvelle de la révolution de Février leur arriva.

Comme Charles X et sa famille, Louis-Philippe et ses enfants fuyaient vers l'exil, chassés par la colère populaire.

La République venait d'être proclamée; mais le vieux parti légitimiste, grisé d'illusions, préparait ses efforts en vue d'une restauration nouvelle. Pour lui, le moment était venu de remettre sur le trône pourri de Louis XV le dernier des Bourbons, unique héritier du roi Henri, le *Vert-Galant*,

En même temps, Gontran recevait une lettre de sa mère, lui disant de revenir à Paris immédiatement, afin de prendre la place qui lui appartenait dans les rangs de la noblesse.

Ils se mirent en route dès le lendemain, et dans les premiers jours de mars ils arrivèrent à Bois-le-Roi, près de Fontainebleau, où une jolie petite maison, entre cour et jardin, avait été louée et meublée pour la jeune femme, par les soins de l'indispensable Blaireau.

— Cette résidence est charmante, dit Léontine au marquis; mais pourquoi n'allons-nous pas à Presle? Malgré sa solitude et son grand silence, j'aime ce château de vos pères, Gontran; c'est là qu'a commencé notre bonheur.

— Y songes-tu? s'écria-t-il; aujourd'hui, quand la tourbe plébéienne menace la France, tu voudrais que je te conduisisses dans un château où nous ne serions pas en sûreté!... Tu oublies donc les jours néfastes de 93?

— Oh! les temps ne sont plus les mêmes, fit-elle.

— Qui peut le dire? répliqua-t-il. La Révolution est comme la tempête, qui passe en brisant tout et que nul pouvoir humain ne peut arrêter! Quand le peuple armé rugit encore, qui oserait répondre du lendemain ?

« C'est ici, à l'abri des événements fâcheux, que nous attendrons des jours meilleurs, le rétablissement de la tranquillité. Et comme on ne saurait trop avoir de prudence, pour ne pas éveiller l'attention sur nous, nous prendrons un vieux nom de ma famille : tu t'appelleras ici, pour tout le monde, madame Gauthier.

— Tu as toujours raison, dit-elle en se jetant à son cou.

Et elle n'oublia pas sa réponse ordinaire :

— Je ferai ce que tu voudras.

Dès le lendemain de son installation à Bois-le-Roi, Léontine alla voir sa sœur. Cette joie lui manquait depuis longtemps.

Angèle se jeta dans ses bras en pleurant.

— Ah! dit-elle, si tu savais comme j'ai souffert! J'ai cru que je ne te verrais plus.

— Enfant! tu as pu supposer cela!...

— Tu étais si loin, si loin!

— Mais je t'écrivais souvent, tu recevais mes lettres!

— Oui; mais des lettres ce n'est pas toi... Je t'aime tant, ma sœur chérie!

— Bon petit cœur! Va, bientôt nous serons réunies et nous ne nous séparerons plus.

— Quel bonheur! s'écria Angèle en essuyant ses jolis petits yeux. Je suis très-bien à Saint-Denis, continua-t-elle, ces dames sont bonnes pour moi; mais ne plus te quitter, être près de toi, toujours, voilà mon rêve!

— C'est aussi le mien, murmura Léontine.

— Depuis un an, reprit Angèle, tu n'as donc pas eu besoin d'argent?

— Pourquoi me demandes-tu cela?

— Parce que M. Aubry, le notaire d'Angers, est venu t'en apporter.

— M. Aubry est venu à Paris? Tu l'as vu?

— Oui. Il a aussi voulu te voir; on lui a répondu que tu voyageais en Allemagne avec une riche famille.

— C'était la vérité, dit Léontine dont le visage devint pourpre.

— Enfin M. Aubry m'a dit qu'il tenait quinze cents francs à ta disposition.

— Je n'ai pas besoin de cette somme. Du reste, j'écrirai demain à M. Aubry pour le prier de capitaliser les intérêts des vingt ou vingt-deux mille francs de notre héritage, et cela jusqu'au jour de ton mariage, mon cher trésor. Ce sera ta dot.

— Mais toi, Léontine? Tu ne penses pas à toi?

— Laisse-moi faire. Ne suis-je pas ta mère?

— Oh! oui, ma mère chérie et adorée.

— Ainsi, tu m'entends, tout ce qu'il y aura chez M. Aubry le jour où tu te marieras sera à toi.

— Tu crois donc que je me marierai? Je t'assure que je ne pense pas du tout à cela.

Léontine ne put s'empêcher de rire.

— Tu n'as pas encore onze ans, lui dit-elle en l'embrassant; dans quelques années, tu seras une grande demoiselle et tes idées changeront. En attendant,

continue à bien travailler et à te montrer reconnaissante et affectueuse pour tes excellentes maîtresses.

— Oui, je veux bien travailler, pour devenir instruite comme toi, et je veux toujours t'aimer !

Léontine se trouvait souvent seule à Bois-le-Roi. Le marquis, sous divers prétextes, était plus à Paris qu'auprès d'elle ; certainement, sa présence lui manquait; mais elle avait foi en lui et ne s'inquiétait pas.

Cependant, après ce coup de tonnerre qui venait de mettre un trône en poudre, les esprits paraissaient s'être calmés, et la jeune femme devint plus pressante auprès du marquis pour le décider à déclarer officiellement leur union. A toutes les anciennes raisons qu'elle pouvait faire valoir, il s'en joignait une autre plus sérieuse encore : elle était enceinte. Pour l'enfant qu'elle allait mettre au monde, surtout, elle tenait à régulariser sa situation.

Gontran avait usé de toutes les défaites possibles, et ne savait plus quels motifs invoquer pour endormir la confiance de la jeune femme et la faire patienter.

Ses justes réclamations l'irritaient et lui agaçaient les nerfs; mais il était obligé de dissimuler, de se contraindre pour ne pas amener une explosion de douleur et de larmes.

L'insurrection de Juin vint à son secours et lui fournit de nouvelles raisons très-plausibles pour renvoyer à une autre époque l'accomplissement de la fameuse promesse faite au nom de madame de Presle.

— Eh bien, que te disais-je? lui dit-il, pendant que, sans trop savoir pourquoi, les Parisiens élevaient des barricades, et que le canon tonnait au milieu des rues.

— C'est vrai, répondit-elle, c'est vrai ; mais tu dois comprendre aussi que mon impatience est bien légitime.

— Sans doute. Malheureusement, voilà Paris abandonné pour plusieurs mois; ma mère s'est retirée en Angleterre et ne reviendra guère en France avant la fin de septembre.

C'était faux, la marquise de Presle n'avait pas quitté Paris.

— A la fin de septembre, fit Léontine, je serai mère.

— Eh bien, répliqua le marquis en prenant un ton gai, ce sera une double présentation.

— J'aurais préféré que les choses se passassent autrement.

— Moi aussi; mais nous ne pouvions pas prévoir les événements.

Or, depuis quelque temps, madame de Presle, croyant ainsi mettre un terme aux folies de son fils, avait pris la résolution de le marier. Elle lui proposa mademoiselle Éléonore de Blancheville, jeune fille du meilleur monde, jolie, instruite, distinguée, enfin ce qu'elle avait trouvé de mieux dans la pléiade des filles à marier qu'elle connaissait.

La passion de Gontran pour Léontine n'était pas éteinte encore ; mais il sentait que la situation était trop tendue pour pouvoir se prolonger longtemps. Constamment obligé de dissimuler et de mentir, cette existence le fatiguait, l'énervait. S'il eût pu avouer franchement la jeune femme comme sa maîtresse, la produire devant ses amis, ce qui aurait flatté son amour-propre, il n'est pas douteux qu'il eût repoussé la proposition de sa mère.

Voulant en finir et comptant sur Blaireau pour arranger les choses à Bois-le-Roi, il acquiesça au désir de madame de Presle.

Le mariage eut lieu le 16 septembre.

XV

LE COUP DE FOUDRE

Quatre jours après, Léontine mit au monde un petit garçon.

En l'absence du marquis, Blaireau accourut à Bois-le-Roi, après être convenu avec son maître de tout ce qu'il aurait à y faire.

Il apportait une somme de cinquante mille francs à la pauvre abandonnée, comme fiche de consolation, et le marquis, d'ailleurs très-généreux et sachant payer ses plaisirs, promettait une autre somme égale.

Par les soins de Blaireau, l'enfant fut déclaré à l'état civil de père et de mère inconnus.

Ne voulant pas confier ce cher petit être à des mains étrangères, Léontine résolut de le nourrir de son sein malgré les observations de Blaireau à ce sujet.

La jeune femme s'étant étonnée de ne pas voir son Gontran, il lui répondit que le marquis avait été forcé de se rendre auprès de sa mère, prise d'une indisposition subite au moment où elle se disposait à quitter Londres pour revenir en France.

Au bout de huit jours, Léontine avait retrouvé ses forces et paraissait complétement rétablie.

— Mon Dieu! disait-elle souvent, sera-t-il heureux quand il verra son fils!

Blaireau s'était installé à Bois-le-Roi, attendant le moment où la jeune femme serait assez forte pour supporter le coup terrible qui allait la frapper.

Et puis, il se plaisait là, près de cette adorable jeune femme, que plus d'une fois il avait enviée au marquis. Et maintenant qu'elle était pour ainsi dire à sa discrétion, quand il la regardait, ses petits yeux étincelaient et son regard d'orfraie n'avait rien de respectueux.

Un matin, un journal de Paris, vieux déjà de quinze jours, se trouva sous



Ses mains se crispèrent sur le journal et elle poussa un cri rauque. (Page 66.)

les yeux de Léontine. On l'avait placé avec intention sur la table à ouvrage près de laquelle elle avait l'habitude de s'asseoir.

Elle le prit machinalement, et comme, après le feuilleton, ce que les femmes recherchent le plus dans un journal, ce sont les nouvelles diverses, elle se mit à les lire.

Elle arriva à l'entre-filet suivant :

« Hier, à Saint-Germain-des-Prés, a été célébré le mariage de M. le marquis

Gontran de Presle, un de nos gentilshommes les plus distingués, avec mademoiselle Éléonore de Blancheville, fille du comte de Blancheville, ancien pair de France. »

Il y avait encore une dizaine de lignes sur la généalogie des deux familles; mais Léontine n'en lut pas davantage.

Un nuage passa devant ses yeux, ses mains se crispèrent sur le journal, et elle poussa un cri rauque.

Blaireau, qui guettait derrière la porte, attendant le moment de se montrer, entra aussitôt.

Léontine releva la tête, son regard était effrayant.

— Monsieur, dit-elle d'une voix étranglée, le doigt sur l'entre-filet fatal, là, là, avez-vous lu?

— Oui, répondit-il, j'ai lu.

— Il y a donc deux marquis de Presle?

— Je n'en connais qu'un seul.

— Et celui-là, celui-là qui vient de se marier? s'écria-t-elle.

Il eut le courage de répondre :

— C'est celui que nous connaissons.

Elle se dressa d'un bond. Roide et pâle comme un suaire, elle fit deux pas en criant :

— C'est impossible! Vous mentez!

Puis elle murmura en pressant sa tête dans ses mains :

— Je ne comprends pas...

Blaireau se taisait; lui, l'homme habile, il se trouvait pour la première fois peut-être fort embarrassé.

— Non! non! c'est impossible, insensé, reprit la jeune femme au bout d'un instant, nous ne sommes pas chez les Turcs; les lois françaises ne permettent pas d'épouser deux femmes... Mes idées se troublent, il me semble que mon cœur se déchire; mon Dieu, comme je souffre!

« Mais dites-moi donc que ce journal s'est trompé, qu'il ment! continua-t-elle en interpellant Blaireau. Et, d'ailleurs, ne m'avez-vous pas dit que Gontran était en Angleterre?

— Oui, mais par son ordre je vous ai trompée; le marquis n'a pas quitté Paris.

— Et sa mère, malade à Londres?

— Ce n'était pas la vérité!

— Qu'est-ce que tout cela veut dire, mon Dieu? Ma tête brûle, il y a du feu dedans... Où suis je, où suis-je donc?

— A Bois-le-Roi, et je suis près de vous pour vous soutenir, vous consoler, vous protéger...

— Vous! vous! me protéger?... contre qui? N'ai-je pas Gontran, mon mari? Monsieur, je suis la marquise de Presle!

Pour un instant, elle oubliait l'article du journal.

Malgré lui, Blaireau se sentit ému.

— Pauvre petite! murmura-t-il.

— Vous avez dit, pauvre petite, fit-elle en marchant vers lui; de qui parlez-vous, qui plaignez-vous ainsi? Moi! Je ne suis pas à plaindre... Je suis mère, j'aime mon mari, et Gontran reviendra.

Elle pressa une seconde fois sa tête dans ses mains.

Un peu de calme se fit dans son esprit tourmenté, sa pensée se dégageait plus nette, redevenait lucide. Elle se rapprocha de la table à ouvrage, reprit le journal, le regarda un instant, puis se laissa tomber sur un siége comme anéantie.

— Monsieur, reprit-elle en se tournant vers Blaireau, vous êtes le notaire, l'homme de confiance du marquis de Presle, qu'avez-vous à me dire de sa part? Parlez! je crois être en état de vous écouter.

Elle paraissait très-calme, mais ce qui se passait en elle était horrible.

Blaireau osa s'asseoir près d'elle.

— Soyez courageuse et forte, dit-il; oui, je ne dois pas vous cacher la vérité plus longtemps, je vous la dirai... M. le marquis de Presle a dû céder aux ordres absolus de sa mère et il s'est marié.

Elle eut un tressaillement nerveux.

— Marié! fit-elle. Oh! cela dépasse mon entendement!... Mais il est mon mari, poursuivit-elle en changeant de ton, je suis sa femme!...

— Non, malheureusement.

— Non! Vous dites non! Mais vous étiez là, présent... Et c'est vous, le notaire, qui avez tout fait pour le mariage!

— C'est la vérité; mais ce mariage est nul.

— Il y a donc des mariages qu'on peut annuler, monsieur?

— Du moment qu'un mariage est faux, il est nul.

— Et vous prétendez que mon mariage est faux? Mais il y a un acte, il y a un acte!

— Faux aussi. Du reste, par un ordre de M. le marquis, il a été immédiatement détruit.

— Et le maire, monsieur, et les témoins?

— Le maire n'était pas un maire, et les témoins ont signé des noms de fantaisie.

— Ah! reprit-elle sourdement en se tordant les bras de douleur, et cette infamie, ce crime sans nom, s'est accompli devant vous, un notaire!...

— Je ne suis pas notaire.

— Vous n'êtes pas notaire ! mais alors qu'êtes-vous donc? s'écria-t-elle d'une voix terrible.

— Un malheureux qui se repent de vous avoir trompée... Mais, je vous le jure, je n'ai été que l'esclave trop docile du marquis de Presle.

Elle le couvrit d'un regard de colère et de dégoût.

Un tremblement convulsif secoua tout son corps et sa tête tomba sur sa poitrine. C'était un écrasement effroyable.

— Perdue ! perdue ! dit-elle d'une voix saccadée, je suis perdue ! Je me suis livrée moi-même aux misérables, aux infâmes, qui m'ont prise par le corps pour me rouler dans la fange infecte des filles déshonorées!... Horreur! horreur partout ! Je m'épouvante de moi-même!...

« Mon âme flétrie, mon cœur mis en lambeaux, ma jeunesse tuée, ma vie vouée à l'opprobre, ils ont fait tout cela !... J'étais une jeune fille heureuse, innocente et pure, maintenant je ne suis pas même une chose! Et cela peut arriver... A quoi donc s'occupe la justice humaine !...

« Dans son immense orgueil, l'homme prétend que Dieu l'a créé à son image. Pourquoi les lions et les tigres et les loups et les hyènes aussi n'en diraient-ils pas autant? Parmi tous les monstres et les bêtes immondes qui peuplent la terre, en est-il de plus méchants et de plus féroces que ces monstres humains?...

« Ah! mon bonheur!... Ah! mon avenir!... Chimères!... Est-ce donc pour cela que Dieu m'a mise au monde ! Ah ! il eût mieux fait de me laisser dans le néant où des lâches m'ont fait rentrer! »

Elle se tut; sa tête se redressa lentement, ses yeux étaient secs et brillaient d'un éclat étrange.

— Vous êtes encore là, vous? reprit-elle en se tournant vers Blaireau; eh bien, contemplez votre victime, admirez votre ouvrage!

— Oui, répondit-il, je reste près de vous, parce que je ne peux pas vous abandonner dans l'état où vous êtes.

— Il est trop tard, monsieur, trop tard pour avoir pitié de moi!

— Et cependant je vous plains, et je donnerais ma vie pour réparer le mal qu'on vous a fait. Envers vous, il n'y a qu'un seul et grand coupable, c'est le marquis de Presle. Il vous aimait, je le crois; mais son amour ou sa passion ne saurait l'excuser à mes yeux.

« Écoutez-moi, tout à l'heure vous parliez de votre existence brisée, de votre bonheur et de votre avenir perdus... Eh bien, si vous le voulez, vous retrouverez tout cela.

— Toujours le mensonge! murmura-t-elle.

XVI

COMMENT S'ENRICHISSENT LES COQUINS

Blaireau se rapprocha encore.

Ses joues étaient d'un rouge écarlate, ses grosses lèvres frémissaient. et ses yeux, aux lueurs fauves, exprimaient toutes les convoitises de la passion et de la luxure.

— Votre jeunesse et votre beauté existent toujours, reprit-il; oubliez le passé, les plaies de votre cœur guériront et vous aimerez encore, et votre vie redeviendra belle... Dans le présent et dans l'avenir, il y a encore pour vous des jours de soleil et des nuits d'amour.

La jeune femme arrêta sur lui ses yeux fixes.

— Je ne comprends pas, fit-elle.

— Léontine! exclama-t-il en s'emparant d'une de ses mains, ma vie est à toi, je t'aime!

Elle se leva brusquement et se jeta en arrière avec terreur, comme si elle eût senti la morsure d'une bête venimeuse.

Aussitôt ses yeux devinrent hagards, ses cheveux se hérissèrent et son visage livide, aux traits contractés, prit une expression effrayante.

Blaireau se leva à son tour avec inquiétude.

D'un pas lent, sans le quitter du regard, elle marcha vers lui.

Il eut peur, il recula.

Elle avança encore, et enfin s'arrêta devant lui. Alors elle le regarda bien en face, dans les yeux, légèrement inclinée et la tête en avant comme pour le mieux voir.

Elle resta ainsi un instant, immobile, roide comme une statue.

Blaireau se mit à trembler.

— Mais d'où donc ce monstre est-il sorti? s'écria-t-elle tout à coup.

Puis elle partit d'un éclat de rire strident, dont les notes aiguës et discordantes vibrèrent comme le son métallique d'un timbre fêlé.

Elle se redressa par un mouvement automatique, ses bras étendus battirent l'air, et elle tomba en arrière tout de son long sur le parquet.

Blaireau se précipita pour la secourir; il l'entoura de ses bras, l'enleva comme un enfant, la serra contre sa poitrine et la porta sur un lit.

Ses yeux étaient fermés, sa respiration semblait éteinte, mais tout son corps frissonnait.

Blaireau eut une horrible pensée.

Il se baissa et sa bouche se colla sur les lèvres de la jeune femme.

A ce contact odieux et impur, elle rouvrit les yeux. Elle vit l'homme près d'elle et sentit sa main sur sa poitrine. Elle se souleva avec horreur, poussa un cri perçant, et sa tête retomba lourdement sur l'oreiller.

Au cri de sa maîtresse, la femme de chambre accourut.

— Mon Dieu! mon Dieu! qu'est-il donc arrivé? dit-elle.

— Madame vient de se trouver mal, répondit Blaireau.

Et il sortit furieux de n'avoir pu accomplir son infâme projet.

La femme de chambre s'empressa de donner ses soins à la malheureuse. Elle parvint à la rappeler à la vie, mais elle fut prise aussitôt par une fièvre violente, et lorsque le médecin qu'on avait envoyé chercher à Fontainebleau arriva, elle était dans le délire.

Le médecin ne pouvait deviner les causes du mal. Il ordonna quelques médicaments, recommanda les plus grands soins et se retira.

Blaireau, seul, aurait pu l'éclairer, il resta muet.

Au bout de quelques jours, la fièvre et le délire continuant, il se trouva de nouveau dans un grand embarras.

Il se décida à écrire au marquis pour lui faire connaître la situation.

La réponse ne se fit pas attendre.

« D'après ce que vous me dites, écrivait le marquis, il ne faut plus songer à lui laisser son enfant. Confiez-le tout de suite à une nourrice que vous trouverez facilement dans un village des environs. Quant à Léontine, lorsqu'elle sera rétablie et en état d'entendre raison, nous aviserons. »

Mais, avant que la nourrice fût trouvée, la situation changea et devint plus difficile encore pour Blaireau.

A sa dernière visite, le médecin n'avait plus trouvé la fièvre, disparue; mais la commotion avait été si violente, qu'un épanchement de lait l'avait suivie, et il constata l'aliénation mentale.

Nouvelle lettre au marquis.

La réponse apporta à Blaireau des ordres nouveaux. Elle disait :

« L'accident est grave et change toutes nos dispositions. Il faut prendre immédiatement des mesures pour la faire entrer dans une maison d'aliénés; je tiens à ce qu'elle soit placée aussi loin de Paris que possible. Il ne faut pas que l'enfant puisse être un ennui pour nous dans l'avenir. Trouvez, n'importe où, un ménage pauvre de paysans ou d'ouvriers, — s'il se peut sans enfant, — qui consentira, moyennant la somme de vingt-cinq mille francs, à se charger du petit et à l'élever, sans qu'il soit nécessaire de lui dire d'où il vient, ni comment il est né.

« Vous prendrez ces vingt-cinq mille francs sur la somme que vous deviez remettre à la mère. Pour de pauvres gens, ce sera presque une fortune. »

— Oh! oh! pensa Blaireau, on voit bien que M. le marquis est millionnaire et que les billets de mille ne lui sont pas difficiles à gagner. Oui, certes, je placerai l'enfant; je connais quelqu'un à Paris dont cela fera bien l'affaire... mais en donnant trois mille francs, cinq mille francs au plus, ce sera bien honnête... Le reste...

Il se mit à rire en même temps qu'il achevait sa peusée.

— C'est égal, reprit-il, M. le marquis de Presle m'oblige à faire un singulier métier. Heureusement qu'il paye bien et qu'on peut encore, en dehors, réaliser de jolis petits bénéfices.

« Décidément, me voilà lancé; j'ai pour ami un marquis, de l'or déjà, le monde est à moi!

« Il faut d'abord me débarrasser de l'enfant; je m'occuperai de la mère ensuite et après... à Paris! à Paris!... Je ne veux plus être un comparse, je veux avoir mon rôle sur la scène immense où se joue chaque jour la comédie humaine. »

Le lendemain matin, aux premières lueurs de l'aube, Blaireau prit l'enfant dans son berceau, enveloppé de ses langes, le cacha dans un pli de son manteau et sortit de la maison. Il prit la route de Melun où il voulait arriver avant le passage du train pour Paris.

Il marchait d'un pas rapide. L'enfant, qui s'était réveillé et avait jeté quelques cris, venait de se rendormir.

Blaireau avait déjà fait la moitié du chemin sur la route solitaire, lorsqu'il entendit derrière lui le bruit du pas d'un cheval allant au trot.

Il s'effaça derrière un arbre et regarda.

A une distance encore grande, il vit le cheval, et sur l'animal un cavalier.

Comme nous l'avons vu déjà, la tête de l'agent du marquis fourmillait d'idées. La vue du cavalier en fit jaillir une de son cerveau.

Il avisa, au bord de la route, une large pierre sur laquelle, sans autre préparation, il coucha l'enfant. Cela fait, il sauta la berge et courut, à vingt-cinq mètres de distance, se blottir au milieu d'un taillis.

La lumière du jour en même temps que la fraîcheur du matin réveillèrent pour la seconde fois le pauvre petit. Il ne se trouvait pas à son aise sur le lit que lui avait choisi Blaireau, aussi se mit-il en devoir de le prouver en poussant des gémissements et des cris plaintifs.

Le cavalier arrivait près de lui.

Il l'entendit, le vit, et arrêta subitement son cheval.

Les cris de l'enfant redoublaient.

— Je ne vois personne, se dit le cavalier; c'est un pauvre petit être que sa

mère, la malheureuse, a abandonné à cette place la nuit dernière. Si je laissais cette pauvre victime exposée au froid plus longtemps, je n'aurais pas de cœur, et je serais un misérable aussi.

Après cette réflexion, il descendit de cheval, courut à l'enfant, le prit dans ses bras et l'embrassa en le berçant.

La mignonne créature cessa aussitôt de crier; puis sa petite langue rose frappant le palais et se montrant au bord de ses lèvres, fit entendre un bruit très-significatif.

— Bon, pensa le cavalier, il me prend pour sa mère et voilà qu'il me demande à téter. Me voici dans une jolie position... J'aurais peut-être mieux fait de passer mon chemin. Ah! que le diable emporte les mères dénaturées qui mettent au monde des enfants pour les jeter ainsi, sur une route, dans les jambes des gens qui passent!

Puis il reprit tout haut :

— Il est tout de même gentil, ce gamin ou cette gamine... La jolie petite bouche rose, les jolis yeux bleus!... Comme il me regarde! Ma parole d'honneur, je crois qu'il se moque de moi!

Il l'embrassa encore.

— Eh bien, soit, fit-il résolûment, je t'emporte. Je ne sais pas encore ce que je ferai de toi; mais, à coup sûr, je ne te laisserai pas mourir de faim et de froid sur un autre chemin.

Il serra l'enfant dans un de ses bras, et se servit de l'autre pour se remettre en selle.

Ses éperons piquèrent les flancs du cheval qui partit au galop.

Alors la tête ironique de Blaireau se montra au-dessus d'un buisson. De l'endroit où il s'était caché, il avait tout vu.

— Bonne journée! fit le hideux scélérat en se frottant les mains; je me débarrasse d'une corvée embêtante, et je gagne cinq mille francs.

Et il lança un rire railleur dans la direction du cavalier.

Celui-ci arriva à Melun où il s'arrêta dans une auberge.

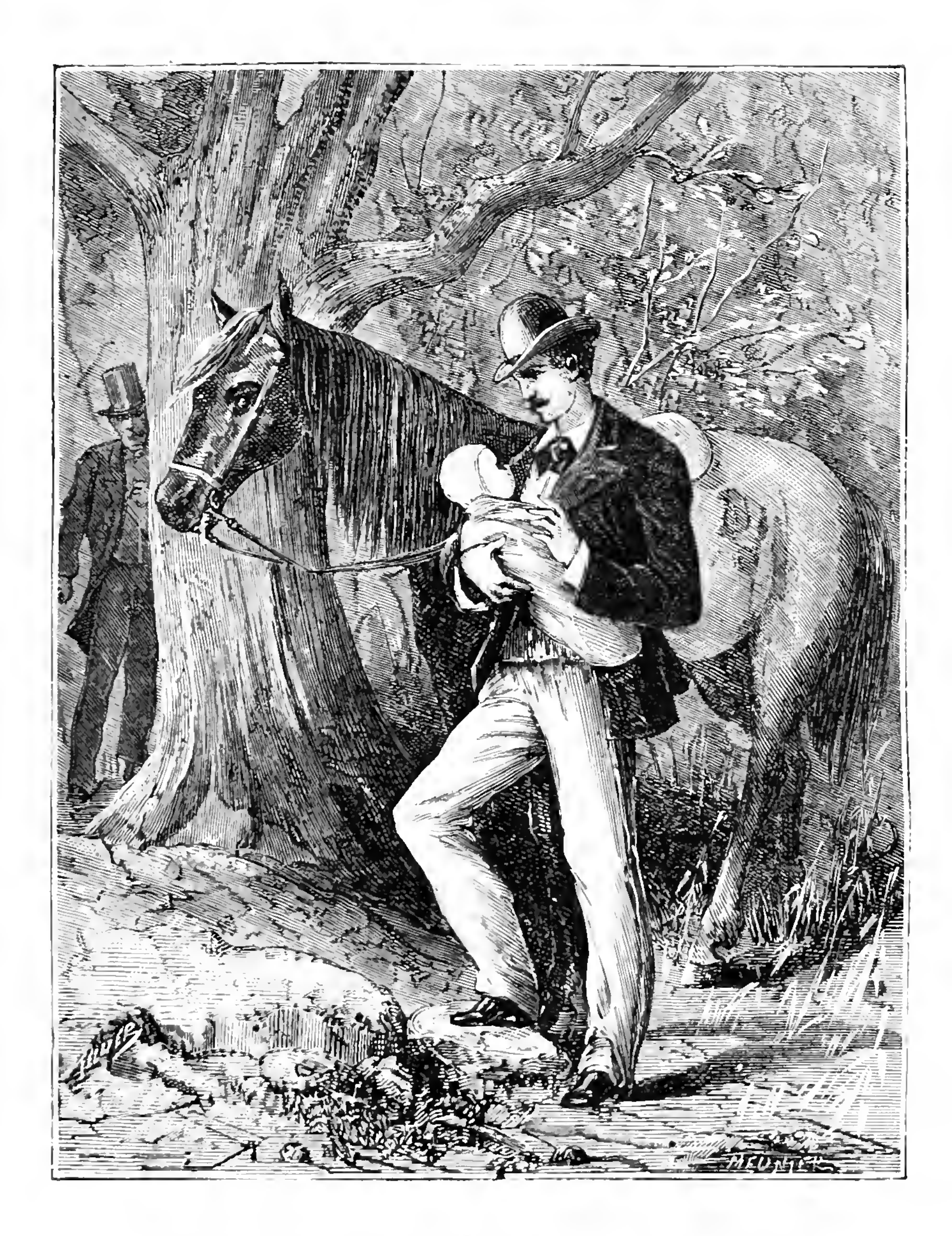
C'était un jeune homme de vingt-trois ans, plein de cœur, comme nous l'avons vu. Il se fit servir une tasse de café et demanda du lait chaud pour l'enfant. L'hôtesse avait élevé, peu de temps auparavant, une petite fille au biberon; elle possédait encore le vase qui lui avait servi. Elle l'offrit au jeune homme qui l'accepta avec reconnaissance. Dès qu'il fut rassasié et réchauffé, l'enfant s'endormit dans ses bras.

Il fit encore remplir le biberon; il le mit dans sa poche, paya sa dépense, et se remit en route.

Déjà il s'était attaché au petit être que la Providence venait de lui confier.

En arrivant à Paris, il se rendit à la maison où il demeurait.

— Tenez, dit-il à la concierge, j'ai trouvé cet enfant. Veuillez le garder et



Il descendit de cheval, courut à l'enfant, le prit dans ses bras. (Page 72.)

en prendre soin pendant une heure, le temps d'aller trouver mon patron et de lui rendre compte de la mission dont il m'a chargé.

La concierge l'accablait de questions.

— Je ne sais rien, répondit-il, pas même si c'est une fille ou un garçon.

XVII

L'ADOPTION

Deux heures après, le jeune homme, tenant l'enfant enveloppé dans une couverture de voyage, frappait à la porte d'un logement au quatrième étage d'une maison de la rue Sainte-Anne.

Sur un carré de papier blanc, collé sur la porte, on lisait, écrits en lettres de fantaisie ornementées de festons et de guirlandes, ces mots :

MADEMOISELLE PAULINE,

Couturière

La porte s'ouvrit et une grande et belle personne de vingt-quatre ans environ poussa une exclamation joyeuse à la vue du visiteur.

— Comment, c'est vous, monsieur Henri ! Y a-t-il longtemps que je n'ai eu le plaisir de vous voir ! Ah ! je suis bien contente.

— C'est vrai, il y a bien six mois que je ne suis venu ; mais, vous le voyez, je ne vous ai pas oubliée.

— Vous travaillez toujours dans la même maison ?

— Toujours. Seulement, le patron m'a annoncé tout à l'heure qu'il allait m'envoyer travailler pour le compte de la maison, à trente lieues de Paris.

— Gagnerez-vous davantage?

— A peu près le double, je pense.

— Vous êtes honnête et rangé, monsieur Henri, et de plus très-savant dans votre partie, car vous sortez de l'École ; vous arriverez, vous ferez votre fortune comme M. Cavé, votre patron, vous verrez : n'oubliez pas ma prédiction.

— J'essayerai même d'y croire, répliqua le jeune homme en souriant.

— Je suis si heureuse de vous voir, si occupée à vous regarder, que j'oublie de vous dire de vous asseoir ! Qu'est-ce que vous portez donc comme ça, si précieusement ?

— Regardez ! fit Henri en soulevant un coin de la couverture.

— Un enfant ! exclama-t-elle.

— Vous ne vous attendiez guère à cette surprise ?

— Oh ! non, par exemple ; j'en suis toute je ne sais comment. Mais est-il gentil, ce chérubin !

— D'après ma concierge, qui a évidemment tenu à s'en assurer, c'est un petit garçon.

— Un petit garçon ! Mais d'où vous vient donc ce joli petit ange, monsieur Henri?

— Je l'ai trouvé.

— On trouve donc des enfants comme ça?

— Celui-ci en est la preuve.

— Pourtant chaque enfant a une mère, et...

— Et il se trouve des mères assez indignes pour les abandonner.

La jeune fille tressaillit et baissa les yeux.

— Vous êtes bien pâle, Pauline, dit Henri avec sollicitude ; est-ce que vous souffrez?

— Un peu, depuis quelque temps...

Elle poussa un profond soupir.

— Mais ce ne sera rien, ajouta-t-elle.

— Pauline, cela n'est pas naturel, qu'avez-vous? Dites-le moi.

Elle leva sur lui ses grands yeux noirs mouillés de larmes.

— Vous êtes mon seul et unique ami, répondit-elle; je vous dirai peut-être tout, mais plus tard.

— C'est donc un secret?

— Oui, un secret.

— Un malheur qui vous est arrivé?

— Oui.

— Et je ne puis rien faire pour vous?

— Rien, monsieur Henri, répondit-elle d'un ton douloureux. Mais, tenez, parlons plutôt de ce cher trésor. Donnez-le-moi donc, que je le tienne dans mes bras, que je l'embrasse... Le délicieux petit visage!... C'est une de ces jolies têtes d'ange qu'on voit sortir d'un nuage autour de la belle Vierge du Musée. Et sa mère, après l'avoir mis au monde, il y a quelques jours seulement, l'a abandonné...

« Ah ! c'est bien mal, monsieur Henri, bien mal! Il faut que cette mère soit une bien méchante femme! Il y a donc des mères qui ne sentent pas ce qu'il y a de grand et de divin dans la maternité?... Mon Dieu, c'est peut-être une pauvre fille séduite, que son amant a lâchement délaissée pour courir à une autre qui aura le même sort. Elle est sans doute malade, sans argent, sans ouvrage et sans pain, et l'hiver approche. Elle aura eu peur de voir mourir son enfant dans ses bras amaigris, sur son sein tari, et, après l'avoir baigné de ses larmes, elle s'est décidée à le laisser à l'endroit où vous l'avez trouvé. Ah! monsieur Henri, il y a dans la vie des choses bien vilaines et bien douloureuses!

— C'est vrai! fit le jeune homme.

— Maintenant, dites-moi donc comment vous l'avez trouvé.

— C'est ce matin sur la route, entre Melun et Bois-le-Roi. Il était tout simplement couché sur une pierre et il pleurait, pleurait à fendre l'âme...

« Mon patron avait une somme de dix mille francs à envoyer à Fontainebleau. On la lui demandait hier soir très-tard et on l'attendait dans la nuit. M. Cavé a deux chevaux de selle excellents, je choisis le meilleur et je partis. Je restai à Fontainebleau seulement le temps nécessaire au repos du cheval et c'est en revenant que j'ai recueilli ce pauvre petit.

— Vous avez bien agi, monsieur Henri ; mais qu'est-ce que vous allez en faire maintenant ?

— Dame ! je ne sais pas trop, nous allons causer de cela. Je sais bien qu'il y a un Hospice des enfants trouvés ; mais je n'ai pas le courage de l'y porter.

— Oh ! le pauvre chéri ! Ce serait un nouvel abandon... Non, il faut trouver autre chose.

A ce moment, l'enfant ouvrit les yeux et poussa de petits cris.

— Il a faim, dit-elle ; voyez-vous comme il remue ses petites lèvres ?

— J'ai bien du lait, mais il est froid, fit le jeune homme en tirant le biberon de sa poche.

Pauline posa l'enfant sur son lit, alluma vivement une poignée de braise dans un réchaud et, en moins de cinq minutes, elle avait mis le biberon entre les lèvres du petit qui but avidemment.

— Il ne demande qu'à vivre ! dit-elle.

— Vous m'avez dit souvent que vous adoriez les enfants ! reprit le jeune homme.

— C'est vrai, monsieur Henri, je suis orpheline, et c'est bien naturel. Si on a un cœur, c'est pour aimer quelque chose. J'aime les enfants, comme j'aime tout ce qui est innocent et beau : la verdure, les fleurs, les oiseaux.

— C'est pour cela, Pauline, que je suis venu vous trouver tout de suite.

— Et alors, monsieur Henri ?

— J'ai pensé que, peut-être...

— Pourquoi n'achevez-vous pas? Vous avez pensé que je me chargerais d'élever l'enfant ?

— Oui, Pauline.

Elle resta un moment silencieuse et préoccupée. Et, comme son visage s'était subitement attristé, le jeune homme devina que ses pensées présentes se rattachaient au malheur dont elle venait de lui parler.

— C'est une tâche difficile, lui dit-il, et vous ne voulez pas prendre cette responsabilité.

— Monsieur Henri, répliqua-t-elle vivement, vous me connaissez depuis longtemps et voilà que vous doutez de moi. Si je n'ai pas répondu tout de suite, si j'ai réfléchi, c'est que je pense à quelque chose... N'importe ! vous m'aimez et vous avez confiance en moi puisque vous êtes venu à moi tout d'abord. Monsieur Henri, je serai la mère de cet enfant.

— Merci, Pauline. D'ailleurs, si la charge devenait trop lourde, nous le met-

trions en nourrice et je paierais pour cela, bien entendu, de même que j'entends vous dédommager de tous les frais que vous allez être forcée de faire.

— C'est vrai, dit-elle, je ne suis pas riche.

— Je ne le suis guère non plus ; mais je réglerai mes dépenses, et sur chaque mois je ferai la part du petit.

— Oh ! il ne coûtera pas cher à nourrir : un sou de lait de plus le matin et deux sous à midi ; puis, quand il sera un peu plus fort, une petite panade, de la semoule dans du bouillon... Je profiterai des moments qu'il dormira pour faire mes commissions, reporter mon ouvrage.

— Il vous occasionnera chaque jour une grande perte de temps.

— Quoi ! une heure, deux, si vous voulez... Eh bien ! je veillerai le soir deux heures de plus, et l'ouvrage ne souffrira pas.

— Ah ! Pauline ! s'écria le jeune homme, vous êtes une brave, courageuse et honnête fille !

Il prit une de ses mains et la serra affectueusement dans les siennes.

— Ce n'est pas tout, continua-t-il ; il faudra le vêtir, il lui faut du linge.

— J'y pense, monsieur Henri, et c'est ce qui m'embarrasse le plus.

— Ne peut-on pas trouver à acheter une modeste layette ?

— Facilement, et pas trop cher, au marché du Temple ; seulement...

— Seulement, avant d'acheter, il faut avoir l'argent pour payer.

— Je n'osais pas vous le dire, monsieur Henri.

— Ma chère Pauline, vous aviez tort. Nous voulons faire ensemble une bonne action, n'est-ce pas ? Alors il ne doit pas y avoir de gêne entre nous. Tenez, il y a dans cette bourse cinq cents francs, la moitié de mes économies. Ce sera pour acheter la layette, le berceau, tout ce qui sera d'abord nécessaire.

— Mais c'est trop, monsieur Henri, beaucoup trop.

— Prenez toujours. Je serai peut-être plusieurs mois avant de revenir à Paris, et il faut que notre enfant ne manque de rien.

— Vous avez raison, c'est notre enfant, à nous deux ; nous l'élèverons, nous en ferons un homme...

— Je l'espère bien.

— Et quand il sera grand...

— Quand il sera grand ?

— Nous serons déjà vieux, et nous nous dirons :
« Nous avons fait une bonne action. »

— Avant de partir, je vais l'embrasser.

— C'est bien le moins qu'un père embrasse son enfant.

— Si vous le permettez, j'embrasserai aussi la mère.

— Monsieur Henri, voilà mes deux joues.

. . . .

La nuit suivante, voici ce qui se passa à Bois-le-Roi :

L'intérieur de la maison était silencieux. La femme de chambre et une autre domestique, fatiguées des veilles précédentes, voyant leur maîtresse endormie et calme relativement, ne virent aucun danger à la laisser seule et se retirèrent pour prendre un peu de repos.

Le ciel, chargé de nuages, était bas et la nuit noire. Le vent soufflait avec une extrême violence ; on entendait au loin, dans la forêt, des hurlements pareils aux grondements des vagues de la mer.

En passant, la rafale faisait craquer les branches des marroniers et des sycomores et emportait jusque dans les nuages leurs feuilles jaunies dans un immense tourbillon.

Parfois les nuages, roulant les uns sur les autres, dégageaient un coin du firmament, et une étoile pâle et tremblante apparaissait dans la profondeur.

Léontine, dont le sommeil était constamment agité, se réveilla en sursaut. Elle se dressa sur son lit, pâle, échevelée, les yeux effarés. Près d'elle, sur un guéridon, brûlait une veilleuse.

Elle regarda de tous les côtés dans la chambre et tendit l'oreille comme pour écouter. Elle n'entendait que les sifflements de la tempête. Elle jeta de côté les couvertures, resta un instant les jambes allongées vers le tapis, puis s'élança hors du lit. Elle courut à une porte qu'elle ouvrit ; mais la pièce où elle voulait entrer n'était pas éclairée. Elle revint sur ses pas, et trouva sur la cheminée un chandelier avec une bougie qu'elle alluma. Ensuite elle entra dans l'autre chambre.

Elle marcha droit à un berceau, le berceau vide de son enfant. A plusieurs reprises, en le regardant, elle passa sa main sur son front. Deux larmes se suspendirent aux longues franges de ses paupières. Elle remua tristement la tête.

— L'ange s'est envolé ! murmura-t-elle.

Elle revint dans sa chambre, posa le chandelier sur le guéridon, près de la veilleuse, et s'assit sur son lit.

Tout à coup elle entendit un bruit de pas, puis la voix de Blaireau. Aussitôt son regard devint farouche, et sur sa physionomie se peignit l'épouvante. A petits pas, elle marcha vers une porte contre laquelle elle mit son oreille. Les pas s'éloignaient dans le vestibule, mais elle entendit encore la voix.

Blaireau disait :

— Demain, dans une voiture bien fermée, nous l'enlèverons pour la conduire a la maison des fous de Saint-Dizier.

La malheureuse comprit-elle le sens de ces paroles ? Nous ne saurions le dire.

Après avoir longuement causé avec un de ses amis, son complice, Blaireau le reconduisait pour lui ouvrir la porte de la rue.

Il était un peu plus de dix heures.

Léontine, de plus en plus agitée, se mit à fureter partout dans la chambre.

Dans un coin, jeté sur un fauteuil, elle trouva l'habillement qu'elle portait le jour où l'agent du marquis lui avait dévoilé l'horrible trame dont elle était l'innocente victime. On avait oublié de l'enlever. Tout était là.

Elle s'habilla machinalement, très-vite.

Par habitude, sans regarder dans la glace, elle enroula ses longs cheveux et les fixa sur sa tête avec un peigne et des épingles. Dans un petit cabinet, il y avait plusieurs chapeaux, elle se coiffa du premier qui lui tomba sous la main.

Alors elle ouvrit la fenêtre. Le vent s'engouffra dans la chambre et éteignit la bougie. La veilleuse jeta encore quelques lueurs, puis expira à son tour, noyée dans l'huile. Au dehors comme à l'intérieur, nuit partout.

La chambre était au rez-de-chaussée, peu élevée du sol. Elle emjamba la balustrade, sauta dans le jardin et le traversa rapidement en se glissant le long du mur de clôture. Elle arriva à une petite porte, la clef était dans la serrure, elle l'ouvrit. Elle se trouvait sur un chemin de décharge, mal entretenu. Elle le suivit jusqu'à la grande route.

Là elle regarda le ciel comme si elle eût voulu en mesurer l'étendue. La rafale lui fouettait le visage ; elle lui tourna le dos et se mit à courir. Le vent la poussait, et elle allait vite, à travers la nuit sombre, sous le regard de Dieu !

Au petit jour, quand la femme de chambre entra chez sa maîtresse, elle vit la fenêtre ouverte, les croisées battues par le vent, le lit vide... Elle poussa un grand cri.

Blaireau accourut.

— Partie ! elle a pris la fuite ! murmura-t-il abasourdi. Ah ! misérables femmes, hurla-t-il avec rage, c'est donc ainsi que vous l'avez gardée !

Il comprit qu'elle s'était sauvée par la fenêtre ; il suivit ses pas sur le sable jusqu'à la route. Là, plus rien. Impossible de deviner la direction qu'elle avait prise.

Il la chercha toute la journée du côté de Melun, du côté de Fontainebleau, dans la forêt et plus loin. Nul ne l'avait rencontrée.

Les jours suivants, il chercha encore. Des pêcheurs, par son ordre, fouillèrent le lit de la Seine.

La folle était bien loin, à la ferme des Sorbiers.

Divers objets ayant appartenu à Léontine, entre autres un médaillon contenant le portrait du marquis, furent remis à ce dernier quelques jours plus tard. Et le marquis n'eût pas honte d'offrir à sa femme un bijou donné précédemment à sa maîtresse.

XVIII

UNE FEMME ET UNE DRAGUE

Six années se sont écoulées depuis les derniers événements que nous venons de raconter.

Henri Descharmes a vingt-neuf ans. Sa position est à peu près la même que le jour où nous l'avons vu causer avec Pauline, la jolie couturière de la rue Sainte-Anne. Sa physionomie est devenue plus calme, plus réfléchie; il a l'abord grave, presque sévère. Il ne rit plus et le sourire passe rarement sur ses lèvres. Dans son regard, doux et mélancolique, il y a de la tristesse; souvent, sur son front, on voit s'étendre un nuage sombre.

Il y a dans sa pensée un souvenir, dans son cœur une souffrance!

Malgré la prédiction de l'ouvrière, il n'est pas devenu riche. Pourtant les affaires et l'industrie se développent dans des proportions merveilleuses. Tous ceux qui touchent à la grande industrie, aux machines, à la construction, aux immenses travaux des lignes de chemins de fer, qui vont bientôt sillonner la France, réalisent des bénéfices énormes. Des fortunes s'élèvent, on ne compte plus les millionnaires.

Henri Descharmes a de grandes idées, de vastes projets, mais il reste impuissant : il lui manque la première mise de fonds, le plus modeste capital. En attendant, il loue son intelligence à tant par mois, il travaille pour enrichir les autres. Il ne se plaint pas, il n'en a point le droit ; c'est dans l'ordre naturel des choses.

Sa vieille mère est presque sans ressources, parce que la plus grande partie de ce qu'elle possédait a été employée pour l'éducation et l'instruction de son fils. Maintenant il lui vient en aide. C'est son devoir le plus strict.

Sorti à vingt ans de l'École des arts et métiers de Châlons, avec d'excellents certificats de ses maîtres, il arriva un matin à Paris, la bourse plate, muni d'une lettre de recommandation adressée à M. Cavé, ingénieur-constructeur-mécanicien, rue du Faubourg-Saint-Denis.

Le célèbre mécanicien l'accueillit avec bienveillance.

— Je puis vous employer comme ajusteur, lui dit-il; vous gagnerez quatre francs par jour; cela vous va-t-il?

— Je ne demande qu'à travailler, répondit le jeune homme.

Et il entra dans les ateliers du grand constructeur en qualité d'ajusteur-mécanicien.



Elle marcha droit au berceau... L'ange s'est envolé, murmura-t-elle. (Page 78.)

Il se fit bientôt remarquer par sa bonne conduite et ses aptitudes spéciales. On lui donna cinq francs par jour, puis six francs.

A cette époque, l'administration des ponts et chaussées s'occupait de l'amélioration du chenal de la Seine, entre Paris et Rouen, pour le service de la navigation. La maison Cavé s'était chargée des travaux à exécuter et avait jeté plusieurs dragues sur le fleuve.

Le moment de récompenser, autant que possible, les services d'Henri Des-

charmes était venu. M. Cavé lui confia la conduite et la direction d'une de ses dragues, avec quatre mille francs d'appointements.

Et depuis six ans, Henri Descharmes était occupé à nettoyer et à creuser le lit de la Seine.

Une lettre d'un homme, qui avait été l'ami de son père, l'ayant prié de se rendre à Paris, il y était venu, et nous le retrouvons, avec ce dernier, déjeunant dans un cabinet du restaurant Bonvalet, boulevard du Temple.

Il venait de répondre à plusieurs questions que son compagnon lui avait adressées.

— Vous devez me trouver bien curieux ? dit celui-ci ; mais j'avais pour votre père une amitié sincère, et il me semble que j'ai le droit de m'intéresser à votre avenir.

— Et je vous en remercie de tout mon cœur, monsieur Aubry.

Le garçon de salle entra dans le cabinet, et posa sur la table une boîte de cigares.

— Monsieur Descharmes, londrès ou trabucos, choisissez.

Ils allumèrent chacun leur cigare.

— D'après ce que vous venez de me dire, mon ami, reprit M. Aubry, votre situation n'est pas malheureuse ; mais actif et intelligent comme vous l'êtes, vous valez mieux que cela.

— Je vous prie d'observer, en outre, que je jouis d'une indépendance presque complète. Sur ma drague, je suis maître absolu comme un amiral à son bord.

— Ce n'est que justice ; on sait ce que vous valez et on a confiance en vous. Mais vous pouvez encore rester vingt ans, trente ans enfermé dans la cabine de votre machine sans être plus avancé qu'aujourd'hui.

— J'en conviens.

— Et voilà ce qu'il ne faut pas, morbleu ! Vous pouvez être ingénieur civil ?

— Je le crois, monsieur.

— Eh bien, il faut travailler pour votre compte.

— Vous oubliez, monsieur, que la bonne volonté, l'intelligence et deux bras solides ne suffisent pas toujours.

— Ah ! ah ! il faut encore l'argent. Vous chercherez un ou des commanditaires.

— Quand un pauvre diable sans surface, comme on dit, cherche un capitaliste, c'est le merle blanc à trouver.

— Au diable votre logique ! s'écria M. Aubry en lançant au plafond un petit nuage de fumée.

Puis, regardant fixement le jeune homme, il reprit :

— Il est convenu que je suis curieux, très-curieux; me permettez-vous une nouvelle question... délicate?

— Je vous permets tout.

— Parfait. Donc voici ma question : Votre cœur est-il libre? ou en d'autres termes, avez-vous un attachement pour une femme?

— J'ai tellement remué le sable de la Seine que j'ai mis en fuite toutes ses nymphes, répondit-il en souriant. J'ai presque honte d'avouer que je suis arrivé à l'âge de vingt-neuf ans sans avoir aimé.

— Superbe, mon ami, superbe! Alors il faut vous marier.

— Comment, voilà ce que vous me conseillez après l'aveu que je viens de vous faire?

— Oui. J'ai mon idée. Quel est le prix d'une drague?

— Cela dépend de sa force, les prix varient entre quarante et soixante mille francs, non compris les bateaux ou sapines, nécessaires à son service.

— Quel est à peu près le produit annuel d'une drague?

— C'est un compte facile à établir, en calculant sur neuf mois de travail et une moyenne de dix heures par jour. J'ai extrait de la Seine jusqu'à huit cents mètres cubes de dragage dans une journée, au prix de 1 fr. 50 le mètre.

— Oh! oh! mais c'est magnifique cela. Et les frais?

— Les heures de travail des employés et manœuvres et, de temps à autre quelques réparations à la machine. J'évalue le tout à cinquante mille francs par an.

— Donc, avec un capital de soixante mille francs, la possibilité de gagner cent mille francs par an. Oh! la vapeur!... Voilà comment s'expliquent les fortunes colossales qu'on voit aujourd'hui.

« J'en reviens à mon idée, mon cher Henri, il faut absolument vous marier et acheter une drague.

— Prendre une femme se pourrait encore, monsieur Aubry, mais acheter une drague!... Avec quoi?

— Enfant, avec la dot de la femme!

— Cela ressemble au commanditaire, autre merle blanc.

— Mon cher Henri, cet oiseau si rare et si précieux, je l'ai en cage.

— Que voulez-vous dire?

— Que je veux vous marier, morbleu! N'allez pas croire, au moins, que je vous offre une femme vieille, ou laide, ou sotte, ou contrefaite... Elle est au contraire très-jeune, — dix-sept ans, — jolie comme une madone et taillée comme une statue de Michel-Ange. Elle est instruite, distinguée et a, de plus, la grâce, l'esprit et le meilleur petit cœur du monde. Que vous dirai-je encore? Je l'aime comme si elle était ma fille et c'est parce qu'il me faut son bonheur que je veux vous la donner pour femme.

— Et cette perle se nomme?

— Angèle Landais. Son père a été tué à la prise de Constantine, sa mère est morte quelques années plus tard ; elle est encore, actuellement, pensionnaire de la maison de la Légion d'honneur, à Saint-Denis.

« Vous comprenez qu'elle ne peut pas rester là éternellement, et cela vous explique pourquoi, voulant lui trouver un mari digne d'elle, j'ai jeté les yeux sur vous. Maintenant, répondez-moi oui ou non.

— Mais je peux ne pas lui plaire.

— Il ne s'agit pas de cela : oui ou non?

— Vous êtes terrible, monsieur Aubry.

— Oh ! pas tant que ça.

— Eh bien, je réponds oui.

— Allons donc!... Nous allons prendre une voiture et aller à Saint-Denis, dire bonjour à votre fiancée.

« Mais je ne vous ai pas tout dit : A la mort de la mère, j'avais, à elle, vingt-trois mille francs. Depuis six ans, tout en capitalisant les intérêts, j'ai trouvé le moyen de faire des placements avantageux, en ce sens qu'en plus de l'intérêt de l'argent, j'ai eu des dividendes.

« Bref, la dot de votre future, monsieur Descharmes, est aujourd'hui de quarante et un mille francs.

« Et, pour que vous ayez vos deux merles blancs, l'ancien ami de votre père, notaire à Angers, vous prêtera vingt mille francs. »

XIX

CONFIDENCE

Comme l'avait annoncé le bouillant notaire, le même jour Angèle et Henri se virent et furent présentés l'un à l'autre.

M. Aubry avait dû prévenir la jeune fille, car ce fut avec un regard profond et plein de curiosité qu'elle examina Henri.

Ses yeux étaient si limpides et si purs, sa physionomie si naturelle et si franche, que dans leur plus légère animation on devinait sa pensée et les impressions de son cœur.

Le notaire et Henri lui-même ne purent douter de la satisfaction qu'elle éprouvait de son premier examen.

Sous ce regard loyal, en présence de cette candeur adorable, le jeune homme aurait eu honte d'être dissimulé ; sa gravité se fondit comme au soleil une neige d'avril.

La communication entre ces deux cœurs et ces deux âmes fut rapide, instantanée. Il leur sembla qu'ils se connaissaient depuis longtemps, qu'ils s'étaient toujours connus.

Et sans qu'il en eût dit un mot, chacun devina dans la pensée de l'autre un souvenir du passé, dans son cœur quelque chose de caché : une plaie, une douleur ou un secret.

Au moment de la séparation, en même temps ils se tendirent la main.

Le notaire aurait voulu leur crier.

— Mais, embrassez-vous donc!

Il se tut en réfléchissant qu'au train dont allaient les choses, on arriverait vite au premier baiser.

Si on réfléchit que M. Aubry était notaire, qu'il avait son étude à Angers, on ne s'étonnera pas de le trouver aussi pressé.

— Eh bien! demanda-t-il à Henri en revenant à Paris, comment trouvez-vous ma petite Angèle ?

— Il n'y a pas assez de qualificatifs dans notre langue pour exprimer mon admiration.

— Alors, vous répétez oui?

— Mille fois oui.

— J'en étais sûr... Vous avez été créés l'un pour l'autre. Je ne vous dirai pas. Surtout, Henri, rendez-la heureuse! Je suis aussi sûr de vous que d'elle.

Satisfait et content, le brave notaire se frottait les mains.

— Vous me croirez si vous voulez, monsieur Aubry, dit le jeune homme, je me sens transformé, un regard de cette adorable enfant a fait de moi un autre homme.

— Voyez-vous ça... Oh! ces petites pensionnaires si douces, si timides... quelle puissance, rien que dans le regard!

— Vous riez, monsieur Aubry.

— Eh! mon jeune ami, je ne suis pas transformé, moi.

— Je croyais mon cœur si profondément endormi que je ne pensais pas qu'il pût se réveiller.

— Et crac, voilà qu'il ouvre les yeux et se met à battre.

— Très-fort, monsieur Aubry, très-fort... C'est comme un sortilége, il est tout plein d'elle; je sens que je l'aime.

— Diable, fit le notaire toujours souriant, si vous brûlez si vite, votre fiancée sera veuve avant le mariage; dans huit jours vous serez consumé.

« Maintenant, voulez-vous me permettre de vous donner un conseil?

— Tous ceux que vous jugerez nécessaires.

— Dès aujourd'hui, pour ne pas perdre de temps, mettez-vous en devoir d'acheter une drague ou d'en faire construire une.

— Je vous promets que, ce soir même, j'aurai avec mon patron une conversation à ce sujet.

En arrivant à Paris les deux hommes se séparèrent.

Le lendemain, Angèle Landais quitta Saint-Denis et fut reçue à Paris par une sœur de M. Aubry, dont le mari était commissionnaire en marchandises pour l'exportation, rue des Jeûneurs.

Pendant un mois, Henri vit plusieurs fois la jeune fille, et cette intimité charmante, pleine de confiance, qui prépare les unions heureuses, s'établit entre eux.

Le jour de la signature du contrat, Angèle prit à part son fiancé et lui dit :

— Monsieur Henri, vous allez me donner votre nom et moi je vais vous confier le soin de mon bonheur. Je n'ai pas besoin de vous dire que je serai votre compagne fidèle et dévouée; nous n'avons pas échangé de serments, mais nos cœurs se sont entendus. Je suis bien jeune et bien ignorante, monsieur Henri, mais appuyée à votre bras et guidée par vos conseils et votre expérience, je serai forte. Je veux partager vos espérances et être capable de m'associer à vos grandes idées.

« Monsieur Henri, c'est la main dans la vôtre que je veux toujours marcher dans la vie ; votre femme sera digne de vous.

— Ah! chère et noble enfant, grande âme ! s'écria-t-il avec transport, mais vous êtes déjà le souffle qui m'anime, la lumière de mon esprit, et c'est moi qui me demande si je suis vraiment digne de posséder un cœur comme le vôtre !

— Ne parlons plus de cela; j'ai autre chose à vous dire. Grâce à M. Aubry, qui n'a pas oublié l'orpheline, j'ai une dot... Vous ne savez pas avec quelle joie je vous offre cet argent!

« Mais ce n'est pas tout : quel que soit le but à atteindre, je lutterai avec vous, je partagerai votre travail, je vivrai de votre vie! Vous le voulez bien, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Vous ignorez — monsieur Aubry, je le sais, a sur ce point gardé le silence — que j'ai une sœur plus âgée que moi de huit ans.

— Une sœur, fit Henri.

— Oui, une sœur qui a disparu depuis six ans, et dont le souvenir est là, dans mon cœur, toujours...

— Six ans, répéta le jeune homme comme dans un rêve.

— Qu'est-elle devenue ? Je n'en sais rien. Mais elle existe, car si elle était morte je ne vivrais plus! Ne soyez jamais jaloux de ce souvenir, monsieur Henri, mon affection pour ma sœur est de l'amour filial. Et je dis à vous, à qui je ne dois rien cacher : Il y a dans mon cœur un sentiment mauvais, un seul, le désir de la venger !

— Que voulez-vous dire?

— Oh! je sais peu de chose; mais, d'après les renseignements que j'ai obtenus rue de Savoie, dans la maison qu'habitait ma sœur et où je suis née, il est certain qu'elle a été séduite et enlevée par un homme riche, lequel l'aura lâchement abandonnée. Oh! ma sœur chérie, la reverrai-je jamais! continua la jeune fille en sanglotant? Où est-elle allée cacher sa honte et son désespoir?... Ah! depuis si longtemps que je la pleure et l'appelle, pour qu'elle ne soit pas venue, il faut qu'elle soit bien malheureuse!

— Et l'homme, le connaissez-vous?

Deux éclairs jaillirent de ses yeux.

— Je suis bien faible, n'est-ce pas? répondit-elle; eh bien, monsieur Henri, si je l'eusse connu, aujourd'hui ma sœur serait vengée!

— Angèle, dit le jeune homme d'un ton grave, séchez vos larmes; nous retrouverons votre sœur, et lorsque nous connaîtrons le coupable, je jure d'être avec vous le jour du châtiment!

— Ah! d'avance j'étais sûre de vous! exclama-t-elle en se redressant rayonnante de fierté; sans cela, Henri, sans cela, malgré tout votre mérite, je n'aurais pas pu vous aimer!

Après un moment de silence elle reprit:

— Monsieur Henri, la moitié de ce que je possède appartient à ma sœur; mais M. Aubry vous dira que vous avez le droit de disposer du tout; elle aussi me l'a dit la dernière fois que je l'ai vue... Elle avait le pressentiment de son malheur!... Quoi qu'il arrive, quelle que soit plus tard notre position, si ma sœur revient un jour, elle partagera tout avec nous, Henri; dans votre maison, avant moi, elle aura la première place... et quel qu'ait été son passé, vous ne la repousserez jamais!

Le jeune homme étendit la main et prononça:

— Je vous le jure!

— Merci, Henri. Je n'avais que cela à vous dire, car je n'ai jamais eu que cette grande douleur à renfermer en moi. Maintenant, vous pouvez lire dans mon cœur et ma pensée comme dans un livre ouvert qui vous appartient.

— Cette grande douleur, Angèle, je la comprends; mais vous la supporterez mieux maintenant, parce que, à partir de ce moment, je la partage avec vous.

« Moi aussi, continua-t-il, j'ai dans le cœur un douloureux souvenir. »

La jeune fille s'approcha de lui vivement:

— Un malheur encore! dit-elle; parlez, Henri, j'en demande aussi ma part.

— Si c'est un malheur, répondit-il, il ne me touche pas directement; dans tous les cas, il ne faudrait pas le comparer à la grandeur du vôtre... je me trompe, du nôtre. Voici ce que c'est:

« Il y a également six ans de cela, un jour que je revenais de Fontainebleau

à cheval, sur la route, près de Melun, je trouvai un petit enfant à peine âgé de quinze jours.

— Un enfant! Ah ! je connais votre cœur, vous l'avez mis en nourrice, vous l'avez élevé... Il a six ans, maintenant ! Où est-il? quand le verrai-je?

Henri secoua tristement la tête.

— Je ne sais pas ce qu'il est devenu, répondit-il.

XX

LE RÉCIT D'HENRI

La jeune fille poussa un cri de surprise.

— On vous l'a donc enlevé? Comment l'avez-vous perdu? demanda-t-elle avec le plus vif intérêt.

— Comme vous l'avez pensé tout de suite, répondit Henri, je le plaçai chez une ouvrière, une honnête fille que je connaissais beaucoup, car nous sommes nés dans le même village de la Marne, près d'Épernay. J'étais bien décidé à faire tous les sacrifices nécessaires pour élever le cher petit. Je m'étais dit : Je ne suis pas riche et je suis le soutien de ma mère; mais il y a des millions d'ouvriers qui, tout en aidant leurs parents, parviennent à élever jusqu'à cinq et six enfants... Eh bien, chaque jour, pour le petit, j'économiserai quelques sous sur mes plaisirs. D'ailleurs, Dieu voulut sans doute me récompenser de ma bonne action, car le même jour, M. Cavé, mon patron, me confiait la direction d'une de ses dragues.

« Je quittai Paris, mais j'étais tranquille, j'avais laissé de l'argent à Pauline, — c'est le nom de l'ouvrière, — et j'étais sûr qu'elle aurait le plus grand soin de l'enfant.

« L'hiver arriva et je vins passer à Paris le temps des fortes gelées. Je revis l'enfant, notre fils, comme nous l'appelions, l'ouvrière et moi. Je le trouvai superbe; il était déjà fort, vigoureux et avait une mine charmante. Je retournai bientôt à mes travaux de dragage. Je recevais rarement des nouvelles, car, comme la plupart des ouvrières, Pauline, qui écrivait fort mal, n'aimait pas à écrire. Mais, moi, j'écrivais tous les mois en envoyant la petite somme destinée à l'enfant.

« Un jour, vers le milieu du mois de juillet, ma lettre du mois de juin me fut retournée par l'administration des postes. Au dos de l'enveloppe, je lus ces annotations des facteurs :

« *Inconnue, n'existe pas, partie sans adresse.* »



Elle le traversa rapidement en se glissant le long du mur de clôture. (Page 79.)

« — Qu'est-ce que cela signifie? » m'écriai-je.

« Vous devez comprendre l'inquiétude qui me dévorait...

— Oh! oui, fit Angèle qui écoutait le récit de son fiancé avec une émotion croissante.

— J'accours à Paris, rue Sainte-Anne, au domicile de Pauline, continua le jeune homme. La loge du concierge est occupée par des gens que je ne connais pas. Je demande l'ouvrière, ils ne la connaissent pas; je demande deux autres

locataires de la maison, tous ces noms leur sont inconnus. Alors je les interroge, je les presse de questions, car je suis dans une anxiété cruelle.

« Voici ce que j'apprends :

« Du 4 au 11 juin, dans cette seule maison, six personnes, parmi lesquelles l'ancien concierge, étaient mortes du choléra. Vous n'avez pas su, peut-être, qu'à cette époque l'épouvantable épidémie orientale avait fait en France une seconde et terrible apparition.

— J'ai de cela un souvenir confus; mais continuez...

— Le fléau fut moins violent qu'en 1832; il n'en fit pas moins de grands ravages et frappa cruellement la population parisienne.

« Les concierges ne purent me nommer les victimes de l'épidémie. Tous les autres locataires terrifiés s'étaient empressés de déménager, et, pendant tout le mois, il n'était pas resté une âme dans la maison abandonnée. Le propriétaire avait refait l'escalier, assaini, nettoyé et remis à neuf tous les logements. Quelques-uns déjà étaient occupés; mais il en restait encore plusieurs à louer.

« Le concierge mort était marié. Qu'était devenue sa femme? Ils ne purent me le dire.

« Je n'en pouvais douter : l'ouvrière avait été une des malheureuses victimes du fléau.

— Hélas! oui; sans cela elle vous aurait fait parvenir de ses nouvelles en vous donnant son adresse.

— J'ai pensé ainsi; car en admettant qu'elle n'eût pas su m'adresser une lettre directement, parce que j'étais forcé à chaque instant de changer de résidence, elle pouvait aller chez M. Cavé; elle me savait employé de cette maison. Elle n'existait plus; sur ce point, il ne restait aucun doute dans mon esprit. Mais l'enfant, où était-il? Qu'était-il devenu au milieu de ces douloureux événements? Avait-il succombé aussi? L'avait-on enseveli dans le même linceul que l'ouvrière?

« Je m'informai auprès des boutiquiers; ils me confirmèrent les paroles des concierges, mais ne m'apprirent rien de plus. Dans ces terribles moments, où chacun tremble pour les siens et pour soi-même, tous les esprits sont troublés; on reste indifférent à tout ce qui arrive en dehors de soi, on ne remarque rien.

« La boulangère, qui se souvenait très-bien de Pauline, me dit après avoir réfléchi un instant :

« — La mort de cette jeune fille m'aurait frappée, et, c'est étonnant, rien ne me la rappelle. »

« Elle me conseilla d'aller à la mairie.

« Là, j'eus le nom des morts. Il y avait deux femmes, amies de l'ouvrière.

mais le nom de celle-ci ne figurait pas sur le livre des décès. Je rentrai dans toutes mes perplexités.

« Pauline avait-elle quitté la maison, comme les autres locataires, pour se réfugier dans un autre quartier? Déjà atteinte par le mal, était-elle allée s'éteindre dans un coin ignoré? Je pouvais tout supposer. Mais quelle que fût l'hypothèse, je ne saisissais aucun fil conducteur, et, morts ou vivants, j'avais perdu la trace de Pauline et de l'enfant. Je restai trois jours à Paris, continuant mes recherches et mes investigations; mais la ville est grande, peuplée de gens occupés de leurs affaires ou d'indifférents; puis, une pauvre ouvrière, un enfant, cela passe dans la foule sans être aperçu... Je ne pus rien découvrir, rien savoir. Il y a de cela plus de cinq ans, je n'ai pas quitté la maison Cavé, et pas de nouvelle de Pauline. Évidemment, elle est morte!... Mais l'enfant, l'enfant... S'il vit encore, qu'est-il devenu?

« Voilà, ma chère Angèle, ce que moi aussi j'avais à vous dire.

— C'est bien triste, Henri, bien triste!

— Le jour où je ramassai sur une route ce pauvre petit être, j'ai contracté envers lui un devoir... N'est-ce pas votre avis?

— Je pense comme vous, Henri.

— Ce devoir, que je ne peux remplir, me tient au cœur.

— Henri, nous avons chacun notre peine, notre douleur; réunissons-les aujourd'hui; plaçons dans nos cœurs l'enfant à côté de ma sœur, et n'en faisons qu'un seul souvenir. En quelque lieu qu'ils soient, aussi malheureux qu'ils puissent être, sans qu'ils le sachent, par nous ils seront aimés... Et quand Dieu, qui est juste et bon, voudra que nous les retrouvions, nous serons deux pour les consoler et essuyer leurs larmes. »

Le jeune homme tendit ses mains à Angèle.

Mais elle se jeta dans ses bras en disant :

— Vous êtes bon et généreux, Henri, ah! je vous aime bien!

XXI

GLOIRE AU TRAVAIL

Quinze jours après leur mariage, Henri Deschermes et sa jeune femme s'installaient sur une drague leur appartenant et travaillaient pour leur compte.

— Nous ne sommes pas riches, avait dit Angèle; ta machine est tout ce que nous possédons, et comme je veux partager ta peine, ne jamais m'éloigner de toi, c'est sur notre propriété que nous vivrons, que nous habiterons.

Henri arrangea l'intérieur de la drague et y fit un petit logement propre, et aussi confortable que possible.

Angèle refusa de prendre une domestique; dès les premiers jours, elle se mit à tout : au ménage, à la cuisine, et elle passa en revue le linge et les effets de son mari. Et cette noble et courageuse enfant, qui n'avait jamais touché à rien, qui ignorait même le nom de la plupart des ustensiles de cuisine, devint en très-peu de temps une excellente ménagère.

Henri Descharmes n'avait eu qu'à se louer de ses anciens patrons. Ceux-ci, loin de lui en vouloir de les avoir quittés pour leur faire en quelque sorte concurrence, lui donnèrent d'excellents conseils, l'aidèrent même de leur influence et de leur crédit, et lui firent obtenir ses premiers travaux.

Au bout d'un an, les vingt mille francs de la commandite Aubry étaient remboursés et Henri Descharmes, pour remplir à temps ses engagements de travaux, faisait construire une nouvelle drague.

A partir de ce moment, le jeune ménage fut en pleine prospérité.

Le bon notaire d'Angers, qui venait à Paris de temps à autre, se frottait de nouveau les mains à en user l'épiderme.

— Hein! comme j'ai eu raison, disait-il à ses chers mariés; dame! quand je me mêle de quelque chose, il faut que ça marche!...

On n'habitait plus sur la drague, on avait loué un appartement rue de Provence, et Angèle n'avait pu refuser à son mari de prendre une bonne.

Il lui avait acheté un piano et elle se remit à la musique qu'elle avait un peu oubliée.

Les travaux de la Seine terminés, Henri Descharmes chercha à employer son activité en utilisant ses connaissances pratiques.

Il était connu déjà et universellement estimé.

Il entra comme associé dans une grande entreprise de travaux publics pour le remblai des lignes de chemins de fer, le percement des tunnels et la construction des ponts et des viaducs.

Il attacha son nom à un certain nombre de ces magnifiques constructions, si hardies d'exécution, qui sont et resteront, comme travaux d'art, les chefs-d'œuvre de notre industrie nationale.

Le premier en France, et en en perfectionnant l'emploi, il se servit de l'air comprimé pour descendre dans les fleuves ces énormes tuyaux maçonnés à l'intérieur et remplis de béton, qui sont les piles inébranlables de nos ponts modernes.

Il publia un album extrêmement remarquable, où sont gravées et décrites toutes les machines inventées ou perfectionnées par lui, avec l'indication des services énormes qu'elles ont rendus dans l'exécution des travaux.

Les rares mérites de l'ingénieur n'étaient plus à reconnaître; mais le gou-

vernement voulut le récompenser et l'honorer en même temps : il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Plus tard, après l'exécution d'un travail merveilleux dans un de nos grands ports de la Manche, travail auquel dix entrepreneurs avaient renoncé, le gouvernement attacha la rosette d'officier à la boutonnière de cet homme extraordinaire, si puissant de génie, une des plus belles gloires de notre industrie.

En 1867, à l'époque où commence notre drame, Henri Descharmes était plusieurs fois millionnaire. Il possédait des maisons à Paris et un château près des Andelys, où il passait avec sa femme une partie de l'été.

L'hiver il habitait à Paris l'hôtel magnifique qu'il avait fait construire lui-même, boulevard Malesherbes, et dont il avait donné le plan à son architecte.

Sa vieille mère n'existait plus; elle était morte dans les bras d'Angèle, sa fille adorée; mais elle avait vécu assez longtemps pour voir le chemin brillant que suivait son enfant, et trouver dans son élévation la récompense des sacrifices que, pauvre, elle s'était imposés.

Il y avait loin des jours de gêne, de travail acharné, d'économie, où l'on dormait dans la drague, quand, de ses petites mains blanches, Angèle préparait les repas de son mari.

Eh bien, comme toutes les âmes vaillantes, les grandes et riches natures, ils n'avaient pas été éblouis par la fortune; elle ne les avait pas changés, ils étaient restés les mêmes. La fortune était venue, ils l'avaient acceptée simplement, comme une chose heureuse et méritée, sans orgueil.

Ils s'aimaient comme au premier jour de leur union; jamais un nuage ne s'était glissé entre eux, la volonté de l'un était celle de l'autre.

— Voyez, disait souvent Henri en montrant sa femme à ses intimes, toujours gracieuse, simple, modeste... elle ne se doute même pas que c'est à elle que je dois d'être ce que je suis!

Ils faisaient autour d'eux le plus de bien possible. On les aimait, on les vénérait.

Ils n'avaient pas d'enfant; c'était un de leurs regrets.

Obéissant à un des sentiments exquis de son cœur, madame Descharmes, par un souvenir pieux, était devenue dame patronnesse de presque tous les orphelinats de la ville et la protectrice des crèches et des ouvroirs. Pour ces pauvres enfants sans famille, elle aurait tout donné et ruiné son mari, si la chose eût été possible. Mais si sa bourse était grande, si elle la vidait souvent, Henri était là, toujours, pour la remplir.

Ils ne cherchaient plus Léontine, ils ne cherchaient plus l'enfant... Oh! ils ne s'étaient pas lassés! Ils n'avaient plus d'espoir!

Angèle avait fini par se dire :

— Pour que ma sœur ne soit pas revenue près de moi, c'est qu'elle est morte!

Et elle le croyait.

Et lorsqu'en la voyant passer, au Bois ou aux Champs-Élysées, dans son brillant équipage, d'autres l'enviaient, elle pleurait en songeant au passé !

Un jour qu'elle rendait visite à la femme d'un entrepreneur de travaux publics, ancien associé de son mari, madame Descharmes remarqua dans un salon un portrait de la maîtresse de la maison, d'un coloris délicieux et d'une étude si parfaite que, malgré elle, au bout d'un instant, il captiva toute son attention.

— Vous examinez mon portrait, madame, dit la femme de l'entrepreneur ; comment le trouvez-vous ? Je serais heureuse d'avoir votre opinion sur cette peinture.

— En cette matière, je ne suis pas un juge bien sérieux.

— Oh ! madame, tout le monde connaît votre admirable modestie ; mais je sais, moi, que vous êtes une véritable artiste et que vous faites des pastels ravissants. En général, nos amis trouvent mon portrait ressemblant, mais ils ne sont pas assez connaisseurs pour apprécier la valeur artistique du tableau.

— A mon avis, madame, c'est une belle et bonne œuvre ; votre portrait n'est pas seulement ressemblant et peint avec vigueur, il révèle dans tous ses détails le sentiment profond de l'artiste. Comme c'est bien votre regard ! On sent le fluide qui s'en échappe. De quel nom est-il signé ?

— Albert Ancelin.

— Cet artiste est déjà un grand peintre, il deviendra un maître.

— Il est tout jeune encore.

— Tant mieux pour l'art et la gloire de notre école.

— Le portrait de la duchesse de X..., au dernier Salon, était de lui.

— Je me rappelle très-bien l'avoir admiré. Je me souviens aussi d'une *Rébecca à la fontaine.*

— Il y a trois ans... elle lui a valu une médaille. L'année suivante, il a obtenu une seconde médaille avec son beau tableau des *Baigneuses* dans les roseaux au bord d'une rivière.

— Je suis heureuse de ne pas m'être égarée dans mon jugement sur votre portrait, avant que vous ne m'ayez nommé M. Ancelin. Combien vous a-t-il fait payer cette peinture.

— Douze cents francs. C'est un cadeau de mon mari.

— Pour un semblable portrait, ce n'est pas cher. Vous vous intéressez à ce jeune peintre ?

— Beaucoup, madame.

— Est-il bien ?

— M. Albert Ancelin est un artiste sérieux, qui travaille. Cette année peut-être, il sera décoré. Il ne parle pas beaucoup, comme tous les hommes qui pensent ; mais il est spirituel et instruit. Il est grand, mince, et, sans être ce qu'on

est convenu d'appeler un joli garçon, sa figure plaît infiniment. Du reste, il est extrêmement distingué de manières et c'est pour cela qu'il est reçu dans le meilleur monde.

— Le bien que vous me dites de lui me fait désirer de le connaître. Votre mari vous a offert votre portrait, il me vient l'idée de donner le mien à M. Descharmes.

— C'est une excellente idée, madame.

— Où demeure M. Albert Ancelin?

-- Rue Pigalle. Du reste, voici une de ses cartes.

— Dès demain, je lui écrirai, ou plutôt pour ne pas le déranger de son travail, j'irai le trouver moi-même.

— Il est justement revenu à Paris depuis quelques jours. Il peint aussi le paysage, et il était allé en province chercher des études.

Madame Descharmes se leva.

— Quand nous nous reverrons, dit-elle, je vous ferai part de ce que je pense de M. Albert Ancelin.

XXII

LA MÈRE LANGLOIS

Albert Ancelin a vingt-six ans. Comme nous l'avons déjà dit, c'est un peintre de talent, un futur maître.

Après avoir reçu les premières leçons de Picot, il était entré dans l'atelier d'Eugène Delacroix, et le maître, dont il devint le favori, n'avait pas tardé à le désigner comme un élève d'avenir, ce qui l'élevait de plusieurs degrés au-dessus des rapins ordinaires.

Plus tard, avec Flandrin, il était devenu portraitiste ; Corot lui avait appris l'art si difficile de saisir un beau paysage et de le fixer sur la toile avec ses détails infinis de perspective, de couleur, d'ombre et de lumière.

Albert Ancelin avait compris qu'on ne peut devenir quelqu'un que par le travail et il avait travaillé beaucoup.

Sa mère était morte en lui laissant un petit fonds de mercerie, qui fut vendu seize mille francs.

Il avait le droit de disposer de son héritage ; mais, mieux avisé que beaucoup de ses camarades, il n'y toucha qu'avec mesure, et s'en servit pour continuer et achever ses études.

Il loua, en haut de la rue Pigalle, un appartement qu'il meubla aussi convenablement que possible.

De la principale pièce, la mieux éclairée, il fit son atelier, lequel fut bientôt rempli d'ébauches, de maquettes, de dessins et de croquis.

Une femme du quartier, qui avait connu sa mère et l'avait vu tout petit, prenait soin de son ménage de garçon, sans autre intérêt que celui qu'elle portait à son *bijou*.— Elle donnait ce nom à Albert, qui était à ses yeux le premier artiste de l'univers.

Elle raccommodait son linge, le donnait à blanchir, et entretenait ses autres effets dans un excellent état de jeunesse et de propreté.

Quand le jeune peintre était sans argent, ce qui arrivait quelquefois, elle lui apportait la somme dont il avait besoin et lui disait :

— Bijou, tu me rendras cela plus tard. Ne te gêne pas avec moi... tu le sais, j'ai un bon boursicot.

Ces paroles semblaient réveiller en elle une grande douleur.

De grosses larmes coulaient le long de ses joues, et elle reprenait d'une voix oppressée.

— Mon boursicot, c'est pour ma fille... quand je l'aurai retrouvée. Ce sera sa dot, car elle doit être bien belle, ma fille, et à une belle fille il faut un mari.

L'excellente femme parlait souvent de sa fille, que personne n'avait connue.

Et quand on lui demandait comment elle l'avait perdue, elle étendait les bras, levait ses yeux vers le ciel et restait comme en extase.

Cela étonnait, mais ne satisfaisait point la curiosité.

Alors on se demandait :

— S'agirait-il d'un secret terrible qu'elle veut absolument garder ? Ou bien ne se souvient-elle plus dans quelles circonstances elle a été séparée de l'enfant dont elle parle ?

La vérité est que, généralement confiante et très-expansive, elle devenait extrêmement réservée lorsqu'on lui parlait de sa jeunesse. Il lui répugnait de raconter son histoire à des étrangers.

On l'appelait madame Langlois ou plus familièrement la mère Langlois. Avait-elle été mariée? On l'ignorait. De même que personne n'avait vu l'enfant qu'elle pleurait, nul n'avait connu M. Langlois.

Et si elle disait souvent :

— J'ai une fille.

Jamais il ne lui était échappé un mot faisant allusion au père de cette enfant.

On lui trouvait souvent un air singulier, et bien des gens étaient convaincus qu'il y avait quelque chose de détraqué dans son cerveau.

Sur ce point, on ne se trompait peut-être pas. Les suites d'une maladie ou d'un chagrin violent pouvaient bien avoir laissé quelque trouble dans son esprit.

La perte de sa fille, tant regrettée, devait remonter à une époque reculée



Elle sortit du panier une lettre à grande enveloppe. (Page 101.)

puisque, comme nous l'avons déjà dit, personne ne l'avait connue, et, depuis seize ans, la mère Langlois habitait le quartier.

Cette femme était un type étrange et des plus intéressants à étudier.

Elle était grande, ce qui lui permettait de promener, avec une certaine aisance, l'ampleur de son embonpoint. Elle avait dû être jolie, car ses grosses joues roses conservaient, avec un reste de fraîcheur, toute la finesse des traits.

Ses petits yeux noirs brillaient comme des escarboucles sous un front large,

bombé, couronné de magnifiques cheveux noirs auxquels se mêlaient seulement quelques fils argentés.

Pauvre femme de la classe ouvrière, seule, à force de volonté et d'énergie, elle était parvenue à se créer une position indépendante. Elle avait amassé plus de trente mille francs, — le fameux boursicot destiné à doter sa fille.

Certes, il avait fallu cette idée fixe à la pauvre giletière pour qu'elle pût accomplir ce prodige d'économie.

Mais elle ne disait pas tout ce que cette dot lui avait coûté.

Elle ne parlait pas des nuits passées, des longues privations supportées avec courage et résignation.

Elle ne buvait jamais de vin et mangeait, le plus souvent, son pain sec.

Quand elle se retrouva relativement riche, elle ne changea rien à sa manière de vivre.

Elle continua à travailler et à économiser pour grossir son magot.

Ses yeux n'y voyant plus assez, malgré ses lunettes, pour satisfaire aux exigences du taillenr qni l'employait, elle se fit ravaudeuse.

Elle recruta sa clientèle parmi les commis de magasin, employés de bureau, rapins, poëtes en herbe, etc., tous des jeunes gens.

Quand ils n'avaient plus rien à se mettre sur le dos et pas d'argent, elle les menait chez un tailleur de troisième ordre et les faisait habiller. Elle payait, on lui souscrivait un billet et elle admirait son fils.

Tous ses clients étaient ses fils.

Les uns la remboursaient, d'autres disparaissaient sans dire merci.

Ces derniers, elle les appelait ses ingrats.

Ceux qui lui restèrent fidèles et qui avaient souvent recours à sa bourse dans les derniers jours la surnommèrent la mère Providence.

Albert Ancelin avait fait son portrait : cette peinture, très-étudiée, fnt remarquée au Salon, et un lord anglais acheta le tableau cinq mille francs.

En apprenant cela, la mère Langlois faillit devenir folle de joie.

C'était le premier succès du jeune peintre.

— C'est moi qui t'ai porté bonheur.

A partir de ce jour, son affection et son admiration pour Albert n'eurent plus de bornes.

Le peintre rentra à Paris, venant de Rebay, la tête et le cœur remplis de l'image de mademoiselle Edmée de Presle.

Mais il n'était pas homme à s'énerver dans un rêve et à caresser longtemps une chimère. Il s'imagina qu'il parviendrait facilement à se soustraire à l'impression que la jeune fille avait faite en lui, et, pour repousser ses préoccupations et occuper plus raisonnablement ses idées, il se remit immédiatement au travail.

Il avait accroché au mur, à la place d'honneur de son atelier, le portrait de la folle, inachevé encore quant aux draperies.

La mère Langlois entra dans l'atelier et vit cette peinture qu'elle ne connaissait pas encore.

Après l'avoir regardée un instant :

— Voilà une belle tête, dit-elle. Mais comme cette figure est pâle et triste!... Cette femme-là n'est pas heureuse, n'est-ce pas, Albert?

— C'est vrai.

— Tu la connais?

— Puisque j'ai fait son portrait.

— C'est juste. Sais-tu ce qu'elle a?

— Elle est folle!

— Oh! folle! fit la mère Langlois d'une voix creuse.

Elle s'approcha du peintre et lui dit presque à voix basse :

— Il y a des gens qui disent que je n'ai pas toute ma tête.

— Des méchants ou des imbéciles, répondit-il.

— Soit. Mais j'ai bien souffert, vois-tu, et, pendant un temps, ç'a été la vérité : il y avait de la nuit là, dans ma cervelle; je perdais la mémoire.

— Vous ne m'aviez jamais dit cela! s'écria Albert.

— Je ne dis pas tout, mon garçon. As-tu lu *les Mystères de Paris?*

— Pourquoi me demandez-vous cela?

— Pour savoir.

— Eh bien! oui, je les ai lus.

— Tant mieux, parce que quand je te raconterai ma vie, peut-être bientôt, tu verras qu'Eugène Suë n'a pas tout dit. Il y a un gros livre à faire rien qu'avec l'histoire de la mère Langlois. On pourrait appeler ça *les Autres Mystères de Paris.*

— Votre histoire doit être, en effet, très-intéressante...

— Et triste, et malheureuse!...

— Cette petite fille que vous avez perdue, que vous cherchez toujours...

— Oui.

— Vous n'avez donc jamais pensé qu'elle pouvait être morte?

— Oh! si... C'est alors que j'étais véritablement folle, vois-tu; je m'arrachais les cheveux, je m'égratignais le visage, et puis après je pleurais toutes mes larmes. Mais je me disais : Dieu, qui connaît mon cœur, ne m'a pas donné cette enfant pour me la reprendre tout à fait, presque au lendemain de sa naissance; non, il nous a séparées, mais il nous réunira.

— Il faut convenir que Dieu vous a un peu oubliée.

— C'est vrai, mais il y a tant de malheureux sur la terre, qu'il doit être bien occupé.

XXIII

CLAIRE ET HENRIETTE

Il y eut un moment de silence.

— Enfin, vous espérez toujours? reprit le peintre.

— Plus que jamais.

— Auriez-vous découvert quelque chose ?

— Pas encore, mais ça ne peut plus tarder.

— Je le souhaite de tout mon cœur.

— Toi, Bijou, tu es un cœur d'or.

— Vous me le dites tous les jours.

— Et je le répéterai toujours et encore. Quand tu seras pour te marier, sois tranquille, c'est moi qui dirai à ta promise ce que tu vaux.

« Pour en revenir à ma petite Henriette, je ne sais combien de pétitions et de lettres j'ai écrites — pas moi, je ne suis pas assez savante, — mais qu'on a écrites pour moi à tous les ministres de Napoléon. Mais ces Excellences-là sont encore plus occupées que le bon Dieu, et je n'ai jamais reçu de réponse.

— Pauvre mère Langlois ! les ministres ne pouvaient rien faire pour vous.

— Tu vas voir que si, Albert. Écoute bien. J'avais de bonnes raisons pour croire que ma petite Henriette était aux Enfants-Trouvés.

— Ah ! fit le peintre.

— Oui. Naturellement, j'allai à l'hospice, là-bas, à l'autre bout de Paris. Y en avait-il de ces pauvres petits enfants ! mais le mien n'y était pas. On me dit: « Allez au bureau de l'Assistance. » J'y courus. Mais les employés sont partout les mêmes ; ils me regardèrent et me rirent au nez. Cela ne me découragea point, j'y retournai plusieurs fois; c'était toujours la même chose, et cette réponse : « Nous ne savons pas. » Ils ne savaient pas, mais ils ne se donnaient pas la peine de chercher dans leurs gros livres.

« C'est alors que, voyant leur mauvais vouloir, j'envoyai mes pétitions aux ministres, pour qu'ils les obligent à s'occuper de ma petite Henriette.

— Quel âge avait-elle quand vous l'avez perdue?

— Huit jours, Albert, pas plus de huit jours.

— Huit jours! Et comment cela a-t-il pu arriver?

— Tu le sauras quand je te raconterai mon histoire. Donc je pétitionne aux ministres, et comme ils ne me répondent pas, sais-tu ce que je fais?

— Je ne m'en doute pas.

— Eh bien ! j'ai écrit à l'empereur.

— Qui vous a répondu?

— Qu'il allait faire transmettre, aux bureaux de l'Assistance publique, des ordres pour qu'il me soit donné satisfaction.

« Par exemple, Albert, je t'assure que ma lettre, c'était ça. Je l'avais dictée moi-même. Cela te fait sourire... Albert, une femme peut être ignorante, ne pas savoir écrire, mais, va, comme les plus savantes, quand elle s'inspire de son cœur, elle est éloquente! »

Elle ouvrit son cabas, sorte de capharnaüm, dans lequel elle jetait, pêle-mêle, son dé à coudre, son étui, parfois son ouvrage, son pain, ses lunettes, son couteau, sa boîte à tabac, sa montre, ses obligations du Crédit foncier et autres, son porte-monnaie et sa correspondance.

Elle sortit du panier une lettre à grande enveloppe, portant le timbre du cabinet de l'empereur, et la mit sous les yeux du peintre.

— Avec cette lettre, poursuivit-elle, je retournai à l'Assistance publique et je la montrai à ces messieurs du bureau. Fallait voir comme ils ouvraient de grands yeux! Pour le coup, ils ne riaient plus. Ils furent, au contraire, très-convenables et d'une politesse...

— Que vous ont-ils répondu?

— Je n'entendis d'abord que trois mots. Il y eut comme un bruit de cloche dans mes oreilles; je perdais la respiration et ne sentais plus mes pieds sur le plancher.

— Ces trois mots?

— Votre fille existe.

« Je parvins à être plus forte que mon émotion, et je m'écriai :

« — Où est-elle ? »

« Alors on me dit :

« — Jusqu'à ce qu'ils aient atteint un certain âge, il ne nous est pas permis d'indiquer la résidence des enfants assistés. Mais veuillez revenir dans un mois, nous espérons pouvoir vous dire alors où est votre fille. »

« Et je m'en allai en les remerciant tous, ces bons messieurs, à qui j'en avais tant voulu depuis longtemps, parce que j'ignorais qu'il leur fût interdit de parler.

« Ils m'ont dit dans un mois, et, malgré mon impatience, mon cœur qui bat sans cesse, mes pieds qui ne tiennent plus en place, j'ai attendu... mais dans quatre jours le mois sera écoulé...

« Enfin! s'écria-t-elle avec exaltation et le regard rayonnant, je vais la revoir!... Ah! au bout de dix-huit ans, comme ce sera bon de la serrer dans mes bras !

— Si maintenant on ne lui rendait pas sa fille, pensa Albert en contemplant la mère Langlois, la pauvre femme en mourrait.

Et tout en la regardant, presque rajeunie de quinze ans, il remarqua ses yeux

noirs étincelants, ses cheveux également noirs, et se rappela que la jolie couturière de Rebay, un enfant trouvé, avait aussi les yeux et les cheveux noirs.

Il se mit à réfléchir.

La mère Langlois rangeait l'atelier.

— Claire a dix-huit ans passés, se disait Albert, c'est l'âge d'Henriette. Les deux noms ne prouvent rien, car il est évident que la mère Langlois, ayant perdu son enfant âgée de huit jours, on ne pouvait connaître son nom d'Henriette. Naturellement, il a fallu lui en donner un. Claire ou un autre. Pourquoi pas Claire? Et pourquoi Claire ne serait-elle pas Henriette? Dix-huit ans, les yeux et les cheveux noirs!

« Oh! s'écriait-il, ce serait merveilleux! »

La mère Langlois, qui s'était arrêtée devant le portrait de la folle, se retourna.

— Qu'est-ce que tu dis, Bijou? demanda-t-elle.

— Je pense à une jeune fille de dix-huit ans, qui n'a jamais connu ses parents, et que j'ai rencontrée à mon dernier voyage.

— Ah! la pauvre enfant... Encore une!...

— Oui, elle sort aussi de l'hospice des Enfants-Trouvés.

— Comment se nomme-t-elle?

— Claire. Ce nom vous plaît-il?

— Oui, il est joli; mais je préfère celui d'Henriette.

— Dites donc, mère Langlois, si madamoiselle Claire était votre fille?

— Ma fille à moi s'appelle Henriette, répondit-elle.

— Pour vous. Mais on a dû lui donner un autre nom.

— Tiens, c'est vrai; je n'avais pas pensé à cela.

— De sorte qu'il n'y aurait rien d'impossible à ce que Claire...

— Soit ma fille. Es-tu enfant, Albert! Comment est-elle, mademoiselle Claire?

— Grande, très-jolie et brune comme une Espagnole.

— Tu vois bien que ce n'est pas Henriette.

— Mais je ne vois pas cela du tout.

— Ma fille est blonde et toute petite.

— Ah çà! comment le savez-vous?

— Tu crois donc que je ne me rappelle pas comme elle était?

— A l'âge de huit jours! Superbe! s'écria le jeune homme.

Et, malgré lui, il éclata de rire.

La mère Langlois le regardait avec étonnement.

— Eh bien! fit-elle, qu'est-ce que tu as à rire ainsi?

— Mais c'est vous qui me faites rire.

— Moi!

— Sans doute. Voyons, vous imaginez-vous, par hasard, que votre fille, qui a dix-huit ans, est restée haute comme une poupée?

La mère Langlois parut un moment interdite; puis un sourire intraduisible a sur ses lèvres.

— Tu as raison, répondit-elle. Que veux-tu? Je ne puis me faire à cette idée e ma fille est grande, que c'est une femme... Je la vois toujours comme la emière fois que sa petite bouche a pris mon sein!

Albert sentit deux larmes dans ses yeux.

Il voyait, dans sa naïveté même, la sublimité du sentiment maternel.

— Ainsi, Albert, reprit-elle, tu penses donc que cette grande et belle jeune e que tu as rencontrée pourrait être ma petite Henriette?

— Pourquoi pas!

— En effet, pourquoi pas?... Dis-moi, est-ce qu'elle me ressemble?

— Je vous ai dit qu'elle était charmante.

— Bijou, tu te moques de moi.

— Je n'en ai pas l'intention.

— Alors elle me ressemble.

— Assez... elle est brune comme vous, elle a vos yeux...

— Elle a mes yeux! fit-elle en joignant les mains. Et puis?

— Votre regard et... le timbre de votre voix.

— Mais alors, Albert, c'est mon Henriette!

— Je vous l'ai dit, c'est possible; seulement...

— Seulement?

— Comme nous ne pouvons rien affirmer, il est prudent de ne rien faire nt votre prochaine visite à l'Assistance publique.

— C'est bien long, quatre jours!

— Votre patience est éprouvée; depuis dix-huit années, vous avez appris à endre.

— Ah! Albert, si tu avais eu la bonne idée de faire son portrait!...

— Eh bien?

— Vois-tu, je l'aurais reconnue tout de suite.

— Attendu, fit le peintre en riant, que Claire est grande et brune, et qu'Hen- te est petite et blonde.

— Albert, tu es un méchant, je ne t'aime plus!

— Je ne dis pas *amen*.

La mère Langlois s'était approchée de la fenêtre et regardait dans la rue.

— Un équipage s'arrête à la porte, dit-elle; un cocher et un valet de pied. s beaux chevaux!... Je parierais que c'est une visite pour toi, Albert.

« Oh! la belle dame!... Quelle superbe toilette!... »

XXIV

LE PORTRAIT

Un instant après, un coup de sonnette retentit dans l'appartement de l'artiste.

— J'en étais sûre, dit la mère Langlois; c'est la jolie dame qui vient te voir.

— Eh bien! la mère, allez lui ouvrir, vous la ferez entrer dans le salon; pendant ce temps, je vais m'attifer un peu.

La mère Langlois courut ouvrir la porte de l'appartement, et c'est avec son plus aimable sourire qu'elle accueillit la visiteuse.

— Je désire parler à M. Albert Ancelin, dit celle-ci.

— M. Ancelin est chez lui, madame, je vais le prévenir. Veuillez entrer dans son petit salon, — un salon de garçon; — c'est ici, madame; en face sa chambre, au fond de l'atelier.

« Qui dois-je annoncer à M. Ancelin?

— Je n'ai pas l'honneur d'être connue de lui; mais vous pouvez lui dire mon nom : madame Descharmes.

La mère Langlois releva la tête et regarda avec surprise la visiteuse, puis s'empressa de sortir du salon pour aller retrouver Albert, qui avait déjà fouillé toute son armoire sans pouvoir trouver le gilet qu'il cherchait.

— Ton gilet! tiens, le voilà, dit-elle en le lui donnant; tu as peut-être mis la main dessus dix fois sans le voir. Sais-tu ce que ça prouve, Albert?

— Ma foi! non.

— Qu'à côté d'un homme il faut toujours une femme.

— J'ai compris. Vous a-t-elle dit son nom, cette dame?

— Oui.

— Elle se nomme?

— Madame Descharmes.

— Oh! oh! fit le peintre, serait-ce madame Henri Descharmes?

— Henri Descharmes, dis-tu?

— Oui, le millionnaire, le grand entrepreneur de travaux publics, une de nos illustrations.

Le jeune homme sortit sur ces mots.

La mère Langlois se laissa tomber lentement sur un fauteuil.

— Millionnaire, grand entrepreneur, homme illustre! murmura-t-elle.



— Monsieur Ancelin, quel est ce tableau ? lui demanda-t-elle d'une voix tremblante. (Page 107.)

Le peintre entra dans le salon et s'inclina respectueusement devant la jeune femme.

Celle-ci s'était levée.

— Je vous en prie, madame, veuillez vous rasseoir.

Il ajoutait à part lui :

— La charmante femme ! avec quel plaisir je ferais son portrait !

— Monsieur, dit madame Descharmes, hier, chez une dame de ma connais-

sance, et qui vous a en grande estime, j'ai vu un portrait peint par vous d'une beauté remarquable.

Albert s'inclina.

— Pardon, madame, dit-il, est-ce madame Henri Descharmes qui m'honore d'une visite?

— Oui, monsieur, je suis la femme de M. Henri Descharmes l'entrepreneur.

— Le savant ingénieur, madame, un des plus beaux noms de France! s'écria le jeune homme d'une voix vibrante.

— Je vous remercie, monsieur. Est-ce que vous connaissez mon mari?

— Nous nous sommes rencontrés plusieurs fois dans des réceptions officielles. Un jour je pus lui témoigner mon admiration pour ses superbes travaux d'art, et nous avons échangé une poignée de main.

— Je rappellerai cette circonstance à mon mari, monsieur, et bientôt, je l'espère, vous ferez plus ample connaissance. M. Descharmes aime beaucoup les artistes.

— Et les arts. J'ai entendu dire, madame, que votre hôtel était une merveille.

— Vous en jugerez vous-même, à la prochaine visite que vous ferez à mon mari.

« Je reviens au sujet qui m'amène aujourd'hui chez vous, monsieur Ancelin. Je désirerais, si votre temps n'est pas pris absolument, que vous fissiez mon portrait.

— Mon temps est toujours entièrement employé; mais pour vous, madame, je quitterai momentanément mes autres travaux.

— Oh! on ne saurait être plus aimable! Je veux ce portrait pour l'offrir à mon mari : je le placerai dans son cabinet de travail. L'endroit est tout prêt, il ne manque dans le cabinet de M. Descharmes que cette œuvre de vous, monsieur Ancelin.

— Je ferai tout mon possible pour justifier la confiance que vous avez en mon talent, madame. Quelles seront les dimensions de la toile?

— Je les ai prises : 1 mètre 40 de hauteur et 82 centimètres de largeur.

— C'est bien. Travaillerai-je chez vous, madame?

— Comme c'est une surprise que je veux faire à M. Descharmes, si cela ne vous gêne pas, je préfère venir ici.

— Cela ne me gênera en aucune façon, madame. Pourrez-vous me donner une heure chaque jour?

— Facilement.

— Quand commencerons-nous?

— Aussitôt que vous le voudrez.

— Dès demain, je suis à vos ordres.

— Eh bien ! nous commencerons demain.

— A quelle heure viendrez-vous ?

— A deux heures.

— Je vous attendrai, madame.

La jeune femme se leva.

— Désirez-vous, dès aujourd'hui, voir mon atelier? lui demanda Albert.

— Cela me fera grand plaisir, monsieur; je n'osais pas vous le demander.

Le peintre passa devant pour ouvrir les portes. Elle le suivit.

La mère Langlois était partie.

Le premier objet qui frappa les yeux de madame Descharmes en entrant dans l'atelier fut le portrait de la folle.

Elle s'en approcha vivement et, pendant un instant, elle le regarda avec la plus grande attention.

Quand elle se retourna vers le peintre, elle était pâle, elle avait les yeux humides.

— Monsieur Ancelin, quel est ce tableau? lui demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— Un portrait, madame.

— Ah! c'est un portrait! reprit-elle de plus en plus agitée; peint par vous, d'après nature

— Oui, madame.

— Oh! monsieur Ancelin, dites-moi le nom de cette femme!

— Je l'ignore, madame.

— Comment, vous l'ignorez ?...

— Hélas! madame, la malheureuse dont voilà le portrait est folle.

— Folle! O mon Dieu, mon Dieu!...

— Mais qu'avez-vous, madame?

— Monsieur Ancelin, répondez-moi; où est-elle, cette femme? où l'avez-vous rencontrée?

— Dans un petit village de la Nièvre qu'on nomme Rebay.

— Il y a longtemps?

— Non, madame. A mon dernier voyage, il y a quinze jours.

— Et vous ne savez rien d'elle, de son passé, pas même son nom?...

— Oh! si peu de chose...

Elle lui prit les mains.

— Quoi? Dites, dites...

— Il y a dix-neuf ans, paraît-il, qu'elle a été trouvée mourante et folle sur la route, près de Rebay.

— Dix-neuf ans, en 1848! s'écria madame Descharmes.

Elle jeta un nouveau regard sur le portrait.

— Et à Rebay, reprit-elle, comment l'appelle-t-on ?

— La marquise.

— Et c'est tout ?

— Non. Je me souviens d'un nom qu'elle a prononcé devant moi, lorsque je la mis en face de son portrait. Évidemment, c'était le sien ou celui d'une femme qu'elle a connue.

— Ce nom, monsieur Ancelin, ce nom ?

— Léontine !

— Ah ! ma sœur ! exclama madame Descharmes.

Et, tout en larmes, les mains jointes, elle se jeta à genoux devant le portrait.

— Léontine, Léontine, ma sœur chérie ! reprit-elle en sanglotant, te voilà donc, je te retrouve, je te vois !... Ah ! tu es si bien restée dans mon cœur que je t'ai reconnue tout de suite... Folle !... folle !...

« Ah ! n'importe, tu existes et je t'en aimerai davantage ! »

Debout, immobile au milieu de l'atelier, Albert restait frappé de stupeur.

Madame Descharmes se releva et essuya vivement ses yeux.

— Monsieur Ancelin, dit-elle au jeune homme, nous reparlerons plus tard de mon portrait ; j'ai une autre surprise à faire à mon mari. Voulez-vous être assez bon pour m'accompagner jusque chez moi ? je veux aujourd'hui même vous présenter à M. Descharmes.

— Madame, je suis tout à vous.

— Merci ! Vous êtes mon ami, monsieur Ancelin.

Elle lui tendit la main.

— Vous me vendrez le portrait de ma sœur, n'est-ce pas ? continua-t-elle ; personne ne l'aura que moi, vous me le promettez ?

— Je vais l'achever immédiatement et je vous le porterai moi-même.

— Oh ! vous êtes bon !... Vous fixerez le prix : dix mille francs, vingt mille francs, ce que vous voudrez.

— Non, madame, je vous le donne.

— Eh bien ! oui, j'accepte ce don de vous, mon ami.

« Maintenant, venez... j'ai besoin d'embrasser mon mari.

En arrivant à l'hôtel, madame Descharmes prit le peintre par la main, et ils entrèrent ainsi dans le cabinet de l'ingénieur.

— Henri, dit-elle, reconnais-tu monsieur ?

— Je crois que oui : M. Albert Ancelin, l'auteur de *Rébecca à la fontaine*.

— Tu peux ajouter : notre meilleur ami.

— Je n'ai pas besoin d'explication, répondit M. Descharmes en serrant la main du peintre ; ma femme ne se trompe jamais ; monsieur Ancelin, vous êtes notre meilleur ami.

Alors il remarqua l'agitation d'Angèle et ses yeux rougis par les larmes.

— Qu'as-tu donc? lui demanda-t-il presque effrayé.

Elle se jeta à son cou en éclatant en sanglots. Puis, d'une voix entrecoupée, elle lui dit :

— M. Ancelin a retrouvé ma sœur !

XXV

UN ALLIÉ

Cette fois, M. Descharmes demanda des explications. Albert les lui donna. Angèle s'était affaissée dans un fauteuil et pleurait silencieusement, son mouchoir sur les yeux.

— Nous partirons ce soir, dit l'ingénieur. Voudrez-vous nous accompagner, monsieur Ancelin ?

— Oh! de grand cœur, répondit-il.

M. Descharmes s'approcha de sa femme et l'entoura de ses bras.

— Allons, lui dit-il, calme-toi, ne pleure plus...

— Folle ! folle ! gémit la jeune femme.

— Nous la guérirons.

— Oh! oui, n'est-ce pas, Henri ?

— Ai-je besoin de te dire que, pour cela, je donnerai, s'il le faut, toute notre fortune?

— Non, non, personne mieux que moi ne connaît ton grand cœur.

— Je ne sais pas lequel des deux est le plus digne de mon admiration, se disait Albert. Si le peuple, qui crie souvent contre les favoris de la fortune, les parvenus, voyait cela, ah! il apprendrait à aimer les gens riches !

Il passa le reste de la journée avec M. et madame Descharmes. Cependant il leur demanda une demi-heure pour aller chez lui changer de linge et de vêtements.

Il y trouva la mère Langlois.

— Je pars ce soir pour un jour ou deux, lui dit-il.

— Où vas-tu donc encore ?

— Je vous le dirai à mon retour.

— Et la dame de tantôt, qu'est-ce qu'elle te voulait?

— D'habitude, vous n'êtes pas si curieuse.

— Tu me fais des reproches?

— Mais non; cette dame veut que je fasse son portrait.

— Tu n'as pas refusé, j'espère ?

— Vous m'étonnez de plus en plus. Que j'aie répondu à cette dame oui ou non, qu'est-ce que cela peut vous faire?

— Tu as raison, Albert; seulement je tiens à savoir...

— Quoi?

— Si tu feras le portrait de cette dame.

— Certainement, je le ferai.

— Et elle viendra ici?

— Oui.

La mère Langlois regarda le plafond et poussa un long soupir.

— La voilà qui retombe en extase, pensa Albert.

Et il sortit en murmurant :

— Pauvre mère Langlois!

Chez M. Descharmes, on se mit à table à cinq heures. A six heures, la voiture attendait au bas du perron de l'hôtel, et à six heures et demie on était à la gare de Lyon.

Le lendemain matin, un carrosse de louage s'arrêtait devant le moulin de la Galloire.

A la vue d'Albert Ancelin, la meunière poussa des cris de joie, bientôt réprimés, lorsqu'elle vit descendre de voiture madame Descharmes et son mari.

— Chère madame, lui dit le peintre, puis-je reprendre possession, pendant un jour, de ma chambre au moulin ?

— La maison tout entière et ceux qui l'habitent sont à votre disposition, monsieur Albert.

Un quart d'heure après, la meunière, appelée par le peintre, entrait dans la chambre où les voyageurs venaient de s'installer.

— Ma chère hôtesse, dit le jeune homme, donnez-moi donc des nouvelles de la marquise.

— La marquise? fit-elle ; ah! c'est vrai, vous ne pouvez pas savoir...

— Quoi donc?

— Elle est partie.

Trois voix répétèrent comme un cri :

— Partie !...

— Oui, reprit la meunière, il y a de cela cinq jours. Ses parents sont venus la chercher...

— Ses parents! s'écria madame Descharmes incapable de se contenir.

Un coup d'œil de son mari la rendit plus calme.

— Quand je dis ses parents, continua la meunière, je veux dire un monsieur qui est venu au nom de la famille.

— Comment! fit le peintre, madames Desreaux a laissé emmener ainsi la marquise sans s'assurer que cet individu n'était pas un imposteur?

Si elle n'eût été soutenue par le regard de son mari, Angèle se serait évanouie.

— Monsieur Albert, répondit la meunière, madame Desreaux n'a rien pu dire. Le maire était là et aussi un commissaire de police.

Le mari et la femme tressaillirent en échangeant un regard.

— Oh! imfamie! pensa le peintre en cherchant un appui contre un meuble.

Les dernières paroles de la meunière avaient frappé sur son cœur comme un coup de massue.

Au bout d'un instant, il reprit :

— Ces gens-là ont-ils dit où ils l'emmenaient?

— Non. Pour le savoir, mademoiselle Claire, qui aimait tant la marquise et qui pleure tout le temps maintenant, la pauvre petite, a fait toutes sortes de démarches; mais elle n'a rien appris.

Il y eut encore un long silence pendant lequel Albert interrogea du regard M. et madame Descharmes.

Ils étaient consternés. Il semblait qu'ils n'eussent plus une pensée. Angèle, pâle comme une morte, déchiquetait impitoyablement, sous ses doigts crispés, la dentelle de son mouchoir de batiste.

— Chère madame, dit enfin le jeune homme en s'adressant à la meunière, puis-je compter sur vous?

— Oh! monsieur Albert! fit-elle d'un ton de reproche.

— Excusez-moi, dit vivement Albert, je sais que vous êtes une honnête femme. Voici ce que je vous demande : ne parlez à personne, pas même à votre mari, de la visite que madame, monsieur et moi nous avons faite aujourd'hui.

— Monsieur Albert, cela suffit; je serai muette.

Une heure après, les voyageurs s'éloignaient de Rebay.

Madame Descharmes, appuyée contre son mari qui la tenait dans ses bras, était secouée par des spasmes qui se succédaient rapidement.

Son désespoir était effrayant.

Silencieux et sombre, Albert Ancelin réfléchissait.

M. Descharmes cherchait à consoler sa femme.

— Où la chercher? disait-elle à chaque instant.

— Où? Partout, répondit M. Descharmes. A partir de demain, je me retire de toutes mes entreprises, je provoque une liquidation... Retrouver ta sœur sera mon dernier travail.

— Vois-tu, s'écria-t-elle en se redressant, le regard ardent chargé de haine, la main du misérable qui, autrefois, l'a séduite et perdue, sa main est là! Et je ne le connais pas!... Oh! qui donc me livrera le nom de cet homme?

Albert ressentit comme une commotion électrique. Il ouvrit la bouche pour lui crier : Moi!... Mais il se souvint de la promesse faite à madame de Presle. Il se tut.

— Si la marquise de Presle est l'auteur de cet enlèvement, se dit-il, et si elle refuse de me dire où est la sœur de madame Descharmes, je me tiendrai délié de mon serment et je parlerai.

Il entendit bien une voix qui lui cria :

— Et Edmée?

Mais cette voix fut aussitôt étouffée par une autre plus sonore : celle de sa conscience.

On arriva à Paris.

— Monsieur Ancelin, dit Angèle, vous restez notre ami et notre allié?

— Oui, madame. Et vous pouvez compter sur mon dévouement le plus complet.

Le lendemain, Albert Ancelin, dans une tenue de ville irréprochable, se présentait à l'hôtel de Presle, demandant à parler à madame la marquise.

Le domestique prit son nom et le fit entrer dans le grand salon, le priant d'attendre un instant.

Il était là depuis trois ou quatre minutes, lorsqu'une porte s'ouvrit, et mademoiselle de Presle se trouva devant lui.

— Ah! monsieur Ancelin! s'écria joyeusement la jeune fille.

D'un mouvement spontané, elle vint vivement à lui.

— Vous venez voir maman?

— Oui, mademoiselle.

— Oh! c'est bien gentil à vous de ne pas nous avoir oubliées!

— Il faudrait que j'eusse une bien mauvaise mémoire.

Albert était fort embarrassé et il ne savait vraiment que répondre à la charmante enfant.

Heureusement une femme de chambre vint rompre le dangereux tête-à-tête.

— Madame la marquise attend monsieur, dit la camériste.

— Monsieur Ancelin, vous reviendrez nous voir, n'est-ce pas? fit Edmée en ouvrant une porte derrière laquelle elle disparut.

— Oh! elle est adorable! se disait le jeune homme au moment où la femme de chambre l'introduisait dans le boudoir de la marquise.

Celle-ci, vêtue d'un long peignoir blanc, garni de riches malines, était assise sur une chaise longue. Elle se leva à demi pour saluer le peintre, puis elle lui indiqua un siége.

Albert, qui s'attendait à une réception moins cérémonieuse et surtout plus cordiale, resta un moment décontenancé. Mais voyant que la marquise attendait qu'il parlât, il se décida à rompre le silence.

— Madame la marquise, dit-il, je n'ai pas tardé, comme vous le voyez, à profiter de l'autorisation que vous m'avez donnée de venir vous voir.

— Aussi vous ai-je reçu, monsieur. Qu'y a-t-il pour votre service?



— Venez vite vous asseoir près de moi, que je vous remercie de votre inappréciable cadeau. (Page 120).

Son attitude calme et froide mécontenta le jeune homme.

— Il avait été convenu entre nous, madame, répondit-il d'un ton un peu sec, que vous me donneriez avis de tout ce que vous feriez pour la folle de Rebay.

— Eh bien, monsieur?

— Madame, reprit Albert de plus en plus animé, cette malheureuse a été enlevée presque violemment de la ferme des Sorbiers.

— Par sa famille, je sais cela.

— C'est ce que l'on croit à Rebay, madame la marquise, mais c'est un odieux mensonge !

— Vous êtes un peu vif, monsieur Ancelin ; j'ai su ce qui s'est passé par mon amie, la comtesse de Fourmies; la supposez-vous capable de mentir?

— Non. Elle a été trompée comme les autres, voilà tout. Mais vous, madame, il est impossible que vous ayez accepté cette fable comme la vérité. Et c'est pour cela que je viens vous demander où est actuellement celle qu'on appelait à la ferme la marquise...

— Mais je n'en sais rien, répondit madame de Presle avec un mouvement d'humeur ; adressez-vous à sa famille.

— Madame, répliqua Albert d'une voix grave, presque solennelle, la folle de Rebay n'a qu'une sœur. Et, bien qu'elle ignore ma démarche, c'est pour cette femme désespérée aujourd'hui, et en son nom, que je viens vous trouver.

A cette déclaration, la marquise se sentit comme étourdie; mais elle garda sa pose pleine de froideur.

— Je ne doute pas que vous ne disiez la vérité, reprit-elle. Alors je ne comprends plus rien à cette affaire.

— Oh ! madame, fit Albert d'un ton douloureux.

— Je croyais une chose, dit-elle vivement, vous m'assurez qu'elle est fausse ; je ne sais plus rien.

— Madame la marquise, reprit le peintre d'un ton ferme, la folle a été enlevée, voilà le fait réel. Pourquoi? Parce que quelqu'un avait intérêt à la faire disparaître.

— Vous ne me soupçonnez pas, je suppose ! s'écria-t-elle avec hauteur.

— Dieu me garde d'avoir jamais cette mauvaise pensée, répondit le jeune homme; mais il y a un coupable que Dieu connaît.

— S'il y a un coupable, monsieur, il faut le chercher. Je me suis intéressée un instant à cette malheureuse des Sorbiers, c'est vrai; mais suis-je ponr cela responsable de ce qui arrive? Je ne sais rien, je ne veux rien savoir.

— Madame la marquise oublie peut-être que j'étais à la ferme lorsqu'elle a été si vivement impressionnée, et que c'est dans mes bras qu'elle s'est évanouie.

— Je ne l'ai pas oublié, monsieur.

— Vous devez vous rappeler aussi que j'ai entendu certaines paroles...

— Oh ! les paroles d'une insensée !

— Vous ne pensiez pas ainsi sur l'avenue des Sorbiers, madame la marquise.

— La folle m'avait effrayée, j'avais l'esprit troublé... En vérité, j'étais folle moi-même et ne savais ce que je disais.

Le peintre baissa la tête.

— Et j'ai eu foi en cette femme! se dit-il.

Puis, après un court silence, il reprit :

— Madame la marquise doit se souvenir également qu'elle m'a fait faire une promesse.

— Une promesse, laquelle?

— De garder le secret des paroles d'une insensée, que j'avais entendues, répondit-il avec un sourire amer.

— Quoi! fit-elle avec surprise, je vous ai fait promettre cela? Voilà qui prouve combien j'avais l'imagination frappée, que je ne savais plus ce que je disais.

— D'après cela, madame, j'ai le droit de me dire que je ne vous ai rien promis.

La marquise tressaillit; mais, après un moment d'hésitation, elle répondit :

— Certainement, monsieur.

Albert la salua et se dirigea vers la porte.

La marquise se leva en disant :

— Adieu, monsieur.

Il se retourna; il voulait dire encore quelque chose. Mais, devant la froideur glaciale de la marquise, les paroles expirèrent sur ses lèvres.

Elle l'accompagna jusqu'au milieu du grand salon, puis elle rentra dans son boudoir. Elle se laissa tomber dans un fauteuil en murmurant :

— Bon et honnête jeune homme! Dans son âme loyale, que va-t-il penser de moi?...

Aussitôt, se redressant avec fierté, elle s'écria :

— Je ne pouvais pourtant pas, devant lui, accuser le marquis de Presle!

XXVI

PAUVRE MÈRE

Albert Ancelin, désireux d'être agréable à madame Descharmes et de lui procurer une satisfaction, donnait les dernières touches au portrait de Léontine Landais.

— Je le lui ai promis, se disait-il; demain je le lui porterai.

C'était le lendemain de sa visite à madame de Presle. Il était encore sous le coup de l'impression pénible qu'avaient fait naître en lui les paroles de la marquise et son attitude étrange. En vain, pour excuser la grande dame,

il cherchait à se tromper lui-même ; il la revoyait toujours froide, dédaigneuse, hautaine et, par cela même, pleine de fausseté.

Évidemment, elle devait savoir quelque chose; et, avec un parti pris qu'il trouvait misérable, elle n'avait voulu rien dire.

Bien qu'en le relevant de sa promesse la marquise lui eût laissé la liberté de parler et d'agir comme il l'entendrait, selon son inspiration, il était très-perplexe. En réalité, il savait bien peu de chose... Sur cela, seulement, pouvait-il baser une accusation? C'était grave, et il y avait matière à réfléchir sérieusement. Certes, il avait déjà beaucoup pensé à tout cela, il y pensait encore et il hésitait toujours.

— Je verrai, pensait-il; après tout, je puis bien attendre quelques jours ; un événement nouveau peut se produire...

La porte de l'atelier s'ouvrit. La mère Langlois entra.

Plus que jamais son regard étincelait. Il y avait une joie folle dans ses yeux, sur toute sa physionomie, et jusque dans deux petites boucles de cheveux qui volaient sur son front.

Elle dit, ou plutôt elle cria au jeune homme :

— Albert, Claire, c'est Henriette!

— Eh bien! la mère, je m'en doutais et je n'éprouve qu'une demi-surprise.

— Soit. Mais tu pourrais bien me féliciter, me sauter au cou...

— Oh! s'il ne faut que cela pour compléter votre bonheur...

Il l'embrassa.

— Un peu tiède, ce baiser-là, bijou, fit-elle.

— Faut-il que je recommence?

— Non, je garde maintenant mes joues pour ma fille. Je disais ça, Albert, parce que, depuis quelques jours, tu n'es plus le même.

— Vous vous trompez joliment.

— Je ne me trompe pas, je te connais si bien! Toi si gai, si rieur, tu deviens triste... tu rêvasses... A quoi? Ce doit être comme ça que l'amour vient aux garçons et aux filles. Moi, je n'en sais rien ; je peux dire comme la chanson :

L'amour, qué que c'est que ça?

— Mère Langlois, je crois que vous oubliez votre fille.

— Ma petite Henriette, allons donc! Quand je ne pense qu'à elle depuis dix-huit ans!... Je pars ce soir, je venais te le dire ; j'ai l'heure du chemin de fer; demain matin, je serai à Rebay. Enfin je vais la tenir dans mes bras, sur mes genoux... Oh! comme je vais me régaler de ses baisers!

— Vous la ramènerez à Paris, je suppose.

— Si je la ramènerai, je le crois bien! Le temps de faire un paquet de ses

hardes et nous revenons. Sa chambre est toute prête, une jolie chambre, va, comme beaucoup de grandes demoiselles n'en ont pas. Je ne te l'ai pas montrée, pas plus qu'à personne : j'avais mon idée... Aussitôt revenue à Paris, je m'occuperai de lui trouver un mari. Je veux qu'elle soit heureuse, mon Henriette. Et puis j'aime les petits enfants, je les ai toujours aimés. Mère, j'ai beaucoup souffert ; grand'mère, je me dédommagerai.

— Je vois que nous ne tarderons pas à faire la noce, dit Albert en souriant.

— Une belle noce, je te le promets ; tu en seras, si tu veux bien venir.

— Mais j'y tiens beaucoup.

— Il y aura un bal, et moi, qui n'ai jamais dansé de ma vie, je veux danser ce jour-là comme si j'avais encore mes seize ans.

— Nous danserons tous.

— C'est si bon, le bonheur, la joie ! Allons, reprit-elle, je m'en vais ; j'ai encore diverses choses à préparer, et je ne veux pas me mettre en retard pour l'heure du train.

Elle partit.

Le surlendemain, elle reparaissait chez le peintre.

Sa tête tombait sur sa poitrine, son regard s'était éteint, deux lignes humides et luisantes descendaient, de ses yeux, sur ses joues.

— Mon Dieu ! qu'avez-vous ? s'écria Albert.

Elle tomba sur un siége, et des sanglots déchirants s'échappèrent de sa gorge serrée.

— Mais que vous est-il donc arrivé ? demanda encore le jeune homme en s'asseyant près d'elle.

Elle secoua la tête et, d'un ton navrant, elle prononça ces mots :

— Perdue ! perdue !

— De qui parlez-vous ? Je vous en prie, répondez-moi !

— Albert, ta pauvre mère Langlois est la plus malheureuse de toutes les créatures.

— Il s'agit de Claire, de votre fille, de votre petite Henriette ?

— Oui.

— Oh ! n'aurait-elle pas voulu vous reconnaître ?

— Albert, je ne l'ai pas vue !

— Je ne comprends pas ; expliquez-vous.

— Eh bien, je vas te dire... elle n'est plus à Rebay.

— Partie ! exclama le peintre.

— Oui, partie la veille de mon arrivée.

— Mais elle a dit où elle allait ?

— Non. Voyons, dis-le, Albert, suis-je assez malheureuse ?...

— C'est épouvantable ! murmura le jeune homme.

« Et elle est partie ainsi, sans rien dire à personne, seule?...

— Non, pas seule; avec un homme.

— Un homme !

— Un beau garçon, tout jeune, un amant, disent les gens de là-bas.

Les bras du peintre tombèrent à ses côtés.

— O fatalité! dit-il.

— Tu le vois, Albert, c'est bien fini, je ne retrouverai plus jamais ma fille.

— Mais ce jeune homme, cet amant, puisqu'on le dit, doit être de Rebay ou des environs; on le connaît.

— Il n'est pas de ce pays-là ; il est de Paris.

— Alors votre fille serait à Paris?

— On le croit.

— Paris est grand ; mais, en cherchant bien, le hasard...

— Tu voudrais me consoler, l'interrompit-elle; mais c'est inutile. Albert, je n'ai plus d'espoir!

— Raisonnons un peu, la mère; Claire, ou plutôt votre fille, jouissait à Rebay d'une excellente réputation ; jamais elle n'a fait parler d'elle et tout le monde l'aimait.

— C'est ce qu'on m'a dit.

— Il me paraît donc impossible que dans un petit village, où tout se sait, tout se voit, elle ait pu entretenir des relations amoureuses avec un inconnu. Dès lors rien ne prouve qu'elle se soit fait enlever par un amant.

— Amant ou non, Albert, elle n'en est pas moins perdue! Un amant, ce serait pour moi un chagrin, mais pas un désespoir... D'ailleurs, aurais-je le droit de crier contre elle? Elle n'avait pas sa mère à aimer.... elle était seule, faible, sans défense. Elle me reviendrait au bras d'un amant, que je lui pardonnerais tout de suite... je les embrasserais tous les deux et je les marierais!

— Plus je réfléchis, moins je crois à un amant, reprit le peintre; les gens de Rebay à qui vous avez parlé ne savent rien et se sont trompés. Quoi qu'il en soit, Claire a des amis à Rebay, elle y retournera, ne serait-ce que pour revoir une ou deux amies de son enfance. Si elle ne fait pas ce voyage, elle écrira certainement bientôt. Nous pourrons ainsi savoir ce qu'elle fait, où elle se trouve. Personne à Rebay n'ignore maintenant que vous êtes la mère de Claire, que vous veniez la chercher.

— Tu dois te figurer les cris que j'ai jetés; j'ai mis tout le village en révolution.

— Eh bien! si votre fille a dit à une seule personne de Rebay où elle allait, elle sait aujourd'hui ou saura demain que sa mère existe, que sa mère l'adore, qu'elle est désespérée de ne pas l'avoir trouvée au village et qu'elle attend toujours le moment de lui ouvrir ses bras.

— Albert, mon fils, tu me rends la vie; Dieu veuille que tu dises la vérité !

— Espérons toujours, la mère; ce n'est que dans la mort qu'il n'y a pas d'espoir.

— Ah ! le doute est facile, quand on a été malheureuse comme moi.

— C'est pour cela que, croyant à la justice de Dieu, j'attendrais une récompense.

— Celle du paradis; après l'enfer sur la terre, je l'ai bien gagnée.

— Mère Langlois, quand me raconterez-vous votre histoire?

— Quand? Bientôt. Et la dame?

— Quelle dame?

— Madame Descharmes. Tu ne fais donc pas son portrait?

— Si, c'est convenu.

— Pourquoi ne vient-elle pas?

— Elle a réfléchi; elle veut attendre encore un mois ou deux.

— Ah! c'est long.

— Vous aviez donc quelque chose à lui dire, à cette dame?

— Oui.

— Pourquoi n'allez-vous pas la trouver chez elle?

— Je n'ose pas.

— C'est la première fois que je vous entends prononcer ce mot-là. Eh bien! dites-moi ce dont il s'agit, je ferai votre commission. Je dîne ce soir chez M. Descharmes.

— Ah! tu es donc bien avec lui?

— M. et madame Descharmes sont les plus nobles et les plus dignes que je connaisse, et je suis fier qu'ils me traitent en ami.

La mère Langlois resta un instant rêveuse.

— Ainsi, reprit-elle, tu dînes chez eux ce soir?

— Je vous l'ai dit.

— Eh bien ! dans la soirée, veux-tu demander à M. Descharmes s'il n'a pas connu autrefois une pauvre ouvrière du nom de Pauline Langlois?

— Mère Langlois, est-ce vous qui vous appelez Pauline?

— Oui.

— Je ferai cette question à M. Descharmes.

XXVII

C'EST LUI!

Un peu avant cinq heures, Albert Ancelin arrivait chez M. Descharmes.

Il trouva Angèle seule dans le petit salon.

— Comme vous êtes aimable d'être venu de bonne heure! Venez vite vous asseoir près de moi, que je vous remercie de votre inappréciable cadeau ; il me semble que c'est une partie de ma sœur elle-même que vous m'avez donnée. J'ai placé son portrait dans ma chambre, en face de mon lit, afin que je puisse le voir le soir avant de m'endormir, et le matin à mon réveil. Là il ne sera vu d'aucun étranger, et il n'appartiendra qu'à mon mari et à moi, jusqu'au jour où, si Dieu le permet, ma sœur entrera dans cette maison.

« J'ai couru toute la journée, je suis brisée... Nos meilleurs amis vont se mettre en campagne, les recherches seront actives. De son côté, mon mari a vu deux ministres. Mais nous avons suivi votre conseil; nous sommes censés agir au nom de quelqu'un; on ne se doutera pas que nous sommes les seuls et véritables intéressés au succès de ces recherches.

— Je crois cela très-prudent, madame; l'incognito doublera votre puissance d'action.

— Et puis nous allons lutter contre un ennemi caché luttant dans l'ombre; s'il nous connaissait, les armes ne seraient pas égales.

Elle regarda la pendule.

— Cinq heures, fit-elle, et voilà déjà la nuit!

— Aujourd'hui, le temps est sombre, répondit Albert. Est-ce que M. Descharmes n'est pas rentré encore?

— Oh! il y a plus d'une heure. Il est dans son cabinet, causant d'affaires avec M. le marquis de Presle.

Albert sursauta dans son fauteuil.

— Est-ce que vous êtes liés avec la famille de Presle? demanda-t-il.

— Je n'ai jamais vu la marquise, ni sa fille qu'on dit adorable. Une seule fois le jeune comte de Presle a accompagné ici son père, qui vient voir de temps à autre M. Descharmes. Nous ne connaissons pas autrement cette famille. Le marquis a un intérêt dans une ou deux entreprises de mon mari. Les grands seigneurs d'aujourd'hui ne dédaignent pas de placer leur argent dans l'industrie, afin d'augmenter leurs revenus.

— Vous êtes sûre qu'il n'y a pas d'intimité réelle entre M. Descharmes et le marquis?



Aussitôt la jeune femme se redressa superbe d'énergie. (Page 123.)

— Les amis de mon mari sont les miens, monsieur Ancelin.

— Alors il est peu probable que le marquis connaisse votre nom de demoiselle.

— Je ne le suppose pas. Mais quel intérêt aurait-il à le connaître?

— Je ne sais, madame...

— Monsieur Ancelin, dit-elle en le regardant fixement dans les yeux, il y a sous votre front une pensée que vous me cachez; je devine sur vos lèvres des

paroles que vous n'osez pas prononcer. Vous connaissez le marquis de Presle ?

— Je ne l'ai jamais vu, madame.

— Je le crois, mais la pensée que vous me cachez est toujours là.

— Oui, madame, elle est toujours là depuis notre retour de Rebay. Si j'ai hésité à parler, si j'hésite encore en ce moment, c'est que je trouve à le faire une grande gravité.

— Vous avez confiance en moi, monsieur Ancelin, et vous savez que je suis incapable d'abuser de votre confidence.

— Oui, madame. Du reste, il ne s'agit que d'un doute, d'une présomption... Je me garderai bien d'être affirmatif...

— Vous pouvez achever, monsieur Ancelin, j'ai à peu près deviné : vous avez pensé que le marquis de Presle pouvait être cet homme ou plutôt ce misérable que je dois poursuivre de ma colère, de ma haine, de ma vengeance !... Mais vous avez un indice; lequel ?

— Presque rien, madame : le nom du marquis prononcé par votre malheureuse sœur dans un moment de surexcitation.

— Ma sœur, qu'on appelait la marquise, a nommé cet homme, et vous dites que cela n'est rien, monsieur Ancelin ; mais c'est tout, c'est tout ! s'écria-t-elle en se dressant sur ses jambes.

Sa main se posa sur un timbre qui sonna trois fois.

Un domestique parut à une des portes du salon.

— Priez madame Hubert de descendre, lui dit madame Descharmes ; je veux lui parler à l'instant même.

Le domestique disparut.

— Monsieur Ancelin, reprit Angèle en se tournant vers le jeune homme, madame Hubert était concierge de la maison où demeurait ma sœur, rue de Savoie. Je l'ai prise à mon service et lui ai confié le soin de ma lingerie.

Madame Hubert parut. C'était une femme d'environ cinquante-cinq ans.

— Madame a besoin de moi ? demanda-t-elle.

— Oui, répondit madame Descharmes en prenant divers papiers sur une table. M. Descharmes est dans son cabinet, vous allez lui porter ces papiers de ma part. Il y a une personne avec lui, vous la regarderez bien, puis vous reviendrez ici. Allez, ma bonne, allez !

Trois minutes d'attente fiévreuse s'écoulèrent. La jeune femme restait debout, le bras appuyé sur la tablette de la cheminée. Tous deux gardaient le silence.

La femme de charge reparut. Elle s'avança jusqu'au milieu du salon, puis, d'une voix ferme, elle fit entendre ces deux mots :

— C'est lui !...

— Merci, répondit Angèle.

Madame Hubert se retira.

Aussitôt la jeune femme se redressa superbe d'énergie. Deux flammes s'allumèrent dans ses yeux et son regard fut terrible.

— Dieu vengeur, s'écria-t-elle, c'est toi qui me livres cet homme !

Albert Ancelin sentit un frisson dans tous ses membres. Il ne comprenait pas comment tant de haine, à côté des plus nobles sentiments, avait pu naître dans le cœur pétri de bonté de cette jeune femme.

Elle s'était replacée dans son fauteuil et il l'entendit murmurer :

— Y a-t-il un supplice qui soit à la hauteur du crime de cet infâme?...

Un instant après, M. Descharmes entra dans le salon ; il donna une poignée de main à Albert et, sur l'invitation d'un domestique, on passa dans la salle à manger.

Le dîner fut presque silencieux. M. Descharmes et Albert échangèrent quelques paroles. Angèle paraissait absorbée dans ses pensées. Son mari la regardait souvent à la dérobée et avec une nuance d'inquiétude.

Lorsque le domestique chargé du service se fut retiré, après avoir mis les desserts sur la table, M. Descharmes posa le bout de ses doigts sur le front de sa femme en disant :

— Ai-je le droit de demander ce qui se passe en ce moment dans cette jolie tête?

— Mon ami, répondit Angèle, nous venons de faire, monsieur Ancelin et moi, une importante découverte.

— Ah ! Et quelle est cette découverte?

— Henri, tu causais tout à l'heure dans ton cabinet avec notre plus cruel ennemi.

— Comment cela ? s'écria M. Descharmes.

— Le marquis de Presle est l'homme qui a perdu ma sœur.

L'ingénieur se tourna vers Albert avec effarement.

Le peintre resta silencieux.

— Ce que tu me dis là est bien grave, Angèle. Il ne faut pas te laisser emporter par l'ardeur de ton imagination et accuser si vite, peut-être un innocent.

— Henri, j'ai des preuves.

— C'est différent, je t'écoute.

— Devant M. Ancelin, ma sœur l'a nommé. Mais ce n'est pas tout; madame Hubert est entrée dans ton cabinet pendant que tu causais avec le marquis.

— Oui, et je n'ai pas compris pourquoi tu m'envoyais ces papiers.

— Le comprends-tu, maintenant?

— Oui. Eh bien?

— Madame Hubert l'a reconnu.

— Oh! fit M. Descharmes en inclinant sa tête vers la table.

— Henri, reprit Angèle, veux-tu, dans cette circonstance, me laisser agir comme je l'entendrai?

— Je ne t'ai jamais rien refusé.

— Merci, mon ami; mais sois tranquille, je ne trahirai pas ta confiance.

— Que veux-tu faire?

— Je ne le sais pas encore.

— Dès demain, j'écrirai au marquis de Presle que toutes relations sont rompues entre nous.

— Henri, voilà précisément ce qu'il ne faut pas faire. Une telle déclaration l'étonnerait, lui donnerait des soupçons, il finirait par en découvrir la cause. Veux-tu donc qu'il échappe à ma vengeance?

— Pourquoi ne pas aller à lui le visage découvert et lui réclamer ta sœur?

— Il nierait, Henri, il nierait tout. Pourquoi aurait-il fait enlever ma sœur de la ferme, s'il n'avait pas intérêt à la faire disparaître, à la cacher, à la tuer peut-être? Non, avec cet homme il faut employer la ruse.

« Tes relations avec lui continueront comme par le passé; je désire même qu'il s'établisse entre vous une plus grande intimité.

— Tu me demandes là une chose impossible maintenant.

— Tu es trop loyal pour savoir tromper, je le sais; enfin tu feras ce que tu pourras. Je veux changer notre genre d'existence, Henri; jusqu'à présent nous avons vécu très-retirés, ne recevant ici que nos amis, tes intimes. Mais cet hiver je veux de grandes réunions; je donnerai, ou plutôt nous donnerons des fêtes splendides dont parlera tout Paris. Quelque emploi qu'on fasse de son argent, du moment qu'on le dépense, il est utile au pays.

— Angèle, je crois deviner ta pensée; tu veux jouer un rôle terrible et dangereux... Ah! prends garde, mon amie, prends garde!

— Henri, pour la première fois, douterais-tu de ta femme?

— Jamais!

Elle se leva, elle lui prit la tête dans ses mains et lui mit un baiser sur le front.

— Va, dit-elle avec des larmes dans les yeux, je suis forte, je t'aime!

Ils passèrent dans une pièce à côté pour prendre le café.

— Monsieur Ancelin, dit Angèle, dans quinze jours je donnerai ma première grande soirée.

— Vous en serez la reine de beauté, madame, répondit le jeune homme.

— Vous pensez, alors, que d'autres que mon mari peuvent me trouver jolie?

— Tout le monde, madame.

— Je vous crois, car vous n'êtes pas un flatteur, vous, monsieur Ancelin.

— Monsieur Descharmes, dit Albert, j'ai une question à vous adresser et il ne faut pas que je l'oublie.

— Surtout si je peux vous répondre. De quoi s'agit-il?

— Avez-vous connu autrefois une ouvrière du nom de Pauline Langlois?

M. Descharmes laissa tomber sa tasse, dont le café se répandit sur la nappe.

— Pauline ! s'écria-t-il, Pauline ! Est-ce qu'elle existe encore?

— Oui, monsieur; mais je ne sais si je dois...

— Oh! parlez, monsieur Ancelin, parlez... vous saurez tout à l'heure pourquoi nous sommes si émus, dit madame Descharmes.

— C'est Pauline Langlois elle-même qui m'a prié de faire cette question à votre mari, madame.

— Ainsi vous la connaissez? demanda vivement M. Descharmes.

— Depuis longtemps, et je dois ajouter que j'ai pour cette digne femme une affection presque filiale, car, lorsque j'ai eu le malheur de perdre ma mère, c'est elle, en quelque sorte, qui l'a remplacée près de moi. Mais vous l'avez vue, madame; c'est elle qui vous a ouvert la porte le jour où vous m'avez fait l'honneur de venir chez moi.

— Oui, oui... je me souviens de son air singulier quand je lui ai eu dit mon nom. Ah! monsieur Ancelin, vous jouez vis-à-vis de nous le rôle de la Providence!

XXVIII

NOUVELLE SURPRISE

M. Descharmes raconta au jeune peintre les relations qu'il avait eues avec Pauline Langlois, lorsque, jeune ouvrière, elle demeurait rue Saint-Anne, et comment il lui avait confié un jeune enfant trouvé par lui sur une route.

— La disparition de Pauline, continua-t-il, a toujours été pour moi un mystère, et mon ignorance sur son sort et sur celui de l'enfant une grande douleur, que ma femme a partagée.

« Enfin, grâce à vous, qui jouez ici, comme le dit Angèle, le rôle de la Providence, nous savons que Léontine Landais existe, nous connaissons l'homme qui l'a précipitée dans un abîme... Grâce à vous, nous retrouvons Pauline Langlois, et par elle nous découvrirons peut-être ce qu'est devenu ce pauvre petit être que Dieu avait placé sur mon chemin et envers lequel je ne me trouve pas quitte, car en le recueillant je m'engageais à veiller sur son enfance, à protéger sa jeunesse.

— Madame Langlois ne m'a jamais dit un mot de cet enfant, répliqua Albert; mais elle m'a souvent parlé de sa fille...

— Elle a une fille ! s'écria M. Descharmes.

— Oui, mais cette fille, elle l'a perdue quelques jours après sa naissance, par suite d'un événement que je ne connais pas encore, et qui remonte à dix-huit ans.

— Il y a, en effet, environ dix-huit ans qu'elle a quitté la rue Sainte-Anne, dit M. Descharmes. Et elle a une fille... Tout cela est étrange. Langlois est son nom de famille ; cela indiquerait qu'elle n'était pas mariée.

— Je le crois, car elle n'a jamais parlé d'un mari qu'elle aurait eu.

— Revenons à sa fille. Vous dites qu'elle l'a perdue?...

— Perdue, retrouvée il y a quelques jours et perdue de nouveau.

M. et madame Descharmes poussèrent une exclamation de suprise.

— Il y a des hasards si extraordinaires, poursuivit Albert, qu'on les croirait créés par la puissance divine. La fille de Pauline Langlois, trouvée je ne sais où, fut placée par les soins de l'Assistance publique dans ce même village de Rebay où, un an auparavant, votre pauvre sœur, madame, avait été recueillie par des paysans. Enfin la fille de Pauline Langlois est cette demoiselle Claire dont je vous ai entretenue, qui a été élevée par celle qu'on appelait la marquise et qui avait pour votre sœur cette touchante affection dont vous a parlé l'autre jour la meunière de la Galloire.

— Oh! monsieur Albert, c'est Dieu qui a voulu cela, nous devons le croire!

— Cette jeune fille n'est donc plus à Rebay? demanda M. Descharmes.

— Après une attente de dix-huit ans, sa mère est partie avant-hier pour Rebay, ivre de joie, en pensant qu'elle allait embrasser son enfant. Je l'ai revue ce matin, désolée, désespérée... Elle n'a pu retrouver Claire au village ; la jeune fille était partie brusquement, sans rien dire, accompagnée, paraît-il, d'un jeune homme inconnu dans le pays.

— Oh! la pauvre mère! s'écria madame Descharmes ; sa douleur doit être horrible!

— Elle est anéantie, écrasée... Il faut qu'elle ait une force surhumaine pour avoir résisté à ce terrible et dernier coup.

— Mon cher ami, tout ce que vous venez de nous dire est tellement étrange et incompréhensible pour moi, reprit M. Descharmes, que ma pensée s'y perd. Pour l'instant, je renonce à comprendre. Quand pensez-vous que nous pourrons voir madame Langlois?

— Dès demain, si vous le désirez.

— Le plus tôt sera le meilleur.

— Alors demain je vous l'enverrai. A quelle heure pourrez-vous la recevoir?

— Que faites-vous demain, monsieur Ancelin?

— Rien, si vous avez besoin de moi.

— Voulez-vous accompagner ici madame Langlois?

— Certainement.

— Ma voiture vous prendra chez vous à deux heures.

— J'aurai prévenu madame Langlois; nous attendrons.

— Nous nous enfermerons dans mon cabinet, et jusqu'à l'heure du dîner nous aurons le temps de causer.

Le lendemain, la mère Langlois arriva chez le peintre un peu plus tôt que d'habitude.

Ses yeux étaient encore plus fatigués et plus rouges que la veille. On devinait qu'elle avait passé une nouvelle nuit sans dormir et à verser des larmes.

— Tu as dîné hier chez M. Descharmes? lui dit-elle.

— Oui, et j'y suis même resté jusqu'à minuit.

— Ah! c'est bien, fit-elle.

Il devina qu'elle craignait de l'interroger.

— Je n'ai pas oublié la fameuse question, dit-il.

— Qu'a-t-il répondu?

— Qu'il avait beaucoup connu une jeune ouvrière du nom de Pauline Langlois qui demeurait alors rue Sainte-Anne.

— Albert, c'est lui, c'est Henri Descharmes! Et c'est tout ce qu'il t'a dit de moi?

— Non; nous avons parlé de vous longtemps.

— Ah! il a dit que j'étais une coquine, une misérable, n'est-ce pas?

— Ce qu'il m'a dit de vous est absolument le contraire.

— Vrai, tu ne me trompes pas! s'écria-t-elle en pleurant; il est donc toujours le même : bon et généreux! Oh! le noble cœur! Ce n'est pas la fortune qui peut changer cet homme-là!... Lui as-tu dit que j'avais une fille?

— Oui; il en a paru fort étonné.

— Je crois bien; il ne savait rien, je lui avais tout caché.

— Nous avons parlé aussi d'un autre enfant, un petit garçon.

— Mon Dieu! gémit-elle, et je ne peux pas le lui rendre. Perdu comme ma fille!

Elle se prit à sangloter.

Au bout d'un instant, elle reprit :

— Si je pouvais le voir, lui parler, il ne m'en voudrait plus, il verrait que ce n'est pas de ma faute; je lui dirais tout ce qui m'est arrivé et il me pardonnerait.

— Vous pouvez être tranquille, vous le verrez.

— Je le verrai, tu en es sûr?... Où?

— Chez lui.

— Il voudra bien me recevoir?

— Voyons, n'étiez-vous pas son amie?

— Autrefois, quand il n'était qu'ouvrier; aujourd'hui, il est marié et riche à plusieurs millions; c'est toi qui me l'as dit.

— Ne disiez-vous pas aussi, tout à l'heure, que la fortune ne pouvait changer un homme d'un grand cœur comme M. Descharmes?

— Tu as raison, Albert, il ne me repoussera pas.

— Du reste, reprit le jeune homme, il a le plus vif désir de vous revoir, et il vous attend aujourd'hui même à deux heures.

— Albert, je n'oserai jamais...

— Et si je vous accompagne ?

— Tu le voudras bien?

— Et si la voiture de M. Descharmes vient vous chercher?

— Albert, tu te moques de moi?

— Non, tout cela est la vérité : j'ai promis à M. Descharmes de vous accompagner et sa voiture viendra nous prendre à deux heures. Il faudra, pour la circonstance, mettre votre plus belle toilette.

— Oh! tu verras, tu seras content de moi.

A une heure, la mère Langlois revenait chez le peintre.

Elle avait sorti de son armoire sa plus belle robe, une robe de soie noire qu'elle n'avait peut-être pas mise depuis douze ans. Une rotonde de velours et un chapeau qu'elle venait d'acheter complétaient son ajustement.

— Suis-je à ton goût? demanda-t-elle au jeune homme.

— Vous êtes très-bien.

Albert remarqua que, pour la première fois depuis qu'il la connaissait, elle n'avait pas son cabas à son bras.

A deux heures précises, le coupé de M. Descharmes s'arrêta devant la porte de la maison.

— Partons, dit le jeune homme.

La mère Langlois respira fortement.

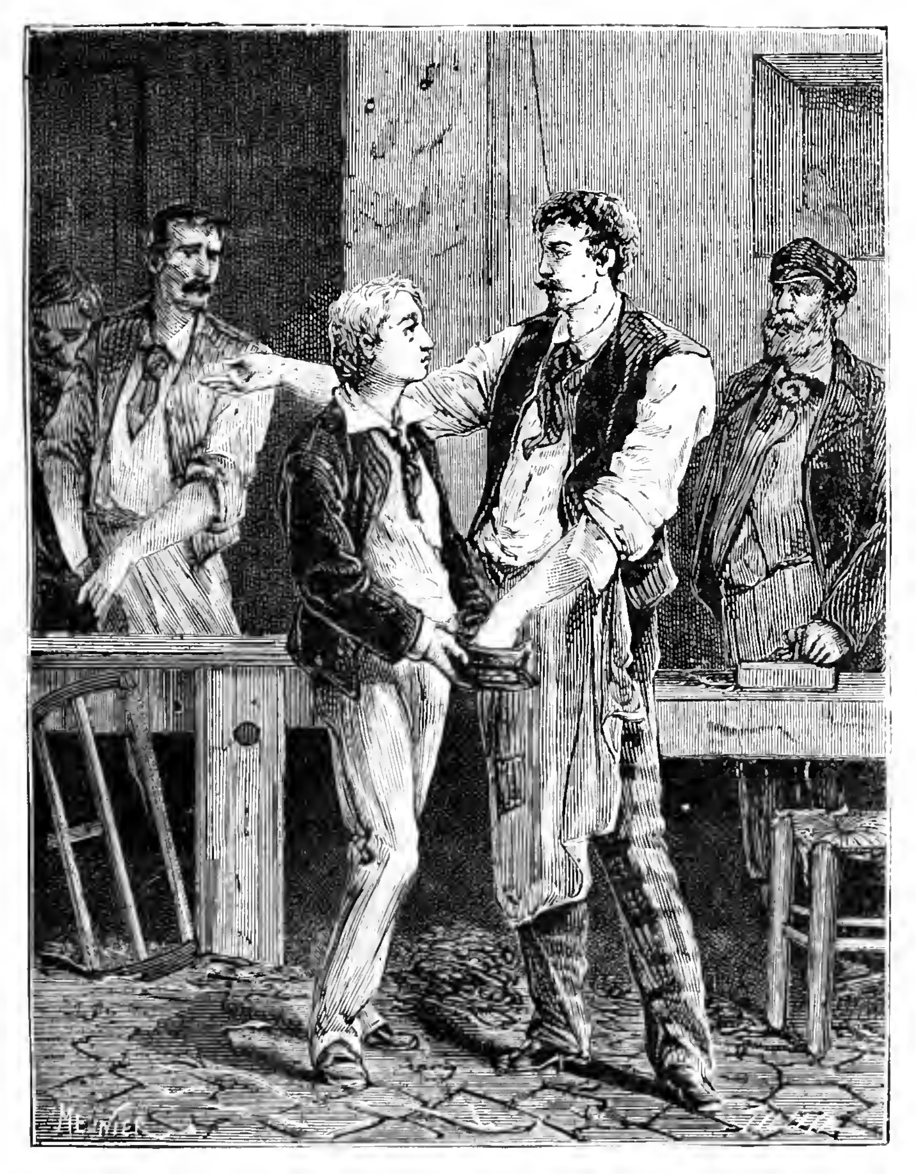
— Oh! comme mon cœur bat! dit-elle.

XXIX

LA FRATERNITÉ

Le faubourg Saint-Antoine est depuis longtemps devenu célèbre. En dehors du rôle important qu'il a joué dans nos révolutions, c'est de ce quartier de Paris, si actif et si industrieux, que sortent ces admirables ouvrages, chef-d'œuvre de l'ébénisterie française.

Le faubourg Saint-Antoine ne travaille pas seulement pour Paris et la France; il exporte dans le monde entier les produits de son industrie spé-



La collecte terminée, l'apprenti avait recueilli vingt francs. (Page 131.)

ciale. C'est le quartier animé, vivant et le plus travailleur de la grande cité. Partout, du matin au soir, on y entend le bruit des scies, des rabots et des marteaux.

Il y a là une énorme agglomération d'individus ; mais parmi cette fourmilière d'hommes, de femmes et d'enfants, il y a toute une population cosmopolite qui se renouvelle d'année en année ; ce sont les apprentis et ouvriers du compagnonnage qui, avant de devenir maîtres et d'aller s'établir chez eux,

viennent passer un certain temps dans l'atelier d'un patron du faubourg, afin d'y apprendre l'art de fabriquer les pièces diverses qui composent un ameublement.

Or, un jour, les braves compagnons d'un des principaux ateliers du faubourg accomplirent un de ces actes d'admirable charité qui prouvent tout ce qu'il y a de bon, de généreux et souvent de grand dans les classes laborieuses, ainsi que l'esprit de solidarité et de fraternité qui les anime.

Nous ne dirons pas ici ce que furent les épouvantables journées de juin 1848. Tout le monde connaît ces faits douloureux et sanglants; ils appartiennent à l'histoire.

Le 25 juin, un prêtre admirable dont la mémoire restera à jamais vénérée, pleurant devant tant de sang inutilement répandu, pénétrait à l'entrée du faubourg Saint-Antoine, avec l'intention de parler aux combattants égarés et de faire cesser la lutte fratricide. Mais il n'eut pas le temps de prononcer une parole, une balle lui traversa les reins.

Une femme, qui était à une fenêtre, tenant dans ses bras un jeune enfant, le vit tomber.

— Oh! s'écria-t-elle avec douleur, monseigneur est mort!

Le mari de cette femme, qui n'était pas dans les rangs des insurgés, s'élança dans l'escalier et descendit dans la rue pour porter secours au blessé. Aussitôt une balle l'atteignit en pleine poitrine et il tomba mort aux pieds de l'archevêque de Paris.

A cette vue, sa femme, qui l'avait suivi, poussa un cri perçant. Et comme elle se précipitait vers lui, plusieurs hommes tombèrent encore autour de Mgr Affre, et son petit enfant fut tué dans ses bras.

La malheureuse poussa un second cri rauque, horrible, et tomba sans connaissance sur les corps sanglants de son mari et de son enfant.

Un mois plus tard, plusieurs ateliers du faubourg s'étaient rouverts; les ouvriers reprenaient la varlope. Ils ne se retrouvaient pas tous : beaucoup s'étaient enfuis de Paris, d'autres avaient été faits prisonniers les armes à la main, la déportation les attendait, et un certain nombre avaient été tués.

Parmi ces derniers, les ouvriers d'un des principaux ateliers regrettaient vivement leur camarade Pigaud, un excellent ouvrier, un cœur d'or, qui était aimé et estimé de tous.

A ceux qui l'ignoraient encore, ils racontaient comment Pigaud, qui n'avait pas voulu se laisser entraîner par les insurgés, avait été tué en voulant porter secours à l'archevêque de Paris; et comment aussi, au même instant, son pauvre petit enfant, âgé de six mois, avait été tué dans les bras de sa mère.

Alors le plus ancien ouvrier de l'atelier prit la parole.

— Maintenant, dit-il, la femme de Pigaud est malade, et probablement restera encore longtemps sur son lit. Après un si grand malheur, elle pouvait

mourir du coup... Moi et un autre, nous n'avons pas voulu qu'on la menât à l'hôpital. J'ai installé ma fille aînée près d'elle pour la soigner. Par bonheur, il lui restait une centaine de francs des économies de Pigaud. Mais cent francs, ce n'est pas le diable et ça ne pouvait pas toujours durer... Aujourd'hui, les enfants, madame Pigaud, la veuve de celui qui fut notre ami à tous, qui nous a si souvent aidés de ses conseils et de sa bourse, est tout à fait sans ressources. Voyons, dites, pouvons-nous la laisser mourir de misère?... Non, non, car nous serions des sans-cœur!

« Les colères et les haines paraissent apaisées pour longtemps, si ce n'est pour toujours; voici que nous travaillons; eh bien! les ouvriers du faubourg, apprentis et compagnons, prouveront qu'ils savent se souvenir et qu'ils ont du cœur, n'est-ce pas, les enfants? Ils n'abandonneront pas la veuve de leur pauvre camarade Pigaud, tous lui viendront en aide... Compagnons, êtes-vous de mon avis?

— Oui, répondirent les ouvriers.

— Allons, c'est bien, je vois que je ne me suis pas trompé en comptant sur vous,

« Toi, continua-t-il en s'adressant à un jeune apprenti, prends ta toque, et, à commencer par moi, tu vas faire le tour des établis. Tiens, voilà deux francs à la quête. »

La collecte terminée, l'apprenti avait recueilli vingt francs.

— Compagnons, reprit le vieil ouvrier, je suis content de vous. Ce soir et demain, nous nous chargerons de faire faire une quête semblable dans tous les ateliers; il faut que toutes les coteries participent à l'œuvre commune des braves ouvriers du faubourg.

Un peu plus tard, la maladie de la veuve Pigaud se prolongeant, les ouvriers formèrent une société, sous la présidence d'un contre-maître, et s'engagèrent, au nombre de cent vingt, à laisser sur leur paye de chaque quinzaine, dix sous pour la pauvre veuve.

Grâce à l'initiative et à la générosité des anciens camarades de son mari, la malheureuse femme n'avait plus à redouter les étreintes terribles de la misère; mais elle restait toujours faible, languissante, incapable de se livrer à un travail quelconque. Si elle ne parlait plus guère de son mari, il n'en était pas de même de son enfant, elle le réclamait sans cesse et l'appelait avec des cris déchirants.

— La tête est maintenant plus malade que le corps, disait le vieux médecin qui la soignait; elle devient monomane. Pour la guérir, il faudrait lui donner un enfant.

Un jour on parla de cela dans l'atelier que nous connaissons.

— Tiens, fit un compagnon nouvellement embauché, elle est encore jolie...

Et, riant bestialement, il se permit d'abominables plaisanteries.

Il n'avait pas achevé qu'il reçut en pleine figure, de son plus proche voisin, le coup de poing le mieux appliqué du monde.

Non-seulement on l'expulsa immédiatement de l'atelier, mais il fut mis à l'index dans tout le faubourg et obligé d'aller chercher du travail ailleurs.

Trois jours après, il y eut une réunion de la société.

Un ouvrier fit en ces termes la proposition suivante :

— Camarades, selon le dire du médecin qui soigne madame Pigaud, notre sœur à tous, il lui faudrait pour se guérir un enfant à aimer. Je propose à la coterie d'adopter un enfant pour le donner à la veuve de notre pauvre ami Pigaud. Une fois rétablie, elle reprendra son travail et gagnera pour elle vivre. Notre société continuera à fonctionner, et ce que ses membres faisaient pour la veuve, ils le feront pour l'enfant. Nous sommes ici, pour la plupart, tous garçons. Est-ce donc si lourd, pour nous tous, d'élever un enfant? Si vous le voulez, la cotisation des pères de famille sera diminuée et celle des garçons, qui n'ont pas charge, augmentée d'autant.

Le père de quatre enfants se leva.

— Ceci, dit-il, est en dehors de l'idée de notre société ; si la proposition de notre camarade est acceptée, les pères de famille feront autant que les célibataires, c'est leur droit.

— Bravo! crièrent une trentaine de voix.

— Eh bien! je retire ma phrase, reprit l'orateur.

— Continuez, continuez.

— Il pourra arriver que le départ de quelques-uns d'entre nous éclaircisse nos rangs ; mais les bons compagnons ne manquent pas dans le faubourg ; nous n'aurons que l'embarras du choix pour les remplacer.

« Reste à savoir comment nous trouverons l'enfant. Hélas! camarades, continua-t-il d'un ton plus grave, la chose est malheureusement trop facile. Le choléra, cette affreuse épidémie, a reparu dans Paris. Il frappe à tort et à travers des coups impitoyables, et c'est surtout dans la classe ouvrière qu'il choisit ses victimes. Chaque jour il fait de nombreux orphelins. L'hospice des Enfants-Trouvés regorge de ces pauvres petits malheureux, qui n'ont plus ni père, ni mère, ni parents, ni amis, et dont le dernier refuge doit être la charité. C'est là que nous trouverons un enfant pour la veuve Pigaud. »

Les nobles paroles de l'ouvrier furent unanimement applaudies.

La délibération ne dura pas longtemps.

L'assemblée se leva en masse pour adopter la proposition.

Le vieil ouvrier qui, le premier, était venu en aide à la veuve, demanda à être désigné pour accompagner, le lendemain, la veuve Pigaud à l'hospice.

— Cette mission t'appartient de droit, répondit le président. Toutefois, je consulte l'assemblée. Êtes-vous de mon avis, camarades ?

Une explosion de oui retentit.

Et les membres de la fraternelle société se séparèrent.

Le lendemain, vers trois heures de l'après-midi, un fiacre s'arrêtait devant la porte de l'hospice des Enfants-Trouvés. Madame Pigaud et l'ouvrier délégué par la société du faubourg en descendirent.

En même temps qu'eux, un homme portant un grand panier d'osier, recouvert d'une étoffe de percale verte, entrait à l'hospice.

Dans le panier, il y avait deux enfants : l'un qu'on pouvait croire âgé d'un an, car il était déjà fort et robuste; l'autre ne devait pas avoir plus de quinze jours.

La veuve Pigaud prit le plus grand dans ses bras et se mit à le couvrir de baisers.

— Oh ! c'est celui-là, dit-elle tout bas à l'ouvrier, je ne m'en sépare plus.

Mais, avant d'emporter l'enfant, il y avait des formalités à remplir. On les fit entrer dans un bureau, où ils se trouvèrent en présence de deux employés de l'établissement.

XXX

RÉVÉLATION

Les deux enfants étaient envoyés à l'hospice par le commissaire de police du quartier Bourg-l'Abbé. Mais le rapport de ce fonctionnaire ne disait presque rien.

Le matin, vers dix heures, un individu, qui devait être un ouvrier ou un homme de peine avait apporté les enfants au bureau du commissaire; ils étaient enveloppés dans une couverture de laine.

Le commissaire de police avait été obligé de s'absenter pour affaires de service; il n'y avait au bureau que deux employés du commissariat et, dans la pièce d'entrée, le garçon de bureau.

L'homme avait posé les enfants sur le parquet et avait dit :

— Je vous apporte deux enfants qui n'ont plus de parents, la mère est morte du choléra.

Puis, sans attendre pour donner les renseignements qu'on allait lui demander, il s'était retiré précipitamment. Un employé et le garçon de bureau s'élancèrent à sa poursuite ; mais déjà il avait disparu.

Le commissaire de police étant rentré peu de temps après, constata que les langes des enfants étaient marqués des initiales P. L.

Sur ce faible indice, malheureusement insuffisant, il s'était aussitôt livré à une enquête dans le quartier, laquelle n'avait rien fait découvrir.

Il pensait que les deux enfants étaient le frère et la sœur.

L'ouvrier exposa aux employés de l'hospice la raison de leur présence dans l'établissement, et demanda que l'enfant, que madame Pigaud tenait toujours dans ses bras, lui fût confié.

Il parla de l'honorabilité de la veuve ; il raconta dans quelle triste circonstance elle avait perdu en même temps son mari et son enfant, et comment une association d'ouvriers du faubourg s'était chargée de pourvoir à toutes les dépenses qui seraient faites pour l'enfant, jusqu'au jour où, devenu un homme, il pourrait travailler et se suffire à lui-même.

On prit le nom et l'adresse de l'ouvrier, le nom et l'adresse de la veuve, et celle-ci emporta le petit garçon.

Le médecin ne s'était pas trompé. A partir de ce jour, où un enfant venait de lui être donné, la santé de madame Pigaud s'améliora sensiblement ; elle retrouva ses forces, le calme se fit dans son esprit, et au bout de deux mois, elle put reprendre son aiguille de lingère.

Elle s'était immédiatement attachée à l'enfant qu'elle adoptait dans son cœur : il devint son adoration, et l'étranger lui fit presque oublier l'enfant qu'elle avait pleuré si longtemps et si vivement regretté.

A l'hospice, on avait donné à l'enfant trouvé le nom d'André ; il était inscrit sur les registres de l'établissement ; c'est ce nom que conserva l'Enfant du Faubourg.

Quand il eut six ans, on le mit à l'école. Son intelligence précoce était déjà très-développée ; il fit de rapides progrès.

Le jour de sa première communion, un grand nombre d'ouvriers allèrent à la messe ; le soir, il y eut un banquet auquel le jeune garçon assista à côté de sa mère adoptive. C'était la première fois qu'il se trouvait entouré de tous ces hommes, braves cœurs, dont il était l'orgueil et le fils chéri.

Dans une petite improvisation qui témoignait de ses sentiments affectueux et de son extrême sensibilité, il remercia ses bienfaiteurs de tout ce qu'ils avaient déjà fait pour lui.

— Par mon affection pour vous tous, par mon travail et ma bonne conduite, ajouta-t-il, je tâcherai de prouver que j'étais digne de votre précieuse amitié et de vos bienfaits. Et c'est avec fierté que je veux porter toujours ce nom que vous m'avez donné : l'Enfant du Faubourg !

A cette réunion, il fut décidé qu'André serait placé pendant trois ans à l'école Turgot.

Lorsque ses études furent terminées, André entra en qualité de petit commis dans une maison de banque aux appointements de mille francs par an.

Dès lors, la société des ouvriers du faubourg avait rempli sa mission. Cependant trois des anciens membres furent chargés de veiller sur André, et d'appe-

ler tous les compagnons dans le cas où les premiers pas du jeune homme dans la vie auraient besoin d'être protégés.

A cette époque, l'enfant du Faubourg était déjà un grand garçon, bien découplé, au regard clair, assuré, empreint, toutefois, de beaucoup de douceur; mais, à son attitude fière et digne, on devinait l'énergie d'un grand caractère. Son mâle et beau visage, aux traits réguliers, un peu pâle et légèrement allongé, portait le cachet d'une haute distinction. C'était comme une marque de race.

Il avait près de vingt ans, lorsque, par suite d'un refroidissement, la veuve Pigaud fut atteinte d'une pneumonie aiguë ; ses jours étaient comptés.

Avant de mourir elle dit à André :

— Je t'ai beaucoup aimé, mon cher enfant, tu as été tout pour moi. Non-seulement tout petit, tu m'as consolée et guérie ; mais je te dois encore tout le bonheur que j'ai trouvé sur la terre depuis la mort de ceux que je vais rejoindre bientôt. Oui, je t'ai beaucoup aimé, et si mon affection pour toi a été égoïste, je connais ton cœur, tu m'excuseras, tu me pardonneras...

« Dans la crainte que tu ne t'éloignes de moi, André, je t'ai caché une chose très-importante pour toi. Avant de mourir, il est de mon devoir de tout te dire. J'ignore si tu retrouveras un jour ton père ou ta mère. Je n'ose te donner cet espoir. Tu sais, André, que je suis allée te prendre à l'hospice des Enfants-Trouvés ; c'était le 12 juin 1849, — n'oublie pas cette date. — Mais ce que je ne t'ai pas dit, ce que j'ai eu la faiblesse de te cacher, c'est qu'on venait d'apporter à l'hospice, en même temps que toi, dans le même panier d'osier, une petite fille, qui n'avait pas plus de quinze jours.

« Je crois voir encore vos deux jolies petites têtes, posées sur les plis d'une couverture de laine qui leur servait d'oreiller. Je me penchai vers toi, tu me souris en agitant tes petites mains, je te pris dans mes bras, je sentis mon cœur battre et ce fut fini, je ne voulus plus me séparer de toi.

« Cette petite fille, André, apportée à l'hospice en même temps que toi, cette petite fille était ta sœur.

— Ma sœur, s'écria le jeune homme, ma sœur ! Ainsi, reprit-il avec émotion, j'ai une sœur et je ne le savais pas !

Ses yeux s'arrêtèrent sur la mourante, dont le regard était devenu suppliant, et il n'eut plus le courage d'adresser un reproche à cette femme qui l'avait élevé et aimé, et que depuis dix-neuf ans il appelait sa mère.

— André, pardonne-moi ! murmura-t-elle.

Il lui prit les mains et l'embrassa sur les joues.

— Oh ! maintenant, fit-elle, je m'endormirai tranquille du dernier sommeil !

Elle ferma un instant les yeux, respira avec effort, puis elle reprit :

— J'ai encore quelque chose à ajouter : si j'ai bonne mémoire, ta sœur a été inscrite sur les registres de l'hospice sous le nom de Claire N'oublie pas la

date, 12 juin... Avec ces renseignements, les seuls que je peux te donner, tu retrouveras sans doute ta sœur.

Un instant après la veuve Pigaud ferma les yeux pour toujours.

Le lendemain, André lui rendit les derniers devoirs. Il sortit du cimetière avec les cousins, héritiers de la veuve, et revint avec eux à la maison mortuaire. En leur présence il remplit une malle de tout ce qui lui appartenait, et il s'en alla, laissant les héritiers se partager le linge et le modeste mobilier de la morte.

Il s'installa, provisoirement, dans un hôtel de la rue Saint-Denis, à proximité de la maison où il était employé.

Cela fait, il se rendit avenue Victoria dans les bureaux de l'Assistance publique. Le hasard l'avait mis en relation avec plusieurs employés de cette administration, dont l'un, entre autres, était son ami. C'est à ce dernier qu'il s'adressa.

Il lui fit part de ce que la veuve Pigaud lui avait révélé à son lit de mort, et lui demanda, comme un service auquel il attachait un prix énorme, de lui dire ce qu'était devenue la petite Claire.

L'employé hésita d'abord un instant; mais voulant être agréable au jeune homme, ne voyant pas, d'ailleurs, que cela pût avoir une conséquence fâcheuse, il prit le nom de Claire, la date de l'entrée à l'hospice et promit à André de faire le recherches nécessaires.

Le lendemain, André attendait son ami dans un café du boulevard où ils s'étaient donné rendez-vous. L'employé ne tarda pas à arriver.

Il remit à André une copie du rapport du commissaire de police trouvé au dossier et lui dit :

— Mon cher André, j'ai peut-être commis, pour vous rendre service, un petit abus de confiance, mais j'ai agi dans une bonne intention. La petite Claire qui, selon toute probabilité, est votre sœur, a été envoyée en nourrice dans le département de la Nièvre, à Rebay. Bien que dix-huit ans se soient écoulés depuis, rien n'indique qu'elle ait été retirée de ce village. Je crois donc qu'elle s'y trouve encore actuellement.

André remercia avec effusion son obligeant ami et ils se séparèrent.

Il se jeta dans une voiture de place et se fit conduire directement à la gare de Lyon. Il partit par le premier train.

Il allait à Rebay.



Claire alla ouvrir. Mais aussitôt elle poussa un cri de surprise et d'effroi. (Page 138.)

XXXI

L'ATTENTAT

Depuis environ deux ans, Claire était complétement indépendante et libre de ses actions. Sa nourrice avait quitté Rebay pour aller demeurer à cinq lieues de là chez un de ses frères. La jeune fille ne s'était pas décidée à la suivre, pour

ne pas se séparer de la marquise d'abord, et aussi parce qu'à Rebay elle avait du travail et qu'elle était certaine d'y gagner sa vie.

Elle habitait seule, à l'extrémité d'une ruelle, une petite maison, qu'elle louait toute meublée, ayant seulement deux chambres au rez-de-chaussée.

Maison et mobilier ne valaient pas grand' chose; il est vrai que Claire n'avait pas un fort loyer : vingt-cinq francs par an, qu'elle payait d'avance.

Avec ses premières économies, elle s'était acheté un peu de linge et les ustensiles de ménage les plus indispensables.

M. Gustave de Presle savait très-bien tout cela; il avait trouvé facilement des paysans bavards pour le renseigner sur les habitudes et la manière de vivre de la jeune fille. Et nous ne voudrions pas affirmer qu'il n'était point venu, dans l'ombre, rôder plusieurs fois autour de la pauvre maisonnette.

Ce n'était pas une passion irrésistible, effrénée qu'il éprouvait pour Claire. A cet âge de la vie, chez l'homme, les passions ne sont ni violentes, ni terribles, et les impressions s'effacent vite. M. Gustave était, dans cette circonstance, l'humble esclave de son amour-propre.

Le jour où il avait vu la jeune fille rougir et baisser les yeux sous son regard, le jeune fat crut découvrir en cela l'expression d'un tendre sentiment dont il était l'objet, et il avait imprudemment déclaré à son ami, Edmond de Fourmies, que Claire deviendrait sa maîtresse.

Edmond n'avait pas oublié, et il ne se gênait guère pour railler son ami, chaque fois qu'il en trouvait l'occasion.

Gustave faisait semblant de rire; mais ces sarcasmes étaient autant de blessures qui le mettaient en rage et l'excitaient à accomplir son projet.

La jeune fille avait pu, par une fuite précipitée, échapper à ses premières tentatives; mais il s'était juré qu'il prendrait sa revanche, et depuis la rencontre sur la route, il guettait l'occasion de se retrouver tête à tête avec Claire.

Un soir, la jolie couturière achevait une robe qu'elle devait livrer le lendemain. Il pouvait être neuf heures; il n'y avait peut-être plus qu'un seule lampe allumée dans le village, la sienne. Les paisibles habitants de Rebay dormaient.

La nuit était sombre; un grand vent du sud-ouest se cognait aux angles des maisons avec des sifflements lugubres.

Claire entendit qu'on frappait à sa porte.

— C'est la voisine qui vient me demander quelque chose, pensa-t-elle.

Elle se leva et alla ouvrir. Mais aussitôt elle poussa un cri de surprise et d'effroi à la vue d'un homme qu'elle ne reconnut pas d'abord, et devant lequel elle recula.

— Soyez sans crainte, charmante Claire, dit le visiteur nocturne, il fait un temps du diable : le vent souffle à décorner les bœufs; on n'y voit pas plus clair qu'à cent mille pieds sous terre, et j'ai songé à venir vous demander l'hospitalité pendant une heure.

La jeune fille avait vite reconnu M. Gustave de Presle; mais, loin d'être rassurée, elle recula encore jusqu'au fond de la chambre, tremblante, éperdue.

Gustave ne pouvait se méprendre sur l'effet produit par son apparition. Cela le fit sourire. Il referma tranquillement la porte, et comme par un mouvement machinal, fit jouer la serrure, puis retira la clef, qu'il jeta dans un coin.

Ayant pris ainsi ses précautions, ce jeune homme plein d'avenir s'avança vers l'ouvrière.

La jeune fille, dont la voix avait été paralysée par l'émotion, eut enfin la force de parler.

— Votre conduite est odieuse, monsieur! s'écria-t-elle; rien ne justifie votre présence ici!

— Vous ne m'avez donc pas entendu? J'ai eu soin de vous dire, que par ce temps abominable, j'avais trouvé prudent de me réfugier un instant sous votre toit.

— Mais vous ne vous êtes pas demandé tout le mal que vous pouviez me faire!

— Je vous assure que ce mal, je ne le vois point.

— Oh! vous avez bien peu de cœur, fit-elle, si vous ne comprenez pas que ma réputation d'honnête fille sera perdue lorsqu'on saura que vous êtes venu ici au milieu de la nuit.

— D'abord, il n'est encore que neuf heures, répliqua-t-il d'un ton léger; puis, comment voulez-vous que les bonnes gens de Rebay, qui se couchent en même temps que leurs poules, et qui dorment en ce moment comme des marmottes, soupçonnent seulement que je suis venu chez vous?

— N'importe, monsieur, vous êtes entré ici par surprise

— Je vous ferai observer que vous m'avez ouvert la porte, interrompit-il.

— Soit, mais retirez-vous, je vous en prie, je vous l'ordonne.

— Nous allons d'abord causer.

— Non, je ne veux pas vous entendre.

— Voyons, chère enfant, pourquoi me traitez-vous aussi cruellement?

— Monsieur, au nom de votre mère et de votre sœur, retirez-vous!

— Tout à l'heure quand vous m'aurez répondu.

— Mais que voulez-vous donc?

— Avez-vous réfléchi à ce que je vous ai dit l'autre jour?

— Je n'ai rien compris à vos paroles, monsieur, et je les ai aussitôt oubliées.

— Je vous ai proposé de vous emmener à Paris et de chercher avec vous la folle de la ferme des Sorbiers.

— Une semblable proposition est une insulte, monsieur.

— Vous insulter, Claire, moi qui vous aime! s'écria-t-il en faisant un pas de plus vers elle.

La jeune fille se jeta derrière une table en criant :

— Ne m'approchez pas : ne m'approchez pas!...

— Vous me croyez donc bien méchant ? fit-il avec un faux sourire.

— Non, mais je sens que vous cherchez à me faire du mal, répondit-elle.

Un petit rire sec et nerveux siffla entre les dents de Gustave.

— Claire, reprit-il d'une voix fiévreuse et impatiente : ce n'est pas votre faute si vous êtes adorable, et ce n'est pas la mienne si vous avez fait naître en moi un amour violent qui me brûle le cœur... Tout ce que je possède, je le mets à vos pieds, je vous le donne... Consentez à me suivre à Paris et je ferai de vous la femme la plus enviée, la plus heureuse...

— Et une fille perdue, n'est-ce pas? répliqua-t-elle en lui jetant un regard de mépris. Ah ! vous avez cru que, parce que je suis pauvre et sans famille, je pouvais devenir votre maîtresse! Vous vous êtes trompé, monsieur de Presle. Si médiocre que je sois à côté de vous, je place mon honneur au-dessus de votre nom et de votre fortune!

— Claire, pourquoi ne m'aimez-vous pas?

— Pourquoi? Parce que je vous hais et que c'est du dégoût que vous m'inspirez!

— Prenez garde! vous ne savez de quoi est capable un amour comme le mien ! s'écria-t-il en la couvrant des flammes de son regard ; je vous le jure, je ne sortirai pas d'ici sans vous avoir serrée dans mes bras, sans que vous m'ayez donné un baiser!

La jeune fille se redressa superbe d'indignation et de défi.

— Voilà des paroles qui prouvent ce que vous valez, dit-elle d'une voix sourde. Je ne sais pas de quelle épithète on flétrit dans votre monde un homme qui ose menacer une femme ; ici, on appelle cela une lâcheté !

En achevant ces mots, elle s'élança vers la porte, et la secoua violemment pour l'ouvrir.

Gustave se précipita sur elle et l'enlaça de ses bras.

— Au secours! au secours! cria-t-elle de toutes ses forces en se débattant avec énergie.

— Ma belle Claire, dit-il avec ironie, vous jetez là, bien inutilement, des cris au vent qui hurle.

— Misérable, misérable! fit-elle en le frappant au visage.

Il la serra plus fort. Elle sentit qu'elle perdait la respiration. Alors elle se roidit avec fureur et parvint à se dégager.

Elle songea à se réfugier dans la seconde pièce. Mais elle n'en eut pas le temps. En deux bonds Gustave l'atteignit, et elle se trouva de nouveau prise comme dans un cercle de fer.

En même temps, l'infâme renversa la table d'un coup de pied, et la lampe s'éteignit en se brisant sur le pavé.

Claire se remit à pousser des cris rauques, désespérés.

— Tu seras à moi, il le faut, je l'ai juré, disait entre ses dents le jeune débauché.

La lutte dans les ténèbres de ces deux êtres également jeunes et forts devint acharnée et terrible. La jeune fille ne cherchait pas à implorer son antagoniste, elle ne songeait qu'à se défendre vaillamment.

A un moment, elle sentit sur son cou les lèvres brûlantes de Gustave. Ce contact lui fit l'effet d'une morsure. Elle se tordit en tous sens avec des soubresauts convulsifs. Ses jambes rencontrèrent les pieds de la table, elle chancela et ils tombèrent tous deux, elle l'entraînant dans sa chute.

La lutte devint encore plus terrible. Oppressée, haletante, avec des tintements dans les oreilles, elle rampait sur la pierre comme un serpent.

Soudain, elle jeta un cri de joie farouche. Sa main venait de rencontrer et de saisir une paire de ciseaux. Son inoffensif instrument de travail se transformait en une arme meurtrière. Elle en serra les branches dans sa main crispée.

— C'est lui qui l'aura voulu, se dit-elle.

Et, tout en cherchant l'endroit où elle allait frapper son ennemi, elle leva son bras armé.

XXXII

UN SECOURS INATTENDU

Tout à coup, un jet de lumière éclaira la scène nocturne. Un homme, tenant entre ses doigts une allumette-bougie, qu'il venait d'allumer, parut en haut de l'escalier du grenier.

A la vue de cet individu, qui semblait tomber du ciel, Gustave lâcha prise et se releva avec épouvante. Les ciseaux s'échappèrent de la main de la jeune fille.

Au risque de se briser les reins, le nouveau venu sauta au milieu de la chambre. L'allumette s'éteignit. Mais Claire, libre de ses mouvements, s'était vite remise sur ses jambes, et au moment où celui qui venait de l'empêcher de commettre un meurtre s'élançait du haut de l'escalier, elle allumait une chandelle placée sur un meuble dans un bougeoir.

Une lumière pâle et tremblante éclaira de nouveau la chambre.

Entre Claire et Gustave, l'homme du grenier était debout, immobile, tête nue, les cheveux en désordre, l'œil enflammé.

La jeune fille le regardait avec surprise, mais aussi avec l'expression d'une vive reconnaissance.

— Quel est cet homme? demanda l'inconnu avec le ton d'un maître qui interroge.

— Un lâche! répondit Claire.

— Ce nom me suffit, ce doit être le seul qu'il ait le droit de porter.

— Et vous-même, qui êtes-vous? dit impudemment Gustave, vous, qui vous cachez dans un grenier comme un voleur.

Celui-ci fronça les sourcils; mais aussitôt il secoua dédaigneusement la tête.

— Si j'ai une explication à donner, dit l'inconnu dans lequel nos lecteurs ont certainement reconnu l'Enfant du Faubourg, c'est à mademoiselle Claire que je la dois. Je ne vous demande pas le motif de votre présence ici à pareille heure. je le connais; j'ai entendu et compris. Mais je veux bien vous donner un bon conseil; allez-vous-en!

— Moi aussi, j'ai compris, répliqua effrontément le jeune comte, et je me serais bien gardé de déranger mademoiselle si j'eusse su qu'elle avait un amant caché dans son grenier.

— Misérable! exclama André en bondissant sur lui.

Il le saisit à la gorge, et le poussa vers la jeune fille en le secouant violemment.

— Vous allez demander pardon à mademoiselle de cette nouvelle insulte, en même temps que des autres, reprit-il d'une voix tonnante.

— Allons donc! fit Gustave en cherchant à saisir aussi son antagoniste à la gorge.

Mais si André n'était guère plus âgé que lui, il était son maître par la force des muscles; ses bras pesèrent sur Gustave, et il l'obligea à fléchir les genoux. Le comte ne tomba pas, pourtant, il poussa un cri de rage et parvint à se redresser!

— Lâchez-moi, lâchez-moi! hurla-t-il; vous ne savez pas à qui vous vous adressez!

— A un lâche, puisque c'est ton nom, dit André en le secouant toujours.

Ils se trouvèrent au milieu des rayons lumineux projetés par la flamme de la chandelle, face à face, se regardant dans les yeux.

— Ah! je te connais, je te connais, dit Gustave; tu es employé chez le banquier Dartigue.

— Je te reconnais aussi maintenant, dit André; mais cela ne prouve qu'une chose: c'est que le fils du marquis de Presle est un misérable et un infâme!

Il roidit ses bras et, en desserrant les mains, il lança Gustave contre le mur.

Il courut à la porte et après avoir vainement essayé de l'ouvrir, ne trouvant pas la clef, il ouvrit la fenêtre.

Il revint près de Gustave.

— Vous êtes entré par la porte, je suppose, mais vous allez sortir par la fe-

nêtre, lui dit-il en lui montrant l'ouverture par laquelle le vent s'engouffrait dans la chambre. Allons, partez, partez vite !

— Oh! nous nous retrouverons, murmura Gustave en grinçant des dents.

— Je ne souhaite pas pour vous que ce soit dans une circonstance semblable à celle-ci, monsieur de Presle, car je ne répondrais pas de votre vie.

— Je suis prévenu, je prendrai mes précautions.

— La meilleure est de m'éviter et surtout de porter ailleurs vos prouesses de gredin et de débauché. Partez, partez !

— C'est, en effet, ce que j'ai de mieux à faire, fit Gustave en ricanant; mademoiselle Claire a hâte, sans doute, de tomber dans les bras de son amant.

Un double éclair jaillit des yeux d'André, annonçant une nouvelle explosion de colère.

— Mais tu ne veux donc pas sortir d'ici vivant! exclama-t-il, tu veux donc que je te tue comme un chien!

Il allait se jeter sur Gustave, ainsi qu'un tigre sur sa proie, lorsque Claire l'arrêta en se plaçant devant lui.

— Laissez-le, monsieur, lui dit-elle, laissez-le; il n'est pas même digne de votre mépris.

Gustave profita de ce moment pour s'élancer sur la fenêtre.

— Claire, cria-t-il, après lui un autre; je reviendrai!

Ces paroles furent suivies d'un éclat de rire strident, et Gustave disparut dans la nuit.

André tendit vers la fenêtre son bras menaçant.

— Oh! si je le rencontre encore sur mon chemin, murmura-t-il d'une voix creuse, je le tuerai!

Il se tourna vers la jeune fille. Une autre pensée avait déjà effacé sur son visage les traces de la colère. Son regard s'était adouci et sa physionomie exprimait une ineffable tendresse.

— Monsieur, lui dit Claire, je ne trouve pas de paroles pour vous remercier et vous dire ce que j'éprouve en moi... Ah! vous ne savez pas encore tout ce que je vous dois.

— Je m'en doute, car ce misérable...

— Pour lui échapper, j'allais le tuer; mais Dieu n'a pas permis ce meurtre; il vous a envoyé pour sauver la vie de cet homme et pour que mes mains ne soient pas rouges de son sang! Ma reconnaissance pour vous sera éternelle, monsieur. Ah! dites-moi votre nom, qui êtes-vous ?

— Qui je suis?...

— Oui, afin que votre nom béni reste dans ma mémoire et votre souvenir dans mon cœur.

— Eh bien! Claire, mon nom, le seul que je connaisse, est André... et je suis ton frère!

— Mon frère! s'écria-t-elle, mon frère! Je ne suis donc plus seule au monde!... C'est bien vrai, n'est-ce pas? reprit-elle, la pauvre Claire a un frère, une famille maintenant? Ah! ne me trompez pas!

— Claire, répondit-il, il y a eu dix-huit ans, le 12 juin dernier, deux enfants ont été apportés dans un panier, à l'hospice des Enfants-Trouvés. L'un, un petit garçon, avait un an, c'est moi; l'autre, une petite fille, n'avait que quelques jours, c'est vous. Les gens de l'hospice ont dit : C'est le frère et la sœur. Appelons-le André, nommons-la Claire... C'est tout ce que je sais. On me l'a dit il y a trois jours; j'ai appris aujourd'hui seulement que vous étiez à Rebay, et je suis ce soir près de vous.

— Oh! oui, mon cœur me le dit, vous êtes bien mon frère!

Il ouvrit ses bras. Elle s'y précipita en pleurant.

— Comme je t'aime déjà! disait André en la pressant sur son cœur.

— Nous ne nous quitterons plus, murmurait Claire.

— Ma sœur adorée, comme tu es belle!

— André, c'est toi qui es beau et bon, surtout; je le sens, j'en suis sûre.

— Nous n'avons ni père, ni mère, reprit-il, mais qu'importe; j'ai une sœur, c'est assez.

— Avoir un frère, quelqu'un qui vous aime, oh! comme c'est bon pour le cœur!

Ils s'assirent l'un près de l'autre, les mains enlacées, de face, pour se mieux voir.

— Maintenant, mon frère, dit la jeune fille, explique-moi comment tu t'es trouvé si heureusement dans le grenier, au moment de la lutte affreuse que tu connais.

— J'étais tellement occupé par la pensée de me voir près de toi, répondit André, que je ne songeai même pas à demander en quittant Paris où se trouvait le village de Rebay; c'est un voyageur obligeant qui me conseilla de descendre à la gare de Pouilly comme étant la plus rapprochée. Je m'arrêtai donc à cette gare, où l'on m'indiqua la route que je devais prendre pour arriver à Rebay. Mais à une lieue de Pouilly je me trompai de chemin et marchai pendant plus d'une heure dans une autre direction. Un paysan, à qui je demandai si j'étais encore loin de Rebay, commença par me rire au nez, puis, enfin, voyant mon visage consterné, me mena à l'entrée d'un chemin de traverse, qui me conduisit sur la route que j'avais eu la maladresse de quitter.

« Il était nuit depuis longtemps lorsque j'arrivai à Rebay. Je traversai deux fois le village par la principale rue avec l'espoir de rencontrer quelqu'un qui pût m'indiquer ta demeure; mais tout le monde était couché, dormait. Alors, je me décidai à frapper à une porte. Après quelques minutes d'attente, la porte s'entr'ouvrit, et une tête coiffée d'un bonnet de coton blanc m'apparut.

« — Qu'est-ce que vous voulez? me dit l'individu d'une voix endormie.



Vous allez demander pardon à mademoiselle de cette nouvelle insulte, dit André. (Page 142)

« — Vous demander si vous connaissez à Rebay mademoiselle Claire, répondis-je.

« — Claire, oui. Après?

« — Voulez-vous être assez bon pour m'indiquer la maison où elle demeure? »

« L'homme me regarda, malgré la nuit, et, en haussant les épaules :

« — Sa maison est dans le chemin des vignes, à droite, après avoir passé le pont, me dit-il.

« — C'est très-bien, répondis-je; mais à quoi la reconnaîtrai-je, la maison? »

« Il haussa de nouveau les épaules, mais il me dit :

« — Il y a une treille qui monte jusqu'au toit. »

« Il referma sa porte et je l'entendis murmurer en regagnant son lit.

« Je fus bientôt dans le chemin des vignes. Je ne cherchai pas longtemps : un énorme cep de vigne frappa ma vue; mais en même temps des cris déchirants retentirent à mes oreilles. Je crus qu'on égorgeait quelqu'un dans la maison; c'était la voix d'une femme, de ma sœur, peut-être!...

« Je me jetai sur la porte; impossible de l'ouvrir. Je me préparais à enfoncer la fenêtre d'un coup d'épaule lorsque je vis sous la toiture la lucarne du grenier ouverte. Le cep de vigne me servit d'échelle et je pénétrai dans le grenier. J'avais heureusement des allumettes sur moi; j'en allumai une afin de me diriger dans les ténèbres, et c'est alors que je me trouvai au-dessus de l'escalier.

« Tu sais le reste, ma sœur; en te voyant aux prises avec un homme, sans savoir si c'était un assassin, un voleur ou un misérable d'une autre espèce, je sautai dans la chambre. Enfin j'étais près de toi, je te voyais; ce grand bonheur réagit contre ma colère et l'empêcha d'éclater dans toute sa fureur. Dans un autre moment, j'aurais étranglé le fils du marquis de Presle. »

XXXIII

LE DÉPART

Claire jeta ses bras autour du cou du jeune homme.

— Ne parlons plus jamais de ces tristes choses, lui dit-elle; je veux oublier ce qui s'est passé ici ce soir, et ne plus même me souvenir du nom de cet homme. Quand Dieu se montre si bon pour moi, je me sens, moi aussi, disposée à l'indulgence.

Bien que la nuit fût déjà très-avancée, André, pas plus que Claire, ne songeait à prendre du repos.

Il voulait savoir comment elle vivait à Rebay.

Elle lui montra la robe qu'elle venait de terminer.

— Je suis couturière, et mon aiguille me fait vivre, dit-elle.

— Tu dois, chère sœur, avoir plusieurs amis dans le village?

— J'y rencontre, en effet, beaucoup de sympathie. Ici les paysans sont tous de braves gens. Ils sont bien un peu égoïstes, ils aiment peut-être trop leurs morceaux de terre; mais ils ne voudraient pas me faire du mal.

— Alors Rebay te plaît et tu ne le quitterais pas sans peine?

— Oh! des amis ne sont pas un frère; je te suivrai partout où tu voudras

aller. Il y a quelque temps, j'aurais peut-être hésité à m'éloigner d'ici ; une femme, une pauvre folle, qui a pris soin de mon enfance, que j'aimais comme une mère, y était encore ; mais elle est partie et je m'en irai sans regret, si tu veux bien que je t'accompagne.

— Je suis venu avec l'intention de t'emmener.

— Oh ! merci, mon frère ! Où irons-nous?

— A Paris.

— C'est à Paris qu'on a conduit la pauvre folle, la marquise, comme on l'appelait à Rebay ; je serai dans la même ville et, si Dieu exauce mes prières, je la reverrai.

— Pourquoi appelait-on cette malheureuse la marquise? demanda André.

La jeune fille lui raconta ce qu'elle savait de la folle des Sorbiers.

— Je suis tout ému, dit André ; mon cœur se serre en pensant à l'existence malheureuse de cette femme. C'est sans doute parce qu'elle a été pour toi, ma sœur, affectueuse et bonne, presque une mère.

— André, si nous la retrouvons, tu l'aimeras.

— Je l'aime déjà avant de la connaître. Du reste, tous ceux que tu as aimés, que tu aimes, je les aimerai. Maintenant, petite sœur, quand partirons-nous?

— Aussitôt que tu le voudras.

— Oh ! je te laisserai le temps d'arranger tes affaires.

— Je n'en ai aucune. Rien ne m'appartient ici que mon linge et mes effets ; mon paquet ne sera pas long à faire.

— N'as-tu pas quelque chose à payer? Je ne suis pas bien riche ; mais mes économies de garçon sont sur moi : un peu plus de mille francs.

— Mon frère, je ne dois pas un sou. J'ai au contraire à toucher demain matin, en la livrant, la façon de cette robe.

— Alors nous pouvons partir demain?

— Rien ne s'y oppose. Mais je ne vais pas avoir immédiatement du travail à Paris ; je te serai une lourde charge ; comment ferons-nous?

— Ne t'inquiète pas, ma chère mignonne. Du travail pour toi, j'en trouverai. En attendant, je travaillerai pour nous deux.

— Mon frère, quel est ton état?

— Je suis employé.

— Ah ! c'est quelque chose, cela ! Et combien gagnes-tu par mois?

— Deux cents francs.

— Mon Dieu ! que d'argent ! s'écria Claire en ouvrant ses grands yeux émerveillés. Oh ! tu seras riche bientôt !

— A Paris, avec deux cents francs, on ne va pas bien loin, répondit André en souriant ; tout y est très-cher.

— C'est égal, nous mettrons pas mal de côté, tu verras ; je deviendrai une

bonne ménagère, je sais faire déjà un peu la cuisine... A deux, quand on sait s'arranger, on fait toujours des économies.

— Eh bien! nous en ferons; nous amasserons ta dot.

— Non, monsieur, la vôtre.

— Oh! moi, j'ai le temps de songer à me marier.

— Et moi je suis sûre de n'y penser jamais.

— Pourquoi cela, mademoiselle?

— D'abord parce que j'aimerai beaucoup mon frère, et puis parce qu'une fille qui n'a ni père ni mère ne peut pas se marier.

Un nuage passa sur le front d'André.

— C'est bien, fit-il ; nous verrons cela plus tard.

— Où travailles-tu? demanda-t-elle après un moment de silence.

— Dans une maison de banque, seulement je n'y retournerai pas; je chercherai une autre place.

— Pourquoi donc? fit-elle avec surprise.

— Parce que M. Dartigue est le banquier du marquis de Presle et que je ne veux pas m'exposer à rencontrer dans cette maison le misérable qui t'a insultée; parce que, pour éviter un malheur, je ne veux pas que ce joli cocodès connaisse notre adresse.

— C'est vrai, mon frère, tu as raison; et ton logement, comment est-il? Combien as-tu de chambres?

— Pour le moment, je n'ai qu'une petite chambre que j'ai louée dans un hôtel meublé. Mais notre premier soin, en arrivant à Paris, sera de chercher un petit appartement avec deux chambres, une petite salle à manger et une cuisine. Je veux que tu le choisisses toi-même. Nous achèterons des meubles et tu arrangeras ta chambre à ton goût; il faut qu'elle soit jolie, très-jolie.

— Mon frère, nous ne sommes pas riches, nous ne devons pas faire de folles dépenses; tout sera simple chez nous. Un ménage de rien, quand il est propre et bien tenu, a tout de suite l'air de quelque chose.

— Eh bien! mademoiselle, vous serez la maîtresse absolue... Tout ce que tu feras, je le trouverai superbe.

Ils causèrent encore longtemps ainsi de mille choses touchant l'avenir, sans s'apercevoir que les heures s'écoulaient. Les premières lueurs de l'aurore les surprirent à babiller.

Claire poussa une exclamation de surprise.

— Mais c'est le jour, dit-elle, voilà le jour!

— C'est vrai, fit André; comme le temps a passé vite!

— Et moi qui n'ai pas pensé à ta fatigue, qui t'ai empêché de dormir...

— Allons donc, répliqua le jeune homme, est-ce que je suis fatigué? Est-ce que j'ai besoin de dormir? Mais pour causer avec toi, en te regardant, je pas-

serais dix nuits comme celle-ci. Va, ma sœur, plus on prend de temps au sommeil, plus longtemps on vit.

— Maintenant, qu'est-ce que nous allons faire?

— Tes préparatifs de départ.

— Avant tout, il est bon que je te fasse goûter de ma cuisine, car tu dois avoir bien faim. J'ai tout ce qu'il faut ici, excepté du vin...

— Le vin, je le trouverai dans le premier cabaret que je rencontrerai. Le soleil se lève, les gens de Rebay doivent être debout; je cours acheter du vin pendant que tu prépareras le déjeuner.

Claire retrouva la clef sous un meuble et le jeune homme sortit.

En le voyant, les voisins de la jolie couturière prirent des figures très-étonnées, et se mirent à chuchoter entre eux :

— Quoi! Un beau jeune homme chez Claire, où il avait certainement passé la nuit. Quel scandale!

Une heure plus tard, pendant que les jeunes gens déjeunaient tranquillement, on savait déjà dans tout le village qu'un homme, évidemment un amant, avait passé toute la nuit dans la maison de Claire.

Lorsque la jeune fille alla porter la robe, le dernier ouvrage qu'elle devait faire à Rebay, les personnes qu'elle rencontra affectèrent de ne point lui dire bonjour. Sa cliente la reçut froidement et la paya avec ces mots dits presque durement :

— Mademoiselle, voilà votre argent.

Claire avait eu l'intention de lui faire part de son bonheur; mais, en voyant son air presque dédaigneux, elle garda le silence.

De là elle se rendit chez un cultivateur qui faisait, à l'occasion, le métier de messager. Elle convint d'un prix pour qu'il la menât à Pouilly.

A dix heures, le paysan et sa voiture étaient devant la porte de Claire. Les paquets étaient faits, on les mit sur la voiture. Le propriétaire de la maison, prévenu de bonne heure, n'avait pas cru devoir se déranger. Il avait seulement envoyé son domestique pour recevoir la clef.

Claire et André partirent sans que la jeune fille ait dit à personne qu'ayant un frère, celui-ci l'emmenait à Paris.

C'est après leur départ seulement que les gens de Rebay, dont la curiosité n'était pas satisfaite, se repentirent de ne pas avoir interrogé la jeune fille.

Quant à Claire, elle ne pensait déjà plus à eux.

Le voiturier, non moins curieux que les autres, essaya de faire causer la jeune fille pour savoir quelque chose; mais elle le connaissait à peine; elle ne jugea pas à propos de lui faire ses confidences. Il en fut réduit à répondre lui-même à ses questions. Il put ainsi penser et supposer tout ce qu'il voulut. Pour lui, cela ne faisait aucun doute, la belle Claire se laissait enlever par un amoureux.

On arriva à Pouilly un instant avant le passage du train. A six heures du soir, Claire et André étaient à Paris. Ils descendirent dans un hôtel de la rue Saint-Denis, où ils passèrent la nuit. Mais, le lendemain matin, ils se mirent à la recherche d'un logement. Ils le trouvèrent rue des Rosiers, libre et fraîchement décoré.

Claire s'effraya du prix; mais le logement était si joli, avec ses deux grandes fenêtres sur la rue! Elle laissa faire André.

Chez un marchand de meubles du quartier, ils achetèrent la literie et les objets de mobilier indispensables : deux bois de lit, une commode-toilette, une table à ouvrage pour Claire; une armoire pour André; un petit buffet, une table et des chaises pour meubler la salle à manger; six autres chaises plus jolies pour mettre dans les deux chambres.

Après cela, il ne restait plus à André que deux cents francs.

— C'est toi qui tiendras la bourse, dit-il à Claire en les lui remettant.

Elle compta qu'avec son argent à elle cela faisait près de trois cents francs.

Certes, ils n'étaient plus guère riches; mais le soir ils se trouvaient installés chez eux, dans leur petit paradis; ils avaient l'espoir du travail et voyaient s'élargir sous leurs yeux les horizons radieux de l'avenir.

XXXIV

HISTOIRE DE LA MÈRE LANGLOIS

En descendant de voiture dans la cour de l'hôtel de M. Descharmes, la mère Langlois poussa cette exclamation :

— Oh! que c'est beau!

Sur le perron, elle s'arrêta, regardant l'escalier qu'elle venait de monter.

— Dis donc, Albert, fit-elle, ces belles pierres avec des raies bleues, est-ce que c'est du marbre?

— Oui, et du plus beau.

— Un palais de marbre! murmura-t-elle; est-il riche!

Dans le vestibule, ce fut autre chose; elle se courba et faillit s'agenouiller devant d'admirables groupes, chefs-d'œuvre de la statuaire, posés sur des colonnes de marbre blanc.

En les voyant, un domestique s'empressa d'ouvrir la porte.

La mère Langlois se mit à trembler de tous ses membres et s'effaça derrière le peintre. A ce moment, elle eût voulu devenir une souris pour pouvoir se blottir dans un coin ou se fourrer dans un trou. Mais derrière Albert il ne lui était pas possible de cacher entièrement sa belle carrure et sa large poitrine.

Madame Descharmes vint à leur rencontre.

— Venez, chère madame Langlois, venez, dit-elle en lui prenant la main ; c'est deux amis que vous allez trouver ici.

La pauvre femme balbutia quelques mots inintelligibles, tout en faisant à chaque pas une profonde révérence. On aurait dit qu'elle avait peur de marcher sur les rosaces du tapis d'Aubusson.

Après avoir traversé plusieurs pièces, madame Descharmes ouvrit elle-même la porte du cabinet de son mari.

— Henri, lui dit-elle, je te présente ton ancienne amie Pauline.

Henri était devant la mère Langlois, toujours le même, avec son bon sourire d'autrefois sur les lèvres.

Pour le coup, elle ne put se soutenir, elle tomba sur ses genoux.

Henri lui tendit la main pour l'aider à se relever. Sur cette main, elle appuya ses lèvres.

— Ma pauvre Pauline, il paraît que vous avez bien souffert, dit l'ingénieur en la relevant. Allons, comme le jour où nous avons adopté l'enfant trouvé, tendez-moi vos deux joues.

Et il l'embrassa.

— Que je vous embrasse aussi, pauvre mère! dit Angèle très-émue.

— Oh! fit la mère Langlois avec des larmes dans la voix, il y a donc des riches aussi bons que Dieu!

Albert avait refermé la porte du cabinet.

M. Descharmes fit asseoir la mère Langlois dans un fauteuil, et lui, Angèle et Albert s'assirent formant un demi-cercle devant elle.

— Ma chère Pauline, reprit M. Descharmes, apprenez-nous d'abord pourquoi vous avez disparu tout à coup et comment vous vous êtes si bien cachée pour que, malgré toutes mes recherches, il ne m'ait pas été possible de vous découvrir.

— Je ne me suis pas cachée; j'ai seulement changé de quartier et pendant bien des années j'ai vécu dans la solitude la plus complète, travaillant jour et nuit, me refusant même la promenade du dimanche.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas écrit? Pourquoi n'avez-vous pas cherché à me revoir? Vous saviez où j'étais employé alors.

— Oui, mais je n'avais plus l'enfant que vous m'aviez confié et je n'ai pas osé vous écrire. Pourquoi? Probablement parce que j'étais bien malheureuse.

— De sorte que sans M. Ancelin je ne vous aurais pas revue et je croirais encore à votre mort.

La mère Langlois baissa la tête. Après un court silence, elle reprit :

— Vous ne me m'auriez revue, monsieur Henri, que si j'avais pu vous ramener l'enfant. Mais je vas tout vous dire, je ne vous cacherai rien. Tu vas entendre mon histoire, continua-t-elle en s'adressant à Albert, et tu verras si j'avais raison de dire qu'on en pourrait faire un livre.

« Monsieur Henri, lorsque vous m'avez apporté l'enfant, vous souvenez-vous que je n'étais pas gaie comme d'habitude?

— Parfaitement. Je vous ai même interrogée au sujet de votre tristesse; j'ai vu des larmes dans vos yeux; mais vous m'avez seulement répondu qu'un malheur vous était arrivé. C'était votre secret, je l'ai respecté.

— Oui, un malheur m'était arrivé; mais ce jour-là je n'en connaissais pas encore l'étendue, monsieur Henri : j'allais être mère.

— Ah! pauvre Pauline, je comprends.

— Et sans avoir eu un amant, monsieur Henri, car, vous le savez, j'étais une sage et honnête fille. J'aimais le travail et j'étais une bonne ouvrière; je gagnais plus de quatre francs par jour; en ce temps-là, comme depuis, je n'ai jamais eu besoin d'un homme pour m'aider à vivre. Pourtant je pensais bien à me marier un jour, ces idées-là viennent naturellement; en tirant mon aiguille, j'avais souvent de ces rêves, cela m'égayait. Le malheur est venu, ma vie était brisée, les rêves sont partis pour ne plus revenir. Depuis cela, j'ai trouvé bien des fois l'occasion de me marier; je n'ai pas voulu. Pauline Langlois ne pouvait plus mettre sa main dans celle d'un honnête homme. D'ailleurs je n'avais qu'un amour, une passion unique : ma fille... ma fille que j'avais perdue, ayant à peine eu le temps de la couvrir de mes baisers!

« J'avais pour amie une ouvrière qui travaillait pour la même maison que moi. Elle se nomme Marguerite; je sais qu'elle vit encore, mais nous ne nous voyons plus; je ne lui ai pas pardonné le mal qu'elle m'a fait.

« C'était une jolie blonde toute réjouie, qui riait toujours, ne pensait qu'à s'amuser et véritablement un peu folle. Sa gaieté bruyante, pleine d'expansion, ne me déplaisait pas; j'aimais à l'entendre lancer dans l'air une chanson ou un éclat de rire.

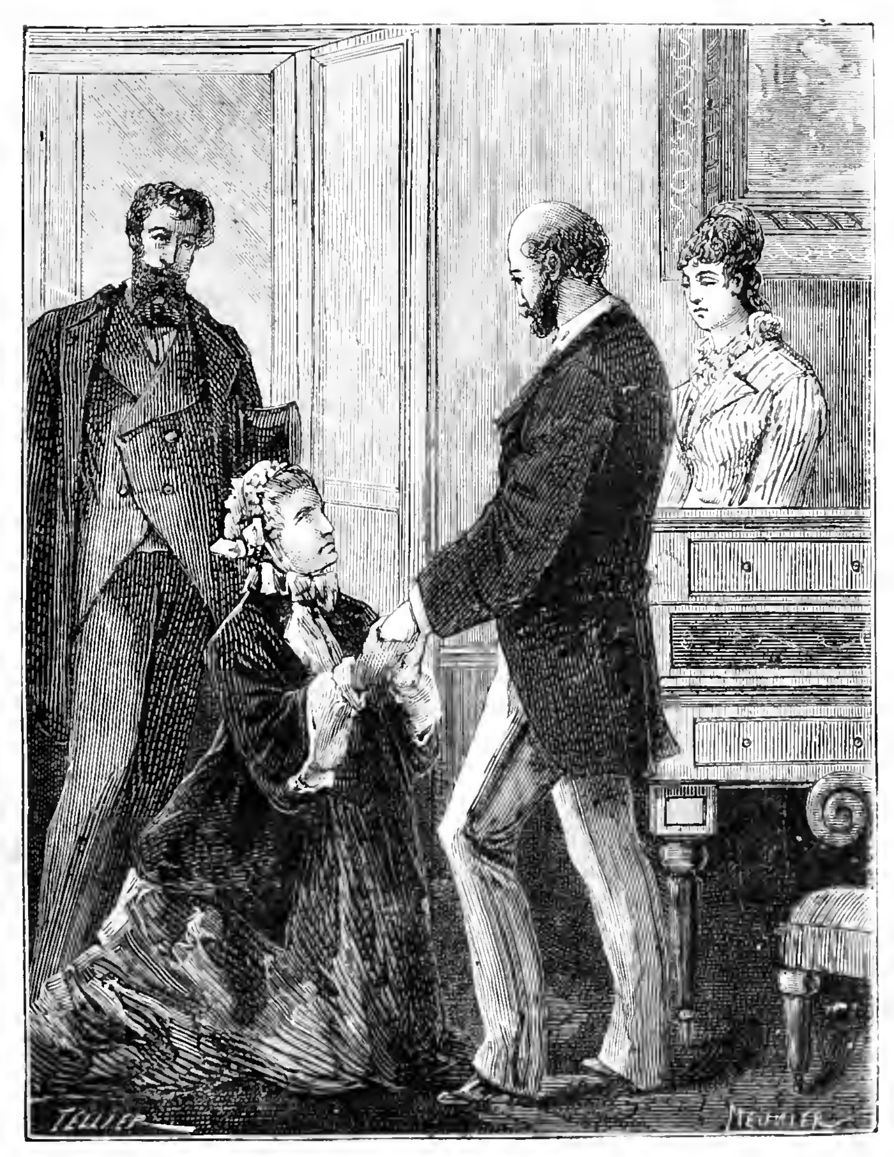
« Elle avait un amoureux; ça, c'était son affaire. Je ne trouvais pas qu'elle fît bien, mais je ne me permettais pas de la blâmer.

« Le dimanche, son bonheur était d'aller courir les champs et les bois aux environs de la ville; un jour à Robinson ou à Bellevue, un autre jour sur les bords de la Marne, ou à Montmorency, ou à Versailles. Elle ne dédaignait pas non plus les mets délicats et elle adorait le vin de Champagne et aussi ces autres drogues, moitié liqueur, moitié poison, que les hommes ont inventées pour s'étourdir et s'exciter à faire toute sorte de sottises.

« Souvent elle me disait :

« — Tu es toujours enfermée, ta chambre est pour toi pire qu'une prison; quand on a travaillé toute une semaine et que vient le dimanche, est-ce qu'on ne fait pas bien de s'égayer un peu? Viens donc passer la journée avec moi, nous irons où tu voudras. On cause, on court, on saute, on chante, on rit, enfin on s'amuse et ça change les idées.

« A toutes ces avances, je répondais invariablement :



Henri lui tendit la main pour l'aider à se relever. Sur cette main, elle appuya ses lèvres. (Page 151.)

« — Non, merci! ».

« Mais, un jour, elle me sollicita si vivement que j'eus la faiblesse de lui promettre de sortir avec elle le dimanche suivant.

« Dès le samedi soir, je préparais ma toilette; elle était très-simple, mais fraîche et presque neuve, puisque je ne sortais jamais.

« Le lendemain, je m'habillai de bonne heure. Le temps était superbe, il n'y

avait pas un nuage dans le ciel bleu; c'était le dernier dimanche d'août. Ah! je n'oublierai jamais ce jour fatal.

« A dix heures, Marguerite vint me chercher avec une voiture découverte.

« — Mon fiancé nous attend à la gare, » me dit-elle.

« Ces paroles ne m'étonnèrent point, car, depuis quelque temps, mon amie annonçait à grand bruit son prochain mariage.

« — Nous allons à Saint-Germain, au Pecq, continua Marguerite; tu verras comme c'est beau! Des arbres plus hauts que les tours de Notre-Dame et de grandes allées à perte de vue, au travers de la forêt. »

« Nous partons. A la gare, nous trouvons le fiancé de Marguerite. Il n'était pas seul. Un homme, que je ne connaissais pas, causait avec lui.

« — J'ai rencontré, par hasard, M. Auguste, un vieux camarade de collége, nous dit-il; il veut bien venir avec nous à Saint-Germain.

— Oh! quel bonheur! s'écria Marguerite. Partie carrée; nous nous amuserons davantage. »

« J'eus comme un pressentiment que le hasard n'était pour rien dans la présence de M. Auguste à la gare, et l'idée me vint de retourner chez moi; je ne sais quel faux raisonnement m'empêcha de partir. Les billets étaient pris d'avance; j'eus peut-être peur de paraître ridicule.

« La figure de l'individu ne me revenait pas du tout; d'abord il était fort laid, et avec cela son air faux me déplaisait comme il n'est pas possible de le dire.

« Marguerite prit mon bras et elle m'entraîna presque dans la salle d'attente.

« Arrivés à Saint-Germain, on déjeuna, puis on partit pour la forêt. M. Auguste m'avait offert son bras; j'aurais bien voulu le refuser, mais c'était difficile, ayant accepté de venir à la campagne en sa compagnie. Il fut, d'ailleurs, extrêmement aimable et plein d'attention pour moi. Il était beau parleur, j'écoutai toutes les drôleries qu'il disait et, la gaieté contagieuse de mon amie aidant, je finis par me divertir comme elle et par rire avec eux.

« La campagne était pour moi une rareté; je courais comme une folle à travers les futaies et je prenais du plaisir autant que je pouvais.

« Quand on est toujours entre quatre murs, du matin au soir, et qu'on se trouve par hasard transporté au milieu des champs, c'est si bon de courir en plein air dans un grand espace!

« La journée s'écoula aussi agréablement que possible.

« Mais si M. Auguste avait eu le pouvoir de me faire rire il n'avait pas réussi à me plaire. Je lui trouvais toujours un air sournois, et dans le regard quelque chose de méchant.

« Un peu avant la nuit, nous revînmes à Saint-Germain pour dîner.

« Je n'avais jamais eu l'idée qu'on pût dépenser autant d'argent dans un jour, et je m'étonnais à bon droit de voir deux commis de magasin — ils se donnaient pour tels — se livrer à d'aussi folles dépenses.

« Évidemment ces messieurs avaient le goussot bien garni, et pour qu'ils fissent ainsi danser les écus ils devaient gagner énormément d'argent sans se donner beaucoup de peine.

« Dans un salon du restaurant, où nous n'étions que nous quatre, ils firent servir des choses dont je ne connaissais même pas le nom. On nous traitait comme des princes : il paraît qu'on est tout ce qu'on veut quand on a de l'argent.

« Contre mon habitude, ce jour-là, je bus du vin, du rouge, et aussi du champagne. Je n'en ai plus bu jamais depuis; un serment que j'ai fait...

« Après le deuxième verre de champagne, je me sentis toute étourdie, mes yeux se fermaient malgré moi; j'entendais comme des pétillements dans ma tête; quand je regardais, je voyais passer des zigzags de feu; quelque chose de lourd tombait sur mes yeux; j'aurais voulu parler, je ne pouvais remuer la langue.

« Pendant ce temps-là, Marguerite chantait la *Lisette de Béranger*, que quelque temps auparavant Déjazet avait mise à la mode.

« Vous vous dites, sans doute : Pauline Langlois était ivre. Eh bien! non, non, je n'étais pas ivre... »

Elle poussa un profond soupir et, en passant ses doigts sur ses yeux, elle sécha deux larmes.

— Au bout d'un instant, continua-t-elle, je me sentis saisir par le sommeil. Oh! je lui résistai énergiquement. Mes paupières étaient engourdies, et ma tête s'en allait de tous les côtés.

« Marguerite cessa de chanter. Alors elle et les deux hommes se mirent à chuchoter en me regardant. Il se faisait un si drôle de bruit dans mes oreilles que je ne pouvais rien entendre de ce qu'ils disaient.

« A la fin, Marguerite vint s'asseoir près de moi.

« — Ce n'est rien, ce que tu éprouves, me dit-elle; tu es un peu fatiguée, voilà tout... la chaleur, le bon vin... demain matin, ça n'y paraîtra plus. Mais nous ne pouvons pas retourner à Paris ce soir, nous serons forcées de coucher à Saint-Germain. »

« Je fis un grand effort pour lui dire que je voulais retourner à Paris.

« — C'est impossible, reprit-elle; tu dois bien sentir que tu ne pourrais pas faire un pas. Non, nous coucherons ici; le maître de cette maison tient justement un hôtel en même temps qu'un restaurant.

« — Non non, je ne veux pas! » m'écriai-je avec terreur.

« Elle devina ma pensée, car elle me répondit aussitôt :

« — C'est toi seulement et moi, parce que je ne veux pas te quitter, qui restons à Saint-Germain; ces messieurs vont s'en aller; il faut qu'ils rentrent à Paris ce soir. »

« Je ne fis plus aucune résistance; d'ailleurs je n'avais plus de volonté, j'étais

comme morte. Je ne me souviens plus comment je fus transportée dans une chambre de l'hôtel. Les deux hommes avaient disparu. Marguerite m'aida à me déshabiller et à me mettre au lit, puis elle se coucha près de moi. Je n'avais déjà plus conscience de moi-même et je m'endormis aussitôt d'un profond sommeil.

« Je me réveillai au petit jour; j'étais seule dans le lit; mais je vis dans la chambre un homme. Je poussai un cri terrible en reconnaissant M. Auguste.

« Il fut sans doute très-effrayé, car il sortit vivement par une porte qui devait commuuiquer avec une autre chambre.

« Moi, je me mis à sangloter.

« Pourtant je me levai; j'avais encore la tête lourde et je pouvais à peine me tenir sur mes jambes. Je m'habillai en pleurant, je ne songeai pas plus à arranger mes cheveux en désordre qu'à me regarder dans la glace. Ah! je ne pensais guère à la coquetterie.

« Je sortis de l'hôtel sans rien dire à personne, et courus aussi vite que je le pouvais jusqu'à la gare. Les gens qui me virent durent me prendre pour une folle; oh! je l'étais réellement, car je n'avais plus la tête à moi.

« Je rentrai à Paris désespérée, folle de douleur.

« Après trois jours d'affaissement passés dans les larmes, j'eus enfin le courage de reprendre mon aiguille.

« Un jour, un mois plus tard, je rencontrai Marguerite qui, honteuse et peut-être déjà poursuivie par le remords, mettait tous ses soins à m'éviter. Je lui reprochai durement son abominable conduite.

« Elle m'apprit que M. Auguste — elle ne le connaissait que sous ce nom-là — avait été obligé de quitter Paris subitement, et que son fiancé l'avait suivi. De son mariage, il n'était plus question.

« A genoux, en pleurant, elle me demanda pardon. Je ne me laissai pas attendrir : je lui déclarai qu'il n'y avait plus d'amitié possible entre nous et que je ne la reverrais jamais. Elle voulut insister; je lui tournai le dos avec mépris et m'éloignai brusquement.

« Depuis, je n'ai pas revu Marguerite et n'ai plus entendu parler de M. Auguste.

« Notre petit Henri était déjà grand et tout prêt à marcher, lorsque ma fille vint au monde, le 26 mai. De même que j'appelais Henri le petit garçon, je donnai à ma fille le nom d'Henriette en souvenir de vous.

« J'avais deux enfants à soigner, à élever; je ne m'amusai pas à être malade longtemps; dès le 4 juin, j'étais sur pied et je me remettais au travail. J'avais encore de la faiblesse, mais j'avais besoin de gagner ma vie; je ne m'en apercevais pas.

« Depuis quelques jours, le choléra faisait des siennes dans Paris. Il entra dans

notre maison. Un jour, deux personnes moururent, le lendemain deux autres. Les locataires étaient terrifiés; moi seule je n'avais pas peur.

« Un matin, je sortis pour porter mon ouvrage, c'était le 10 juin; je laissai ma clef à une voisine, en la priant de veiller sur les enfants qui dormaient.

« En revenant, je fus prise tout à coup d'un étourdissement, puis de douleurs dans l'estomac et de crampes atroces. Je tombai tout de mon long dans la rue, frappée par le choléra. Impossible de me relever, impossible aussi de crier, de parler. Un rassemblement se fit autour de moi. J'entendis un bruit confus, comme un bourdonnement, puis je sentis qu'on me soulevait. A partir de ce moment, je ne me souviens plus de rien.

« On avait établi des ambulances dans tous les quartiers, principalement aux mairies, pour soigner les cholériques; je fus, paraît-il, portée à l'une de ces ambulances où je restai je ne sais combien de jours. Mais trois mois plus tard, quand je sortis de la fièvre et du délire et que je pus me souvenir, voir et entendre, je me trouvai couchée dans un lit de l'hôpital Beaujon.

« Ma première pensée fut pour mes enfants : je les réclamai. On me fit plusieurs questions, je donnai le numéro de la rue Sainte-Anne. Les gens de l'hôpital prirent des informations; mais dans la crainte, sans doute, de compromettre ma guérison, ils me trompèrent en me disant que mes enfants étaient en sûreté et que je les verrais aussitôt rétablie.

« Ma convalescence fut longue, je restai encore trois mois à l'hôpital. Enfin on me trouva assez forte pour me laisser partir. Je courus rue Sainte-Anne. Hélas! je n'y trouvai que des visages inconnus. On ne put me donner l'adresse d'aucun des anciens locataires. Le concierge était mort, sa femme était retournée dans son pays, en Alsace. La voisine, que j'avais chargée de veiller sur les enfants, était morte aussi le lendemain. Quant à ceux-ci, on ne savait rien.

« Je savais où demeurait le propriétaire de la maison, j'allai le trouver. Il me croyait morte, il pensa voir un revenant. Si je n'avais pas eu des sanglots plein la gorge, j'aurais ri, tant sa figure était drôle.

« Il me dit tout ce qu'il savait.

« Ne me voyant pas revenir, ma voisine avait pris les enfants chez elle, puis, atteinte par la terrible maladie, elle était morte. Un de ses parents vint, il la fit enterrer, et comme tout le monde déménageait de la maison, il envoya une voiture et des hommes pour enlever les meubles de sa parente. L'un de ces hommes, voyant deux petits enfants abandonnés dans une maison où il n'y avait plus personne, ne trouva rien de mieux que de les prendre, en déclarant qu'il allait les porter aux Enfants-Trouvés. La concierge, affolée d'ailleurs par la mort de son mari, avait laissé emporter les enfants sans rien dire.

« Le propriétaire, qui tenait ces renseignements de la concierge, ne doutait pas que les chers petits êtres ne fussent aux Enfants-Trouvés.

« C'était un brave homme, ce propriétaire; il avait fait vendre mes meubles,

il en était désolé; mais il avait gardé mon linge et mes autres effets dont une grande malle était remplie. Il me la remit. Et, comme je n'avais sur moi qu'un peu d'argent qu'on m'avait donné avant de sortir de l'hôpital, il me glissa dans la main deux billets de cent francs.

« Je me reposai un jour et le lendemain j'allai à la maison des Enfants-Trouvés. On me fit toutes sortes de questions; mais on ne put ou plutôt on ne voulut me donner aucun renseignement. Ils ne me dirent même pas s'ils avaient les enfants.

« Hélas! j'étais une inconnue, une malade qui sortait de l'hôpital, je n'avais pas de mari, je demeurais dans une mauvaise chambre meublée et mes moyens d'existence devaient paraître douteux. Je dus faire des réponses bien embarrassées, et il est probable qu'on me prit pour une intrigante ou quelque chose de pire encore; je sortis de là en pleurant, désespérée. »

Le souvenir de toutes ses douleurs, de toutes ses misères, força la mère Langlois à s'interrompre. Les larmes la suffoquaient.

Ses auditeurs, visiblement émus, restaient silencieux et la regardaient remplis de compassion.

Après avoir longuement essuyé ses yeux, elle continua son récit en ces termes :

— Ce fut un coup terrible lorsque je finis par comprendre qu'on ne me rendrait pas mes enfants, et que pour longtemps, peut-être pour toujours, ils étaient perdus pour moi...

« Je ne saurais pas bien vous dire ce qui se passa en moi; c'était dans ma tête un combat incessant de pensées et d'idées bizarres; je voyais tout en noir; la nuit, je faisais des rêves épouvantables, je ne dormais presque plus; je disais souvent des choses qui n'avaient ni queue ni tête, et il y avait des jours où je ne me souvenais plus de rien ; je perdais complétement la mémoire.

« Que de fois j'ai entendu dire autour de moi :

« — Elle est folle, la pauvre fille! »

« Ah! plus d'une fois, j'ai eu peur de le devenir réellement. Et cela dura plus de quatre ans. C'est le travail et l'idée d'amasser un peu d'argent pour le donner un jour à ma fille qui m'ont sauvée de la folie.

« A force de recherches, j'étais parvenue à découvrir le parent de cette femme qui demeurait sur le même carré que moi dans la maison de la rue Sainte-Anne.

« Il se souvint parfaitement d'avoir vu les deux enfants dans la chambre de sa parente. Il m'indiqua la maison de déménagements à laquelle il s'était adressé.

« J'y allai. Je voulais à toute force trouver l'homme qui avait emporté les enfants, afin de me faire accompagner par lui aux Enfants-Trouvés.

« Je vis le déménageur. Lui aussi avait entendu parler des deux petits enfants de la rue Sainte-Anne.

« Mais la fatalité était contre moi : je ne devais pas en savoir davantage que ce qu'on m'avait déjà appris.

« L'homme dont j'aurais tant voulu avoir le nom et l'adresse n'était pas un employé ordinaire du déménageur; il était venu demander du travail, on l'avait occupé ce jour-là seulement; on l'avait payé le soir et il n'était plus revenu. Le déménageur et ses manœuvres ne le connaissaient pas autrement.

« Ne pouvant plus rien par moi-même, je mis tout mon espoir en Dieu et ne comptai plus que sur lui.

« Je travaillais depuis plusieurs années pour la grande maison de confections pour hommes : *Au Prophète*. On y connaissait une partie de ma triste histoire, je n'osai pas y retourner. Mais, Dieu merci! dans mon métier de giletière, j'étais aussi habile que pas une; la *Belle Jardinière* me donna autant et plus de travail que je n'en pouvais faire.

« Au bout de deux ans, je pus acheter un mobilier pour meubler, rue La Rochefoucauld, le petit appartement que j'occupe aujourd'hui.

« Un tailleur, pour qui je travaillais dans les moments de presse, me présenta un jour chez Dussautoy; je devins une des premières ouvrières de la maison, et je gagnai plus du double. Je pris des apprenties et même des ouvrières pendant les bonnes saisons. Malgré ça, je travaillais tout autant et même plus. Je gagnais de l'argent, je faisais des économies; j'étais contente. Presque tous les deux mois, j'achetais une obligation. Ça me faisait plaisir de les mettre l'une sur l'autre dans une boîte. Je me disais : — C'est pour ma fille!

« Un jour, après avoir compté ma petite fortune, je trouvai que j'avais plus de vingt mille francs. Alors je me mis à pleurer, à crier et à m'arracher les cheveux. Pour un rien, j'aurais pris toutes ces paperasses enguirlandées et je les eusse jetées au feu.

« Une voix me disait : C'est la dot de ta fille! Une autre voix répondait en ricanant : Femme stupide, ta fille est perdue, tu ne la retrouveras jamais!

« Alors tout mon être se révolta. Je me mis à pleurer, puis je poussai des cris affreux en labourant mon visage avec mes ongles.

« Je fus prise d'une attaque de nerfs, et je me roulai par terre en me tordant comme une possédée.

« Ce jour-là, je pris la ferme résolution de me faire rendre ma fille, dussè-je, pour cela, ameuter tout Paris par un effroyable scandale.

« Les pas et les démarches que je fis depuis, je ne vous le dirai point, je ne le sais pas moi-même.

« Enfin on comprit qu'on ne pouvait pas plus longtemps priver une mère de son enfant. On se décida à me dire que mon Henriette était à Rebay sous le nom de Claire.

« Albert vous a raconté avec quelle joie je suis partie, et avec quel désespoir je suis revenue.

« Depuis la veille seulement, ma fille, mon Henriette n'était plus à Rebay.

« Maintenant, où est-elle? Perdue, oh! oui, perdue pour toujours!

« Voyons, dites, ai-je assez souffert? Ne suis-je pas poursuivie par une horrible fatalité? »

Une fois encore, la pauvre femme éclata en sanglots.

— Monsieur et madame Descharmes, vous connaissez la douloureuse histoire de l'ouvrière Pauline, reprit-elle; et toi, Albert, tu sais maintenant tout ce qu'a enduré ta pauvre mère Langlois.

— Oh! oui, pauvre Pauline! s'écria madame Descharmes, vous avez horriblement souffert de toutes les manières; mais votre chère fille existe; plus heureux que vous, M. Ancelin l'a vue; elle est intelligente et jolie, ce doit être pour vous une consolation. N'abandonnez pas l'espoir que Dieu a mis en vous, et qui vous a soutenue si longtemps; nous vous aiderons à retrouver votre Henriette.

— Et nous la retrouverons, j'en suis convaincu, ajouta M. Descharmes.

— Albert me l'a dit aussi. Ah! je veux vous croire; j'ai tant besoin d'espérer!

— Dans ces derniers temps, en faisant des démarches au sujet de votre fille, vous ne vous êtes donc pas informée de ce qu'était devenu l'autre enfant? demanda l'ingénieur.

— Oh! que si, mais ces messieurs de l'administration m'ont fermé la bouche par ces mots :

« — Du moment que vous n'êtes ni sa mère ni sa parente, nous n'avons rien à vous dire, et vous n'avez pas à vous occuper de lui. »

« Après cela, moi qui ne suis rien, je devais me taire. Mais vous, monsieur Henri, vous êtes quelqu'un, ils vous répondront. On reste froid et insensible devant les larmes d'une mère; mais un titre ou un nom honoré a une grande autorité.

— A la condition de ne pas se heurter à l'impossible; mais ici le cas est différent. Vous venez de me fournir des renseignements précieux, Pauline. Nous sommes sur les traces d'Henri et nous retrouverons celles de votre fille. Oui, soyez pleine de confiance et espérez. Demain, j'irai moi-même à l'Assistance publique.

— Quand je songe au temps passé, monsieur Henri, et que je me retrouve ici, près de vous, quel changement!

— Nous avons vieilli, ma pauvre Pauline, dit en souriant M. Descharmes.

— Oui, mais vous avez un bel hôtel, des équipages, des millions, et vous êtes officier de la Légion d'honneur.

— Vous avez oublié de nommer ce que j'ai de plus précieux.

— C'est vrai, mais je le connais, ce trésor : c'est la plus belle, la plus gracieuse, la plus parfaite et la meilleure de toutes les femmes.



Je poussai un cri terrible en reconnaissant M. Auguste. (Page 156.)

— Et votre amie, Pauline, comme vous êtes celle de mon mari, dit Angèle.

— La mère Langlois ne sera pas ingrate, allez, madame, et si elle le peut un jour, elle vous montrera comme elle sait aimer. Monsieur Henri, vous souvenez-vous de ce que je vous ai prédit autrefois?

— Parfaitement.

— A cette époque, vous n'étiez qu'un ouvrier, mais un ouvrier intelligent et savant. Je vous ai dit:

— Monsieur Henri, vous arriverez, vous aurez un jour une grande fortune, et comme vous êtes rangé, travailleur et bon, Dieu vous donnera tout le bonheur que vous méritez! »

« Vous avez tout cela, monsieur Henri, ma prédiction s'est réalisée.

« Je ne sais pas s'il y a eu des femmes plus malheureuses que moi; mais je crois que je porte bonheur aux autres... Tenez, Albert ne me démentira point : j'ai été la première à lui dire qu'il serait un grand peintre, qu'il aurait la croix et une grande fortune. Eh bien, il n'a que vingt-six ans, et il marche vite sur le chemin qui mène à tout cela.

— Quand il s'agit de ceux qu'elle aime, répliqua le jeune homme, la mère Langlois voit tout en rose; elle ne veut pas admettre qu'ils puissent être malheureux et ne pas réussir. Elle leur fait voir tant de satisfaction et de bonheur dans l'avenir qu'ils finissent par y croire. En ce qui me concerne, — j'en remercie ma vieille amie, — dans les mauvais jours, quand la force manque et que la volonté se brise, elle m'a sauvé du découragement.

La nuit était venue. La mère Langlois voulut se retirer. Mais madame Descharmes passa affectueusement son bras sous le sien, en lui disant :

— Nous vous gardons à dîner ainsi que M. Ancelin.

XXXV

RECHERCHES

Le lendemain, après lui avoir fait remettre sa carte par un huissier, M. Descharmes entrait dans le cabinet du directeur général de l'Assistance publique.

Ce fonctionnaire l'accueillit avec son plus gracieux sourire, comme un homme dont on est flatté de recevoir la visite.

— Monsieur, dit l'ingénieur, je viens en toute confiance vous demander un service.

— Si je puis vous être agréable, ce sera un bonheur pour moi, répondit le directeur en s'inclinant.

M. Descharmes lui dit brièvement ce qu'il désirait.

A mesure qu'il parlait, le directeur prenait des notes sur une feuille de papier.

Il appela son secrétaire.

— Tenez, lui dit-il, veuillez avoir l'obligeance d'aller chercher les réponses aux diverses questions que voici. Je les attends.

Le secrétaire sortit. Il revint au bout d'un quart d'heure, apportant les réponses suivantes, écrites en marge des demandes du directeur :

« Les deux enfants ont été apportés à l'hospice le 12 juin 1849. On suppose qu'ils sont frère et sœur.

« Le garçon est inscrit sur les registres sous le nom d'André, numéro matricule 7,715.

« La jeune fille sous le nom de Claire, numéro 7,716.

« Le jour même de son entrée à l'hospice, le petit garçon a été confié à la dame veuve Pigaud, demeurant rue du Faubourg-Saint-Antoine, n° 7.

« Quatre mois plus tard, la petite Claire a été envoyée à Rebay (Nièvre).

« Nous n'avons pas été informés qu'elle eût quitté cette commune.

« Nous ne saurions, dans ce cas, fournir aucun renseignement. »

M. Descharmes remercia le directeur de son obligeance et se retira.

Il remonta dans son coupé et donna l'ordre à son cocher de le conduire au n° 7 du faubourg Saint-Antoine.

Il entra dans la loge du concierge et demanda Mme Pigaud.

— Madame Pigaud? répondit le concierge, mais mon honorable monsieur, elle a été enterrée la semaine dernière.

— Oh! que m'apprenez-vous là?

— La pure vérité, monsieur, vu que je ne mens jamais.

— Cette dame était veuve?

— Veuve de son mari, oui monsieur, un brave homme qui a été tué d'une balle, là, presque en face, en 48, en meme temps que le pauvre archevèque de Paris.

— Elle avait un fils?

— Tué aussi dans ses bras, quand il ne marchait pas encore.

— C'est impossible, ce que vous me dites, mon brave homme! s'écria M. Descharmes.

— J'ai eu l'honneur de dire à monsieur que je ne mentais jamais, répliqua le concierge en se redressant avec dignité. Et la preuve, c'est que la pauvre mam' Pigaud en a été pendant plus d'un an entre la vie et la mort et qu'elle pleurait tant tous les jours, que les ouvriers du faubourg ont été obligés de lui donner un autre petit qu'on a pris aux Enfants-Trouvés.

— Excusez-moi, mon ami, je me trompais; je croyais que vous me parliez de ce dernier enfant, qui se nomme André, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur, André... Mais dans le quartier, on l'appelle plutôt l'Enfant du Faubourg. Parce que, je vas vous dire, ce sont les ébénistes du faubourg qui se sont cotisés pendant des années pour fournir à la veuve, qui n'était pas riche l'argent nécessaire pour élever l'enfant. Il y en a qui n'ont pas de père; mais l'Enfant du Faubourg peut dire, lui, qu'il en a eu plus de cent. Aussi, dame, faut voir comme il a marché. Ils n'ont pas voulu en faire un ouvrier comme

eux; dès qu'il a pu dire deux et deux font quatre, ils l'ont mis chez les Frères, plus tard à l'École Turgot. Ça lui allait, au petit, car il vous a un air qui n'est pas du tout de la basse classe. Il est devenu savant; il a dit : Je veux être employé, et il est entré chez un banquier, où il gagne deux cents francs par mois. Et il n'a pas encore vingt ans, monsieur. Voilà ce qu'ont fait les ouvriers ébénistes pour le petit André, l'Enfant du Faubourg.

— Oh! les braves gens, murmura M. Descharmes, attendri jusqu'aux larmes.

« Mon ami, reprit-il, c'est précisément à M. André, l'Enfant du Faubourg, comme vous l'appelez, que je voudrais parler. Où pourrai-je le rencontrer?

— Chez le banquier où il travaille.

— Et qui se nomme?

— M. Dartigue.

— Faubourg Poissonnière, je le connais. M. André demeure toujours dans cette maison?

— Non, monsieur. Le jour de l'enterrement de sa mère, — la veuve Pigaud, s'entend, — il s'en est allé, emportant tout ce qui était à lui; je ne sais pas encore où il loge, vu qu'il n'est pas venu au faubourg depuis. Mais on vous le dira chez le banquier.

— C'est juste. Du reste, je n'ai plus besoin de savoir où il demeure puisque je le verrai chez M. Dartigue.

M. Descharmes remonta dans sa voiture, et un quart d'heure après il entrait dans le cabinet du banquier.

— Cher monsieur, lui dit-il, ce n'est pas une affaire d'argent qui m'amène aujourd'hui près de vous.

— Vous n'en êtes pas moins le bienvenu. Que puis-je faire pour votre service?

— Vous avez pour employé un jeune homme nommé André?

— Il faisait encore partie de mon personnel il y a huit jours; mais il a quitté ma maison.

— Comment! s'écria M. Descharmes, aurait-il commis un acte qui aurait motivé son renvoi?

— Nullement. Je n'ai eu, au contraire, qu'à me louer de ses services, et je regrette sincèrement de l'avoir perdu. C'est un jeune homme d'une excellente conduite, rempli d'aptitude, sur qui je pouvais déjà compter; je lui aurais fait ici une belle position.

— Pourquoi vous a-t-il quitté?

— Je l'ignore absolument. Sa mère adoptive est morte il y a quelques jours; il a demandé à son chef de bureau un congé de trois jours qui lui a été accordé; mais au lieu de venir reprendre son travail, tenez, voilà la lettre qu'il m'a écrite, vous pouvez la lire.

M. Descharmes prit le papier et lut :

« Monsieur,

« Une circonstance grave, que je regrette de ne pouvoir vous faire connaître, ne me permet pas de reprendre ma place dans vos bureaux.

« Mais je n'oublierai jamais combien vous avez été bienveillant et bon pour moi ; mon cœur vous garde une éternelle reconnaissance.

« Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de mes sentiments respectueux.

« André. »

— C'est singulier! dit M. Descharmes en rendant la lettre au banquier. Je n'y comprends rien. Savez-vous où il demeure?

— Oui, s'il n'a pas quitté la maison où demeurait sa mère adoptive.

— J'y suis allé, il n'y est plus. Ah! pauvre et malheureux enfant, que lui est-il encore arrivé?

— Vous le connaissez?

— Oui. Mais c'est toute une histoire que je vous raconterai plus tard. Maintenant, il faut que je le retrouve. Si, par hasard ou autrement, vous parveniez à savoir son adresse ou la moindre chose le concernant, je vous serais obligé de m'en avertir aussitôt. Vous le voyez, je m'intéresse vivement à ce jeune homme.

— Monsieur Descharmes, je n'oublierai pas la recommandation que vous me faites.

L'ingénieur quitta le banquier, très-affligé de l'insuccès de ses démarches.

— Il y a donc réellement, comme le dit Pauline, une fatalité qui poursuit ces deux enfants? pensait-il.

Comme il allait donner l'ordre à son cocher de revenir à l'hôtel, il se rappela ce que, d'après les paroles du concierge, les ébénistes du faubourg avaient fait pour André.

— C'est encore par eux que j'ai le plus de chance de le retrouver, se dit-il, car il est impossible qu'il ne revienne pas au faubourg. Celui qui a écrit la lettre que je viens de lire chez M. Dartigue ne peut être un ingrat.

Il se rendit une seconde fois chez le concierge.

— C'est le monsieur de tout à l'heure, dit celui-ci à sa femme, qui était rentrée après le départ de M. Descharmes.

« Eh bien! l'avez-vous vu? demanda le concierge à M. Descharmes.

— Malheureusement non; il n'est plus chez M. Dartigue.

— Est-il Dieu possible? s'écria la bonne femme. Alors, c'est qu'il a trouvé une place meilleure.

— Cela est, affirma le mari.

— Je le désire, dit M. Descharmes. Mais, comme je n'ai pu me procurer son adresse, j'ai pensé que, peut-être, les ouvriers du faubourg, dont il est en quelque sorte l'enfant, pourraient me la donner.

— Ça, monsieur, nous ne savons pas, fit la concierge.

— Ne puis-je pas en voir un des principaux, naturellement un de ceux qui se sont le plus particulièrement occupés d'André?

— C'est facile; seulement...

— Eh bien?

— Pour que vous teniez tant à voir M. André, il faut que vous ayez une raison.

— Sans doute.

— Vous ne lui voulez pas de mal, au moins?

— Chère madame, répondit M. Descharmes en souriant, ai-je donc l'air si méchant que vous puissiez me supposer de mauvaises intentions?

Le concierge laissa tomber d'un côté son marteau et de l'autre le soulier dans la semelle duquel il enfonçait des clous.

— Femme, fit-il avec gravité, tu viens de dire une bêtise; ce monsieur est un honorable bourgeois et il n'y a qu'à le regarder pour savoir tout de suite à qui on a affaire.

« Va-t'en chercher le grand Bernard, c'est un des trois... Si monsieur le veut bien, il attendra ici. »

XXXVI

LE GRAND BERNARD

La concierge revint au bout de dix minutes amenant avec elle l'ouvrier désigné sous le nom de grand Bernard.

C'était un homme de haute taille, aux traits énergiques, aux bras musculeux, et solidement campé sur ses hanches. Il pouvait avoir trente-cinq ans.

Sur son bourgeron de travail, il avait endossé un paletot et il tenait sa casquette à la main.

— Mon ami, lui dit M. Descharmes, c'est moi qui vous ai dérangé de votre travail, je vous prie de m'excuser. Madame vous a dit, sans doute, de quoi il s'agissait. Vous êtes un de ceux qui ont élevé, nourri et instruit le pauvre enfant trouvé que vous avez surnommé l'Enfant du Faubourg; permettez-moi de vous féliciter tous de ce bel acte de charité et de vous témoigner ici mon admiration.

« Je suis heureux lorsque je rencontre parmi les hommes de travail de grands cœurs et de tels dévouements. Je suis entrepreneur de travaux publics, j'occupe chaque jour des milliers de bras; c'est vous dire que j'aime les travailleurs; d'ailleurs, il y a vingt ans, j'étais ouvrier moi-même. Donnez-moi votre main. »

L'ouvrier plaça sa main noire dans la main blanche de l'ingénieur.

— André ne me connait pas, reprit M. Descharmes, et je lui suis tout à fait étranger; mais je lui porte le plus vif intérêt; c'est avec l'intention de lui être utile, d'aplanir devant lui certaines difficultés de la vie, dans l'intérêt de son avenir enfin que je suis actuellement à sa recherche. Pouvez-vous me dire où je le trouverai ?

— Tout à l'heure encore j'ignorais qu'il eût quitté la maison de M. Dartigue, répondit l'ouvrier; cela me surprend beaucoup, car il était très-attaché à son patron. Il s'en est allé du faubourg sans dire rien à personne. Un coup de tête de jeune homme. Depuis l'enterrement de madame Pigaud, ni moi, ni aucun de mes camarades ne l'avons revu.

« Loin de m'effrayer, c'est la preuve qu'il n'a pas eu besoin de nous, puisqu'il sait qu'en toute occasion il peut compter sur ses amis du faubourg. Je regrette de ne pouvoir vous mieux renseigner aujourd'hui, mais il est probable que je le verrai d'ici à quelques jours, et si vous voulez bien me donner votre adresse, je ne manquerai pas de lui dire de passer chez vous.

— Je vous en remercie d'avance, dit M. Descharmes en remettant sa carte à l'ouvrier.

— Ah! j'y songe, fit tout à coup l'ébéniste, je parierais que je devine à quoi s'occupe André en ce moment.

— Cela explique-t-il pourquoi il a quitté la maison du banquier?

— Peut-être.

— Alors?

— Vous savez qu'André est un enfant trouvé; mais vous ignorez, sans doute, qu'il a été reçu à l'hospice en même temps qu'un autre enfant, une petite fille?

— Je sais cela aussi; j'ai obtenu ce renseignement aujourd'hui à l'Assistance publique.

— Eh bien, André a été instruit de cette particularité par madame Pigaud, sur son lit de mort, il y a aujourd'hui huit jours; je ne crois pas me tromper en disant qu'André est en train de chercher cette enfant, devenue une jeune fille du nom de Claire, et qui, selon toutes les probabilités, est sa sœur.

Ces paroles étaient un trait de lumière pour M. Descharmes. Mais il ne crut devoir rien dire à l'ouvrier de ce qu'il savait touchant la fille de Pauline Langlois.

— Vous avez certainement découvert la vérité, reprit-il; cependant ce ne serait point encore le motif qui l'a obligé à renoncer à son emploi.

— Je ne sais pas. Si sa sœur est loin de Paris, et si on lui a dit à l'Assistance où elle habite, il y a cent à parier contre un qu'il est auprès d'elle en ce moment.

— C'est juste, répondit M. Descharmes. Quoi qu'il en soit, n'oubliez pas la

promesse que vous m'avez faite de me l'envoyer le jour très-prochain, j'espère, où il viendra vous voir.

— Je n'y manquerai pas, monsieur, vous pouvez compter sur moi.

N'ayant plus rien à apprendre du grand Bernard, M. Descharmes regagna sa voiture.

Alors, après un moment de réflexion, il fit le calcul suivant :

— Il y a aujourd'hui huit jours que madame Pigaud est morte. C'était le 12 septembre. Ce même jour ou le lendemain, André sut que Claire était à Rebay. Il a dû prendre le chemin de fer pour se rendre dans la Nièvre, le 13 au soir, ou le 14 dans la matinée. Il est revenu à Paris le 15, ramenant avec lui Claire, qu'il suppose être sa sœur. Il ne peut y avoir un doute sur ce point ; c'est bien André que les habitants de Rebay ont pris pour un amoureux et qu'ils accusent d'avoir enlevé Claire. Cette découverte va causer une grande joie à la pauvre Pauline.

« Les dates ont entre elles une parfaite concordance. La mère de Claire arrive à Rebay le 16 septembre ; sa fille en est partie la veille, c'est-à-dire le 15. Or, le retour d'André à Paris est évidemment du 15, puisque sa lettre à M. Dartigue est datée de Paris du 16, jour où il devait reprendre son travail, le congé de trois jours étant expiré.

« Ainsi, les deux jeunes gens sont réunis et ils sont à Paris ; je suis sur leurs traces ; c'est déjà un important résultat obtenu. Les difficultés deviennent aussi moins nombreuses, puisqu'en découvrant la retraite d'André nous les retrouvons tous les deux.

« Mais pourquoi a-t-il quitté la maison Dartigue? Il parle d'une circonstance grave. — Qu'est-ce que cela veut dire?... Retrouver sa sœur est une circonstance heureuse et non grave. Il y a autre chose. Quoi? Je ne puis deviner, c'est obscur, impénétrable. N'importe, je n'ai pas le droit d'être mécontent de ma journée.

« En supposant qu'André ne se presse pas d'aller voir ses amis du faubourg, il faut qu'il travaille, et c'est évidemment dans une maison de banque qu'il cherchera un emploi, s'il ne l'a déjà trouvé. Grâce à mes relations avec les principaux banquiers de Paris, d'ici quinze jours le personnel de toutes les maisons de banque aura passé sous mes yeux. »

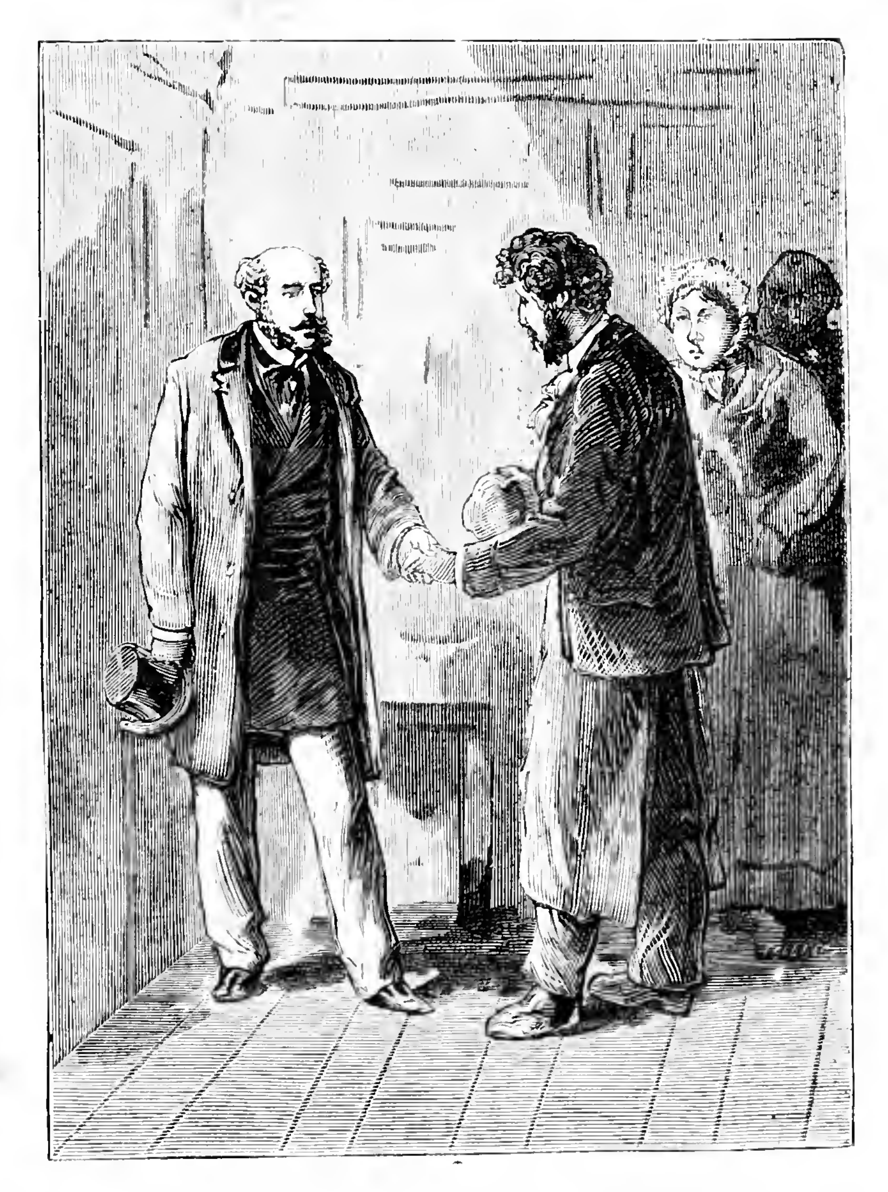
M. Descharmes en était là de son monologue lorsque le coupé entra dans la cour de l'hôtel.

Il retrouva la mère Langlois causant avec Angèle dans le petit salon.

— Monsieur Henri, excusez-moi, dit-elle ; mais j'étais si impatiente de savoir quelque chose, que j'ai pris la liberté de venir.

— Vous avez bien fait, Pauline, et j'en suis enchanté, car j'allais vous envoyer chercher.

— Mon Dieu ! vous l'avez retrouvé ?



Permettez-moi de vous féliciter tous de ce bel acte de charité et de vous témoigner mon admiration. (Page 166.)

— Pas encore, mais j'ai bon espoir.

— Oh! mon ami, que je suis heureuse! dit Angèle.

La mère Langlois leva les bras et les yeux vers le plafond, un double mouvement qui lui était familier dans les grandes émotions.

— En attendant, reprit M. Descharmes, j'ai fait une découverte très-intéressante pour vous, Pauline.

— Oh! monsieur Henri!

— Je sais le nom du jeune homme qui a enlevé votre fille de Rebay.

— Est-ce possible? exclama la mère Langlois.

— Ce n'est point un amant, comme on a eu le tort de vous le dire.

— Ah! cela fait du bien... Albert aussi m'avait dit que ça ne pouvait pas être.

— Eh bien, ma chère Pauline, celui que vous appeliez Henri se nomme aujourd'hui André ; et c'est André, persuadé que votre fille est sa sœur, qui est allé la chercher à Rebay.

La mère Langlois joignit les mains et resta bouche béante, incapable de dire un mot pour exprimer son ravissement.

— La Providence divine veille sur ces chers enfants, dit Angèle.

— D'ailleurs, reprit M. Descharmes, je vais vous faire connaître ce que j'ai appris.

Et il raconta sa visite au directeur de l'Assistance publique, sa conversation avec la concierge, son entrevue avec le banquier, et enfin les précieux renseignements que lui avait donnés l'ouvrier ébéniste.

— Il ressort de tout cela, continua-t-il, qu'André a retrouvé Claire, qu'ils sont à Paris et que, probablement, ils habitent ensemble. Si mes premières recherches n'ont pas été couronnées d'un plein succès, nous devons en être, toutefois, très-satisfaits. Il y a lieu d'espérer que peu de jours nous séparent du moment, si longtemps attendu, où vous pourrez serrer dans vos bras votre fille, ma chère Pauline.

— Oh! oui, oui, dit la mère Langlois, je la reverrai bientôt, je le sens à la joie qui m'étouffe! Peut-être, sans que je le sache, est-elle tout près de moi... Et dire que si en sortant tout à l'heure je la rencontrais dans la rue, elle passerait près de moi comme une étrangère!... Mais non, non, je la reconnaîtrais, n'est-ce pas, madame? Quelque chose dans mon cœur me dirait : C'est elle, c'est ta fille!...

XXXVII

LA LETTRE ANONYME.

Le même jour, madame la marquise de Presle faisait une visite au docteur Vernier, une des illustrations médicales de Paris, lequel avait été l'ami intime du comte de Blancheville, et était resté son médecin à elle, son confident et son ami.

Assis en face l'un de l'autre, aux deux coins de la cheminée, ils causaient. La marquise paraissait vivement contrariée.

— Ainsi, rien encore? fit-elle.

— Non, répondit le docteur ; je puis pourtant vous assurer que j'ai pris de bons yeux pour regarder partout.

— C'est désespérant ! murmura la marquise. Docteur, donnez-moi un conseil.

— En ce moment je n'en ai qu'un à votre service; mais comme vous ne m'écouterez pas, il est inutile que je parle.

— N'importe, docteur, dites toujours.

— Eh bien, chère marquise, à votre place je renoncerais à chercher cette pauvre folle.

— Docteur, c'est impossible; vous me connaissez assez pour savoir que je me décourage moins facilement.

— Vous avez fait en cette circonstance tout ce qui dépendait de vous, et ce n'est pas votre faute...

— Docteur, l'interrompit-elle vivement, il faut que je retrouve cette femme, je le veux, je la retrouverai !

— Rien ne vous arrête, fit le docteur en souriant.

— Je sais bien, mon bon docteur, que je vous prends votre temps, un temps précieux qui appartient à d'autres qui souffrent. Je vous ennuie peut-être...

— Oh ! ne dites pas cela, protesta énergiquement M. Vernier.

— Pardon, mon ami, je ne devrais pas oublier que vous êtes serviable par excellence et l'homme de tous les dévouements. Voyons, donnez-moi un avis.

— Comme je viens de vous le dire, les recherches ont été faites dans toutes les maisons d'aliénés de Paris et même des départements. Nous avons donc acquis la certitude que la folle en question ne s'y trouve point. Ceux qui avaient intérêt à la faire disparaître l'ont cachée ailleurs. Où? Voilà l'X du problème, c'est-à-dire l'inconnue. Je ne veux pas supposer qu'elle ait été assassinée...

— Oh ! fit la marquise en frissonnant.

— Non, l'intervention d'un commissaire de police dans l'enlèvement suffit pour nous rassurer. Elle est cachée, bien cachée, paraît-il, ce qui signifie pour moi séquestration. Or, on ne peut enfermer illégalement un individu que dans une maison particulière. C'est cette maison, ou si vous aimez mieux cette prison, qu'il faut découvrir. Comment? Je ne vois pas la chose facile.

« Évidemment, les hommes qui ont joué la part active dans l'enlèvement, d'adroits coquins, n'étaient que les agents mystérieux d'un autre personnage qui s'est prudemment tenu à l'écart; mais, n'en doutez pas, la folle a été remise entre les mains de ce dernier, et c'est lui qui la garde. Si nous le connaissions, si seulement nous pouvions découvrir un de ses acolytes, nous parviendrions, au moyen d'une surveillance active et prudente, à percer ce mystère. On ferait absolument ce que fait la police de sûreté lorsqu'elle lance sur la piste d'un voleur ou d'un grand criminel ses plus fins limiers. A Paris, avec de l'argent, on trouve tout, et assez facilement de ces singuliers individus qui font le métier d'espionnage pour le service des particuliers. Mais nous n'en sommes point là.

« En fin de compte, ma chère enfant, si vous tenez absolument à poursuivre

votre œuvre, vous serez obligée, malgré votre répugnance à en venir là, à provoquer une enquête de l'administration au sujet de l'enlèvement de la folle des Sorbiers.

— Eh bien, soit, je le ferai.

— Il est évident qu'il y a eu transmission d'un ordre émanant de la préfecture de police. Comment et par qui cet ordre a-t-il été obtenu, voilà ce qu'il vous est important de savoir.

— Docteur, je le saurai, dit la marquise.

Elle se leva et lui tendit la main.

— Merci et à bientôt, ajouta-t-elle.

— Pourquoi donc s'intéresse-t-elle si vivement à cette femme folle? se demanda le docteur en rentrant dans son cabinet après avoir reconduit la marquise; elle ne m'a pas tout dit : il y a là un secret intime.

Madame de Presle ne perdit pas de temps: dès le lendemain elle se rendit à la préfecture de police, fut immédiatement reçue par le préfet et causa avec lui pendant près d'une heure. Le jour même l'enquête demandée par la marquise commença.

Il y eut grand émoi dans les bureaux où l'on ne put trouver aucune pièce touchant les faits dénoncés par la marquise.

S'il y avait eu un dossier, pourquoi avait-il disparu? Dans le cas contraire, d'où venait l'ordre expédié à Cosne? Les employés furent interrogés, et ils ne savaient rien. Tout cela était grave.

Une dépêche télégraphique appela le commissaire de police à Paris.

Il apportait l'ordre écrit qui lui avait été remis par un individu se disant agent de l'administration.

Ce papier avait toutes les marques d'une pièce officielle; mais on eut bientôt constaté que la signature de ce document, illisible d'ailleurs, était de pure fantaisie. D'autre part, l'écriture inconnue ne ressemblait à celle d'aucun des rédacteurs et expéditionnaires.

Pourtant, la pièce sortait des bureaux, il y avait faux et abus de confiance. Quels étaient les coupables?

Et si les vrais coupables n'étaient point découverts, sur qui devait tomber la responsabilité de cet acte criminel?

Les principaux employés n'étaient même pas rassurés par leur innocence; ils sentaient la menace sur leur tête.

Les choses en étaient là, lorsque la marquise de Presle reçut la lettre anonyme suivante :

« Madame la marquise,

« Par suite d'une enquête faite sur votre demande, des hommes innocents, d'honnêtes pères de famille sont menacés d'une révocation.

« Vous pouvez conjurer ce malheur en priant M. le préfet de ne pas pousser plus loin cette déplorable affaire.

« Ce que vous voulez, ce n'est pas la punition des coupables, difficiles à atteindre, mais trouver la femme enlevée. Quelqu'un vous dira où elle est.

« Demain, veuillez prendre le train de Versailles, rive gauche, à une heure et demie; vous vous arrêterez à Bellevue. En sortant de la gare, vous tiendrez votre mouchoir de la main gauche. Un homme vous reconnaîtra à ce signe et s'approchera de vous. Il vous sera donné alors des renseignements dont vous serez satisfaite.

« UN INCONNU. »

La marquise relut plusieurs fois ce billet sans y rien découvrir qui pût éveiller sa défiance. S'il était anonyme, c'est que son auteur craignait d'être connu. Sans nul doute, il devait être un de ceux dont il parlait dans son écrit, qui se trouvaient sous le coup d'une révocation. Était-il un des coupables? La marquise le pensa; mais cela lui importait fort peu. Elle était d'autant mieux disposée à l'indulgence pour ceux-ci, qu'elle connaissait celui dont ils avaient été les instruments.

D'un autre côté, elle était pleinement satisfaite par la promesse qu'on lui faisait de lui indiquer le lieu où la folle était séquestrée. Il ne lui vint même pas à l'idée qu'on pouvait lui mentir. La démarche même de l'auteur du billet, coupable ou non, répondait de sa sincérité.

Elle prit une feuille de papier et écrivit immédiatement au préfet.

Le lendemain, à l'heure indiquée, elle prit le train de Versailles. Par mesure de prudence, elle s'était fait accompagner par sa femme de chambre.

Elle descendit à la station de Bellevue, tenant son mouchoir dans sa main gauche. Elle était vêtue avec une grande simplicité.

A vingt pas de la gare, un individu assez mal mis s'avança vers elle.

La jeune femme crut d'abord qu'elle avait affaire à un mendiant et mit la main dans sa poche pour y prendre une pièce de monnaie.

Mais, après avoir jeté autour de lui un regard rapide, l'individu s'approcha plus près d'elle, et lui dit presque à voix basse :

— Êtes-vous madame la marquise de Presle?

Pour toute réponse, la marquise leva la main qui tenait le mouchoir.

— Veuillez me suivre, reprit l'inconnu : dès que nous pourrons causer en toute sécurité, je m'arrêterai et vous me rejoindrez.

— Les allures de cet homme sont bien mystérieuses, pensa la marquise; mais nous sommes deux et en plein jour; je n'ai rien à craindre.

Elle le suivit.

Au bout de vingt minutes, ils se trouvèrent au milieu de ces jardins verdoyants, qui s'étagent sur le versant du coteau de Sèvres et regardent les hauteurs de Montretout.

L'homme s'étant arrêté, la marquise arriva près de lui.

— Était-il donc nécessaire de m'amener à Bellevue et ensuite jusqu'ici pour la communication que vous avez à me faire? lui demanda-t-elle.

— Oui, madame, et vous le comprendrez tout à l'heure. Et puis il n'est jamais inutile de prendre certaines précautions. Ici, je me trouve mieux et plus tranquille que je ne le serais dans votre hôtel à Paris.

— Que voulez-vous dire, monsieur? fit la marquise d'un ton sévère.

— Oh! je n'ai pas l'intention de vous offenser, répondit-il; mais on est prudent par habitude et par nécessité.

— Voulez-vous me dire qui vous êtes, monsieur?

— Qui je suis? Je n'en sais rien. Je ne vous dirai pas davantage ce que je suis, madame, vous auriez peur de moi.

Moins réservés avec nos lecteurs que l'individu vis-à-vis de la marquise, nous pouvons leur dire qu'habile à se couvrir du masque de la niaiserie, il jouait, dans les prisons, le rôle de ce qu'on appelle, dans le langage des malfaiteurs, un *mouton*.

Entre temps, pour des opérations de choix, il ne dédaignait pas de pactiser avec les voleurs, afin d'être admis au partage du butin, sauf à les dénoncer après. Il servait la police malgré elle et n'était encore qu'un demi-scélérat.

La marquise se hasarda à le regarder et n'eut pas de peine à deviner à peu près ce qu'il voulait lui cacher. Dans une autre circonstance elle se serait éloignée du misérable avec dégoût et aurait certainement pris la fuite. Mais elle n'était point venue là pour obéir à ses répulsions.

— Vous avez des renseignements importants à me donner, dit-elle.

— Vous et moi, nous sommes ici pour cela.

— Parlez donc, je vous écoute.

— Je voudrais que votre femme de chambre n'entendît pas ce que je vais vous dire.

— Soit, fit la marquise.

Elle se tourna vers sa femme de chambre et celle-ci s'éloigna de quelques pas.

XXXVIII

LE RENDEZ-VOUS

L'homme se plaça sur une sorte de monticule et étendit le bras du côté de la vallée.

— Regardez, en suivant la direction que ma main indique, dit-il à la marquise : voyez-vous les panaches encore verts de deux peupliers?

— Oui.

— A gauche, découvrez-vous un autre arbre dont les feuilles paraissent rougeâtres?

— Parfaitement.

— C'est un marronnier. En baissant la vue dans l'espace compris entre cet arbre et les peupliers, vous voyez la toiture de zinc d'une maison et même la moitié des fenêtres du premier étage dont les persiennes sont fermées, comme si l'habitation était déserte.

« Cette maison se trouve à environ cent mètres de la route de Versailles. Elle est bâtie au milieu d'un jardin, lequel est entouré de murs très-élevés, ce qui fait qu'on prendrait volontiers cette demeure pour une retraite monastique, un cloître.

« De la route, on ne peut voir la maison; mais si les murs du jardin ne l'indiquaient pas suffisamment, vous la reconnaîtriez encore à son isolement, aux deux peupliers et au marronnier. Ce dernier se trouve dans un angle du mur, et ses branches s'étendent au dehors de l'enceinte.

« C'est dans cette maison, madame la marquise, que se trouve la femme que vous cherchez, la folle qu'on a été prendre à Rebay.

— Comment êtes-vous si bien instruit?

— Je pourrais vous le dire, mais je ne m'y suis pas engagé; du reste, cela ne vous apprendrait rien de plus.

— Pouvez-vous me dire par qui cette pauvre femme est tenue enfermée dans cette espèce de prison?

— On m'a dit que c'était un de ses parents, je ne sais pas autre chose.

— Et c'est ce parent qui la garde, sans doute? Il demeure dans la maison?

— Non, madame; la folle est gardée par un autre individu, qui habite la maison, seul avec elle.

— Et vous ne savez pas où demeure celui qui se dit son parent?

— Je ne le connais pas.

— Est-elle bien traitée dans cette maison?

— Nul ne le sait, madame; mais je ne crois pas qu'on veuille, quant à présent, lui faire du mal.

— Quant à présent, dites-vous, ce qui signifie que plus tard...

— Tout est possible, madame.

— O mon Dieu! murmura la marquise en frémissant.

« Ainsi, reprit-elle, cette maison est pour la malheureuse une véritable prison?

— Je le crois.

— Et cet homme qui la garde n'est que son geôlier, peut-être son tourmenteur?

— Peut-être, répéta l'homme comme un écho...

— Oh! à tout prix je la lui arracherai des mains! s'écria la marquise.

— Pour vous, la chose est facile.

— Comment l'entendez-vous?

— Dame! vous avez le bras long; avec trois mots de la préfecture de police, toutes les portes de la maison s'ouvriront devant vous.

— Non, je ne veux pas me servir de ce moyen, dit la marquise.

— Ah! fit l'individu dont les yeux étincelèrent. Mais autrement, ce sera difficile et dangereux; il faudra pénétrer par la force dans la place...

— Ou par la ruse.

— La ruse ne brise pas les portes, ne fait pas tomber les serrures. C'est pour cela que vous devrez employer la force. Or, ce n'est pas un ouvrage que vous pouvez faire vous-même.

— C'est vrai; mais je trouverai des amis.

— Pour escalader des murs et faire sauter des serrures? J'en doute. C'est un métier dangereux, madame, qui conduit au moins à la correctionnelle ceux qui le font.

La marquise resta un moment silencieuse. L'homme cherchait à lire sa pensée dans l'expression de sa physionomie.

— Quel est le gardien de cette maison? Le connaissez-vous? demanda-t-elle.

— Oui. Il se nomme Pierre Gargasse. Il doit avoir plus de cinquante ans et il est d'une force peu commune. C'est un forçat libéré en rupture de ban, qui ne se gênerait pas, je vous l'assure, pour jouer du couteau.

— Oh! c'est horrible! fit la marquise.

— Il y a à peine un an qu'il est sorti du bagne où il est resté douze ans. Comme beaucoup de ses pareils, il a rompu son ban pour revenir à Paris. Il a teint ses cheveux, laissé croître sa barbe et a si bien changé sa figure, qu'il faut y voir clair pour le reconnaître.

« Il est heureux de se cacher ici en attendant qu'on l'oublie et qu'il puisse recommencer ses exercices de haute pègre, à moins, cependant, que le maître qu'il sert aujourd'hui ne lui donne assez d'argent pour lui permettre de renoncer au métier et de vivre tranquillement comme un honnête homme.

— Quel monde! pensait madame de Presles; c'est épouvantable!

— L'audace ne lui manque pas, continua le mouton; c'est lui qui, se disant envoyé par la famille de la folle, est allé la chercher à Rebay et l'a amenée dans cette maison.

— Comment se fait-il que, sachant tout cela, vous n'ayez pas livré déjà ce misérable à la justice?

— A quoi cela m'aurait-il servi? D'ailleurs, je ne suis pas un homme de la rousse; c'est à la justice à le chercher.

La marquise comprit que son interlocuteur avait sa morale à lui et ne jugea pas à propos de discuter sur l'étrangeté de ses principes.



La marquise de Presle reçut la lettre anonyme suivante. (Page 172).

— Maintenant, madame la marquise, reprit-il, vous voilà renseignée, je n'ai pas autre chose à vous dire, ma mission est remplie, le reste vous regarde. Cependant, ajouta-t-il en appuyant sur les mots, si vous aviez besoin de moi...

Madame de Presle tressaillit. Elle ne pouvait se méprendre sur l'intention des paroles de l'inconnu. Elle réfléchit avant de répondre, car elle hésitait à accepter les services de cet homme. Mais, sans lui, comment s'y prendrait-elle pour retirer la folle des griffes de son geôlier?

Elle ne voulait pas s'adresser à la justice, elle avait pour cela d'excellentes raisons : alors il lui fallait recourir à un enlèvement par la force. C'est ce que cet homme, qui était devant elle, venait de lui dire, et il s'offrait pour l'exécution. Où trouverait-elle un agent mieux disposé? Le connaîtrait-elle davantage? Serait-il plus honnête?

— Allons, se dit-elle, ce que je veux faire est une bonne action ; il importe peu que je me serve de tels ou tels individus, et, puisque celui-là est sous ma main, employons-le.

— Donc, reprit-elle tout haut, si j'avais besoin de vous, vous seriez prêt à me servir?

— Entièrement à vos ordres, madame la marquise.

— Et vous vous chargeriez d'enlever la folle à son gardien?

— Oui, mais pas seul : il faut être au moins trois pour réussir.

— Vous trouveriez les deux hommes nécessaires?

— Ce n'est pas une difficulté.

— Eh bien! j'accepte vos services. Quel jour aura lieu l'exécution?

— Dans trois jours, je serai prêt.

— Alors c'est dans trois jours qu'il faut agir.

— A moins d'un retard imprévu.

— C'est juste, il faut tout prévoir; mais comment serai-je instruite de ce que vous ferez?

— Recevez-vous exactement toutes les lettres qui vous sont adressées?

— Oui.

— En ce cas, c'est bien simple, je vous écrirai pour vous faire connaître le jour et l'heure de l'action.

— C'est cela.

— Une fois la folle en mon pouvoir, que devrai-je en faire?

— Vous la conduirez... murmura la marquise. Non, se reprit-elle, vous me la remettrez.

— Où? Madame la marquise, je pense, ne veut point prendre part à l'expédition?

— L'heure n'étant pas fixée, cela m'embarrasse un peu. Il est préférable, je crois, que vous m'indiquiez vous-même, en m'écrivant, l'endroit où je devrai me trouver.

— C'est entendu, madame la marquise.

— Il vous reste à me dire, maintenant, à quel prix vous estimez vos services.

— Je m'en rapporte à la générosité de madame la marquise

— Non, je ne l'entends pas ainsi; fixez la somme.

— Cela vaut bien mille francs, madame.

— Pour vous et les deux hommes qui vous aideront?

— Oui.

— Eh bien! je trouve que vous ne me demandez pas assez; en échange de la folle, je vous donnerai deux mille francs; vous ferez le partage de cette somme comme vous l'entendrez.

Le visage du pauvre diable devint rayonnant. Il avait quelque difficulté à comprendre qu'un travail honnête pût rapporter autant d'argent.

— Voilà une marquise qui ferait aimer la vertu, pensa-t-il.

Il se découvrit en disant :

— Madame la marquise peut compter sur mon zèle à la servir et sur ma discrétion.

— Surtout, prenez bien vos précautions pour ne pas échouer dans votre entreprise.

— Madame la marquise peut être tranquille, je réussirai. Seulement, je n'ai pas un sou sur moi. Si madame la marquise pouvait me donner un petit à-compte... Sans argent, il est difficile de faire quelque chose

— Combien vous faut-il?

— Je crois qu'avec deux ou trois louis...

La marquise ouvrit son porte-monnaie.

— Je ne suis pas sortie avec beaucoup d'argent, dit-elle.

Et, sans compter, elle versa le contenu du porte-monnaie dans la main du quidam.

Il y avait en tout une centaine de francs.

La marquise rejoignit sa femme de chambre et elles se dirigèrent rapidement du côté de la gare.

L'homme disparaissait du côté opposé en se jetant dans un chemin creux.

XXXIX

LA MAISON ISOLÉE

Le samedi qui suivit le rendez-vous de Bellevue, madame de Presle reçut un billet d'une écriture informe et de la plus étonnante fantaisie, par lequel on l'informait que l'expédition convenue, ayant pour but l'enlèvement de la folle, aurait lieu le lendemain dimanche dans la soirée.

Le billet, signé Pistache, un nom de guerre, sans doute, et probablement emprunté pour la circonstance, disait aussi que toutes les dispositions étaient préparées pour assurer la réussite de l'entreprise. Ledit Pistache priait la marquise de se trouver avec une voiture, à partir de huit heures du soir, sur le che-

min au bord de la Seine longeant le parc de Saint-Cloud, à une centaine de pas du pont de Sèvres.

Une heure après avoir lu ce billet, madame de Presle entrait dans le cabinet de son ami le docteur Vernier.

— Mon cher docteur, lui dit-elle, j'ai suivi votre conseil de l'autre jour et j'ai lieu d'espérer que je touche au but.

— Ainsi vous êtes décidée à provoquer une enquête?

— Oui, docteur ; seulement, sur ma demande, le préfet de police ne l'a pas continuée; c'est toute une aventure aussi étrange que mystérieuse. Vous allez en juger, mon ami.

Alors madame de Presle mit sous les yeux du docteur les deux lettres qu'elle avait reçues et lui raconta sa conversation au milieu des champs avec le personnage qui signait Pistache.

— C'est en effet très-mystérieux, dit M. Vernier.

— Approuvez-vous ce que j'ai fait?

— Oui. Dans certaines circonstances, on peut se servir même d'un bandit. Celui-ci vous appartient aujourd'hui par son désir de gagner la somme promise. Il ne peut songer à vous tromper.

— Maintenant, docteur, vous voyez que je dois me trouver demain à huit heures près du parc de Saint-Cloud; je ne suis pas peureuse, mais je ne voudrais pas y aller seule.

— C'est prudent, ma chère marquise, et je devine que vous avez compté sur moi pour vous accompagner.

— Oui, mon bon docteur.

— J'irai avec vous, marquise. Et comme il faut toujours se défier des gens qu'on ne connaît pas, je n'aurai garde d'oublier de mettre dans ma poche un revolver.

— Merci, docteur; vous êtes pour moi le meilleur des amis, un second père.

Le lendemain, un peu après sept heures, une voiture de remise à quatre places, attelée de deux bons chevaux, franchissait la barrière, au Point-du-Jour, et se dirigeait du côté de Sèvres par la route de Billancourt. Dans cette voiture se trouvaient la marquise de Presle et le docteur Vernier.

Dans la maison isolée, que Pistache avait montrée de loin à la marquise, entre un peuplier et un marronnier, deux hommes étaient assis de chaque côté d'une table sur laquelle on voyait encore les restes d'un dîner qui avait dû être fourni par un restaurateur. Ces deux hommes égayaient la fin de leur repas en se versant du champagne mousseux dans des coupes de cristal. Une lampe les éclairait. L'un d'eux était Pierre Gargasse, le gardien de la maison, et l'autre Blaireau.

La maison appartenait à ce dernier. Il l'avait achetée depuis une douzaine d'années et elle lui avait servi depuis à plus d'un usage. C'est là qu'il s'était livré

souvent à des orgies sans nom, entouré de compagnons de débauche. C'est aussi dans ce repaire, quand il voulait rester inconnu ou jouer un rôle ténébreux dans une affaire, qu'il donnait ses rendez-vous, c'est là encore qu'il avait fait, pendant des années, un de ses lucratifs métiers, celui de recéleur. Pour le moment, en même temps qu'elle servait de prison à la malheureuse Léontine Landais, la maison donnait asile à un forçat en rupture de ban.

— Que le diable t'emporte! dit tout à coup Blaireau; je fais tout au monde pour te dérider, je n'y parviens pas. Au lieu de noyer ta tristesse dans un verre de champagne, tu me montres une figure de condamné à mort. Voyons, parle, quelle araignée trotte dans ta cervelle?

— Il y a que je m'embête ici, répondit Gargasse d'une grosse voix enrouée.

— Je te conseille de te plaindre! Pourrais-tu me dire ce qui te manque ici? Tu es logé comme un seigneur, payé grassement, et, sans faire œuvre de tes dix doigts, tu peux tranquillement dormir, boire et manger.

— Il me manque que je n'ai pas ma liberté, que je suis encloué entre les murs de cet enclos.

— Ta liberté? fit Blaireau en riant; je croyais te la donner en te cachant ici. Mais, vieil entêté, tu ne serais pas huit jours sans tomber entre les griffes de la justice... Alors je te demande ce qu'elle vaudrait, ta liberté?

— Je ne suis pas homme à me laisser repincer, murmura sourdement Gargasse. Enfin, reprit-il sur un autre ton, le métier que tu me fais faire ne me convient pas.

— Hein! des scrupules?

— Oh! je n'en suis plus là... mais, enfin, cela peut durer comme ça dix ans, vingt ans...

— Quant à ça, je t'affirme que non.

— On songe donc à se débarrasser de la marquise?

— On ne peut pas toujours garder une chose qui gêne.

— Alors pourquoi ne pas en finir dès demain?

Blaireau haussa les épaules.

— Tu ne fais pas preuve d'intelligence en ce moment, Gargasse, répondit-il.

— Je ne suis pas une forte tête comme toi, répliqua le forçat d'un ton bourru.

— On ne sait pas ce qui peut arriver, reprit Blaireau; rien ne prouve qu'on ne cherche pas la folle; suppose qu'on découvre les auteurs de l'enlèvement et qu'on nous la réclame. Avant d'en finir, comme tu dis, il faut donc attendre que la disparition de la marquise tombe dans l'oubli comme toute chose. Quand nous aurons la certitude qu'on ne songe plus à elle, rien ne sera plus facile que de la faire disparaître; une dose de poison ou une noyade de nuit en pleine Seine, et tout est dit.

— Soit, mais avec tout ça, et malgré tes promesses, je ne vois pas que ma position soit meilleure. Ne parlons pas du présent; puisqu'il faut que je m'en contente, mais après?... Je ne te demande pas ce que tu as reçu pour l'enlèvement, ni ce qu'on te paie pour notre pensionnaire; je te connais, tu ne te mêles pas d'une affaire qui rapporte peu; mais cela ne me regarde pas... c'est toi qui m'emploies, enfin c'est toi qui dois me payer... Quelle sera ma part?

— Nous en causerons quand le moment sera venu.

— C'est toujours la même réponse, et ce n'est pas suffisant... D'ailleurs, avec toi, on n'est sûr d'avoir une chose que quand on la tient. Autrefois, dans l'affaire du mariage, qu'est-ce que j'ai eu? Un pauvre billet de mille... Rien! Tu as tout gardé; c'est ta méthode. Elle est excellente... pour toi; mais elle fait de tes amis des niais et des imbéciles. J'en ai assez... Il y a un nouveau gâteau à manger, j'en veux ma part. Je ne me contenterai plus, comme par le passé, d'en sentir l'odeur ou d'en grignoter une miette... Tu entends, je veux une somme ronde... elle m'est nécessaire pour un projet que j'ai.

— Tu as un projet; lequel?

— Je veux devenir honnête homme.

— En vérité!

— Me retirer dans un petit endroit, loin de Paris, avec une femme que j'ai aimée et que j'aime encore, pour y vivre tranquillement en cultivant mon jardin et en y plantant des choux.

— Mais c'est admirable et tout à fait édifiant! fit Blaireau en ricanant.

— Ne m'as-tu pas dit toi-même que je serais un jour maire de mon village?

— Eh! eh! pourquoi pas? On a vu cela et des choses plus extraordinaires encore.

— La vérité est que je suis las de la vie misérable et bête que j'ai menée... Non, non, j'ai vu le bagne une fois, je n'y veux pas retourner. Oh! quand je regarde ce que tu es et ce que je suis devenu, je ne sais quelle espèce de rage s'empare de moi! Qu'as-tu fait pour moi? Rien, jamais rien! je devais être ton associé, mensonge! Je suis resté ton employé, ton agent, moins que cela même, ton manœuvre, ton domestique! Aujourd'hui, tu es riche, tu jouis d'une certaine considération... Monsieur Blaireau est reçu dans le monde... Dieu me damne, je m'étonne que tu ne sois pas encore décoré!... Et moi? Moi, je n'ai pas un écu vaillant, je reste ce que j'ai toujours été, ton valet, et je suis un forçat en rupture de ban.

— Ah çà! vas-tu me reprocher maintenant ta mauvaise chance? Tu as voulu marcher seul, mal t'en a pris; tu t'es fait pincer comme un sot et on t'a envoyé aux galères; ce n'est pas ma faute. Tu prétends que je suis riche; est-ce parce que cette bicoque est à moi? Je n'ai pas besoin de faire le fier avec toi; en vivant avec beaucoup d'économie, je suis parvenu à amasser une petite rente pour mes vieux jours. Il n'y a vraiment pas de quoi te rendre jaloux.

— Je ne suis pas jaloux, répliqua brusquement Gargasse ; tu as été adroit, c'est une chance ; tu as fait ton affaire, tant mieux pour toi ! J'ignore ce que tu possèdes, je n'ai pas vu le fond de ta caisse, mais je sais ce que je sais.

— Que veux-tu dire ? s'écria Blaireau presque avec effroi.

— Rien. Aurais-tu des millions que je n'y trouverais pas à redire. Mais il me faut aussi, à moi, ma petite rente pour mes vieux jours, et c'est à Blaireau, à ce cher Blaireau, que je la demanderai. Du reste, ne parlons pas de cela aujourd'hui ; comme tu le disais tout à l'heure, nous en causerons quand le moment sera venu.

— Voilà un gaillard dont je me débarrasserai bientôt, pensait Blaireau.

Au bout d'un instant, il regarda sa montre.

— Diable ! fit-il, il est près de huit heures ; comme le temps passe vite en compagnie d'un vieil ami ! Mais il faut que je te quitte, je dois être à Paris à dix heures.

— Je ne te retiens pas.

— Je viendrai probablement te voir dans la semaine.

— Quand tu voudras.

— Allons, tu as juré de ne pas être gai aujourd'hui, reprit Blaireau en se levant. Comme toujours, je te recommande d'ouvrir l'œil ; il faut sans cesse se tenir sur ses gardes. Ne laisse approcher personne de la maison, je me défie des gens curieux.

— C'est bon, je sais ce que j'ai à faire.

Blaireau mit son chapeau, prit sa canne et sortit. Gargasse l'accompagna jusqu'à la petite porte pratiquée dans le mur de clôture, laquelle était constamment fermée et dont il avait toujours la clef sur lui.

Une fois dehors, Blaireau prit un sentier entre deux haies pour se rendre à la gare.

Gargasse ferma la porte à clef, poussa les deux verrous, tout en grommelant contre Blaireau ; puis, tranquille de ce côté, parce qu'il s'était bien enfermé, il bourra sa pipe et l'alluma. Cela fait, il alla s'asseoir sur un siége rustique placé sous le marronnier.

XL

UNE PÊCHE D'UN NOUVEAU GENRE

Tous les soirs, avant de se coucher, assis au même endroit sous le marronnier, Pierre Gargasse fumait sa vieille pipe culottée, avec cette jouissance que savent seuls apprécier les amants de la pipe. C'était devenu chez lui, déjà, une habitude, et il fallait que le temps fût bien mauvais pour qu'il y dérogeât.

Il venait de s'asseoir et il avait eu à peine le temps de se mettre à son aise, les jambes allongées, afin de mieux savourer la fumée du tabac, lorsqu'il entendit au-dessus de sa tête un craquement de branches suivi d'un bruit de feuilles froissées. Il leva les yeux et regarda dans l'arbre. Il ne vit rien.

— C'est un chat ou un oiseau de nuit qui fait la chasse à un pierrot, pensa-t-il.

Et il se remit tranquillement à fumer.

Soudain, derrière lui, un homme se dressa sur la crête du mur. Cet individu portait un de ces filets connus sous le nom d'épervier, dont se servent tous les pêcheurs de rivière. Les trois quarts du filet jetés sur l'épaule gauche et le reste dans la main droite, il apparaissait sur le mur, comme le pêcheur sur sa barque, prêt à lancer l'épervier.

Gargasse entendit le bruit mat des plombs se heurtant, puis quelque chose de semblable à un battement d'ailes. Mais avant qu'il eût le temps de voir, l'épervier, lancé d'une main sûre, s'arrondissait en se développant au-dessus de sa tête, s'abattait sur lui et l'enveloppait tout entier.

Gargasse ne pouvait deviner à quel ennemi il avait affaire, et ne reconnut pas, d'abord, qu'il se trouvait pris comme un poisson dans les mailles d'un filet de pêche.

Il se leva brusquement en poussant un hurlement de bête fauve et voulut bondir en avant. Alors il arriva ce que l'homme à l'épervier avait prévu : les pieds de Gargasse s'embarrassèrent dans les plis du filet et il tomba lourdement, tout de son long, la face contre terre, faisant entendre d'horribles imprécations.

Au même instant, deux hommes, qui se tenaient cachés dans les branches du marronnier, dégringolèrent et se jetèrent sur Gargasse, comme deux tigres sur une gazelle.

L'homme au filet, qui n'était autre que Pistache, avait également opéré sa descente.

A eux trois, malgré les efforts que faisait Gargasse pour prendre l'offensive, ils parvinrent à le rouler dans le filet et à lui ôter complètement l'usage de ses bras et de ses jambes. Ensuite, depuis le haut des épaules jusqu'aux chevilles des pieds, ils le garrottèrent solidement avec des cordes neuves.

Pistache et ses hommes agissaient sans prononcer une parole. Gargasse seul troublait le silence par des grognements sourds et les cris rauques qu'il laissait échapper de sa gorge, en se tordant dans sa rage impuissante.

— Oh! les lâches! oh! les chiens! disait-il en grinçant des dents, qui n'ont pas osé m'attaquer de face et qui se mettent trois contre un! Êtes-vous de la mouche, brigands?... Si vous voulez me tuer, à quoi bon me ficeler comme un saucisson? Assommez-moi tout de suite. Si vous ne voulez pas me tuer, qu'est-ce que vous me voulez? Mais parlez donc, répondez donc, misérables!... Oh! canailles, voleurs, assassins!

Les autres le laissaient dire, écumer de rage, et continuaient leur œuvre



Avant qu'il eut le temps de voir, l'épervier s'abattait sur lui et l'enveloppait. (Page 184.)

silencieusement. Quand ils se furent assurés que Gargasse était dans l'impossibilité absolue de s'opposer à ce qu'ils voulaient faire, ils le prirent à deux et le portèrent dans la maison; le troisième était allé prendre la lampe dans la salle à manger pour les éclairer.

La première chambre dans laquelle ils entrèrent était justement celle où couchait Gargasse. Les deux hommes se débarrassèrent de leur fardeau en le

jetant sur le lit. Ensuite ils sortirent, et, par surcroît de précaution, Pistache ferma la porte à double tour.

Gargasse se mit à pousser des rugissements.

— Il peut miauler ou beugler maintenant tant qu'il voudra, dit Pistache en entrant dans la salle à manger avec ses hommes, je suis sûr qu'on ne l'entendra pas du dehors.

— Oh! oh! fit l'un des hommes en montrant les bouteilles vides sur la table, paraîtrait qu'on se *bourre* joliment le *canon* ici ; on a crânement éternué sur les *négresses*.

— Voilà ce que c'est que *d'être de la bonne*, répondit l'autre.

— Allons, les *amunches*, dit Pistache, nous ne sommes pas ici pour *jaspiner*, il faut trouver la *farandène*.

Ils commencèrent par visiter le rez-de-chaussée, puis ils montèrent au premier étage et ensuite au grenier. Toutes les portes furent ouvertes. Rien ne s'était offert à leurs yeux pouvant leur dénoncer la présence de la folle.

A l'exception de la salle à manger, de la chambre de Gargasse, et d'une autre chambre au premier dans laquelle il y avait un lit, où l'on ne devait pas coucher souvent, aucune pièce n'était meublée. Partout des parquets sales, couverts de poussière, des crevasses aux plafonds, des tapisseries déchirées, pendant comme des loques le long des murs, et dans tous les coins des décors repoussants, dus à la patience et à l'industrie des araignées.

Pistache n'était pas content.

— Est-ce qu'ils auraient déniché l'oiseau? grommelait-il entre ses dents; c'est peu probable. Mais alors, où donc ont-ils établi le colombier?

Il sentait avec inquiétude que le temps s'écoulait, que la marquise attendait au bord de la Seine, et il tremblait de manquer son coup et de perdre, surtout, les deux mille francs.

Il restait les caves à explorer, mais Pistache, tout gredin qu'il était, se refusait à croire qu'on eût enfermé la folle dans un de ces trous noirs, humides, froids et sans air. N'importe! il fallait chercher partout.

A l'extrémité du corridor du rez-de-chaussée, ils trouvèrent un escalier de pierre, en colimaçon, qui descendait au sous-sol. Ils entrèrent successivement dans plusieurs caveaux. Dans l'un, ils trébuchèrent contre un amas de bouteilles vides, couchées sans ordre les unes sur les autres; dans un autre, ils découvrirent des lingots de cuivre, probablement volés à quelque négociant et oubliés par Blaireau.

Ils allaient remonter tout à fait découragés de leurs inutiles recherches, lorsque derrière l'escalier ils aperçurent une petite porte qui n'avait pas d'abord frappé leurs regards. Elle était fermée à clef, mais comme elle n'était pas très-solide, un fort coup d'épaule la fit sauter de ses gonds et la jeta en dedans. Ils pénétrèrent dans une sorte de passage étroit, voûté, à peine long de deux mètres,

au bout duquel il y avait une autre porte également fermée, mais paraissant assez solide et assez épaisse pour résister aux coups d'épaules d'un hercule.

— Je crois que nous brûlons, dit Pistache à voix basse.

Son cœur se mit à battre violemment, il s'approcha de la porte, sans bruit, et colla son oreille à l'endroit de la serrure. Il entendit ou crut entendre comme un bruissement de paille remuée.

— C'est là, dit-il en se redressant; elle doit être là. Mais il nous faut la clef de cette porte ; où est-elle?

— L'homme de là-haut doit l'avoir dans une de ses poches.

— C'est certain, répliqua Pistache; nous nous sommes si bien occupés à le ficeler, que nous avons oublié de retourner ses *valades*.

— Il nous faut aussi la clef de la porte de sortie; sauter par-dessus le mur n'a rien d'amusant.

Ils remontèrent l'escalier et rentrèrent dans la chambre de Gargasse. Celui-ci était parvenu à couper toutes les mailles à portée de ses dents, et sa tête passait à travers le filet.

Nos hommes ne s'étaient pas trompés : en tâtant les poches de Gargasse, ils sentirent les clefs ; ils s'en emparèrent après avoir éventré l'épervier aux endroits voulus, à l'aide d'un couteau. S'étant assurés que l'une des clefs était bien celle de la porte de sortie, ils s'empressèrent de revenir à l'entrée du caveau fermé. Pistache mit la clef dans la serrure, la tourna, et la porte s'ouvrit presque sans bruit.

Les trois hommes entrèrent alors dans une sorte de grotte souterraine, de laquelle s'exhalait une odeur âcre et fétide qui les saisit au nez. Ils furent forcés de se courber pour marcher, tellement la voûte était peu élevée. Ils se trouvaient dans un espace de deux mètres de largeur environ sur trois de longueur. Sur les murs, de longues lignes luisantes indiquaient le passage des limaçons. Un trou rond, où il eût été impossible à un enfant de six ans de passer, percé dans le mur à un mètre au-dessus du sol, et garni encore de deux forts barreaux de fer, était l'unique ouverture par laquelle le caveau pouvait recevoir un peu d'air et de jour. Ce trou ou cette lucarne communiquait à un puits creusé dans le jardin, au fond duquel il n'y avait qu'un peu d'eau, parce que, probablement, elle était détournée au moyen d'un conduit.

Or le volume d'air que pouvait recevoir le caveau devait être à peine suffisant à l'existence d'une personne; c'était donc une agonie lente et cruelle qu'on réservait à la malheureuse ensevelie dans ce sépulcre.

Mais ce qui n'était pas moins horrible, c'est qu'après de fortes pluies ou seulement par suite d'une fissure dans la conduite d'eau, celle-ci pouvait tomber dans le puits, arriver très-vite au niveau de la lucarne et s'engouffrer dans le caveau. Alors, c'était encore la mort, sans espoir de secours, plus prompte, il est vrai, mais plus épouvantable et plus atroce.

Blaireau avait-il pensé à tout cela et était-ce le résultat d'un calcul de ce misérable?

Nous ne saurions le dire; mais il est certain que le caveau, creusé en dehors des murs de fondation de la maison et le trou communiquant au puits à sec étaient de son invention. Tout cela paraissait si bien combiné pour amener à un moment donné et presque subitement l'inondation de tout le sous-sol de la maison, qu'on peut voir en cela l'extrême prudence d'un homme qui se met en garde contre une perquisition éventuelle de la police ou une descente de justice.

Dans un coin du caveau, sur un vieux matelas dont la laine et le crin sortaient par de larges déchirures et qu'on avait jeté sur de la paille à moitié pourrie, Pistache et ses hommes aperçurent la folle, qui se tenait pelotonnée, les jambes repliées sous son corps et la face enfouie dans la paille. La malheureuse avait eu peur, sans doute, car on devinait qu'elle cherchait à se cacher. Était-ce le froid ou l'effet de la peur elle-même? Elle grelottait.

Pistache s'approcha d'elle et lui mit la main sur la tête. Aussitôt tout son corps frissonna..

— Laissez-moi mourir en paix, murmura-t-elle d'une voix qui n'avait plus rien d'humain.

— Vous êtes avec des amis, lui dit Pistache; nous venons vous chercher, vous délivrer, vous sauver...

Elle répondit par un sourd gémissement. Elle ne comprenait pas.

Pistache la prit à bras le corps et l'enleva de dessus son matelas.

— Oh! fit-il, elle n'a plus que la peau et les os!

Le visage de la pauvre recluse se trouva en pleine lumière. Il était sec, décharné, et avait la pâleur d'un cadavre.

La flamme de la lampe dut produire sur elle une sensation douloureuse, car elle ferma aussitôt les yeux en poussant un nouveau gémissement. Du reste, c'était une masse inerte que Pistache tenait dans ses bras.

— Tiens! dit-il en s'adressant au plus robuste de ses compagnons, c'est toi qui vas te charger du butin.

Et il lui mit la folle dans les bras.

— Maintenant, en route et jouons des *giques!*

XLI

LE DOCTEUR VERNIER

Ils sortirent du caveau et gravirent l'escalier. Pistache laissa ses deux aides se diriger vers la petite porte et entra dans la chambre où Gargasse faisait des efforts surhumains pour rompre ses liens.

— Allons, vieux *grinche*, lui dit-il en ricanant, on est content de toi parce que tu n'as pas *jappé* trop fort. Et puisque tu as été bien sage je ne veux pas que tu crèves comme un chien enragé pour ressembler après à une momie.

« Ce que je peux faire pour toi, le voici, continua-t-il en jetant un couteau ouvert au milieu de la chambre; je couperais bien tes cordes moi-même, mais je connais l'ingratitude des hommes, tu serais capable de m'étrangler pour me remercier. Voilà le couteau, je te laisse ta lampe, dont je n'ai plus besoin : le reste te regarde, fais ce que tu pourras.

« Adieu et bonne nuit, Pierre Gargasse! »

L'ancien forçat fit le saut d'un brochet qu'on vient de jeter sur le sol, en poussant un effroyable rugissement.

Pistache était déjà près de ses compagnons, qui venaient de sortir de l'enclos. Quand ils eurent franchi un peu plus de la moitié de la distance qui les séparait de la route, Pistache s'arrêta, mit ses doigts dans sa bouche, et un sifflement aigu vibra au milieu du silence de la nuit. Une minute après, les trois hommes entendirent le roulement d'une voiture. Ils se remirent en marche et arrivèrent sur la route comme la voiture s'arrêtait en face de la maison isolée.

Cette voiture avait dû se tenir cachée dans les arbres, à quelque distance, attendant le coup de sifflet de Pistache, qui était un signal.

Les deux portières étaient ouvertes. La folle, toujours inerte, fut placée sur un des coussins. Un des hommes monta à côté du cocher, les deux autres prirent place dans le fiacre, refermèrent les portières, et le véhicule partit rapidement dans la direction de Sèvres.

A part les cafés et les débits de vin, où il y avait encore quelques buveurs de bière et de petit bleu, les habitants de cette paisible localité, célèbre par ses merveilleuses porcelaines, dormaient déjà du sommeil tranquille de l'innocence.

Le fiacre, qui descendait la grande rue, faisant un tapage d'enfer sur les pavés, n'attira même pas l'attention de deux bons gendarmes de Seine-et-Oise,

qui, n'ayant rien à surveiller, fumaient un cigare d'un sou avant de rentrer à la caserne.

Arrivé en vue du pont, le fiacre ralentit subitement sa marche, et il n'allait plus qu'au pas des chevaux lorsqu'il tourna à gauche, à l'angle du parc. Pistache mit sa tête à la portière et regarda. Il vit à quelque distance deux lumières blanches immobiles.

— Tout va bien, dit-il; elle est au rendez-vous.

Un instant après, par son ordre, le fiacre s'arrêtait sur la chaussée, à côté de la voiture de remise rangée contre le mur. Il sauta à terre et se trouva en face de madame de Presle.

— Eh bien? l'interrogea-t-elle avec anxiété.

— C'est fait, répondit-il.

La marquise étouffa un cri de joie.

La folle passa du fiacre dans la voiture de remise. Ce fut l'affaire d'une minute. La pauvre insensée était tellement affaiblie que, l'eût-elle voulu, elle n'aurait pas eu la force d'opposer la moindre résistance.

— Voici la somme convenue, deux mille francs, dit la marquise en mettant une liasse de billets de banque dans la main de Pistache.

Le docteur Vernier, qui s'était tenu à quelques pas de distance, s'approcha alors pour aider la marquise à monter en voiture.

— Ne vous occupez pas de moi, mon ami, lui dit-elle, mais de votre malade. Venez, ajouta-t-elle en enlevant de dessus ses épaules un lourd châle de laine, la nuit est très-fraîche, et la pauvre femme est à peine vêtue; voilà pour la couvrir.

Pendant ce temps, Pistache achevait de compter ses billets de banque.

La marquise rejoignit le docteur dans la calèche, et les deux voitures se séparèrent, le fiacre filant du côté de Saint-Cloud, l'autre gagnant le pont de Sèvres pour reprendre la route de Paris.

Le docteur Vernier demeurait rue Dauphine. La voiture avait fait une halte rue Saint-Dominique, et la marquise était descendue à la porte de son hôtel. Il était près de minuit lorsque le docteur rentra chez lui avec Léontine Landais. Quelques paroles douces et affectueuses, auxquelles elle n'était plus habituée, ayant rassuré la pauvre femme, elle n'avait fait aucune difficulté pour monter à l'appartement du docteur, appuyée sur son bras.

Pistache n'avait pas eu le temps de dire à la marquise dans quelle espèce de prison il avait trouvé la folle; mais en la voyant si pâle, si maigre, pouvant à peine se soutenir sur ses jambes, et en remarquant le battement de ses paupières devant la lumière, le docteur devina à peu près la vérité.

— Oh! les misérables! murmura-t-il.

Il lui fit prendre lui-même un bol de vin chaud sucré, qui parut lui faire beau-

coup de bien. Il se retira ensuite après l'avoir confiée aux soins d'une femme de service.

Nous croyons inutile de dire au lecteur dans quel affreux état se trouvaient les oripeaux dont se composait le vêtement de Léontine; cela soulevait le cœur de dégoût et surtout d'indignation. Elle n'avait peut-être pas changé de linge depuis son départ des Sorbiers. Tout ce qu'elle portait sur elle n'était à vrai dire que des guenilles à demi pourries, à peine dignes du crochet d'un chiffonnier.

La domestique essaya de mettre le peigne dans sa chevelure; mais elle était dans un tel état qu'elle crut devoir remettre au lendemain le travail difficile de démêler ses cheveux.

Après l'avoir débarrassée de son vêtement sordide et lui avoir mis une autre chemise, la domestique l'aida à se coucher. Au bout d'un quart d'heure, elle dormait profondément.

Le lendemain, vers onze heures, madame de Presle arrivait chez le docteur.

— Comment va notre malade? demanda-t-elle.

— Aussi bien que possible, la nuit a été bonne. Désirez-vous la voir?

— Non, docteur, plus tard, le jour où, je l'espère, elle pourra me répondre. Je me suis occupée ce matin de son trousseau, demain tout sera prêt. Est-ce demain que vous la conduirez à la maison de santé de Montreuil?

Le docteur secoua la tête.

— Avant de songer à lui rendre la raison, dit-il, il faut d'abord guérir le corps. L'infortunée est dans un état d'épuisement presque complet. C'est à sa bonne constitution qu'elle doit de vivre encore. Je ne saurais dire dans quel réduit infect on l'avait enfermée; mais elle a dû être privée d'air, de lumière et souvent de nourriture. Il en résulte un désordre très-grand dans toutes les parties de l'économie, et ce n'est qu'avec beaucoup de soins et de patience que nous parviendrons à rendre l'équilibre et le fonctionnement régulier aux organes plus ou moins atteints.

« Il était temps, chère marquise, que vous vinssiez au secours de votre protégée; avec un pareil régime, elle n'aurait pas tardé à succomber sous le poids d'atroces douleurs physiques. »

— Docteur, s'écria la marquise les yeux pleins de larmes, j'approuve d'avance tout ce que vous ferez dans l'intérêt de cette pauvre femme; mais guérissez-la, sauvez-la!

— Oh! rassurez-vous, sa vie n'est nullement menacée maintenant; il s'agit de lui rendre ses forces épuisées, nous y parviendrons; c'est l'affaire de quinze jours. Je ne veux pas la remettre entre les mains de mon confrère avant qu'elle soit en état de supporter le régime auquel elle sera soumise.

« Elle est ici convenablement installée, elle y restera aussi longtemps que je

le jugerai nécessaire; elle est sous ma main, c'est vous dire que les soins ne lui manqueront pas.

— Vous l'avez vue ce matin; vous a-t-elle parlé?

— Non, elle reste silencieuse; mais ses yeux, qui commencent à supporter l'éclat du jour, ont toute l'éloquence de la parole. Elle m'a regardé longuement avec une sorte de curiosité, mais aussi avec une expression de vive reconnaissance. A un moment, elle a même versé quelques larmes. A quelle cause attribuer cette émotion? Il ne m'a pas été possible de le saisir. Succédait-elle à une pensée ou seulement à une sensation? Mais n'importe, la sensibilité existe, et c'est un excellent symptôme.

— Ah! docteur, vous ne savez pas tout le bien que me font vos paroles!

— C'est, d'ailleurs, une malade facile à soigner, continua M. Vernier; elle obéit sans la moindre résistance. A voir ses regards étonnés, on dirait qu'elle cherche à comprendre le motif de son changement de situation ou qu'elle voudrait deviner à quoi ou à qui elle le doit. A n'en pas douter, elle est heureuse de se trouver couchée dans un bon lit, de voir du feu dans sa chambre et de respirer à pleine poitrine, indépendamment du bien qu'elle en éprouve. Ses yeux vont constamment d'un objet à un autre, et elle regarde tout avec une curiosité naïve, comme un aveugle-né à qui on aurait rendu la vue.

« Du reste, en dehors même de l'intérêt que vous lui portez, le sujet est des plus intéressants au point de vue de la science, et je me réserve d'en tirer une étude sérieuse physiologique et psychologique. Rien ne doit être perdu pour la science. Elle sera la première, d'ailleurs, à recueillir le bénéfice de mon travail, puisque je ne l'entreprends qu'en vue de sa double guérison.

« Voilà, chère marquise, toutce que je peux vous direaujourd'hui sur votre malade; c'est bien peu. »

— C'est vrai, docteur, mais ce peu me comble de joie, et je vais vous quitter le cœur rempli d'espoir.

— Il faut toujours espérer, répliqua gravement M. Vernier. L'espoir est une des meilleures choses que Dieu ait mises en nous.

— Oui, mon bon docteur, et c'est pour cela que l'Église a fait de l'espérance une vertu théologale.

XLII

LA SOIRÉE

A neuf heures, l'hôtel Descharmes était splendidement éclairé.

Les domestiques en habit noir et pantalon court, bouclé sur des bas de soie au-dessous du genou, tous gantés et cravatés de blanc, attendaient dans l'immense vestibule le moment d'ouvrir à deux battants les portes des salons.



— Madame, dit le marquis en s'inclinant, votre fête est splendide. (Page 195.)

Madame Descharmes achevait de s'habiller entre les mains de sa femme de chambre et de son coiffeur; celui-ci semait des fleurs de diamant dans son opulente chevelure.

M. Descharmes, qui regrettait peut-être de n'avoir point su résister à une idée évidemment étrange de sa femme, jetait un dernier coup d'œil dans les salons qui allaient être ouverts aux invités.

Certes, il était loin de songer à ce que cette soirée et celles qui devaient suivre

lui coûteraient d'argent. Il ne pensait qu'à Angèle, et il était préoccupé, inquiet; car il la voyait trop décidée à se lancer au milieu d'une aventure dangereuse. Depuis quelques jours, la jeune femme était dans une telle surexcitation d'esprit qu'il en éprouvait une sorte d'épouvante.

D'un autre côté, il ne se dissimulait pas qu'en étalant ainsi un luxe princier aux yeux des Parisiens, il allait exciter l'envie de bien des gens et provoquer de nombreuses jalousies. Là encore il voyait un danger; il sentait que, malgré lui, parmi ceux-là mêmes qu'il recevrait chez lui, il se créerait des ennemis. Dans la haute situation qu'il avait acquise par son travail et son intelligence, Henri Descharmes n'avait certainement rien à redouter des envieux et des jaloux, mais il était un de ces hommes modestes, ayant horreur de ce qu'on appelle la *pose*, exempts de toute pensée d'orgueil, qui ne veulent même pas être soupçonnés de montrer les avantages qu'ils ont sur les autres.

A dix heures, les premiers invités arrivèrent. Ils furent reçus par Angèle et son mari. A partir de ce moment, il y eut dans la cour de l'hôtel un mouvement continuel de voitures et de superbes équipages. Les salons se remplissaient de tout ce que Paris comptait alors de grandes illustrations dans la magistrature, l'armée, la science, la littérature et la finance. La vieille noblesse, habituellement si hautaine vis-à-vis des parvenus, n'avait pas dédaigné, ce jour-là, de passer les ponts pour venir au boulevard Malesherbes.

Mais dans tout ce monde, avide de distractions et chercheur de plaisirs, il y avait certainement plus de curiosité que de véritable sympathie pour le riche entrepreneur.

On avait entendu parler de son hôtel comme d'une huitième merveille, on voulait le voir. On voulait voir aussi de près ce phénix qui, de simple ouvrier, était parvenu à acquérir, en quelques années, une des plus grandes fortunes industrielles qui aient été faites en France.

A onze heures, au moment du concert, plus de cinq cents personnes se pressaient dans les salons, où l'on ne circulait plus qu'avec peine. Dans l'un, où il n'y avait que des hommes, on parlait de science et de politique.

— C'est le conseil de messieurs les philosophes, avait dit Angèle en riant à quelques dames qui causaient avec elle.

Dans la pièce réservée aux joueurs, ceux-ci se groupaient autour des tables de jeu.

Dans le grand salon, le coup d'œil était féerique. Au dire d'un ancien ambassadeur, alors en disponibilité, on n'avait jamais vu une réunion aussi complète et aussi bien choisie de femmes jeunes et jolies.

Elles riaient beaucoup, ces gracieuses jeunes femmes, parce que toutes avaient à montrer de magnifiques dents blanches.

Il faut se souvenir du luxe étourdissant des toilettes de la fin du second Empire pour avoir une idée des robes merveilleuses qui parurent à cette soirée et des

pierreries qui scintillaient de toutes parts comme des bouquets d'artifice. Les diadèmes et les aigrettes de ces dames lançaient plus de feux et d'étincelles que les lustres, dont les mille lumières ruisselaient à flots sur des épaules nues, des cascades d'émeraudes, de rubis, de perles, de topazes et de diamants. C'était un véritable éblouissement.

Après le concert, où quelques-uns de nos plus grands artistes se firent entendre, le bal commença.

La joie éclata sur tous les visages et bientôt la gaieté arriva à son apogée.

Indépendamment des domestiques qui circulaient continuellement avec des plateaux d'argent chargés de rafraîchissements, de gâteaux et de sucreries, le buffet était accessible à tout le monde. La soirée de madame Descharmes rappelait certaines fêtes mondaines de la rue de Courcelles ou du palais Bourbon.

S'il y avait moins d'étiquette chez madame Descharmes, on s'y trouvait mieux à l'aise et on s'y amusait plus franchement. L'adorable sourire et l'amabilité pleine de charme de la maîtresse de maison comptaient pour beaucoup parmi les rayonnements de la fête. Elle n'était point assiégée par une nuée de courtisans et de flatteurs ayant quelque faveur à obtenir du pouvoir; mais son exquise beauté attirait tous les regards et, à chaque instant, un murmure d'admiration s'élevait autour d'elle.

Elle dansait une redowa avec Albert Ancelin.

— J'ai aperçu tout à l'heure le marquis de Presle, lui dit-il.

— Oui, il est venu avec son fils.

— Et la marquise?

— Elle est un peu souffrante, elle s'est fait excuser.

— Vous n'avez pas encore causé avec le marquis?

— Non. Il est venu me saluer et m'a présenté son fils : mais, voyant que je causais avec plusieurs personnes, il s'est retiré.

— Vous êtes entourée comme une reine, le marquis ne pourra pas vous approcher.

— Oh! je lui en fournirai l'occasion, et quand je devrais aller à lui... Mais non, je n'aurai pas besoin de le chercher, car le voilà. La danse va finir, si vous le voulez bien nous nous arrêterons à deux pas de lui.

Au dernier accord de l'orchestre, Albert Ancelin et Angèle, qui avaient calculé leur marche, s'arrêtèrent juste en face du marquis.

Celui-ci s'approcha vivement de la jeune femme. Albert s'éloigna.

— Madame, dit le marquis en s'inclinant, je suis heureux de saisir enfin le moment de vous adresser mes félicitations sincères : votre fête est splendide et vous en faites les honneurs avec une grâce incomparable.

— Votre approbation, monsieur le marquis, est précieuse pour moi, car nul mieux que vous n'a le goût des belles choses. Vous êtes très-indulgent, sans

doute, mais je vous remercie de vous être souvenu que je suis une humble débutante.

— Qui apparaît comme un météore, répliqua vivement le marquis, et qui, du premier coup, éclipse toutes ses rivales.

— Monsieur le marquis, répondit Angèle en accompagnant ses paroles d'un regard voilé que lui eût envié une coquette émérite, si je vous écoutais longtemps, vous feriez naître en moi des pensées d'orgueil.

— Mais c'est un droit qui vous appartient! Je regarde autour de vous toutes ces femmes charmantes, aucune d'elles ne peut vous être comparée. Comme des étoiles, qui graviteraient dans l'orbe d'un astre unique et resplendissant, on dirait que votre beauté rayonnante leur envoie un peu de son éclat. Madame, vous êtes une reine au milieu de sa cour.

— Je vois, monsieur le marquis, que vous possédez à fond le grand art de la flatterie.

— On n'est pas flatteur quand on dit la vérité. On se place pour le quadrille; voulez-vous me faire l'honneur de le danser avec moi?

— Merci. Je suis un peu fatiguée, et je désire me reposer un instant.

— En ce cas, je ne danserai pas non plus, et si vous voulez bien me le permettre, je vous tiendrai compagnie.

Elle lui répondit par un sourire et un regard qui signifiaient : Rien ne saurait m'être plus agréable.

Angèle était si franche, si naturelle et paraissait agir si naïvement, que le marquis ne pouvait se douter de son manége. Il se persuada facilement qu'il avait trouvé le moyen d'être agréable à la jeune femme et qu'il devait à ses paroles et aussi à sa personne la faveur qu'elle lui accordait. Ils allèrent s'asseoir à l'extrémité du salon dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Votre fête de ce soir, madame, est pour beaucoup de monde ici un sujet d'étonnement, dit le marquis.

— Pourquoi cela, monsieur?

— On sait que M. Descharmes est plusieurs fois millionnaire, et on se demande comment, jeune et belle comme vous l'êtes, vous n'avez pas songé plus tôt à réunir dans les salons de votre magnifique hôtel l'élite de la société parisienne qui s'y trouve en ce moment.

Angèle parut hésiter avant de répondre; puis d'une voix qui trahissait une certaine émotion :

— Cela tient à plusieurs causes, monsieur, dit-elle. Si j'ai vécu, pour ainsi dire isolée, c'est que j'y trouvais quelque charme; je ne dis point que je n'aime pas le monde; mais, de loin, il m'effrayait, et j'avais peur aussi de mon inexpérience. Comme vous le voyez, j'ai surmonté mes appréhensions et vaincu ce que j'appelle mes terreurs. Pour cela, il a fallu qu'une transformation s'opérât

en moi. Eh bien, c'est vrai, je ne suis plus la même femme; je sors comme d'un rêve, et maintenant, monsieur le marquis, je cherche à me distraire.

Elle poussa un soupir, et sa tête se pencha sur sa poitrine.

— Quoi! fit M. de Presle, n'êtes-vous donc pas heureuse?

— Heureuse! répondit-elle en relevant brusquement la tête et avec un sourire singulier, non, je ne le suis pas!

— Votre mari?...

— Mon mari est le meilleur des hommes; seulement...

— Je comprends : les affaires, l'ambition...

— Ne parlons pas de M. Descharmes.

— Ainsi, vous souffrez?

— Beaucoup.

Deux larmes brillaient dans ses yeux. Elles n'étaient pas fausses, ces larmes, ni sa réponse menteuse, car elle pensait à sa sœur.

— Ah! reprit-elle, il y a de terribles souffrances, qui brisent l'âme et le cœur, et que rien ne peut guérir.

— Ne croyez pas cela, madame, tout mal a son remède.

— La mort, qui guérit toutes les maladies!

— A votre âge, on ne désespère jamais; la mort n'oserait pas toucher à votre jeunesse.

— Oh! je ne sais vraiment pas à quoi je pense de vous parler de choses si peu intéressantes pour vous, fit-elle en jouant la confusion.

— Vous ne doutez pas de ma profonde sympathie, madame; croyez-le, je suis digne de la confiance que vous me témoignez.

— Je n'oserais parler à personne ainsi que je viens de le faire. Oubliez mes paroles, monsieur le marquis.

— Je veux, au contraire, me les rappeler sans cesse, afin de me souvenir que vous me considérez comme votre ami.

Le front et les joues d'Angèle se couvrirent d'une subite rougeur, que le marquis s'empressa d'interpréter à son avantage.

— Elle est tout à fait adorable, pensait-il.

La jeune femme paraissait troublée et craintive. Elle était, en effet, très-émue. Cette émotion, dont le marquis ne pouvait deviner la cause réelle, servait mieux encore à le tromper que les paroles d'Angèle, embarrassées et pleines de réticences.

— Bien que je n'entende rien à la médecine, reprit-il, voulez-vous que nous cherchions ensemble le remède à employer pour vous guérir?

— C'est déjà un essai que je fais aujourd'hui, répondit-elle; je donne une fête, j'en donnerai d'autres, je cherche ce remède dans l'appât du plaisir.

— Et vous faites bien; ce qui use le plus dans la vie, c'est surtout de ne pas

savoir vivre. Mais il y a, je crois, pour hâter votre guérison, quelque chose de plus décisif.

Un long regard d'Angèle interrogea le marquis en l'encourageant à parler

— Je crois connaître la femme, continua-t-il en baissant la voix ; elle a tous les courages comme tous les dévouements, et plus elle est belle, intelligente, spirituelle et douée de sentiments exquis, plus est grand en elle le besoin d'aspirations. Il faut un but à son existence, le rêve à sa pensée, l'idéal à son cœur. Si le but lui manque, elle s'agite dans le vide et, lentement, son cœur s'atrophie. Elle ressemble alors à un arbre sans verdure; c'est la goutte de rosée et le rayon de soleil qui manquent à la fleur, la séve qui manque à la plante. Les trésors de beauté, de tendresse et d'amour renfermés en elle s'usent, se consument, sans joie pour elle, sans profit pour personne.

Un sourire imperceptible se posa sur les lèvres de la jeune femme.

Le marquis poursuivit :

— Oh! je comprends ce qu'une vie semblable chez une femme contient de douleurs, de brisements, d'agitations et de révoltes intérieures, jusqu'au jour où, se sentant mourir et voulant vivre, elle tend la main à un ami sûr, qu'elle a distingué, en lui jetant ce cri désespéré : Sauvez-moi!

« Aimer et se dévouer, voilà ce qu'il faut à la femme, et c'est la laisser dans la nuit sombre que de ne pas lui demander tout l'amour dont son cœur est le sanctuaire! En ne vous accordant pas les joies de l'amour maternel, madame, Dieu vous a réservée pour un amour plus grand, plus absolu! Celui qui ne l'a pas compris est un grand coupable!... Elle ne serait pas femme, celle-là qui, dans sa beauté dédaignée, ne verrait pas une humiliation et un affront!

« Et, tenez, voulez-vous que je vous dise à quel sentiment vous obéissez aujourd'hui? »

Elle le regarda fixement.

— Dites, monsieur le marquis, dites, fit-elle.

— Eh bien! vous êtes poursuivie par le désir de vous venger!

Il ne croyait pas avoir deviné si juste.

Angèle tressaillit, et un éclair fauve passa dans son regard, qui se croisait avec celui du marquis.

— C'est vrai, dit-elle d'une voix sourde, je veux me venger!

Le marquis fut ébloui. Pour lui, les paroles de la jeune femme signifiaient clairement : Je veux me venger et, pour cela, j'ai compté sur vous!

— Je mets à votre service mon cœur et mon dévouement, reprit-il en se penchant à son oreille.

— Prenez garde, monsieur le marquis, on nous observe.

— Auprès de vous, j'oublierais le monde entier.

Un jeune homme s'arrêta devant eux, et s'adressant à madame Descharmes :

— J'ai l'honneur de vous rappeler, madame, que vous avez bien voulu me promettre la première valse; elle va commencer, dit-il.

— C'est vrai, monsieur, répondit-elle en se levant.

— Quand aurai-je le bonheur de vous revoir? demanda le marquis tout bas.

— Ma porte ne vous sera jamais fermée, répondit-elle.

— Merci! vous êtes adorable!

Il lui tendit la main. Elle fit semblant de ne pas voir ce mouvement; mais, avant de s'élancer dans le tourbillon de la valse, elle l'enveloppa d'un regard de feu, dont le fluide magnétique pénétra jusqu'à son cœur et fit courir un frisson dans tous ses membres.

Il s'éloigna tout étourdi et chancelant sous le poids de son incroyable bonheur. Il ne pensait plus ni à sa femme ni à ses enfants; il se revoyait à l'âge de trente ans.

— Oh! se disait-il, j'ai fait aujourd'hui ma plus brillante conquête! Décidément, je suis né sous une heureuse étoile... Le serpent qui a séduit la première femme siffle à l'oreille de madame Descharmes; elle veut toucher au fruit défendu, elle le cueillera, et, comme madame Ève, elle croquera la pomme. Elle a de si jolies dents!...

En passant devant une glace, il fut sur le point de saluer son image et de lui dire :

— Marquis, je te fais mon compliment!

Mais il se retint, réfléchissant qu'on pourrait le prendre pour un fou.

— On ne se tromperait pas, vraiment, se reprit-il; oui, je suis fou... fou d'amour!

XLIII

LES RÉFLEXIONS DE GARGASSE

Après le départ de Pistache, dans lequel il n'avait pas reconnu un des acteurs de l'audacieuse expédition des Sorbiers, le mouton ayant eu grand soin de ne pas lui laisser voir son visage, Gargasse eut un redoublement d'énergie et continua ses efforts afin de rendre la liberté à ses membres.

N'entendant plus aucun bruit dans la maison, il comprit que les trois hommes s'étaient éloignés. D'abord, il avait cru avoir affaire à des agents de la police de sûreté qui, l'ayant découvert, venaient s'emparer de lui. Puis, voyant qu'au lieu de l'emmener ils se bornaient à lui ôter la possibilité de se défendre, il pensa qu'ils étaient des voleurs attirés par l'espoir de faire main basse sur un riche butin. Ce qui le confirmait dans cette idée, c'est qu'en fouillant dans ses

poches pour lui prendre ses clefs, ils n'avaient pas oublié de lui enlever sa bourse, remplie le soir même par Blaireau, et qui contenait une centaine de francs.

Au bout d'une heure, à force de s'agiter et de roidir ses membres, il parvint à desserrer un peu les cordes, et il s'aperçut avec une certaine satisfaction que sa main droite venait de passer à travers les mailles du filet.

.Il se laissa glisser sur le parquet, puis, par des soubresauts nerveux, en s'aidant de ses épaules et en se repliant sur lui-même, il rampa comme un serpent et arriva à l'endroit où le couteau jeté par Pistache était tombé. Sa main libre put le saisir, mais plus d'un quart d'heure s'écoula encore, employé à introduire la lame tranchante entre sa jambe et la corde. Enfin, le couteau lui rendit le service qu'il attendait de lui. La corde était coupée. Il poussa une exclamation de joie. En un instant il se débarrassa de ses liens et du filet et se trouva debout.

Sans compter les nombreuses meurtrissures qu'il s'était faites lui-même en cherchant à rompre la corde, il se sentait brisé, moulu; ses bras tombaient inertes à ses côtés, ses jambes chancelaient.

— J'aurais fait cinquante lieues à la course que je ne serais pas dans un plus piteux état, se dit-il; les coquins m'ont drôlement arrangé; je suis fourbu comme un vieux cheval. C'est un des mille agréments du joli métier que me fait faire mon excellent ami Blaireau.

Peu à peu le sang circula plus facilement dans ses membres, l'engourdissement cessa, il put marcher.

Son premier soin fut d'ouvrir le tiroir d'une commode dans lequel il cachait sa réserve d'argent. Il caressa du regard une ceinture de cuir assez bien garnie en disant :

— Voilà le commencement de ma future fortune.

Puis, réfléchissant que ceux qu'il prenait pour des voleurs n'avaient même pas pris la peine de faire l'inventaire de ses tiroirs, ce qui était en dehors de toutes les règles du métier, il eut seulement alors la pensée qu'un autre mobile que le vol lui avait valu la visite nocturne de Pistache et de ses acolytes.

— Mais que sont-ils donc venus faire ici? murmura-t-il entre ses dents.

Il prit la lampe et passa dans la salle à manger, après avoir eu soin de fermer le tiroir contenant son trésor. Tout y était dans le même désordre qu'au moment où Blaireau et lui s'étaient levés de table. Les visiteurs n'avaient touché à rien, pas même aux serviettes tachées de vin qu'ils auraient pu fourrer dans leurs poches. De bons voleurs ne dédaignent jamais rien.

— Voleurs ou non, se dit Gargasse, ils ne sont pas venus ici pour me prendre seulement ma bourse dans ma poche; du reste, c'est en m'enlevant mes clefs qu'ils ont trouvé ma bourse; c'est donc sans préméditation qu'ils m'ont



Gargasse, à ce moment, eût été horrible à voir. (Page 204.)

volé... Évidemment, ils cherchaient autre chose que des objets ou de l'or à voler. Quoi?

« Ah! triple brute que je suis, s'écria-t-il tout à coup, en ouvrant démesurément les yeux, la folle!... la folle!... »

Il s'élança dans le corridor, descendit l'escalier de pierre et courut au caveau qui devait être la tombe de Léontine Landais. Il n'y avait plus à en douter, les trois hommes venaient d'enlever la pauvre folle, c'est pour cela qu'ils avaient

pénétré dans la maison isolée. Une porte brisée, l'autre ouverte, disaient ce qui s'était passé.

Gargasse roidit ses bras et leva jusqu'à la voûte ses poings agités. Sa colère était bien inutile. Il le comprit. Alors son visage blêmit et il laissa tomber sa tête sur sa poitrine. Il songeait à Blaireau, aux conséquences qui pouvaient résulter pour lui de la disparition de sa prisonnière, et peut-être voyait-il s'écrouler tout à coup le fragile édifice de sa fortune. Mais un homme énergique comme Gargasse ne se laisse pas facilement accabler. Au bout d'un instant, sa tête se redressa brusquement.

— Après tout, qu'est-ce que cela me fait à moi? fit-il. Le métier de geôlier ne m'allait pas, eh bien, je n'ai plus à le faire!... Quant à Blaireau... oh! il faudra bien quand même...

Une lueur sombre passa dans son regard et un sourire étrange crispa ses lèvres.

Il sortit de la cave et, toujours la lampe à la main, il se dirigea vers la porte du jardin, que Pistache avait laissée ouverte, et où il retrouva ses clefs. Il tendit son oreille au vent en jetant un regard sur la campagne. Mais la nuit était noire et silencieuse; il ne vit rien, n'entendit rien.

— Oh! ils sont loin, murmura-t-il.

Il ferma la porte à double tour, ramassa sa pipe, qui gisait dans la poussière près du banc et rentra dans la maison.

Au bout d'un instant, assis, les coudes appuyés sur la table, il fumait tranquillement, nous pouvons ajouter philosophiquement, comme un homme qui sait se placer au-dessus des disgrâces et des misères de la vie humaine.

Bientôt il se mit à réfléchir en regardant la fumée de sa pipe, qui montait en spirales bleues jusqu'au plafond.

Il se demanda d'abord s'il préviendrait Blaireau.

Mais comme pour rien au monde il n'aurait voulu raconter sa mésaventure, c'est-à-dire qu'il s'était laissé prendre comme un stupide poisson dans un filet de pêche, et qu'il lui était impossible de faire admettre que la folle avait ouvert elle-même la porte de son cachot ou s'était évaporée comme une vision, il décida que, jusqu'à nouvel ordre, il laisserait Blaireau dans une ignorance complète des événements de la nuit.

Il trouvait à cela un double avantage : d'abord il continuerait à recevoir pour lui seul la somme allouée pour deux; ensuite il pourrait rester encore dans la maison et se préparer, en combinant ses plans d'avance, à une nouvelle existence plus ou moins active.

Or, parmi ses plans, Gargasse en avait un qu'il caressait particulièrement. Son ami Blaireau était riche, il le savait. Sans être positivement jaloux de ce dernier, il se considérait comme une victime du sort injuste et trouvait que la chance avait trop favorisé Blaireau, lequel était aussi coquin que lui. Pour

l'injustice dont il se plaignait, il voulait forcer son heureux complice à réparer envers lui les erreurs de la fortune.

Toute la difficulté consistait à trouver le moyen de faire capituler Blaireau et de mettre la main dans sa caisse. C'était une grosse entreprise. Mais Gargasse était opiniâtre dans ses volontés, et plus d'une fois déjà il s'était prouvé à lui-même que « vouloir c'est pouvoir ».

— Je veux le faire chanter, il faudra bien qu'il chante, fit-il en lançant au plafond une colonne de fumée.

« D'ailleurs, continua-t-il, j'ai plus d'une corde à mon arc; un moins bête que moi n'aurait pas attendu si longtemps pour s'en servir... j'ai été scrupuleux, j'ai cru à l'amitié; quelle niaiserie! Et j'ai récolté quelques années de bague, tandis que les autres... Tonnerre! j'ai été suffisamment le bœuf comme ça! Si l'on veut maintenant me couper la langue, il faudra qu'on me paie mon silence! Il y a aussi quelque part un noble marquis qui fera bien quelque chose pour moi. — Ah! ah! ah! fit-il en riant, je voudrais bien voir la figure qu'il ferait, si, me présentant tout à coup devant lui, je lui disais : Monseigneur, vous voyez en moi le maire, qui, au nom de la gredinerie, vous a uni à Léontine Landais, une bien jolie fille en ce temps-là.

« Que me répondrait-il? Pauvre imbécile, il me rirait au nez et me ferait chasser par ses domestiques... Quels qu'ils soient, les hommes n'aiment pas qu'on leur rappelle les vilenies de leur passé. Si je criais trop fort, M. le marquis me ferait passer pour un imposteur, et c'est encore moi que l'on mettrait à l'ombre... Toujours la lutte du pot de terre contre le pot de fer!

« Avant de dire à quelqu'un : Vous avez fait cela, il faut être en mesure de le prouver. Où sont-elles les preuves? Les preuves... ah! mille tonnerres, je les avais entre les mains et on vient de me les enlever : c'était Léontine elle-même, je me suis laissé voler ma folle!

« Triple brute! exclama-t-il en assénant sur la table un formidable coup de poing, c'est toujours quand il est trop tard, que je m'aperçois de mes sottises!

« Qui donc l'a fait enlever, la folle? Est-ce Blaireau ou bien lui, le marquis? Pourquoi?... Dans quel but?... Auraient-ils peur de moi?... Ici, pourtant, elle était bien cachée... Non, non, tout cela ne se débrouille pas dans ma tête, je cherche à m'expliquer... je ne comprends pas... Ce qui est certain, c'est que la folle a été enlevée. Les hommes de cette nuit étaient des gens payés, ce n'est pas douteux; payés par qui? Voilà, voilà ce que je voudrais savoir... Évidemment, quelqu'un avait un intérêt quelconque à la retirer d'ici. Lequel? C'est toujours l'énigme... Cherche... Cherche... »

Soudain, son visage prit une expression effrayante; il se leva et fit deux fois le tour de la salle en marchant à grands pas; ses yeux brillaient comme des tisons.

— Tantôt, Blaireau avait un air singulier, murmura-t-il d'une voix sourde;

il a parlé d'une noyade en pleine Seine, et la rivière n'est pas loin... Est-ce qu'il aurait osé?....

Il bondit sur la table, saisit un couteau, et par trois fois il fit le simulacre de frapper.

A ce moment il eût été horrible à voir. Ses yeux s'étaient injectés de sang, sa bouche contractée grimaçait. L'homme avait disparu pour faire place à une bête hideuse.

Mais sa colère s'apaisa presque subitement.

— Non, se dit-il en se rasseyant, Blaireau n'est pour rien dans cette affaire. Si les hommes qui ont enlevé la folle eussent été ses agents et qu'il eût voulu se débarrasser de moi, je connais mon Blaireau : au lieu de se contenter de me garrotter, l'un de ces hommes m'aurait plongé la lame d'un couteau dans la poitrine, ou bien ils m'auraient étouffé ou broyé la tête entre deux pierres.

DEUXIÈME PARTIE

LES EXPLOITS DE LA MÈRE LANGLOIS

I

CLAIRE ET ANDRÉ

Claire et André, l'Enfant du Faubourg, s'étaient installés dans un petit appartement rue des Rosiers.

Nous allons voir ce qu'ils sont devenus au milieu de ce Paris immense où, à côté de l'opulence et des heureux de ce monde, on découvre de si grandes souffrances, tant de malheurs souvent immérités et de misères navrantes.

Heureux de s'être retrouvés, Claire et André firent en commun mille projets pour l'avenir et les plus beaux rêves de bonheur.

Le bonheur ! on y croit toujours quand on a vingt ans ! Alors on possède toutes les illusions de la vie; on croit, on aime, on ne soupçonne pas les ronces qui poussent sur les sentiers. Tous les jours sont beaux, ensoleillés et l'on ne voit pas de nuits sans étoiles. On a la jeunesse, c'est-à-dire l'espérance, la gaieté et le courage, ses fidèles compagnons.

Claire et André virent d'abord le bonheur leur sourire. Il est vrai que, n'étant pas exigeants, ils demandaient bien peu : le moyen de vivre, l'indépendance par le travail.

La jeunesse est toujours intéressante. Quand on apprit qu'ils étaient frère et sœur et qu'on sut de leur passé ce qu'ils voulurent bien raconter, les locataires de la maison les accablèrent de démonstrations d'amitié. Si beaucoup de curiosité se mêlait à cette sympathie quelque peu hâtive, celle-ci n'en était pas moins née d'un intérêt réel.

Un vieux rentier, qui habitait le quartier depuis plus de quarante ans, promit à André de lui trouver une place. Il se mit immédiatement en campagne, et avant la fin de la semaine, André entrait comme teneur de livres chez un marchand de métaux de la rue Saint-Louis, avec dix-huit cents francs d'appointements pour commencer.

D'un autre côté, la mercière qui occupait une des boutiques de la maison, présenta Claire à une de ses amies, première demoiselle dans un grand magasin de confections pour dames.

Dès le lendemain, par l'entremise de la demoiselle de magasin, la jeune fille eut du travail.

Tout marchait donc à souhait, et si tous les rêves de bonheur n'étaient pas réalisés, il n'y avait pas lieu de supposer que leur existence, calme, heureuse et si bien arrangée, pût être troublée.

C'est pourtant ce qui arriva, tant il est vrai que, depuis sa trop facile victoire sur les habitants du paradis terrestre, le démon s'est toujours plu à terrasser et à réduire au désespoir les descendants de sa première victime.

Cette fois, ce n'est pas à la femme qu'il s'adressa pour troubler la paix qui régnait dans le petit paradis de la rue des Rosiers. Pour ses projets ténébreux, il devina qu'André serait plus vulnérable et qu'il lui offrait une proie plus facile à saisir.

Le jeune homme aimait beaucoup Claire, peut-être déjà plus qu'un frère ne doit aimer sa sœur. Cela était venu sans qu'il s'aperçût de rien, comme la chose du monde la plus naturelle ; c'est le contraire qui l'eût surpris. Évidemment, il ne pouvait se mettre en garde contre une affection qui lui paraissait si simple et si raisonnable.

Or, en excitant chez André ce sentiment d'affection déjà si vif, en le faisant grandir, en le poussant à l'exagération, le démon — le diable seul peut nous jouer de ces vilains tours — allait, sans prendre beaucoup de peine, tourmenter horriblement de pauvres enfants qui n'avaient à ses yeux qu'un seul tort : celui d'ignorer le mal.

Ce qu'il voulait arriva. D'un souffle, il incendia le cœur d'André et, presque subitement, l'amitié fraternelle du jeune homme se changea en un violent amour.

Il ne comprit rien d'abord à ce qu'il éprouvait. Près de Claire, son sang coulait plus chaud et avec plus de rapidité dans ses veines, son cœur battait plus vite... Mais pouvait-il en être autrement? Le soir, en sortant de son bureau, il était si heureux de regagner leur petit logement, il éprouvait une si grande satisfaction en revoyant sa sœur bien-aimée, qui l'attendait en travaillant près de la table de la salle à manger, sur laquelle le couvert était mis d'avance !

Au bout de quelques jours, il s'aperçut qu'il tremblait, lorsque Claire se

penchait gracieuse vers lui, l'invitant avec son charmant sourire à mettre un baiser sur son front.

Un soir, il fit semblant de ne pas comprendre l'appel du baiser. Pourquoi? Il n'osait déjà plus l'embrasser. Chaque fois que la jeune fille prononçait ce joli nom de frère, dont il était si fier et si heureux dans les premiers temps, il tressaillait. Il éprouvait comme du mécontentement et il lui en voulait presque de ce qu'elle l'appelait son frère.

Toutes ces choses l'étonnèrent singulièrement. Il réfléchit, s'interrogea et plongea son regard au dedans de lui-même.

Il avait lu *René*. Le souvenir du héros de Chateaubriand l'aida à sonder son cœur. Il y vit avec effroi la passion honteuse, fatale, prête à faire explosion. Il ferma les yeux en poussant un cri d'épouvante.

Oh! s'il eût pu se servir de ses mains et de ses ongles pour l'arracher de son cœur, cet amour criminel et insensé, avec quelle joie sauvage il eût déchiré ses entrailles!

Mais la passion terrible, indomptable, le brûlait, le mordait dans le vif, et il ne pouvait rien que se révolter contre lui-même en jetant ces cris désespérés :

— Je suis maudit! je suis maudit!

Il pleura, le malheureux! Ce furent des larmes amères, car c'était une grande douleur que la sienne.

Il lui sembla qu'il n'oserait plus regarder Claire, ni lui parler; que sous le regard si doux et si pur de la jeune fille il mourrait de confusion. Il le croyait vraiment, car il avait honte de lui-même.

Ce jour-là, en sortant du bureau, il prit un autre chemin que celui de la rue des Rosiers; il s'en alla droit devant lui, à travers les rues, comme un fou, la tête baissée et les yeux fixes, n'entendait rien et bousculant les passants sans les voir.

Il rentra fort tard; il avait oublié de dîner, il n'avait pas faim.

Claire, très-inquiète, l'avait attendu comme d'habitude; le modeste repas préparé avec tant de soin s'était depuis longtemps refroidi sur la table; elle n'y avait pas touché. L'absence d'André lui avait ôté l'appétit.

— J'ai été dans une grande inquiétude, lui dit-elle; que t'est-il donc arrivé?

— Mon patron m'a retenu, répondit-il.

Elle vit bien qu'il mentait.

Elle voulut se jeter à son cou.

Il la repoussa doucement.

Elle poussa un soupir, retourna à sa place et reprit son ouvrage.

— Tu travailles toujours trop tard, lui dit-il d'une voix qui trembla malgré lui; tu te fatigues; il faut te reposer.

— Je t'attendais, fit-elle.

— Tu te brises la vue, reprit-il ; tu as les yeux tout rouges.

C'était vrai; mais des larmes les avaient rougis.

Le lendemain, il rentra à l'heure du dîner.

Claire ne put lui cacher sa joie.

— Eh bien, est-ce que tu ne m'embrasses pas aujourd'hui? lui dit-elle souriante, en s'approchant de lui.

Il l'entoura de ses bras et l'étreignit contre son cœur.

— Comme tu me rends heureuse! fit-elle.

Il avait refusé de l'embrasser la veille, elle avait eu peur qu'il l'aimât moins.

Quinze jours s'écoulèrent pendant lesquels Claire s'inquiéta sérieusement en cherchant à se rendre compte des bizarreries d'humeur d'André.

Sous un prétexte quelconque, parfois même sans vouloir donner un motif à son absence, il passait souvent ses soirées dehors. Que faisait-il? Où allait-il? Pourquoi agissait-il ainsi? La jeune fille se faisait en vain ces questions. Si l'étrange conduite d'André l'étonnait, elle s'en attristait encore davantage. Elle avait beau se mettre l'esprit à la torture, elle ne parvenait pas à se l'expliquer. Elle remarquait, d'ailleurs, dans les manières du jeune homme les plus singulières contradictions.

Ainsi, un jour, il la regardait avec une expression de tendresse infinie; le lendemain, il lui montrait un visage sombre et maussade qu'elle prenait pour du courroux. Du reste, elle lui trouvait toujours dans le regard quelque chose d'insaisissable, qu'elle ne pouvait définir.

Parfois, il l'attirait près de lui, comme s'il eût voulu l'embrasser, puis il la repoussait avec une sorte de brusquerie. Ou bien, après lui avoir adressé quelques mots de tendresse, il restait muet tout à coup et gardait, pendant le reste de la soirée, un morne silence.

Souvent aussi, lorsqu'elle lui parlait, elle le vit pâlir. Une fois, elle aperçut deux larmes rouler dans ses yeux. Elle aurait bien voulu connaître la cause de son émotion. Elle n'osa pas la lui demander. Peu à peu, la confiance qu'ils auraient dû avoir l'un pour l'autre s'affaiblissait. Claire le voyait et le sentait.

Tout cela lui causait beaucoup de chagrin et elle souffrait doublement, car elle devinait les douleurs d'André sans en connaître le secret.

Elle s'effrayait, surtout, à cette pensée qu'elle pouvait perdre l'affection d'André, devenue pour elle la moitié de son existence; à ce sujet, elle passait tour à tour du doute à la croyance.

Quand elle se trouvait seule, la pauvre enfant versait bien des larmes, et c'est à Dieu qu'elle confiait sa peine.

Un dimanche matin, vers onze heures, elle était habillée, prête à sortir. Elle avait mis sa plus belle robe et arrangé sur sa tête, avec beaucoup d'art, les deux longues nattes de ses magnifiques cheveux noirs. Une petite croix com-



— Ah! s'écria-t-elle, quand tu m'embrasses ainsi, je sens mieux que tu m'aimes! (Page 216.)

posée de grenats était attachée à son cou au moyen d'un velours noir qui remplaçait avantageusement le collier d'or. Un chapeau de saison très-coquet attendait sur le lit le moment où, placé sur la tête, il lutterait de fraîcheur et de gracieuseté avec les joues vermeilles et le visage épanoui de la jeune fille.

La veille, André lui avait dit :

— Demain dimanche, je ne travaillerai que jusqu'à onze heures ; bien que nous ne soyons pas encore à la fin de l'hiver, si le temps le permet, je viendrai

te prendre ; nous déjeunerons au restaurant, puis nous prendrons le bateau, et nous irons du côté de Meudon et de Saint-Cloud, que tu ne connais pas encore.

Sortir avec son cher André, être avec lui, tout près de lui, appuyée à son bras, contempler à deux les mêmes objets, respirer ensemble le grand air qui vient de la plaine et des bois, n'était-ce pas un immense bonheur ?

Le nuage de tristesse qui obscurcissait ses beaux yeux disparut aussitôt. Il fallait si peu de chose pour la rassurer, la consoler !

Avant de se coucher, elle ouvrit sa fenêtre et son regard interrogea le ciel semé d'étoiles étincelantes. Puis elle s'endormit en pensant à la joie du lendemain.

Elle s'était levée de bonne heure. André était déjà parti. Elle salua joyeusement les rayons du soleil qui entrèrent dans sa chambre. Elle fit lestement son petit ménage. Après l'avoir vergeté, elle plaça sur le lit d'André le vêtement complet qu'il devait mettre, ainsi qu'une chemise d'une blancheur éblouissante, repassée par elle. Cela fait, elle s'habilla et, comme nous l'avons dit, à onze heures elle était prête.

A midi, André n'avait pas paru. Elle attendit encore. Une heure sonna. Elle comprit qu'il ne viendrait pas. Elle cessa d'écouter le bruit des pas dans l'escalier. Elle avait le cœur gros. Elle s'assit tristement dans un coin et des larmes jaillirent de ses yeux.

II

UNE BONNE SŒUR

Claire n'avait pas encore éprouvé un chagrin aussi violent. Elle était accablée, brisée et se sentait profondément découragée.

Pourquoi André la traitait-il ainsi ? Que lui avait-elle fait ? Elle cherchait, examinait ; mais ni dans ses actions, ni dans sa manière d'être avec le jeune homme, elle ne trouvait la moindre chose qui pût justifier l'étrangeté de sa conduite. Elle se débattait éperdue, comme toute personne que menacent des périls inconnus.

Évidemment, André manquait de confiance envers elle ; il avait un secret qu'il voulait lui cacher. Pour la centième fois peut-être, elle cherchait à le pénétrer, ce secret ; mais, pour cela, elle n'avait pas assez l'expérience de la vie.

Elle était, d'ailleurs, si éloignée de la vérité, que, à bout d'arguments, elle eut tout à coup l'idée qu'André pouvait avoir une maîtresse.

Aussitôt une émotion extraordinaire s'empara d'elle. Elle sentit sur sa figure un froid glacial; il lui sembla que son cœur cessait de battre et qu'une griffe intérieure déchirait sa poitrine oppressée. Puis, au bout d'un instant, sans savoir pourquoi, elle éclata en sanglots.

— Si je le gêne, il devrait me le dire ! s'écria-t-elle en essuyant ses larmes ; pourquoi ne cherche-t-il pas le moyen d'être heureux? Ah ! s'il craint de m'affliger, il devrait voir que je pleure depuis longtemps et qu'il se rend malheureux sans rien faire pour mon bonheur! Hélas! ils sont bien loin les beaux rêves que nous avons faits!... Quand je l'ai retrouvé, moi qui me croyais à jamais abandonnée, une vie nouvelle, toute rayonnante m'est apparue ; je n'avais plus rien à demander à Dieu... Ah! mon frère, mon frère, j'étais trop heureuse auprès de toi !...

« Il m'aime, pourtant, oh ! oui, il m'aime, j'en suis sûre... Je le vois dans son regard si doux et si tendre, je le sens quand sa main touche la mienne, et quand parfois encore ses lèvres se posent sur mon front... Il me faudrait si peu pour vivre heureuse : une parole affectueuse le matin, et le soir sur le front, un baiser!... Une goutte de rosée le matin et un rayon de soleil à midi suffisent pour faire vivre une fleur!

« Tout en lui est incompréhensible, continua-t-elle : j'ai cru m'apercevoir que je lui déplaisais en l'appelant mon frère, moi qui éprouve un si grand plaisir à lui donner ce nom.

« André, cher André, comme je voudrais te voir heureux ! Aucun sacrifice ne me coûterait pour te donner ce qui manque à ton bonheur ! »

Elle passa la journée en proie aux plus sombres pensées. Elle pleura longtemps. Les larmes sont le soulagement de toutes les grandes douleurs.

Un peu avant la nuit, elle descendit pour acheter le dîner. Bien qu'André n'eût pas tenu la promesse qu'il lui avait faite, elle espérait que, pour la dédommager, il rentrerait de bonne heure et passerait la soirée entière auprès d'elle. Vain espoir ; à huit heures, pas d'André encore.

Elle n'avait rien pris de la journée, elle avait faim ; elle se décida à manger un peu ; puis, espérant faire diversion à ses pensées, elle prit son ouvrage. Elle avait encore pour une heure de travail sur une confection qu'elle s'était engagée à rendre le lendemain. A dix heures le vêtement était prêt à être livré.

Elle entendit ouvrir la porte de l'appartement. Elle tressaillit. André rentrait.

— Enfin, murmura-t-elle.

Elle prit la lampe et sortit de sa chambre pour aller à la rencontre du jeune homme.

— Bonsoir, Claire, dit-il.

Et, la tête baissée, n'osant pas la regarder, il se dirigea vers la porte de sa chambre.

La jeune fille se plaça résolûment devant lui.

— André, lui dit-elle d'une voix caressante comme celle d'une jeune mère, je désire causer avec toi ce soir. Ne veux-tu point me faire ce plaisir?

Il la regarda sans rien dire, comme un hébété. Elle le prit par la main et, sans qu'il fît aucune résistance, elle l'emmena dans sa chambre où il y avait du feu. Elle le fit asseoir et se plaça près de lui. André restait toujours silencieux et affectait de tenir ses yeux baissés.

La jeune fille rompit le silence.

— André, lui dit-elle, hier soir, après une de ces douces causeries qui deviennent de plus en plus rares entre nous, tu m'avais fait une promesse, mais tu l'as oubliée; pourtant, c'eût été pour moi un grand plaisir, une véritable fête; car si ce n'est pour aller chercher et reporter mon ouvrage je ne sors jamais. Je ne te demande pas comment tu as passé cette journée; je t'aime assez pour ne point vouloir, malgré toi, connaître tes secrets et pour ne te faire aucun reproche.

« Moi, comptant sur ta promesse et ravie de sortir avec toi, à onze heures j'étais habillée comme me voici, regarde... Mon chapeau, que je devais mettre pour la première fois, est encore là, sur le lit. Je t'ai attendu, tu n'es pas venu; cela arrive souvent, presque tous les jours. Vingt fois, espérant toujours, je me suis mise à la fenêtre.

« Le temps était doux comme en septembre, un gai soleil invitait à la promenade; aussi, il y avait foule dans la rue; de belles jeunes filles qui riaient, tout le monde était heureux, excepté moi. Je pensais à toi, à mon isolement, je n'ose dire à mon abandon; mon cœur s'est serré, et je me suis mise à pleurer. André, je n'ai fait que cela toute la journée en songeant à la singulière vie que nous avons tous les deux depuis quelque temps. »

Le jeune homme étouffa un soupir.

— Oh! je connais ton excellent cœur, André, continua-t-elle, je ne t'accuse pas... Je vois bien qu'il y a en toi un grand chagrin, c'est lui, lui seul qui m'a changé mon frère.

André releva brusquement la tête, et ses yeux enflammés se fixèrent sur le visage de la jeune fille.

— Écoute, reprit-elle avec douceur, tu es malheureux et moi, en te voyant souffrir, je ne puis être heureuse. Plus d'une fois déjà, je me suis demandé si je n'étais pas la cause de tout. Aujourd'hui encore, je me disais : En vivant avec moi, peut-être ne se trouve-t-il pas assez libre. André, si je suis un obstacle entre toi et ce que tu désires, et ce que tu veux, si je te gêne, dis-le-moi, je m'en irai.

— Quoi! s'écria-t-il, tu aurais cette pensée, tu songerais à t'en aller!... Oh! Claire, ne me quitte pas, je t'en supplie, ne me quitte pas!

— Je ne désire point m'éloigner de toi; pour que j'en aie le courage, il

faudrait que tu me dises : Séparons-nous... Mais je te le demande, pourrons-nous vivre longtemps ainsi? Notre intimité a disparu, je sens que ta confiance m'échappe. Autrefois, tu ne t'en allais jamais le matin sans m'avoir dit bonjour ; tu n'étais content, heureux qu'auprès de moi, tu me le disais du moins.

« Maintenant, tu cherches toutes les occasions d'éviter ma présence, de me fuir; tu ne me parles plus guère, et, quand cela t'arrive, il semble que tu fais un sacrifice. Ton regard, toujours si bon pourtant, devient craintif, on dirait que ma vue t'épouvante; ton sourire est contraint, forcé; enfin, tout est changé en toi, jusqu'à ta voix que je ne reconnais plus. Qu'est-ce que cela veut dire? Je vois tout et je ne sais que penser. Alors, vois-tu, je m'imagine que je te déplais.

— Oh ! me déplaire, toi ! fit André.

— Oui, cela me vient à l'idée, malgré moi, et ça me fait beaucoup de peine. Va, c'est que je t'aime bien, moi !

— Mais je t'aime aussi, ma sœur chérie, répliqua-t-il d'une voix déchirante.

— Est-ce bien vrai ?

— Oh ! méchante, méchante enfant, fit-il ; mais douter seulement de mon affection serait me faire un mal affreux !

Claire laissa échapper un cri de joie.

— Oui, tu m'aimes, reprit-elle, je le sais, je le crois, et, même quand tu me laisses seule comme aujourd'hui, je n'en ai jamais douté.

— Claire, quoi qu'il arrive, crois-le toujours, oui, oui, je t'aime ou plutôt je t'adore !

— Alors, écoute, reprit-elle d'un ton câlin, en appuyant sa tête gracieuse sur l'épaule d'André, laisse-moi lire dans ta pensée ; ouvre-moi ton cœur, donne-moi le moyen de te consoler, dis-moi pourquoi tu es malheureux.

— Que je te dise ce que je voudrais ignorer moi-même ! exclama-t-il, non, non, jamais !

— André, répliqua-t-elle tristement, à qui donc confieras-tu tes peines, si ce n'est à ta sœur ?

— Ma sœur, ma sœur ! répéta-t-il avec égarement.

— André, si je dois continuer à souffrir, n'est-il pas juste que je sache pourquoi? Fais-moi connaître ton chagrin afin que tes douleurs soient les miennes ; à deux nous aurons plus de force. Crains-tu que je manque de courage ? Mais ce qui m'accable surtout, c'est la cruauté de ton silence. André, mon cher André, parle, parle !

— Que la foudre de Dieu m'écrase avant que je dise un mot qui puisse te faire soupçonner la vérité ! prononça-t-il sourdement.

— Ah ! mon frère, mon frère ! fit la jeune fille d'un ton douloureux.

— Ne m'appelle pas ainsi, reprit-il d'une voix sombre : ton frère ! Sais-tu si je suis digne de porter ce nom ?

Claire le regarda avec stupéfaction.

— J'ai sur moi la robe de Nessus, reprit-il d'une voix saccadée, laisse-moi me débattre seul au milieu des furies qui m'étreignent. Oui, je te fuis, oui, j'ai peur de t'approcher parce que je me sens rougir de honte en ta présence ; quand tu me vois baisser les yeux, c'est que je crains que mon regard ne ternisse ta pureté.

— André, mon frère, que dis-tu ?

— La vérité. Va, tu ne peux rien contre le mal qui me consume, et je suis indigne de ta pitié...

— Mais je t'aime, je t'aime !

— Laisse-moi, te dis-je, je suis un misérable !

— Oh ! tes paroles me glacent d'effroi ! Mais à t'entendre, malheureux, on croirait que tu as commis un crime !

André bondit sur ses jambes, comme poussé par un ressort. Son visage était livide ; du feu semblait sortir de ses yeux.

— Non, fit-il d'une voix rauque, et comme se parlant à lui-même, non, je ne suis pas coupable ; mais ce qui me torture et m'étouffe, c'est que j'ai peur de devenir criminel !

— Toi, criminel ! s'écria la jeune fille, allons donc, est-ce que c'est possible ! Tu te calomnies ! Eh bien, malgré toi, malgré tout, je te sauverai de toi-même.

Elle s'élança vers lui et l'entoura de ses bras.

Pendant un instant ils restèrent enlacés dans les bras l'un de l'autre ; lui, la serrant fiévreusement contre son cœur ; elle, ravie, palpitante, ne comprenant rien à son émotion, mais s'y livrant avec une indicible ivresse.

— Comme je suis bien ainsi, murmura-t-elle, dans tes bras, sur ton cœur !... Cher André, si je devais cesser de vivre, c'est ainsi que je voudrais mourir !

Ces paroles produisirent un effet terrible.

André fut pris d'un tremblement nerveux qui secoua son corps tout entier. Il ferma les yeux. Il sentait sous son front comme un tourbillonnement dans lequel se confondaient toutes ses pensées.

Claire ne vit rien. Elle ne savait pas qu'elle soufflait sur un brasier, qu'elle portait le trouble jusqu'au fond de l'âme du jeune homme, et qu'un mot de tendresse frappait aussi cruellement son cœur que la lame d'un poignard.

— Frère, pourquoi ne m'embrasses-tu pas ? lui dit-elle.

André la serra plus fort, et une grêle de baisers tomba sur son front, ses joues et ses yeux.

— Ah ! s'écria-t-elle toute frissonnante, quand tu m'embrasses ainsi, je sens mieux que tu m'aimes !

Mais aussitôt André, qui sentait sa raison l'abandonner, la repoussa par un mouvement brusque en disant d'une voix étranglée :

— C'est l'enfer! c'est l'enfer!

Puis, comme si un spectre se fût tout à coup dressé devant lui, il recula avec épouvante jusqu'au fond de la chambre.

La jeune fille, interdite, restait immobile et sans voix.

André se rapprocha d'elle.

— Tu m'aimes, lui dit-il d'une voix sourde, tu as tort; tu devrais me détester.

— Te détester, toi, mon frère! Mais pourquoi, mon Dieu, pourquoi? gémit-elle.

— Je te l'ai déjà dit, parce que je suis un misérable!

— André, André, en me parlant ainsi tu me fais mourir! Mais qu'as-tu donc? Que se passe-t-il donc en toi?

— Les choses les plus effroyables, répondit-il, et je souffre comme un damné... Si tu lisais dans ma pensée, si tu pouvais voir dans mon cœur, tu frémirais de terreur, et ton frère, entends-tu, ton frère deviendrait pour toi un objet d'horreur!

En achevant ces mots, il s'élança hors de la chambre comme un fou et courut s'enfermer chez lui.

Il se jeta tout habillé sur son lit et se roula comme un possédé sur les couvertures, mordant avec rage son oreiller, afin d'étouffer les gémissements et les cris qui s'échappaient de sa poitrine.

Claire était restée debout, les yeux fixes et comme pétrifiée. Ces mots: « Ton frère deviendrait pour toi un objet d'horreur » résonnaient encore à ses oreilles et semblaient répétés par un écho sinistre.

Tout à coup, la lumière jaillit de son cerveau et dissipa les ténèbres de sa pensée. Elle voyait, elle comprenait. André s'était trahi; il avait livré le fatal secret, qu'il croyait enseveli au plus profond de son cœur.

Après cette découverte, Claire était naturellement portée à analyser ses propres sentiments et à se rendre compte de ses sensations.

C'est ce qu'elle fit. Alors, une nouvelle clarté qui l'éclaira fut suivie d'une seconde découverte.

Un frisson courut sur son corps, elle baissa la tête et tomba sur ses genoux.

— Mon Dieu, dit-elle d'un ton douloureux, puisque votre loi nous défend de nous aimer ainsi, pardonnez-lui, pardonnez-moi et protégez-nous!

Et la figure cachée dans ses mains elle pleura à chaudes larmes.

Au bout d'un instant elle se releva. Elle ne pouvait se faire illusion, la situation était horrible, et elle ne voyait rien qui pût conjurer le malheur qui, déjà, s'acharnait contre eux.

— Il y a donc des êtres sur la terre, pensait-elle, dont la vie est fatalement vouée à la souffrance?

Avant de fermer sa porte, elle écouta ; elle n'entendit aucun bruit venant de la chambre d'André.

— Il repose, se dit-elle. Pauvre frère !

Elle avait déjà adressé une prière à Dieu, elle pria encore une fois avant de se mettre au lit. Le sommeil pouvait lui apporter le calme et l'oubli momentané de ses douleurs ; elle l'appela, il ne vint pas. Que ses yeux fussent ouverts ou fermés, elle voyait constamment passer devant elle des objets bizarres et des ombres fantastiques, qui se tordaient convulsivement et grimaçaient d'une façon épouvantable.

Ce fut une cruelle nuit d'insomnie.

Dès que le jour parut, elle se leva et se mit à sa toilette. Elle voulait être de bonne heure au magasin pour rendre son ouvrage.

Peu après, André, avant d'aller à son bureau, frappa doucement à sa porte.

— Claire, es-tu réveillée ? demanda-t-il.

— Je viens de me lever, répondit-elle.

— Je rentrerai ce soir à sept heures, je te le promets.

— Merci, André. A ce soir !

Elle fut sur le point d'ouvrir sa porte, mais elle résista à la tentation.

André s'en alla, elle acheva de s'habiller ; puis après avoir plié et enveloppé soigneusement son ouvrage dans une serviette, elle sortit. Elle suivit la rue de la Verrerie et celle des Lombards jusqu'à la rue Saint-Denis ; elle devait monter celle-ci presque entièrement pour prendre la rue du Caire, qui la conduisait rue d'Aboukir, à quelques pas seulement de la maison pour laquelle elle travaillait.

Elle cheminait tristement, pensant à André et à leur singulière destinée. Sur les trottoirs et la chaussée passaient beaucoup de femmes, de tous les âges, marchant très-vite.

— Ce sont de pauvres ouvrières comme moi, se disait Claire, mais sur chacun de ces visages je vois la marque du bonheur... Voilà des jeunes filles de mon âge, comme elles s'en vont gaiement reprendre le travail qu'elles ont quitté samedi soir ! Elles ont eu un jour de repos, de plaisir et de joie auprès de leur mère, au milieu de leur famille, et, satisfaites, reposées, elles vont joyeusement commencer la semaine... Parmi celles-ci, plus âgées, il y a de jeunes mères ; elles pensent à leurs chers petits ; c'est pour eux qu'elles s'en vont courageusement au travail... Il faut leur donner du pain tous les jours, et bientôt un joli vêtement neuf, car nous approchons des beaux jours de Pâques fleuries. Ah ! le sort de la plus pauvre d'entre ces femmes me fait envie !

« Dieu lui donne l'espérance, qu'il ne me permet plus, et si peu qu'elle désire, elle peut agrandir l'horizon de ses rêves. Elle marche en avant sur un chemin qu'elle connaît, car sa vie a un but ; elle sait où elle va... Fille, épouse ou



La concierge ne put se défendre d'un mouvement d'effroi.

mère, si son affection se transforme, elle a toujours le droit d'aimer!... Dès son jeune âge, prenant exemple sur sa mère, elle a fait l'apprentissage du devoir, aucun sacrifice ne lui coûte pour l'accomplir.

« Oh! le devoir!... Qui donc m'enseignera le mien? »

Une voix intérieure lui répondit:

— Dieu!

Elle se trouvait devant le portail de l'église Saint-Leu.

Élevée dans un village où les habitants ont conservé les mœurs patriarcales, et dans toute leur pureté les sentiments religieux de leurs pères, Claire, très-pieuse, avait contracté certaines habitudes de dévotion.

Depuis qu'elle était à Paris elle n'assistait plus régulièrement, comme autrefois, aux offices du dimanche ; mais elle priait souvent, et, dans ses courses, elle passait rarement devant une église sans y entrer, afin d'élever son âme vers le Créateur.

En ce moment, plus que dans aucun autre, elle éprouvait le besoin de prier et de s'humilier devant Dieu.

Elle entra dans l'église et alla s'agenouiller dans une chapelle où un prêtre disait la messe, en présence de quelques vieilles femmes et d'une vingtaine de petites filles sous la surveillance de deux religieuses.

La jeune fille s'inclina, la tête dans ses mains.

—Mon Dieu, disait sa pensée, vous êtes bon et miséricordieux, prenez en pitié les deux pauvres abandonnés que vous avez fait naître et dont vous avez protégé l'enfance. Au nom de votre Fils, le divin Crucifié, qui a voulu souffrir pour sauver les hommes et les rapprocher de vous, ne nous repoussez pas, ne détournez pas de nous votre regard... Mon Dieu, faites descendre en nous un rayon de votre lumière, éclairez notre raison, purifiez nos cœurs et donnez-nous la force nécessaire pour lutter et combattre.

« Ne m'enlevez pas, mon Dieu, le bon ange gardien à qui vous avez confié mon âme ; ordonnez-lui de conserver digne de vous la malheureuse qui vous-implore. Dieu juste, Dieu tout-puissant, inspirez-moi, dictez-moi votre volonté, et votre volonté sera faite. »

Or, pendant qu'elle priait ainsi avec une grande ferveur, un vieux prêtre était venu se mettre à genoux sur la pierre à l'entrée de la chapelle. Il avait la tête nue ; de longs cheveux blancs tombaient sur son cou et encadraient son beau visage, sur lequel rayonnaient la foi et la charité. Son regard, d'une douceur infinie, semblait dire :

— Je suis un ministre du Christ ; venez à moi, vous tous qui souffrez, venez et vous serez consolés !

C'est ce que Claire comprit, lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur le visage du vénérable prêtre.

Celui-ci s'étant levé au bout d'un instant, la jeune fille se leva à son tour, prit son paquet, qu'elle avait posé sur une chaise, et suivit le vieillard. Elle le rejoignit à la porte de la sacristie.

— Monsieur le curé, lui dit-elle, je serais bien heureuse si vous vouliez m'accorder un moment d'entretien.

III

LE PRÊTRE

Le prêtre regarda la jeune fille et fut frappé de l'expression douloureuse de son frais et joli visage.

— A toute heure du jour et de la nuit, le bon pasteur doit ses soins à ses brebis, répondit-il. Mais je ne vous connais pas, mon enfant, êtes-vous de cette paroisse?

— Non, monsieur.

— N'importe, je ne dis ma messe qu'à onze heures, j'ai tout le temps de vous entendre.

— Oh ! je ne me suis pas trompée, vous êtes bon.

Le vieillard sourit.

— Vous désirez vous approcher du tribunal de la pénitence ? demanda-t-il.

Les joues de la jeune fille se couvrirent d'une subite rougeur.

— Oh ! non, pas aujourd'hui, fit-elle.

— Le confessionnal n'a rien d'effrayant, reprit le prêtre avec son doux sourire; c'est là que le pécheur s'humilie devant Dieu toujours prêt à lui pardonner.

— Je le sais, monsieur, mais je ne suis point préparée à une confession.

— Alors, mon enfant, dites-moi ce que vous désirez.

— Je voudrais, si vous me le permettez, vous faire une confidence et vous demander un conseil.

— Ma chère fille, le prêtre recevra votre confidence, et c'est un ami ou un père qui tâchera de vous donner le conseil que vous demandez au ministre du Seigneur. Venez donc.

Ils entrèrent dans la sacristie.

Après s'être assis l'un près de l'autre sur une banquette, le vieux prêtre dit à la jeune fille :

— Maintenant, mon enfant, vous pouvez parler, je vous écoute.

Claire débuta par un profond soupir, car elle sentait bien qu'elle allait audevant d'un sacrifice à accomplir, mais sa résolution était prise : à tout prix, elle voulait rendre à son cher André le calme de l'esprit et la paix du cœur.

Aussi brièvement que possible, elle raconta l'histoire de ses premières années, puis comment, lorsqu'elle se croyait tout à fait seule au monde, elle avait appris, en le retrouvant, qu'elle avait un frère. Elle raconta ensuite son arrivée à Paris, leur installation dans le petit appartement de la rue des Rosiers, les

beaux projets d'avenir faits en commun, leur bonheur, le brusque changement qu'elle remarqua dans la conduite d'André, ses tristesses inexpliquées et ses absences de plus en plus fréquentes, ses craintes et ses inquiétudes à elle.

Enfin elle arriva à la journée de la veille qu'elle avait passée dans les larmes en l'attendant. C'est les yeux baissés et la voix presque éteinte qu'elle rapporta au vieux prêtre, assez fidèlement, sa conversation avec André, conversation provoquée par elle, à la suite de laquelle, subitement éclairée par les paroles de son frère, elle put se rendre compte de ses impressions et arriver à cette fatale découverte : que sous le voile de l'amitié fraternelle un amour défendu s'était emparé du cœur de son frère et du sien.

Le vieillard l'avait écoutée avec le plus vif intérêt, et il se sentit profondément ému quand, avec des larmes dans la voix, elle acheva son pénible récit.

Il attacha son regard plein de compassion sur la pauvre désolée ; puis, secouant tristement la tête :

— Voilà un bien grand malheur ! dit-il.

Claire laissa tomber sa tête sur son sein.

— Ma chère enfant, reprit le prêtre, vous ressemblez en ce moment à un malheureux qui se noie. Pour échapper à l'abîme prêt à vous engloutir, vous jetez un cri d'appel désespéré, et vos mains, qui s'agitent convulsivement, cherchent à saisir autour de vous une branche de salut. J'ai entendu votre cri désespéré, pauvre enfant ! Mon cœur en a tressailli, et je vais, si je le peux, voutendre la branche de salut que votre main veut saisir.

« D'abord, rassurez-vous, vous n'êtes point coupable. En vous rendant votre frère Dieu ne vous défendait pas de l'aimer, et si, à votre insu, un sentiment que les lois divines et humaines réprouvent s'est glissé dans votre cœur, ne voyez en cela que la preuve des faiblesses de notre humanité et de notre imperfection à tous. Oui, rassurez-vous, et surtout gardez-vous de désespérer... Dieu ne le veut pas, Dieu vous le défend ! Vous aimez à prier, ma fille, priez donc ; la prière vous procurera l'apaisement.

« Jusqu'à ce jour, vous avez été agréable au Seigneur ; il ne vous abandonnera point dans votre affliction. Armez-vous de force et de courage ; les plus forts et les plus vaillants en ont besoin : Jésus, sous le fardeau de sa croix, est tombé plusieurs fois sur le chemin du Golgotha ! Force et courage, vous trouverez l'un et l'autre dans la résignation.

« C'est souvent ceux qu'il aime le mieux que Dieu éprouve le plus cruellement ; ses desseins sont impénétrables. Bienheureux ceux qui pleurent, ils seront consolés ! Ces paroles du Rédempteur s'adressent à vous, mon enfant, Oui, tôt ou tard, vous serez consolée ! Si Dieu vous fait souffrir, vous, une de ses créatures aimées, c'est qu'il veut vous grandir encore par la mortification et vous rendre plus digne de lui et des récompenses qu'il prépare pour ses fidèles.

« Il me reste, maintenant, à vous donner le conseil que vous me demandez. Ah ! vous allez avoir besoin de tout votre courage ! »

— Je tâcherai de n'en pas manquer, dit-elle d'une voix vibrante d'émotion.

— D'après ce que vous m'avez dit, vous ne vous faites aucune illusion sur votre situation vis-à-vis de votre frère !

— Hélas ! non, monsieur !

— Dans les cas désespérés, on emploie toujours les remèdes les plus énergiques, les plus violents.

— Je suis prête à tout, monsieur, gémit-elle.

— Bien, ma fille, vous voyez que Dieu est avec vous, puisqu'il vous donne la force et la volonté. Eh bien, mon enfant, il faut immédiatement quitter votre frère.

Un sanglot s'échappa de la poitrine de Claire.

— Pauvre enfant ! pauvre cœur brisé ! murmura le prêtre.

« C'est là qu'est le sacrifice, ma chère fille, reprit-il ; c'est là aussi qu'est le devoir et, sûrement, cette branche de salut dont nous parlions tout à l'heure. « Il ne faut pas jouer avec le feu, » dit un sage proverbe. Croyez-moi, mon enfant, c'est s'exposer à périr fatalement que de braver le danger !... Oui, si douloureuse et si terrible qu'elle vous paraisse, cette séparation est nécessaire.

— Mon frère en mourra, monsieur ! s'écria-t-elle.

— Non, ma fille, non, car Dieu ne l'abandonnera pas. Il comprendra la grandeur de votre dévouement ; il fera son examen de conscience, et, profitant de l'exemple que vous lui aurez donné, il saura, lui aussi, se résigner. D'ailleurs cette séparation ne sera pas éternelle ; elle ne durera que le temps nécessaire à votre guérison. Un jour, dans un an, peut-être plus tôt, vous pourrez revenir près de votre frère ; alors, sous le regard de Dieu, sans rougir et sans trouble, vous pourrez offrir votre front virginal à ses chastes baisers.

— Vos paroles, monsieur, sont bien celles d'un ami, d'un père... Mais, hélas ! je ne connais personne dans Paris, je ne sais où aller.

— Oh ! que cela ne soit point un embarras pour vous, ma fille ; il y a à Paris plusieurs saintes maisons où, sur ma recommandation, vous serez accueillie à bras ouverts.

Claire se sentit frissonner. Elle jeta sur le prêtre un regard inquiet, presque craintif.

Le vieillard devina sa pensée.

— Le peuple a contre les communautés religieuses certaines préventions que rien ne justifie aujourd'hui, dit-il ; ce sont des refuges pour toutes les grandes douleurs, des abris contre toutes les misères de la vie, maisons de repentir et d'expiation pour celles-ci, de dévouement et de sacrifice pour celles-là. Qu'elle soit née dans un palais ou dans une mansarde, aucune femme ne peut prendre le voile sans y être appelée par sa vocation, et c'est toujours une grande

faveur que Dieu accorde à celle qu'il convie au bonheur de la vie monastique.

« Mais, continua-t-il avec son bienveillant sourire, du moment que vous éprouvez quelque répugnance à franchir le seuil d'un couvent, n'en parlons plus. J'ai d'ailleurs une autre proposition à vous faire :

« Avant de venir à Paris, vous étiez ouvrière couturière, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur, mais je n'ai pas cessé de travailler; voici mon ouvrage de la semaine dernière, que je vais porter au magasin.

— C'est très-bien. J'ai reçu ce matin même une lettre d'un de mes amis qui me charge de lui trouver une lingère. Il est vrai qu'une couturière n'est pas une lingère, mais le point important est que la personne qu'on me demande sache coudre.

— A la campagne, monsieur le curé, les ouvrières sont obligées de faire un peu de tout; je suis aussi un peu lingère.

— En ce cas, vous convenez admirablement pour l'emploi qui se présente. Il ne s'agit, du reste, que des soins à donner à la lingerie d'un établissement où il y a une vingtaine de pensionnaires. Voyons, la position vous convient-elle?

— Oui. monsieur.

— Ma chère fille, j'éprouve pour vous le plus vif intérêt, et je suis heureux de pouvoir vous être utile. On veut une personne laborieuse, douce, sage, honnête, ayant de l'ordre et ne sortant jamais; vous serez cette personne-là. Vous gagnerez trente francs par mois et vous serez logée et nourrie; je ne parle pas des petits cadeaux qu'on pourra vous faire. Êtes-vous satisfaite?

— Oh! monsieur le curé, si je ne l'étais pas, je serais bien difficile! Je ne sais comment vous remercier et vous exprimer ma reconnaissance.

— Ces quelques mots ont plus d'éloquence qu'un long discours, dit le prêtre. Voyons maintenant les dispositions que vous avez à prendre afin de pouvoir entrer en possession de votre nouvel emploi aujourd'hui même. Vous aller d'abord reporter votre ouvrage, ensuite vous reviendrez chez vous; après votre déjeuner, vous ferez vos préparatifs de départ, sans rien dire à personne. Savez-vous écrire?

— Oui, monsieur.

— Vous pourrez donc écrire quelques mots à l'adresse de votre frère; vous lui direz ce que votre bon cœur vous inspirera pour lui annoncer la résolution que vous avez prise de vous éloigner de lui pendant quelque temps, vous lui conseillerez la résignation, et je ne vois aucun danger à ce que vous lui promettiez de lui écrire souvent. Du reste, demain ou après-demain, j'irai le voir et lui porter des paroles de consolation.

— Je n'osais pas vous adresser cette prière, monsieur; vous me rendez bien heureuse!

— Le devoir du prêtre est de visiter ceux qui souffrent. — A une heure,

vous prendrez une voiture de place. Avez-vous à votre disposition une dizaine de francs ?

— J'ai plus que cela, monsieur.

— Je vous fais cette question parce que, dans le cas contraire, je vous aurais avancé cette petite somme. Vous prendrez donc une voiture de place, à l'heure, car elle devra vous conduire à votre nouvelle demeure hors de Paris, mais pas bien loin de la ville. Mais, auparavant, vous reviendrez ici, à l'église, où je vous attendrai pour vous remettre une lettre que j'aurai écrite à mon ami.

« Maintenant, mon enfant, allez, et que la paix du Seigneur soit avec vous! »

Claire sortit de l'église, réconfortée par les paroles du vieux prêtre, qui lui avait fait entrevoir l'avenir sous des couleurs moins sombres.

Elle porta son ouvrage au magasin, s'excusa le mieux qu'elle put de n'en pas prendre d'autre, et se hâta de revenir rue des Rosiers.

Pour suivre exactement les indications du prêtre, elle déjeuna; elle réunit ensuite son linge en un paquet et elle en fit un second de ses effets d'habillement. Mais ce ne fut pas sans pousser de nombreux soupirs.

Elle avait la poitrine oppressée et le cœur bien gros, la pauvre enfant!

Il lui restait à faire la chose la plus pénible : écrire à André une lettre d'adieu.

IV

PARTIE!

Elle hésita longtemps, mais l'instant du départ approchait; elle se décida enfin à mettre une feuille de papier devant elle et à prendre la plume.

C'est d'une main toute tremblante et en retenant ses larmes qu'elle traça les lignes suivantes :

« Cher frère,

« Quand tu liras cette lettre, que t'écrit ta sœur, désolée du chagrin qu'elle va te causer, je serai loin d'ici. J'aurai quitté, peut-être pour longtemps, ma jolie petite chambre, où, près de toi, j'ai connu des jours si heureux. Ne m'accuse pas d'ingratitude, mon frère; hélas! nous ne pouvons vivre plus longtemps sous le même toit, il faut nous séparer, il le faut... Quand pourrai-je revenir? Je l'ignore. C'est le secret de Dieu! Moi, j'ai confiance en lui, il aura pitié de nous. Un jour, il nous réunira.

« Un protecteur, qui m'était inconnu hier, et qui est aujourd'hui notre ami

à tous deux, me procure une place où j'entre ce soir même. Je t'écrirai bientôt pour te faire savoir si je me trouve bien; du reste, il me sera permis de te donner de mes nouvelles souvent, et notre nouvel ami, qui viendra te voir demain, te fournira lui-même des renseignements sur la position que je vais avoir; il te parlera, André, il t'expliquera bien des choses, tu l'écouteras, et, aussitôt, tu sentiras diminuer ta douleur.

« Je ne te dis pas où je vais, je ne le sais pas encore ; mais si, jusqu'à nouvel ordre, tu dois l'ignorer, nous respecterons la volonté de notre ami.

« Courage, cher frère, courage! Puisque la fatalité nous poursuit encore, il faut la vaincre par notre patience... Espérons et résignons-nous! Ne crains point que je t'oublie, ma pensée sera constamment avec toi; je le sens bien, je ne pourrais vivre sans ton souvenir; c'est lui qui relèvera mon courage, si j'ai des heures de défaillance.

« J'allais placer ici le mot adieu; mais il m'effraye... André, André, j'aime mieux te dire au revoir. Oui, oui, au revoir, mon frère chéri, au revoir.

« Ta petite sœur,

« Claire. »

Une larme, échappée de ses yeux, tomba sur le papier au bas de son nom Elle avait commencé sa lettre avec un soupir, elle la terminait par une larme.

Elle laissa l'écrit ouvert sur la table de la salle à manger, puis elle sortit pour aller chercher un fiacre.

En la voyant revenir avec la voiture, la concierge ouvrit de grands yeux.

— Vous allez donc faire une promenade en voiture, mademoiselle Claire? lui dit-elle.

— Mais oui, répondit la jeune fille en essayant de sourire pour cacher son embarras.

— Vous avez bien raison, allez; vous ne sortez pas si souvent; vous pouvez bien vous offrir ce petit plaisir.

Mais quand elle vit descendre les paquets, bien qu'elle ne pût voir ce qu'ils contenaient, sa surprise devint de la stupéfaction.

Elle n'osa plus interroger la jeune fille, mais elle murmura en hochant la tête :

— Ceci me paraît louche, ça m'a tout l'air d'un déménagement. Ah! çà, est-ce que cette petite, si sage, si travailleuse, voudrait, comme tant d'autres, courir la prétentaine en robe de soie, avec faux chignon et chapeau à plumes?

Le fiacre n'était pas au bout de la rue, que la bavarde cancanait déjà avec la mercière.

— Je ne crois pas cela de mademoiselle Claire, répondit celle-ci.



D'un bond, André se précipita dans le fleuve. (Page 231.)

— Quand je vous dis que, depuis quelque temps, ils ne s'accordent plus du tout. Le frère rentre toutes les nuits à des heures impossibles, et puis ce sont des scènes, des disputes, des gros mots. A la fin, la petite s'est lassée, et voilà qu'elle décampe, bonsoir... Vous verrez si je me trompe. Je ne veux pas dire pourtant qu'elle va comme ça, tout de suite, jeter son bonnet d'ouvrière par-dessus les moulins; mais elle est partie, elle ne reviendra pas; voyez-vous, j'ai assez de ces choses-là, moi.

— S'il en est ainsi, cela me fait beaucoup de peine, car mademoiselle Claire est une bonne et excellente jeune fille, et je serais désolée d'apprendre un jour qu'elle a mal tourné.

— Une si jolie personne, ce serait vraiment un grand dommage. Malheureusement, la paresse, la coquetterie... voilà ce qui les perd toutes.

— Toutes, excepté celles qui, comme mademoiselle Claire, ne sont ni paresseuses, ni coquettes. Et, Dieu merci, il n'en manque pas de celles-ci dans Paris, s'il y en a tant d'autres. Pour ma part, j'ai pleine confiance en mademoiselle Claire, et s'il est vrai qu'elle ait cru devoir s'en aller de chez son frère, je suis convaincue que ce n'est pas pour aller grossir la foule des malheureuses qui traînent leurs jupes tapageuses sur le pavé des rues. Elle a un bon état dans les mains, elle aime le travail; avec cela, une jeune fille honnête saura toujours se tirer d'affaire.

Pendant qu'elle était l'objet de ces réflexions plus ou moins bienveillantes, Claire arrivait à l'église Saint-Leu où, comme il le lui avait promis, le vieux prêtre l'attendait.

Il lui remit la lettre de recommandation qui devait la faire recevoir en qualité de lingère; il lui donna encore quelques bons conseils, puis il l'accompagna jusqu'à la voiture en lui renouvelant sa promesse d'aller voir son frère dès le lendemain, à moins d'un empêchement qu'il ne pouvait prévoir.

Claire remercia le bon prêtre, et, après avoir donné au cocher l'adresse qu'elle lut sur l'enveloppe de la lettre, elle remonta dans le fiacre. L'automédon fouetta ses chevaux qui partirent au galop.

Ce jour-là, André n'oublia point qu'il avait dit à Claire le matin : « Je rentrerai à sept heures. » Aussitôt ses écritures de la journée terminées, il s'empressa de sortir de son bureau pour accourir chez lui. Il avait hâte de se retrouver près de Claire, car, en se rappelant les paroles imprudentes qui lui étaient échappées la veille dans un moment d'égarement et de vertige, il tremblait qu'elles n'eussent sérieusement inquiété la jeune fille. Une partie de la nuit et toute la journée, cette idée l'avait horriblement tourmenté. Or, si ces maudites paroles, amèrement regrettées, avaient produit l'effet qu'il redoutait, il fallait à tout prix qu'il les fît oublier ou qu'il en détruisît le sens au moyen d'explications qui forceraient la jeune fille à les interpréter autrement.

Pour arriver à ce résultat, il avait beaucoup réfléchi, et il était parvenu, non sans peine, à préparer dans sa tête un petit roman dont le moindre défaut était de manquer absolument de vraisemblance.

Il monta rapidement l'escalier, sans entendre la concierge qui lui criait du fond de la loge :

— Monsieur André, votre sœur n'y est pas.

Il entra chez lui. Ne voyant pas de lumière dans la salle à manger, ni dans la chambre de Claire, ni dans la sienne, il eut comme un pressentiment de ce

qu'il allait apprendre bientôt. Il alluma une bougie et passa dans la chambre de la jeune fille. Tout y était dans un ordre parfait. L'armoire étant fermée, il ne vit point qu'elle était vide.

— C'est étrange! pensa-t-il. Elle n'a pas fait de feu, le dîner n'est pas préparé, où donc est-elle?

Il allait descendre pour s'informer auprès de la concierge, lorsqu'en posant sa lumière sur la table de la salle à manger la lettre de Claire frappa son regard.

Il éprouva une sorte d'étourdissement, un nuage rouge passa devant ses yeux, et il sentit un froid mortel pénétrer jusqu'à son cœur. D'une main frémissante, il saisit le papier. Dès la première ligne, il pâlit affreusement, il lui sembla que sa tête allait éclater, tellement le sang s'y précipitait avec violence. Pourtant, à force de volonté, il put lire jusqu'au bout.

Alors des sons inarticulés sortirent de sa gorge étranglée. Il respira bruyamment, chancela comme un homme ivre, chercha un appui qu'il ne trouva point et, tout d'un coup, tomba comme foudroyé.

Un quart d'heure s'écoula; il revint à lui; il ramassa la lettre, qui s'était échappée de ses mains, et la mit en pièces avec une sorte de rage. Il s'élança hors de l'appartement, descendit l'escalier en bondissant, au risque de se casser les reins, et se précipita dans la loge comme une bombe.

En le voyant paraître ainsi, pâle, les cheveux en désordre, les yeux hagards, la concierge ne put se défendre d'un mouvement d'effroi.

— Seigneur Dieu, monsieur André, que vous est-il donc arrivé? s'écria-t-elle.

— Avez-vous vu sortir ma sœur? demanda-t-il d'un ton guttural.

— Certainement, monsieur André; est-ce que ma consigne n'est pas de voir tout ce qui se passe dans la maison?

— A quelle heure est-elle sortie?

— Le matin, un peu après huit heures, pour aller porter son ouvrage. Elle est revenue...

— Ah! elle est revenue! interrompit André qui, dans son impatience, aurait voulu que la concierge pût lui tout dire d'un seul mot.

— Vers onze heures, oui, il était bien onze heures.

— Oh! fit André, trois heures pour aller rue d'Aboukir! Est-elle revenue seule?

— Toute seule, monsieur André.

— Ensuite, qu'a-t-elle fait?

— Ça, monsieur André, elle ne me l'a pas dit. A une heure, elle est allée chercher un fiacre. Je donnais un coup de balai devant la porte. Ça m'a un peu interloquée de voir mam'zelle Claire avec une voiture. Je lui ai dit comme ça :

« — Tiens! vous allez donc faire une promenade en voiture, mam'zelle Claire? »

« C'était pas par curiosité, mais tout bonnement pour lui dire quelque chose.

« — Mais oui, » qu'elle m'a répondu.

« Je lui trouvais bien un air tout drôle; mais vous savez, elle est un peu fière, je n'ai pas osé lui faire des questions... D'ailleurs, moi, je ne suis pas curieuse. Ensuite, elle a descendu deux gros paquets qu'elle a mis dans le fiacre, elle y est montée, et voilà comment elle est partie.

— Sans vous dire où elle allait?

— Elle ne m'a pas dit autre chose que ce que je viens de vous répéter, monsieur André. Voyons, est-ce que c'est sérieux? Est-ce qu'elle s'en est allée, vraiment, sans vous prévenir, par un coup de tête?

André n'écoutait plus. D'un bond, il sauta hors de la loge et se précipita dans la rue, laissant la concierge abasourdie, les bras tendus.

Atterré, presque fou, la tête nue, les cheveux au vent, les bras pendants, il se mit à courir. Une force inconnue semblait le pousser en avant. Où allait-il? Qu'espérait-il? Où il allait, il ne le savait pas encore; mais bien sûr, il n'espérait plus rien, ni des hommes, ni de Dieu... Du reste, il ne réfléchissait pas, il n'avait plus de pensée, dans sa tête tout était confusion. Il était écrasé, anéanti.

Il traversa la rue de Rivoli, s'enfonça dans la rue de Fourcy, suivit celle des Nonains-d'Hyères et arriva sur le quai des Célestins, en face du pont Marie. Il vit l'eau de la Seine, reflétant les lumières du gaz, couverte de lignes lumineuses desquelles semblaient jaillir des paillettes de feu.

Il poussa un cri rauque, sauvage, qui fut suivi d'une sorte d'éclat de rire strident. Il reprit sa course jusqu'au milieu du pont. Là, il s'arrêta.

L'idée du suicide venait de passer comme une flamme dans son cerveau malade. La mort ne l'effrayait point, au contraire; il ne voulait plus de la vie, et la mort seule, refuge suprême des désespérés, pouvait mettre un terme à ses souffrances.

Il jeta autour de lui un sombre regard. Il vit plusieurs personnes sur le pont. Il ne voulait pas de témoins. Il se pencha sur le parapet afin d'attendre un moment où le pont serait à lui seul. Il ne s'aperçut point que la lumière d'un bec de gaz éclairait en plein sa figure. Il regarda en bas, comme s'il eût voulu sonder la profondeur du gouffre : il éprouvait une âpre satisfaction à suivre les miroitements du flot, à entendre l'eau gronder en frappant les arches du pont.

Il se pencha davantage, ses pieds ne touchaient plus le sol; il se tenait en équilibre sur le parapet; sa tête et une partie de son corps en saillie sur le fleuve.

Il n'avait plus qu'un mouvement à faire et, la tête en avant, il plongeait dans l'abîme.

V

LE SUICIDE

André jeta à droite et à gauche un dernier et rapide regard. Le pont lui parut désert. C'est ce qu'il voulait. L'instant fatal était arrivé.

Comme s'il eût répondu à une voix intérieure qui parlait en lui, il murmura :

— Non, non; je veux mourir!

Et il fit le mouvement qui devait le précipiter dans le vide.

Mais, en même temps qu'il se sentait saisir par le collet de son paletot, une voix grave lui disait :

— Jeune homme, pourquoi voulez-vous mourir?

La main qui le tenait l'attira en arrière, ses pieds retombèrent sur le bitume et il se trouva debout, en face d'une femme dont le visage était à demi caché sous un capuchon.

Ses yeux brillaient d'un éclat singulier. André tressaillit en sentant son regard peser sur lui.

Cette impression eut pour résultat d'arrêter sur ses lèvres les paroles peu aimables dont il se disposait à gratifier le personnage inconvenant qui se mêlait de ses affaires au lieu de passer tranquillement son chemin.

Son irritation s'apaisa, et même il daigna regarder l'inconnue. Autant qu'il put voir sa figure, il jugea qu'elle n'était pas de la première jeunesse. Elle était enveloppée dans un vieux tartan sous lequel cherchait à se dissimuler un cabas pendu à son bras. Il se dispensa de pousser plus loin l'examen du costume; il se crut suffisamment renseigné, et son opinion sur la dame s'exprima par un froncement de sourcils. Évidemment, il ne comprenait pas qu'une créature de si mince importance eût l'audace de se placer entre lui et la mort.

— Que me voulez-vous? dit-il avec une brusquerie qui indiquait son mécontentement.

— Ce que je te veux? Moins de mal, bien sûr, que tu ne voudrais t'en faire, répondit-elle.

— Qu'est-ce que cela peut vous faire? Vous ne me connaissez pas!

— C'est vrai, mon garçon, mais j'ai trouvé bon de t'empêcher de commettre une mauvaise action. Je me rappelle que, quand j'étais petite fille, je passais des heures entières au bord de la rivière de mon pays, avec une baguette dont je me servais pour retirer de l'eau des mouches à miel. Cela me peinait de les voir se débattre, cherchant à prendre leur vol, quand leurs pauvres ailes mouil-

lées n'avaient plus de force, et que le poisson, entre deux eaux, accourait pour les happer. Un insecte, pourtant, ce n'est rien; n'importe, j'étais la protectrice des abeilles. Ça me donnait une joie. Ce que je faisais pour une mouche, autrefois, je peux bien le faire aujourd'hui pour toi.

— Moi, j'ai assez de la vie, gardez pour d'autres votre sympathie, je veux mourir!

— Ah! ah! ah! fit-elle avec une nuance d'ironie, tu veux mourir! Mais tu n'as pas encore vécu, malheureux! Vois-tu, si je passe ce soir sur ce pont plutôt que sur un autre, juste au moment où tu vas accomplir ton funeste dessein, c'est que quelqu'un plus fort que toi, que moi, plus puissant que tous les hommes ensemble, l'a voulu. Je ne te connais pas, soit. Je pouvais suivre mon chemin sans te voir... Pourquoi t'ai-je vu? Pourquoi la lumière du gaz m'a-t-elle montré ton visage pâle, tourmenté, ce qui m'a fait deviner ton intention? Pourquoi sans que tu m'entendes, sans que tu me voies, me suis-je approchée si près de toi, que j'ai pu te saisir au vol, pour ainsi dire? Hein, est-ce que cela ne te dit rien?... A moi, qui crois à la destinée, cela me dit que le bon Dieu ne m'a pas amenée ici sans raison. Il y a un instant nous ne nous connaissions pas; maintenant, malgré toi, je suis quelque chose dans ta vie, comme tu seras quelque chose dans la mienne.

« Ah! tu veux mourir, te tuer! poursuivit-elle d'un ton sévère; tu crois donc avoir le droit de t'en aller chez les morts avant que Dieu ait dit : « La dernière heure de celui-là est venue? » Le suicide... Sais-tu ce que c'est que le suicide? Chez les uns une lâcheté, chez les autres la folie d'un immense orgueil; j'ai lu ça dans un livre.

« Lâche ou orgueilleux, tu es l'un ou l'autre.

« Oh! ne te révolte pas!... j'ai parlé plus durement encore à de plus âgés que toi. Et il y a aujourd'hui des hommes bien posés dans le monde, qui n'ont pas dédaigné mes conseils.

« Mais, reprit-elle en adoucissant sa voix, c'est de toi seul qu'il s'agit en ce moment. Voyons, tu es donc bien malheureux pour vouloir te suicider? A ton âge, pourtant, tu n'as guère plus de vingt ans, la vie est bien belle!... On a toutes les illusions et l'espoir qui les fait naître!... Partout on ne voit que des fleurs; partout on n'entend que des chansons... On a la gaieté sous les yeux, la gaieté dans le cœur!...

« Qui donc t'a pris tout cela? Est-ce que tu n'as rencontré jusqu'à ce jour que des hommes méchants? Est-ce que tu as toujours vu le mal, jamais le bien? Voyons, mon garçon, que t'a-t-on fait? Dis-le-moi. »

André continua à garder un morne silence. La tête baissée, les yeux fixés à ses pieds, immobile, il laissait parler son étrange interlocutrice, et il l'écoutait, presque timide, subissant malgré lui l'autorité de ses paroles.

Voyant qu'il ne lui répondait pas, elle reprit :

— Est-ce le travail qui te manque? Est-ce que tu es sans pain, sans argent, sans asile?... Enfin, est-ce l'affreuse misère qui te pousse au suicide? S'il en est ainsi, prends mon bras et viens avec moi; je te donnerai un asile, du pain, je te procurerai du travail, le moyen de gagner honnêtement ta vie. Tu peux accepter ce que je t'offre sans crainte et sans honte, la mère Langlois a fait du bien, plus d'une fois, à des gens qui, probablement, ne te valaient pas.

Il secoua la tête.

— Tu remues la tête, ce n'est pas répondre. Tu as un père, une mère? veux-tu que je te ramène près d'eux?

— Je n'ai ni père, ni mère, murmura-t-il sourdement; je suis un enfant trouvé... Ah! maudit soit le jour où ma mère m'a mis au monde!

La mère Langlois pensa à sa fille et poussa un long soupir.

— Pauvre garçon! dit-elle vivement émue, je m'intéresse à toi encore davantage. Ainsi, tu n'as pas de parents, pas d'amis, tu es seul sur la terre?

— Je n'ai qu'une sœur.

— Une sœur, tu as une sœur! Est-elle mariée?

— Non.

— Et tu veux mourir, malheureux! Mais tu ne l'aimes donc pas cette sœur que Dieu t'a donnée et dont tu dois être le protecteur, le soutien?... Ah! mais tu es fou, mon garçon, tu es fou! Allons, viens vite la retrouver et lui demander pardon.

Ces paroles furent pour André comme un acide versé sur les plaies de son cœur, la réalité de sa situation lui parut plus horrible encore.

— Laissez-moi, laissez-moi, prononça-t-il d'une voix rauque et avec égarement; la vie m'épouvante, la vie me fait horreur, la mort me sera douce!...

D'un bond, il se précipita dans le fleuve.

L'action avait été si inattendue, si rapide, que la mère Langlois n'eut pas le temps de la prévenir en se jetant sur lui. Elle le vit disparaître, faisant la culbute, puis le bruit de l'eau, s'ouvrant pour l'engloutir, monta jusqu'à elle.

Aussitôt elle se mit à pousser des cris terribles, désespérés. Cinq ou six personnes accoururent et crièrent avec elle :

— Au secours! au secours! au secours!

Deux pêcheurs, qui venaient de jeter des nasses dans l'eau, traversaient la Seine en ce moment.

L'un d'eux vit une masse sombre passer dans un rayon de lumière.

— Tiens! fit-il, qu'est-ce que c'est que ça?

Les cris qui retentirent immédiatement sur le pont répondirent à sa question.

— Tonnerre! dit-il en se dressant sur la barque, c'est encore un imbécile qui se noie : c'est le quatrième depuis quinze jours! Faut voir s'il n'y a pas moyen de repêcher celui-ci.

« Serre tes avirons, reste en panne, » ordonna-t-il à son compagnon.

Puis se débarrassant lestement de sa vareuse et de ses souliers :

— Chien de temps pour prendre un bain ! murmura-t-il. Mais baste ! faut faire son devoir, une bonne action réchauffe... Il ne doit pas être loin de nous maintenant, reprit-il, après avoir calculé le temps écoulé depuis la chute, en tenant compte de la rapidité du courant.

Il regarda le ciel, comme s'il eût voulu sourire aux étoiles, prière muette adressée à Dieu, et il se jeta à l'eau.

Il plongea trois fois de suite. Chaque fois qu'il montrait sa tête au-dessus de l'eau pour respirer, il envoyait à son camarade ce mot plein de découragement : Rien !

Enfin, après le quatrième plongeon, l'homme de la barque vit apparaître deux têtes.

— Je le tiens, cria le brave sauveteur.

Et il nagea vigoureusement vers la barque.

Son compagnon saisit le noyé par le bras et parvint à le tirer dans le bateau. Il aida ensuite son camarade à y remonter.

Un instant après, la barque touchait la rive.

Plus de cinquante personnes attendaient les pêcheurs sur le quai. Ils furent chaudement acclamés.

Du pont, on avait vu la barque s'arrêter, et l'un des hommes qui la montaient s'élancer dans la Seine ; mais, bien qu'il fût impossible de suivre toutes les péripéties du drame, on avait attendu le résultat avec anxiété et aussi avec espoir.

Dans la foule, une femme se faisait remarquer par son agitation extraordinaire et ses paroles incohérentes. C'était la mère Langlois, presque folle de douleur.

Lorsque la barque aborda, il fallut que deux sergents de ville employassent la force pour l'empêcher de se jeter sur le corps immobile et glacé du noyé.

— C'est son fils, dit une voix.

— Oh ! la pauvre mère ! dit une autre personne.

Et tout le monde de répéter :

— Pauvre mère !

— Est-ce qu'il est mort ? demanda un des agents aux pêcheurs.

— S'il ne l'est pas, il n'en vaut guère mieux, répondit celui qui s'était si vaillamment jeté à l'eau ; mais, si vous voulez lui donner les soins nécessaires il n'y a pas de temps à perdre.

Tout près de là, heureusement, il y avait un de ces postes de police, spécialement destinés à recevoir les blessés et les asphyxiés. On y transporta le noyé. On s'empressa de le dépouiller de ses vêtements ; il fut étendu sur le matelas,



— Eh bien! comment va notre malade? demanda l'abbé Rouvière à la sœur. (Page 23.)

et on commença à le frictionner en attendant le médecin qu'un homme du poste était allé prévenir.

En même temps que la mère Langlois, une vingtaine de personnes étaient entrées dans le poste. L'officier de paix donna l'ordre de faire sortir tout le monde. La mère Langlois s'était blottie dans un coin.

— Je vous en prie, dit-elle, ne me renvoyez pas; voyez, je tiens si peu de place dans ce petit coin!

On la laissa et on ne fit plus attention à elle.

Les frictions continuaient, mais sans apparence de succès. Le corps restait inerte et glacé, rendant de l'eau par la bouche ouverte. Les agents échangeaient des regards qui semblaient dire :

— Nous nous donnons un mal bien inutile, il est mort, nous tenons un cadavre !

Le médecin arriva. Il se pencha sur le corps, l'ausculta, souleva les paupières et regarda les yeux. Ce fut un moment de cruelle anxiété La mère Langlois se traîna sur ses genoux jusqu'auprès du médecin.

— Sauvez-le ! sauvez-le ! s'écria-t-elle en joignant les mains.

Le docteur terminait son examen.

— Continuez les frictions, commanda-t-il.

Ces paroles disaient qu'André avait encore un souffle de vie.

La mère Langlois poussa une exclamation de joie.

Le malheureux jeune homme reçut tous les soins exigés en pareil cas, mais une heure d'inquiétude s'écoula encore avant qu'il fît un premier mouvement, à la suite duquel on vit ses paupières s'agiter et sa poitrine se soulever. Les poumons reprenaient leurs fonctions.

— Oh ! Dieu soit loué ! s'écria la mère Langlois.

— Il ne faut pas se réjouir trop tôt, dit gravement le médecin : il vit, mais il n'est pas hors de danger.

On songea à le transporter à son domicile.

On interrogea la mère Langlois. Elle raconta sa rencontre avec le jeune homme sur le pont ; mais elle ne savait ni son nom, si son adresse. On fouilla les poches de son vêtement ; elles ne contenaient rien qui pût servir à établir son identité. D'un autre côté, dans le triste état où il se trouvait, on ne pouvait espérer qu'il eût la force de parler.

Il n'y avait qu'une chose à faire. On le transporta à l'Hôtel-Dieu.

VI

UN FAIT DIVERS

Le lendemain, entre sept et huit heures du matin, l'abbé Rouvière, vicaire de Saint-Leu, se présentait rue des Rosiers et demandait à la concierge si André était chez lui et s'il pouvait lui parler.

— Hélas ! monsieur l'abbé, répondit-elle en montrant au vieux prêtre son visage consterné, M. André n'est pas chez lui et je ne saurais dire où li est en

ce moment. Pauvre jeune homme, pourvu qu'il n'ait pas fait un coup de sa tête ! Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, nuit blanche, monsieur l'abbé, je suis dans des transes...

— Voyons, ma chère dame, calmez-vous et dites-moi vite le sujet de vos alarmes.

— Eh bien, monsieur l'abbé, pour bien vous expliquer la chose, je dois vous dire que M. André a une sœur.

— Oui, oui, je sais.

— Une bien jolie personne, monsieur l'abbé. Ils demeuraient ensemble, dans un amour de petit logement, travaillaient tous deux et s'aimaient... Oh ! pour ça, oui, ils s'aimaient bien, autant que frère et sœur peuvent s'aimer. Jeunes, pleins de santé, économes, laborieux et honnêtes, rien ne leur manquait; aussi fallait-il voir comme ils étaient heureux !

« Que s'est-il passé entre eux? nul ne le sait. Toujours est-il que mam'zelle Claire est partie hier sans rien dire, sans avoir prévenu son frère. Lui, en revenant de son bureau, a appris la chose... Ah ! monsieur l'abbé, je n'ai jamais vu un jeune homme dans un état pareil : il était plus pâle qu'un mort, les yeux lui sortaient de la tête et tous ses membres tremblaient comme quand on a la fièvre.

« Je crois le voir encore là, devant moi, à la place où vous êtes... Tout d'un coup, il s'est élancé dans la rue nu-tête, comme un fou... Je l'appelai : « Mon-« sieur André ! monsieur André ! » Je voulus courir après lui, mais il était déjà loin. Il est parti comme ça, allant je ne sais où, et il n'est pas revenu... Je vous le dis, monsieur l'abbé, j'ai peur qu'il soit arrivé un grand malheur... Si vous saviez, il aimait tant sa sœur ! Oh ! c'est affreux, affreux !... »

M. Rouvière ne savait que penser.

— Non, non, c'est impossible, murmura-t-il. Il ne faut pas avoir de ces mauvaises idées, ajouta-t-il en s'adressant à la concierge. M. André, à qui, je le vois, vous portez un vif intérêt, aura passé la nuit chez un de ses amis. Depuis quelque temps, n'avez-vous pas remarqué qu'il rentrait fort tard?

— C'est vrai, monsieur.

— N'ayant pas trouvé sa sœur hier soir, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il soit allé rejoindre ses camarades.

— Nu-tête, laissant la porte de son logement ouverte? fit la concierge.

— C'est une distraction. Allons, rassurez-vous. Je vais aller jusqu'à son bureau, je le trouverai là, j'en ai la conviction.

Le vieux prêtre avait cru devoir tranquilliser la concierge, mais il était loin d'être rassuré lui-même.

Chez le marchand de métaux, on lui répondit qu'on n'avait pas vu André, bien que l'heure habituelle de son arrivée fût passée depuis longtemps.

Jusque-là, il avait espéré; ce fut une douloureuse déception. En revenant chez lui, il était dans une grande perplexité, il se sentait frémir.

— Mon Dieu, se disait-il, croyant sauver ces deux pauvres enfants, en voulant faire le bien, aurais-je été la cause d'un malheur épouvantable?

Pourtant ce qu'il avait fait, il ne le regrettait point. Il ne trouvait pas de reproche à se faire, il avait agi selon sa conscience d'honnête homme, de prêtre, sous l'inspiration de son cœur.

Dans l'après-midi, il alla encore au domicile d'André et à son bureau. Il revint désolé. Le malheur redouté lui apparaissait de plus en plus réel. Il se représentait le malheureux André, l'âme brisée, désespéré, l'esprit en délire, courant au suicide, poursuivi par les cris de sa conscience.

Et Claire, qu'allait-elle devenir? Si le suicide de son frère était un fait accompli, comment le lui apprendre? Quelle voix humaine pourrait la consoler? La religion elle-même serait-elle assez puissante pour endormir sa douleur?

En songeant à cela, M. Rouvière ne pouvait se défendre d'une impression de terreur.

A cinq heures, sa gouvernante lui apporta son journal du soir. Il l'ouvrit distraitement. Il parcourut la première page, lisant une ligne ou deux de chaque alinéa, il n'avait pas l'esprit assez calme pour s'intéresser aux choses de la politique. Il passa à la deuxième page sans s'y arrêter, puis à la troisième, qu'il n'était pas mieux disposé à lire que les autres. Mais dans la colonne des faits divers, le mot suicide frappa son regard. Il tressaillit et, la poitrine oppressée, il lut ce qui suit :

« Presque chaque jour, nous avons à enregistrer un nouveau suicide. Nous croirions volontiers que le spleen, cette étrange maladie de nos voisins d'outre-Manche, a fait invasion en France. Hier soir, un tout jeune homme, fort bien vêtu, s'est jeté dans la Seine au pont Marie. Aux cris poussés par plusieurs personnes, témoins de cet acte de désespoir ou de folie, le marinier Thomas, depuis longtemps décoré de la médaille des sauveteurs, s'est courageusement jeté à l'eau. Il eut le bonheur de ramener le malheureux jeune homme, en présence d'une foule nombreuse qui s'était amassée sur le quai. Le noyé ne donnait plus aucun signe de vie, et le marinier lui-même croyait n'avoir retiré de l'eau qu'un cadavre. Toutefois, on le porta au poste de police, et au bout d'une heure, grâce aux soins qu'il reçut du docteur C..., il fut rappelé à la vie. Comme personne ne le connaissait et que lui-même ne pouvait indiquer son domicile, il fut transporté à l'Hôtel-Dieu. Sa chemise et son mouchoir sont marqués A. D'après les on-dit, ce malheureux serait encore une victime de l'amour. »

— C'est lui, ce ne peut être que lui! s'écria l'abbé Rouvière en essuyant de grosses gouttes de sueur qui perlaient sur son front. Seigneur, vous n'avez

pas permis ce crime, vous avez pris en pitié votre pauvre créature; que votre nom soit béni!

Il prit son chapeau et sortit précipitamment. Dans la rue, il se jeta dans la première voiture qu'il rencontra, en disant au cocher :

— A l'Hôtel-Dieu.

Un quart d'heure plus tard, il était en présence d'un des internes de service et lui faisait connaître le motif qui l'amenait à l'hôpital.

— Ce jeune homme est ici, en effet, lui dit le jeune médecin, mais dans un état déplorable. Il n'a pas encore repris connaissance, une fièvre violente s'est déclarée et ce n'est que dans dix ou douze jours, si la force de sa constitution lui permet d'aller jusque-là, qu'on pourra se prononcer sur sa position et lutter contre la maladie avec quelque chance de succès.

L'abbé Rouvière ne pouvait rien savoir de plus à l'Hôtel-Dieu. Il remercia l'interne et se retira. Cependant, il lui restait un doute dans l'esprit : l'article du journal concernait-il réellement le frère de Claire? Cela ne lui était pas suffisamment démontré. Il lui fallait une certitude.

Il se fit conduire sur le quai des Célestins. Là, un boutiquier lui indiqua le poste où le jeune homme avait été transporté. Il y entra. On lui montra les effets d'André qui séchaient étendus sur une corde. Il examina la chemise et le mouchoir, et particulièrement le dessin de la lettre A.

Du poste, il se rendit rue des Rosiers.

— Est-ce que vous pouvez me faire visiter le logement de M. André? demanda-t-il à la concierge.

— Certainement, monsieur l'abbé, répondit-elle, puisque j'ai les clefs.

La première chose que vit le prêtre en entrant dans l'appartement, ce furent les morceaux de la lettre de Claire, mise en pièces par André, qui jonchaient le parquet. Il devina ce qui s'était passé; mais il garda ses réflexions pour lui seul.

— Voyons sa chambre, dit-il.

La concierge lui en ouvrit la porte.

Il s'arrêta devant la commode dont les tiroirs n'étaient pas fermés à clef. Dans le premier, il trouva ce qu'il cherchait, le linge du jeune homme. Il vit la marque. La lettre A était absolument semblable à celle qu'il venait de voir au poste. Enfin, le doute ne lui était plus permis : c'était bien André qui avait tenté de se suicider.

Il repoussa le tiroir, puis, se tournant vers la concierge :

— Je vous recommande d'avoir bien soin de tout ce qui est ici, lui dit-il, jusqu'au retour de votre locataire, dont l'absence durera probablement trois semaines ou un mois.

— Vous savez donc où il est?

— Sans doute.

— Ainsi le malheur que je craignais?...

— Votre crainte n'avait aucune raison d'être, ma chère dame. M. André a été effectivement très-affligé du départ de sa sœur, auquel il devait s'attendre, pourtant, car elle lui avait parlé d'offres avantageuses qui lui étaient faites si elle voulait aller en province en qualité de première ouvrière. Enfin, sur le conseil d'un de ses amis, M. André s'est décidé à quitter momentanément Paris. Il voyage.

L'innocent mensonge de M. Rouvière n'était pas une merveille de conception; pourtant, la concierge l'accepta bénévolement. Comment aurait-elle admis qu'un prêtre pût mentir ?

— Comme c'est drôle, la vie! dit-elle; on ne sait jamais la veille ce qu'on fera le lendemain.

— Oui, oui, fit l'abbé, l'imprévu nous attend à chaque pas.

Avant de quitter la concierge il lui donna son adresse.

— S'il venait des lettres au nom de M. André, lui dit-il, vous auriez l'obligeance de me les envoyer.

M. Rouvière reprit le chemin de sa demeure soulagé d'un poids énorme.

— Il vivra, il vivra, se disait-il en pensant au malade de l'Hôtel-Dieu.

Pendant les quinze jours qui suivirent, il alla prendre souvent des nouvelles d'André.

Tous les deux jours une autre personne se présentait à l'hôpital pour le même motif. C'était la mère Langlois.

Chaque fois, elle demandait à voir le malade; mais, vu l'état de celui-ci, on lui refusait toujours cette satisfaction.

Un jeudi, jour où le public est admis à visiter les malades, elle obtint enfin l'autorisation qu'elle désirait.

Depuis la veille, la fièvre avait quitté le malade; il était toujours extrêmement faible; mais il commençait à parler et il se souvenait.

Un infirmier se chargea de conduire la mère Langlois. Il la fit entrer dans une salle où il n'y avait qu'une douzaine de lits. Celui d'André portait le n° 4.

A ce moment, une sœur de charité lui faisait boire une potion.

La mère Langlois s'approcha doucement et s'arrêta près du lit, les yeux humides.

VII

A L'HOTEL-DIEU

Le malade ayant pris sa potion, la sœur arrangea les oreillers sur lesquels il laissa tomber doucement sa tête.

— Est-ce mon cher malade que vous venez voir? demanda la sœur à la visiteuse.

— Oui, c'est pour lui que je viens.

— Vous le connaissez depuis longtemps?

— Non, depuis le soir seulement où il a voulu mettre fin à ses jours.

— Le pauvre enfant était fou, il ne recommencera pas.

Ces paroles avaient été échangées à voix basse, pourtant le malade entendit qu'on parlait de lui. Il tourna un peu la tête et son regard s'arrêta sur la mère Langlois.

Aussitôt ses yeux s'animèrent; il allongea le bras, et tendit sa main amaigrie à son amie inconnue.

— Vous me reconnaissez donc? lui dit-elle en tressaillant de plaisir.

— Oui, répondit-il d'une voix faible comme un souffle de la brise; quand j'étais si mal, la nuit surtout, dans le délire de la fièvre, je vous voyais constamment devant moi, comme sur le pont, avec vos yeux noirs étincelants; vous me parliez, je vous écoutais, puis je vous répondais :

« — A quoi bon, puisque je suis mort? »

— C'est vrai, affirma la sœur, il disait cela souvent.

— Vous voyez que je ne vous ai pas oublié non plus; je suis venue souvent pour savoir comment vous alliez. Depuis quinze jours, je n'ai peut-être pas dormi une heure par nuit, tellement j'étais inquiète et tourmentée.

— Comme vous êtes bonne!

— C'est si naturel qu'on s'intéresse à vous!

— Je ne le mérite pourtant guère, après ce que j'ai fait.

— Ne pensez plus à cela. Guérissez-vous vite afin que nous nous occupions de votre bonheur. Soyez tranquille, je vous trouverai des amis, des amis puissants... J'en connais un qui ne me refusera pas ce que je lui demanderai pour vous.

André fit un mouvement de tête, puis, épuisé par les efforts qu'il venait de faire pour parler, il ferma les yeux.

Au même instant, l'abbé Rouvière arrivait.

— Eh bien ! comment va notre malade? demanda-t-il à la sœur.

— Beaucoup mieux, monsieur l'abbé; ce matin, à la visite, le docteur a été satisfait. Il vient de s'assoupir, après avoir causé assez longuement avec madame, qu'il a reconnue, bien qu'il ne l'ait vue qu'une seule fois, le soir où le malheureux s'est jeté dans la Seine.

— A-t-il réclamé sa sœur?

— Non, pas encore. Dans le délire, comme vous le savez, il l'appelait sans cesse; depuis que la fièvre a cessé, je ne l'ai pas entendu prononcer son nom.

— C'est peut-être un bon signe. Dans tous les cas, s'il vous parle d'elle, vous pourrez lui dire, ainsi que c'est déjà convenu, qu'elle ignore ce qui lui est arrivé, qu'elle se trouve très-satisfaite de sa nouvelle position, qu'il aura une lettre d'elle aussitôt qu'il sera en état de la lire et même qu'il la verra lorsqu'il sortira de

l'hôpital. N'oubliez pas, ma sœur, que la maladie qui le retient sur ce lit n'est pas son plus grand mal. Après la guérison du corps, il nous faudra aussi guérir son âme.

Soudain, les lèvres du malade remuèrent et, deux fois de suite, il murmura le nom de Claire.

La mère Langlois dressa la tête et, saisissant le bras du prêtre :

— Avez-vous entendu? lui dit-elle.

— Oui.

— Claire! c'est bien cela qu'il a dit?

— Oui, c'est le nom de sa sœur.

— Sa sœur se nomme Claire! Oh! oh! oh!...

— Pourquoi cette agitation? Calmez-vous.

— C'est vrai, vous ne pouvez pas comprendre. Ce nom de Claire a fait bondir mon cœur dans ma poitrine. J'ai une fille, que je cherche partout, et cette fille porte le nom de Claire. Mais lui, monsieur l'abbé, lui, savez-vous son nom?

— On l'appelle André.

— André! ô mon Dieu!... j'ai peur de devenir folle...

— De grâce, parlez plus bas.

— Oui, oui, il dort, il ne faut pas le réveiller. Encore une question, monsieur, une seule. Vous connaissez sa sœur?

— Sans doute.

— Ce sont deux enfants trouvés?

— Parfaitement.

— Claire n'est à Paris que depuis quelque temps?

— Oui, elle a été élevée en province.

— Dans un village de la Nièvre, à Rebay?

— C'est cela même.

La mère Langlois étouffa un cri de joie. Mais elle ne put retenir ses larmes, elles inondèrent ses joues.

Alors, regardant avec une tristesse infinie la figure pâle du malade, elle joignit les mains en disant :

— C'est donc pour cela que, sans te connaître, je t'aimais tant!

Elle prit le prêtre par la main et l'entraîna hors de la salle. Dans le large corridor, elle respira avec force.

— Près de son lit, j'étouffais, dit-elle; ici je pourrai pleurer à mon aise... J'ai dépensé tant de force et de courage pour souffrir, que je ne peux plus supporter la joie. Quand je reverrai ma fille adorée, j'ai peur de mourir de bonheur. Vous l'avez compris, monsieur l'abbé, cette Claire que vous connaissez, c'est elle, c'est ma fille!

— Cela ne me paraît pas douteux, répondit M. Rouvière; mais permettez-moi de vous exprimer l'étonnement que j'éprouve en vous entendant parler de



La folle se retourna brusquement et s'élança dans les bras de la jeune fille. (Page 240.)

votre fille seulement. Certes, je ne vous blâme point de l'aimer beaucoup, mais André devrait être aussi pour quelque chose dans l'immensité de votre joie, car si vous aimez l'une, vous devriez également aimer l'autre.

— Oh! je l'aime aussi, lui!... Mais ce n'est pas la même chose, ajouta-t-elle avec un rayonnement superbe dans le regard.

Son visage parlait.

— Mais André n'est donc pas votre fils? s'écria M. Rouvière.

— Il est mon fils par le cœur, monsieur l'abbé, et Claire est ma fille parce que je l'ai mise au monde.

— Quoi! ils ne sont pas frère et sœur?

— Non.

— Mais ils le croient, eux!

— Je le sais.

— O fatale erreur! murmura M. Rouvière.

— Que voulez-vous dire?

— Ce que je veux dire! Savez-vous pourquoi André a voulu se suicider?

— Je ne sais rien, monsieur l'abbé, rien qu'une chose : c'est que j'ai retrouvé André et, avec lui, ma fille!

— Eh bien, écoutez donc : André s'est jeté dans la Seine, parce que, suivant le conseil que je lui ai donné, Claire l'a quitté. Pour cela il fallait une raison, n'est-ce pas? Cette raison la voici : Claire venait de découvrir que ce n'était pas une amitié fraternelle qui les unissait, mais une passion terrible, dévorante... Elle venait de découvrir qu'ils s'aimaient d'amour!...

La mère Langlois ouvrit de grands yeux et ses bras tombèrent à ses côtés.

— O les pauvres enfants! murmura-t-elle.

Puis, relevant la tête, elle montra à M. Rouvière son visage qui semblait illuminé.

— Ah! ils devaient s'aimer ainsi, dit-elle, et ils pourront s'aimer toujours!... Claire sera la femme d'André!

— O divine Providence! s'écria le vieux prêtre émerveillé, comment peut-il exister des hommes qui ne croient pas en toi? Dans tout ce qu'il fait, Dieu est grand!

Il y eut un moment de silence.

— Mais, reprit M. Rouvière, comment cette erreur, qui a failli causer un si grand malheur, a-t-elle pu se produire? Comment ont-ils pu croire qu'ils étaient frère et sœur?

— L'erreur date de loin, monsieur l'abbé; les chers enfants ne pouvaient deviner ce que moi seule je sais.

Et, brièvement, elle raconta à M. Rouvière dans quelle circonstance elle s'était chargée d'élever l'enfant trouvé sur une route par Henri Descharmes; la naissance de sa fille; comment elle était tombée dans la rue frappée par le choléra; comment les deux enfants avaient été portés chez un commissaire de police par un inconnu, et de là envoyés à l'hospice des Enfants-Assistés où, à défaut de renseignements, on les avait considérés comme étant le frère et la sœur.

— Malgré les recherches faites par M. Descharmes, continua-t-elle, la naissance d'André est restée pour lui un mystère; mais il se regarde un peu comme le père de l'enfant qu'il a adopté autrefois, et c'est comme un fils qu'il accueillera André.

— Ce M. Descharmes dont vous parlez est-il parent du riche entrepreneur demanda M. Rouvière.

— C'est le riche entrepreneur lui-même, monsieur. Henri Descharmes est bien le cœur le plus généreux, le plus noble, le plus grand qu'il y ait au monde.

— Souvent on a parlé de lui devant moi et toujours on en disait le plus grand bien.

— Pour juger un pareil homme, monsieur l'abbé, il faut le voir, être son ami, le connaître comme je le connais moi-même.

« Mais je suis impatiente de vous quitter, poursuivit-elle. Vous ne m'en voudrez pas : oh! vous devez comprendre que j'ai hâte d'être près de ma fille... Ce n'est pas demain, c'est tout de suite que je veux la voir, la tenir dans mes bras, la presser sur mon cœur. Ah! ma joie est grande, mais je l'ai si longtemps attendue!

— Pauvre mère, vous avez été cruellement éprouvée!... Dieu a entendu vos plaintes, il a vu vos larmes, il vous en tiendra compte. Maintenant c'est le bonheur qui vous attend.

— Je l'espère, soupira-t-elle.

— Votre fille est à Montreuil, lingère à la maison de santé du docteur Morand. Elle est digne de vous; allez, bonne mère, allez lui tendre vos bras et lui dire combien vous l'aimez. Moi, je retourne près de notre malade; grâce à ce que vous venez de m'apprendre, je possède pour hâter sa guérison un remède souverain, qui vaut mieux que toutes les médications de nos savants médecins.

La mère Langlois sortit de l'Hôtel-Dieu, courut à la station des voitures de place, prit un coupé à l'heure et donna l'ordre au cocher de la conduire à Montreuil, en lui promettant cinq francs de pourboire s'il la menait bon train.

VIII

LE DOCTEUR MORAND

Depuis une heure, une calèche armoriée, attelée de deux chevaux magnifiques, stationnait devant la grande porte d'entrée de la maison de santé de Montreuil. Cette voiture était celle de madame de Presle.

La marquise causait avec le docteur Morand.

Le visage de la grande dame était radieux.

— Ainsi, dit-elle, le succès vous paraît presque certain.

— Si j'en juge d'après les résultats obtenus depuis dix jours, répondit le docteur.

— Et lors de ma dernière visite vous désespériez!

— C'est vrai. Seulement, depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir, madame la marquise, il m'est venu un aide qui, bien qu'il ne soit pas médecin, fera pour notre malade autant et peut-être plus que la science.

— Vous vous plaisez à exciter ma curiosité, docteur; tenez, vous êtes absolument comme mon excellent ami le docteur Vernier; oh! comme vous connaissez bien les femmes!... Allons, docteur, ayez pitié de moi, dites-moi vite votre secret.

— C'est que je risque de perdre à vos yeux beaucoup de mon prestige, répliqua le docteur en souriant; car il me faut avouer qu'il y a ici, dans ma maison, une lingère, une modeste ouvrière plus habile que moi.

— A repriser le linge? dit la marquise en riant.

— C'est son état, madame, et elle s'y entend fort bien. Mais, en la déclarant plus habile que moi, j'ajoute en l'art de guérir.

— Votre ouvrière est donc une merveille, docteur?

— Oui, madame, une merveille de douceur, de bonté, d'intelligence du cœur et de beauté!

— Quel enthousiasme!

— Il est justifié, madame.

— Je le crois, docteur; mais, enfin, tout cela ne me dit rien, et je suis sur des charbons ardents.

— Je ne savais pas produire un pareil effet, fit M. Morand toujours souriant.

— Voilà, monsieur, il ne faut pas jouer avec la curiosité des femmes. Et si vous me faites languir plus longtemps, je vous déclare que je dirai de vous beaucoup de mal à mes amis; je leur représenterai le docteur Morand comme un homme affreux.

— Une tête de Méduse?

— Oh! pire que cela encore!

— En ce cas, madame, Dieu me garde d'encourir votre colère. Eh bien, oui, je vous le répète, si nous rendons la raison à votre protégée, comme j'en ai l'espoir maintenant et presque la conviction, c'est à cette ouvrière dont je viens de vous parler, à l'heureuse influence qu'elle exerce sur notre malade que nous devrons, surtout, ce merveilleux résultat.

— Mais quelle est donc cette femme, docteur?

— Cette femme est une toute jeune fille, elle n'a pas encore vingt ans.

— Mais cette influence extraordinaire dont vous parlez, à quelle cause l'attribuez-vous?

— Il n'y a rien de surnaturel, ni magnétisme, ni spiritisme; mais seulement l'action directe de la sympathie: des yeux qui se parlent, deux cœurs qui s'entendent. Ici, le hasard ou, si vous le préférez, la Providence a joué un rôle important.

« Malgré un traitement énergique, malgré mes efforts, mes soins assidus, en dépit des plus admirables découvertes de la science, l'état de ma malade restait le même, et vous m'avez vu, à son sujet, soucieux, mécontent, doutant de tout, en un mot désespéré, car je n'osais plus compter sur le succès. La situation a complétement changé du jour au lendemain. La matière inerte, qui me semblait morte, a retrouvé la sensibilité, la statue s'est animée, le cœur reprend de la vie ; c'est la promesse de la résurrection de l'esprit. C'est avec le plus grand intérêt que j'observe ces phénomènes étranges qui se produisent dans l'organisme, précurseurs du rétablissement de la vie intellectuelle.

« Dans ses grands yeux ouverts, qui s'animent et paraissent parfois frappés d'étonnement, le regard devient profond, méditatif. Il semble qu'elle se recueille en face de l'infini ou qu'elle se plonge dans le passé plein de ténèbres, afin de découvrir dans un livre inconnu la page où sa vie est écrite. Elle ne peut marcher qu'à tâtons dans cette nuit profonde, mais un nouveau choc peut se produire d'un moment à l'autre, et elle parviendra à saisir quelques lambeaux du souvenir. Oui, oui, le foyer de sa pensée se rallumera; déjà il s'en échappe de fugitives lueurs.

« Et voilà pourquoi je ne désespère plus, madame la marquise.

« Lors de votre précédente visite, je vous disais :

« — Il faudrait à notre malade un choc imprévu, quelque commotion violente; or, la commotion a eu lieu par suite d'un choc aussi imprévu qu'inattendu.

« Comment cela est-il arrivé? Je vais vous l'apprendre :

« Il y a trois semaines, madame Moraud, qui partage avec moi les fatigues du service actif de la maison, eut à remplacer sa lingère, celle-ci ayant quitté l'établissement pour se marier. Je m'adressai à un prêtre de mes amis, avec la certitude qu'il nous procurerait une nouvelle lingère, possédant toutes les qualités exigées par l'emploi, ce qui n'est pas toujours facile à rencontrer. L'abbé Rouvière est attaché à une paroisse de la ville de Paris, au centre de la population ouvrière ; il est connu par sa bonté et sa bienveillance pour tous, et par son admirable charité. Il est le fondateur d'un ouvroir dans le quartier Saint-Denis, et plusieurs crèches et orphelinats doivent l'existence à son activité et à son dévouement. En cette circonstance, comme vous le voyez, je ne pouvais mieux m'adresser.

« Il nous trouva immédiatement notre lingère. C'est la jeune fille en question. Il n'alla point la choisir parmi les ouvrières qui travaillent pour son ouvroir; mais elle ne lui en parut pas moins recommandable.

« Cette jeune personne, m'écrivait-il en me l'adressant, est des plus inté-« ressantes et possède toutes les qualités désirables. Elle n'a jamais connu ni son « père ni sa mère; recueillie par l'Assistance publique, elle a été élevée en pro-« vince sous la surveillance de cet établissement. Elle n'a qu'un frère dont elle est « forcée de se séparer momentanément. Elle ne connaît personne à Paris ; mais

« près de vous, elle trouvera une famille et vous lui accorderez la confiance « qu'elle me paraît mériter. »

« Ma femme accueillit mademoiselle Claire très-affectueusement; du reste, la lettre de l'abbé n'était pas utile pour lui acquérir immédiatement notre sympathie. Sous tous les rapports cette charmante enfant se recommande d'elle-même.

« Dès le troisième jour, ma femme me dit :

« — L'abbé Rouvière nous a trouvé une perle! »

« Ne vous impatientez pas, madame la marquise, j'arrive à la partie merveilleuse de mon récit.

« Comme vous le savez, votre protégée jouit ici d'une entière liberté. Elle peut se promener dans toute la maison; elle va et vient selon son caprice, et si on la surveille, ce n'est que pour la forme, car elle est tout à fait inoffensive.

« Un jour, elle passa devant la lingerie dont la porte était ouverte. Elle y entra. Claire travaillait assise près de la fenêtre. Au même instant, je m'arrêtais moi-même sur le seuil de la lingerie afin d'observer la folle, qui passait sa main avec une sorte de satisfaction sur des piles de serviettes rangées sur une table.

« Claire, entendant marcher près d'elle, leva les yeux. Aussitôt, je la vis se dresser sur ses jambes, l'ouvrage qu'elle tenait tomba à ses pieds, et elle tendit ses bras vers la folle en jetant ce cri : « Ma mère! »

« La folle se retourna brusquement, poussa un cri à son tour et s'élança dans les bras de la jeune fille. Elles s'étreignirent avec force, puis, au milieu de mots ponctués par des sanglots, j'entendis comme un grésillement de baisers.

« J'attendis quelques minutes, sous le coup d'une vive surprise, puis je m'avançai vers elles.

« Les deux visages étaient inondés de larmes. Comme j'allais parler, je restai immobile, stupéfié devant la folle. Ce n'était plus la même femme. Elle m'apparut comme transfigurée. Son front s'était épanoui, sa bouche souriait, il y avait dans ses yeux une sorte d'étincellement dans lequel se confondaient la joie et l'attendrissement. Pour la première fois, je voyais du rose sur ses joues pâles. Ainsi, cette chair morte avait senti l'émotion, je n'en pouvais douter; je la voyais, j'en faisais l'analyse. Sur tout son corps courait un frémissement et je saisissais le contact du cœur et de la pensée. Elle était vraiment belle à ce moment, la pauvre femme. Rien ne saurait rendre la radieuse expression de sa physionomie lorsque, se tournant vers moi, elle me dit :

« — C'est Claire, ma petite Claire, je ne veux plus la quitter. »

« Certes, je me gardai bien de la contrarier.

« Elle s'assit près de la jeune fille. Au bout d'un instant elle témoigna le désir de coudre. Claire lui donna une aiguille et un ourlet à faire. Elle exécuta ce travail sous mes yeux, madame la marquise, et cela dans la perfection.

« D'une surprise, je tombais dans une autre. »

« Le soir même, je fis mettre dans la chambre de Claire un lit pour la folle Depuis ce jour, elles sont presque constamment ensemble.

— Docteur, tout cela est merveilleux, en effet, dit la marquise ; mais mademoiselle Claire est-elle réellement sa fille?

— Non. Comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, Claire est une enfant trouvée ; elle a été élevée à Rebay, ce village où votre protégée a été recueillie autrefois par des paysans. La pauvre folle prit la petite Claire en grande affection et eut pour elle une sorte de tendresse maternelle. Elle dirigea ses premiers pas, lui apprit à prononcer les premiers mots qui viennent dans la bouche des enfants et, paraît-il, à coudre et même à lire et à écrire.

— Oh! c'est prodigieux! s'écria la marquise.

— Cela prouve, madame, que la maladie contre laquelle nous luttons en ce moment a eu des phases diverses. La période qui a immédiatement précédé l'entrée chez moi de votre protégée a dû être une des plus terribles. Certainement la maladie s'est encore aggravée après l'enlèvement dont vous m'avez parlé et qui a brusquement séparé la malheureuse femme de l'unique personne qu'elle aime au monde. Une circonstance providentielle a rendu Claire à notre malade et l'heureuse influence de cette jeune fille s'est aussitôt manifestée.

— Docteur, je reviendrai vous voir dans quelques jours, vous me présenterez mademoiselle Claire, je veux m'occuper de son avenir.

— Voilà une excellente pensée, madame. L'aimable fille est tout à fait digne du bien que vous voulez lui faire.

La marquise se levait pour se retirer, lorsqu'un domestique vint dire au docteur qu'une femme, paraissant en proie à une grande agitation, demandait à le voir à l'instant même.

— A-t-elle donné son nom? interrogea M. Morand.

— Elle se nomme madame Langlois.

— Langlois? Je ne connais pas cette dame.

— Elle vient de la part de M. l'abbé Rouvière, ajouta le domestique.

Le docteur tressaillit.

— Serait-il mort! murmura-t-il.

— Docteur, je vous laisse : à bientôt, dit la marquise.

— Non, non, fit vivement M. Morand; asseyez-vous et attendez-moi un instant. Je redoute un grand malheur, un coup affreux qui frapperait cruellement cette jeune fille à laquelle vous voulez bien vous intéresser. Je vous demande quelques minutes, le temps d'écouter la personne que m'envoie l'abbé Rouvière, et je reviens.

Sur ces mots, le docteur sortit précipitamment.

IX

LA GRANDE DAME ET L'OUVRIÈRE.

La mère Langlois attendait le docteur, debout au milieu du parloir où le domestique l'avait fait entrer. Dès qu'il parut, elle s'élança vers lui.

— Vous êtes M. le docteur Morand ? lui dit-elle.

— Oui, madame. Vous venez, m'a-t-on dit, de la part de M. l'abbé Rouvière ?

— Oui, monsieur.

— Et vous m'apportez une mauvaise nouvelle ? Ce pauvre jeune homme ?

— Quel jeune homme ?

— Ce malheureux qui a tenté de se suicider.

— André ?

— Oui.

— Monsieur le docteur, André va mieux et je crois pouvoir vous assurer qu'il est hors de danger.

— Ah! je respire, fit M. Morand. Mais veuillez me faire savoir ce qui vous amène chez moi.

— Vous avez une lingère qui porte le nom de Claire?

— Ah! c'est de mademoiselle Claire qu'il s'agit?

— Oui, monsieur, je viens la chercher.

— Vous venez chercher mademoiselle Claire! s'écria le docteur; pourquoi?

— Pour la conduire chez moi.

— Chez vous? Et vous venez de la part de M. Rouvière?

— J'ai su par lui que Claire était ici.

— Mon Dieu, madame, veuillez m'excuser, mais je ne comprends pas bien. Mademoiselle Claire n'est pas entrée ici comme une ouvrière ordinaire ; c'est une jeune fille que l'abbé Rouvière m'a confiée... Avez-vous une lettre de M. l'abbé ?

— Non, je n'ai pas de lettre, mais qu'est-ce que cela fait? M. Rouvière avait à penser à autre chose qu'à écrire, et moi-même je n'ai pas songé à cela. Ce matin, je ne connaissais pas M. l'abbé ; c'est à l'Hôtel-Dieu, près du lit d'André, que nous nous sommes rencontrés tantôt, et c'est alors qu'il m'a dit que Claire était chez vous, à Montreuil. Il vous expliquera tout cela.

— Je ne doute nullement de vos paroles...

— A la bonne heure. Maintenant, où est ma fille?

Le docteur fit deux pas en arrière.

— Votre fille! exclama-t-il.

— Ah ! c'est vrai, je ne vous ai pas dit encore que Claire est ma fille.



— Ma mère! exclama la jeune fille... j'ai une mère! (Page 253.)

— Voyons, madame, reprit le docteur, cherchant à vaincre son émotion, vous devez vous tromper? Quelque malentendu...

— Un malentendu! Est-ce que vous ne me croyez pas? Claire est ma fille, monsieur. Attendez, attendez, vous allez voir!

Elle ouvrit son cabas et en tira un papier froissé et jauni qu'elle mit dans la main du docteur. Celui-ci le parcourut rapidement des yeux.

— Ceci est l'extrait d'un acte de naissance, dit-il.

— De ma fille, monsieur.

— Oui, mademoiselle Henriette Langlois, mais notre lingère se nomme Claire.

— Mais Claire c'est Henriette et Henriette c'est Claire, ma fille !

— Je ne comprends pas, fit le docteur en secouant la tête.

— C'est pourtant bien simple, monsieur le docteur; Henriette est le nom que j'ai donné à ma fille, moi, et Claire est celui qu'on lui a donné à l'hospice des Enfants-Assistés. Il y a là une triste histoire, allez; je l'ai racontée à M. Rouvière, il en avait les larmes aux yeux... Ah ! en voilà un brave homme ! Vous la saurez aussi, mon histoire, M. l'abbé vous la racontera; vous verrez si ce n'est pas un véritable roman. Maintenant, êtes-vous convaincu?

— Oui.

— Enfin, je vais donc la voir ! s'écria-t-elle.

— Dans un instant; je n'ai pas le droit de vous refuser cette satisfaction; mais...

— Qu'y a-t-il encore?

— Vous ne pouvez pas l'emmener.

— Comment, vous vous opposez à ce que j'emmène ma fille ce soir?

— Ma femme ne peut se passer de sa lingère, il faut lui donner le temps de remplacer mademoiselle Claire.

— Les ouvrières ne manquent pas dans Paris, demain vous en trouverez vingt pour une.

— C'est possible, madame; mais il n'est pas aussi facile que vous le croyez de trouver une ouvrière ayant les précieuses qualités de votre fille.

— Et c'est à moi, sa mère, que vous dites cela ! s'écria la mère Langlois enthousiasmée. Ah ! vous êtes un brave homme aussi. Tenez, il faut que je vous embrasse.

Et elle sauta au cou du docteur.

— Allons, calmez-vous, reprit M. Morand tout étourdi et fort embarrassé; asseyez-vous, ne vous impatientez pas, dans un instant votre fille sera près de vous.

— Et je l'emmènerai ce soir, n'est-ce pas, monsieur le docteur? fit-elle d'une voix câline.

— Je vais en causer avec madame Morand; si elle veut absolument vous suivre, nous verrons.

— Elle me suivra, monsieur le docteur, elle me suivra... Je retrouve ma fille, et je l'emmène, c'est tout simple, ça ne peut pas être autrement.

— A tout à l'heure, dit M. Morand.

Et il sortit pour retourner près de la marquise.

Madame de Presles l'interrogea du regard.

— Non, fit-il, on ne venait pas m'annoncer le malheur que je redoutais;

mais il s'agit également de notre jeune fille et vous me voyez dans une grande perplexité. Cette femme, que je viens de voir et qui se présente au nom de M. Rouvière, est la mère de Claire.

— Sa mère!

— Je ne voulais pas le croire, d'abord, mais le fait est réel; oui, cette femme est bien la mère de Claire. Malheureusement ce bonheur, cette joie, qui attend la lingère de ma femme, peut devenir la ruine complète de nos espérances.

— Comment cela, docteur? s'écria la marquise.

— Madame Langlois, c'est le nom de cette femme, vient de me déclarer que son intention était d'emmener sa fille aujourd'hui même.

— C'est impossible, docteur, il faut vous y opposer, dit vivement la marquise.

— C'est difficile, madame, une mère a des droits qui priment tous les autres. Et, en supposant que je n'autorise pas le départ de Claire aujourd'hui, sa mère reviendra demain; je serai forcé de la lui rendre.

— Docteur, il faut absolument que Claire reste ici jusqu'au jour où elle ne vous sera plus nécessaire pour la guérison de notre malade.

— C'est ce que je voudrais. Il faudrait pour cela que la mère y consentît; je ne l'espère pas.

— Docteur, j'ai une idée; voulez-vous me laisser faire?

— De grand cœur, madame, vous êtes ici la maîtresse.

— Merci! Claire a-t-elle vu sa mère?

— Pas encore. J'ai voulu vous voir avant de la prévenir.

— Vous avez été prudent, docteur; eh bien, ayez l'obligeance de faire venir ici mademoiselle Claire, je veux lui parler. Elle apprendra par moi qu'elle a retrouvé sa mère, et, pour obtenir qu'elle reste chez vous, docteur, je m'adresserai à son cœur, j'invoquerai son affection pour notre malade, la pauvre folle de Rebay, qui, elle aussi, a été sa mère.

— Je vais la chercher moi-même, dit M. Morand.

Un instant après, il revint accompagné de la jeune fille.

— Ma chère enfant, lui dit le docteur, madame la marquise de Presle, que vous voyez, désire causer avec vous.

En entendant prononcer ce nom de Presle, les joues de Claire se couvrirent d'une subite rougeur et elle regarda avec une sorte de curiosité la grande dame, se demandant pourquoi elle voulait lui parler.

Mais le docteur la rassura aussitôt en ajoutant :

— Madame la marquise s'intéresse vivement à la pauvre insensée, qui a pris soin de votre enfance, et c'est au sujet de cette amie, que vous aimez beaucoup, qu'elle désire vous entretenir.

La marquise s'était levée; elle prit la main de Claire, l'attira doucement et la fit asseoir à son côté sur le canapé.

Voulant laisser à la marquise toute liberté, M. Morand se retira.

Madame de Presle examinait la jeune fille et convenait en elle-même que le docteur n'avait rien exagéré en disant que Claire était une merveille de beauté.

— Il n'y a pas longtemps que vous êtes ici, mademoiselle Claire, dit-elle, et déjà monsieur et madame Morand ont pour vous une vive affection. Oh! je sais que vous la méritez... Le docteur m'a fait de vous le plus grand éloge et, avant de vous avoir vue, je vous aimais déjà; c'est vous dire que, si vous le voulez, je serai pour vous une amie.

Deux larmes vinrent aux yeux de la jeune fille.

— Madame la marquise, je vous remercie de tout mon cœur de vos bonnes paroles, dit-elle.

— M. Morand vient de vous dire que je m'intéressais à cette pauvre femme, qu'à Rebay, où vous avez été élevée, on appelait la marquise, reprit madame de Presle, c'est la vérité. Vous savez comment elle a quitté la ferme des Sorbiers; je n'ai pas besoin de vous dire que j'ai eu le bonheur de la retirer des mains de ses ravisseurs qui, dans un but que j'ignore, voulaient sans doute la faire disparaître. C'est moi qui l'ai placée ici, chez le docteur Morand; ce que je veux, ce que nous voulons tous, c'est sa guérison. Le docteur ne l'espérait pas; mais depuis que vous êtes entrée chez lui, depuis que la malheureuse femme vous a reconnue, M. Morand est certain de lui rendre la raison.

— Il me l'a dit, madame.

— Il ne vous a sans doute pas caché non plus que pour cela, il comptait beaucoup, absolument, sur la grande affection que la malade a pour vous, sur l'influence extraordinaire que vous exercez sur elle.

— Oui, M. Morand m'a parlé de cela.

— Eh bien, ma chère enfant, quoi qu'il arrive, votre concours étant si précieux au docteur, il ne faudra pas l'en priver.

— Je ferai tout ce que M. Morand voudra, madame la marquise.

— Je le crois, ma chère enfant, je le crois. Il faut que nous rendions la raison à cette malheureuse femme qui vous a servi de mère; son passé est un mystère que je veux pénétrer. Guérie, la mémoire lui reviendra, elle parlera, nous connaîtrons sa vie, nous saurons qui elle est, et je pourrai la rendre à sa famille. Alors, seulement, j'aurai rempli la tâche que je me suis imposée.

— Ah! ce sera aussi un grand bonheur pour moi! s'écria la jeune fille.

— Ma chère mignonne, reprit la marquise, j'ai dû vous dire tout cela avant d'exiger de vous une promesse.

— Une promesse, madame! Laquelle?

— Que vous ne quitterez point la maison du docteur avant la guérison de votre amie?

— Mais je ne songe nullement à m'en aller, madame.

— Oui, en ce moment; mais vous auriez pu changer d'intention, et c'est pour cela que j'ai tenu à vous voir.

— Je vous promets, madame, je vous jure...

— Attendez... je ne veux pas que vous vous engagiez par surprise; votre cœur seul doit diriger votre conduite en cette circonstance. Vous savez ce que vous pouvez faire pour la pauvre insensée, vous savez aussi ce que le docteur et moi attendons de vous. Maintenant, écoutez... Je vais vous apprendre une grande nouvelle; pour vous, c'est une joie, un bonheur inespéré. Vous n'êtes pas sans famille, comme vous l'avez cru jusqu'ici : votre mère existe.

— Ma mère! exclama la jeune fille, j'ai une mère!

Elle s'était levée et se tenait debout devant la marquise. La joie étincelait dans ses yeux, illuminait son front. Madame de Presle vit le rayonnement divin de son regard et la trouva plus belle encore.

— Oui, reprit la marquise, vous avez encore votre mère, qui vous a cherchée bien longtemps et qui vous retrouve aujourd'hui. Elle attend avec impatience l'heureux moment où elle pourra vous voir enfin et vous presser contre son cœur.

— Ah! s'écria la jeune fille, merci à vous, madame, à vous qui, la première, m'avez parlé de ma mère et avez fatt entrer dans mon cœur la joie qui l'inonde tout entier. Mais où est-elle celle qui m'a mise au monde et que je n'ai pas connue! Ah! madame, faites mon bonheur complet; dites-moi où est ma mère, dites-moi quand je pourrai la voir?...

— Votre mère est ici, dans cette maison.

— Elle est ici!...

— Oui, et dans un instant, vous recevrez ses baisers, vous pourrez lui témoigner toute votre tendresse.

— Oh! laissez-moi vous quitter, madame, et courir vers elle!

Déjà sa main touchait la porte du cabinet.

— Claire, dit la marquise d'un ton attristé, avez-vous donc oublié déjà la pauvre folle?

La jeune fille se retourna, une vive rougeur colora le satin de ses joues, et elle se rapprocha lentement de la marquise.

— C'est vrai, fit-elle, je ne pensais plus à elle; excusez-moi, madame.

— Je comprends votre impatience, ma chère enfant, répliqua madame de Presles, elle est si naturelle!... C'est à moi de vous demander pardon de vous retenir encore.

« Claire, continua la marquise, votre mère, qui a été si longtemps privée de vos caresses, va vouloir vous emmener; c'est son droit, elle le tient de la nature, de Dieu, et personne n'a le pouvoir de vous retenir dans cette maison contre sa volonté et la vôtre. Or, si vous suivez votre mère, si vous abandonnez votre

vieille amie, la pauvre malade, le docteur Morand, privé de votre concours si précieux, doit renoncer à l'espoir de lui rendre la raison.

La jeune fille baissa les yeux, une émotion forte soulevait sa poitrine et faisait trembler ses membres.

— Voilà la situation, ma chère enfant, poursuivit la marquise ; qu'allez-vous décider? Je suis à ce sujet dans une grande anxiété. Interrogez votre cœur, consultez votre raison, et dites-moi votre résolution quelle qu'elle soit.

Claire releva la tête : deux perles humides tremblaient suspendues aux franges de ses paupières.

— Madame, dit-elle sans aucune hésitation, aussi longtemps que M. Morand le jugera nécessaire, je resterai auprès de celle à qui je dois le peu que je suis aujourd'hui.

La grande dame se leva, prit entre ses mains la tête de l'ouvrière et lui mit un baiser sur le front.

— C'est bien, dit-elle, c'est très-bien ; je n'attendais pas moins de la générosité de votre cœur... Dieu vous récompensera de cet acte de dévouement ; et moi je me souviendrai de la grande satisfaction que vous me faites éprouver en ce moment.

— Madame, demanda Claire presque timidement, me sera-t-il permis de revoir ma mère quelquefois, de temps en temps?

— Comment, chère enfant, mais qui donc aurait seulement la pensée de vous priver de ce bonheur?... Votre mère pourra venir vous voir souvent, tous les jours si elle le veut, et si le docteur peut, une fois chaque semaine par exemple, vous accorder une heure ou deux de liberté entière, vous pourrez même sortir avec elle. J'arrangerai cela tout à l'heure avec M. Morand.

— Je vous remercie de tout mon cœur, madame.

— Oh! je ne serai jamais quitte envers vous, reprit la marquise vivement. Mais j'ai encore quelque chose à vous demander, une nouvelle exigence.

— Parlez, madame, je suis prête à faire votre volonté.

— Allons, vous êtes tout à fait charmante. Voici de quoi il s'agit : pour éviter des indiscrétions dont les conséquences pourraient amener d'irréparables malheurs, je vous demande de ne parler à personne, pas même à votre mère, de l'intéressante malade du docteur Morand. Celle qui vous a servi de mère autrefois a, vous le savez, des ennemis puissants, acharnés, que nous ne connaissons pas ; ils sont d'autant plus redoutables. Ils peuvent se rencontrer partout, et une parole, dite imprudemment, qui leur révélerait la présence à Montreuil de notre chère malade, serait un grave danger qu'il faut éviter. La sûreté est dans l'extrême prudence ; voilà pourquoi, ma chère Claire, je vous prie de rester muette au sujet de votre amie.

— Je vous obéirai, madame, répondit la jeune fille ; mais si, comme vous le croyez, ma mère veut m'emmener, que lui dirai-je? Je ne saurai quelle raison

lui donner pour lui faire comprendre que je dois rester quelque temps encore chez M. Morand.

— Votre objection n'est pas sans valeur, répliqua la marquise, car vous aurez certainement à lutter contre la volonté de votre mère et son vif désir de vous avoir, dès maintenant, tout à elle. Mais, dans le sacrifice même que vous faites pour votre vieille amie, vous puiserez la force nécessaire pour l'accomplir. Vous direz à votre mère que vous êtes forcée de rester encore à la maison de santé. Évidemment, elle voudra en connaître le motif; vous lui répondrez que vous ne pouvez parler, qu'il s'agit d'un secret important qu'elle saura plus tard.

— Je ferai de mon mieux, madame, pour justifier la confiance que vous voulez bien me témoigner.

— J'en suis sûre, ma chère Claire; pour cela vous n'aurez qu'à penser à la prochaine guérison de la pauvre folle, laquelle ne peut être obtenue qu'avec votre concours. Maintenant, je ne vous retiens plus, vous trouverez votre mère au parloir; allez, charmante et bonne Claire, allez jouir pour la première fois du bonheur de l'étreinte maternelle.

Claire salua la marquise et sortit du cabinet.

A la porte de la salle où elle allait enfin voir sa mère, où une si grande joie l'attendait, son cœur se mit à battre violemment; son émotion lui fit éprouver un saisissement extraordinaire; ses jambes fléchissaient sous le poids de son corps, et elle fut obligée de s'arrêter un instant.

Enfin, elle ouvrit doucement la porte et fit trois pas dans le parloir.

Alors, la mère Langlois, qui était assise dans un coin sombre, se leva; puis courbée, à grands pas, mais très-lents, se redressant à mesure qu'elle avançait, elle marcha vers la jeune fille immobile, la couvant pour ainsi dire des yeux.

Arrivée à deux pas de Claire, elle s'arrêta et, ouvrant ses grands bras, elle s'écria :

— C'est elle, c'est ma fille adorée! ma Claire, mon Henriette!...

— Ma mère! répondit la jeune fille dans un cri qui s'échappait de son âme.

Elle n'eut pas le temps de s'élancer, la mère Langlois avait franchi la distance d'un bond, et elle se sentit enveloppée, soulevée de terre par les bras robustes de sa mère.

Plus grande que sa fille, la mère Langlois avait élevé la tête de Claire à la hauteur de la sienne.

Ce fut, pendant quelques minutes, une suite de soupirs prolongés, mêlés à un bruit de baisers délirants et sonores. Ceux de la mère tombaient multipliés et rapides comme une avalanche sur toutes les parties du visage de l'enfant.

On aurait dit qu'elle ne pouvait se rassasier de caresses données et qu'elle voulait y user ses lèvres. La pauvre Pauline prenait un large à-compte sur les dédommagements si bien mérités par sa longue patience.

C'était l'explosion de son amour maternel concentré depuis si longtemps.

Tenant toujours sa fille dans ses bras, pressée contre sa poitrine, et continuant à la couvrir de baisers, elle la porta devant une fenêtre. Là, en pleine lumière, elle cessa de l'embrasser pour se livrer au bonheur de la contempler.

Dans les mouvements de sa physionomie et l'éclat de son regard, on aurait pu lire sa satisfaction, sa surprise, son admiration. Comme un peintre qui étudie les traits de son modèle, aucun détail ne lui échappait.

Claire gardait le silence ; elle aussi dévorait des yeux le visage de sa mère et s'enivrait d'amour filial. Elle se berçait délicieusement dans son ineffable ravissement.

— Oh! comme tu es belle, mon adorée! s'écria la mère émerveillée, avec un de ces mouvements d'orgueil qui n'appartiennent qu'aux mères idolâtres de leur enfant ; ah! comme je vais être fière de toi!... Et c'est moi, Pauline, celle qu'on appelle aujourd'hui la mère Langlois, qui ai mis au monde une si belle fille!... Ah! mais oui, tu es belle, plus belle qu'une princesse, tu es belle comme la *fée* du bonheur!... Que j'embrasse encore tes jolis yeux si doux, tes magnifiques cheveux, ta petite bouche qui me sourit, et tes joues fraîches et parfumées comme une rose!...

Et de nouveaux baisers retentissaient sur le front, les yeux et les joues vermeilles de la jeune fille.

— Ma mère! ma mère! ma mère! répétait Claire palpitante, incapable de prononcer d'autres paroles.

Mais, pour sa mère, ces deux mots disaient tout ; ils résonnaient à son oreille comme la plus suave mélodie, ils lui semblaient divins ; ils remplissaient son cœur et ravissaient son âme.

X

MÈRE ET FILLE

La mère Langlois s'assit, attira doucement sa fille et la fit asseoir sur ses genoux.

Claire pencha sa tête et la laisser tomber doucement sur l'épaule de sa mère ; d'un de ses bras elle entoura son cou, pendant que ses grands yeux humides la regardaient avec une indicible ivresse.

Elles formaient ainsi un groupe charmant, un délicieux tableau digne du pinceau d'un Raphaël ou d'un Rubens moderne.

— Ma fille, mon Henriette chérie, — tu t'appelles aussi Henriette et c'est ton vrai nom, — es-tu contente, es-tu heureuse d'avoir retrouvé ta mère?



Gargasse s'empressa d'obéir, et tous deux descendirent dans le sous-sol. (Page 267.)

— Si je suis heureuse! O ma mère, ma bonne mère, est-ce qu'il y a au monde quelque chose de meilleur qu'une mère?

— Ainsi tu m'aimeras... beaucoup, n'est-ce pas?

— Ah! avant de vous connaître, ne sachant pas si vous existiez encore, je vous aimais déjà de toute mon âme maintenant... oh! maintenant...

Ses lèvres collées sur la joue de sa mère rendirent l'expression de sa pensée.

— Je n'ai jamais cessé de penser à vous, ma mère, reprit-elle; j'avais la soif

ardente de votre tendresse et toujours, toujours j'attendais, j'appelais vos baisers!... Que de fois, la nuit, dans mes rêves, je vous ai vue près de moi! Ne vous connaissant pas, vous m'apparaissiez avec la figure de la vierge ou d'un ange, que j'aimais à voir, le dimanche, dans l'église du village... Mais toujours vous vous penchiez vers moi, souriante et bonne vous me parliez tendrement, vous me tendiez vos bras... Quand je me réveillais après mon doux rêve et que je me retrouvais seule dans mon isolement, je vous cherchais encore, puis je pleurais en vous appelant... O ma mère, ma mère, comme je vous aimais, comme je vais vous aimer!... Ah! lui aussi vous aimera... Avez-vous vu André, ma mère? Connaît-il notre bonheur? Avez-vous embrassé votre autre enfant?

— J'ai vu André, ma chérie, je l'aime beaucoup aussi, mais pas autant que toi; André n'est pas ton frère!

La jeune fille eut une sorte de tressaillement nerveux.

— Oh! oh! fit-elle.

Et un sanglot s'échappa de sa poitrine oppressée par le saisissement.

— Calme-toi, cher trésor, reprit vivement la mère, calme-toi et ne pleure pas. Oui, André n'est pas ton frère; je sais pourquoi tu t'es éloignée de lui, l'abbé Rouvière m'a tout appris. Va, chère petite, sans honte et sans crainte tu peux l'aimer maintenant, Dieu te le permet et moi aussi.

Claire leva vers le ciel ses beaux yeux pleins d'une reconnaissance infinie; puis, laissant retomber sa tête, elle cacha sa figure rougissante sur le sein de sa mère.

Celle-ci continua :

— Je ferai de toi la plus heureuse des femmes, dès maintenant ce sera mon unique pensée. J'y emploierai toutes mes facultés et les jours qui me restent à vivre... Tu aimes André, André sera ton mari, je l'ai décidé; je le veux, cela sera. Par exemple, je voudrais bien voir qu'un obstacle s'opposât au bonheur de mon enfant!... Mais je le briserais et le mettrais en pièces comme les vitres de cette fenêtre, fit-elle d'un ton énergique, presque sauvage.

« D'ailleurs, poursuivit-elle, il t'aime autant que tu l'aimes toi-même, ton André; il l'a bien prouvé, le pauvre garçon, quand, dans sa douleur de t'avoir perdue, il s'est jeté dans la Seine.

— Dans la Seine! répéta Claire éperdue, en se redressant.

— Bon! fit la mère Langlois avec un visage contrarié qui lui donna une mine piteuse, j'ai toujours la langue trop longue; je m'étais pourtant bien promis de ne pas souffler mot de la chose. Mais tant pis, c'est fait et je vas te dire tout : André a donc voulu se noyer; heureusement on l'a repêché à temps.

— Cher André! murmura Claire.

— Et vois comme tout cela est arrivé par la volonté de Dieu, continua la mère Langlois : j'étais là quand on l'a retiré de l'eau, j'étais là quand, à force de

frictions et de soins, il a rouvert les yeux, et je l'ai vu porter à l'hôpital, à l'Hôtel-Dieu.

— Et maintenant, ma mère, où est-il.

— Toujours à l'hôpital; mais il est hors de danger, et dans quelques jours il n'aura plus que le souvenir de sa folie. Je m'étais intéressée, sans le connaître, à ce garçon si jeune et si beau; cela devait être, puisque c'est grâce à lui que je t'ai retrouvée. Donc, tantôt, je suis allée le voir à l'Hôtel-Dieu; je me suis rencontrée là avec l'abbé Rouvière. En s'endormant, André a prononcé ton nom; tu devines l'effet produit. J'interrogeai l'abbé, c'est lui qui m'a appris que tu étais ici, et je t'assure, mon cher trésor, que je n'ai pas mis longtemps pour venir du milieu de Paris à Montreuil.

— Vous êtes sûre, ma bonne mère, vous êtes bien sûre qu'André ne court plus aucun danger? demanda Claire d'une voix étranglée par l'émotion.

— Je te répète que dans quelques jours il sera complétement rétabli.

La jeune fille poussa un soupir de soulagement.

— Et, tout de suite, je m'occuperai de votre mariage, reprit la mère Langlois. Vois-tu, quand le bonheur se présente à nous, il faut s'empresser de le prendre; nous l'attendons souvent si longtemps, qu'il ne faut jamais le faire attendre, lui.

« Sois tranquille, ce sera une belle noce, une noce superbe; tu y verras des robes de soie, des équipages, du monde cossu... Je ne te dis que ça. Mais ma Claire, mon Henriette sera encore la plus belle de toutes avec sa taille fine et flexible comme la tige d'une fleur, sa robe blanche de satin à longue traîne, son grand voile et la couronne de fleurs d'oranger. »

La jeune fille ne put s'empêcher de sourire à travers ses larmes.

— Tu souris, ma fille bien-aimée, et quand je te parle d'équipages et de robes de soie, tu te dis sans doute que cela ne va guère avec le bonnet de linge de vingt-cinq sous et le modeste vêtement de ta mère.

— Oh! ma mère, protesta la jeune fille.

— Hé! hé! je ne suis pas si pauvre que j'en ai l'air... mais si, si, je suis pauvre puisque tout ce que je possède, comme mon cœur et ma vie, tout est à toi... Voyons, est-ce que j'aurais tant désiré retrouver ma fille pour la vouer à une existence de travail forcé, de misère peut-être?... Non, non, Dieu ne l'aurait pas permis, Dieu ne l'aurait pas voulu! Ma Claire, avec l'espoir qu'un jour tu me serais rendue, j'ai travaillé pour toi pendant vingt ans, le jour et la nuit; c'était pour t'avoir une dot, je l'ai gagnée seule, avec mes dix doigts... et c'est une belle dot, va; quarante mille francs, bien placés! Cette somme t'appartient, dès aujourd'hui; moi, je t'ai, je n'ai plus besoin d'autre chose.

— O ma mère, ma bonne mère! s'écria Claire émue d'une filiale admiration.

— Ah! ça a été dur à amasser, reprit l'heureuse mère, toutes ces pièces de cent sous, qui sont devenues de beaux louis d'or, puis de bons billets de mille

francs de la Banque de France!... Bien souvent, dans les longues nuits, ma tête alourdie tombait sur ma poitrine; mes yeux fatigués, brûlants, se fermaient malgré moi et de mes doigts engourdis s'échappait l'aiguille; mais, tout de suite, je pensais à toi; allons, allons, me disais-je, c'est pour grossir sa dot!... Alors, ma tête se redressait, je ne sentais plus la fatigue qui me piquait les yeux, je ressaisissais mon aiguille et elle allait, allait toujours... Comme toi, ma fille, j'étais couturière.

L'attention de Claire était suspendue aux lèvres de sa mère, elle l'écoutait, attendrie, osant à peine respirer dans la crainte de l'interrompre.

— Bien souvent aussi, poursuivit la mère Langlois, mes amies, des ouvrières comme moi, me disaient : « Es-tu bête, Pauline, de t'échigner ainsi! » Je laissais dire, je ne répondais pas et je poussais mon aiguille avec plus d'ardeur encore. J'avais mon idée, Et quand j'étais toute seule, je me répétais ce que je me disais tous les jours : C'est pour ma fille!...

Il fut impossible à Claire de se contenir plus longtemps; elle serra sa mère dans ses bras, éclata en sanglots et dévora ses joues de baisers, pendant que des larmes abondantes coulaient de ses yeux.

— Mâtin, fit la mère Langlois avec une sorte de colère comique, voilà maintenant que je fais pleurer ma fille! J'avais bien besoin de lui dire ainsi toutes mes rengaînes! Suis-je assez stupide!... Allons, chérie, ne pleure pas, sèche tes beaux yeux... Non, vois-tu, je ne veux pas que tu pleures!

Et, en lui rendant ses baisers, elle buvait ses larmes et la berçait sur ses genoux, comme un jeune enfant.

— O ma mère, ma bonne mère, disait Claire, je n'aurai pas assez de toute mon âme pour aimer!

— Allons, reprit au bout d'un instant la mère Langlois, maintenant, il faut nous en aller : j'ai pris une voiture, elle nous attend devant la maison.

Claire éprouva une commotion et baissa subitement les yeux.

— Vois-tu, mon trésor, continua la mère, mon bonheur ne sera complet que lorsque je t'aurai installée dans ta petite chambre à côté de la mienne... Une belle chambre, va, meublée à mon goût, arrangée par moi seule et où jamais un étranger n'est entré.

Claire n'avait pu douter, dès le premier moment, de l'immense amour maternel qui remplissait le cœur de sa mère; maintenant, chacune de ses paroles lui révélait combien cet amour avait été exclusif, prévoyant, et combien il avait fait éclore, à son intention, de sentiments délicats et exquis. Alors, songeant au chagrin qu'elle allait causer à cette mère si digne d'être aimée, adorée; en refusant de la suivre, elle souffrait réellement.

— O ma tendre et bonne mère, répondit-elle d'une voix vibrante d'émotion, comme vous, je ne serai véritablement et absolument heureuse que lorsque je pourrai vivre près de vous, avec vous; mais ce ne sera que dans quelque temps.

— Dans quelque temps! Que veux-tu dire?

— Je dois encore rester ici.

— Ah çà! est-ce que M. Morand aurait la prétention de vouloir te garder malgré moi? s'écria la mère Langlois avec violence; par exemple, nous allons bien voir!

— M. Morand, ma bonne mère, me laisse entièrement libre; c'est moi qui désire, qui veux rester.

— Toi, toi!... Alors tu ne m'aimes pas?

— Oh! ne dites pas cela!

— Pourquoi veux-tu rester ici, pourquoi?

— Je vous dirai tout plus tard, ma mère; il s'agit d'un devoir à remplir et qui s'impose à moi impérieusement.

— Ta, ta, ta, je ne comprends pas cela, et, puisque tu parles de devoir, ton devoir est de suivre ta mère. Tu es assez riche pour te dispenser d'être une personne à gages. Je ne dis pas que tu ne travailleras plus, non, car il faut toujours s'occuper, travailler dans la vie; mais tu choisiras le genre de travail qui te plaira le mieux, et c'est chez toi que tu travailleras, à tes heures.

— Quand nous serons réunies, ma bonne mère, je ferai tout ce que vous voudrez.

— C'est donc bien vrai, tu refuses de venir avec moi?

— Je vous le répète, quelque chose me force à rester ici.

— Mais quoi, quoi?

— Oh! vous le sauriez déjà si je pouvais vous le dire. Mais un jour, bientôt, je vous apprendrai tout; alors vous comprendrez et vous serez contente; la première, vous me direz : Ma fille, tu as bien agi!

— Elle est pourtant bien jolie, ta petite chambre où je pensais que tu dormirais cette nuit, dit la mère Langlois avec tristesse. Le lit est en palissandre et tuya avec des sculptures; il y a un bon sommier avec un lit de plume et deux épais matelas tout neufs. En face de la cheminée, où il y a une grande glace, j'ai placé l'armoire à glace, afin que tu puisses te bien voir depuis le haut de ta jolie tête jusqu'au bout de tes petits pieds. Près de la fenêtre garnie de doubles rideaux de guipure semblables à ceux du lit, tu trouveras une mignonne chiffonnière; les chaises et les fauteuils sont recouverts en tapisserie, c'est mon ouvrage.

« Sur la cheminée, il y a une pendule en bronze doré de Barbedienne avec ses candélabres, puis deux grands vases de porcelaine où tu mettras des fleurs. Il y a aussi une jolie cage, avec deux grands canaris de Hollande, qui chantent toute la journée à plein gosier, comme des perdus... Ils t'attendent aussi, eux, car chaque jour je leur parle de toi; et quand je leur dis : « Elle viendra bientôt, » et qu'ils m'entendent prononcer ton nom, ils battent des ailes et, plus joyeux, ils chantent mieux encore. »

Elle s'arrêta, suffoquée par les larmes.

Claire pleurait aussi, en lui prodiguant ses plus tendres caresses.

A ce moment, le docteur, qui venait de reconduire madame de Presle jusqu'à sa voiture, entra dans le parloir. Prévenu par la marquise, il n'eut qu'à voir le visage de la mère de Claire pour comprendre que la jeune fille avait tenu sa promesse.

— Madame, dit-il, votre charmante fille vous a dit sans doute qu'elle désirait rester ici quelque temps encore ; pour toutes deux c'est un grand sacrifice, je le sais ; pour Claire, madame, c'est un acte de pieux dévouement, dont bientôt vous serez heureuse et fière. Je ferai d'ailleurs tout ce qui dépendra de moi pour adoucir votre peine. Vous pourrez venir voir votre chère fille aussi souvent que cela vous fera plaisir ; vous serez toujours ici la bienvenue. Du reste, votre séparation ne sera plus d'une longue durée.

La mère Langlois poussa un profond soupir.

— Je vous remercie, monsieur, dit-elle ; mais ce n'est pas ce que j'aurais voulu.

Elle prit sa fille dans ses bras, la pressa avec force sur son cœur, et une fois encore l'embrassa longuement.

Claire et le docteur l'accompagnèrent jusque dans la rue. Là, elle se jeta encore sur sa fille et la couvrit de nouveaux baisers. Puis, éperdue, comme affolée, elle monta dans son fiacre, qui reprit rapidement la route de Paris.

Deux heures plus tard, elle entrait dans le boudoir de Mme Descharmes.

— Je les ai retrouvés ! cria-t-elle à la jeune femme.

— Nos enfants ! exclama Angèle en s'élançant vers la mère Langlois.

— Oui, tous les deux, Henriette et André !

— Pauline, ma chère Pauline, mettons-nous à genoux et remercions Dieu !

Un instant après, un domestique annonça M. le marquis de Presle.

— Dites à M. le marquis, répondit Angèle, que je suis très-souffrante ce soir, et qu'il m'est impossible de le recevoir.

XI

GARGASSE SE TIRE D'UN MAUVAIS PAS

Pierre Gargasse, assis sur le banc que connaît le lecteur, à l'ombre du marronnier, fumait mélancoliquement sa pipe. Malgré le souvenir de ce qui lui était arrivé à cette même place, il y revenait chaque jour ; c'est sur ce banc qu'il aimait le mieux à fumer sa pipe. Ce que c'est que l'habitude !

Dans la maison isolée, Gargasse, à la solde de Blaireau, était toujours investi des fonctions de geôlier, devenues une agréable sinécure. Il vivait là, tranquillement, comme un bon bourgeois ou un honnête commerçant retiré des affaires, qui, comptant sur son revenu, voit sans souci tomber la pluie, se chauffe au soleil et laisse grossir son ventre.

Boire, manger, dormir, ne rien faire et avoir dans un pot sa provision de tabac aurait dû être pour Gargasse le *nec plus ultra* du bonheur. Eh bien non, cette vie idéale, si calme en apparence, lui pesait. Tant il est vrai que l'homme n'est jamais content! C'est toujours la folie de l'ambition qui cause ses chagrins et le perd souvent. Gargasse n'était pas satisfait parce qu'il désirait autre chose.

Au milieu du nuage de fumée qui s'échappait de ses lèvres, il voyait la petite maison qu'il rêvait d'acheter à vingt ou trente lieues de Paris, au bord d'une rivière, avec un jardin et un champ pour planter ses choux. Il voyait cela et ce n'était toujours qu'un rêve. Pour le réaliser, il fallait que Blaireau, en récompense de ses longs services, lui donnât une trentaine de mille francs : cette somme était nécessaire pour acheter l'immeuble et constituer le revenu suffisant à l'existence calme et modeste de deux personnes.

Deux personnes, lui et une femme déjà vieille. Cette femme, il l'avait aimée autrefois; après l'avoir retrouvée à Paris, dans une profonde misère, il s'était rappelé combien elle lui avait été dévouée, et le cœur du scélérat s'était ému à ce souvenir. Alors, il s'était dit : Pour moi, elle a beaucoup souffert; je l'ai trompée, humiliée, battue; j'ai vécu du travail de ses mains, puis un jour, je l'ai lâchement abandonnée. Aujourd'hui, elle est vieille, laide, dans le dénûment, n'importe! Ensemble nous avons commencé l'existence, ensemble nous la finirons.

Pour expliquer ce phénomène il faut admettre que les plus grands misérables peuvent être touchés par le repentir.

Depuis qu'il avait pris cette résolution, l'idée fixe de Gargasse était de se faire remettre les trente mille francs que, selon lui, Blaireau lui devait.

Il cherchait le moyen de forcer son digne ami à ouvrir sa caisse, lorsque deux coups frappés violemment à la porte du jardin le firent tressaillir. Un instant après, trois autres coups, frappés d'une certaine façon, lui apprirent le nom du visiteur. Alors il courut tirer les verrous de la porte, et Blaireau entra.

— Toi, déjà, si matin ! exclama Gargasse étonné.

— Je me lève toujours de bonne heure, répondit Blaireau. Mais nous avons à causer; montons dans ta chambre.

Gargasse remarqua que Blaireau était sombre. Il devint inquiet.

— Saurait-il quelque chose? pensa-t-il.

Toutefois il suivit docilement son complice. Blaireau s'étant assis, Gargasse en fit autant.

— J'ai appris du nouveau, dit le premier ; le préfet de police, a eu vent de l'enlèvement de la folle ; il y a eu une enquête.

— Ah! fit Gargasse anxieux.

— Mais nous sommes plus malin que la *rousse;* elle a cherché et n'a rien trouvé.

Gargasse commença à respirer.

— Alors? interrogea-t-il.

— Alors la police en a été pour ses frais, et l'enquête s'est arrêtée devant le vide.

— Il ne sait rien, se dit Gargasse.

Et il poussa un soupir de soulagement.

— Maintenant, reprit Blaireau, nous n'avons plus rien à craindre, toute cette affaire est oubliée.

— Enfoncés les mouchards! s'écria joyeusement Gargasse.

— La rue de Jérusalem n'est pas de force pour lutter avec moi, dit Blaireau avec un regard éclatant d'orgueil.

— Ça, c'est vrai, répliqua Gargasse, dans une sorte d'admiration, tu es un homme prodigieux, un génie. Quelle *sorbonne!*

Blaireau se mit à rire, satisfait du compliment. Il n'était pas toujours insensible à la flatterie.

— Donc, reprit-il, nous n'avons plus rien à redouter, et je ne vois plus la nécessité de nous imposer l'embarras de la folle.

— Que veux-tu dire?

Blaireau eut un regard sinistre.

— Nous ne pouvons pas la garder éternellement, répondit-il; une folle, ça gêne, et puis elle ne nous est plus utile; il faut qu'elle disparaisse.

Gargasse pâlit, il sentit une sueur froide mouiller ses tempes.

Blaireau ne vit rien; tout entier à son idée, il continua:

— Voici ce que j'ai décidé : cette nuit nous nous débarrasserons de la folle. C'est facile, les moyens ne manquent pas; celui que j'ai choisi a du bon, tu vas voir : tout à l'heure, nous étoufferons la folle, poursuivit le misérable, ce ne sera pas long, car elle n'a qu'un souffle de vie; cela fait, nous l'habillerons avec le costume que j'ai apporté et qui est là, dans ce paquet, un vêtement d'ouvrière, depuis les souliers troués jusqu'au bonnet de lingo. J'ai acheté toute cette défroque quarante sous chez une fripière du Temple.

Gargasse le laissait parler. Il se trouvait dans une situation difficile, peut-être dangereuse, et il se demandait avec effroi comment il pourrait en sortir.

— Cette nuit, à une heure du matin, continua Blaireau, je serai ici avec une voiture, nous prendrons la morte et nous l'emmènerons du côté de Suresnes, où nous la jetterons dans la Seine. Si elle est repêchée par des pêcheurs ou des mariniers, on supposera que c'est une pauvre femme qui s'est jetée à l'eau pour



Un paysan lui apprit que c'était la maison de santé du docteur Morand. (Page 271.)

échapper à la misère, à la faim. Chaque jour, la faim donne à des gens le désir de boire un grand coup, ajouta-t-il cyniquement. Eh bien, que penses-tu de mon idée.

Gargasse sursauta comme un homme qu'on réveille brusquement, et ses yeux se fixèrent sur Blaireau.

— Réponds-moi donc, fit celui-ci.

Gargasse se mit à rire.

— Tout cela est parfaitement combiné, dit-il; mais, mon cher Blaireau tu t'es donné une peine bien inutile.

— Hein! pourquoi?

— Parce que la besogne est faite.

— Je ne comprends pas.

— La folle est morte.

— Morte! répéta Blaireau; est-ce bien vrai?

— Puisque je te le dis.

— Et quand cela? Hier, cette nuit?...

— Depuis plus longtemps.

— Et qu'en as-tu fait?

— Drôle de question... Ce que j'en ai fait? Ce qu'on fait d'une morte, je l'ai enterrée.

— Où cela, dans le jardin? demanda Blaireau en jetant sur son complice un regard soupçonneux.

— Pour qu'un jour un coup de bêche maladroit découvre le cadavre! pas si bête!... Là haut, dans le bois, par une nuit noire, j'ai creusé un trou, et c'est dans ce trou que j'ai enterré la folle.

— Tu as fait cet ouvrage seul?

— Fallait-il aller chercher le ommissaire de police?

— Tu as raison, répondit Blaireau dont le regard oblique ne quittait plus Gargasse.

— J'ai les bras assez forts pour manier une pelle et les épaules assez solides pour avoir pu porter seul un cadavre qui ne pesait pas soixante livres, reprit Gargasse.

— C'est certain; mais pourquoi ne m'as-tu pas prévenu?

— Ah! voilà... je ne voulais pas te faire de la peine.

— Ça, c'est bien! Excellent Gargasse!

— Dans le temps, tu as eu un faible pour la jolie Léontine; j'ai eu peur pour ta sensibilité.

— Ce cher ami, fit Blaireau d'un ton moitié sérieux, moitié ironique.

— Que veux-tu, c'est peut-être bête, mais je suis comme ça pour ceux que j'aime.

— Le fourbe, pensait Blaireau, il me paiera tout cela en gros.

— Ainsi, reprit-il, c'est par amitié pour moi.

— Ma foi, oui. Pourtant je ne veux pas mentir; j'avais encore une raison.

— Ah! voyons cette autre raison.

— Je me trouve bien ici, dans ta maison; je m'étais dit: Tant que mon ami Blaireau ne saura pas que la folle est morte, j'y resterai bien tranquille, ne faisant rien et vivant comme un seigneur. Le métier de rentier me plaît.

— J'aime mieux cette dernière raison que la première.

— On ne peut rien te cacher à toi, il faut toujours te dire tout.

— Enfin la folle est morte, nous en sommes débarrassés... Maintenant, mon cher Gargasse, je n'ai plus besoin de toi, et comme j'ai l'intention de vendre cette maison, tu ne pourras plus y rester.

— Voilà ce que je redoutais; mais je te connais, tu ne laisseras pas ton vieux camarade Gargasse dans la peine, tu tiendras la promesse que tu lui as faite.

— Au fait, parlons de ça; de quoi sommes-nous convenus?

Le visage de Gargasse s'épanouit.

— Tu sais mon rêve, répondit-il; une petite maison, un jardinet derrière, et une petite rente... Tu vois, je ne suis pas exigeant.

— Enfin, dis un chiffre.

— Eh bien! une trentaine de mille francs.

— Trente mille francs! exclama Blaireau, comme tu y vas! Mais c'est une fortune, cela.

— Pas grosse... j'ai fait mes calculs; il faut bien cette somme.

— Diable, diable! fit Blaireau en se grattant l'oreille.

— Allons, mon petit Blaireau, un bon mouvement, dit Gargasse d'une voix mielleuse.

— Soit, tu auras tes trente mille francs. C'est égal, c'est bien de l'argent, je vais me saigner pour toi.

— Ah! Blaireau, vieux copain! s'écria Gargasse avec émotion; tiens, il faut que je t'embrasse.

— Non, dit Blaireau en se levant, tu ferais éclater ma sensibilité. J'aime mieux que tu allumes la bougie.

— La bougie! pourquoi faire?

— Je désire voir la cave.

Gargasse s'empressa d'obéir et tous deux descendirent dans le sous-sol.

Blaireau entra dans le caveau qui avait servi de cachot à Léontine Landais. Prudemment, Gargasse resta à l'entrée, se contentant d'éclairer son complice. Mais, pour le moment, Blaireau n'avait pas d'intention mauvaise. Il se borna à faire l'inspection du caveau. Il voulait probablement s'assurer de la disparition de la folle.

Peu après, en quittant Gargasse, il lui dit :

— Je reviendrai samedi; je t'apporterai tes trente mille francs.

XII

UN NUAGE A L'HORIZON

Gargasse était content.

— Tout de même, se disait-il en se frottant les mains, il a bien pris la chose.

Gargasse se trompait. Blaireau n'avait pas été dupe de son mensonge. Une colère terrible, qu'il n'avait pas voulu laisser éclater, grondait dans sa tête.

— C'est certain, la folle n'est plus en ma puissance, se disait-il en reprenant la route de Paris; qu'est-elle devenue? Qu'en a-t-il fait ? Ah! je vois son jeu, le brigand, il veut me faire *chanter*... Eh bien, il se trompe, ce n'est pas aux vieux singes qu'on apprend à faire des grimaces. Lui donner trente mille francs, ah! ah! ah!... Une balle dans la tête ou un bon coup de poignard dans la poitrine, voilà ce qu'il mérite, le misérable!

« Ce n'est pas tout, il faut ouvrir les yeux et voir clair. La folle a disparu, voilà le fait. Supposer qu'elle s'est échappée de sa prison toute seule serait absurde. On lui en a ouvert la porte, car j'ai constaté que le trou qui communique au puits n'a pas été agrandi. Donc Gargasse est un traître. C'est lui qui a enlevé sa prisonnière pour la cacher ailleurs. Ah! j'aurais dû me défier de lui!... »

Après un moment de réflexion, il reprit :

— Je crois que je m'égare dans les chemins de traverse. Gargasse me trompe, c'est évident; mais s'il avait caché la folle pour me forcer à lui donner de l'argent, il me l'aurait dit et n'eût pas inventé la fable qu'il m'a contée. Et puis il est prudent, il ne serait pas resté à Sèvres. Décidément, il y a autre chose. Quoi? Je cherche dans la nuit.

Tout à coup, il se frappa le front. Il venait de penser à la marquise de Presle. Il savait que l'enquête concernant l'enlèvement de la folle de Rebay avait été faite sur sa demande.

— Madame de Presle a dû jouer un rôle dans l'affaire que je cherche à débrouiller, se dit-il; alors Gargasse est son associé. Dans ce cas, c'est grave, beaucoup plus grave que je ne le croyais...

Il rentra chez lui en proie à une grande agitation.

Après s'être débarrassé de son paletot, il s'assit à son bureau et écrivit un billet qu'il fit porter immédiatement rue de la Huchette par sa domestique. Il avait aussi l'intention d'écrire au marquis de Presle; mais, après réflexion, il ne le fit point.

De la rue du Roi-de-Sicile à celle de la Huchette, la distance n'est pas grande.

La domestique revint au bout d'une demi-heure, accompagnée d'un individu à l'air effronté, qui s'intitulait marchand de lorgnettes, mais qui devait faire, en outre, beaucoup d'autres métiers inconnus plus ou moins avouables. Pour n'en citer qu'un, il était à l'occasion un des espions de Blaireau.

— Ma lettre t'a trouvé chez toi, lui dit celui-ci; il paraît que tu te reposes en ce moment.

— Oui, les affaires ne vont pas. Moi, quand je n'ai pas d'ouvrage, je ne flâne pas dans les rues, le nez en l'air, je reste chez moi.

— Cela veut dire que tu as la bourse plate.

— Tant que j'ai un rond, maître, ce n'est pas dans ma niche qu'on me trouve, vous le savez bien.

— Il faut te chercher au cabaret.

— Chez le mastroquet du coin, toujours le même. Mais ce n'est pas pour me faire le catéchisme que vous m'avez appelé, je suppose; de quoi s'agit-il?

— J'ai de la besogne à te donner.

— On la fera, patron, on la fera.

— Je veux te charger d'une petite surveillance. Il faut que je sache où va. chaque fois qu'elle sort, une grande dame qui se nomme la marquise de Presle et qui demeure rue Saint-Dominique.

— Ça, c'est facile.

— Tu n'auras que cela à faire pour le moment; tu vas te mettre immédiatement en campagne, et ce soir j'attendrai ton rapport. Tiens, voilà dix francs pour tes premiers frais.

— Alors, je pars.

— Encore un mot : j'aurai peut-être besoin de t'adjoindre, demain ou après-demain, un ou deux camarades.

— Vous n'aurez qu'à parler, patron, je vous les trouverai.

— Je n'en doute pas; mais sais-tu ce qu'est devenu le *mouton?*

— Je crois qu'il a quitté Paris.

— Par ordre?

— Non, pour aller voir son pays.

— Il est peut-être revenu?

— Ça m'étonnerait; il serait venu me dire bonjour. Depuis une expédition que nous avons faite ensemble, du côté de Sèvres, nous sommes une paire d'amis.

— Ah! vous avez travaillé par là? fit Blaireau; était-ce bon?

— Excellent!

— Quel genre d'affaire?

— Une escalade, une femme à enlever...

Blaireau tressaillit.

— Oh! oh! fit-il en souriant, c'était difficile! Vous n'avez pas réussi?

— Erreur, patron!

— Ainsi vous avez pu enlever cette femme? Elle était donc seule dans sa maison?

— Avec son gardien.

— Son gardien! je ne comprends pas.

— Ah! voilà : la femme était enfermée dans une cave; il s'agissait de la délivrer.

— C'est fort intéressant ce que tu me dis là. Et pour le compte de qui travailliez-vous?

— Ça, je l'ignore, Pistache ne me l'a pas dit.

— Qu'importe! vous avez pu enlever la femme; après qu'en avez-vous fait?

— Nous l'avons remise à un homme et à une femme qui nous attendaient au bord de la Seine près du parc de Saint-Cloud.

— Ne m'as-tu pas dit tout à l'heure qu'il y avait un gardien?

— Oui, et un rude gaillard encore!

— Il était avec vous?

— Lui! pas du tout.

— Bah! et ce rude gaillard, comme tu dis, a laissé prendre la femme sans rien dire?

— Oh! il a crié et hurlé, mais il n'a pu faire que cela; nous avions commencé par le lier avec des cordes.

Sur la demande de Blaireau, l'espion s'empressa de lui raconter tout ce qui s'était passé dans la maison de Sèvres le soir de l'enlèvement de la folle.

Enfin, la disparition de la malheureuse Léontine lui était expliquée. Gargasse devenait beaucoup moins coupable qu'il ne l'avait supposé; et, en même temps, il acquérait la presque certitude que la folle avait été remise aux mains de la marquise de Presle. Quel but poursuivait la marquise? Où avait-elle placé la folle? Voilà ce que, avant tout, Blaireau voulait découvrir.

Le soir, à huit heures, son espion, qui portait le nom belliqueux de Tamerlan, vint lui faire son rapport.

Madame la marquise de Presle était sortie, à deux heures, avec sa fille. Ces dames s'étaient rendues aux magasins du *Bon-Marché*, où elles avaient fait divers achats. Du *Bon-Marché*, elles étaient allées rue de la Paix, où mademoiselle de Presle avait essayé plusieurs bagues chez un joaillier, et examiné avec sa mère un certain nombre de boucles d'oreilles. Tamerlan, n'ayant pas cru devoir entrer dans la boutique du bijoutier, ignorait si un achat y avait été fait.

Madame de Presle et sa fille remontèrent dans leur voiture et donnèrent l'ordre au cocher de les conduire à Montreuil. Il était alors trois heures. Tamerlan courut place Vendôme, sauta dans une voiture et parvint à suivre le coupé de la marquise jusqu'aux fortifications. Arrivé là, le cheval de louage en sueur,

haletant, éreinté, fourbu, refusa d'avancer. Le coupé, qui avait déjà une grande avance, gagna encore du terrain et disparut.

Toutefois, à tout hasard, Tamerlan se décida à faire à pied le reste du chemin. Il connaissait Montreuil; il y était venu souvent dans sa jeunesse pour y voler des pêches. Après l'avoir fouillé de son mieux, il se disposait à s'en revenir bredouille, lorsqu'il aperçut la voiture de la marquise arrêtée devant la porte cochère d'une grande et belle maison bourgeoise. Un paysan qu'il interrogea lui apprit que cette magnifique propriété était la maison de santé du docteur Morand. Il rôda dans les environs pendant une demi-heure, puis la voiture de madame de Presle ayant repris au grand galop la route de Paris, il se dit qu'il avait suffisamment travaillé et que sa journée était finie.

Ce rapport donnait à Blaireau un renseignement précieux; mais il ne laissa rien paraître de ses impressions. Cependant il complimenta l'espion, lui mit un louis dans la main et le congédia en lui donnant l'ordre de continuer à surveiller la marquise.

Madame de Presle se rendant à Montreuil dans une maison de santé, cela disait tout. Le doute n'était plus possible. Après avoir fait enlever la folle, elle l'avait confiée aux soins du docteur Morand. Évidemment pour qu'il lui rendît la raison. Restait à savoir si Léontine Landais pouvait être guérie. Il ne se dissimulait pas les conséquences terribles que cette guérison aurait pour lui. Si Léontine retrouvait le souvenir, ses révélations ne pouvaient manquer de lui être fatales. Il savait d'avance que le marquis de Presle l'abandonnerait lâchement.

Au moment où tout lui souriait, alors qu'il possédait cette immense fortune, but unique de sa vie, il se voyait exposé à tout perdre. La terreur s'emparait de lui à cette pensée que la justice, à laquelle il avait su échapper jusqu'à ce jour avec un rare bonheur, pouvait être appelée à regarder dans son existence et à lui demander un compte sévère de toutes les vilenies, de tous les crimes de son passé.

La prudence lui conseillait de prendre tout son or, toutes ses valeurs et de fuir à l'étranger. Mais il fallait abandonner une partie de sa fortune; et puis, il aimait Paris, le théâtre de ses exploits; un charme irrésistible, plus puissant que sa volonté, l'y retenait.

D'ailleurs il n'y avait peut-être péril que dans son imagination; il avait des appréhensions, mais rien encore ne justifiait ses craintes. Il tâcha de se convaincre qu'il n'avait aucune raison de s'alarmer.

— Au surplus, se dit-il, quand on sait d'où vient le danger il est à moitié conjuré; s'il existe réellement, — et je le saurai bientôt, — on agira en conséquence.

Et avec son esprit inventif, si fécond pour le mal, il trouva aussitôt le moyen d'échapper au danger en en faisant disparaître les causes.

XIII

BLAIREAU EN CAMPAGNE

Le lendemain, dans l'après-midi, Blaireau, vêtu comme un fashionable, ce qui ne l'embellissait pas, au contraire, le ruban de la Légion d'honneur attaché à la boutonnière de sa redingote, se fit conduire à Montreuil et se présenta hardiment à la maison de santé, demandant à voir M. Morand.

Le docteur avait été appelé à Paris pour une consultation, et on ne put lui dire à quelle heure il rentrerait. Blaireau éprouva une vive contrariété. Quand il s'occupait personnellement d'une affaire, il n'aimait pas rencontrer un obstacle dès le début.

— C'est bien, dit-il, je reviendrai.

En même temps que lui un individu sortit de la maison.

— Voilà une figure qui ne m'est pas inconnue, se dit Blaireau.

Et immobile sur le trottoir, suivant des yeux l'inconnu qui marchait rapidement, il cherchait à rappeler ses souvenirs.

— Parbleu, pensa-t-il, j'aurai plus vite fait de lui demander son nom.

Il s'élança sur les pas de l'individu et, l'ayant rejoint, il se plaça brusquement devant lui.

L'inconnu laissa échapper une exclamation de surprise, puis il jeta à droite et à gauche un regard inquiet.

— Hé! hé! je ne me trompe pas, fit Blaireau en riant, c'est bien le senor Antonio. Du diable si je pensais vous rencontrer à Montreuil! Est-ce que vous y demeurez?

— Oui, monsieur Blaireau.

— Depuis longtemps?

— Bientôt deux ans.

— Une bonne place?

— Je ne suis pas mécontent. Mais permettez-moi de vous quitter, je n'ai pas une minute à perdre, si je ne veux pas manquer l'omnibus.

— Vous allez donc à Paris?

— Oui, et j'ai pas mal de courses à faire pour madame Morand.

— Ah! fit M. Blaireau, vous êtes employé chez le célèbre docteur?

— Employé, ce serait beaucoup dire : je ne suis qu'un domestique; mais on a pour moi quelques égards parce qu'en ma qualité d'Espagnol, je parle aussi l'italien et le portugais.

— C'est trop juste, senor Antonio, et vous les méritez bien, répliqua Blai-



La jeune fille détacha les boucles d'oreilles, les remit dans leur écrin. (Page 280.)

reau d'un ton railleur. Au fait, puisque vous allez à Paris, je vais vous emmener, j'ai une voiture.

— Oh! je ne voudrais pas... balbutia l'Espagnol pour qui la perspective de voyager avec Blaireau n'avait rien d'attrayant.

— Laissez donc, l'interrompit celui-ci, je ne suis pas fier, moi. D'ailleurs, j'ai besoin de causer avec vous.

Il fit un signe à son cocher, qui s'empressa de les rejoindre.

Moitié de force, moitié de bonne volonté, il fit monter Antonio dans la voiture, qui prit aussitôt la direction de Paris.

L'Espagnol était soucieux et visiblement inquiet. Blaireau crut devoir le rassurer.

— Je suis enchanté de la position que vous occupez chez le docteur Morand, lui dit-il, et certes, ce n'est pas moi qui, par certaines indiscrétions, vous ferai perdre une si bonne place. L'histoire de votre coup de couteau est à peu près oubliée, et si la police vous cherche encore, elle ne viendra certainement pas vous pincer dans l'établissement de M. Morand, qui est pour vous un asile sûr.

Au lieu de rassurer l'Espagnol, ce petit discours l'effraya. C'est peut-être ce que voulait Blaireau.

— Mais ce n'est point de tout cela qu'il s'agit, reprit-il. J'étais venu à Montreuil pour voir le docteur Morand, et on m'a dit qu'il était absent. J'avais à lui demander plusieurs renseignements que, probablement, vous allez pouvoir me donner.

Les yeux noirs de l'Espagnol se fixèrent sur Blaïreau.

— Vous devez savoir, honnête Antonio, qu'une très-grande dame de Paris, la marquise de Presle, s'intéresse fort à une pensionnaire du docteur Morand?

L'Espagnol hésitait à répondre.

Blaireau fronça les sourcils. Et changeant de ton subitement.

— Pas de cachotteries, dit-il durement; tu sais que vouloir faire le malin avec moi est un jeu dangereux... Te voilà averti... Si je t'interroge, c'est que je veux que tu répondes. Ceci entendu, causons. Du reste, si je suis satisfait de tes renseignements, je te les payerai. Tu n'es pas homme à dédaigner un billet de cent francs.

Ces derniers mots parurent faire une certaine impression sur le domestique.

— Oui ou non, reprit Blaireau, la marquise de Presle s'occupe-t-elle d'une pensionnaire de ton maître?

— Oui.

— Elle est soumise à un traitement; le docteur espère-t-il la guérir?

— Oui.

Ce oui fit sur Blaireau l'effet d'une morsure.

Pourtant il reprit avec un rire forcé :

— Le docteur espère, il le dit, c'est son métier; mais il ne croit pas à la guérison?

— Il y croit et il en est sûr, répondit l'Espagnol.

— Il en est sûr? Tu dis qu'il en est sûr? exclama Blaireau.

— Tellement sûr que, pas plus tard qu'hier, j'ai entendu qu'il disait à madame la marquise : « Avant quinze jours, madame, votre protégée sera en état de répondre à toutes vos questions. »

Un coup de massue n'aurait pas frappé plus rudement. Tout étourdi, Blaireau ferma les yeux. Mais il se remit promptement.

— Il est donc bien fort, ce docteur Morand? fit-il d'une voix creuse.

— C'est un grand savant. Mais, malgré toute sa science, il ne guérirait pas la folle en question, il le dit lui-même, s'il n'y avait près d'elle une jeune fille dont l'influence est merveilleuse.

— Quelle est cette jeune fille?

— Une ouvrière, elle se nomme Claire; c'est la lingère de l'établissement. Il paraît que mademoiselle Claire connaît la folle depuis longtemps, on dit même dans la maison qu'elle est sa fille; moi, je sais bien que non. Quoi qu'il en soit, c'est grâce à la lingère que le docteur rendra la raison à sa malade.

— Comment sais-tu cela?

— J'écoute, répondit modestement le domestique; c'est une vieille habitude. J'entends un mot le matin, un autre le soir, je les recueille tous; quand j'en ai un certain nombre, je les mets en ordre dans ma tête, et c'est ainsi que je parviens parfois à savoir ce qu'on ne me dit point.

— Excellent système. Señor Antonio, vous êtes un garçon intelligent!

— Vous me flattez, monsieur Blaireau.

— Nullement, et je me félicite de t'avoir rencontré, car tu vas me rendre un grand service.

— Je peux vous rendre un service, moi?

— Oui, sans compter un billet de mille francs que tu gagneras.

— De quoi s'agit-il?

— De la folle. Je ne veux pas que ton docteur lui rende la raison.

L'Espagnol regarda Blaireau avec des yeux effarés.

— Vous ne parlez pas sérieusement? dit-il.

— Pour ta gouverne, maître Antonio, tu sauras que je ne plaisante jamais. La folle doit rester folle, entends-tu? Il ne faut pas que le docteur Morand la guérisse.

— Je comprends bien, mais comment l'en empêcherez-vous?

— C'est ce que nous allons examiner. D'abord, pour arriver à ce résultat, je ne serai pas seul, puisque je compte absolument sur le concours du señor Antonio, qui est un garçon plein d'esprit et de talent.

— Je vous assure, monsieur Blaireau, que je ne puis vous être d'aucune utilité.

— Tu parles avant de savoir ce que tu auras à faire, riposta brusquement Blaireau.

— Mais je ne veux pas...

L'Espagnol acheva sa phrase par un cri.

Blaireau avait saisi son bras et le serrait si fort que ses ongles entrèrent dans la chair. En même temps, il prononçait sourdement ces paroles :

— Choisis entre me servir aveuglément ou aller périr au bagne.

Le domestique frissonna des pieds à la tête.

— Je vous servirai, bégaya-t-il.

— C'est ce que tu as de mieux à faire !

— Pourvu que vous ne me commandiez pas un meurtre, ajouta l'Espagnol.

— Tu n'as pas toujours été aussi scrupuleux, ricana Blaireau. Mais, rassure-toi, il n'y a que les imbéciles qui tuent, un homme intelligent trouve toujours le moyen de faire ses petites affaires sans se compromettre.

— Quelle est votre idée?

— Il ne faut pas que le docteur guérisse la folle.

— Vous me l'avez dit, mais je ne vois pas...

— Laisse-moi achever. Pour qu'il ne puisse pas lui rendre la raison, il faut qu'elle disparaisse de chez lui.

— Elle n'a nulle envie de s'échapper.

— C'est précisément pour cela qu'il est utile que nous intervenions tous les deux.

— Vous voulez l'enlever? s'écria Antonio.

— Oui.

— C'est impossible !

— Nous allons le voir.

Après avoir réfléchi un instant, Blaireau reprit la parole.

— Le docteur Morand s'absente quelquefois, paraît-il; est-ce qu'il ne va pas de temps à autre à l'Opéra, au Gymnase ou aux Français?

— Très-rarement. Mais tous les jeudis, M. et madame Morand vont dîner et passer la soirée à Paris, chez la mère de madame.

— C'est parfait! Eh bien, señor Antonio, jeudi prochain, à nous deux, nous enlèverons la folle.

L'Espagnol secoua la tête.

— Je vous ai dit déjà que c'était impossible !

— Voyons les difficultés.

— La première est que la grille qui sépare le bâtiment des aliénés de l'habitation du docteur est fermée tous les jours à huit heures.

— Soit, mais tu seras là pour l'ouvrir.

— Je n'en ai pas la clef.

— Qui l'a, cette clef?

— La concierge.

— Es-tu bien avec elle?

— Oui.

— Alors tu trouveras le moyen de lui prendre sa clef, que tu lui rendras après t'en être servi. Continue.

— Une autre difficulté, plus grande encore, c'est de pénétrer dans la chambre où couche la folle. A toute heure du jour et de la nuit, il y a toujours deux femmes qui veillent dans le corridor où se trouvent les aliénées, et deux hommes au-dessus, dans le corridor des fous.

— Diable, fit Blaireau devenu soucieux, ils sont bien gardés!

— Sans compter qu'au premier cri d'appel tout le personnel de la maison est aussitôt sur pied.

« Nous sommes huit hommes et six femmes. »

Blaireau réfléchissait.

— Et ce n'est pas tout encore, poursuivit l'Espagnol, la folle couche dans la chambre de la lingère où le docteur a fait placer un lit pour elle. Or, la jeune fille est une gardienne vigilante; pour défendre la femme confiée à ses soins, et qu'elle aime réellement beaucoup, elle se ferait hacher par morceaux.

— Est-ce qu'elle ne quitte jamais la folle?

— Quand celle-ci dort, il lui arrive souvent de veiller en travaillant à la lingerie. Seulement la lingerie se trouve au-dessous de sa chambre, au rez-de-chaussée, et les pièces sont ainsi disposées qu'on ne peut monter dans sa chambre qu'en passant par la lingerie.

— Tonnerre! fit Blaireau avec dépit, mais cette maison de fous est pire qu'une prison.

— Vous le voyez, monsieur Blaireau, il n'y a rien à faire.

— Rien à faire, rien à faire! répéta Blaireau avec une sorte de rage. Tu crois cela, toi?... Il n'y a que les timides et les peureux qui reculent devant les obstacles; je ne suis pas de ceux-là... Moi, quand j'en rencontre sur mon passage, si je ne peux pas sauter par-dessus, je les brise. La folle ne doit pas recouvrer sa raison, je le veux, cela sera! Voyons, ne peut-on pas l'emporter par la fenêtre?

— Vous oubliez les barreaux de fer.

Les yeux de Blaireau lancèrent deux éclairs.

— Ah! oui, toujours comme une prison, fit-il. Cherchons un autre moyen.

Il appuya sa tête dans ses mains et fit un appel aux ressources de son imagination.

— Au fait, reprit-il, en se redressant et comme se parlant à lui-même, peu m'importe qu'elle soit ici ou là, l'essentiel est qu'elle reste folle!... Voyons, continua-t-il en arrêtant sur le domestique son regard d'oiseau de proie, tu m'as dit que la guérison de la folle n'était possible qu'avec le concours de la lingère?

— C'est vrai.

— Prends garde de t'être trompé et de me tromper moi-même! Ainsi, tu es sûr de cela?

— Absolument sûr.

— Eh bien! ne nous occupons plus de la folle; c'est la lingère que nous enlèverons.

— Les difficultés sont à peu près les mêmes.

— Elle sort bien quelquefois?

— Jamais!

— Elle n'a donc pas de parents, pas d'amis?

— Une femme déjà âgée vient la voir souvent, c'est peut-être une parente; une fois aussi j'ai remarqué qu'un jeune homme accompagnait la vieille dame. Mademoiselle Claire reçoit toujours cette femme dans le petit salon de M. Morand.

— Ainsi elle ne sort jamais?

— Je vous l'ai dit.

— En ce cas, il ne faut pas songer à la rencontrer hors de l'établissement.

— A moins que ce ne soit un dimanche, quand elle accompagne madame Morand à la messe.

— La lingerie, dis-tu, est au rez-de-chaussée de la maison?

— Oui.

— Peut-on y entrer facilement, la nuit, sans éveiller l'attention des domestiques de veille?

— On le peut, en prenant certaines précautions.

— Jusqu'à quelle heure la lingère travaille-t-elle le soir?

— Généralement jusqu'à dix heures; mais, quand M. et madame Morand sortent, elle ne se couche jamais avant leur retour.

— De ce côté tout va bien. Voyons maintenant la concierge. Est-elle mariée?

— Oui, avec un ancien militaire.

— Quelles sont leurs habitudes?

— Le mari est employé dans l'établissement, la femme soigne son ménage et garde la loge.

— Peut-on les acheter?

— Ce n'est même pas la peine d'y penser.

— Ils sont honnêtes?

— Et surtout très-dévoués à M. Morand.

— Le soir, que font-ils? Se couchent-ils de bonne heure?

— A dix heures, régulièrement, comme tout le monde dans la maison, moins les hommes et les femmes chargés du service de nuit.

— Est-ce qu'ils n'ont pas quelques petits défauts, ces concierges modèles?

— Le mari boit volontiers un coup de trop quand il en trouve l'occasion.

— Et la femme?

— La femme est très-sobre, elle ne boit que de l'eau.

— Diable, c'est embarrassant! murmura Blaireau. Donc tu ne lui connais pas un seul défaut?

— A moins que, pour vous, priser n'en soit un.

Blaireau eut un petit rire sec et nerveux.

— Vilain défaut pour une femme, reprit-il, mais dont nous saurons faire notre profit. Maintenant, écoute-moi : tu consens à me servir?

— Il le faut bien.

— A la bonne heure, ta sincérité me plaît. J'aime mieux cela que des protestations de dévouement dont tu ne penserais pas un mot. D'ici trois jours tu recevras un petit paquet cacheté dans lequel tu trouveras une petite fiole contenant quelques gouttes d'une liqueur rose pouvant se mêler facilement dans un verre de bordeaux ou de bourgogne.

— Du poison! s'écria l'Espagnol avec terreur.

Blaireau haussa les épaules.

— Ma liqueur est tout à fait inoffensive, dit-il ; elle donne le sommeil, voilà tout.

« A la fiole, je joindrai une ou deux pincées d'une poudre noire, qui ressemble beaucoup au tabac, autre narcotique infaillible. Avec cela tu t'arrangeras pour faire dormir les pipelets. Naturellement, c'est jeudi prochain, en l'absence de M. et madame Morand, que tu te livreras à cette expérience sur les moyens de faire dormir les gens malgré eux. Du reste, un écrit, que tu liras, t'indiquera exactement ce que tu auras à faire. A dix heures et demie, tu pourras ouvrir la porte d'entrée, je serai dans la rue.

— Et après?

— Tu n'auras plus qu'à me montrer la lingerie ; le reste me regarde.

— Oui, et le lendemain, quand M. Morand apprendra ce qui s'est passé, il me fera arrêter.

— Tu n'as pas, je suppose, l'intention de t'accuser toi-même?

— Et les concierges?

— Si tu agis avec adresse, ils ne te soupçonneront point. La disparition de la lingère ne pouvant être expliquée, on admettra facilement qu'elle s'est enfuie de la maison.

— Je ne crois pas cela. Et elle qu'en ferez-vous?

— Oh! sois tranquille, je lui trouverai une autre place, répondit Blaireau.

Et un sourire singulier crispa ses lèvres.

— Monsieur Blaireau, voulez-vous connaître ma pensée?

— Parle.

— Eh bien! laissez-moi vous dire que vous allez jouer gros jeu.

Un pli se creusa sur le front de Blaireau.

— Je le sais bien, dit-il avec humeur ; mais il le faut ; c'est une nécessité fatale ; je la subis.

Après avoir traversé la place de la Bastille, la voiture prenait la ligne du doulevard

— Si vous le voulez bien, dit l'Espagnol, je vous quitterai ici.

Blaireau sonna le cocher. Pendant que le véhicule se rangeait contre le trottoir, Blaireau tira un billet de cent francs de son portefeuille.

— Tiens, voilà pour les renseignements que tu m'as donnés, dit-il en remettant le billet au domestique. Mais, avant de nous séparer, un mot encore : je puis compter sur toi?

— Oui; et vous n'oublierez pas ce que vous m'avez promis?

— Mille francs, c'est convenu; du reste, je ne m'en tiendrai pas là.

Ces paroles parurent résonner agréablement aux oreilles du domestique, car il y eut comme un éclat de joie dans son regard.

Il ouvrit la portière et sauta sur le bitume. Le coupé de remise reprit sa course.

Certes, pour que Blaireau se montrât si magnifique, il fallait qu'il eût peur réellement.

XIV

EDMÉE

— Maman, ne trouves-tu pas qu'elles me vont bien? disait mademoiselle Edmée de Presle qui, debout devant une grande glace, dans la chambre de sa mère, venait d'accrocher à ses oreilles une très-jolie paire de boucles dont les diamants lançaient des feux étincelants.

— Ce bijou est ravissant, répondit la marquise avec un sourire doux et triste; en le choisissant, tu as fait preuve de bon goût.

— Ainsi, chère petite mère, tu penses que mademoiselle Claire sera contente de mon cadeau?

— Elle ne l'attend certainement pas; mais elle l'acceptera avec bonheur, comme un témoignage d'affection.

— Oh! oui, car je l'aime vraiment beaucoup!

— Et elle le mérite. Chaque jour me fait découvrir en elle une grâce nouvelle, des qualités exquises que je ne connaissais pas encore. Son cœur renferme des trésors inconnus.

— Tu me permettras de rester son amie, n'est-ce pas, petite mère?

— Assurément; c'est parce que j'ai désiré qu'elle devienne ton amie que je t'ai emmenée quelquefois à Montreuil.

La jeune fille détacha les boucles d'oreilles, les remit dans leur écrin; puis, prenant un second écrin, elle l'ouvrit et vint s'asseoir près de sa mère.

— Et la bague, lui dit-elle, comment la trouves-tu?



Le peintre se dressa d'un bond, et son regard effaré s'arrêta sur la jeune femme. (Page 288.)

— Très-belle aussi ; ce brillant entouré d'émeraudes fines est d'un admirable effet. Ton petit cadeau sera convenable.

— Quand pourrai-je l'offrir à mademoiselle Claire?

— Quand elle ne sera plus chez le docteur Morand. Elle aura alors l'occasion de s'en servir.

Vivant de plus en plus isolée, voyant à peine son mari une fois par semaine, et son fils rarement aussi, la marquise n'avait d'heureux que les instants qu'elle

passait avec sa fille. Elle saisissait ainsi l'occasion d'échapper à ses préoccupations, à ses amères réflexions. Lorsqu'elle se trouvait seule, elle pleurait souvent. Comme épouse, elle n'avait plus rien à espérer; l'existence de son mari était plus bizarre que jamais; il y mêlait les désordres de sa jeunesse, ce qui, pour un homme de son âge, devenait un scandale et devait être suivi, fatalement, du mépris des gens du monde.

Madame de Presle ne savait pas que le marquis jouait avec frénésie et perdait au jeu des sommes énormes; mais une de ses amies n'avait pas cru devoir lui cacher qu'il se compromettait et se rendait ridicule par ses assiduités et ses roucoulements de jouvenceau auprès de madame Descharmes, une très-jolie personne, femme d'un entrepreneur devenu millionnaire, laquelle, d'ailleurs, semblait n'accepter les hommages du marquis que pour se donner le plaisir de le livrer à la curiosité publique et de le mystifier.

Si, depuis longtemps, la conduite de son mari avait abreuvé son cœur de douleurs et de dégoût; si, de ce côté, la marquise avait perdu toute illusion, il lui restait ses enfants, sur lesquels elle avait reporté toute sa tendresse; elle sentait que par eux, par sa fille surtout, elle pourrait avoir encore quelques jours de joie. Ne l'avaient-ils pas déjà consolée? N'était-ce pas à eux qu'elle devait la force d'avoir pu supporter, sans se plaindre, sans révolte, tous les affreux déchirements de son âme?

Mais depuis quelque temps elle était inquiète, tourmentée au sujet de sa fille. Edmée n'était plus la même : sa gaieté d'autrefois, si charmante, si expansive, avait disparu, le carmin de ses joues s'était effacé, son regard n'avait plus le même éclat, son sourire la même suavité. A son enjouement, à sa vivacité succédait une sorte de langueur indéfinissable. Parfois, elle la surprenait plongée comme dans un rêve, les yeux perdus dans l'infini.

Étaient-ce les symptômes d'un mal inconnu capable de tuer son enfant?

Bien des fois, elle lui avait demandé :

— Est-ce que tu souffres?

— Mais non, chère maman.

— Pourtant, je m'aperçois que tu deviens triste, songeuse; tu ne ris plus, toi si gaie autrefois.

— C'est vrai, répondait Edmée en baissant les yeux, je ne sais pas pourquoi.

Ces réponses ne satisfaisaient point complétement l'excellente mère. Après avoir embrassé sa fille, elle se demandait comme un instant auparavant :

— Qu'a-t-elle donc?

Pour la distraire, elle l'avait emmenée à Montreuil. Edmée avait été enchantée de Claire, dès le premier jour, et n'avait pas tardé à éprouver pour la jolie lingère une véritable amitié. Il y eut comme un dérivatif à ses pensées, et la marquise s'applaudissait d'avoir eu l'idée de mettre les deux jeunes filles en présence.

Que se disaient-elles pendant que madame de Presle causait avec le docteur? Beaucoup de choses, sans doute. On dut parler de Rebay, de la mère Langlois, d'André et peut-être aussi d'Albert Aurelin. Affectueusement interrogée par Edmée, la charmante ouvrière, qui n'avait rien à cacher, lui fit certainement ses confidences de jeune fille, où il y avait tant de joie, tant d'amour et de si belles espérances de bonheur dans l'avenir.

Aussi, heureuse du plaisir qu'elle voulait faire à la jeune ouvrière, Edmée se plaisait à admirer les bijoux qu'elle avait achetés pour sa nouvelle amie.

Cependant, au bout d'un instant, elle referma les écrins et les posa sur un guéridon.

La marquise avait pris un livre.

Edmée devint songeuse et, lentement, sa tête se pencha sur sa poitrine.

— Qu'as-tu donc? lui demanda tout à coup sa mère.

La jeune fille tressaillit et se redressa brusquement.

— Mais il y a des larmes dans tes yeux!... s'écria la marquise en examinant plus attentivement sa fille.

Edmée rougit subitement.

— Voyons, reprit la mère, à quoi pensais-tu? Oh! ce n'est pas la première fois que je te surprends ainsi... Je t'interroge, tu ne me réponds pas... Edmée, je suis inquiète, je m'imagine que tu souffres et que tu me caches ce que tu éprouves pour ne pas m'effrayer.

— Chère maman, je t'assure que je ne souffre pas; tu peux te rassurer.

— Soit, mais pourquoi ces larmes qui viennent de tomber sur tes joues?

— Je ne sais pas, elles sont venues naturellement, malgré moi.

— Non, non, ce n'est pas naturel; il n'y a pas de larmes sans émotions. Tu réfléchissais, à quoi pensais-tu?

— Je pensais à mademoiselle Claire, qui sera un jour bien heureuse.

— Je l'espère et le désire vivement; mais toi aussi, tu seras heureuse, ne l'es-tu pas déjà?

— Auprès de toi, si bonne et si pleine de tendresse, je n'ai rien à désirer. Aussi, je veux ne te quitter jamais.

— Certes, je te garderai, pour moi seule, le plus longtemps possible; mais il arrivera un jour où nous serons séparées forcément, car tu te marieras.

— Me marier! s'écria Edmée, non, maman, je ne me marierai pas.

— Tu ne diras pas toujours cela, répliqua la marquise en souriant. Quand tu aimeras...

— Je veux n'aimer que toi et n'être aimée que de toi seule!

La marquise l'attira, la fit asseoir sur ses genoux et, l'entourant de ses bras :

— Chère enfant! murmura-t-elle en l'embrassant avec amour.

— Comme je suis bien ainsi, près de ton cœur! dit Edmée.

— Oh! oui, tu aimeras, reprit la mère avec exaltation, tu aimeras et tu seras heureuse, et heureux sera aussi l'homme que tu auras choisi, s'il est digne de ton cœur et de ton âme!

Et elle poussa un profond soupir en se rappelant les désenchantements qui avaient presque immédiatement suivi son mariage.

La mère et la fille, échangeant des baisers, restèrent longtemps ainsi dans une étreinte délicieuse.

— Maman, reprit tout à coup Edmée, malgré l'invitation que tu lui as faite, nous n'avons pas revu M. Albert Ancelin ; n'est-ce pas bien surprenant?

La marquise eut un mouvement de surprise; elle écarta un peu la tête de sa fille, et le regard plongé dans les yeux de l'enfant :

— Tu n'as donc pas oublié ce jeune homme? dit-elle.

Edmée ne répondit pas, mais, sous le regard pénétrant de sa mère, elle ferma les yeux. La marquise sentit qu'elle tremblait dans ses bras. La jeune fille n'avait plus à apprendre à sa mère ce qu'elle-même ignorait encore. Madame de Presle venait de découvrir les causes de la langueur, des tristesses et des extases de sa fille adorée. Elle prit la jolie tête de l'enfant dans ses mains et la baisa à plusieurs reprises avec des mouvements fiévreux.

— M. Ancelin a eu sans doute des raisons pour se tenir éloigné de nous, reprit-elle; mais bientôt, dans quelques jours, je lui écrirai, et nous le reverrons ici.

A cela, Edmée répondit par une grêle de baisers; puis, sans savoir pourquoi, elle se mit à pleurer.

XV

L'EMPLOI D'UNE JOURNÉE

Madame Descharmes était radieuse.

Sans grands efforts, sans avoir eu besoin d'employer toutes les ressources de la coquetterie étudiée et calculée, arme perfide, qui rend certaines femmes si redoutables, et peut-être même en raison de cette réserve, qui la rendait plus séduisante, plus désirable, elle avait inspiré au marquis de Presle une de ces passions vertigineuses, terribles, qui font de l'homme un esclave, lui enlèvent la conscience de lui-même et le tuent souvent.

Samson livra, avec le secret de sa force, sa tête chevelue aux ciseaux de Dalila.

Une chaine de fleurs retint Renaud captif dans le jardin d'Armide.

Hercule filait une quenouille de lin aux genoux d'Omphale.

Angèle n'était ni Dalila, ni Armide, ni Omphale; mais, comme ces grandes charmeuses, elle possédait la puissance que donnent la beauté fascinatrice, la magie du regard et du sourire.

D'un signe, elle pouvait faire tomber le marquis à ses pieds, elle n'eût eu qu'à exprimer un désir pour qu'il accomplît aussitôt les actes les plus extravagants.

Elle avait voulu cela. C'était le commencement de sa vengeance.

Sûre, maintenant, de pouvoir frapper le marquis, elle n'attendait plus que le moment de lui jeter au visage sa haine et son mépris.

Toutefois, elle ne trouvait pas que ce fût assez. Ce n'était pas seulement M. de Presle qu'elle aurait voulu atteindre, mais aussi sa femme, sa fille et son fils. Dans sa soif de vengeance il lui semblait qu'en frappant les innocents elle punirait mieux le coupable. Disons tout de suite qu'elle rencontrait à cela d'insurmontables difficultés et ne voyait point où porter ses coups. Elle avait dans l'âme plus de douleur que de cruauté; née pour aimer et non pour haïr, son esprit répugnait à se livrer aux combinaisons qui ont le mal pour objet.

Pourtant, elle avait cherché, elle cherchait encore surexcitée par la pensée des souffrances de sa sœur; elle ne manquait pas d'idées, des projets d'une réalisation possible se présentaient à son esprit; mais ce qui eût été les délices d'un lâche et d'un pervers la faisait frissonner, et aussitôt qu'une idée lui venait, elle la repoussait avec épouvante.

Depuis un mois, M. Descharmes était en Russie, où il avait dû se rendre afin d'étudier une entreprise colossale que le gouvernement russe voulait confier à des ingénieurs français. Son absence devait se prolonger quelque temps encore.

Angèle lui avait écrit comment Pauline Langlois avait retrouvé l'Enfant du Faubourg : elle lui demandait, en même temps, de lui dire ce qu'elle devait faire en son absence pour André.

La réponse ne s'était pas fait attendre.

« Dès que je serai de retour à Paris, écrivit l'entrepreneur, je m'occuperai de l'avenir de ce pauvre enfant. En attendant, et pour qu'il soit digne de la position que je veux lui faire, je désire qu'il complète son instruction et son éducation. Qu'il soit avant tout un homme du monde.

« J'approuve d'avance tout ce que fera ma chère Angèle dans l'intérêt d'André, notre fils. »

Comme on le voit, M. Descharmes avait laissé à sa femme, au sujet d'André, toute liberté d'action.

Le marquis de Presle faisait à Angèle une cour assidue et la voyait presque chaque jour. Évidemment, il avait compté sur l'absence du mari pour triompher de ce qu'il croyait être les dernier scrupules d'une femme honnête. Mais Angèle savait le tenir à distance et calmait ses impatiences avec un art infini. Il arrivait

plein d'espoir et d'audace, sûr de vaincre. Mais aussitôt en présence de la jeune femme il se sentait dominé, et devenait timide et tremblant comme un collégien. Il sortait de l'hôtel humilié de sa faiblesse, étouffant des cris de rage, mais plus enivré que jamais.

Un jour, il proposa à Angèle de s'enfuir avec lui.

— Je puis, en quelques jours, réaliser la plus grande partie de ma fortune, lui dit-il; nous irons où vous voudrez, en Amérique, aux Indes, au Japon...

Elle l'interrompit par un éclat de rire.

Puis, presque aussitôt, redevenue sérieuse :

— Nous parlerons de cela plus tard, dit-elle, quand vous m'aimerez comme je veux être aimée.

— Mais vous aimer plus est impossible! s'écria-t-il; je vous appartiens comme l'esclave à son maître; dans la rue, en public, je baiserais la place que votre pied aurait marquée... Je vous ai sacrifié mon orgueil, j'ouvrirais mes veines moi-même pour vous donner tout mon sang; si vous le demandiez, pour vous posséder, je commettrais un crime, je mettrais mon honneur sous mes pieds!...

Certes, madame Descharmes avait lieu d'être satisfaite de son succès. Aveuglé par l'espoir de cueillir le fruit défendu, le marquis s'offrait lui-même comme victime et, elle n'avait qu'à le vouloir, il devenait l'instrument avec lequel elle pouvait frapper tous les membres de sa famille.

Elle pensait à cela, lorsqu'un domestique lui annonça Albert Ancelin.

— Il me semble que vous m'oubliez un peu, monsieur Ancelin, dit-elle au peintre en lui indiquant un siége près d'elle, il y a plusieurs jours que je n'ai eu le plaisir de vous voir.

— C'est vrai, madame, mais...

— Je devine votre réponse : vous avez beaucoup travaillé. Avez-vous vu André?

— Hier, oui, madame.

— Que vous a-t-il dit? Est-il content?

— Il est encore tout étourdi de sa nouvelle existence, mais il paraît heureux; sa seule crainte est de ne pouvoir faire assez pour vous témoigner sa reconnaissance et son désir de vous être agréable. La métamorphose est aujourd'hui complète, madame; votre volonté a accompli ce miracle. L'Enfant du Faubourg ne se reconnaît plus lui-même; en moins d'un mois, vous avez fait de ce jeune homme un modèle d'élégance, un parfait gentleman. Je l'ai accompagné à la salle d'armes; il m'a émerveillé; le professeur déclare qu'il est déjà de première force. Au pistolet, son adresse n'est pas moins grande. Il étonne tout le monde. Malgré sa jeunesse, sa distinction et son grand air imposent le respect.

Les yeux de madame Descharmes étincelaient de plaisir.

— Enfin, madame, continua Albert, une seule chose embarrasse André : c'est qu'il ne sait comment dépenser tout l'argent que vous mettez à sa disposition.

— Je le sais et j'en suis charmée, répliqua-t-elle; il ne trompe pas ma confiance; je le soumets à une épreuve dont il sortira vainqueur. Au milieu des séductions et des entraînements, en y résistant, l'homme devient fort et sûr de lui-même; c'est ce que je veux pour André. Du reste, je ne le perds pas de vue; heure par heure, je sais ce qu'il fait. Ce ne serait peut-être pas suffisant; mais il y a dans son cœur l'image de Claire, l'amour est sa sauvegarde. André sera ce que je veux qu'il soit, sans danger pour lui.

— Je le souhaite sincèrement, madame; mais en invoquant ce titre d'ami que vous m'avez donné, voulez-vous me permettre de vous adresser une question?

— Certainement.

— Vous ne pouvez avoir la pensée de faire d'André un inutile; alors, je cherche à deviner le but que vous voulez atteindre, et je n'y parviens pas. Quelles sont donc vos intentions?

Un sourire passa sur les lèvres de la jeune femme.

— Non, dit-elle, André ne sera ni un oisif ni un inutile. Ce qu'il fera, je ne le sais pas encore. M. Descharmes a seul le droit de decider.

Le peintre secoua la tête.

— Je ne vous comprends toujours pas, dit-il.

— Oui, vous vous étonnez du rôle que je fais jouer en ce moment à André; eh bien, je vous ménage d'autres surprises.

— Que voulez-vous dire, madame?

— Monsieur Ancelin, vous allez comprendre : je veux associer André à ma vengeance. On commence à s'occuper de lui dans Paris; c'est ce que je voulais; mais on ne sait ni qui il est ni d'où il vient; il a des chevaux, un équipage, une maison, on le croit immensément riche; les uns le prennent pour un jeune prince qui voyage incognito, les autres pour un nabab, nul ne se doute que la main d'une femme le dirige et le conduit. On le voit à l'Opéra, on le rencontre au Bois dans son phaéton ou à cheval, toujours seul; la curiosité du monde est suffisamment surexcitée; le moment est venu où, pour la première fois, il paraîtra en public avec une femme. Cette femme, c'est moi. Ce soir, à l'Opéra, le marquis de Presle pourra voir dans une loge André Pigaud et madame Descharmes.

— Vous ne craignez pas?...

— De me compromettre?... Hé! que m'importe le monde? je suis au-dessus de la calomnie, je ne relève que de ma conscience et ne dois compte de mes actes qu'à mon mari.

« Je veux rendre le marquis jaloux, continua-t-elle d'une voix sourde, entendez-vous? jaloux! Je ne serai contente que quand je le verrai se rouler et se tordre à mes pieds en me demandant grâce... Alors je lui réclamerai ma sœur et lui demanderai compte de cette existence brisée par lui, l'infâme! Ah!

je voudrais pouvoir l'étendre sur une claie, tenailler sa chair et enfoncer dans son cœur, d'un seul coup, mille pointes d'acier.

« Aucun châtiment, quelque terrible qu'il soit, ne saurait racheter le crime de cet homme, poursuivit-elle en s'animant de plus en plus; pour qu'il sente plus cruellement les coups que je veux lui porter, en même temps que lui, je frapperai tous les siens, la marquise, son fils, sa fille... »

Le peintre se dressa d'un bond, et son regard effaré s'arrêta sur la jeune femme, qui l'examinait avec étonnement. Elle vit sa physionomie changer d'expression et son visage se couvrir d'une pâleur livide.

— Vous ne ferez pas cela, madame! dit-il d'une voix étouffée, vous ne le ferez pas!... Ah! ce serait monstrueux! un semblable projet n'a pu naître dans votre esprit.

— Prenez-vous donc, maintenant, parti pour mes ennemis, monsieur Ancelin?

— Les innocents ne sont pas vos ennemis.

— Soit; mais quel intérêt avez-vous à les défendre?

— Celui de vous empêcher de commettre une action indigne, madame.

— Vous êtes sévère, monsieur.

— Vous m'avez donné ce droit, madame.

— C'est celui de l'amitié, je ne veux point vous le retirer.

— C'est pour cela que je vous dis : Punissez le coupable comme vous l'entendrez, mais respectez les innocents.

La jeune femme resta un moment silencieuse.

— Monsieur Ancelin, reprit-elle, est-ce seulement pour m'empêcher de commettre une mauvaise action que vous prenez si chaleureusement la défense de madame de Presle et de ses enfants?

— N'est-ce pas une raison suffisante, madame?

— Non, car elle n'explique pas votre agitation, votre pâleur...

Le peintre tressaillit.

— Vous connaissez tous nos secrets, reprit Angèle, et vous me cachez le vôtre.

— Eh bien, madame, ce secret, je n'ai plus la force de le garder, je vous le livre : j'aime mademoiselle Edmée de Presle.

— Ah! je m'en doutais! s'écria la jeune femme en se levant.

Puis, prenant la main du peintre :

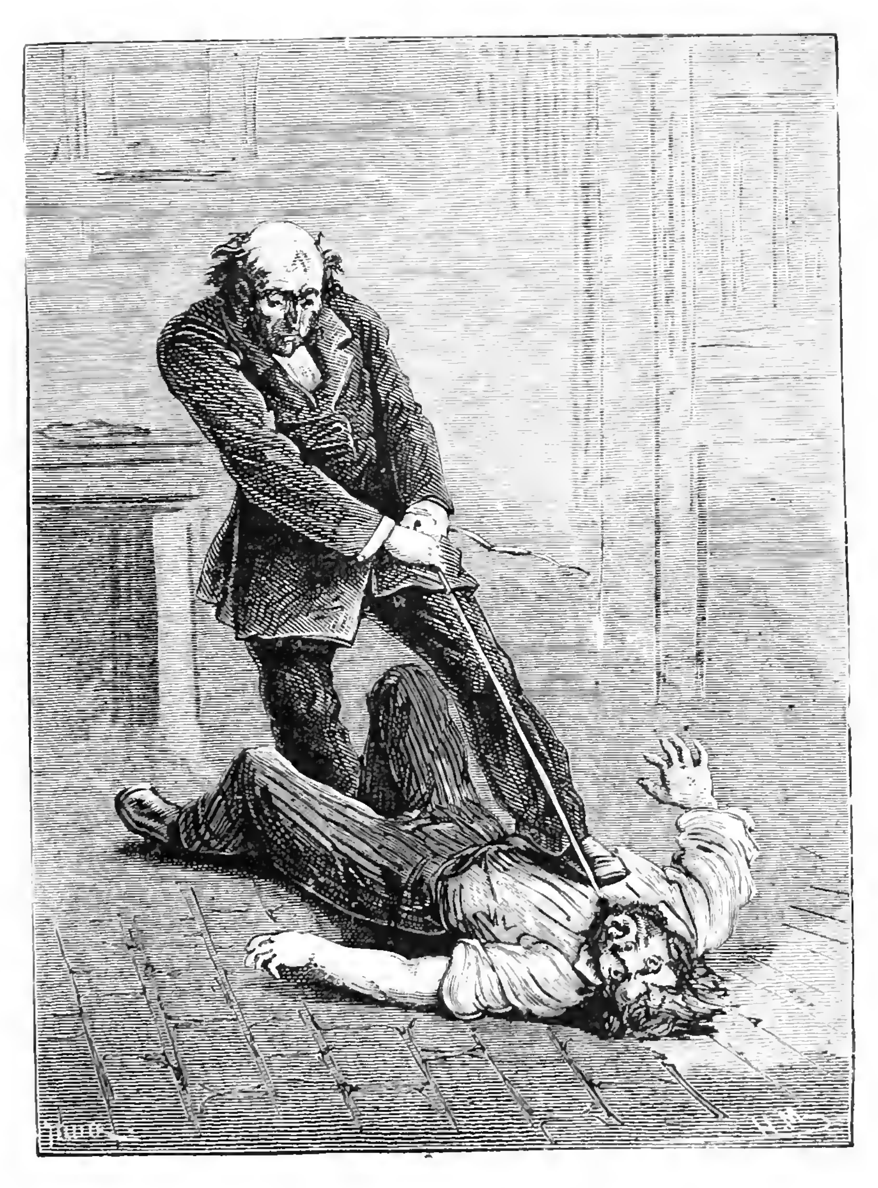
— Voilà ce que je voulais savoir, ajouta-t-elle. Monsieur Ancelin, vous épouserez mademoiselle Edmée.

— Je ne l'espère pas, fit-il tristement.

Comme il allait se retirer, un domestique annonça M. André Pigaud.

Presque aussitôt l'Enfant du Faubourg entra dans le salon.

André n'était plus reconnaissable. Transporté brusquement d'un monde



Blaireau bondissait en arrière, tirant violemment la corde. (Page 300.)

dans un autre, il était devenu, pour ainsi dire, un homme nouveau. C'était plus qu'une résurrection. On aurait pu croire qu'il avait été touché par la baguette d'une fée. La fortune l'avait trouvé prêt à la recevoir comme s'il l'eût attendue ; dans sa nouvelle existence, rien ne l'étonnait ; il ne s'y était peut-être pas habitué encore, mais elle ne semblait avoir rien d'inconnu pour lui.

Il s'était abandonné docilement aux conseils de madame Descharmes, et

c'est à elle, sans doute, autant qu'aux aptitudes de sa nature; qu'il devait sa rapide transformation.

Elle lui avait dit :

— Vous n'aviez que quelques jours d'existence lorsque mon mari vous a trouvé sur une route, vous êtes notre fils! Vous aimez Claire, la fille de Pauline Langlois, Claire sera votre femme!

C'était lui offrir tout sans lui demander aucun sacrifice.

Il pleura aux genoux d'Angèle et lui répondit :

— Je vous aimerai, vous et M. Descharmes, comme j'aurais aimé mon père et ma mère.

Et il fit tout ce qu'elle voulut.

Elle devint son admiration, il la vénérait, elle était son culte.

Vêtu à la dernière mode, les mains admirablement gantées, l'attitude noble, l'œil fier et le front haut, irradié de bonheur, il présentait le type parfait de l'homme du monde.

Il s'avança vers madame Descharmes le sourire sur les lèvres.

La jeune femme lui tendit sa main, sur laquelle il mit un baiser. Il se tourna ensuite vers le peintre, et ils échangèrent un salut amical.

— Maintenant, dit madame Descharmes d'une voix affectueuse, asseyez-vous là, près de moi, André, et dites-nous comment vous avez employé votre journée.

— Oh! c'est toujours la même chose, répondit-il en regardant Albert, comme s'il eût craint de parler devant lui.

Madame Descharmes devina sa pensée.

— M. Ancelin est un ami dévoué, dit-elle.

— C'est vrai, et c'est parce que j'ai pour lui une amitié sincère, une profonde estime; c'est parce qu'il travaille et qu'il produit, que je suis honteux de faire en sa présence l'éloge de mon oisiveté. Mais vous le désirez, c'est un ordre pour moi.

« Je me suis levé à sept heures, à sept heures et demie je suis monté à cheval et j'ai fait au Bois une promenade de deux heures. Après cela, je suis allé à la salle d'armes. A onze heures, j'ai déjeuné au café Anglais. A midi, je suis rentré chez moi.

— Vous n'y êtes pas resté jusqu'à cinq heures?

— Madame Langlois est venue me prendre avec un fiacre et je l'ai accompagnée à Montreuil.

— Où vous avez vu mademoiselle Claire.

— Oui, madame.

— Croiriez-vous, monsieur Ancelin, que madame Langlois ne m'a pas fait une seule visite depuis quinze jours?

— Elle paraît m'avoir également oublié, répondit Albert; elle est encore toute au bonheur d'avoir retrouvé sa fille.

— Pauvre mère! nous ne pouvons pas lui en vouloir.

— Je crois devoir vous dire, madame, que la position nouvelle de M. André lui inspire des craintes au sujet de sa fille.

— En vérité! s'écria madame Descharmes; mais il faut la rassurer.

— Je me suis chargé de ce soin, dit André; elle connaît les intentions de ma chère protectrice, et elle sait que je n'aurais pas voulu accepter vos bienfaits si j'eusse dû renoncer à l'amour de Claire.

— A la bonne heure! Sa fille lui sera-t-elle enfin bientôt rendue?

— Aujourd'hui, Claire a fait espérer à sa mère qu'elle serait libre dans quelques jours.

— Vous êtes passé dans le faubourg; est-ce que vous ne vous y êtes pas arrêté?

— En revenant de Montreuil, j'ai fait une visite à mes bons amis.

— C'est bien, André! Vous ne devez jamais oublier ces braves gens.

— L'ingratitude est une monstruosité, madame; je les aimerai toujours. Je suis allé voir aussi M. le curé de Sainte-Marguerite, qui m'a fait faire ma première communion, et je lui ai remis, au nom de madame Descharmes, mille francs pour les pauvres petits orphelins de sa paroisse.

— Vous auriez pu faire ce don sans parler de moi, André; mais je comprends votre intention et je vous en remercie. Je suis très-satisfaite de l'emploi de votre journée. J'ai fait prendre tantôt ma loge à l'Opéra; pour vous récompenser, ce soir nous irons ensemble entendre les *Huguenots*.

— Vous me gâtez, madame, répondit André qui ne chercha pas à cacher sa joie; j'ai peur de ne pouvoir jamais payer tant de bontés.

— J'ai encore une question à vous faire, reprit madame Descharmes; avez-vous rencontré cette semaine le jeune comte de Presle?

A ce nom, un éclair s'alluma dans le regard d'André.

— Non, madame, répondit-il, et c'est heureux pour lui comme pour moi, car je ne souffrirais pas qu'il prît vis-à-vis de moi ses airs impertinents; d'ailleurs je mets tous mes soins à l'éviter.

— Vous avez raison, André, oui, cela vaut mieux. Quelque raison que vous ayez de détester ce jeune homme, il ne faut pas qu'une querelle éclate entre vous.

Madame Descharmes surprit le regard étonné du peintre.

— Monsieur Ancelin, lui dit-elle, un peu plus tard André vous apprendra dans quelle grave circonstance il s'est trouvé, la première fois, en face de M. Gustave de Presle.

. . . .

La mère Langlois voyait sa fille régulièrement tous les deux jours. Faire le trajet de Paris à Montreuil était sa grande joie. N'importe par quel temps, elle se mettait en route. Elle allait toujours à pied, l'éternel cabas pendu à son bras: c'est seulement lorsqu'elle emmenait André qu'elle s'offrait le luxe d'un fiacre.

Elle n'était pas plus tôt rentrée à Paris, après avoir embrassé Claire, que son cœur tressaillait de bonheur à la pensée que, le surlendemain, elle pourrait l'embrasser encore.

Sa fille lui faisait oublier ses meilleurs amis, même Ancelin, qu'elle continuait à appeler, pourtant, son fils, son bijou. Mais le peintre n'occupait plus dans son cœur que la troisième place ; il y avait maintenant avant lui Claire et André.

Après avoir laissé dans le faubourg André, qui voulait serrer la main au grand Bernard et à quelques autres ouvriers, ses anciens protecteurs, la mère Langlois se fit ramener chez elle.

La concierge la vit passer devant la loge et l'appela.

— Mère Langlois, voilà une lettre pour vous, c'est un commissionnaire qui l'a apportée tantôt. Il a dit que c'était pressé.

La mère Langlois prit la lettre. La suscription était d'une écriture informe.

— Vous ne nous amenez donc pas encore votre demoiselle? reprit la concierge qui aurait voulu bavarder.

—Non, mais vous la verrez bientôt. Bonsoir, je vais voir vite ce qu'on m'écrit.

Une fois dans sa chambre, la mère Langlois tira de son cabas ses lunettes qu'elle plaça sur son nez ; elle se mit devant une fenêtre ouverte et déchira l'enveloppe de la lettre cachetée avec de la mie de pain.

Tant bien que mal, elle parvint à déchiffrer ces mots, dont il nous semble intéressant de conserver l'orthographe :

« Ma chair Poline.

« Tune te souvient sang doute plus de moat ; mai moat jeu ne té pas oublié. Jé aité bien coupable anver toit et jé bien regretté tou sa. Jeu sui bien malade et jeu ne voudré pas mourire avant que tu meil pardonné. Jeu tan supplit vi in me voare. Jeu reiste rue Corbeau, 8. Jé à te dire beaucout de chose qui tintéraisse.

« Ton nanciène amie,

« MARGUERITE GILLOT. »

Le lecteur a déjà reconnu, sans doute, dans cette Marguerite Gillot, la camarade d'autrefois, dont l'amitié avait été si funeste à la jolie ouvrière de la rue Sainte-Anne.

On comprend l'étonnement de la mère Langlois.

Elle fut obligée de relire la lettre plusieurs fois de suite afin bien d'en saisir le sens. Enfin elle y parvint.

— Allons donc! s'écria-t-elle avec un mouvement de tête en arrière qui lui était familier, des choses qui m'intéressent, maintenant que j'ai retrouvé ma fille!... Elle est bonne, vraiment, cette Marguerite... Claire, André, leur mariage, leur bonheur, voilà tout ce qui m'intéresse et m'occupe... En dehors d'eux, Pauline Langlois ne connaît plus rien!

Elle resta un moment silencieuse.

— Pourtant, reprit-elle, la malheureuse m'écrit et m'appelle ; j'irai rue Corbeau. Ah ! Marguerite, tu m'as fait bien du mal, et j'avais juré de ne te revoir jamais!... Oui, elle m'a fait beaucoup de mal... mais je n'y pense plus aujourd'hui. On oublie vite ce qu'on a souffert dès qu'on est heureux. C'est décidé, j'irai la voir, et puisqu'elle me le demande, je lui porterai mon pardon... Si j'étais impitoyable, ma fille m'aimerait moins, peut-être. Oui, oui, il faut avoir de la pitié, même pour son plus cruel ennemi ! Qu'est-ce que je suis donc, moi, à côté du bon Dieu, qui pardonne aux plus grands coupables?

XVI

LA MANSARDE

A huit heures du matin, la mère Langlois, dont le cabas était plus arrondi que jamais, demandait à la concierge de la rue Corbeau de lui indiquer le logement de Marguerite Gillot. Elle monta un escalier étroit, noir et humide, aux marches vermoulues, et arriva sur le palier du cinquième étage où se terminait l'escalier. Elle frappa, une voix grêle répondit : « Entrez. » La mère Langlois tourna une forte clef, qui se trouvait dans la serrure, et ayant ouvert la porte, elle pénétra dans la mansarde.

La misère n'était pas une nouveauté pour la mère Langlois ; elle avait vu des gens malheureux et misérables à tous les degrés ; pourtant elle ne put s'empêcher de frissonner en entrant dans ce taudis ouvert à tous les vents, où l'on devait geler en hiver et rôtir en été.

Une table ronde boiteuse, deux chaises dépaillées, un autre siége qui avait la prétention de ressembler à un fauteuil, une vieille commode percée à jour, un lit de sangle avec un matelas épais comme la main, composaient le mobilier du galetas. Dans un coin gisaient quelques ustensiles de cuisine bosselés, ébréchés, couverts de rouille. A chaque carreau de la fenêtre manquait un morceau de verre qu'on avait remplacé par un chiffon ou un vieux journal. Le papier peint, à quatre sous le rouleau, enfumé, graisseux, moisi par l'humidité, tombait en lambeaux et, de tous côtés, se détachait des murs. Ceux-ci montraient de larges et profondes crevasses au fond desquelles les araignées, les cloportes et autres insectes non moins désagréables se livraient avec enthousiasme à la multiplication de leurs pareils.

Ce n'était pas seulement douloureux à voir, c'était écœurant.

La maîtresse de cet horrible logis geignait, étendue sur la chose qui ressemblait à un fauteuil.

A la vue de la visiteuse, sa physionomie s'anima et ses yeux éteints, brûlés par les longues insomnies, retrouvèrent un peu d'éclat.

— Pauline! c'est Pauline! s'écria-t-elle.

Elle voulut se lever, la mère Langlois l'obligea à rester assise. La malade s'était emparée d'une de ses mains sur laquelle se collaient ses lèvres décolorées. La mère Langlois se sentit remuée jusqu'au fond des entrailles.

— Tu es bien mal ici, dit-elle. Est-ce que tu n'as personne pour te soigner?

— Si, une voisine m'aide à me lever, à me coucher et me fait mes tisanes.

— A la bonne heure; et pour acheter ce qui t'est nécessaire, où as-tu de l'argent?

— Quelques bonnes gens du quartier m'ont prise en pitié, on m'aide. Et puis, continua-t-elle avec un certain embarras, j'ai revu une personne que j'ai connue autrefois; elle m'a laissé une petite somme et m'a promis que je ne manquerais plus de rien si je pouvais me remettre; mais je me sens bien malade...

— Il faut toujours espérer.

— Oui, n'est-ce pas? Il me semble que je vais aller mieux... Ah! Pauline, c'est ta présence qui me produit cet effet-là!

La mère Langlois s'étant assise ouvrit son cabas.

— Tiens, dit-elle en le vidant à moitié, je t'ai apporté une livre de chocolat, du sucre, des confitures, des oranges, des figues et un gâteau.

La malade se mit à pleurer.

— Ah! dit-elle, tu es toujours la même. Pauline, la bonté même... Quand je pense à ce que je t'ai fait, je me trouve bien misérable, va... Ah! ai-je assez regretté ma faute, mon crime!... J'ai pleuré, j'ai souffert cruellement... Dieu est juste, il m'a châtiée comme je le méritais. Regarde-moi, et vois ce que je suis devenue. Regarde autour de toi et vois où je suis tombée!... Mais ce n'était pas assez de me repentir, je voulais te voir pour te demander pardon. Et tu es venue, te voilà, tu as eu pitié de moi. Pauline, Pauline, implora-t-elle en joignant les mains, dis-moi que tu me pardonnes!

— Oui, je te pardonne et je veux oublier; du reste, écoute, je peux te le dire, à toi : de mon malheur d'autrefois sont sorties les satisfactions et les joies les plus pures qu'une femme puisse envier. Mais ce pardon que je t'accorde, et que tu as mérité par de longues souffrances, répète bien dans ton cœur que c'est à mon enfant, à ma fille que tu le dois.

Marguerite se redressa sur son siége.

— Ta fille! s'écria-t-elle avec étonnement; tu as une fille?

— Oui, une fille, belle et pure comme l'ange qui la garde! Ah! tu l'ignorais... Je ne suis pas allée crier sur les toits : Je suis mère! Veux-tu tout savoir? Eh bien, Marguerite, ma fille est le fruit de ta trahison!

La malheureuse poussa un gémissement et cacha sa figure dans ses mains.

— Je ne te fais pas de reproche, reprit la mère Langlois; il n'y en a plus à

faire après le pardon. Et puis, je te l'ai dit : du mal est sorti le bien, du crime la vertu, et d'un misérable est née la meilleure et la plus charmante créature de Dieu.

— Oh! oui, un misérable, murmura la malade.

— Va, continua la mère Langlois, pour cet horrible passé je suis aujourd'hui pleine d'indulgence. Après m'avoir affreusement éprouvée, le ciel me récompense.

— Est-ce que tu l'as vu? demanda Marguerite

— Qui?

— Auguste.

— Lui!... jamais!... Est-ce qu'il vit encore?

— Oui.

— Le père de mon enfant existe! s'écria la mère Langlois en bondissant sur ses jambes.

Puis, les bras tendus, elle ajouta avec une expression de joie indicible :

— Mon Dieu, je vous remercie!

Revenant à Marguerite, elle reprit :

— Tu sais où il est, tu vas me le dire.

— Je sais qu'il est à Paris, mais je ne connais pas son adresse.

— Et son nom, le sais-tu?

— Oui, je l'ai appris depuis; il se nomme Auguste Blaireau.

— A-t-il une femme, des enfants?

— Non, il est resté garçon.

— Ah! c'est trop de bonheur à la fois! exclama la mère Langlois.

— Quelle est donc ton intention? demanda Marguerite, qui ne comprenait rien à l'agitation de son ancienne amie.

— Comment, tu ne devines pas?... Je veux qu'il m'épouse, entends-tu! Je veux qu'il m'épouse pour légitimer son enfant et lui donner un nom.

— Il ne le fera pas, dit la malade en secouant la tête.

— Il ne le fera pas, dis-tu? Mais alors, avec mes ongles, je lui arracherai les yeux.

— M. Blaireau a réussi, il a peut-être un million de fortune.

— Eh! cela m'est bien égal, son million! En aurait-il dix ou serait-il gueux à porter une hotte et un crochet, que ce serait la même chose : ce n'est pas pour lui et encore moins pour moi que je veux être sa femme; c'est pour ma fille. Mais ce n'est pas tout, Paris est grand, ne peux-tu pas m'aider à le trouver?

— Moi, non, mais Pierre te renseignera sans doute.

— Pierre, Pierre Gargasse?

— Oui.

— Il t'est donc resté fidèle?

— Oh! fidèle... soupira Marguerite avec un sourire navrant. C'est de lui

que je te parlais tout à l'heure. Il y a un mois, il s'est souvenu de moi, après plus de quinze ans; il a pu découvrir mon adresse, je ne sais comment, et il est venu me voir. Il n'a pas réussi, lui, comme son ami Blaireau; mais il lui a rendu, paraît-il, de grands services, et M. Blaireau doit lui donner trente mille francs, une fortune... Avec cela, il veut se retirer à la campagne et m'emmener avec lui... J'irai, si je peux me guérir ou si je ne suis pas morte!

— Puisque tu vas être heureuse, ce n'est pas le moment de mourir, dit la mère Langlois. Mais tu as raison, Pierre Gargasse me donnera tous les renseignements désirables sur M. Blaireau dont il est resté l'ami.

— Oh! pour ça, j'en suis sûre; Pierre sait bien des choses, et s'il veut parler...

— Sois tranquille, je me charge de lui délier la langue; mais pour cela, il faut que je le voie. Où est-il?

— Il ne demeure pas à Paris.

— Dis-moi toujours où il est.

— Est-ce que tu veux y aller?

— Aujourd'hui, tout de suite; je ne remets jamais au lendemain les affaires sérieuses.

— C'est un peu loin, il demeure à Sèvres dans une maison qu'il habite seul, près de la route de Versailles. La maison n'a pas de numéro, elle est au milieu des champs; du reste, Pierre a écrit sur un morceau de papier toutes les indications. Le papier est là sur la cheminée, dans la petite tasse; tu peux le prendre.

La mère Langlois était debout, son cabas au bras. Elle prit le papier de Gargasse, qu'elle remplaça sans rien dire par une pièce de vingt francs.

— Au revoir, Marguerite! dit-elle en se dirigeant vers la porte, soigne-toi bien; il faut que tu te guérisses; je reviendrai te voir.

— Oh! oui, répondit la malade; embrasse ta fille en pensant à moi, ça fera peut-être plaisir au bon Dieu... Tous les jours je prierai pour elle et pour toi.

XVII

VISITE A GARGASSE

La mère Langlois ne perdit pas une minute. A onze heures et demie, elle frappait à la porte de la maison isolée. Trouvant qu'on ne lui ouvrait pas assez vite, elle ramassa un caillou et s'en servit pour frapper plus fort.

Au bout d'un instant, elle entendit un bruit de pas, et presque aussitôt une grosse voix enrouée demanda :

— Qui est là?

— Je viens vous donner des nouvelles de Marguerite, répondit-elle.



La mère Langlois marcha dans l'eau jusqu'au-dessus des genoux pour secourir Gargasse. (Page 304.)

Le nom de son ancienne maîtresse parut à Gargasse un mot de passe suffisant. Il ouvrit la porte. Cependant, quand il se trouva en face de la visiteuse, il recula en la regardant avec défiance.

— Ah çà! on dirait que je vous fais peur, dit la mère Langlois.

Et elle se mit à rire.

Gargasse n'en conserva pas moins son visage sombre.

— Donc, dit-il, vous connaissez Marguerite?

— Et vous aussi, monsieur Pierre Gargasse! Voyons, regardez-moi bien est-ce que vous ne me reconnaissez pas?... Je suis Pauline Langlois.

— Pauline Langlois! fit Gargasse; c'est vous, vous?...

— A la bonne heure, le souvenir vous revient.

— Soit, mais que me voulez-vous?

— Monsieur Pierre, je suis venue à Sèvres exprès pour vous voir et causer avec vous. Vous n'avez pas oublié, je pense, certaine nuit passée à Saint-Germain?

Gargasse resta interdit.

— Eh bien! continua-t-elle, je viens vous demander des nouvelles de votre ami M. Auguste, ou, si vous aimez mieux, de M. Blaireau.

Gargasse jeta du côté de la porte un regard craintif.

— Pas ici, dit-il; venez, suivez-moi.

Il l'emmena dans sa chambre. Là il reprit toute son assurance.

— Voyons, fit-il, je ne comprends pas bien ce que vous voulez, expliquez vous.

— Il est pourtant bien naturel que je m'intéresse à M. Blaireau.

Gargasse eut un sourire équivoque.

— Nous allons causer de lui, reprit la mère Langlois; vous me direz comment il va, ce qu'il fait.

— Je n'en sais rien, répondit-il brusquement.

— Vous êtes discret, monsieur Pierre; mais vous ne me refuserez pas de me donner son adresse.

— L'adresse de Blaireau! Pourquoi faire?

— Pour aller le voir.

— C'est vous qui voulez aller voir Blaireau?

— Moi! Cela vous étonne?

Gargasse haussa les épaules.

— Vous ferez mieux de rester tranquille chez vous, reprit-il. D'abord il ne vous recevrait pas, et s'il vous recevait il ne vous reconnaîtrait pas ou ne voudrait pas vous reconnaître.

— Dites-moi toujours où il demeure, le reste est mon affaire.

Gargasse attacha sur Pauline son regard soupçonneux.

— Non, répondit-il d'une voix sourde, je ne vous dirai rien. Vous avez eu tort de venir ici... Marguerite a bavardé, il y a un coup monté, que vous a-t-elle dit? Que Blaireau est riche? Vous voulez lui demander de l'argent? Inutile. Il est avare, il garde son or, il ne vous donnera pas un sou.

— Eh! je me moque pas mal de son or! s'écria la mère Langlois. Je n'ai besoin, pour vivre, ni de lui, ni de personne. A force de travail, je me suis amassé des petites rentes.

— Alors, pourquoi voulez-vous voir Blaireau?

— A quoi bon vous le dire, puisque vous ne faites rien pour moi? J'étais venue vers vous pleine de confiance, monsieur Pierre; d'après ce que m'a dit la pauvre Marguerite, je croyais que vous aviez encore quelque chose là, dans le cœur.

— Je vous répète qu'il n'y a rien à faire avec Blaireau. Ah! on voit bien que vous ne le connaissez pas... Moi-même, entendez-vous, moi qui suis son ami, qui lui ai rendu des services, j'ai peur de lui! C'est un homme terrible! Il a réussi à tout, lui, et moi à rien. Il est devenu riche, immensément riche, et moi je suis resté misérable. J'ai fait pour lui beaucoup, et il croit que je suis assez heureux de m'être dévoué. Pourtant il m'a promis trente mille francs, Marguerite a dû vous le dire; eh bien! je ne suis pas certain qu'il me les donnera. Ah! je l'ai bien gagnée, cette somme, qui m'assurerait le repos et peut-être me donnerait l'oubli!

— Pierre, répliqua la mère Langlois, si vous voulez être avec moi, si vous voulez me servir, je vous promets, je vous jure que Blaireau vous donnera les trente mille francs.

— Encore une fois, je vous dis que vous ne le connaissez pas; vous n'avez rien à espérer de lui. Moi seul, parce que je connais sa vie, tous ses secrets...

A ce moment deux coups retentirent à la porte du jardin. L'émotion fit pâlir Gargasse.

— C'est lui, dit-il; je l'attends, il doit m'apporter la somme... Vite, vite, entrez dans ce cabinet noir, la cloison est mince; là, vous pourrez entendre; si vous voulez voir, vous regarderez à travers la vitre de ce vasistas. Ne bougez pas, ne dites pas un mot. Quand j'aurai l'argent en poche, je sortirai de la chambre en disant : « Merci, Blaireau. » Ce sera le moment de vous montrer. Alors vous serez seule avec lui et vous ferez ce que vous voudrez.

Le cœur de la mère Langlois battait à se rompre. Gargasse la poussa dans le cabinet et s'élança hors de la chambre.

La voix de Blaireau, qu'elle reconnut, annonça à la mère Langlois que le père de sa fille était près d'elle. Son émotion augmenta encore. Toutefois elle s'approcha du vasistas et son visage se colla au carreau. Elle regarda. Elle vit Blaireau presque de face. Malgré le temps écoulé, les ravages causés par les années et les passions, elle n'eut pas de peine à reconnaître sa figure, car la laideur étrange de cet homme n'était jamais sortie de sa mémoire.

Il avait toujours sa mine de fouine à la recherche d'une proie, le même sourire railleur, qui semblait stéréotypé sur ses lèvres; son regard sillonné de lueurs fauves lui fit éprouver un malaise qu'elle ne put définir. Les deux hommes causaient. Elle écouta, tout en regardant.

— Je t'avais promis de venir aujourd'hui, dit Blaireau; tu vois que je suis de parole.

— Aussi je t'attendais. Est-ce que tu m'apportes...

— Ta maison de campagne? Oui, je l'ai dans ma poche. Que d'argent! Il m'a fallu ces trois jours pour me le procurer. Mais pour un ami comme toi, si fidèle, si dévoué, que ne ferais-je pas?

— Blaireau, je crois que tu plaisantes.

— Par exemple! jamais je n'ai été aussi sérieux.

— C'est possible, mais je te trouve un air singulier.

— Allons donc; c'est l'attente des billets de banque qui fait papilloter tes yeux.

Il tira de sa poche son portefeuille remarquable par son embonpoint.

— A propos, reprit-il en riant, es-tu allé porter une couronne d'immortelles sur la tombe de la folle?

— Es-tu bête! fit Gargasse qui tressaillit.

— Dame! répliqua Blaireau ironiquement, tu dois avoir le culte des morts.

En parlant, il avait ouvert le portefeuille où il prit un paquet de billets de banque.

Gargasse écarquilla les yeux et tendit la main.

— Tiens, compte, dit Blaireau en jetant le paquet sur la table.

— Oh! cher ami, excellent Blaireau! murmura Gargasse palpitant d'aise.

Il se pencha sur la table et, d'une main frémissante, il commença à compter :

— Un, deux, trois, quatre, cinq...

Pendant ce temps, Blaireau, placé derrière Gargasse, avait tiré vivement de dessous son paletot un fort cordon de soie terminé par un nœud coulant tout préparé.

Au moment où Gargasse disait : Six, Blaireau, par un mouvement rapide et adroit, lui jeta le nœud coulant autour du cou et serra de toutes ses forces.

Gargasse se dressa comme un bloc en poussant un cri rauque, épouvantable. En même temps, Blaireau bondissait en arrière, tirant violemment la corde. La victime chancela, ses bras battirent l'air et, suivant l'impulsion imprimée à la corde, le malheureux tomba à la renverse en faisant entendre un râle d'agonie. Sa tête rebondit sur le parquet.

Tenant toujours la corde tendue, Blaireau lui mit un pied sur la poitrine afin de serrer plus fort. Le scélérat suait à grosses gouttes, sa bouche grimaçait, ses yeux s'étaient injectés de sang, il était hideux!

Pendant dix minutes il s'acharna sur sa victime qui, par bonds et soubresauts, se tordait au milieu de la chambre dans d'horribles convulsions. Enfin le malheureux se roidit et resta immobile sur le parquet, les poings crispés, les yeux démesurément ouverts, la face violacée et la bouche ouverte, pleine d'une écume jaunâtre.

Blaireau se jeta sur la table, ramassa avidement ses billets de banque, les palpa avec une sorte de volupté et les fit rentrer précipitamment dans sa poche. Un sourire atroce avait creusé le rictus de ses lèvres.

— En voilà toujours un qui ne me gênera plus, murmura-t-il en contemplant d'un œil féroce et sans même tressaillir son ancien ami étendu à ses pieds.

La mère Langlois avait tout vu. Elle avait voulu crier et s'élancer au secours de Gargasse; mais, saisie d'épouvante et d'horreur, les cheveux hérissés sur sa tête, aucun son n'avait pu sortir de sa gorge serrée et elle était restée clouée au parquet, sans mouvement, comme pétrifiée, la bouche béante et les yeux hagards, voyant comme à travers un voile sanglant.

Tout à coup ses oreilles bourdonnèrent, il lui sembla que le plancher s'enfonçait sous ses pieds, la respiration lui manqua; elle essaya de s'accrocher au mur, impossible : ses ongles rayèrent le plâtre et elle s'affaissa comme une masse.

Au même moment, Blaireau ouvrait la porte de la chambre; il n'entendit pas le bruit de la chute. Du reste, se croyant bien seul dans la maison isolée, il était sans crainte, et, froidement, ne songeait qu'à achever son œuvre.

Il revint vers le corps, le saisit d'une main par le bras, de l'autre par les cheveux, et le traîna hors de la chambre et ensuite dans l'escalier. Une poignée de cheveux lui resta dans la main, il la jeta avec colère en vomissant un blasphème effroyable. Le hideux scélérat ressaisit la tête qui s'était meurtrie en heurtant la rampe de fer de l'escalier, et continua à traîner sa victime.

Cependant, au bout de quelques minutes, la mère Langlois revint à elle. D'abord elle regarda autour d'elle avec étonnement, puis elle se souvint de l'épouvantable drame qui venait de se passer sous ses yeux. Alors un frisson glacial pénétra jusqu'à la moelle de ses os. Elle prêta l'oreille et n'entendit rien. Après plusieurs efforts, elle parvint à se lever et à se tenir sur ses jambes. Secouée par un tremblement nerveux, elle s'approcha du vasistas; ses yeux plongèrent dans la chambre. Il n'y avait plus personne.

Où était Blaireau? Qu'avait-il fait de Gargasse étranglé?

La mère Langlois n'osa point sortir encore. On comprend qu'elle avait peur.

— S'il me trouvait ici, se dit-elle, le monstre me tuerait aussi comme il a tué Pierre!

Le cabinet avait une fenêtre, dont les persiennes étaient fermées; elle s'en approcha et l'ouvrit doucement. Entre les deux persiennes, mal jointes, il y avait un espace suffisant pour permettre de voir au dehors. La mère Langlois regarda : sa vue embrassait une partie du jardin, derrière la maison, et pouvait s'étendre jusqu'à la hauteur du plateau de Bellevue.

Soudain, tout son sang reflua vers son cœur. Blaireau venait d'apparaître dans le jardin armé d'une pelle et d'une pioche.

— Le brigand va creuser un trou pour enterrer le cadavre, pensa-t-elle.

Blaireau, s'étant arrêté à un endroit que rien ne semblait désigner particulièrement, se mit en devoir de remuer la terre, dont il enleva la croûte gazonnée

par larges plaques. Il creusa ensuite. A un pied de profondeur, il découvrit une pierre, sorte de dalle carrée, qu'il enleva à l'aide de la pioche. Cela fait, il se mit à genoux, se courba, et son bras s'enfonça dans le trou qu'il venait de creuser.

La mère Langlois ne put deviner ce qu'il venait de faire. Elle le vit se relever, replacer la pierre et, successivement, par pelletées, toute la terre enlevée. La place avait repris son premier aspect. Blaireau s'éloigna et, bientôt, la mère Langlois ne le vit plus; mais elle entendait encore crier sous ses pieds le gravier des allées du jardin. Enfin ce bruit cessa : un silence complet régna autour d'elle.

Mais Blaireau pouvait être dans la maison au rez-de-chaussée. Sortir du cabinet était toujours dangereux. La mère Langlois le sentait et, tremblant d'être découverte, elle restait devant la fenêtre, sans oser marcher. Elle regardait au dehors et ses yeux erraient tantôt dans le jardin tantôt sur le flanc du coteau. Un quart d'heure s'écoula. Tout à coup son regard rencontra un homme qui gravissait le coteau par un sentier à travers champs. Elle reconnut Blaireau.

— Après son forfait, le misérable s'en retourne à Paris, pensa la mère Langlois.

Elle sentit sa poitrine débarrassée d'un poids énorme; elle remplit d'air ses poumons par de fortes aspirations et poussa un long soupir de soulagement.

Sa première idée fut de se sauver à toutes jambes, sans tourner la tête en arrière.

Elle s'élança hors du cabinet. Au bas de l'escalier, elle s'arrêta. Elle venait de se faire cette question :

— Où est le cadavre?

La mère Langlois eut un mouvement énergique de la tête et des épaules et remonta l'escalier. Elle parcourut rapidement toutes les pièces du premier et du second étage. Ne découvrant rien, elle redescendit. Dans le corridor, elle vit à ses pieds une touffe de cheveux grisonnants, les cheveux de Pierre Gargasse arrachés par la main brutale de l'assassin.

Par un sentiment pieux, elle les recueillit et les enveloppa précieusement dans un morceau de journal. En même temps, deux grosses larmes tremblaient au bord de ses paupières.

— Ce sera pour Marguerite un souvenir de l'homme qu'elle a aimé, se dit-elle.

En ramassant les cheveux, elle avait remarqué que la poussière qui recouvrait le carrelage du corridor avait été inégalement balayée. Elle comprit que le corps de Gargasse était passé là. Avec une grande sûreté de jugement, elle devina que Blaireau avait traîné le cadavre par les cheveux. Elle suivit la trace et arriva à l'entrée de l'escalier du sous-sol. Il n'y avait plus à en douter, c'est dans une cave que Blaireau avait jeté le corps de Gargasse.

Elle tira de son cabas une bougie filée, ce qu'on appelle communément rat-de-cave, et, l'ayant allumée, elle descendit hardiment. Les portes des caveaux étant ouvertes, elle put se livrer facilement à ses perquisitions. Cependant elle en rencontra une qui était fermée. Celle-ci avait une serrure, et, pour l'ouvrir il fallait la clef.

La mère Langlois faisait cette réflexion lorsqu'il lui sembla entendre un gémissement. Elle tressaillit et tendit l'oreille.

— Non, je me suis trompée, murmura-t-elle, c'est le vent qui souffle dans quelque soupirail.

Tout à coup elle sentit ses pieds humides et s'aperçut qu'elle piétinait dans une flaque d'eau.

— Qu'est-ce que cela signifie? se demanda-t-elle ; est-ce que..

Elle n'acheva pas : une plainte plus distincte, cette fois, une sorte de râlement venait de sortir du caveau que connaissent nos lecteurs. Elle se redressa palpitante, et tout son corps se couvrit de la peau de poule.

Elle heurta violemment à la porte du caveau qui rendit un bruit sourd, mais ne bougea pas. Alors elle cria :

— Gargasse, Pierre Gargasse, est-ce vous?

Le malheureux, car c'était bien lui, répondit par une sorte de hurlement.

La mère Langlois essaya encore d'ébranler la porte; mais, comme nous l'avons dit déjà, elle était solide.

— Au secours, au secours! cria Gargasse, sauvez-moi!... L'eau monte, l'eau monte!

L'eau montait, en effet; la mère Langlois sentit qu'elle en avait plus haut que les chevilles.

Gargasse continuait à pousser des cris rauques, désespérés.

La mère Langlois ne se troubla point, elle regarda encore la porte du caveau, regagna l'escalier en colimaçon et le grimpa rapidement.

— C'est Dieu qui a voulu que je descende dans cette cave ; il me laissera le temps de le sauver! s'écria-t-elle avec un geste superbe d'énergie et d'audace.

En enfermant Gargasse dans le caveau, Blaireau s'était peut-être aperçu que sa victime respirait encore. Dans ce cas, il ne crut pas devoir se donner la peine de l'achever. Il avait l'intention d'inonder le sous-sol, et c'est ce travail mystérieux que Pauline Langlois lui avait vu faire.

Dans le jardin, il y avait un vaste réservoir d'eau dont le trop-plein était jeté hors de la propriété par un tuyau de drainage. Un autre conduit prenait l'eau à la base du réservoir, mais elle était subitement arrêtée par un robinet fermé, à l'endroit où Blaireau avait creusé. Le robinet ouvert, l'eau se précipitait avec une grande puissance vers le puits dont nous avons parlé ; elle montait rapidement jusqu'à l'ouverture servant de fenêtre ou plutôt de bouche d'air au

caveau : alors celui-ci, et bientôt tout le sous-sol étaient inondés; en moins de deux heures, l'eau pouvait atteindre les voûtes.

Voilà ce qu'avait fait Blaireau après l'effroyable drame de la chambre et avant de reprendre le chemin de Paris.

Gargasse, qui avait échappé pour ainsi dire miraculeusement à la mort par strangulation, était donc menacé d'une autre asphyxie non moins horrible. Si Blaireau l'eût laissé dans le caveau la face contre terre, il eût été complétement étouffé avant d'avoir repris connaissance. Heureusement, il se trouva sur le dos et la tête un peu plus élevée que le reste du corps. L'eau arrivait déjà à sa bouche et à ses yeux, lorsque l'impression produite par son contact le rappela à la vie.

Il se souleva avec peine et parvint à se mettre sur ses genoux. Peu à peu, la mémoire lui revenant, ce qui se passa en lui fut horrible. Il reconnut le caveau, il savait le secret du réservoir, il ne crut pas qu'un secours pouvait lui être envoyé par Dieu. Dieu! le malheureux n'y croyait pas... Il voyait se dresser devant lui, livide et sans yeux, le spectre décharné et terrifiant de la mort violente.

Pourtant l'instinct de la conservation dompta son épouvante; il se mit à crier et à appeler au secours. C'est alors que la mère Langlois l'avait entendu.

L'eau montait avec une effroyable rapidité. Il fut forcé de se lever, et comme la voûte était basse, il dut s'arquer en s'appuyant au mur, afin de se tenir sur ses jambes. Mais il était d'une faiblesse extrême, et il sentait venir le moment où, à bout de forces, il disparaîtrait tout entier sous l'eau.

La mère Langlois ne perdit pas une minute. Dans une espèce de cellier, autrefois une salle de bain, elle trouva la pioche dont Blaireau venait de se servir. Elle cacha son cabas sous un amas de branchages et revint dans le sous-sol. Pour arriver au caveau où Gargasse courait un si grand danger, elle marcha dans l'eau jusqu'au-dessus des genoux.

Elle trouva le moyen d'attacher sa bougie au mur, et elle attaqua la porte et la serrure. Cette dernière, frappée à coups redoublés, se détacha peu à peu du bois et finit par tomber. La porte, qui s'ouvrait au dehors, ne pouvant plus résister, fut jetée violemment contre le mur par la masse d'eau qu'elle retenait et qui se précipita dans le passage souterrain avec un grondement de colère.

La mère Langlois faillit être renversée par le choc, mais elle eut le temps de se blottir contre le mur.

Moins heureux que celle qui venait de le sauver, Gargasse ne put se tenir en équilibre; la force du courant détacha ses pieds du sol, il tomba en jetant un cri d'appel désespéré; il se débattit un instant, croyant pouvoir lutter, mais l'eau l'entraîna et le jeta hors du caveau.

La mère Langlois l'arrêta au passage. Avec son aide, le malheureux parvint à se remettre sur ses pieds. Alors, avec beaucoup de précautions, pour ne pas être culbutés, et en marchant tout près du mur, qui offrait un point d'appui, ils parvinrent à gagner l'escalier, lui s'accrochant à elle.



Entre les bras de Blaireau, fortement serrée, Claire avait des soubresauts convulsifs. (Page 312.)

Pierre Gargasse était sauvé.

Faible, brisé, meurtri, la mère Langlois dut encore lui donner l'aide de ses robustes épaules pour monter au rez-de-chaussée et ensuite au premier. Quand il fut débarrassé de ses effets dégouttants d'eau, elle l'obligea à se mettre au lit, car tout son corps grelottait.

En même temps, elle allumait un grand feu dans la cheminée, au moyen duquel elle pouvait faire sécher son vêtement à elle, qui était trempé jusqu'au-

dessus des reins. Le paquet de hardes, apporté par Blaireau quelques jours auparavant, et qu'elle trouva dans un coin, lui permit de quitter momentanément sa robe et ses jupons mouillés. Ensuite, elle songea de nouveau à Gargasse.

Le pauvre diable ne pouvait rien dire, il n'avait pas la force de parler; mais son regard étincelant de gratitude suivait partout la mère Langlois et ne perdait pas un de ses mouvements. A un moment, son émotion fut tellement forte, qu'il se mit à pleurer. Oui, il pleura, lui, Pierre Gargasse, le complice de Blaireau, l'ancien forçat!... Depuis son enfance, cela ne lui était probablement jamais arrivé.

Mais, chose étrange, en même temps qu'il pleurait, il y avait de la colère dans ses yeux, et son visage prenait une expression de cruauté sauvage. Évidemment, deux sentiments contraires s'agitaient en lui. A côté de sa reconnaissance pour cette brave femme qui venait de l'arracher à une mort certaine, s'élevait dans son cœur une rage sourde contre son ancien ami, devenu son assassin, et déjà il songeait à lui demander un compte terrible.

Un grand bol de vin chaud bien sucré, que la mère Langlois lui fit prendre, commença à le réchauffer et lui procura beaucoup de soulagement. Peu à peu, la paralysie de la langue cessa, la parole lui revint. Les premiers mots qu'il prononça furent un remerciement adressé à Pauline.

— C'est bon, répondit-elle simplement, j'ai fait ce que j'ai dû.

— Oh! ma vie ne vaut pas grand'chose, reprit-il, la mort d'un gredin de mon espèce n'aurait pas été une perte; mais puisque je suis encore vivant, je pourrai peut-être faire quelque chose pour vous, d'abord, et aussi pour d'autres personnes. Quand je pense à l'emploi que j'ai fait de ma vie, je suis effrayé et je n'ose plus regarder en arrière. Est-ce cela qu'on appelle le remords? Je n'étais pas né avec des instincts mauvais; mais j'ai rencontré Blaireau un jour, c'est le génie du mal; il a pesé sur ma volonté, il m'a entraîné, m'a associé à ses infamies et je suis devenu ce que je suis : un misérable!... Je n'ai jamais assassiné, moi; mais j'ai commis d'autres crimes, toujours conduit par la main de Blaireau... Voulez-vous savoir la vérité? Eh bien, j'ai été au bagne, je suis un forçat libéré!

La mère Langlois tressaillit et le regarda avec une sorte d'effroi.

— Quand, jeune, on perd le goût du travail, continua-t-il, comme on veut se procurer des plaisirs à tout prix, on fait argent de toutes les manières, et, peu à peu, l'on devient voleur, et cela dure jusqu'au jour où un agent de police vous empoigne au collet et vous ouvre la porte d'une prison. C'est mon histoire. Il ne me manque plus que d'être un assassin. Assassin! poursuivit-il d'une voix rauque, une flamme sinistre dans le regard, je le deviendrai, je le sens; Blaireau aura mon premier coup de couteau, oui, oui, je le tuerai comme un chien enragé, j'ai soif de son sang!...

La mère Langlois frissonna d'horreur.

— Je sais bien des choses, reprit-il; je connais une partie des secrets de Blaireau; je le gênais, il a voulu se débarrasser de moi, cela se comprend... Il m'a manqué, tant pis pour lui... Moi je ne le manquerai pas!... Il pouvait acheter mon silence; pour cela, qu'est-ce que je lui demandais? Trente mille francs, une misère pour lui, la fortune pour moi... Il a trouvé que c'était trop cher; il a préféré user de la corde que vous m'avez enlevée du cou tout à l'heure... Ah! ah! ah! fit-il avec un rire nerveux, il ne se doute guère de ce qui l'attend!...

« Ce que je sais, je vous le dirai; on ne sait pas ce qui peut arriver; si je ne réussissais pas à me venger, c'est par vous qu'il recevrait son châtiment, car vous devez le haïr, le lâche?

— Non, pensait la mère Langlois, rien de ce que j'éprouve en moi ne ressemble à la haine.

Gargasse continua :

— Surtout, ne soyez pas comme moi : j'ai été un véritable imbécile; je me suis laissé jouer, il a voulu m'étrangler, me noyer; sans vous, à l'heure qu'il est, je n'existerais plus... Défiez-vous de lui, Blaireau est une bête venimeuse, ses morsures tuent. Quand vous connaîtrez sa vie, quand vous saurez ses secrets, il sera en votre puissance; si vous savez vous y prendre, il vous donnera tout l'argent que vous voudrez...

La mère Langlois eut un geste de répulsion.

Gargasse ne comprit pas, il poursuivit :

— Tout l'argent que vous voudrez, car ce qu'il aime plus encore que son or, c'est sa vie, c'est sa liberté, et vous pourrez l'envoyer où il m'a conduit, moi, aux galères! Oui, vous ferez ce que je n'ai pas osé faire; vous n'avez pas peur de la justice, vous, car vous êtes une brave et honnête femme, je le lis dans vos yeux. J'ai eu peur, moi, parce que je suis un forçat en rupture de ban... Eh bien, oui, continua-t-il d'un ton farouche, j'ai peur, peur du cachot, des geôliers et des gardes-chiourme!...

Il resta un instant silencieux, l'œil sombre, le front courbé. Puis il reprit :

— Et, pourtant, je suis à peu près sûr qu'on a perdu ma trace, qu'on ne me cherche plus. Depuis un mois, je suis allé à Paris souvent; je voulais savoir ce qu'était devenue Marguerite, la seule femme au monde qui ait été bonne pour moi et qui m'aime encore, malgré ce que je lui ai fait souffrir... Le hasard m'a servi, et je l'ai retrouvée.

« La première fois que j'ai eu la hardiesse de m'aventurer dans les rues de la grande ville, c'était la nuit, pour qu'on ne pût me reconnaître; un autre jour, j'y suis allé de jour, mais par une pluie battante, pensant bien que je n'avais rien à craindre... Ensuite je suis devenu plus audacieux : j'ai traversé Paris en plein soleil; j'ai même fumé un cigare sur le boulevard des Italiens. Ah! comme cela m'a semblé bon, à moi, un bandit souillé de fange, de me retrouver, pour un instant, au milieu des honnêtes gens!... Je ne me cachais pas, allez; je levais

haut la tête; je crois même que j'étais fier... Drôle de fierté, n'est-ce pas? Que voulez-vous, c'est comme ça!

« De plus grands scélérats que moi ont aussi leur orgueil... Moi, j'étais content, j'étais fier, parce que, en passant, j'avais presque touché des agents de police qui ne m'avaient pas reconnu. Et je ne me suis pas trompé, c'étaient bien des hommes de la police : quand pendant des années on a eu affaire à eux, on les flaire de loin, on les reconnaît dans la foule entre mille.

« Donc j'avais lieu d'être rassuré, mais pas complétement. D'ailleurs je ne pouvais rien sur Blaireau; il ne m'était pas possible de lui nuire sans me perdre moi-même. Je ne pouvais faire qu'une chose : le tuer... je ne l'ai pas fait; voilà pourquoi je suis un trembleur et un imbécile!...

— Non, répliqua la mère Langlois, vous n'avez pas commis ce crime odieux, parce qu'il reste en vous quelque chose de bon, et vous ne toucherez pas à Blaireau, d'abord parce que je vous le défends, et ensuite parce que vous n'avez pas le droit de vous venger vous-même. Au-dessus de vous, Pierre Gargasse, il y a la justice des hommes et, au-dessus de celle-ci, la justice de Dieu! Blaireau sera puni, n'en doutez pas. Quant à vous, Pierre, pensez à Marguerite, dont vous avez brisé la vie, et tâchez d'arriver au repentir sincère afin de mériter l'indulgence des hommes, le pardon du ciel.

Gargasse grommela quelques paroles inintelligibles et baissa la tête.

Deux heures plus tard, la mère Langlois et Pierre Gargasse prenaient une voiture de louage au pont de Sèvres pour les conduire à Paris. Le soir même, Gargasse était installé rue Chaptal dans une chambre meublée. Pauline envoyait aussi, près de Marguerite, pour lui donner les soins que réclamait son état, une femme en qui elle avait une entière confiance.

XVIII

UNE PARTIE DE BÉSIGUE

L'Espagnol que Blaireau se plaisait à appeler señor Antonio, par dérision sans doute, était un Aragonnais que la misère avait jeté en France. Venu à Paris, Blaireau, toujours à la recherche d'hommes sans aveu ou déclassés, disposés à devenir des coquins fieffés, le rencontra, le prit à sa solde et, pendant deux ans, Antonio fut un de ses mercenaires. Un jour, dans un accès de jalousie, l'Espagnol tua d'un coup de couteau une jeune et jolie ouvrière qui ne voulait pas accepter ses hommages.

Blaireau, qui n'aimait pas que ses employés tombassent entre les mains de la

justice, trouva le moyen de mettre celui-ci à l'abri des poursuites, et plus tard, après un séjour de deux années à Rome, Antonio, revenu à Paris, était entré chez le docteur Morand. Chose singulière, sa conduite était exemplaire, ce qui lui avait acquis l'estime des maîtres, et la confiance et l'amitié du personnel de l'établissement.

Le mercredi, il reçut le petit paquet que lui avait annoncé Blaireau, et en même temps des instructions précises sur ce qu'il avait à faire.

Le lendemain soir, vers quatre heures, M. et madame Morand partirent pour Paris. A cinq heures, comme toujours, on servit le dîner des pensionnaires. A six heures et demie, les domestiques dînèrent tous ensemble, à l'exception de Claire qui, d'ailleurs, n'était plus considérée comme telle et prenait tous ses repas dans sa chambre en compagnie de Léontine Landais.

A huit heures, au moment où la concierge se disposait à fermer à clef la grille intérieure qui sépare la maison des aliénés des appartements privés du docteur, Antonio entra dans la loge.

— Je ne suis pas de service ce soir, dit-il, et je viens causer avec vous, si ça ne vous gêne pas.

— Du tout, répondit le mari.

— En même temps, nous pourrons vider une vieille bouteille.

— Ma foi! tout de même.

— C'est mon tour de payer, fit l'Espagnol en mettant deux francs dans la main de la concierge, et maman Chapus sera bien gentille d'aller nous chercher la demoiselle au bonnet rose.

— Avec plaisir, monsieur Antonio; du reste, il faut que je sorte, je n'ai plus rien dans ma tabatière.

La concierge alla fermer la grille, rapporta la clef, qu'elle accrocha à un clou, et sortit. Dix minutes après, elle était de retour et les deux camarades se disposaient à faire honneur au contenu de ce qu'Antonio appelait la demoiselle au bonnet rose.

— Voyons, maman Chapus, vous ne voulez pas trinquer avec nous? dit l'Espagnol.

— Je n'ai jamais bu de vin de ma vie, vous le savez bien.

— Vous avez eu tort, je vous assure.

— Du moment que je ne l'aime pas, ce n'est pas une privation.

— Ma femme a ses idées, reprit le mari, ne nous occupons pas d'elle. Antonio, à ta santé!

— A la vôtre, madame Chapus.

Les deux hommes vidèrent leur verre avec des mouvements de tête qui indiquaient leur satisfaction et rendaient justice à la qualité du liquide.

— Tout de même, il est bon, dit le concierge.

— Excellent! amplifia l'Espagnol.

Madame Chapus sortit de sa loge pour jeter un regard dans lé préau à travers la grille.

Antonio profita de cette circonstance attendue.

— Si nous faisions une partie de bésigue? dit-il.

— Tiens, tout de même, répondit Chapus.

Il se leva pour prendre les cartes dans un tiroir de la commode. L'Espagnol tira vivement de sa poche le petit flacon de Blaireau et, pendant que le concierge lui tournait le dos, il en versa le contenu dans son verre.

Madame Chapus rentra. La partie commença. A la dernière levée, le concierge compta cinq cents.

— Je n'ai pas de chance, dit Antonio ayant l'air de mauvaise humeur. Je n'ai même pas pu compter le cent d'as.

— Ce n'est pas étonnant; tu les as jetés pour prendre mes brisques.

— Tu les as jetés aussi, toi.

— Oui, mais c'était pour garder mes deux valets de carreau et ma dame de pique en attendant la deuxième dame, que je viens de lever.

— Combien as-tu?

— Mille vingt.

— Et je n'ai fait que deux cent soixante. J'ai perdu la première; à toi à donner les cartes. Madame Chapus, reprit-il, offrez-moi donc une petite prise, je crois que ça me réveillera.

Sous la table, il venait de prendre dans du papier, entre ses doigts, une forte pincée de poudre noire.

La concierge, non moins confiante que son mari, tendit sa tabatière. Antonio avança la main, plongea ses doigts dans la boîte, dans laquelle il laissa sa pincée de poudre, et les ramena sous son nez, faisant semblant de priser avec délices.

La partie de bésigue continua et les joueurs achevèrent de vider la bouteille.

Un peu avant dix heures, le concierge et sa femme faisaient des efforts inouïs pour résister au sommeil. L'Espagnol paraissait avoir aussi une forte envie de dormir.

— Mes yeux se ferment malgré moi, dit-il en se levant; je ferais bien d'aller me coucher.

— Moi aussi, dit la femme; je tombe de sommeil.

— C'est le temps qui est lourd, fit observer Chapus.

Il se leva, les jambes flageolantes; sa tète pesante ballottait sur ses épaules.

— Je vas t'ouvrir, dit-il à Antonio.

La grille ouverte, l'Espagnol passa de l'autre côté; mais il s'empressa de placer un morceau de bois entre la partie fixe et la partie mobile de la grille; quand Chapus poussa celle-ci, elle rencontra l'obstacle; il tourna la clef, le pêne sortit de la serrure, mais n'entra pas dans la gâche. Le concierge ne s'en aperçut

point. Il souhaita une bonne nuit à son camarade et rejoignit sa femme, qui était déjà couchée et endormie. Un instant après, les deux époux ronflaient à l'unisson.

Antonio attendit près de la grille, accroupi dans un coin sombre.

Quand la demie de dix heures sonna, il se dressa sur ses jambes, poussa doucement la porte et se glissa sous le porche. Quand il se fut bien assuré que les époux Chapus se livraient aux charmes d'un rêve d'opium, il entra dans la loge et tira le cordon. La petite porte d'entrée s'ouvrit! Le docteur, afin de pouvoir rentrer et sortir de nuit sans être obligé de réveiller personne, avait seul une clef de cette porte.

L'Espagnol n'était pas sorti de la loge, que deux hommes apparaissaient sous le porche. L'un était Blaireau, opérant lui-même pour plus de sûreté, l'autre, ce soi-disant marchand de lorgnettes au théâtre des Folies-Dramatiques, qui portait le nom fameux dans l'histoire de Tamerlan.

— Ne perdons pas une minute, dit tout bas Blaireau à l'Espagnol en lui mettant dans la main le billet de mille francs promis.

Un grognement du domestique infidèle annonça qu'il était content.

Tamerlan, qui avait ses instructions, se plaça en faction contre la grille, prêt à jouer du poignard si besoin en était, pendant que Blaireau entrait dans la première cour à la suite de l'Espagnol. Tous deux marchaient avec précaution, bien qu'ils fussent protégés par l'ombre des acacias et des tilleuls.

Antonio, s'étant arrêté, montra une porte à Blaireau en lui disant :

— C'est là.

A travers les persiennes, on voyait filtrer un jet de lumière.

— Es-tu sûr que la porte n'est pas fermée en dedans? demanda Blaireau.

— Ce serait extraordinaire. La lingère ne pousse les verrous qu'au moment de monter dans sa chambre pour se coucher.

— Nous allons voir. Reste là et attends.

Avec des mouvements de chat, Blaireau s'approcha de la porte contre laquelle il colla son oreille. A l'intérieur, le silence était complet. Alors il tourna le bouton de cuivre et entr'ouvrit lentement la porte; prêt à bondir sur sa proie, son regard de vautour plongea dans la lingerie.

Aussitôt un affreux sourire rida ses lèvres.

Près d'une petite table, chargée de pièces de lingerie, il voyait la jeune fille endormie. La fatigue avait triomphé de la volonté de Claire, elle venait de s'assoupir. La besogne du misérable était rendue plus facile.

Il ouvrit entièrement la porte, bondit au milieu de la salle, et avant que la jeune fille ait eu le temps d'ouvrir les yeux, il lui avait enveloppé la tête et une partie du buste dans une ample couverture de voyage dont il s'était muni pour la circonstance.

Réveillée en sursaut et ne pouvant se rendre compte de la lâche attaque dont

elle était l'objet, Claire poussa un cri d'épouvante; mais ce cri, étouffé sous les plis de la couverture, n'eut aucun écho. La pauvre enfant se débattit avec fureur. Vains efforts!... Avec une rapidité et une adresse qui révélaient chez Blaireau une grande habitude de ces sortes d'expéditions nocturnes, Claire fut mise dans l'impossibilité d'appeler à son secours et de se servir de ses membres.

Il la prit à bras le corps, tout en soufflant sur la lampe qui s'éteignit, l'enleva avec une vigueur qu'on ne lui aurait pas supposée, et, comme un loup ravisseur, s'élança hors de la lingerie, plongée soudain dans les ténèbres.

Entre ses bras, fortement serrée contre lui, Claire avait des soubresauts convulsifs et poussait des gémissements sourds que, malheureusement, on ne pouvait entendre. D'ailleurs le vent du sud-ouest venait de se mettre à souffler avec une certaine force, annonçant un orage prochain, et son bruit dans les branches feuillues aurait suffi pour couvrir les plaintes de la malheureuse enfant.

Blaireau traversa rapidement la distance qui le séparait de la grille, s'élança sous le porche et en deux bonds gagna la rue.

Un coup de sifflet retentit. Une voiture qui stationnait à l'angle de la rue voisine s'ébraula et vint s'arrêter devant Blaireau. Tamerlan avait déjà ouvert la portière et s'était jeté dans la caisse afin d'aider son maître à y faire entrer la jeune fille, qui fut étendue inanimée sur un des siéges.

Blaireau sauta à son tour dans la voiture, la portière, se referma sur lui.

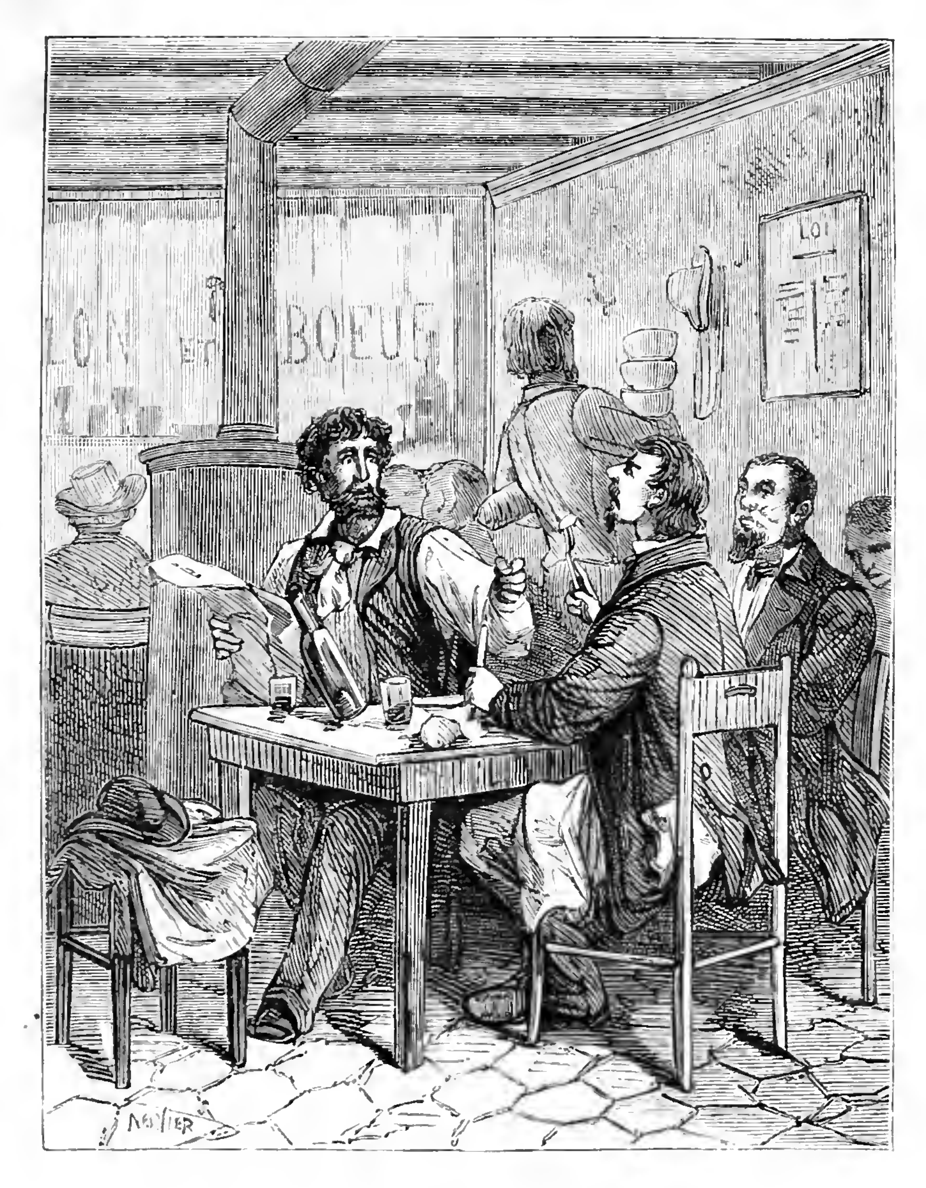
Tout cela s'était exécuté en moins de cinq minutes et sans qu'une parole eût été prononcée.

Pendant que la berline filait rapidement emportée par deux chevaux vigoureux, qui bondissaient sous les coups de fouet du cocher, Antonio fermait doucement la porte d'entrée, s'arrêtait un instant devant la loge pleine de ronflements sonores, et, à pas de loup, sans être entendu ni vu de personne, remontait dans sa chambre.

XIX

APRÈS L'ENLÈVEMENT

Entre une heure et deux heures du matin, l'orage éclata sur Paris. Des éclairs incessants déchirèrent les nues et incendièrent le ciel. Il y eut de formidables coups de tonnerre. Les époux Chapus n'entendirent rien. Lorsque la femme se réveilla à cinq heures du matin, elle eût été fort embarrassée si on lui avait demandé à quelle heure M. Morand était rentré la veille. Elle se leva, fort satisfaite d'avoir si bien dormi, d'un seul somme. Elle sortit pour prendre un peu d'air et jeter un coup d'œil dans la cour intérieure. S'étant aperçue que la grille



Tout à coup sa fourchette tomba sur l'assiette. (Page 318.)

n'était pas fermée, négligence qui pouvait lui coûter sa place, elle rentra précipitamment chez elle, prit la clef et répara la faute de son mari.

Pendant ce temps, ce dernier s'était levé. Comme sa femme, il avait bien dormi et se sentait parfaitement reposé. A six heures, il prit son service comme d'habitude, sans avoir aucun soupçon des événements de la nuit.

Il était près de huit heures lorsque madame Morand, ne trouvant Claire ni à la lingerie, ni dans sa chambre, se décida à la faire appeler et chercher dans la

maison. C'est l'Espagnol, d'abord, qui fut chargé de ce soin. Sur la réponse qu'il vint faire à sa maîtresse que personne dans l'établissement n'avait vu mademoiselle Claire depuis le coup de cloche du réveil, madame Morand commença à s'inquiéter et crut devoir avertir le docteur de ce fait étrange.

Tout le monde, alors, se mit à la recherche de la jeune lingère, la maison fut fouillée jusqu'aux combles; enfin il fallut bien se rendre à l'évidence et admettre que la jeune fille avait disparu.

Le docteur ne savait que penser. Certes, il ne pouvait lui venir à l'idée que des étrangers s'étaient introduits dans sa maison, malgré portes, verrous et grille, et que Claire avait été victime d'un rapt audacieux. Il se perdait en conjectures. Léontine Landais, qu'il interrogea de façon à ne rien lui laisser deviner de son inquiétude, répondit que Claire ne s'était pas couchée la nuit dernière. Le docteur comprit que l'intéressante malade ne savait rien. La disparition de la jeune fille restait incompréhensible pour lui. Il fut naturellement amené à se poser les questions suivantes :

— Pourquoi Claire a-t-elle quitté l'établissement?

« Comment a-t-elle fait pour s'échapper?

« Où est-elle allée? »

A la première question, il ne trouva pas de réponse. Pour la troisième, il y avait lieu de supposer que la jeune fille s'était rendue chez sa mère. Quant à la deuxième question, M. Morand ne pouvait la résoudre qu'au moyen d'une enquête.

Successivement, tous les employés et domestiques de l'établissement passèrent dans son cabinet et furent interrogés. Tous répondirent qu'ils ne savaient rien, ce qui pour Antonio seulement n'était pas la vérité.

Une femme déclara que, quelques minutes avant dix heures, elle avait vu mademoiselle Claire travaillant dans la lingerie.

L'Espagnol affirma l'avoir vue également à dix heures dans la lingerie.

— C'est donc après dix heures qu'elle est partie, pensa le docteur. Alors ce sont les concierges qui lui ont ouvert les portes.

Chapus fut appelé.

Le malheureux était fort troublé et pâle comme un mort, car il savait la lourde responsabilité qui pesait sur lui. Il se jeta aux genoux du docteur et lui jura sur sa médaille militaire qu'il n'avait point prêté la main à la fuite de la lingère.

— Ma femme et moi, ajouta-t-il, nous nous sommes couchés tout de suite après dix heures et nous nous sommes aussitôt endormis. J'avais moi-même fermé la grille. Nous n'avons rien entendu.

— C'est bien, dit le docteur de plus en plus soucieux; allez dire à votre femme de venir me trouver.

Madame Chapus était une brave et honnête femme en qui M. Morand avait

beaucoup de confiance. Elle n'avait peut-être que le seul défaut de prendre du tabac. La pauvre femme était loin de se douter que, pour avoir offert une prise à l'Espagnol Antonio, elle était en quelque sorte de complicité dans l'enlèvement de la lingère.

Elle comparut à son tour devant le docteur.

— Vous savez pourquoi je vous ai fait appeler? lui dit M. Morand. Cette nuit, notre lingère a disparu; or, ne pouvant supposer qu'elle s'est envolée comme un oiseau ou un papillon, je dois croire qu'elle est sortie par la grille et la porte confiées à votre garde.

La brave femme était toute tremblante et réellement très-affligée.

— Oh! certainement, dit-elle en poussant un gros soupir, mademoiselle Claire n'a pu sortir que par la porte.

— Est-ce que vous lui avez ouvert?

— Monsieur le docteur, répondit-elle, si après huit heures, malgré votre défense, j'avais ouvert la porte à quelqu'un de la maison, je vous le dirais, et je mériterais d'être chassée comme une malheureuse.

— Claire était encore dans la lingerie à dix heures; c'est donc après dix heures qu'elle est sortie. Comment expliquez-vous le fait?

— Monsieur le docteur, hier dans la soirée il a fait une chaleur étouffante, mon mari et moi tombions de sommeil. A peine couchés, nous nous sommes endormis profondément, à ce point que nous ne vous avons pas entendus rentrer et que l'orage, qui est venu après, n'a pu nous réveiller. Oh! c'est bien la vérité que je vous dis!... Antonio a fait une partie de cartes avec Chapus dans la soirée et il vous dira que, ne tenant plus debout, tellement nous étions fatigués, nous l'avons renvoyé avant dix heures. C'est donc pendant que nous dormions que mademoiselle Claire est partie, après être entrée dans la loge et avoir tiré elle-même le cordon, sans nous réveiller.

— Et la grille, elle était donc ouverte?

Le visage de la concierge s'empourpra.

— Elle était ouverte, monsieur le docteur, répondit-elle en baissant la tête.

— Et pourquoi ne l'aviez-vous pas fermée? dit M. Morand d'un ton sévère.

La pauvre femme s'efforça de retenir les larmes qui venaient à ses yeux. Pour excuser son mari elle s'accusa elle-même.

— Je ne puis expliquer ma maladresse, dit-elle; ce matin j'ai trouvé la grille ouverte et j'ai été bien surprise, car je croyais l'avoir fermée hier; j'avais bien tourné la clef, mais n'ayant pas suffisamment poussé la porte, elle ne s'est pas fermée.

M. Morand n'avait aucune raison de croire que la concierge lui mentait, et les choses paraissaient assez vraisemblables pour qu'il pût admettre le concours des circonstances qui semblaient avoir été si favorables à la lingère. Mais, s'il était disposé à accepter la fuite de la jeune fille sans la complicité d'aucune

personne de la maison, il ne parvenait toujours pas à découvrir un motif ou même un semblant de raison pouvant justifier à ses yeux l'étrange conduite de Claire. En effet, rien ne pouvait expliquer pourquoi elle s'en était allée, nuitamment, sans rien dire à personne et se cachant comme une prisonnière qui s'évade. Il y avait là un point obscur qui échappait absolumment à l'examen et à l'analyse.

Le docteur écrivit une lettre à Pauline Langlois et la confia à Chapus, qui partit immédiatement pour Paris avec ordre de ne faire que le chemin et de revenir avec la réponse de la mère de Claire.

Une heure après le départ du concierge, cette dernière arrivait à Montreuil.

M. Morand courut à sa rencontre avec empressement.

— Eh bien, docteur, lui dit-elle, est-ce aujourd'hui que j'emmène ma fille?

— Votre fille! répondit-il en balbutiant; vous ne l'avez donc pas vue?

— Quand? Où cela, docteur?

— Ainsi elle n'est pas chez vous?

La mère Langlois le regarda avec surprise, se demandant s'il n'avait pas été atteint subitement de la maladie de ses pensionnaires. On pouvait le croire, en effet, tant son agitation paraissait singulière.

— Mon Dieu! murmura-t-il, où est-elle allée? Qu'est-elle devenue?

La mère Langlois lui saisit le bras, et, d'une voix saccadée :

— Docteur, lui dit-elle, je ne vous comprends pas, expliquez-vous...

— Mais je ne sais vraiment pas comment vous dire.

— Ah! vous me faites mourir, vous me tuez! s'écria-t-elle avec violence.

— Je vous en supplie, calmez-vous... il n'y a rien de grave, sans doute, rien de grave...

En entendant ces paroles, le visage de la mère Langlois se décomposa.

— Vous ne me répondez pas, monsieur, reprit-elle d'une voix étranglée par l'émotion; où est ma fille? Que lui est-il arrivé?

M. Morand l'entraîna dans son cabinet. Là, après l'avoir fait asseoir et lui avoir arraché la promesse qu'elle resterait calme, il lui apprit que Claire avait disparu au milieu de la nuit précédente et comment il avait dû supposer qu'elle avait quitté la maison pour se rendre chez sa mère.

La mère Langlois l'écouta avec une immobilité de statue et, en apparence, très-calme; mais, sur sa physionomie tourmentée, le docteur pouvait lire les impressions diverses produites par ses paroles.

Quand il eut fini, la poitrine de la malheureuse mère se souleva, ses yeux fixes, démesurément ouverts, devinrent hagards, et un frisson nerveux courut sur tout son corps. D'un seul mouvement, elle se dressa debout; elle voulut parler, un cri rauque, affreux, sortit de sa gorge, elle tourna sur elle-même et tomba à la renverse sur le parquet.

— Pauvre mère! gémit le médecin.

Il s'empressa de la relever et de lui donner des soins. Ce n'était heureuse-

ment qu'un évanouissement. Au bout de quelques minutes, il parvint à la rappeler à la vie et aussi, hélas! au sentiment de la terrible réalité.

— On m'a volé ma fille, on me l'a volée! exclama-t-elle.

Sa douleur, sa colère et son épouvante trop longtemps contenues firent tout à coup explosion. Elle se mit à pousser des cris effroyables mêlés à des sanglots déchirants.

Une lionne à laquelle on vient de prendre ses lionceaux n'est pas plus terrible.

Ses yeux enflammés avaient des reflets de sang; en proie à une épouvantable crise nerveuse, elle se roulait sur le parquet et se tordait en tous sens avec des mouvements de reptile. Ses ongles se brisaient en rayant le bois du plancher, ou bien, crispés sur sa tête, ses doigts arrachaient ses cheveux. C'est avec peine que M. Morand parvenait à la maîtriser pour l'empêcher de se meurtrir ou de se briser la tête et les membres contre les meubles.

L'horrible crise dura plus d'un quart d'heure. Enfin, brisée, sans force, anéantie, vaincue, les convulsions cessèrent. Elle resta étendue, pantelante, n'ayant plus d'autres mouvements que les palpitations de la chair.

XX

LES TROIS

Trois jours s'écoulèrent sans qu'on ait rien appris sur le sort de Claire; sa disparition était toujours entourée d'un profond mystère.

La douleur de la mère Langlois était navrante. Les idées les plus folles, les plus noires lui passaient dans la tête. Parfois elle s'imaginait que M. Morand, ne voulant pas lui rendre sa fille, l'avait séquestrée; ou bien c'étaient des ennemis qui l'avaient enlevée et enfermée dans un cloître; ou bien encore elle avait été attirée dans un guet-apens et assassinée... La malheureuse ne cessait pas de gémir et de pleurer; elle n'était plus reconnaissable : sa figure gardait une pâleur de cadavre, et ses yeux, subitement renfoncés sous l'os frontal, avaient dans leur égarement un éclat farouche qui faisait mal à voir. On pouvait craindre qu'elle ne perdît la raison.

Albert Ancelin étant venu la voir pour essayer de la consoler et de lui redonner un peu de courage, fut effrayé des ravages faits en si peu de temps.

Cependant elle ne s'en était pas tenue à pousser des plaintes et des gémissements inutiles; elle était allée faire sa déclaration au parquet, laquelle avait été confirmée par une déposition analogue du docteur Morand. Les magistrats s'é-

taient vivement émus, et les plus fins limiers du chef de la police de sûreté avaient été lancés dans tous les quartiers de la ville.

André partageait la douleur et les angoisses cruelles de la mère de sa bien-aimée Claire, et roulait dans sa tête des projets de vengeance terrible. Contre qui? Il ne le disait à personne, pas plus à la mère Langlois qu'à Mme Descharmes. Il lui était venu à l'idée que le jeune comte de Presle n'était pas étranger à la disparition de sa fiancée et, jusqu'à nouvel ordre, il voulait garder pour lui seul le secret de ses sombres pensées. Mais autant il avait pris de soin, jusqu'alors, d'éviter son ennemi, autant, maintenant, il mettait d'ardeur à le rencontrer. A un moment donné, fatalement, les deux jeunes gens devaient se trouver face à face, et une agression était inévitable.

Plusieurs journaux, dont les reporters fréquentent le Palais de Justice, avaient raconté dans leurs échos de la ville la mystérieuse disparition de la jolie lingère. Ce fait qui, en définitive, n'intéressait que quelques personnes, prenait peu à peu des proportions importantes.

Pendant ce temps, Mme Descharmes poursuivait son but de vengeance, sans dévier du plan qu'elle s'était tracé. Elle conduisait lentement, mais sûrement, le marquis de Presle au vertige et à l'affolement de la passion.

Un peu de bien-être apporté dans la mansarde de Marguerite Gillot avait produit le résultat espéré. La pécheresse repentie allait beaucoup mieux, elle revenait à la santé. Les bonnes paroles de Pauline avaient fait plus pour elle que les médications ordonnées par le médecin ; elles avaient rassuré son âme, rendu le calme à son esprit et laissé dans son cœur un rayon d'espoir

Quant à Pierre Gargasse, ni Marguerite ni la mère Langlois n'auraient pu dire comment il employait son temps. Devenu plus prudent encore depuis le terrible danger qu'il avait couru, il s'était rendu méconnaissable au moyen d'un déguisement et pouvait courir les rues de Paris sans risquer de perdre sa liberté, dont il avait besoin pour accomplir un projet ténébreux qu'il méditait.

A onze heures, le grand Bernard déjeunait avec deux de ses camarades chez un marchand de vins de la rue d'Aligre. Il avait pris un journal et, selon l'habitude des ouvriers qui aiment la lecture et n'ont pas une minute à consacrer à cet agrément, il lisait en mangeant, sans se donner la peine de regarder le morceau qu'il portait à sa bouche.

Tout à coup sa fourchette tomba sur l'assiette et il asséna sur la table un formidable coup de poing qui fit danser les verres et culbuta les deux bouteilles.

Il se leva pâle, les sourcils froncés, l'œil en feu.

Ses compagnons le regardaient avec effarement.

— Savez-vous ce que je viens de lire là, dans ce journal? dit-il. Dans la nuit de jeudi à vendredi, Mlle Claire, la fille de la mère Langlois, la fiancée de l'Enfant du Faubourg, a disparu de la maison du docteur Morand. On ne sait pas ce qu'elle

est devenue. Pour la retrouver, on a mis la police sur pieds. Tonnerre! qu'est-ce que cela veut dire?...

Il reprit le journal.

— Oui, c'est bien cela, dans la nuit du jeudi, après dix heures du soir... C'était le jour de la noce de notre camarade Ravier. Tu étais ivre, Brion, tu ne te souviens pas que tu es tombé dans une ruelle et qu'il m'a fallu te porter sur mes épaules. Quelle heure pouvait-il être?

— Ne me le demande pas, dit Brion un peu confus.

— Et toi, Bourguignon, te rappelles-tu?

— Oui, peu après j'ai entendu sonner minuit à l'horloge de Joinville.

— Minuit, n'est-ce pas? c'est ce que je pensais. Tu dois te souvenir aussi que, pendant que nous ramassions Brion, une voiture est entrée dans la ruelle?

— Parfaitement. Cela nous a même assez surpris.

— Il y a pour moi un autre sujet d'étonnement auquel je n'ai pas attaché assez d'importance, reprit le grand Bernard. Si j'ai bonne mémoire, voici ce qui s'est passé : La voiture s'arrêta à une quinzaine de pas de nous, un homme en descendit et ouvrit une porte pratiquée dans le mur d'un jardin. Le cocher sauta à bas de son siége et aida un autre individu à sortir de la voiture quelque chose qui devait être assez lourd. Il faisait noir en diable, je n'ai pas pu distinguer l'objet.

— Moi, dit Bourguignon, je crois que c'était une femme.

Le froncement de sourcils du grand Bernard s'accentua encore.

— Et moi, j'en suis sûr maintenant, répliqua-t-il d'une voix creuse. Quand les deux hommes et la femme qui étaient dans la voiture eurent disparu, la porte se referma, le cocher grimpa sur son siége et fouetta ses chevaux qui partirent au galop.

— Le brigand a même failli m'écraser en passant, dit Bourguignon.

— Or, continua le grand Bernard, pendant que la voiture partait, j'ai entendu pousser un cri de l'autre côté du mur et presque aussitôt après ces mots : « Ma mère, André, au secours!... »

Les deux compagnons se dressèrent d'un bond.

— Oui, poursuivit le grand Bernard, je me souviens très-bien de cela, une femme a appelé au secours en nommant André. Eh bien! comprenez-vous? Pour moi, je ne crois pas me tromper; cette femme, c'était Claire.

— Tripes du diable! exclama Bourguignon en serrant les poings, si nous l'avions deviné!

— C'est après dix heures qu'elle a disparu, reprit le grand Bernard; comme on ne sait rien, on suppose qu'elle s'est enfuie de la maison du docteur Morand. Pourquoi se serait-elle sauvée, à moins que ce ne soit pour aller retrouver sa mère?

Est-ce assez bête de penser à cela? Non, la fiancée d'André a été enlevée... voilà mon opinion.

« Pour aller de Montreuil à Joinville avec une voiture il ne faut guère plus d'une heure, même par de mauvais chemins ; comme vous le voyez, les heures se rapportent parfaitement.

— C'est vrai.

— Maintenant, ce n'est pas tout ça, il ne s'agit pas de lambiner. André est toujours l'Enfant du Faubourg, n'est-ce pas? notre ami, notre fils!...

— Certainement.

— Eh bien! camarades, aujourd'hui qu'il est dans la peine et qu'il a besoin de la coterie, nous devons être à lui... A la besogne, compagnons, nous allons travailler pour l'Enfant du Faubourg. Je me chargerai d'expliquer la chose au patron. Aujourd'hui, et demain, s'il le faut, nous ne toucherons pas au rabot... Bourguignon, retrouveras-tu la ruelle? reconnaîtras-tu la porte du jardin?

— Je le crois.

— Ensemble, tout de suite, vous allez partir pour Joinville. Il faut que vous sachiez qui habite la propriété et, si cela se peut, ce qui se passe dans la maison. Vous regarderez par les fenêtres, vous ferez jaser les voisins; à vous d'être adroits... Vous pourrez avoir besoin d'argent, mettez-en dans vos poches, l'Enfant du Faubourg vous le rendra.

— Et toi, Bernard, que vas-tu faire?

— Moi, je vais d'abord changer de costume et courir ensuite chez André, qui doit être instruit de ce qui se passe.

— C'est juste. Où te trouverons-nous?

Le grand Bernard réfléchit un instant.

— Vous ne quitterez pas Joinville, répondit-il. Ce soir, seul ou avec André, j'irai vous y rejoindre. Il faut surveiller la maison en question et ne point la quitter des yeux. Surtout, Brion, ajouta-t-il, pas de bêtises, tu entends?...

— Je serai là, fit Bourguignon.

— Si j'ai soif, je boirai de l'eau, dit Brion.

Les trois ouvriers payèrent leur dépense et sortirent du cabaret.

XXI

LES DEUX MARQUISES

En apprenant par une lettre du docteur Morand la disparition de Claire, la marquise de Presle éprouva une surprise douloureuse. Toutefois le docteur la rassurait complètement au sujet de Léontine Landais. Non-seulement la guérison de son intéressante malade n'était plus un doute pour lui, mais encore il



Elles sortaient de table lorsque le valet de pied vint rendre compte de sa mission. (Page 323.)

désignait le jour où cette cure, à laquelle il attachait, comme savant, une si haute importance, serait un fait définitivement acquis au domaine de la science. Il disait même quelques mots du rapport qu'il allait rédiger pour l'Académie de médecine.

Sa pensionnaire avait retrouvé peu à peu toutes les sensations morales de l'être humain et, une fois encore, il avait pu constater et étudier un des merveilleux phénomènes produits par la sensibilité. Depuis quelques jours, la

malade était plongée dans une sorte de tristesse résignée ; elle gardait le silence et semblait recueillie en elle-même. Ceci n'inquiétait nullement le célèbre médecin, au contraire. C'était la crise décisive. La pensée renaissait, l'esprit s'éclairait de lueurs successives. La malade reprenait possession de ces nobles facultés que Dieu a données à l'homme créé à son image.

« J'ai eu, je l'avoue, un instant de crainte, disait encore la lettre de M. Morand, lorsque, étonnée de ne point voir Claire, elle me demanda où elle était. « Sa mère est un peu souffrante, lui répondis-je, et maintenant que vous vous portez bien, elle a cru pouvoir s'éloigner de vous pendant quelques jours pour donner ses soins à cette autre mère qui partage avec vous toute sa tendresse. »

« Elle fit un mouvement de tête pour indiquer qu'elle comprenait. Puis, au bout d'un instant, après avoir réfléchi :

« — Elle reviendra, n'est-ce pas, monsieur? me demanda-t-elle.

« — Certainement et bientôt, » me suis-je empressé de répondre.

« La douceur habituelle de son regard s'accentua encore et exprima une tendresse adorable. Un sourire suave passa sur ses lèvres. Elle me prit la main et, la serrant doucement : « Merci, monsieur, me dit-elle, vous êtes bon, bien bon pour moi. » Puis lentement sa tête se pencha sur son sein, et, comme si je n'eusse plus été près d'elle, elle s'abîma dans ses réflexions. Je m'éloignai sans bruit, en essuyant deux larmes, et le cœur plein de reconnaissance envers Dieu.

« Si vous le voulez bien, madame la marquise, ajoutait le docteur en terminant sa lettre, j'aurai l'honneur de vous attendre lundi prochain. Je vous mettrai en présence de notre chère malade, et vous tenterez la dernière et grande épreuve. En suivant docilement mes instructions, ce qu'elle a fait avec une délicatesse exquise, Claire a préparé son amie à fouiller dans le passé lointain, et lui a donné la volonté de se souvenir. Celle-ci, je l'espère, sera en état de causer avec vous et de répondre à vos questions. »

Or, le lundi, vers une heure, la marquise sortit à pied de l'hôtel de Presle. Elle était mise très-simplement. Elle alla prendre une voiture de remise et se fit conduire à Montreuil.

Le docteur l'attendait. Il la fit entrer dans le petit salon où, lors des précédentes visites, Claire et Edmée restaient souvent seules à causer.

— C'est ici qu'aura lieu votre entrevue avec notre chère malade, lui dit-il, nul ne viendra vous déranger.

La marquise poussa un soupir.

— Je suis émue, docteur, dit-elle, je touche à un moment suprême patiemment attendu; quelque chose de douloureux que je ne puis définir envahit mon cœur. . Aurais-je donc peur d'entendre ce qui va m'être révélé?

— Vos appréhensions sont naturelles, madame, vous êtes en face de l'inconnu, qui effraie souvent même ceux qui sont le plus fortement poussés vers lui.

— Oui, l'aspect seul de ce mystérieux inconnu est redoutable, les cœurs les plus vaillants peuvent battre en retraite au seuil de son palais entouré de ténèbres; mais je m'avancerai hardiment dans cette nuit, docteur; non, je ne reculerai pas; devrais-je à chaque pas trébucher dans l'horreur et le crime, je ne m'arrêterai point. Mais, pour elle, ne redoutez-vous rien? Si vous le croyiez nécessaire, nous pourrions attendre encore quelques jours.

— Elle est guérie, madame, répondit le docteur en souriant, et aussi bien aujourd'hui que demain, que dans quinze jours, elle peut parler. Ce matin, confidentiellement, elle m'a dit son nom.

— Son nom, docteur! s'écria la marquise.

— Oui, madame. Elle se nomme Léontine Landais.

— Ainsi, elle se souvient... elle se souvient!...

— Si elle a encore quelque défaillance de mémoire, un peu d'obscurité dans la pensée, cela se dissipera. Depuis la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, madame la marquise, notre malade n'a point perdu son temps : son esprit a longuement voyagé dans le passé; elle a travaillé laborieusement à reprendre possession d'elle-même.

— Enfin, docteur, grâce à vous, elle a retrouvé la raison; mais je n'ai pas achevé mon œuvre, je songe maintenant à la réparation.

— Quand vous le voudrez, madame la marquise, j'irai chercher Léontine Landais.

— Tout de suite, docteur, allez, je suis prête à courber mon front devant elle.

Le docteur sortit et reparut au bout de quelques minutes, tenant Léontine par la main.

Elle portait une robe de cachemire noir qui lui allait délicieusement. Il est bon de dire qu'elle avait été faite par la couturière de madame de Presle. Le corsage ajusté dessinait admirablement les formes arrondies des épaules et de la gorge, en faisant ressortir l'élégance parfaite de sa taille. Léontine avait elle-même arrangé ses cheveux dans lesquels passait un ruban de velours, qui se terminait par un nœud sur le cou. Des bottines de chevreau chaussaient ses pieds.

La marquise resta un instant immobile de surprise, heureuse de la contempler. Quelle différence entre cette femme jeune et belle encore et la malheureuse créature qu'elle avait rencontrée à la ferme des Sorbiers et qu'elle avait vue une seconde fois, presque mourante, lorsqu'on la lui avait amenée près du parc de Saint-Cloud, au bord de la Seine.

Le regard que la marquise jeta sur le docteur, à ce moment, fut toute une action de grâce.

Certes, M. Morand méritait la vive reconnaissance dont il était l'objet : en même temps qu'il ressuscitait l'esprit, il avait rendu la santé, la vie, et mieux, la

beauté au corps. Sans doute, sur le front et les joues de Léontine, le temps avait marqué son passage; ses cheveux s'étaient éclaircis et commençaient à grisonner; mais la taille redressée avait repris sa souplesse gracieuse, le regard son charme inexprimable et le sourire était redevenu ce qu'il était autrefois, adorable.

Si, physiquement, Léontine avait vieilli, son âme et son cœur, endormis, comme sa raison, ne s'étaient ni aperçus, ni ressentis de la marche des années. Les meilleurs sentiments, la douceur, la bonté, la tendresse, l'amour aussi, peut-être, toutes les fleurs épanouies dans son cœur étaient restées fraîches et parfumées comme à dix-huit ans.

La marquise s'approcha de Léontine et lui prit la main. Elles se regardèrent silencieusement, et en même temps baissèrent les yeux. Chacune avait sa pensée intime.

— Ah! s'écria madame de Presle, avec cette spontanéité qui était la grandeur de cette femme admirable, ce n'est pas ainsi que nous devons nous reconnaître.

Et, en pleurant, elle jeta ses bras autour du cou de Léontine. Celle-ci, d'abord surprise, comprit bientôt. Elles s'embrassèrent avec effusion.

Le docteur avait profité de cet instant pour se retirer discrètement. Mais il se tint dans une pièce voisine, prêt à accourir au premier appel dans le cas d'un danger imprévu.

Les deux femmes, les mains unies, s'assirent sur un canapé. Après un moment de silence, la marquise prit la parole.

— Léontine, dit-elle, vous souvenez-vous de m'avoir vue déjà?

— Oui, madame, mais je ne vous aurais pas reconnue.

— Ainsi, vous savez mon nom?

— Je sais que vous êtes madame la marquise de Presle. Claire m'a raconté ce qui s'est passé entre nous à Rebay, à la ferme où j'ai vécu pendant vingt ans, paraît-il; si on ne me l'eût dit, je ne saurais pas mon âge.

— Pauvre enfant, c'est vrai. Mais, maintenant que je suis près de vous, que vous savez mon nom, est-ce que vous n'éprouvez pas de la colère contre moi?

— Non. Si je pouvais avoir de la colère, ce ne serait pas contre vous, qui ne la méritez point. Claire m'a appris ce que vous avez fait pour moi, madame, et ce matin encore, le bon docteur me l'a répété. Madame la marquise de Presle, continua-t-elle en se laissant glisser sur ses genoux et en joignant les mains, vous m'avez sauvée de la mort et vous avez fait plus encore, grâce à vous la raison m'a été rendue. Ah! soyez bénie, et qu'en votre nom les autres soient pardonnés!...

— Léontine, mon amie, ma sœur, oui, ma sœur, dit la marquise d'une voix entrecoupée, relevez-vous, revenez là, près de moi, plus près encore, appuyez votre tête sur mon épaule, pour ne point vous fatiguer, et nous allons causer,

comme deux sœurs qui s'aiment, et vous me direz tout, n'est-ce pas, tout ce qui est revenu dans votre mémoire?

— Hélas! madame, j'ai retrouvé ma mémoire trop fidèle, peut-être.

— Non, non, car dans votre intérêt, il faut que je connaisse tout le passé. Tout à l'heure, Léontine, vous avez eu la pensée du pardon; après le mal qui vous a été fait, après de si longues souffrances, voudriez-vous réellement oublier et pardonner?

— Oui, oui, je pardonnerai, à une condition...

— Une condition, laquelle?

— C'est qu'on me rendra mon enfant.

— Votre enfant! s'écria la marquise stupéfiée, vous avez un enfant?

— Un fils, madame; ils me l'ont pris dans son berceau, qu'en ont-ils fait?

— Ah! je le saurai, nous le saurons, je vous le jure!... Vous aviez un enfant et il vous l'a volé, l'infâme! Ah! il vous le rendra, il vous le rendra!..

— S'ils l'ont laissé vivre !... murmura Léontine.

Et, au souvenir de son enfant, elle éclata en sanglots.

La marquise la serrait fiévreusement contre sa poitrine.

Au bout d'un instant, Léontine eut la force de se maîtriser, sa poitrine se dégonfla; les larmes qu'elle venait de verser l'avaient soulagée. Elle essuya ses yeux en disant :

— S'il n'y avait mon fils, mon petit Gontran, je voudrais avoir oublié ce passé plein de mensonges et de cruautés pour ceux qui m'ont perdue, pour moi plein de douleur et de honte! C'est cet affreux passé que vous voulez connaître, madame. Eh bien, soit, je vous dirai tout; à vous seule, j'aurai le courage de ne rien cacher.

— Parlez donc, pauvre âme brisée, et n'oubliez pas que c'est une amie dévouée qui vous écoute.

Alors, simplement, sans phrases ni réticence, sans vouloir excuser sa faiblesse et sa trop grande confiance. sans chercher à accuser le marquis de Presle et ses complices autrement que par les faits, Léontine Landais raconta ce qu'elle savait de sa navrante histoire. Son récit s'arrêtait brusquement à ce jour où elle avait été soudainement frappée de folie après la révélation que lui avait faite Blaireau du mariage du marquis de Presle. A partir de ce moment, elle ne se souvenait plus de rien. Tout ce qui s'était passé autour d'elle depuis vingt années restait enseveli dans une nuit profonde. Ce qu'elle en savait, c'est ce que Claire et le docteur Morand lui avaient appris.

Ainsi, elle ne put dire à la marquise ni comment on lui avait enlevé son enfant, ni comment elle s'était trouvée transportée de Bois-le-Roi dans la Nièvre, sur cette route où elle avait été relevée inanimée par les paysans de Rebay.

Mais d'après les renseignements qui lui avaient été donnés à Rebay, la mar-

quise pouvait supposer facilement que la malheureuse femme s'était enfuie de la maison de Bois-le-Roi et qu'elle avait marché jusqu'au moment où brisée de fatigue, à bout de force et mourant de faim, elle était tombée sur la route, à deux cents pas de la ferme des Sorbiers.

En écoutant, la marquise avait plus d'une fois frissonné d'horreur. Son cœur révolté, sa conscience indignée, avaient fait monter à son front le rouge de la honte. Mais elle eut assez d'empire sur elle-même pour imposer silence à ses sentiments; elle voulut rester calme. La tempête était intérieure. Pourtant, elle était à peine étonnée, car elle s'attendait à tout, aux choses les plus épouvantables... Depuis qu'elle avait cessé d'aimer et d'estimer son mari, elle l'avait jugé froidement; elle le connaissait. C'était toujours le même homme sans scrupules; sacrifiant tout à ses passions, se faisant un jeu des choses les plus saintes, et, sans dignité, sans avoir plus de respect pour lui-même que pour les autres, foulant son honneur sous ses pieds et couvrant le blason de ses ancêtres de toutes les souillures.

Cette victime du marquis de Presle, cette malheureuse dont la vie avait été brisée lui parut à ce moment moins à plaindre qu'elle; au moins, pensait-elle, elle ne porte pas un nom déshonoré.

Mais de ce crime odieux de son mari, de cette lâcheté sans nom, un enfant était né. Qu'était-il devenu? La mère privée de sa raison, on lui avait enlevé le pauvre petit, il le fallait, sans doute. La marquise comprenait cela. Mais où avait-il été placé? A quelles mains avait-on confié son enfance? Si criminel que fût le marquis, elle ne pouvait admettre qu'il eût abandonné complètement cette innocente créature ou qu'il l'eût fait disparaître pour ne pas avoir à redouter un jour ce témoin de son infamie.

Dans l'idée de la marquise, l'enfant devait exister, il existait. Or, pour achever son œuvre de réparation, il fallait qu'elle retrouvât ce fils illégitime de son mari et le rendît à sa mère.

— Ma chère amie, dit-elle après un moment de silence, j'avais deviné en partie ce que vous venez de me raconter; cependant je ne supposais pas que certains hommes fussent aussi misérables... Ah! pauvre victime, il n'y a pas de honte pour vous dans votre malheur; devant les femmes les plus honnêtes et les plus pures, devant moi surtout vous avez le droit de lever haut la tête!... Reprenez courage et espérez; vous pouvez compter sur Éléonore de Blancheville, marquise de Presle. Quelque chose me dit que votre fils existe; oui, Dieu, qui est juste et bon, vous l'a conservé; après de si cruelles souffrances, il vous doit le bonheur de la maternité. Votre fils vous sera rendu.

— Oh! si Dieu permet que je retrouve mon fils et que je revoie ma sœur, je ne me souviendrai plus du mal qu'on m'a fait! s'écria Léontine en joignant les mains.

— Vous reverrez votre sœur bientôt, je vous le promets; j'ai quelque rai-

son de croire qu'elle habite Paris ; du reste, demain je verrai une personne qui me donnera des renseignements complets sur votre famille.

« Je vais vous quitter, ajouta la marquise en se levant, mais nous nous reverrons bientôt, peut-être demain soir. »

Les deux femmes s'embrassèrent.

Un instant après, Léontine Landais rentrait dans sa chambre et la marquise de Presle reprenait la route de Paris.

Edmée l'attendait avec impatience. Elle était à peine rentrée à l'hôtel que la jeune fille accourut près d'elle. La marquise lui mit un baiser sur le front.

— Je devine que tu n'as pas une bonne nouvelle à m'apprendre, dit Edmée tristement.

— Hélas ! non, chère enfant, malgré toutes les recherches, on n'a pu rien savoir encore sur le sort de mademoiselle Claire.

— Elle est peut-être morte, ah ! c'est épouvantable !...

— Rassure-toi, ce malheur n'existe pas.

— Mais enfin, chère mère, comment se fait-il qu'on ne puisse pas la retrouver ?

— Ce mystère s'éclaircira.

— Pauvre Claire ! murmura la jeune fille, sa mère et son fiancé doivent être bien malheureux.

La marquise remit son mantelet et son chapeau dans les mains de sa femme de chambre et revint près de sa fille.

— Sais-tu si ton père est chez lui ? demanda-t-elle.

— Il n'y est pas, répondit Edmée dont le visage prit une nouvelle nuance de tristesse.

Madame de Presle étouffa un soupir. Jamais devant ses enfants elle n'avait fait entendre une plainte contre son mari ; mais Edmée, la voyant pleurer, avait deviné ses souffrances et la cause de ses larmes. Respectant le silence que gardait sa mère, la jeune fille n'aurait point voulu lui adresser une question indiscrète. Elles s'entendaient du regard, se comprenaient par les yeux.

— Chère mère, reprit Edmée, je dois vous prévenir que Gustave ne dînera pas avec nous ; il m'a dit aussi qu'il ne rentrerait pas cette nuit.

Madame de Presle eut un sourire amer.

— Quelque partie de plaisir, sans doute, fit-elle.

— Je ne sais pas. Il est venu en ton absence accompagné de deux de ses amis, M. Edmond de Fourmies et M. Arthur de Guerle. Ils paraissaient très-affairés ; ils ont causé longuement, enfermés dans la chambre de Gustave. J'ai remarqué que mon frère était fort agité, ses yeux avaient un regard singulier, son air soucieux et inquiet m'a presque effrayée. Je lui ai demandé de me dire ce qui le contrariait. « Laisse moi tranquille, me répondit-il d'un ton brusque, les

affaires des hommes ne regardent pas les petites filles. » J'essayai d'insister, mais il m'a tourné le dos et s'en est allé, suivi de ses amis.

Tout entière à ses pensées, la marquise écouta distraitement les paroles de sa fille et ne leur attacha point l'importance qu'elles méritaient. Un quart d'heure après, elle n'y pensait plus.

Restée seule dans sa chambre, elle écrivit les lignes suivantes à Albert Ancelin :

« Monsieur,

« Dès que vous aurez reçu ce billet, venez; je vous attends avec impatience. J'ai absolument besoin de causer avec vous. Est-il nécessaire de vous dire qu'il s'agit de cette malheureuse femme que nous avons vue à la ferme des Sorbiers, et à laquelle vous vous êtes si vivement intéressé!

« Si vous ne pouviez venir ce soir même, je vous attendrais demain avant midi.

« Agréez l'expression de mes meilleurs sentiments.

« Marquise de Presle. »

Cette lettre mise dans une enveloppe, un coup de sonnette appela la femme de chambre.

— Vous ferez porter ceci immédiatement par un des valets de pied, lui dit sa maîtresse. Pour revenir plus vite, il prendra une voiture. Si la personne ne se trouvait pas chez elle, il laisserait néanmoins la lettre.

La chambrière se retira.

Un instant après, la marquise se retrouva avec sa fille dans la salle à manger. Elles dînèrent en tête-à-tête. Elles sortaient de table lorsque le valet de pied vint rendre compte de sa mission.

M. Albert Ancelin était sorti, et ne devant rentrer que fort tard dans la soirée, il avait laissé la lettre à la concierge, suivant les instructions de madame la marquise, en lui recommandant bien de la remettre à M. Albert Ancelin aussitôt qu'il rentrerait.

La façon dont Edmée regarda sa mère était une interrogation.

— Eh bien, fit la marquise avec un doux sourire, ne t'ai-je pas annoncé que M. Ancelin nous reviendrait?

— Parce que tu l'appelles?

— Il ne pouvait venir que sur une nouvelle invitation. J'ai besoin d'un renseignement que lui seul peut me donner.

— Ah! c'est pour cela...

— Oui, répondit la marquise, en entourant sa fille de ses bras; mais, quand j'aurai fait ce que je dois pour les autres, je m'occuperai de ton bonheur.



— Vous n'auriez pas, je suppose, l'audace de porter la main sur moi? (Page 335.)

Edmée tressaillit; pour cacher sa rougeur, elle laissa tomber sa tête gracieuse sur la poitrine de sa mère.

XXII

L'HONNEUR

Le lendemain, un peu avant neuf heures, le marquis était prêt à sortir, lorsque son valet de chambre vint le prévenir que madame la marquise désirait avoir un entretien avec lui, et qu'elle l'attendait dans sa chambre.

Le marquis eut un mouvement de mauvaise humeur, et c'est avec une visible contrariété et un air ennuyé qu'il se rendit à l'invitation de sa femme.

La marquise, déjà habillée, était prête à le recevoir. Elle portait un vêtement sombre qui faisait ressortir encore sa pâleur diaphane. Sa physionomie calme et pleine de gravité donnait un éclat de plus à sa haute distinction. Les rayons de lumière que lançaient ses yeux empêchaient de voir le nuage qui assombrissait son front.

De la main, elle indiqua un siége au marquis et s'assit en face de lui.

— Je me disposais à sortir lorsque vous m'avez fait demander, dit le marquis; je n'ai que quelques minutes à vous donner; faites-moi donc savoir de quoi il s'agit.

— Soyez tranquille, je ne vous retiendrai pas longtemps. Je ne vous aurais point dérangé sans une nécessité absolue. Monsieur le marquis, c'est peut-être aujourd'hui la dernière fois que nous causerons ensemble.

— Que voulez-vous dire? s'écria-t-il en s'agitant sur son fauteuil.

— Vous le saurez tout à l'heure. Laissez-moi, d'abord, vous parler de notre fils, l'avez-vous vu hier?

— Non.

— Vous ignorez, sans doute, que Gustave n'est pas rentré cette nuit.

— Je l'ignore, en effet; mais il n'y a là rien qui doive vous inquiéter.

— Une mère a le droit de s'effrayer de tout, monsieur; c'est la première fois que Gustave ne couche pas ici.

— Il y a un commencement à tout, répondit-il d'un ton léger.

La marquise laissa échapper un soupir.

— Vous devriez savoir, répliqua-t-elle vivement, le danger qu'il y a à accorder aux jeunes gens une trop grande liberté; c'est leur permettre de se jeter dans une vie de désordre, de se livrer aux passions malsaines qui flétrissent le cœur, dépravent l'esprit, les dégradent et les avilissent. Mon cœur de mère est tourmenté, monsieur; j'ai peur de l'avenir pour Gustave, vous ne veillez pas assez sur lui.

— Mon fils n'est plus un enfant, madame, il est arrivé à l'âge où l'on devient homme, c'est-à-dire au moment où il doit entrer résolûment dans la vie pour en faire l'apprentissage. Je ne lui reprocherai certainement pas quelques peccadilles.

— Monsieur le marquis, c'est en fermant les yeux sur ce que vous appelez des peccadilles que la jeunesse de nos jours se perd et souvent se déshonore!

Le marquis haussa les épaules.

— Vous vous êtes éveillée ce matin avec des idées noires dans la tête, fit-il; est-ce là tout ce que vous aviez à me dire?

Il allait se lever, elle l'arrêta.

— Non, monsieur, non, répondit-elle; seulement, j'ai cru devoir vous avertir

au sujet de Gustave, pensant que votre parole aurait plus d'autorité que la mienne. Je vous ai prié de m'accorder ce moment d'entretien, continua-t-elle, pour vous parler de cette pauvre femme que j'ai rencontrée un jour à Rebay, à la ferme des Sorbiers.

Un pli se creusa verticalement sur le front du marquis et les traits de son visage se contractèrent.

— Je croyais vous avoir répondu déjà au sujet de cette femme, dit-il d'un ton irrité.

— C'est vrai; mais vous ne m'avez pas dit alors tout ce que vous saviez.

— Je ne vous comprends pas, madame.

— Ce que vous avez voulu me cacher, monsieur le marquis, je l'ai découvert.

Il crut faire bonne contenance en laissant éclater un rire ironique.

— La folle de Rebay, poursuivit la marquise, a été enlevée par votre ordre; les misérables que vous avez payés pour commettre cet attentat, suite d'un autre crime plus audacieux et plus horrible encore, l'ont jetée dans un cachot infect et humide; ils l'ont tenue là, séquestrée pendant plusieurs mois, sans air, sans feu et sans lumière, à peine nourrie, couverte de haillons sordides; elle gémissait dans ce trou immonde, sur de la paille pourrie.

— Allons donc, fit le marquis avec dédain, vous avez rêvé toutes ces horreurs!

— Oh! pour vous et pour moi, monsieur, je veux croire que vous ignoriez cela... Mais je ne les ai point rêvées, ces horreurs, hélas! elles étaient trop réelles. J'ai eu le bonheur d'arracher la malheureuse à la mort épouvantable qui l'attendait et de la soustraire à la rage de ses féroces ennemis.

— Je vous assure que tout cela ne m'intéresse guère, dit sèchement le marquis.

La marquise eut un sourire douloureux.

— Vous n'avez donc plus rien ni dans le cœur, ni dans l'âme, reprit-elle, puisque de telles atrocités ne peuvent vous émouvoir? Mais vous ne savez donc pas qu'il y a un Dieu pour punir de semblables forfaits?... Marquis de Presle, je vous parle de votre victime!

Il se redressa et un éclair sillonna son regard.

— Ce n'est plus de la pauvre folle qu'il s'agit, continua la marquise avec énergie, mais de mademoiselle Léontine Landais; la folle de Rebay n'existe plus, Dieu lui a rendu la raison et elle a parlé... Ce qu'elle était avant de vous rencontrer, je le sais : jeune et belle, innocente et naïve, elle a été pour vous une proie facile. Ce que vous avez fait pour la perdre et la pousser dans l'abîme, je le sais aussi : on l'appelait la marquise parce que, un jour, elle a cru avoir le droit de porter le nom du marquis de Presle. Vous, un gentilhomme, vous n'avez pas craint de jouer un rôle sacrilége dans une scène infâme, où quelques

misérables à votre solde ont cyniquement outragé la plus importante et la plus respectable des lois civiles de votre pays! La malheureuse enfant vous aimait, elle croyait en vous; pouvait-elle vous supposer capable de commettre ce crime inouï devant lequel recnleraient les plus pervers?...

« Et c'est ainsi que sans pitié, sans remords, lâchement, vous avez obtenu son amour et ses baisers de jeune fille. Alors vous lui avez donné quelques jours de fortune, peut-être même de bonheur... Ah! elle les a payés bien cher... par vingt ans de folie!... »

Le marquis était atterré. Pâle, éperdu, les yeux hagards, pantelant et sans voix, il écoutait. C'était un véritable écrasement.

Quoi! après tant de souffrances et vingt ans de folie, Léontine Landais avait été guérie, elle s'était souvenue!... Dieu avait fait ce miracle... Le sceptique courbait la tête, il sentait la peur s'emparer de lui.

La marquise attendit un instant. Voyant qu'il ne répondait pas, elle reprit :

— Maintenant, monsieur, la malheureuse Léontine Landais, qui pourrait venir vous demander ce que vous avez fait de sa jeunesse, de sa beauté, de son honneur, de son existence tout entière, Léontine Landais, victime immolée par vous, est toute disposée à pardonner et même à oublier; vous entendez, monsieur le marquis, elle pardonne et oublie, mais à une condition...

— Elle veut une somme d'argent, murmura-t-il.

— De l'argent, venant de vous! s'écria la marquise en rejetant sa tête en arrière par un mouvement de fierté superbe; ah! elle le refuserait avec indignation et mépris! Certes, le mal que vous avez fait doit être réparé autant que possible et il le sera. C'est moi, Éléonore de Blancheville, qui me charge de ce soin. Ma volonté assurera l'existence de Léontine Landais et même celle de sa sœur qui, j'ai lieu de le croire, existe encore. Malheureusement, tout ne se rachète pas avec de l'or. Ce qui reste aujourd'hui de la fortune du marquis de Presle ne rendrait pas à Léontine Landais ses illusions disparues, sa vie brisée, son bonheur à jamais détruit... Mais ce n'est point cela qu'elle réclame de vous, monsieur le marquis.

« De votre faux mariage avec Léontine Landais, de cet acte monstrueux que vous avez commis, monsieur, est né un enfant, un fils... Qu'en avez-vous fait? Où est-il?

Le marquis s'agita fiévreusement.

— En rendant l'enfant à sa mère, vous aurez le pardon de la victime! Où est cet enfant, votre fils, monsieur le marquis? Répondez, où est-il?

Le marquis regarda sa femme avec effarement et, d'une voix rauque, prononça ce seul mot :

— Mort!

La marquise se dressa d'un bond.

— Mort! s'écria-t-elle, mort, dites-vous; en êtes-vous bien sûr?

Sous le regard qui pesait sur lui, le marquis se troubla et balbutia des paroles inintelligibles.

— Ce n'est pas me répondre cela, continua-t-elle avec une sorte de violence; pouvez-vous jurer que le fils de Léontine Landais est mort? l'avez-vous vu dans son suaire, l'avez-vous, de vos mains, couché dans le cercueil?

— Non.

— Dans ce cas, vous ne pouvez rien affirmer. Lorsque la mère a été subitement atteinte par la folie, un misérable, un bandit du nom de Blaireau, le complice de vos crimes, a fait disparaître l'enfant, je sais cela. Mais rien ne prouve qu'il soit mort, à moins que le scélérat ne l'ait assassiné, ce dont il est capable. Où se cache-t-il, ce Blaireau? Ah! je le trouverai, je vous le jure!

A cette pensée que Blaireau mis entre les mains de la justice pourrait faire des révélations dont les suites seraient désastreuses pour lui, le marquis frissonna.

— Je suis sûr que l'enfant est mort, dit-il; je n'ai aucune raison d'en douter. Il fut placé chez de braves gens qui, n'ayant pas d'enfant, l'adoptèrent. Une forte somme leur avait été remise pour l'élever d'une manière convenable et les récompenser de leurs soins. Ils eurent la fatale idée, dans l'espoir de doubler leur petite fortune, de quitter la France et de s'en aller au delà des mers. Peu de temps après, une lettre d'eux annonça la mort de l'enfant.

Le marquis venait de répéter à sa femme, avec l'accent de la vérité, le conte de Blaireau, qu'il avait accepté avec sa trop facile confiance. La marquise crut également à ce mensonge. Elle poussa un gémissement et se laissa tomber sur son siége en couvrant son visage de ses mains.

Elle ressentait par avance le contre-coup de la douleur qu'éprouverait Léontine en apprenant la mort de son fils.

— Ainsi, je ne pourrai même pas lui donner cette joie qu'elle attend et que je lui ai fait espérer! s'écria-t-elle avec douleur. Pauvre femme! Dieu veut donc qu'elle souffre toujours?...

Après un court silence :

— Monsieur le marquis, reprit-elle, il me reste peu de chose à vous dire; je dois vous faire connaître une grave résolution que j'ai prise : mon intention bien arrêtée est de vivre éloignée de vous; dans quelques jours, je quitterai l'hôtel de Presle pour n'y rentrer jamais.

Le marquis regarda sa femme avec stupéfaction.

— C'est impossible, vous ne ferez pas cela, dit-il d'une voix creuse.

— Une Blancheville ne revient jamais sur sa décision.

— Il y a des lois pour vous retenir, madame.

— Oh! les lois, répliqua-t-elle avec une ironie mordante, est-ce à vous à les invoquer, à vous qui les avez toujours si bien respectées? En vérité, vous me

faites pitié, mais ce sont elles, ce sont les lois qui vous condamnent... Allez, je ne crains point que vous en fassiez usage.

— Pour vos enfants, madame, pour le monde!

— Avant le monde, il y a ma dignité et ma conscience d'honnête femme. Quant à mes enfants, ils me suivront, je l'espère, j'y compte...

Le marquis se leva, frémissant de colère.

— Ainsi, dit-il sourdement, c'est une menace?

— Une menace, non, répondit-elle en le couvrant d'un regard plein de dédain, mais le désir, mais la nécessité cruelle de séparer mon existence de la vôtre. Me plaindre aujourd'hui serait ridicule, le temps des récriminations est passé. Pourtant il m'est permis de me souvenir de ce j'ai souffert depuis vingt années... Mon cœur est encore rempli de toutes les amertumes dont vous l'avez abreuvé. Vous m'avez fait supporter toutes les humiliations; sans plus de respect pour la mère que pour l'épouse, vous avez froissé tous mes sentiments. Je n'ai rien dit, j'imposais silence aux révoltes de mon âme. Devais-je vous adresser des reproches? A quoi bon? C'eût été m'humilier moi-même. J'ai demandé à ma fierté, à mon orgueil de me consoler, de me donner le courage et la patience.....

Le marquis était livide; un tremblement nerveux secouait ses membres; il mordait ses lèvres jusqu'au sang. Toutefois il ne cherchait point à interrompre la marquise.

— Depuis longtemps, mon cœur était fermé pour vous, continua-t-elle, et j'ai eu, oui, j'ai eu le regret d'avoir pu vous aimer!... Heureusement, j'avais mes enfants... Les enfants sont la consolation des mères malheureuses, je leur donnais toute ma tendresse, tout mon amour... Maintenant, mon fils s'éloigne de moi, je le vois, je le sens; cela devait être, il a sous les yeux l'exemple funeste de son père! Mais ma fille me reste, toute bonne et toute dévouée; c'est elle, ce sont ses baisers qui ont versé le baume sur les plaies saignantes de mon cœur... Edmée est ma suprême espérance!

« Bien que ne vous aimant plus et ayant cessé de vous estimer, poursuivit la marquise en changeant de ton, pour nos enfants, pour le monde, comme vous le disiez tout à l'heure, j'ai pu vivre pendant des années sous le même toit que vous, restant fidèle à mes devoirs de mère, et réussissant à faire envier aux autres un bonheur que je ne possédais point!... Aujourd'hui, monsieur le marquis, la situation n'est plus la même; non-seulement je ne vous aime et ne vous estime plus, mais je vous méprise!...

— Madame!...

— Oui, je n'ai plus pour vous que du mépris... Je me sépare de vous, parce que je suis plus soucieuse de mon honneur que vous ne l'avez été du vôtre! Ah! votre honneur, qu'en reste-t-il, maintenant? Le mien est sans tache, je veux le conserver intact!

— Ah! prenez garde, prenez garde! exclama le marquis, l'œil menaçant, en faisant un pas vers sa femme.

— Vous n'auriez pas, je suppose, l'audace de porter la main sur moi, lui dit-elle froidement.

Il resta immobile, les poings crispés, les dents serrées. Le regard de la marquise l'écrasait.

— Du reste, reprit-elle, notre entretien est terminé; je n'ai plus rien à vous dire.

Le marquis se sentait dominé. Malgré la colère qui grondait en lui, il parvint à se contenir.

Il pensa à madame Descharmes, ce qui contribua encore à le calmer. Il se rappela ces paroles qu'elle avait prononcées un jour : « Vous avez des enfants, une femme, vous n'êtes pas libre. » Alors il fut comme ébloui. Sa femme le quittait; il allait pouvoir dire à Angèle : Je suis libre. Il oubliait ses enfants et ne s'inquiétait plus de ce que pourrait supposer et dire le monde.

Semblable à l'ange révolté, frappé de l'anathème de Dieu, il releva audacieusement la tête.

— Eh bien, soit, dit-il, faites ce que vous voudrez; je ne chercherai point à combattre vos idées; je ne lutterai pas contre votre détermination; oui, faites ce que vous voudrez... Quant au scandale qui résultera de votre folie, il retombera sur vous, car vous l'aurez voulu.

Et, d'un ton narquois, il ajouta :

— Adieu, madame la marquise.

Lentement, le regard assuré, un sourire forcé sur les lèvres, il se dirigea vers la porte et sortit.

— Pas un remords, pas un mot de regret ou de repentir, rien!... s'écria la marquise avec désespoir.

Elle se leva et fit deux fois le tour de sa chambre d'un pas saccadé, fiévreux.

— Mais avec quelle boue a donc été pétri le cœur de cet homme? exclama-t-elle. Ah! mes enfants, mes pauvres enfants!...

Elle tomba sur ses genoux en sanglotant, les mains tendues vers le ciel.

XXIII

LE PEINTRE ET LA MARQUISE

La marquise de Presle priait encore, implorant la miséricorde divine, lorsque sa femme de chambre vint lui demander si elle pouvait recevoir M. Albert Ancelin.

Elle se releva vivement.

— Faites entrer M. Ancelin dans le petit salon, dit-elle ; je suis à lui dans un instant.

La domestique se retira.

— Avant de songer à ma douleur, à mes chagrins, murmura la marquise, je dois faire ce qui dépend de moi pour le bonheur des autres.

Elle répara un peu le désordre de sa toilette et passa sur son visage et ses yeux rougis un linge mouillé d'eau froide. Cela fait, elle jeta les yeux dans une glace et fit un mouvement de la tête et des épaules qui voulait dire : — Après tout, que m'importe, qu'il s'aperçoive que j'ai pleuré!

Elle souleva une tapisserie, ouvrit une porte et se trouva en face du peintre, qui l'attendait debout au milieu du boudoir.

Elle s'avança vers lui la main tendue.

Le jeune homme fut frappée de sa pâleur et de l'altération de ses traits, mais il ne laissa point paraître sa surprise.

— Ah! fit-elle avec émotion, cela me fait du bien de vous revoir!... Asseyez-vous là, près de moi, sur cette causeuse. Vous savez pourquoi je vous ai appelé : nous allons causer d'elle, la pauvre femme; mais, avant, je veux que vous me disiez tout le mal que vous avez pensé de moi.

— Oh! madame la marquise... protesta-t-il.

— Je vous connais, monsieur Ancelin ; un homme de votre caractère juge sévèrement les autres, parce qu'il ne connaît que la justice et la vérité. Avouez-le, vous avez douté de ma sincérité?

— Mais non de votre cœur, madame.

— Ma conduite a dû vous paraître singulière, lorsque plein de confiance vous êtes venu me trouver?

— Après les paroles que nous avions échangées à Rebay, je m'attendais, en effet, à un accueil plus cordial.

— Et vous aviez raison. Que vous ai-je dit? Je ne me le rappelle plus; j'étais troublée, nerveuse... Nous nous sommes quittés comme deux personnes qui ne doivent plus se revoir : moi, confuse et malheureuse; vous, étonné et mécontent... Mais ce que vous veniez me demander, monsieur Ancelin, je l'ignorais; vous le croyiez, n'est-ce pas?

— Après réflexion, c'est ce que j'ai pensé, madame. Alors je me suis expliqué votre silence, et par ce que je savais j'ai compris votre réserve.

— Ainsi vous avez deviné que je soupçonnais mon mari d'être l'auteur de l'enlèvement?

— Oui, madame.

— Ah! me voilà rassurée! Ma seule crainte, monsieur Ancelin, était que vous n'eussiez conservé de moi une impression fâcheuse.

— Madame la marquise, dit le peintre d'une voix grave et émue, je n'ai



Il les trouva à vingt pas de la maison qu'ils étaient chargés de surveiller. (Page 343.)

jamais cessé de croire en vous et de vous honorer comme la plus admirable et la plus sainte des femmes.

— Vous êtes bon et généreux, merci. Maintenant, il n'y aura plus d'équivoque entre nous. Bientôt, dans quelques jours, vous connaîtrez mieux encore la marquise de Presle, et j'aurai peut-être le bonheur de vous prouver la considération que j'ai pour votre remarquable talent, mon affection pour vous. Mais, pour le moment, ne pensons qu'à Léontine Landais.

— Quoi! madame, s'écria Albert vivement surpris, vous savez son nom?

— Je connais aussi sa lugubre histoire, dans laquelle — ce n'est pas à vous que je dois le cacher — mon mari a joué un rôle odieux.

— Est-ce donc monsieur le marquis?...

— Lui! je n'ai même pas songé à l'interroger.

— Mais alors comment avez-vous appris?...

— Vous connaissez madame Langlois?

— Depuis bien des années, madame; ah! la pauvre femme, on pourrait l'appeler, elle aussi, la mère des sept douleurs!

— C'est vrai, car elle a souffert beaucoup

— Un coup terrible vient encore de la frapper.

— Sa fille disparue?... Mademoiselle Claire est l'objet d'actives recherches, il est impossible qu'on n'obtienne pas bientôt quelque renseignement.

— Hier soir, je suis passé chez madame Langlois, je ne l'ai pas trouvée... « Elle est sur les traces de sa fille, » m'a dit la concierge.

— Dieu veuille que ce soit la vérité, monsieur Ancelin.

— Je le saurai bientôt, car en vous quittant tout à l'heure, madame la marquise, mon intention est de me rendre chez madame Langlois.

— Oh! mon cœur me dit qu'elle ne tardera pas à revoir son enfant; tous ceux qui connaissent cette charmante jeune fille partagent les inquiétudes et les angoisses cruelles de la pauvre mère.

— Vous paraissez vous intéresser beaucoup à mademoiselle Claire, madame.

— Oui, monsieur Ancelin, beaucoup.

— Est-ce que vous la connaissez?

— Je la connais, et je puis ajouter que j'éprouve pour cette chère enfant une amitié sincère. Mieux que sa mère, peut-être, j'ai pu apprécier ses admirables qualités, ses sentiments exquis, rares trésors que renferme son cœur. Je lis dans vos yeux votre étonnement; vous pouvez être surpris, en effet, car vous ignorez encore les relations qui ont existé entre mademoiselle Claire et la marquise de Presle. Monsieur Ancelin, ne vous êtes-vous jamais demandé pourquoi, ayant eu le bonheur de retrouver sa mère, mademoiselle Claire avait voulu conserver à Montreuil, chez le docteur Morand, sa place de lingère?...

— Une seule fois, madame, j'ai interrogé la mère Langlois à ce sujet; elle m'a répondu que sa fille avait ses raisons pour rester à Montreuil quelque temps encore, mais que ces raisons, elle ne les connaissait point. J'ai pensé que mademoiselle Claire avait contracté un engagement qu'elle tenait à remplir.

— C'était la vérité, monsieur Ancelin. Cet engagement contenait aussi un secret important.

— Un secret?

— Oui. Mais aujourd'hui ce secret n'a plus aucune raison d'exister : c'est à moi que Claire avait fait la promesse de ne pas quitter la maison du docteur

Morand; comprimant les élans de sa tendresse filiale, c'est par dévouement qu'elle a refusé de suivre sa mère. Vous ne devinez pas, mais vous allez comprendre... Après avoir retrouvé Léontine Landais et l'avoir arrachée à ses persécuteurs, qui tous avaient intérêt à laisser le passé dans l'oubli, à le couvrir d'ombre, c'est chez le docteur Morand que je l'ai placée...

— Je comprends! s'écria Albert, la reconnaissance a retenu mademoiselle Claire auprès de celle qui a pris soin de son enfance; elle accomplissait un devoir.

— Plus encore, monsieur Ancelin : son influence sur la pauvre insensée était si extraordinaire, si puissante, que le docteur Morand dont le savoir est grand, pourtant, n'avait aucun espoir de lui rendre la raison, sans le concours de mademoiselle Claire.

— Quoi! madame la marquise, s'écria le peintre, est-ce possible? Léontine Landais?...

— Est guérie, monsieur Ancelin!

Le jeune homme se redressa comme poussé par un ressort. Il était sous le coup d'une émotion violente. La joie étincelait dans ses yeux.

— Guérie! guérie! répéta-t-il dans une sorte de ravissement.

— Oui, monsieur Ancelin, reprit la marquise, Léontine Landais est guérie : elle a recouvré sa raison et en même temps la mémoire et le souvenir du passé.

— Oh! je ne vous cacherai pas ce que j'éprouve, madame la marquise, une joie immense inonde mon cœur.

— Hier, continua madame de Presle, elle m'a raconté ses souffrances. Quel récit! un tissu d'horreurs et d'infamies!... j'en frémis encore. Victime et martyre, la malheureuse a pleuré dans mes bras, contre mon cœur. Elle m'a parlé aussi de son père tombé au champ d'honneur, de sa mère morte également, trop tôt, hélas! de sa jeune sœur nommée Angèle. Je me suis rappelé vos paroles, monsieur Ancelin; vous m'avez dit que vous connaissiez sa famille, est-ce de sa sœur que vouliez parler? Elle existe encore, n'est-ce pas?

— Oui, madame. Ah! puisse le bonheur que vous allez lui donner, chasser la haine de son cœur et la rendre indulgente pour le coupable.

— Monsieur Ancelin, réparation leur est due; pour la rendre aussi complète que possible, aucun sacrifice ne me coûtera. Malheureusement, il est certaines plaies qu'aucune puissance humaine ne peut cicatriser. Je ferai ce que je pourrai. On évalue ma fortune personnelle à trois millions; ah! je bénis aujourd'hui la prévoyance de mon noble père, qui a voulu me marier sous le régime de la séparation de biens. De ma fortune, je ferai trois parts, monsieur Ancelin : une pour chacun de mes enfants, la troisième appartient, dès maintenant, à Léontine Landais et à sa sœur Angèle. Offerte par moi, elles pourront, sans rougir, accepter cette fortune. Le marquis de Presle a fait le mal, la marquise de Presle

essaye de le racheter en faisant un peu de bien. Voilà mes intentions, monsieur Ancelin, les approuvez-vous?

— Oui, madame, car c'est votre âme généreuse qui vous les a inspirées; mais ce million que vous voulez donner, on ne l'acceptera point.

— Je l'offrirai à genoux, les mains jointes, en suppliant, le front dans la poussière!

— Vous ferez beaucoup plus, madame, quand vous mettrez Léontine Landais dans les bras de sa sœur Angèle, qui la cherche et la pleure depuis plus de vingt années.

— Oh! ce sera pour toutes deux une grande joie; mais ce n'est pas suffisant, je veux, je dois assurer l'avenir de la malheureuse Léontine.

— La pauvre folle que nous avons vue à Rebay, conduisant au pâturage les bestiaux de la ferme des Sorbiers, est riche, immensément riche, madame.

— Que me dites-vous, monsieur Ancelin? s'écria la marquise.

— La vérité, madame. L'héritage des deux orphelines, une trentaine de mille francs, a été la dot d'Angèle Landais...

— Elle est mariée!

— Oui, madame. Le modeste héritage des deux sœurs est devenu la base d'une des plus grandes fortunes industrielles créées depuis quinze ans.

La marquise regardait le jeune homme avec une sorte d'effarement.

— La moitié de cette fortune, qui dépasse peut-être sept millions, continua le peintre, appartient à Léontine Landais; Angèle et son mari l'ont décidé. Le nom de ce dernier ne vous est certainement pas inconnu, madame la marquise; c'est celui d'un homme de grand mérite; aussi remarquable par ses qualités personnelles que par son talent.

— Il se nomme?...

— Henri Descharmes.

La foudre tombant aux pieds de la marquise n'aurait pas produit un plus terrible effet. Elle devint pâle comme une morte.

— Descharmes, Descharmes! exclama-t-elle d'une voix vibrante. Et la sœur de Léontine Landais est sa femme!... Ah! malheur! malheur!...

— Qu'avez-vous, madame? Vous m'effrayez... je ne comprends pas...

— Mais vous ne savez donc rien, monsieur Ancelin, rien? Ah! il ne pouvait pas m'être porté un coup plus cruel... La sœur de Léontine Landais, madame Henri Descharmes, est la maîtresse du marquis de Presle!

— C'est faux! s'écria le jeune homme avec force : la personne qui vous a dit cela a calomnié madame Descharmes et vous a indignement trompée!

— Je le voudrais, répliqua madame de Presle en remuant tristement la tête; mais n'est-ce pas vous, au contraire, qui vous trompez, monsieur Ancelin? Vous défendez madame Descharmes, c'est d'un cœur généreux comme le vôtre. Mais vous ignorez, sans doute, ce que beaucoup de personnes savent.

— J'ai l'honneur de vous répéter, madame la marquise, que madame Descharmes est calomniée; elle n'a jamais cessé d'être digne du respect de tous!

— Les assiduités du marquis de Presle auprès d'elle sont un scandale.

— Soit, répliqua le peintre avec gravité; mais ce que le monde ne sait pas, je vais vous le dire : madame Descharmes a découvert que sa sœur a été séduite, déshonorée et rendue folle par M. le marquis de Presle; elle le méprise, elle le hait... Pour venger la victime, elle a voulu faire naître dans le cœur du séducteur une passion insensée, terrible, elle y a réussi; aujourd'hui M. le marquis de Presle est son esclave; elle n'a encore cherché qu'à le rendre ridicule et à torturer son cœur, il faut mieux pour sa vengeance... Quel est son but? Que veut-elle? Je ne sais. La peine du talion, peut-être. Mais vous allez lui rendre sa sœur, madame la marquise; la joie, le bonheur éteindront dans son cœur la haine et les désirs de vengeance, et, grâce à vous, M. le marquis de Presle pourra être pardonné!

Madame de Presle poussa un profond soupir, qui répondait à d'autres pensées, puis elle se leva le front rayonnant.

— Vous êtes bien sûr de ce que vous venez de me dire? demanda-t-elle.

— Madame Henri Descharmes veut bien m'honorer de sa confiance, répondit Albert.

— Eh bien, monsieur Ancelin, reprit la marquise, aujourd'hui madame Descharmes embrassera sa sœur; je vous donne rendez-vous chez elle ce soir à cinq heures. Je m'humilierai devant elle, et, au nom de mes enfants, je lui demanderai grâce pour le marquis de Presle!

XXIV

LES RENSEIGNEMENTS

Le grand Bernard n'avait pas perdu une minute. Il était rentré chez lui en sortant du cabaret de la rue d'Aligre, avait changé de vêtement et garni son gousset de quelques pièces de monnaie. Il avait aussi glissé dans une de ses poches un petit revolver, mignon comme un jouet d'enfant, en murmurant :

— On ne sait pas ce qui peut arriver.

Il arrêta dans la rue le premier fiacre vide qu'il rencontra et, tout en ouvrant la portière, il jeta au cocher l'adresse d'André Pigaud.

Pendant ce temps, suivant les instructions qu'ils avaient reçues, le Bourguignon et Brion se dirigeaient vers Joinville-le-Pont par la route de Vincennes.

Il était une heure et demie lorsque le grand Bernard arriva au domicile

d'André ; il mettait le pied sur la première marche de l'escalier, quand le concierge, un véritable Cerbère, l'arrêta par cette apostrophe :

— Où allez-vous?

— Chez M. André Pigaud, répondit-il, j'ai besoin de le voir à l'instant.

— Il n'y est pas.

— On pourra me dire, sans doute, où je le trouverai.

— Il n'y a personne chez lui, les domestiques sont sortis.

— Dans ce cas je vais attendre M. André.

— Comme vous voudrez; mais c'est inutile. M. Pigaud est sorti à pied à dix heures en disant qu'il rentrerait tard dans la nuit.

Le grand Bernard fit une grimace, qui indiquait sa vive contrariété. Il réfléchit un instant, se demandant ce qu'il devait faire.

Certain d'être sur les traces de Claire, il ne pouvait s'arrêter à la pensée de remettre au lendemain l'expédition projetée. Mais comme tous ceux qui ne sont pas intéressés directement dans une affaire, il voyait des difficultés à agir sans l'Enfant du Faubourg.

Le contre-temps était fâcheux. Le brave ouvrier se trouvait très-embarrassé.

Soudain, le nuage qui assombrissait son front disparut. Il remonta dans le fiacre en donnant l'ordre au cocher de le conduire rue de La Rochefoucauld.

Cette fois, il fut plus heureux, la mère Langlois était chez elle. Elle venait de rentrer après avoir fait une nouvelle visite au chef de la police de sûreté, qui lui répondait invariablement :

— Nous ne savons rien encore, les recherches continuent.

Assise dans un coin, la tête penchée sur son sein et les bras ballants, la pauvre mère Langlois pleurait à chaudes larmes; ses yeux étaient une source intarissable. Comme contraste, dans la chambre voisine, cette chambre dont nous avons parlé déjà, nid charmant destiné à Claire, les canaris chantaient comme des perdus. Un morceau de viande froide sur une table attestait que la mère Langlois avait eu l'intention de prendre quelque nourriture. En effet, elle s'était mise à table; mais aussitôt le cœur lui avait manqué; elle n'avait pu avaler une bouchée. D'ailleurs, depuis trois jours elle ne mangeait pas, un verre de vin lui suffisait. Grâce à sa robuste constitution, ses forces ne l'abandonnaient point.

Le bruit de la sonnette de son logement l'arracha à ses sombres pensées. Elle se leva et alla ouvrir. A la vue du grand Bernard, qu'elle n'avait vu qu'une seule fois, mais qu'elle reconnut, elle laissa échapper un cri de surprise.

— Madame Langlois, lui dit l'ouvrier, j'avais une communication importante à faire à André; ne l'ayant pas trouvé chez lui, je me suis heureusement rappelé votre adresse, et me voilà. Du reste, ce que j'avais à dire à André vous intéresse au moins autant que lui.

— De quoi s'agit-il?

— Je sais où se trouve en ce moment mademoiselle Claire.

— Ma fille, ma fille! vous savez où est ma fille! exclama la mère Langlois.

Impossible de rendre l'expression que prit sa physionomie. Elle saisit le grand Bernard par le bras, l'attira au milieu de la chambre et les yeux étincelants :

— C'est bien vrai, n'est-ce pas? dit-elle, vous savez où est ma fille, la fiancée d'André?

— Oui, mademoiselle Claire est à Joinville-le-Pont, j'en suis sûr.

Alors ce fut une explosion de joie indicible. La mère Langlois riait et pleurait en même temps. Elle sautait au milieu de la chambre, revenait au grand Bernard, pour lui prendre les mains qu'elle serrait fiévreusement, puis se remettait à bondir. On l'aurait prise pour une folle. Elle fit cinq ou six fois le tour de l'appartement. Enfin elle se calma.

Le grand Bernard put alors lui raconter comment il se trouvait à Joinville le jour de la disparition de Claire et ce que lui et son camarade le Bourguignon avaient vu et entendu dans la ruelle.

Elle l'écouta frémissante, sans gestes et comme suspendue à ses paroles.

— Pour moi, ajouta-t-il, mademoiselle Claire n'est pas sortie volontairement de chez M. le docteur Morand; elle a été enlevée, il n'y a pas à en douter. Par qui? Je l'ignore. Pour quel motif? Je ne le sais pas davantage. Mais ce soir même, si vous le voulez, nous entrerons ensemble dans cette maison de Joinville où l'on retient votre fille prisonnière.

— Enlevée! murmura la mère Langlois sourdement, enlevée!... Et je n'ai pas deviné... Mais je suis donc tout à fait stupide?... Grand Bernard, vous ne vous êtes pas trompé, c'est bien la voix de ma fille que vous avez entendue!... Ah! les brigands, malheur à eux s'ils ont fait du mal à mon enfant! Avec des paroles, on ne fait rien, grand Bernard; il faut agir. Ma fille pleure, se désespère, elle m'attend, elle nous appelle à son secours; je veux la reprendre, grand Bernard... Vous n'avez pas trouvé André, nous nous passerons de lui. Quand il s'agit de ma fille, j'ai du courage, je suis forte, vous verrez. Ne perdons plus une minute, partons, partons!

Il était près de cinq heures lorsqu'ils arrivèrent à Joinville. Le grand Bernard avait appris à la mère Langlois que deux ouvriers du faubourg les avaient précédés avec mission de recueillir tous les renseignements utiles à connaître. Il modéra aussi son impatience en lui rappelant que l'on ne doit jamais oublier la prudence, surtout quand on ne sait pas à quelle sorte de gens on a affaire. Il l'installa dans un salon d'un des restaurants près du pont et la quitta pour se mettre à la recherche de ses camarades.

Il les trouva à vingt pas de la maison qu'ils étaient chargés de surveiller, buvant un bock à la porte d'un café et causant avec une jeune servante à la mine éveillée. Il passa près d'eux sans s'arrêter. Les deux ouvriers se levèrent aussitôt, payèrent leur consommation et s'empressèrent de le rejoindre.

— Eh bien? fit le grand Bernard tout en marchant, et après s'être assuré qu'aucune oreille indiscrète ne pouvait entendre.

— Je t'assure que nous n'avons pas perdu notre temps, répondit le Bourguignon; et pourtant nous ne savons presque rien. Comme tu as pu le voir en passant, la maison est bâtie au milieu du jardin.

— J'ai remarqué, en effet, une maison dont tous les volets sont fermés, est-ce celle-là?

— Oui.

— On la croirait inhabitée.

— Il n'en est rien, elle reçoit le jour par les fenêtres de la façade opposée, qui regarde le midi. Elle est occupée par une femme seule qu'on appelle madame Solange. Une vieille rentière, disent les voisines. — Mais on ne sait ni d'où elle vient, ni ce qu'elle a été. Elle vit très-retirée, d'une façon assez mystérieuse, et ne se montre dans la rue que pour faire ses achats journaliers. Elle ne parle à personne, ce qui ne doit pas faire plaisir aux curieux. Depuis environ cinq ans qu'elle est à Joinville, elle n'a pas un seul ami; elle n'inspire, d'ailleurs, aucune sympathie. On ne lui connaît pas de parents, mais de temps à autre, elle reçoit des visiteurs qui viennent de Paris : des jeunes femmes, généralement très-jolies, en superbes toilettes, que des hommes d'un certain âge accompagnent. Ces jours-là, la maison prend un air joyeux et de silencieuse devient bruyante. La dame Solange, fort alerte encore pour son âge, va et vient très-affairée. Elle achète, en payant sans compter, tout ce qu'il y a de mieux chez les fournisseurs. Les gens qu'elle reçoit aiment à faire bonne chère. Le soir toutes les fenêtres s'illuminent et jusqu'à une heure avancée de la nuit, des cris, des chants et des éclats de rire retentissent dans la maison. Ce qui se passe ensuite, nul ne le voit, mais on le devine et on le dit tout bas.

Le grand Bernard avait écouté, le front soucieux, le rapport du Bourguignon.

— Tout cela nous intéresse médiocrement dit-il; je préférerais savoir si la jeune fille que je crois être mademoiselle Claire est toujours dans cette maison.

— Nous n'avons rien pu apprendre à ce sujet.

— Ils sont capables de l'avoir déjà conduite ailleurs, murmura Bernard, les sourcils froncés.

— Moi, dit Brion, j'inclinerais à croire que la femme enlevée est toujours là; ce qui le prouve, ce sont les provisions que la vieille achète tous les matins.

— Soit, répliqua le Bourguignon, mais on nous a dit aussi qu'un individu dont on ne sait pas le nom, venait voir la vieille femme tous les jours. Ce pourrait être également pour cet inconnu qu'elle achète plus que d'habitude.

— Vous pouvez avoir raison tous les deux, intervint le grand Bernard; mais, avant que nous quittions Joinville, nous saurons de quoi il retourne, je vous le



A travers les arbres, elle apercevait les toits pointus de quelques maisons isolées. (Page 347.)

promets. Sais-tu, Bourguignon, si l'individu dont tu viens de parler est venu aujourd'hui?

— Il doit être actuellement dans la maison, car il est arrivé vers quatre heures et demie.

— C'est bon à savoir; on prendra ses précautions en conséquence; qui peut être cet homme? Celui qui a enlevé la fiancée d'André, probablement. Ah! le brigand, si nous pouvions le pincer!... Aussi vrai que je m'appelle Bernard, je

lui ferais passer un mauvais quart d'heure... Mais il ne s'agit pas de cela pour l'instant. Camarades, êtes-vous disposés à me suivre et à me seconder?...

— Ordonne, nous ferons ce que tu voudras.

— C'est bien ; je sais que vous avez du courage. Pourtant, je dois vous prévenir qu'il y aura des difficultés.

— Tant mieux.

— Peut-être du danger.

— Nous le braverons.

— A la bonne heure, vous êtes de bons compagnons, mes amis, et je vois que je peux compter sur vous.

— Pour toi et pour l'Enfant du Faubourg, je me ferais écharper, dit le Bourguignon.

— Grand Bernard, mets-moi à l'œuvre et tu verras ce que je saurai faire, ajouta Brion.

— En deux mots, voici mon idée, reprit Bernard : il faut, dès la nuit venue, que nous entrions dans la maison en question.

— Nous y entrerons, fit Brion d'un ton résolu.

— Madame Langlois, la mère de mademoiselle Claire, sera avec nous. Elle vaut un homme.

— Et André?

— Je ne l'ai pas trouvé chez lui. Qu'importe! nous sommes quatre.

— Cela suffit, dit le Bourguignon.

— Je ne suppose pas qu'on nous ouvrira gracieusement la porte. Nous serons peut-être obligés de faire le siége de la maison.

— Par la porte ou par les croisées nous entrerons, répondit le Bourguignon.

— N'oubliez pas que je suis un peu serrurier, fit observer Brion.

— Nous avons examiné le mur du jardin sur la ruelle, reprit le Bourguignon ; l'escalader n'est pas difficile.

— C'est par cela que nous commencerons, dit Bernard.

— Dans tous les cas, je vais me mettre à la recherche d'un taillandier, annonça Brion.

— Nous avons encore une grande heure devant nous, reprit Bernard ; vous aurez le temps de dîner; quand l'estomac est bien garni, on a les poignets plus forts et le cœur plus solide. Nous nous retrouverons au moment de nous mettre à l'œuvre. Je vous donne rendez-vous dans la ruelle, près de la porte du jardin, à huit heures et demie.

Sur ces mots, le grand Bernard quitta ses camarades et s'empressa de rejoindre la mère Langlois qui l'attendait avec une impatience fébrile.

XXV

LA PRISONNIÈRE

Enfermée et retenue prisonnière dans une chambre, Claire ignorait absolument où elle se trouvait et ce qu'elle avait à redouter. On l'avait enlevée violemment de la maison du docteur Morand. Pourquoi? Elle cherchait vainement à se l'expliquer.

D'abord, elle avait pensé que ses ravisseurs étaient des hommes payés par le fils de la marquise de Presle, dont l'audace lui était connue; mais rien n'était venu justifier ce premier soupçon. Alors elle s'était égarée dans toutes sortes de suppositions, qui, tout en l'éloignant de la vérité, versaient dans son cœur des terreurs continuelles.

Après avoir transporté la jeune fille dans la chambre préparée pour la recevoir et l'avoir confiée à la Solange, créature entièrement dévouée à ses intérêts, Blaireau avait disparu.

La douleur de Claire, surexcitée par l'épouvante, éclata en sanglots et en cris déchirants. Pendant plus d'une heure, elle eut des spasmes affreux auxquels succéda une prostration complète.

La vieille femme s'assit près d'elle et chercha à l'amadouer par son patelinage. Claire n'écoutait pas, ne voulait rien entendre. Elle restait indifférente à toutes les sollicitations de madame Solange. Celle-ci l'engagea à se coucher; un lit, dans la chambre, l'invitait également à prendre du repos. La jeune fille n'eut pas l'air de comprendre. Fatiguée par les discours de la vieille, elle finit par lui dire avec colère :

— Laissez-moi.

Comprenant qu'elle devait, pour le moment, renoncer à l'apprivoiser, madame Solange se retira en grommelant.

Claire passa le reste de la nuit blottie dans un fauteuil. Au moindre bruit qu'elle entendait, un tremblement convulsif secouait ses membres, son cœur battait à se briser et une sueur froide baignait son front. Ses appréhensions et ses alarmes l'empêchèrent de dormir; on le comprend.

Le jour vint. Elle le salua avec un soupir de soulagement. Elle courut à la fenêtre et l'ouvrit avec l'intention de s'enfuir : elle regarda en bas et fut effrayée de la distance qui la séparait du sol. Elle aurait pu crier et appeler à son secours, mais elle ne vit personne. A travers les arbres, elle apercevait les toits pointus de quelques maisons, dorés par les premiers rayons du soleil. Ces maisons étaient éloignées; elle aurait eu beau crier, sa voix ne pouvait être entendue.

En pensant à sa mère, à André et à son amie de Montreuil, elle pleura encore. Toutefois, l'espérance, qui n'abandonne jamais les malheureux, rendit un peu de courage à la pauvre désolée.

La Solange entra dans sa chambre, elle lui apportait un bol de café au lait avec une tranche de pain grillé.

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas couchée? lui dit-elle. Vous n'êtes pas raisonnable, ma mignonne; regardez-vous dans la glace, vous verrez comme vous avez la figure fatiguée et pâlotte, les yeux battus... Quand on est jolie à croquer comme vous, il faut soigner sa beauté. C'est précieux la beauté ; c'est un trésor, voyez-vous. Je vous avais bien dit, pourtant, que vous n'aviez rien à craindre, qu'on ne vous voulait pas de mal, au contraire. Je suis chargée d'avoir soin de vous; si vous le voulez, je serai pour vous une amie, car, moi, j'aime la jeunesse... Je vois que vous m'écoutez, à la bonne heure ; ce n'est pas comme cette nuit... Enfin, je comprends, vous étiez effrayée. Mais, je vous le répète, vous n'avez rien à craindre. Tout à l'heure vous avez ouvert la fenêtre, je vous ai entendue. Est-ce que vous vouliez vous sauver par là? Vous avez vu que ce n'est pas possible. Cependant, il ne faudrait pas essayer, parce que je serais obligée de vous mettre dans une autre chambre où vous seriez moins bien que dans celle-ci. Si vous êtes raisonnable et bien gentille, je ferai tout au monde pour vous être agréable.

— Eh bien, laissez-moi m'en aller, riposta brusquement la jeune fille.

— Ça, c'est impossible, ma belle; vous devez bien comprendre que si vous êtes ici, c'est qu'on ne veut pas que vous soyez ailleurs.

— Mais enfin que veut-on faire de moi ?

— Vous garder pendant quelques jours.

— Et après ?

— On vous rendra la liberté, je suppose.

— Quels sont ces hommes qui m'ont amenée ici?

— Sans mentir, je puis vous répondre que je ne les connais pas.

— Vous ne les connaissez pas! fit la jeune fille avec surprise. Ce n'est point admissible.

— Et pourtant, c'est la vérité. Ils étaient deux, le maître et un autre, j'ai vu celui-ci, cette nuit, pour la première fois.

— Et celui que vous appelez le maître?

— Je ne sais pas son nom.

La jeune fille eut un regard d'incrédulité,

— Eh bien, moi, dit-elle, sans mentir et sans craindre de me tromper, je puis vous dire que c'est un misérable !

Madame Solange hocha la tête en souriant.

— Le maître, répliqua-t-elle, est un homme très-riche et très-puissant; il est bon de l'avoir pour ami ; c'est un conseil que je vous donne, ma belle.

— Cette maison où nous sommes est à lui?

— Non, vous êtes ici chez moi.

— Ainsi, dit Claire avec amertume, vous faites de votre maison une prison, au service d'un homme dont vous ne savez même pas le nom.

— Le maître ordonne, j'obéis.

La jeune fille resta un instant pensive.

— Comment appelez-vous ce pays? demanda-t-elle.

La vieille s'attendait sans doute à cette question, car elle répondit sans hésiter :

— Mais nous sommes à Paris.

— A Paris, répéta Claire étonnée ; il y a dans Paris de ces grands jardins plantés d'arbres?

— Certainement, mais pas dans tous les quartiers.

— Permettez-moi de vous adresser encore une question, reprit la jeune fille. Le maître, puisque c'est le nom qu'on lui donne ici, m'a enlevée violemment, je puis même ajouter brutalement, d'une maison dans laquelle il a dû pénétrer en employant la ruse ou la force; toute ignorante et simple que je sois, je crois avoir le droit de dire qu'il s'est rendu coupable d'un crime ; or, quand un crime lui est connu, la justice ne le laisse jamais impuni.

— Le maître ne craint rien, riposta la Solange.

— Vous m'avez dit, en effet, qu'il était très-puissant. Mais je ne puis admettre que, en ce qui me concerne, il n'ait pas agi pour le compte d'un autre.

La vieille garda le silence.

— Il ne me connaît pas, il ne m'avait jamais vue, savait-il seulement que je fusse au monde?... Non, non, votre maître, madame, s'est fait l'exécuteur de l'œuvre d'un plus riche et plus puissant que lui.

— Cela pourrait être, mais je ne le crois pas.

— Connaissez-vous le jeune comte Gustave de Presle?

— Autrefois, il y a vingt-cinq ans, j'ai souvent entendu parler du marquis de Presle.

— Le comte Gustave est son fils.

— Je ne le connais pas.

— Alors vous êtes sûre qu'il ne viendra pas ici.

— Sa visite ne m'est pas annoncée.

— C'est étrange, murmura Claire; je ne comprends plus... Pourtant, il y a une raison. Laquelle?

— Je crois que vous vous mettez inutilement l'esprit à la torture, ma belle enfant.

— J'ai beau chercher, en effet, je ne puis découvrir le motif qui a fait agir mes ravisseurs. Pourquoi ai-je été amenée chez vous, madame? Vous devez le savoir, dites-le-moi. Cela me tranquillisera, je serai plus calme. Celui que vous

appelez le maître ne peut pas être mon ennemi, je n'ai jamais fait de mal à personne. Je ne suis qu'une pauvre fille, une ouvrière ; il y a quelques mois, j'étais encore loin de Paris, dans un petit village, bien isolée, bien seule, ne portant ombrage à personne, qui donc pourrait m'en vouloir? Je ne suis rien, je ne puis gêner, et puis je tiens si peu de place dans la vie!... Si j'avais commis quelque faute, on pourrait avoir l'intention de me punir; mais je ne suis pas coupable, je vous le jure. On m'a peut-être prise pour une autre ; oui, il y a erreur, ceux qui m'ont arrachée à mon existence paisible, heureuse, le reconnaîtront. Oh ! je vous en supplie, madame, rassurez-moi, dites-moi tout ce que vous savez. Si je suis menacée de quelque danger, ne me le cachez pas; quel qu'il soit, je préfère le connaître; j'aurai moins peur; c'est l'incertitude, ce sont les appréhensions qui m'épouvantent.

La jeune fille s'interrompit, suffoquée par les larmes.

— Je vous l'ai dit déjà, ma mignonne, répondit la Solange d'une voix doucereuse, qu'elle essayait de rendre sympathique, je ne sais rien ; je ne suis pas la confidente du maître et il n'entre pas dans ses habitudes de raconter ses affaires. C'est un homme discret et il serait bien habile celui qui devinerait sa pensée. J'ignore absolument quel est son projet, quelles sont ses intentions. Allons, ne pleurez pas ainsi, à quoi bon vous désoler? C'est bien inutile. Attendez. Le maître viendra tantôt.

La jeune fille se redressa.

— Ah! il viendra, fit-elle.

— Oui, et vous le verrez ; vous causerez avec lui ; peut-être vous apprendra-t-il ce que vous désirez savoir.

Claire essuya ses yeux.

— C'est bien, dit-elle, je l'attends, je serai contente de le voir ; s'il me cache sa pensée, j'aurai moins de réserve, il connaîtra la mienne toute entière ; il saura ce que je pense de lui et de ses pareils.

La vieille femme secoua la tête.

— Ma mie, reprit-elle, je vous conseille la prudence ; soyez pour lui douce, gentille, gracieuse, vous avez tout à y gagner. N'oubliez pas ce proverbe qui dit que ce n'est pas avec du vinaigre qu'on prend les mouches.

— A vous entendre, répliqua la jeune fille avec dédain, il semblerait que je lui dusse des remerciements, à votre maître. Il est riche, il est puissant, dites-vous ; qu'est-ce que cela me fait à moi! Vous lui obéissez, il vous courbe sous sa volonté, parce qu'il est votre maître. Il n'est pas le mien. Je ne puis voir en lui qu'un méchant homme, et si j'en juge par ses actes, c'est un malfaiteur.

— Vous êtes injuste envers lui, ma belle ; quand il vous aura parlé, je suis persuadée que vous penserez autrement.

Claire haussa légèrement les épaules.

— Du moment qu'il ne vous veut pas de mal, continua la Solange, c'est

qu'il vous veut du bien. Dame! vous êtes jeune, jolie... Qui sait? vous êtes peut-être sur le chemin de la fortune. Hé! hé! hé! ajouta-t-elle avec un sourire singulier, qui laissa voir quatre dents jaunes sous le rictus de ses lèvres grimaçantes, on a vu des choses plus étonnantes que ça.

La jeune fille devina sans doute la pensée de la vieille femme, car un éclair, qui s'éteignit aussitôt, sillonna son regard.

Après un court silence, madame Solange reprit :

— Plus je vous regarde, plus je vous trouve charmante et plus je vous admire ; j'en suis convaincue, vous êtes née pour vous faire servir, et non pour être la domestique des autres.

— Vous pouvez vous dispenser de me faire des compliments, répondit Claire d'un ton sec.

La Solange se mordit les lèvres. Elle comprit qu'elle s'était trop avancée déjà, et qu'un mot de plus pouvait effaroucher la jeune fille.

— Celle-ci serait-elle une vertu? pensa-t-elle.

Puis, à haute voix, elle reprit en changeant de ton :

— Oh ! ce que je vous dis là, c'est seulement pour causer. Vous êtes jolie comme une princesse, il n'est pas défendu de vous le dire, puisque c'est la vérité.

— Voulez-vous me donner une plume, de l'encre, et du papier? demanda Claire.

— De l'encre, du papier, pourquoi faire?

— Ce qu'on fait habituellement de ces objets, pour écrire.

— Qu'est-ce que vous voulez écrire, une lettre?

— Oui, une lettre.

— A qui!

— A M. le docteur Morand et aussi à ma mère pour la tranquilliser.

— Tiens, fit la vieille avec surprise, vous avez donc une mère?

— Ah çà! répliqua Claire impatientée, est-ce que vous croyez que je suis venue au monde toute seule sous un chou?

— Non, sans doute, mais je croyais... on m'avait dit...

— Achevez, que vous a-t-on dit?

— Que vous étiez une enfant de l'hospice, que vous n'aviez jamais connu vos parents.

Les yeux de la jeune fille se voilèrent et le souvenir du passé lui arracha un soupir.

— Autrefois, madame, c'était vrai, dit-elle, mais Dieu a eu pitié de moi, il m'a rendu ma mère.

— Alors je comprends pourquoi vous désirez écrire ; malheureusement, je ne puis vous le permettre.

— Pourquoi cela, madame?

— Le maître l'a défendu.

Claire, les yeux étincelants, se dressa comme poussée par un ressort.

— Mais c'est donc un monstre, cet homme ! s'écria-t-elle avec colère.

Ainsi que madame Solange l'avait annoncé à Claire, Blaireau arriva à Joinville, le jour même, vers trois heures de l'après-midi.

Il eut une assez longue conversation avec la vieille femme, qui s'empressa de lui faire connaître les faits et gestes de la jeune fille.

Il écouta sans prononcer un mot, les sourcils froncés et réfléchissant, puis il se leva en disant :

— Je vais la voir.

Quand il entra dans la chambre de la prisonnière, celle-ci, debout près de la fenêtre, était en contemplation devant le paysage. Un merle chantait caché dans les branchages d'un sycomore et elle enviait sa joie et sa liberté.

Elle se retourna brusquement, vit Blaireau, et faisant trois pas vers lui :

— Ah ! c'est vous, monsieur, dit-elle, je vous attendais avec impatience.

Blaireau resta immobile, sans voix, et comme ébloui.

La nuit précédente, préoccupé par de sombres pensées, il n'avait point remarqué l'éclatante beauté de la jeune fille. A ce moment elle lui apparaissait dans toute sa splendeur. L'animation des traits, la rougeur des joues, produites par l'émotion, y ajoutaient un charme nouveau.

Blaireau passa successivement de l'admiration au ravissement et du ravissement à l'extase. Il se sentit sous le coup d'une fascination étrange. Pour la plupart des hommes, la beauté de la femme est une puissance qui les domine. Dans son trouble, il ne put immédiatement se rendre compte des sensations diverses qu'il éprouvait. Mais à des tressaillements intérieurs il reconnut certaines émotions de sa jeunesse, depuis longtemps oubliées. Et cet homme déjà vieux, presque un vieillard, endurci dans le mal, dont le cœur s'était refroidi, atrophié, cristallisé, devenu par ambition l'esclave d'une passion unique, celle de l'or, se sentait redevenir jeune en présence de cette belle jeune fille qui, rougissante, tremblait sous son regard.

Ce qu'il ressentait avait quelque chose de délicieux. Son cœur, qu'il croyait insensible à toute autre émotion que celle du bruit métallique et du froissement du papier Garat, se reprenait à battre doucement. Une chaleur vivifiante circulait, rapide, dans tous ses membres. C'était une action magnétique. Il s'enivrait des effluves de cette beauté rayonnante, qui s'offrait à ses yeux émerveillés sans apprêt, sans voile, et par cela même plus provoquante encore.

En un instant, avec la rapidité de l'éclair ou du coup de foudre, il se sentit réveillé.

Le vieil homme transformé retrouvait les ardeurs du passé. L'avarice battait en retraite, repoussée par les désirs luxurieux. Mais ce n'était là qu'un étour



Toutes ses richesses étaient maintenant étalées sur le bureau. (Page 357.)

dissement momentané produit par la surexcitation des sens. L'amour de l'or, le plus effroyable de tous, est un cancer dont on ne guérit jamais.

Dominé, vaincu par les sensations matérielles, Blaireau convoitait déjà la possession de Claire. Partout et toujours, sur tous les échelons du mal, Blaireau restait un scélérat.

Cependant, faisant un effort sur lui-même, il s'approcha de la jeune fille.

— Ainsi, lui dit-il d'une voix nasillarde en essayant de sourire, vous m'attendiez?

— On m'a annoncé votre visite, monsieur, répondit Claire. Il me tarde de savoir quel sort vous me réservez.

— On a dû vous dire que vous n'aviez rien à craindre.

— Cela ne m'a point rassurée, monsieur. J'ai été l'objet d'une violence inouïe, et j'ai plus d'une raison de m'effrayer. On me tient sous clef dans cette chambre; j'interroge, on ne me répond pas; je désire écrire une lettre, on ne le veut pas. Enlevée audacieusement et brutalement par vous, privée de ma liberté, séquestrée, gardée à vue par une femme qui, sous des apparences d'honnêteté, de bienveillance et de bonté, cache des sentiments qu'il me répugne de qualifier et évidemment hostiles, ai-je le droit de me plaindre, monsieur, dites, en ai-je le droit? Enfin, quel but poursuivez-vous? Quels sont vos projets? Je veux le savoir.

— Il y a là un secret que vous ne devez pas connaître, mademoiselle. Sans vous en douter, vous touchez de près à de graves intérêts desquels dépendent la tranquillité, la fortune et peut être l'honneur de plusieurs familles. Vous ne pouviez rester plus longtemps chez le docteur Morand, on a dû employer la force pour vous en faire sortir. Croyez-le, c'était nécessaire, les circonstances l'exigeaient.

Claire regardait Blaireau avec ahurissement.

— Mais je ne suis rien, s'écria-t-elle, rien qu'une pauvre fille! comment pourrais-je nuire à quelqu'un?

— Vous ne pourriez comprendre, répliqua Blaireau en souriant; plus tard, on pourra peut-être vous le dire.

—Est-ce que vous espérez me retenir ici longtemps malgré moi?

— Oh! le moins possible. Mais, à part la liberté qui ne peut vous être rendue, je vous prie de considérer cette maison comme la vôtre; vous êtes ici la maîtresse et madame Solange est votre servante.

— Ma geôlière, riposta amèrement la jeune fille.

— Parce que vous voulez absolument vous croire prisonnière. Quoi que vous pensiez de moi, mademoiselle, loin d'être votre ennemi, je serai, si vous le voulez, votre meilleur ami, et le plus dévoué de tous, je le jure. Je regrette vivement la violence que j'ai employée à votre égard. Mais, je vous l'ai dit, il le fallait.

Un sourire ironique effleura les lèvres de la jeune fille.

— Je ne connais que quelques personnes à Paris, reprit-elle, des amis qui s'intéressent à moi et que ma disparition doit inquiéter sérieusement, me sera-t-il au moins permis de leur écrire pour les tranquilliser?

— Nous verrons cela dans quelques jours; pour le moment, il y aurait du danger.

Claire ne put se contenir plus longtemps.

— C'est abominable, c'est monstrueux! exclama-t-elle. Prenez garde, monsieur, prenez garde! Si puissant que vous soyez, il y a une justice pour tous, elle sait trouver le coupable et, tôt ou tard, elle châtie le crime! Je ne me laisserai pas abuser par vos paroles hypocrites; on veut me tendre un piége, je le sens, je le devine; oui, vous méditez quelque infamie! Mais Dieu ne m'abandonnera pas, il me donnera la force, et devrais-je me tuer sous vos yeux, me tuer, entendez-vous, je vous échapperai!...

Blaireau eut un haussement d'épaules.

— A votre âge on tient à la vie, dit-il, on veut connaître une partie des joies que promet l'avenir. Mais je veux bien vous le répéter, vous n'avez rien à craindre, aucun piége ne vous sera tendu; seulement, ne vous laissez pas aller à la violence, ce qui serait inutile, soyez soumise. Hier, vous pouviez être un danger pour moi et pour d'autres, vous êtes en ma puissance aujourd'hui, c'est vous dire que lorsque mon intérêt l'exige, je ne recule devant rien, c'est vous dire aussi que rien ne peut fléchir ma volonté. Maintenant, voici le conseil que je vous donne : résignez-vous.

— Jamais! cria-t-elle avec énergie, je ne veux pas rester plus longtemps dans cette maison où tout ce que j'entends, tout ce que je vois m'inspire l'épouvante et l'horreur!

Elle se leva frémissante, l'œil en feu, et bondit vers la fenêtre.

Blaireau avait deviné son intention, il fut assez tôt près d'elle pour la saisir à bras le corps et l'empêcher de se précipiter dans le vide.

Claire poussait des cris désespérés.

Blaireau la traîna à l'autre extrémité de la chambre où elle tomba affaissée sur le parquet.

Aux cris poussés par la jeune fille, la Solange avait entr'ouvert la porte. Blaireau lui fit signe d'entrer, il alla fermer la fenêtre, puis il revint près de Claire qui se tordait dans une horrible convulsion.

— Elle a voulu se jeter par la fenêtre, dit-il à sa complice.

— Ce matin elle en a eu déjà la pensée, répondit la Solange.

— Alors elle n'est pas bien dans cette chambre?

— J'ai compris.

La vieille s'approcha du mur, fit jouer un ressort caché dans la boiserie et une porte secrète tourna lentement sur ses gonds rouillés. Cette porte était l'unique entrée d'une petite pièce carrée, meublée seulement d'un lit, de deux chaises et d'un fauteuil. Elle recevait le jour par une lucarne pratiquée dans la toiture.

Malgré ses cris et une vigoureuse résistance, Claire fut portée dans cette pièce presque noire, qui ressemblait plus à un cachot qu'à une chambre.

— Vous êtes si peu raisonnable, lui dit Blaireau, que vous me forcez à

prendre des précautions pour vous protéger contre vous-même. Vous seriez capable de faire quelque folie, je ne le veux pas.

— Je vous avais bien recommandé, pourtant, d'être gentille, ajouta la Solange en manière de consolation.

Claire leur répondit par un regard de suprême dédain.

Ils la laissèrent seule. Le visage de Blaireau s'était assombri, il paraissait en proie à une agitation extraordinaire. La vieille le regardait avec étonnement.

— Vous êtes contrarié, lui dit-elle.

— Je ne sais ce que j'éprouve, répondit-il, cette petite a produit sur moi une impression étrange.

La Solange se mit à rire. Un regard dur de Blaireau étouffa cette gaieté qui n'était pas de circonstance.

— Oh! elle me sera fatale, murmura-t-il d'une voix sourde. Elle a une énergie, une volonté...

— Bah! vous en avez dompté de plus farouches.

Blaireau eut un regard si terrible que la Solange effrayée fit deux pas en arrière.

— Qu'a-t-il donc? grommela-t-elle entre les dents qui lui restaient.

Tout entier à ses préoccupations nouvelles, Blaireau réfléchissait. Cependant, au bout d'un instant, la vieille crut devoir lui demander si quelque chose devait être changé dans les ordres qu'il lui avait précédemment donnés au sujet de la jeune fille.

— Non, répondit-il. Mais n'oubliez pas que vous devez la traiter avec beaucoup de douceur et avec le plus grand respect.

XXVI

LE TRÉSOR

Il était déjà tard lorsque Blaireau quitta Joinville, il avait l'esprit inquiet, toutes sortes de pensées fourmillaient dans son cerveau. Lorsqu'il rentra chez lui, la nuit était venue. Sa vieille domestique l'attendait prête à lui servir son dîner :

— Je ne mangerai pas, lui dit-il, je n'ai pas faim.

Il entra dans son cabinet où il s'enferma. Depuis une heure une idée fixe s'était emparée de lui et il songeait à l'exécution rapide du plan qu'il venait de concevoir.

Il fit glisser dans ses rainures le panneau qui cachait la porte de fer de sa

caisse secrète. Il regarda autour de lui et tendit l'oreille comme s'il eût craint d'être surpris. Il n'entendait que le bruit des pas de sa domestique allant et venant dans la pièce voisine. Alors il ouvrit la porte de fer et il resta un instant immobile, palpitant, en contemplation devant le coffre large et profond qui gardait son trésor. Son front s'éclaircit, ses traits s'animèrent; des éclairs fauves s'allumaient dans ses yeux. Soudain, il eut un petit rire sec, nerveux, aigu comme un sifflement.

— Tout cela est à moi, à moi, à moi! murmura-t-il.

Et il plongea en même temps ses deux bras dans la caisse. Quand il se redressa, une de ses mains tenait un énorme sac d'or et l'autre un monceau de billets de banque. Il enleva la ficelle qui retenait ceux-ci et les éparpilla sur la moitié de son bureau; à côté il vida le sac d'or. Puis, plusieurs fois de suite il retourna au coffre-fort; il le mit à sec. Toutes ses richesses étaient maintenant étalées sur le bureau. Il y avait de tout : de l'or en lingots, de l'or monnayé de tous les pays : louis de France, guinées d'Angleterre, roupies des Indes, sequins de l'Orient, etc... des actions et des obligations de nos chemins de fer et de nos grands établissements financiers; des pierres fines d'une grosseur et d'une beauté merveilleuses : diamants, rubis, topazes, émeraudes, améthystes, qui scintillaient, étincelaient, ruisselaient sous la lumière pâle de la lampe.

C'était une montagne de billets de banque et de valeurs mobilières; l'or et les pierreries formaient une rivière éblouissante.

L'avare semblait ne pouvoir rassasier sa vue. Il se mirait dans l'or et les pierres précieuses au-dessus desquels il passait, sans y toucher, ses mains frémissantes. Tout à coup, il se mit à rire comme un insensé en battant des mains; il était enivré, pris par le vertige.

— Oui, répéta-t-il d'une voix rauque, tout cela est à moi, à moi!...

Le dos voûté comme un arc, pour voir de plus près ses richesses, il fit plusieurs fois le tour de la table avec des soubresauts et des bonds d'épileptique. Il riait toujours, ou bien c'était comme un râle qui sortait de sa gorge. Et cela dura au moins une heure, une heure de folie étrange, épouvantable!

A le voir ainsi, seul au milieu de cette chambre à peine éclairée, ses rares cheveux hérissés sur son crâne, le visage jauni par les reflets de l'or, rugissant, grinçant des dents, se démenant comme un possédé, l'œil enflammé et respirant avec un bruit de soufflet de forge, on l'eût pris pour un démon ou un être fantastique.

Enfin, il se calma, mais les lueurs sombres de son regard ne s'éteignirent point. Il s'assit à son bureau, son trésor devant lui, le couvant et le caressant des yeux. Il enfonça ses mains dans le tas d'or, comme s'il eût voulu les y baigner, il remua et fit sonner le métal jaune avec une ineffable volupté. Il avait des tressaillements singuliers, comme si un fluide électrique eût, de l'extrémité de ses doigts, passé dans son corps tout entier.

Quand il se fut bien égayé à faire rouler l'or dans ses mains, qu'il eut réjoui ses oreilles à son tintement et rassasié sa vue, il commença à compter ses richesses. Il le fit avec soin, comptant jusqu'à trois fois, afin de s'assurer qu'il ne se trompait point; il écrivait chaque chiffre sur une feuille de papier à quatre colonnes; la première était pour l'or, la seconde portait la valeur approximative des pierres fines, les billets de banque occupaient la troisième, la dernière était réservée aux valeurs industrielles et autres.

Sa fortune comptée en détail, il additionna le produit des colonnes. Le total général donna ce chiffre majestueux : deux millions trois cent mille francs. Et ces deux millions étaient le produit du crime et de nombreuses exactions! L'avare n'avait reculé devant rien pour s'enrichir et grossir son trésor. Il ne pensait guère aux malheureux qu'il avait dépouillés, aux misères, aux douleurs semées sur son passage, aux pleurs qu'il avait fait couler, aux souffrances, au désespoir, à l'agonie de ses victimes. Il était parvenu au but poursuivi avec acharnement; que lui importait le reste?... Il ne pensait pas davantage au châtiment mérité par le criminel. Trop longtemps impuni, il pouvait considérer la justice des hommes comme impuissante et se dire hors de ses atteintes; quant à celle de Dieu, il n'y croyait point.

Blaireau ayant replacé son trésor dans le coffre-fort, revint s'asseoir devant son bureau et se mit à écrire. Le jour parut. Les premiers rayons du soleil le surprirent la plume à la main, grinçant encore sur le papier. Il avait écrit une vingtaine de lettres, qui étaient prêtes à être expédiées. Il les porta lui-même au bureau de poste, avant la première levée des boîtes. Il rentra, gourmanda sa servante, qui ne se dépêchait pas assez selon lui, se fit servir froid le dîner auquel il n'avait pas touché la veille, mangea précipitamment et sortit de nouveau en disant qu'il rentrerait vers une heure et qu'il faudrait faire attendre dans le salon les personnes qui viendraient pour lui parler.

Pendant cette journée et celle du lendemain, Blaireau déploya une activité extraordinaire. Il opéra d'importantes rentrées d'argent; deux joailliers de sa connaissance lui échangèrent ses lingots d'or et ses pierres précieuses contre de beaux billets de la banque de France. Ceux-ci furent à leur tour transformés en excellentes valeurs anglaises et allemandes. Son or lui-même eut le même sort, son or, qui était devenu son adoration!... Il ne conserva que deux mille cinq cents louis, dont il n'eut ni la force ni le courage de se séparer. Il vendit à la Bourse, au comptant, tout ce qu'il possédait de valeurs mobilières, dont la négociation à l'étranger pouvait présenter quelque difficulté.

Évidemment, Blaireau ayant réfléchi, songeait sérieusement à quitter la France.

Le lundi, à deux heures, les sommes qu'il avait en caisse et en portefeuille, le tout sous clef, dans son coffre-fort, dépassaient trois millions. Il lui restait

encore à réaliser, ultérieurement, plusieurs centaines de mille francs. Son notaire était chargé de ce soin.

Malgré ses occupations et le peu de temps dont il pouvait disposer, il trouva cependant le moyen de faire le samedi et le dimanche une courte apparition dans la maison de Joinville. Claire l'attirait. La jeune fille continuait à exercer sur lui une sorte de fascination magnétique qu'il subissait, bien qu'il cherchât à lui échapper.

Pourtant, soit timidité, soit crainte ou tout autre sentiment auquel il obéissait, il n'osa point se présenter devant elle. Mais madame Solange lui donnait de ses nouvelles, il était sous le même toit, une porte seulement les séparait, il se trouvait satisfait.

D'après les renseignements donnés au grand Bernard par ses camarades du faubourg, nous savons que ces derniers, chargés de surveiller la maison, y avaient vu entrer un homme qui, au dire des voisins, faisait d'assez fréquentes visites à la dame Solange. Cet homme, dont personne ne savait le nom à Joinville, c'était Blaireau. Il venait ce jour-là avec une idée bien arrêtée, plein de résolution et disposé, s'il le fallait, à prendre un parti extrême. Mais à peine entré dans la maison, son assurance disparut. Il semblait qu'il n'eût plus de volonté. Une puissance mystérieuse le dominait.

Ainsi, cet homme audacieux et sceptique, habitué à se faire un jeu des sentiments les meilleurs et les plus purs, pouvait éprouver une émotion, il se sentait vaincu, terrassé. Vainement il essayait de réagir contre lui-même, il s'accusait de lâcheté et dévorait sa rage impuissante.

Il ressemblait au lion qui montre ses dents formidables et rugit de colère en se roulant aux pieds du dompteur.

La veille, il avait prévenu la Solange qu'il lui ferait l'honneur de dîner avec elle; celle-ci avait fait, le matin, ses provisions en conséquence et préparé pour le maître trois ou quatre mets qu'elle savait de son goût.

Blaireau aimait la table et était gourmand à ses heures. La Solange le savait depuis longtemps, aussi mettait-elle tous ses soins à justifier sa réputation de bonne cuisinière. Il faut dire que Blaireau, peu difficile dans le choix de ses relations et de ses amis, l'avait connue dans sa jeunesse, alors qu'elle portait le cordon bleu dans la maison d'un grand seigneur russe.

Mais, depuis quelque temps, Blaireau manquait d'appétit. Au grand étonnement de la vieille femme, il mangea à peine. En revanche, il but un peu plus que d'habitude. Les vins vieux de nos bons crus de Bourgogne étaient délicieux et les liqueurs du meilleur choix. Blaireau buvait pour se donner du cœur, s'égayer un peu et retrouver la hardiesse et l'audace qui, pour la première fois, lui faisaient défaut.

Il se leva de table avec un commencement d'ébriété. Il avait le visage enluminé et ses petits yeux ronds brillaient comme des escarboucles.

Cependant il fut pris d'un léger tremblement lorsqu'il entra dans la chambre de sa captive. Claire achevait de dîner, elle était assise près de la table sur laquelle la Solange lui avait servi son repas du soir. Mettant tout son espoir en Dieu, et ne comptant plus que sur un secours inattendu du ciel, la jeune fille avait suivi le conseil de Blaireau, elle s'était résignée. L'espoir est d'essence divine, il lutte contre l'adversité et sauve des défaillances, il est la ressource suprême des malheureux et des opprimés.

En voyant paraître Blaireau, Claire fit un mouvement brusque, mais elle resta assise. Leurs regards se croisèrent, l'un ardent, presque tendre, l'autre froid, plein de mépris.

Blaireau prit une chaise et vint s'asseoir près d'elle. Puis, longuement, il la regarda, hésitant à parler. Claire se sentit gênée sous son regard et se recula.

— Oh! non, non, dit-il vivement, ne vous éloignez pas de moi.

Il se rapprocha.

— J'éprouve en ce moment une joie indéfinissable, reprit-il en adoucissant sa voix, cela me fait du bien de vous regarder. Il me semble que je vous connais depuis longtemps... Cela ne peut pas être, pourtant, vous êtes si jeune!... Ce sont vos beaux yeux noirs qui me troublent l'esprit. J'ai vu, oui j'ai vu déjà ce regard plein de défiance et de colère, et ce sourire railleur, qui passe en ce moment sur vos lèvres roses. Où? quand? Je vous ai causé un chagrin et vous m'en voulez, vous m'en voulez beaucoup.

— Je n'ai pas encore appris à haïr, répondit Claire, et j'espère ne jamais connaître ce sentiment mauvais; mais si ce n'est point de la haine que vous m'inspirez, c'est assurément un profond mépris.

Il passa la main sur son front et murmura :

— Cela devait être.

Après un moment de silence, il reprit :

— Vous me traitez durement, Claire, mais je l'ai mérité, je n'ai pas le droit de me plaindre. Pourtant, je vous le jure, je donnerais tout au monde pour votre bonheur.

— Donnez-moi donc la liberté! s'écria-t-elle.

— Nous parlerons de cela tout à l'heure.

— Je n'ai jamais menti, monsieur; si vous me laissez sortir de cette maison, je vous promets d'oublier aussitôt vos actes de violence. Il y a quatre jours que je suis retenue ici; ces quatre jours, je les retrancherai de mon existence et jamais je n'en parlerai à personne. Ce sera un secret qui restera enseveli au fond de mon cœur.

— Oui, vous avez le cœur généreux, vous garderiez le silence; mais je suis sans crainte, aucune accusation ne pourrait m'atteindre. D'ailleurs, demain je quitterai Paris, la France, peut-être pour toujours. Je n'ai plus vingt-cinq ans, j'ai besoin de repos; n'espérant pas le trouver ici, je veux aller le chercher à



Elle avait saisi Blaireau et ne le lâchait point. (Page 367.)

l'étranger. Oui, je suis à la veille de mon départ, et il m'est venu dans l'idée de vous emmener avec moi.

Claire le regarda avec stupeur.

— Je me suis imaginé que vous consentiriez à me suivre, ajouta-t-il.

— Vous êtes fou! vous êtes fou! exclama la jeune fille effrayée.

— Non, j'ai toute ma raison. Claire, écoutez-moi : depuis quatre jours, ce qui se passe en moi est inexplicable; je suis pris d'un étourdissement continuel,

les hommes et les choses ne m'apparaissent plus tels que je les voyais autrefois. Il me semble que j'ai subi une transformation. S'il y a un miracle, c'est vous qui l'avez fait. Suis-je devenu meilleur? Je ne sais. Mais, à coup sûr, je ne me sens plus de force pour le mal. Par vous, une femme, un enfant, j'ai été vaincu!... Et vous n'avez rien fait pour cela... Si, vous m'avez regardé, comme vous me regardez encore... Oh! ce regard, il me pénètre et passe dans tout mon être comme un rayon de feu! D'où vient donc ce pouvoir redoutable que vous avez sur moi? J'en ai eu peur et j'ai voulu lutter contre lui. A quoi cela m'a-t-il servi? A constater ma faiblesse. Depuis longtemps habitué à faire trembler les autres, c'est moi, aujourd'hui, qui tremble devant vous... Claire, je suis devenu votre esclave.

La jeune fille écoutait cet étrange discours avec une surprise croissante.

— Depuis quatre jours, continua-t-il, je n'ai pas eu une pensée qui ne soit pour vous. Hier et avant-hier, on a dû vous le dire, je suis venu demander de vos nouvelles, je sentais le besoin impérieux de me rapprocher de vous. J'aurais pu vous voir, la hardiesse m'a manqué. Suis-je assez changé! Je ne me reconnais plus moi-même.

« Ce que j'éprouve pour vous est extraordinaire, cela ne ressemble à aucun des sentiments qu'il m'a été donné de connaître. C'est une sorte de tendresse passionnée, irrésistible. Je n'ai pas essayé de faire l'analyse de ce sentiment, convaincu d'avance que je n'y parviendrais point. Quelle corde de mon cœur avez-vous donc fait vibrer? Mais ce n'est pas seulement mon cœur c'est aussi mon âme que vous avez atteinte. Si j'étais plus jeune, je croirais qu'un violent amour s'est emparé de moi, mais non, ce n'est pas cela... à mon âge, ce serait ridicule.

Claire sursauta sur son siége. A son étonnement succédait une curiosité avide. Elle se demandait si les paroles qu'elle venait d'entendre pouvaient sortir de la bouche d'un homme jouissant de toutes ses facultés intellectuelles. Un peu plus elle l'aurait pris en pitié.

Insensiblement, il s'était avancé tout près d'elle, ils se touchaient presque. Il voulut lui prendre la main. Elle la retira vivement avec un geste d'effroi.

— Claire, reprit Blaireau d'une voix vibrante, enfant de l'hospice, vous êtes pauvre et sans avenir, une vie de tourments et de misères vous attend... Eh bien, si vous le voulez, j'ouvrirai devant vous un autre avenir et je le ferai resplendissant. Autant le premier est incertain et sombre, autant celui que je vous offre sera sûr et radieux... Sous vos pieds plus d'épines, des fleurs; plus de larmes dans vos jolis yeux, des rayonnements de joie; sur vos lèvres, le rire et la chanson. Plus de souci du lendemain, une quiétude complète. De même que vous êtes la plsu belle, la plus parfaite, je vous ferai la plus heureuse et la plus enviée! Rien ne me retient plus à Paris; demain nous partirons ensemble.

Claire, rouge d'indignation, se dressa d'un seul mouvement. Son regard chargé d'étincelles pesa lourdement sur Blaireau et l'enveloppa tout entier. Ce fut comme un choc qu'il reçut en pleine poitrine.

XXVII

UN MONSTRE

Debout, droite et roide, les lèvres contractées, les narines frémissantes, Claire ressemblait à la Diane courroucée.

— Ah ! exclama-t-elle avec une colère contenue, une semblable proposition est bien digne de vous, elle devait être dans votre pensée, elle devait sortir de votre bouche ; c'est bien le langage qui vous convient... mais je le préfère à vos paroles hypocrites de tout à l'heure... Ainsi, ce n'est pas assez de m'imposer votre odieuse présence, il faut encore que vous m'insultiez !...

Il fit un geste de protestation.

— Oui, continua-t-elle avec violence, que vous m'insultiez !... Vos projets sont infâmes, monsieur ; mais toute faible que je suis je saurai me défendre contre vous ; non, je ne vous crains pas... Si vous tentiez seulement de me toucher, ce que je considérerais comme un outrage, aussi vrai que je suis une honnête fille et que vous êtes un misérable, je me briserais la tête contre l'un de ces murs !

— Vous vous méprenez sur mes intentions, répondit-il avec une émotion qui força la jeune fille à l'écouter malgré elle. Je ne veux point commettre contre vous une nouvelle violence et moins encore vous outrager. Vous êtes pauvre, Claire, je veux vous faire riche. Et pour cela, je ne vous demande qu'une chose : consentir à vivre près de moi. Je ne me suis jamais marié, je suis sans parents, sans famille, et j'ai près de quatre millions de fortune... Entendez-vous, Claire, quatre millions !...

— Qu'est-ce que cela me fait, à moi? répondit-elle sèchement.

— Venez avec moi et toute ma fortune sera pour vous, oui, vous serez mon héritière... Je vous couvrirai de soie, de dentelles, de diamants ; rien ne me semblera assez beau pour vous. Je vous entourerai d'un luxe à rendre jalouse une reine. Si vous l'exigez, je ne serai pas autre chose pour vous qu'un ami, un ami sincère et dévoué ; mais vous serez près de moi, je pourrai vous voir tous les jours, à chaque instant. Empressé à vous satisfaire, je vous aimerai, je vous admirerai. Quelle ivresse ! J'aurai pour vous la tendresse d'un père, la passion d'un amant, vous serez mon idole !

Claire écoutait, stupéfiée de ce qu'elle entendait.

Cela lui paraissait si monstrueux et en même temps si burlesque, qu'il lui semblait qu'elle faisait un mauvais rêve, qu'un horrible cauchemar la tourmentait.

Si elle eût été libre, si elle n'eût pas été au pouvoir de cet homme, qui, dans un accès de fureur ou de démence, pouvait se livrer contre elle aux dernières extrémités, elle aurait certainement éclaté de rire.

— Mon Dieu, se disait-elle en frissonnant d'effroi, en quelles mains suis-je donc tombée? Qu'est-il, ce misérable, pour oser me parler ainsi? Si ce hideux vieillard n'est pas un insensé, s'il a vraiment sa raison, le cynisme de ses paroles est épouvantable!

Blaireau interpréta en sa faveur le silence et le calme apparent de la jeune fille. Adorateur du veau d'or, le dieu unique de sa vie honteuse, n'ayant guère connu que des âmes vénales et perverses, aux instincts bas et vils, et jugeant les autres d'après lui-même, il crut avoir réussi à éblouir Claire par le mirage des merveilles pompeusement offertes à son imagination de jeune fille. D'ailleurs, comme la plupart de ces êtres misérables, dont la difformité physique égale la laideur morale, il ne se voyait point tel qu'il était, c'est-à-dire un objet de répulsion et de terreur.

— Claire, charmante Claire, reprit-il avec un accent étrange, par vous je me sens rajeuni, vous achèverez votre œuvre... Pris de bonne heure par une vie de lutte et de travail, je n'ai pas eu de jeunesse, je la trouverai près de vous. Un jour, plus tard, quand vous serez habituée à moi, quand je vous aurai prouvé combien votre bonheur m'est cher, vous consentirez peut-être à devenir ma femme!... Ma femme... Ah! si vous me donniez seulement cet espoir, vous m'ouvririez le ciel!...

En achevant ces mots, sous le coup d'une émotion indicible, ses yeux se fermèrent.

— Ah! c'en est trop! s'écria Claire avec emportement, moi vous suivre, vivre près de vous! moi votre femme! Votre esprit en démence pouvait seul vous donner cette illusion. Si vous ne savez pas vous arrêter dans vos insultes, la patience a ses limites, monsieur. Mais dans quelle fange avez-vous donc vécu pour parler ainsi à une malheureuse, qui ne vous demande qu'une chose : lui rendre la liberté que vous lui avez ravie. Quelle idée avez-vous donc de ce qui est juste, de ce qui est bien? Je ne connais de vous que vos actes, ils sont infâmes!... Vieillard, vous n'avez jamais su mériter le respect auquel ont droit les hommes de votre âge! Ah! pour le mal que vous m'avez fait, à moi, victime de je ne sais quel calcul monstrueux, et plus encore pour celui que vous avez dû faire à bien d'autres, soyez maudit!

« Vous voulez me retenir ici; eh bien, soit, j'y resterai et je me laisserai mourir de faim! Mais avant de mourir, j'aurai appelé sur vous toutes les colères du ciel, les plus effroyables vengeances!... Si les murs de cette prison sont trop

épais pour que ma voix puisse les percer et se faire entendre des hommes, elle sera assez puissante pour arriver jusqu'à Dieu... Et c'est Dieu, misérable, c'est Dieu qui vous punira comme vous le méritez!...

« Allez-vous-en, débarrassez-moi de votre odieuse présence, allez-vous-en!... Vous m'inspirez plus d'épouvante et d'horreur que le plus hideux reptile! »

Et, superbe de colère et d'énergie, Claire, toute tremblante, le bras tendu, lui montrait la porte.

Un double éclair jaillit des yeux de Blaireau, ses traits se contractèrent affreusement et son visage, sur lequel apparaissaient de larges taches rouges, prit une expression horrible. En même temps, un rire strident éclata entre ses lèvres crispées.

Ses instincts mauvais, toute sa brutalité venaient de se réveiller. Un instant domptée, la bête malfaisante reparaissait en lui plus féroce que jamais.

Il se leva. Claire recula avec terreur.

— Misérable fille! hurla-t-il d'une voix sourde, qui n'avait plus rien d'humain, je voulais te faire riche... Tu l'as dit toi-même, j'étais un insensé, un fou!... Tu me demandes ta liberté, jamais!... Tu t'es trouvée sur mon passage, tant pis pour toi. Tu es un obstacle, un danger, tu peux me nuire, je te brise!... Tu ne sortiras plus d'ici, cette chambre sera ton tombeau!... Tu as choisi toi-même le genre de mort que tu préfères ; tu mourras de faim!

Claire se sentit glacée jusqu'à la moelle des os.

— Lâche! lâche! lui cria-t-elle.

Blaireau eut un regard de tigre suivi d'un nouveau rire sardonique.

Il ouvrit la porte.

A ce moment, les cris : « Au secours! à moi! au secours! » retentirent dans la maison.

C'était la voix de Solange. Ils la reconnurent. Blaireau dressa la tête comme un Peau-Rouge à l'approche d'un ennemi inconnu.

Après s'être introduits dans le jardin par la porte de la ruelle, la mère Langlois, le grand Bernard et ses deux camarades s'étaient approchés de la maison avec précaution, sans bruit, en se glissant le long d'un des murs de clôture. Les fenêtres du rez-de-chaussée comme celles des deux étages étaient fermées et les volets tirés. La maison était silencieuse. Aucune lumière n'apparaissait à l'intérieur.

Le grand Bernard montra à Brion une porte. Celui-ci comprit. Il marcha vers la porte, pendant que les autres restaient en arrière, cachés derrière un massif d'arbustes.

A l'aide de l'instrument qu'il s'était procuré une heure auparavant, l'ouvrier força la serrure et la porte s'ouvrit.

Madame Solange, toujours si prudente, avait probablement oublié de la verrouiller à l'intérieur.

Brion fit un signe et entra le premier; les autres s'élancèrent hors de leur cachette et pénétrèrent à leur tour dans la maison.

Ils étaient dans un corridor au milieu duquel s'appuyait l'escalier; mais, dans les ténèbres, ils ne pouvaient rien distinguer.

— Allume ton rat-de-cave, dit à voix basse Bernard au Bourguignon.

Il n'eut pas le temps d'obéir à cet ordre.

La Solange se montra dans l'escalier, un flambeau à la main.

Les visiteurs nocturnes se tapirent contre le mur.

La vieille femme, qui se trouvait dans sa chambre au premier étage, ayant entendu un bruit dont elle ne se rendait pas compte, descendait au rez-de-chaussée pour en découvrir la cause.

Elle avait encore trois ou quatre marches à descendre lorsque le grand Bernard, se redressant brusquement, lui sauta à la gorge, en lui arrachant son flambeau. A leur tour, le Bourguignon et Brion se jetèrent sur elle et la terrassèrent. C'est à ce moment qu'elle avait rempli la maison de ses cris désespérés.

Cela ne dura pas longtemps. Un mouchoir passé dans sa bouche et solidement noué derrière la nuque étouffa sa voix.

Laissant la Solange entre les mains des deux compagnons, le grand Bernard, suivi de la mère Langlois, dont le cœur battait à se briser, grimpait l'escalier.

La vieille femme se débattait avec fureur, cherchant à se débarrasser de son bâillon.

— La vieille coquine commence à devenir gênante, grommela le Bourguignon; on ne sait pas ce qu'il y a là-haut, et je ne veux pas que la maman et Bernard visitent seuls ce repaire de brigands.

— C'est vrai; mais si nous abandonnons celle-ci, elle est capable de nous jouer un mauvais tour. Il faudrait l'enfermer quelque part.

— C'est assez mon avis.

— Seulement, il y a l'endroit à trouver.

— Je vais le chercher, dit le Bourguignon en allumant son rat-de-cave.

Il ouvrit une porte et disparut. Il revint au bout d'un instant en disant :

— J'ai trouvé la cage qui convient à cette vilaine chouette : une espèce de cuisine dont la fenêtre a des barreaux de fer; comme cela nous pourrons être tranquilles et sûrs que l'oiseau ne s'envolera pas.

Malgré sa résistance, la Solange fut traînée dans la salle où les deux ouvriers l'enfermèrent.

Au moment où Blaireau se disposait à fermer la prison de Claire, pour s'élancer ensuite au secours de sa complice, la jeune fille voulut faire un dernier et suprême effort pour échapper à son persécuteur et reprendre sa liberté.

Elle bondit vers la porte. Blaireau tenta de la repousser; elle s'accrocha à ses vêtements. Alors, une lutte acharnée, sauvage, s'engagea entre eux. L'espoir de la délivrance triplait les forces de Claire. Aux cris poussés par la Solange,

tout son être avait tressailli de joie; quelque chose lui disait que le secours si ardemment demandé à Dieu lui arrivait ; elle attendait son libérateur.

Elle avait saisi Blaireau et ne le lâchait point, malgré les efforts musculeux de ce dernier pour se dégager. Cela durait trop. Le misérable, ivre de vin et de rage, ne se connaissant plus, leva le poing et la frappa.

Elle jeta un cri de douleur.

A ce cri, une voix éclatante répondit par ces mots :

— Ma fille! ma fille!

Blaireau n'entendit pas. Le sang bourdonnant dans ses oreilles le rendait sourd.

Il frappa une seconde fois.

La jeune fille, étourdie, chancela, lâcha prise et tomba sur ses genoux.

Au même instant, une porte s'ouvrit avec fracas et le grand Bernard parut sur le seuil.

XXVIII

LE PÈRE DE CLAIRE

A la vue de cet homme d'une taille de géant, qui lui était inconnu, Blaireau comprit qu'un effroyable danger le menaçait. Il pensa à s'enfuir, mais le grand Bernard gardait la porte. Ouvrir la fenêtre et s'élancer dans le jardin était un saut périlleux redoutable à son âge. Et pourtant, à tout prix il fallait qu'il s'échappât.

Il poussa un rugissement de fauve acculé dans son antre et bondit vers la porte pour forcer le passage.

Le grand Bernard étendit le bras et le canon de son revolver se trouva à la hauteur des yeux de Blaireau.

De blême qu'elle était, la figure du misérable prit une teinte violacée, les veines de son cou se gonflèrent et ses yeux farouches s'injectèrent de sang. Terrifié, il se jeta en arrière en faisant entendre un nouveau rugissement de détresse.

La mère Langlois se montra derrière l'ouvrier qui, sans quitter Blaireau des yeux, s'effaça pour la laisser entrer. Son œil avide plongea dans la chambre, faiblement éclairée par une petite lampe. Elle aperçut Blaireau, qu'elle ne reconnut pas d'abord; puis, affaissée dans un coin, la tête appuyée contre le mur, elle vit Claire. En deux bonds elle fut près d'elle.

— Maman! maman! cria la jeune fille en lui tendant les bras.

La mère Langlois ne pouvait rien dire, elle sanglotait.

Elle prit sa fille dans ses bras et la releva. Ensuite, l'étreignant fortement contre sa poitrine, elle couvrit ses joues, son front, sa bouche et ses yeux de baisers délirants. On n'entendit pendant quelques minutes que le bruit des baisers, des soupirs et des sanglots.

Rien ne pourrait rendre la joie et l'ivresse de la mère et de la fille.

Pendant ce temps, éperdu, chancelant et tremblant de peur, Blaireau s'était retiré jusqu'au fond de la chambre, et cherchait à se blottir dans l'endroit le moins éclairé. Peut-être espérait-il qu'on l'oublierait et que les libérateurs de la jeune fille se contenteraient de l'avoir retrouvée et de l'emmener.

Mais le grand Bernard, tenant son arme terrible à la main, ne le perdait pas de vue. Il put même s'avancer jusqu'au milieu de la chambre, car, maintenant, le Bourguignon et Brion, deux solides gaillards aussi, gardaient la porte.

Cependant, la mère Langlois cessa de sangloter et retrouva la parole.

— Nous avons cru tous que tu avais quitté volontairement la maison du docteur Morand, dit-elle à Claire; j'ai su ce soir seulement que nous nous trompions et que tu avais été enlevée par des brigands. C'est vrai, n'est-ce pas, c'est bien vrai?

— Oui, ma mère, répondit Claire en frissonnant.

— Ah! les scélérats, ils seront punis tous, quand je devrais les traîner moi-même devant les juges, avec mes dents, si je n'ai pas assez de mes deux bras!

— Non, ma mère, laissez-les; mais emmenez-moi d'ici, partons tout de suite... j'ai peur!...

— Quand je te tiens dans mes bras, près de mon cœur, quand ces braves enfants du faubourg sont là, près de nous!... Tu ne sais pas encore que c'est grâce à eux que ta pauvre mère désolée depuis quatre jours a le bonheur de t'embrasser en ce moment. Ce sont des amis de ton André; celui-ci, tu le connais de nom : c'est le grand Bernard.

— Ah! monsieur Bernard, merci! s'écria Claire avec émotion; merci à vous aussi, messieurs, qui êtes également les amis d'André.

— Et les vôtres, mademoiselle Claire, répondirent ensemble les ouvriers.

— C'est bien, reprit gravement la mère Langlois, nous dirons des gentillesses plus tard; pour l'instant, nous avons autre chose à faire. Je veux d'abord savoir pourquoi ces scélérats t'ont enlevée. Ma fille, tu vas tout me dire.

— Mais je ne sais rien, ma mère.

— Tu ne sais rien? ce n'est pas possible. Tu n'oses peut-être pas parler... Ah! malheur, malheur à eux, si tu as été maltraitée, outragée! Allons, ma fille, parle, on ne t'a pas enlevée sans motif, que t'a-t-on fait? Je veux le savoir.

— Chère mère, je vous assure qu'on ne m'a point maltraitée, on a même eu pour moi certains égards...

— C'est bien la vérité, tu ne cherches pas à tromper ta mère?

— Si j'eusse été maltraitée, ma mère, je vous le dirais, je vous le jure!



— Non, non! cria-t-il. Grâce!... Je suis un misérable. (Page 372.)

— Allons, murmura la mère Langlois, nous sommes arrivés à temps.

« Pourtant, continua-t-elle en élevant la voix, tout à l'heure tu as jeté des cris, et tu as même crié assez fort pour que, d'en bas, j'aie pu reconnaître ta voix. Que se passait-il donc?

— Chère mère, j'avais la pensée que quelqu'un venait me délivrer. Je voulus m'échapper, m'enfuir de cette chambre qui est là, où j'étais enfermée. L'homme essaya de me faire rentrer de force, alors j'ai crié...

— Cet homme est-il celui qui t'a enlevée?

— Oui, ma mère.

— Ah! le brigand, nous le tenons!... Il me payera les larmes qu'il t'a fait verser, car tu as beaucoup pleuré, j'en suis sûre.

— Oh! oui, beaucoup.

— Mes amis, reprit la mère Langlois en s'adressant aux ouvriers, gardez bien la porte; vous, grand Bernard, ayez toujours l'œil sur cette canaille.

— Soyez tranquille, répondit celui-ci, s'il essayait encore de se sauver, avant qu'il soit près de la porte, je lui aurais logé une balle dans la tête.

Blaireau, dans son coin, tremblait de tous ses membres.

A ce moment la mère Langlois s'aperçut qu'il y avait des taches de sang sur la robe et les mains de sa fille.

— Du sang! s'écria-t-elle, du sang! Claire, tu es blessée?

— Non, ma mère.

— Mais ce sang, d'où vient-il?

— Tout à l'heure j'ai un peu saigné du nez.

— Ah! je comprends, tu n'as pas voulu me le dire, cet homme t'a battue, dis-le, ma fille, dis-le, il t'a frappée!

Claire resta silencieuse. Elle craignait les suites de la colère de sa mère et n'osait pas accuser son ennemi.

Mais la mère Langlois était convaincue.

— Ah! le lâche, il a osé porter la main sur mon enfant! exclama-t-elle, je serai sans pitié pour lui!

Elle fit asseoir Claire dans un fauteuil, puis elle lui dit :

— Reste là un instant, regarde et écoute, ce ne sera pas long.

— Elle se redressa le regard fulminant.

Elle marcha vers Blaireau, le saisit violemment par le bras et le tira près de la table sur laquelle était placée la lampe. Le visage de Blaireau se trouva en pleine lumière.

Aussitôt la mère Langlois poussa un cri rauque et recula avec horreur.

— Lui! lui! fit-elle, lui! Blaireau!...

Ce mot passa entre ses lèvres comme une flèche et frappa le misérable en plein cœur.

Il fut pris d'un tressaillement nerveux et ses yeux glauques, aux regards hébétés, se fixèrent avec terreur sur cette femme inconnue, qui venait de le nommer.

Elle croisa ses bras sur sa poitrine, se rapprocha et, toujours menaçante, se campa devant Blaireau, bien en face.

— Infâme, lui dit-elle d'une voix rauque, je ne pensais guère te rencontrer ici. Ah! c'est le Dieu vengeur qui te livre à moi!... Tu me regardes... est-ce que tu ne me reconnais pas?

— Non, je ne vous connais pas, balbutia-t-il.

— Lève donc la tête davantage, tu me verras mieux.

— Non, je ne vous connais pas, répéta Blaireau.

— Vraiment, fit-elle avec une ironie mordante, en ce cas, tu perds facilement la mémoire de tes crimes, Auguste Blaireau.

Il tressaillit encore et s'écria :

— Mais qui êtes-vous donc?

— Je suis une femme que pendant vingt années tu as fait souffrir; par toi j'ai connu toutes les tortures... Regarde-moi bien, Blaireau, et souviens-toi de Saint-Germain... Je suis Pauline Langlois!

— Pauline, vous, vous!...

— Ah! tu me reconnais maintenant!... Tu me croyais morte, sans doute, et tu ne pensais guère qu'un jour ta victime se dresserait devant toi, terrible et implacable comme la justice de Dieu! Ah! le ciel m'est témoin que je ne te cherchais pas!... Oui, je suis Pauline Langlois, l'ouvrière de la rue Sainte-Anne, l'ancienne amie de Marguerite Gillot, et toi, tu es Auguste Blaireau le lâche, Auguste Blaireau le voleur, le bandit, le plus vil scélérat que la terre ait porté!... Va, tu ne commettras plus d'infamies; tu iras au bagne, et c'est moi, entends-tu? moi, qui t'y enverrai!... Et encore j'aurai un grand regret; c'est que le châtiment sera trop doux pour l'expiation.

— Pauline! Pauline! implora-t-il saisi d'épouvante.

— Ah! ah! ah! fit-elle en ricanant, tu demandes grâce!... De la pitié pour toi, jamais!... Est-ce que tu as eu pitié de tes victimes?... Tiens, monstre, regarde cette enfant : tu l'as enlevée, emprisonnée et frappée il y a un instant; eh bien, c'est ma fille et c'est la tienne!...

Blaireau se sentit écrasé, il laissa échapper un cri sourd et sa tête tomba sur sa poitrine.

— Claire, reprit la mère Langlois d'une voix saccadée, je t'ai dit d'écouter parce que tu as le droit de tout entendre; seulement ne fais pas de jugement téméraire... A ton tour, regarde cet homme; il se nomme Auguste Blaireau et il est ton père!...

— O mon Dieu, mon Dieu! gémit la jeune fille.

— Ma fille, continua la mère avec exaltation, je te raconterai ma triste histoire, qui est en même temps le récit du crime de cet homme; alors, seulement, tu pourras juger ta mère!... Va, Claire, je ne crains pas de porter haut la tête, je sais que je n'aurai pas à courber le front et à rougir devant ma fille!

Claire se mit à pleurer, la figure cachée dans ses mains.

La mère Langlois se tourna vers le grand Bernard, et, lui montrant Blaireau, qui paraissait pétrifié :

— Ce misérable appartient à la justice, dit-elle; vous irez prévenir le commissaire de police.

Ces paroles menaçantes tirèrent Blaireau de sa torpeur.

— Non, non, cria-t-il, grâce!... Je suis un misérable, c'est vrai... Pauline, je vous ai lâchement outragée, mais je me repens, oh! oui, je me repens!... Je vous en supplie, laissez-moi m'en aller.

— Auguste Blaireau, tu sortiras de cette maison entre deux agents de police ou deux gendarmes!

— Pauline, au nom de votre fille, grâce!...

Elle détourna la tête avec dégoût.

Il y eut comme un sanglot dans la gorge de Blaireau.

Alors, Claire se leva lentement, pâle et le visage inondé de larmes.

— Ma mère, dit-elle, ne soyez pas impitoyable; Dieu nous ordonne d'oublier les injures, le Christ a pardonné à ceux qui, après l'avoir couronné d'épines et flagellé, l'ont attaché sur la croix et mis à mort! Ma mère, moi aussi je vous demande grâce pour ce malheureux.

— Jamais! exclama la mère Langlois avec violence.

— Mais il est mon père! s'écria la jeune fille avec un accent déchirant.

Blaireau fit quelques pas, courbé en deux, se traînant, et vint tomber haletant aux pieds de Claire. Il leva ses yeux vers elle, il lui tendit ses mains tremblantes :

— Ah! vous êtes bonne, vous, murmura-t-il; vous me l'avez dit, il n'y a pas de place pour la haine dans votre cœur... Vous êtes ma fille... c'est la vérité puisque Pauline vient de le dire... Ma fille!... Et ce qui se passe en moi depuis quatre jours ne me l'a pas fait deviner... Ah! si j'avais su cela plus tôt... Ma fille! comme je l'aurais aimée!... Je le sens, je serais devenu meilleur; oui, oui, il eut été temps encore, j'aurais racheté le passé.

Des spasmes lui coupèrent la voix. Il se tordit dans d'atroces convulsions, se frappant le front, se meurtrissant le visage, s'arrachant les cheveux.

La mère Langlois, les sourcils froncés, les yeux secs et ardents, se tenait debout à quelques pas, immobile comme une statue. Rien sur son visage n'indiquait qu'elle éprouvât la moindre émotion.

Immobiles comme elle, graves et silencieux, les trois ouvriers attendaient ses ordres.

Blaireau, brisé, anéanti, fou de terreur, continuait à pousser des gémissements affreux.

— Ma mère, ma mère, dit Claire d'une voix suppliante, ayez pitié de lui.

La mère Langlois secoua la tête.

— De la pitié, je n'en ai plus, répondit-elle.

— Ma mère, ma mère chérie, j'implore son pardon!

— Si le châtiment le lui fait mériter, c'est de Dieu seul qu'il peut l'obtenir. Ah! ma fille, si tu le connaissais, au lieu d'élever ta voix en sa faveur, tu le fuirais avec épouvante!... Ce n'est ni le remords ni le repentir qui l'agitent en ce

moment, c'est la peur!... Il y a des choses que sait ta mère et que tu dois ignorer toujours. En ta présence, Claire, je n'ose pas lui jeter à la face tous ses crimes.

Malgré son trouble et ses angoisses, une pensée put éclore dans la tête de Blaireau. Il y vit une branche de salut, et, comme le malheureux qui se noie, il s'y cramponna avec l'énergie du désespoir.

Il fit un effort, et sans le secours de Claire, qui lui tendit la main, il parvint à se mettre sur ses genoux.

— Pauline, dit-il, le repentir est entré en moi, je vous le jure! En ce moment, pour prix du mal que je vous ai fait, je donnerais tout mon sang. Mais si vous le voulez, Pauline, il n'est pas impossible de le réparer.

— Hein, que dit-il? fit la mère Langlois.

— Pauline, continua-t-il d'un ton pénétré, j'ai plus de trois millions de fortune, consentez à devenir ma femme... Claire sera légitimée, votre fille... notre enfant aura un nom!

Elle lui lança un regard terrible, tout en frissonnant d'horreur.

— Auguste Blaireau, répliqua-t-elle d'une voix creuse, ma fille n'a pas besoin de porter un autre nom que le mien, qui est le nom d'une honnête femme, et ni elle, ni moi ne voudrions le changer contre celui d'un scélérat! Quant à tes millions, Blaireau, ils me tentent moins encore. Où les as-tu pris, ces millions! Est-ce le travail qui te les a donnés?... De l'or comme celui-là doit brûler les mains de ceux qui le touchent, rendre aveugles ceux qui le regardent!... Si, comme tu le dis, — mais je ne le crois pas — le repentir est entré en toi, eh bien, pour commencer à mériter le pardon des infamies et des crimes qui ont souillé ta vie, dès demain, rends cet or à ceux à qui tu l'as volé!...

« Maintenant, écoute : Il y a quelques jours, je ne pensais pas comme en ce moment. En apprenant que tu existais encore, que tu habitais à Paris, je me mis à ta recherche... Oh! ce n'était pas pour moi, mais pour ma fille! Alors, je voulais qu'elle fût reconnue par son père et c'est à genoux, entends-tu, Blaireau, à genoux, humiliée et tremblante, que je t'aurais supplié de me prendre pour femme!... On m'avait dit aussi que tu étais riche; mais je ne songeais pas à ta fortune... Pas plus pour ma fille que pour moi, je n'aurais voulu accepter de l'argent de toi. Claire se mariera un jour, bientôt je l'espère; sa dot est prête, tout ce que je possède lui appartient. Il ne s'agit pas de millions, mais elle a une petite fortune honnêtement acquise, que le travail de sa mère a gagnée. Cet argent-là fructifie toujours, parce qu'il est béni par le bon Dieu, tandis que ton or, à toi, Blaireau, est de l'or maudit!

« Eh bien, oui, poursuivit-elle avec animation, il y a quelques jours j'aurais accepté avec joie, avec reconnaissance la proposition que tu viens de me faire de m'épouser. Mais aujourd'hui ta vue me glace d'effroi, tu me fais horreur!... Ah! plutôt que d'être ta femme, je préférerais perdre l'amour de ma fille! Claire,

tu entends, je refuse d'épouser cet homme, qui nous offre à toutes les deux son nom et ses millions !... Mais à toi, mon enfant bien-aimée, je ne refuserai pas la première chose que tu me demandes. Ta voix suppliante a fait tressaillir mon cœur, devant tes larmes s'est éteinte ma colère... Je le prends en pitié, puisque tu le veux, et je lui pardonne le mal qu'il nous a fait. Malheureusement nous ne sommes pas ses seules victimes; s'il n'a pas le repentir sincère, il n'obtiendra pas le pardon de Dieu, plus sévère que nous.

— Ah! Pauline, Pauline, s'écria Blaireau, c'est donc vrai, bien vrai, vous me pardonnez?

Il se traîna sur ses genoux jusqu'à elle.

— Auguste Blaireau, relève-toi, lui dit-elle d'un ton plein de gravité; je voulais te livrer à la justice, ma fille me le défend, je ne le ferai point. J'aurai peut-être à regretter d'avoir été si indulgente; mais je ne veux pas que Claire me dise un jour : « Il avait le repentir et vous l'avez fait condamner; il pouvait revenir au bien et racheter ses crimes par une vie plus honnête, et vous l'avez fait frapper par la main des hommes! »

Blaireau s'était levé, il tremblait encore; mais la joie étincelait dans ses yeux.

— Tu es libre, reprit la mère Langlois; mais, avant de te laisser partir, il faut que tu nous dises pourquoi tu as enlevé Claire de la maison du docteur Morand. Surtout, pas de mensonge. Parle!

Il hésitait à répondre.

La mère Langlois lui mit la main sur l'épaule et, le secouant violemment :

— Parle donc, lui dit-elle rudement, en le couvrant d'un regard de feu.

Blaireau comprit cette menace muette et se décida à répondre.

— Il y a chez le docteur Morand une folle, dit-il.

— Il n'y a rien d'étonnant à cela, puisque c'est une maison d'aliénés, fit la mère Langlois.

Claire avait tressailli. Elle se rapprocha pour mieux entendre.

Blaireau reprit :

— J'ai appris que, grâce à une influence extraordinaire que mademoiselle Claire exerçait sur la folle, le docteur avait l'espoir de lui rendre la raison. Le retour à la raison de cette malheureuse amènerait la révélation d'un secret terrible, qui compromettrait un grand nom et couvrirait de honte une famille tout entière. Il faut que cette femme reste folle! Il y avait donc nécessité d'empêcher sa guérison; il le fallait à tout prix. Je compris, d'après ce qu'on m'avait dit, qu'il était urgent de la séparer de mademoiselle Claire.

— Alors, tu as enlevé ma fille.

— Et c'est pour cela... Oh! c'est horrible! s'écria la jeune fille.

Blaireau baissa la tête.

— Claire, demanda la mère Langlois, crois-tu qu'il ait dit la vérité?

— Oh! oui, ma mère, je le crois, je le crois!

Et elle fondit en larmes en murmurant :

— Pauvre amie! pauvre Léontine!

— Léontine, dis-tu, Léontine Landais! exclama la mère Langlois.

— Oui, ma mère, ma bonne amie de Rebay, la pauvre folle qui a pris soin de mon enfance, qui m'a tant aimée, se nomme Léontine Landais.

Blaireau ouvrit de grands yeux hébétés; il ne comprenait pas.

La mère Langlois était sous le coup d'une joie immense.

— Le jour où vous m'avez retrouvée, ma mère, reprit la jeune fille, on m'a dit : « Claire, si voulez que votre pauvre amie de Rebay, celle qui a été votre première mère, recouvre sa raison, il faut que vous restiez près d'elle pendant un mois encore. » C'était un devoir à remplir, ma mère; j'ai promis de rester, et c'est pour cela que je n'ai pas voulu vous suivre.

— Ah! Dieu soit loué! s'écria la mère Langlois en levant ses yeux vers le ciel, la pauvre Léontine est retrouvée aussi! Vont-ils être heureux tous!...

Elle entoura sa fille de ses bras et la serra fortement contre son cœur.

— Ah! murmura-t-elle avec ivresse, je ne savais pas encore que ma fille eût un pareil cœur!

— Ma mère, reprit Claire d'une voix entrecoupée par les sanglots, vous allez me reconduire chez le docteur Morand, près de ma pauvre amie.

— Oui, mais pas ce soir, demain; le docteur nous attendra, car le grand Bernard ira le prévenir que nous t'avons retrouvée.

Blaireau écoutait avec une stupéfaction croissante. Pour que Claire sût le nom de la folle, il fallait que celle-ci eût parlé. Elle avait donc eu déjà des éclairs de raison? De ce côté, le danger restait le même. Il le sentait. La pensée de s'enfuir, de quitter immédiatement la France lui revint plus ardente. Pauline Langlois, elle aussi, paraissait connaître la folle. Y avait-il donc entre ces deux femmes, ses victimes, autre chose de commun que les souffrances causées par lui? Il ne pouvait le deviner, mais il le pressentait, et c'était pour lui un autre sujet de terreur.

Après l'avoir oublié un instant, la mère Langlois revint à lui.

— Blaireau, dit-elle, dans l'intérêt du docteur Morand et pour ma propre satisfaction, il me reste une chose à savoir : Qui donc te renseigne si bien sur ce qui se passe dans la maison de Montreuil?

— Une personne de l'établissement.

— Je le pensais bien. Est-ce un domestique?

— Oui.

— Son nom?

— Antonio.

— L'Espagnol? s'écria Claire; ah! le misérable hypocrite!... Il est peut-être

le seul serviteur de la maison que M. Morand n'aurait pas soupçonné d'une aussi odieuse trahison.

— Voilà le malheur de la plupart de ceux qui se font servir, murmura la mère Langlois, ils nourrissent près d'eux des espions et des traîtres!

« Blaireau, reprit-elle en élevant la voix, cet Antonio a-t-il été aussi ton complice dans l'enlèvement de ma fille?

— Oui, c'est lui qui m'a ouvert les portes.

— Vous avez entendu, grand Bernard, vous vous chargerez d'édifier le docteur sur le dévouement et la fidélité de son domestique espagnol.

Elle se tourna de nouveau vers Blaireau.

— Si ton âme n'est pas morte, s'il te reste encore un peu de conscience, lui dit-elle d'un ton sévère et plein de dignité, regarde dans ton passé, et, si tu le peux, fais le total de toutes tes infamies!... Alors, tu connaîtras le remords, tu reverras toutes tes victimes; celles-ci, les yeux éteints par les larmes; celles-là, pâles, amaigries par la misère : d'autres devenues cadavres, couchées dans la tombe, te montreront leur suaire taché de sang. Toutes te poursuivront de leurs plaintes, de leurs gémissements, de leurs cris d'agonie... Tu les entendras sans cesse, à toute heure du jour et de la nuit... Haletant, épouvanté, tes chairs frissonnantes, tu voudras fuir les horribles visions; mais toujours elles se dresseront devant toi avec leurs voix lugubres! En vain tu fermeras les yeux et tu te boucheras les oreilles, toujours tu les verras, toujours tu les entendras. Tes victimes seront pour toi ce que tu as été pour elles, impitoyables! Et cela durera jusqu'au jour où, écrasé, fou de terreur et repenti, tu tomberas à genoux et, la face dans la poussière, tu demanderas pardon à Dieu!

« Tu m'as vue aujourd'hui pour la seconde et dernière fois, je l'espère. Au nom de ma fille, écoute le conseil que je te vais donner : Tu vas sortir d'ici libre; mais ne perds pas une minute, quitte Paris immédiatement, sauve-toi! Passe la frontière de France, traverse les mers et cache-toi si bien que je n'entende plus parler de toi... Si, demain, en se levant, le soleil te trouve à Paris il sera trop tard pour t'enfuir... Auguste Blaireau, tu es prévenu. Maintenant, va-t'en! »

Blaireau se redressa, poussa un cri de joie et se dirigea vers la porte.

Le Bourguignon et Brion s'écartèrent pour le laisser passer. Mais au moment de s'élancer dans l'escalier, il se retourna brusquement et, les bras tendus, marcha vers Claire.

La mère Langlois se jeta devant lui, les yeux pleins d'éclairs.

— Arrière, misérable, arrière! cria-t-elle; toi embrasser ma fille, jamais!... Va-t'en, va-t'en!...

Et magnifique de colère, d'un geste impérieux elle lui montra la porte.

— Ah! murmura-t-il d'une voix étranglée, je l'aime, pourtant, je l'aime!



Les agents saisirent en même temps la Solange par les deux bras. (Page 381.)

Un sourd gémissement s'échappa de sa poitrine; sous le regard dominateur de la mère Langlois, il recula jusqu'à la porte et descendit précipitamment l'escalier.

XXIX

L'ARRESTATION

Derrière Blaireau, Brion était descendu pour aller chercher la voiture qui

avait amené le grand Bernard et la mère Langlois à Joinville et que celle-ci avait eu l'excellente idée de conserver.

Un quart d'heure après, enlacées dans les bras l'une de l'autre, la mère et la fille prenaient la route de Paris.

La pauvre Pauline n'avait peut-être pas encore éprouvé une semblable ivresse.

— Enfin, disait-elle à Claire ravie en la pressant contre elle, pour la première fois, tu vas donc dormir dans ce lit qui t'attend depuis si longtemps!

— Oui, répondit la jeune fille, mais demain vous me mènerez à Montreuil, vous me l'avez promis.

— Oui, cher trésor, oui, nous irons à Montreuil, il faut bien que le bon docteur guérisse ta bonne amie, la pauvre Léontine Landais! Ah! je l'aimerai bien aussi, celle-là, va, qui toute petite t'a tenue dans ses bras, que tu as appelée ta mère et qui t'a appris à aimer... Et toi aussi tu l'aimeras toujours, toujours... je te le permets, je ne serai pas jalouse!...

. . . .

Les trois ouvriers étaient encore dans la maison. Le grand Bernard se frottait les mains.

— Vous me croirez si vous voulez, dit-il à ses camarades, je n'ai jamais été aussi heureux de ma vie; notre expédition de ce soir a été une vraie partie de plaisir, et je puis vous dire comme le général en chef d'une armée après la bataille gagnée : Soldats, je suis content de vous!

— L'aventure fera du bruit, dit le Bourguignon, on en parlera longtemps dans les ateliers du faubourg.

— Si vous voulez suivre mon conseil, camarades, nous nous tairons sur cette affaire. Cela amuserait certainement nos amis; mais on pourrait faire aussi des suppositions malveillantes et je ne veux pas, vous entendez, je ne veux pas qu'on touche à la réputation de mademoiselle Claire.

— Pas plus qu'à l'honneur d'André; tu as raison, Bernard, approuva Brion.

— Dites donc, que pensez-vous de madame Langlois?

— Oh! c'est une vraie femme, celle-là.

— Quelle gaillarde!

— Hein, comme elle vous a raboté le vieux Blaireau!

— Blaireau, un drôle de nom!

— C'est celui qui lui convient, fit le Bourguignon, un nom de bête!...

— Féroce? interrogea Brion en riant.

— A peu près, répondit le Bourguignon qui, dans ses moments de loisir, s'occupait d'histoire naturelle, le Blaireau est un peu de la famille des ours, *ursus meles*.

Les autres se mirent à rire.

— Assez causé, reprit le grand Bernard; vous savez que je dois aller à Mon-

treuil cette nuit; c'est l'ordre de madame Langlois. Il n'est guère plus de dix heures; en marchant bien, j'y serai avant minuit.

— Ne veux-tu pas que nous t'accompagnions? demanda le Bourguignon.

— Si cela vous fait plaisir, je ne demande pas mieux.

— Avant tout, fit observer Brion, il serait bon, je crois, de rendre la liberté à la vieille coquine que nous avons emprisonnée tout à l'heure. Personne ne s'aviserait de venir la délivrer et nous n'avons aucune raison de vouloir qu'elle meure de faim ou soit dévorée par les rats.

— Va donc lui ouvrir la porte, dit le grand Bernard.

La Solange n'avait pas eu de peine à se débarrasser de son bâillon; revenue de la frayeur que lui avait causée la brusque attaque des ouvriers, qu'elle prit pour des voleurs, elle eut un accès de rage épouvantable. Depuis une heure, elle tournait et bondissait autour des murs de sa prison, comme une hyène furieuse dans sa cage de fer, cherchant vainement une issue pour s'échapper.

Elle était loin d'être calmée, quand Brion vint la mettre en liberté. Elle s'imagina sans doute que, après l'avoir volée, on voulait l'assassiner. Elle s'élança, affolée, hors de la salle basse, en poussant des cris effroyables, parmi lesquels on distinguait ces mots :

— Au voleur! à l'assassin!

— Elle est folle, archi-folle, dit le grand Bernard, laissons-la crier à son aise et allons-nous-en.

Au même instant, on frappa violemment à la porte de la rue.

La Solange avait perdu la tête; elle cria plus fort encore.

Les coups frappés contre la porte redoublèrent. Puis une voix sonore se fit entendre, disant :

— Ouvrez au nom de la loi, ouvrez!

— Bon, fit le grand Bernard, voilà la police qui s'en mêle; au fait, ce n'est peut-être pas un mal.

La voix de la rue reprit sur un ton plus élevé :

— Si vous n'ouvrez pas, nous enfonçons la porte.

— Brion, tu vas aller ouvrir, ordonna le grand Bernard; vous resterez ici tous les deux pour répondre; moi, je file en passant par le jardin, j'irai seul à Montreuil. Si demain matin, à six heures, vous n'êtes pas chez moi, je reviendrai ici savoir ce qui se passe.

Il échangea une poignée de main avec ses camarades et disparut.

Brion courut ouvrir la porte, que les agents se disposaient à enfoncer. Ils étaient trois : deux sergents de ville et un agent de la police de sûreté.

— Au voleur! à l'assassin! cria encore la Solange, arrêtez-les.

Un sergent de ville saisit Brion au collet.

— Oh! ce n'est pas la peine de me tenir, dit-il en souriant; c'est pour vous faire entrer et non pour me sauver que j'ai ouvert la porte.

— Nous ne sommes pas des voleurs et encore moins des assassins, dit alors le Bourguignon en s'avançant vers les agents.

— Il ment, ce sont des voleurs, ils étaient trois, l'autre s'est sauvé, arrêtez-les, glapit la vieille femme.

— Vous, commencez d'abord par vous taire, lui dit durement l'un des sergents de ville.

L'agent de la sûreté intervint.

— Si vous n'êtes pas des voleurs, dit-il en s'adressant au Bourguignon, ce que je veux bien admettre, qui êtes-vous?

— Nous sommes deux ouvriers ébénistes du faubourg Saint-Antoine.

— Ah! vous êtes des ouvriers, soit. Mais comment expliquez-vous votre présence dans cette maison?

Le Bourguignon et Brion échangèrent un regard qui n'échappa point à l'agent.

— Vous voyez bien que ce sont des voleurs, dit la Solange.

— Cette femme prétend que vous étiez trois, est-ce vrai? demanda l'agent.

— Oui, nous étions trois et même quatre.

— Où sont vos complices?

— Oh! complices, ce n'est peut-être pas le mot qui convient; mais n'importe, ils étaient plus pressés que nous, et ils sont partis.

En répondant ainsi, le Bourguignon, on le voit, aggravait encore sa situation et celle de son ami.

— C'est bien, fit l'inspecteur de police, nous les retrouverons.

— Ce ne sera pas difficile, riposta Brion en souriant.

— Je vous arrête, reprit l'agent, suivez-nous.

— Où cela? demanda le Bourguignon.

— Chez le commissaire de police.

— Décidément vous nous prenez pour des voleurs?

— Je connais trop bien ces gens-là pour m'y tromper, répondit l'agent; je suis convaincu que vous êtes, comme vous le déclarez, deux ouvriers; mais nous vous trouvons dans cette maison, qui ne jouit pas précisément d'une bonne réputation, et il est utile qu'on sache ce que vous êtes venu faire.

— A la bonne heure, vous êtes un malin, vous, approuva Brion.

— Nous ne demandions pas autre chose que d'être conduit devant M. le commissaire de police, dit le Bourguignon, nous sommes prêts à vous suivre. Seulement, vous ferez bien, je crois, de prier madame de nous y accompagner.

Un sourire singulier passa sur les lèvres de l'agent. Il fit un signe aux sergents de ville, qui se placèrent aux côtés de la Solange.

L . vieille se mit à trembler de tous ses membres.

— Pourquoi m'emmener? dit-elle; je suis vieille, j'ai besoin de repos, laissez-moi me coucher.

— Il faut que vous fassiez votre plainte.

— Mais je vous l'ai faite, je n'ai pas autre chose à dire. Ces hommes-là sont entrés dans la maison, je ne sais comment; ils se sont jetés sur moi, ils m'ont mis un mouchoir dans la bouche, pour m'empêcher d'appeler au secours, et m'ont enfermée dans une chambre. Pourquoi? Pour me voler, je ne peux pas dire autre chose.

— Eh bien, vous le répéterez au commissaire. Il sera, du reste, très-content de vous voir, car depuis longtemps il désire faire votre connaissance.

— Allons, messieurs, emmenez cette femme, reprit l'agent de la sûreté, en s'adressant aux sergents de ville.

Voyant la mauvaise tournure que les choses prenaient pour elle, la Solange comprit combien elle avait été imprudente et mal avisée en jetant ces cris insensés qui avaient amené les agents; sottement, elle s'était perdue elle-même.

Profitant d'un instant où les agents n'avaient pas l'œil sur elle, elle bondit en arrière avec l'intention de leur échapper, mais ils la saisirent en même temps par les deux bras.

Alors elle tomba sur ses genoux, blême de frayeur. Une sueur froide couvrait son front, ses dents claquaient.

— Je suis une pauvre vieille femme, dit-elle d'une voix chevrotante, je ne peux plus marcher, ayez pitié de moi.

Les agents ne purent s'empêcher de rire.

Elle sentit qu'elle n'avait rien à espérer d'eux. Cependant, elle crut encore pouvoir les attendrir en simulant une attaque de nerfs. Elle se roula par terre en poussant des plaintes et des cris lamentables. Tout cela fut inutile.

— Ma soirée a été bonne, murmura l'inspecteur de police en regardant la Solange, qui se tordait comme une possédée, celle-là est de bonne prise.

Les sergents de ville, indécis, attendaient ses ordres.

— Ne voyez-vous pas que cette vieille femme nous joue une comédie de sa façon? leur dit-il. Le temps passe; allons, en route!

Il fallut traîner la Solange jusque dans la rue.

— Pour expliquer la présence à Joinville, à cette heure de la nuit, de l'agent de la sûreté et aussi son attitude vis-à-vis de la Solange, il est bon de dire que, par suite de plaintes portées par les voisins, la maison mystérieuse était surveillée depuis quelque temps. La police savait très-bien que la dame Solange recevait fréquemment des visiteurs aux allures étranges et qu'elle donnait des fêtes qui duraient toute la nuit. Mais elle ignorait encore quel était le véritable motif de ces réunions nocturnes. Ce pouvait être une maison de jeu clandestine, ou aussi bien un lieu de débauche honteuse; mais, avant d'agir dans l'intérêt de la tranquillité et de la morale publiques, la police tenait à savoir s'il y avait réellement à réprimer des infractions à la loi.

Voilà pourquoi, depuis un mois environ, elle faisait surveiller la maison par un agent spécial, aussi actif qu'intelligent.

On comprend la satisfaction qu'éprouva ce dernier lorsque, par ses cris, la Solange lui offrit l'occasion d'entrer dans la maison, et avec quelle joie et quel empressement il la conduisit chez le commissaire de police qui, heureusement, était encore au bureau du commissariat.

Après avoir entendu le rapport des agents, le magistrat se tourna vers la Solange et l'invita à faire sa déposition.

D'une voix tremblante, presque éteinte, elle répéta ce qu'elle avait déjà dit aux agents.

Quand elle eut fini, le commissaire jeta un regard sévère sur les deux ouvriers.

— L'accusation est nette, dit-il, qu'avez-vous à répondre?

XXX

CHEZ LE COMMISSAIRE

Ce fut le Bourguignon qui prit la parole.

— Monsieur le commissaire, répondit-il, mon camarade que voilà se nomme Jules Brion et moi Edmond Blaisois, dit le Bourguignon, parce que je suis né natif de Dijon, Côte-d'Or. Comme Brion, je suis ébéniste de mon état et nous travaillons au faubourg dans le même atelier. Au premier ouvrier qu'on rencontre dans le quartier, de la colonne de Juillet à la place du Trône, on n'a qu'à demander s'il connaît Brion et le Bourguignon. Tout de suite il répondra : « Brion, le Bourguignon, les deux inséparables? Mais qui ne les connaît pas? Ce sont de vrais *zigues*, ceux-là, et la preuve qu'ils valent quelque chose, c'est qu'ils sont les amis du grand Bernard, le roi des ouvriers. » — Donc, monsieur le commissaire, voilà ce que nous sommes.

« Madame nous appelle voleurs; ça lui est facile à dire, mais difficile à prouver. Par exemple, ce qui est la vérité, c'est que l'ami Brion a forcé la porte à s'ouvrir pour nous faire entrer. Nous nous sommes dispensés de frapper, parce que nous étions sûrs d'avance que madame n'aurait pas l'amabilité de nous ouvrir. Ce qui est encore vrai, c'est que nous l'avons empoignée, bâillonnée, pour l'empêcher de crier, et mise précieusement sous clef, afin de nous débarrasser momentanément de sa présence, et aussi pour qu'elle n'ait point la fantaisie de courir les rues la nuit, ce qui est généralement dangereux, même pour les femmes de son âge.

« Sans cette précaution que nous avons prise, continua-t-il en accentuant son ton gouailleur, je suis persuadé que madame n'aurait pas le plaisir d'être en ce moment en notre compagnie. »

Le commissaire de police écoutait et prenait des notes.

— Je vous assure, monsieur le commissaire, poursuivit le Bourguignon, que nous n'avions nullement l'intention de venir vous déranger ce soir. Nous allions nous retirer tranquillement, après avoir rendu la liberté à madame, lorsqu'elle eut la singulière idée d'appeler ces messieurs. Je crois qu'elle s'en mord les doigts maintenant; mais cela ne change en rien sa situation : elle vous fait ce soir la visite qu'elle vous aurait faite demain.

Le magistrat leva lentement la tête, et son regard scrutateur se fixa sur le visage honnête et franc de l'ouvrier.

— Enfin, dit-il, vous vous êtes introduits nuitamment dans une maison habitée; il y a eu effraction et violation de domicile. Si ce n'était pour commettre un vol, quel mobile vous a fait agir?

— Ah! voilà... Nous n'avons pas l'intention de vous cacher la vérité, monsieur le commissaire; mais, tout de même, je regrette que le grand Bernard ne soit pas ici, il vous dirait cela mieux que moi.

— Ce grand Bernard était avec vous, c'est un de ceux qui ont pris la fuite?

— Le grand Bernard ne s'est point sauvé, monsieur le commissaire; c'est lui qui nous a ordonné de rester et d'ouvrir la porte à ces messieurs. Il n'est pas ici avec nous parce qu'il a pensé que ça lui prendrait trop de temps. Il avait une commission pressée à faire à Montreuil, chez M. le docteur Morand, et de Joinville à Montreuil il y a du chemin.

En entendant prononcer le nom du docteur, le magistrat fit un brusque mouvement.

— Nous parlerons tout à l'heure de celui que vous appelez le grand Bernard, dit-il; il faut, avant tout, que je sache dans quel but vous vous êtes introduits dans la maison.

— Oh! tout simplement pour délivrer une jeune fille qu'on y retenait malgré elle.

Le commissaire bondit sur son fauteuil.

— Continuez, continuez, fit-il avec agitation.

Les agents s'étaient vivement rapprochés du Bourguignon.

— Mais, c'est tout, monsieur le commissaire, répondit l'ouvrier; comme nous le pensions, nous avons trouvé mademoiselle Claire...

— Claire, dites-vous Claire! exclama le magistrat.

D'une main fiévreuse il ouvrit un dossier dans lequel il prit une feuille, qu'il parcourut rapidement des yeux.

C'était une note, qu'il avait reçue de la Préfecture de police trois jours aupa-

ravant. Elle était relative à la disparition de Claire, ouvrière lingère de l'établissement du docteur Morand, et donnait le signalement de la jeune fille.

— C'est bien cela, murmura-t-il, c'est bien cela.

Puis, d'un ton calme, s'adressant au Bourguignon :

— Est-ce que vous la connaissiez, cette demoiselle Claire? demanda-t-il.

— Pas précisément, mais le grand Bernard connaissait sa mère.

— Depuis combien de temps la cherchiez-vous?

— Depuis ce matin après avoir lu le journal en déjeunant. Avant, nous ne savions rien.

— Pouvez-vous me dire où demeurait mademoiselle Claire?

— A Montreuil, chez M. le docteur Morand.

Le visage du commissaire devint rayonnant.

— Plus de doute, fit-il, c'est bien cette jeune fille dont la disparition mystérieuse avait motivé cette note.

Il se tourna brusquement vers la Solange qui, affaissée sur un siége, plus pâle qu'une morte, jetait autour d'elle des regards effarés.

— Comment cette jeune fille est-elle venue chez vous? lui demanda-t-il d'une voix sévère.

Quelques sons rauques sortirent de la gorge de la vieille femme.

— Je ne vous entends pas, parlez plus haut et surtout plus distinctement. D'abord, levez-vous.

Elle essaya d'obéir, mais elle ne put se tenir sur ses jambes défaillantes, elle retomba lourdement sur son siége.

— Allons, parlez, je vous écoute.

— On me l'a amenée.

— Ah! on vous l'a amenée! Qui?

— Mon maître.

— Je croyais que vous habitiez seule votre maison, bien que vous y receviez souvent nombreuse et joyeuse compagnie. Comment se nomme-t-il, votre maître?

— Blaireau.

— Est-ce qu'il demeure avec vous?

— Non.

— Où demeure-t-il?

— A Paris.

— C'est son adresse que je vous demande.

— Je ne sais pas.

— Allons donc, ce n'est pas admissible.

— Je vous jure, monsieur le commissaire, que je n'ai jamais su dans quelle rue il demeurait.

— Soit, nous saurons plus tard si vous cherchez à égarer la justice. Votre



Tout à coup, l'avare poussa un cri rauque, horrible. Son trésor avait disparu. (Page 389.)

maître vous a-t-il dit comment et dans quelle circonstance il avait rencontré la jeune fille?

— Il ne m'a rien dit, je ne sais rien, je le jure!

— Si monsieur le commissaire le permet, je puis lui donner ce renseignement, dit le Bourguignon.

— Je vous écoute.

— Le docteur Morand et aussi madame Langlois, la mère de Claire, croyaient

que la jeune fille était sortie volontairement de la maison de santé. Ils se trompaient. Mademoiselle Claire a été enlevée par Blaireau.

— Oh! oh! un rapt, suivi d'une séquestration! s'écria le magistrat; l'affaire est grave, très-grave! Ce Blaireau est un grand scélérat; il faut absolument que nous mettions la main sur lui. Maintenant, Blaisois, dites-nous comment vous avez découvert que mademoiselle Claire était à Joinville.

— Oh! bien volontiers, dit le Bourguignon.

Il raconta ce que le grand Bernard et lui avaient vu et entendu dans la ruelle le soir de la noce de mademoiselle Ravier, la fille d'un de leurs camarades d'atelier; l'effet produit sur eux par l'article du journal; son arrivée à Joinville accompagné de Brion et ce qu'ils avaient appris avant que le grand Bernard et la mère de Claire ne vinssent les rejoindre. Quand il parla de Blaireau et de ce qui s'était passé dans la maison, peut-être allait-il dire que madame Langlois avait reconnu Blaireau qui se trouvait être le père de Claire. Mais un coup de coude de Brion lui fit comprendre assez tôt que dans l'intérêt même de la jeune fille il devait garder ce secret. Il se borna à ajouter que Blaireau ayant demandé grâce on l'avait laissé partir.

— Quant au grand Bernard, acheva-t-il, il est allé dire à M. Morand que mademoiselle Claire est retrouvée et le prévenir en même temps qu'il a chez lui un domestique espagnol du nom d'Antonio qui est un fieffé coquin; c'est lui qui a prêté la main à Blaireau dans l'enlèvement de mademoiselle Claire.

Aux plis qui s'étaient creusés sur son front, à son attitude sévère, il était facile de voir que le commissaire de police se trouvait sous le coup d'une vive contrariété.

Adossé au chambranle de la porte, les yeux à demi fermés, l'agent de la sûreté paraissait réfléchir profondément.

— Je ne doute pas que votre récit ne soit l'exacte vérité, dit enfin le commissaire de police; mais il me démontre que vous avez agi avec une grande imprudence et que votre conduite à tous est très-blâmable. Sans doute, le but que vous vouliez atteindre excuse vos actes; mais on n'a pas le droit de pénétrer ainsi dans une habitation close. Votre devoir était de prévenir un commissaire de police et de vous faire accompagner par lui. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait?

— En effet, monsieur le commissaire, vous avez raison; c'est notre ami Bernard qui a tout conduit, et, bien certainement, il n'a point pensé à cela, pas plus que madame Langlois. Nous étions pressés, nous craignions d'arriver trop tard, il y avait tout à redouter. Que voulez-vous? dans ces quarts d'heure-là on ne réfléchit pas.

— Aussi, qu'est-il arrivé? Par suite d'une faiblesse inqualifiable et que rien ne justifie, le principal coupable s'est dérobé... Qui sait si, pendant longtemps encore, il ne parviendra pas à échapper à la main de la justice? Si seulement

nous avions son adresse, en agissant promptement peut-être pourrions-nous l'atteindre avant qu'il ait eu le temps de prendre ses dispositions pour se soustraire aux recherches qui seront dirigées contre lui.

L'inspecteur de police releva brusquement la tête.

— Monsieur le commissaire, dit-il, ce n'est pas aujourd'hui la première fois que j'entends prononcer ce nom de Blaireau; nous sommes sur la piste d'un certain nombre de malfaiteurs; l'un d'eux est à Montreuil chez M. le docteur Morand; celui-là sait peut-être où demeure Blaireau; il me paraît urgent de s'en assurer. Je vais prendre une voiture et me rendre immédiatement à Montreuil. Si, comme je l'espère, j'obtiens du domestique en question le renseignement que nous désirons, je reviendrai ici. Dans le cas contraire je me mets aussitôt en campagne et le susdit Blaireau sera bien fin s'il nous échappe.

— Allez, répondit le commissaire.

L'agent s'élança hors du cabinet.

— Vous pouvez vous retirer, dit le commissaire aux deux ouvriers, dès qu'on aura besoin de vous on vous appellera.

« Quant à vous, reprit-il en s'adressant à la Solange, je vous maintiens en état d'arrestation. »

La vieille eut un cri étouffé et cacha sa figure dans ses mains.

Le commissaire la montra aux sergents de ville, en disant :

— Emmenez cette femme.

Pendant que ceci se passait à Joinville-le-Pont, le grand Bernard arrivait à Montreuil.

Au nom de la mère Langlois toutes les portes s'ouvrirent devant lui et il fut immédiatement introduit près du docteur.

M. Morand resta stupéfié en apprenant que Claire avait été victime d'un enlèvement, et que l'un de ses serviteurs, en qui il avait toute confiance, était un des misérables auteurs de ce crime.

Il envoya prévenir le commissaire de police de Montreuil, qui arriva dix minutes après.

Antonio fut arrêté aussitôt. Il nia d'abord énergiquement sa complicité dans l'enlèvement; mais, quand on lui eut dit que Blaireau lui-même l'avait dénoncé, il fit des aveux complets.

Le grand Bernard avait rempli sa mission. Porteur d'une lettre du docteur Morand adressée à la mère Langlois, le cœur joyeux et ne se ressentant même pas des émotions et des fatigues de la journée, il reprit tranquillement la route de Paris.

XXXI

SOUVENIR D'UN AMI

Blaireau, aiguillonné par la terreur et croyant sentir encore peser sur lui le regard menaçant de Pauline Langlois, avait traversé Joinville au pas de course. Il arriva à Vincennes sans avoir ralenti sa marche, mais ses jambes étaient à bout de forces. Heureusement, il rencontra un cocher maraudeur qui, au premier signe, arrêta son cheval.

— Vous me descendrez rue de Rivoli, près de l'Hôtel-de-Ville, lui dit Blaireau en ouvrant la portière de la voiture.

Et il se fourra dans le coupé.

A onze heures et demie il était à la porte de sa maison.

La concierge allait se coucher. Elle s'empressa d'ouvrir le vasistas de sa porte vitrée pour dire à son locataire :

— Monsieur Blaireau, il est venu un monsieur pour vous voir : il avait sans doute des choses importantes à vous dire, car il vous a attendu pendant deux heures au moins. Voyant que vous ne rentriez pas, il s'en est allé en me disant qu'il reviendrait demain.

— C'est bien, merci, répondit Blaireau.

— Comme il a l'air drôle ce soir, se dit la concierge en refermant son carreau mobile.

— Qui donc a pu venir? se demanda Blaireau en montant l'escalier, enjambant deux marches à la fois; c'est singulier, je n'attendais personne.

Il entra chez lui; dans l'antichambre, sur un guéridon, il trouva comme d'habitude quand il rentrait tard une lampe allumée.

— Je n'aï pas une minute à perdre, pensait-il, il faut que je ne sois plus à Paris dans une heure; j'irai à pied jusqu'à Creil, où j'attendrai le premier train, et, demain soir, à cinq heures, je serai à Londres.

En traversant le salon, il entendit, venant de la chambre de sa gouvernante, un bruit qui ressemblait à une plainte.

— La vieille brute dort comme une taupe! murmura-t-il, et ronfle comme une toupie d'Allemagne.

Il ouvrit la porte de son cabinet et s'y précipita plutôt qu'il n'y entra.

L'or avait sur cet homme une telle puissance d'attraction qu'à peine dans le sanctuaire consacré à son idole il oublia ses angoisses, les dangers qu'il avait courus et la menace encore suspendue sur sa tête. Il se redressa plein d'énergie, les yeux étincelants, le front irradié. Un sourire, indice révélateur d'un effroyable orgueil, fit frissonner sa lèvre lippue.

Tout en lui semblait dire :

— J'ai des millions, je suis le maître du monde!

Il marcha droit à son coffre-fort.

A force de poser les doigts sur le bouton qui mettait en mouvement le ressort du panneau mobile derrière lequel la caisse était cachée, une tache noire de la grandeur d'une pièce de deux francs s'était formée sur la boiserie. Mais Blaireau n'avait pas besoin de ses yeux pour mettre la main sur le bouton. La nuit, sans lumière, comme en plein jour, son doigt le trouvait du premier coup.

Blaireau ayant touché le bouton du ressort, le panneau monta lentement en démasquant le coffre-fort.

Tout à coup, l'avare poussa un cri rauque, horrible.

Le corps penché en avant, bouche béante, les bras ballants, il resta immobile comme un bloc de marbre. Ses yeux, démesurément ouverts, et qui sortaient de leur orbite, avaient pris une fixité effrayante.

Blaireau pouvait bien être terrifié; il venait de voir la porte de sa caisse enfoncée, un trou noir dans le mur.

Quelques minutes s'écoulèrent dans un silence de mort.

Enfin, Blaireau fit un pas. Il allongea les bras, ses mains touchèrent le coffre-fort. Il ne s'en rapportait peut-être pas complétement au témoignage de ses yeux, il voulait que ses mains lui confirmassent la terrible vérité. Il fut convaincu que ses yeux ne l'avaient pas trompé. Il n'était pas le jouet d'un moment d'hallucination.

Alors il poussa un nouveau cri, tomba sur ses genoux, et, avidement, les deux mains dans le coffre, il chercha partout.

Rien, rien, il n'y avait plus rien... Blaireau était volé! L'or, les billets de banque, les actions, les obligations, tout avait disparu!... Oui, Blaireau était volé, Blaireau était ruiné, ruiné!...

Et il doutait encore, et il ne voulait pas le croire, et de bas en haut, dans tous les tiroirs, tous les compartiments du coffre, ses doigts crispés cherchaient toujours. Sans s'en apercevoir, il grattait le bois et le fer, qui grinçaient sous ses ongles.

A la fin il se lassa. Son bras s'enfonça une dernière fois jusqu'au fond de la caisse et il se redressa tenant dans sa main une corde.

D'abord, il la regarda stupidement, comme un homme qui n'a plus de pensée; puis, saisi d'un effroi subit, il se mit à reculer lentement. On aurait dit qu'une bête venimeuse le menaçait de sa morsure. Son dos rencontra le mur; il ne pouvait plus reculer. Un frisson l'enveloppa tout entier, et il lui sembla que de la glace circulait dans ses veines à la place du sang. Il eut dans la gorge un râlement prolongé, affreux : et comme s'il se fût aperçu tout à coup qu'il tenait dans sa main un serpent, il lança de toute sa force à l'autre extrémité de la chambre la corde objet de son épouvante.

Éperdu, chancelant, livide, du sang dans les yeux, il fit quelques pas et alla s'affaisser sur une chaise auprès de son bureau.

Une sorte de petit paquet, placé en évidence sur le bureau, frappa son regard.

Cela ressemblait à une lettre, sans en avoir les dimensions ordinaires.

Sur l'enveloppe blanche, écrits en grosse bâtarde, il lut ces mots :

SOUVENIR D'UN AMI

Ces caractères, aux jambages gras et allongés, brûlèrent ses yeux comme des lettres de feu!

Il prit le mystérieux paquet et ses doigts nerveux déchirèrent l'enveloppe...

Elle contenait une poignée de cheveux gris.

De même qu'il avait reconnu la corde, il reconnut les cheveux.

C'était la corde dont il s'était servi pour étrangler Gargasse.

Les cheveux étaient ceux de Gargasse; il les lui avait arrachés en le traînant du haut en bas de l'escalier de la maison de Sèvres.

Comme s'il avait eu du soufre enflammé au bout des doigts, il secoua ses mains avec rage et bondit en arrière avec un rugissement étrange, semblable à ceux qu'on entend la nuit au milieu des jungles indiennes.

La sueur coulait de son front comme si on lui eût jeté sur la tête une cuvette d'eau.

Il avait la poitrine oppressée, la respiration haletante, sa gorge serrée repoussait l'air. Ses jambes ployèrent sous le poids de son corps; il chercha un appui, qui lui manqua, et il tomba lourdement, comme une masse, tout de son long sur le parquet.

Quand il revint à lui, le jour commençait à paraître. L'huile usée, la lampe s'était éteinte.

Il se souleva péniblement et parvint à se dresser sur ses jambes.

Le misérable n'était plus reconnaissable, on l'eût pris volontiers pour un spectre échappé du tombeau.

A plusieurs reprises il passa la main sur son front, il ressaisissait sa pensée. Soudain deux éclairs s'allumèrent au fond de ses yeux caves. Il se souvenait. Il y avait de quoi devenir fou, sa raison résistait cependant.

Ainsi, tout cela était vrai. La main d'un voleur avait vidé son coffre-fort; il avait tenu la corde, instrument d'un de ses derniers crimes; enveloppés dans un papier, il avait vu les cheveux de Gargasse!

Ce souvenir faillit le foudroyer une seconde fois; mais il se roidit avec une énergique volonté et resta debout.

Alors une rage insensée s'empara de lui, son visage prit une expression hideuse, des lueurs horribles sillonnèrent son regard et, avec un mouvement féroce, il leva au-dessus de sa tête ses poings crispés.

— Volé! volé! cria-t-il d'une voix sourde, saccadée, je n'ai plus rien, je suis ruiné!... Et c'est Gargasse, Gargasse qui a fait le coup!... Ah! le lâche!... Ah! le chien!... mais je l'ai tué, pourtant, je l'ai tué!... Je l'ai vu à terre immobile, roide, sans souffle, mort, cadavre!... Imbécile, je n'ai pas assez serré la corde! Mais le puits, le puits... l'eau a monté, j'en suis sûr. J'y suis allé le lendemain, l'eau remplissait les caves... Eh bien, s'il n'était pas tout à fait mort, l'eau devait l'achever... Et il n'a pas été noyé... J'avais fermé la porte du caveau... deux tours de clef... La clef, je l'ai mise dans ma poche, et le soir, en passant sur un pont, je l'ai jetée dans la Seine. Ah! l'eau, l'eau... à quoi donc sert-elle, puisqu'elle n'a pas noyé Gargasse?...

« Je ne comprends pas... je ne comprends pas... Est-ce que je deviens fou! Non, je ne veux pas, je ne veux pas! il faut que je retrouve ma fortune, mon or... il faut que je me venge!... Gargasse... je devais lui plonger un couteau en plein cœur, j'ai été lâche... j'ai eu peur du sang... imbécile!... Ah! Gargasse, voleur, je te retrouverai!.. Mais qui donc est venu à son secours? Qui donc? Est-ce l'enfer?...

Il vomit un effroyable blasphème, qui fut suivi d'un éclat de rire satanique.

— Ainsi, reprit-il avec un redoublement de colère et de rage, Gargasse a pu entrer chez moi; Catherine, la vieille coquine, lui a ouvert la porte et l'a laissé faire... La misérable l'a peut-être aidé à me voler...

Il bondit sur la porte de son cabinet, l'ouvrit avec violence et appela :

— Catherine, Catherine?

Un gémissement lui répondit.

Il traversa le salon d'un pas rapide et entra dans la chambre de la vieille servante. Une masse inerte que rencontrèrent ses pieds le fit trébucher. C'était Catherine. Elle était enveloppée tout entière dans une couverture de laine et entourée de liens solides, qui lui ôtaient complétement l'usage de ses membres. Arrangée ainsi elle avait rongé la couverture et ouvert devant sa bouche un trou suffisant pour respirer.

Blaireau coupa les liens et déroula la couverture.

Catherine essaya de se relever, elle ne le put; ses membres engourdis n'avaient plus de force. Blaireau dut lui prêter son aide.

Plus de dix minutes s'écoulèrent avant qu'elle pût répondre aux questions de son maître. Enfin elle retrouva la parole, et voici ce qu'elle lui raconta :

— Hier, j'ai dîné à six heures comme d'habitude. J'avais plusieurs raccommodages à faire, je m'installai dans la salle à manger avec l'intention de vous attendre. Il pouvait être sept heures et demie lorsque j'entendis frapper à la porte. D'abord, je ne bougeai pas, j'avais le pressentiment de ce qui devait m'arriver. On frappa de nouveau. Alors je me suis levée, et, allant à la porte, j'ai demandé :

« — Qui est là?

« — Je suis un ami de M. Blaireau, me répondit une voix d'homme, j'ai

une communication très-importante à lui faire et il faut absolument que je le voie ce soir.

« — M. Blaireau est sorti, lui dis-je; revenez demain.

« — Demain, il serait trop tard; puisqu'il est sorti, je l'attendrai, vous pouvez être sûre qu'il en sera enchanté.

« Voyant qu'il insistait tant, je pensai malheureusement que ce qu'il avait à vous dire était, en effet, d'une grande importance pour vous. Et puis, je crus aussi que ce visiteur pouvait être un de ceux que vous m'aviez donné l'ordre de recevoir ces jours derniers.

« J'ouvris la porte. L'homme entra. A la lumière de la lampe je regardai sa figure et je le reconnus aussitôt. Je me rappelai l'avoir vu ici plusieurs fois. Ne doutant pas qu'il ne fût réellement votre ami, comme il le disait, je me sentis complétement rassurée.

« — Puisque vous voulez attendre M. Blaireau, lui dis-je, je vais allumer une lampe dans le salon.

« Il me suivit. J'avais posé ma lampe sur la table et, sans défiance, je me disposais à en allumer une seconde quand, tout à coup, l'homme se jeta sur moi, me saisit par le cou et me serra à m'étrangler. Le cri que je voulus pousser me resta dans la gorge.

« La porte de ma chambre était ouverte, le brigand m'y traîna, me renversa sur mon lit et se mit en devoir de me rouler dans la couverture. Je tentai vainement de me défendre et de le repousser; j'avais affaire à un hercule. Il parvint, non sans difficulté, cependant, à me mettre dans la couverture et à me lier tout le corps avec des cordes qu'il avait sur lui. Auparavant, j'avais pu jeter deux ou trois cris; mais ils ne furent entendus de personne, puisque l'on n'est pas venu à mon secours.

« Quand le brigand fut bien sûr que je ne pouvais plus remuer ni les bras ni les jambes, ni même crier, il sortit de ma chambre dont il eut encore la précaution de fermer la porte.

« Ce qui s'est passé ensuite, je ne le sais pas; mais j'ai compris que, sachant que vous aviez de l'argent chez vous, il était venu pour vous voler... Il est entré dans votre bureau et j'ai entendu qu'il y faisait beaucoup de bruit. Il est resté longtemps, au moins deux heures. Si seulement vous étiez rentré plus tôt, si vous l'aviez surpris... Mais votre argent était bien caché, n'est-ce pas? Il ne l'a pas trouvé... »

Blaireau, silencieux et sombre, avait écouté avec toute l'attention que son esprit troublé pouvait avoir.

— Ah! ah! ah! fit-il avec un rire étrange et d'un ton guttural, mon argent était bien caché... Gargasse ne l'a pas trouvé... Tu crois cela, toi, misérable femme, tu le crois?... Oui, c'est à Gargasse, à un voleur, que tu as ouvert ma porte; oui, mon argent était bien caché, mais Gargasse a de bons yeux... Il a



Catherine était enveloppée dans une couverture de laine et entourée de liens solides. (Page 391.)

découvert le secret de la boiserie, il le connaissait peut-être depuis longtemps; il a brisé la porte du coffre... Ma fortune, mes richesses, mon trésor, le fruit de ma peine et de mon intelligence, tout ce que j'ai amassé enfin pendant trente ans de ma vie était là dans le coffre... Comprends-tu! tout... Eh bien, maintenant, le coffre-fort est vide, je n'ai plus rien, je suis ruiné!... Le voleur, le brigand a tout emporté, tout, tout!...

Il fut pris d'un nouvel accès de rage.

— J'ai soif de sang, hurlait-il, il faut que je le tue!...

Les talons de ses souliers martelaient le parquet, il se frappait avec fureur le front et la poitrine. Il s'arrachait les cheveux et ses ongles labouraient la peau de son crâne. Puis, tout à coup, sans larmes, la tête sur ses genoux, il sanglota.

La vieille servante le regardait avec des yeux effarés.

Maintenant il faisait grand jour, le soleil piquait de ses flèches d'or les fenêtres des maisons.

Soudain, un bruit de pas lourds retentit dans l'escalier, et presque aussitôt on heurta violemment à la porte.

La femme tressaillit. Blaireau se redressa comme si une tarentule l'eût mordu.

Singulière illusion ou folie bizarre, l'avare eut l'idée que Gargasse avait été arrêté dans la nuit et qu'un ami inconnu lui rapportait ses millions.

A pas de loup, il alla jusqu'à la porte contre laquelle on recommençait à frapper. Il ouvrit un judas et regarda. Il vit plusieurs hommes sur le palier. L'un d'eux portait en sautoir les insignes de la magistrature judiciaire : l'écharpe aux trois couleurs nationales.

Blaireau recula avec terreur, frissonnant de la tête aux pieds. Alors il se souvint de la menace de Pauline Langlois. Il avait été dénoncé, on avait découvert son adresse, on venait l'arrêter!

— C'est bien inutile de frapper, dit une voix, il n'ouvrira pas et nous perdons un temps précieux.

— Allez donc chercher un serrurier, répondit une autre voix.

Un des hommes descendit rapidement l'escalier.

Blaireau songea à fuir, s'il en était temps encore. Dans son épouvante, le misérable oubliait qu'il ne possédait plus que quelques pièces de monnaie, l'argent qu'il avait sur lui.

Il écarta les rideaux d'une fenêtre et regarda dans la rue. Il y vit un rassemblement de curieux parmi lesquels il distingua des képis de sergents de ville, des uniformes de soldats. Il s'élança dans son cabinet, dont la fenêtre ouvrait sur une cour intérieure. Mais, là aussi, il y avait des soldats et des agents de la préfecture de police.

Toutes les issues étaient gardées, il ne pouvait plus se sauver, il était perdu!

Ses traits se contractèrent horriblement, sa figure se décomposa. Deux fois, en rugissant, il fit le tour de la chambre. Soudain, il s'arrêta et tendit l'oreille. La porte d'entrée venait d'être ouverte. Le commissaire de police et les agents pénétraient dans l'appartement. Il entendit des piétinements dans l'antichambre, puis les pas résonnèrent au milieu du salon.

Il avait fermé la porte du cabinet, il la barricada avec des meubles.

Les agents trouvèrent la domestique tremblant de tous ses membres, suffoquée par la peur.

— Où est votre maître? lui demanda le commissaire de police.

Elle répondit d'une voix presque éteinte :

— Je ne sais pas.

Pendant ce temps, les agents ouvraient toutes les portes et fouillaient l'appartement. Une seule porte résista, celle du cabinet.

— Monsieur le commissaire, l'homme que nous cherchons est là, sûrement, dit l'inspecteur de police que nous avons déjà vu à Joinville.

Le lecteur se souvient qu'il avait pris une voiture pour se rendre à Montreuil. Il y était arrivé un quart d'heure après l'arrestation de l'Espagnol, et celui-ci lui avait livré l'adresse de Blaireau.

Le commissaire de police s'approcha de la porte indiquée.

— Je suis représentant de la loi, dit-il, je vous somme d'ouvrir.

Blaireau ne répondit pas.

Le magistrat se tourna vers le serrurier en lui disant :

— Ouvrez.

Le serrurier crocheta la serrure, fit jouer le pêne, mais la porte ne s'ouvrit point.

— Elle est verrouillée en dedans, dit-il.

— Eh bien, qu'on l'enfonce, ordonna le commissaire.

Un agent d'une force peu commune se rua contre la porte, les ais craquèrent; mais, solidement assise sur ses gonds, la porte resta fermée. Trois fois il recommença l'épreuve sans plus de succès. Mais un autre agent se présenta tenant une hache qu'il avait trouvée dans la cuisine. Du premier coup, une planche vola en éclats. Une minute suffit pour mettre la porte en pièces.

Alors les agents se précipitèrent dans le cabinet, renversant la barricade de meubles qui défendait le passage.

Ils virent Blaireau debout, livide, grimaçant, hideux...

Au même instant, une double détonation se fit entendre, et Blaireau s'abattit au milieu de la chambre, la face sur le parquet.

Le misérable venait de se faire justice lui-même. De son crâne fracassé, ouvert au-dessus du front, avaient jailli des morceaux de cervelle.

Les agents l'entourèrent, les pieds dans le sang qui coulait, comme de deux sources, de deux trous aux tempes.

Le commissaire de police le toucha, la chair était encore pantelante; mais déjà Blaireau n'était plus qu'un cadavre!

XXXII

L'OR MAUDIT

A la même heure, le grand Bernard entrait chez la mère Langlois.

— Silence, lui dit-elle, parlons bas... elle dort.

Puis, lui montrant une porte :

— C'est là qu'elle est, dans sa chambre. Avait-elle besoin de dormir, mon Dieu, en avait-elle besoin!... Moi, je ne me suis pas couchée, j'ai passé le reste de la nuit les yeux ouverts, étendue sur ce tapis en travers de sa porte. Est-ce bête. Croiriez-vous, grand Bernard, que j'avais peur qu'on ne vînt me la prendre encore?... Vous êtes allé à Montreuil?

— Oui. Le docteur a fait arrêter son domestique, il a tout avoué, je l'ai vu emmener au poste.

— Voyez-vous, grand Bernard, il faut être sans pitié pour les scélérats; le « qu'il aille se faire pendre ailleurs » n'est pas de la pitié, c'est de la faiblesse, de la lâcheté... Quand après un premier crime on laisse aller le coupable, il en commet vingt autres. Les honnêtes gens doivent se protéger mutuellement, c'est un devoir. Tenez, grand Bernard, je n'ai pas fait mon devoir la nuit dernière, je devais livrer Blaireau à la justice.

— Madame Langlois, ce n'était pas possible, puisqu'il est le père...

— Taisez-vous, taisez-vous, je ne sais pas ce que je donnerais maintenant pour que ma fille ne connût pas ce secret fatal ; mais j'ai parlé... Ah! c'est bien à cela qu'il doit de ne pas être en prison à l'heure qu'il est. Je ne veux plus entendre prononcer son nom, je ne veux plus penser à ce monstre. Il faut que ma fille l'oublie et croie qu'elle a fait un rêve épouvantable.

« Mais parlons de choses moins lugubres : Que vous a dit le docteur Morand? Il attend Claire, n'est-ce pas? Oh! nous irons... mais, d'abord, je veux que ma fille dorme son content... Un poignard sur la poitrine, on ne me forcerait pas à la réveiller. Hein! il ne s'attendait pas à la bonne nouvelle, le docteur; il a été bien surpris!

— Et surtout très-heureux, madame Langlois. Quand je lui ai dit que mademoiselle Claire avait témoigné le désir de revenir promptement chez lui, il s'est mis à sourire en me regardant, et je l'ai entendu murmurer : « Adorable enfant! »

— Tout le monde aime ma chère Claire! fit la mère enthousiasmée.

— Au lieu de me dire, comme je m'y attendais : « Que Claire revienne vite, je l'attends, » il ne m'a rien dit du tout. Il n'est pas causeur, M. Morand. Il

a pris une plume et s'est mis à écrire. Enfin, il m'a remis pour vous la lettre que voilà.

— Ah! une lettre... Je n'ai pas mes lunettes, grand Bernard; d'ailleurs tu es plus savant que moi, lis-moi ça.

Le grand Bernard ouvrit la lettre et lut les lignes suivantes :

« Chère madame Langlois.

« Merci mille fois de m'avoir fait savoir tout de suite que votre chère enfant est retrouvée. Je partage votre joie. Empressez-vous de rassurer Claire au sujet de sa vieille amie, et dites-lui bien que grâce à son généreux dévouement, elle est aujourd'hui guérie. Je n'ai pas à le cacher, c'est à Claire que je dois la plus belle cure de ma vie.

« Madame Morand regrettera plus d'une fois sa charmante lingère; mais nous espérons qu'elle viendra nous voir souvent accompagnée de sa mère.

« Vous serez toujours accueillies par deux amis bien sincères.

« Je termine ma lettre comme je l'ai commencée en vous disant encore : Merci.

« Votre tout dévoué,

« Dr Morand. »

La mère Langlois ne chercha pas à cacher le contentement qu'elle venait d'éprouver en écoutant la lecture de la lettre du docteur.

— C'est superbe, dit-elle; cette lettre sera pour ma fille, à son réveil, une heureuse surprise. Elle ne me quittera plus, elle va rester près de moi. Ah! cette fois, elle est bien à moi, tout à moi! Et Léontine Landais, la folle de Rebay, retrouvée et guérie, n'est-ce pas un miracle? Quelle joie pour madame Descharmes! Cette nuit, en rentrant, je voulais lui écrire, Claire me l'a défendu; elle prétend que, pendant quelques jours encore, je ne dois rien dire. Il paraît que la moindre indiscrétion pourrait causer un grand malheur. Je ne comprends pas cela, moi, mais Claire le veut je ne dirai rien.

Quand le grand Bernard fut parti, la mère Langlois entr'ouvrit doucement la porte de la chambre de sa fille, puis, avançant la tête, elle regarda. Claire dormait toujours. C'était le sommeil tranquille de l'innocence et de la jeunesse.

Gracieusement appuyée sur un bras et entourée de son cadre de cheveux noirs, la tête charmante de la jeune fille ressortait sur l'oreiller blanc avec un relief d'une vigueur extraordinaire. L'autre bras, d'un modelé ravissant, à la peau satinée et estompée d'un fin duvet, pendait mollement au bord du lit, nu jusqu'à la chute de l'épaule. A ce moment, Claire devait faire un rêve délicieux, car sa bouche aux lèvres roses était souriante. L'ange des rêves. assis à son chevet, venait-il de soulever pour elle le voile derrière lequel se cache l'inconnu,

et de lui faire lire dans un ciel étoilé la page du livre merveilleux dans lequel une main divine écrit d'avance la destinée de tous les hommes?

La mère Langlois contemplait sa fille dans une sorte d'extase.

Que de tendresse et d'amour dans son admiration!

Au bout d'un instant, elle referma la porte sans bruit.

— J'aurais pourtant bien voulu l'embrasser, se dit-elle; mais j'aurais troublé son sommeil, je me dédommagerai à son réveil.

Marchant à petits pas et ne touchant les objets qu'avec précaution, elle s'occupa du ménage.

Pour qu'ils n'empêchassent point Claire de dormir, elle avait placé les deux canaris dans sa chambre, à elle. Ils semblaient étonnés d'entendre si peu de bruit et ils imitaient leur maîtresse en modulant leurs chants sur un ton bas et très-doux.

Son ménage fini, les meubles devenus luisants et tout remis en place, la mère Langlois se demandait à quelle occupation elle allait se livrer, lorsque deux coups frappés discrètement lui annoncèrent une visite.

— C'est sans doute André, pensa-t-elle.

Elle s'empressa d'ouvrir. Un homme entra. C'était Pierre Gargasse.

La mère Langlois se plaça devant lui pour l'empêcher d'avancer.

— Qu'est-ce que vous voulez? lui dit-elle d'un ton brusque, les sourcils froncés, je ne peux pas recevoir.

— C'est fâcheux, répondit-il, mais vous me recevrez tout de même, il faut que nous causions sérieusement.

— Je n'ai pas le temps.

— On voit bien que vous ne vous doutez pas de ce qui m'amène, répliqua-t-il.

En disant cela, il referma la porte, puis il se dirigea vers la commode sur le marbre de laquelle il jeta un paquet assez volumineux qu'il apportait enveloppé dans une toilette de percaline verte.

— Qu'est-ce que c'est que ça? demanda la mère Langlois.

— Vous allez voir, répondit-il en riant.

Il dénoua la toilette et fit tomber sur le marbre, en les éparpillant, une avalanche de titres de rentes, d'actions, d'obligations et de billets de banque.

La mère Langlois était stupéfaite, elle croyait rêver.

— Qu'est-ce que c'est que ça? fit-elle encore.

— Vous le voyez bien. Hein, y en a-t-il? Cela doit faire une belle somme; mais je n'ai pas compté.

— Brigand, où as-tu volé ça? s'écria la mère Langlois en le saisissant à la gorge.

Il eut un petit rire sec, aigu.

— Vous ne devinez pas? fit-il.

— Si, si, je devine que tu as encore fait un mauvais coup, canaille, et que tu vas retourner aux galères !

— Pour cela, il faudrait me dénoncer, me faire arrêter et vous ne le ferez pas.

— Je ne le ferai pas. Ah ! vraiment, tu crois cela... Eh bien, tu te trompes, Pierre Gargasse, tu te trompes ! En te sauvant la vie, j'ai cru bien faire... Ah ! ai-je été assez bête !

— Non, prononça-t-il sourdement, puisque en me vengeant je vous ai vengée aussi.

— Hein, que dis-tu?

— Écoutez donc. Tout cela appartenait à Blaireau, c'est lui que j'ai volé... Hier soir, en son absence, sachant qu'il devait dîner en ville, je suis entré chez lui. J'ai brisé la porte de son coffre-fort et tout ce qui était dedans je l'ai pris, je vous l'apporte.

La mère Langlois le regardait ahurie.

— Ah ! ah ! continua-t-il, il ne s'attendait guère à cela... Après avoir volé tout le monde, il a été volé à son tour... volé par moi, Gargasse, qu'il croyait mort ! Ah ! ah ! ah ! je voudrais bien voir la grimace qu'il fait en ce moment. Pauline, tout cela est à vous, tout cela vous appartient, votre fille sera riche... Tiens, c'est bien le moins qu'une fille hérite de son père !

« Pour ne pas me donner trente mille francs, Blaireau a voulu m'assassiner ; sans vous, Pauline, Gargasse serait en train de pourrir au fond d'une cave comme une bête crevée... Je ne suis pas ingrat, moi ; je veux que vous soyez riche. Gardez tout cela, c'est pour vous, c'est à vous !... Avec ces valeurs dans le coffre-fort il y avait aussi de l'or... cinquante mille francs... »

Il écarta son paletot, et la mère Langlois put voir, collée à son flanc, une sacoche de cuir au ventre énorme.

— L'or, reprit-il, l'or je le garde, c'est la part que je me suis faite, ce n'est pas la plus grosse, celle du lion, comme on dit. D'ailleurs, Blaireau me doit bien ça, et il est juste que je sois payé. C'est pour lui que je suis allé à Cayenne. Cinquante mille francs... ah ! je les ai bien gagnés !

« Dans une heure je ne serai plus à Paris ; je pars à pied, je vais me mettre à la recherche du petit coin de terre bien tranquille et bien caché où je respirerai à l'aise. Je changerai de nom, personne ne saura ce que j'ai été, et je vivrai inconnu, ignoré, sans souci du lendemain, cultivant mon jardin comme un brave et honnête paysan.

« Marguerite va beaucoup mieux, dans huit jours elle sera sur pied et elle pourra venir me rejoindre. Voilà mes idées, Pauline, qu'en dites-vous, est-ce bien calculé, ai-je bien arrangé ma vie? »

La mère Langlois, les bras croisés sur la poitrine, l'avait laissé parler, mais sa patience était à bout. Toutefois, elle fut assez maîtresse d'elle-même pour

contenir sa voix et empêcher son indignation et sa colère d'éclater avec trop de violence.

— Et dire que j'ai failli me noyer pour sauver ce misérable, fit-elle d'un ton amer et ironique. Ah! le bel échantillon de la race humaine que j'ai rendu à la société!... Pour ce magnifique cadeau, on me votera une couronne civique...

« Ah! çà, brigand, reprit-elle en le foudroyant du regard, tu n'as donc plus rien ni dans le cœur ni dans l'âme? Et moi qui croyais que tu pourrais redevenir un honnête homme... Ah! tu n'es qu'un ingrat... Elle est belle ta reconnaissance, tu viens m'insulter chez moi!

« Quoi, continua-t-elle, c'est à moi, Pauline Langlois, que tu apportes ce que tu as volé, croyant sans doute que je vais te féliciter, te remercier! Va, tu étais digne de servir Blaireau, ton ancien ami, vous vous valez tous les deux. Ainsi, tu as osé penser que j'accepterais ces valeurs, qui représentent un million, deux millions, peut-être plus?... Eh bien, Pierre Gargasse, tu t'es trompé, la mère Langlois n'est pas une voleuse! L'argent que j'aime, c'est celui que j'ai gagné honnêtement, en tirant mon aiguille : je peux le donner, le jeter par la fenêtre, si cela me plaît, il est à moi. Le plaisir qu'il peut procurer est doux à prendre, le pain qu'il achète n'est pas dur à manger... Quant à celui-ci, Gargasse, que tu as volé à Blaireau, sais-tu de quelles mains il est sorti?... Sais-tu combien il a coûté de larmes aux malheureuses victimes de ton ancien maître et complice? S'il te restait un peu de conscience, Gargasse, sur chacun de ces billets de banque, sur chacun de ces titres tu verrais une tache de sang et, comme moi, tu frémirais d'horreur!

« Entends-moi bien, l'argent de Blaireau est de l'argent maudit. Souillé d'infamies, il ne peut appartenir à personne, à toi moins qu'à tout autre, jusqu'à ce qu'il ait été purifié. Tu ne comprends pas ce que je veux dire ; mais sois tranquille, j'ai mon idée...

— C'est vrai, je ne comprends pas, dit Gargasse sourdement; qu'est-ce que vous voulez faire? Rendre tout cela à Blaireau? Si je le savais, tout de suite, là, dans la cheminée, j'en ferais un feu de joie.

Et, les yeux étincelants, il porta la main sur les valeurs.

— Ne touche pas à cela, je te le défends! lui dit la mère Langlois en le repoussant rudement. D'ailleurs, rassure-toi, il ne rentrera rien dans la caisse de Blaireau. Le voleur a été volé, c'est bien; c'est le commencement du châtiment... Aussi, je serai indulgente pour toi, Gargasse, et je t'excuserai; à une condition, pourtant, c'est que tu laisseras ici tout ce que tu as pris à Blaireau.

Gargasse eut un grognement dans la gorge.

— Tu m'as comprise, reprit la mère Langlois avec autorité, tu vas me remettre les cinquante mille francs que tu as sur toi.

Il prit un air farouche et fit trois pas en arrière.



Une double détonation se fit entendre et Blaireau tomba au milieu de la chambre. (Page 393.)

— Non, je ne veux pas, grommela-t-il entre ses dents, l'or est à moi, je l'ai gagné!

— Il n'est pas à toi, puisque tu l'as volé; allons, donne-moi le sac.

— Non, je ne veux pas, dit-il en reculant encore.

La mère Langlois prit une attitude menaçante.

— Prends garde, Gargasse, prends garde, dit-elle; si tu t'en vas avec l'or, aussi vrai que je t'ai fait sortir de la cave inondée, je te livre à la justice.

Gargasse comprit que ce n'était pas une vaine menace.

— Mais vous voulez donc que je meure de faim! s'écria-t-il avec colère.

— Tu travailleras, répliqua-t-elle.

— Oh! travailler, moi!...

— Pourquoi pas?

— Parce qu'un ancien forçat ne trouve pas de travail; on ne lui tend pas la main, on le chasse à coups de bâton!

— Est-ce que moi, je ne te l'ai pas tendue, la main? L'autre jour, quand j'ai vu qu'il y avait encore en toi quelque chose de bon, je me suis dit que je ne t'abandonnerais pas; mais encore faut-il que tu mérites le bien que je veux te faire. J'ai pardonné à Marguerite et je m'occuperai de votre avenir à tous deux. Je ne veux pas te dire : je ferai pour vous ceci ou cela, mais je te promets que tu seras satisfait.

Gargasse avait baissé la tête.

— Allons, reprit impérieusement la mère Langlois, donne-moi les cinquante mille francs.

Il hésitait encore. Mais la mère Langlois lui avait sauvé la vie et, comme elle le disait, tendu la main; il n'osait pas se révolter contre elle.

Dans sa manière de parler, où sous l'irritation se cachait tant de pitié et de bienveillance, la mère de Claire avait produit sur son esprit un effet plus grand que les plus beaux sermons du monde.

Non dans la crainte de voir s'ouvrir de nouveau devant lui la porte noire d'un cachot, mais parce qu'une volonté puissante le dominait, Gargasse se sentit vaincu.

Il releva brusquement la tête.

— Vous le voulez, dit-il, eh bien, j'obéis.

Et la sacoche d'or passa de ses mains dans celles de la mère Langlois.

— A la bonne heure, dit-elle. Pierre Gargasse, après avoir été un scélérat, tu redeviens un homme.

Elle ouvrit un des tiroirs de la commode, et à la place du linge qui s'y trouvait et qu'elle enleva, elle mit le sac de cuir et les autres valeurs. Cela fait, elle revint à Gargasse, qui était resté immobile au milieu de la chambre.

XXXIII

HEUREUSE MÉMOIRE DE GARGASSE

— J'ai un renseignement à te demander, lui dit-elle; tu dois savoir cela, et, si tu le sais, tu me le diras.

— De quoi s'agit-il?

— Je vais te le dire. Quand nous sommes allés ensemble à Saint-Germain, connaissais-tu Blaireau depuis longtemps?

— Depuis cinq ou six ans.

— Alors, tu as dû entendre parler d'une jeune fille nommée Léontine Landais?

A ce nom de la malheureuse femme, qui lui rappelait un de ses crimes, qu'il avait vue la première fois au château de Presle si jeune et si belle, et retrouvée depuis dans un état si misérable, Gargasse tressaillit et ses yeux se fixèrent avec inquiétude sur la mère Langlois.

Celle-ci reprit :

— J'en étais sûre, tu sais quelque chose. Allons, parle.

— Est-ce que vous l'avez connue? demanda-t-il.

— Oui.

— Eh bien, aujourd'hui elle est folle!

— Je le sais.

— Ah! vous savez?

— Qu'elle est dans une maison de fous. Mais c'est autre chose que je veux savoir.

— Quoi?

— Léontine Landais est aussi une victime de Blaireau, n'est-ce pas?

— Oui.

— Ah! le misérable, je l'avais deviné! Ainsi, il l'a séduite, puis abandonnée lâchement, et elle est devenue folle?

Gargasse remua la tête.

— Ce n'est pas cela, dit-il.

— Si ce n'est pas cela, c'est donc plus abominable encore.

— Oui.

— Gargasse, il faut que tu me dises tout; pourquoi Léontine Landais est-elle devenue folle?

— Parce que, comme vous l'avez pensé, l'homme qu'elle aimait l'a abandonnée. Oh! ce n'était pas Blaireau... Allons donc, Blaireau! La belle Léontine

n'aurait pas voulu de lui pour être son valet! Celui qu'elle aimait était jeune, beau, riche... un marquis; il existe encore. Je connais toute l'histoire... Léontine Landais était sage, le marquis ne réussit pas à la séduire. Alors il s'adressa à Blaireau, et Blaireau fit croire à la pauvre petite que le marquis allait l'épouser. Un jour, devant quatre témoins, un maire fit le mariage. Vous comprenez bien, Pauline, que c'était un mariage pour rire, une invention de Blaireau... Le maire, les témoins étaient des gredins payés par lui, avec l'or du marquis, pour jouer cette comédie.

« Pendant plus d'un an, Léontine Landais se crut mariée, on l'appelait madame la marquise de Presle.

— De Presle? répéta la mère Langlois comme un écho.

— Oui, de Presle, c'est le nom du marquis.

— Continue, Gargasse, continue.

— Eh bien, voici ce qui arriva : le marquis se maria pour de bon, et c'est Blaireau qui se chargea de dire à Léontine qu'elle n'avait été, en réalité, que la maîtresse de M. le marquis de Presle.

« Je me souviens de tout cela comme si c'était d'hier. Or, sur l'ordre du marquis, Blaireau quitta Paris, en m'emmenant avec lui. C'était peu de jours après notre promenade à Saint-Germain. Nous allâmes nous installer à Bois-le-Roi. C'est dans ce petit village que demeurait Léontine, et Blaireau voulait avoir l'œil sur elle afin de l'empêcher de faire quelque coup de tête, qui aurait pu ne pas être agréable au marquis. Mais Blaireau avait une chance inouïe, tout lui réussissait. En apprenant la vérité, c'est-à-dire qu'elle était une marquise à la façon de Carabas, Léontine pouvait s'emporter, crier, faire un esclandre; eh bien, non, elle devint folle. »

La mère Langlois, l'œil ardent, l'écoutait avec une attention et un intérêt croissants.

— Blaireau, poursuivit Gargasse, avait à lui remettre, de la part du marquis, une somme importante; naturellement, il l'a gardée. Il m'affirma plus tard qu'il l'avait rendue à M. de Presle; mais je le connaissais, je ne l'ai pas cru.

« Ce n'est pas tout, Pauline, écoutez encore : Léontine Landais venait de mettre au monde un enfant, un petit garçon, je crois... oui, oui, c'était bien un garçon.

— Un garçon! fit la mère Langlois d'une voix étranglée par l'émotion; continue, Gargasse, continue.

— La mère, devenue folle, il fallait s'occuper du petit, le faire disparaître... Blaireau voulait le tuer... Moi, je n'ai pas voulu. Un matin, il a pris l'enfant dans son berceau et il l'a emporté.

— Ah! il l'a emporté! s'écria la mère Langlois; et sais-tu ce qu'il en a fait?

— Oui. Je me défiais de lui; sans qu'il s'en doutât je l'ai suivi sur la route.

— La route de Bois-le-Roi à Melun, n'est-ce pas?

— Oui.

— Et tu ne l'as pas perdu de vue?

— Je me défiais de lui, vous dis-je; couché à plat ventre dans un fossé, j'ai vu ce qui s'est passé. Il y avait derrière nous, venant je ne sais d'où, un homme à cheval.

— Alors?

— Alors Blaireau coucha l'enfant au bord de la route, et courut se cacher dans un bois.

— Ah! c'est cela, c'est bien cela!... L'homme à cheval arriva près du pauvre petit, il le vit et mit pied à terre.

— On dirait vraiment que vous étiez là aussi, Pauline.

— Il prit l'enfant dans ses bras, et, après un moment d'hésitation, il se décida à l'emporter.

— C'est étonnant comme vous devinez les choses!

— Il remonta sur son cheval, et, un instant après, tu le vis disparaître dans la direction de Melun!

— C'est exact, Pauline, parfaitement exact!

— Depuis, ni Blaireau, ni toi, n'avez su ce que l'enfant était devenu?

— Nous n'en avons plus jamais entendu parler.

La mère Langlois se redressa plus fière qu'une jeune reine qu'on vient de couronner. Une joie infinie éclatait dans son regard. Son front était rayonnant. Elle courut à son armoire, l'ouvrit, et dans un coffret de bois elle prit une brassière et une petite chemise d'enfant. Elle regarda un instant ces objets avec attendrissement, puis les porta à ses lèvres en versant des larmes abondantes.

Gargasse la regardait avec étonnement; il eût cru volontiers qu'elle perdait la raison.

— Gargasse, lui dit-elle en se rapprochant, regarde ce que je tiens : c'est cette petite chemise et cette brassière que l'enfant de Léontine Landais avait sur lui le jour où Blaireau l'a abandonné sur la route de Melun. Aujourd'hui, l'enfant trouvé est un homme, il s'appelle André. Je lui dirai que tu as eu pitié de lui et que tu as arrêté la main meurtrière de Blaireau, prête à le frapper; je lui dirai cela, Gargasse, et à son tour André te protégera. Je lui dirai aussi que c'est toi qui m'as révélé le secret de sa naissance, resté jusqu'à présent impénétrable. Il te devra de connaître sa mère. Ah! il doit lui ressembler, car, j'en réponds, il vaut mieux que son père!... Tu ne te doutes pas de ce que j'éprouve en ce moment, Pierre Gargasse, c'est plus que de la joie, c'est du délire.

« Écoute; tu vas rentrer chez toi et tu y resteras jusqu'à nouvel ordre. Avant la fin de cette semaine tu sauras ce que Pauline Langlois aura fait pour toi. Tu n'as peut-être plus d'argent... Tiens, prends ceci, cinquante francs, c'est plus qu'il ne te faut pour le moment.

« Maintenant, tu peux t'en aller. »

Elle l'accompagna jusqu'à la porte.

Gargasse sortit sans prononcer une parole. La surprise l'avait rendu muet.

La mère Langlois allait refermer sa porte, lorsqu'elle reconnut la voix d'Albert Aucelin, qui causait dans la cour avec la concierge.

Celle-ci, répondant à la question du peintre : « La mère est-elle chez elle ? » lui apprenait que la mère Langlois était rentrée tard dans la nuit, mais après avoir retrouvé sa fille.

Le jeune homme poussa un cri de joie et s'élança dans l'escalier. Il tomba dans les bras de la mère Langlois, qui l'attendait sur le carré, les bras ouverts.

— Ainsi, c'est bien vrai, dit-il, elle est retrouvée?

— Oui, bijou, et elle est ici, dans sa chambre. Mais, entrons, j'ai bien des choses à t'apprendre.

— J'ai fait aussi, ce matin, une heureuse découverte, dit Albert en s'asseyant.

— Ah! un millionnaire qui t'achète tous tes tableaux.

— Vous savez bien que, maintenant, mes tableaux sont vendus d'avance. Ma découverte intéresse particulièrement madame Descharmes.

— Eh bien, Albert, ce que j'ai à t'apprendre intéresse aussi particulièrement madame Angèle.

— S'agirait-il de sa sœur?

— Oui.

— Je comprends, mademoiselle Claire vous a dit...

— Ce que ma fille m'a raconté a certainement son importance, mais ici, tout à l'heure, j'ai encore appris une chose que personne ne sait.

— Quoi donc?

— Je te dirai cela dans un instant. Mais, d'abord, parlons d'André, l'as-tu vu ce matin?

— Non, je suis sorti de chez moi de très-bonne heure?

— Et hier?

— Hier, vers neuf heures du matin, il est venu me serrer la main, il sortait de chez vous, m'a-t-il dit.

— C'est vrai, il m'a fait sa visite habituelle. Pourquoi n'est-il pas déjà venu aujourd'hui? Albert, cela m'inquiète.

— Vous êtes toujours la même, mère Langlois, un rien vous préoccupe.. André viendra, soyez-en sûre.

— Il ne sait pas encore que Claire est retrouvée. Si j'eusse su qu'il tarderait tant à venir, je lui aurais envoyé un mot par un commissionnaire

— Si vous le voulez, je ferai la commission; je vais passer chez moi pour prendre mes lettres, s'il y en a, et j'irai chez André.

— C'est céla, et tu lui diras qu'il sera grondé, oh! mais là, grondé très-fort. S'il n'est pas ici dans un instant, quand Claire se réveillera, tant pis pour lui,

elle ne sera pas contente. Maintenant, bijou, dis-moi ce que tu as découvert.

— Vous le savez en partie, puisque mademoiselle Claire vous a appris que la sœur de madame Descharmes était à Montreuil chez le docteur Morand; mais ce qu'elle n'a pu vous dire, attendu qu'elle l'ignore, c'est que Léontine Landais est aujourd'hui complétement guérie.

— C'est vrai, Albert, ma fille ne m'a pas dit cela; mais je le savais tout de même. Tiens, lis cette lettre de M. Morand, que j'ai reçue ce matin, et tu comprendras.

Le jeune homme lut la lettre et la rendit en disant :

— Vous savez tout, je n'avais rien à vous apprendre.

— Tu te trompes, Albert, car il ne m'est pas indifférent de savoir comment tu t'es procuré ces renseignements.

— Je les tiens d'une très-grande dame que j'ai vue ce matin même. Je puis vous dire aussi que cette dame porte à votre fille un vif intérêt. Est-ce que Claire ne vous a jamais parlé de madame la marquise de Presle?

La mère Langlois ouvrit de grands yeux.

— La marquise de Presle ! fit-elle; non, ma fille ne m'en a point parlé... Et c'est cette grande dame?...

— Elle-même.

— C'est étrange, bien étrange ! murmura la mère Langlois. Albert reprit-elle avec animation, connais-tu bien cette marquise de Presle? Dis, es-tu sûr d'elle?

— Comme de moi-même, répondit-il.

La mère Langlois resta un moment pensive, puis elle reprit :

— Sait-elle pourquoi Léontine Landais est devenue folle ?

— Oui.

— Et toi, Albert, le sais-tu?

— Je le sais.

— Et tu crois que la marquise ne veut pas de mal à cette pauvre femme dont la vie a été brisée par son mari?

— Non-seulement je crois cela, mais je puis affirmer encore que Léontine Landais n'a pas d'amie plus sincère et dévouée que madame la marquise de Presle. Mais vous connaissez donc, vous aussi, la douloureuse histoire de la malheureuse Léontine?

— Oui, depuis un instant. Un homme qui a été mêlé à toute cette intrigue, un coupable qui se repent, m'a tout raconté. Albert, la marquise de Presle ne t'a pas laissé ignorer, sans doute, que Léontine Landais avait eu du marquis un enfant, un fils ?...

Le jeune homme sursauta sur son siége et sa physionomie changea d'expression.

— Un enfant ! s'écria-t-il, il y a un enfant ?

— Ah! tu ne sais pas tout... Tu le vois, Albert, tu le vois, la marquise de Presle ne t'a pas parlé de l'enfant.

— Elle ne sait pas cela, répliqua vivement le peintre.

— C'est possible, mais je le sais, moi... L'enfant est né à Bois-le-Roi, entends-tu, à Bois-le-Roi?... Un matin, un misérable payé par le marquis prit le pauvre innocent dans son berceau et le porta sur la route, entre Bois-le-Roi et Melun, et l'y abandonna.

Le jeune homme bondit sur ses jambes.

— André! exclama-t-il, c'est André!...

— Albert, prends garde, tu vas réveiller ma fille.

Il reprit en baissant la voix :

— Et la preuve de cela, l'avez-vous ?

— La preuve? J'en ai dix, j'en ai vingt... J'ai conservé la brassière et la petite chemise qu'il avait sur lui quand Henri Descharmes me l'a apporté rue Sainte-Anne ; sa mère reconnaîtra ces objets. Va, le doute n'est pas possible : André est bien le fils de Léontine Landais et du marquis de Presle, le neveu de madame Henri Descharmes.

A ce moment la porte de la chambre de Claire s'ouvrit et la jeune fille, vêtue d'un peignoir blanc, les cheveux dénoués, tombant en cascade sur ses épaules, apparut sur le seuil.

Un rayonnement divin éclairait son regard.

— Ma mère, s'écria-t-elle, j'ai tout entendu !

— En deux bonds elle s'élança au cou de la mère Langlois.

— Ah! laisse-moi pleurer de joie sur ton cœur, lui dit-elle

Et elle éclata en sanglots.

XXXIV

LA JALOUSIE.

Albert Ancelin trouva chez son concierge une lettre qu'un domestique avait apportée ce matin, un instant après son départ. Il la décacheta en montant l'escalier, et voici ce qu'il lut :

« Mon cher Albert,

« Je me bats en duel aujourd'hui avec M. Gustave de Presle. L'heure du rendez-vous a été fixée hier soir très-tard. La rencontre aura lieu à quatre heures au bois de Vincennes. Ma chère protectrice ne sait rien, madame Langlois non



— Monsieur le comte de Presle, c'est à vous que je m'adresse! dit André. (Page 418.)

plus; je me priverai du bonheur de les voir ce matin dans la crainte de me trahir.

« Mon cher Albert, je ne vous ai pas prié d'être un de mes témoins pour ne point mettre votre amitié à une trop cruelle épreuve. Albert, j'ai pu lire dans votre pensée parce que nos deux âmes sont sœurs, excusez-moi d'avoir deviné le secret de votre cœur.

« Claire reste introuvable ; si je ne dois plus revoir ma chère bien-aimée, si elle est perdue pour moi, ma dernière heure peut sonner ce soir, la mort me sera douce.

« Votre malheureux ami,

« André. »

Dès la première ligne, Albert Ancelin avait pâli. Cependant, malgré l'émotion qui le serrait à la gorge, il put lire la lettre jusqu'à la fin.

Il était consterné. Il entra chez lui comme un fou, la tête en feu.

— Mais ce duel est impossible ! s'écria-t-il avec un accent douloureux, ce serait une monstruosité !... Les malheureux !... Les insensés !... Ils ne savent pas... Ils ne savent rien... Deux frères... Oh ! c'est horrible !... Mon Dieu, mon Dieu, que faire ? Où sont-ils ? où les trouver ?

Il marchait à grands pas en proie à une agitation fébrile.

Au bout d'un instant, il se laissa tomber sur un siége, et la tête dans ses mains, pressant son front brûlant, il chercha à mettre de l'ordre dans ses idées.

. . . .

Madame Descharmes avait poursuivi son œuvre de vengeance avec une énergie et une volonté implacables, suivant exactement le programme qu'elle s'était tracé.

Toutes ses actions, d'ailleurs, étaient calculées et protégées par une prudence extrême. La médisance, toujours à l'affût du scandale, n'avait pu encore lancer ses traits perfides. Ne pouvant rien préciser, mesdames X..., Z... et autres se bornaient à chuchoter derrière les éventails ou à causer tout bas en petit comité.

La réputation d'Angèle était établie sur des bases tellement solides, que les plus hardis n'osaient s'aventurer à l'attaquer.

Autant le marquis de Presle éprouvait de satisfaction à faire parade devant le public de sa passion pour Angèle, autant madame Descharmes mettait de soin à s'effacer et à éviter tout ce qui aurait pu la compromettre sérieusement aux yeux du monde.

On devinait, du reste, que le marquis en était toujours au préambule. On voyait très-bien aussi, que si madame Descharmes acceptait ses assiduités, elle savait lui imposer le respect que tout homme doit à la femme honnête.

C'est ce qui faisait supposer à beaucoup de personnes que, dans un but inconnu, madame Descharmes jouait avec le marquis un rôle de coquette, et que la fin de cette aventure serait pour M. de Presle une cruelle mystification.

Sacrifiant tout à son amour-propre et à sa vanité, le marquis, sans se douter de rien, se couvrait de ridicule, tandis que madame Descharmes, grâce à son habileté, restait inattaquable et un objet de curiosité presque bienveillante.

Aveuglé par sa passion, n'écoutant point les conseils de ses amis, plus soucieux que lui-même de sa dignité et de son honneur, le marquis de Presle ne vit point le piége que lui tendait Angèle.

— Il m'aime s'était dit celle-ci, c'est bien, mais ce n'est pas assez : je veux qu'il soit jaloux.

Dès lors, entre Angèle et lui le marquis trouva constamment André.

Cet adolescent lui causait une impression étrange qu'il ne pouvait définir. Chaque fois que leurs regards se rencontraient, il ressentait une commotion intérieure. Il mit cela sur le compte de la contrariété qu'il éprouvait en voyant toujours André attaché aux pas d'Angèle. Il se demanda ce que pouvait être cet inconnu, qui apparaissait tout à coup, comme sortant d'une boîte à surprise.

Était-ce un rival?

Tout en se disant que ce jeune homme n'avait pas l'air bien redoutable, il commença à s'inquiéter. Bientôt il s'aperçut que, lorsqu'il regardait madame Descharmes, les yeux de l'adolescent pétillaient de joie et d'admiration. D'un autre côté, Angèle parlait à André avec une douceur infinie; sa voix prenait des inflexions charmantes où l'on sentait toutes les nuances de la tendresse. Tout cela était bien un peu prémédité chez madame Descharmes; mais André, sans le savoir et de bonne foi, jouait merveilleusement le rôle de jeune premier dans ces petites scènes intimes. C'était une raison de plus pour que le marquis s'y trompât. Il fut convaincu qu'André était un rival, mais un rival beaucoup plus dangereux qu'il ne l'avait cru d'abord.

— Quel est donc ce jeune homme? demanda-t-il à madame Descharmes, un jour qu'il se trouva un instant seul avec elle.

— Est-ce qu'il vous intéresse, monsieur le marquis?

— Beaucoup.

— Son père, qui habite en province, bien qu'il soit dix fois millionnaire, est un ami d'enfance de M. Descharmes; il nous a vivement recommandé son fils unique en l'envoyant à Paris pour y achever son éducation de futur millionnaire et d'homme du monde.

— Ah! c'est fort bien!

— Pour un provincial il a l'air très-distingué, n'est-il pas vrai?

— C'est votre grâce qui rayonne sur lui.

— J'accepte le mot flatteur, mais avouez que M. André est un jeune homme charmant.

— Un prodige! dit-il avec ironie.

— Peut-être, monsieur le marquis, répliqua madame Descharmes en souriant.

— Il est vrai que je n'ai pu encore apprécier toutes ses perfections; mais je vous crois. Sa cause est gagnée d'avance.

— Décidément, le pauvre garçon n'a pas pu conquérir vos sympathies

— C'est vrai.

— Il vous déplaît?

— Oui.

— Pourquoi?

— Pourquoi! Parce que toujours, chez vous ou ailleurs, je le trouve entre vous et moi, parce qu'il vous suit comme votre ombre.

— Monsieur le marquis, vous êtes jaloux!

— Eh bien, oui, oui, je suis jaloux!

— Oh! d'un enfant! fit Angèle railleuse.

— Je le serais d'une fleur dont vous respireriez le parfum.

— C'est absurde!

— L'amitié que vous lui témoignez ne s'explique pas.

— Elle serait inexplicable, en effet, s'il ne la méritait point.

L'arrivée d'André interrompit la conversation.

Le marquis eut beaucoup de peine à cacher son dépit. Un quart d'heure après il se leva pour se retirer.

— Au revoir, monsieur le marquis, à bientôt, lui dit gracieusement madame Descharmes.

Il sortit dans un état d'exaltation extraordinaire; une rage sourde, dont il sentait l'impuissance, grondait en lui et faisait bouillonner son sang. Le triomphe d'Angèle était complet. La jalousie avait versé dans le cœur du marquis ses terribles poisons, et ses impitoyables morsures le livraient à des emportements fiévreux, à des tortures sans nom.

Un soir madame Descharmes était à l'Opéra. Comme toujours, André l'avait accompagnée. Pendant le deuxième entr'acte, une amie d'Angèle étant venue lui faire une visite, André, par discrétion, sortit de la loge et entra dans le foyer. Il se trouva tout à coup en face de Gustave de Presle. Le jeune comte s'arrêta brusquement devant lui, et le lorgnon à l'œil, un sourire moqueur sur les lèvres, il le toisa insolemment des pieds à la tête. André blêmit de colère; il eut, toutefois, assez d'empire sur lui-même pour se contenir. La présence de madame Descharmes dans la salle lui imposait comme un devoir d'éviter tout scandale. Il se contenta de hausser dédaigneusement les épaules en jetant sur Gustave un regard froid, clair et perçant comme l'acier, puis il continua tranquillement sa promenade.

Si rapide qu'eût été cette scène muette, elle avait été remarquée par quelques personnes, entre autres par le marquis de Presle, qui entrait dans le foyer au moment où son fils s'arrêtait devant André.

Il y eut des regards étonnés et des sourires moqueurs suivis de chuchotements. Sans avoir une bien grande importance aux yeux des indifférents, ce fait était de nature à donner lieu à bien des commentaires.

Le marquis s'approcha de son fils, que cinq ou six jeunes gens entouraient, lui prit le bras, et ils sortirent ensemble du foyer.

— J'ai vu le moment où tu allais t'attirer une affaire désagréable, dit le

marquis à son fils; qu'est-ce que cela signifie? Est-ce que tu connais ce jeune homme?

— Oui.

— C'est toi qui l'as provoqué, pourquoi?

— Je le hais!

Le marquis tressaillit. Son fils était l'écho de sa pensée.

— Que t'a-t-il fait?

— Oh! c'est un vieux compte à régler entre nous.

— Tu le connais depuis longtemps?

— Oui.

— Alors tu dois savoir que M. Henri Descharmes lui porte un vif intérêt.

— Vous voulez dire madame Descharmes, mon père, dit Gustave avec intention.

Ces paroles étaient cruelles : le marquis les reçut comme un coup de poignard dans la poitrine.

— Je suis en relations d'affaires avec la maison Descharmes, reprit-il, et je serais désolé si, par ta faute, elles venaient à être rompues.

Gustave eut un sourire équivoque, que le marquis aurait eu le droit de considérer comme fort irrespectueux.

— Tu dois savoir aussi, continua le marquis, que ce jeune homme que tu hais, je ne sais pourquoi, est le fils unique d'un ancien ami de M. Descharmes, un homme considérable, plusieurs fois millionnaire.

— Lui, le fils d'un millionnaire, allons donc, c'est un bâtard!

— Ce que tu dis là est impossible; tu te trompes, tu le prends pour un autre.

— Nullement. Oh! je le connais bien! Il n'y a pas encore un an qu'il était un modeste employé de M. Dartigue, votre banquier.

— Tu es sûr de cela?

— Parfaitement sûr.

— Comment alors expliques-tu sa fortune actuelle?

— Vous ne comprenez pas?

— Non.

— Eh bien, mon père, son appartement, ses chevaux, ses domestiques, l'argent qu'il dépense, son luxe et jusqu'aux habits qu'il porte sur lui, tout cela est payé par madame Descharmes ou, si vous le préférez, par la caisse de son mari.

— Tu mens! dit sourdement le marquis.

— Non, je ne mens pas, et vous pouvez me croire, car je suis bien renseigné.

Sur ces mots, Gustave quitta son père et rejoignit ses amis aux fauteuils d'orchestre.

Le rideau venait de se lever. Le troisième acte commençait.

Le marquis était atterré, un tremblement convulsif le secouait comme un arbre que le vent déracine. Livide, la sueur au front, il se dirigea d'un pas inégal vers le grand escalier. Il étouffait. Il avait besoin d'air. Il sortit du théâtre.

En un instant, la jalousie venait de faire dans son cœur d'effroyables ravages.

Cette nuit-là M. le marquis de Presle perdit au jeu quarante mille francs.

Le lendemain le marquis se trouva beaucoup plus calme. Il avait suffisamment réfléchi pour parvenir à se convaincre que les paroles de son fils n'avaient pas le sens commun.

Évidemment Gustave se trompait et prenait le protégé de madame Descharmes pour un autre. M. de Presle voulait que cela fût. Pouvait-il croire, en effet, que ce jeune homme, véritablement très-distingué, eût été un simple commis de banque? En admettant comme vrai le récit de son fils, il fallait douter d'Angèle, la dépouiller du prestige qu'elle avait à ses yeux, lui enlever son auréole de femme supérieure et la ranger dans la catégorie des femmes vulgaires.

Non, madame Descharmes avait trop de fierté et de grandeur dans l'âme pour se dégrader en descendant si bas. Non, le doute n'était même pas permis. Angèle était son idole; il la voulait voir toujours sur le piédestal où il l'avait placée, belle et pure, entourée de rayons lumineux.

D'ailleurs, si le jeune André recevait des mains de madame Descharmes des sommes importantes, ce ne pouvait être qu'avec l'assentiment de M. Descharmes. La comptabilité de la maison — il le savait — se tenait avec une exactitude rigoureuse, et les dépenses personnelles d'Angèle, comme toutes les autres, étaient régulièrement inscrites au grand-livre. Aucune somme ne pouvait sortir de la caisse sans contrôle et sans la justification de son emploi. Donc, sur l'ordre de M. Descharmes lui-même, un compte avait dû être ouvert à André. C'est ainsi que le marquis de Presle réduisait à néant les assertions de Gustave.

Mais, en dépit de tous ses renseignements, il ne pouvait se délivrer des fureurs de la jalousie, qui continuait en lui son action dévorante.

XXXV

LA PROVOCATION

Le surlendemain de la rencontre de Gustave et d'André au foyer de l'Opéra, ce dernier apprit que Claire avait disparu. Ce fut un coup de foudre. Sa douleur fut terrible ; il passa la journée et la nuit suivante dans un affreux désespoir. Ni l'amitié d'Albert Ancelin, ni les douces paroles de madame Descharmes n'eurent le pouvoir de le consoler.

Le souvenir de ce qui s'était passé à Rebay, dans la maison habitée par Claire, devait le conduire naturellement à soupçonner Gustave de Presle de ne pas être étranger à la disparition de la jeune fille.

Ne lui avait-il pas tendu un piége? Il l'en savait capable. Mais, le doute venu, il fallait acquérir la certitude.

— Oh ! si c'est lui, se dit-il, si c'est lui, je le tuerai !...

Il retrouva subitement toute son énergie.

Pendant deux jours, le samedi et le dimanche, il s'attacha aux pas de Gustave, le suivit partout sans le perdre de vue un instant. Mais rien, dans les allures du jeune comte, ne vint confirmer ses soupçons.

Le lundi matin, en sortant de l'atelier d'Albert Ancelin, il rencontra, rue Blanche, un de ses nouveaux amis, dont le père était depuis longtemps associé aux grandes entreprises de M. Henri Descharmes.

— Est-ce que vous connaissez Gustave de Presle? demanda-t-il à André, après un échange de quelques paroles amicales.

— Oh ! à peine.

— Vous n'avez jamais rien eu ensemble?

— Non, rien, répondit André.

— C'est assez singulier

— Pourquoi ?

— Parce qu'il ne paraît pas vous aimer.

— Que voulez-vous, on ne peut pas plaire à tout le monde.

— C'est vrai. Mais je dois dire que Gustave de Presle se déclare ouvertement votre ennemi.

— Ah ! fit André en souriant.

— Je ne vous cacherai pas non plus qu'il tient sur votre compte des propos qui peuvent vous faire beaucoup de tort.

André sentit le sang lui monter violemment à la tête. Cependant il resta

calme, et, d'un ton de voix très-naturel, il demanda de quelle nature étaient les propos que M. Gustave se permettait de tenir sur lui.

— Je ne puis vous en dire davantage, lui répondit son ami. J'ai pensé que je vous rendais service en vous faisant connaître un ennemi, en vous signalant un danger. Vous êtes prévenu, tenez-vous sur vos gardes.

— Je vous remercie sincèrement, répliqua André ; je ne suis pas insensible à ce témoignage d'intérêt ; mais le service d'ami que vous voulez me rendre ne sera complet que si vous me faites connaître le danger dont je suis menacé ; le connaissant, je pourrai l'éviter. .

Le jeune homme hésitait.

— Je vous en prie ! insista André.

— C'est extrêmement délicat et je ne voudrais point vous froisser.

— N'ayez pas cette crainte. D'ailleurs, qu'importe, l'amitié donne le droit de tout dire et permet de tout entendre

— Eh bien, le comte de Presle affirme que vous n'avez pas de famille, que le nom que vous portez ne vous appartient pas.

— Ensuite?

— Il dit que la source de votre fortune est inavouable, que vous la devez aux libéralités peu scrupuleuses de la femme d'un millionnaire, qu'il ne nomme pas, mais qu'on reconnaît aussitôt.

Adré devint pâle comme un mort.

— Il a dit cela en public? interrogea-t-il d'un ton bref.

— Hier, au cercle, en présence d'une dizaine de ses amis.

— Oh! le lâche! murmura André en serrant les poings.

— Mon cher André, reprit le jeune homme, jusqu'à présent les insinuations de Gustave de Presle n'ont pas eu beaucoup d'écho ; mais il faut peu de temps à la calomnie pour parcourir une grande distance. Vous ferez bien, je crois, de mettre vos amis dans la possibilité de répondre au comte de Presle et à tous ceux qui oseraient répéter ses paroles en prenant énergiquement votre défense.

— C'est un conseil que vous me donnez. Merci.

Ils se séparèrent.

André s'éloigna, la poitrine oppressée, le cœur déchiré.

Sans le vouloir, sans doute, son ami venait de lui montrer le mauvais côté de sa situation. Il était forcé de s'avouer qu'elle pouvait donner lieu à toutes sortes d'interprétations malveillantes. Aveuglément soumis aux désirs et à la volonté de madame Descharmes, il avait accepté ses bienfaits avec une docilité reconnaissante, sans penser que sa fortune nouvelle susciterait des jalousies, et que son existence paraîtrait équivoque aux yeux de ce monde qu'il ne connaissait pas, dont il était inconnu, et dans lequel il allait entrer.

Mais, tout en faisant ces réflexions, les colères amassées contre Gustave de Presle, et contenues avec peine jusqu'alors, se réveillaient et grondaient sour-



L'œil sûr, tenant le pistolet d'une main ferme, André visait au cœur. (Page 425).

dement. La mesure était pleine. Le vase débordait. Son irritation grandit et devint de la fureur.

Il savait que tous les jours, dans la matinée, Gustave passait une heure à la salle d'armes. Il était à peu près sûr de le rencontrer là entre dix et onze heures. Dix heures venaient de sonner.

La salle d'armes que fréquentait Gustave se trouvait rue du Faubourg-Saint-

Honoré. Il passa chez lui, prévint qu'il rentrerait tard le soir, et se rendit aussitôt rue du Faubourg-Saint-Honoré

Comme il l'avait prévu, Gustave venait d'arriver. Une douzaine de jeunes gens attendaient le professeur d'escrime pour commencer les exercices.

André entra dans la salle et salua, tenant son chapeau à la main.

Aucune des personnes présentes ne lui rendit son salut. Les visages prirent une froideur glaciale. Il remarqua des regards échangés dont il sentit l'ironie. L'attitude de ces messieurs était visiblement hostile.

Le cœur d'André cessa de battre un instant. Mais, aussitôt, un éclair s'alluma dans son regard, et, le front haut, il marcha vers Gustave.

— Monsieur le comte de Presle, dit-il d'une voix qui trembla légèrement, j'ai une explication à vous demander.

Gustave, qui lui tournait le dos et causait avec un de ses amis, n'eut pas l'air d'avoir entendu.

André fit encore un pas en avant et reprit d'une voix forte :

— Monsieur le comte de Presle, c'est à vous que je m'adresse.

Interpellé pour la seconde fois, Gustave se retourna brusquement.

— Je ne vous ai pas autorisé à m'adresser la parole, répondit-il d'un ton hautain.

André blêmit et trembla de colère.

— Soit, monsieur, dit-il; mais cette autorisation, je la prends.

— Enfin, monsieur, que me voulez-vous?

— Hier, à votre cercle, devant plusieurs personnes, il vous a plu de parler de moi dans des termes que je ne veux pas qualifier encore. Je viens vous demander et, s'il le faut, vous ordonner de rétracter vos paroles, ou bien de les répéter à l'instant même, ici, devant moi.

Gustave eut un haussement d'épaules dédaigneux. Puis, se tournant vers ses camarades :

— Vraiment, dit-il, je ne sais pas si je dois répondre à ce monsieur.

— Monsieur de Presle, prenez garde! s'écria André.

Gustave se campa fièrement devant lui.

— Vous osez me menacer? dit-il sourdement.

— Comte de Presle, je réponds à votre insolence.

— S'il y a un insolent ici, c'est vous, qui êtes entré dans cette maison, où l'on ne vous connaît pas, pour me provoquer. Je pourrais ne pas vous répondre ; mais, pour mettre fin à cette scène ridicule, je vais vous satisfaire.

« Ce que j'ai dit hier, au cercle, je puis le répéter ici et partout ailleurs, si cela me convient. J'ai dit que vous étiez un enfant trouvé et que vous n'aviez pas de nom; c'est la vérité. J'ai dit que, étant encore, il y a un an, employé dans une maison de banque, à quinze ou dix-huit cents francs d'appointements, il y avait lieu d'être surpris de votre changement de fortune; c'est la vérité. J'ai

dit que votre train de maison et vos domestiques accusaient environ trente mille francs de rente ; c'est la vérité. J'ai dit que vous deviez cette superbe position aux libéralités d'une femme du monde ; c'est encore la vérité. »

Les yeux d'André jetèrent des flammes ; trop longtemps contenue, sa colère éclata comme un coup de tonnerre.

— Monsieur le comte Gustave de Presle, répliqua-t-il d'une voix frémissante, à mon tour :

« Je dis, prêt à le répéter partout, que vous êtes un misérable, un lâche ! et c'est la vérité. »

Gustave bondit sous l'insulte en poussant un cri de rage. Hors de lui, il s'empara d'une épée de combat dont la pointe menaça la poitrine d'André.

Les amis du comte se précipitèrent sur lui.

— Je veux me venger, criait-il ; laissez-moi, je veux me venger !

Malgré sa résistance, ils parvinrent à lui arracher l'arme des mains.

— Bâtard, tu me rendras raison ! exclama-t-il en montrant le poing à André ; c'est ton sang, c'est ta vie qu'il me faut.

— Monsieur le comte Gustave de Presle me trouvera à ses ordres aussitôt qu'il le voudra, dit froidement André.

Il s'inclina légèrement, remit son chapeau sur sa tête et sortit de la salle d'armes.

. . . .

Après être resté un instant absorbé dans de sombres pensées, Albert Ancelin se décida à agir.

S'il en était temps encore, il devait mettre tout en œuvre afin de prévenir un malheur irréparable. C'était son devoir.

D'un autre côté, son amitié pour André, autant que son amour pour Edmée, lui commandait impérieusement de se placer entre les deux frères et d'empêcher la lutte fratricide.

Il relut le billet d'André, qu'il tenait toujours dans sa main.

— Oui, murmura-t-il, c'est bien aujourd'hui, à quatre heures.

Il jeta un regard sur la pendule.

— Une heure et demie ! s'écria-t-il.

Il prit son chapeau et s'élança dans l'escalier, qu'il descendit en bondissant, au risque de faire une chute et de se briser la tête.

Il courut prendre une voiture de remise et se fit conduire au domicile d'André.

On lui répondit que le jeune homme était sorti le matin, vers neuf heures, en prévenant qu'il ne rentrerait pas avant la nuit. Il remonta dans son coupé en ordonnant au cocher de suivre les boulevards et de s'arrêter devant le passage Jouffroy, où il savait que l'Enfant du Faubourg déjeunait habituellement. Il parcourut les salons du restaurant, interrogeant les garçons de salle. On n'avait pas vu André depuis deux jours.

Le peintre comprit qu'il perdait inutilement un temps précieux. Il ne savait plus où trouver celui qu'il cherchait. André lui échappait. Alors il pensa à Gustave. Peut-être réussirait-il mieux de ce côté.

Du passage Jouffroy, il se fit conduire rue Saint-Dominique-Saint-Germain, à l'hôtel de Presle.

— Monsieur Gustave de Presle? demanda-t-il au domestique qui vint le recevoir à la porte de l'antichambre.

— Monsieur le comte est absent.

— Puis-je voir, alors, madame la marquise?

— Madame la marquise est sortie.

— Et monsieur le marquis?

— Également.

C'était une nouvelle déception. Et le temps s'écoulait avec une effrayante rapidité.

Albert allait se retirer, lorsqu'une porte, s'ouvrant tout à coup, livra passage à mademoiselle de Presle.

A la vue du jeune homme, elle eut un mouvement de surprise et ses joues s'estompèrent de carmin.

Le domestique s'était respectueusement écarté.

— Vous veniez pour voir maman, monsieur Ancelin? dit la jeune fille.

— Oui, mademoiselle, oui, je venais... je désirais voir madame la marquise.

— C'est bien contrariant pour vous; il y a un quart d'heure, vous l'auriez trouvée. Elle vient de sortir pour aller à Montreuil, ajouta-t-elle en baissant la voix.

— Oui, c'est vrai, madame la marquise me l'a dit ce matin ; je l'avais oublié.

— Mon Dieu, monsieur Ancelin, comme vous êtes pâle! s'écria Edmée; qu'avez-vous? Apportez-vous donc à maman une mauvaise nouvelle?

— Mais non, mademoiselle, mais non, je vous assure, balbutia le peintre dont le trouble augmentait.

— Monsieur Ancelin, reprit vivement la jeune fille, pour ne pas m'effrayer, sans doute, vous cherchez à me cacher la vérité, je vois cela dans votre regard... Vous êtes agité, vous tremblez... Il est arrivé malheur à quelqu'un que nous aimons. Oh! mon Dieu, Claire! il s'agit de Claire!...

— Rassurez-vous, mademoiselle; ah! je ne songeais pas à vous le dire : madame Langlois a retrouvé sa fille.

— Claire est retrouvée! s'écria Edmée avec une joie impossible à rendre. Ah! monsieur Ancelin, comme vous me rendez heureuse!

« Mais, reprit-elle aussitôt d'une voix émue, ce n'est point pour annoncer cette bonne nouvelle que vous êtes venu; il y a autre chose que vous voulez me cacher.

Le peintre ne put supporter la fixité de son regard; il baissa la tête.

— Monsieur Ancelin, continua-t-elle subitement attristée, est-ce que je ne mérite pas votre confiance?

— Oh! mademoiselle, fit-il d'un ton affligé, c'est à moi, à moi que vous dites cela!

— Monsieur Ancelin, pardon!... Depuis hier, je ne sais pas pourquoi, je suis inquiète : c'est comme si une grande douleur allait m'atteindre.

Le jeune homme tressaillit.

— Éloignez de vous cette pensée, mademoiselle, répondit-il ; rassurez-vous; des cœurs dévoués veillent sur votre bonheur. Vous avez deviné que quelque chose de grave me préoccupait; si je garde le silence, c'est que je ne puis parler; mais ne voyez en cela qu'une preuve nouvelle de mon dévouement et de mon profond respect. Pour éloigner de vous un malheur quelconque, croyez-le, mademoiselle, je donnerais avec ivresse jusqu'à la dernière goutte de mon sang. Ah! Dieu me garde de troubler jamais votre tranquillité! Si, par ma faute, je faisais tomber de vos yeux une larme, ce serait pour mon cœur une blessure inguérissable. Mais je suis obligé de vous quitter, mademoiselle ; adieu!...

Il prononça ce dernier mot d'une voix éteinte.

— Adieu! je n'aime pas ce mot-là, monsieur Ancelin, dit Edmée.

— Eh bien! mademoiselle, au revoir!

— Oui, au revoir, monsieur Ancelin!

Il s'inclina profondément et s'élança hors de l'appartement.

La tête de la jeune fille se pencha sur son sein, et, lentement, rêveuse, des larmes lui venant aux yeux, elle rentra dans sa chambre.

En sortant de l'hôtel de Presle, Albert Ancelin regarda sa montre. Les aiguilles marquaient deux heures quinze minutes.

Il pensa à madame Descharmes et l'idée lui vint de la prévenir de ce qui se passait. Il entra dans un café, se fit donner de l'encre, une plume et du papier et il écrivit rapidement les lignes suivantes :

« A la suite d'une provocation, dont j'ignore encore la cause, André et M. Gustave de Presle se battent en duel aujourd'hui à quatre heures. Une découverte nouvelle et inattendue, faite ce matin par madame Langlois, dévoile le secret de la naissance d'André. L'enfant trouvé sur la route de Melun par M. Descharmes et élevé depuis par l'initiative charitable des braves ouvriers du faubourg est le fils du marquis de Presle et de votre sœur André est votre neveu. Ce sont les deux frères que la fatalité met en présence les armes à la main. Dieu veuille que le châtiment mérité par le marquis ne soit pas dans la mort de l'un de ces malheureux!

« Je n'ai pas trouvé André chez lui; je sors de l'hôtel de Presle où je n'ai

pas rencontré M. Gustave de Presle. Je suis tourmenté par d'horribles angoisses

« ALBERT ANCELIN. »

Sur l'enveloppe, après avoir écrit l'adresse, il ajouta les mots : « Très-pressé. »

Il mit un franc dans la main du garçon et sortit du café.

Un peu plus loin, au coin de la rue, il y avait un commissionnaire, portant, attachée à sa veste ronde de droguet, la plaque de cuivre de la Préfecture de police.

Albert lui remit la lettre à porter boulevard Malesherbes.

Ensuite il rejoignit sa voiture.

— Nous allons au bois de Vincennes, dit-il au cocher; mais je ne sais pas où nous devrons nous arrêter. Nous chercherons l'endroit le plus solitaire du bois. Il est de toute nécessité que nous allions très-vite. Je doublerai le prix de l'heure et je vous promets dix francs de pourboire. Pour que vous puissiez me seconder plus efficacement encore, je ne vous cacherai pas que deux de mes amis doivent se battre en duel ce soir et que je désire arriver à temps sur le terrain choisi par ces messieurs, pour empêcher le combat.

— J'ai compris, monsieur, répondit le cocher ; j'ouvrirai l'œil.

— Maintenant, partons, dit le peintre; nous n'avons pas une minute à perdre.

Une minute après, le cocher lançait son cheval à fond de train, et les quatre roues de la voiture brûlaient le pavé des rues.

XXXVI

LE DUEL

Quand l'automédon arrêta son cheval, haletant et couvert de sueur, ils étaient en vue de la porte de Fontenay. Quatre heures sonnaient à l'horloge de cette paroisse.

Le cocher se pencha vers le peintre, qui avait la tête à la portière du coupé.

— Je n'ai rien vu, dit-il.

— Nous avons évidemment fait fausse route, répondit Albert.

Le cocher tourna à droite, et ils se trouvèrent bientôt dans cette partie du bois de Vincennes comprise entre la plaine de Saint-Maur et le polygone, vaste terrain plat affecté aux manœuvres et exercices de la garnison du fort de Vincennes.

Les promeneurs étaient rares : de loin en loin un ou deux soldats cheminaient mélancoliquement, arrachant de temps à autre une feuille aux branches.

La voiture n'allait plus qu'au pas, et chaque fois qu'un militaire apparaissait sous bois, le cocher le hélait pour lui demander s'il n'avait pas rencontré sur son chemin plusieurs jeunes gens marchant de compagnie. Il répondait invariablement :

— Non.

Cependant le cocher finit par obtenir une réponse plus satisfaisante d'un jeune caporal qui se promenait sentimentalement, tout au bord des taillis, ayant à son bras sa payse, toute fière et toute réjouie d'être passée, de protectrice du bébé de madame Trois-Étoiles, un mauvais garnement qui piaillait sans cesse, sous la protection d'un brave défenseur de la patrie.

Dix minutes auparavant, dans un direction qu'il indiqua, le caporal avait vu trois jeunes gens fort bien mis descendre d'une voiture.

Albert Ancelin sauta sur la route et remercia le caporal, non moins obligeant que galant, du renseignement qu'il venait de lui donner.

Les deux amoureux s'éloignèrent, rapprochant leurs deux têtes, les rubans du bonnet de la payse caressant les franges vertes de l'épaulette du joli chasseur.

— Je vais marcher maintenant, dit Albert au cocher; vous irez m'attendre au bout de l'avenue.

Comme nous l'avons dit, quatre heures étaient sonnées.

Les deux adversaires, accompagnés de leurs témoins, étaient arrivés presque en même temps au rendez-vous. Toutefois André avait devancé le comte de Presle de quelques minutes.

Toutes les conditions du combat, arrêtées d'abord par les témoins, avaient été soumises et acceptées par les intéressés. L'arme choisie était le pistolet. Les adversaires devaient être placés à cinquante pas de distance, marcher l'un vers l'autre à un signal donné, et tirer à volonté, n'importe à quelle distance.

En arrivant, les témoins de Gustave de Presle saluèrent André et ses témoins, qui s'empressèrent de répondre à cette marque de politesse. Seul le comte, hautain et dédaigneux, crut devoir garder son chapeau sur sa tête. Il se contenta de saluer les témoins d'André par un mouvement de la main.

Il était très-pâle et dans un état de surexcitation extraordinaire. Il n'avait point écouté le conseil de ses amis, qui, pourtant, ne s'étaient point privés de lui dire et de lui répéter que dans le duel le calme était absolument nécessaire.

Comme lui, André était pâle; mais rien dans son attitude et ses mouvements ne trahissait la moindre agitation. Pourtant, depuis vingt-quatre heures, il avait fait de bien douloureuses réflexions.

Les pistolets, apportés par les témoins du comte, furent chargés sous les yeux des autres témoins.

Pendant ce temps, adossé à un arbre, André songeait le regard noyé dans l'infini. Il pensait à madame Descharmes, à la femme inconnue qui l'avait mis au monde, à ses bons amis du faubourg, à tous ceux enfin qu'il avait aimés, qu'il aimait toujours, et à Claire, à Claire surtout dont il ignorait la destinée, et à tous son cœur envoyait un dernier adieu.

A quelques pas de lui, Gustave mordait fiévreusement ses moustaches et son pied impatient battait le sol.

Les pistolets chargés, M. Edmond de Fourmies, premier témoin du comte, mit le pied contre un arbre et partit de là en comptant ses pas jusqu'à cinquante. Alors il s'arrêta et appela Gustave qui vint occuper la place qu'on lui désignait. En même temps, sur un signe de ses témoins, André alla prendre la sienne.

Aussitôt les deux adversaires furent armés.

Alors les quatre témoins se réunirent et se placèrent un peu en arrière de la ligne tracée à une distance à peu près égale des deux champions.

— Messieurs, dit Edmond de Fourmies, avant de donner le signal, avez-vous des observations à faire sur la position des deux adversaires?

— Aucune, répondit le premier témoin d'André; nous n'avons pas de soleil et les deux positions sont également favorables.

M. de Fourmies se découvrit et, élevant son chapeau, il prononça ce mot :

— Marchez!

Depuis quelques minutes, Albert Ancelin parcourait le bois avec une agitation croissante, prêtant l'oreille et plongeant son regard à travers les arbres dans la profondeur des taillis.

Tout à coup une détonation se fit entendre.

Albert poussa un cri d'épouvante et éperdu, fou de douleur, il prit sa course en bondissant à travers les halliers.

Au mot : « Marchez ! » dit par Edmond de Fourmies, Gustave et André commencèrent à s'avancer lentement l'un vers l'autre.

Les témoins, attentifs et sans mouvement, les regardaient. Ils étaient péniblement émus, car ils sentaient que le sang allait couler, et qu'ils assisteraient, peut-être, à la mort de l'un des adversaires.

Ceux-ci n'eurent bientôt plus entre eux qu'une vingtaine de pas de distance.

Gustave de Presle s'arrêta, visa et son coup partit.

La balle siffla à l'oreille d'André sur laquelle se montra une goutte de sang.

Voyant que son ennemi restait debout et continuait d'avancer, Gustave devint livide, son cœur cessa de battre, et il sentit son sang se figer dans ses veines.

Les témoins, glacés de terreur, suivaient des yeux André, qui avançait toujours.



— Monsieur le marquis, connaissez-vous cette femme? (Page 432.)

A dix pas du comte, il s'arrêta. Gustave se vit perdu. C'est la mort qu'il avait devant lui. Pour ne pas la voir, il ferma les yeux.

L'œil sûr, tenant le pistolet d'une main ferme, André visait au cœur.

Cependant il ne tirait pas. Il hésitait. Pourquoi?

Il pensait à la marquise de Presle, dont il avait souvent entendu parler comme d'une noble et sainte femme; il pensait à mademoiselle Edmée de Presle, jeune, innocente et belle, que son meilleur ami, Albert Ancelin, aimait. Il

croyait entendre les gémissements d'une famille en deuil; il voyait une mère et une sœur désolées, à genoux, prosternées, sanglotant sur un cercueil.

Voilà pourquoi il ne tirait pas.

— Monsieur le comte, prononça-t-il d'une voix grave et lente, si vous disiez à vos amis qui sont là et qui nous regardent que vous regrettez vos paroles, je ne vous tuerais pas!

Gustave resta silencieux. Peut-être n'avait-il pas entendu.

Deux éclairs jaillirent des yeux d'André.

A ce moment, au milieu du silence qui régnait autour d'eux, une voix se fit entendre criant à André :

— Arrête, malheureux, arrête! tu vas tuer ton frère!

Et Albert Ancelin, tête nue, les cheveux hérissés, les habits en désordre, apparut dans la clairière.

Le pistolet s'échappa de la main d'André et tomba à ses pieds.

Le peintre s'élança à son cou et le serra dans ses bras. La joie l'étouffait. Il pleurait comme un enfant.

Le comte restait à la même place, immobile, les yeux hagards et frappé de stupeur.

Les quatre témoins s'étaient approchés.

Albert se tourna vers eux :

— Messieurs, leur dit-il, je me nomme Albert Ancelin, je suis artiste-peintre et, avant tout, l'ami d'André. J'ignore encore la cause qui a armé ces messieurs l'un contre l'autre : pouvez-vous me la faire connaître?

Edmond de Fourmies se chargea de répondre, et il le fit noblement, sans chercher à excuser son ami, sans vouloir même atténuer ses torts.

Alors Albert s'approcha de Gustave et lui dit d'une voix émue :

— Monsieur le comte de Presle, si vous aviez réfléchi, si vous aviez examiné la chose de plus près, vous n'auriez point porté, j'en suis sûr, un jugement qui est une odieuse calomnie. André est le neveu de M. Henri Descharmes. Et vous devez demander pardon à André, monsieur le comte, à André, le fils de votre père!

« En ce moment même, continua-t-il en raffermissant sa voix, madame la marquise de Presle, votre mère, conduit chez madame Descharmes une malheureuse femme dont vous avez peut-être entendu parler à Rebay... C'était alors une pauvre folle qu'on appelait la marquise. Cette femme, monsieur le comte, voulant réparer autant que possible le mal que lui a fait le marquis de Presle, votre mère l'a guérie, votre mère la rend à sa sœur!

— Et cette femme, Albert, cette femme?... demanda André d'une voix tremblante.

— C'est ta mère!

André jeta un cri et s'appuya contre un arbre pour ne pas tomber.

Gustave de Presle restait silencieux, frémissant, la tête baissée, les yeux fixés sur la terre, à ses pieds.

Edmond de Fourmies lui prit la main.

— Gustave, dit-il d'un ton affectueux, mais plein de gravité, il est beau et souvent il est grand de reconnaître ses torts; tu dois une réparation, que vas-tu faire? Je ne te conseille rien. Interroge ton cœur, ta conscience et ton honneur!

Le comte tressaillit, puis, relevant brusquement la tête, il marcha vers André.

— Monsieur André, dit-il, vous êtes mon aîné, je vous demande pardon!

— Monsieur le comte de Presle, je vous pardonne! répondit André.

Et il se jeta en pleurant dans les bras d'Albert Ancelin.

Les témoins de Gustave le félicitèrent, approuvant sa conduite, puis tendirent la main à André.

Un instant après, on rejoignait les voitures pour retourner à Paris.

XXXVII

LA CHAMBRE D'ANGÈLE

Madame Descharmes venait de donner des ordres à son maître-d'hôtel, en lui annonçant l'arrivée de M. Descharmes qui, dans une lettre reçue le matin, prévenait sa femme qu'il arriverait le soir même à Paris.

Elle rentra dans son boudoir et jeta un regard sur la pendule, marbre blanc et or massif ciselés, une merveille de l'art moderne. L'aiguille avançait vers quatre heures.

— Il ne peut tarder longtemps à venir, murmura-t-elle en agitant le cordon d'une sonnette.

Un domestique parut.

— J'attends M. le marquis de Presle, lui dit-elle; dès qu'il se présentera, vous le ferez entrer ici. Il peut se faire que M. Descharmes, qui arrive ce soir, m'envoie une dépêche; dans ce cas, vous me la remettriez immédiatement.

Le domestique s'inclina et se retira.

Madame Descharmes se plaça entre deux glaces et resta un instant en contemplation devant son image.

Jamais peut-être sa beauté n'avait été aussi resplendissante. Quelque chose de décidé, de résolu, de fier, y ajoutait un charme inexprimable.

Sa luxuriante chevelure, d'un blond idéal doucement teinté d'or, roulée en torsades épaisses, formait sur son front un superbe diadème duquel s'échappaient, pour tomber sur le cou, des bouquets de cheveux en spirales.

Sa robe de soie légère, d'un joli bleu de ciel, était sans ornement; mais le corsage serré à la taille, ajusté et ouvert sur la poitrine, laissait voir deux rangs de magnifique dentelle d'Angleterre sous laquelle se voilaient les trésors d'une gorge adorable.

Ses petits pieds étaient emprisonnés dans des mules de satin, de la même couleur que la robe, sur lesquelles deux nœuds de rubans étaient retenus par des boucles d'argent.

Sa manche large, à volants, permettait de voir l'avant-bras aux contours exquis, terminé par une main blanche aux ongles roses, finement attachée et d'un modelé admirable.

Angèle, ce jour-là, s'était faite belle avec intention.

Était-ce pour son mari qu'elle attendait, ou pour le marquis de Presle qui allait venir?

Pour tous les deux peut-être.

Elle s'assit sur sa causeuse, releva légèrement sa robe de façon à montrer le bout de ses pantoufles; puis, ayant pris un livre sur un guéridon placé à portée de sa main, elle l'ouvrit.

Elle tenait ce livre probablement pour se donner une contenance, car elle ne lisait point. La tête penchée, les yeux à demi fermés, elle réfléchissait.

Un bruit de pas qu'elle entendit lui fit pousser un soupir, mais elle ne bougea pas. Elle conserva la même attitude, ayant l'air d'être absorbée dans sa lecture.

Une porte venait de s'ouvrir doucement, le marquis de Presle était dans le boudoir, tout imprégné de ces délicieux parfums qui font reconnaître, partout où elle passe, la femme aimée.

Saisi d'admiration devant le ravissant tableau qu'il avait sous les yeux, il se ivra pendant quelques secondes à une extase indicible.

Enfin il fit deux pas en avant, et d'une voix douce, émue, le corps frissonnant, prononça un seul mot :

— Angèle!

La jeune femme feignit d'être surprise et leva languissamment ses beaux yeux sur le marquis.

— Est-ce que vous ne m'attendiez pas? demanda-t-il.

— Je vous attendais, monsieur le marquis, mais je ne vous espérais plus.

— Ce matin, quand je suis venu, vous m'avez fait répondre que vous me recevriez ce soir, à quatre heures. Regardez...

Il n'avait pas achevé que la pendule sonnait quatre heures.

— C'est vrai, fit Angèle; il paraît que j'ai trouvé le temps bien long.

— Ah! vous êtes adorable! s'écria le marquis.

Un sourire imperceptible effleura les lèvres de la jeune femme.

Elle fit un signe au marquis, qui s'assit près d'elle sur la causeuse.

— Nous allons causer sérieusement, reprit-elle; pour que nous ne soyons pas dérangés, j'ai voulu vous recevoir ici...

— C'est la première fois que vous permettez qu'on ouvre devant moi ce nid charmant, élégant, coquet, parfumé, mystérieux, qui est le temple de votre beauté; oh! merci, merci! Enfin, aujourd'hui, nous sommes seuls; je vais donc pouvoir vous exprimer tout l'amour qui remplit mon cœur et le déborde, sans qu'une oreille indiscrète soit là, tendue pour m'entendre!... Oh! comme vous êtes belle, et comme vous faites bien comprendre le culte qu'avaient les anciens pour la beauté! Ils élevaient la femme au rang de déesse; celle-ci avait partout des temples, des prêtres, des prêtresses et des adorateurs. Comme les païens de l'antiquité, Angèle, je vous ai placée au-dessus de toutes les femmes; vous êtes devenue ma divinité... Votre temple est dans mon cœur, où brûle, devant votre autel, un feu sacré qui ne s'éteindra qu'avec ma vie!... Nous sommes seuls, Angèle, ces murs et ces tentures nous dérobent aux yeux importuns, laissez-moi vous admirer dans votre gloire, pendant que votre regard me versera l'ivresse!

Il lui prit la main, qu'elle retira aussitôt avec un tressaillement.

— Ainsi, monsieur le marquis, fit-elle souriante, vous n'êtes plus jaloux?

— Ne le croyez pas, Angèle; le mal funeste est toujours en moi, plus sombre et plus terrible! Vous seule pourriez le tuer, peut-être, dans un premier baiser!... Si vous saviez les effroyables tortures que j'ai endurées depuis quinze jours, vous auriez pitié de moi!

— Et c'est André, un enfant...

— Ne me parlez pas de ce jeune homme, ne m'en parlez pas! prononça le marquis d'une voix creuse.

— Vous avez raison, nous avons à nous occuper de choses plus intéressantes. Il faut que je vous dise, d'abord, que mon mari m'a annoncé son retour très-prochain.

Un nuage passa devant les yeux du marquis, dont le visage s'assombrit.

— Quel jour arrive M. Descharmes? demanda-t-il en bégayant.

— Dans deux ou trois jours, répondit Angèle avec intention.

Il y eut un moment de silence, qui révélait de part et d'autre un embarras extrême.

Le marquis ne voyait pas sans effroi se dresser devant lui la figure imposante de l'ingénieur. Cette fois, ce n'était plus André, un enfant, comme se plaisait à le dire madame Descharmes, mais le mari avec tous ses droits, ayant à faire respecter et à défendre son honneur.

Quant à Angèle, elle était tourmentée par la crainte que cette entrevue avec le marquis, qu'elle avait désirée, provoquée, et qui devait être la dernière, ne fût pas suivie du résultat qu'elle espérait.

— Angèle, dit enfin le marquis d'une voix altérée par l'émotion, vous ne m'avez jamais fait entendre ces mots, que j'attends toujours, divins dans la bou-

che d'une femme : « Je vous aime ! » S'ils sont restés sur vos lèvres, je les ai lus dans l'éclat de vos yeux; oui, vous n'avez pu être insensible à l'amour ardent, je puis même dire à la passion que vous avez fait naître en moi. A vous voir, à vous entendre, à vous admirer, à respirer près de vous l'air que vous respirez, j'ai jusqu'à présent mis mon bonheur. Ce que j'ai souffert de votre calme, de votre froideur, de vos pudiques réserves, je ne vous l'ai pas dit, vous ne le saurez jamais!... Je vous voulais telle que vous avez été, telle que vous êtes, pleine de fierté et de dignité pour tous, pour moi grande et belle! Vous eussiez été autrement, j'aurais pu vous aimer, mais pas comme je vous aime!

« De mes désirs comprimés, de mes ardeurs contenues, de mes souffrances, enfin, je me suis fait encore une joie, un bonheur... Ah! j'ai compris les macérations que le fanatisme inspire à certains hommes! Et le respect dont je vous ai entourée, Angèle, est encore une preuve de mon amour!

« Mais M. Descharmes, votre mari, revient, Angèle : le temps est précieux, nous n'avons plus que quelques heures pour prendre un parti.

— C'est vrai, murmura la voix de madame Descharmes.

Le marquis crut que la pensée de la jeune femme répondait à la sienne.

Il continua :

— Je vous sais l'âme trop fière et trop noble pour avoir pu supposer que, ayant donné votre amour à un autre, vous resteriez sous le toit de votre mari... Un front comme le vôtre, Angèle, ne doit jamais rougir! Il y a des contrées lointaines, embaumées par des fleurs inconnues, où chantent des oiseaux merveilleux, où le soleil resplendit, où les nuits étoilées sont tièdes et parfumées... Angèle, l'Amérique ou les Indes, l'Inde plutôt, nous promet une retraite délicieuse; il faut partir immédiatement pour ce pays ensoleillé et fleuri, lieu béni, créé pour enchanter la vue et bercer l'amour!

— Et votre femme, monsieur le marquis? dit madame Descharmes.

Il passa rapidement la main sur son front.

— Un jour, reprit-il, vous m'avez fait comprendre que la marquise de Presle était un obstacle entre vous et moi. Eh bien! cet obstacle n'existe plus.

— Que voulez-vous dire? s'écria Angèle.

— Je veux dire que j'ai rompu ma chaîne!

— Expliquez-vous!

— Ce matin même, à la suite de paroles d'une certaine violence échangées entre la marquise de Presle et moi, nous avons compris l'un et l'autre qu'une séparation complète était devenue nécessaire.

— Quoi! la marquise de Presle a consenti?...

— Demain ou après-demain, la marquise quitte l'hôtel de Presle pour se retirer probablement dans une de ses terres.

Madame Descharmes ressentit comme une douleur au cœur. Cette désunion,

elle l'avait souvent rêvée, dans ses heures de fièvre, comme faisant partie de sa vengeance, et maintenant que cette satisfaction lui était donnée, elle se sentait émue de compassion pour la marquise de Presle.

Mais le souvenir de sa sœur chassa vite cette impression.

— Depuis bien des années, poursuivit le marquis, nous vivions, la marquise et moi, étrangers l'un à l'autre ; il ne fallait qu'un éclat pour briser sans grands efforts le faible lien qui nous rapprochait encore. C'est ce qui est arrivé ce matin, comme je viens de vous le dire.

— Ainsi, la séparation est décidée?

— Et déjà effective, répondit-il, puisque la marquise se dispose à quitter l'hôtel de Presle.

— Vous n'avez pas craint le scandale? Vous ne pensez pas à ce que dira le monde ?

— Je ne pense qu'à vous, vous êtes tout pour moi... Ce que j'ai fait, Angèle, c'est pour vous! Le monde, je le dédaigne, et je place mon amour au-dessus de toute considération humaine. Mais pour vous aucun sacrifice ne me coûterait : je vous donnerais mon sang, ma vie, mon honneur, peut-être!

— Lui en reste-t-il encore? pensa madame Descharmes.

Elle se dressa, les yeux étincelants, un sourire singulier sur les lèvres.

— Ah! je ne doute plus! s'écria-t-elle ; c'est bien ainsi que je voulais être aimée!

Il prit ces paroles pour l'exaltation d'une ardeur qui répondait à la sienne; la flamme qui sillonnait le regard d'Angèle le brûla comme s'il eût été devant un brasier.

Il ne vit point que le sourire de la jeune femme était une crispation des lèvres; il ne vit point que, s'il y avait dans l'éclat de ses prunelles la joie du triomphe, il s'y montrait plus de colère encore. Non, il ne vit pas cela!

Éperdu, suffoqué, ébloui, il tomba aux genoux de madame Descharmes.

— Angèle, dit-il, rien n'est comparable au charme de votre voix, à l'enchantement de votre regard : l'un et l'autre m'enivrent! Oh! comme je vous aime, comme je vous aime!... Nous allons partir, n'est-ce pas? Il faut que demain soir nous soyons loin de Paris... Mais, dès aujourd'hui, Angèle, le bonheur peut être à nous... Angèle, je t'adore!...

Il l'entoura de ses bras et elle sentit sur ses lèvres son souffle embrasé.

Elle se dégagea par un mouvement brusque et se trouva debout.

— Prenez garde, monsieur le marquis, dit-elle avec un effroi peut-être réel; on pourrait nous surprendre.

Elle s'élança vers une tapisserie, la souleva et disparut.

Le marquis se releva triomphant.

— Sa chambre! murmura-t-il.

Il eut un mouvement de tête superbe et, à son tour, il souleva la tapisserie.

Madame Descharmes avait eu le temps de tirer les grands rideaux de soie des fenêtres, et des flots de lumière inondaient la chambre.

Le marquis la vit debout, immobile, l'attendant. Il bondit vers elle, mais un regard froid, acéré, l'arrêta à l'entrée de la chambre.

Madame Descharmes n'était plus la femme gracieuse, idéale, aux yeux doux et limpides, au souvenir charmant. Si elle restait toujours élégante et plus belle encore dans sa colère, son attitude hautaine et sévère était menaçante; son regard sombre et terrible avait de sinistres lueurs. On ne saurait mieux représenter ou personnifier la haine ou la vengeance.

Le marquis la regardait avec une surprise mêlée de stupeur. Mais il n'eut pas le temps d'avoir une pensée.

Madame Descharmes marcha vers lui, saisit son bras, l'entraîna et, le plaçant en face du portrait de sa sœur :

— Monsieur le marquis de Presle, dit-elle en lui montrant du doigt le tableau, regardez!

Il regarda. Aussitôt ses traits se contractèrent, et ses yeux prirent une fixité effrayante.

— Monsieur le marquis, connaissez-vous cette femme?

— Non, non, balbutia-t-il.

— Cette peinture a été faite dans un petit village de la Nièvre qu'on nomme Rebay; regardez, monsieur le marquis, regardez..... C'est le portrait d'une folle!

— Une folle! répéta-t-il sans savoir ce qu'il disait.

La sueur commençait à perler sur son front; son visage livide prenait une expression de terreur étrange.

— Ce n'est pas tout, monsieur le marquis : je vais vous dire comment on appelait autrefois cette malheureuse, lorsque jeune fille, heureuse, chaste et belle, plus que moi, monsieur le marquis, elle demeurait rue de Savoie. Écoutez : on l'appelait Léontine Landais!

Un son rauque s'échappa de la poitrine du marquis et il fit trois pas en arrière.

— Monsieur le marquis, reprit madame Descharmes d'une voix éclatante, c'est Léontine Landais, c'est ma sœur!

Le marquis chancela.

— Regardez encore, monsieur le marquis, cette physionomie douce et résignée, charmante toujours, qui porte l'empreinte de toutes les douleurs, de toutes les souffrances... Regardez ces yeux éteints, sans regard, sans vie, sans pensée... C'est la Léontine Landais d'aujourd'hui, et voilà ce qu'elle est devenue, une folle!... Un misérable, un infâme l'a précipitée dans ce néant, dans cette nuit éternelle de l'esprit, et Dieu, si juste toujours, ne l'a pas encore vengée!..... Marquis de Presle, ce misérable, cet infâme, c'est toi!... Qu'as-tu fait de ma sœur?



Devant elle, elle vit deux femmes pâles, également vêtues de noir. (Page 435.)

Le front haut, le buste légèrement en arrière, la poitrine haletante, elle était vraiment admirable. Le marquis, écrasé sous son regard fulminant, secoué par un tremblement convulsif, était incapable de répondre.

Madame Descharmes reprit avec une nouvelle violence :

— Après ma sœur flétrie, brisée, devenue folle de désespoir, je vois Éléonore de Blancheville, marquise de Presle, une noble femme, dédaignée, humiliée, abreuvée de douleurs... Épouse et mère insultée !... Deux victimes ! Ce n'était

pas assez, il t'en fallait une troisième, moi! Insensé!... Comment as-tu pu croire qu'ayant l'honneur de porter un nom respecté et partout honoré je serais capable d'oublier mes devoirs?... Entre le marquis de Presle et Henri Descharmes, quelle distance!... Le noble est petit, l'homme du travail est grand! Ah! ah! ah! il n'a pas vu cela, le marquis de Presle, non il n'a pas compris que j'admirais, que j'adorais mon mari!

Elle s'arrêta pour reprendre haleine.

— Marquis de Presle, poursuivit-elle d'une voix frémissante, tu m'aimes et moi je te méprise, je te hais, entends-tu? Je te hais! Ah! comme toi, j'ai impatiemment attendu ce jour où je pourrais te dire que tu es un misérable, un infâme, un lâche! et te jeter en pleine figure l'horreur que tu m'inspires, le dégoût que j'ai pour toi!

Loin de se redresser sous l'insulte, le marquis se courba plus encore.

Madame Descharmes continua :

— Marquis de Presle, par ton ordre, des scélérats ont été prendre Léontine Landais à la ferme des Sorbiers. Où est-elle? Qu'as-tu fait de ma sœur?

Il la regarda avec effarement.

— Répondez donc, monsieur! exclama-t-elle; je vous demande ma sœur, je la réclame, je la veux!...

Des mots inintelligibles passèrent entre ses lèvres comme un bruissement.

— Il ne répondra pas, il ne veut pas répondre! s'écria-t-elle en se tordant les bras de douleur. Ma sœur, ma pauvre sœur!... Ah! je poursuivrai cet homme de ma haine, sans cesse, jusqu'à ce que tu sois vengée!... Je serai sans pitié, implacable dans ma vengeance! Il faut que ce misérable expie son crime!

Tournée vers le portrait, elle lui tendait ses bras tremblants.

Une porte s'ouvrit, et un domestique entra dans la chambre, tenant à la main un petit plateau d'argent sur lequel il y avait une lettre.

— Une lettre pressée pour madame, dit-il.

Angèle prit la lettre.

Le domestique sortit.

Le marquis ne voyait rien, n'entendait rien. Immobile, les bras pendants, on l'aurait cru pétrifié.

Madame Descharmes déchira l'enveloppe de la lettre et lut rapidement ce que lui écrivait Albert Ancelin.

Elle poussa une exclamation qui fit tressaillir le marquis et parut le ramener à lui-même.

— Marquis de Presle, s'écria madame Descharmes en se plaçant devant lui, vous ne savez pas ce qui se passe? je vais vous le dire. A l'heure qu'il est, votre fils, le comte de Presle, se bat en duel avec André!...

Il se redressa, les yeux hagards.

— Oh ! ce n'est pas le plus terrible pour vous, continua-t-elle sourdement ; marquis de Presle, ce sont les deux frères qui se battent ensemble. André est le fils de Léontine Landais!

XXXVIII

LE CHATIMENT

Le marquis jeta un cri rauque, porta ses deux mains à son front couvert d'une sueur froide et s'affaissa lourdement sur un siége.

Comme elle venait de le dire, madame Descharmes était sans pitié. Elle reprit d'une voix mordante :

— André Pigaud, celui qu'on appelle encore aujourd'hui l'Enfant du Faubourg, est votre fils, monsieur le marquis de Presle.

« Abandonné à peine âgé de quelques jours et trouvé sur une route, ce fils d'un grand seigneur a dû son existence à la charité publique... Pendant que le marquis de Presle allait à ses plaisirs, de simples ouvriers, mais de braves cœurs, recueillaient son enfant!... Pendant que le noble marquis donnait des fêtes splendides, montait à cheval, se pavanait au bois dans sa calèche armoriée ou dans sa loge à l'Opéra, semant partout l'or à pleines mains, les ouvriers du faubourg, des pères de famille, s'imposaient des privations et prenaient sur leur salaire de la semaine pour donner du pain à son enfant!... Que pensez-vous de cela, monsieur le marquis? C'est beau, n'est-ce pas? C'est là de la haute morale!

« L'enfant trouvé a grandi ; il est devenu un homme ayant le cœur haut placé, un homme intelligent, rempli de distinction ; cela se comprend... le fils d'un marquis!... Et son père, son père lui a fait l'honneur d'être jaloux de lui!... Et qui sait? Ah! Dieu me pardonne d'avoir cette pensée, c'est peut-être le père qui a armé la main d'un de ses fils pour frapper l'autre!... N'est-ce pas là encore une belle morale, monsieur le marquis? »

Le malheureux eut un râlement plaintif.

— Mais André est fort, brave, adroit et plein de courage, continua impitoyablement madame Descharmes ; ce n'est pas lui qui sera frappé, j'en suis sûre, mon cœur me le dit!... Ah! tout à l'heure, j'ai eu tort de douter de la justice de Dieu!...

Tout à coup, derrière elle, un bruit se fit entendre. Elle se retourna vivement.

Devant elle, à l'entrée de la chambre, près de la porte qui venait de s'ouvrir, elle vit deux femmes pâles, également vêtues de noir.

L'une, tremblante, les yeux baignés de larmes, s'appuyait sur l'épaule de sa compagne.

Madame Descharmes eut d'abord un mouvement de surprise, qui fut suivi d'un cri de joie délirante.

Elle venait de reconnaître celle qu'elle pleurait depuis si longtemps.

— Ma sœur! s'écria-t-elle en avançant les bras ouverts.

— Angèle!

Et Léontine tomba palpitante et sans force dans les bras de madame Descharmes.

Ce fut une étreinte délicieuse, passionnée, pleine d'ivresse. Elles étaient sans voix, mais les soupirs et les baisers avaient plus d'éloquence que les paroles.

Le marquis s'était levé grelottant comme s'il eût été saisi par un froid d'hiver.

Son attitude, son regard, ses gestes, sa physionomie, tout en lui exprimait l'épouvante.

La marquise, immobile, le regardait avec une tristesse navrante. Albert Ancelin l'avait prévenue ; ce qui s'était passé dans cette chambre, avant son arrivée, elle le devinait.

Cependant madame Descharmes s'aperçut qu'elle oubliait trop longtemps le marquis de Presle et la personne inconnue qui lui ramenait sa sœur.

— Oh! madame, dit-elle en se tournant vers la marquise, qui que vous soyez, vous qui me rendez ma sœur, soyez bénie!

— Je vous la ramène aujourd'hui seulement, parce que j'ai voulu vous la rendre guérie, répondit madame de Presle.

Puis, tombant sur ses genoux :

— Je suis Éléonore de Blancheville, marquise de Presle, madame, reprit-elle; les mains jointes et suppliante, je vous demande à toutes les deux le pardon de cet homme, le père de mes enfants!...

— Oh! madame la marquise, s'écria Angèle émue jusqu'aux larmes, relevez-vous! je pardonne, oui, je pardonne...

Léontine tendit le bras vers le marquis en disant :

— Monsieur le marquis de Presle, je vous pardonne!...

Il la regarda fixement en se courbant lentement et en allongeant le cou. Puis il se rejeta brusquement en arrière en criant d'une voix étranglée :

— Ah! la folle! la folle!...

Et il partit d'un éclat de rire bruyant, convulsif, horrible à entendre.

Léontine Landais avait recouvré la raison, le marquis de Presle était fou!

La marquise se tourna vers les deux sœurs et leur dit :

— Vous avez eu pitié du coupable, vous avez pardonné;... mais Dieu, lui, ne lui pardonne pas!

Elle s'approcha de son mari et prit son bras pour l'emmener.

Devant eux, un homme, qui venait d'entrer, se découvrit et s'inclina avec respect.

C'était M. Descharmes.

La marquise sortit, entraînant son mari qui riait toujours.

— Ah! Angèle, qu'as-tu fait? dit M. Descharmes d'un ton douloureux.

— Henri, il m'avait pris ma sœur! s'écria-t-elle.

Et elle s'élança à son cou en sanglotant.

Un instant après, madame Descharmes disait à Léontine, assise entre elle et son mari :

— Ma sœur chérie, à force de tendresse et d'amour, nous te ferons oublier le passé et ce que tu as souffert... Tu es ici chez toi, dans ta maison : tes moindres désirs seront satisfaits, tu commanderas, tu ordonneras, et aussitôt tu seras obéie... Pour ma sœur adorée, je redeviens ce que j'étais autrefois : ta petite Angèle, ta fille!... Je n'ai pas oublié les paroles de notre mère à son lit de mort. A toi, elle a dit : « Léontine, je te recommande ta sœur, tu veilleras sur elle, tu la protégeras, tu seras sa mère! » Elle m'a dit, à moi : « Angèle, tu seras soumise à ton aînée et tu lui obéiras comme à moi-même. » Puis elle a ajouté : « N'oubliez jamais mes paroles; joie, chagrin, fortune ou pauvreté, partagez toujours. » — Et ce fut tout; la bouche souriante, elle s'éteignit dans nos bras.

Léontine pleurait à chaudes larmes.

M. Descharmes lui prit la main.

— Ma sœur, dit-il, Angèle m'a souvent répété les paroles de votre mère mourante, et il a toujours été convenu entre nous que, quelle qu'elle soit, vous partageriez notre fortune... C'est votre héritage à toutes les deux que j'ai fait fructifier, c'est pour vous deux que j'ai travaillé... Dès demain, si vous le voulez, ma sœur, vous prendrez votre part...

— L'affection de ma sœur, votre amitié, mon frère, voilà tout ce que je désire, dit Léontine. Si vous ne me trouvez pas embarrassante...

— Oh! que dis-tu? s'écria Angèle.

— Eh bien! vous me garderez près de vous; je ne tiendrai pas beaucoup de place : un petit coin dans votre maison me suffira.

— Oh! oui, tu resteras avec nous, nous ne nous quitterons jamais, dit vivement Angèle. Tu auras ton appartement, la plus belle chambre sera la tienne; tu auras tes domestiques, ta voiture à tes ordres... n'est-ce pas, Henri?

— La volonté de votre sœur a toujours été la mienne, répondit M. Descharmes en s'adressant à Léontine.

— Non, non, répliqua-t-elle; soyez heureux, car vous le méritez, et jouissez de la fortune que vous devez à votre travail... Je vous le répète, je ne demande qu'un petit coin près de vous, une retraite profonde où je pourrai prier, pleurer et me souvenir!

— Mais je veux, au contraire, que tu oublies! s'écria Angèle en l'entourant de ses bras.

— C'est impossible, jamais!...

— Tu l'entends, Henri? s'écria Angèle en se levant; et tout à l'heure tu as eu pitié du marquis de Presle!

— Angèle, reprit Léontine, ce n'est point du crime de cet homme que je veux me souvenir; je l'ai laissé, cet effroyable souvenir du passé, dans la nuit d'où je viens de sortir... Mais il y a autre chose : je veux vous le dire, à vous, comme je l'ai dit à madame de Presle... J'ai mis au monde un enfant, un fils... cet enfant, on me l'a pris... Qu'est-il devenu?... Vous savez maintenant pourquoi je veux pleurer!

— Mon Dieu! mon Dieu! elle ne sait rien, murmura Angèle toute tremblante. Six heures vont sonner et pas de nouvelle encore!

Elle se mit à marcher avec agitation.

M. Descharmes, sous le coup de la surprise, regardait tristement Léontine.

— Que faire, mon Dieu! que faire? se disait Angèle. D'un mot, je pourrais changer sa douleur en une joie immense; mais il faudrait lui tout dire... Et si on le ramenait blessé!... mort!...

Elle se sentit frissonner.

— Angèle, tu n'écoutes pas ta sœur, tu ne l'interroges pas? dit M. Descharmes; qu'as-tu donc?

— Ah! une telle anxiété est épouvantable! s'écria-t-elle en s'élançant hors de la chambre.

Elle traversa son boudoir, un autre petit salon, et, dans la salle à manger, elle appela tous ses domestiques, chacun par son nom, d'une voix retentissante.

Trois ou quatre de ces derniers accoururent avec effarement.

— Qu'on prenne à l'instant deux voitures, ordonna-t-elle. L'un de vous ira chez M. Albert Ancelin et reviendra avec lui; un autre se rendra rue Saint-Dominique, à l'hôtel de Presle; si le comte est rentré, il faudra savoir de lui s'il n'est pas arrivé un accident grave à M. André Pigaud; dans le cas où M. Gustave ne serait pas à l'hôtel, il ne faudra interroger personne et revenir immédiatement. Vous, Jean, vous allez courir jusque chez M. André. Allez, mes amis, et revenez vite, sans perdre une minute.

Après l'exclamation de sa femme, suivie de sa brusque sortie, M. Descharmes était resté tout interdit. Mais, pour ne pas effrayer Léontine, il s'efforça de paraître calme et c'est en souriant qu'il lui dit :

— Angèle a oublié, sans doute, de donner un ordre important; je vais me charger de ce soin et lui dire de revenir près de vous; je vous laisse seule un instant.

Il sortit sur ces mots et s'empressa de rejoindre sa femme, qui achevait de donner ses ordres aux domestiques.

— Angèle, dit vivement M. Descharmes, tu viens de mettre l'inquiétude en moi, peut-être aussi as-tu effrayé ta sœur; que se passe-t-il donc? Réponds-moi!

Elle lui tendit la lettre d'Albert Ancelin en disant :

— Tiens, lis, Henri, lis et tu comprendras.

M. Descharmes n'avait pas achevé de lire, lorsque Jean, le domestique chargé d'aller au domicile d'André, rentra dans la salle à manger.

— Madame, dit-il, M. André et M. Ancelin viennent d'arriver ensemble; on les a fait entrer dans le salon.

Madame Descharmes ne put retenir un cri de joie.

— Henri, dit-elle, va recevoir M. Ancelin et notre neveu, notre fils... Moi, je vais préparer ma sœur au bonheur qui l'attend!

C'est en tenant Léontine dans ses bras, serrée contre son cœur, qu'Angèle lui raconta comment son mari avait trouvé, un matin, au commencement du mois d'octobre 1848, un jeune enfant abandonné sur la route entre Bois-le-Roi et Melun.

— Et cet enfant? interrogea avidement Léontine.

— Cet enfant est devenu un grand et beau jeune homme, que j'aimais beaucoup déjà, et que je vais aimer bien plus encore.

— Achève, Angèle, achève! dit Léontine d'une voix tremblante.

— Eh bien! oui, c'est lui, c'est ton fils...

La pauvre mère poussa un cri et se trouva debout. Mais, aussitôt, ses jambes plièrent sous le poids de son corps, ses yeux se fermèrent et elle tomba inanimée dans les bras de sa sœur.

— Au secours! au secours! cria de toutes ses forces madame Descharmes épouvantée.

XXXIX

LES BAISERS DE LA MÈRE LANGLOIS

Quand, au bout d'un quart d'heure de soins empressés et intelligents, Léontine Landais rouvrit les yeux, elle vit à ses côtés, debout, Angèle et M. Descharmes, et, à ses genoux, André qui couvrait ses mains de baisers et de larmes.

Elle le regarda un instant, puis elle leva les yeux vers sa sœur, et son regard l'interrogea.

Madame Descharmes répondit par un mouvement de tête.

Alors l'amour maternel illumina les yeux de Léontine, irradia son front.

Avec une expression impossible à rendre, elle prononça seulement ces deux mots :

— Mon fils!

Et ses lèvres se collèrent fiévreusement sur le front de son enfant.

— Ma mère! ma mère! murmurait la voix d'André; tout à l'heure on m'a fait connaître votre douloureuse histoire; oh! ma mère, comme je vais vous aimer!...

Angèle et son mari échangèrent un regard et se retirèrent discrètement, sans bruit.

Ah! leur joie était grande; ils ne l'avaient jamais rêvée aussi complète.

— Qu'est donc devenu M. Ancelin? demanda Angèle.

— Je l'ai prié d'aller chercher Pauline et sa fille, répondit M. Descharmes.

— Claire est donc retrouvée? s'écria-t-elle.

— Oui

— Ah! tous les bonheurs nous arrivent à la fois!

— Il ne nous reste plus qu'à assurer la tranquillité et l'avenir de ta sœur et de son fils Je veux que le bonheur d'André soit complet. Ce soir même, pour lui, je demanderai à Pauline Langlois la main de sa fille.

— Comme tu es bon, comme tu es grand, Henri!

— J'ai encore une intention, et si tu ne t'y opposes pas...

— Moi, je contrarierais un de tes désirs! Tu ne le crois point!

— Si ta sœur y consent...

— Eh bien, Henri?

— Nous adopterons André, nous lui donnerons un nom, il s'appellera André Descharmes.

— Ah! tiens, je t'adore! exclama Angèle en jetant ses bras autour du cou de son mari.

L'arrivée de la mère Langlois et de Claire, amenées par Albert Ancelin, fut suivie d'une nouvelle scène attendrissante, provoquée par la brassière et la petite chemise de l'enfant trouvé, que Léontine reconnut comme étant son ouvrage.

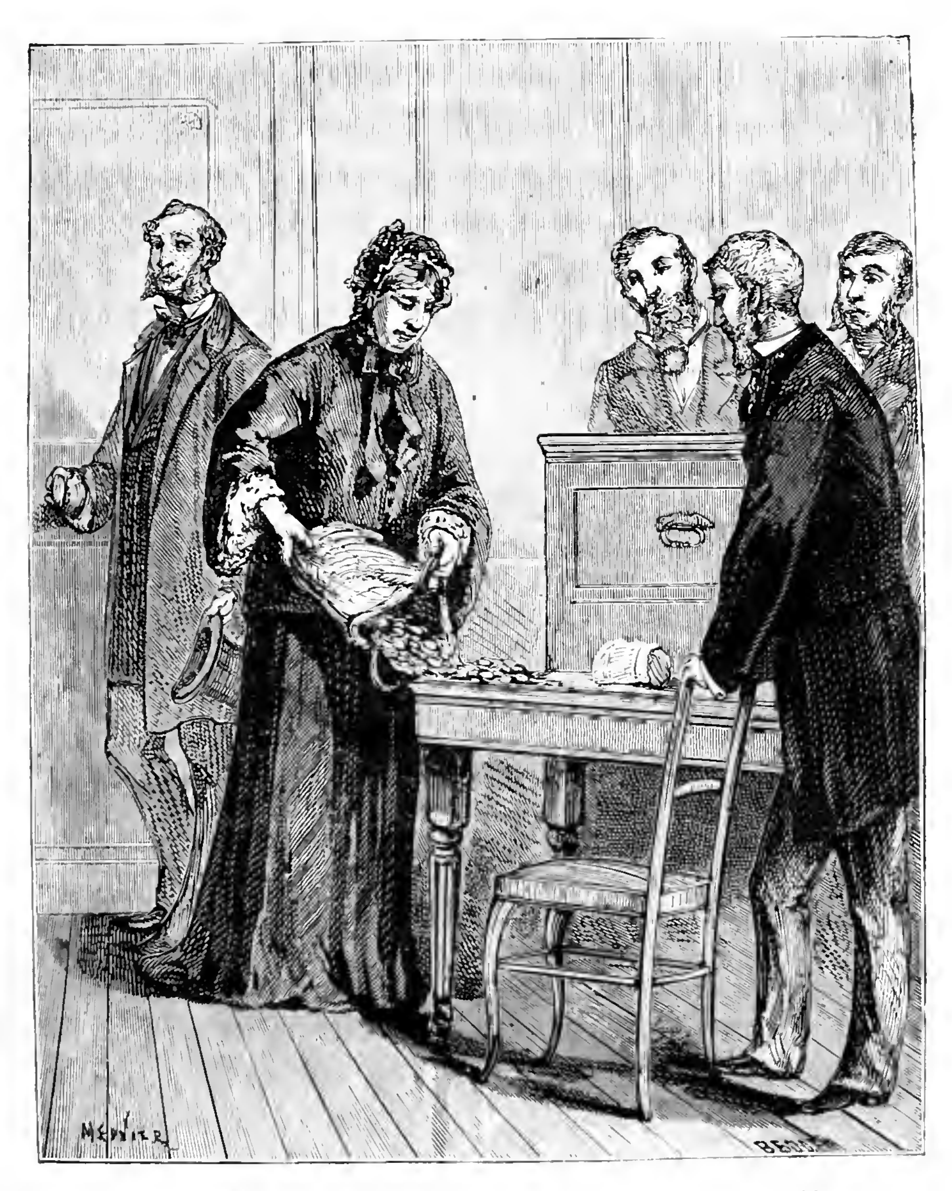
Un domestique y mit fin avec ces mots :

— Madame est servie.

On passa dans la salle à manger et l'on prit place à table.

Inutile de dire que la mère d'André fut l'objet des attentions, des prévenances et de la sollicitude de tout le monde. Elle mangea à peine, mais avec quelle tendresse elle regardait son fils, sa sœur et Claire!

Comme il l'avait annoncé à sa femme, M. Descharmes, au moment du des-



La mère Langlois vida sur la table le contenu de son cabas. (Page 446.)

sert, demanda à Pauline Langlois si elle voulait donner sa fille pour femme à André.

Pour le coup, la mère Langlois n'y tint plus ; sa joie fit explosion. Elle se leva de table, renversant sa chaise, et déclara qu'elle allait embrasser tout le monde, à commencer par M. Descharmes, ce qu'elle fit incontinent, avec la satisfaction, du reste, de voir toutes les joues se tendre pour recevoir ses gros baisers sonores.

Le repas terminé, elle prit à part M. Descharmes.

— J'ai quelque chose à vous raconter, lui dit-elle, et en même temps un conseil à vous demander.

— Eh bien ! ma chère Pauline, je suis tout à vous.

Elle suivit M. Descharmes dans son cabinet.

L'ingénieur la fit asseoir et s'assit à son tour, en lui disant :

— Je vous écoute.

La mère Langlois se recueillit un instant, puis elle prit la parole.

— Monsieur Henri, dit-elle, ce que je vais vous confier, je pourrais le dire devant tout le monde, à l'exception de ma fille ; il y a des choses que je veux lui faire oublier, et d'autres qu'elle doit ignorer toujours.

Alors elle raconta à M. Descharmes de quelle façon elle avait appris que M. Auguste habitait Paris; comment le misérable, croyant mettre ainsi obstacle à la guérison de Léontine Landais, avait enlevé Claire de la maison du docteur Morand sans se douter qu'elle fût sa fille; comment, enfin, grâce au concours du grand Bernard et de deux ouvriers du faubourg, elle avait retrouvé Claire dans la maison de Joinville-sur-Marne.

— J'ai cédé aux prières de ma fille, continua-t-elle, et j'ai laissé partir Blaireau, au lieu de le livrer immédiatement à la justice. Le misérable avait tout le temps de fuir et de se cacher. Ce matin, quand un commissaire de police escorté de nombreux agents se présenta chez lui pour l'arrêter, il y était encore... Dieu allait faire justice de ce monstre!... Le grand Bernard, que j'avais déjà revu ce matin, est encore accouru chez moi, vers trois heures, pour m'annoncer la fin tragique de Blaireau. Le journal *la Patrie* donne ce soir les principaux détails de l'événement de la rue du Roi-de-Sicile; demain on lira cela dans tous les autres journaux.

La mère Langlois raconta ensuite ce qui s'était passé entre elle et Gargasse, lequel, pendant que Blaireau était à Joinville, avait audacieusement dépouillé son ancien ami de tout ce qu'il possédait.

M. Descharmes ouvrait de grands yeux étonnés.

— L'or et les valeurs sont chez moi, dans mon armoire, poursuivit la mère Langlois. Je ne sais pas quelle somme tout cela représente, je n'aurais pas su en faire le compte; mais Blaireau a parlé de plus de trois millions... S'il avait cette fortune énorme dans son coffre-fort, c'est donc plus de trois millions que Gargasse m'a remis ce matin.

« Or, monsieur Henri, ces millions-là m'embarrassent beaucoup, et c'est à ce sujet que je réclame vos conseils.

— Nous allons voir ce qu'il y a de mieux à faire, dit M. Descharmes; mais n'avez-vous pas déjà une idée, Pauline?

— Vous pensez bien, monsieur Henri, que je n'ai pas été sans réfléchir longuement. J'ai eu d'abord l'intention de porter tout cela chez le commissaire de police et de lui dire : Faites-en ce que vous voudrez... Mais j'ai pensé qu'il me questionnerait et m'obligerait à raconter beaucoup de choses que je n'ai pas besoin de confier à tout le monde. Je ne tiens pas à devenir une curiosité et je

ne veux pas qu'il se fasse du bruit autour de ma fille... Ai-je tort, monsieur Henri?

— Non, non, je vous approuve.

— Et puis j'aurais bien été forcée de dire que Gargasse avait volé Blaireau. Le malheureux est à Paris, en rupture de ban; on l'eût arrêté, et au lieu de la protection et de la petite fortune que je lui ai promises, en pensant à vous, monsieur Henri, car moi je ne peux rien, il se serait vu de nouveau en cour d'assises, jugé et condamné aux galères!... Déjà il a honte de son passé : le repentir entrera dans son cœur, et vous ferez une belle action, monsieur Henri, en arrachant cet ancien criminel au gouffre du mal.

— Cet homme vous a révélé le secret de la naissance d'André, Pauline, nous lui devons beaucoup; je tiendrai la promesse que vous lui avez faite. Vous pourrez lui faire savoir que j'obtiendrai sa grâce et que je me charge de son avenir.

« Voyons, maintenant, ce que vous devez faire des millions de Blaireau. Évidemment, c'est de l'argent en partie mal acquis et qui devrait retourner à ceux à qui il a été volé; mais nous ne les connaissons pas, et je ne vous conseille point de vous mettre à leur recherche. Voulez-vous verser ces millions dans la caisse de l'État? En ce cas, tout en gardant l'anonyme, vous pouvez prendre pour mandataire un notaire ou toute autre personne honorable. L'État acceptera les trois millions comme il accepte souvent des sommes moins importantes sans se préoccuper de leur provenance.

— Monsieur Henri, j'avais une autre idée, mais c'est peut-être impossible.

— Dites toujours, Pauline; nous verrons.

— Je voudrais que cet argent pût venir en aide au plus grand nombre possible d'infortunes, et qu'il fût comme la réparation du mal que Blaireau a fait pendant toute sa vie.

— Ah! vous avez raison, Pauline, et c'est bien pensé! s'écria M. Descharmes.

— Ainsi, ce n'est pas impossible?

— Nullement. Demain votre désir sera satisfait. Je serai chez vous à huit heures du matin, vous m'attendrez. Nous compterons les valeurs afin de savoir exactement la somme qu'elles représentent.

— Et ensuite?

— Ensuite, Pauline, nous nous rendrons ensemble, avec les millions, bien entendu, chez un grand personnage que j'ai l'honneur de connaître, et c'est lui que vous chargerez de l'exécution de votre volonté.

Ils rentrèrent dans le salon.

— Nous vous attendions avec impatience, dit madame Descharmes, car nous avons tous besoin de repos.

— Je vous prie de m'excuser, répondit la mère Langlois; j'avais quelque chose à confier à M. Descharmes.

— Une affaire très-importante, appuya l'ingénieur.

— Oh! nous ne vous faisons pas de reproches, s'empressa de dire Angèle en souriant.

Puis se tournant vers la mère Langlois :

— Ma chère Pauline, reprit-elle, je vais vous demander de nous faire, à ma sœur et à moi, un grand, un très-grand plaisir.

— Mais je ne demande pas mieux; que faut-il que je fasse?

— Nous voudrions garder cette nuit votre charmante Claire; elle dormirait près de ma sœur, passerait avec elle toute la journée de demain, et, comme j'espère bien que nous vous aurons aussi une partie de la journée, nous vous rendrions mademoiselle Claire le soir.

La mère Langlois baissa la tête; elle ne savait que dire, mais elle avait bien envie de refuser.

— Ma chère Angèle, dit alors M. Descharmes, ta demande ne saurait contrarier Pauline, elle lui est même agréable, attendu que nous devons sortir ensemble dès le matin, et que, pour ne pas laisser mademoiselle Claire seule, nous aurions été obligés de vous l'amener ici.

Ces paroles produisirent l'effet espéré par M. Descharmes

Le visage de la mère Langlois s'épanouit.

— Je vous suis bien reconnaissante de ce que vous voulez garder ma fille, dit-elle à madame Descharmes; ah! si j'étais jalouse, ce ne serait pas de votre sœur!... Je veux que Claire se souvienne toujours de ceux qui l'ont aimée et des baisers qu'elle a reçus. Votre sœur, madame, qui l'a portée dans ses bras, qui a soutenu et dirigé ses premiers pas, qui a séché ses larmes d'enfant, votre sœur est aussi sa mère!

XL

CE QUE DEVIENNENT LES MILLIONS DE BLAIREAU

Neuf heures sonnaient à l'Hôtel de Ville. Une voiture s'arrêta sur le quai devant une des portes du monument détruit aujourd'hui, et qui était l'entrée particulière des appartements du préfet de la Seine.

M. Descharmes mit pied à terre et offrit sa main à la mère Langlois pour l'aider à descendre.

L'ingénieur portait sous son bras un paquet assez volumineux. La mère de Claire tenait son cabas, toujours plein jusqu'à l'anse, mais qui avait, cette fois, une pesanteur exagérée.

— C'est un peu lourd, dit M. Descharmes en souriant; voulez-vous me donner votre panier, Pauline?

— Oh! monsieur Henri, fit-elle, cela ferait rire vraiment, si on vous voyait porter le cabas de la mère Langlois!

Après avoir monté un escalier, ils se trouvèrent dans un large corridor qui précédait les appartements de la préfecture.

Un huissier vint à leur rencontre.

— Nous désirons voir M. le préfet, lui dit l'ingénieur en lui remettant sa carte, sur laquelle il avait ajouté d'avance le nom de Pauline Langlois.

L'huissier fit entrer les visiteurs dans une antichambre et disparut. Il revint au bout d'un instant, disant :

— M. le préfet vous attend.

Et il introduisit M. Descharmes et la mère Langlois dans le cabinet du haut fonctionnaire, qui travaillait avec son secrétaire et deux directeurs de l'administration municipale, lesquels connaissaient depuis longtemps M. Descharmes.

Ces messieurs s'étaient levés en même temps que le préfet, qui s'avança au-devant de l'ingénieur en lui tendant la main.

— Je remercie monsieur le préfet d'avoir bien voulu nous recevoir, dit M. Descharmes; du reste, l'affaire qui nous amène a une très-sérieuse importance.

En entendant ces paroles, le secrétaire et les deux fonctionnaires se disposèrent à se retirer.

— Ce que nous avons à vous dire, monsieur le préfet, ces messieurs peuvent l'entendre, reprit vivement M. Descharmes; et si vous le permettez...

— Restez, messieurs, dit le préfet.

Alors M. Descharmes posa sur la table, devant le préfet, son paquet, près duquel la mère Langlois plaça son cabas.

Une vive surprise se peignit sur le visage des témoins de cette scène.

— Dans ce panier, dit M. Descharmes d'une voix grave, il y a cinquante mille francs en or; ce paquet contient des valeurs mobilières, qui représentent, au cours d'hier, à la Bourse de Paris, la somme de trois millions deux cent quatre-vingt-dix mille francs.

Il y eut une quadruple exclamation.

Et les yeux des auditeurs interrogèrent curieusement M. Descharmes.

Il reprit :

— Cette somme énorme a été remise à cette brave et honnête femme, madame Pauline Langlois, pour en faire l'usage qu'il lui plairait, par une personne que je vous demande la permission de ne pas vous faire connaître. Mais ce que je ne veux point vous cacher, c'est que cette fortune sort d'une source ténébreuse où l'on trouverait le crime...

Les auditeurs stupéfaits étaient comme suspendus aux lèvres de M. Descharmes.

— L'homme qui a possédé cette fortune, continua-t-il, n'existe plus aujourd'hui; c'est devant Dieu, le juge suprême, qu'il a rendu compte de sa vie passée... Pour des raisons de premier ordre, nous tenons à ce que son nom soit oublié et reste enseveli dans l'ombre. Ses millions doivent servir à une réparation tardive des actes odieux et souvent criminels qui ont souillé son existence.

« Ces millions, messieurs, madame Langlois pouvait se les approprier, sans crainte qu'on vînt jamais les lui réclamer. Elle est venue me demander hier, en m'avouant qu'ils la gênaient beaucoup, de lui indiquer le moyen de s'en débarrasser. Aujourd'hui, monsieur le préfet, elle vous les apporte, avec l'espoir que vous voudrez bien être son mandataire en cette circonstance. »

Le préfet s'inclina en signe d'assentiment et adressa à la mère Langlois des félicitations qui la rendirent toute confuse.

— Il me reste à savoir, madame, quelles sont vos intentions, dit-il avec un sourire plein de bienveillance; veuillez nous faire savoir comment vous désirez que cette grosse somme soit employée.

La mère Langlois, rouge comme une pivoine, regarda M. Descharmes comme pour le consulter.

— Ma chère Pauline, lui dit-il, c'est à vous de parler maintenant; faites connaître à M. le préfet quelles sont vos intentions.

La mère Langlois tira son mouchoir de sa poche, toussa légèrement pour avoir la voix plus claire, — une coquetterie, — et se décida à parler.

— Voici ce que je voudrais, dit-elle ; je voudrais qu'il y eût un million pour l'hospice des Enfants-Assistés.

— Attendez, madame, dit le préfet en prenant une plume.

Et il écrivit sur une feuille de papier :

« Aux Enfants-Assistés, un million. »

Puis il fit signe à la mère Langlois de continuer.

— Je voudrais qu'on donnât, pour les autres hospices, cinq cent mille francs.

« Aux hôpitaux de Paris, cinq cent mille francs. »

— A l'Assistance publique, pour être partagés entre toutes les sociétés de secours mutuels de la ville, un million cinq cent mille francs.

— Il reste encore trois cent quarante mille francs dont vous ne déterminez pas l'emploi, fit observer le préfet.

— C'est vrai. Eh bien! je voudrais que cette somme fût versée au Trésor à titre de remboursement.

Le préfet écrivit encore :

« Au Trésor, remboursement, trois cent quarante mille francs. »

— Madame, dit-il en se levant, ce soir votre mandataire aura exécuté vos volontés.

Après avoir salué, M. Descharmes et la mère Langlois se dirigèrent vers la porte. Mais celle-ci se retourna vivement.

— Ah! je sentais bien que j'oubliais quelque chose, fit-elle; mon cabas!

Elle le vida sur la table et le passa à son bras.

Tout le monde se mit à rire. Mais ce n'était point se moquer de la mère Langlois, au contraire; c'était un témoignage de bienveillante sympathie et d'admiration.

En sortant de la préfecture, elle dit à M. Descharmes :

— Je n'ai pas pu fermer l'œil la nuit dernière; j'étais bien fatiguée, pourtant. Ah! comme je vais bien dormir maintenant!... Vous me croirez si vous voulez, monsieur Henri, mais je me sens déchargée d'un poids énorme.

— Dame! fit M. Descharmes en souriant, vous portiez tout à l'heure cinquante mille francs en or; c'est lourd... plus de trente livres!...

— Oh! ce n'est pas cela que j'ai voulu dire, vous le savez bien.

M. Descharmes lui prit la main.

— Enfin, Pauline, vous êtes satisfaite?

— Heureuse, monsieur Henri, heureuse comme il n'est pas possible de le dire!

— Maintenant, ma chère Pauline, vous allez rejoindre votre fille, qui doit vous attendre impatiemment. Moi, je vais me rendre chez le ministre de la justice pour lui parler en faveur de votre protégé Pierre Gargasse.

XLI

CONCLUSION

Après l'événement de la rue du Roi-de-Sicile, et sur les indications qu'avait pu donner l'Espagnol Antonio, l'individu qui portait le nom célèbre de Tamerlan, et l'autre complice de Blaireau dans la nuit de l'enlèvement de Claire, furent arrêtés.

On fit des recherches actives afin de découvrir les antécédents des prisonniers.

Tamerlan et son digne camarade étaient deux voleurs, repris de justice de la pire espèce, des rôdeurs de nuit, détroussant les passants à l'occasion, et opérant dans les maisons inhabitées de la banlieue de Paris.

Quant à la Solange, ancienne recéleuse et associée de Blaireau dans certaines affaires, elle avait fait à Paris, pendant des années, les métiers les plus suspects.

L'instruction de cette affaire, entourée encore de mystère, fut confiée à un des magistrats les plus éclairés du parquet de la Seine. Dès le début, il en vit toute l'importance et comprit combien sa mission allait devenir délicate et difficile.

Il sentit qu'il ne devait avancer qu'avec réserve et les plus grandes précautions dans le dédale des révélations qui lui étaient faites.

L'enlèvement de Claire, qui paraisssait être d'abord le fait capital, se trouvait n'être plus qu'un incident secondaire.

Il avait suivi la jeune fille de Montreuil à Joinville, puis ses investigations s'étaient dirigées d'un autre côté. Les réponses des prévenus mises en ordre et analysées ouvrirent à son esprit méditatif un vaste domaine à explorer. Avec une lucidité extraordinaire, il parvint à faire sortir de l'ombre et à établir quelques-uns des faits saillants de notre histoire.

Il voyait la folle des Sorbiers emmenée par des individus agissant pour le compte de Blaireau. Il la retrouvait séquestrée dans la maison de Sèvres où elle devait mourir misérablement sans l'intervention de la marquise de Presle, qui la retirait de son cachot pour la confier aux soins du docteur Morand. Il la voyait poursuivie de nouveau par Blaireau, qui enlevait Claire afin d'entraver la guérison espérée par le médecin. Or il lui était facile de comprendre le but poursuivi par Blaireau : la folle lui ayant échappé, il voulait empêcher sa guérison dans

la crainte des révélations qu'elle pouvait faire. De quelle infamie, de quel crime cette femme avait-elle été victime? Blaireau avait emporté son secret dans la tombe. Ce secret, quel était-il? Devait-il le chercher? Devait-il le découvrir? Cette pensée le rendit soucieux. Certes, comme représentant de la justice, comme mandataire de la loi, il avait le droit de fouiller partout, de toucher à toutes les plaies, aux choses les plus intimes de la famille. Savoir la vérité est le devoir de tout homme investi du pouvoir de juger les autres. Mais il y a certains voiles que le magistrat lui-même redoute de soulever. Le juge d'instruction sentait qu'à côté de Blaireau il y avait un autre coupable. Pistache, retrouvé au cours de l'instruction, venait de lui apprendre bien des choses, et il devinait le mobile qui avait fait agir la marquise de Presle. En effet, pourquoi, voulant sauver la folle, s'était-elle servie de Pistache au lieu de dénoncer les faits à la justice? D'un autre côté, après vingt ans de folie, Léontine Landais avait recouvré la raison et elle ne se plaignait pas. Pourquoi? Et cette Léontine Landais était la plus proche parente de M. Henri Descharmes, un homme recommandable entre tous! Ce n'est pas tout encore : voulant faire rechercher Pierre Gargasse, il avait appris que ce forçat libéré, placé sous la surveillance de la haute police, et qui avait rompu son ban, venait d'obtenir sa grâce pleine et entière. Tout cela le rendait hésitant et très-perplexe. Il crut devoir s'arrêter dans son instruction.

Toutefois il fit appeler dans son cabinet madame la marquise de Presle, M. Henri Descharmes et M. le docteur Morand.

Il sut la vérité qu'il voulait connaître; mais il comprit en même temps que la justice ne devait pas ouvrir les yeux sur des faits passés, que deux familles avaient intérêt à oublier et surtout à laisser ignorés.

Il termina son instruction en ne relevant que les faits relatifs à l'enlèvement de la lingère.

Les prévenus passèrent en cour d'assises.

L'Espagnol Antonin fut condamné aux travaux forcés à perpétuité ;

Tamerlan et son associé, tous les deux à quinze ans de la même peine ;

La Solange, à dix ans de réclusion.

L'Enfant du Faubourg s'appelait maintenant André Descharmes.

— Je ne suis plus seulement sa tante, avait dit Angèle à sa sœur après l'adoption, me voilà devenue sa mère!

Le mariage de Claire et d'André fut célébré un mois après, en grande pompe, à l'église Notre-Dame-de-Lorette, qui put à peine contenir la foule des invités, désireux de donner à Henri Descharmes et à sa femme une nouvelle preuve de sympathie et d'amitié.

La mère Langlois était rajeunie de vingt ans. Elle rayonnait.

En entrant dans l'église, elle trouva le moyen de tendre la main à trois ou quatre femmes de sa connaissance en leur disant :



Le visage du fou prenait subitement une expression farouche. (Page 391.)

— Hein? y en a-t-il, des équipages et des belles toilettes? J'espère que ça peut s'appeler une belle noce!

Un spectacle intéressant et touchant en même temps, c'était de voir à côté des plus grands personnages, au milieu de femmes élégantes et du meilleur monde, la députation des ouvriers du faubourg, composée de cinquante des leurs.

Parmi les invités, beaucoup de personnes savaient ce que ces braves gens avaient fait pour André.

On les regardait avec bienveillance, on leur souriait, on leur faisait fête en quelque sorte, on se les montrait en parlant d'eux avec admiration.

Entre la comtesse de Fourmies et son fils Edmond de Fourmies, on pouvait voir encore une paysanne portant le costume pittoresque du Morvan.

C'était madame Desreaux, la fermière des Sorbiers.

Léontine Landais lui avait écrit une lettre affectueuse, et elle était venue à Paris exprès pour embrasser son ancienne servante et assister au mariage.

André Descharmes avait pour témoins le grand Bernard et son ancien patron M. Dartigue.

Ceux de Claire Langlois étaient Albert Ancelin et M. le docteur Morand.

Huit jours auparavant, Claire avait reçu une caisse contenant des étoffes de soie et des dentelles d'un grand prix, avec plusieurs écrins renfermant des bijoux d'une beauté merveilleuse, d'un travail exquis.

C'était le cadeau de noces de madame la marquise de Presle et de mademoiselle Edmée.

La marquise et sa fille, vêtues de noir comme des femmes en deuil, et Gustave de Presle, assistaient à la cérémonie.

Après la messe, la marquise et ses enfants suivirent la foule des invités, qui se rendaient à la sacristie pour saluer les mariés.

Leur tour arriva.

Claire se jeta dans les bras de madame de Presle et ensuite embrassa Edmée.

Gustave, pâle, fortement ému, offrit sa main à André, qui lui tendit la sienne.

A quelques pas, n'osant regarder Edmée, Albert Ancelin baissait les yeux.

La marquise de Presle s'approcha de lui.

— Monsieur Albert Ancelin, lui dit-elle, après le malheur qui nous a frappés, mes enfants et moi, nous n'avons pas quitté Paris immédiatement, parce que nous tenions à assister au mariage de M. André Descharmes et de mademoiselle Claire Langlois. Mais nous partons demain pour mon château de Fleurdelle, dans l'Avignonnais. Nous y resterons longtemps. Quand nous aurons donné un an à notre douleur, monsieur Ancelin, je vous invite à venir passer quelques jours avec nous à Fleurdelle.

Le jeune homme tressaillit.

Au même instant, son regard rencontra celui d'Edmée qui, tremblante, s'appuyait au bras de son frère.

Une joie ineffable pénétra dans son cœur.

— Au revoir, monsieur Ancelin! ajouta madame de Presle en lui tendant la main.

— Madame la marquise, dit-il, dans un an, j'aurai l'honneur de me présenter au château de Fleurdelle.

— Nous vous attendrons, répondit-elle.

Et un doux sourire se posa sur ses lèvres.

Deux jours plus tard, André Descharmes et sa jeune femme, accompagnés de Léontine Landais et de la mère Langlois, prenaient le chemin de fer pour se rendre en Italie où ils allaient passer un mois

La promesse faite à Pierre Gargasse par la mère Langlois avait reçu son exécution.

L'ancien forçat avait épousé Marguerite Gillot, un matin, à la mairie du XI[e] arrondissement, en présence de ses quatre témoins seulement. Puis, avec quinze cents francs de rente, il était parti pour un petit village de la Normandie où M. Henri Descharmes lui avait acheté une maison avec un jardin entouré d'une haie vive; son rêve!

Depuis quelque temps, le docteur Morand avait un nouveau pensionnaire; aucune des personnes attachées à l'établissement ne savait son nom.

Ce fou avait son logement entièrement séparé de ceux des autres aliénés; il prenait ses repas seul et avait un domestique attaché à son service.

Le docteur paraissait avoir pour lui un intérêt particulier. Mais le célèbre aliéniste avait déclaré sa maladie incurable.

La folie de cet homme consistait, principalement, à pousser de grands éclats de rire.

Cette hilarité étrange durait quelquefois pendant plus d'une heure.

Quand le fou, épuisé, hors d'haleine, s'arrêtait enfin, son visage prenait subitement une expression farouche, tout son corps frissonnait, ses lèvres se contractaient, et ses yeux glauques, aux lueurs sombres, s'ouvraient démesurément comme si devant lui, tout à coup, se fût dressée quelque monstrueuse apparition.

Alors des sons rauques sortaient de sa gorge, ses cheveux se hérissaient sur sa tête, il agitait ses bras comme un homme en détresse ou saisi d'épouvante, et, le corps rejeté en arrière, il reculait en criant :

— Ah! la folle! la folle!

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIERE PARTIE

LES DEUX MARQUISES

DEUXIÈME PARTIE

LES EXPLOITS DE LA MÈRE LANGLOIS

Sceaux. — Typ. M. et P.-E. Charaire.

LES DEUX BERCEAUX

PAR

ÉMILE RICHEBOURG



F. ROY, éditeur, 185, rue Saint-Antoine, PARIS

LES DEUX BERCEAUX

PROLOGUE

I

Il y a quelque trente ans, il fallait plusieurs jours à pied et un temps relativement considérable avec les diligences pour franchir les extrêmes limites de cette zône que nous appelons la grande banlieue de Paris. Aujourd'hui, grâce aux lignes ferrées qui s'élancent de la grande ville et sillonnent la France tout entière, allant au nord, au sud, à l'est et à l'ouest, Lille, Amiens, Sens, Dijon, Reims, Châlons, Rouen, Le Havre ne sont plus qu'à quelques heures de Paris.

Toutes les distances sont rapprochées. On ne marche plus, on vole.

Voilà le progrès. Rien ne l'entrave, rien ne l'arrête.

Que de choses admirables l'homme a déjà acquises par la science! Il laisse aux éléments leur force, leur puissance; mais il les domine, leur dicte des lois et, soumis à son action, dociles à sa volonté, les éléments deviennent ses coopérateurs et ses principaux agents pour le développement merveilleux de son commerce et de son industrie.

La vapeur nous venge des inondations; l'air comprimé nous fait oublier les désastres causés par la tempête; la télégraphie électrique raille la foudre du ciel; la locomotive jette un défi aux canons, à tous les engins homicides.

Oui, le progrès marche, le progrès industriel, qui est aussi le progrès moral; il ne s'arrêtera pas, en dépit de ces trembleurs qui crient partout, affolés : « Où allons-nous? » et qui, comme Josué, voudraient ordonner à la terre de cesser de tourner.

Le progrès a dit : « Je donnerai au monde, aux peuples travailleurs, aux peuples frères la paix, la prospérité, la richesse. » Et il marche, et, confiante, l'humanité attend !

Dans le département de Seine-et-Marne, sur la ligne du chemin de fer de Paris à Strasbourg, — je ne veux pas me souvenir que Strasboug n'est plus une ville française, — se trouve la jolie petite ville de La Ferté-sous-Jouarre.

On aurait pu l'appeler aussi bien La Ferté-sur-Marne, car elle est gracieusement et même coquettement assise sur les deux rives de cette rivière aux eaux vertes si chère aux Parisiens et aux jolies Parisiennes, qui aiment à courir, les jours de fête, du côté de Nogent, de Joinville, d'Alfort, de Saint-Maur et de Charenton.

Au lecteur qui l'ignore, — et cela à titre de renseignement seulement — je puis dire encore que la Ferté-sous-Jouarre possède d'importantes carrières de pierres meulières. De nombreux ouvriers carriers et tailleurs de meules ont là du travail pendant toute l'année. Aussi La Ferté est-elle une ville heureuse, riche· Où les bras de l'ouvrier ne restent pas au repos, la prospérité règne toujours.

C'est par milliers qu'il faut compter les meules gérantes et courantes que La Ferté expédie chaque année, dans toute la France, pour les moulins hydrauliques, à vapeur et autres.

Autrefois, pour aller à pied de Paris à La Ferté-sous-Jouarre en une journée, il fallait être un marcheur extraordinaire; maintenant, emporté par la vapeur de l'eau qui bout dans le ventre de la locomotive, on franchit la distance en moins de deux heures.

Mais il y a encore quelque chose de plus rapide que le train express, que l'électricité courant sur le fil de fer du télégraphe : c'est la pensée. Instantanément, elle franchit des distances incalculables, traverse les mers, plonge dans l'infini.

Si le lecteur veut bien me suivre par la pensée, je ne l'emmènerai pas au-delà de l'Océan; nous nous arrêterons en route, à La Ferté-sous-Jouarre.

Nous traversons la ville en passant sur le pont jeté sur la Marne. Nous laissons à gauche le château et son parc, et nous nous engageons sur la route de Montmirail, une route magnifique. Deux rangées de platanes et de sycomores la bordent et l'ombragent. De chaque côté encore, des bosquets, des taillis, coupés à droite par des vignes et des champs admirablement cultivés, à gauche par des prairies. Et dans toute cette verdure pleine de fraîcheur, qui réjouit la vue, les oiseaux chantent pour charmer l'oreille.

Cette route côtoie presque constamment une jolie petite rivière sinueuse, bordée d'aulnes, de vieux saules et d'osiers, qu'on appelle le Morin et qui se jette dans la Marne. Elle passe aussi sur la Dhuys, cette autre rivière que le travail

de l'homme a couverte d'une voûte, et dont les eaux fraîches et limpides arrivent à Paris et se répandent par des milliers de fontaines dans Charonne, Belleville, Montmartre, les Batignolles.

Nous marchons depuis un quart d'heure après avoir quitté La Ferté. N'allons pas plus loin.

A notre droite se dresse un coteau assez élevé, presque une montagne. La pente est rapide. De distance en distance, sortant brusquement d'un fouillis de verdure, l'œil découvre, sur la crête, un toit rouge, la blanche façade d'une maison qui regarde la vallée du Morin. Il y a là un village, c'est Jouarre. Jouarre, sur le plateau de la montagne, domine La Ferté. La Ferté est bien sous Jouarre. Une route pour les voitures, et, pour les piétons plusieurs sentiers qui serpentent au flanc du coteau, conduisent au village de Jouarre.

A l'extrémité de Jouarre, du côté de Saint-Cyr, on voit, au milieu des champs, une petite maison assez solidement bâtie avec de la pierre meulière et de la brique. Une haie d'aubépine défend l'entrée de son jardinet où végètent quelques vieux arbres à fruits. L'habitation se compose de deux chambres carrées au rez-de-chaussée; au-dessus les combles pouvant servir de grenier.

Telle on voit aujourd'hui la maison, telle elle était il y a environ trente ans, à la fin de l'année 1847, époque où commence notre récit. Il est vrai que des réparations récentes l'ont rajeunie et lui donnent un air tout joyeux.

Nous sommes en novembre. Toutes les feuilles sont tombées des arbres. Plus de fleurs, plus de chants d'oiseaux, plus de bourdonnements d'insectes; les sentiers se sont transformés en ravines. Le vent souffle avec violence et il semble que la nature en deuil pousse des gémissements. C'est l'approche de l'hiver.

La nuit est venue, froide, sombre, profonde.

Un brouillard épais enveloppe la maisonnette isolée. On dirait un linceuil.

Cependant, perçant ce rideau de brume, l'œil d'un passant aurait pu voir une fenêtre éclairée par la lumière blafarde d'une lampe et la flamme du foyer.

Devant le feu clair, qui pétillait dans la cheminée, une jeune femme était assise. Dans son giron, doucement couchés sur ses bras, elle tenait deux jeunes enfants blonds et roses, deux adorables bébés, aux lèvres merveilles, potelés, robustes, jouffus comme des chérubins ou des amours.

Seule, ne craignant pas d'être surprise par une visite importune, la jeune femme avait ouvert son vêtement et mis sa gorge à nu. Et les deux amours, l'un à droite, l'autre à gauche, avaient pris ses seins.

Spectacle ravissant et touchant à la fois! Quel délicieux tableau pour un peintre!... Mère de l'un, nourrice de l'autre, la jeune femme allaitait ses deux enfants. Elle faisait son devoir.

En présence de la grandeur de la maternité, le railleur et le sceptique s'inclinent!

Au cœur de tous les hommes, Dieu a mis le respect pour la mère!

Pendant que les deux enfants, les yeux à demi-fermés, leurs petites mains unies, faisant frétiller leurs jambes nues, prenaient avidement leur nourriture, en laissant échapper par instants de petits cris de plaisir, la jeune femme songeait.

A quoi?

Nous allons le dire.

Elle pensait au passé, elle pensait à l'avenir; à sa vie brisée, à son bonheur détruit; à la chose inconnue qui, placée devant son berceau, attendait son enfant.

Elle avait à peine vingt-cinq ans et elle était belle. Mais, déjà, frappée par le malheur, désolée, meurtrie, elle n'espérait plus avoir des jours de joie.

Son regard était triste, mais plein de douceur; son visage portait l'empreinte d'une douleur profonde; dans le pli de ses lèvres, il y avait quelque chose d'amer.

Oui, cette jeune femme avait déjà souffert, beaucoup souffert. Mais sa douleur était contenue, et, forte contre l'adversité, elle paraissait résignée. Elle avait un enfant, un fils!... Faisant abnégation de tout, elle s'oubliait complétement pour ne penser qu'à l'avenir de ce cher petit être.

Pâle, la tête inclinée, elle regardait tour à tour les deux enfants. Pour l'un, son regard était plein de sollicitude; mais quand il s'arrêtait sur l'autre, quelle tendresse! Comme l'amour maternel rayonnait!

Elle rêvait toujours!

Tout à coup, de grosses larmes s'échappèrent de ses yeux, inondèrent son visage, et elle éclata en sanglots.

II

Les enfants ne tétaient plus; leurs lèvres étaient closes, leurs yeux tout-à-fait fermés, ils venaient de s'endormir,

La jeune mère prit successivement les quatre petits pieds dans sa main.

— Ils sont chauds comme des cailles, murmura-t-elle.

Puis, regardant encore les deux jolies têtes blondes avec une tendresse infinie :

— Comme ils sont beaux ! fit-elle. Ils n'ont pas encore la pensée, ils sont heureux et ne demandent qu'à vivre. Quelle sera leur destinée ? Ah ! puissent-ils ne jamais connaître le malheur !

Elle appuya les deux têtes sur son épaule gauche et elle se leva, les tenant d'un seul bras, serrés contre son cœur. Elle prit la lampe et passa dans la seconde pièce, qui avait pour tout mobilier un lit, deux berceaux, une vieille armoire en noyer et deux chaises.

Elle posa doucement les deux enfants sur son lit, et, vivement, elle prépara les deux berceaux.

Cela fait, elle prit des langes de toile bien blancs, chauffés légèrement derrière la plaque de fonte de la cheminée, et l'un après l'autre, elle emmaillota les enfants. Elle les coucha ensuite chacun dans son berceau.

Les deux bébés, à peine secoués d'ailleurs, ne s'étaient pas réveillés.

Elle les contempla un instant comme en extase ; puis, après leur avoir mis un baiser sur le front, elle sortit de la chambre lentement, sans bruit, posant avec précaution ses pieds sur le parquet. Elle tira la porte derrière elle, mais elle la laissa entr'ouverte, afin d'entendre un cri, un soupir, ou seulement un mouvement que pourrait faire l'un des enfants.

Elle plaça la lampe sur une petite table, reprit sa place près du feu, déroula quelques pièces de linge et se mit à l'ouvrage : des reprises à faire aux petites chemises, aux brassières et aux langes des enfants.

Comme nous l'avons dit, la nuit était venue, noire et sombre. Le vent, une sorte de vent de tempête, hurlait autour de la maison en se cognant avec rage aux angles des murs, il faisait trembler et sonner les vitres des fenêtres ; puis, furieux de se voir un instant arrêté dans sa marche rapide, il bondissait pardessus l'obstacle et allait faire entendre plus loin, dans la campagne tourmentée, ses sifflements sinistres.

Pendant ce temps, les doigts agiles de la jeune mère poussaient et tiraient l'aiguille.

Elle se nommait Louise, elle était née à Jouarre, et la maison où elle demeurait était la sienne.

Elle n'avait que quatre ans lorsqu'elle eut le malheur de perdre son père, Claude Verdier, un brave et honnête ouvrier, un des bons parmi les tailleurs de meules, dont on se souvient encore à La Ferté.

Claude Verdier n'avait pas encore eu le temps de faire de grosses économies, ce qui doit être le but de tout honnête ouvrier qui aime sa femme et qui pense à l'avenir, au bonheur de ses enfants. Hélas ! pour sa femme, pour sa fille, Claude Verdier était mort trop tôt.

La veuve pleura son mari, qui était bon et affectueux pour elle, et qu'elle aimait tendrement.

Mais elle se dit qu'elle avait un enfant à élever et qu'elle ne devait pas être au-dessous de sa tâche. Alors elle reprit courage. Elle travailla pour ceux-ci, pour ceux-là, à la maison, aux champs, partout où il y avait une journée à gagner, et, le mieux qu'elle put, elle parvint à élever sa fille.

Quand elle mourut, elle avait su conserver à Louise sa petite maison et son modeste mobilier, sans laisser un sou de dettes.

Louise était tout-à-fait orpheline. Elle n'avait pas encore dix-sept ans. Qu'allait-elle devenir? On s'intéressa à elle. Une dame de La Ferté, qui avait des relations d'amitié à Paris, lui trouva une place de domestique dans une maison sûre, chez un médecin.

Louise Verdier fit un paquet de son linge et de ses effets d'habillement, ferma la porte de sa petite maison, dont elle confia la clef à une voisine qui avait été l'amie de sa mère, et se mit en route pour Paris, où elle était attendue.

Le docteur Gervais, aujourd'hui un de nos plus grauds médecins, jouissait déjà à cette époque d'une certaine réputation comme praticien. Il avait commencé à exercer la médecine fort modestement avec une toute petite clientèle. Mais, travailleur infatigable, médecin par vocation et plein de dévouement pour ses malades, il ne tarda pas à se faire remarquer. Son savoir et quelques cures heureuses appelèrent bientôt l'attention sur lui et le mirent en lumière. Sa clientèle devint considérable, et, à peine âgé de trente ans, on pouvait déjà dire de lui : « Il marche à grands pas vers la célébrité et la fortune. »

Le docteur Gervais était marié et avait deux enfants. Ceux-ci furent confiés aux soins de Louise Verdier, qui les prit tout de suite en affection et veilla sur eux avec la plus vive sollicitude.

Le docteur et sa femme n'eurent qu'à se louer de leur jeune servante, et ils le lui témoignèrent en la considérant comme un membre de la famille.

Dans cette maison, Louise eut constamment de bons exemples sous les yeux, et les excellents conseils, dont elle sut profiter d'ailleurs, ne lui manquèrent point.

Quand les enfants du docteur furent assez grands pour être mis en pension, madame Gervais, qui s'était sincèrement attachée à Louise, l'éleva au rang de femme de chambre.

Un jour, la jeune fille fut demandée en mariage par un jeune homme, plus âgé qu'elle de quelques années, qu'elle avait rencontré plusieurs fois chez des personnes de Jouarre établies à Paris.

Ce jeune homme était assez bien de figure; de plus il avait un excellent état,



Ployé en deux, les mains appuyées sur ses genoux, il regardait sa femme. (Page 18.)

celui de tourneur en bronze. Il venait, disait-il, de faire un petit héritage de quelques milliers de francs. Il ajoutait :

— Avec cela et les huit francs que je peux facilement gagner par jour, il m'est permis de rendre une femme heureuse.

Louise Verdier se laissa séduire par les belles paroles de l'amoureux et éblouir par le mirage d'une félicité parfaite. Mal conseillée, d'un côté par ses

amis de Jouarre, et de l'autre par son cœur, qui n'était pas resté insensible aux sollicitations de l'amour, elle consentit à se marier.

Malheureusement, comme cela arrive trop souvent à Paris, où chacun peut cacher sa vie, même à ses voisins, Louise ne put rien savoir de l'existence du tourneur. Du reste elle négligea de faire prendre des informations, ce qui est toujours prudent en pareille circonstance. Elle avait confiance en lui, elle crut tout ce qu'il lui dit; elle l'aimait!... Ce n'est pas sans intention que les anciens représentaient l'Amour avec un bandeau sur les yeux. Et puis, en le voyant affectueux, empressé près d'elle, plein d'attentions charmantes, pouvait-elle supposer qu'il la trompât?

Un peu contre le gré du docteur et de madame Gervais, qui avaient le pressentiment de l'avenir, Louise Verdier se maria. Elle devint madame Ricard. Elle avait vingt-trois ans.

Pendant les premiers mois, tout alla assez bien dans le jeune ménage.

Ricard avait loué et gentiment meublé un petit appartement rue Saint-Laurent, à Belleville; mais ce qu'il avait laissé ignorer à sa jeune femme, c'est que le mobilier n'était pas à lui. Il ne l'avait pas même acheté à crédit; il avait trouvé plus simple et plus commode de se le faire prêter.

Ricard travaillait, si l'on peut appeler travailler prendre trois jours de repos sur six. Cela ne l'empêchait pas, le samedi, d'écorner fortement sa moitié de semaine. Il apportait au logis juste l'argent qu'il fallait pour ne pas mourir de faim.

Heureusement, il restait à Louise une partie de ses épargnes; elle y toucha, et, petit à petit, elles disparurent.

La bonne harmonie entre les deux époux dura jusque-là. La lune de miel était à son dernier quartier après quatre mois de mariage.

Ricard montra alors ce qu'il était réellement : un paresseux, un coureur, un ivrogne, enfin un homme sans cœur.

Marié à une femme jeune, jolie, intelligente et bonne, il la dédaigna, la délaissa pour reprendre sa déplorable vie de garçon. Il se remit à fréquenter les bals de barrières, et il passait des jours et des nuits à boire et à jouer dans des bouges infects en compagnie d'autres mauvais sujets et de filles impudiques. Il dépensait ainsi le peu qu'il gagnait, laissant sa femme dans un dénûment complet.

Louise savait coudre, elle travailla. Mais on sait ce que produit généralement le travail d'une femme. Et encore, quand il lui sentait un peu d'argent, son indigne mari le lui volait.

Du reste, Ricard n'avait jamais été scrupuleux sur les moyens de se procurer de l'argent.

Louise aimait toujours son mari. Cependant, à la fin, après avoir usé d'une longue patience, elle se plaignit et lui fit des reproches. C'était son droit. Il ne l'entendit pas ainsi. Aux observations, aux prières, aux larmes de la jeune femme, Ricard répondit par de la brutalité. Il la frappa. Puis, presque chaque jour, le mari rentrant ivre au logis, il y eut de nouvelles scènes de violence.

La pauvre Louise pleura toutes ses larmes.

La vie en commun était devenue impossible.

Un soir, après avoir été battue et traînée par les cheveux, craignant pour elle et pour l'enfant qu'elle portait dans son sein, la jeune femme s'enfuit du domicile conjugal.

III

Louise, bien décidée à ne plus retourner avec son mari, et voulant se soustraire à ses recherches, s'était réfugiée et se cachait dans une chambre d'hôtel de la rue Pagevin.

Elle avait écrit à madame Gervais qui s'était empressée de venir la voir.

La malheureuse était très-découragée et aussi fort inquiète, car elle ne voyait pas sans effroi le jour où elle deviendrait mère.

— Seule, malade et sans ressources, que vais-je devenir? se demandait-elle avec épouvante. Et lui, le pauvre petit être que je vais mettre au monde, que deviendra-t-il? Comment ferai-je pour l'élever?

La femme du docteur lui parla avec bonté, parvint à la rassurer et à lui rendre un peu de courage.

— Vous ne manquerez de rien, lui dit-elle, et je viendrai vous voir souvent. Ainsi ne vous effrayez pas, n'ayez pas peur de l'avenir.

En la quittant, madame Gervais lui laissa une première somme d'argent.

Son malheur était grand, mais elle n'était pas abandonnée de tous.

Madame Gervais tint la promesse qu'elle lui avait faite; elle lui fit de fréquentes visites et elle ne manqua de rien.

Louise donna le jour à un petit garçon, qui fut inscrit sur les registres de l'état-civil sous les noms et prénoms de Ricard, Louis-Ernest.

Elle ne voulait plus penser à son mari, qui l'avait odieusement outragée de toutes les manières ; elle reporta sur son enfant toute sa tendresse, tout son amour.

Un jour, un mois environ après la naissance de son enfant, le docteur Gervais vint la trouver.

— Ma chère Louise, lui dit-il, la position dans laquelle vous êtes me préoccupe beaucoup. D'après ce que m'a raconté ma femme, vous ne pouvez compter en aucune façon sur votre mari, et je vous connais assez pour être sûr que vous supporteriez toutes les misères avant de songer à retourner près de lui. Après vous avoir trompée, il vous a maltraitée et froissée dans vos sentiments les plus nobles ; il y a des femmes, et vous êtes de celles-là, Louise, qui ne pardonnent, jamais cela. On peut aujourd'hui vous considérer comme une veuve et votre enfant comme un orphelin. Tout cela est triste. Avez-vous déjà refléchi sérieusement à votre cruelle situation ?

Elle répondit d'un ton douloureux :

— Oui, monsieur, et je ne sais pas, vraiment, ce que je dois faire. Je ne veux rien, je ne peux rien demander à mon mari... D'ailleurs, pourrait-il venir à mon aide, que je n'accepterais rien de lui. Ce qu'il me faut pour mon enfant doit venir du travail et non d'une source inconnue. Cependant je veux l'élever et je veux vivre pour lui. Grâce à vous, monsieur, grâce aux bontés que madame Gervais a eues pour moi, j'ai pu passer des jours moins sombres ; mais, je le sens, je ne dois pas abuser de l'intérêt qu'on me témoigne, je ne puis vous être à charge plus longtemps.

— Ma chère Louise, répliqua le docteur avec émotion, ce que ma femme a fait pour vous est peu de chose ; elle vous devait cela, et elle vous doit plus encore en reconnaissance des services que vous nous avez rendus. Nous avons pour vous une amitié sincère, Louise, et quoi qu'il arrive, nous ne vous abandonnerons jamais. Toutefois, vous avez raison : vous ne pouvez pas rester dans cette situation, il faut que vous preniez un parti.

— Lequel ?

— Je suis ici pour en causer avec vous. Louise, voulez-vous que je vous donne un conseil ?

— Dites, monsieur, dites ; donnez-moi des ordres, je vous obéirai comme j'obéirais à mon père.

— Vous n'avez pas vendu votre petite maison de Jouarre ?

— Dans le courant de l'année dernière, mon mari le voulait ; mais alors elle était louée ; j'ai refusé. Et j'ai cette consolation aujourd'hui d'avoir conservé le modeste héritage de ma pauvre mère.

— Maintenant, votre maison est-elle libre ?

— Oui. Les personnes qui y demeuraient ont quitté Jouarre il y a un mois.

— Eh bien! Louise, voici le conseil que je vous donne : il faut retourner à Jouarre, dans votre maison.

— Elle baissa tristement la tête.

— C'est là seulement, continua le docteur, que vous retrouverez le calme, la tranquilité, l'apaisement.

— Là-bas, comme ici, murmura-t-elle, il faut vivre : comment ferai-je ? Je ne vois pas...

— Attendez, interrompit le docteur, je ne vous ai pas tout dit encore.

Elle l'interrogea avidement du regard.

— Ma chère Louise, reprit M. Gervais, j'ai une proposition à vous faire. Écoutez-moi : je suis chargé de trouver une nourrice pour un enfant, un petit garçon, qui n'a encore que quelques jours d'existence ; j'ai pensé à vous, et si vous le voulez, vous serez la nourrice de cet enfant. Au lieu d'un, vous en aurez deux, avec cet avantage, Louise, que l'argent que vous recevrez pour les mois de nourrice de l'un vous aidera à élever l'autre. Dites-moi si cela vous est agréable, si vous acceptez.

— Oh! oui, monsieur, j'accepte, j'accepte... Et je vous promets de soigner et d'aimer cet enfant comme le mien.

— Je suis sans inquiétude sous ce rapport; aussi, chargé d'une mission fort délicate et toute de confiance, n'ai-je pas hésité à venir à vous. Donc, c'est entendu, vous serez la nourrice de cet enfant.

— Où et quand dois-je aller le chercher ?

— Vous n'avez pas à vous déranger. Demain matin je vous l'apporterai moi-même. D'ici là, faites vos préparatifs de départ. Si rien ne vous retient à Paris, dès demain vous pourrez partir pour Jouarre.

— Rien ne me retient ici, monsieur Gervais, je partirai demain. Verrai-je les parents de l'enfant ?

— Non. Vous ne devez pas les connaître, quant à présent. Le petit garçon se nomme Léon : c'est le seul nom qu'il doive porter pendant un certain temps. Je n'ai pas à vous cacher que le berceau de cet enfant est enveloppé d'un mystère et que, pour des raisons de famille qu'il ne m'est pas permis de vous faire connaître, il doit être momentanément éloigné de sa mère. Pendant combien de temps vous le laissera-t-on? Je l'ignore. Mais qu'on vous le reprenne un peu plus tôt, un peu plus tard, vous serez récompensée des soins que vous lui aurez donnés. Malgré le voile sous lequel on le cache, de grandes espérances reposent déjà sur la tête de cet enfant. Un avenir brillant lui est destiné.

Le docteur se retira.

Profitant du sommeil de son enfant, Louise fit immédiatement ses préparatifs de départ.

Le lendemain, vers neuf heures, le docteur Gervais revint, comme il l'avait annoncé, apportant l'enfant.

La jeune femme le prit dans ses bras.

— Oh ! comme il est beau ! s'écria-t-elle avec attendrissement.

Puis, le couchant à côté de son fils :

— Monsieur Gervais, reprit-elle, regardez-les, les deux petits anges ; on dirait qu'ils sont frères, tellement ils se ressemblent. N'est-ce pas qu'ils sont bien beaux tous les deux ?

— Ravissants, répondit le docteur en souriant.

— Comme mon cœur bat ! reprit-elle ; je suis tout émue ; vous pouvez me croire, monsieur Gervais, je l'aime déjà, ce cher petit, presque autant que le mien.

Elle se pencha sur le berceau et couvrit de baisers le front et les joues des deux enfants.

A ce moment, la langue du petit Léon, frappant le palais, fit entendre un bruit très-significatif.

— Oh ! le mignon chéri, dit-elle, il me demande à boire. Monsieur Gervais, me permettez-vous ?

— Certainement, Louise, certainement.

Elle donna aussitôt satisfaction à l'enfant.

Le docteur avait posé sur la table un paquet assez volumineux.

— Vous trouverez là, dit-il à la jeune femme, une layette complète ; pendant plus d'un an vous n'aurez rien à acheter pour l'enfant. Êtes-vous toujours décidée à partir aujourd'hui ?

— Ce soir, les enfants et moi nous serons à Jouarre, répondit-elle.

— Je vais, alors, vous faire mes adieux.

— Vous remercierez bien pour moi madame Gervais ; dites-lui que je me souviendrai toujours de ses bienfaits.

— Elle ne vous oubliera pas non plus, Louise. Dans n'importe quelle circonstance, si vous avez besoin d'elle, de moi, vous nous trouverez. D'ailleurs, je vous demande de m'écrire quelquefois, pour nous donner de vos nouvelles et de celles des enfants.

— Je le ferai, je vous le promets.

Le docteur tira de son portefeuille dix billets de cents francs qu'il mit dans la main de Louise.

— Voilà pour la première année, lui dit-il.

— Oh! c'est beaucoup, c'est trop! fit-elle.

— C'est la somme qu'on m'a remise pour la nourrice, dit le docteur. On paie largement parce que l'on désire que les soins ne manquent pas à l'enfant.

Il resta encore un instant avec la jeune femme; puis, après lui avoir souhaité de retrouver à Jouarre la tranquilité et un peu de bonheur, il partit en lui disant :

— Au revoir!

Quelques heures plus tard, Louise quitta Paris sans regret. Le soir elle arrivait à Jouarre et reprenait possession de sa petite maison.

IV

Ce jour de novembre où nous avons introduit le lecteur dans la maison de Louise Verdier, il y avait onze mois qu'elle était revenue à Jouarre.

Les souhaits que le bon docteur Gervais avait fait pour elle ne s'étaient pas complétement réalisés. Louise avait trouvé dans sa solitude une tranquillité relative, mais non l'oubli. Elle n'avait pu chasser de son cœur le souvenir de son mari, du père de son enfant.

On dit que le cœur de la femme est plein de mystères insondables; c'est vrai. Louise n'osait pas se l'avouer à elle-même; mais qui sait? malgré ce que son mari lui avait fait endurer, malgré son abominable conduite, malgré tout, peut-être l'aimait-elle toujours.

Elle n'avait plus entendu parler de lui, et, sans bien s'en expliquer la cause, elle s'inquiétait. Où était-il? A Paris, sans doute. Que faisait-il? Elle l'ignorait; mais, hélas! elle ne le devinait que trop. Elle ne se faisait jamais cette dernière question sans qu'un frison courût dans tous ses membres.

— Après tout, se disait-elle alors voulant échapper à l'obsession de ses sombres pensées, que m'importe, puisque nous ne devons jamais nous revoir, puisque tout est fini entre nous!

Pour réconforter son âme et son cœur, elle prenait son enfant, le serrait contre son sein palpitant et le dévorait de baisers.

— Il est ma seule joie, mon dernier espoir, disait-elle; tout, tout pour lui!.....

Dix heures venaient de sonner. Après avoir couché les deux enfants, la jeune femme s'était mise à travailler. Le foyer ne jetait plus de flammes, mais il était encore plein d'un brasier ardent.

Au dehors, la fureur du vent semblait redoubler de violence. Son souffle terrible tordait les arbres du jardin, dont on entendait craquer les branches. La maison tremblait jusque dans ses fondations.

— Quelle horrible nuit! murmura la jeune femme. Heureusement les enfants ne se réveillent pas.

Au bout d'un instant elle reprit :

— Il est déjà tard; pourtant je voudrais achever ce travail avant de me coucher.

Et l'aiguille, docile aux doigts qui la tenaient, allait, allait toujours.

Tout à coup, Louise dressa la tête brusquement. Son regard se dirigea vers la porte, et l'oreille tendue, elle écouta.

— Je ne me suis pas trompée, murmura-t-elle; ce n'est pas le vent, j'ai bien entendu marcher; il y a là quelqu'un. Les gens de Jouarre sont couchés depuis longtemps. Mon Dieu! qui donc peut venir à une heure pareille? Si c'était un méchant homme, un malfaiteur! Imprudente! j'ai oublié de fermer la porte à clef.

Elle se leva. Elle était pâle, toute tremblante.

Elle marcha précipitamment vers la porte. Mais elle n'eut pas le temps d'aller jusque-là.

La porte s'ouvrit toute grande, et le vent s'engouffra dans la maison, poussant devant lui un homme qui chancelait sur ses jambes.

La jeune femme poussa un cri et, épouvantée, recula jusqu'au fond de la chambre.

L'homme referma la porte. Puis il avança de quelques pas et s'arrêta, un sourire narquois sur les lèvres, ses yeux glauques fixés sur la jeune femme, qui restait maintenant immobile, comme pétrifiée.

Louise avait reconnu cet audacieux visiteur. C'était son mari!

Comment Ricard avait-il appris que sa femme était retournée à Jouarre? Nous ne saurions le dire. Peut-être, après l'avoir longtemps cherchée vainement dans Paris, l'avait-il instinctivement deviné.

Le malheureux était dans un état d'ivresse presque complet. Il avait bu, sans doute, pendant une partie de la journée, dans un cabaret de la Ferté, afin de se donner le courage et la hardiesse de se présenter devant sa femme.

Comme la plupart des misérables, Ricard, en plus de ses vices, avait la lâcheté.



— Mon bon monsieur, répondit la paysanne, je peux très-bien vous dire où demeure Louise. (Page 29.)

Ses habits fripés étaient souillés de boue; sous sa casquette de velours noir, mise de travers, la visière sur le cou, ses cheveux mal peignés débordaient tout autour de la tête et couvraient son front jusque sur les yeux. Il avait le visage enluminé, rouge comme du feu, et, aux coins de la bouche, sur les lèvres, de la salive en écume.

Il était repoussant à voir.

Ployé en deux, les mains appuyées sur ses genoux, il regardait sa femme. Cependant, malgré l'ivresse, ses yeux avaient un éclat singulier.

Louise, frisonnante, frappée de stupeur, restait toujours à la même place, immobile, muette.

Soudain, l'ivrogne fit entendre un rire sec, ironique, qui eut la puissance de tirer la jeune femme de sa torpeur.

— Oh ! oh ! oh ! fit-elle.

Ricard se redressa lentement.

— Ah çà ! dit-il d'une voix avinée, on ne fait donc pas une risette à son mari chéri ?

Louise ne put se défendre d'un mouvement de répulsion.

— De la froideur, du dédain, reprit Ricard en faisant aller sa tête de gauche à droite ; je m'attendais à une réception plus aimable. Hein ! faites-donc plus de vingt lieues sur vos jambes pour venir voir votre chère petite femme... Ainsi, voilà ma récompense. Eh bien ! vrai, ça n'est pas encourageant du tout.

Il fit deux pas vers elle les bras croisés sur la poitrine, la couvrant de son regard étincelant :

— Louise, dit-il, tu m'as quitté, tu as mal fait : une bonne femme ne doit jamais se séparer de son mari. Oh ! je sais bien que j'ai eu des torts envers toi ; je bois parfois un petit coup de trop, et quand on me taquine, ça m'agace, ça m'échauffe la tête, alors je me laisse aller et je... je tape. Mais après je n'y pense plus. D'ailleurs, entre mari et femme, il faut bien se passer quelque chose. Oui, tu as eu tort de t'en aller ; vois-tu, je me serais corrigé ; au lieu de ça, depuis que je ne t'ai plus, rien n'a marché. Le patron m'a flanqué à la porte ; mais ça m'est égal, j'en trouverai dix autres. Je sais travailler, je m'en vante, il n'y en a guère pour me damer le pion.

— Il sait travailler, murmura la jeune femme, mais il n'aime pas le travail !

— Louise, continua-t-il, il y a plus d'un an que je ne t'ai vue ; sais-tu que tu es toujours jolie, très-jolie ! Tiens, il faut que je t'embrasse ; c'est ce que je devais faire tout en arrivant.

Il s'avança les bras ouverts.

Elle le repoussa avec une sorte de dégoût et se rejeta en arrière.

Une lueur fauve passa dans son regard.

— Voyons, dit-il d'une voix creuse, est-ce que je ne suis pas ton mari ?

— Malheureusement, répondit-elle d'une voix oppressée. Ah ! maudit soit le

jour où je vous ai rencontré la première fois! Oui, j'ai le malheur d'être votre femme, mais vous devriez comprendre que nous sommes à jamais séparés, que tout est fini entre nous.

— Tu dis que je devrais comprendre, Louise, mais je ne comprends pas. Tu es ma femme, je t'aime et je t'embrasse, c'est mon droit.

D'un bond il s'élança sur elle et la saisit par le bras.

— Laissez-moi, laissez-moi! s'écria-t-elle effrayée.

Et elle le repoussa encore.

— Louise, prends garde, prends garde! prononça-t-il les dents serrées.

— Oh! répliqua-t-elle en haussant dédaigneusement les épaules, je sais de quoi vous êtes capable. Autrefois, pour vous répondre, je n'avais que des larmes; mais aujourd'hui je ne me laisserais pas frapper sans me défendre.

— Louise, reprit Ricard d'un ton radouci, si tu voulais oublier le passé, nous pourrions encore être heureux.

— C'est pour trouver l'oubli que je suis revenue à Jouarre. Mais que me voulez-vous? Pourquoi êtes-vous venu ici?

— Pourquoi je suis venu, Louise? Pour te voir et pour t'emmener.

— M'emmener?

— Oui, à Paris.

— Avec vous, jamais! jamais! s'écria-t-elle avec force.

— Et si je te dis : Je le veux... Si je t'ordonne de me suivre?

— Je vous répondrai encore et toujours : Jamais! jamais! Ah! votre hardiesse est grande, et vous avez de moi un étrange opinion, si vous avez pu croire un instant que je consentirais à me remettre au cou la lourde chaîne dont je me suis un jour débarrassée par un acte réfléchi de ma volonté. Quoi! vous avez fait à pied la route de Paris à Jouarre avec la pensée de ressaisir votre victime!... Vous trouvez donc que la malheureuse n'a pas assez souffert et assez versé de larmes près de vous? Je suis venue ici pour y trouver le repos, — je ne dis pas le bonheur, il n'y en a plus pour moi, — et vous m'y poursuivez!... Tenez, vous êtes sans pitié comme vous êtes sans honte! Vous ne voyez pas ce que sont les autres et moins encore ce que vous êtes. Si vous vous connaissiez mieux, vous auriez moins d'audace. Faire souffrir et pleurer une femme, qu'est-ce que cela pour un homme comme vous? Rien : un jeu, une manière de tuer le temps! Est-ce que je vous demande quelque chose, moi? Ne venez donc pas troubler la paix que je trouve dans ma solitude, dans mon isolement... Et ne conservez pas cette illusion, qu'après m'avoir humiliée, cruellement outragée, torturée, qu'après avoir meurtri mon âme, et abreuvé mon cœur de toutes les amertumes, je serai assez

faible, assez lâche, et aurai assez peu de dignité pour me remettre sous votre dépendance et redevenir votre esclave, votre victime!

— Tout ça, c'est des mots, des bêtises! fit l'ivrogne en ricanant.

Et les points sur les hanches, un mauvais sourire sur les lèvres, il se mit à se dandiner.

V

La jeune femme, indignée de l'audace de son mari, avait parlé haut et avec énergie; mais seule, ne pouvant compter sur le secours de personne à cette heure de la nuit, elle n'était nullement rassurée.

Après un moment de silence, Ricard reprit :

— Il paraît, Louise, que tu ne te souviens plus des paroles du maire quand il nous a mariés. Il a dit : « La femme doit obéissance à son mari; elle doit le suivre partout où il lui plaît de résider. » C'est dans le code, c'est la loi.

— La loi, la loi, répliqua-t-elle d'un ton amer, je trouve bien singulier que vous osiez l'invoquer!

— Hé! hé! je ne dédaigne pas les droits qu'elle me donne!

— Vous n'en avez plus aucun sur moi, plus aucun, vous m'entendez?

— Tu te trompes, Louise; nous avons été séparés parce qu'il t'a plu de t'en aller sans ma permission, mais les hommes de justice n'ont point ratifié cela. Sois tranquille, je connais tous mes droits.

— Ah! s'écria-t-elle, ne me faites pas me repentir d'avoir eu pitié de vous et de ne pas m'être plainte à la justice dont vous parlez! Je le pouvais, pourtant, et bien des gens m'en donnaient le conseil. Je ne l'ai pas fait; j'ai eu peur du scandale. Il fallait, le rouge de la honte au front, révéler à d'autres mes douleurs, accuser le père de mon enfant! Je n'ai pas eu ce triste courage. La loi, que vous invoquiez tout à l'heure, était alors pour moi; elle le serait encore aujourd'hui, car elle a été faite surtout pour protéger et défendre les faibles.

— Eh bien! fit-il railleur, nous verrons si elle te défendra.

— Ah! cette discussion me fait mal, dit-elle d'un ton douloureux; laissez-moi retirez-vous.

— Hein! tu me chasses, tu chasses ton mari?

— Je vous prie de me laisser; je souffre, j'ai besoin de repos.

— C'est fâcheux, dit-il en s'asseyant tranquillement, mais je ne suis pas venu ici pour m'en aller si vite.

La jeune femme jeta autour d'elle un regard plein d'effroi.

— Mais, encore une fois, qu'est-ce que vous me voulez? exclama-t-elle.

Il se mit à rire.

Puis il répondit :

— Je croyais te l'avoir dit. Tu m'as quitté, je te retrouve, je te reprends. Voilà!

Avec le bout de ses doigts, il se mit à tambouriner sur la table.

Louise ne put se contenir davantage.

— Mais il n'y a donc plus rien d'honnête en vous, vous êtes donc absolument un misérable! lui dit-elle d'une voix frémissante. Ainsi, ce n'est pas assez de vous avoir dit que tout est fini entre nous, que je ne consentirai jamais à redevenir votre victime!... Eh bien! à cela j'ajouterai que je vous méprise, que je vous hais, et que ce n'est plus seulement comme autrefois de la terreur, mais encore du dégoût que vous m'inspirez!...

Ricard se dressa d'un seul mouvement.

Il était devenu blême. Ses traits se contractèrent horriblement, et son regard prit une expression terrible.

— Malgré toi tu me suivras! hurla-t-il avec une fureur concentrée.

Elle se redressa en face de lui magnifique de fierté, d'indignation, de colère.

— Toujours en vertu de ce que dit la loi, n'est-ce pas? répliqua-t-elle avec animation, Mais elle ne dit pas cela seulement, la loi; elle dit aussi que le mari doit assistance, secours et protection à sa femme, et qu'il est obligé de lui fournir tout ce qui est nécessaire pour les besoins de la vie. M'avez-vous donné cela? Non. Quand je me suis mariée, je ne connaissais que le beau côté de la vie. Restée naïve, j'étais pleine de confiance. J'ai cru en vos paroles, et vous me mentiez, vous me trompiez... Paresseux et débauché, vous n'avez su ni me protéger, ni fournir à mes besoins. J'ai passé un hiver rigoureux, à peine vêtue, sans lumière et sans feu dans la chambre, pendant que vous alliez je ne sais où, boire et vous enivrer, pour venir ensuite me maltraiter. Seule, désolée, je pleurais mes illusions disparues, mon bonheur perdu... Je manquais de tout, et souvent je me suis passé de manger parce que je n'avais pas deux sous pour m'acheter seulement du pain!... Et c'est là la belle et heureuse existence que vous voudriez me faire encore! Je la connais, je n'en veux plus. Oh! ce n'est pas la misère qui m'épouvante, c'est vous... Vous invoquez la loi. Demandez-lui donc, d'abord, de rendre votre âme plus fière et de vous donner le courage de gagner honnêtement votre vie!

« Je vous le répète encore, nous sommes séparés pour toujours; ne pensez plus à moi, c'est ce que vous avez de mieux à faire, car, je vous le dis, plutôt que de retourner avec vous, je préférerais me plonger un couteau dans la poitrine! »

Après ces paroles, elle le tint un instant écrasé sous le poids de son regard plein de mépris.

Cependant quelque chose comme un grognement rauque sortit de la gorge de Ricard.

Il avait baissé la tête ; un tremblement convulsif le secouait. Peut-être n'était-ce qu'un effet de l'ivresse et de la fatigue.

A ce moment, un des enfants jeta un cri.

La jeune femme tressaillit, et elle écouta, prête à s'élancer dans l'autre chambre.

Au cri de l'enfant, la tête de Ricard s'était redressée. Ses yeux étincelaient, et les mouvements de son visage flétri par la débauche exprimaient quelque chose d'indéfinissable qui ressemblait à de la joie.

Quelle émotion subite venait de s'emparer de lui?

Sentait-il se réveiller dans son cœur le sentiment de la paternité?

Non. Son émotion avait une autre cause.

Une pensée monstrueuse, aussi lâche que féroce, venait de passer dans son cerveau.

Et pendant qu'un pli cruel se formait sur sa lèvre supérieure, il regardait sournoisement et méchamment sa femme.

Elle devina qu'il méditait quelque chose de terrible.

Bien qu'elle n'eût encore que l'appréhension d'un danger inconnu, il lui sembla que son sang se figeait dans ses veines.

Toutefois, voulant faire bonne contenance, elle défia son mari du regard.

Deux éclairs se croisèrent.

— Ainsi, dit Ricard d'une voix sourde, c'est ton dernier mot, tu ne veux plus revenir avec moi?

Elle garda un silence dédaigneux.

— Eh bien! soit, reprit-il, reste ici... Seulement, moi, je ne m'en irai pas seul.

Il s'élança vers la chambre des enfants.

Mais la jeune femme avait compris son intention. Poussant un cri éclatant folle d'épouvante, elle s'était précipitée vers la porte.

Ricard la trouva devant lui, l'œil enflammé, la poitrine haletante, défendant l'entrée de la chambre.

Il s'arrêta, non qu'il eût l'intention de reculer, mais comme on s'arrête toujours en présence d'un obstacle qu'on se dispose à franchir.

— Laisse-moi passer, dit-il d'une voix creuse.

— Tu n'entreras pas dans cette chambre

— Ah! ah! ah! fit-il avec un rire bestial, je n'entrerai pas?... nous allons bien voir. Encore une fois, laisse-moi passer!

— Lâche, infâme, cria-t-elle, tu veux me prendre mon enfant! Mais je suis là pour le défendre; avant d'arriver jusqu'à lui, tu m'auras assassinée!

— L'enfant m'appartient autant qu'à toi, et, ne serait-ce que pour te faire souffrir, pour me venger de toi, je le veux, je l'aurai!

— Eh bien! monstre, tue-moi, tue-moi!

Il haussa les épaules.

Puis, se jetant sur sa femme, il la saisit à la gorge et la repoussa brutalement. Mais elle revint aussitôt sur lui, menaçante, furieuse. La lionne qui défend ses lionceaux n'est pas plus terrible.

Alors, entre le mari et la femme, une lutte effroyable, horrible, s'engagea.

A tout prix, la malheureuse voulait l'empêcher de pénétrer dans la chambre. C'est plus que sa vie qu'elle défendait. Elle employait toute son énergie, tout son courage; elle réunissait toute ses forces. Pendue après lui, accrochée à ses vêtements, elle cherchait à l'entraîner loin de la porte. Appelant à son secours, elle jetait des cris désespérés; mais en vain, nul ne pouvait l'entendre.

Ils s'agitaient, se mouvaient, bondissaient, se tordaient comme deux athlètes dans l'arène ou deux énormes reptiles se livrent bataille.

Pour lui faire lâcher prise, le misérable, devenu furieux, fou, un voile de sang devant les yeux, la frappait dans le dos, dans la poitrine, sur la tête, en poussant des rugissements de bête fauve.

A chaque coup qu'elle recevait, elle répondait par ces mots :

— Le lâche! le lâche!

A la fin, elle sentit qu'elle n'avait plus de force, que ses bras s'engourdissaient. Le sang battait violemment ses tempes, ses oreilles bourdonnaient, sa vue s'obscurcissait, et elle voyait passer comme des zigzags de feu. La respiration lui manqua tout à coup; ses bras se détendirent, elle poussa un gémissement sourd et s'affaissa lourdement sur le carreau, où elle resta étendue sans mouvement.

Ricard eut un cri de triomphe.

En voyant sa femme à ses pieds, ne donnant plus signe de vie, il ne vint même pas à la pensée du misérable qu'il pouvait l'avoir tuée.

Pouvant maintenant mettre à exécution son projet abominable, il s'élança dans la chambre des enfants.

VI

Quand la jeune femme revint à elle, vingt minutes à peine s'étaient écoulées. Elle se souleva lentement et promena autour d'elle son regard étonné.

A l'intérieur de la maison régnait un morne silence. Le feu s'était complétement éteint. La mèche fumeuse usait ce qui restait d'huile dans la lampe, et sa flamme agonisante projetait sur les objets une lumière pâle, indécise.

Soudain, la jeune femme ressaisit sa pensée. Le souvenir de la scène terrible lui revint.

Elle poussa un cri effroyable et, les yeux hagards, les traits bouleversés, le cœur étreint par une angoisse horrible, elle bondit sur ses jambes.

La porte de la chambre était ouverte toute grande. Placée en face de la porte, la lampe jetait une lumière suffisante dans la chambre.

La jeune femme s'y précipita comme une folle et courut au berceau de son enfant.

Il était là, le cher petit, sa jolie tête posée sur l'oreiller blanc. Il avait les yeux grands ouverts, et à la vue de sa mère il se mit à sourire. Et comme il avait les bras libres, il les lui tendit en agitant joyeusement ses petites mains rosées.

La jeune mère se pencha sur le berceau, et pendant un instant elle dévora l'enfant de baisers délirants.

Après avoir eu si peur, le saisissement, la joie, le bonheur l'étouffaient.

En proie à une émotion violente, elle tomba sur ses genoux, joignit les mains, et, le visage tourné vers le ciel, elle se prit à sangloter.

— Ah ! il n'est donc pas aussi méchant que je le croyais ! s'écria-t-elle au bout d'un instant. Si bas qu'il soit tombé, il lui reste encore quelque chose de bon dans l'âme. Il voulait me prendre mon enfant ; devant ce crime sans nom il a reculé. Il a réfléchi, il n'a pas osé... il a compris qu'en faisant cela il me tuait, il a eu pitié de moi... Merci, mon Dieu ! c'est vous qui l'avez arrêté. Ah ! je lui pardonne tout le mal qu'il m'a fait !

Son agitation nerveuse calmée, elle se releva. Debout devant le berceau, elle contempla avec ivresse l'enfant qui venait de se rendormir.

— Et l'autre? murmura-t-elle ; je l'oublie, ce n'est pas bien !

Elle courut au second berceau.

Aussitôt sa figure changea d'expression, ses traits se décomposèrent, et ses yeux démesurément ouverts restèrent fixes.



— Monsieur, dit-il en s'adressant à l'aveugle, vous êtes sans doute monsieur Blanchard? (Page 37.)

L'enfant avait disparu.

Ricard n'avait pas vu, sans doute, les deux berceaux en entrant dans la chambre. Il s'était jeté sur l'enfant confié à sa femme, l'avait roulé dans sa petite couverture, puis, comme un voleur ou un loup qui sort d'une bergerie, il s'était sauvé, croyant emporter son enfant.

La pauvre femme, ne s'en rapportant point au témoignage de ses yeux,

croyant à une hallucination, plongeait ses mains fiévreuses dans le berceau ; elle fouillait la paillasse sans avoir vraisemblablement conscience de ce qu'elle faisait.

Hélas ! le berceau était bien vide.

Le silence qu'elle gardait était lugubre.

Elle passa ses mains sur son front à plusieurs reprises comme pour provoquer l'éclosion d'une idée. Elle n'avait plus de pensée ; il semblait que sa raison allait l'abandonner. Elle était écrasée, anéantie.

Cependant, après quelques minutes de prostration, des sons rauques, coupés par des tressaillements, sortirent de sa gorge serrée. Elle ne doutait plus ; elle voyait l'immensité du malheur qui venait de la frapper.

— Ah ! le misérable, le maudit ! exclama-t-elle.

Elle bondit hors de la chambre, traversa l'autre pièce, ouvrit violemment la porte de sortie et s'élança hors de la maison.

Qu'espérait-elle ? Elle n'en savait rien. Elle ne raisonnait plus.

Depuis un instant, la tempête s'était apaisée, la pluie tombait à verse, et la nuit était plus noire encore.

Elle fit en courant le tour de la maison et du jardin, ses pieds s'enfonçant dans la terre détrempée et risquant à chaque instant de faire une chute. Puis elle s'arrêta et prêta l'oreille comme pour entendre un bruit lointain. Mais, sauf le bruit que faisait la pluie en tombant sur le toit de la maison et autour d'elle sur le sol, la nuit était partout silencieuse. Son regard chercha vainement à percer l'obscurité qui l'entourait ; elle ne voyait à dix pas devant elle que des nuages sombres sans forme et le tronc noir des arbres.

Elle rentra chez elle dans un état pitoyable, mouillée, ayant de la boue jusqu'aux genoux. Ses cheveux dénoués, ruisselants d'eau, se plaquaient sur son dos. Son visage avait une pâleur de cadavre, ses yeux un éclat fiévreux. Tous ses membres frissonnaient.

— C'est fini, murmura-t-elle d'un ton lugubre ; perdu... il est perdu !

Elle se tordait désespérément les bras.

— Mais quel sera donc un jour le châtiment de ce monstre ? s'écria-t-elle avec fureur.

Elle passa dans la chambre à coucher. Là, à bout de forces, elle se laissa tomber sur le parquet. Alors elle fut prise d'horribles convulsions ; des spasmes violents soulevaient sa poitrine, brisaient ses membres. Elle se roulait, s'allongeait, se repliait sur elle-même en poussant d'affreux gémissements. Elle s'arrachait les cheveux, s'égratignait le visage, meurtrissait son corps. C'était épouvantable.

Et cela dura plus d'une heure.

Enfin elle se calma. Mais ce fut pour sentir son malheur d'une autre façon, non moins cruelle. Après les souffrances physiques, la douleur, les tortures morales. Rien ne saurait donner l'idée de son désespoir.

Assise sur une chaise, pressant son front dans ses mains frémissantes, le corps glacé dans son vêtement qui séchait sur sa peau, elle faisait entendre des sanglots déchirants, elle versait des ruisseaux de larmes.

Peu à peu le trouble, le désordre de son esprit cessa ; elle retrouva en partie ses facultés intellectuelles ; elle commença à ressaisir sa pensée et à rassembler ses idées. Elle examina la situation et se mit à réfléchir profondément.

— Que vais-je faire ? que vais-je faire ? se demandait-elle.

Elle cherchait et ne trouvait pas.

Il lui vint cependant cette pensée que son devoir était d'écrire immédiatement au docteur Gervais pour le prévenir de ce qui s'était passé. C'était une bonne pensée, la meilleure idée qu'elle pût trouver. Pourtant elle la repoussa. Quelle crainte la retenait? Certes, si on l'eût interrogée à ce sujet, elle n'aurait probablement su quoi répondre.

Aussitôt le jour venu, elle pouvait aller chez le maire de Jouarre ou même encore trouver les autorités de La Ferté pour faire sa déclaration. En se mettant immédiatement à la recherche du ravisseur de l'enfant, peut-être aurait-on pu l'atteindre avant qu'il ait eu le temps de rentrer à Paris, en supposant qu'il se fût dirigé de ce côté. Elle repoussa encore cette idée. Elle ne sut jamais bien à quel sentiment elle obéissait alors.

Son mari était un odieux gredin : il aurait été étrange qu'elle l'eût pris en pitié et qu'elle eût reculé devant une dénonciation qui lançait les gendarmes à sa poursuite et le livrait aux mains de la justice.

Quoi qu'il en soit, qu'elle eût peur de ceci ou de cela, elle renonça à prendre une résolution immédiate.

C'était une faute, elle ne le comprit pas.

— Attendons, se dit-elle, je réfléchirai encore. Il croit que c'est son fils, mais ce n'est pas lui qui peut l'élever ; il en aura bientôt assez ; l'enfant l'embarrassera ; il se repentira de ce qu'il a fait et il me le rapportera.

D'ailleurs, personne maintenant ne s'occupe du pauvre innocent, ne s'intéresse à lui ; c'est comme s'il n'avait ni père ni mère. C'est tout à fait un abandonné. Depuis que je l'ai je n'ai plus entendu parler de ses parents inconnus, le docteur Gervais lui-même paraît l'avoir oublié. Il est si occupé, il a tant à faire, le docteur! Pauvre petit, il n'a personne au monde, il est à peu près certain qu'on ne le réclamera jamais!

Le jour vint. Il la surprit à la même place, réfléchissant toujours.

Elle tremblait de froid. Elle alluma un grand feu. Au bout d'un quart d'heure, quand elle se fut à peu près réchauffée, elle prépara la bouillie à donner à son enfant à son réveil, puis elle se mit à vaquer aux occupations du ménage. Elle avait les yeux rouges, la tête lourde, le visage fatigué, et elle était toujours bien désolée.

Cherchant à s'illusionner, elle se disait à chaque instant

— Il ne pourra pas le garder, il me le rapportera.

La pluie était tombée jusqu'au matin, puis le temps s'éleva ; les gros nuages noirs ayant disparu, le soleil s'était montré. La journée promettait d'être belle.

Dans la matinée, deux ou trois femmes de Jouarre vinrent faire une visite à Louise. Elle ne les fit point entrer dans la seconde chambre, et elle garda le silence sur l'événement de la nuit.

VII

Il pouvait être quatre heures de l'après-midi. Le temps s'était maintenu au beau, il faisait encore grand jour.

Une berline de voyage, traînée par deux beaux chevaux normands, et qui semblait venir de La Ferté, entra bruyamment dans Jouarre.

Arrivée au centre du village, un jeune homme mit la tête à la portière et cria au cocher :

— Arrêtez !

Obéissant à l'ordre qu'il venait de recevoir, le cocher roidit les guides, et les chevaux s'arrêtèrent presque subitement.

La portière de la voiture s'ouvrit, et le jeune homme, dont nous venons de parler, sauta lestement à terre.

Il pouvait avoir vingt-sept ou vingt-huit ans; il était grand, il avait la physionomie noble et expressive, le regard clair et brillant, avec quelque chose de doux et de bienveillant qui se retrouvait dans le sourire au coin des lèvres. Il avait en plus dans ses manières et la façon dont il portait sa tête, un grand air de distinction.

Deux femmes l'accompagnaient.

La première, à peine âgée de vingt ans, était d'une beauté remarquable ; elle paraissait agitée et très-impatiente. Cependant son gracieux visage était

calme et sa bouche souriante. Elle portait une robe de soie noire et sur ses épaules un cachemire de l'Inde. Le chapeau de velours noir, orné de rubans, de valenciennes et d'un bouquet de roses blanches, dont elle était coiffée, n'empêchait pas de voir ses magnifiques cheveux châtain-clair et laissait à découvert son front haut et large sur lequel ne se montrait pas un pli.

L'autre femme était une femme de chambre.

Le jeune homme s'approcha d'une paysanne qui se tenait debout sur le seuil de sa porte, regardant curieusement la voiture, les chevaux et les voyageurs.

En voyant le bel étranger venir à elle, la brave femme rougit jusqu'aux oreilles.

— Madame, lui dit le jeune homme en la saluant, c'est la première fois que que je viens à Jouarre, j'ai besoin d'un renseignement que vous pouvez me donner, sans doute. Voulez-vous être assez obligeante pour m'indiquer la demeure d'une jeune femme de Jouarre qui se nomme Louise Verdier?

Louise n'avait pas cru devoir porter à Jouarre le nom de son mari, et le voyageur devait ignorer qu'elle en eût un autre que celui de Louise Verdier.

— Mon bon monsieur, répondit la paysanne, je peux très-bien vous dire où demeure Louise. Vous n'avez qu'à suivre la route tout droit jusqu'aux dernières maisons. Plus loin, à votre gauche, vous verrez sa maison. Impossible de vous tromper, la maison de Louise est toute seule sur le chemin que vous prendrez. Seulement, votre voiture ne pourra pas aller jusque-là à cause des buissons.

— Nous la laisserons sur la route. Je vous remercie, madame.

Puis, s'adressant au cocher :

— Vous allez continuer, en allant au pas, jusqu'aux dernières maisons. Je vais suivre à pied.

— C'est sûr, se disait la paysanne, le monsieur et la belle dame viennent voir le nourrisson de la Louise.

Les chevaux s'étaient remis en marche. Dociles au mors, ils allaient au pas. Après avoir dépassé les dernières maisons, le cocher fit arrêter la voiture à l'entrée d'un chemin étroit entre deux haies. Au bord de ce chemin, à cinquante pas environ, on voyait une habitation isolée.

Le jeune homme aida les deux femmes à mettre pied à terre, puis ayant offert son bras à la plus jeune, ils se dirigèrent tous trois rapidement vers la maison.

Devant la porte, la jeune femme s'arrêta.

— Avant d'entrer, dit-elle d'une voix oppressée, j'ai besoin de me remettre, de respirer un peu... Je suis si émue ! Mon cœur bat à se rompre.

Elle aspira l'air à pleins poumons.

Son émotion était grande, en effet, car tous ses membres tremblaient et elle se soutenait à peine.

— C'est la joie, c'est le bonheur, reprit-elle en baissant la voix et en regardant son compagnon avec tendresse. Songe donc, Édouard, c'est à peine si je l'ai vu et eu le temps de l'embrasser !

— Et moi, dit le jeune homme, je vais le voir pour la première fois. Chère Mathilde, je ne suis pas moins ému que toi; mais il faut savoir nous contenir. Te sens-tu maintenant assez forte?...

— Oui, entrons...

Le jeune homme frappa à la porte.

— Entrez! répondit à l'intérieur la voix de Louise.

Le jeune homme ouvrit la porte. La jeune femme et lui entrèrent en même temps, suivis de la femme de chambre.

Louise était assise tenant son entant sur ses genoux. A la vue de ces deux personnes inconnues qui, à en juger par leur air distingué, devaient occuper un rang élevé dans la société, elle se leva précipitamment.

— Ne vous dérangez pas; restez assise, lui dit le jeune homme avec bonté.

La jeune femme s'était approchée lentement; les yeux fixés sur l'enfant elle le dévorait du regard.

Le jeune homme reprit.

— Il y a aujourd'hui onze mois et quelques jours que le docteur Gervais vous a confié un tout jeune enfant, un petit garçon à qui on a donné le nom de Léon.

Louise se troubla, et, de pâle, devint livide.

— Je suis le père de cet enfant, continua le jeune homme, et voilà sa mère. Nous venons le chercher.

— Vous... vous venez... le chercher, balbutia Louise éperdue.

La jeune femme était près d'elle, courbée, presque à genoux.

— C'est lui, n'est-ce pas? dit-elle avec une sorte d'exaltation; c'est mon enfant, mon fils!... Il me semble que je le reconnais.

La malheureuse Louise perdit complétement la tête.

— Votre fils, votre fils... oui, c'est lui, c'est lui, fit-elle ne trouvant que cela à répondre.

Mais elle n'eut pas plutôt prononcé ces paroles, fait ce mensonge, qu'elle s'en repentit. Elle pouvait encore en détruire l'effet en avouant la vérité; elle

n'osa pas. Il semblait que quelque monstre hideux, menaçant, dressé devant elle, l'épouvantât.

La jeune femme poussa un cri de joie, enleva l'enfant des bras de Louise et se redressa le front rayonnant.

La malheureuse Louise, emportée par le sentiment maternel, s'élança pour reprendre son fils à l'étrangère.

Le jeune homme qui ne pouvait deviner ce qui se passait en elle, l'arrêta.

— Laissez-la embrasser son enfant, lui dit-il d'une voix douce ; elle a été forcée de se séparer de lui dès le lendemain de sa naissance ; après ce qu'elle a souffert, ce bonheur lui est bien dû.

Louise le regarda avec effarement ; il lui sembla que mille pointes d'acier pénétraient en même temps dans son cœur. Elle laissa échapper un gémissement, baissa la tête et fit trois pas en arrière.

L'autre mère, les yeux étincelants, ne cessait d'embrasser l'enfant que pour le contempler. Elle était émerveillée, ravie. Elle ne pouvait se lasser de l'admirer.

— Édouard, dit-elle avec enthousiasme, regarde comme il est beau, notre fils ! Viens, viens l'embrasser à ton tour.

— Oui, il est beau, fort et bien portant, répondit le jeune homme en mettant deux baisers sur le front de l'enfant.

Puis, se tournant vers Louise, il dit :

— Nous vous serons reconnaissants des soins que vous lui avez donnés.

La pauvre femme revint près de lui et, joignant les mains :

— Oh ! vous me le laisserez, dit-elle d'une voix suppliante, vous ne me le prendrez pas !

— Je le voudrais, mais c'est impossible ; nous sommes forcés de vous le retirer.

— Mais il n'est pas encore sevré ! s'écria-t-elle d'une voix douloureuse.

— Nous pouvons maintenant le sevrer sans danger, nourrice, répliqua la jeune femme, c'est l'avis du docteur Gervais. Du reste, vous pouvez être tranquille, c'est moi-même qui en aurai soin, je ne le confierai pas à des mains étrangères.

— Je suis attaché à l'ambassade d'Espagne, reprit le jeune homme, je retourne à mon poste dans trois jours, ma femme me suit, et vous comprenez qu'elle tienne à emmener son fils. A Madrid, le climat est doux, même en hiver ; il aura sur notre enfant, nous l'espérons, une influence très-salutaire.

— Mon Dieu, mon Dieu ! gémit Louise.

Et ne pouvant plus se soutenir sur ses jambes elle se laissa tomber sur un siége.

Vingt fois elle fut sur le point de leur crier :

— Mais cet enfant ne vous appartient pas, il est à moi; le vôtre, je ne l'ai plus, on me l'a volé !

Et vingt fois, ces mots, qui s'élançaient de son cœur, expirèrent sur ses lèvres.

Elle ne voyait point qu'en gardant le silence elle substituait son enfant à un autre et commettait une mauvaise action, un crime. Elle ne sentait que la douleur de s'en voir séparée, elle ne voyait que la grandeur de son sacrifice.

L'attaché d'ambassade et sa jeune femme, tout entiers à leur joie, ne furent pas suffisamment frappés de l'étrange attitude de Louise; ils mirent son embarras, son trouble, sur le compte de l'étonnement, de l'émotion et aussi du chagrin de voir partir si tôt son nourrisson.

— Chère nourrice, lui dit le jeune homme, nous ne resterons pas toujours en Espagne : dès que nous reviendrons en France, dans deux ou trois ans, je l'espère, nous vous écrirons et vous viendrez nous voir.

— Et si vous le voulez, si cela vous plaît, ajouta la jeune femme, vous resterez avez nous.

Louise répondit par quelques mots entrecoupés, inintelligibles.

— Ah ! reprit le jeune homme, tirant un papier de sa poche et le remettant à Louise, j'oubliais de vous présenter cette lettre du docteur Gervais.

Louise l'ouvrit machinalement et la parcourut des yeux.

Elle n'était pas longue. Le docteur disait seulement à Louise qu'il donnait son adresse au père et à la mère de l'enfant qu'il lui avait confié, et qu'elle pouvait le leur remettre sur le vu de sa lettre.

Par une sorte de délicatesse facile à apprécier, le docteur ne disait point le nom du père de l'enfant. Usant de la même réserve à l'égard de Louise, il n'avait dû donner aucun renseignement sur sa vie. Ce qui indiquait que le diplomate et sa femme ne connaissaient pas la véritable situation de Louise et ignoraient ses chagrins domestiques, c'est qu'ils ne lui adressèrent aucune question touchant le frère de lait de leur fils.

Pendant que Louise lisait la lettre du docteur, le jeune homme posa discrètement sur la table une bourse qui contenait cinq cents francs en or.

Ensuite, se tournant vers sa jeune femme, qui continuait à embrasser l'enfant, il lui dit :

— Le jour baisse, il faut partir ; nous ne devons pas nous mettre en retard.



— Veuillez me suivre, dit le jeune homme. Et ils sortirent de la salle d'attente. (Page 38.)

— Oui, mon ami, oui, partons, répondit-elle en commençant à envelopper l'enfant dans son cachemire.

Louise entendit. Aussitôt elle bondit sur ses jambes et courut à eux en s'écriant :

— C'est donc bien vrai, vous l'emmenez... vous l'emmenez !...

— Oui, mais vous le reverrez quand il sera déjà grand.

— Oh ! pas tout de suite, attendez encore !

— Nous sommes pressés par l'heure, notre voiture nous attend sur la route, les chevaux s'impatientent.

— Mais je veux l'embrasser, je veux l'embrasser!

La jeune femme s'empressa de lui tendre l'enfant.

Elle le prit avec une vivacité fébrile, le serra fortement contre son cœur et couvrit son front, ses joues et ses yeux de baisers frénétiques. Puis, le regardant, elle se mit à pleurer, à sangloter.

Quelques minutes s'écoulèrent. Elle ne pensait pas à rendre l'enfant Il fallut que, sur un signe de son mari, la jeune femme le lui enlevât doucement.

— Ainsi, dit-elle d'une voix défaillante, c'est bien fini... fini... je ne le verrai plus!

— Vous le reverrez, je vous le promets, je vous le jure, répondit la jeune femme avec attendrissement.

— Allons, reprit le mari, partons partons.

Et prenant le bras de sa femme, il l'entraîna.

Louise agita désespérément ses bras. Elle éprouvait intérieurement une souffrance horrible, comme si une main de fer lui eût arraché les entrailles.

Elle se retrouva seule.

— Ah ! malheureuse ! malheureuse ! s'écria-t-elle d'une voix déchirante.

Il lui sembla que tout s'écroulait autour d'elle, que la terre s'entr'ouvrait, et qu'elle était précipitée au fond d'un abîme.

Elle poussa un cri rauque, affreux, et elle tomba à la renverse sans connaissance au milieu de la chambre.

FIN DU PROLOGUE.

PREMIÈRE PARTIE

LA FILLE DE L'AVEUGLE

I

LA GARE DE L'EST

Un jour du mois de mai de l'année 1872, le train 32 de la compagnie des chemins de fer de l'Est entrait en gare à Paris, arrivant directement de Nancy où ses wagons de toutes classes s'étaient remplis d'hommes, de femmes et d'enfants ; des émigrants d'Alsace et de Lorraine.

Les pauvres gens abandonnaient le pays où ils sont nés, où reposent les cendres de leurs pères, où ils se sont mariés, où ils ont aimé, où, Français, on voulait du jour au lendemain les faire Allemands, Prussiens.

Certes, ils n'étaient pas sortis de leurs maisons, ils n'avaient pas vendu leurs petits biens aux étrangers et dit adieu pour toujours au vieux clocher sans chagrin, ni sans verser des larmes. Mais ils voulaient rester Français.

Nous étions au lendemain de l'année terrible ; la France commençait sa résurrection. Calme, réfléchie et toujours grande dans son malheur, elle comptait ses épargnes, afin de verser aux Allemands, qui occupaient encore plusieurs de ses départements, les cinq milliards de sa rançon.

Parmi ces braves gens qui arrivaient à Paris, où des sociétés patriotiques de secours s'étaient crées pour les recevoir, pour les nourrir, les habiller et leur trouver du travail, se trouvaient un vieillard aveugle et une jeune fille qui ne devait pas avoir plus de dix-sept ans.

Ils étaient du village de Lours, à trois lieues plus loin qu'Avricourt, où les Allemands ont tracé de ce côté la frontière française.

Le vieillard paraissait avoir soixante-dix ans. Sa barbe et ses cheveux étaient blancs comme la neige. Sa haute taille restait droite et semblait jeter un défi aux années. Il avait dû être fort et robuste. Son visage était calme et austère. Son sourire bienveillant, affectueux et doux, et les mouvements de sa physionomie exprimaient ce que son regard éteint ne disait plus. Habituée à le conduire, à l'écouter, à l'observer, à prévenir ses désirs, la jeune fille n'avait qu'à le regarder pour deviner sa pensée. Malgré sa cécité, après une noble vie de travail, Dieu semblait vouloir donner à cet homme une belle vieillesse.

La jeune compagne du vieil aveugle était bien la plus charmante et la plus gracieuse enfant qu'on pût voir. Sa taille, moyenne, était bien prise et pleine de souplesse. Elle portait une robe de laine noire dont le corsage ajusté permettait de deviner les trésors d'une gorge ravissante, la forme doucement arrondie des épaules, tout en laissant voir un cou délicieux. Son bonnet de crêpe, coquettement attaché sur le haut de sa tête, cachait à peine ses magnifiques cheveux d'un blond cendré, dont les longues nattes enroulées formaient plusieurs anneaux qui descendaient jusque sur le cou. Dénouée, cette merveilleuse chevelure devait tomber et ruisseler sur ses épaules comme l'eau d'une cascade et la couvrir ainsi qu'un manteau.

La coupe de son visage était d'un dessin très-pur, et les traits d'une finesse exquise. Les joues bien remplies, avec une teinte de rose fondue, avaient la fraîcheur de la fleur qui vient de s'épanouir et le doux velouté de la pêche mûre. Ses yeux grands, bien fendus et bien frangés de longs cils, étaient d'un bleu très-clair. Le regard profond, plein de lumière, avait une expression indéfinissable. C'était en même temps de la douceur, de l'étonnement naïf, et quelque chose de rêveur et de triste. La bouche, moyenne, aux lèvres vermeilles, était ornée de dents très-blanches, petites et bien alignées. Comme le regard, le sourire avait un charme, une suavité inexprimables.

Mais ce qui augmentait encore le ravissement, c'était le timbre délicieux de la voix, à la fois doux et argentin. Une lyre n'a pas de notes plus suaves, plus mélodieuses. Quand elle parlait, on prêtait l'oreille comme si on eût entendu une musique divine.

Son front, légèrement bombé, était haut et bien découvert. Le nez, petit, aux narines mobiles, était charmant. Les oreilles roses et transparentes, délicieusement bordées, s'attachaient délicatement à la tête. On voyait que ses mains mignonnes et blanches, aux doigts effilés terminés par des ongles roses, n'avaient pas été déformées par le travail des champs.

Tout cela était rehaussé et rendu plus attrayant encore par un air de véritable distinction, beaucoup de modestie et une adorable candeur d'enfant.

Dans son maintien, ses gestes, ses mouvements de tête, tout était grâceet

provoquait une sorte d'enchantement. Enfin, près d'elle, il semblait qu'on respirât comme un parfum d'innocence et de pureté.

Elle se nommait Léontine.

Elle était descendue du wagon ayant à son bras un panier assez lourd, puis elle avait tendu son bras à l'aveugle pour l'aider à mettre pied à terre à son tour. Ensuite, le tenant par la main, ils suivirent la foule qui se précipitait vers la porte de sortie où se tenaient, d'un côté un employé de l'administration, de l'autre un agent de l'octroi de la ville.

Le vieillard avait la tête haute, immobile, et il marchait lentement, avec cette allure gênée et cette roideur particulière aux aveugles.

Arrivée dans la salle d'attente des bagages, la jeune fille regarda de tous côtés d'un air inquiet.

— Eh bien ? fit le vieillard.

— Je ne vois personne encore, répondit-elle. Grand-papa, si M. Guérin n'avait pas reçu votre lettre?...

— Oh ! c'est peu probable.

— Vous m'avez dit que M. Guérin était un homme de votre âge, reprit la jeune fille ; je cherche en vain des yeux...

A ce moment, un jeune homme d'une tournure distinguée et fort bien de figure, qui n'avait pas plus de vingt-quatre à vingt-cinq ans, s'approcha du vieillard et de la jeune fille, tenant son chapeau à la main.

— Monsieur, dit-il en s'adressant à l'aveugle, vous êtes sans doute monsieur Blanchard, de Lours?

— Oui, monsieur, c'est moi.

— Vous avez écrit à M. Guérin pour lui annoncer votre arrivée à Paris. Depuis quelque temps M. Guérin est très-sérieusement malade...

— Guérin est malade ! s'écria le vieillard interrompant le jeune homme ; ah ! si j'avais su !...

— C'est pour cela que je suis venu à la gare à sa place, envoyé par lui.

— Comment allons-nous faire? murmura la jeune fille.

— Rassurez-vous, mademoiselle ; je ferai de mon mieux pour remplacer M. Guérin.

— J'en suis persuadé, répliqua l'aveugle ; mais j'avais prié mon ami Guérin de s'occuper de notre installation ; malheureusement...

— A la demande de M. Guérin, j'ai fait en cela aussi tout ce que j'ai pu pour que vous soyez satisfaits.

— Alors ?

— Je vais avoir l'honneur de vous conduire chez vous, rue de Lille, de l'autre côté de la Seine.

Le visage de Léontine parut s'épanouir.

Le vieillard tendit sa main au jeune homme en disant simplement ce mot :

— Merci.

Il y a des riens qui deviennent des événements importants et qui sont tout dans la vie. Cette rencontre, si naturelle et si ordinaire dans une gare de chemin de fer, allait décider de l'avenir de ce jeune homme et de cette belle jeune fille qui, sans l'horrible guerre et la maladie d'un vieillard, ne se seraient probablement jamais rencontrés.

— Avez-vous des bagages ? demanda le jeune homme à Léontine.

— Oui, monsieur, deux grosses malles, répondit-elle en lui présentant le bulletin du chemin de fer.

— Je me charge du soin de les retirer, dit le jeune homme en prenant le bulletin ; il ne faut pas, mademoiselle, que vous quittiez M. Blanchard. Mais il est inutile que vous restiez ici plus longtemps ; veuillez me suivre.

Ils sortirent de la salle d'attente. Le jeune homme appela par son numéro un cocher qui attendait dans la cour, assis sur son siége. La voiture vint se ranger près du trottoir, couvert, dans toute sa longueur, d'une magnifique marquise.

— Veuillez monter la première, mademoiselle, reprit le jeune homme en ouvrant la portière du fiacre ; M. Blanchard montera plus facilement ensuite en prenant votre main.

Un regard de Léontine le remercia de sa prévenance pour l'aveugle.

Quand il les vit bien installés sur les coussins de la voiture, le jeune homme s'éloigna.

— Ce garçon-là est tout à fait convenable, dit le vieillard à Léontine ; il a la voix très-sympathique. Quel âge peut-il avoir?

— Je ne saurais le dire, mon père.

— Crois-tu qu'il ait plus de trente ans ?

— Oh ! non, il n'est pas aussi âgé.

— A-t-il une figure agréable ?

A cette question, Léontine rougit subitement. Certes elle n'aurait guère su pourquoi.

— Il m'a paru très-bien, répondit-elle, mais je l'ai à peine regardé.

L'aveugle resta silencieux. Il réfléchissait.

Un instant après les malles furent placées sur le fiacre.

— Monsieur Blanchard, mademoiselle, nous partons, dit le jeune homme en grimpant à côté du cocher.

La voiture roula sur le pavé.

— Tiens, où donc est-il? demanda le vieillard étonné ; est-ce qu'il nous a quittés ?

— Non, grand-papa, il s'est mis près du cocher.

— Décidément, murmura le vieillard, ce jeune homme est parfaitement élevé ; il montre un sentiment de délicatesse qui me donne de lui la meilleure opinion.

La jeune fille éprouva comme une sensation de plaisir. Son regard s'éclaira, un doux sourire effleura ses lèvres, puis, se penchant vers l'aveugle, elle l'embrassa sur les deux joues.

II

UN ÉPISODE DE L'ANNÉE TERRIBLE

La voiture s'arrêta rue de Lille devant la maison portant le numéro 62.

Le jeune homme sauta légèrement à terre et s'empressa d'ouvrir la portière. Les deux voyageurs descendirent. Le concierge de la maison était accouru pour se mettre à la disposition de ses nouveaux locataires et du jeune homme

— Monsieur Fabrice, lui dit ce dernier en prenant le panier de la jeune fille, je monte d'abord ceci et je reviens immédiatement pour vous aider à transporter les malles.

— Vous trouverez ma femme dans le logement, monsieur Pierre ; elle a fait tout ce que vous lui avez recommandé.

Le jeune homme se tourna vers la jeune fille, qui avait pris le bras de l'aveugle, et lui dit :

— Venez, mademoiselle, je vais marcher devant vous. Vous n'aurez guère à monter, le logement est au deuxième étage.

Ce logement, qu'on pouvait appeler un petit appartement, se composait de quatre pièces fraîchement décorées, bien éclairées, sans compter l'entrée de deux mètres carrés, sur laquelle donnaient trois portes : à gauche, la porte de la

cuisine; en face celle de la salle à manger; à droite, celle d'une première chambre à coucher. De cette chambre on pénétrait dans une seconde pièce, laquelle avait une autre entrée dans la salle à manger, dont elle était séparée par un cabinet noir.

Chaque pièce était petite, mais gaie, bien aérée et confortablement meublée, quoique très-simplement.

Après avoir fait entrer les locataires dans la première chambre, le jeune homme leur dit :

— J'ai pensé que cette pièce devait être la chambre de M. Blanchard; mademoiselle Léontine n'a qu'à ouvrir cette porte pour être dans la sienne. Monsieur Blanchard, ajouta-t-il, je me suis conformé à vos intentions; pour la location du logement et pour l'ameublement, je n'ai point dépassé la somme que vous vouliez dépenser. J'ai eu soin, d'ailleurs, de suivre les conseils de M. Guérin, et j'ai fait de mon mieux.

Sur ces mots il les quitta pour rejoindre la concierge qui l'attendait en bas.

La jeune fille examina la chambre destinée à son grand-père et la trouva très-bien. Elle entra ensuite dans la sienne. Elle n'avait rien rêvé de si gracieux, d'aussi coquet; c'était un nid charmant, une véritable chambre de jeune fille. Il semblait que tous ses goûts eussent été devinés. Elle laissa paraître sa satisfaction dans le rayonnement de son regard, et quand un instant après le jeune homme reparut, elle le remercia vivement.

— Vous êtes contente, vous êtes satisfaite, mademoiselle, répondit-il un peu confus, je suis trop heureux.

Il fit entrer le vieillard et la jeune fille dans la salle à manger.

Sur la table, couverte d'une nappe, il y avait deux couverts.

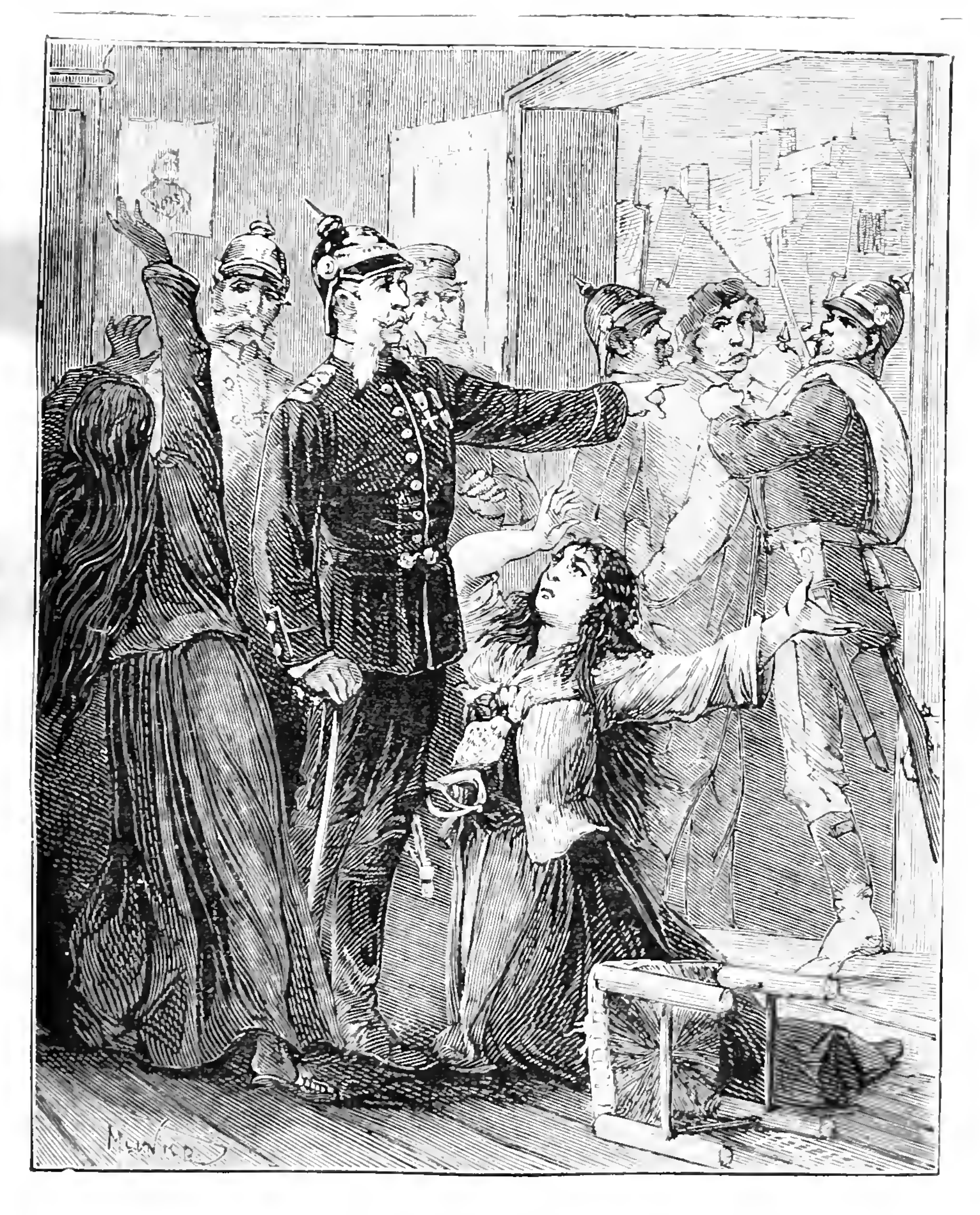
Léontine lui adressa un regard plein de reconnaissance.

— Ah! lui dit-elle d'un ton gracieux, vous n'avez rien oublié, vous avez songé à tout!

— J'ai pensé, naturellement, que vous auriez besoin de prendre quelque chose tout en arrivant à Paris, répondit-il simplement, et j'ai voulu vous éviter l'ennui d'aller chez un traiteur. A la suite d'un long voyage on est fatigué, on a besoin de repos. J'ai prié madame Fabrice, la concierge de la maison, qui sera heureuse plus tard de vous rendre mille petits services, de vous préparer à dîner chez vous. Elle va vous servir.

— Avez-vous fait mettre trois couverts? demanda l'aveugle.

— Non, mon père, il n'y en a que deux, répondit la jeune fille.



On ne lui permit même pas d'embrasser sa femme et sa fille. (Page 45.)

— Vous ne voulez donc pas prendre votre part du dîner que vous avez commandé? reprit le vieillard en s'adressant au jeune homme.

— Vous voudrez bien m'excuser, monsieur, répondit-il, mais je suis forcé de vous quitter. Je vous ai installés chez vous, ma mission est remplie.

— Nous ne trouvons pas quittes envers vous, ma petite-fille et moi, monsieur; j'espère que vous viendrez nous voir.

— Quelquefois, si vous voulez bien me le permettre.

— Oui, venez, nous vous recevrons comme un ami.

Il allait partir.

— Encore un mot, lui dit l'aveugle. Je ne suis pas indiscret, je pense, en vous priant de me dire votre nom.

— Je me nomme Pierre.

— Pierre ? répéta le vieillard attendant un nom de famille.

Le jeune homme comprit.

— Monsieur Blanchard, dit-il tristement, je suis ouvrier et mes camarades de travail ne me connaissent que sous le nom de Pierre. J'ai un nom de famille, pourtant, le nom de mon père ; mais ce nom, je le cache... Je voudrais l'avoir oublié, car je ne le prononce jamais sans douleur. Mais à vous, monsieur, je le dirai.

— Non, non, répliqua vivement l'aveugle, je ne veux pas vous faire de la peine, gardez votre secret, mon ami.

— Pour vous, monsieur Blanchard, ce nom ne sera pas une révélation ; je me nomme Pierre Ricard. Où est mon père? Je n'en sais rien. Ce qu'il a fait? Il ne m'appartient pas, à moi, son fils, de le révéler... J'incline mon front, je baisse les yeux et je me tais... Quand la justice des hommes a jugé, il ne doit plus y avoir que le jugement de Dieu !

— C'est bien, dit le vieillard avec émotion, vos paroles sont celles d'un garçon de cœur et d'un honnête homme. Monsieur Pierre, le vieil aveugle vous tend la main et vous appelle son ami.

Le jeune homme poussa un soupir, s'inclina respectueusement devant la jeune fille et se retira.

— Pauvre jeune homme ! murmura le vieillard, il m'a remué jusqu'au fond du cœur.

— Il n'y a personne de véritablement heureux sur la terre, soupira la jeune fille, il a aussi son chagrin.

— Allons ! allons ! fit l'aveugle, éloignons de nous les horribles souvenirs. J'ai grand'faim, ma chérie, et puisque le dîner est prêt, mettons-nous à table.

Si l'épouvantable guerre de 1870, a été follement funeste à la France tout entière, elle a particulièrement et impitoyablement frappé nos populations de l'Est. Atteintes les premières par le fléau, c'est-à-dire par la dévastation, la destruction, la ruine, elles ont des plaies qui ne se cicatriseront jamais.

Que de familles plongées dans le deuil !

On se souviendra éternellement des morts, de tous ces héros inconnus

tombés glorieusement en essayant de s'opposer à l'envahissement de la patrie, et on gardera aussi le souvenir de ceux qui les ont tués.

Ce vieillard aveugle et cette jeune fille que nous venons de voir arriver à Paris, étaient deux innocentes victimes de la guerre.

Leur histoire est navrante. La voici :

Antoine Blanchard était un riche cultivateur. Pendant plus de cinquante ans, il avait travaillé afin d'augmenter le patrimoine laissé par son père et qu'il devait transmettre à son tour à son fils unique, Philippe Blanchard. Celui-ci s'était marié et, après deux ans de mariage, sa femme lui avait donné une petite fille : Léontine.

Antoine Blanchard travaillait toujours. Mais un jour il fut atteint par une cruelle maladie. Malgré le savoir et les soins empressés des médecins appelés près de lui, il perdit la vue. Antoine Blanchard était fatalement condamné au repos. Léontine avait alors douze ans. Elle était à Nancy dans un pensionnat de jeunes demoiselles.

L'aveugle céda immédiatement à son fils la direction de la ferme.

Pendant trente ans, Philippe Blanchard avait eu sous les yeux les exemples de son père et appris à travailler avec lui. Il était depuis longtemps en état de le remplacer. Rien ne souffrit. Plusieurs bonnes années, au contraire, augmentèrent encore la prospérité de la ferme.

D'importantes et utiles réparations furent faites aux bâtiments de l'exploitation, qui se trouvèrent remis à neuf.

Au moment où la guerre fut déclarée, il y avait dans les écuries de la ferme huit beaux chevaux, douze bêtes à cornes, un superbe troupeau de près de deux cents moutons.

La fenaison terminée, les greniers se trouvaient chargés de fourrages. On allait commencer la moisson qui promettait d'être exceptionnellement abondante.

Chaque jour, venant de tous les côtés, on voyait passer les soldats : le matin un régiment de ligne, le tantôt de l'artillerie, le soir des dragons, des hussards, des cuirassiers ou des chasseurs. Tous, obéissant au devoir, se dirigeaient joyeusement vers la frontière.

On est patriote en France, dans l'Est surtout ; ah! on ne doutait pas du succès. Admettre que les soldats de la France pussent être vaincus, ce n'était pas posssible! On ne savait pas encore qu'ils allaient lutter un contre cinq.

Les premiers coups de canons furent tirés. Ce n'était rien. Peu de jours après, écrasé par le nombre, un brave général se fit tuer avec ses soldats, voulant défendre jusqu'à la dernière goutte de son sang l'entrée du territoire sacré. Les

Allemands passaient sur des cadavres et, comme des loups affamés, débordaient de tous côtés pour se ruer sur la France.

Puis vint la douloureuse journée de Reischoffen. Trahis de nouveau par la fortune, et luttant un contre cinq, nous l'avons dit, nos pauvres enfants ne purent empêcher l'invasion de passer.

Quand on apprit cela en Lorraine, en Champagne, en Franche-Comté et plus loin encore, ce fut une grande douleur à laquelle succéda un frémissement de colère. Et des hommes qui n'étaient pas des soldats, mais qui voulaient défendre leur pays, prirent leur fusil et se jetèrent dans les bois, les plaines, les buissons, les ravins, partout, pour tirer sur les Prussiens.

La poudre et le plomb étaient achetés pour un autre usage, mais on ne songeait plus au plaisir de la chasse. On voulait chasser, oui, les Allemands hors de France.

A l'approche de l'ennemi, Philippe Blanchard sentit son cœur se briser; son sang patriotique bouillonnait dans ses veines.

Un soir, il dit à son père :

— Mes camarades de Lours et des environs m'engagent à prendre mon fusil et à me joindre à eux pour aller recevoir l'ennemi. Dois-je les accompagner?

Le vieillard réfléchit un instant.

— Combien êtes-vous? demanda-t-il.

— Nous serons vingt.

— Vingt, c'est peu... Si j'avais encore mes yeux, vous seriez vingt et un. Va, mon fils. Aujourd'hui, tout homme valide doit son sang et sa vie à son pays.

Revenue de Nancy depuis un mois, Léontine était là, près de sa mère. Elle baissa tristement la tête et ne dit rien. La mère aussi garda le silence, et elle renfonça les larmes qui lui vinrent aux yeux.

Le lendemain matin, le franc-tireur embrassa son vieux père, sa femme et sa fille, puis partit.

Les Prussiens s'avançaient; les francs-tireurs les rencontrèrent à trois lieues de Lours; ils étaient au moins deux cents, un fort détachement. Les francs-tireurs les attaquèrent courageusement. Ils étaient vingt, ils en tuèrent plus de quarante.

L'ennemi, effrayé, et ne se trouvant pas assez fort, s'empressa de battre en retraite, emportant ses morts. Mais il reparut le soir même. Ils n'étaient plus deux cents, ils étaient quatre mille.

Philippe Blanchard et les autres francs-tireurs ne les avaient pas attendus.

Contents de leur journée, ils étaient revenus chez eux, ne se doutant pas des conséquences que leur attaque, plus patriotique que réfléchie, devait avoir.

Comme ils le firent pendant toute la durée de la guerre, les Prussiens procédaient déjà par intimidation ; partout sur leur passage ils laissaient l'épouvante. Leur système était bon, car ils pouvaient sans crainte, sans danger, rançonner et piller les populations terrifiées.

Comment surent-ils que Philippe Blanchard était un des hommes qui avaient tiré sur eux? Nous l'apprendrons peut-être plus tard. Mais on sait qu'ils avaient des espions partout.

Leur première pensée, en arrivant à Lours, fut de se venger. Ils arrêtèrent Philippe Blanchard avant même qu'il eût soupçonné le danger qui le menaçait. Une sorte de conseil de guerre s'assembla et le fermier fut condamné à l'unanimité à être passé par les armes.

On ne lui permit pas de dire adieu à son père, ni d'embraser sa femme et sa fille, qui se roulaient éplorées et sanglotant aux pieds des officiers allemands.

Philippe Blanchard fut immédiatement fusillé sur la petite place du village, devant la maison commune.

Ce n'était pas assez ; il fallait aux Prussiens une vengeance plus complète. Après s'être emparés des chevaux, des vaches, des bœufs et des moutons du fermier, ils mirent le feu à la ferme. Et pendant une partie de la nuit, ils firent de la musique, dansèrent et jouèrent à la flamme rouge de l'incendie.

Madame Blanchard, ramassée dans la rue sans connaissance, avait été recueillie dans une maison. Une fièvre violente s'était emparée d'elle et, dans le délire, elle n'avait plus conscience de son effroyable malheur.

En incendiant la ferme, les Prussiens ne s'étaient pas occupés du vieil aveugle qui, ne sachant rien encore de ce qui venait de se passer au village, s'était mis dans son lit. Le malheureux vieillard serait mort étouffé par la fumée ou brûlé vif, si Léontine, donnant la preuve d'une force admirable, d'un courage extraordinaire, n'était accourue à son secours.

Appuyé sur son bras, elle le fit sortir de la maison en feu.

A la vue de ce grand vieillard sans regard et de cette jeune fille si charmante les clameurs des incendiaires cessèrent. Ce qui est grand, ce qui est beau impressionne toujours, même les barbares! Ils s'écartèrent pour les laisser passer. Et le vieillard et l'enfant, serrés l'un contre l'autre, s'éloignèrent du lieu sinistre pour se rendre au village.

Ils le traversèrent lentement. Aux gens effarés qu'elle rencontrait, la jeune fille disait :

— Savez-vous où est ma mère ?

Elle fit plusieurs fois la même question.

Enfin, une femme lui répondit :

— Venez, je vais vous conduire près d'elle.

Hélas! sa mère la vit et ne la reconnut pas.

Les balles qui avaient tué son mari l'avait frappée aussi. Elle mourut le lendemain. Le père et la mère de Léontine furent portés en même temps au cimetière.

Après cela, des jours et des mois s'écoulèrent. Il y eut l'armistice, puis on signa la paix, une paix imposée, qui abandonnait aux Allemands l'Alsace et la Lorraine.

Antoine Blanchard et sa petite-fille n'avaient plus d'habitation. Ils logeaient chez des étrangers. L'incendie avait dévoré leur mobilier, leur linge et toute la récolte de 1870. Il leur restait les champs en friche, parce que l'aveugle n'avait trouvé personne pour les cultiver.

Le moment arriva où, bon gré mal gré, il fallait devenir Allemand, à moins de vouloir rester Français. On appela cela l'option.

— Je suis Français, je ne veux pas être Allemand, pensa Antoine Blanchard.

Et il dit à l'enfant :

— Si tu veux, ma mignonne, nous vendrons tout.

— Vendons tout, répondit-elle.

— On m'offre trente mille francs comptant de la ferme, reprit le vieillard, bien qu'elle vaille plus du double de cette somme.

— N'importe, mon père, vendez.

— Un capital de trente mille francs bien placé ne donne qu'une rente de quinze cents francs, c'est peu pour vivre deux.

— A Nancy, j'ai appris à faire de la dentelle, je trouverai, je l'espère, le moyen d'occuper mes doigts.

— Où irons-nous ?

— Où vous voudrez mon père.

— Tu n'as pas de préférence?

— Il me semble que je me plairais à Paris. Mademoiselle Ernestine de Lucerolle y demeure une partie de l'année. Mademoiselle de Lucerolle n'a qu'un an de plus que moi; nous nous sommes connues à Nancy, au pensionnat; elle me témoignait alors beaucoup d'amitié. Elle ne m'a certainement pas oubliée. J'irai lui faire une visite, elle parlera de moi à sa mère, et si madame la comtesse de

Lucerolle veut bien me recommander à quelques personnes, j'aurai tout de suite du travail.

— Soit, dit l'aveugle, nous irons à Paris.

Un mois après le domaine était vendu et Antoine Blanchard recevait trente mille francs.

— Je ne toucherai pas à ce capital, se dit-il, il sera la dot de Léontine.

III

UNE AMIE

Dès les premiers jours de leur arrivé à Paris, lorsqu'ils se trouvèrent tout à fait installés dans leur petit logement de la rue de Lille, Léontine songea à se procurer du travail. Elle tenait à assurer l'avenir et elle voulait entourer son vieux-père de tout le bien-être possible.

Un matin elle se présenta à l'hôtel de Lucerolle, rue de Grenelle-Saint-Germain.

Un domestique lui demanda son nom, et, après l'avoir fait entrer dans une antichambre, il alla prévenir mademoiselle de Lucerolle. Celle-ci ne tarda pas à paraître. Elle s'approcha de Léontine les bras ouverts, un sourire affectueux sur les lèvres.

Les deux amies de pension s'embrassèrent avec effusion, puis mademoiselle de Lucerolle prit la main de Léontine et la conduisit dans un élégant boudoir où elle se trouva en présence de la comtesse de Lucerolle.

On la fit asseoir et les questions commencèrent. On voulait savoir comment elle se trouvait à Paris, si elle y était venue pour longtemps, pourquoi elle portait un vêtement de deuil.

Encouragée par l'accueil affectueux et plein de bonté qui lui était fait, la jeune fille raconta à madame et à mademoiselle de Lucerolle comment le malheur l'avait cruellement frappée. Elle leur exposa ensuite l'objet de sa visite.

La comtesse était visiblement émue, de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

— Oh ! pauvre enfant, pauvre enfant ! s'écriait-elle à chaque instant.

La jeune fille avait obtenu immédiatement non-seulement la sympathie, mais encore l'amitié de la grande dame.

Mademoiselle de Lucerolle pleurait silencieusement en serrant dans ses mains les mains de Léontine.

— Ma chère enfant, dit la comtesse, ce que vous venez de nous apprendre est épouvantable, horrible. Pauvre orpheline, j'admire votre courage et je suis fière que ma fille soit votre amie. Ah ! vous êtes cruellement éprouvée, je vous plains sincèrement et de tout mon cœur. Presque ruinés par la guerre, aujourd'hui vous voulez travailler, c'est très-bien ; je vous approuve, et quand on connaîtra votre dévouement pour un vieillard aveugle, d'autres que moi s'intéresseront à vous et vous aimeront. Oui, ce que vous faites est très-bien, vous êtes à la hauteur de votre devoir... Je parlerai de vous à mes meilleures amies, je vous le promets, et puisque vous savez réparer les dentelles, vous aurez constamment du travail.

Allons, allons, ajouta la comtesse avec bonté, après de si grands malheurs vous avez le droit d'attendre des jours plus heureux. Espérez, mon enfant, espérez !

Léontine se leva pour se retirer.

Mademoiselle de Lucerolle voulait la retenir encore.

Elle s'excusa, disant qu'elle avait promis à son grand'père de ne pas être absente longtemps, et que, si elle tardait trop à rentrer, il s'inquiéterait.

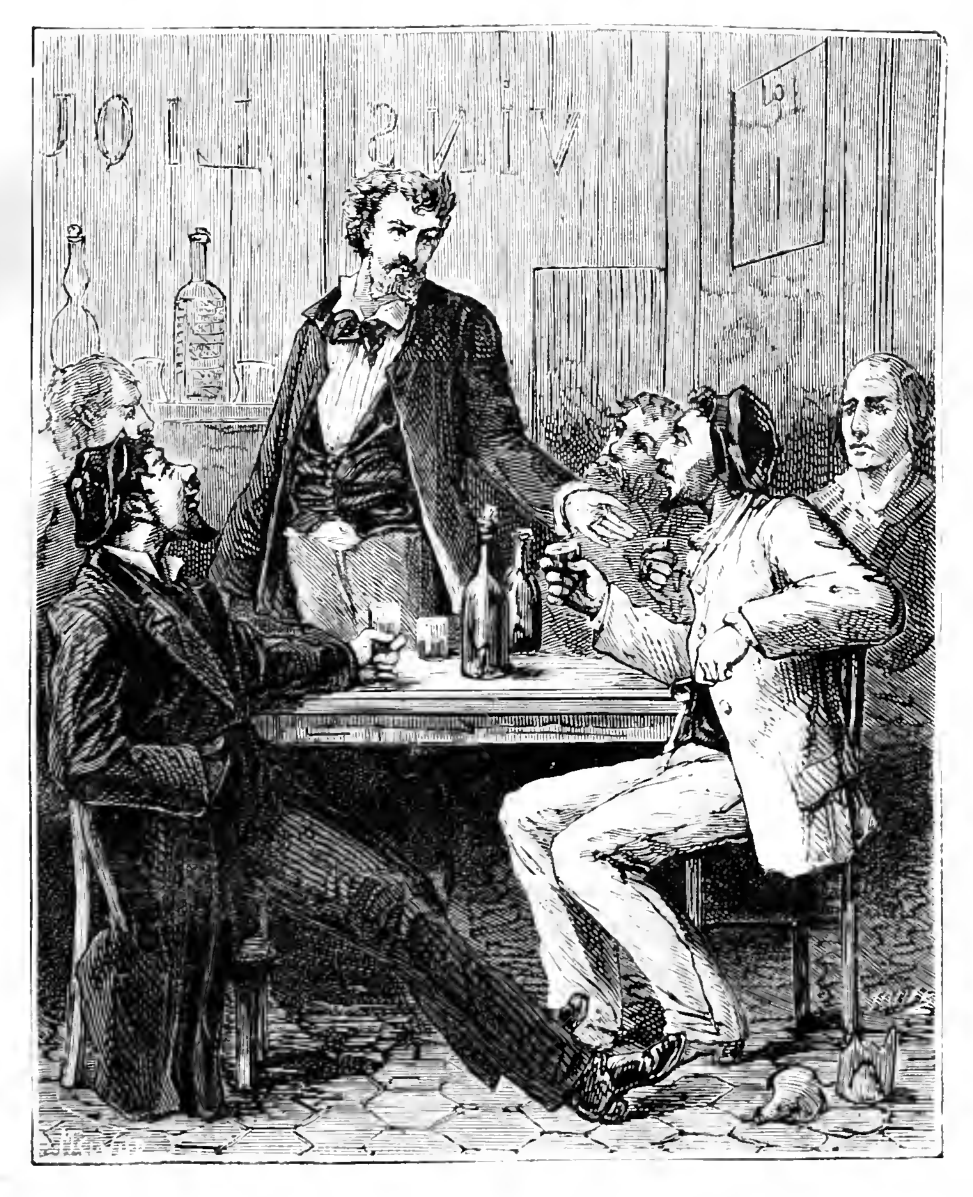
— Vous avez raison, mon enfant, dit la comtesse ; malgré le plaisir que nous aurions de vous garder, nous devons vous laisser partir. Mais vous reviendrez nous voir souvent ; vous trouverez toujours ici un accueil amical. Nous passerons probablement tout l'été à Paris. Nous ne voulons pas aller encore en Lorraine cette année.

Mademoiselle de Lucerolle passa familièrement son bras sous celui de Léontine, et elles sortirent du boudoir.

Maman ne sera peut-être pas toujours à l'hôtel quand vous viendrez nous voir, dit Ernestine ; alors c'est moi qui vous recevrai, et nous pourrons causer toutes les deux comme autrefois au pensionnat. En attendant que je vous reçoive, je vais vous montrer mon appartement. Comme cela, vous le connaîtrez déjà. Venez.

Elles traversèrent une première pièce. Mademoiselle de Lucerolle allait ouvrir la porte d'une seconde chambre, lorsque la voix d'un homme, qui devait être fort en colère, frappa leurs oreilles.

Toutes deux s'arrêtèrent. Ernestine paraissait vivement contrariée. Léontine



— Dis-le donc, ce mot, dis-le tout de suite, si tu n'es pas un lâche! (Page 59.)

recula jusqu'au milieu de la chambre, comprenant instinctivement qu'elle ne devait ni voir ce qui se passait à côté d'elle, ni l'entendre. Cependant elle entendit distinctement ces mots :

— C'est trop fort, on n'a pas idée d'une semblable audace!... Il y a certaines observations que ma mère ne se permettrait pas de me faire; certes, je n'admettrai jamais qu'elles viennent de vous. Vous abusez étrangement de l'intérêt

qu'on vous témoigne ici. Je vous défends, vous entendez, je vous défends de me parler de ce ton, et je vous ordonne d'être plus respectueuse à l'avenir, si vous ne voulez pas que j'exige votre renvoi immédiat.

Une femme répondit d'une voix entrecoupée :

— C'est bien, monsieur, c'est bien, je ne vous dirai plus rien.

La porte de la chambre où ces paroles venaient d'être prononcées s'ouvrit brusquement.

Une femme déjà âgée sortit en sanglotant et en essuyant son visage baigné de larmes. Elle passa à côté des deux jeunes filles sans les voir. Cette femme devait être une domestique, quelque chose comme une femme de charge

Mademoiselle de Lucerolle la laissa passer sans lui rien dire ; mais elle poussa un soupir, et son regard prit une expression de tristesse indéfinissable.

La domestique venait à peine de disparaître, lorsque, sortant à son tour de la chambre, un jeune homme se trouva en face de mademoiselle de Lucerolle

Ce jeune homme pouvait avoir vingt-cinq ans. Il était grand, bien fait, et portait avec élégance son élégant costume d'homme du monde. Son visage, aux traits énergiques, était assez beau, mais d'une beauté commune, sans autre expression que la fierté et la rudesse. Ses yeux, d'un gris sombre, communiquaient au regard quelque chose de dur qu'on ne pouvait définir. Il avait le teint légèrement coloré et le front d'un dessin hardi. Sa moustache châtain foncé était de la même nuance que ses cheveux, qu'il portait séparés par une raie au milieu de la tête, selon la mode et le goût de ces jolis messieurs qui, lassés de s'entendre appeler petits-crevés, se laissent donner aujourd'hui le nom de gommeux. Ses lèvres étaient minces et pâles. Quand il souriait, ce qui ne lui arrivait pas souvent, son sourire devait être pâle comme ses lèvres.

Sans prononcer une parole, Ernestine arrêta ses yeux sur lui ; son regard attristé contenait un reproche.

Il le sentit.

— Cette femme prend vis-à-vis de moi trop de liberté, dit-il brusquement.

Sa colère n'avait pas eu encore le temps de se calmer.

— Elle a été votre nourrice, répliqua la jeune fille d'un ton plein de douceur, elle nous a élevés tous les deux et elle nous aime.

— Si sa manière d'agir est de l'affection, elle peut se dispenser d'en avoir autant.

— On ne doit jamais se plaindre d'être trop aimé.

— Je n'ai pas besoin de l'amitié d'une servante.

— Ah ! ce sont là de mauvaises paroles qui m'affligent profondément, plus

encore peut-être que vos emportements. Parler ainsi d'une pauvre femme dont le dévouement est à toute épreuve, c'est mal, Léon, c'est bien mal !

Ces paroles, dites d'une voix émue et en même temps avec fermeté, produisirent sur le jeune homme un certain effet.

— Il paraît donc que j'aurai toujours besoin d'être grondé, dit-il d'un ton singulièrement radouci et en ébauchant un sourire.

Il fit quelques pas, se dirigeant vers la porte. Il vit alors Léontine, qu'il n'avait pas encore aperçue. En passant devant elle il la salua, pendant que son regard ardent semblait la dévorer.

Il sortit de la chambre en se disant :

— Voilà une bien belle fille ; c'est probablement une couturière, ou une modiste d'Ernestine ; il faudra que je sache où elle demeure. Elle serait une ravissante maîtresse !

Sous le regard du jeune homme, Léontine avait senti quelque chose de froid passer en elle, et éprouvé un malaise étrange. Elle ne pouvait se rendre compte de son impression ; mais les femmes ont un instinct qui ne les trompe jamais, qui les prévient d'un danger qu'elles peuvent courir, et les met en défiance.

— C'est mon frère, lui dit mademoiselle de Lucerolle.

— Ah ! c'est monsieur votre frère, balbutia-t-elle ; j'ignorais..... je ne savais pas...

— Il est de sept ans plus âgé que moi. Nous avons presque constamment vécu séparés l'un de l'autre ; c'est pour cela, sans doute, que je ne vous ai point parlé de lui autrefois. Pendant que j'étais en Lorraine, Léon achevait ses études à Paris.

— Vous ne lui ressemblez pas, ne put s'empêcher de dire Léontine.

— C'est une remarque qu'on fait généralement, répondit Ernestine, qui ne voulut peut-être pas interpréter autrement la pensée de mademoiselle Blanchard. Mon frère, continua-t-elle, est très-instruit ; il est docteur en droit ; malheureusement, il a le défaut d'être un peu susceptible et de se mettre trop facilement en colère..... Mais il n'a pas encore vingt-cinq ans, il se corrigera. Notre père, le comte de Lucerolle, qui est le meilleur des hommes, a rendu des services à la France comme diplomate ; il désire que son fils suive la même carrière que lui, et il espère lui faire donner bientôt une place de secrétaire dans une ambassade ou un consulat général. Le comte de Lucerolle est de ceux qui pensent que tout homme doit être utile à son pays et que la fortune ne saurait dispenser de travailler.

« Mais je ne veux pas vous retenir plus longtemps ! Venez, nous ne ferons

que traverser les deux pièces de mon appartement, et nous nous retrouverons dans le corridor, devant l'escalier de la cour.

— Voici ma chambre, reprit Ernestine en faisant entrer mademoiselle Blanchard dans une délicieuse petite pièce, dont la fenêtre, ouvrant sur un jardin planté d'arbres centenaires et garnie de doubles rideaux, ne laissait pénétrer à l'intérieur qu'une lumière discrète.

— C'est frais, c'est joli, c'est charmant, dit Léontine en admirant les tentures de soie, les larges dentelles des rideaux du lit et la richesse de l'ameublement.

Elles entrèrent dans l'autre pièce.

— C'est mon petit salon, dit mademoiselle de Lucerolle ; c'est ici que je reçois mes jeunes amies, où je vous recevrai, continua-t-elle d'un ton gracieux, quand vous aurez un instant pour venir me voir. Quand je ne suis pas avec maman, c'est encore ici que je travaille. Voilà mon métier à tapisserie et mes dessins pour les ouvrages au crochet. Je fais aussi de la musique, tous les jours pendant une heure ou deux. Quand je suis fatiguée de mon piano, je prends mes crayons et je dessine. La prochaine fois que vous viendrez, je vous montrerai mon album. Nous avons des amis qui disent que je ne suis pas trop maladroite, mais ce sont des amis... Enfin, je m'occupe, et les heures et les jours s'écoulent vite. J'entends dire par des jeunes filles de mon âge qu'elles s'ennuient ; je ne comprends pas cela ; moi, je ne m'ennuie jamais.

— Vous n'avez rien à désirer, dit Léontine ; mademoiselle de Lucerolle est heureuse !

— Si, répliqua vivement la charmante jeune fille ; si, j'ai quelque chose à désirer.

Léontine la regarda avec surprise.

— Ce que j'ai à désirer, reprit mademoiselle de Lucerolle, en passant son bras autour de la taille de Léontine, c'est que vous soyez un jour heureuse aussi.

— Oh ! comme vous êtes bonne, comme vous êtes bonne ! murmura Léontine très-émue.

— A Nancy, je vous aimais déjà beaucoup ; mais aujourd'hui, quand vous avez tant souffert, je vous aime bien davantage ; tenez, je vous aimerai comme si vous étiez ma sœur.

Léontine ne put plus retenir ses larmes.

— Ah ! s'écria-t-elle d'une voix vibrante, je suis venue à vous en toute confiance, mais je n'espérais pas autant : vous me comblez de vos bontés.

Mademoiselle de Lucerolle l'entoura de ses bras, et, la tutoyant pour la première fois, elle lui dit en l'embrassant :

— Pour toujours je suis ton amie.

IV

AU CABARET

Anselme Guérin, l'ami d'Antoine Blanchard, qu'on appelait plus familièrement le père Guérin dans le quartier de Ménilmontant, où il habitait depuis plus de quarante ans, était un ouvrier serrurier. Né en Lorraine, il s'était assis sur les bancs de l'école primaire à côté d'Antoine Blanchard. Les deux vieillards étaient des amis d'enfance.

M. Blanchard s'adressa à lui, naturellement, pour le prier de s'occuper de son installation à Paris. Il lui envoyait en même temps la somme d'argent nécessaire aux premières dépenses.

Le père Guérin, retenu sur son lit par la maladie, après avoir donné ses instructions à ce jeune ouvrier qui s'était fait connaître à M. Blanchard sous le nom de Pierre Ricard, l'avait chargé de louer et de meubler le logement destiné à l'aveugle et à sa petite-fille.

Comme nous le savons, le jeune homme avait eu à cœur de répondre à la confiance que le père Guérin lui témoignait en cette circonstance.

Anselme Guérin avait appris son état de serrurier à Nancy, puis il était venu à Paris à l'âge de vingt-deux ans. Il entra tout de suite en qualité d'ouvrier serrurier chez MM. Corbon et Cie, rue Saint Maur, dont les ateliers de construction pour le bâtiment occupent plus de cent ouvriers. Apprécié par ses patrons, qui savaient ce que vaut un ouvrier actif, honnête, qui ne se dérange jamais, estimé et aimé de tous ses camarades d'atelier, Anselme Guérin ne chercha jamais à offrir ses services à une maison rivale, qui aurait pu augmenter le prix de son travail.

Au bout de vingt ans, il devint contre-maître de l'atelier de serrurerie ; puis, quand il eut soixante ans, comme il n'avait plus la force et la vigueur des bras, on lui confia la surveillance générale des divers ateliers. C'était une récompense méritée, un hommage rendu à toute une vie de travail.

C'est Anselme Guérin qui avait fait entrer dans l'un des ateliers de MM. Corbon et Cie Pierre Ricard, dont nous raconterons bientôt la touchante histoire.

Le jeune homme y était depuis cinq ans, et déjà on le considérait comme un des premiers ouvriers de la maison. Du reste, en le recommandant vivement aux patrons, le père Guérin l'avait désigné lui-même comme un futur contre-maître.

Pierre justifiait pleinement la bonne opinion que le vieux serrurier avait de son avenir et méritait qu'on s'intéressât à lui il n'avait pas de famille ; abandonné tout petit, il avait été élevé par charité. Mais, plein de cœur, le jour où il apprit ce qu'il était, il résolut de vaincre l'infortune.

A peine sorti de l'école, où il reçut l'instruction commune à tous les enfants des pauvres, il voulut apprendre un état. Dans ses mains encore bien faibles on mit une lime. Ce n'était pas assez pour lui ; le soir, après sa journée d'apprenti, il suivait les cours d'adultes de la ville. Il se perfectionna dans l'étude de la langue française ; il apprit l'histoire, la géographie, la musique vocale, le dessin, un peu d'architecture, la physique, la chimie, les mathématiques, l'anglais et l'allemand.

A dix-neuf ans, quand, présenté par le père Guérin, il entra chez MM. Corbon et C[ie], il n'était pas seulement un ouvrier intelligent et habile, mais encore un jeune homme instruit, presque un savant.

Il n'était rien, il voulut devenir quelque chose.

Les autres ouvriers savaient qu'au lieu de fréquenter les cabarets il rentrait chez lui, s'entourait de livres et étudiait ; ils sentaient aussi la supériorité qu'il avait sur eux. Parmi ces derniers, plusieurs le regardaient de travers, le détestaient. Ceux-là étaient les envieux, les jaloux, les mécontents toujours, de ceux qui font le lundi, souvent aussi le mardi, qui se plaignent sans cesse de leur position et qui s'en prennent à tout, excepté à eux, de leur mauvaise fortune, de leur misère.

Pourtant Pierre était bon et affectueux pour tous ; ils étaient ses camarades, ses frères aux heures de travail ; il les aimait, et à l'occasion, quand il le pouvait, il leur rendait service.

Or, un mois environ après l'arrivée d'Antoine Blanchard à Paris, le père Guérin mourut.

Le jour des obsèques du vieil ouvrier, on ne ferma point les ateliers de la rue Saint-Maur ; mais la moitié des ouvriers fut autorisée par les patrons à accompagner l'ancien contre-maître à sa dernière demeure.

Anselme Guérin était connu et respecté : pendant toute sa vie il avait donné l'exemple du travail et de la bonne conduite : il y eut une foule nombreuse derrière son cercueil.

En tête on voyait Pierre, jeune ami du défunt, marchand à côté d'un grand vieillard aveugle qui tenait son bras.

Et tout le monde se demandait :

— Qui donc est ce vieillard aveugle ?

Pierre ne disait ses affaires à personne. Depuis quelque temps, il allait souvent rue de Lille, mais on ne le savait pas.

Anselme Guérin fut inhumé au Père-Lachaise, dans un caveau qu'il avait fait construire autrefois, lorsqu'il eut la douleur de perdre sa femme. En ce temps-là, l'ouvrier était presque riche. Il venait de mourir pauvre. Pourquoi? Ah! c'est bien simple : tout ce qu'il gagnait, il le donnait.

Il n'avait eu qu'une fille. Il la maria à vingt ans à un ouvrier qu'elle aimait et qu'il avait agréé, lui, parce qu'il le connaissait et le savait capable de rendre sa fille heureuse.

C'était un mécanicien. Un jour la chaudière d'une machine éclata; le malheureux fut atteint et tué raide. Il laissait sa femme avec cinq enfants, dont le plus âgé avait huit ans.

Alors le père Guérin dit à sa fille :

— Tout ce que je possède est à toi dès aujourd'hui, et tout ce que je gagnerai encore sera pour élever tes enfants.

Il n'y eut pas de trop, Mais s'il ne resta rien, le père Guérin, voyant arriver sa dernière heure, eut la consolation d'avoir fait son devoir. Il ne laissait pas de misère après lui. Le dernier des orphelins était encore en apprentissage; mais les quatre autres se trouvaient en état de gagner leur vie et de venir en aide à leur mère.

Voilà l'homme à qui venaient de dire un dernier adieu ceux qui l'avaient connu.

A la porte du cimetière, après avoir échangé des poignées de main avec quelques ouvriers, ses amis, Pierre monta avec l'aveugle dans une voiture de place pour le reconduire à son domicile.

La plupart des ouvriers pensèrent que, en retournant immédiatement à l'atelier, ils pouvaient faire encore trois ou quatre heures de travail. Huit ou dix ne furent pas de cet avis. Les patrons n'avaient point exigé qu'ils vinssent se remettre à l'ouvrage; ils tenaient à jouir complétement du congé qui leur avait été accordé. D'ailleurs, après un enterrement, même quand c'est un parent qu'on a perdu, n'est-il pas d'usage de s'amuser et de trinquer au cabaret? C'était leur raisonnement.

Ils laissèrent partir leurs camarades et ils entrèrent chez un des marchands de vin en face du cimetière. Ils demandèrent à boire et ils entourèrent une table, qui fut bientôt couverte de bouteilles.

On parla d'abord du père Guérin.

Un ouvrier ayant dit qu'il n'y avait pas à le regretter, que le vieux avait fait son temps, les autres ne crurent pas devoir émettre une opinion contraire.

La conversation tomba ensuite sur Pierre, le protégé du père Guérin.

— En voilà un qui ne me va pas, dit l'ouvrier qui venait de faire à sa façon l'oraison funèbre de l'ancien contre-maître ; je le hais...

— Voyons, Robin, qu'est-ce qu'il t'a fait?

— Hein? qu'est-ce qu'il m'a fait? Il m'a fait qu'il me déplaît. Voilà.

— Dis donc, on ne peut pas plaire à tout le monde. Pierre n'est pas un mauvais camarade, au contraire, et la preuve, c'est qu'il ne manque pas d'amis dans les ateliers.

— Parce que c'est un flagorneur, un diseur de belles paroles, et les autres se laissent enjôler comme des imbéciles qu'ils sont. Ah ! on ne m'en conte pas, à moi... Monsieur, avec ses grands airs, se permet de nous faire de la morale... un blanc-bec ! A-t-on jamais vu ça ? Est-ce qu'il se croit plus que nous autres ? Je me promets à l'occasion de lui dire, et au besoin de lui faire sentir, ce que je pense de lui.

Un geste et un regard farouche de Robin appuyèrent ses paroles.

— Moi, déclara un ouvrier, qui n'avait pas encore parlé, je n'ai rien à dire contre Pierre, je trouve, au contraire, que Robin est injuste envers lui.

— Tu le soutiens, toi ! s'écria Robin.

— Oui, je le soutiens ; c'est mon droit et peut-être mon devoir.

— Alors j'ai eu tort de parler devant toi, Boyer ; je ne te savais pas de sa coterie.

— Ce n'est pas moi, tu le sais bien, qui irai rapporter tes paroles.

— Et quand tu irais lui raconter ce que j'ai dit, qu'est-ce que ça peut me faire?

— Non, je ne suis pas un mouchard, mais je tiens à te dire, Robin, ma façon de penser.

— Écoutez, camarades, ça promet d'être drôle.

— Robin, tu es jaloux.

— Jaloux, moi, jaloux de M. Pierre ! exclama Robin.

Et il se mit à rire aux éclats.

— Tu es jaloux de Pierre parce que tu voudrais être contre-maître et qu'il est probable que Pierre le sera avant toi.

Le regard de Robin eut un rapide éclair.

— Si ton M. Pierre devenait contre-maître avant moi, dit-il d'une voix creuse, ce serait une injustice des patrons ; le jour même je quitterais l'atelier.

— Est-ce qu'il n'est pas aussi digne que toi du choix des patrons ?

— Non, car j'ai huit ans de plus que lui et je suis depuis dix ans dans la maison.



Elle jeta ses bras autour du cou du vieillard et se prit à sangloter. (Page 67.)

— Dis donc, Robin, il ne manque pas chez M. Corbon d'ouvriers encore plus anciens que toi. Mais ce n'est pas seulement parce que Pierre peut devenir un jour contre-maître que tu lui en veux. Je sais ce que tu lui reproches. Il est aussi bon ouvrier que toi, mais il a l'instruction, que tu n'auras jamais. Ah! dame, ça t'embête, car tu n'aimes pas à reconnaître la supériorité des autres. Je sais bien que tu peux dire : « Pierre est fier, il nous dédaigne, jamais il ne vient boire avec nous. »

« Pierre ne boit pas, il n'entre jamais chez un marchand de vins : chacun son goût. Il n'aime pas à s'amuser, à jouer aux cartes ou au billard ; il a des livres, il préfère passer ses soirées à lire, à étudier, à s'instruire ; c'est son affaire, cela ne regarde personne.

— Ah ! si Pierre était un mauvais compagnon, s'il disait du mal de celui-ci, de celui-là, s'il cherchait à leur faire tort, je ne prendrais pas sa défense ; mais tu as beau dire et beau faire, Robin, tu n'empêcheras pas Pierre d'être excellent ouvrier, un bon camarade et un brave garçon.

« Tenez, vous autres, je puis encore vous dire ceci, au risque de le mécontenter s'il apprennait que j'ai causé : quand j'ai été malade, il y a six mois, au plus fort de l'hiver, je me suis trouvé sans argent pour payer les médicaments du pharmacien ; sans pain et sans feu pour nourrir et chauffer ma vieille mère. Eh bien ! je ne sais comment Pierre a su ma détresse. Il est venu me voir un soir et, avant de s'en aller, il a mis deux pièces de vingt francs dans la main de ma mère. Il ne m'en a plus parlé depuis, et moi, sans cœur, je ne les lui ai pas encore rendues.

« Je n'ai plus rien à vous dire. Si tu as quelque chose à répondre à cela, Robin, tu as la parole. »

Robin grimaça un sourire et se mordit les lèvres de dépit.

— C'est bon, fit-il avec aigreur, tout ça ne prouve pas grand'chose.

— Tu es difficile ; est-ce que ce n'est rien de venir au secours d'un camarade dans la peine ?

— C'est de la solidarité ; il faut bien que les ouvriers s'aident entre eux ; chacun de nous aurait fait cela.

— Soit ; mais, toi, mon vieil ami, tu ne l'as pas fait.

Robin se sentit piqué par ce reproche et il répondit avec humeur :

— D'abord, j'ignorais que tu fusses gêné ; et puis nous n'avons pas, comme M. Pierre, de l'argent à la Caisse d'épargne.

— Ça, c'est vrai, approuvèrent les autres ouvriers ; les temps sont durs et on a ses charges.

— Cela n'empêche pas d'être juste, répliqua Boyer, d'être reconnaissant quand on vous rend service, et de trouver bien ce qui est bien. Je n'étais pas l'ami de Pierre ; je le connaissais à peine ; je ne lui avais peut-être pas adressé deux fois la parole. N'importe, il s'est conduit envers moi comme s'il eût été mon meilleur ami. Certainement que c'est de la solidarité, comme dit Robin, mais cela prouve aussi que Pierre a bon cœur. Maintenant, j'ai de l'amitié pour lui ; je serais un lâche si je n'osais pas le dire. Et je n'aime pas, tu entends, Robin, je n'aime pas qu'on dise du mal de lui devant moi.

Robin haussa les épaules.

— Tu as ton idée, j'ai la mienne, fit-il. Pierre n'est qu'un *poseur;* c'est tout de même un malin, car il sait cacher son jeu sous un masque d'hypocrite.

— Que veux-tu dire?

— C'est bien, je sais à quoi m'en tenir sur le compte de ton ami Pierre. Tu es libre de l'admirer tant que tu voudras, mais plus tard on verra...

Puis regardant sournoisement un jeune ouvrier déjà à moitié ivre, il ajouta :

— Je n'aurais qu'un mot à dire ici pour faire voir aux camarades que c'est une franche canaille.

Boyer bondit sur ses jambes, et, d'une voix frémissante de colère, s'écria :

- Dis-le donc, ce mot, dis-le tout de suite, si tu n'es pas un lâche!

Robin resta très-calme en apparence, mais son visage était devenu blême.

— Ce n'est pas toi qui m'empêcheras de parler, dit-il en lançant à Boyer un regard sombre.

Il lui tourna le dos et, s'adressant aux autres :

— Notre ami Thibaut, que voilà, a une très-jolie femme, n'est-ce pas?

— On ne peut pas dire le contraire.

— Je n'en connais pas de plus belle.

— Elle est charmante.

— Adorable.

— Vingt-deux ans à peine.

— Et des yeux, un regard... et des dents... Cré nom! Thibaut peut se flatter d'avoir de la chance. Heureux Thibaut!

— Oh! pas si heureux que ça! ricana Robin.

Les ouvriers l'interrogèrent curieusement du regard.

— Eh bien! voilà, reprit Robin en se dandinant sur son siége; je dis que ce n'est pas toujours un bonheur d'avoir une jolie femme : quand le mari est absent du logis, on lui fait la cour et elle devient la maîtresse d'un autre.

— Ah çà! voyons, est-ce que la femme de Thibaut?...

L'ivrogne, dont la tête était tombée sur la table, se redressa brusquement.

— Hein? fit-il d'une voix enrouée, qu'est-ce que tu dis donc, Robin?

— Que tu es aveugle, mon pauvre Thibaut, que ta femme te trompe et que le beau Pierre, le cher ami de Boyer, est son amant.

Thibaut devint subitement très-pâle, ses traits se contractèrent et un éclair fauve sillonna son regard. Il asséna sur la table un formidable coup de poing qui fit danser les verres et culbuta plusieurs bouteilles.

— Tonnerre! jura-t-il sourdement, si c'est la vérité, malheur, malheur à eux!...

Il se leva en chancelant, saisit son verre qu'un ouvrier venait de remplir et le lança violemment contre la muraille où il se brisa en mille morceaux.

Pendant un instant les ouvriers avaient été frappés de stupeur. Ils se regardaient avec anxiété.

— Ce que vient de dire Robin est une infâme calomnie! s'écria tout à coup Boyer, je le mets au défi de prouver ce qu'il avance. Pierre n'est pas de ceux qui volent les femmes des autres!

Thibaut n'écoutait et n'entendait plus; il avait pris sa tête dans ses mains et marchait à grands pas dans la salle, pendant que des sons rauques s'échappaient de sa poitrine.

Robin s'était levé, l'œil étincelant.

— Toi, dit-il, en s'avançant vers Boyer, il y a une heure que tu m'agaces, je vais te payer tes insolences.

Et il leva son poing, prêt à frapper.

Deux ouvriers eurent le temps de se jeter entre eux

— Ah çà! est-ce que vous allez vous battre, maintenant? dit l'un en repoussant Robin, pendant que l'autre entraînait Boyer.

— Non, vraiment, dit ce dernier, ce serait trop bête; j'aime mieux m'en aller et laisser la place à Robin.

Il jeta une pièce de vingt sous sur la table en disant :

— Voilà pour payer mon écot.

Puis il ajouta :

— Au revoir, vous autres, je vous conseille de consoler Thibaut; ce que vient de dire Robin n'est pas vrai, j'en mettrais ma main au feu?

Sur ces mots, il sortit du cabaret.

V

SCÈNES INTIMES

Pendant que l'envie et la haine stupide et lâche essayaient de nuire à Pierre par des insinuations odieuses, ne craignant même pas d'employer la calomnie pour atteindre plus sûrement le but, le jeune homme causait avec M. Blanchard, dans la chambre de ce dernier, pendant que Léontine travaillait dans la salle à manger, assise devant la fenêtre ouverte.

La comtesse de Lucerolle avait tenu sa promesse. Depuis trois semaines la jeune fille avait autant d'ouvrage qu'elle pouvait en faire. Elle n'avait même pas à se déranger; on le lui apportait, et il arrivait de tous les côtés.

Sous ce rapport, l'avenir était assuré; en gagnant de trois à quatre francs par jour, elle n'avait pas à redouter les privations pour son grand-père. L'aveugle était toujours l'objet de ses constantes préoccupations. Elle avait pour le vieillard les soins, les attentions, les prévenances, la sollicitude inquiète et la tendresse d'une jeune mère pour son enfant.

Elle le quittait le moins possible, et, maintenant que les soirées devenaient belles, ils sortaient ensemble après le dîner, traversaient la Seine et faisaient le tour du jardin des Tuileries ou s'asseyaient sous les vieux marronniers.

Quand Pierre devait venir, on l'attendait, et il les accompagnait dans leur promenade, toujours la même.

Il semblait que le jeune homme ne pût plus vivre loin de M. Blanchard et de Léontine; aussi était-il rare qu'il laissât passer deux jours sans accourir rue de Lille.

L'aveugle avait facilement compris que ce n'était pas absolument pour lui tenir compagnie que le jeune homme venait si souvent. La véritable cause de son empressement et de ses assiduités se devinait. M. Blanchard avait assez de finesse et de pénétration d'esprit pour découvrir certain secret sans le concours de ses yeux. Il fut donc vite convaincu que Pierre était tout simplement amoureux de Léontine.

— Je trouve cela fort naturel, se dit-il; il a vingt cinq ans, elle en a dix-sept, ils sont beaux tous les deux, il leur est bien permis de s'aimer... L'amour est ce qu'il y a de meilleur au monde! Pierre n'est pas riche, mais c'est un honnête garçon et un bon ouvrier, sans compter qu'il est beaucoup plus instruit qu'il ne

veut le laisser voir. Il y a en lui quelque chose que je ne puis m'expliquer, mais ce n'est pas, assurément, un ouvrier ordinaire comme il y en a tant. Un ouvrier intelligent peut être patron à son tour; Pierre me paraît destiné à le devenir un jour. Pourquoi, si elle l'aime, ne serait-il pas le mari de Léontine? Je vieillis, je ne tarderai pas à m'en aller, et je ne voudrais pas la laisser, la chère mignonne, seule, sans protecteur. Sa dot est modeste, mais, dans des mains comme celles de ce brave garçon, elle fructifierait et pourrait devenir la base d'une belle fortune. D'ailleurs, tôt ou tard, il faut qu'elle se marie. Pas plus que l'homme, la femme n'est pas fait pour vivre seule; elle a besoin d'aimer et de se dévouer; Dieu a mis en elle des trésors de tendresse qu'il faut qu'elle dépense. Pour cela, il lui faut un mari et des enfants à chérir; c'est la loi de la vie... Des enfants? si, avant de mourir, je pouvais en avoir un ou deux sur les genoux, il me semble qu'ils me consoleraient de la mort des autres!

Ainsi raisonnait le vieil aveugle.

Mais comme Pierre se taisait, que Léontine ne disait rien, il imitait leur discrétion et gardait le silence.

Pierre se taisait parce que, comme tous les amoureux qui aiment sincèrement, il était timide et craintif.

Il n'avait pas été long à se rendre compte de ses impressions. Le plaisir qu'il éprouvait à venir rue de Lille, son trouble et les battements précipités de son cœur lorsqu'il était en présence de la jeune fille, lui avaient fait découvrir que sa vie était pour toujours attachée à celle de la gracieuse enfant, et qu'il ne pouvait plus y avoir de bonheur pour lui sans Léontine.

Mais son respect pour la jeune fille était si grand, qu'il enfouissait son secret au plus profond de son cœur, comme si l'amour pur, l'amour chaste, était un sentiment honteux. Quand il la regardait, ou plutôt quand il l'admirait, il tremblait de laisser échapper un mot qui pût troubler la sénérité de son âme. Souvent même il craignait qu'elle ne s'offensât d'un seul de ses regards.

Pour lui, Léontine n'était pas seulement la plus belle, la plus noble, la plus ravissante, la plus parfaite de toutes les créatures; elle avait un autel dans son cœur, et il l'avait élevée au rang d'une divinité.

Il la croyait pauvre, obligée pour vivre de recourir au travail de ses mains. Il la voyait entourer de soins et d'affection le vieil aveugle... Cela augmentait encore son respect et son admiration. Il ne l'aimait pas plus, c'était impossible, mais comme il la trouvait belle, comme il la trouvait grande!

S'il eût appris que la jeune fille avait un dot de trente mille francs, il eût été désespéré. Peut-être se serait-il condamné à ne jamais reparaître chez M. Blanchard.

En voyant cette jeune fille si dévouée près de ce vieillard infirme, il rêvait de

partager son dévouement. En la voyant travailler comme la plus pauvre ouvrière, il souhaitait ardemment qu'il lui fût permis de travailler seul pour trois.

M. Blanchard était très-vivement affecté de la mort du père Guérin.

— C'est encore un bon qui vient de partir, dit-il à Pierre.

Et il lui raconta qu'ils étaient allés ensemble à l'école, comment ils s'étaient aimés dès l'enfance, et comment aussi leur amitié resta la même malgré leur éloignement et le temps, qui fait oublier tant de choses.

— J'ai vu mourir successivement tous mes amis, tous ceux que j'aimais, reprit le vieillard d'une voix émue, et ma pauvre orpheline n'a plus que moi pour la protéger contre les dangers de la vie, moi, un vieillard aveugle !... C'est triste, bien triste... Mais, enfin, si peu que je sois, je suis près d'elle, elle n'est pas seule au monde.

« Après la mort de mon fils et de ma belle-fille, après tout le mal fait à notre pays, à la France tout entière, après tant de sang répandu inutilement et de si grands désastres causés par cette guerre maudite, quand on a mon âge, on ne tient plus à la vie, on meurt sans regret, car la mort est l'oubli de tout, l'éternel repos. Et pourtant je voudrais vivre encore quelques années... pour elle ! Elle ne sait rien de la vie : elle est si jeune, si innocente !... On dit que le malheur est une école ; pas le sien, la chère petite : son malheur l'a frappée brutalement, comme un coup de tonnerre. Que lui a-t-il appris ? Que la guerre est une chose odieuse et barbare. Voilà tout. Elle a pleuré, et elle pleure toujours... Chère enfant, son cœur est si bon et si pur qu'elle n'a pas même de la haine pour ceux qui l'ont faite orpheline !

« Son avenir, son bonheur — car elle sera heureuse, j'en ai la conviction — me préoccupent sans cesse ; oui, je désire vivre encore ; je ne voudrais pas mourir avant de l'avoir mariée. Le jour où je mettrai sa main dans celle d'un brave garçon qui l'aimera, ah ! Pierre, ce jour-là le pauvre aveugle sera bien heureux ! »

Le jeune homme se mit à trembler très-fort.

Certes, il ne pouvait trouver une plus belle occasion pour laisser échapper le secret de son cœur. Il était seul avec M. Blanchard ; Léontine, dont la présence aurait pu paralyser sa langue, ne pouvait l'entendre. Et puis, les paroles du vieillard ne semblaient-elles pas l'encourager à parler ?

Il hésita un instant, puis parvenant à vaincre ses craintes :

— Si j'osais... balbutia-t-il.

— Eh bien ! si vous osiez ?... dit le vieillard, dont l'intention avait été de provoquer un aveu.

— Monsieur Blanchard, pardonnez-moi de me montrer si téméraire ; mais

dussiez-vous me défendre de venir chez vous désormais, je ne dois pas vous cacher la vérité plus longtemps. Si je continuais à garder le silence, vous auriez le droit de suspecter mes intentions ; ce n'est pas ici, devant vous si loyal, et devant mademoiselle Léontine, qui ne sait pas ce qu'est le mensonge, qu'on peut se présenter avec un masque sur le visage.

« Monsieur Blanchard, continua-t-il d'une voix vibrante d'émotion, j'aime mademoiselle Léontine, je l'aime ardemment ; elle occupe mon cœur tout entier, et je lui ai donné toute mon âme. J'aurais dû, peut-être, vous dire cela le jour même où j'ai découvert que l'amour s'était emparé de moi. Je redoutais votre réponse. J'étais si heureux de venir ici, le soir, après ma journée, passer une heure délicieuse près de vous !

« Monsieur Blanchard, je vous ai ouvert mon cœur ; maintenant, je suis prê à faire ce que vous m'ordonnerez. La tranquillité et le bonheur de mademoiselle Léontine sont tout. Si vous me dites : « Ne revenez plus, » vous ne me reverrez jamais !

— Pierre, dit l'aveugle, donnez-moi votre main, que je la serre dans la mienne. Elle tremble, votre main, c'est la preuve que vous venez de me dire la vérité... Pierre, vous avez raison en disant que la tranquillité et le bonheur de Léontine sont tout... tout pour moi. Vous l'aimez c'est bien. J'en suis content, parce que vous êtes un bon, un brave et un honnête garçon. Puisque vous avez été franc avec moi, je le serai avec vous. Depuis quelque temps, quand je suis inquiet sur le sort réservé à ma chère petite, je pense à vous, et je me suis dit souvent que je ne trouverai pas un meilleur mari à lui donner.

— Oh ! monsieur Blanchard !...

— Pierre, je connais une partie de votre vie ; Guérin, que je n'ai pu voir que deux fois pendant sa maladie, Guérin m'a longuement parlé de vous. Il aurait pu se dispenser de me faire votre éloge, je vous avais déjà jugé... Si l'aveugle ne peut voir avec ses yeux éteints, il écoute. Au timbre de la voix, à ses inflexions, il lit dans le cœur et il devine l'âme.

« Vous êtes un excellent ouvrier, Pierre ; les chefs de la maison où vous travaillez ont pour vous de la considération, je puis même dire de l'amitié ; un de ces jours, avant un an peut-être, vous serez contre-maître. Vous voyez que je suis bien instruit.

— C'est vrai, monsieur Blanchard ; mais M. Guérin ne vous a pas dit sans doute...

— Quoi ? J'ai parlé à Guérin de mes idées, de mes projets ; il a cru devoir ne me rien cacher de ce qui vous intéressait. Je sais que vous n'avez jamais connu votre mère, que votre père vous a abandonné presque au berceau.



Les jeunes gens se placèrent de chaque côté du vieillard, qui prit leurs bras. (Page 72.)

— Ah! ce n'est pas tout, monsieur Blanchard.

— Non, ce n'est pas tout! votre père, qui se nommait comme vous, Pierre Ricard, a été condamné pour vol à plusieurs années de prison.

Le jeune homme poussa un sourd gémissement et baissa la tête.

— Ah! s'écria-t-il avec désespoir, je porte un nom flétri, je ne suis pas digne d'être votre fils!

— Pierre, répliqua le vieillard en se redressant, vous pouvez lever haut la tête : la vie du fils, honnête et toute de travail, fait oublier celle du père !

L'aveugle sentit sur sa main les lèvres du jeune homme.

— Pierre, reprit-il avec émotion, je ne sais pas encore quelle est la pensée de Léontine ; ce soir même, je l'interrogerai : si elle vous aime, comme je veux l'espérer, elle sera votre femme.

— Mon cœur est en même temps plein d'espoir et rempli d'angoisse, dit le jeune homme.

Il se leva.

— Est-ce que vous partez? demanda l'aveugle.

— Je pars, monsieur Blanchard, vous avez fait pénétrer en moi une joie immense ; j'éprouve le besoin de me trouver seul avec mes pensées. Faudra-t-il revenir?

— Certainement.

— Avant que je sache?...

— C'est aujourd'hui vendredi, venez dimanche. Je ne vous écrirai pas, vous lirez la réponse de Léontine dans ses yeux.

Après avoir souhaité le bonsoir à l'aveugle et à la jeune fille, le jeune homme les laissa seuls.

— Grand-papa, vous avez causé bien longtemps avec M. Pierre, dit Léontine.

— Oui, répondit le vieillard en souriant ; il s'agissait de quelque chose de très-sérieux.

— Ah ! fit-elle.

— M. Pierre me disait que son intention était de se marier.

— De se marier ! répéta la jeune fille en faisant un mouvement brusque.

— Est-ce que tu ne crois pas qu'il puisse faire le bonheur d'une femme ?

— Au contraire, mon père, répondit-elle d'une voix qui trembla légèrement, je suis persuadée que M. Pierre rendra sa femme très-heureuse.

— Je suis charmé de savoir que tu partages mon opinion.

— Et vous a-t-il dit le nom de la personne... qu'il épouse?

— Qu'il désire épouser, oui. Il l'aime véritablement ; seulement, le pauvre garçon ne sait pas encore si elle voudra de lui.

— Elle serait alors bien difficile, dit Léontine d'un ton animé. Comment se nomme-t-elle?

— Elle se nomme Léontine Blanchard.

— Moi! c'est moi! s'écria-t-elle. Ah! mon père, mon père!...

Elle jeta ses bras autour du cou du vieillard et se prit à sangloter.

— J'en étais presque sûr, dit l'aveugle; ils devaient s'aimer!

VI

LA DOT DE LÉONTINE

Dans presque tous les ateliers, chantiers et manufactures de Paris, les ouvriers touchent chaque semaine le prix de leur travail. Le samedi est le jour de paye.

Or, le samedi soir, après la paye faite aux ouvriers de la maison Corbon et Cie, Boyer se trouva tout à coup en face de Pierre, qui l'attendait dans la rue. Il le salua et fit mine de vouloir s'éloigner. Mais le jeune homme lui tendant la main, il s'arrêta pour répondre à ce témoignage de sympathie.

— Mon cher Boyer, dit Pierre, vous avez peut-être hâte d'aller rejoindre quelques-uns de vos camarades; s'il en est ainsi, je ne veux pas vous retenir.

— Non, répondit Boyer, je vais rentrer chez moi, près de ma mère, comme j'ai l'intention de le faire tous les soirs. Je ne veux plus boire, je ne veux plus aller chez le marchand de vin avec les camarades. Les camarades! ajouta-t-il d'un ton amer, je n'en ai plus. Est-ce que vous avez quelque chose à me dire, Pierre?

— Oui, Boyer, j'ai à vous remercier.

— A me remercier... de quoi?

— Hier, paraît-il, Robin a parlé de moi avec malveillance.

— Ah! vous savez ça?

— Oui. Vous étiez-là, Boyer, avec plusieurs autres. Vous avez tenu tête à Robin, qui ne m'aime pas, je le sais; vous avez pris ma défense.

— Pierre, je ne vaux peut-être pas grand'chose, mais il y a encore là quelque chose qui bat dans ma poitrine; je ne souffre pas qu'on dise du mal de vous devant moi. J'ai de la mémoire, allez; je n'ai pas oublié qu'un jour que j'étais dans la peine, vous m'avez tendu la main.

— Mon cher Boyer, si vous voulez me faire plaisir, ne parlons pas de cela.

— Oh! je sais bien... quand vous avez rendu un service, vous ne voulez pas vous en souvenir.

— Boyer, quand un camarade n'est pas heureux et que je peux lui venir en aide, je le fais.

— Oui, en vous cachant.

— Cela se comprend, je ne suis pas assez riche pour pouvoir recommencer tous les jours.

— Non, non, ce n'est pas ça; vous ne voulez pas qu'on connaisse vos belles actions, voilà la vérité. Enfin, c'est bien, vous n'aimez pas qu'on vous parle de cela, mais vous ne m'empêcherez pas de penser que vous êtes un bon camarade, un cœur d'or.

Pierre lui tendit une seconde fois la main.

— Tenez, reprit l'ouvrier avec émotion en saisissant la main du jeune homme, je n'oublierai pas plus ceci que le reste. Pierre, entre nous, maintenant, c'est à la vie, à la mort; et si jamais vous avez besoin de Jules Boyer, je ne vous dis que ça...

— Oh! je sais que je peux compter sur vous, que vous êtes mon ami.

— Oui, oui, je suis votre ami.

— Hier, vous m'en avez donné la preuve.

— Hier, j'ai eu le courage de faire mon devoir.

— Robin a voulu vous frapper; si l'on ne vous eût séparés, vous alliez vous battre.

— Si Robin m'avait frappé, je ne sais pas comment cela se serait terminé; mais j'ai eu la bonne inspiration de m'en aller. Je ne suis ni un querelleur, ni un batailleur, moi; la nuit dernière, je n'ai pas pu dormir et j'ai réfléchi à ce qui s'est passé. Alors je me suis dit : Boyer, tu vois ce qu'on gagne à fréquenter les cabarets; à partir de demain, il faut que tu fasses comme tous les ouvriers rangés et honnêtes qui aiment leurs parents, leur femme, et trouvent le moyen, avec ce qu'ils gagnent, d'élever plusieurs enfants. Tu rentreras chez toi tous les soirs, et le samedi tu remettras à la maman Boyer ta paye entière. Comme ça, quand tu voudras boire un litre de vin, tu le partageras avec ta mère, qui ne boit jamais que de l'eau. Eh bien! oui, voilà ce que je me suis dit, et vous verrez, Pierre, qu'il en sera ainsi. J'ai trente-deux ans, il est temps que j'aie de la volonté! La bonne vieille mère Boyer est économe; comme d'autres, elle portera de temps en temps quelque chose à la caisse d'épargne, et si un jour — on ne sait pas ce qui peut arriver — l'idée me vient de me marier, j'aurai un peu d'argent d'avance. Et puis, Pierre, je pourrai vous rendre ce que je vous dois.

— Boyer, répliqua vivement le jeune homme, je ne suis pas un prêteur d'ar-

gent; quand je partage ma bourse avec un ami malheureux, c'est un frère qui donne à son frère moins riche que lui.

Cette fois ce fut l'ouvrier reconnaissant qui prit la main du jeune homme et la serra dans les siennes.

— Robin dit que vous êtes un enjôleur, fit-il, et il interprète ce mot méchamment. Si vous êtes un enjôleur, c'est pour le bien et pour rendre meilleurs les hommes qui vous connaissent. Pierre, puisque vous savez que je me suis disputé hier avec Robin, vous a-t-on appris le sujet de la querelle?

— Non; on a parlé de cela dans les ateliers et, sans le vouloir, j'ai surpris seulement quelques paroles.

— Alors vous ignorez ce que Robin a dit?

— Oui, et je ne tiens pas à le savoir : je connais assez les sentiments de Robin à mon égard pour tout supposer; mais je ne me donnerai pas cette peine. Il peut vomir tout son venin, il ne m'atteindra pas.

— Pierre, je ne veux pas vous répéter ses paroles.

— Je ne vous le demande point, Boyer. Il me suffit de savoir que vous vous êtes indigné et que vous avez pris mon parti. C'est pour cela que je vous ai attendu ce soir; je tenais à vous serrer la main et à vous dire : Merci!

— Robin est jaloux; il voit bien que vous êtes instruit, distingué, que vous n'êtes pas un ouvrier comme les autres; eh bien! ça l'embête. Il se croit beaucoup et il ne veut pas admettre qu'on soit plus intelligent que lui, que quelqu'un lui soit supérieur. Cela seul explique son animosité contre vous, car vous n'avez jamais cherché à lui nuire, pas plus qu'à aucun de nous.

— Mon cher Boyer, dit Pierre, votre amitié me console de la haine de Robin.

Ils se séparèrent.

Le lendemain, à une heure, Pierre arrivait chez M. Blanchard. Il était troublé et son cœur battait encore plus fort qu'à l'ordinaire; il ne pouvait se défendre d'une certaine appréhension.

On l'attendait. Le père et la fille étaient encore à table. Au coup de sonnette qui retentit, l'aveugle dit :

— C'est lui.

Léontine en était sûre, elle avait reconnu son pas dans l'escalier. Elle se leva très-émue et alla ouvrir. Les deux jeunes gens se trouvèrent en face l'un de l'autre. Leurs regards se croisèrent. Aussitôt la jeune fille, rougissante, baissa les yeux.

Pierre ne doutait plus; il venait de lire son bonheur dans le regard de

Léontine. Elle lui offrait sa main frémissante. Il la prit et la baisa avec transport.

— Eh bien, venez donc, venez donc! cria l'aveugle en se levant.

— Ainsi, dit Pierre en entrant dans la salle à manger avec la jeune fille, vous ne me repoussez pas... Je ne puis en ce moment vous exprimer ce qui se passe en moi; c'est une joie immense, inconnue qui me pénètre. Quel délice! quel ravissement! C'est le ciel ouvert! Il me semble que vous êtes en moi!... Pour moi tant de bonheur!... Ah! comme vous serez adorée!... Léontine, ma vie est à vous, et devant votre aïeul, qui m'écoute et m'entend, le jure de la consacrer à vous rendre heureuse.

— C'est bien, mon fils, dit le vieillard, vous aurez le bonheur tous les deux : on est toujours heureux quand on s'aime. Confiants l'un dans l'autre, la main dans la main, sans vous quitter jamais, vous ne verrez dans la vie que des sentiers fleuris. Aimez-vous, mes enfants, aimez-vous toujours!

— Léontine, c'est donc vrai! s'écria le jeune homme avec exaltation, vous m'aimez!

La jeune fille leva sur lui ses beaux yeux humides et répondit :

— Oui, Pierre, je vous aime!

L'aveugle souriait. Il les voyait avec son cœur.

— Pierre, fit-il d'un ton affectueux, il ne faut pas tout vous dire, demain vous seriez obligés de répéter les mêmes paroles. Nous vous attendions pour prendre e café; n'est-ce pas, Léontine?

— Oui, mon père.

— Venez donc vous asseoir près de moi, Pierre. Nous avons encore à causer ensemble.

Le café était prêt à servir. La jeune fille le versa dans les tasses.

— Pierre, reprit l'aveugle, il y a une chose que je ne vous ai pas dite avant-hier et que je veux vous apprendre aujourd'hui : Léontine a une petite dot.

— Une dot? fit le jeune homme avec surprise.

— Laissez-moi continuer, mon ami. C'est le tiers, peut-être le quart de la fortune que ma chère petite-fille devrait avoir; mais si modeste qu'elle soit, cette dot existe. Je pourrais vous dire qu'une partie de la somme est à moi; mais si j'ai encore quelques années d'existence, ce que je souhaite, afin de voir votre bonheur, mes enfants, je n'aurai besoin de rien, car je vivrai près de vous, avec vous.

— Cher père, dit Léontine, si vous ne m'aviez plus près de vous, vous ne pourriez plus vivre.

— C'est vrai, répondit le vieillard, je ne pourrais me séparer d'elle. Enfin, Pierre, mon ami, la dot de Léontine est de trente mille francs.

— Trente mille francs! exclama le jeune homme en bondissant sur son siége; mais, M. Blanchard, je ne veux pas de dot!

— Elle est à Léontine, Pierre; il faut bien que vous la preniez en épousant ma fille.

— M. Blanchard, répliqua le jeune homme, cette somme est à vous, vous la garderez.

— Je viens de vous le dire, Pierre; vivant avec vous, je n'aurai besoin de rien.

— Trente mille francs, monsieur Blanchard, c'est une fortune!

— Autrefois, mon ami, c'était quelque chose, maintenant ce n'est presque rien. Vous verrez, et nous examinerons ensemble l'emploi le meilleur que vous pourrez faire de cette somme. Elle ne vous sera pas utile. Vous êtes jeune, intelligent, plein d'activité, vous avez le désir d'arriver; eh bien, c'est un premier capital si vous voulez travailler à votre compte ou prendre une part d'association dans une affaire industrielle. J'ai placé dernièrement quinze mille francs en rentes sur l'État, le reste de la somme est ici en or et en billets de banque. Voilà, mon ami, ce que je tenais à vous dire.

— Monsieur Blanchard, je croyais mademoiselle Léontine pauvre et je m'étais fait une joie de travailler pour vous et pour elle. J'espérais donner et c'est moi qui reçois. Si j'eusse soupçonné la vérité, M. Blanchard, je n'aurais jamais osé élever ma pensée jusqu'à mademoiselle Léontine.

— Pierre, on vous en estime davantage. Mais, assez sur ce sujet. Nous donnez-vous votre journée entière?

— Certainement, monsieur Blanchard.

— Le temps est très-beau, m'a dit Léontine, si vous le voulez, nous ferons une petite promenade.

— De grand cœur, monsieur Blanchard. Vous n'êtes pas allé encore au bois de Boulogne. Permettez-moi de vous y conduire. Nous prendrons une voiture; nous irons jusqu'à la cascade de Longchamps et nous reviendrons faire le tour des lacs.

— Votre programme me sourit, Pierre, ce sera une promenade charmante. Allons, Léontine, habille-toi, fais-toi belle; aujourd'hui, mon enfant, c'est le jour de tes fiançailles.

La jeune fille fut bientôt prête. Ils partirent.

C'etait vraiment une belle journée d'été. Les acacias et les chèvrefeuilles

étaient en fleurs; la poussière n'avait pas encore souillé la verdure. Le bois était plein de rumeurs et de cris joyeux. Les promeneurs étaient nombreux et les jolies toilettes de saison rivalisaient de fraîcheur et d'éclat avec la verdure des arbres et les rayons du soleil. Des jeunes filles et des enfants aux pieds légers couraient sur toutes les pelouses. De tous les côtés, à travers les taillis, on voyait passer des couples amoureux. Il y avait aussi un grand mouvement de voitures, Les brillants équipages se croisaient sans cesse dans les larges allées.

Léontine était ravie, émerveillée.

— Si mon père pouvait voir tout cela, comme je serais heureuse! dit-elle tout bas à l'oreille de Pierre.

— Votre affection lui suffit, répondit-il.

Au bout d'un instant il reprit :

— Ne désirez-vous pas marcher un peu?

— Cela me serait très-agréable, répondit Léontine.

— Oui, oui, marchons un peu, dit l'aveugle.

Pierre fit arrêter la voiture et ils descendirent.

Les jeunes gens se placèrent de chaque côté du vieillard, qui prit leurs bras, et ils entrèrent dans une allée ombreuse réservée aux piétons.

Ils avaient fait à peine vingt-cinq pas, lorsqu'ils se trouvèrent tout à coup en face de madame et de mademoiselle de Lucerolle.

VII

RENCONTRE AU BOIS

La comtesse et sa fille avaient aussi quitté leur voiture pour marcher un instant.

Les deux jeunes filles laissèrent échapper en même temps un cri de surprise joyeuse. Spontanément elles se tendirent les mains et s'embrassèrent.

Pierre prit son chapeau à la main et s'inclina respectueusement devant la comtesse.

— Qu'est-ce donc? demanda l'aveugle.

— Grand-papa, répondit Léontine, nous venons d'avoir le bonheur de ren-



— Mathilde, ne vous effrayez pas; c'est moi, Édouard, votre fiancé! (Page 85.)

contrer madame la comtesse de Lucerolle et mademoiselle Ernestine de Lucerolle.

— Madame la comtesse, mademoiselle de Lucerolle, dit le vieillard en se découvrant à son tour, je bénis le hasard qui me permet de vous remercier en ce moment de l'intérêt que vous témoignez à ma petite-fille.

— Monsieur Blanchard, répondit gracieusement la comtesse, c'est de l'amitié, une amitié sincère que nous avons pour mademoiselle Léontine.

— Ma petite-fille ne m'a pas laissé ignorer combien vous êtes généreuse et bonne, répliqua le vieillard.

Les yeux de la comtesse s'étaient fixés sur Pierre et semblaient ne plus vouloir s'en détacher. Elle le regardait attentivement avec une curiosité pleine d'étonnement. On aurait dit qu'elle interrogeait son regard et étudiait les mouvements de sa physionomie.

Le jeune homme, troublé par cet examen de sa personne, avait baissé les yeux.

Cependant Ernestine ayant repris le bras de sa mère, celle-ci adressa un salut amical aux trois promeneurs et elle s'éloigna rapidement, entraînant sa fille. Elles rejoignirent leur voiture, qui les attendait à quelques pas.

— Où madame la comtesse désire-t-elle aller maintenant? demanda le cocher.

— A l'hôtel, Constant, à l'hôtel, répondit la comtesse.

La voiture fila comme une flèche.

La comtesse restait silencieuse, elle paraissait agitée.

— Maman, est-ce que vous êtes souffrante ? demanda Ernestine.

— Nullement.

— Seriez-vous contrariée ?

— En aucune façon, ma chérie ; pourquoi me fais-tu ces questions?

— Parce que vous ne me dites rien. Vous n'auriez peut-être pas voulu rencontrer Léontine et son grand-père?

— Au contraire, Ernestine, j'ai été heureuse de les voir.

Après un court silence, la comtesse reprit :

— Qui est donc ce jeune homme ; qui les accompagne?

— Je ne sais pas.

— Alors Léontine ne t'a jamais parlé de lui ?

— Jamais, maman.

— Il est fort bien, ce jeune homme ; il a beaucoup de distinction. Tu causais avec mademoiselle Blanchard, tu ne l'as probablement pas remarqué ?

— En voyant que vous le regardiez avec beaucoup d'attention, j'ai jeté les yeux sur lui.

— Est-ce que tu ne t'es pas aperçue qu'il a un air de ressemblance avec...

— Avec qui, maman?

— Avec ton père.

— Non. Il est vrai que je l'ai à peine vu.

— Moi, j'étais en face de lui, j'ai pu l'examiner, cette ressemblance est vraiment frappante. Il est grand comme le comte de Lucerolle ; il a ses yeux, son regard, son air, jusqu'à son sourire. N'est-ce pas étrange ? La nature nous offre de singulières bizarreries.

— C'est vrai, chère mère ; on rencontre souvent une personne qu'on croit reconnaître, tellement elle ressemble à une autre.

— Un certain mirage des yeux a certainement aussi sa part dans ce phénomène, reprit la comtesse.

Et elle resta de nouveau silencieuse.

Toutefois, tout en s'expliquant les causes de la ressemblance, la comtesse restait impressionnée.

En arrivant à l'hôtel, elle dit à sa fille :

— Ernestine, tu ne parleras point à ton père, ni à personne de la rencontre que nous avons faite au bois.

— Maman, je garderai le silence, répondit la jeune fille.

A l'heure du dîner, la comtesse ne s'était pas remise encore. Elle toucha à peine aux mets qu'on lui servit. Elle était agitée, songeuse. A chaque instant elle arrêtait sur le comte, placé en face d'elle, son regard profond.

— Qu'as-tu donc, Mathilde ? lui demanda M. de Lucerolle ; pourquoi me regardes-tu ainsi ?

— Est-ce que je te regarde autrement que d'habitude ? répondit-elle en souriant.

— Non, ton regard a toujours la même douceur, le même charme, mais il me semble que tu es préoccupée.

— C'est une idée que tu te fais, Édouard.

— Vous êtes rentrées de bonne heure ; avez-vous fait une bonne promenade ?

— Charmante, mon ami.

— Ravissante, papa, ajouta Ernestine ; il y avait beaucoup de monde au bois, nous avons rencontré plusieurs personnes de connaissance. Nous avons laissé la voiture et marché pendant près d'une heure ; j'ai pris beaucoup de plaisir à courir sous les grands arbres, comme autrefois dans le jardin de la pension, aux heures de récréation.

— Enfin, tu t'es amusée ?

— Beaucoup, papa.

— Édouard, est-ce que Léon t'a prévenu qu'il ne dînerait pas avec nous ce soir? demanda la comtesse.

— Je n'ai pas vu Léon de la journée, répondit le comte d'un ton assez indifférent. Il est probablement en partie de plaisir à la campagne avec quelques amis. Il ne nous dit peut-être pas assez ce qu'il fait et où il va. Mais il n'y a pas là un sujet d'inquiétude. Ce n'est pas la première fois, d'ailleurs, que Léon ne se montre point à l'heure du dîner.

— Oh ! je ne suis pas inquiète, dit la comtesse presque froidement.

Tout en sortant de table, madame de Lucerolle se retira dans sa chambre. Elle éprouvait le besoin de se trouver seule avec ses pensées.

— Ce qui se passe en moi est tout à fait étrange, se dit-elle : c'est une obsession continuelle dont je ne puis me débarrasser; il semblerait que je suis dans un état d'hallucination. J'ai beau me dire qu'il est puéril, ridicule même, d'attacher tant d'importance à un fait, singulier sans doute, mais qui n'en a aucune : la pensée m'y ramène toujours. Et sans cesse, devant mes yeux, je vois ce grand et beau jeune homme donnant le bras à un vieillard aveugle. Décidément, être ainsi approche de l'absurde.

Elle prit un livre, un roman d'un grand intérêt, dont elle avait commencé la lecture la veille. Elle espérait ainsi faire diversion à ses idées. Elle lut une page, puis elle ferma le livre et le jeta avec un mouvement de dépit sur la table où elle venait de le prendre.

— C'est là, murmura-t-elle en se frappant le front. C'est de la maladie ; me voilà réellement hallucinée.

Sa tête se pencha lentement sur sa poitrine et elle se plongea peu à peu dans une profonde rêverie.

Elle resta ainsi absorbée jusqu'à dix heures.

Le timbre de la pendule la fit sortir de son rêve. Elle se leva et sonna sa femme de chambre. Celle-ci parut. Elle aida sa maîtresse à faire sa toilette de nuit, puis se retira.

— Le sommeil enlèvera mon agitation intérieure, le tumulte de mon cerveau, se dit la comtesse ; demain, je ne penserai plus à cela.

Elle se mit au lit. Mais elle ne retrouva pas le calme de son esprit. Elle eut beau tourner son corps entre les draps, sa tête sur l'oreiller et fermer les yeux, la vision ne s'effaçait point. Elle attendait le sommeil, le sommeil ne vint pas. Le matin seulement, lorsqu'il faisait déjà jour, elle commença à s'assoupir. Mais ce fut un sommeil troublé, qui ne pouvait ni lui donner le repos, ni arrêter le désordre de ses pensées.

Cependant, en se levant, il lui sembla qu'elle était plus calme ; elle cherchait

à se faire illusion. D'ailleurs, en s'occupant de certains détails intérieurs de la maison, en donnant des ordres aux domestiques, elle put se distraire un peu. Ensuite elle passa deux bonnes heures avec sa fille, causant de mille choses. Par instants, elle se montra fort gaie. Elle fit de la musique avec Ernestine, ce qui lui arrivait rarement.

La journée s'écoula assez rapidement.

Après le dîner, se trouvant seule dans le salon avec sa fille, elle lui dit tout à coup :

— Quand mademoiselle Blanchard viendra-t-elle te voir?

— Je ne sais pas, maman ; vous savez qu'elle est venue jeudi dernier.

— J'ai vraiment une très-grande amitié pour cette jeune fille ; nous ne la voyons pas assez souvent.

— Léontine travaille ; presque toutes vos amies se sont empressées de lui faire porter de l'ouvrage, et elle est très-pressée en ce moment.

— N'importe, je voudrais la voir, je désiré causer avec elle.

— Je puis lui écrire.

— Non. Demain matin tu l'enverras chercher.

— A quelle heure ?

— Vers neuf heures.

— Je vous promets de ne pas oublier.

— Quand elle sera arrivée, tu l'amèneras dans ma chambre, et tu nous laisseras ensemble.

— Oui, chère mère.

La curiosité, tel est le sentiment unique qui faisait agir madame de Lucerolle. Frappée de cette ressemblance, qu'elle trouvait extraordinaire, entre son mari et le jeune ouvrier, elle désirait savoir qui était et ce qu'était ce jeune homme.

La comtesse était bien loin de soupçonner la vérité.

VIII

COUSIN ET COUSINE

Mathilde de Frangis était née en Bretagne, au château de Coüerdec. Ayant perdu sa mère de bonne heure, elle fut élevée par son père, homme fier, froid, sombre souvent, absolu dans ses volontés parfois trop capricieuses, et entêté comme tous les descendants des anciens Armoricains.

L'enfance de Mathilde fut triste et sa première jeunesse sans joie.

A peu près sevrée de caresses, car son père n'avait pour elle qu'une tendresse de commande, la jeune fille fut contrainte de se renfermer en elle-même. Mais douée d'un cœur excellent, les sentiments exquis qui existent en germe chez toutes les jeunes filles, se développèrent heureusement dans le cœur de mademoiselle de Frangis et firent d'elle une femme accomplie.

Repoussée en quelque sorte par la froideur et le caractère excentrique de son père, ne pouvant satisfaire près de lui son extrême besoin d'expansion, elle aima les oiseaux, les fleurs, la nature tout entière. C'est avec les fleurs qu'elle se consolait de ses petits chagrins ; c'est aux oiseaux et au murmure des ruisseaux qu'elle disait ses petites amertumes.

M. de Frangis n'était pas riche. Il vivait fort modestement avec les revenus de son domaine de Coüerdec et d'une autre ferme ; en tout sept ou huit mille francs.

Depuis plus de dix ans, le château tombait en ruine et M. de Frangis se dépitait de ne pouvoir relever une aile écroulée ni même boucher certaines brèches aux murs. Il n'avait jamais trouvé le moyen d'économiser mille francs sur dix mille au moins, qui étaient nécessaires pour les réparations les plus urgentes.

Une semblable situation désolait le gentilhomme pauvre et contribuait à l'assombrir.

Il y avait bien quelque part, dans le midi de la France, une vieille parente presque millionnaire, sur l'héritage de laquelle il comptait ; mais la vieille baronne d'Aigreville, qui devait avoir plus de quatre-vingt ans, ne se pressait pas de faire le bonheur de M. de Frangis en s'en allant dans l'autre monde.

M. de Frangis aurait pu facilement contracter un emprunt, même en escomptant d'avance l'héritage de l'éternelle baronne ; mais il était bien trop fier pour cela. Et puis, ce qu'il avait encore plus en horreur que sa pauvreté, c'étaient les dettes.

Il avait cherché autrefois le moyen de s'enrichir, il ne l'avait pas trouvé. Au contraire, le résultat de ses belles tentatives lui avait valu une vingtaine de mille francs de dettes, qu'il dut payer. Il jugea, dès lors, qu'il avait acquis suffisamment d'expérience.

Un jour, la comtesse de Lucerolle, sa sœur, morte depuis, lui proposa de lui faire prêter par son mari la somme qui paraissait être nécessaire. Il repoussa cette offre avec hauteur, disant qu'il aimerait mieux se couper la main plutôt que de toucher à de l'argent emprunté.

Si bien que le vieux manoir s'en allait pierre par pierre. Et M. de Fraugis attendait toujours la mort de la baronne d'Aigreville.

Le comte de Lucerolle avait un fils unique. Édouard de Lucerolle était de quelques années plus âgé que mademoiselle de Frangis, sa cousine germaine. Le vicomte de Lucerolle était un jeune homme sur qui on pouvait fonder de grandes espérances. La fortune de son père était considérable ; mais comme il est du devoir de tout homme de travailler et de se rendre utile à son pays, le jeune vicomte, ne voulant pas rester oisif, se destinait à la diplomatie ; il avait fait de très-brillantes études et siégeait au Conseil d'État en qualité d'auditeur, attendant qu'il fût attaché à une ambassade.

Le comte de Lucerolle et son fils vivaient à Paris ; ils voyaient très-rarement M. de Frangis, qui ne quittait jamais Coüerdec. Le cousin et la cousine se connaissaient à peine.

Or, à l'époque des vacances, au moment de partir pour le château de Lucerolle, dans la Meurthe, le vicomte Edouard proposa à son père de faire d'abord une petite excursion en Bretagne. Il désirait voir son oncle et sa jeune cousine, qui devait être bien grandie depuis trois ans.

Le comte n'avait aucune raison pour ne pas accéder au désir de son fils. Ils se mirent en route pour Coüerdec.

Édouard trouva, en effet, Mathilde bien grandie. Il ne remarqua pas avec moins de plaisir qu'elle était bien embellie.

Mathilde avait dix-huit ans. La douce fleur de l'amour était prête à éclore dans son cœur.

Un regard tendre, plein d'admiration, et deux baisers sur ses joues roses lui causèrent une émotion délicieuse, toute nouvelle. A son tour elle remarqua que son cousin était tout à fait bien, et aussitôt eut lieu l'éclosion de la fleur mystérieuse dont nous venons de parler. Son cœur en fut parfumé.

Ils s'aimèrent. Et comme entre parents on est plus hardi, ils ne laissèrent pas écouler huit jours sans s'être avoué mutuellement leur amour et s'être juré, en unissant leurs mains, de s'aimer toujours.

Le comte avait fixé d'avance le terme du séjour qu'ils feraient à Coüerdec. Mais le vicomte n'ayant nullement l'air de s'ennuyer, il n'eut pas le courage de lui rappeler si vite qu'on les attendait à Lucerolle. Ils devaient rester une semaine ; une seconde semaine se passa, puis une troisième.

— Mon fils paraît se plaire beaucoup à Coüerdec, se dit le comte ; il me semble pourtant que le séjour de Lucerolle est plus agréable.

Le soir il lui dit, en présence de Mathilde et de M. de Frangis :

— Édouard, nous partirons demain pour Lucerolle.

Le jeune homme ne fit aucune objection. Il jeta les yeux sur Mathilde et vit qu'elle était devenue très-pâle et que de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

Dès qu'il se trouva seul avec son père, il lui dit :

— Cher père, vous avez décidé que nous partirions demain ; vous devez être, en effet, impatient de vous trouver à Lucerolle. Mais avant notre départ j'ai une confidence sérieuse à vous faire.

— Oh ! oh ! fit le comte, de quoi s'agit-il donc ?

— Cher père, j'aime ma cousine.

Le comte regarda fixement son fils.

— Avant notre départ, continua le jeune homme, je désire que vous demandiez à mon oncle, pour moi, la main de sa fille.

— Édouard, tu me conseilles une démarche grave. As-tu suffisamment réfléchi ?

— Oui, mon père.

— Tu n'en as guère eu le temps, et je crains...

— Que craignez vous, mon père ?

— Que tu ne te sois épris un peu vite et que la demande que tu me charges de faire ne soit un peu précipitée.

— Mon père, répliqua vivement le jeune homme, j'ai interrogé mon cœur ; si je n'étais pas absolument sûr de moi, je ne vous aurais point parlé aujourd'hui de mon amour pour Mathilde.

— C'est bien. Ta cousine sait-elle ?...

— Les sentiments de Mathilde répondent aux miens.

— En ce cas, c'est tout à fait sérieux. Mathilde est une adorable jeune fille ; elle sera une épouse charmante et bonne. Je n'ai pas été sans découvrir quelques-unes de ses précieuses qualités, et il me semble difficile de trouver une femme plus parfaite. J'approuve donc ton choix. Votre mariage enlèvera à M. de Frangis un de ses grands soucis et sera en quelque sorte une réparation des ingratitudes de la fortune à son égard. Demain je parlerai à ton oncle, et, s'il n'y voit pas d'empêchement, dans six mois Mathilde sera ta femme.

Quand, le lendemain, le comte de Lucerolle demanda à M. de Frangis la main de sa fille, le vieux gentilhomme ouvrit de grands yeux ; il ne pouvait en croire ses oreilles. Mais quand il fut bien convaincu que c'était sérieux, il prit les mains du comte et les serra dans les siennes à les briser.

Puis d'une voix émue :

— Mon cher comte, dit-il, vous connaissez ma position : Mathilde n'a pas de dot.

Le comte répondit noblement :



Édouard et Mathilde se virent tous les soirs dans le parc du château. (Page 86.)

— Je suis assez riche pour que mon fils prenne une femme selon son cœur. Ces paroles sont celles qu'a prononcées mon père lorsque j'ai épousé mademoiselle de Fraugis votre sœur. Dans notre famille, vous ne l'ignorez pas, mon frère, on ne fait pas de mariages d'argent.

Il fut convenu qu'au mois d'avril suivant les jeunes gens seraient mariés.

Au moment de quitter Coüerdec, le vicomte de Lucerolle mit un baiser sur le front radieux de sa belle fiancée. Il partit, laissant l'espoir et la joie dans le vieux château.

On devait s'écrire souvent et se revoir plusieurs fois pendant les huit mois qui devaient s'écouler avant le mariage.

Mais dans l'espace de huit mois, que d'événements peuvent s'accomplir !

Au commencement d'octobre, le comte et son fils étant encore à Lucerolle, la vieille baronne d'Aigreville mourut. Par un caprice inexplicable de vieille femme, elle avait testé en faveur du vicomte de Lucerolle, qu'elle faisait son légataire universel, au détriment de M. de Frangis et de Mathilde, qui avaient un droit égal à sa succession.

En apprenant cela, M. de Frangis entra dans une colère épouvantable. Il cria à l'injustice. C'était un testament inique ; il parlait de captation et menaçait d'intenter un procès.

Sa fille eut beau lui représenter que le vicomte de Lucerolle était absolument innocent, et qu'il ne pouvait, sans être injuste lui-même, le rendre responsable de ce qu'avait fait leur vieille parente, il ne voulut rien entendre.

— D'ailleurs, ajouta la jeune fille, l'injustice sera réparée, puisque dans quelques mois je serai la femme de mon cousin.

— Jamais ! jamais ! exclama-t-il avec rage.

— Mais, mon père, Edouard m'aime, nous nous aimons...!

— Jamais tu ne seras sa femme, entends-tu ? jamais ! Tu cesseras de l'aimer, je le veux, je te l'ordonne !... Je ne veux plus entendre parler de gens-là. Ce que tu appelles la réparation d'une injustice serait pour nous une nouvelle humiliation, un autre affront !

M. de Frangis ne raisonnait plus, sa colère l'aveuglait, il était fou.

La jeune fille comprit qu'elle se briserait inutilement en essayant de lutter plus longtemps contre la volonté de son père.

La pauvre enfant versa des larmes brûlantes. Cependant, pleine de confiance en son cousin, elle n'était pas complétement desespérée.

XI

FILLE ET MÈRE

En déclarant à sa fille qu'elle ne serait jamais la femme du vicomte Edouard, M. de Frangis avait résolu de s'opposer au mariage, d'empêcher les jeunes gens de se revoir et de reprendre la parole qu'il avait donnée au comte de Lucerolle. On peut juger par cela du degré de tendresse qu'il avait pour sa fille. Il la

sacrifiait froidement à son ressentiment et ne s'apercevait même pas qu'il faisait deux victimes de deux innocents.

Il écrivit à son beau-frère une lettre dans laquelle, en termes assez peu courtois, il lui déclarait nettement que l'union projetée entre Édouard et Mathilde était devenue impossible ; qu'en conséquence, il pouvait considérer comme nul tout ce qui avait été dit à Coüerdec touchant cette alliance.

Après avoir lu cette lettre, qui était une véritable injure pour son fils et pour lui, le comte se sentit profondément blessé. Puis, haussant les épaules :

— C'est un fou qui m'écrit cela ! fit-il.

Après avoir hésité à communiquer la lettre au vicomte, il se décida à la lui mettre sous les yeux.

Le jeune homme fut consterné.

— Mais c'est impossible, s'écria-t-il, mon oncle ne peut faire cela, il n'en a pas le droit !

— Mon ami, dit le comte, M. de Frangis donne une fois de plus la preuve qu'il n'a pas le sens commun ; sa fille est véritablement bien à plaindre.

— Non, non, je ne puis croire que mon oncle veuille le malheur de sa fille et le mien. Il a l'humeur chagrine, le caractère aigri, mais ce n'est pas un méchant homme. Je vais partir pour Coüerdec et je saurai bien le ramener à de meilleurs sentiments.

— Mon cher Édouard, répliqua le comte, tu ne connais pas M. de Frangis ; rien n'est comparable à son entêtement : il a dit : Je veux cela ; devrait-il voir expirer sa fille de douleur, par amour-propre, par orgueil, il ne se démentira pas.

— C'est une raison de plus pour que j'aille à Coüerdec, mon père. Oh ! mon cœur se brise à cette pensée que Mathilde est désolée, qu'elle souffre !...

— Si, comme je le suppose, Mathilde a connaissance des nouvelles idées de son père, elle doit avoir, en effet, beaucoup de chagrin ; mais elle sait que tu l'aimes et que, moi aussi, j'ai de l'affection pour elle ; elle se consolera et elle s'armera de courage, de patience en se disant qu'elle peut toujours compter sur nous. Je ne veux point que tu ailles à Coüerdec ; d'abord parce que tu ferais ce voyage inutilement ; M. de Frangis ne te recevrait pas. Ensuite ce serait augmenter la colère de l'irascible vieillard. La prudence te conseille d'attendre. M. de Frangis se calmera.

— Étant donné le caractère de mon oncle, vous avez raison, mon père ; mais je ne puis laisser Mathilde dans le doute : je veux lui écrire ; je veux qu'elle sache que rien ne saurait détruire l'amour qu'elle a fait naître en moi.

— C'est une bonne pensée, que j'approuverais certainement, si ta lettre devait

lui parvenir ; mais ne te fais pas illusion à ce sujet, M. de Frangis l'arrêterait au passage.

— Que faire, alors, que faire ?

— Attendre, je te l'ai dit. Laisse passer la colère de ton oncle.

— Et dire que tout cela vient d'une misérable question d'argent ! reprit le jeune homme d'un ton douloureux. Madame d'Aigreville a eu une pensée funeste en me faisant son légataire universel. Est-ce que j'avais besoin de son héritage ? N'était-il pas plus juste qu'elle donnât tout à mon oncle, qui est pauvre ? Il ne s'en cachait pas, il avouait franchement qu'il comptait sur cette succession pour faire restaurer son vieux château.

— C'est peut-être bien parce qu'il l'a trop dit que la baronne l'a déshérité.

— Eh bien ! mon père, je veux réparer le tort que baronne d'Aigreville a fait à mon oncle.

— En épousant ta cousine, c'est convenu.

— En renonçant en faveur de mon oncle à l'héritage de notre parente.

Le comte hocha la tête.

— C'est encore une bonne pensée, dit-il, mais M. de Frangis ne la comprendrait pas. Il méconnaîtrait ta générosité et verrait une offense dans ta renonciation.

— Cela est affreux, mon père. Ainsi, voilà ma cousine à la merci d'un despote et je ne puis rien faire pour elle !

— Rien, pour le moment.

Le jeune homme baissa tristement la tête. Il était forcé de convenir que son père avait raison.

On arrivait à la fin de la belle saison et des vacances. Le comte et son fils revinrent à Paris.

Une tristesse profonde s'était emparée du jeune homme. Sans aucune nouvelle de Mathilde et ne pouvant douter qu'elle souffrît, il était comme sur des charbons ardents.

Le comte s'inquiéta.

— En attendant que M. de Frangis ait pris le temps de réfléchir, se dit-il, il faut absolument distraire Edouard de ses sombres pensées.

Alors il mit tout en œuvre pour obtenir près d'un ambassadeur français à l'étranger le poste que son fils ambitionnait.

Édouard n'eut point connaissance des démarches que fit son père à ce sujet. Peut-être s'y serait-il opposé.

Cependant, tourmenté par le désir de revoir Mathilde et d'avoir un entretien avec elle, il partit un matin pour la Bretagne à l'insu du comte. Il s'installa dans une chambre d'auberge à deux lieues de Coüerdec sur la route de Quimper.

Le lendemain, il acheta un costume complet de paysan breton et, ainsi déguisé, il se dirigea vers Coüerdec. Son plan, fort simple, était celui-ci : pénétrer dans le parc et les jardins du château où il devait forcément rencontrer Mathilde.

Ce qu'il avait prévu arriva. Le même jour, caché dans un massif, fouillant du regard tous les alentours, il vit tout à coup apparaître la jeune fille dans une allée du parc.

Pâle et triste, elle marchait lentement, la tête languissamment inclinée sur sa poitrine.

En la revoyant ainsi, portant sur le visage l'empreinte d'une douleur profonde et contenue, le cœur du jeune homme se serra douloureusement. Il s'avança vers elle. A sa vue, ne le reconnaissant pas, d'abord, elle eut un mouvement d'effroi.

— Mathilde, chère Mathilde, ne vous effrayez pas, lui dit-il; c'est moi, Edouard, votre fiancé !

Elle laissa échapper un cri de joie.

— Enfin, c'est vous, Édouard, fit-elle ; oh ! je savais bien que vous viendriez !

Il ouvrit les bras. Elle se jeta à son cou en pleurant.

L'heure de se séparer arriva trop tôt pour tous les deux.

— Mathilde, dit Édouard, ce n'est pas ainsi en me cachant comme un malfaiteur, que je devrais vous revoir ; si vous me le conseillez, demain je me présenterai chez mon oncle.

— Non, non, ne faites pas cela, répondit-elle vivement ; hélas ! je connais trop le caractère de mon père ; il vous chasserait, et si je voyais cela, j'en mourrais !

— Alors, nous nous retrouverons ici demain ?

— Oui, Édouard, ici.

— Et, à la même heure, tous les jours ?

— Tous les jours.

— Vous me le promettez ?

— Oui.

Évidemment, ces rendez-vous secrets en dehors des convenances étaient blâmables ; mais la situation de ces deux jeunes gens qui s'aimaient, qui s'adoraient, était exceptionnelle. D'ailleurs ils ne croyaient pas qu'ils fissent mal. Ma-

thilde était trop innocente et trop pure pour concevoir seulement l'idée d'un danger. Elle ne savait pas encore que plus la femme aime, plus elle doit se défier de ses faiblesses. Du reste, l'amour sincère, le véritable amour ne raisonne pas. Autrement ce ne serait plus l'amour, ce sentiment exquis, merveilleux, d'essence divine qui glorifie l'humanité.

Pendant quinze jours, Édouard et Mathilde se virent tous les soirs, comme la première fois, dans le parc du château.

Le jeune homme avait écrit à son père pour qu'il ne s'inquiétât pas de son absence. Le comte lui répondit en lui annonçant qu'il venait d'être attaché à l'ambassade française en Espagne en qualité de secrétaire. Il n'avait plus qu'un délai de huit jours pour se rendre à son poste.

Édouard fut forcé de revenir à Paris et de prendre presque aussitôt la route de Madrid.

Quatre mois plus tard, Mathilde découvrit avec terreur qu'elle allait devenir mère. Il fallait à tout prix qu'elle cachât sa position à son père, car, dans sa colère, M. de Frangis eut été capable de la tuer ou de la chasser en lui jetant sa malédiction.

Elle réfléchit longuement au parti qu'elle devait prendre.

Elle avait pour marraine la marquise douairière de Messidon, femme d'une haute vertu, bienveillante, bonne, charitable, protectrice des malheureux, qui, ayant marié ses trois enfants, vivait seule à Paris, dans son vieil hôtel, rue de l'Université. Elle se dit qu'elle trouverait un refuge sûr près de la vieille marquise.

— Ma marraine, si noble et qui a toujours été si grande dans tous les actes de sa vie, saura mieux qu'aucune autre femme excuser ma faiblesse et me pardonner ma faute, pensait Mathilde ; je ne lui cacherai rien, je lui dirai tout.

Dans une lettre qu'elle lui écrivit, elle lui disait que pour des raisons qu'elle lui ferait connaître à Paris, elle désirait ardemment aller passer quelques mois près d'elle. Mais il fallait pour cela que sa chère marraine voulût bien la demander elle-même à M. de Frangis.

La réponse de la vieille marquise ne se fit pas attendre. Elle priait M. de Frangis de lui envoyer sa filleule, qu'elle serait heureuse de posséder pendant quelque temps pour charmer sa solitude ; car, ajoutait-elle, je suis bien isolée, bien abandonnée.

M. de Frangis, sachant que le vicomte de Lucerolle était à Madrid, ne vit aucun inconvénient à laisser partir sa fille.

Dès le lendemain de son arrivée à Paris, Mathilde, agenouillée devant sa marraine, lui en fit pleurant sa confession entière. La vieille dame l'écouta avec

la plus grande attention et la jugea avec son cœur. Elle reconnut que, comme tant d'autres pauvres jeunes filles, sa filleule était une victime de son ignorance des choses de la vie. Malgré l'austérité de ses principes, elle n'eut pas le courage de lui faire des reproches. Elle la prit dans ses bras, l'embrassa et pleura avec elle.

— Ma chérie, lui dit-elle, la situation est grave et votre position douloureuse; vous êtes venue à moi, c'est un témoignage de confiance dont je suis flattée. Votre malheur est grand, mon enfant, mais vous avez compté sur moi, votre vieille marraine ne vous abandonnera pas. Nous chercherons et nous trouverons le moyen de tenir secrète la naissance de votre enfant jusqu'au jour où M. de Frangis, devenu plus raisonnable, donnera son consentement à votre mariage. Je connais les Lucerolle; pour l'honneur, ils valent les Messidon. De ce côté, vous n'avez rien à craindre : un peu plus tôt, un peu plus tard, vous serez vicomtesse de Lucerolle. M. Édouard sait-il votre position?

— Non, marraine, je n'ai pas osé le lui écrire.

— C'est bien, dans quelque temps je me chargerai moi-même de l'en informer.

Un mois après, la marquise écrivit en effet au vicomte de Lucerolle.

Le jeune diplomate demanda immédiatement un congé de quelques jours et accourut à Paris. Il eut une entrevue avec Mathilde, une seule, en présence de la vieille marquise, il demanda pardon à la jeune fille; il lui jura de nouveau un dévouement absolu et de consacrer sa vie entière à la rendre heureuse.

Tout fut alors convenu pour que la naissance de l'enfant restât, jusqu'à nouvel ordre, un mystère.

Le vicomte retourna en Espagne.

Le jour fatal arriva. La marquise fit appeler son médecin, en qui elle avait une entière confiance. C'était le docteur Gervais.

Par les soins du docteur, l'enfant fut porté à la mairie et déclaré de père et de mère inconnus; il fut baptisé le même jour et reçut les noms de Jacques-Léon.

Nous savons comment ensuite le docteur Gervais le confia à Louise Verdier.

X

LE PREMIER BERCEAU

Après un séjour de cinq mois à Paris, Mathilde était revenue à Coïuerdec. Elle se montrait empressée auprès de son père et lui témoignait une tendresse qui n'était pas sans importuner souvent M. de Frangis. Malgré ses défauts et le peu

d'affection qu'il avait pour elle. Mathilde aimait son père. Toutefois, dans les soins qu'elle lui prodigait, dans les prévenances dont elle l'accablait, il y avait bien quelque chose d'intéressé. Elle espérait le convertir et le ramener à de meilleurs sentiments à l'égard du vicomte de Lucerolle.

Mais, soit qu'il se doutât du manége de sa fille, soit qu'il n'y eût plus une fibre sensible dans son cœur, l'opiniâtre vieillard, roidi dans sa volonté, défiait toute séduction.

Mathilde comprit avec amertume qu'elle recommençait une lutte inutile. Pourtant elle ne se rebutait point ; elle sentait, au contraire, ses forces s'accroître devant l'obstacle à surmonter. C'est que, maintenant, ce n'était plus un seul amour, mais deux amours réunis en son cœur qu'elle défendait.

Certes, son amour pour Édouard était grand ; il pouvait lui inspirer tous les sacrifices ; mais il ne lui avait point communiqué cette force, ce courage que lui donnait l'amour maternel.

Forcément séparée des deux êtres qui étaient tout pour elle : son espoir, ses joies, sa vie, elle travaillait pour se rapprocher d'eux. Elle y serait parvenue certainement, car la patience et la persévérance viennent à bout de tout ; mais plusieurs années, peut-être, se seraient écoulées avant qu'elle eût pu faire fléchir la volonté de M. de Frangis.

Un événement douloureux vint subitement changer la situation.

Un soir, M. de Frangis fut piqué par une mouche charbonneuse et mourut après cinq jours de maladie.

Mathilde pleura sincèrement son père.

Le comte de Lucerolle, prévenu par sa nièce, était arrivé à Coüerdec le jour même de la mort de M. Frangis. La jeune fille eut près d'elle un consolateur et se trouva dispensée de s'occuper elle-même des tristes détails des obsèques.

Au bout de huit jours, le comte emmena Mathilde à Lucerolle.

Le vicomte Édouard n'avait pu quitter l'Espagne. Il avait demandé un congé d'un mois sans pouvoir l'obtenir. Mais, quatre mois plus tard, ce congé lui fut accordé. Aussitôt arrivé à Lucerolle, bien que le deuil de Mathilde fût encore très-récent. Edouard pria son père de s'occuper immédiatement du mariage. Il ne voulait pas retourner à son poste sans emmener Mathilde, devenue sa femme.

En conséquence, le comte fit faire les publications légales et le mariage fut célébré à Lucerolle, sans pompe aucune, en présence des proches parents, de la marquise de Messidon et de quelques amis intimes de la famille.

Le surlendemain, les jeunes époux, impatients de voir et d'embrasser leur enfant, étaient à Paris. Ils ne firent que s'y arrêter, car le vicomte n'avait plus que quelques jours pour se rendre à Madrid.



La comtesse poussa un fauteuil à roulettes, dans lequel elle s'assit en face de Léontine. (Page 98.)

Munis d'un lettre du docteur Gervais, qui n'avait pas cru devoir leur faire connaître la véritable situation de Louise Verdier, ils partirent pour Jouarre.

Le lecteur sait comment la pauvre Louise éperdue, folle, leur livra son enfant, le substituant inconsciemment au fils de Mathilde, enlevé dans la nuit par son misérable mari.

Quand la malheureuse femme retrouva sa lucidité d'esprit et qu'elle put réflé-

chir, elle frémit en songeant aux conséquences fatales que pouvait avoir cette substitution. Elle se repentit amèrement de ce qu'elle avait fait.

Au bout de quelques jours, elle quitta Jouarre furtivement, sans rien dire à personne, et se rendit à Paris. Mais elle n'eut pas le courage de voir le docteur Gervais, dont elle connaissait cependant la bienveillance et qui, seul, en cette circonstance, pouvait la conseiller et lui venir efficacement en aide.

Toujours sous le nom de Louise Verdier, elle trouva facilement une place de femme de chambre et, pendant trois ans, sans cesser d'espérer, elle fit des recherches infructueuses afin de découvrir ce qu'était devenu son mari. Disons la vérité, elle tenait moins à retrouver Pierre Ricard que le pauvre petit être qu'il lui avait volé.

— Si je le retrouvais, se disait-elle, j'irais me jeter aux genoux de sa mère, je lui avouerais tout, je lui demanderais pardon et je lui reprendrais mon enfant en lui rendant le sien.

C'était son idée fixe; elle ne voyait pas qu'il y eût autre chose à faire. Malheureusement, rien ne vint la mettre sur les traces de Ricard. Elle put supposer qu'il n'habitait plus à Paris et même qu'il s'était expatrié. Mais, dans l'un ou l'autre cas, qu'avait-il fait de l'enfant? A cette pensée, elle se sentait prise de toutes sortes de terreurs.

Nous ne dirons pas ce qu'elle souffrit d'être séparée de son fils pendant ces trois années. Il y a des douleurs intraduisibles. Mère d'un enfant, elle l'avait cédé à une autre mère qui, seule, maintenant, possédait le droit de lui prodiguer sa tendresse. Il lui était interdit désormais de l'appeler son fils; son enfant ne lui appartenait plus! C'était horrible!

Un jour elle apprit que le vicomte de Lucerolle, revenant d'Espagne s'était installé à Paris.

Pour revoir son enfant elle surmonta ses craintes, elle oublia ses terreurs. Sans même demander à sa maîtresse la permission de s'absenter, elle vola à l'hôtel de Lucerolle.

Au nom de Louise Verdier, toutes les portes s'ouvrirent devant elle et elle se précipita dans l'appartement de la vicomtesse en criant :

— Où est-il? où est-il?

— Venez, lui dit madame de Lucerolle.

Elles entrèrent dans une pièce voisine où se trouvait l'enfant s'amusant avec des soldats de plomb sous les yeux d'une gouvernante.

Louise bondit vers lui, l'entoura de ses bras et le serra fiévreusement contre son cœur en le couvrant de baisers.

D'abord, le petit garçon interdit la laissa faire; puis, bientôt, fatigué des caresses de cette femme inconnue, il se mit à pousser des cris perçants, la repoussa de toutes ses forces, s'échappa de ses bras et se réfugia dans ceux de la vicomtesse.

Il sembla à Louise que son cœur se déchirait. Elle regarda autour d'elle avec effarement et fit trois pas en arrière en chancelant. La malheureuse suffoquait. Elle eut pourtant la force de retenir ses larmes.

— Léon vous a oubliée, dit Malthide en souriant; mais vous ferez de nouveau connaissance et il ne tardera pas à s'apprivoiser.

— Oui, c'est vrai, il m'a oubliée, murmura Louise; il ne sait pas que je suis sa... nourrice.

— Maintenant, parlons de vous, reprit madame de Lucerolle; demeurez-vous toujours à Jouarre?

— Non, madame, je suis en place à Paris.

— Êtes-vous satisfaite de votre position?

— Oui, madame; seulement...

— Achevez.

— Je quitterais immédiatement ma place si je pouvais espérer entrer au service de madame.

— Eh bien! Louise, dit madame de Lucerolle, cela se rencontre à merveille, nous avons justement besoin d'une personne en qui nous puissions avoir une entière confiance. Je n'ai pas oublié la promesse que je vous ai faite à Jouarre. Vous pouvez venir quand vous voudrez.

Louise eut de la peine à dissimuler sa joie.

— Ce soir je préviendrai ma maîtresse, dit-elle, et dans huit jours je serai à la disposition de madame. Madame la vicomtesse peut être assurée de mon entier dévouement.

Voilà comment Louise Verdier entra au service de madame de Lucerolle.

Elle eut bientôt acquis toute la confiance de ses maîtres, et elle leur devint indispensable. Mathilde se reposait presque entièrement sur elle de la direction de sa maison. Louise, très-intelligente et très-active, leur rendait beaucoup de services. C'est surtout dans les soins à donner à l'enfant qu'elle se montrait admirable. Que de prévoyance et que de tendresse!

— Louise aime mon fils autant et plus que moi, disait souvent la vicomtesse.

Elle était loin de se douter de la véritable cause de ce grand attachement qu'elle prenait pour du dévouement.

Un jour, ayant interrogé Louise au sujet de l'enfant qu'elle avait eu, celle-ci s'était troublée d'abord, puis avait répondu que la mort le lui avait enlevé.

Louise s'enfonçait de plus en plus dans la voie du mensonge. Avec des sentiments honnêtes, une grande répugnance pour le mal, elle se trouvait entraînée fatalement à dissimuler, à mentir toute sa vie.

Madame de Lucerolle avait remarqué son trouble et vu la rougeur de son front, elle comprit qu'elle touchait à une plaie saignante encore, et que parler à Louise de son enfant, c'était lui rappeler la faute qu'elle avait commise, car la vicomtesse ignorait absolument qu'elle fût mariée.

A partir de ce jour, par un sentiment de délicatesse facile à comprendre, madame de Lucerolle ne fit plus à Louise aucune question sur son passé.

Si ce n'eût été la contrainte qu'elle était forcée de s'imposer, certains reproches que lui faisait sa conscience et peut-être aussi un peu de jalousie qui se glissait dans son cœur comme sa maîtrese, Louise aurait pu se considérer comme absolument heureuse.

Elle suivit ses maîtres partout où M. de Lucerolle dut aller : à Londres, puis à Saint-Pétersbourg, et ensuite à Vienne.

Cependant, sept ans après leur mariage, lorsqu'ils n'espéraient plus avoir d'enfants, M. et madame de Lucerolle eurent une fille, Ernestine. Pour tous les deux ce fut une joie immense.

— Je me souviens de ce que j'ai souffert d'être séparée de mon premier né, dit la jeune mère ; ma fille ne me quittera jamais.

Elle voulut la nourrir de son lait et se chargea elle-même de tous les autres soins que réclame un jeune enfant. Il n'y eut jamais dans le cœur d'aucune mère un amour plus grand que celui de Mathilde pour sa fille. Elle l'adorait. C'était l'exaltation de toutes les tendresses.

La naissance d'Ernestine fut aussi pour Louise une augmentation de bonheur, car madame de Lucerolle, tout entière à sa fille, lui abandonna plus complétement le petit garçon. Celui-ci révélait déjà de très-mauvais instincts, malgré tous les efforts qu'on faisait pour en étouffer les germes. Entouré de domestiques serviles, trop prompts à faire ses volontés, absolument gâté par Louise, qui croyait trouver un dédommagement en exagérant sa tendresse, il était devenu volontaire, capricieux, exigeant, colère et même méchant. Il fallait que tout pliât sous sa volonté. C'était un véritable petit tyran. Tout devait être pour lui. Il mentait avec audace, et l'égoïsme semblait le préparer pour les passions qui devaient naître plus tard.

Madame de Lucerolle, qui essayait vainement de développer en lui les bons sentiments, voyait tout cela avec beaucoup de chagrin.

— Hélas! se disait-elle souvent, il ne tient ni de son père ni de moi; il ressemble à son grand'père maternel.

Elle croyait cela, la pauvre Mathilde.

Il arriva un moment où elle n'osa presque plus lui faire de remontrances, car alors c'étaient des emportements, des trépignements, des cris furieux qui remplissaient toute la maison. Un jour le mauvais garnement ne craignit pas de lui cracher à la figure, ce qu'il faisait journellement à Louise et aux autres domestiques.

— Cela se passera en grandissant, disait Louise; il ne faut pas contrarier les enfants, cela leur fait un mauvais caractère.

Que de parents stupides raisonnent ainsi! Nous en avons, en ce moment, un triste exemple sous les yeux. Vous craignez de réprimander vos enfants, de les contrarier, de les corriger sévèrement quand ils le méritent; ce n'est pas seulement de la faiblesse, c'est de la lâcheté! Vous faites des misérables, et ce ne sont pas des hommes, ce sont des monstres que vous donnerez à la société!

M. de Lucerolle savait se faire craindre, mais il n'obtenait pas un meilleur résultat que sa femme.

— Léon est certainement très-intelligent, lui disait-il, mais il est tout à fait détestable; quelle mauvaise nature! S'il ne s'amende pas, s'il ne s'opère pas en lui, d'ici deux ou trois ans, un changement radical, je m'épouvante de l'avenir.

La jeune femme s'attacha de plus en plus à sa fille. Peu à peu la petite Ernestine occupa dans son cœur toute la place que l'autre enfant y avait prise.

Certes, la nature n'abandonne jamais ses droits.

Mais Mathilde ne pouvait deviner les causes mystérieuses des impressions de son cœur. La force du sang, les affinités, tout cela était loin de sa pensée. Quand elle s'aperçut que son cœur appartenait exclusivement à sa fille, elle fut effrayée. Elle se fit d'amers reproches et essaya plusieurs fois de se révolter contre elle-même.

— Oh! c'est mal, c'est abominable, se disait-elle; je suis donc une mauvaise mère?... Est-ce qu'on ne doit pas aimer également ses enfants?

Désolée de cette découverte, elle pleura secrètement.

Souvent, ne pouvant admettre que son amour pour l'un ait pu détruire complétement sa tendresse pour l'autre, elle interrogeait son cœur anxieusement. Mais elle cherchait vainement à se faire illusion, à se tromper sur la nature de ses sentiments. Son cœur, ouvert tout entier pour Ernestine, s'était fermé pour Léon.

Cependant, de temps à autre, — voulait-elle se justifier ou lui demander pardon de ne plus l'aimer? — elle avait pour ce dernier comme une fureur de ten-

dresse. Elle le prenait dans ses bras, le serrait contre elle et l'embrassait avec des mouvements fiévreux.

— Mais non, mais non, se disait-elle alors, je l'aime encore, je l'aime toujours!

Cela durait quelques heures, rarement une journée entière, aussi longtemps qu'elle était sous le coup de sa surexcitation nerveuse.

Une caresse ou un sourire de sa fille chassait toute pensée qui n'était pas pour elle uniquement, et aussitôt son cœur débordait d'amour pour l'enfant chérie. Il n'y avait plus rien pour l'autre.

Louise constamment préoccupée au sujet de Léon, n'eut pas de peine à sonder le cœur et les pensées de madame de Lucerolle. On ne trompe pas les yeux et le cœur d'une mère! Ce fut pour elle un coup terrible. A ses autres tourments se joignit une angoisse de tous les instants. Sa punition commençait réellement.

Si dans les premiers temps elle avait été jalouse de l'affection de Mathilde, elle ne lui pardonnait pas maintenant sa froideur, son indifférence pour l'enfant qui n'était pas le sien.

— Puisqu'elle ne l'aime pas, elle devait me le laisser; pourquoi me l'a-t-elle pris? se disait-elle.

Elle en était arrivée à accuser les autres au lieu de se donner tort à elle-même.

Toutefois, elle n'était pas aveuglée au point de ne pas voir que Léon répondait peu à ce qu'on était en droit d'attendre de lui. Elle donnait des conseils au jeune garçon, lui faisait toutes sortes de recommandations, espérant qu'il se montrerait plus affectueux, plus respectueux envers madame de Lucerolle et qu'il parviendrait ainsi à reconquérir son affection.

Mais, comme dit la parabole de l'Évangile, on a beau semer en mauvaise terre, l'ivraie étouffe toujours le bon grain. L'enfant, constamment gâté et adulé, resta incorrigible.

Plus tard, quand il eut vingt ans, c'est-à-dire quand il fut devenu un homme, il se montra fier, hautain, orgueilleux, arrogant et dédaigneux vis-à-vis de tous ceux qu'il croyait ses inférieurs par la naissance et la fortune. Important avec ses égaux, il traitait ses serviteurs comme des esclaves. L'égoïsme avec toutes ses hideurs ne fut jamais mieux représenté que par lui.

Ce que Louise dépensa en énergie, en ruses, en paroles, en éloquence persuasive pour cacher ses défauts, ses sottises, ou pour en atténuer la gravité, on ne saurait le dire.

Pour un observateur, cette physionomie étrange de Louise Verdier, placée dans une situation plus étrange encore, aurait été extrêmement curieuse à étudier.

Sans que Mathilde lui eût rien dit de ses impressions et de ce sentiment inexplicable qui l'éloignait de Léon, M. de Lucerolle avait éprouvé les mêmes sensations et sentit comme elle son affection diminuer graduellement.

Le jeune homme leur donna cependant un semblant de satisfaction. Très-intelligent et apprenant avec une facilité étonnante, il fit rapidement des études brillantes. Au concours général des lycées de Paris, il obtint presque tous les premiers prix.

Grâce à ses succès scolaires, il put se conserver encore pendant quelque temps ce qui restait d'affection pour lui dans le cœur du comte de Lucerolle.

Nous disons le comte de Lucerolle, parce que dans l'espace de ces dix-neuf ans, que nous venons de franchir au courant de la plume, le vieux comte de Lucerolle était mort.

Le nouveau comte de Lucerolle avait alors donné sa démission de ministre de France à l'étranger et était revenu s'installer à l'hôtel de Lucerolle à Paris.

Louise, témoin des succès de son fils, en fut enivrée. Seule, loin des regards indiscrets, elle pleurait de joie.

— Ah ! s'écriait-elle dans son affolement, ils en sont fiers maintenant, il leur fait honneur ! Il porte leur nom, il n'est plus à moi, il faudra bien qu'ils l'aiment ! Il sera riche, il sera ambassadeur comme l'a été le comte de Lucerolle, il sera puissant, heureux, il sera tout ce qu'il voudra.

La malheureuse femme ne pensait pas que ses triomphes, que l'argent qu'il dépensait, que les habits qu'il portait, que ce titre de vicomte dont il était si vain, que rien ne lui appartenait, que tout cela il le volait à un autre !

Pourtant, elle ne l'oubliait pas, cet autre. Souvent, elle le voyait dans ses rêves. Mais quand elle avait réfléchi, elle se disait :

— Pierre Ricard, dont je n'ai plus entendu parler, l'a perdu dans un bois ou abandonné sur quelque chemin désert... Il est mort, sans doute ; il ne reviendra jamais !

XI

LES QUESTIONS DE LA COMTESSE

Entre mademoiselle Ernestine de Lucerolle et le frère que la fatalité lui avait donné, quel contraste ! Elle, c'était la grâce, la douceur, la bonté et la sensibilité exquises. Son sourire, son regard avaient un charme inexprimable. Elle faisait tout rayonner autour d'elle. Son cœur plein de trésors inépuisables était

ouvert à tous. D'une humeur charmante, toujours égale, elle n'avait jamais eu un mouvement d'impatience contre personne. Tout le monde l'aimait parce que, à des degrés différents, elle aimait tout le monde. Elle avait conquis jusqu'au cœur de Louise Verdier. Mais il faut le dire, si le faux vicomte de Lucerolle avait encore dans la maison quelqu'un de dévoué à côté de Louise, c'était Ernestine. L'affection que la jeune fille avait pour celui qu'elle appelait son frère, sans être très-expansive, n'en était pas moins sûre.

Elle avait sur le jeune homme une certaine autorité ; elle seule pouvait lui parler quelquefois sévèrement sans qu'il se révoltât. Malgré lui, il subissait l'influence de la bonté. Malheureusement le pouvoir de la jeune fille était limité ; elle n'avait pas la puissance de changer la nature du mauvais sujet.

Reçu bachelier ès sciences et bachelier ès lettres, le vicomte suivit assidûment les cours de l'École de droit. Il travailla, comme précédemment, soutenu par son amour-propre et poussé par un immense orgueil. Après sa thèse du doctorat, il se gonfla plus encore, et s'imagina qu'il était un personnage. Il portait un grand nom; il se voyait, en perspective, à la tête d'une immense fortune; il crut que l'univers était à lui.

— J'ai assez travaillé, se dit-il.

Et croyant avoir le droit de se croiser les bras et d'être un inutile, il ne fit plus rien.

Nous nous trompons, il fit ce que font malheureusement beaucoup trop de jeunes gens de bonne famille, qui oublient facilement qu'ils doivent à leur pays, à la société tout entière, leur intelligence, leur activité et leur part de travail.

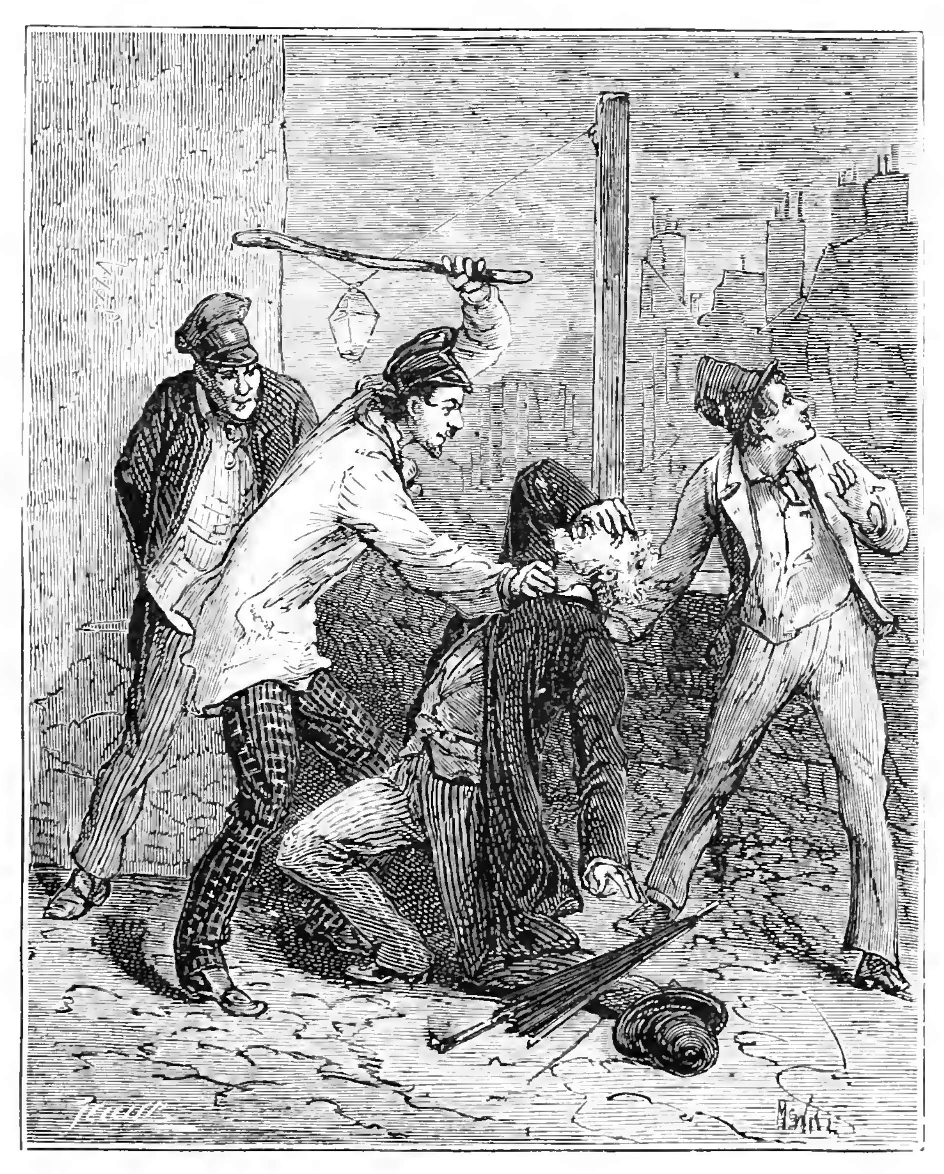
Il se jeta avec frénésie dans le tourbillon des plaisirs et des débauches de la vie parisienne. Le jeu, les femmes, les nuits d'orgie s'emparèrent de son existence. Il garda tous ses défauts, et il eut en plus des passions et des vices honteux.

Le comte de Lucerolle songeait cependant à lui faciliter l'entrée d'une carrière qu'il avait lui-même parcourue brillamment; mais bien qu'il n'eût qu'un mot à dire pour le faire placer immédiatement dans un poste convenable, il hésitait.

— J'ai peur, disait-il avec chagrin, j'ai peur qu'il ne fasse oublier trop vite les services que j'ai eu le bonheur de rendre à mon pays.

Il était de plus en plus inquiet de l'avenir du jeune homme. Toutefois, il sentait combien il était nécessaire qu'il eût une vie occupée, et combien il était urgent de le retirer du milieu déplorable dans lequel il vivait.

Les choses en étaient là, lorsque madame de Lucerolle fit au bois de Boulogne cette rencontre qui l'avait si vivement impressionnée.



Ils détroussaient les passants après les avoir assommés à coups de gourdins. (Page 108).

Nos lecteurs se souviennent que, désirant causer avec Léontine Blanchard, la comtesse avait prié sa fille de l'envoyer chercher.

Ernestine n'oublia pas la promesse faite à sa mère. Le matin, dès qu'elle fut habillée, elle chargea un des valets de pied d'aller rue de Lille, chez M. Blanchard, et de dire à mademoiselle Léontine qu'on la priait de vouloir bien venir tout de suite à l'hôtel de Lucerolle.

Le domestique partit aussitôt et, une heure après, Léontine entrait dans l'hôtel.

Ernestine, qui guettait son arrivée, accourut au-devant d'elle.

— Comme toujours, tu es sans doute très-pressée, lui dit mademoiselle de Lucerolle, et je t'ai enlevée à ton ouvrage.

— Je travaillerai un peu plus tard ce soir, répondit en souriant la jolie ouvrière ; du moment que vous m'appelez, que vous avez besoin de moi, j'accours. Pouvoir vous être agréable est un bonheur pour moi. Mademoiselle Ernestine, je suis à vos ordres ; qu'avez-vous à me dire ?

— Moi, rien aujourd'hui, si ce n'est te remercier d'être venue, répondit tout bas Ernestine en se penchant mystérieusement à l'oreille de son amie ; c'est maman qui désire causer avec toi.

— Ah ! fit Léontine.

— Viens, maman t'attend dans sa chambre, je vais te conduire près d'elle.

Elles se dirigèrent vers l'appartement de la comtesse.

— Maman, dit Ernestine en entr'ouvant la porte de la chambre, Léontine est là ; peux-tu la recevoir ?

— Oui, oui, qu'elle vienne, la chère enfant !

Et venant à la porte qu'elle ouvrit entièrement, elle prit la main de la jeune fille et la conduisit jusqu'à une causeuse où elle la fit asseoir.

Pendant ce temps, Ernestine s'éloignait après avoir refermé la porte.

La comtesse poussa un fauteuil à roulettes, dans lequel elle s'assit en face de Léontine. La jeune fille paraissait très-surprise.

La comtesse tenait évidemment à ce que nul n'entendit la conversation qu'elle allait avoir avec l'ouvrière. Sa fille prévenue, elle était sûre que personne n'entrerait dans sa chambre. Mathilde ne s'aperçut point que derrière une portière la porte d'un cabinet contigu était entre-bâillée.

Or, dans ce cabinet, Louise Verdier travaillait en ce moment.

— Ma chère enfant, dit la comtesse, j'éprouve pour vous un vif intérêt, et ma fille et moi nous vous aimons réellement beaucoup.

— Je le sais, madame la comtesse, et, croyez-le, je ne serai jamais ingrate.

— L'ingratitude ne peut naître dans un bon cœur comme le vôtre. C'est sur ma demande que ma fille vous a envoyé chercher, elle vous l'a appris sans doute.

— Mademoiselle Ernestine m'a dit, en effet, que madame la comtesse avait quelque chose à me dire.

— Oui, je désire causer avec vous, vous adresser quelques questions. Vous allez peut-être me trouver un peu curieuse ; mais ne croyez pas une curiosité banale ; vous y verrez, surtout la preuve que je m'intéresse à tout ce qui vous touche.

Madame la comtesse, je suis prête à vous répondre, et je ferai de mon mieux pour vous satisfaire.

— Dimanche, reprit la comtesse, il faisait un temps magnifique ; nous avons eu beaucoup de plaisir, Ernestine et moi, à vous rencontrer au bois. Cette promenade a certainement fait du bien à votre grand-père et à vous aussi, ma mignonne, qui sortez si rarement,

— C'est vrai, madame.

— Vous aviez le teint animé, l'air joyeux ; il m'a semblé que vous éprouviez une grande satisfaction.

— Je n'avais pas vu encore le bois de Boulogne, j'étais absolument ravie. Ses superbes allées, cette belle verdure, ces grandes nappes d'eau, ces rivières, les promeneurs si nombreux, les toilettes élégantes, les brillants équipages, le mouvement continuel, la gaieté de tout le monde, tout cela m'apparaissait comme une féerie. Je n'avais pas assez de mes yeux pour regarder et admirer.

— Pendant la belle saison, le bois produit toujours cet effet sur ceux qui ne l'ont pas encore visité. Savez-vous, mon enfant, ce que j'ai vu, moi, de vraiment beau, dimanche, au bois de Boulogne ?

— Non, madame.

— Eh bien ! ce que j'ai vu de beau et de touchant à la fois, c'était une jeune fille et un jeune homme ayant entre eux un vieillard aveugle qu'ils conduisaient.

— Oh ! madame la comtesse, fit Léontine qui baissa les yeux.

— Oui, cela est beau, reprit la comtesse et j'aurai longtemps devant les yeux le groupe charmant que vous formiez. Dites-moi, Léontine, qui est donc ce jeune homme qui vous accompagnait ?

— Un ami de mon grand-père, madame.

— N'est-il pas aussi un peu le vôtre ?

— Oui, madame.

— Est-ce qu'il est de la Lorraine ?

— Non, madame, il est de Paris.

— Y a-t-il longtemps que vous le connaissez ?

— Depuis que nous sommes à Paris, madame.

— Comment l'avez-vous connu?

— Trois semaines avant de quitter notre cher pays, mon grand-père avait prié M. Guérin, un de ses amis d'enfance, de s'occuper de notre installation à Paris. Mais alors M. Guérin était très-malade; il est mort la semaine dernière des suites de sa maladie. Ne pouvant nous rendre lui-même le service que mon grand-père lui demandait, il en a chargé ce jeune homme, et c'est lui qui est venu nous recevoir à la gare de l'Est.

— Je comprends : vous avez été satisfaits de votre installation, vous l'avez remercié, M. Blanchard l'a engagé à lui faire quelques visites et il est devenu votre ami. Est-ce que vous le voyez souvent?

— Oui, madame, souvent.

— Il est fort bien, ce jeune homme : il a de bonnes manières et une figure très-sympathique; je lui ai trouvé aussi un air très-distingué. Il est tout jeune; il n'a pas plus de vingt-quatre ou vingt-cinq ans?

— Oui, madame, c'est son âge.

— Que fait-il?

— Il est ouvrier, madame.

— Ouvrier! fit la comtesse étonnée, je ne le croyais pas.

— Mais c'est un ouvrier laborieux, rangé et intelligent, répliqua la jeune fille avec une certaine vivacité.

La comtesse arrêta sur elle un regard scrutateur.

— Dieu me garde, mon enfant, reprit-elle, d'avoir jamais du mépris ou seulement de l'indifférence pour cette classe si nombreuse et toujours si intéressante des gens qui travaillent! S'ils occupent des positions différentes, les hommes n'en sont pas moins tous égaux. La supériorité des uns sur les autres n'est pas dans la naissance et la fortune; elle est dans l'intelligence, l'honnêteté, le bien qu'on fait et les services qu'on rend à la société, chacun dans sa sphère. Dans toutes les classes, il y a des bons et des méchants. Mais revenons à ce jeune homme : il est d'une bonne famille?

— Il n'a pas de famille, madame.

— Ni père, ni mère?

— Ils sont morts.

— Morts!

— Il ne se souvient pas de les avoir connus.

— Comment a-t-il été élevé?

— De pauvres gens ont eu pitié de lui, ils l'ont pris chez eux. Le mari était

cordonnier, la femme concierge. Celle-ci existe encore ; elle est vieille maintenant, elle ne peut plus travailler pour gagner sa vie ; mais son fils adoptif n'a pas été ingrat, ne l'a pas abandonnée ; ils vivent ensemble, et il lui rend en soins et en affection ce qu'autrefois elle a fait pour lui.

— C'est bien, cela ; il a un grand cœur, dit la comtesse avec émotion.

— Oui, madame, un grand cœur.

Louise, dans la pièce à côté, était restée d'abord très-indifférente aux paroles qu'elle entendait sans chercher à écouter ; mais depuis un instant, tout en sentant qu'elle commettait une indiscrétion, elle prêtait une oreille attentive.

— Il n'était rien, il n'avait rien, continua la jeune fille ; il demanda au travail tout ce qu'il pouvait lui donner. Il devint, dans sa partie, un bon ouvrier. Ce n'est pas tout, madame la comtesse : pendant ses années d'apprentissage, il suivait assidûment les cours du soir, et depuis, au lieu de s'amuser avec ses camarades, il a toujours continué à étudier ; presque seul il s'est instruit ; il parle plusieurs langues et il sait beaucoup de choses.

— C'est superbe ! s'écria la comtesse disposée à l'admiration. Ce que vous me dites de ce jeune homme, Léontine, me donne le désir de le connaître davantage. Me permettez-vous de vous faire encore une question peut-être plus indiscrète ?

— Où il y a de l'intérêt, madame la comtesse, il ne peut y avoir de l'indiscrétion.

— Vous avez raison, mon enfant. En vous entendant parler de ce jeune homme avec une sorte d'enthousiasme qui m'a gagnée aussi, il m'est venu à la pensée qu'il était pour vous, déjà, un peu plus qu'un ami ordinaire ; j'ai cru découvrir en vous un sentiment plus tendre.

Une rougeur subite colora les joues de la jeune fille.

— Allons, je ne me suis pas trompée, reprit madame de Lucerolle avec bonté, vous l'aimez.

— Oui, madame la comtesse, je l'aime.

— Et il vous aime aussi ?

— Il m'a demandée en mariage à mon grand-père.

— Alors vous êtes fiancés ?

— Oui, madame, nous devons nous marier.

— Bientôt ?

— L'époque n'est pas encore fixée. Je ne suis pas pressée, d'ailleurs, je suis encore si jeune !

— J'espère bien, ma mignonne, que vous ne vous marierez pas sans nous prévenir.

— Vous m'avez témoigné trop de bienveillance, madame la comtesse, pour que je l'oublie dans aucune circonstance.

— Vous ne m'avez pas dit le nom de votre fiancé?

— Il se nomme Pierre, madame, Pierre Ricard.

— Pierre Ricard, répéta la comtesse, ayant l'air de chercher dans ses souvenirs.

Puis, remuant la tête, elle murmura :

— Allons, j'étais folle !

A ce nom de Pierre Ricard, Louise Verdier se dressa d'un seul mouvement comme poussée par un ressort.

Elle était devenue très-pâle.

— Pierre Ricard, Pierre Ricard ! fit-elle en jetant sur les objets qui l'entouraient un regard effaré.

Puis, portant ses deux mains à son front :

— Qui donc est ce jeune homme qui porte les mêmes noms que mon mari? se demanda-t-elle.

Elle resta un instant immobile, pressant son front brûlant.

— Oh ! il faut que je le sache, murmura-t-elle, rejetant brusquement sa tête en arrière.

Madame de Lucerolle s'était levée, n'ayant plus rien à demander à Léontine. La jeune fille pronait congé d'elle.

XII

LA MÈRE CHÉRON

Le même jour, dans l'après-midi, Louise Verdier entrait résolûment dans la loge des concierges de la maison portant le n° 62 de la rue de Lille. Le mari et la femme s'y trouvaient. Louise était légèrement embarrassée.

— Que désirez-vous, madame? lui demanda la concierge en la regardant avec une sorte de défiance.

— Je vous prie de m'excuser de la liberté que je prends, répondit Louise; il s'agit d'un renseignement que je voudrais avoir.

— Faut voir d'abord si l'on peut vous le donner, dit M. Fabrice.

— C'est dans cette maison que demeure M. Blanchard, un pauvre vieillard aveugle, et sa petite fille, mademoiselle Léontine?

— Ah! vous les connaissez? interrogea madame Fabrice.

— Non, mais j'ai beaucoup entendu parler de la touchante affection de mademoiselle Léontine pour son grand'père.

— Madame vient sans doute pour de l'ouvrage?

— Je sais que mademoiselle Léontine est ouvrière en dentelles et qu'elle travaille comme une fée, mais ce n'est pas pour cela...

— Alors expliquez-vous, dit Fabrice.

— Vous devez connaître un jeune homme qui vient voir souvent M. Blanchard.

— Certainement que nous le connaissons; après?

— Il se nomme Pierre Ricard, n'est-ce pas?

— Oui, c'est son nom.

— Ne vit-il pas avec une vieille femme qui l'a élevé?

— Oui. Mais quel renseignement voulez-vous avoir? demanda Fabrice, qui commençait à s'impatienter.

— Mon Dieu, c'est tout simple, et je n'ai aucune raison de vous le cacher : je crois l'avoir connu quand il était jeune, et voudrais m'assurer que c'est bien lui.

Fabrice la regarda en dessous.

— Où donc que vous l'avez connu? lui demanda-t-il.

— Mais... à Paris, balbutia-t-elle.

— Nous aussi, nous l'avons connu tout petit, reprit le concierge.

Puis s'adressant à madame Fabrice.

— Dis donc, ma femme, continua-t-il, est-ce que tu te souviens d'avoir vu madame dans le temps?

— Non, vraiment.

— Enfin, demanda Fabrice à Louise, pourquoi tenez-vous tant à savoir si M. Pierre a été l'enfant que vous avez connu?

— Parce que, dans ce cas, je pourrais lui dire des choses qui l'intéresseraient.

— C'est donc lui que vous voulez voir?

— Oui.

— Eh bien! il viendra aujourd'hui passer la soirée chez M. Blanchard; si vous voulez causer avec lui, vous n'avez qu'à venir; je ne pense pas qu'il refusera de vous voir.

— Non, non, je préfère le voir chez lui et lui parler sans témoin. Je vous serais très-reconnaissante de vouloir bien me donner son adresse.

Le concierge et sa femme échangèrent un regard.

Après examen, la mise décente de Louise et son air honnête avaient fait disparaître leur défiance; cependant ils hésitaient à donner l'adresse du jeune homme.

— Si c'était pour faire du tort à M. Pierre, dit la femme, s'adressant a son mari; je sais bien qu'il n'a pas d'ennemi, le cher enfant, mais enfin on ne sait pas.

— Oh! fit Louise avec tristesse, n'ayez pas de moi une si mauvaise opinion.

— A Paris, on est souvent trompé, répliqua Fabrice. Vous êtes, nous le voulons bien, une très honnête dame; mais, voyez-vous, il vaut mieux ne rien dire que parler légèrement. D'abord, nous ignorons qui vous êtes, nous ne vous connaissons pas.

Louise fut un moment interloquée; mais retrouvant vite sa présence d'esprit, et sentant qu'elle serait imprudente en se faisant connaître, elle répondit :

— Comme vous, dit-elle, j'ai été en service à Paris dans de bonnes maisons; aujourd'hui je vis des petites rentes que j'ai gagnées. Je demeure à Vaugirard et je me nomme Sophie Martinet.

Ce nom, qui lui était venu sur les lèvres, appartenait à une vieille femme qu'elle avait connue et qui devait être morte depuis longtemps.

— Il est toujours bon de savoir à qui l'on a affaire, dit Fabrice. Eh bien, écoutez : nous verrons M. Pierre ce soir, nous lui demanderons s'il veut bien que nous vous donnions son adresse. S'il répond oui, et que vous reveniez dans la journée, vous pourrez aller le voir demain.

— Soit, dit Louise, je reviendrai demain. Vous rappellerez-vous mon nom?

— Oui, oui, Sophie Martinet, rentière à Vaugirard.

— C'est bien cela, dit Louise.

Elle salua les concierges et sortit de la loge.

Le soir, quand Pierre arriva, Fabrice l'arrêta au passage. Il lui fit part de la singulière visite qu'ils avaient eue dans la journée.

— Eh bien! mon cher Fabrice, répondit le jeune homme gaiement, puisque votre dame tient tant à me parler, vous pouvez lui dire où je demeure, je n'y vois



— Je vis arriver mon mari haletant et tout en nage. (Page 114.)

aucun inconvénient; je ne me cache pas. Toutefois, comme on ne me connaît dans la maison et dans le quartier que sous le nom de Pierre, recommandez-lui de me demander sous ce nom seulement.

Le jeune homme n'attacha pas une grande importance au récit du concierge. Il ne fit même pas cette remarque, qu'il était assez singulier que cette femme connût son nom de famille et aussi ses relations avec M. et mademoiselle Blanchard.

— Que peut-elle avoir d'intéressant à me dire? se demanda-t-il. Elle a probablement connu mon père; si c'est pour me parler de lui, j'aimerais tout autant qu'elle me privât de sa visite.

En entrant chez M. Blanchard, heureux de se trouver près de Léontine, il ne pensait déjà plus à la femme inconnue. Il ne parla point d'elle à ses amis.

Le lendemain, vers huit heures du soir, Louise était rue Saint-Sébastien où demeurait le jeune homme.

— M. Pierre? demanda-t-elle à la concierge

— M. Pierre n'est pas encore rentré, répondit celle-ci.

— Pensez-vous qu'il rentrera bientôt?

— D'habitude, il est toujours ici à sept heures un quart, sept heures et demie, après sa journée faite; il faut croire qu'il a eu ce soir quelque course à faire Si vous tenez à le voir aujourd'hui, vous pouvez monter, vous l'attendrez chez lui. C'est au troisième, la porte en face. La mère Chéron vous ouvrira. Vous frapperez fort, car la bonne vieille entend un peu dur

Louise grimpa l'escalier, et, un instant après, elle s'asseyait en face de la mère Chéron dans une petite-salle à manger très-proprement tenue.

Sur la table, garnie d'une toile cirée, il y avait deux couverts et une bouteille de vin. La soupe était prête à être trempée.

— Il lui arrive rarement de rentrer si tard, dit la vieille. Depuis quelque temps il sort plus souvent le soir, mais quand il ne doit pas dîner ici, il me prévient toujours.

Sous ce rapport, Louise savait à quoi s'en tenir. Elle était probablement mieux instruite que la mère Chéron.

— Puis-je vous demander ce que vous lui voulez, à mon garçon? interrogea la bonne femme, curieuse comme tous les vieillards.

— Je voudrais lui demander quelques renseignements sur sa famille, répondit Louise.

— Il n'a pas de famille, dit la vieille en hochant la tête

— Oh! on a toujours une famille, répliqua Louise.

— Pierre n'a ni père ni mère, il ne sait même pas où il est né.

— S'il ne peut rien me dire de ses parents qu'il n'a pas connus, il me racontera comment il s'est trouvé abandonné, comment il a été élevé.

— Ça, voyez-vous, personne ne le sait mieux que moi. Pierre ne pourrait dire là-dessus que ce que la mère Chéron lui a appris. Mais quel intérêt avez-vous à savoir?...

— J'ai connu dans ma jeunesse une famille portant le nom de Ricard, et je me suis dit que M. Pierre appartenait peut-être à cette famille.

— Le nom de Ricard est bien commun en France, dit la vieille. Pour mon compte, à Paris seulement, j'en ai bien connu six ou sept.

— Un jeune homme de cette famille dont je viens de vous parler, reprit Louise, habitait à Paris, il y a vingt-six ans. Il pourrait avoir aujourd'hui près de soixante ans.

— Qu'est-ce qu'il faisait à Paris ce jeune homme-là?

— C'était un ouvrier.

— Il y a des ouvriers de tous les métiers.

— Celui que j'ai connu était tourneur en bronze.

La vieille femme tressaillit.

— Ah! fit-elle, tourneur en bronze. Et il se nommait?

— Comme le jeune homme qui demeure ici, Pierre Ricard.

La mère Chéron baissa la tête. Puis après un moment de silence, se redressant lentement :

— Savez-vous ce qu'il est devenu, ce Pierre Ricard? demanda-t-elle.

— Non, je l'ai complétement perdu de vue depuis vingt-cinq ans. J'ai tout lieu de croire qu'il est mort.

— S'il en est ainsi, dit la mère Chéron d'un ton grave, Dieu lui a fait une belle grâce.

Ces paroles firent éprouver à Louise un vif saisissement. Cependant, tout en pressentant déjà la vérité, elle voulait avoir une certitude complète.

— Est-ce que vous l'avez connu aussi? demanda-t-elle.

— Non, Dieu merci! répondit la vieille femme, mais j'en ai trop entendu parler.

— En mal, à ce qu'il paraît?

— Oui, en mal. Ah! c'était une franche canaille! Ce n'est pas tant ce qu'il a fait depuis; capable de tout, il pouvait avoir aussi bien la tête coupée par le couteau du bourreau qu'aller au bagne.

Louise se sentit frissonner des pieds à la tête.

— Au bagne! répéta-t-elle d'une voix étranglée.

— Oui, ce Pierre Ricard que vous avez connu — je ne vous en fais pas mon compliment — a été au bagne; il y est peut-être encore, s'il n'est pas mort. On ne l'a pas envoyé là en récompense de ses vertus : il faisait partie d'une bande de voleurs qui pillaient les maisons inhabitées aux environs de Paris, et ne se gê-

naient pas pour détrousser les passants après les avoir assommés de coups de poing ou de gourdin.

Louise, épouvantée, avait caché sa tête dans ses mains.

— Le malheureux ! le malheureux ! se disait-elle ; il devait finir ainsi !

— Eh bien ! continua la mère Chéron, le brigand a commis un crime plus monstrueux, selon moi, que celui de voler... Et pourtant, c'est la Providence qui l'a voulu ; car sans cela que serait devenu le pauvre innocent?

Louise releva brusquement la tête.

— Que voulez-vous dire? interrogea-t-elle d'une voix frémissante.

— Je veux dire que ce scélérat, que vous avez connu, avait un enfant, mignon comme un ange, et qu'il l'a lâchement abandonné.

Il n'y avait plus de doute possible pour Louise. La malheureuse femme ressentit une commotion violente, et tout son sang reflua vers le cœur.

Elle resta un moment sans pouvoir prononcer une parole ; un poids énorme pesait sur sa poitrine. Enfin, elle parvint à se remettre un peu :

— Ainsi, balbutia-t-elle, ce jeune homme, qui demeure ici, avec vous, est le fils...

— Oui, le fils du misérable Pierre Ricard, malheureusement pour lui. Mais ce qu'il y a de bon, c'est qu'il ne ressemble pas du tout à son père.

Louise avait de nouveau baissé la tête.

— Son père, son père ! murmura-t-elle.

— Maintenant, reprit la mère Chéron, si c'est ça que vous vouliez savoir, vous voilà renseignée. Vous avez l'air d'une brave femme, et je crois bien que vous vous intéressez à Pierre. Dame ! il mérite qu'on l'aime, celui-là. Je vous l'ai dit : il ne sait ni où ni comment il est venu au monde.

Il ne connaît ni la famille de son père ni celle de sa mère. Qui était sa mère? Une pas grand'chose, bien sûr... Où est-elle? Cherche. Si elle ne court pas la prétentaine, c'est qu'elle est morte sur un lit d'hôpital comme tant d'autres gourgandines. Enfin, tout ça c'est de l'histoire ancienne. Pierre est un bon ouvrier, et il n'a besoin de personne ; il saura faire son chemin tout seul. Pourtant, puisque vous avez connu la famille de son père, ça lui fera peut-être plaisir que vous lui disiez ce qu'il en est. A-t-il encore des parents?

— Non, ils sont tous morts.

— Est-ce qu'ils étaient riches, les Ricard?

— Non, tous pauvres.

— En ce cas, Pierre n'aura pas le regret d'avoir perdu leur héritage. D'ailleurs,

quand même ils auraient été riches, ça ne lui aurait guère servi de les connaître. Le pauvre enfant n'a pas seulement un acte de naissance. S'il veut se marier un jour, ce sera la croix et la bannière.

— C'est donc vous qui l'avez élevé? demanda Louise.

— Oui, c'est moi et mon pauvre homme, qui s'en est allé trop tôt. S'il était encore de ce monde, le cher ami, comme il serait content, comme il serait orgueilleux de voir notre enfant! Car Pierre était notre enfant à tous les deux. Maintenant il n'a plus que moi, qui ne suis bonne à rien. Seulement, je sais toujours l'aimer.

— Il doit vous aimer beaucoup aussi?

— Oh! quant à ça, oui. Mais nous causons et le temps passe, fit-elle avec un commencement d'inquiétude; c'est drôle qu'il ne rentre pas; où donc peut-il être allé? Pourvu qu'il ne lui soit point arrivé un accident.

— Il ne faut pas vous alarmer; M. Pierrre a été sûrement retenu par quelque chose d'imprévu.

— Il faut bien que cela soit. Quand Pierre me dit : « Maman Chéron, je rentrerai ce soir pour dîner, » il ne me fait jamais attendre. Et l'heure est passée depuis longtemps.

— Je vous empêche peut-être de vous mettre à table?

— Non, puisque je l'attends.

— Eh bien! en l'attendant, si vous permettez que je vous tienne compagnie, et si cela ne vous contrarie pas, vous seriez bien aimable de me raconter par suite de quelles circonstances il est devenu votre fils.

— Oh! c'est toute une histoire.

— Je serai vraiment heureuse de la connaître.

— Eh bien! je vais vous raconter ça. En causant, le temps me paraîtra moins long. Vous allez voir comme quoi votre Pierre Ricard a toujours été un véritable scélérat.

XIII

LE SECOND BERCEAU

Après avoir réfléchi un instant, la mère Chéron reprit la parole en ces termes :

— Je dois vous dire, d'abord, que Chéron, mon pauvre défunt, était cordonnier. Il n'y a pas de sots métiers, pas vrai, et si celui de cordonnier n'est pas le

meilleur de tous, il n'est pas des plus mauvais, attendu qu'on a perdu l'habitude de marcher les pieds nus. A vrai dire, mon homme ne travaillait pas dans le neuf; un talon à redresser par ci, une pièce ou un bout de semelle à mettre par là, il avait suffisamment de travail pour l'occuper toute l'année, et chaque jour il gagait sa pièce de trois francs. Chéron était tout à fait un bon homme; il allait bien quelquefois chez notre voisin le marchand de vin, — c'est un peu le défaut de tous les ouvriers, — mais quand même il avait bu un peu plus que de raison, il ne m'a jamais dit un mot plus haut que l'autre; au contraire, le pauvre chéri, c'est moi qui le grondais.

Nous demeurions en ce temps là rue Sedaine. Moi, je tirai le cordon, c'est-à-dire j'étais concierge ou portière, comme vous voudrez, ça m'est égal. Nous trouvions le moyen de vivre convenablement et même de faire quelques épargnes, lui avec ses raccommodages de vieilles chaussures, moi avec ma loge et les ménages que je faisais.

Nous n'avions pas d'enfant. Ça nous contrariait beaucoup, et pendant bien des années ce fut notre véritable chagrin. On a beau êtres pauvres, voyez-vous, ça n'empêche pas les sentiments; on sent tout de même en soi quelque chose qui vous dit qu'on aimerait à l'adoration un cher petit être qu'on aurait mis au monde. Nous avons bien aimé le petit Pierre, qui ne nous était rien.

Je vas vous dire, maintenant, comment il est devenu notre enfant.

Un jour que mon mari était allé faire une course du côté de La Villette, il vit dans une rue un gros rassemblement. Curieux comme la plupart de ceux qui étaient là, Chéron voulut savoir ce qui se passait. Il s'approcha du groupe où il y avait surtout beaucoup de femmes qui criaient très-fort. Au milieu du cercle formé par la foule, il vit une femme, jeune encore, qui se démenait comme une furie en agitant ses grands bras. Près d'elle, tout en larmes, poussant des plaintes et des gémissements à fendre l'âme, il y avait un tout petit enfant qui marchait à peine.

En écoutant ce qu'on disait autour de lui, Chéron apprit que la femme, après avoir jeté l'enfant par terre d'un coup de poing, l'avait ensuite roulé sur le pavé à coups de pied. Voyant cela, quelques femmes indignées s'étaient jetées sur la misérable et lui avaient administré une superbe correction. Si deux ouvriers n'étaient accourus à son secours, les femmes, paraît-il, lui auraient arraché les yeux et jusqu'au dernier des cheveux qu'elle avait sur la tête.

Chéron arrivait au moment où finissait la bataille.

— C'est une mauvaise mère; c'est une coquine; elle veut tuer son enfant, criait la foule.

— Il n'est pas à moi; cet enfant ne m'appartient pas, répondit la femme.

— En ce cas, reprit une des femmes qui s'étaient si justement indignées, elle

l'a volé, et, maintenant qu'elle ne sait plus qu'en faire, elle veut l'assassiner, pour s'en débarrasser.

— Il faut la faire arrêter, dit une autre.

— Oui, oui, oui, hurla la foule.

— Menons-la chez le commissaire de police.

La femme, qui était déjà toute tremblante, se mit à trembler plus fort. Elle essaya de percer le cercle pour prendre la fuite; mais deux solides gaillards l'empoignèrent et l'entraînèrent malgré ses cris et sa résistance.

Personne ne songeait plus au pauvre petit qui pleurait toujours. Chéron, ému de compassion, le prit dans ses bras et suivit la foule.

On arriva chez le commissaire de police.

Quand on lui eut raconté la chose, il se tourna vers la femme et, d'un ton sévère, il lui demanda son nom. Ce nom, je l'ai oublié; mais le commissaire de police le connaissait bien.

— Ah! ah! fit-il en fronçant les sourcils, j'ai plusieurs fois entendu parler de vous; vous êtes une fille de mauvaise vie et vous vous êtes assise déjà sur le banc de la police correctionnelle. Cet enfant est-il le vôtre?

— Non, monsieur.

— Comment! il ne vous appartient pas, et vous vous permettez de le frapper, de le brutaliser!... En vérité, les parents de ce pauvre petit sont presque aussi coupables que vous; le premier devoir d'une mère est de savoir à qui elle confie son enfant. Comment se nomme la mère de ce petit garçon?

— Je ne sais pas.

— Ah çà! vous moquez-vous de moi?

— Quand son père me l'a amené, il y a environ six mois, il m'a dit qu'il avait eu cet enfant d'une maîtresse et qu'elle était morte.

— Soit. Mais si vous ignorez le nom de la mère, vous savez celui du père.

— Oui, monsieur; il s'appelle Pierre Ricard.

— Où demeure-t-il, ce Pierre Ricard?

— Il a logé chez moi pendant près d'un an; je ne lui ai jamais connu un autre domicile. Depuis environ quatre mois il a disparu tout à coup, m'abandonnant son enfant, et je ne sais ce qu'il est devenu.

— Que faisait-il quand il logeait chez vous?

— Rien.

— Rien, ce n'est guère. Il est donc riche?

— Il est pauvre comme Job.

L'air sévère du magistrat s'accentua encore.

— Pourtant, reprit-t-il, il ne vivait pas de l'air du temps; c'est vous qui le nourrissiez?

— Oui, monsieur.

— De quel genre étaient vos relations?

— C'était mon amant.

— Amant, amant!... Il y a un autre nom qui s'applique mieux à cette catégorie d'individus à laquelle appartient ce Pierre Ricard. Enfin, dans les derniers temps que vous nourrissiez le père et l'enfant. Vous vous étiez chargée de l'élever.

— Oui, monsieur; mais son père m'avait promis le mariage.

— C'était dans les choses possibles : à une femme comme vous, il faut un homme comme celui-là. Aviez-vous l'enfant depuis longtemps lorsqu'il vous a quittée?

— Depuis un mois seulement.

— Ce pauvre enfant vous gênait et était une charge pour vous, je le comprends; mais ce n'était pas une raison pour le faire souffrir et le maltraiter. Il fallait venir ici ou aller trouver un autre commissaire de police; l'administration de l'Assistance publique vous aurait depuis longtemps débarrassée de l'enfant.

— C'est ce que je me proposais de faire, monsieur le commissaire; mais j'espérais toujours que le père reviendrait.

— Croyez-vous qu'il ait quitté Paris?

— Je n'oserais pas l'affirmer, mais j'en suis presque sûre.

« Il parlait souvent de m'emmener avec lui en Allemagne, où, disait-il, il avait des amis.

— Comment l'avez-vous connu?

— C'est dans un bal que je l'ai rencontré pour la première fois.

— Et vous n'avez jamais rien appris sur ses antécédents, sur ce qu'il faisait avant de vivre avec vous?

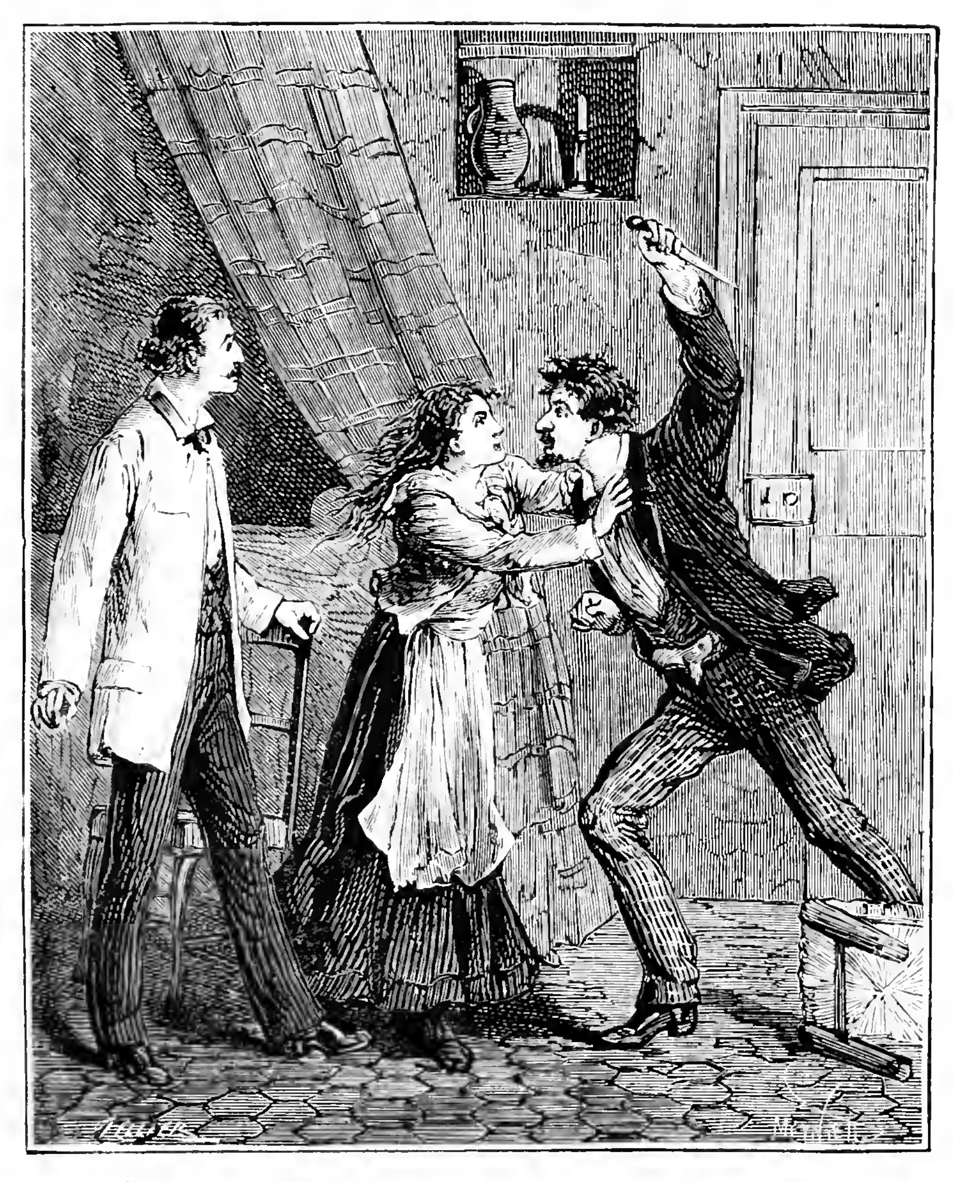
— Je lui ai fait souvent des questions à ce sujet, il ne me répondait pas.

— Avait-il un métier?

— Je ne saurais le dire. Mais il était tellement paresseux, que je crois bien qu'il n'a jamais travaillé de sa vie.

— Savez-vous s'il est né à Paris?

— Non, monsieur, je ne le sais pas.



Sa femme se jeta entre Pierre et lui pour détourner le coup homicide. (Page. 125)

Le commissaire de police se tourna alors vers l'enfant qui, assis maintenant sur les genoux de Chéron, s'était consolé.

— Quel âge peut-il avoir? dit-il, quinze ou dix-huit mois; pauvre petit, il est entré dans la vie par une mauvaise porte. Sa mère est morte, son père l'abandonne; le voilà seul au monde. Commence-t-il à parler?

— Il dit déjà quelques mots, répondit la femme.

— Comment s'appelle-t-il?

— Je ne sais pas s'il a été baptisé; je lui ai donné le nom de son père, je l'appelle Pierre.

Le commissaire fit un signe et on emmena la femme.

— Eh bien! reprit le commissaire de police, nous allons envoyer le petit Pierre à l'hospice des enfants assistés.

Ces paroles firent tressaillir Chéron.

Depuis un instant, il était songeur; il réfléchissait; toutes sortes de choses lui passaient par la tête.

— Si j'osais, si monsieur le commissaire de police me permettait... fit-il.

— Vous pouvez parler, mon ami; qu'avez-vous à dire?

— Eh bien! monsieur le commissaire, ça me fait de la peine que ce petit aille à l'hospice où il y en a déjà tant. Je m'appelle Chéron et je demeure rue Sedaine, n° 5, où ma femme est concierge; vous pouvez prendre des renseignements sur nous, tout le monde nous connaît dans le quartier. Je suis pauvre, mais je gagne honnêtement ma vie avec mon état de cordonnier. On vous dira que je ne suis pas un méchant homme et que mon épouse est aussi une bonne femme. Nous adorons les enfants, et nous n'en avons jamais eu. Confiez-nous celui-ci, donnez-le nous; nous l'élèverons de notre mieux et l'aimerons comme s'il était le nôtre. Nous avons économisés quelques sous, ce sera pour lui, un peu plus tard, quand nous le mettrons à l'école. Vous pouvez être tranquille, allez; chez nous il ne sera pas battu, pas même grondé.

Le commissaire paraissait très-ému.

— Je crois en effet, dit-il, que l'enfant serait très-bien avec vous, mais je ne puis pas, de mon autorité privée, vous le confier. Il y a certaines formalités à remplir.

— Que faut-il faire?

— Êtes-vous connu du commissaire de police de votre quartier?

— Oui, monsieur.

— Vous allez aller le trouver; vous lui déclarerez, comme vous venez de le faire ici, que vous désirez vous charger de l'enfant, et vous le prierez de vous donner un certificat constatant votre identité. Pendant ce temps, l'enfant restera ici. Quand vous reviendrez avec le certificat de votre commissaire de police, vous pourrez l'emporter. Je me chargerai de remplir les autres formalités.

Je vis arriver chez nous mon mari tout en nage : le cher homme avait couru tout le long du chemin.

— Eh bien! eh bien! qu'y a-t-il donc? lui demandai-je.

Tout en haletant, il me raconta la chose.

Vite, je mis un bonnet blanc, je jetai un fichu sur mes épaules, et, après avoir prié une voisine de garder la loge en mon absence, nous courûmes chez le commissaire de police. Il nous donna aussitôt le certificat exigé par son confrère, et nous prîmes une voiture pour arriver plus tôt à La Villette. Ce jour-là était pour nous un vrai jour de fête.

Le commissaire ne fit plus aucune difficulté; il nous donna l'enfant. Pauvre petit, je ne l'eus pas plus tôt embrassé, qu'il me jeta ses bras mignons autour du cou. On voyait bien qu'il était plus souvent battu qu'embrassé. Quand je rentrai dans ma loge, le tenant dans mes bras, je ne saurais pas vous dire comme j'étais fière; une fortune ne m'aurait pas rendue aussi heureuse. Pensez donc : j'avais un enfant, un petit amour à aimer; je ne l'avais pas mis au monde, mais il était à moi tout de même. Le rêve de toute ma vie se trouvait réalisé. Je n'ai pas besoin de vous dire s'il fut aimé.

Les premiers jours il était timide, craintif, inquiet... Je crois bien, il n'entendait que de dures paroles et on le maltraitait constamment. Mais il se familiarisa bien vite quand il vit qu'on lui parlait avec douceur et qu'on ne cessait pas de l'embrasser.

Son front s'éclaircit, et ses jolis petits yeux, où l'on voyait déjà tant d'intelligence, s'animèrent et se remplirent d'éclat. Il devint aimant, expansif, éveillé comme un linot et gai comme un pinson.

Au bout de trois mois on n'aurait pas cru que c'était le même enfant. Donc, chez les enfants comme chez les grandes personnes, le bonheur produit de ces effets-là. Nous-mêmes, nous étions les plus heureuses gens de la création. Du matin au soir, en tirant son alène, mon homme chantait à plein gosier comme un sansonnet. Moi, j'avais tant de joie que j'en étais comme grisée.

Je ne sais pas ce qu'est l'amour maternel, mais je ne crois pas qu'une mère puisse avoir plus de tendresse à donner que je n'en avais pour notre petit Pierre. Vous me croirez si vous voulez, il y eut des jours où je me figurais qu'il était né de ma chair et de mon sang.

Je ne pensais plus qu'à lui, je ne vivais plus que pour lui; je crois véritablement que j'aimais moins mon cher homme.

Notre petit Pierre nous appela papa et maman.

Ce doux nom de maman faisait passer en moi des frissons de plaisir; il me procurait un ravissement indéfinissable. Ah! je ne sais pas si vous êtes mère, madame, mais il n'y a rien sur la terre qui puisse autant charmer l'oreille que ce mot délicieux : maman!

Un jour, un compatriote de mon mari vint nous faire une visite. Il y avait

bien deux ans que nous ne l'avions vu. A Paris on se perd facilement de vue, et on est souvent plusieurs années sans se revoir, sans se rencontrer. Ce camarade de mon mari se nomme Fabrice; il est encore de ce monde, lui.

— Tiens, fit-il étonné en voyant le petit Pierre, vous avez donc eu un enfant?

Naturellement, nous nous sommes mis à rire, mon mari et moi.

— Non, répondit enfin Chéron, c'est un enfant abandonné que nous avons adopté.

Et il raconta toute l'histoire à Fabrice.

— Oh! mais, s'écria tout à coup Fabrice, j'ai très-bien connu le père de ce petit-là. C'était un vrai chenapan, ce Pierre Ricard. Ainsi le gredin avait un enfant, et personne ne s'en doutait!

— Tu te trompes peut-être, Fabrice, répliqua Chéron; il n'y a pas mal de chiens dans la rue qui s'appellent Azor

— Non, non, je ne me trompe pas, c'est bien mon Pierre Ricard. Et la preuve, c'est que je l'ai rencontré un soir hors barrière, du côté de La Villette, il y a tout près de deux ans de cela, ayant une femme à son bras qu'il m'a dit être sa maîtresse. Il m'a même engagé à aller le voir, et il m'a donné le nom et l'adresse de la femme.

Or, ce nom, dont je ne puis me souvenir, était bien celui que la femme s'était donné devant le commissaire de police. Nous fûmes convaincus que le père de l'enfant était ce Pierre Ricard que Fabrice avait connu.

Comme vous devez le penser, nous lui fîmes beaucoup de questions. Voici à peu près ce qu'il nous apprit :

Pierre Ricard était un ouvrier et même un bon ouvrier tourneur. Il travaillait dans le bronze. Il avait passé successivement dans tous les ateliers, d'où on le renvoyait toujours pour cause d'inconduite. Il débauchait les autres ouvriers et les détournait de leur devoir. Il était comme une brebis galeuse dans le troupeau. On ne veut pas de ça dans les ateliers. Les patrons ont des commandes, des marchandises à livrer au jour convenu : il faut que l'ouvrage se fasse. Laisser les ouvriers se mettre en débandade, ce n'est pas le moyen de contenter le client et de faire des affaires. Et puis, quand au lieu de travailler les ouvriers vont au cabaret, la famine entre au logis; la femme pleure et les enfants crient.

Pierre Ricard était un fainéant, un gourmand, un ivrogne, le pire des mauvais sujets; il s'arrangea si bien qu'on ne voulut plus de lui nulle part. C'est probablement ce qu'il désirait. Comment fit-il alors pour vivre? Cela se devine trop. Il fréquentait les bals et autres mauvais lieux où la jeunesse se perd. Assez

beau garçon, paraît-il, Pierre Ricard trouvait facilement le moyen de satisfaire sa passion pour les femmes; mais quelles femmes!... C'est d'une de ces malheureuses créatures qu'il eut son fils. Dire de laquelle est impossible, car Pierre Ricard ne gardait pas longtemps la même femme.

Louise écoutait tout cela avec un calme apparent, mais son cœur souffrait cruellement.

— Ce M. Fabrice, qui le connaissait si bien, ne vous a-t-il pas dit qu'il s'était marié? demanda-t-elle.

— Il nous a, en effet, parlé de cela, comme d'un bruit qui a couru. Parmi les gens qui connaissaient Pierre Ricard, les uns disaient : Il est marié, les autres répondaient non. On n'a jamais su la vérité. Est-ce que vous croyez qu'il était réellement marié?

— Je ne sais pas, répondit Louise.

— Il ne l'était pas, allez. Quelle est donc la malheureuse qui aurait voulu d'un homme pareil?

Louise laissa échapper un soupir.

— Vous êtes de mon avis, n'est-ce pas? fit la mère Chéron.

Bref, voilà comment nous avons appris ce que le commissaire de police ne put découvrir. Comme de juste et de raison, nous ne sommes pas allés crier cela sur les toits; nous l'avons gardé pour nous.

C'est encore par Fabrice que, dix ans plus tard, nous avons su que Pierre Ricard était passé en cour d'assises, et qu'on l'avait condamné à je ne sais combien d'années de travaux forcés. Mais en voilà assez sur ce misérable, dont nous n'avons jamais entendu parler depuis.

Notre petit Pierre poussa comme un champignon, et en même temps qu'il grandissait, il devenait fort et gentil à croquer, et son intelligence se développait que c'était merveilleux.

— Il a, pour apprendre, une facilité étonnante, nous disait souvent son maître d'école ; s'il était poussé aux écoles, on en ferait un savant.

Ah! si nous avions eu de la fortune, nous l'aurions mis à Charlemagne, puis à l'École polytechnique, et il serait aujourd'hui ingénieur des ponts et chaussées. Il n'allait pas à la mutuelle; nous l'avions placé dans le meilleur externat du quartier, où nous payions d'abord cinq francs par mois, puis sept, puis neuf francs. Nous ne pouvions pas faire davantage.

Mais Pierre sut si bien profiter des leçons qu'on lui donnait, qu'il devint tout de même très-instruit, car ce que personne ne sait, c'est qu'il est réellement très savant. Par exemple, il s'en est donné de la peine! Il a toujours étudié, et il-

étudie encore maintenant. En a-t-il passé des heures sur ses livres! Ce n'est rien de le dire. Et le plus joli, c'est que tout ce qu'il sait, il l'a appris presque seul.

Quand il eut quatorze ans, il nous dit :

— Je voudrais apprendre un état.

— Quel état veux-tu? lui demanda Chéron.

— Je crois que celui de serrurier me plairait.

L'enfant avait souvent entendu parler serrurerie par un brave homme du nom de Guérin, qui venait de loin en loin à la maison, et qui avait de l'enthousiasme pour son métier.

Chéron fit un peu la grimace ; il aurait préféré pour Pierre un état moins dur et plus artistique : comme graveur sur métaux, bijoutier, ou compositeur typographe, ou horloger.

Mais l'enfant avait son idée : nous le mîmes chez un serrurier.

Au bout de six mois il commença à gagner. Quand il eut fait ses quatre ans d'apprentissage, car il voulut apprendre tout ce qui concerne la partie, son patron nous dit :

— Pierre est aujourd'hui mon meilleur ouvrier.

Deux ans plus tard, le serrurier en question vendit son établissement après avoir fait sa fortune. Son successeur, homme grossier et même brutal, déplut à Pierre. Il quitta la maison, déclarant qu'il ne voulait pas travailler pour un patron qui considérait ses ouvriers comme des bêtes de somme.

Mon pauvre homme venait de mourir, et Pierre se trouvait sans travail, car fier comme il est, il lui répugnait d'entrer dans la première maison venue. Nous avions heureusement quelque chose devant nous. Malgré cela, il était soucieux : il sait que les épargnes disparaissent vite dans les jours de chômage.

Ce monsieur Guérin, dont je vous ai déjà parlé, — le cher homme a été enterré il y a quelques jours, — apprit, je ne sais comment, que Pierre était sans ouvrage. Il vint le prendre un matin et il l'emmena. Quand Pierre revint le soir, il était tout joyeux. Il me dit :

— J'ai fait aujourd'hui ma première journée chez M. Corbon, où le papa Guérin est contre-maître. Quand le patron eut vu ce que je sais faire, il m'a dit tout de suite que j'aurais six francs par jour. La maison Corbon est une des premières de Paris, nous voilà tranquilles pour toujours.

Il ne se trompait pas. Depuis, il n'a plus été un jour sans travailler. Après avoir gagné au début six francs et sept francs, sa journée est aujourd'hui de neuf francs.

Quand je vous dis qu'il a toujours travaillé depuis près de cinq ans qu'il est chez M. Corbon, je ne parle pas de mauvais jours de la guerre. Alors tous les ateliers étaient fermés, et les ouvriers, jeunes et vieux, comme les patrons, allaient aux mairies demander un fusil pour défendre Paris. Pauvres et riches, bourgeois et ouvriers, tous s'armaient contre les Prussiens. On ne songeait plus à bâtir des maisons ; au contraire, on démolissait celles qui étaient trop près des fortifications. Il n'y avait plus d'architectes, plus de maçons, plus de couvreurs, plus de charrons, plus de plâtriers, plus de menuisiers, plus de serruriers, plus de peintres, tous étaient soldats... Mais si vous étiez à Paris alors, vous avez vu cela. Eh bien, vrai, ce n'était pas gai du tout.

Les Prussiens sont venus, ils ont entouré Paris d'un cercle de fer, et, n'osant pas s'en approcher de trop près, de loin avec leurs gros canons ils lui ont envoyé des bombes. Et, comme si ce n'était pas suffisant pour assouvir leur rage, ils ont brûlé Saint-Cloud.

Paris, la ville du monde entier, affamée, a failli mourir de faim. Et toute l'Europe a vu cela sans oser pousser un cri d'horreur !

Il y a encore des gens qui disent que l'on n'a pas su faire, que si la défense eût été bien dirigée, on aurait repoussé les Prussiens et que pas un ne serait sorti de France. Pierre ne pense pas comme ceux-là ; il croit qu'on a fait tous les efforts possibles et qu'on n'a manqué ni de bonne volonté, ni d'énergie, ni de talent. Pourtant il admet que le patriotisme n'a pas été le même partout en France.

Lui, il a fait son devoir. Comme mobile, il était au Bourget, il était à Champigny. Il s'est bien conduit, le cher enfant, puisque de sergent qu'il était on voulut le faire sous-lieutenant après la malheureuse affaire du Bourget. Il refusa. Je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi : il savait qu'il porte le nom d'un forçat.

A Champigny, il reçut une balle là, dans l'épaule. Cette fois on voulut lui donner la croix : il ne l'accepta point, toujours pour la même raison.

Nous demeurions déjà dans cette maison, et c'est là, dans sa chambre, que je l'ai soigné pendant plusieurs mois. Quand il fut complètement guéri, les jours douloureux de la Commune étaient passés, Paris commençait à respirer, et il fut un des premiers qui rentrèrent dans les ateliers.

Voilà toute l'histoire de mon cher Pierre, madame, acheva la mère Chéron ; vous avez pu voir, par ce que je viens de vous dire, que le fils de Pierre Ricard ne ressemble guère à son père.

De grosses larmes roulaient dans les yeux de Louise. Quelque chose d'étrange se passait en elle

XIV

UN DÉMON

La mère Chéron aimait à causer. Une fois par hasard, trouvant l'occasion de raconter l'histoire de Pierre, elle en avait profité. En parlant de lui, elle s'était distraite un instant et avait oublié son inquiétude.

L'horloge accrochée au mur de la salle à manger sonna neuf heures. La vieille femme se leva.

— Non, non, s'écria-t-elle, ça n'est pas naturel ; il est arrivé malheur à mon enfant !

Louise absorbée dans ses pensées, sursauta comme une personne dont on interrompt brusquement le sommeil, et se dressa sur ses jambes.

La mère Chéron ayant ouvert la fenêtre se penchait en dehors. Ne voyant rien dans la rue et n'entendant aucun bruit insolite, elle se mit à marcher dans la chambre en proie à une agitation fébrile.

— M. Pierre ne rentrera probablement pas pour dîner, dit Louise. Je regrette de ne pouvoir l'attendre plus longtemps ; mais, comme je désire absolument le voir, je reviendrai prochainement.

— Oui, si cela vous fait plaisir, revenez, répondit la mère Chéron.

Elle prit la lampe et accompagna la visiteuse jusqu'à sa porte.

Louise descendit l'escalier rapidement. Elle avait la tête lourde, la poitrine fortement oppressée. Quand elle se trouva dans la rue, le grand air la soulagea un peu ; elle respira bruyamment.

— Mes pressentiments ne pouvaient pas me tromper, se dit-elle. Ainsi, c'est lui, c'est bien lui !... Ouvrier, ouvrier, le vrai vicomte de Lucerolle !... Et il ne sait rien, il ne se doute de rien, il se croit le fils de Pierre Ricard... Ah ! j'aurais bien voulu le voir...

Puis, se reprenent aussitôt :

— Non, il est préférable que nous ne nous soyons pas rencontrés ; il m'aurait questionnée, il m'eût fallu lui répondre, je me serais peut-être trahie... C'est singulier, je n'avais pas du tout songé à cela. Non, non, il ne faut pas qu'il me voie. J'ai appris ce que je voulais savoir, cela suffit. Maintenant, que vais-je faire? que vais-je faire.



Il se jeta sur moi comme une bête féroce sur sa victime. (Page 131.)

Sa tête s'inclina sur sa poitrine.

Après un moment de silence, elle reprit tout haut :

— Oh ! c'est horrible !

Une femme qui l'entendit se retourna en disant :

— Tiens, qu'est-ce qu'elle a donc celle-là ?

Louise était sur le boulevard Voltaire. Elle arrêta un fiacre qui passait, et se jeta dans la voiture en donnant au cocher le nom de la rue et le numéro de l'hôtel de Lucerolle.

. . . .

La scène du cabaret, que nous avons racontée, devait avoir un dénouement. Il ne suffisait pas à Robin d'avoir calomnié Pierre et troublé la tranquillité de Thibaut en lui faisant croire que sa jeune femme le trompait indignement. Ce n'était pas assez pour satisfaire sa haine, elle voulait autre chose.

Si méchant que fût Robin, il n'avait pas osé, pourtant, pousser Thibaut à commettre un meurtre. Mais il avait fait naître en son cœur le désir de la vengeance, et il n'épargnait rien pour alimenter la colère de son trop crédule ami jusqu'au jour où elle ferait explosion.

Il lui avait conseillé de dissimuler, de ne rien laisser deviner à sa femme, lui promettant qu'il ne tarderait pas à la surprendre chez lui avec son amant, un soir qu'ils le croiraient en train de s'enivrer chez le marchand de vin.

— Vois-tu, lui dit-il, il faut que tu lui donnes une *danse* complète et qu'il s'en souvienne longtemps.

— Je le tuerai comme un chien enragé, répondit Thibaut d'une voix sourde, pendant qu'une lueur sombre passait dans son regard.

— Baste ! reprit Robin en regardant obliquement son ami, une femme ne vaut pas qu'on tue un homme pour elle. Ça dérange l'existence, on a affaire avec la justice, on passe en cour d'assises et, quand même on serait acquitté, ça gêne pour plus tard.

— On voit bien que tu n'es pas marié, toi, répliqua Thibaut.

— Et je n'ai pas peur que l'envie m'en vienne. Prendre une femme pour qu'elle passe ses doigts dans les cheveux d'un autre et qu'elle fasse de vous la risée des camarades, c'est trop bête !

Thibaut serrait les poings et grinçait les dents.

— Ça va bien, ça va bien, se disait Robin.

— Robin, ça ne peut pas durer longtemps comme ça, reprit l'ivrogne, je veux me venger, il faut que je me venge !

— Certainement. Seulement prends patience, attends l'occasion, elle viendra bientôt. Il faut que tu lui casses une *patte* ou une *aile*.

— Non, je veux le tuer, je le tuerai !

— Dame, si ça te fait plaisir ! Mais, tu sais, Thibaut, pas de bêtises ; si tu lui fais son affaire, il faudra te souvenir que je ne t'ai jamais conseillé de jouer du couteau.

Le misérable avait la prudence des scélérats.

Depuis quelques jours, les deux amis avaient cessé d'aller chez le marchand de vins que fréquentaient plusieurs autres ouvriers de la maison Corbon. Ils se donnaient rendez-vous et passaient leurs soirées à boire et à jouer aux cartes dans un cabaret, sorte de bouge noir et enfumé de la rue des Trois-Couronnes, dans laquelle demeurait Thibaut. Ils avaient choisi leur place à une table près de la fenêtre, dans une espèce de salon à l'entre-sol. D'un seul coup d'œil, ils pouvaient tout voir dans la rue.

Aucun des habitués du bouge ne se doutait que ces deux joueurs de piquet acharnés, qui buvaient au point de ne plus se tenir sur leurs jambes, jouaient en même temps le rôle d'espions.

Le soir où la mère Chéron, attendant Pierre, racontait à Louise l'histoire du jeune homme, Robin et Thibaut, placés à leur poste d'observation, virent passer Pierre devant la fenêtre du cabaret.

— C'est lui, dit Robin à voix basse.

— Je l'ai reconnu, fit Thibaut.

— Voyons où il va.

Tous deux se dressèrent et collèrent leur visage aux vitres.

— Vois-tu? demanda Robin.

— Oui.

— Il entre dans la maison où tu demeures; eh bien, es-tu convaincu, maintenant?

— Thibaut fit entendre une sorte de grognement. Il était devenu pâle comme un mort, un tremblement nerveux secouait ses membres.

Il allait s'élancer hors de la salle; Robin le retint.

— Pas encore, dit-il, tu n'as pas besoin de te presser, il ne quittera pas ta femme avant une demi-heure. Avant tout, il faut boire.

— Oui, buvons.

— Garçon! garçon! appela Robin.

Le garçon accourut.

— De l'absinthe, commanda Robin, apportez le litre.

Et quand le litre fut sur table, Robin remplit le verre de Thibaut jusqu'au bord. Le malheureux avala d'un seul trait l'affreuse liqueur verte.

— Ça te donnera du cœur, dit Robin.

— J'en ai, va, sois tranquille.

Tu as fait une seconde clef pour la serrure de ta porte; l'as-tu sur toi?

— Oui.

— Ta femme sait-elle que tu as une double clef?

— Non.

— Alors, c'est parfait.

Thibaut se leva.

— Encore un verre, dit le tentateur en saisissant la bouteille.

— La moitié seulement, répondit Thibaut.

Robin versa. Thibaut but encore ce qui était dans son verre jusqu'à la dernière goutte.

— Maintenant, reprit Robin, tu peux marcher. Arrange-le bien : une bonne râclée comme c'est convenu.

Les lèvres de Thibaut se crispèrent, et il eut un regard sinistre.

— Je sais ce que j'ai à faire, grommela-t-il d'une voix creuse, en laissant voir la lame effilée d'un couteau qu'il tenait caché sur sa poitrine.

D'un bond, il s'élança dans l'escalier, qu'il descendit quatre à quatre.

Debout devant la fenêtre, Robin le vit traverser la rue en courant.

— L'absinthe va produire son effet, murmura le misérable.

Puis, frottant ses mains l'une contre l'autre :

— Ah! ah! ajouta-t-il, dans un instant nous allons rire.

Thibaut occupait au quatrième étage un petit logement d'ouvrier, composé d'une chambre à coucher, d'une cuisine et d'une salle à manger où il y avait un petit lit dans lequel couchait l'aîné de ses trois enfants, âgé de quatre ans et demi.

Après avoir monté rapidement l'escalier, Thibaut s'arrêta devant sa porte, sur le palier, afin de reprendre haleine et aussi pour tâcher de surprendre quelques paroles prononcées à l'intérieur. Il n'entendit rien.

— Les infâmes, se dit-il, ils sont dans la chambre.

Il ouvrit doucement la porte et la referma sans bruit. Alors il sortit son couteau de sa poitrine, et, après s'être assuré qu'il le tenait d'une main ferme, il traversa la salle à manger à pas de loups, et se précipita dans la chambre à coucher.

Il faisait encore jour. Pierre, assis sur une chaise, près de la fenêtre, tenait deux enfants sur ses genoux; le troisième dormait couché sur le lit. La jeune femme était debout, appuyée contre un meuble à moitié pourri, qui avait la prétention de ressembler à une commode.

En voyant apparaître son mari, le regar étincelant de fureur, la main armée

d'un couteau, elle jeta un cri perçant. Une lumière rapide se fit dans son cerveau; elle comprit tout et vit que la vie de Pierre était menacée.

Celui-ci ayant laissé glisser les enfants sur le carreau s'était levé.

Thibaut poussa une sorte de hurlement et bondit sur Pierre, brandissant son couteau.

Heureusement, sa femme guettait tous ses mouvements; elle eut le temps de se jeter entre Pierre et lui et de saisir le bras homicide. Le coup changea de direction, et la lame effleurant seulement l'épaule du jeune homme, en déchirant l'habit frappa dans le vide.

Thibaut tomba sur ses genoux; mais il se releva aussitôt, les yeux injectés de sang, les lèvres écumantes. Une seconde fois l'arme terrible menaça la poitrine de Pierre. La jeune femme se jeta de nouveau sur son mari et le saisit à bras-le-corps par derrière. Alors il tourna sa fureur, sa rage contre sa femme. Les sons rauques qui sortaient de sa gorge ressemblaient à des rugissements.

— Coquine, je te tuerai aussi, criait-il, je vous tuerai tous les deux; il me faut votre vie, je veux me rouler dans votre sang!

Et il cherchait à se retourner pour frapper plus sûrement.

A ce moment, l'homme était devenu une bête féroce.

Cependant, Pierre, revenu de sa stupeur, vint à son tour au secours de la jeune femme. Ayant pu saisir le bras de Thibaut, il parvint à le désarmer.

La jeune femme rassurée le laissa libre. Mais, à la vue du couteau qui de sa main était passé dans celle de Pierre, l'ivrogne eut peur; il s'imagina que son ennemi, devenu le plus fort allait se ruer sur lui et le poignarder. Il promena autour de lui son regard farouche et s'élança vers la porte pour s'enfuir.

Sa femme se dressa devant lui.

— Arrête, malheureux, lui dit-elle, arrête!

Il voulut passer. D'un geste impérieux elle le força à reculer.

Pierre, tenant toujours le couteau, restait immobile à la même place.

XV

LA FEMME DE L'OUVRIER

Les deux enfants, blottis dans un coin, poussaient des cris lamentables. Le troisième, réveillé en sursaut, s'était assis sur le lit et regardait curieusement ce qui se passait dans la chambre.

La jeune femme fit deux pas en avant, et, le bras tendu, les yeux pleins d'éclairs fixés sur son mari, elle lui dit d'une voix frémissante :

— Mauvais mari, mauvais père, il ne te manquait plus que d'être un assassin !

— Hein, tu dis, tu dis ? bégaya Thibaut.

— Je dis que tu es un mauvais mari, un père dénaturé ; je dis que tu es un misérable ; entends-tu, Thibaut ? un misérable !

— C'est toi qui es une misérable, c'est toi !... Si je suis un mauvais père, un mauvais mari, c'est ta faute... c'est parce que tu te conduis mal, parce que tu as des amants !

La jeune femme se redressa superbe de colère et d'indignation.

— Thibaut, lui cria-t-elle d'une voix éclatante tu insultes la mère de tes enfants, tu es un lâche ! un lâche !

Puis se tournant vers le jeune homme, qui restait là, sans doute, pour protéger la mère et les enfants contre la fureur du mari, elle lui dit :

— Vous l'avez entendu, M. Pierre, voilà ce qu'il pense de moi, voilà comment il me traite. Quelle honte ! quelle honte !

— Thibaut n'est pas méchant, dit le jeune homme, il n'est qu'égaré et en ce moment il est fou !

— Il est toujours là, le beau Pierre, il ne s'en va pas, dit Thibaut d'un ton sarcastique ; c'est ton amant, il reste pour défendre sa maîtresse.

— Malheureux ! s'écria-t-elle, ce n'est donc pas assez de moi, il faut aussi que tu insultes les autres ?... Mais il n'y a donc plus rien de bon en toi, tu es donc devenu tout à fait un monstre !... Ah ! continua-t-elle avec véhémence, qu'il soit à jamais maudit le jour où tu es entré chez ma pauvre mère la première fois. Nous étions pauvres, nous gagnions bien durement notre pain de chaque jour, mais nous étions heureuses tout de même ; je ne savais pas encore ce que c'était que souffrir. Ma mère crut que tu étais bon et honnête, et comme tu lui jurais que tu m'aimerais, que tu me rendrais heureuse, elle m'a dit, pour mon malheur : « Épouse-le. » Ah ! si elle vivait encore, si elle voyait ce qui se passe aujourd'hui, pauvre mère ! que dirait-elle !... Comme moi, elle se repentirait amèrement de sa crédulité.

Les sanglots lui coupaient la voix.

Au bout d'un instant il reprit :

— Hélas ! ma mère ne pouvait pas deviner l'avenir ; tous les hommes ne sont pas méchants, et elle te croyait bon, toi... Tu nous a trompées, Thibaut ! tu nous a trompées ! Et pourtant, non, tu n'étais pas alors ce que tu es maintenant, un joueur, un débauché, un ivrogne... C'est seulement depuis deux ans, depuis deux

ans que je meurs de douleur!... Mais qui donc t'a changé ainsi? Quel est donc ce mauvais génie qui pèse sur ta destinée, la mienne et celle de nos enfants?... Ah! ce Robin, ce misérable Robin!

— Robin est mon ami.

— Cet homme, ton ami, oh!... fit-elle avec ironie.

— Oui, Robin est mon ami, et je ne veux pas qu'on dise du mal de lui.

— Oh! l'aveugle, l'insensé... il ne voit rien, il ne comprend pas... Non, il ne voit pas que cet homme est le démon acharné à sa perte.

Thibaut haussa les épaules.

— Non, reprit-elle avec énergie, il ne comprend pas que Robin, que cet infâme le conduit, le pousse vers le mal. Thibaut, Robin ne sera content que le jour où il t'aura fait jeter dans une prison et que tes enfants et ta femme seront morts de misère!... Tout à l'heure, quand tu es rentré, si, ivre d'eau-de-vie et d'absinthe tu n'avais pas chancelé sur tes jambes, tu enfonçais la lame de ton couteau dans la poitrine de M. Pierre, mon seul ami, le soutien de mes enfants... Et après, continua-t-elle en pleurant, où serais-tu allé? dis, où serais-tu allé? Au bagne, malheureux, au bagne!...

Elle s'arrêta pour essuyer son visage baigné de larmes.

Thibaut, qui commençait à se dégriser, baissa la tête.

Les enfants, toujours dans le coin de la chambre, ne poussaient plus de cris d'épouvante, mais ils pleuraient de voir pleurer leur mère.

Après un moment de silence la jeune femme reprit :

— C'est Robin qui te monte la tête, c'est lui qui t'entraîne au cabaret, qui te détourne de ton devoir et qui, ce soir, a mis dans ta main le couteau dont tu voulais frapper M. Pierre. Ne me dis pas non, j'en suis sûre! Robin déteste M. Pierre parce que M. Pierre est honnête et qu'il est un misérable, lui. Il déteste M. Pierre parce que M. Pierre est bon pour moi et mes enfants et que Robin me hait; oui, il me hait, et quand il t'appelle son ami, il ment, car il te hait aussi, toi... Pourquoi? Tu ne le sais pas. Mais je te le dirai tout à l'heure; aujourd'hui, je veux que tu saches tout.

Robin, cet infâme que tu appelles ton ami, t'a dit : « Pierre est l'amant de ta femme; si tu le surprends chez toi avec elle, tu peux le tuer, il ne t'arrivera rien : la loi ne condamne pas le mari qui tue l'amant de sa femme! » M. Pierre, mon amant! lui! lui!... Ah! la calomnie et la méchanceté de certains hommes ne respectent rien!

Thibaut, je ne sais pas si M. Pierre pourra oublier ton insulte, mais c'est à genoux, tu entends, à genoux devant lui, que tu dois lui demander pardon!

Maintenant, écoute : je vais te dire ce que M. Pierre a été, ce qu'il est encore pour moi et ce qu'il a fait pour tes enfants :

Pour les pauvres gens, tous les hivers sont rudes à Paris, et quand la femme ne peut pas travailler parce qu'elle a de petits enfants à soigner et que le mari laisse chez les marchands de vin sa paye du samedi, c'est l'effroyable misère qui entre dans les ménages. Les enfants presque nus, haves, décharnés, se roulent, grelottant de froid, devant l'âtre sans feu et à grands cris demandent à manger, pendant que la mère, qui ne peut même plus nourrir son dernier né, parce que son sein s'est tari, pleure et se tord les bras de désespoir devant la huche sans pain. Ce tableau est horrible, n'est-ce pas, Thibaut? Eh bien, je l'ai eu ici sous les yeux peut-être plus sombre, plus sinistre encore.

L'hiver dernier, au moment du plus grand froid, tu m'as laissée sans bois pour réchauffer les membres glacés, engourdis de tes enfants, sans pain pour apaiser leur faim et leurs cris, et pendant plus d'un mois, voyant tout cela ou ne le voyant pas, peut-être, tu as bu au cabaret tout l'argent que tu gagnais... Tes enfants n'ont pas mangé pendant trois jours, et moi pendant cinq jours. Nous devions mourir de faim et de froid tous les quatre — peut-être eût-ce été un bonheur en présence de l'avenir que tu nous promets — si la Providence n'avait pas veillé sur nous.

Croyant que mes enfants et moi nous n'avions plus qu'une nuit à vivre et qu'en rentrant ivre le matin, tu nous trouverais sans vie, je m'étais couchée de bonne heure, et je tenais mes trois pauvres innocents dans mes bras, sur mon sein, cherchant vainement à les réchauffer.

Tout à coup j'entendis qu'on frappait à la porte. C'était un samedi. Je pensai que c'était toi et me figurai que, pris par le remords, tu m'apportais l'argent de ta semaine. Je poussai un cri de joie et me jetai à bas du lit... J'allais pouvoir sauver mes enfants !... Je ne sais plus de quel haillon je m'enveloppai, je courus à la porte et j'ouvris. Ce n'est pas toi, Thibaut, ce n'est pas toi, qui m'apportait la vie de mes enfants!... C'était lui, c'était M. Pierre. Une vieille dame, sa mère, l'accompagnait. Elle portait un panier plein de provisions : il y avait du pain, de la viande cuite, un poulet sortant de la broche et du bouillon gras tout chaud dans une boîte de fer-blanc.

— Madame Thibaut, me dit M. Pierre, j'ai appris aujourd'hui votre douloureuse situation, et je viens vous dire de ne pas désespérer. Thibaut n'est pas méchant, il n'est que faible ; il écoute les mauvais conseils et se laisse trop facilement entraîner ; mais il reconnaîtra ses torts envers vous et il rentrera dans le chemin du devoir. En attendant, il ne faut pas que vous et vos chers petits enfants mouriez de faim. Vous accepterez d'un ami, d'un frère, à qui de pauvres gens ont fait aussi du bien autrefois, ce qui vous est nécessaire en ce moment.



Sentant ses jambes fléchir, elle se laissa tomber dans un fauteuil. (Page 137.)

J'écoutais toute honteuse et toute tremblante et je ne trouvais pas même une parole pour remercier.

Pendant ce temps, la mère de M. Pierre avait mis les provisions sur la table et pris dans le buffet des assiettes et des couverts.

— Allons, me dit-elle, je vais vous aider à habiller les enfants, et tout de suite on fera la dinette.

Au même instant un homme entra, ployant sous son crochet chargé de bois.

M. Pierre alluma le feu lui-même, et c'est à sa grande clarté, en nous réchauffant, que les enfants et moi avons mangé le pain de la charité.

Quand M. Pierre fut parti, je trouvai-là, sur la cheminée, soixante francs.

Depuis ce jour-là, Thibaut, M. Pierre est revenu nous voir de loin en loin, chaque fois qu'il pensait que les enfants pouvaient avoir besoin de quelque chose.

Il est revenu, Thibaut, parce que, continuant la déplorable existence, je me trouve, hélas ! souvent encore sans argent st sans pain. Et c'est lui qu'un misérable ose calomnier ! Et c'est lui, Thibaut, lui, le protecteur, le sauveur de tes enfants, que tu as voulu assassiner !

Une fois encore, la jeune femme essuya ses yeux. En parlant, ses cheveux s'étaient dénoués ; ils tombaient épars sur ses épaules. Vue ainsi, avec sa pâleur, de grosses larmes coulant sur ses joues et sa poitrine haletante, elle représentait une sublime personification de la Douleur.

Thibaut, immobile, ployé en deux, tenant sa tête dans ses mains, était comme pétrifié. Une émotion violente qui s'était emparée de lui avait achevé de dissiper son ivresse. Il avait entendu et compris. Foudroyé par les paroles de sa femme, il se sentait écrasé.

Cependant il se redressa, et ses yeux, fixés sur la pauvre mère, semblèrent l'implorer.

— Lucie, balbutia-t-il, Lucie, c'est donc moi qui suis un misérable !

Puis jetant un regard du côté de ses enfants :

— Oh ! oh ! oh ! fit-il.

Et il se prit à sangloter.

— Le malheureux est vaincu, terrassé, se dit Pierre ; la leçon a été bonne.

— Maintenant que tu connais M. Pierre, reprit la jeune femme, que tu sais ce qu'il a fait pour tes enfants, je vais te dire ce que vaut Robin, malgré la répugnance que j'éprouve à parler de cet homme que tu ne crains pas d'appeler ton ami.

Robin m'accuse d'avoir un ou des amants, il cherche à ternir ma réputation d'honnête femme. Pourquoi cela, Thibaut ? Ah ! tu ne t'en doutes pas... Eh bien, Robin, sans respect pour un camarade d'atelier, sans respect pour la mère de trois enfants, dont le dernier tétait encore. Robin m'a poursuivie de ses propositions outrageantes.

— Quoi ! s'écria Thibaut atterré, Robin a osé t'insulter, toi, ma femme ?

— Oui. Et si je ne suis pas aujourd'hui une mère sans pudeur, une épouse

flétrie, une créature avilie, ce n'est pas sa faute... A ses odieuses paroles je n'ai pas seulement répondu avec indignation ; j'ai repoussé l'infâme avec mépris, avec dégoût! Voilà pourquoi il me hait, et il te hait aussi, toi, parce que je suis restée fidèle à mon devoir!

S'autorisant de ce titre d'ami que tu lui donnes encore, bien que je l'eusse chassé d'ici comme un misérable, il a eu l'audace d'y revenir un soir qu'il t'avait laissé ivre-mort, couché sous la banquette d'un cabaret. Il se jeta sur moi comme une bête féroce sur sa victime, espérant qu'il parviendrait à assouvir son ignoble passion en employant la force et la violence.

— Le traître! le lâche! dit Thibaut d'une voix sifflante.

Puis se rapprochant de sa femme :

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit cela plus tôt? lui demanda-t-il.

— Il y a des choses tellement abjectes et viles, qu'une femme n'ose pas toujours dire à son mari, répondit-elle. Et puis je connais la brutalité de Robin : je craignais que tu ne lui cherchasses querelle et qu'il ne te donnât un mauvais coup. Il fallait une circonstance comme celle-ci pour me décider à t'ouvrir les yeux. J'essaie une dernière fois de te ramener au bien et de rendre leur père à mes pauvres enfants.

Les yeux de Thibaut se portèrent encore sur le coin de la chambre où les deux aînés, accroupis, se tenaient dans les bras l'un de l'autre.

— Je n'ai pas achevé, poursuivit la jeune femme, écoute. Pendant que je me défendais contre les brutalités de Robin, appelant vainement les voisins à mon secours, on frappa violemment à la porte. Robin eut peur, il me lâcha. Je m'élançai vers la porte. M. Pierre entra. Il avait eu l'heureuse idée de venir nous voir ce soir-là. J'étais sauvée!... M. Pierre avait entendu mes cris ; en voyant Robin, il devina ce qui venait de se passer.

Sans dire un mot, pendant que les enfants entouraient ses jambes de leurs petits bras, M. Pierre montra la porte à Robin; et Robin, honteux, baissant la tête, s'en alla tout en grognant comme un chien auquel on a pris l'os qu'il rongeait.

Je t'ai dit pourquoi Robin nous haïssait tous les deux ; tu dois comprendre, maintenant, pourquoi il hait aussi M. Pierre.

Jusque-là, Thibaut n'avait pas osé tourner son regard du côté du jeune homme. En présence de cette nature loyale, de ce grand cœur, dont la générosité et le dévouement connus était cependant si diversement appréciés dans les ateliers, le malheureux sentait toute son indignité.

Mais, comme le pensait Pierre, si la leçon avait été forte, elle devait produire d'excellents effets.

Les abus de l'eau-de-vie, de l'absinthe et autres liqueurs dangereuses n'avaient pas encore détruit l'intelligence de Thibaut, ni étouffé en lui tous les bons sentiments. Les paroles de sa femme avaient profondément remué son cœur en le frappant comme un anathème. L'impression fut terrible, elle ne pouvait manquer d'être durable.

Cet homme était plus faible que méchant. Subissant l'autorité de conseils pernicieux, entraîné par une sorte de vertige, il était plutôt inconscient que réellement coupable. Que d'hommes lui ressemblent ! C'est à ceux-là qu'il faut tendre la main et dire : « Si vous continuez à suivre cette route, vous vous perdez ; si vous venez par ici, vous vous sauvez et vous restez des hommes !

Voilà ce que Thibaut comprit. Il lui sembla qu'il venait de se réveiller subitement, sortant d'un épouvantable cauchemar.

Les yeux humides, une profonde tristesse dans le regard, il s'approcha du jeune homme.

— Monsieur Pierre, lui dit-il d'une voix tremblante, je vous ai méconnu, et, tout à l'heure, comme un fou, comme un misérable, je voulais vous tuer. Tenez, je suis un brigand et je n'ose pas vous demander pardon ; je sens que je ne le mérite pas... Je ne vaux rien, oui, je ne vaux rien ; mais je n'oublierai jamais que vous avez défendu ma femme, et que, quand je mangeais tout mon argent au cabaret, vous empêchiez mes chers petits de mourir de faim !

— Thibaut, répondit Pierre, j'ai dit souvent à votre femme que vous n'étiez pas un méchant homme ; vous avez écouté de mauvais conseils, voilà tout. Je ne veux pas me souvenir de ce qui vient de se passer ici ; je vous pardonne, Thibaut, je vous pardonne, et je vous tends la main.

Thibaut saisit la main de Pierre et la serra fortement en disant ce seul mot :

— Merci !

— Maintenant, Thibaut, reprit le jeune homme, avant que je ne vous quitte, faites la paix avec votre femme, qui a grand besoin d'être consolée ; embrassez-la, et embrassez aussi vos enfants.

Thibaut se tourna vers sa femme.

— Lucie, lui dit-il, je ne chercherai pas querelle à Robin ; je sais ce qu'il vaut, cela me suffit. Je ne le suivrai plus chez le marchand de vin. Ah ! je suis bien coupable, et pourtant je t'aime, ma chère femme, et j'adore mes enfants ! Je vous aime tous, et je vous laissais mourir de faim !... Lucie, devant M. Pierre, sur la tête de nos trois innocents, je te jure que je ne boirai plus !

La jeune femme poussa un cri de joie délirante et, d'un bond, s'élança au cou de son mari.

— Mes enfants, cria-t-elle ivre de bonheur, venez embrasser votre papa !

Les enfants accoururent; Thibaut se baissa, les enleva, les tint serrés contre sa poitrine.

— Oh! murmura-t-il, comme c'est bon ce que j'ai dans le cœur maintenant!

Au bout d'un instant, son regard chercha le jeune homme.

— Où donc est M. Pierre! demanda-t-il.

— Thibaut, répondit la femme, M. Pierre a entendu ton serment et il est parti. Si tu le tiens, si tu redeviens ce que tu étais autrefois, ce n'est plus ici qu'il viendra, il ira chez un autre.

XVI

MONSIEUR LE VICOMTE

Louise Verdier était rentrée à l'hôtel de Lucerolle très-agitée et dans un trouble facile à concevoir. Pour la centième fois, peut-être, elle se répétait à elle-même :

— Que vais-je faire! que vais-je faire?

Une angoisse poignante torturait son cœur, car elle voyait clairement tous les dangers de la situation. Elle savait que la comtesse s'était trouvée par hasard en présence de Pierre, que, sans se douter de la cause de ses impressions, elle s'intéressait vivement à lui.

— Évidemment, se disait-elle, madame de Lucerolle voudra le revoir; il n'est même pas impossible qu'il vienne ici, puisqu'il doit épouser mademoiselle Léontine Blanchard et que celle-ci est l'amie de mademoiselle Ernestine. La comtesse le questionnera; elle ne pourra rien apprendre, puisque Pierre et ceux qui le connaissent le mieux ignorent tout; mais je sais, moi, je sais... Puis-je me taire? en ai-je le droit? Le devoir, le devoir est là, et ma conscience me crie : Parle, parle!

Mais son amour pour son fils étouffait aussitôt cette voix impérieuse qui lui disait : Tu as retrouvé l'enfant que pendant si longtemps tu as cherché vainement; le moment est venu de réparer tes fautes, de redevenir digne de toi-même!

Alors son cœur semblait se déchirer, et elle s'écriait :

— Il ne serait plus ici qu'un étranger, on le chasserait, et l'autre viendrait prendre sa place, sa fortune, le nom qu'il porte, et il ne lui resterait à lui, mon fils, que le nom de son père, le nom d'un voleur!

Elle se mit au lit avec toutes ces pensées contradictoires qui se croisaient, se heurtaient tumultueusement dans son cerveau malade.

Elle passa une nuit de fièvre et de délire, sans un instant de sommeil, et, quand vint le jour, elle se leva dans les mêmes perplexités, Mais elle sentait que l'amour maternel dominait tous les autres sentiments.

En sortant de sa chambre pour descendre au premier étage, elle rencontra dans le couloir un ancien domestique de la famille de Lucerolle, très-attaché et très-dévoué à ses maîtres. Après avoir servi le vieux comte, il était resté au service du fils, dont il ne tarda pas à devenir l'homme de confiance. Il était pour le maître ce que Louise était pour la comtesse. Comme les ministres d'un État, ils recevaient directement les ordres qu'ils étaient chargés de faire exécuter.

Le vieux serviteur souhaita le bonjour à Louise et lui dit :

— Je ne vous ai pas vue hier soir à l'heure du repas ; est-ce que vous étiez indisposée ?

— Oui, répondit-elle, une migraine ; je me suis couchée de bonne heure.

— Et ce matin vous allez mieux ?

— Oui, beaucoup mieux. Dites-moi, Joseph. M. le vicomte a-t-il dîné hier à l'hôtel ?

— Oui.

— Est-il rentré tard cette nuit ?

— Il n'est pas sorti après le dîner ; il s'est tout de suite retiré dans sa chambre.

— Ah ! fit Louise, qui eut de la peine à contenir sa joie.

— Cela ne lui arrive pas souvent, reprit Joseph ; M. le vicomte aime trop à s'amuser, et j'ai bien peur que ça ne tourne mal.

— Mon Dieu, Joseph, il est encore si jeune !

— Ma pauvre Louise, vous ne pouvez pas oublier que vous avez été sa nourrice.

— D'ailleurs, il n'est pas sorti hier soir, c'est un commencement.

— De bonne conduite ?... fit le vieux serviteur en hochant la tête, je ne crois pas.

— Joseph, vous n'aimez pas notre jeune maître.

— C'est vrai, je n'ai pas pour lui dans le cœur ce que je ressens pour les autres. Du reste, Louise, nous pouvons dire entre nous qu'il ne leur ressemble guère.

La malheureuse poussa un profond soupir.

— Si M. le comte venait à manquer, continua Joseph, je quitterais immédiatement la maison.

— Pourquoi ?

— Parce que je n'aimerais pas à servir M. le vicomte. Voyez-vous, Louise, il y a plus de quarante ans que j'appartiens à la famille de Lucerolle; j'ai été habitué à trouver chez mes maîtres de l'affabilité, presque de l'amitié ; aussi, je peux le dire, je me serais fait tuer pour eux. Avec M. le vicomte, ce n'est pas la même chose : Il est fier, hautain, arrogant, pour ne pas dire insolent; il nous traite comme des esclaves et nous considère comme des chiens.

— Joseph, Joseph, vous exagérez

— Non pas, et vous-même, sa nourrice, vous en savez quelque chose, car pas plus qu'aux autres il ne vous épargne les dures paroles. Du reste, c'est à peine s'il est respectueux vis-à-vis de M. le comte et de madame la comtesse. Souvent, je me demande ce que dirait mon ancien maître, s'il était encore de ce monde. Il était indulgent et bon tout autant que l'est M. le comte, mais avec lui il fallait marcher droit et ne pas s'écarter du chemin. Si son fils eût fait la moitié, le quart des folies de M. Léon, il n'aurait plus voulu le revoir. Savez-vous ce qui s'est passé hier?

— Non ; quoi donc?

— M. le vicomte, qui rêve d'être complétement libre, d'avoir sa maison à lui, reçoit tous les mois quinze cents francs, qu'il a le droit de dépenser comme il l'entend.

— Eh bien?

— Eh bien, je dis que M. le comte a tort ; il donne trop d'argent à M. Léon.

— M. le comte de Lucerolle est plusieurs fois millionnaire.

— Ce n'est pas une raison : plus les jeunes gens ont d'argent, plus ils en dépensent. Si seulement ils le dépensaient bien ! mais va-t'en voir s'ils viennent; ils l'emploient à faire toutes sortes de sottises : en soupers fins avec des petites dames, à jouer au cercle ou ailleurs, à acheter des diamants à des cabotines ou à entretenir des danseuses.

— Mon brave Joseph, la vie est faite ainsi : il faut que jeunesse se passe.

— La jeunesse se passe sans qu'on ait besoin pour ça d'être un débauché, répliqua le vieillard, et si c'est la vie qui est ainsi, je ne la trouve pas drôle, la vie, je la trouve bête !

Je reviens à mon idée : quand on est entraîné par ceci, par cela, on jette l'argent par les fenêtres, et quand on n'en a pas assez, on fait des dettes. C'est ce qui arrive à M. le vicomte.

— M. Léon a des dettes ! s'écria Louise.

— Je ne sais pas s'il en a encore aujourd'hui, c'est possible. Il n'en est pas

moins vrai qu'ayant une voiture et des chevaux à ses ordres, sans aucuns frais de maison, il n'a pas assez de quinze cents francs par mois pour ses menus plaisirs. Et il voudrait avoir une maison à lui... Mâtin! il irait bon train, M. le vicomte; il aurait vite croqué ou fait croquer par les dents blanches de ces demoiselles les millions de M. le comte! A la fin de l'année dernière, M. le comte a payé plus de trente mille francs de dettes d'un seul coup.

— Je crois avoir entendu parler de cela, murmura Louise.

— Eh bien! pas plus tard qu'hier, M. le comte a encore donné vingt mille francs à un créancier de M. Léon. Il n'était pas content, ça va sans dire. Quand M. le vicomte est rentré, il lui a fait des reproches, il s'est même un peu emporté.

— Alors? interrogea Louise anxieuse.

— M. le vicomte lui a répondu sèchement que le nom qu'il portait l'obligeait à faire bonne figure dans le monde et qu'il ne pouvait pas être au-dessous de tels et tels dont il a dit les noms. Comme les choses allaient se gâter tout à fait, il a tourné brusquement le dos à son père, et il est allé s'enfermer dans sa chambre où il est probablement encore.

— Et qu'a dit M. le comte?

— M. le comte a été soucieux toute la soirée et n'a pas desserré les dents.

— Madame la comtesse sait-elle?...

— Rien. M. le comte ne lui dit pas ce qui peut lui causer du chagrin.

Louise quitta le vieux domestique, rentra dans sa chambre et, pouvant enfin laisser éclater sa douleur, elle se mit à pleurer à chaudes larmes.

— Le malheureux, se disait-elle, ils ne l'aiment déjà plus; il fera tant, qu'ils arriveront à le haïr!...

Puis elle pensa à Pierre dont la vie exemplaire était vouée au travail; à Pierre, qui s'était instruit lui-même et qui avait pour sa mère adoptive une si vive affection.

Si aveugle que fût sa tendresse pour son fils, elle fut forcée de convenir en elle-même que l'humble ouvrier valait cent fois mieux que le brillant vicomte.

— C'est dans le sang, c'est dans le sang, soupira-t-elle.

Soudain, prenant une résolution énergique, elle se leva, baigna dans l'eau fraîche ses yeux rougis par les pleurs et l'insomnie, descendit rapidement au premier étage et alla frapper à la porte du vicomte.

— Qu'y a-t-il? demanda le jeune homme.

— C'est moi, monsieur, c'est moi, Louise.

— Que me voulez-vous?

— J'ai absolument besoin de vous parler à l'instant.



— Vous n'êtes pas le fils du comte et de la comtesse de Lucerolle, reprit Louise. (Page 140.)

La porte s'ouvrit. Louise se trouva en face de son fils, dont les sourcils froncés annonçaient la mauvaise humeur.

Elle referma la porte et s'avança jusqu'au milieu de la chambre. Son cœur battait à se briser. Sentant ses jambes fléchir, elle se laissa tomber dans un fauteuil.

Le jeune homme, ne comprenant rien à ce sans-gêne inoui, la regardait avec un étonnement mêlé d'irritation.

— Voyons, fit-il d'un ton brusque, qu'avez-vous à me dire?

De grosses larmes roulèrent dans les yeux de Louise

— Ce que j'ai à vous dire, monsieur le vicomte, est sérieux et très-grave.

— Le début promet, fit-il d'un ton léger; après?

— Monsieur le vicomte, reprit Louise, en proie à une vive émotion, permettez-moi de vous présenter humblement quelques observations.

— A quel propos, je vous prie?

— Au sujet de votre conduite, de la vie étrange que vous menez depuis quelque temps.

— Encore de la morale! s'écria-t-il d'une voix courroucée; ah! ça, ma bonne femme, vous perdez la raison! Est-ce que quelqu'un ici vous charge de faire des remontrances à votre maître;

— Monsieur le vicomte, répondit Louise faisant de grands efforts pour ne pas sangloter, vous ne vous souvenez pas assez que je vous ai nourri de mon lait.

— On vous a payé pour cela, je suppose, répliqua-t-il brutalement.

— Rien, rien dans le cœur, murmura la pauvre femme.

Après un court silence elle reprit :

— Je ne suis ici, auprès de vous, monsieur, la mandataire de personne ; je ne m'inspire que de ma trop grande affection pour vous.

— Cette affection, à laquelle je veux bien croire, vous conseille fort mal.

— Oh! je sais que vous en faites peu de cas; vous ne voulez même pas voir combien elle vous est dévouée. Avec la conviction que je remplissais un devoir, je me suis permis souvent de vous donner des conseils ; hélas! vous ne m'avez pas écoutée, et j'ai eu la douleur de ne pouvoir faire entrer dans votre cœur des sentiments meilleurs.

Je vous avais promis de me taire à l'avenir, de ne plus m'inquiéter de ce que vous feriez; j'avais trop préjugé de mes forces, je ne puis me taire.

— C'est pourtant ce que vous auriez de mieux à faire ; et si votre trop grande affection pour moi pouvait vous inspirer le désir de m'être agréable...

— Eh bien?

— Vous iriez à vos occupations et me laisseriez tranquille.

— Monsieur le vicomte, dit Louise en se levant, je vous ai dit qu'il s'agissait de choses graves; il faut que je vous parle aujourd'hui, il le faut.

— Ma foi! pour la curiosité du fait, je vous écouterai jusqu'au bout.

Il alluma un cigare, s'étendit sur une chaise longue, puis, d'un ton moqueur :

— Allez, nourrice, allez, dit-il, j'ouvre mes deux oreilles.

Louise soupira, passa sa main sur son front et dit :

— Ce qui est déjà sérieux et grave, monsieur le vicomte, et vous ne le voyez pas assez, c'est que l'affection que M. le comte et madame la comtesse avaient autrefois pour vous s'est changée en une indifférence complète.

Une lueur sombre passa dans le regard du jeune homme.

— Ma sœur est leur idole, dit-il froidement; il y a plus d'une famille où les parents n'aiment pas également leurs enfants.

— C'est possible, répliqua Louise; mais M. le comte et madame la comtesse ne vous aiment pas seulement moins que mademoiselle Ernestine, ils ne vous aiment plus.

— Je vous trouve bien audacieuse, dit-il avec hauteur, d'interpréter ainsi les sentiments de mes parents.

— Je ne me trompe pas, monsieur, je ne me trompe pas, je suis sûre de ce que j'avance. Mais, dans la maison, il n'y a pas un domestique qui ne sache cela aussi bien que moi. Pour ne pas le voir, il faudrait qu'ils fussent aveugles. Les serviteurs imitent leurs maîtres, monsieur, vous n'avez plus l'affection d'aucun d'eux. S'ils ont encore pour vous quelque respect, s'ils ne refusent pas d'obéir à vos ordres, c'est que l'obéissance et le respect leur sont commandés par leur état de servitude. Dans le fond, il vous détestent et ne se gênent pas entre eux pour blâmer vos actes.

Vous n'avez jamais senti que c'est un bonheur d'être aimé, et, par votre faute, monsieur le vicomte, vous vous êtes aliéné tous les cœurs. Seule, mademoiselle Ernestine vous aime encore. Ce n'est pas assez. Vous avez mérité l'iindifférence qu'ont pour vous aujourd'hui M. le comte et madame la comtesse par les désordres de votre vie; et vous ne pouvez plus vous faire excuser, vous faire pardonner et moins encore réveiller leur tendresse, parce que vous ne vous êtes jamais montré pour eux respectueux, bon et affectueux comme vous deviez l'être.

Ah! vous étiez jeune encore lorsque constamment préoccupée de votre avenir, j'ai prévu ce qui arrive. J'ai voulu vous diriger, vous donner de bons conseils; vous avez fermé vos oreilles, et votre cœur ne s'est pas ouvert.

— Est-ce que vous espérez me changer aujourd'hui? demanda-t-il d'un ton narquois en lançant vers le plafond un nuage de fumée bleue.

— Hélas! non, je n'ai plus cet espoir ; je sais qu'il est trop tard.

— Alors vous n'avez plus rien à me dire?

— Au contraire, monsieur, répondit Louise avec gravité; il me reste beaucoup de choses à vous dire.

— Continuez donc jusqu'à ce que j'aie achevé mon cigare. Pour une ancienne nourrice, devenue femme de charge, vous causez vraiment fort bien.

XVII

LE FILS VAUT LE PÈRE

Il y eut quelques minutes de silence pendant lequel Louise, la tête inclinée, parut réfléchir profondément. Enfin elle se redressa, et, fixant ses yeux sur le jeune homme nonchalamment étendu devant elle :

— Monsieur le vicomte, dit-elle d'une voix vibrante d'émotion, ne vous êtes-vous pas demandé quelquefois pourquoi M. le comte et madame la comtesse vous regardent presque comme un étranger et pourquoi vous-même ne les aimez pas?

— Je n'ai jamais fait de ces réflexions ridicules.

— Vous auriez pu les faire, cependant, sans qu'elles fussent ridicules. Si M. le comte et madame la comtesse sont indifférents pour vous, si vous ne les aimez pas, il y a une cause.

— Une cause?

— Oui, une cause qu'ils ignorent, que vous ignorez, mais que je connais, moi.

— Eh bien, voyons cette cause, voyons.

— Vous n'êtes pas leur fils!

Le jeune homme lança son cigare dans un coin de la chambre et bondit sur ses jambes.

— Mais vous êtes folle! exclama-t-il, vous êtes folle!

— Vous n'êtes pas le fils du comte et de la comtesse de Lucerolle, reprit Louise lentement, accentuant chaque mot.

— Elle est folle, elle est folle! répéta-t-il; et moi qui l'écoute!...

Louise se rapprocha de lui, et baissant la voix d'un ton :

— Non dit-elle, je ne suis pas folle; vous n'êtes rien au comte et à la comtesse; vous n'êtes pas le vicomte de Lucerolle; vous ne vous appelez pas Léon, vous vous nommez Louis!

Le jeune homme devint blême et fit trois pas en arrière comme frappé d'épouvante.

Mais presque aussitôt, rejetant sa tête en arrière, il marcha vers Louise l'œil enflammé.

— Misérable femme, s'écria-t-il, tu mens, tu mens!... Qui donc te paye pour me faire ce conte absurde?

— Je mens depuis vingt-quatre ans, répliqua-t-elle, depuis que vous portez un nom qui ne vous appartient pas. Aujourd'hui, je dis la vérité!

— Tais-toi, tais-toi!... je t'ordonne de te taire..., je suis le vicomte de Lucrolle!

— Prenez garde, monsieur, demain, dans une heure, vous pouvez ne plus l'être!

— Cela n'est pas, c'est impossible! Mais pour qu'on te croie, misérable, il faut des preuves.

— Ah! les preuves ne me manquent pas... En voici une : quand madame de Lucerolle a mis son enfant au monde, il y avait près d'elle un médecin. Ce médecin, vieux et célèbre aujourd'hui, se nomme le docteur Gervais. Le docteur Gervais a remarqué que l'enfant qui venait de naître avait sous le sein gauche une tache de sang large et ronde comme une pièce de cinq francs en or.

Le jeune homme écarta brusquement sa chemise et regarda.

— Eh bien, fit Louise, voyez-vous la tache rouge? Non, elle n'est pas sous votre sein gauche. Si le docteur Gervais voyait à nu votre poitrine, il dirait aussitôt : « Celui-là n'est pas le vicomte de Lucerolle! »

Cette fois, le jeune homme atterré jeta autour de lui des regards éperdus.

— Ce n'est pas tout, continua Louise, le vrai vicomte de Lucerolle existe; il est à Paris; vous portez son nom, il porte le vôtre; vous avez sa fortune, il a votre pauvreté; vous avez pris sa vie facile et toute de plaisir; il a pris votre vie de travail! Vous montez à cheval, vous allez en voiture, il marche à pied; vous portez des habits élégants à la dernière mode : il porte, lui, la blouse de l'ouvrier!

Ce n'est pas tout encore : le vrai vicomte de Lucerolle, qui ne croit pas être autre chose qu'un ouvrier, aime une belle jeune fille honnête et sage dont il est aimé; ils doivent se marier bientôt. Or, cette jeune fille, qui se nomme Léontine Blanchard, est l'amie de mademoiselle Ernestine de Lucerolle. Le jour où l'ouvrier et l'ouvrière se marieront, madame de Lucerolle et sa fille assisteront au mariage.

Le jeune homme paraissait anéanti; il écoutait avec effarement.

— Comment avez-vous appris toutes ces choses? demanda-t-il d'une voix creuse.

— Qu'importe? il était dans mon intérêt de les savoir.

— Puisque je ne suis pas le fils de la comtesse de Lucerolle, je veux savoir comment vous avez fait cette belle découverte.

— N'ai-je pas été votre nourrice?

— Cela ne m'apprend rien.

— Ah! s'écria-t-elle d'un ton douloureux, si votre cœur savait battre, vous auriez déjà compris, deviné... Ainsi, la sollicitude dont je vous entoure depuis votre enfance, toute la tendresse que j'ai dépensée pour vous ne vous ont rien dit!... Quoi! après ce que vous venez d'entendre, vous ne devinez pas, vous ne sentez pas que je suis votre mère!

— Vous êtes ma mère! Vous, vous!...

La malheureuse poussa un sourd gémissement, laissa tomber sa tête sur son sein et cacha son visage dans ses mains.

Le jeune homme marchait à grands pas dans la chambre, martelant le tapis sous ses pieds fiévreux. Ses traits s'étaient contractés, des éclairs fauves sillonnaient son regard, et un sourire singulier crispait ses lèvres.

Au bout d'un instant il s'arrêta devant Louise qui pleurait silencieusement.

— Ainsi, lui dit-il avec dureté, je suis votre fils, vous êtes ma mère... Je vois ce que vous avez fait : vous étiez la nourrice de l'enfant du comte et de la comtesse de Lucerolle, et vous m'avez substitué à lui; vous m'avez fait vicomte de Lucerolle... S'il y a là un crime, c'est vous qui l'avez commis!

— Mon Dieu! que dit-il, que dit-il? s'écria Louise avec désespoir.

— Tenez, reprit-il sourdement, vous eussiez mieux fait de ne rien me dire, car, maintenant, je ne sais que penser de vous.

— Ah! comme je suis punie! comme je suis punie! gémit-elle.

Puis saisissant le bras de son fils et changeant subitement de ton :

— Oui, reprit-elle, oui, c'est vrai, vous avez été substitué au fils de M. de Lucerolle; mais si j'ai fait une faute grave en leur cachant la vérité pendant tant d'années, c'est que j'ignorais que leur fils existât. Le crime de substitution n'est pas à moi, il est à ton père, à ton père, dont le nom a été depuis flétri par la justice. Écoute, écoute, continua-t-elle avec énergie, apprends ce qui s'est passé à Jouarre à la fin de l'année 1847, par une effroyable nuit de tempête, et en même temps ce que ta malheureuse mère a souffert.

Alors, aussi brièvement que possible et cependant sans rien omettre, elle lui raconta la douloureuse histoire qui a été le sujet de notre prologue.

Le jeune homme était terrifié. A ses mouvements nerveux, aux frémissements qui couraient dans ses membres, Louise pouvait deviner son agitation intérieure.

— Voilà, continua-t-elle, voilà comment vous êtes devenu le fils du comte et de la comtesse de Lucerolle. Je ne me fais pas illusion sur ma part de culpabilité;

il y a longtemps que je me suis sévèrement jugée. J'ai été faible, je puis même dire j'ai été lâche! Je n'avais qu'un mot à prononcer et j'ai gardé le silence... Mais alors on vous chérissait, on vous aimait, et je croyais que leur enfant était mort; j'ai eu peur de porter un coup terrible au cœur de madame de Lucerolle, si bonne et si digne d'être heureuse! C'est là ma seule excuse. Et puis, il faut bien l'avouer, mon amour pour vous égarait ma raison et me rendait sourde à la voix de ma conscience.

Après s'être interrompue un instant pour reprendre haleine, elle continua :

— J'ai vu peu à peu s'affaiblir et s'éteindre l'affection que le comte et la comtesse avaient pour vous : grande dans les premières années, puis froide, j'ai vu disparaître leur tendresse. Ah! nul ne saura jamais par quelles sombres angoisses j'ai passé, quelles ont été les plaies faites à mon cœur, plaies toujours saignantes, et quelles ont été les atroces tortures de mon âme!...

Je vous ai dit ce qu'était Pierre Ricard lorsque j'ai eu le malheur de devenir sa femme, poursuivit-elle : il devait finir mal... En effet, arrêté comme voleur, il a été condamné à je ne sais combien d'années de travaux forcés. Et c'est ce nom de Pierre Ricard qui vous appartient, c'est ce nom déshonoré, maudit, que porte le fils du comte de Lucerolle!... Oh! c'est épouvantable, horrible, horrible!

— Tout cela n'est pas arrivé par ma faute, répliqua le jeune homme. Savez-vous ce qu'est devenu Pierre Ricard?

— Non. Il est mort sans doute.

Un éclair de joie jaillit des yeux du vicomte.

— C'est ce qu'il avait de mieux à faire, dit-il froidement.

Puis attachant sur sa mère un regard perçant :

— Cet ouvrier qui porte le nom de Pierre Ricard est-il plus ou moins âgé que moi? demanda-t-il.

— Il est né un mois après vous.

— Depuis quand savez-vous qu'il existe?

— Depuis hier.

— Est-ce que vous lui avez parlé?

— Non. Je suis allé chez lui hier soir pour le voir, je ne l'ai pas rencontré?

— Vous êtes allée chez lui hier soir. Pourquoi? Que vouliez-vous donc lui dire?

— Je tenais à m'assurer qu'il était bien le fils de madame de Lucerolle et à savoir comment il avait été élevé. La femme qui l'a adopté lorsque Pierre Ricard l'eut abandonné, et qui demeure avec lui, m'a appris ce que je voulais savoir.

— De sorte que vous avez dit à cette femme qui vous étiez, que vous demeuriez à l'hôtel de Lucerolle et que son fils adoptif n'était pas le fils de Pierre Ricard.

— Je n'ai rien dit, répondit Louise; je me suis présentée sous un faux nom.

— Ah! vous avez bien fait, s'écria le vicomte qui ne put dissimuler son contentement. Puisque vous êtes allée chez... Pierre Ricard, vous savez où il demeure?

— Oui.

— Quelle rue?

— Rue Saint-Sébastien.

— Quel est son état?

— Serrurier en bâtiment.

— Est-ce qu'il travaille rue Saint-Sébastien?

— Non, il travaille dans les ateliers de la maison Corbon, rue Saint-Maur.

— Je crois connaître cette rue : c'est dans le quartier Popincourt?

— Je n'en sais rien.

— Ainsi, reprit-il en affectant le plus grand calme, il est bien établi que je suis, moi, Pierre où Louis Ricard, et que cet ouvrier qui travaille dans les ateliers de la maison Corbon est le vicomte de Lucerolle?

— Oui.

— Et cela n'est connu que de vous seul; il n'y a que vous au monde qui puissiez dire et prouver que je ne suis pas le fils de la comtesse de Lucerolle?

— Et le docteur Gervais.

— Le docteur Gervais, que je ne connais pas, ne viendra point regarder sous mon sein gauche s'il y a une tache rouge. Maintenant que l'ouvrier Pierre Ricard n'a plus rien à vous apprendre, vous ne devez plus avoir l'intention de le voir.

— Le voir ne m'est plus nécessaire.

— C'est bien. Vous plaît-il, maintenant, de me dire pourquoi vous m'avez fait partager votre secret?

— Avant d'agir, je n'ai pas cru devoir vous laisser ignorer la vérité sur votre naissance.

— Que voulez-vous donc faire? s'écria-t-il d'une voix frémissante.

— Ce que je veux faire? Je veux me jeter aux genoux de madame la comtesse de Lucerolle et, le front à terre, lui demander pardon de l'avoir trompée!



— Bon vin tout de même! dit-il en faisant claquer sa langue. (Page 156.)

Deux terribles éclairs s'allumèrent dans les yeux du vicomte; il bondit sur sa mère, la saisit à la gorge et, la secouant avec une violence furieuse :

— Tu ne diras rien, prononça-t-il d'une voix rauque, je te défends de parler! Que ce soit par la grâce de Pierre Ricard ou du diable, je suis vicomte de Lucerolle et veut rester vicomte de Lucerolle. Si tu dis un mot, tu comprends, un mot...

Son regard eut une lueur sinistre, qui acheva sa pensée.

Louise se rejeta en arrière avec épouvante.

— Que l'autre fasse ce qu'il voudra, reprit le digne fils de Pierre Ricard, cela ne me regarde pas... Je ne lui ai pas volé son nom, on me l'a donné, je le garde... Ce n'est pas aujourd'hui que vous pouvez changer ma destinée, et puisque, quand vous deviez parler, vous avez gardé le silence, vous continuerez à être muette. C'est ainsi que je pourrai reconnaître la vive tendresse que vous avez pour moi et que vous me prouverez votre amour maternel.

— Mais c'est tromper, toujours mentir! exclama-t-elle.

— Vous y êtes habituée, risposta-t-il d'un ton acerbe; c'est ce que vous faites depuis vingt-quatre ans.

Elle fit entendre un gémissement et baissa la tête.

— Enfin, vous vous tairez, reprit l'impitoyable vicomte; voilà ce que je demande à ma mère, ce que j'exige de la femme de Pierre Ricard!

— Mais le comte et la comtesse ne vous aiment pas, peut-être ont-ils déjà de l'aversion pour vous.

— Maintenant que je sais que je ne suis pas leur fils, cela m'est égal; il me suffit de jouir des avantages de ma position près d'eux.

Louise ne connaissait peut-être pas complétement son fils; son langage, qui exprimait si énergiquement sa valeur morale, devait lui enlever ses dernières illusions.

— Le malheureux, le malheureux, se dit-elle en frissonnant, il finira comme son père!

Le vicomte pinçait l'extrémité de sa moustache et la tordait avec une sorte de rage.

— Une fois déjà, dit Louise, le hasard a mis la comtesse en présence de son fils; sans se douter de rien, sans comprendre ce qu'elle éprouve, elle s'intéresse vivement à lui.

— Qu'est-ce que cela me fait, à moi?

— Ah! qu'est-ce que cela vous fait?... Mais ils se rencontreront de nouveau, fatalement; la comtesse l'interrogera, le questionnera comme elle a déjà questionné Léontine Blanchard à son sujet; alors à ses impressions, à ce je ne sais quoi qui parle au cœur d'une mère, seule elle peut découvrir la vérité.

Le vicomte secoua la tête, et un sourire étrange glissa sur ses lèvres pâles.

— Tout cela est fort improbable, dit-il; d'ailleurs, s'il doit y avoir là un danger, je trouverai le moyen de l'éviter.

« Ainsi, c'est entendu, continua-t-il, faisant peser sur sa mère le poids de son regard dominateur ; vous garderez le silence ?...

— Mais...

Il darda sur elle la flamme de ses yeux menaçants.

— Je suis et veux rester vicomte de Lucerolle, lui dit-il d'une voix sourde.

— Je me tairai, je me tairai ! bégaya-t-elle.

— A la bonne heure, répliqua-t-il d'un ton sec ; je vois avec plaisir que vous êtes une bonne mère.

Elle sortit de la chambre en chancelant.

— Mon Dieu, mon Dieu, murmura-t-elle ; je suis donc aussi une infâme !...

XVIII

EN CAMPAGNE

Resté seul, le vicomte se mit à tourner autour de sa chambre d'un pas fiévreux, saccadé, en proie à une agitation extraordinaire. Il était toujours d'une pâleur livide, ses lèvres frémissaient, et les lueurs sombres de son regard ne s'éteignaient point.

— Elle m'a compris, elle se taira, murmura-t-il. Ma mère, Louise est ma mère, et mon père a été au bagne !... Elle le dit, cela est. Ce qu'elle m'a raconté est pour moi comme un rêve infernal... Si elle parlait, quelle chute ! Mais non, elle gardera le silence, je suis son fils !... Pour son fils une mère ne recule devant rien. Oh ! pendant un instant je me suis senti écrasé comme si la foudre du ciel fût tombée sur moi !... Cela se comprend, une pareille révélation...

Allons, allons, poursuivit-il avec un mouvement de tête plein d'orgueil, je veux croire que c'est un rêve que j'ai fait, qu'un affreux cauchemar m'a tourmenté. Je suis toujours le vicomte Léon de Lucerolle, et la preuve c'est que mon noble père a payé hier une partie de mes dettes.

Malheureusement, il y a l'autre... Abandonné par Pierre Ricard, pourquoi n'a-t-il pas complétement disparu ? pourquoi n'est-il pas mort ! Ah ! il faut que quelque mauvais génie le protége ! Il ne sait rien, lui, il ne se doute de rien. Après tout, il est tranquille, heureux, puisqu'il pense à se marier. Il est ouvrier, qu'il fabrique des serrures !... C'est égal, comme me l'a fait comprendre Louise,

à un moment donné, il peut devenir dangereux : il ne faut pas que cela soit ; non, il ne le faut pas.

Il resta un moment immobile, la tête inclinée, les sourcils froncés, absorbé dans ses pensées. Puis il se remit à marcher en répétant :

— Non, il ne le faut pas !

Presque aussitôt il reprit :

— Hé ! hé ! elle ne manque pas d'intelligence, ma mère ; elle voit de loin ce qui peut nuire à son fils.

Il s'arrêta devant une glace et tressaillit tout à coup en regardant son visage.

— Si mes amis me voyaient ainsi, se dit-il, ils hésiteraient à me reconnaître.

Des gouttes de sueur froide mouillaient encore son front. Il prit une serviette et la passa à plusieurs reprises sur sa figure.

— Ah çà ! reprit-il, je suis donc bien impressionnable ! Allons, allons, pas de faiblesse, vicomte de Lucerolle ! Au lieu de te courber, il faut te tenir debout, le front haut, prêt à faire tête à l'orage !

Tout en continuant à réfléchir, il acheva de s'habiller. Il ouvrit ensuite un des tiroirs d'un joli petit meuble de Boule et remplit son porte-monnaie de pièces d'or.

Il jeta un dernier regard dans la glace afin de s'assurer que son visage avait repris son expression ordinaire, et il sortit de l'hôtel sans rien dire à personne.

— Où allait-il ?

Une idée lui était venue. Il allait préparer ses moyens d'action pour mettre à exécution un plan audacieux qu'il avait conçu.

Il ne perdit pas de temps. Trois jours après, nous le trouvons installé rue de la Goutte-d'Or, à la Chapelle, dans une petite chambre de garçon qui avait été louée et meublée au nom de M. Charles Cholet, ouvrier horloger.

Ce nom est celui que le vicomte s'était donné. Un de ces marchands de meubles complaisants, comme on en rencontre beaucoup, avait été son agent en cette circonstance.

Quand, vers trois heures de l'après-midi, le vicomte, devenu M. Charles Cholet, se présenta rue de la Goutte-d'Or pour prendre possession de son domicile, sa transformation était complète. Le brillant vicomte de Lucerolle ressemblait à un de ces ouvriers dont le métier ne rend pas les mains calleuses et les conserve blanches. Sa redingote de coupe exquise, sortant de la maison Laffite, était remplacée par une jaquette d'une maison de confection quelconque, sur laquelle il avait cru devoir endosser une blouse blanche. Le reste du costume,

depuis les souliers garnis de clous jusqu'au chapeau de feutre mou, était à l'avenant.

La chambre d'une de ces créatures dont la toilette tapageuse et le regard hardi provoquent les passants, lui avaient servi de vestiaire.

Avec un empressement fort louable, d'ailleurs, la concierge de la maison, une vieille femme d'environ cinquante ans, offrit ses services à M. Charles Cholet en le gratifiant d'un sourire, qui aurait pu être gracieux, si les dents eussent été encore attachées aux gencives. D'un seul coup d'œil, la vieille avait jugé que son nouveau locataire était un ouvrier cossu. Elle ne s'étonna même pas de le voir arriver à pied, sans être suivi d'une voiture ou d'un commissionnaire apportant son linge et ses effets d'habillement.

— Ma chère dame, lui répondit-il, je profiterai certainement de votre bonne volonté.

— Si vous le voulez bien, reprit-elle, je ferai votre petit ménage, je ne vous prendrai pas trop cher.

— C'est convenu, vous ferez mon ménage. Seulement, je dois vous dire que je ne coucherai pas souvent ici.

— Je comprends, fit-elle avec un clignement d'yeux très-expressif, on a son petit ménage en ville... Ah ! la jeunesse ! On rit, on chante, on s'amuse ; on est sans souci du lendemain, on ne voit que des jours de soleil et on ne pense qu'à aimer... Je sais ce que c'est que la vie, allez ! Dame, j'ai eu aussi mes vingt ans et mes beaux jours. On est jeune, jolie, pimpante, on a des adorateurs en veux-tu en voilà ; ils ne savent quoi imaginer pour vous plaire : ils vous couvrent de soie, de dentelles, de diamants ; vous voulez un appartement, vite on court chez le tapissier ; vous voulez des domestiques, une voiture : voilà, prenez...

Et tout cela passe comme un tourbillon et s'efface comme un nuage de fumée, plus rien... Sur la peau du visage sont venues des rides précoces ; on a perdu ses beaux cheveux blonds, châtains ou noirs, et les dents sont tombées... Hé ! ma belle, où donc est ta jeunesse ? Envolée. Et les robes de soie, et les dentelles, et les diamants, et la voiture, et les chevaux, et l'appartement de mille écus, où sont-ils ? Envolés aussi. Cours après !

Alors ? Alors on remplace le cachemire de l'Inde par le *cachemire d'osier*, ou l'on fait partie d'une brigade de balayeuses des rues ou, comme moi, on tire le cordon, à moins qu'on ait eu la chance de mourir sur un lit d'hôpital.

Le jeune homme se mit à rire.

— Est-ce que c'est là votre histoire ? demanda-t-il.

— Non, mais je n'ai pas eu de chance tout de même, la vie n'a pas été douce pour moi. Mais à quoi bon les regrets ? Il faut oublier et tâcher de se consoler.

Profitez de votre belle jeunesse, monsieur; car, si heureux que vous soyez aujourd'hui, vous ne savez pas ce que les jours qui viennent vous réservent .

Le jeune homme tressaillit.

— Comme je vous l'ai dit, reprit-il, je consens à ce que vous fassiez mon ménage ; je vous donnerai dix francs par mois.

Et, pour couper court à ses remerciements, il la congédia en l'aidant quelque peu à sortir de la chambre.

Une heure après, le vicomte, se donnant autant que possible les manières et la tournure d'un ouvrier, se dirigeait vers la rue Saint-Maur, ayant les deux mains dans les poches de son pantalon.

Avant de frapper traîtreusement Pierre Ricard par un de ces moyens qu'on trouve toujours quand on est guidé par la haine et qu'on veut se débarrasser d'un ennemi, il importait qu'il connût les habitudes du jeune ouvrier.

— Il faut que je le voie, s'était-il dit, et même, si c'est possible, que je le fasse l'ami de Cholet.

Bien que n'ayant jamais vécu parmi les ouvriers, il connaissait suffisamment la plupart de leurs défauts ; il savait que cette multitude de marchands de vins et de débits de liqueurs, qu'on rencontre à chaque pas dans les quartiers populaires, vivaient d'eux. Il ne croyait pas se tromper en pensant que Pierre Ricard, comme tant d'autres, faisait de fréquentes stations au cabaret.

Il était rue Saint-Maur, se promenant sur l'un des trottoirs, lorsque les ouvriers de la maison Corbon sortirent des ateliers. Il les vit presque tous, mais rien ne lui désigna celui qu'il avait un si grand intérêt à connaître.

Au bout d'un instant, les ouvriers s'étant éloignés dans toutes les directions, la rue reprit son aspect ordinaire. Mais le vicomte en avait vu entrer plusieurs dans la boutique d'un marchand de vins. Après avoir hésité un instant, il se décida à franchir le seuil du cabaret.

— Il faut que j'aie tout à fait l'air et la tenue d'un ouvrier, se dit-il.

Il tira d'une des poches de son paletot une blague pleine de tabac et une pipe de terre déjà noircie par un autre fumeur, un de ces hommes, sans doute, qui, à Paris, font le métier de culotteur de pipe ; puis il entra résolûment dans la salle enfumée et mal éclairée du marchand de vins.

Il y avait là deux ou trois sociétés de buveurs ; il reconnut aisément les ouvriers de la maison Corbon. Ils étaient cinq et n'occupaient que la moitié d'une table. Il s'assit à cette même table, et posa devant lui son tabac et sa pipe.

— Qu'est-ce qu'il faut vous servir? lui demanda une grosse femme rougeaude, qui devait être la maîtresse de l'établissement.

Il jeta un regard sur les verres de ses voisins, et, pour faire comme eux, il

commanda une absinthe. En attendant la liqueur demandée, il bourra sa pipe et l'alluma. Les ouvriers fumaient aussi sans faire attention à deux femmes qui se trouvaient dans la salle ; il est vrai que les deux hommes qui les accompagnaient fumaient eux-mêmes comme des Suisses. Du reste, dans un cabaret, la galanterie est facilement exclue.

La rougeaude servit le verre d'absinthe dans lequel le vicomte s'empressa de mouiller ses lèvres avec un semblant de satisfaction.

Tout en fumant sa pipe, ce qui n'était certainement pas pour lui un plaisir, il écoutait la conversation des ouvriers.

— Camarades, dit l'un, je propose de trinquer au retour de Robin, qui nous avait brûlé la politesse.

Les verres se levèrent en même temps et on trinqua, puis on but en réjouissance du retour de Robin parmi les vieux amis.

— Dis donc, Robin, reprit un autre, qu'est-ce que tu manigançais donc avec Thibaut?

— Tu es trop curieux, répondit Robin avec aigreur.

— Il faut croire que la chose n'a pas réussi.

— C'est possible.

— Et Thibaut, qui n'est qu'un imbécile, s'est brouillé avec Robin, dit un autre.

— Deux inséparables comme eux, ce n'est pas croyable.

— Voyons, Robin, êtes-vous réellement brouillés.

— Oui.

— A quel propos ? Pour quel sujet ?

— J'ai déjà dit que vous étiez trop curieux.

— Tenez, je parierais qu'il y a là-dessous une histoire de femme

— Toi, tiens ta langue, répliqua Robin avec humeur ; tu sais que quand tu parles tu ne dis que des bêtises.

— C'est égal, Robin, reprit un autre, après ce que tu nous a dit le jour de l'enterrement du père Guérin, il faut que Thibaut soit vraiment de la pâte dont on fait les...

— Jean Torgnolle, acheva un autre.

— Hein? qu'est-ce que cela veut dire?

— J'ai vu ça dans le temps, au théâtre du Palais-Royal ; vous devez bien comprendre.

Et il porta ses poings à son front en dressant ses deux index.

Tous, moins Robin, devenu plus sombre, éclatèrent de rire.

— Pierre et lui n'en sont pas moins aujourd'hui les meilleurs amis du monde.

— Parbleu, c'est à cause de cela.

— Un mari trompé est presque toujours l'ami de l'amant de sa femme.

Au nom de Pierre prononcé par l'ouvrier, le vicomte avait éprouvé une commotion et tendu avidement l'oreille.

— N'importe, reprit un des ouvriers, je ne comprends pas Thibault; c'est trop bête !

— Ce matin, c'est Thibaut, qui, le premier, a tendu sa main à Pierre.

— Après tout, Thibaut est peut-être un de ces maris complaisants qui ferment volontairement les yeux pour ne rien voir.

— Il peut se faire aussi qu'il n'ait rien à voir, répliqua un autre.

— Tu ne sais ce que tu dis, puisque l'ami Robin est sûr...

— En ce cas, je n'ai plus rien à dire.

— Ce soir, en sortant, Thibaut a pris le bras de Pierre, et ils sont partis ensemble avec Boyer.

— Le beau Pierre a enjôlé Thibaut comme Boyer et d'autres, voilà tout, dit Robin d'une voix caverneuse.

— Robin, mon vieux, un de ces jours ce sera ton tour.

— Je n'aime pas les sottes plaisanteries, répliqua Robin.

— Et un éclair de colère jaillit de ses yeux.

— Là, là, ne te fâche pas, Robin, reprit l'autre sournoisement, on sait bien que Pierre est ta bête noire, que tu le hais.

— Oh! oui, je le hais! fit Robin en jetant sur ses compagnons un regard farouche.

— Il ne faudra pas le dire trop haut quand il sera contre-maître.

— Contre-maître, lui! exclama Robin avec fureur, jamais!

— Pour cela, M. Corbon ne te demandera pas ton avis.

— J'ai dit jamais, entendez-vous, jamais! Tonnerre! j'aimerais mieux...

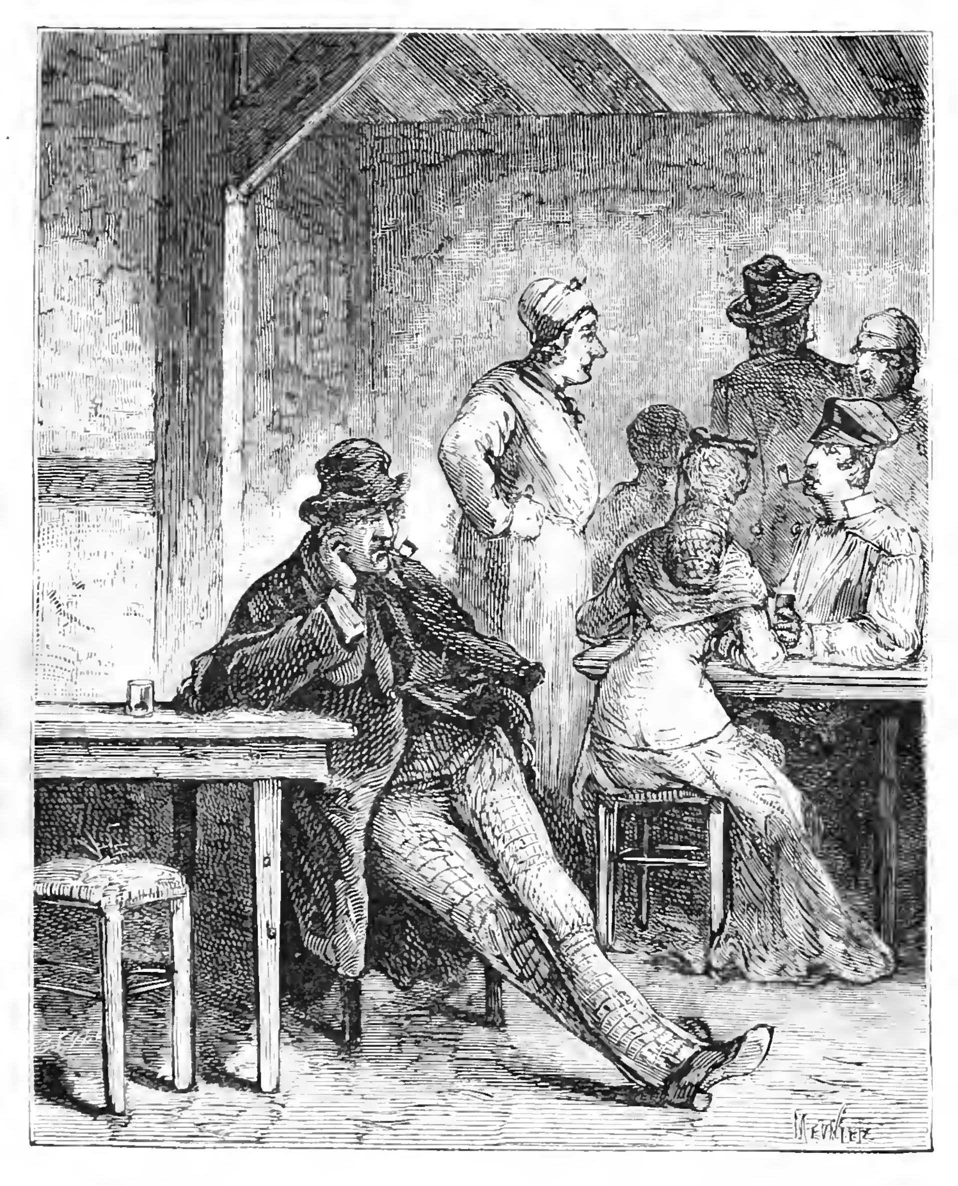
Le reste de la phrase expira sur ses lèvres.

A ce moment, un ouvrier se pencha vers son voisin et lui dit à l'oreille :

— Connais-tu celui-là, qui est à notre table?

— Non, c'est la première fois que je le vois ici.

— Il nous écoute et ne perd pas un mot de ce que nous disons.



Seul, retiré à l'écart, un vieillard déguenillé fumait son brûle-gueule. (Page 163.)

— En effet, il a demandé une absinthe, qu'il oublie de boire, et il fume sa pipe en rechignant.

— J'ai dans l'idée qu'il nous espionne.

— Alors il serait de la mouche?

— Ça me fait cet effet-là.

— Nous sommes des ouvriers ; les mouchards n'ont rien à faire avec nous.

— Tu oublies qu'on cherche encore les hommes de la Commune.

— Oh! si c'est pour ça qu'il écoute, nous ne parlons pas de la politique.

— Qu'est-ce qui vous prend donc, vous autres? les interpella brusquement Robin, impatienté de les voir causer à voix basse.

Un des dialogueurs en aparté lui dit tout bas quelques mots.

— Tiens, tiens, c'est ma foi vrai, fit-il tout haut; eh bien! je vais lui demander ce qu'il nous veut, cet oiseau-là.

Puis, apostrophant le vicomte avec sa brutalité ordinaire :

— Dites donc, vous, la blouse blanche, voulez-vous m'apprendre pourquoi vous vous êtes mis à cette table si près de nous?

— Je vous ferai observer, monsieur, répondit le vicomte d'un ton presque aimable, que vous n'occupez qu'une partie de la table; j'ai pris cette place libre comme j'aurais pu m'asseoir ailleurs.

— Soit, mais vous nous écoutez.

— Vous parlez assez haut pour qu'on vous entende.

— Enfin, oui ou non, êtes-vous un mouchard?

— Voilà une question bien indiscrète, fit le vicomte en riant jaune; j'y réponds cependant, afin de vous tranquilliser : je ne suis pas un agent de la préfecture de police.

— Dame! vous savez, reprit Robin en s'adoucissant, je ne vous connais pas, moi, ni mes camarades non plus, et puis, vous êtes là, seul, sans rien dire...

— N'ayant pas l'honneur d'être connu de vous ni de vous connaître, je ne pouvais me permettre de prendre part à votre conversation.

— C'est vrai. Comment vous appelez-vous?

— Charles Cholet.

— Charles Cholet? Connais pas. Et vous êtes?

— Ouvrier comme vous.

— Quelle partie?

— L'horlogerie.

— A la bonne heure. Du moment que vous êtes des nôtres, approchez-vous; on fera connaissance en choquant les verres.

— Avec plaisir. Et si vous le permettez, j'offre une tournée pour fêter ma bienvenue.

— Ça, c'est pas de refus.

Pour montrer qu'il n'était pas tout à fait un novice, le vicomte prit son courage à deux mains et vida son verre. Puis il frappa sur la table, et à la cabaretière, qui arriva aussitôt, il donna l'ordre de remplir les verres.

Une semblable générosité lui acquit subitement toutes les sympathies, et Robin et les autres eurent une bonne opinion de lui et de son avenir.

XIX

DEUX NOUVEAUX AMIS

Au bout d'une demi-heure, quand les ouvriers sortirent de la salle du marchand de vins, le vicomte dit à Robin.

— Est-ce que vous allez dîner avec ces messieurs ?

— Oui, répondit Robin.

— Vous n'êtes donc pas marié?

— Non, je suis garçon et libre comme l'air.

— Je vous en félicite. Eh bien ! voulez-vous venir dîner ave moi ? je vous invite.

Robin le regarda en dessous.

— Ce n'est pas le hasard qui a amené ce gaillard-là chez le *mastroquet*, pensa-t-il.

Puis tout haut il répondit :

— Tout de même, j'accepte.

Les autres, déjà sortis de la boutique, s'éloignaient, pensant que Robin allait les rejoindre.

— Ils s'en vont à droite, reprit le vicomte ; nous, tournons à gauche.

Ils prirent une rue transversale qui descend sur le canal, en s'écartant de la rue du Faubourg-du-Temple.

— Connaissez-vous de ce côté un endroit où tout en mangeant convenablement, nous pourrons causer à notre aise, sans être dérangés? demanda le vicomte.

— Oui, venez.

Au bout de cinq minutes, Robin s'arrêta en disant :

— Là, nous serons bien.

Et il montrait à son compagnon la devanture d'un de ces marchands de vins-restaurateurs comme on en rencontre à chaque coin de rue.

— Cabinet de société, lut le vicomte sur l'enseigne ; c'est ce qu'il nous faut, entrons.

Ils montèrent l'escalier en spirale qui conduisait au premier étage et entrèrent dans un cabinet où un garçon, ayant une serviette devant lui, une autre sous le bras, les suivit pour leur présenter la carte fixée sur une petite palette en bois.

Le vicomte parcourut du regard le menu, et, en homme habitué à se faire servir, il donna ses ordres au garçon.

— Tiens, tiens, se disait Robin en l'écoutant, il va bien, le petit ; faut croire qu'il a le gousset bien garni. Oh ! ces horlogers, ils gagnent tout ce qu'ils veulent !

Le vicomte tenait, en effet, à faire bien les choses, afin de séduire complétement son nouvel ami, et il comptait sur les meilleurs vins du lieu pour dérider son visage, qui s'obstinait à rester sombre.

Son attente ne fut pas trompée, car lorsque le garçon apporta le dessert, Robin commençait à sourire. Deux verres de vieux Sauterne le mirent tout à fait en gaieté.

— Bon vin tout de même, dit-il en faisant claquer sa langue ; c'est dommage qu'on ne puisse pas en boire tous les jours. Il paraît que vous ne vous refusez rien, vous autres horlogers.

— J'aime assez faire un bon dîner de temps en temps.

— Encore faut-il avoir de quoi le payer.

— Naturellement.

— Combien gagnez-vous par jour ?

— Cela dépend : de huit à quinze francs.

— Vous travaillez à vos pièces ?

— Oui.

— Vous êtes garçon aussi ?

— Parbleu ! Une femme, des enfants, ça dévore tout ce que l'homme gagne.

— Je vois ça autour de moi. Est-ce que vous faites des économies ?

— Hein ? des économies, pourquoi faire ?

— Alors, au jour le jour, et va comme je te pousse.

— Voilà. Mais, comme aux camarades, il m'arrive souvent d'avoir le porte-monnaie vide.

— Je connais ça, dit Robin, ça manque tout à fait de gaieté. N'importe, mon cher Cholet, vous m'allez, car vous me faites l'effet d'être un bon *zigue*. Maintenant, voici le moment d'être sérieux et de causer à notre aise. Je devine à votre air que vous avez quelque chose à me dire, peut-être à me demander ; car, enfin, ce n'est pas seulement pour mes beaux yeux que vous m'avez offert ce succulent dîner.

Je vous préviens qu'avec moi il faut parler carrément; pas de finasseries, je n'aime pas ça. D'abord, quand vous êtes entré chez le marchand de vins, est-ce moi que vous cherchiez?

— Non, puisqu'alors je ne vous connaissais pas.

— C'est donc un autre que vous cherchiez?

— Oui.

— A la bonne heure; moi, j'aime la franchise. Maintenant, qu'est-ce que vous voulez me dire? Allez, je vous écoute.

— En causant avec vos camarades vous avez parlé d'un individu nommé Pierre...

Le front de Robin s'assombrit aussitôt. Il planta ses deux coudes sur la table et, regardant fixement son compagnon.

— Oui, dit-il, nous avons parlé de Pierre, après?

— J'ai cru m'apercevoir que vous ne l'aimiez pas beaucoup.

— Je le hais à mort ; après ?

— Avant de m'expliquer, il faut d'abord...

— Quoi ?

— Que je sache si ce Pierre que vous haïssez est le même individu qu'un certain Pierre que je n'aime guère non plus.

— Que fait-il, votre Pierre ?

— Il est serrurier et travaille chez M. Corhon : il n'a pas de famille, et les autres ouvriers de la maison ne le connaissent que sous le nom de Pierre. Un homme du nom de Guérin, qui était son protecteur, est mort il y a quelque temps.

— Vous ne vous trompez pas, dit Robin, c'est lui.

— Eh bien ! alors, Robin, je puis vous dire que ma haine pour cet homme est égale à la vôtre.

— Maintenant, répliqua Robin d'une voix creuse, je comprends pourquoi vous nous écoutiez chez le marchand de vins, pourquoi vous m'avez invité à dîner. Vous vous êtes dit : Robin déteste Pierre, il me comprendra ; sa haine peut servir la mienne.

— C'est vrai.

— Voyons, qu'est-ce qu'il vous a fait à vous?

— Peut-être bien ce qu'il vous a fait à vous même.

— Hein? que voulez-vous dire?

— N'est-il pas l'amant, d'après ce que racontaient vos camarades, de la femme jeune et jolie d'un nommé Thibaut?

Robin fit un mouvement brusque, et deux éclairs jaillirent de ses yeux ardents.

— J'aime une jeune fille, continua hypocritement le vicomte, et il l'aime aussi, lui.

— Ah! fit Robin.

— Seulement, ce n'est pas moi qui suis aimé

— Vous êtes pourtant joli garçon.

— Il faut croire que M. Pierre et beaucoup mieux que moi ; je dois vous dire que je ne l'ai jamais vu.

— Oh! une figure de papier mâché, un air poseur, rien du tout... Sont-elles bêtes, les femmes, sont-elles bêtes!

— Enfin, on accueille M. Pierre; moi on m'a évincé. J'ai même appris, il y a trois jours, qu'ils allaient se marier bientôt.

— Est-ce qu'elle est riche, la particulière?

— Non, une petite ouvrière; mais jolie... oh! jolie...

— Mâtin, vous avez l'air de rudement l'aimer.

— Je l'adore, j'en deviens fou... Et c'est ce Pierre... Tenez, il y a des instants où je me sens capable de tout.

— Vous êtes jaloux ?

— Oui, je suis jaloux, jaloux jusqu'à la fureur.

— Comme moi, grogna Robin.

— Nous détestons également ce Pierre maudit, reprit le vicomte; eh bien, je vous propose d'associer nos deux haines.

— Soit. Mais encore faut-il savoir ce que nous ferons.

— Nous verrons.

— Vous n'empêcherez pas Pierre de se marier avec votre belle, s'il en a l'intention, fit Robin en hochant la tête, pas plus que je ne peux l'empêcher d'être le Benjamin des patrons.

— On ne sait pas.

— Pierre n'est pas un homme à se laisser intimider, ni à avoir peur. Je vous le dis, entre nous, j'y regarderais à deux fois avant de l'attaquer en face.

— On l'attaque par derrière.

— Oh ! je sais bien ; mais comment? Pierre est rangé comme une demoiselle ; on ne le rencontre ni chez le marchaud de vins, ni dans un bal ; impossible de lui chercher querelle. Si j'en avais trouvé l'occasion, il y a longtemps que je lui aurais cassé la figure. En ce qui est de l'attendre la nuit au coin d'une rue pour lui tomber dessus, j'y ai songé ; mais il y a les gardiens de la paix, on est prudent.

— Enfin, selon vous, il est inattaquable?

— Oui.

— Et vous croyez qu'à nous deux?...

— Je ne sais pas. Avez-vous une idée?

— Non ; mais en cherchant bien...

— Il vous gêne, il me gêne aussi, c'est convenu; il faudrait le faire disparaître.

— Oui, voilà ce qu'il faudrait.

— Pour arriver à ce résultat, il y a deux moyens : l'assommer, ou lui enfoncer six pouces d'acier dans la gorge. Mais pour ça je ne suis pas votre homme; malgré ma haine et ma soif de vengeance, je ne jouerai pas du couteau : on est prudent. Dites donc, monsieur Cholet, est-ce que la pensée de tuer un homme, comme on tue un mouton ou un veau, ne vous donne pas la chair de poule?

— Si, si...

— Vous voyez bien. Cela me fait dire qu'il faut plus que la jalousie, plus que la haine pour devenir un assassin.

Le vicomte avait baissé la tête. Il se sentait frissonner. Il s'était engagé sur une pente rapide au bas de laquelle il voyait un gouffre insondable, mais il l'avait voulu.

— On pourrait bien encore, reprit Robin, d'un bon coup d'épaule, par une nuit noire, le précipiter dans le canal ou dans la Seine. Cela vaudrait encore mieux qu'un coup d'assommoir ou un coup de poignard dans la poitrine.

— Oui, vous avez raison, dit le vicomte d'une voix oppressée.

— Ah ! si on était riche, si on avait de l'argent...

— Eh bien?

— Ce serait bientôt fait.

— Je ne comprends pas, balbutia le vicomte.

Le misérable comprenait très-bien ; mais en face du crime il était saisi d'épouvante.

— Il y a à Paris des individus qui se chargent volontiers de cette besogne, moyennant quelques louis, répondit Robin.

— Vous les connaissez?

— Je sais où je pourrais en dénicher un. Celui-là est une sorte de bête féroce capable de tuer un homme pour lui prendre une pièce de quarante sous. Il est déjà vieux, mais toujours fort comme un taureau. Je ne connais pas son passé, qu'il cache avec grand soin, mais à la peine qu'il se donne pour éviter la rencontre des agents de police, il est facile de deviner qu'il a eu souvent maille à partir avec eux et avec la justice. Plein de prudence d'ailleurs, il ne sort que la nuit, quand tous les chats sont gris. Il n'en est certainement pas à son coup d'essai.

— Alors, vous croyez ?...

— Je crois? Je suis sûr que pour dix louis, peut-être cinq, le père Ramoneau se chargerait de faire passer le goût du pain à M. Pierre.

— Ah! c'est Ramoneau qu'il se nomme ?

— Le père Ramoneau. On l'appelle ainsi chez le *mastroquet* où il va presque tous les soirs, et où je le rencontre quelquefois.

— Vous ne le connaissez peut-être pas assez...

— Robin haussa les épaules.

— Il m'a suffi de causer une fois avec lui, dit-il, pour savoir de quoi il est capable.

— Est-ce qu'il a quelque moyen d'existence ?

— Pas l'ombre ; le père Ramoneau n'est pas même chiffonnier ; il vit comme il peut de ce qu'il trouve ou de ce qu'il prend. Mais tout ça, c'est des paroles inutiles ; je vous l'ai dit, le père Ramoneau ne travaille pas pour rien.

Le vicomte hésitait. On ne devient pas ainsi un scélérat de la veille au lendemain. Son agitation intérieure était très-grande ; ses sentiments les plus opposés se livraient à une lutte acharnée. Mais il savait si bien se dominer que le regard scrutateur de Robin, fixé sur son impassible visage, ne put rien découvrir de ce qui se passait en lui.

A la fin, il se représenta le vrai vicomte de Lucerolle venant réclamer ses droits et lui prenant son titre, dont il était si vain, et cette grande fortune de Lucerolle, qu'il avait toujours considérée comme devant lui appartenir.

A cette pensée qu'il pouvait être précipité du faîte des grandeurs rêvées dans le bourbier où grouillent tant de malheureux, il sentit son sang se figer dans ses veines, puis, presque aussitôt, comme une première atteinte de folie.



— Tiens! c'est le vieux! dit l'un la bouche pleine; faites une place, vous autres! (Page 173.)

Alors, pour éloigner le spectre noir, il secoua sa tête avec force. Son hésitation avait disparu.

— Je pourrais me procurer facilement cent francs, et même deux cents francs, dit-il à Robin.

Les yeux de l'ouvrier brillèrent comme des escarboucles.

— En ce cas, dit-il, le père Ramoneau sera notre homme. Dès qu'il aura reçu

un à-compte sur la somme qui sera convenue, il prendra la piste, et, avant huit jours... Je n'ai pas besoin de vous dire le reste.

Le vicomte jeta un regard effaré du côté de la porte.

— Soyez tranquille, reprit Robin, il y a du monde en bas, le garçon n'a pas le temps d'écouter aux portes. Faut-il que je voie le père Ramoneau et que je lui glisse à l'oreille deux mots de l'affaire?

— Oui.

— Nous pourrons le voir ensuite ensemble.

— Quand?

— Demain, si vous voulez.

— Soit, demain. Où nous trouverons-nous?

— Sur le boulevard extérieur, au coin de la rue des Amandiers. Le premier arrivé attendra l'autre.

— A quelle heure?

— Neuf heures.

— C'est entendu.

XX

LE PÈRE RAMONEAU

Une heure plus tard, c'est-à-dire vers dix heures et demie, Robin entrait dans un affreux bouge noir et infect de la rue des Rigoles, une rue sale, tortueuse et mal pavée, qui de la partie basse de Ménilmontant grimpe vers les hauteurs de Belleville.

Nous ne sommes plus au temps où Eugène Sue, l'illustre romancier, conduisait ses personnages dans la Cité. Mais si la pioche des démolisseurs et la truelle des maçons ont considérablement changé l'aspect du vieux Paris, ils n'ont pu faire disparaître l'exécrable race des *Maîtres d'école*, des *Tortillards*, des *Jacques Ferrand*, etc... Repoussés du centre, les bandits qui hantaient autrefois la Cité se sont jetés vers les extrémités de la ville. C'est là que les agents de la sûreté publique font aujourd'hui leurs plus importantes captures.

Paris se transforme, mais les hommes restent les mêmes. Les chambres correctionnelles et les cours d'assises ont toujours leurs habitués. Comme à toutes les époques, la grande ville a, de nos jours, ses repris de justice, ses voleurs, ses

assassins. Ce sont toujours les mêmes turpitudes, les mêmes infamies, les mêmes monstruosités, les mêmes crimes. Et si les anciens tapis-francs, souricières de la police, ont disparu, nous retrouvons dans l'ancienne banlieue, des cavernes, des antres et autres cloaques, qui ont leur aspect et leur physionomie.

Tel était le cabaret borgne dans lequel Robin venait d'entrer.

Quelques individus déguenillés, à figure patibulaire, étaient en train de boire et de chanter autour d'une table graisseuse, en compagnie de filles pâles, maigres, aux yeux éraillés, au front déprimé, dont les regards lascifs comme les vêtements sordides puaient le vice et la misère.

Seul, retiré à l'écart, un vieillard, non moins déguenillé que les autres, fumait son brûle-gueule devant un verre à sec, dans lequel une ration d'eau-de-vie avait été versée.

C'était le père Ramoneau.

— Bonsoir, vieux, dit Robin en s'asseyant en face de lui.

Le vieillard se contenta de répondre par un mouvement de tête.

— Ah çà, vous êtes bien taciturne ce soir, reprit Robin.

Le père Ramoneau tira sa pipe de sa bouche et répondit :

— Oui.

— Voyons, est-ce que les affaires ne vont pas?

Le vieux montra son verre.

— Je comprends, fit Robin en riant ; plus rien dans la poche.

— Voilà.

— On ne vous fait donc pas crédit, ici?

— Plus.

— Ah! dame, vous en avez peut-être abusé.

Le vieillard haussa ls épaules.

Robin prit le verre et frappa sur la table.

Les petits yeux du père Ramoneau papillonnèrent.

— Oui, vieux gourmand, dit Robin, oui, c'est moi qui régale.

— Bon, fit le vieillard, en laissant échapper un nuage de fumée âcre, qui prenait en même temps à la gorge et au nez.

— C'est vous qui avez appelé? demanda la cabaretière à Robin.

— Oui, grosse mère. Vous allez nous servir deux gouttes, deux solides, vous entendez, et de la bonne bouteille.

— Qui est-ce qui paye ?

— Oh! la curieuse!...Tenez, ajouta-t-il en montrant une pièce de vingt sous, vous voyez que la semaine n'est pas encore flambée.

— Elle a toujours peur, fit le père Ramoneau en haussant les épaules, son tic familier.

— La cabaretière — nous allions dire l'ogresse — servit l'eau-de-vie demandée.

Le père Ramoneau s'empressa d'en avaler deux gorgées afin de s'humecter le gosier.

— Parfait, murmura-t-il.

— Nous disons donc, papa Ramoneau, reprit Robin, que les affaires ne sont pas brillantes.

— Mauvaises.

— C'est le moment de toucher à sa petite réserve.

— Pas de réserve.

— Et pas d'ouvrage, c'est pas drôle.

— Triste.

— Il y a le bureau de bienfaisance, papa Ramoneau.

— Non, pas de ça.

— Pourtant, vous ne devez pas mourir de faim.

— J'attends.

— Qu'est-ce que vous attendez ?

Autre mouvement des épaules du vieux.

— C'est mon affaire, grogna-t-il.

— Je ne vous demande pas vos secrets, papa Ramoneau. Mais on peut bien causer, pas vrai?

— Oui.

— J'aurais peut-être quelque chose à vous proposer.

Le vieux posa sa pipe sur la table, et il arrêta sur Robin son regard interrogateur.

— Quelques jaunets à gagner, reprit tout bas Robin en allongeant son buste sur la table.

Les yeux du père Ramoneau pétillèrent.

— Quelques jaunets, ça me va, fit-il ; combien y en aura-t-il ?

— Au moins cinq.

— Bon. Qu'y aura t-il à faire pour les gagner?

Robin s'allongea encore. Les deux têtes se touchaient.

— Un homme qui en embête un autre à expédier quelque part, répondit Robin en baissant encore la voix.

— Grave, fit le père Ramoneau.

— Alors, vous ne voulez pas ?

— Cinq louis, pas assez.

— On augmentera peut-être la somme.

— Faut doubler.

— On doublera.

— Bon. A quand l'affaire?

— Dès demain.

— Est-ce loin?

— A Paris.

— Donne l'argent.

— Demain soir, à neuf heures et demie, quelqu'un vous apportera ici la moitié de la somme.

— Bon. Il faudra qu'on me montre l'homme.

— On vous donnera des renseignements suffisants pour le reconnaître.

— Est-il vieux ou jeune ?

— Jeune : de vingt-quatre à vingt-six ans.

— Qu'est-ce qu'il fait?

— Il est ouvrier.

— Il se nomme ?

— Pierre.

— Tout court?

— Oui.

Le père Ramoneau prit son verre, sans oublier de hausser les épaules, et le reste de ce qu'il contenait passa dans sa gorge comme dans un entonnoir.

— C'est convenu, dit Robin en se levant, demain soir, à neuf heures et demie?

Le vieux répondit par un mouvement de tête. Il essayait de faire brûler, à l'aide d'une allumette, ce qui restait de tabac humide dans le culot de sa pipe.

Robin appela la cabaretière, et lui mettant sa pièce d'un franc dans la main :

— Vous rendrez la monnaie au bon papa Ramoneau, lui dit-il.

Puis, content de sa soirée et satisfait de lui-même, il sortit du cabaret.

Le lendemain soir, le vicomte et lui furent exacts au rendez-vous. A neuf heures et demie précises, ils entraient dans le bouge de la rue des Rigoles, où le père Ramoneau les attendait depuis une heure en fumant sa vieille pipe culottée.

Selon son habitude, le vieux salua d'un mouvement de tête. Mais déjà le regard de ses yeux glauques avait enveloppé le compagnon de Robin. Il fut satisfait de son examen, car sa physionomie lugubre parut s'épanouir.

La salle du bouge était peuplée de ses hôtes habituels, et c'est à peine si l'on pouvait distinguer les visages au milieu d'une fumée de tabac épaisse et nauséabonde.

— Il y a de quoi étouffer ici, murmura Robin.

Puis s'approchant de la grosse mère ainsi qu'il l'appelait, il lui dit quelques mots à l'oreille.

Celle-ci, à qui le vicomte venait de commander deux bouteilles de son meilleur vin, lui répondit tout bas, la bouche en cœur :

— Passez dans le fond, je vais vous ouvrir la porte de ma chambre.

Un instant après, nos trois personnages étaient installés dans le taudis de la cabaretière.

— D'abord, dit Robin, assurons-nous qu'on ne peut pas nous entendre : on est prudent.

Et il fit le tour de la chambre en frappant de distance en distance contre les murs et les cloisons.

— Ni cabinet ni judas, fit-il en reprenant sa place près de la table. Du reste papa Ramoneau a les oreilles bonnes ; nous n'avons pas besoin de crier comme des sourds.

Le vicomte remplissait les verres.

— Père Ramoneau, reprit Robin, je n'ai pas besoin de vous dire que le camarade que voilà est la personne dont je vous ai parlé hier.

— Il me plaît, dit le vieux.

— C'est déjà quelque chose, fit Robin en riant.

— Ça aussi c'est quelque chose, répliqua le vieil ivrogne en engloutissant son verre de vin.

— Mon ami, reprit Robin, est au courant de notre conversation d'hier soir.

— Bon. Avez-vous l'argent?

Le vicomte secoua la poche de son gilet, et un petit bruit métallique se fit entendre.

Le visage du vieux coquin se dérida tout à fait et ses yeux de fauve étincelèrent.

— Bon, fit-il en tendant son verre.

Après en avoir fait disparaître le contenu avec la même promptitude que la première fois, il regarda tour à tour les deux jeunes gens en faisant danser ses épaules.

— Ce n'est pas tout, dit-il, il s'agit d'une vilaine besogne, et je tiens avant tout, à savoir à qui j'ai affaire. Comment vous appelez-vous? continua-t-il en s'adressant au vicomte.

— Charles Cholet ; je suis ouvrier horloger.

— Bon. Vous demeurez?

— A Montmartre, rue de la Goutte-d'Or.

— Bon. C'est pas tout encore. Est-ce vous qui tenez à vous débarrasser de ce garçon qu'on appelle Pierre?

— Non, non, répondit vivement le vicomte, mon camarade et moi nous représentons une autre personne.

— Ah! une autre personne.

Le vieux cligna de l'œil et eut un formidable mouvement d'épaules.

— Je me disais aussi qu'il était surprenant de voir deux lurons comme vous ne pas faire eux-mêmes leurs affaires, dit-il; hein, je parierais qu'il s'agit d'une amourette ; c'est toujours la même histoire : la femme, partout la femme.

— A-t-il un flair, le père Ramoneau! Il a pourtant deviné! fit Robin.

— Jeunes gens, je connais la vie.

— Ça, c'est vrai.

— Verrai-je la personne que vous représentez?

— Impossible, répondit le vicomte : elle tient absolument à rester inconnue.

L'épaule droite du père Ramoneau monta au sommet de sa tête.

— Ah! ah! il se tient prudemment dans l'ombre, fit-il. Bon, ça se comprend. Est-il riche, ce personnage mystérieux?

— Riche, non, mais il a une petite aisance.

— Combien vous donne-t-il, à vous, pour vous occuper de ses petites affaires? demanda brusquement le père Ramoneau.

Le vicomte et Robin échangèrent un regard rapide.

— Mais nous ne savons pas encore, répondit le faux horloger.

— Mes agneaux, reprit le vieux, une opération comme celle-ci doit se payer cher. Votre homme ne peut pas vous offrir moins d'un billet de mille. S'il en était autrement, c'est que vous vous laisseriez *rouler*. Or, il me faut pour ma part la moitié de cette somme.

— Cinq cents francs! exclama Robin.

— Oui, mon fils, cinq cents.

— Mais, père Ramoneau...

— C'est à prendre ou à laisser, voilà.

— Oh! vous êtes trop exigeant.

— Non, car je serai forcé de me faire aider.

Cette conversation commençait à paraître longue au vicomte, qui se sentait mal à son aise.

— C'est bien, dit-il, je m'arrangerai pour que vous ayez la somme que vous me demandez.

Ces paroles firent tressaillirent Robin, dont les yeux s'écarquillèrent.

— Tiens, tiens, se dit-il, il est donc plus riche qu'il ne veut le paraître? Ou il n'est pas plus horloger que je ne suis maréchal de France, ou c'est de l'argent qu'il vole.

De son côté, le père Ramoneau pensait :

— Bon! c'est moi qui viens de me faire rouler comme une vieille brute que je suis ; je devais demander le billet de mille. Bon! bon! on fera en sorte de se rattraper.

« Comme c'est convenu, reprit-il tout haut, vous allez me compter la moitié de la somme.

Le vicomte étala devant lui deux cent cinquante francs en or.

— Magnifique comme un grand seigneur! grommela le vieux qui, avec force mouvements des deux épaules, contemplait l'or dans un sorte d'extase.

Quand il eut suffisamment rassasié sa vue, il prit délicatement, l'une après l'autre, les pièces d'or entre ses doigts frémissants et les fit disparaître successivement dans la poche de son gilet.

— Le reste de la somme immédiatement après la besogne faite? dit-il.

— Le jour même ou le lendemain.



La Frileuse arriva rue de Lille, suivie d'un commissionnaire qui n'était autre que Moulinet. (Page 178.)

— Bon ! Maintenant, faut voir comment on lui fera son affaire, à l'autre.

Ces sinistres paroles furent suivies d'un assez long silence.

Le vicomte et Robin avaient tous deux la respiration haletante, de grosses gouttes de sueur froide au front, et ils sentaient comme un poids énorme sur leur poitrine. Seul, le vieux scélérat paraissait tout à fait à son aise.

L'horrible marché était conclu, le vicomte avait versé le prix du sang.

XXI

UNE AIMABLE SOCIÉTÉ

Voyant que ses dignes compagnons se taisaient et que le silence pouvait encore se prolonger longtemps, le père Ramoneau reprit la parole.

— J'attends, dit-il, que vous me donniez les renseignements qui me sont nécessaires ; il s'agit d'ouvrir l'œil, afin de ne pas prendre un lapin pour un lièvre. A quoi reconnaîtrai-je notre homme ?

— Pour pouvoir lui signer son passe-port, il faut son signalement, répondit Robin. Grand, taille élancée, figure longue aux joues légèrement colorées ; cheveux châtain clair, moustache idem ; un air grave. Porte rarement une blouse. Travaille rue Saint-Maur, et presque tous les soirs après sa journée rentre chez lui, rue Saint-Sébastien, n° 28.

— Bon ! Et le soir, que fait-il ?

Robin regarda le faux horloger, l'invitant à parler à son tour.

— Trois ou quatre fois par semaine, répondit alors le vicomte, il se rend de la rue Saint-Sébastien rue de Lille, n° 62.

— Bon ! fit le père Ramoneau, la distance est longue ; mais il doit prendre l'omnibus.

— Pour aller ; mais généralement il revient à pied rue Saint-Sébastien.

— Bon ! bon ! murmura le vieux.

Il paraissait très-satisfait.

— Jeune homme, reprit-il en s'adressant au vicomte, puisque vous êtes si bien instruit, vous devez savoir ce qu'il va faire si souvent rue de Lille.

— Il va voir une femme.

— Je m'en doutais. Est-ce une jeune fille ?

— Oui.

— Alors c'est une ouvrière, et il la fréquente en vue du mariage ?

— On le dit.

— Tout cela, voyez-vous, n'est pas inutile à savoir. Est-elle chez ses parents, la demoiselle ?

— Son père et sa mère sont morts...

— Une orpheline.

— Pendant la guerre, son père a été fusillé par les Prussiens.

— Hein, vous dites? fit le vieux en dressant brusquement la tête.

— Que son père a été fusillé par les Prussiens. Cela a porté un coup terrible à sa mère, qui est morte presque immédiatement.

— Continuez, continuez, dit le vieux visiblement agité.

— Je n'en sais pas davantage.

— Comment! vous ignorez où la chose s'est passée?

— C'est dans un village de l'Est, mais on ne m'en a pas dit le nom. Le père était fermier, un riche propriétaire, paraît-il; les Prussiens ont pillé sa ferme, et ensuite ils y ont mis le feu.

Les yeux du père Ramoneau s'étaient dilatés, et les mouvements de ses épaules ne cessaient plus.

— Comment se nomme-t-elle, cette jeune fille? demanda-t-il.

— Léontine Blanchard.

Le vieux sursauta sur son siége.

— Est-ce que vous la connaissez? demanda le vicomte surpris de son agitation.

— Non, mais j'ai entendu parler de l'homme fusillé, de la femme morte et de la ferme incendiée.

— Ah!

— Il y a des choses plus extraordinaires dans la vie. Je sais encore que la petite en question avait un grand-père aveugle.

— C'est vrai.

— Qu'est-ce qu'il est devenu, le vieux Blanchard ?

— Sa petite-fille demeure avec lui.

Le regard du père Ramoneau s'éclaira de lueurs étranges.

— Bon! reprit-il après un moment de silence, je sais tout ce que je voulais savoir. Dès demain, mes agneaux, on s'occupera de votre affaire. Quelle heure peut-il être? demanda-t-il en se levant.

— Onze heures sont sonnées, répondit Robin.

— En ce cas, je vous quitte, j'ai besoin d'aller dormir. Bonsoir!

Il enfonça jusque sur son nez son vieux chapeau de feutre et il sortit de la chambre.

Robin et le vicomte se regardèrent. Ils étaient livides.

— C'est bizarre, murmura le faux horloger.

— Quoi?

— Qu'il connaisse la famille Blanchard.

— Le père Ramoneau est probablement de ces pays-là.

— N'importe, cela me contrarie. Et puis, je ne sais pourquoi, je me défie de lui.

— Dame! on ne peut répondre de personne.

— Vous le supposez donc capable de nous trahir?

— Non, s'il ne se laisse pas pincer : autrement il serait bien capable de tout dire.

— Vous voyez, vous voyez... fit le vicomte avec effroi.

— Auriez-vous déjà le regret?...

— Je ne sais pas, répondit-il très-soucieux.

— Tout à l'heure je vous ai fait un signe, vous ne m'avez pas compris; je voulais vous empêcher de lui dire votre nom et où vous demeuriez.

Un sourire glissa sur les lèvres du vicomte.

— C'est vrai, dit-il, j'ai eu tort. Mais il vous connaît aussi, vous.

Robin secoua la tête.

— Le père Ramoneau ne sait ni mon nom, ni ce que je fais, et encore moins où je demeure, dit-il; on est prudent. Je m'inquiète peu qu'il pense de moi cela ou ceci. Il s'imagine sans doute que je suis, comme lui et d'autres clients de cet établissement, un rôdeur de nuit. Je suis venu ici ce soir pour la dernière fois et je vous conseille de n'y plus remettre les pieds : faut de la prudence.

Après que le vicomte eut payé la dépense, ils partirent ensemble du cabaret et descendirent rapidement jusqu'au boulevard extérieur, où ils se séparèrent.

A l'ancienne barrière de Belleville, le faux horloger se jeta dans un fiacre pour aller au plus vite changer de costume et redevenir le brillant vicomte de Lucerolle.

Pendant ce temps, ayant grimpé sur la hauteur de Ménilmontant, en obliquant à droite, le père Ramoneau prit un sentier qui descend vers Charonne, et conduit, à travers les jardins et les vignes, derrière le Père-Lachaise.

Bientôt il se trouva devant une petite maison isolée, noire, écrasée, qu'on aurait pu croire inhabitée, tellement elle était vieille et délabrée. De grandes lézardes se montraient aux murs, dont le crépis était tombé : la moitié des vitres manquaient aux fenêtres qui avaient encore cependant de vieux volets troués; la toiture n'était pas en meilleur état.

Cette bâtisse, d'aspect sombre, n'était pour ainsi dire qu'une ruine désolée ouverte de tous les côtés au vent et à la pluie.

Des vestiges de grandes lettres noires, qu'on voyait encore sur la façade, indiquaient que, bien des années auparavant, il y avait eu là un débit de boissons offertes aux promeneurs du dimanche.

Autour de la ruine comme à l'intérieur régnait un silence complet.

Le père Ramoneau tira une clef de sa poche, ouvrit une porte et disparut dans une sorte de couloir étroit où, après avoir refermé la porte, il ne voyait pas plus clair que dans un four. Néanmoins il parvint au fond de l'allée sans se heurter trop rudement aux murs. Il ouvrit encore une porte, fermée seulement au loquet, et descendit un escalier conduisant au sous-sol de la masure.

Il n'était pas encore au bas de l'escalier qu'un bruit de voix arriva à son oreille en même temps que des filets de lumière, passant à travers une porte aux ais mal joints, faisaient clignoter ses yeux.

— Bon, se dit-il, ils sont là.

Il marcha vers l'endroit d'où venait la lumière, et frappa à la porte d'une certaine manière.

Celle-ci s'ouvrit presque aussitôt, et le père Ramoneau entra dans un caveau d'environ trois mètres carrés, éclairé par une lampe suspendue à la voûte au moyen d'un appareil de cuivre qu'on pouvait s'étonner de trouver dans ce trou qui exhalait toutes sortes d'odeurs fétides.

Au milieu du caveau il y avait une table ronde et autour de la table quatre personnes : trois hommes au visage sinistre et une femme jeune encore, la maîtresse ou la femme de l'un d'eux. Au fond, sur un lit de sangle, on voyait un matelas et une vieille couverture, puis un tas de paille à moitié pourrie sur laquelle on devait s'être couché souvent. Enfin, sur des planches fixées aux murs avec des pointes et des clous énormes, il y avait une certaine quantité d'objets de plus ou moins de valeur, qui ne pouvaient provenir que de vols récents.

C'est la femme qui avait ouvert au père Ramoneau. Les hommes étaient restés assis, ne jugeant pas à propos de se déranger et d'interrompre le repas qu'ils étaient en train de prendre.

— Tiens, c'est le vieux! dit l'un, la bouche pleine ; faites une place, vous autres ; la Frileuse, prête ta chaise, tu t'assoieras sur le lit : Ramoneau ne refusera pas de trinquer avec nous.

— J'ai toujours soif, dit le vieillard.

— Eh bien! bois, vieil ivrogne, ton verre est plein, c'est celui de la Frileuse.

— Bon! fit-il en grimaçant un sourire, je saurai sa pensée.

— Tu peux être tranquille, vieux, sa pensée n'est pas pour toi

— Ça m'est égal, il y a longtemps que je ne pense plus à cette histoire-là.

— Ramoneau aime mieux boire! dit un autre.

— Oui, mon fils, car ce n'est qu'au fond du verre que je retrouve un peu de gaieté.

— Alors, vieux, tu as bu passablement ce soir, car tu me parais tout joyeux.

— Oui, j'ai bu, et du meilleur que votre piquette à seize.

— Ah! le vieux sournois, il est capable d'avoir travaillé tout seul!

Le père Ramoneau eut son mouvement d'épaules très-accentué.

— Voilà qu'il se disloque, dit un des hommes en éclatant de rire; cela ne veut pas rien dire.

— Au fait, vieux, reprit celui qui avait dépossédé la Frileuse de son siége et de son verre, tu viens bien tard nous faire une visite; est-ce que tu as quelque chose de nouveau à nous apprendre?

— Parbleu!

Aussitôt les fourchettes restèrent au repos, les coudes s'appuyèrent sur la table, et tous les regards convergèrent vers le père Ramoneau.

— Allons, papa, explique-toi vite, ne nous fais pas languir.

— Je crois l'affaire superbe...

— Ce n'est pas assez, il faut être sûr.

— Bon! Eh bien! je suis sûr.

— Alors tu peux *jaspiner*.

— Je suis venu vous voir ce soir parce que j'ai besoin de vous.

— Oh! tu pouvais te dispenser de nous le dire!

— Je vous préviens que je me réserve de tout diriger.

— Ambitieux, va! Voilà qu'il veut devenir général!

— Est-ce convenu?

— Oui, si tu nous prouves que tu as encore une bonne *sorbonne*.

— Bon! D'ailleurs, quand même je vous expliquerais l'affaire depuis A jusqu'à Z, vous ne pourriez rien faire sans moi.

— Ça, vieux, c'est ton appréciation, garde-la. Mais nous attendons que tu nous fasses part de ta découverte, et tu ne nous as encore rien dit.

— D'abord, il y a rue Saint-Sébastien un homme qui doit bientôt mourir.

— Un vieux Crésus, qui vient d'avoir sa troisième attaque d'apoplexie?

— Non, un tout jeune homme, qui se porte aujourd'hui comme un charme.

— Compris : il lui faut... une opération chirurgicale?

— Voilà; pas bête, le gros renflé ! il a deviné tout de suite.

— A moins qu'on ne trouve moins périlleux et plus agréable de lui faire prendre un bain forcé!

— C'est encore très-salutaire et ordonné par les médecins.

— Enfin, ce petit de la rue Saint-Sébastien est un gêneur qu'il faut envoyer voir ce qui bout dans la marmite du diable.

— Eh ! le diable n'a peut-être pas cet instrument de cuisine.

— Faut bien qu'il fasse sa soupe.

— Le Lézard a raison : puisque le diable possède une chaudière pour faire ses rôtis, il peut bien avoir une marmite.

— Bon ! assez là-dessus, reprit le père Ramoneau; tout ça c'est parler pour ne rien dire. L'affaire en question de la rue Saint-Sébastien n'est presque rien, vu qu'on ne paiera pas cher.

— Combien?

— Vingt jaunets.

Le vieux prenait la part du lion.

— C'est maigre, quand il faut partager entre quatre.

— Seulement, reprit le père Ramoneau, une affaire en amène une autre ; en causant de la première, qui n'est presque rien, j'en ai découvert une excellente.

— A la bonne heure!

— Voyons, voyons, dirent les autres.

— Eh bien ! le jeune coq de la rue Saint-Sébastien fait la cour à une poulette de la rue de Lille. Celle-ci demeure avec son grand-père, un vieux sans yeux, qui a au moins soixante-dix ans.

— Aveugle?

— Oui. Or ce vieil aveugle a chez lui de l'or et des billets de banque.

— Beaucoup ?

— Environ trente mille francs.

— Superbe! exclamèrent les bandits.

— Ramoneau, comment sais-tu cela?

—Qu'importe, puisque je le sais.

— Tu peux te tromper.

— Non.

— Tu as donc vu l'aveugle compter son magot?

— Je sais qu'il possède au moins cette somme. Cela suffit.

— Du moment que tu es si sûr que ça...

— Le père Blanchard — c'est le nom de l'aveugle — possédait une belle ferme en Lorraine; les Prussiens sont venus dans le pays, et, pour des causes qu'il n'est pas utile de vous faire connaître, ils ont brûlé tous les bâtiments. Puis est venue l'annexion. Le vieil aveugle et sa petite n'ont pas voulu rester dans le pays, qui est devenu prussien; pour lors, le père Blanchard a vendu toutes les dépendances de la ferme, et a reçu comptant la somme ronde de trente mille francs.

— Sait-il des choses, ce père Ramoneau !

— Vous savez bien, vous autres, qu'il était en Lorraine pendant la guerre.

— Oui, j'y étais, et c'est le diable qui a amené le père Blanchard à Paris.

— Soit. Mais rien ne prouve que l'aveugle ait gardé chez lui ses trente mille francs.

Le vieux secoua fortement ses épaules.

— Il n'y a pas deux mois qu'il est à Paris; je parierais cent contre un qu'i n'a pas encore songé à placer son argent.

— Après tout, c'est possible, et Ramoneau doit avoir raison.

— Pour en être absolument certains, nous n'avons qu'à nous en assurer.

— Une petite visite domiciliaire...

— Si l'on peut entrer dans la maison.

— Avec de l'audace on entre partout.

— Il est presque toujours plus facile d'entrer que de sortir.

— Il n'y a que les maladroits qui se laissent prendre. La communication du vieux me paraît très-sérieuse, mes compères ; mon avis est qu'il faut l'étudier au plus vite. Dès demain matin, nous nous mettrons tous à l'œuvre; tu entends, la Frileuse?

— Oui, j'entends.

— Tu feras voir le soleil à ta robe des grands jours. Nous nous porterons tous vers la rue de Lille. Faudra ouvrir l'œil et ne pas laisser passer une mouche sans la voir voler. A onze heures du soir, on se retrouvera ici, au rapport. Voilà l'ordre. On s'occupera en même temps du mignon de la rue Saint-Sébastien : il ne faut rien négliger. Toi, le Lézard, tu rempliras ton rôle ordinaire dans les coins sombres et le long des murailles. Tu tiendras la piste du gibier, et comme tu es un bon chien d'arrêt, aussitôt le moment venu, tu lui sauteras dessus ; je t'adjoins Moulinet; il te suivra pas à pas, toujours prêt à te donner un coup de main. Il va sans dire que ceci est un travail de nuit. Méfiez-vous des



La Frileuse appuya fortement sa main sur son bras. (Page 188.)

patrouilles! on ne rencontre plus que ça dans les rues. Drôle de régime, tout de même; sans compter la bonne ville de Paris, qui a rétabli tous ses becs de gaz. C'est embêtant, mais c'est comme ça.

— Et toi, Griffard, qu'est-ce que tu feras? demanda Moulinet.

— Ne t'inquiète pas de cela, répondit le chef; la Frileuse et moi nous nous chargeons spécialement de la rue de Lille.

— Et le père Ramoneau ?

— Le vieux dormira demain. Il veut être notre général. il se montrera le jour de la bataille. Maintenant, papa, continua Griffard en se tournant vers Ramoneau, combien as-tu reçu déjà comme à-compte ?

— La moitié.

— Tu aurais dû exiger le tout. Enfin ! soit. vide tes poches !

Le vieux savait comment les choses se passaient habituellement dans le caveau de la masure ; aussi avait-il eu le soin de détourner cinquante francs de la somme reçue, lesquels étaient cachés sur lui. Il vida la poche de son gousset et fit tomber dix pièces d'or sur la table.

— Voyons les autres poches, fit Griffard qui suivait tous ses mouvements avec les yeux d'un chat qui guette une souris.

Le père Ramoneau retourna l'une après l'autre toutes ses poches.

Les coquins ont entre eux une confiance fort limitée. Griffard ne crut pas devoir s'en rapporter au témoignage de ses yeux ; il fit avec ses mains l'inspection des haillons du vieux. Il ne sentit rien. Du reste, sûr que sa cachette était à peu près introuvable, le père Ramoneau se laissa palper sans faire la moindre résistance.

— Allons, c'est bien, reprit le chef. Maintenant, le partage.

Il laissa deux louis devant le père Ramoneau, en plaça trois devant le Lézard, en poussa deux vers Moulinet et garda les trois autres.

— Le Lézard te devra dix francs, dit-il à Moulinet.

Le père Ramoneau empocha sa part sans se permettre aucune observation.

— Et moi? fit la Frileuse qui s'était approchée de la table, espérant ne pas être oubliée dans le partage.

— Toi, répondit Griffard, on te loge, on te nourrit et on t'habille ; qu'est-ce que tu réclames?

— C'est toujours la même chose, répliqua-t-elle avec humeur.

Et elle retourna en grommelant sur le grabat :

— Allons, ne grogne pas, lui dit Griffard ; si tu es sage, après le coup de la rue de Lille, on te fera un joli cadeau.

— Promettre, ça ne coûte rien, dit-elle d'un ton aigre ; il y a longtemps que tu me promets plus de beurre que tu ne me donnes de soupe.

— Tâche de tenir ton bec fermé, la Frileuse ; tu jacasses trop ; couche-toi si tu as envie de roupiller et laisse-nous tranquilles.

Les quatre misérables, qui faisaient partie d'une bande de voleurs bien organisée, ayant son capitaine et ses lieutenants — Griffard était un de ces derniers — causèrent encore pendant une demi-heure, puis se séparèrent.

La Frileuse resta seule, étendue sur le lit de sangle où elle s'était endormie.

XXII

LA FRILEUSE

Si une personne étrangère aux habitudes et aux mœurs des voleurs avait vu la veille la Frileuse dans le caveau de la maison isolée, elle ne l'eût certainement pas reconnue le lendemain, marchant lentement sur l'un des trottoirs de la rue de Lille. Elle portait une robe de laine violette avec une rotonde de soie ornée de plusieurs rangs de perles noires. Des bottines presque neuves chaussaient ses pieds, et sur ses cheveux blonds nattés et arrangés avec goût elle avait posé un petit chapeau de tulle, frais encore, garni de rubans et d'un bouquet de bluets. Si vous ajoutez à cela un air modeste, réservé et honnête, on pouvait la prendre facilement pour une ouvrière ou une femme de chambre allant faire les commissions de sa maîtresse.

En passant devant le n° 62, elle ne jeta qu'un coup d'œil sur la maison. Cependant elle tressaillit et son regard eut un éclair de joie. Evidemment elle était satisfaite. Qu'avait-elle vu ?

Elle revint précipitamment sur ses pas et descendit sur le quai Voltaire, où elle trouva Griffard, qui flânait le long du parapet, ayant l'air de s'amuser beaucoup à regarder les pêcheurs à la ligne.

— Eh bien! lui demanda-t-il, tu as vu la maison?

— Oui. Elle a cinq étages, sans compter les chambres sous le toit!

— Pas de porte cochère?

— Non. Elle ne doit être habitée que par des petits rentiers ou même des ménages d'ouvriers : s'il y a un ou deux grands appartements, c'est tout.

— Alors c'est pour le mieux. Où se trouve la loge du concierge?

— Je n'ai pas cherché à le voir.

— Je t'avais dit, pourtant, que c'était l'essentiel.

— C'est vrai; mais j'ai vu autre chose.

— Quoi ?

— Un écriteau pendu à un clou à côté de la porte.

— Eh bien ?

— Voici ce que j'ai lu sur l'écriteau : Petite chambre meublée à louer présentement.

— Chouette ! fit Griffard dont les yeux étincelèrent.

— Tu comprends pourquoi je me suis empressée de venir te rejoindre.

— Il fallait entrer et demander à voir la chambre.

— Je n'ai voulu rien faire sans te prévenir.

— Tu es prudente, je n'ai rien à redire à cela.

— Maintenant, que faut-il faire ?

— Tonnerre ! est-ce que ça se demande ? Louer la chambre immédiatement,

— On peut exiger le mois ou la moitié du mois d'avance.

— Tiens, voilà vingt francs ; il faut que ce soir tu sois emménagée... A la bonne heure, ça marche comme sur des roulettes ! Allons ! file, je t'attendrai dans la cour du Louvre. A propos, tu n'as pas vu les autres ?

— J'ai aperçu Moutinet au coin de la rue Bellechasse.

— D'ailleurs, ils n'ont plus rien à faire rue de Lille maintenant. Une fois locataire dans la maison, tu sauras bien vite ce qui s'y passe. Fais en sorte d'être très-gentille avec la pipelette, c'est nécessaire.

La Frileuse se dirigea de nouveau vers la rue de Lille pendant que Griffard suivait le quai pour traverser la Seine sur le pont des Saints-Pères.

Dix minutes plus tard, la Frileuse ayant repris son air doux et honnête entrait dans la demeure des époux Fabrice. L'homme était en train de coudre des semelles à une paire de pantoufles. La femme reprisait du linge.

— Vous avez dans la maison une petite chambre meublée à louer, dit la Frileuse d'une voix presque timide ; est-ce que je puis la voir ?

Fabrice ajusta ses lunettes sur son nez afin de mieux voir à qui il avait affaire. Sa femme répondit :

— C'est moins une chambre qu'un grand cabinet, car il n'y a pas de cheminée.

— Oh ! cela ne fait rien ; en été, on n'a pas besoin de faire du feu.

— Est-ce pour vous que vous désirez louer ?

— Oui, madame. Je demeure actuellement dans le quartier Saint-Denis et je cherche à me rapprocher de mon ouvrage.

— Vous êtes ouvrière?

— Oui, madame, couturière.

— Et vous travaillez?

— Pour le Bon-Marché.

— Est-ce que vous travaillez chez vous?

— Souvent, oui, madame; mais on me donne aussi de l'ouvrage à l'atelier.

Avant de tomber dans le ruisseau, où un jour Griffard l'avait ramassée pour en faire ce que nous savons, la Frileuse, qui s'appelait de son véritable nom Henriette Mabire, était, en effet, couturière, et même très-habile à manier l'aiguille. Elle avait travaillé pour le compte d'une patronne qui avait une entreprise de confections pour l'importante maison du Bon-Marché.

Comme tant d'autres malheureuses qui ne savent pas résister à la tentation du mal, la coquetterie, le désir de posséder des robes de soie, des bijoux, l'amour des plaisirs et la paresse l'avaient perdue. La première chute fut suivie de plusieurs autres. Quand on est dans le bourbier, on a beau se débattre pour en sortir, on s'y enfonce toujours plus avant. C'est ainsi que la Frileuse avait roulé sur la pente fatale où le vice jette ses victimes, et était descendue jusqu'au fond de l'antre noir où se méditent les crimes.

— La chambre est au sixième, reprit le concierge; elle est mansardée; je ne sais pas si elle vous conviendra.

— Je puis toujours la voir.

— Dame! la vue n'en coûte rien.

— Est-ce vous qui la louez?

— Oui, nous sommes chargés de cela par le locataire. C'est un jeune homme de Liége, en Belgique. Il a dû quitter Paris au moment du siége, et il est retourné dans son pays, où, paraît-il, il a trouvé un emploi convenable. Depuis dix-huit mois il aurait bien pu faire vendre son petit mobilier; mais il sait qu'on ne lui en donnerait presque rien. Il préfère garder ses meubles et louer sa chambre telle qu'elle est. Comme cela il paye ses termes sans bourse délier, et il lui reste encore quelque chose. Puis s'il revient à Paris un peu plus tard, comme il en a l'intention, il se trouvera tout de suite chez lui.

Tout en parlant, la concierge s'était levée et avait pris une clé accrochée à un clou.

— Notre maison est tout à fait tranquille, continua-t-elle; on n'y entend jamais de bruit. Je vous préviens dans le cas où vous loueriez; nous ne vous permettrions pas de recevoir des hommes chez vous.

— Ah! sous ce rapport, vous pouvez être tranquille, répondit l'hypocrite

créature ; si je recevais quelqu'un, par hasard, ce ne serait que mon père ou mon frère.

— Ce n'est pas la même chose ; on a toujours le droit de voir sa famille.

Comme bien on pense, la chambre ne déplut pas à la Frileuse ; elle trouva même les meubles fort beaux et le papier très-gai, ce qui était vrai.

Il fut convenu qu'elle louait au mois pour vingt-cinq francs, la quinzaine payée d'avance.

Elle mit ses vingt francs dans la main de la concierge, qui lui rendit sept francs cinquante.

Elle ne fit aucune difficulté de donner son nom aux époux Fabrice, et elle partit après leur avoir annoncé qu'elle viendrait prendre possession de sa chambre avant la nuit.

— Ma foi ! je suis contente que la chambre soit louée, dit la concierge à son mari.

— Tu t'es peut-être un peu trop pressée.

— Pourquoi ?

— Il est toujours bon de prendre des renseignements sur les gens qu'on ne connaît pas.

— Tu es toujours le même, Fabrice ; est-ce que cette demoiselle ressemble à une fille de rien ? Elle est convenable et a l'air honnête.

— Je ne dis pas non ; mais il y a dans son regard quelque chose de singulier que je n'ai pu définir.

— Es-tu drôle, mon pauvre homme, avec tes études de physionomie ! Comme presque toutes les filles pauvres, celle-ci n'est pas hardie ; ce que tu as vu dans son regard est tout simplement de la timidité.

— Enfin, c'est fait : elle a loué, n'en parlons plus.

Le soir, à la nuit tombante, la Frileuse arriva rue de Lille, suivie d'un commissionnaire, qui n'était autre que Moulinet. Il portait sur son crochet une vieille malle qui paraissait assez lourde.

Griffard ne négligeait aucun détail ; pour endormir la prudence des concierges, il fallait qu'ils crussent à une location sérieuse.

En montant au sixième étage, Moulinet ne manqua pas d'être très-essoufflé et de s'arrêter sur chaque palier, moins pour se reposer et reprendre haleine que pour faire l'inspection des portes. Toutefois, ayant déposé la malle dans la chambre de la Frileuse, il se contenta d'échanger un regard avec elle et descendit aussitôt

— Cette demoiselle a tout de même du linge, remarqua tout haut la concierge.

— Le commissionnaire, un fort gaillard pourtant, en avait assez pour monter, répondit Fabrice.

Comme on le voit, les bonnes gens étaient loin de concevoir un doute.

Le lendemain, la Frileuse descendit vers huit heures.

— Je vais au Bon-Marché, dit-elle à la concierge en passant.

Elle revint au bout d'une heure. Elle entra dans la loge.

— Je ne suis pas contente, dit-elle d'un air chagrin; il n'y a pas d'ouvrage de préparé, et après m'avoir fait longtemps attendre, on a fini par me dire de revenir dans deux jours. C'est bien désagréable. Deux jours sans ouvrage, je vais joliment m'ennuyer.

— Une femme trouve toujours à s'occuper, répliqua la concierge.

— C'est vrai ; mon linge est en ordre, je n'ai pas une reprise à y faire. Si vous aviez quelque chose à me donner, madame Fabrice, soit de vous ou de quelqu'un de la maison, je le ferais avec plaisir.

La comédie était si bien jouée que la brave femme, incapable de soupçonner le mal, s'y laissa prendre.

— Puisque vous le désirez, répondit-elle, vous pourrez descendre travailler avec moi ; je revois mon linge en ce moment, vous m'aiderez.

C'est là ce que voulait la Frileuse. Il était important qu'elle pût s'installer dans la loge afin de faire causer la concierge, tout en observant les allées et venues des locataires.

— Tout de suite, dit-elle en s'asseyant sans façon.

Elle prit une aiguille dans un étui, qu'elle venait probablement d'acheter, y passa le fil et se mit en devoir d'achever un ourlet commencé par madame Fabrice. Elle n'avait pas encore oublié son ancien métier. Entre ses doigts, l'aiguille faisait merveille.

— Comme vous allez ! comme vous allez ! fit la concierge avec une sorte d'admiration.

— Vous trouvez, madame Fabrice ?

— Oui, on voit que vous savez manier l'aiguille. On dirait, vraiment, que c'est piqué à la mécanique, tellement votre point est régulier ; ah ! dame, vous n'êtes pas comme moi aujourd'hui ; vous avez de bons yeux.

Ceci se passait en l'absence de Fabrice, qui sortait souvent pour faire les commissions des locataires. A son retour, il trouva mademoiselle Henriette travaillant à côté de sa femme. Il se contenta de quelques mots d'explication.

Ce bon Fabrice, qui avait la manie de vouloir être un physionomiste, ne possédait pas encore la puissance de faire tomber le masque du visage d'un hypocrite.

La Frileuse s'assit à la table des Fabrice et mangea avec eux. Cela devait être, du moment qu'elle travaillait pour la concierge.

Une sorte d'intimité s'établit vite entre les deux femmes, et madame Fabrice ne vit aucun inconvénient à raconter bien des choses à l'obligeante locataire.

Dans l'après-midi, Léontine étant descendue pour acheter quelque chose, elle entr'ouvrit la porte et avança sa tête pour dire bonjour à ses amis Fabrice, ce qu'elle n'oubliait jamais.

— Oh ! la belle jeune fille ! dit la Frileuse lorsque la jolie tête eut disparu.

— N'est-ce pas? fit la concierge; eh bien! elle est aussi sage et aussi bonne qu'elle est charmante et gracieuse. Il ne lui manque qu'un peu de gaieté; mais elle ne peut pas être bien joyeuse, après les malheurs qui sont venus fondre sur elle.

— Elle demeure dans la maison?

— Oui, au deuxième, avec son grand-père, un bien brave homme, qui a en plus des autres choses le malheur d'être aveugle.

Et pour être agréable à son ouvrière, qui paraissait s'intéresser beaucoup à la jeune fille, elle lui raconta ce qu'elle savait de l'histoire de la famille Blanchard.

— M. Blanchard doit avoir quelque chose devant lui, continua-t-elle, mais cela n'empêche pas mademoiselle Léontine de travailler du matin au soir; elle remet à neuf les dentelles des grandes dames du faubourg; c'est superbe ce qu'elle fait, on dirait l'ouvrage d'une fée! Elle a de très-belles connaissances, entre autres la demoiselle d'un comte, qui est son amie intime. Vous comprenez que tant qu'elle voudra travailler, elle ne manquera pas d'ouvrage.

— Elle est bien heureuse; ce n'est pas comme nous autres couturières, qui avons chaque année plusieurs mois de morte-saison.

— C'est vrai. Mais toutes les femmes ne peuvent pas avoir le talent de mademoiselle Léontine. Pourtant je ne crois pas qu'elle continuera toujours à travailler comme maintenant; une fois mariée, elle aura à s'occuper de son vieux père, de son mari, à soigner son ménage; je ne parle pas des enfants, qui viendront sûrement.

— Elle est donc sur le point de se marier?



Ramoneau, obéissant à Griffard, pesait de tout son poids sur lui. (Page 194.)

— On en parle depuis quelques jours. Nous connaissons le jeune homme, je puis même dire beaucoup, mademoiselle Léontine ne sera pas trompée : c'est bien le meilleur et le plus honnête garçon qu'il y ait dans tout Paris ; avec cela doux et rangé comme une demoiselle, et un ouvrier comme on en rencontre peu.

C'est en faisant causer ainsi madame Fabrice, qui avait comme la plupart des femmes le défaut d'être bavarde, que la Frileuse apprit en deux jours à peu près tout ce qu'elle voulait savoir.

XXIII

AVANT L'EXPÉDITION

Le troisième jour, la Frileuse se leva de bonne heure. Vers sept heures et demie, elle descendit et dit à madame Fabrice :

— Je vais au magasin, on me gardera probablement à l'atelier.

— Bonne chance, mam'zelle ! lui répondit la concierge.

La Frileuse monta la rue du Bac jusqu'à la rue du Cherche-Midi où elle prit une place dans l'omnibus allant au chemin de fer du Nord. De là, elle gagna à pied les boulevards extérieurs et se dirigea vers cette partie de Belleville qui touche aux Prés-Saint-Gervais. Là, comme dans tous les quartiers excentriques de Paris, on trouve des rues étroites, sales, mal pavées, sombres, où grouille une population misérable de pauvres enfants étiolés, couverts de guenilles. La plupart des maisons mal bâties, aux murs dégradés, sont d'un aspect plus sombre encore que les rues.

Dès qu'on pénètre dans ces pauvres quartiers, dont l'édilité parisienne commence pourtant à s'occuper un peu, le cœur se serre et on éprouve un malaise indéfinissable. Ce n'est pas seulement triste, c'est navrant !

La Frileuse entra dans l'allée noire et humide d'une de ces maisons, aux fenêtres de laquelle pendaient toute sorte de loques qui séchaient au vent.

C'est là que demeurait Griffard.

Le caveau de la maison isolée au milieu des vignes n'était qu'un lieu de rendez-vous où il recevait les hommes de sa lieutenance et leur communiquait les ordres du chef supérieur.

— Déjà toi ! s'écria-t-il avec étonnement en voyant entrer la Frileuse.

— Tu m'avais donné quatre jours, je n'en ai pris que deux, voilà tout.

— Alors, tu sais...

— A peu près tout ce que je pouvais apprendre.

— L'aveugle a de l'or ?

— Oui, ce que vous a raconté le père Ramoneau est la vérité.

— Il n'avait aucun intérêt à mentir. A quel étage demeure-t-il?

— Au deuxième, la porte à droite. Il n'y a que deux portes sur chaque carré.

— Oui, Moulinet m'a déjà dit cela. As-tu pris l'empreinte de la serrure?

Elle tira de son corsage un chiffon qui enveloppait la cire portant l'empreinte.

— Bon, comme dit le vieux Ramoneau! fit-il en riant. A quelle heure se couchent-ils?

— Vers neuf heures, quand le jeune homme ne vient pas.

— Ah! oui, le petit de la rue Saint-Sébastien. Est-ce qu'il y va tous les jours?

— Seulement tous les deux jours et le dimanche. Il n'est pas venu hier.

— Je le sais, le Lézard l'a guetté inutilement.

— Il viendra ce soir et pas demain.

— Alors il faut que la chose se fasse demain; j'ai le temps de tout préparer. Le vieux sera avec moi. Tu as bien dit en louant que tu avais ton père et un frère?

— Oui.

— Nous entrerons dans la maison à neuf heures: si la concierge nous voit passer, tu seras là et tu sauras bien dire: « Tiens, c'est papa et mon frère Jules. »

— Je crois que vous pourrez passer sans qu'on vous voie; je me tiendrai devant le carreau de la loge.

— J'aime mieux ça, c'est plus sûr. Le coup fait, il faudra sortir; as-tu songé à cela?

— Je resterai dans la loge. La concierge ne ferme la porte d'entrée qu'à dix heures.

— En ce cas, tout va bien; nous avons plus de temps qu'il ne nous en faut pour fouiller les meubles.

— D'ailleurs je m'arrangerai pour que la porte ne soit pas entièrement fermée.

Griffard prit une feuille de papier et un crayon.

— Maintenant, reprit-il, dis-moi comment se trouvent disposées les pièces de l'appartement.

La Frileuse lui fit la description demandée.

A mesure qu'elle parlait, il traçait d'une main assez habile le plan du logement.

— Je vois le local comme si j'y étais, dit-il, quand il eut donné son dernier coup de crayon. On entre; en face la salle à manger, tout de suite à droite, la chambre de l'aveugle, dont le lit doit se trouver à gauche en y entrant, puisque la fenêtre est à l'autre extrémité; à côté, la chambre de la jeune fille, qui touche au mur mitoyen avec celui de la maison voisine.

« L'aveugle ne m'inquiète pas, continua-t-il comme se parlant à lui-même, nous en aurons facilement raison ; mais il y a la petite... si seulement elle dormait ! Mais, baste ! compte là-dessus ! Ces petites filles ont toujours l'oreille et les yeux ouverts ; elles rêvent, oui, mais tout éveillées... Il faudra de l'adresse, du sang-froid, un seul cri perdrait tout.

La Frileuse appuya fortement sa main sur son bras.

— Qu'est-ce que tu marmottes donc ? lui dit-elle effrayée ; est-ce que tu penserais à les assassiner ?

— Ah çà ! répliqua-t-il d'un ton superbe, est-ce que tu me prends pour un imbécile ? Je ne tue pas les gens, moi : je laisse cette besogne-là à d'autres ; d'ailleurs tu sais bien que j'ai horreur du sang. Tu peux te rassurer, ma belle ; j'aurai dans ma poche une petite fiole pleine d'un liquide tout à fait inoffensif, qui endormira l'aveugle et sa fille très-gentiment et leur procurera jusqu'au lendemain matin des rêves délicieux.

La Frileuse, n'ayant rien de mieux à faire, passa une partie de la journée dans la chambre de Griffard. Le soir elle retourna rue de Lille, où elle arriva à sept heures, comme si elle revenait de l'atelier après une journée de travail bien remplie.

Elle causa un instant avec madame Fabrice ; ensuite elle monta dans sa chambre où elle resta une demi-heure, puis elle revint trouver la concierge, disant que, ne voulant pas se coucher si tôt, elle descendait pour lui tenir compagnie.

La Frileuse se préparait pour le rôle qu'elle devait jouer le lendemain.

Elle ne rentra dans sa chambre qu'à dix heures et demie, après avoir vu Pierre sortir de la maison.

Le lendemain, elle feignit encore d'aller travailler. N'ayant rien de nouveau à apprendre à Griffard, elle tua le temps comme elle put en se promenant du côté de Plaisance.

A sept heures, comme la veille, elle était dans la loge, causant avec madame Fabrice, dont elle avait su déjà capter l'amitié et la confiance.

Elle n'était pas là depuis dix minutes, lorsque Léontine entra dans la loge et dit à la concierge :

— Je vais passer la soirée chez mademoiselle de Lucerolle ; je rentrerai peut-être un peu tard ; mon père est dans sa chambre, il se couchera de bonne heure. Toutefois, madame Fabrice, je vous laisse la clef de l'appartement, et s'il avait besoin de quelque chose...

— Soyez tranquille, mademoiselle, ni moi ni Fabrice n'avons à sortir ce soir.

La jeune fille partit.

La Frileuse avait écouté avec une vive émotion, et elle se disait en elle-même que Griffard avait une chance incroyable.

Maintenant, il s'agissait de le prévenir qu'il trouverait l'aveugle seul dans l'appartement. Cela n'était pas difficile, attendu que Griffard, voleur expérimenté, qui ne négligeait aucune des précautions bonnes à prendre, lui avait donné rendez-vous à huit heures, au coin de la rue de Beaune, afin d'être averti si quelque chose d'imprévu ne devait pas lui faire modifier son plan ou en renvoyer l'exécution à un autre jour.

Donc, quelques minutes, après le départ de Léontine, la Frileuse sortit pour aller prendre le dernier mot d'ordre de Griffard.

Or, pendant qu'elle faisait un assez long détour pour se rendre rue de Beaune, Pierre arrivait rue de Lille.

— Comment! c'est vous, monsieur Pierre? fit la concierge avec surprise.

— Vous le voyez! répondit-il en souriant.

— Ma foi! on ne vous attendait guère ce soir, et la preuve c'est que mademoiselle Léontine est sortie.

— Oui, je sais que son intention était d'aller voir ce soir mademoiselle Ernestine de Lucerolle. M. Blanchard m'a chargé hier d'une commission, que j'ai pu lui faire dans la journée, et j'ai préféré venir ce soir lui rendre compte de ma mission, au lieu d'attendre à demain.

— C'est égal, mademoiselle Léontine sera contrariée d'être sortie.

— Cela ne m'empêchera pas de venir demain, et, après-demain dimanche, de bonne heure.

— Mademoiselle Léontine m'a laissé la clef du logement, je vais vous la donner.

— C'est inutile, merci, madame Fabrice. M. Blanchard n'est certainement pas couché encore. Où donc est M. Fabrice?

— Oh! en face, probablement, en train de faire sa petite partie de piquet.

Le jeune homme monta lestement les deux étages et frappa à la porte de M. Blanchard qui vint, à tâtons, lui ouvrir.

— Mon cher ami, dit le vieillard, je parierais que vous êtes venu exprès pour m'apporter la petite somme que vous avez bien voulu vous charger de toucher pour moi.

— Je vous apporte, en effet, trois cent cinquante francs, monsieur Blanchard; mais je ne suis pas venu tout à fait exprès; j'avais à voir une personne rue Vivienne, et j'ai profité de cette circonstance pour venir jusqu'ici : quelques pas de plus...

— On voit bien que vous êtes jeune et quo vous avez de bonnes jambes, dit le vieillard en riant.

— Monsieur Blanchard, voici votre argent, reprit Pierre.

— C'est bien, mon ami, mettez-le là sur la cheminée ; ce soir, quand elle rentrera. ou demain matin, Léontine le serrera ; c'est pour la bourse de ses dépenses.

Pierre posa les billets de banque sur la cheminée dans un vide-poche.

La Frileuse et Griffard causaient encore ensemble, lorsque le Lézard arriva rue de Beaune tout essoufflé.

Griffard fit la grimace et son regard interrogea son subordonné.

— J'ai suivi le jeune homme de la rue Saint-Sébastien, commença-t-il.

— Tu as eu tort, l'interrompit Griffard avec rudesse, puisqu'il était convenu qu'on ne s'occuperait pas de lui aujourd'hui.

— Tu ne me laisses pas achever ; d'ailleurs je n'ai pas mangé le mot d'ordre : c'est seulement à neuf heures que je dois me trouver rue de Lille. Voici ce que je venais te dire : j'ai suivi le tourtereau jusqu'à la rue de Lille ; il est en ce moment chez le vieil aveugle.

Le front de Griffard s'assombrit subitement.

— Tonnerre ! grommela-t-il entre ses dents, quand le *poupard* se présentait si bien !...

Et se tournant vers la Frileuse :

— Qu'est-ce que tu disais donc, toi, qu'il ne viendrait pas ce soir? lui dit-il avec un froncement de sourcils qui annonçait un orage prochain ; c'est comme ça que tu regardes, c'est comme ça que tu écoutes, comme ça que nous sommes renseignés...

— Je n'y comprends rien, répondit la Frileuse qui tremblait sous le terrible regard du lieutenant.

— Maintenant, plus rien à faire... murmura-t-il. Tout était si bien préparé !... Moi, je n'aime pas les choses qui traînent ; elles se font mal, généralement. Et puis, aujourd'hui c'est ceci, demain ce sera cela... et le temps passe et on ne fait rien.

— Ne trouvant pas la jeune fille, hasarda la Frileuse, il peut se faire qu'il ne reste pas longtemps avec l'aveugle.

— Tiens, je ne pensais pas à cela ; au fait, tu as peut-être raison, la Frileuse. Où est Moulinet? demanda-t-il au Lézard.

— En faction rue de Lille ; il ne perd pas de vue l'entrée du numéro 62.

— C'est bien. Le vieux sera ici dans un instant ; à neuf heures, nous serons.

aussi rue de Lille; si je ne te vois pas, c'est que le jeune homme sera parti. Alors nous agirons. Est-ce bien compris?

— Oui.

— Toi, la Frileuse, tu vas retourner à la maison et tu ne quitteras pas la loge.

La Frileuse s'en alla d'un côté, le Lézard de l'autre.

XXIV

LE VOL

A neuf heures, Griffard et le père Ramoneau étaient rue de Lille. Ils passèrent sans s'arrêter devant le n° 62. Mais après avoir fait environ cinquante pas ils revinrent lentement. Griffard plongeait son regard dans toutes les directions.

— Je ne les vois point, dit-il tout bas à Ramoneau; cela nous indique que l'oiseau a quitté le nid. L'aveugle est seul, probablement couché; il faut que tout soit fini avant que la colombe ne revienne.

— Alors marchons, répondit le vieux.

— Oui, et surtout ouvrons l'œil.

Griffard entra le premier, suivi de près par Ramoneau. Ils glissèrent sans bruit, comme deux ombres, devant la loge, et montèrent l'escalier à pas de loup.

La concierge, qui causait avec la Frileuse, ne vit rien, n'entendit rien. Du reste, la complice des voleurs, debout, tournant le dos à l'allée, masquait presque entièrement la porte vitrée. Fabrice n'avait sans doute pas achevé encore sa partie de piquet.

La Frileuse, les yeux fixés sur la pendule, avait vu, avec anxiété, l'aiguille marquer neuf heures, puis, successivement, huit minutes après l'heure. Alors entendant un léger bruit, elle jeta un regard rapide de côté et vit passer les deux ombres.

— Ce sont eux, se dit-elle.

Son anxiété redoubla, car ni la concierge ni elle n'avaient vu partir Pierre.

— Mais asseyez-vous donc, mam'zelle Henriette, lui dit pour la troisième ou la quatrième fois la trop confiante madame Fabrice; vous vous fatiguez à rester ainsi sur vos jambes. Cette fois, la Frileuse s'empressa d'accepter l'invitation.

Depuis un instant, elle sentait ses jambes chanceler, et dans ses oreilles le sang faisait entendre ce bourdonnement qui précède les étourdissements. Toutefois, elle eut soin de placer son siége tout près de la porte.

— Comme le temps est lourd ce soir! reprit la concierge.

— C'est vrai, toute la journée la chaleur a été étouffante.

— Maintenant le ciel est chargé de nuages, nous aurons sûrement de l'orage cette nuit. Qu'est-ce que ma lampe a donc? elle nous éclaire à peine. Ah! ce n'est pas étonnant, la mèche ne brûle presque plus.

Par mesure de précaution, la Frileuse avait eu soin de la baisser.

Sur le palier du deuxième étage, Griffard s'était arrêté; et pendant que Ramoneau montait encore cinq ou six marches, prêt à prévenir son complice si quelqu'un de la maison descendait, ce dernier introduisit une clef dans la serrure et ouvrit la porte avec d'autant plus de facilité qu'elle n'était pas fermée à clef.

Il fit un signe à Ramoneau, qui revint près de lui, et tous les deux pénétrèrent dans le logement. Griffard referma doucement la porte, et ils se trouvèrent dans une obscurité complète.

— Allume le rat-de-cave, dit-il à l'oreille de Ramoneau ; nous n'avons pas besoin de nous gêner, le locataire ne nous verra pas quand même.

M. Blanchard s'était mis au lit peu de temps après le départ de Pierre, mais il ne dormait pas encore. En entendant ouvrir la porte de sa chambre, il se mit sur son séant. Il crut que sa petite-fille revenait déjà.

— C'est toi, mignonne? dit-il; tu n'es guère restée longtemps : est-ce que tu n'as pas trouvé mademoiselle de Lucerolle ?

Naturellement, il n'obtint aucune réponse.

— Léontine, qu'as-tu donc? reprit-il avec un commencement d'inquiétude, pourquoi ne me parles-tu pas ?

Griffard avait déjà jeté son coup d'œil dans la chambre et inventorié le mobilier.

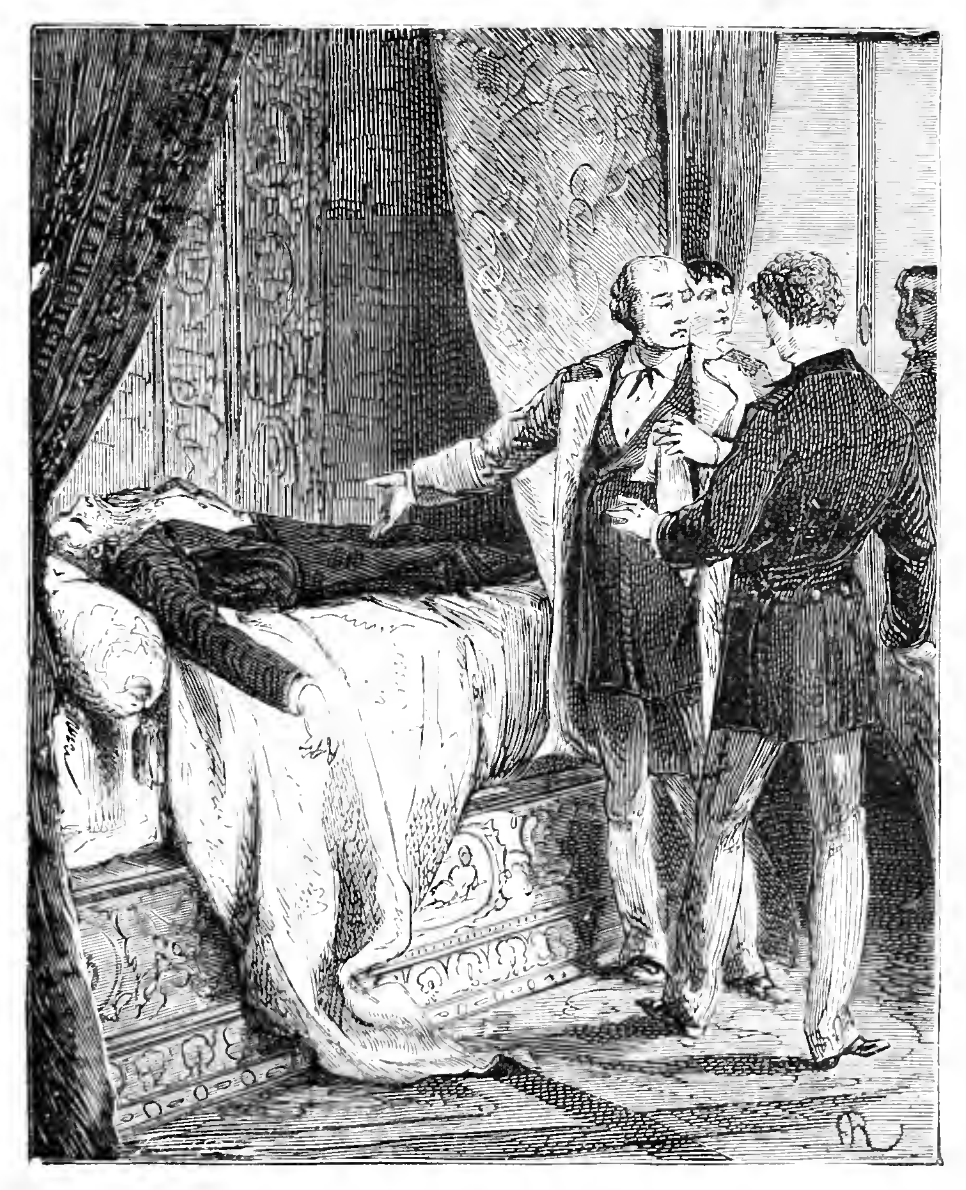
Ramoneau, qui s'était avancé près de la cheminée, avait mis la main sur les billets de banque et les fourrait dans sa poche.

— Allons, continuait l'aveugle, tu es contrariée : madame Fabrice t'a dit que Pierre était venu en ton absence. Il n'est pas resté longtemps, il...

M. Blanchard n'eut pas le temps d'achever sa phrase.

Les deux misérables s'étaient approchés du lit et Griffard, se précipitant sur l'aveugle, incapable de se défendre, l'avait rapidement bâillonné avec un mouchoir enroulé.

Surpris par cette attaque brutale, le vieillard n'eut pas le temps de pousser un



— Monsieur, dit le docteur, cet homme a été chloroformisé. (Page 201.)

cri. Il ne pouvait savoir à qui il avait affaire, mais son instinct lui fit deviner aussitôt qu'un ou plusieurs malfaiteurs venaient de s'introduire dans sa chambre. Il essaya de lutter avec énergie et se débattit furieusement. Malgré les efforts qu'il faisait pour crier, il ne put appeler à son secours. Des sons rauques, étranglés, semblables à un râle d'agonie, purent seuls s'échapper de sa poitrine.

— Tiens-le solidement, dit Griffard à Ramoneau, je vais l'endormir

Bien que ces paroles eussent été prononcées à voix basse, le vieillard les en-

tendit. Ses cheveux se hérissèrent sur sa tête, il pensa que le misérable allait lui plonger un couteau dans la poitrine. Il voulut s'élancer hors de son lit; mais il ne put que faire un mouvement brusque, car Ramoneau, obéissant à Griffard, pesait de tout son poids sur lui.

Griffard avait déjà tiré de sa poche et débouché une petite bouteille remplie d'une substance liquide incolore, qui répandit aussitôt dans la chambre une forte odeur de chloroforme. Tout en maintenant le mouchoir fortement serré, Griffard plaça la bouteille sous le nez de l'aveugle et le força à respirer le liquide.

Pendant un instant le vieillard s'agita encore convulsivement, en poussant de sourds gémissements; puis, ses paupières s'abaissèrent sur ses yeux et sa tête roula sur l'oreiller.

— Maintenant, nous pouvons ouvrir les meubles... chuchota Griffard en remettant dans sa poche son mouchoir et sa fiole.

— Bon, il dort? fit Ramoneau.

— Vingt coups de canon ne le réveilleraient pas.

L'aveugle n'avait plus d'autres mouvements que celui de sa respiration lente et régulière.

— Si tu ne t'es pas trompé, Ramoneau, reprit Griffard, si l'aveugle a encore son argent chez lui, et si moi-même je ne me mets pas le doigt dans l'œil, nous allons le trouver là, dans un des tiroirs de cette espèce de secrétaire.

— Facile à ouvrir, dit Ramoneau en reprenant le rat-de-cave qu'il avait posé sur la cheminée, le bon vieux n'a même pas caché la clef.

— Il n'attendait pas notre visite, répondit cyniquement Griffard.

Il ouvrit le premier tiroir dans lequel il n'y avait que des papiers sans valeur pour eux. Mais l'audacieux scélérat ne s'était pas trompé : c'était bien dans ce petit meuble que se trouvait la petite fortune de M. Blanchard ou plutôt la dot de Léontine. Dans le second tiroir qu'il ouvrit, sans se donner la peine de refermer le premier, il vit un portefeuille, dont le père Ramoneau s'empara avidement.

— Ce n'est peut-être pas encore ça, fit Griffard en promenant sa main jusqu'au fond du tiroir. Je tiens le magot, continua-t-il en ramenant un petit sac de cuir plein de pièces d'or.

— Moi aussi, je le tiens, dit Ramoneau, qui, ayant ouvert le portefeuille, écarquillait les yeux pour mieux contempler un certain nombre de billets de banque dont une des poches du portefeuille était pleine.

— Fais voir, dit Griffard, les yeux étincelants, en faisant disparaître la bourse de cuir.

— Regarde.

— Superbe! fit Griffard ébloui. N'y a-t-il que cela dans le portefeuille?

— Non, voici encore d'autres papiers, répondit Ramoneau, entr'ouvrant l'autre poche du portefeuille.

— Ce ne sont pas des billets.

— Non, ce sont des titres de rente.

— C'est dommage ; des titres ça ne se change pas facilement, et puis ça peut compromettre.

— Hein, est-ce que tu veux les laisser?

— J'en ai presque l'intention.

— Allons donc, je garde tout, moi... Est-ce que la Rente française ne se vend pas partout : à Bruxelles, à Londres, en Allemagne?

Et le père Ramoneau, imitant Griffard, cacha le portefeuille dans son vêtement.

— Maintenant, reprit-il, détalons; c'est le moment de jouer des *guiboles*.

Ils sortirent précipitamment de la chambre.

Griffard mettait la main sur le bouton de la porte pour l'ouvrir lorsque, tout à coup, il se rejeta en arrière.

— Écoute, souffla-t-il à l'oreille de Ramoneau.

Tous deux prêtèrent l'oreille.

— Oui, j'entends, dit Ramoneau, quelqu'un monte l'escalier.

— Ce n'est pas la petite qui rentre : les pas sont lourds.

— C'est un locataire, laissons-le passer.

Arrivé sur le carré du deuxième étage, la personne qui montait l'escalier s'ar rêta.

Malgré leur audace, les deux voleurs se mirent à trembler ; l'émotion leur coupait la respiration. Aussitôt ils frissonnèrent en entendant le bruit d'une clef entrant dans la serrure de la porte. Épouvantés, ils reculèrent en même temps jusqu'au milieu de la chambre de l'aveugle.

Ramoneau eut un regard plein de sinistres lueurs, et il arma sa main d'un couteau à lame pointue et tranchante, afin de se trouver prêt à tout événement.

La porte de l'appartement s'ouvrit. Un homme, tenant un lampe à la main, parut sur le seuil de la chambre. C'était Fabrice. Sans apercevoir encore les deux scélérats, il fit deux pas en avant.

Griffard, songeant avant tout à sa propre sûreté, profita habilement du mouvement que venait de faire Fabrice. Il bondit hors de la chambre et n'eut qu'à tirer la porte de l'appartement restée entr'ouverte pour s'élancer dans l'escalier.

Ramoneau, moins alerte que lui, se trouva seul en présence de Fabrice.

Le brave concierge avait à peine eu le temps de voir passer Griffard ; mais son regard rencontra celui de Ramoneau braqué sur lui. Instinctivement il se plaça devant la porte de la chambre avec l'intention évidente de barrer le passage. Il voulut crier, appeler. Impossible. Le saisissement, la surprise, la terreur avaient momentanément paralysé sa langue. Le pauvre homme n'était pas fait aux émotions violentes, il tremblait comme une feuille au vent. Toutefois, il ne lâchait point la rampe

Ramoneau et lui se regardaient ainsi que deux lutteurs dans l'arène prêts à bondir l'un sur l'un sur l'autre.

XXV

LA CHAMBRE DU CRIME

Le logement à côté de celui de M. Blanchard était habité par une dame déjà âgée et son fils, employé au ministère de la guerre. La chambre de la dame était voisine de celle de l'aveugle ; elles étaient séparées par une cloison de plâtre assez mince.

Or, la dame se trouvait dans sa chambre au moment où l'aveugle cherchait à se défendre et à repousser l'attaque de Griffard et de Ramoneau. Elle entendit des piétinements et des plaintes sourdes. Alors elle se leva, sortit de chez elle et, aussi vite que le lui permettaient ses mauvaises jambes, elle descendit chez la concierge.

Fabrice venait de rentrer, ayant terminé sa partie.

— Est-ce que mademoiselle Blanchard est sortie ? demanda la vieille dame en entrant dans la loge.

— Oui, répondit la concierge, elle est allée passer la soirée chez son amie, mademoiselle de Lucerolle.

— Elle ne vous a pas dit en sortant que son grand-père était indisposé?

— Du tout, elle m'a seulement dit qu'il se coucherait de bonne heure ; mais M. Pierre est venu, et il est probablement encore en train de causer avec M. Blanchard.

— Non, M. Blanchard est seul ; il y a plus d'une demi-heure que j'ai entendu M. Pierre dire à M. Blanchard : « bonsoir, à demain », et descendre l'escalier. Je

suis venue parce que je crains que mon vieux voisin n'ait été pris d'une indisposition subite. Je l'ai entendu pousser plusieurs gémissements.

— Oh! mon Dieu, s'écria la concierge effrayée; mais s'il se trouve malade pourquoi ne m'a-t-il pas appelée? Il sait que je suis toujours là.

— Peut-être me suis-je trompée, madame Fabrice; dans tous les cas, j'ai cru devoir vous avertir.

— Oh! vous avez bien fait, et je vous remercie.

La concierge s'empressa d'allumer une bougie.

— J'y monte, dit Fabrice en prenant la lampe.

— Tiens, voilà la clef de l'appartement, mademoiselle Léontine l'a laissée.

Fabrice sortit de la loge, dont il laissa la porte ouverte.

La Frileuse se leva brusquement avec l'idée de la fermer; mais elle craignit d'éveiller ainsi l'attention de la concierge. Elle préféra se tenir debout dans l'embrasure. L'abominable créature était devenue livide, de grosses gouttes de sueur perlaient à son front et coulaient le long de ses tempes, son sang se figeait dans ses veines. Folle de terreur elle attendit. Il lui semblait que ses pieds étaient posés sur des barres de fer rouge.

Soudain elle entendit des pas précipités dans l'escalier, et presque aussitôt Griffard passa devant elle comme un éclair.

— Qu'est-ce donc que cela? s'écria la concierge en s'élançant dans l'allée.

— Je... je ne sais pas... balbutia la Frileuse.

Madame Fabrice ne s'aperçut pas qu'elle était fort troublée.

— C'est un homme qui paraît se sauver, dit la vieille dame, qui était restée dans la loge.

— C'est donc Fabrice qui court chercher quelque chose!

— Non, répliqua la vieille dame; si c'était votre mari, je l'aurais reconnu.

— Mais alors, mais alors... je ne comprends rien à cela.

Madame Fabrice n'avait pas eu le temps de revenir de sa stupeur lorsqu'un cri rauque, effrayant, retentit dans toute la maison.

La concierge pâlit affreusement et perdit complètement la tête. Au lieu de courir fermer la porte de l'allée, elle se précipita dans l'escalier comme une folle, en criant de toutes ses forces :

— Au secours! au voleur! à l'assassin!

Elle se trouva sur le passage de Ramoneau, qui la renversa et sauta par-dessus elle.

Au même instant les deux portes du premier étage s'ouvraient. Malheu-

reusement, il était trop tard pour qu'on pût s'emparer du vieux scélérat. En quelques bonds il avait gagné la rue et il fuyait de toute la vitesse de ses jambes.

Pendant ce temps, madame Fabrice, contusionnée, était parvenue à se relever avec l'aide d'une personne et continuait à pousser des cris affolés.

Tous les locataires étaient dans l'escalier. Des personnes étrangères à la maison accouraient aux cris de la concierge et encombraient déjà le corridor.

La Frileuse profita du mouvement qui se faisait autour d'elle et de l'ahurissement de tout le monde pour s'esquiver, en se glissant comme une anguille à travers les curieux dont le nombre allait toujours grossissant.

Les premières personnes qui, voyant la porte de l'appartement ouverte toute grande pénétrèrent dans la chambre de M. Blanchard, virent Fabrice étendu sur le dos, baignant dans son sang, et sur le lit le corps immobile de l'aveugle. Elles crurent d'abord que tous deux avaient été assassinés. Fabrice tenait encore dans sa main crispée la lampe éteinte, et dont le verre s'était brisé.

Il y eut un moment de confusion indescriptible ; les uns restaient sans voix, glacés de terreur; les autres poussaient des cris d'épouvante et d'horreur. Pendant que deux hommes relevaient Fabrice et le plaçaient dans un fauteuil, un autre ramassait au fond de la chambre le poignard de l'assassin, dont la lame était rougie de sang tiède encore. On s'apercevait en même temps que l'aveugle dormait profondément.

— Un semblable sommeil n'est pas naturel, dit une femme ; il faut croire qu'on l'a endormi.

— Les brigands lui auront fait avaler un narcotique, opina une autre.

Madame Fabrice entra alors dans la chambre du crime, soutenue par deux personnes. Elle connaissait déjà son effroyable malheur. Elle avait résisté à ceux qui voulaient la faire rentrer dans sa loge, et la malheureuse venait contempler le corps sanglant de son mari. Elle se jeta sur lui en faisant entendre des cris qui ressemblaient à des rugissements. Puis, se redressant brusquement, elle s'arracha les cheveux et se tordit les bras de désespoir.

La pauvre femme était dans un état pitoyable : les yeux lui sortaient de la tête ; sans reconnaître personne, elle regardait tour à tour ceux qui l'entouraient avec une fixité effrayante.

Cette femme échevelée, qui piétinait dans le sang de son mari, n'offrait pas un spectacle moins navrant, moins horrible que celui du corps inerte gisant près d'elle.

— Le sang continuait à couler : il sortait comme d'une source du trou creusé par la lame du couteau.

Fabrice s'était résolûment placé devant la porte pour empêcher le deuxième

voleur de s'échapper; alors, pour forcer le passage, Ramoneau s'était jeté sur le concierge et lui avait porté un coup furieux en pleine poitrine.

Le pauvre homme n'est peut-être pas tout à fait mort, dit un locataire en cherchant à arrêter le sang avec un mouchoir; il serait bon, je crois, d'aller chercher un médecin.

— J'y cours! dit un autre.

Et il partit aussitôt.

Quelqu'un était allé déjà avertir le poste de police de ce qui venait de se passer. Une escouade de gardiens de la paix arriva. Les agents firent sortir tous les curieux qui n'appartenaient pas à la maison, et deux d'entre eux restèrent à la porte pour empêcher d'entrer.

Le commissaire de police ne tarda pas à arriver, accompagné de son secrétaire et d'un inspecteur de police. Le commissaire interrogea l'une après l'autre les personnes présentes. Il apprit ce qu'on savait du drame : que la voisine, ayant entendu des plaintes, était descendue pour prévenir la concierge; que Fabrice avait pris la clef du logement et était monté avec une lampe; qu'il avait surpris les deux voleurs; que l'un s'était enfui quelques minutes avant l'autre, et que le malheureux concierge avait dû être poignardé par le deuxième voleur en luttant contre lui pour l'empêcher de se sauver.

— Ce sont deux audacieux scélérats, murmura-t-il les yeux fixés sur l'aveugle endormi, et ce que je vois ici n'est certainement pas leur coup d'essai. Où est la concierge? demanda-t-il.

On la lui montra assise, les yeux baissés, les bras ballants.

La pauvre femme commençait à se remettre, elle ressaisissait sa pensée pour sentir autrement son désespoir. Mais elle avait entendu qu'on disait : « Il n'est peut-être pas mort. » Elle savait qu'on était allé chercher un médecin. Elle attendait.

— Est-ce que M. Blanchard avait de l'argent, des valeurs chez lui? lui demanda le commissaire.

— Oui, monsieur, répondit-elle; M. Blanchard ne m'a pas dit ses affaires, mais je crois qu'il possédait une somme assez importante.

— Les assassins savaient cela, et peut-être mieux instruits que vous-même, ils connaissaient les affaires de M. Blanchard. Mais comment sont-ils parvenus à s'introduire dans la maison?

— Hélas! monsieur, je n'en sais rien; je n'ai pas quitté ma loge de la soirée.

— Évidemment, ni vous ni votre mari ne les avez vus entrer, mais vous les avez vus sortir?

— Oui, monsieur.

— Et vous ne les avez pas reconnus pour les avoir vus déjà?

— Le premier est passé si rapidement devant la loge en se sauvant que je n'ai fait que l'entrevoir. Puis, presque aussitôt, j'entendis un grand cri poussé par mon mari ; je ne sais ce qui se passa en moi, il me sembla que je devenais folle ; je m'élançai dans l'escalier et je n'étais pas encore au premier étage lorsque je fus renversée par l'assassin, qui se sauvait à son tour.

— Pas plus que l'autre vous n'avez pu le voir?

— Je ne saurais dire comment est sa figure, mais j'ai remarqué qu'il est vieux.

— Est-ce qu'il n'y avait alors personne avec vous?

— Si, monsieur. Madame Bertrand et mademoiselle Henriette étaient au bas de l'escalier.

— Où est madame Bertrand?

— C'est moi, monsieur, dit la voisine de M. Blanchard.

— Vous avez vu les deux hommes, madame?

— Oui, monsieur, mais comme madame Fabrice, à peine. Ils seraient ici que je ne les reconnaîtrais point. Je puis seulement vous dire que le premier est jeune et l'autre vieux.

— Mademoiselle Henriette est-elle là? demanda le commissaire.

Les dix ou douze personnes qui se trouvaient dans la chambre se regardèrent.

— Elle n'y est pas? reprit le commissaire; cette demoiselle est-elle une locataire dans la maison?

— Oui, répondit madame Fabrice; il y a quatre jours, je lui ai loué une chambre meublée que nous avons au sixième.

— Il faut qu'elle vienne, dit le commissaire.

Puis, faisant signe à un gardien de la paix.

— Veuillez monter au sixième, lui dit-il, et appelez mademoiselle Henriette.

A ce moment le médecin arriva.

Le commissaire de police lui montra Fabrice et l'aveugle endormi. Le médecin s'approcha du premier. Après l'avoir touché et examiné attentivement, il secoua tristement la tête.

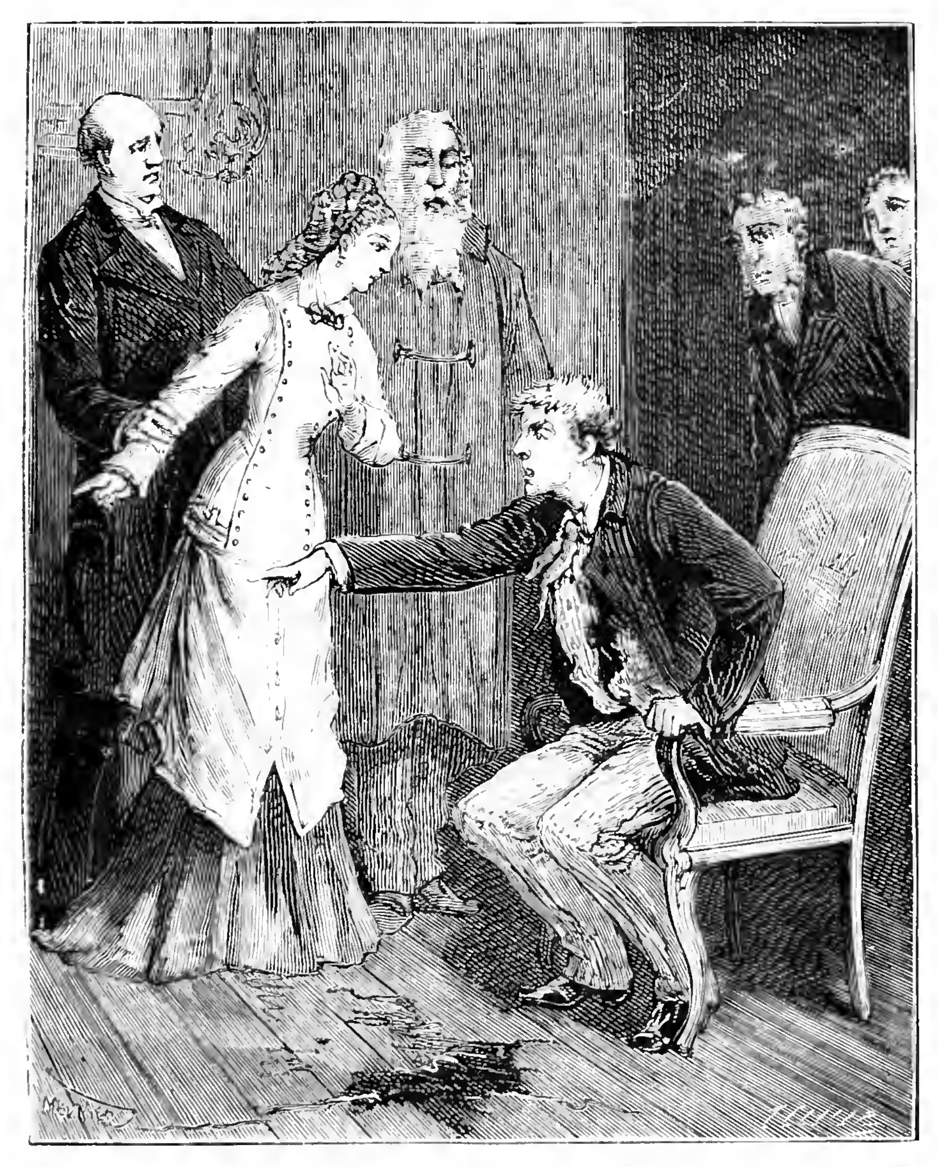
— Mort? dit tout bas le magistrat.

— Il lui reste encore un souffle de vie, mais je n'espère pas qu'il puisse prononcer un mot avant de mourir.

Tout en parlant il avait ouvert sa trousse et découvert entièrement la poitrine du blessé.

Il examina la blessure, sur laquelle il appliqua rapidement un appareil qui arrêta subitement la perte du sang.

— Maintenant, dit-il, attendons.



Voleur! lâche! reprit Fabrice le bras droit tendu. Arrêtez-le! c'est lui, Pierre Ricard! (Page 202.)

— Il y a un lit dans la pièce voisine, fit observer le magistrat ; ne serait-il pas mieux?...

— C'est inutile, laissons-le ainsi.

Il marcha vers le lit de M. Blanchard. Il ne découvrit pas sans surprise la cause du sommeil de l'aveugle.

— Monsieur, dit-il, en se tournant vers le commissaire de police, ce vieillard a été chloroformisé.

Le mouvement de surprise fut général.

— Je me doutais de quelque chose comme cela, murmura le magistrat. Docteur, reprit-il, croyez-vous que la vie de cet homme soit en danger ?

— Non. Le scélérat a fait preuve d'une certaine habileté dans son opération.

— Ils serait urgent de réveiller M. Blanchard, le pouvez-vous?

— Oui, dans un instant.

Il écrivit quelques lignes sur un morceau de papier et le remit à un agent, en disant :

— Allez chez le plus proche pharmacien.

Le gardien de la paix sortit, en même temps que rentrait son collègue envoyé à la recherche de la Frileuse.

— Monsieur le commissaire, dit-il, j'ai vainement appelé et cherché dans toute la maison la personne qui se nomme mademoiselle Henriette.

— C'est désagréable, fit le magistrat, j'aurais voulu l'entendre immédiatement ; enfin, nous la verrons plus tard.

Le médecin était revenu près de Fabrice, auquel il donnait ses soins.

— Quelqu'un d'entre vous, reprit le commissaire, s'adressant à tout le monde, a-t-il quelque communication à me faire pouvant mettre la justice sur la trace des assassins ?

Personne ne répondit.

— En ce cas, veuillez vous retirer tous, continua le commissaire. Vous, madame Fabrice, restez.

Tout le monde se retira silencieusement, et un agent se plaça à la porte du logement pour en défendre l'entrée.

XXVI

LE NOM DE L'ASSASSIN

Le commissaire de police resta un moment silencieux, puis se tournant vers la concierge :

— Ainsi, madame Fabrice, dit-il, vous ne pouvez me fournir aucun renseignement sur le meurtrier de votre mari ?

— Hélas ! monsieur, aucun.

— Et vous n'avez pas de soupçon ?

— Mon Dieu ! je ne connais personne qui soit capable de voler et d'assassiner.

— Et pourtant, reprit le commissaire, les voleurs et l'assassin — il est démontré qu'un seul est coupable du meurtre — ne peuvent pas être complétement étrangers à votre maison ; ils connaissaient évidemment M. Blanchard ; ils savaient qu'il possédait chez lui une somme importante, et aussi qu'il est aveugle. Certes, ils n'ignoraient pas non plus que mademoiselle Blanchard devait passer la soirée hors de la maison. Le crime a été médité et préparé avec soin. Les scélérats ont compté sur la faiblesse et la cécité du vieillard, cela ne fait aucun doute. Sachant que mademoiselle Blanchard était absente, ils se sont introduits dans la maison d'une manière ou d'une autre, ont ouvert la porte de l'appartement au moyen d'une fausse clef et ont surpris le pauvre aveugle, probablement dans son premier sommeil. A quelle heure mademoisellle Blanchard est-elle sortie?

— Vers sept heures et demie.

— Et le crime a été commis entre neuf et neuf heures et demie. Il est facile de voir qu'on a guetté le départ de la jeune fille, et attendu que le vieillard fut couché et endormi pour pénétrer chez lui.

— Cela doit être ainsi, monsieur le commissaire.

— M. Blanchard se couche habituellement de bonne heure ?

— Oui, monsieur.

— Les criminels connaissaient aussi ce détail.

— Pourtant, M. Blanchard a dû se coucher tard ce soir ; il a reçu une visite.

— Ah ! quelqu'un est venu le voir. En l'absence de sa fille ?

— Oui, monsieur, un jeune homme.

— Qui est ce jeune homme?

— Un ami de M. Blanchard.

— Vous le connaissez?

— Beaucoup et depuis longtemps ; c'est lui qui a loué ce logement pour M. Blanchard et sa fille avant qu'ils arrivent de Lorraine.

— A quelle heure l'ami de M. Blanchard l'a-t-il quitté ?

— Je ne l'ai pas vu partir ; mais la voisine prétend qu'un peu avant neuf heures elle l'a entendu souhaiter le bonsoir à M. Blanchard.

— C'est singulier, fit le commissaire, rêveur.

Il reprit aussitôt :

— Est-ce que M. Blanchard reçoit beaucoup de connaissances ou d'amis ?

— Il ne voit absolument que M. Pierre. En dehors de lui, il ne vient ici que des dames, qui apportent de l'ouvrage à mademoiselle Léontine.

— Voilà une très-grave affaire, qui me paraît bien obscure, bien mystérieuse, murmura à part lui le commissaire de police.

L'agent envoyé chez le pharmacien revint, apportant ce qu'avait demandé le docteur.

Fabrice avait déjà fait deux ou trois légers mouvements et un peu de rose venait de paraître sur les pommettes de ses joues.

— Vous allez lui tenir la tête ainsi, dit le médecin à la concierge.

Puis, revenant à l'aveugle, il lui fit avaler quelques gouttes d'une liqueur jaunâtre, et lui mettant ensuite sous les narines une poudre blanche, il lui en fit aspirer la valeur d'une prise de tabac. L'effet du spécifique ne se fit pas attendre. M. Blanchard s'agita, s'étira les bras et se mit à éternuer bruyamment. Au bout d'un instant, il sortit de son lourd sommeil et se souleva sur son lit. Ayant saisi la main du médecin, il s'écria tout à coup :

— A qui cette main? Qui êtes-vous?

— Ne vous effrayez pas, monsieur, je suis un médecin.

— Un médecin! pourquoi un médecin? Est-ce que je suis malade?

— Non, vous n'êtes pas malade.

— Où est Léontine? où est ma fille?

— Nous attendons son retour.

— Ah! oui, je me souviens, elle est sortie. Pierre est venu, puis après son départ, je me suis couché et, presque aussitôt, deux hommes sont entrés dans ma chambre; ils se sont jetés sur moi, m'ont bâillonné pour m'empêcher de crier et... je ne sais plus.

Le commissaire de police s'était approché.

— Monsieur Blanchard, dit-il, vous avez certainement deviné que vous aviez affaire à deux voleurs?

— Oui, oui.

— Malheureusement, ces voleurs sont aussi des assassins : M. Fabrice, le concierge, étant monté pour voir ce qui se passait dans votre chambre, a été frappé peut-être mortellement par l'un d'eux.

— Oh! mon Dieu, oh! mon Dieu! gémit le vieillard. Excusez-moi, continua-t-il en sortant ses jambes du lit, je veux me lever.

Le médecin et le commissaire l'aidèrent à s'habiller.

— Vous aviez chez vous une somme importante? lui demanda le magistrat.

— Oui, monsieur, en or, en billets de banque et en titres de rente, trente mille francs.

— Où aviez-vous placé ces valeurs?

— Là, dans mon secrétaire.

— Voulez-vous vous assurer si le vol a été commis?

Le commissaire prit le bras de l'aveugle et le conduisit devant le meuble, dont les tiroirs étaient restés ouverts. M. Blanchard ne fit qu'y mettre la main.

— Oui, oui, je suis volé! s'écria-t-il. Ils m'ont tout pris, tout... C'était la dot de ma fille, ajouta-t-il d'un ton douloureux.

— Nous retrouverons peut-être une partie de la somme, si nous parvenons à mettre la main sur ces brigands. Pour combien aviez-vous de titres?

— Environ quinze mille francs.

— Comment les avez-vous achetés?

— A la Bourse de Paris, par l'entremise de M. Édouard Dollfus, agent de change, rue Favart.

— Ce renseignement a son utilité.

— Je vous en supplie, monsieur, disait madame Fabrice au médecin, donnez-moi l'assurance que vous sauverez mon mari.

— Hélas! madame, répondit le docteur, je ne puis vous promettre que de le soigner consciencieusement et d'employer pour lui tout ce que je sais.

— Ah! je vois bien que c'est fini, je n'ai plus rien à espérer!

— Il faut toujours espérer, madame, répliqua gravement le médecin.

La pendule sonna onze heures.

Or, pendant que le médecin cherchait, par tous les moyens possibles, à ranimer le blessé, Léontine, sortait de l'hôtel de Lucerolle, accompagnée par la femme de chambre de la comtesse.

A dix heures la jeune fille avait voulu se retirer; mais l'orage qui s'était annoncé dans la soirée venait d'éclater sur Paris. L'atmosphère était pleine d'électricité, les éclairs se succédaient à de courts intervalles et la foudre faisait entendre ses grondements terribles. Il y avait eu déjà deux ou trois fortes averses; mais il était facile de prévoir que la pluie allait tomber de nouveau avec une extrême violence.

Madame de Lucerolle, qui était venue prendre part à la conversation des deux jeunes filles, s'opposa absolument au départ de Léontine.

— Laissez passer l'orage, mon enfant, lui dit-elle; vous partirez ensuite et je vous ferai accompagner.

Léontine resta une heure de plus qu'elle ne l'aurait voulu. La pluie cessa enfin de tomber; c'était le moment de partir. La comtesse fit appeler Louise.

Verdier, qu'elle voulait charger de reconduire la jeune fille jusque chez elle. On ne trouva pas Louise. Alors madame de Lucerolle remplaça Louise par sa femme de chambre.

On avait dû parler de Pierre dans la soirée, car en embrassant Léontine avant de la quitter, la comtesse lui dit :

— N'oubliez pas que nous vous attendons dimanche, dans l'après-midi, avec M. Blanchard et votre fiancé, que vous devez me présenter.

En arrivant devant sa maison, Léontine fut très-étonnée de voir beaucoup de monde dans la rue et deux gardiens de la paix gardant la porte. Elle remercia la femme de chambre, lui souhaita le bonsoir et voulut entrer.

— Où allez-vous? demanda un des agents, lui barrant le passage.

— Chez moi, monsieur, répondit-elle : je demeure dans cette maison.

— Comment vous appelez-vous?

— Léontine Blanchard.

Les deux hommes s'écartèrent aussitôt et s'inclinèrent respectueusement. Elle passa.

Avant de retourner à l'hôtel de Lucerolle, la femme de chambre voulut savoir pourquoi il y avait deux gardiens de la paix à la porte et un attroupement devant la maison. Une voisine, qui était encore très-pâle et toute tremblante, lui raconta ce qu'elle savait de l'épouvantable drame.

Une demi-heure plus tard, madame de Lucerolle apprenait, par le récit de sa femme de chambre, que des voleurs s'étaient introduits chez M. Blanchard, l'avaient volé, et que l'un de ces scélérats avait assassiné le concierge.

Léontine allait entrer dans la loge pour prendre sa clef; mais une femme lui dit :

— Montez, mademoiselle, vous trouverez votre porte ouverte.

Ces paroles firent courir un frisson dans tous ses membres. Elle monta rapidement les deux étages en proie à de sombres pressentiments. Elle entra haletante, se soutenant à peine. A la vue de Fabrice, qu'elle ne reconnut pas d'abord, elle poussa un cri perçant.

— Ah! c'est elle, c'est ma fille! s'écria l'aveugle.

La pauvre enfant avait cru voir le cadavre de son grand-père.

Un second cri s'échappa de sa poitrine, et, d'un bond, elle s'élança au cou du vieillard.

Quelques paroles du commissaire de police lui apprirent tout.

— Oh! mon Dieu! quel horrible malheur! fit-elle, les yeux fixés sur le visage décomposé de Fabrice; pourquoi ai-je eu la fatale idée de sortir ce soir?

Et elle se prit à sangloter.

Le commissaire de police s'approcha d'elle.

— Vous vous éloignez rarement de votre grand-père? lui dit-il.

— Presque jamais, monsieur.

— Est-ce que vous aviez annoncé à quelqu'un votre intention de passer hors de chez vous la soirée d'aujourd'hui?

— A qui l'aurais-je dit? je ne vois personne.

— Chez la concierge, par exemple, en présence d'une ou de plusieurs personnes?

— Ce soir, en sortant, j'ai dit à madame Fabrice où j'allais, en lui laissant la clef de l'appartement.

— La concierge était-elle seule?

— Il y avait avec elle une femme qui demeure dans la maison et dont je ne sais pas le nom.

— Madame Fabrice, qui était cette femme?

— Mademoiselle Henriette, répondit la concierge.

— Ah! oui, mademoiselle Henriette, fit le commissaire.

Puis s'adressant au brigadier des gardiens de la paix :

— Vos hommes, qui sont en bas, ont-ils été prévenus de la faire venir ici aussitôt qu'elle rentrera?

— Oui, monsieur le commissaire.

— Elle reste bien tard dehors, cette demoiselle, murmura le magistrat.

Le médecin, qui était penché sur Fabrice, se redressa en disant :

— Silence!

Tous les regards se fixèrent anxieusement sur Fabrice, qui venait d'ouvrir les yeux. On put voir ses lèvres remuer.

— Il va parler, dit tout bas le médecin.

— Puis-je l'interroger? demanda le commissaire.

— Non, pas encore.

Les deux mains de la victime s'appuyèrent sur les bras du fauteuil et, se soulevant un peu, il avança lentement son corps et sa tête en avant. Soudain, ses traits parurent s'animer, il respira avec force et ses yeux brillèrent d'un éclat fiévreux.

— Voleur!... assassin!... prononça-t-il distinctement, le regard fixé devant lui comme s'il voyait quelqu'un; je te reconnais... Pierre Ricard!

Léontine repoussa brusquement le commissaire de police, qui se trouvait devant elle, et bondit vers Fabrice en criant :

— Que dit-il ? mais que dit-il donc ?

Le commissaire lui saisit le bras et la força à revenir en arrière en lui disant d'un ton sévère :

— Taisez-vous, mademoiselle, taisez-vous !

Cependant, faisant un effort suprême, Fabrice parvint à se dresser sur ses mbes

Le commissaire allait lui parler.

— Ne l'interrogez pas, dit le médecin, ce serait inutile.

— Voleur !... lâche !... reprit Fabrice, le bras droit tendu ; arrêtez-le... arrêtez-le... c'est lui... Pierre Ricard !

— Mais il ne sait ce qu'il dit, il a le délire ! s'écria la jeune fille éperdue.

M. Blanchard écoutait comme un homme qui ne comprend rien à ce qu'il entend.

Fabrice porta ses deux mains à sa poitrine, poussa un long gémissement et retomba comme une masse sur le fauteuil. Il eut encore deux ou trois mouvements nerveux et sa tête se renversa sur le dossier du fauteuil.

Le médecin se pencha et se releva aussitôt, en disant :

— Il est mort !

Ce mot terrible « mort » fut suivi d'un cri étranglé poussé par madame Fabrice.

— La justice et la loi vengeront cet homme, dit le commissaire de police.

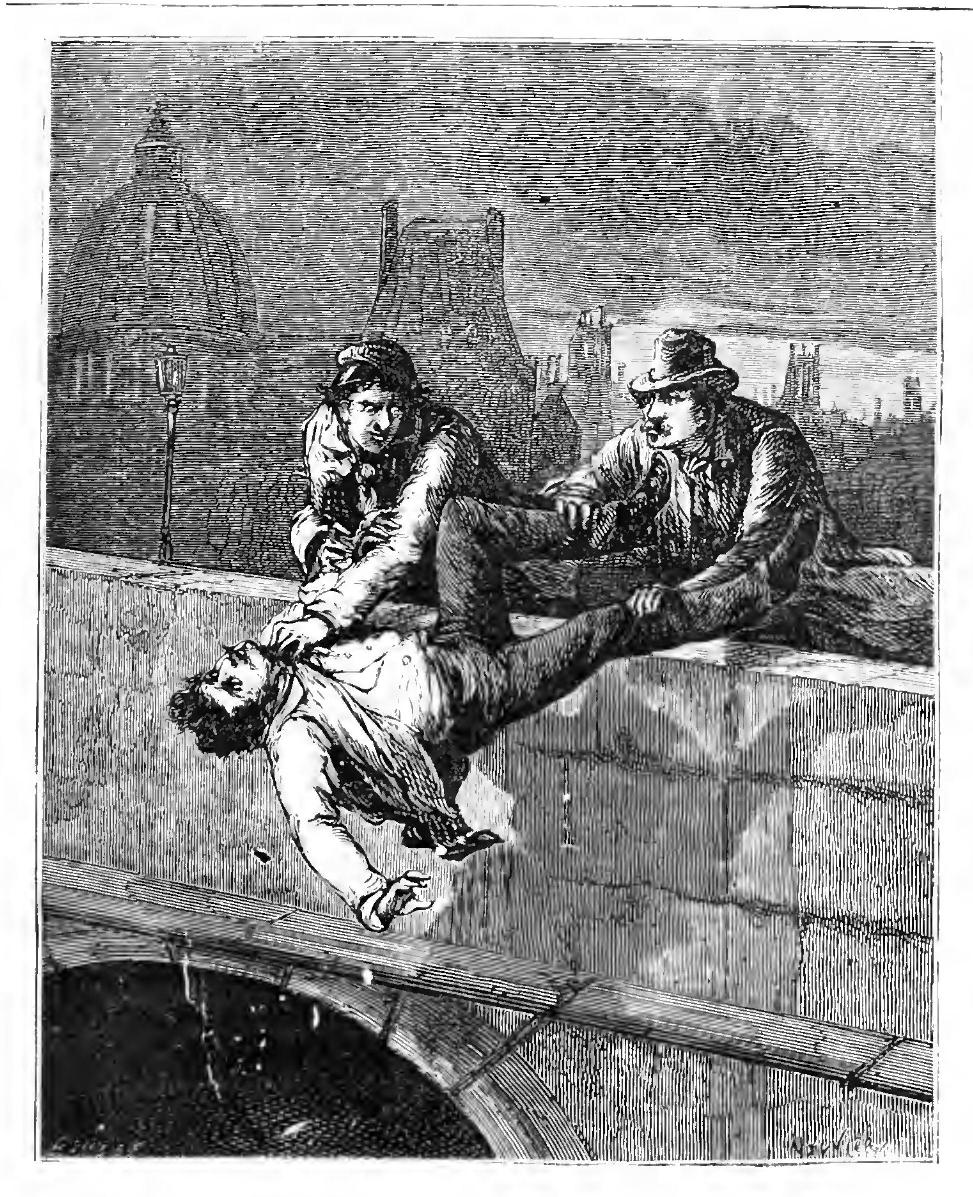
Puis faisant un signe aux gardiens de la paix :

— Il faut le descendre chez lui, ajouta-t-il.

Deux agents prirent le cadavre et l'emportèrent. Madame Fabrice suivit en sanglotant le corps de son mari.

Léontine s'était affaissée sur un siége et restait immobile comme pétrifiée. Debout, près d'elle, la main appuyée sur son épaule, l'aveugle pleurait silencieusement.

— Monsieur Blanchard, dit le commissaire de police, deux crimes ont été commis dans cette chambre, un vol à votre préjudice et un assassinat ; vous devez comprendre combien il est important que la justice découvre les criminels. Vous avez entendu la révélation de la victime. Fabrice a désigné l'un des scélérats qui se sont introduits chez vous ; il l'a reconnu, et deux fois il a nommé Pierre Ricard. Est-ce que vous connaissez un individu qui porte ce nom ?



Les deux assassins unissant leurs forces précipitèrent le jeune homme dans le fleuve. (Page 215.)

— Oui monsieur, je connais Pierre Ricard; mais je suis absolument de l'avis de ma fille; je pense, comme elle, que le malheureux Fabrice a prononcé son nom dans le délire de la fièvre et qu'il lui est venu fatalement sur les lèvres.

Le commissaire secoua la tête.

— Mon opinion, à moi, est tout autre, fit-il. Quelle est la vôtre, monsieur le docteur?

— La mienne est que les paroles de la victime doivent être considérées comme très-sérieuses.

— Vous entendez, monsieur Blanchard, reprit le commissaire. Maintenant, veuillez me dire qui est ce Pierre Ricard que vous connaissez.

La jeune fille se dressa d'un seul mouvement, comme si elle eût été poussée par un ressort.

— Monsieur le commissaire de police, dit-elle d'une voix vibrante d'émotion, Pierre Ricard est un brave et honnête ouvrier, Pierre Ricard est mon fiancé... Avec l'autorisation de mon grand-père, mon dernier et unique soutien, je l'ai aimé... je l'aime!... Monsieur le commissaire, continua-t-elle avec un superbe mouvement d'orgueil, vous me permettrez de vous dire que je ne suis pas une fille à aimer un voleur, à aimer un assassin!...

Elle s'arrêta un instant, puis elle reprit avec des larmes dans la voix :

— Je vous le répète, monsieur, je vous le répète, le pauvre Fabrice a prononcé le nom de Pierre Ricard sans savoir ce qu'il disait. Ah! s'il avait eu sa connaissance, il vous aurait dit mieux que moi, mieux que personne, ce qu'est Pierre Ricard, car il le connaissait depuis l'enfance. Fabrice était son ami, Fabrice l'aimait comme s'il eût été son fils! Quoi! il y a un homme bon, ayant le cœur bien placé, les sentiments nobles, l'âme grande, et c'est lui, lui qu'on ose soupçonner d'être un scélérat, un assassin! Tenez, c'est absurde!... Mais je veux encore vous dire ceci, monsieur le commissaire de police : Devant vous, devant tous les hommes qui représentent la justice, je réponds de Pierre Ricard comme de moi-même.

— Mademoiselle, répondit le magistrat avec beaucoup de douceur et d'un ton pénétré, je crois à la sincérité de vos paroles, dont je prends bonne note, et je respecte vos sentiments. Mais je me trouve ici en présence d'un double crime; je remplis le mandat qui m'est confié; mon devoir est de chercher les coupables.

— Cherchez, monsieur, cherchez, dit la jeune fille en s'asseyant.

— Monsieur Blanchard, reprit le commissaire, Pierre Ricard savait-il que vous aviez chez vous, dans ce meuble, des valeurs importantes?

— Ces valeurs devant être la dot de ma petite-fille, je ne lui avais point caché que je possédais ici trente mille francs.

— Avez-vous fait cette confidence à d'autres que lui?

— A personne, monsieur.

— Vous avez eu une visite dans la soirée, avant le crime, c'est Pierre Ricard qui est venu vous voir?

— Oui, monsieur.

— Savait-il que mademoiselle dût passer la soirée chez une amie?

— Ma fille le lui avait dit hier.

— Vous le voyez, monsieur Blanchard, vos réponses elles-mêmes semblent accuser Pierre Ricard.

Le vieillard baissa la tête. Il était atterré.

— Vous savez où il demeure? demanda le commissaire.

— Rue Saint-Sébastien, n° 28, et il travaille rue Saint-Maur chez MM. Corbon et Cie.

— Merci, dit le magistrat.

S'adressant ensuite à l'inspecteur de police :

— Vous avez entendu, reprit-il : 28, rue Saint-Sébastien ; partez et ne perdez pas une minute ; n'importe à quelle heure de la nuit, vous me trouverez à mon bureau.

Léontine comprit que le commissaire venait de donner l'ordre d'arrêter Pierre Ricard.

— Mon père, s'écria-t-elle en fondant en larmes, Pierre n'est pas coupable!

— Je ne sais plus que penser, répondit l'aveugle d'un ton douloureux.

Il était plus de minuit. Le commissaire de police se leva pour partir.

— Et cette demoiselle Henriette? fit-il. Il paraît qu'elle a eu peur de passer la nuit dans une maison où un assassinat a été commis. C'est bien, je l'interrogerai demain.

Quand Léontine se trouva seule avec son grand-père, elle se jeta dans ses bras tout éplorée.

— Ah! mon père, mon père, lui dit-elle en sanglotant, le malheur ne nous abandonnera jamais!

Vers deux heures du matin, quand les agents de la préfecture de police se présentèrent au domicile de Pierre Ricard pour l'arrêter, ils trouvèrent la mère Chéron couchée, ayant près d'elle deux femmes qui la soignaient. Pierre n'avait pas dîné la veille avec sa mère adoptive, et après l'avoir vainement attendu jusqu'à minuit, en proie à des angoisses terribles, elle avait été prise d'attaques de nerfs violentes. Les femmes ignoraient absolument ce que Pierre avait fait dans la soirée et ce qu'il était devenu.

Les agents se retirèrent sans faire connaître le motif de leur visite. Il en resta quatre dans la rue Saint-Sébastien, avec mission de surveiller la maison et de s'emparer du voleur présumé, s'il se présentait.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

LA TACHE ROUGE

I

NOUVEAU CRIME

Le lecteur doit être surpris que les agents de police, venus pour arrêter Pierre Ricard, ne l'aient point trouvé chez lui. Pourquoi n'était-t-il pas rentré, ce qui lui arrivait pour la première fois? Nous allons le dire.

Dans la rue de Lille, après sa visite à M. Blanchard, Pierre vit des éclairs éblouissants et entendit le grondement lointain du tonnerre. Quelques grosses gouttes d'eau tombaient.

— Nous allons avoir un orage épouvantable, se dit-il.

Il pensa que, pour ne pas être surprise par la pluie, Léontine ne prolongerait pas sa visite. L'idée lui vint d'aller jusqu'à l'hôtel de Lucerolle et d'attendre la jeune fille, s'il ne la rencontrait pas en chemin, pour la ramener chez son grand-père.

Beaucoup d'autres auraient eu la même pensée.

Il monta rapidement la rue Bellechasse.

Le Lézard et Moulinet le suivirent à distance.

Quand Pierre s'arrêta rue de Grenelle, devant l'hôtel de Lucerolle, les deux bandits continuèrent à marcher et passèrent tout près de lui; mais, absorbé par ses pensées, il ne remarqua point leur allure suspecte. D'ailleurs, rien ne pouvait lui faire concevoir la pensée qu'il courût un danger.

Il alluma un cigare et le fuma en se promenant le long du trottoir. Ses deux ennemis guettaient tous ses mouvements, blottis dans l'ombre d'une porte cochère, à vingt-cinq ou trente pas plus haut que l'hôtel.

Une demi-heure s'écoula. Les éclairs plus fréquents déchiraient les nues en tous sens et incendiaient le ciel; les éclats du tonnerre s'étaient sensiblement rapprochés. Deux fois déjà, Pierre avait dû se mettre à l'abri pour éviter l'averse. Il commençait à trouver que Léontine restait bien longtemps avec mademoiselle de Lucerolle.

— A moins, se dit-il, qu'elle n'ait pris, pour revenir rue de Lille, un autre chemin que moi. Après tout il n'est pas encore bien tard, je vais attendre jusqu'à dix heures.

Comme il prenait cette décision, il se trouva face à face avec une femme, qui s'arrêta brusquement devant lui.

Cette femme était Louise Verdier.

Elle venait de voir le visage du jeune homme éclairé par la lumière du bec de gaz; frappée comme l'avait été la comtesse, par sa ressemblance avec le comte de Lucerolle, elle s'était arrêtée en tressaillant.

Le jeune homme s'écarta poliment pour lui laisser le passage libre.

Louise n'était qu'à quelques pas de la petite porte de l'hôtel, mais elle passa devant sans toucher au bouton de la sonnette.

— C'est lui, se disait-elle, j'en suis sûre, je le sens à mon émotion à mon trouble... Et puis j'ai bien vu sa figure; mon Dieu, comme il ressemble à M. le comte!... Mais pourquoi est-il ici? Ah! où donc ai-je la tête? Comme je sortais ce soir j'ai vu entrer mademoiselle Blanchard; il est venu au-devant d'elle, il l'attend. Oh! je veux le revoir encore, mais de loin sans qu'il se doute de rien.

Juste en face de l'hôtel de Lucerolle, il y avait un échafaudage de maçons. La maison était en réparation. Sous les planches de l'échafaudage, se trouvaient un tas de moellons, de la chaux, des sacs de plâtre.

Louise traversa la rue et alla se placer sous la construction. Adossée à un des supports de la charpente, avec son vêtement noir, il était difficile de l'apercevoir.

Pierre continuait à se promener le long du trottoir. La pluie et l'orage qui approchait avaient chassé le monde des rues et les passants devenaient de plus en plus rares. Une nouvelle averse se mit à tomber. Pierre se réfugia, comme il l'avait déjà fait, contre la porte cochère de l'hôtel.

Au même instant le Lézard et Moulinet, ayant quitté leur premier poste d'observation, venaient se cacher derrière les sacs de plâtre, à une faible distance de Louise. Elle ne fit pas un mouvement, car elle s'imagina que même des indifférents pouvaient deviner dans quel but elle s'était cachée sous l'échafaudage.

— Je voudrais bien savoir ce qu'il fait là depuis si longtemps, dit le Lézard à son complice.

Ces paroles, que Louise entendit, bien qu'elles eussent été prononcées à voix basse, éveillèrent son attention.

— Il faut croire qu'il attend quelqu'un qui va sortir de cet hôtel ou de la maison voisine, répondit Moulinet.

— Oui, ce doit être ça. Mille tonnerres ! il va encore nous échapper ce soir! Ça ne me va pas, sais-tu ? de faire ainsi le pied de grue inutilement.

— Ma foi ! ça m'embête aussi ; une autre fois je n'accepterai pas de ces commissions-là.

— Faut tout de même que nous ayons du guignon, reprit le Lézard ; le diable nous envoie un temps comme si nous l'avions commandé, il n'y aura pas un chat sur les ponts, et rien ne nous eût été plus facile que de l'envoyer dans la Seine boire son dernier coup.

Louise se sentit glacée d'épouvante.

Mais de qui parlaient ces deux misérables? Était-ce de Pierre? Elle en avait le pressentiment, mais elle voulait douter encore.

— S'il s'en va ce soir avec quelqu'un, continua le Lézard, nous ne pourrons encore rien faire, et il faudra de nouveau se trimballer de la rue Saint-Sébastien à la rue de Lille. Je te le dis Moulinet, c'est un vrai guigon.

— Pas de chance ! grogna l'autre coquin.

Cette fois Louise était suffisamment renseignée, elle ne pouvait plus douter.

— Qu'a-t-il donc fait à ces deux hommes pour qu'ils en veulent à sa vie? se demanda-t-elle. Et s'ils agissent pour le compte d'un autre, qui donc a intérêt à vouloir la mort de ce malheureux enfant?

Aussitôt, une horrible pensée jaillit de son cerveau. Un nuage épais passa devant ses yeux, ses cheveux se hérissèrent sur sa tête, et il lui sembla qu'une main de fer armée de griffes serrait son cœur. La malheureuse venait, non pas de supposer, mais de deviner que son fils, qu'elle avait à peine entrevu depuis quelques jours, était l'instigateur du crime que préméditaient les deux bandits.

Alors, prenant une résolution soudaine, elle voulut s'élancer vers Pierre pour lui dire :

— Prenez garde ! veillez sur vous ! des misérables veulent vous assassiner !

Mais la pluie venait de cesser pour un instant, et Pierre s'en allait rapidement, ayant fini par croire que Léontine n'était plus avec mademoiselle de Lucerolle. Le Lézard et Moulinet avaient aussi quitté leur cachette pour s'élancer sur les pas du jeune homme.

Louise vit tout cela. Elle n'eut pas un moment d'hésitation : à son tour, elle les suivit.

Mais Pierre, qui ne comptait pas trouver une place dans un omnibus, ni même une voiture de place, allait très-vite : par instants même il courait, et le Lézard et Moulinet, marchant avec une vitesse égale à la sienne, afin de maintenir entre eux et lui la même distance, Louise s'aperçut avec désespoir qu'ils gagnaient beaucoup de terrain sur elle.

Pierre avait suivi la rue de Grenelle jusqu'au bout, puis celle du Four-Saint-Germain, maintenant il descendait la rue Bonaparte.

Louise qui avait un instant perdu de vue les deux individus lancés à la poursuite du jeune homme, les aperçut en passant devant l'église Saint-Germain-des-Prés. Elle rassembla toutes ses forces pour courir en descendant la rue.

Arrivé sur le quai, Pierre se dirigea à droite, et comme la pluie recommençait à tomber, — cette fois c'était bien l'orage qui allait éclater, — il se demanda s'il ne ferait pas bien de se mettre à couvert sous la voûte de l'Institut, qui se trouve au coin de la rue Mazarine. Mais, réfléchissant qu'il n'avait que la Seine et la cour du Louvre à traverser pour se trouver devant le Palais-Royal, où il pouvait seulement espérer trouver une voiture, il se décida à passer le pont des Arts.

Comme le quai et la place du palais de l'Institut, le pont était complètement désert.

— Voilà le moment, dit le Lézard à Moulinet; tonnerre! il ne faut pas qu'il nous échappe.

Et ils s'élançèrent sur le pont presque en même temps que Pierre.

A ce moment, le pont parut embrasé par un effroyable éclair, qui fut immédiatement suivi d'un formidable coup de tonnerre. La foudre venait de tomber sur le Louvre et l'on aurait pu voir la lumière électrique tournoyer sur la pointe de plusieurs des aiguilles aimantées qui protégent le vénérable et majestueux monument.

Chancelant, ébloui, ne voyant plus rien, Pierre s'était arrêté en se ployant. Quand il se redressa pour reprendre sa course, le Lézard était devant lui. Il ne fit que l'apercevoir, car le misérable lui jeta aussitôt sur la tête une sorte de capuchon, qui se serra autour de son cou au moyen d'un fort lacet passé dans une coulisse.

En même temps, Pierre se sentit saisir par derrière. Il n'eut que le temps de pousser un cri étouffé. Les deux assassins, unissant leurs forces, le soulevèrent, lui firent faire la culbute par-dessus la balustrade du pont, et le malheureux jeune homme fut précipité dans le fleuve.

Le crime accompli, les deux brigands, ne songeant plus qu'à leur salut, s'enfuirent à toutes jambes.

Certes, cette nuit-là était également favorable à Griffard et aux hommes qu'il commandait.

Cependant, Louise ayant couru tout le long de la rue Bonaparte, était arrivée sur le quai, essoufflée, prête à perdre la respiration. A la lueur livide des éclairs, elle vit ce qui se passait sur le pont. Le bruit du tonnerre l'empêcha d'entendre le cri de la victime ; mais, pendant qu'un frisson glacial courait dans tous ses membres, ses yeux terrifiés virent le malheureux descendre et disparaître sous l'eau.

Elle jeta autour d'elle un regard éperdu, désespéré, et de tout ce qui lui restait de forces, elle cria : « Au secours ! au secours ! »

Mais pas un être humain n'apparaissait ni sur le quai, ni sur le pont. Et la pluie, mêlée de grêle, tombait comme aux jours du déluge.

— Ah ! il est perdu, perdu, perdu ! s'écria-t-elle, en se tordant les mains avec désespoir.

Tout à coup, une lueur sombre s'alluma dans ses yeux, et, se frappant la poitrine avec fureur :

— Je suis une misérable, une infâme ! s'écria-t-elle d'une voix rauque, le ciel m'a maudite !... Vicomte de Lucerolle, je mourrai avec toi !

Et l'esprit en délire, folle, ne voyant plus que la mort pour refuge, elle courut sur le pont avec la volonté de se jeter dans la Seine.

II

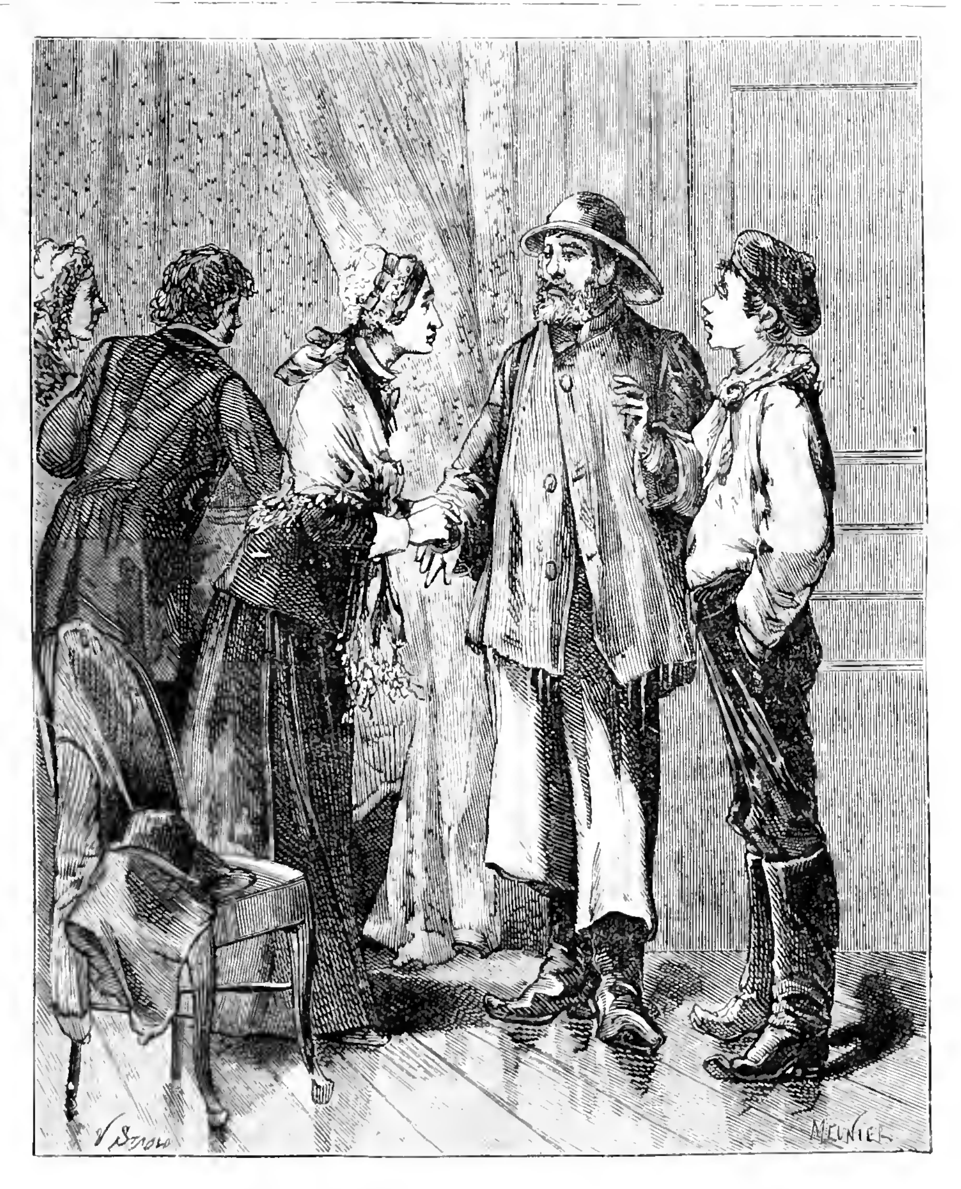
LES PÊCHEURS

Maintenant, la pluie tombait moins fort. Chassée par un vent violent du sud-ouest, elle s'éloignait dans la direction de Bois-Colombes et d'Argenteuil.

Louise se pencha sur la rampe du pont, et elle resta comme suspendue au-dessus du gouffre, son regard mesurant la distance qui la séparait de l'eau.

Tout à coup, à la lueur d'un éclair, elle vit passer une barque vigoureusement poussée par deux avirons. Puis elle entendit une voix d'homme, mais elle ne put saisir ce que la voix disait.

Toutefois elle comprit, elle devina que celui ou ceux qui montaient la barque étaient à la recherche du noyé.



— Tenez, dit-elle, ceci est pour votre récompense. (Page 221.)

— Sauvez-le, sauvez-le ! cria-t-elle à pleins poumons.

La barque appartenait à deux pêcheurs, le père et le fils, qui, surpris par l'orage au moment où ils achevaient de tendre leurs engins, s'étaient réfugiés sous une arche du pont. Ils avaient attaché l'embarcation à un fort anneau de fer solidement fixé dans la maçonnerie.

Ils étaient là depuis quelques minutes, quand le cri sourd, poussé par Pierre

sur le pont, éveilla leur attention. Ils furent témoins de la chute et entendirent aussi le bruit que fit le corps en frappant l'eau.

— Encore un pauvre diable qui s'est dégoûté de la vie, murmura le vieux pêcheur ; il a vraiment bien choisi son heure.

— Père, dit le jeune homme, je viens d'entendre au-dessus de nos têtes un bruit de pas d'hommes courant très-vite ; je jurerais qu'un crime vient d'être commis.

Au même instant, les cris : « Au secours ! » poussés par Louise, arrivèrent jusqu'à eux.

— Qu'il se soit jeté volontairement dans la Seine ou qu'il ait été précipité par des scélérats, reprit le père, notre devoir est de faire tous nos efforts pour le sauver.

« Empoigne tes rames, ajouta-t-il pendant que lui-même s'élançait vers l'anneau auquel était attachée l'amarre. »

La barque descendit rapidement, en suivant une ligne oblique.

Arrivés à quelques mètres de l'endroit où Pierre était tombé, le vieux pêcheur fit un signe à son fils, et aussitôt la barque se plaça en travers du courant et resta en apparence immobile.

— Maintenant, dit le pêcheur, ouvrons l'œil et regardons bien.

Il avait à peine prononcé le dernier mot, que le fils s'écria :

— Le voilà ! là, là !

En effet, un objet qui ressemblait à un corps humain arrivait sur eux entre deux eaux.

Le pêcheur prit vivement sa gaffe et fut assez heureux pour arrêter le noyé au passage. Il le souleva à fleur d'eau et, penché au bord de l'embarcation, il le saisit par ses vêtements. Alors, le fils vint en aide à son père ; à eux deux, ils parvinrent à amener dans le bateau la victime du Lézard et de Moulinet.

Depuis un instant, Louise avait perdu la barque de vue. Elle avait beau prêter l'oreille, elle n'entendait d'autre bruit que celui de la pluie et de l'eau mugissant sous les arches du pont.

Que se passait-il à quelques pas d'elle! Devait-elle espérer? Cette barque, qu'elle venait de voir, pouvait être le salut de Pierre ; mais ne s'était-elle pas trompée, quelqu'un songeait-il réellement à sauver le malheureux jeune homme ? Ses angoisses étaient horribles.

Elle revint en courant sur le quai et descendit rapidement l'escalier qui conduit sur la berge. Elle s'accroupit au bord de l'eau, et son regard fiévreux perça

l'obscurité qui couvrait le fleuve. La lumière tremblotante d'un bec de gaz, réfléchie dans l'eau lui montra la barque se dirigeant de son côté à force de rames.

En proie à une vive anxiété, son cœur bondissant dans sa poitrine, les yeux démesurément ouverts fixés sur l'embarcation, elle attendit.

A deux mètres de la rive, la barque fit un demi-tour et vira de bord pendant un instant, cherchant un endroit convenable pour aborder.

Louise s'était subitement dressée sur ses jambes. Quand l'avant du bateau toucha le sol, elle se trouva en présence des deux pêcheurs.

Aussitôt elle poussa un cri de joie délirante.

Elle venait de voir le noyé étendu au fond de la barque.

Elle voulut s'élancer dans l'embarcation. Le vieux pêcheur fut obligé de la repousser sur la berge avec une certaine violence.

— Ah! vous l'avez sauvé! vous l'avez sauvé! exclama-t-elle.

— Ça, ce n'est pas bien sûr, répliqua le pêcheur : pourtant, je crois qu'il n'est pas tout à fait mort.

Le fils avait laissé flotter les avirons pour amarrer la barque.

— Allons, garçon, dit le père, ne perdons pas de temps; il nous faut maintenant le porter au poste.

— Au poste! s'écria Louise avec effroi, pourquoi au poste?

— Pour qu'on le soigne, pour qu'on le fasse revenir à la vie, s'il n'est pas trop tard.

— Je le soignerai, moi, je le soignerai!

— Ici, dans le bateau, ou là sur ces pavés? fit le pêcheur en haussant les épaules.

— Non, répliqua Louise, suivez-moi, venez, venez vite.

— Où cela?

— Rue de Seine.

— Chez vous?

— Non, mais dans une maison où je suis connue et où, mieux que partout ailleurs, ce pauvre jeune homme recevra les soins que réclame son état.

Les deux pêcheurs étaient sortis de la barque, tenant Pierre, l'un par les épaules, l'autre par les pieds. Ils se mirent en marche. Louise se tenait à côté du père.

— Tout ça c'est fort bien, lui dit-il, mais je ne suis pas convaincu qu'il faille faire ce que vous voulez.

— Oh! monsieur, je vous en prie! fit-elle d'une voix suppliante.

— Écoutez donc, madame, je ne sais pas qui vous êtes, moi, et ce n'est point parce que vous vous trouvez ici par hasard...

— Ah! l'interrompit-elle vivement, ce n'est pas le hasard qui m'a conduite sur le quai au plus fort de l'orage, et si je ne suis pas arrivée assez tôt pour empêcher le crime, ce n'est pas ma faute.

— C'est donc véritablement un crime? Mon fils l'a deviné.

— Oui, c'est un crime, un crime monstrueux!

— Alors vous avez vu ce qui s'est passé?

— Oui, je l'ai vu.

— Est-ce que vous connaissez ce garçon que nous venons de repêcher?

— Pourquoi me le demander? Vous devez bien le voir.

— Êtes-vous sa parente?

— Oui, je suis sa parente.

— Sa cousine ou sa tante?

— Non, je suis sa mère!

— Hein, sa mère! fit le pêcheur. Dans ce cas, madame, nous le porterons où vous voudrez.

— Rue de Seine, comme je vous l'ai dit.

— Quel numéro?

— C'est un hôtel meublé, à l'entrée de la rue; je vous montrerai la maison.

Ils montaient l'escalier du quai.

On commençait à voir quelques passants abrités sous des parapluies. Au-dessus de l'escalier, Louise et les pêcheurs portant le noyé se trouvèrent entourés par sept ou huit personnes, qui les accablèrent d'une foule de questions.

— Nous n'avons pas le temps de raconter des histoires, leur dit le vieux pêcheur d'un ton bourru.

Et comme Louise se mit à marcher très-vite, afin de se soustraire à la curiosité des importuns, les deux hommes réglèrent leur pas sur le sien. Quand ils arrivèrent rue de Seine, devant une maison dans laquelle Louise entra la première, il n'y avait pas moins de trente personnes derrière eux; mais pas l'ombre d'un gardien de la paix.

La maîtresse de l'hôtel, qui était une amie de Louise, s'empressa de mettre à sa disposition sa propre chambre, au premier étage, et courut appeler un étudiant en médecine qui demeurait dans sa maison. Celui-ci descendit aussitôt. Après avoir examiné le noyé, il déclara qu'il n'y avait eu qu'un commencement d'asphyxie et qu'il vivait encore.

Louise poussa un long soupir de soulagement; les paroles de l'étudiant venaient de décharger sa poitrine d'une poids énorme; si elle l'eût osé, elle se serait jetée à son cou.

Sur l'ordre de l'étudiant, Pierre fut dépouillé de ses vêtements très-vite et couché sur le lit. Alors, lui-même et les deux pêcheurs se mirent à le frictionner sur tout le corps.

Pendant ce temps, Louise, qui redoutait, non sans raison, l'intervention de la police dans cette affaire, était descendue dans la rue et disait aux personnes qui stationnaient encore devant la maison :

— Il s'agit d'un simple accident; c'est un jeune homme qui est tombé à l'eau; mais on l'a heureusement retiré assez tôt, il en sera quitte pour la peur.

Les curieux, satisfaits, se dispersèrent d'autant plus volontiers que le temps les y engageait fortement.

N'ayant plus rien à redouter de ce côté, Louise remonta dans la chambre du malade. On avait cessé de le frictionner; il était maintenant enveloppé dans des couvertures de laine, et les poumons commençaient à reprendre leurs fonctions. L'étudiant était occupé à lui faire avaler quelques cuillerées d'une boisson qu'il venait de préparer.

Les deux pêcheurs se disposaient à se retirer.

Louise les prit à part et les remercia avec effusion. Puis elle tira de sa poche son porte-monnaie dans lequel il y avait une cinquantaine de francs.

— Tenez, dit-elle, cela est pour votre récompense.

— On n'a pas besoin de récompense pour avoir fait son devoir, répondit le père.

— Soit, répliqua-t-elle; mais, je vous en prie, acceptez cet argent comme un témoignage de ma vive reconnaissance.

Et, un peu malgré lui, elle mit le contenu de son porte-monnaie dans la main du pêcheur.

— Maintenant, reprit-elle, j'ai quelque chose à vous demander.

— Dites.

— Je voudrais que vous me fissiez la promesse de ne parler à personne de l'événement de cette nuit; le moment de punir les coupables n'est pas venu, et ce que je vous demande est dans l'intérêt même de celui à qui vous venez de sauver la vie.

— C'est bien, dit le pêcheur, nous ne dirons rien. Les brigands n'ont pas réussi à le noyer, c'est le principal; le reste ne nous regarde pas.

Louise lui prit la main et la serra dans les siennes. Elle était très-émue.

— Merci, dit-elle, merci !

— Allons, garçon, dit le pêcheur à son fils, partons ; si la pluie tombe encore, nos habits sont suffisamment mouillés pour que nous ne la craignions point.

Ils partirent.

Louise s'approcha en tremblant du lit de Pierre.

III

LA VEILLÉE

Un quart d'heure s'écoula encore. Pour Louise, chaque minute valait une heure. Elle ne disait rien, mais son regard interrogeait anxieusement les expressions diverses du visage de l'étudiant. Celui-ci, calme et froid comme un vieux praticien, attendait le résultat de ses soins.

Cependant ne pouvant rester plus longtemps dans son incertitude, Louise lui dit à voix basse :

— Avez-vous de l'espoir, monsieur?

— Oui, depuis un instant, répondit-il.

— Ah ! sauvez-le, rendez-lui la vie !

Elle joignit ses mains et regarda le ciel. Prière muette adressée à Dieu.

— La respiration est encore bien faible, reprit l'étudiant ; mais la circulation du sang se rétablit, la chaleur revient. Voyez, tout à l'heure ses lèvres et ses joues étaient violacées : cette teinte disparaît.

— Il a rendu beaucoup d'eau pendant qu'on l'apportait ici.

— Heureusement : c'est ce qui l'a sauvé.

A ce moment, Pierre fit un premier mouvement.

— Allons, tout va bien, dit l'étudiant.

Et il fit encore avaler au malade une cuillerée de la potion.

Au bout d'un instant, on entendit le bruit régulier de sa respiration. L'étudiant tenait son poignet, attendant le moment où il sentirait ses palpitations.

Tout à coup, le visage de l'étudiant s'éclaira, et Louise vit passer un sourire sur ses lèvres. Tout cela était éloquent pour elle ; une joie immense pénétra dans son cœur.

Presque aussitôt, Pierre s'agita, étendit les bras, et un profond soupir s'échappa de sa poitrine.

— Il est sauvé! s'écria l'étudiant en se redressant, le regard rayonnant.

Louise se laissa tomber à genoux près du lit.

Pierre ouvrit les yeux, se dressa à demi sur le lit, et, pendant un instant, il regarda autour de lui avec une sorte d'étonnement. Puis ses yeux se fermèrent, et sa tête retomba sur le traversin.

Louise eut peur; elle fit entendre un gémissement et se tourna brusquement vers l'étudiant. Le jeune homme mit un doigt sur ses lèvres.

— Chut ! fit-il; il dort.

Louise se releva.

— Ma présence ne vous est plus nécessaire, reprit l'étudiant ; je vais aller me coucher. Est-ce vous qui passerez la nuit ici ?

— Oui, monsieur, je ne veux pas le quitter.

— Quand il se réveillera, dans deux ou trois heures, vous lui ferez prendre un bouillon tiède, puis, vingt minutes après, un bol de vin chaud bien sucré. Si vous aviez besoin de moi dans la nuit, ce que je ne suppose pas, vous me feriez appeler par le garçon de l'hôtel. Vous avez été mouillée, continua-t-il, votre vêtement est encore trempé ; je vous conseille d'en changer immédiatement ; c'est ce que vous auriez dû faire il y a une heure, puisque votre amie, madame Jeanron, a mis sa garde-robe à votre disposition.

Sur ces mots, l'étudiant sortit de la chambre.

Louise comprit que le conseil du jeune homme était bon à suivre, et elle se mit en devoir de changer de vêtement. Elle terminait sa toilette, lorsque la maîtresse de l'hôtel entra doucement dans la chambre.

— Eh bien ! dit-elle tout bas à Louise, il paraît qu'il est sauvé ; c'est vraiment heureux que j'aie en ce moment un jeune médecin pour locataire.

— Je ne pourrai jamais assez le remercier, répondit Louise.

— En voilà une singulière aventure, par exemple. Je ne m'attendais guère à cela ce soir.

— Vous n'êtes pas contrariée que j'aie fait transporter chez vous ce pauvre jeune homme?

— Contrariée, moi! vous n'avez pas cette idée-là, je pense. Je l'aurais reçu amené par des inconnus, à plus forte raison quand vous vous intéressez à lui ; est-ce que nous ne sommes pas deux vieilles amies, Louise?

— C'est vrai, il y a plus de vingt ans que nous nous connaissons.

— Vous étiez déjà chez la comtesse de Lucerolle. Est-ce que vous le connaissez, ce jeune homme ?

— Oui, je le connais.

— Ah !... Il s'est donc jeté dans la Seine ?

— Oui.

— Louise, savez-vous pourquoi?

— Je le sais; mais je ne puis rien vous dire aujourd'hui ; dans quelques jours je viendrai vous voir et je vous raconterai ce que je sais de son histoire

— Pauvre garçon, je comprends : un chagrin d'amour... Il y a tout de même pas mal de gens qui se tuent par désespoir. C'est triste. Louise, vous feriez peut-être bien de vous mettre au lit ; il y a une chambre libre au-dessus.

— Non, il faut qu'on passe la nuit près de lui.

— Eh bien ! je veillerai.

— Merci, ma chère, merci ; c'est déjà bien assez de l'embarras que je vous donne, sans vous prendre encore votre repos. C'est moi qui resterai près de lui ; d'ailleurs, je ne me sens nullement fatiguée.

— Vous ferez comme vous voudrez, Louise; mais je serais désolée si vous vous gêniez avec moi.

— Vous voyez bien que j'agis avec vous tout à fait en amie.

— Et vous avez raison. Avez-vous encore besoin de quelque chose ?

— Pour moi, non; mais tout à l'heure il faudra lui faire boire un bouillon et un bol de vin chaud sucré.

— J'ai justement du bouillon de ce soir. Je vais vous le faire monter par le garçon avec du vin et du sucre; en même temps on allumera du feu ici ; comme ça, vous pourrez faire chauffer tout ce que vous voudrez et vous réchauffer vous-même, car je crois m'apercevoir que vous avez le frisson.

— C'est cela, dit Louise, faites.

Madame Jeanron lui souhaita le bonsoir et alla donner des ordres à son garçon d'hôtel, qui les exécuta promptement.

A minuit, un profond silence régnait dans l'hôtel. A l'exception de Louise, tout le monde était couché.

Assise devant le feu clair qui flambait dans la cheminée, le visage tourné du côté du lit, afin de n'avoir qu'à lever les yeux pour voir le malade, elle se livrait à de tristes réflexions. Elle se transportait par la pensée à vingt-quatre années de distance et se revoyait dans sa petite maison de Jouarre, allaitant son fils et le nourrisson que le docteur Gervais lui avait confié.



D'un bond, le jeune homme se dressa sur le lit, la poitrine haletante, le regard étincelant. (Page 234)

— A comparer mon existence d'alors à celle d'aujourd'hui, se disait-elle, j'étais bien heureuse. J'avais la conscience tranquille ; je ne sentais pas en moi cette chose inconnue qui me torture, qui me brûle, en me reprochant sans cesse le silence que j'ai gardé !

Elle se représenta aussi cette nuit sombre au milieu de laquelle son mari entra brusquement chez elle et lui vola l'un de ses enfants. A cet horrible souvenir, elle se sentit frissonner.

Avant cela, elle avait souffert, sans doute ; mais c'est depuis qu'elle avait réellement connu les véritables et grandes douleurs.

— Ah ! si l'on savait quelles ont été et quelles sont encore les souffrances que j'endure, on me prendrait en pitié! s'écria-t-elle. Oh ! la destinée, la destinée!... Celui-ci devrait être aujourd'hui la joie de sa mère, l'orgueil de son père ; et c'est l'autre qui lui a tout pris, parce que la fatalité l'a voulu ainsi ; c'est l'autre qui le fait assassiner ! L'infâme ! l'infâme !...

« Mais Dieu veillait sur lui ; il n'a pas voulu que le coupable eût le profit de son crime. Et le voilà, le pauvre déshérité... Et c'est moi qui suis la cause de son malheur, c'est moi qui veille sur lui ! Tout à l'heure, quand il se réveillera, que me dira-t-il? Rien; il ne me connaît pas. Et moi, que lui dirai-je? Ah! je n'en sais rien, je n'en sais rien! J'ai la tête perdue ! »

Elle arrêta sur la figure pâlie du jeune homme son regard, dans lequel éclatait sa tendresse d'autrefois. Puis soudain, elle se leva et marcha doucement vers le lit, évitant de faire crier le parquet sous ses pieds. Après l'avoir contemplé pendant quelques secondes avec une sorte de ravissement, elle s'inclina et lui mit un baiser sur le front.

Pierre se réveilla en poussant un cri. Louise se rejeta vivement en arrière comme épouvantée.

— Oh ! le rêve affreux ! murmura le jeune homme.

Soudain, il sursauta, se mit sur son séant et passa plusieurs fois sa main sur son front. Il se vit sans chemise, entouré de couvertures de laine. Alors son regard effaré erra autour de la chambre.

— Où suis-je, mais où suis-je donc? s'écria-t-il. Ah ! je me souviens, je me souviens... Les éclairs, le tonnerre, l'eau.... l'eau de la Seine!

Il se toucha par tout le corps, comme pour s'assurer qu'il était bien éveillé et qu'il ne continuait pas un effroyable cauchemar. Il aperçut Louise, qui le regardait en pleurant silencieusement.

— Qui êtes-vous, madame? lui demanda-t-il.

— Je suis une amie qui veille près de vous, répondit-elle.

— Je ne vous connais pas; j'ai donc des amis inconnus?

— Oui, et qui vous aiment sincèrement.

— Il paraît que j'ai aussi des ennemis qui me haïssent mortellement.

— Ceux-là seront punis, s'écria Louise d'une voix creuse : je vous le promets, je vous le jure !

— Est-ce que vous les connaissez?

— Je crois les connaître.

— Ils se sont jetés sur moi comme des bêtes féroces, et, avant que j'aie pu me défendre, ils m'ont précipité dans la Seine. Quel tort leur ai-je donc fait pour qu'ils aient voulu ma mort? On est venu à mon secours, on m'a sauvé!... Savez-vous à qui je dois la vie?

— A deux braves pêcheurs qui se trouvaient là heureusement.

— Oui, heureusement, répéta-t-il.

Et un sourire doux et triste effleura ses lèvres.

— Ils m'ont retiré de l'eau, reprit-il, et l'on m'a transporté dans cette chambre. Suis-je chez vous, madame?

— Non, vous êtes rue de Seine, dans un hôtel que tient une de mes amies.

— Alors, c'est grâce à vous qu'on a reçu un noyé dans cette maison?

— Je savais que vous y trouveriez, mieux que partout ailleurs, les soins dont vous aviez besoin.

— Ainsi, vous étiez là quand les deux pêcheurs m'ont retiré de la Seine?

— Oui.

— Mais vous ignorez, sans doute, ce qui s'est passé auparavant.

— Je n'ignore rien ; j'arrivais en courant sur le quai au moment où les deux scélérats qui vous poursuivaient ont accompli leur crime. Je vous ai vu tomber, et aussitôt j'ai appelé au secours.

— Sans me connaître, vous vous êtes interressée à moi.

— On s'intéresse toujours à ceux qui sont victimes des méchants ; mais ce n'est pas seulement pour cela que je m'intéresse à vous : je vous connais.

Le jeune homme la regarda avec surprise.

— Oui, je vous connais, reprit-elle, et si vous étiez resté une minute de plus rue de Grenelle, devant l'hôtel de Lucerolle, vous n'auriez pas couru cette nuit un si terrible danger.

— Comment! s'écria le jeune homme au comble de l'étonnement, vous savez...

— Je sais que vous vous êtes promené hier soir pendant un certain temps devant l'hôtel de Lucerolle, continua Louise ; si vous aviez été moins préoccupé, vous auriez pu voir, vous guettant dans l'ombre, les deux hommes qui vous ont attaqué sur le pont des Arts. Je sais encore qu'on vous appelle Pierre Ricard et que vous attendiez hier soir, rue de Grenelle-Saint-Germain, une belle jeune fille que vous aimez.

Le jeune homme tressaillit.

— Mais qui donc êtes-vous? s'écria-t-il d'une voix frémissante.

— Votre amie, je vous l'ai déjà dit.

— Certes, après ce que vous faites pour moi, je n'ai pas le droit d'en douter : mais c'est votre nom que je désire connaître.

— Monsieur Pierre, dit Louise avec émotion, je me nomme Louise Verdier.

— Louise Verdier? fit-il, ayant l'air de chercher dans ses souvenirs.

Elle continua :

— Monsieur Pierre, il y a environ vingt-deux ans que je suis au service de madame la comtesse de Lucerolle.

— Ah ! maintenant, je comprends, je comprends, dit le jeune homme.

— J'oublie que je suis cette nuit votre garde-malade, reprit Louise ; je cause sans m'apercevoir que je vous fatigue.

— Non, non, vous ne me fatiguez point, je vous assure. Je me sens encore très-faible, mais je n'éprouve aucun malaise.

— Soit ; néanmoins, je vais vous faire prendre un excellent bouillon, qui est là tout prêt ; c'est une prescription du médecin. Ensuite, si vous ne dormez pas et si vous le voulez bien, nous causerons ; j'ai plusieurs choses très-sérieuses à vous dire.

IV

RÉVÉLATION

Pendant que le jeune homme buvait lentement le consommé, par cuillerées, Louise était sortie de la chambre pour prendre ses vêtements, que le garçon d'hôtel avait enlevés, afin de les faire égoutter après les avoir tordus. Elle les rapporta et les étendit devant le feu, sur des chaises, pour les faire sécher. Ensuite elle vint s'asseoir près du lit.

— Eh bien ! monsieur Pierre, lui dit-elle, comment vous trouvez-vous maintenant ?

— A part des lourdeurs de tête, je suis aussi bien que possible, répondit-il.

— Le bouillon que vous venez de prendre a dû vous faire du bien...

— Oui, je crois, en effet, que j'en avais besoin.

— J'ai mis tout à l'heure du vin près du feu ; dans un instant, je vous le donnerai bien sucré ; c'est toujours l'ordonnance du médecin.

— Vous me soignez comme si vous étiez une vraie sœur de charité, fit-il en souriant.

— Il faut bien qu'on ait soin de vous : votre vie est précieuse, monsieur Pierre. Ah ! je ne sais pas m'exprimer pour vous dire le bonheur que j'éprouve en entendant votre voix, à vous voir plein de vie, après vous avoir cru perdu... Car j'ai été un moment complétement désespérée, monsieur Pierre. Je ne voyais personne autour de moi pour vous sauver, et je jetais vainement des cris d'appel ; le bruit du tonnerre couvrait ma voix. Quelles angoisses ! C'était horrible !

— Ah ! répliqua-t-il vivement, je n'oublierai jamais que vous avez souffert à cause de moi !

— C'est vrai, n'est-ce pas ? reprit-elle d'une voix entrecoupée ; vous êtes content de moi ?

Il lui tendit sa main en disant :

— Je vous remercie de tout mon cœur.

— Comme il est bon, lui ! murmura-t-elle.

Et elle l'enveloppa d'un regard qui contenait un mélange de tendresse, de reconnaissance, de respect et d'admiration.

— Comme vous me regardez ! dit-il ; il y a dans vos yeux une douceur infinie qui ressemble à de la tendresse.

— Ah ! cher enfant, cher enfant, vous ne vous trompez pas ! s'écria-t-elle ; oui, c'est de la tendresse que j'ai pour vous !

Et elle colla ses lèvres sur la main qu'elle tenait encore dans les siennes.

Tous deux étaient fort émus.

Après un moment de silence, Pierre reprit :

— Je ne me sens nulle envie de dormir ; n'avez-vous pas plusieurs choses sérieuses à me dire ?

— Oui, monsieur Pierre, j'ai des choses très-sérieuses à vous dire.

— Vous m'avez dit que vous connaissiez les hommes qui ont tenté de me noyer.

— Ceux-là, non ; mais je suis persuadée qu'ils ont été payés par un autre pour commettre ce crime horrible.

— Un autre ! répéta le jeune homme réfléchissant ; en effet, ils n'ont pas cherché à me voler ; c'étaient donc de véritables assassins agissant pour le compte d'un autre... Mais je ne me connaissais qu'un seul ennemi, et il n'est pas assez riche pour s'offrir le luxe de faire noyer les gens. D'ailleurs, il est plus lâche encore qu'il n'est méchant : il n'aurait pas osé. Non, ce n'est pas Robin. Mais qui donc est cet ennemi inconnu qui se trouve gêné par l'existence d'un pauvre

ouvrier comme moi? continua-t-il en s'adressant à Louise. Je veux le connaître : dites-moi son nom, madame.

Louise tressaillit.

— Je ne suis pas absolument sûre, balbutia-t-elle; je n'ai encore que des soupçons vagues; mais aujourd'hui même, oui, ce soir, j'aurai acquis la certitude. Pourtant, je ne vous dirai pas son nom; vous ne pouvez pas, vous ne devez pas le connaître; mais il sera cruellement puni. je vous le jure, et c'est moi, vous entendez bien, monsieur Pierre, c'est moi qui lui infligerai le châtiment qu'il a mérité!

« Ah! poursuivit-elle avec une sombre énergie, depuis quelques heures, je ne suis plus la même femme. Mon cœur longtemps abreuvé de toutes les amertumes s'est brisé; il ne contient plus maintenant que de la colère, de l'indignation, du dégoût... C'est de lui, c'est de mon lâche cœur, que me venait toute ma faiblesse... Ah! que le ciel soutienne mon courage et me donne enfin la volonté d'accomplir mon devoir! Oui, dussé-je être maudite par le monde entier et chassée de partout comme une misérable, comme la plus vile des créatures, cette fois je n'hésiterai pas, j'irai jusqu'au bout! Je serai sans pitié, implacable comme la justice de Dieu... De la pitié, de la pitié, je n'en demande point pour moi; je ne veux pas en avoir pour un monstre!

« Ah! reprit-elle avec un accent farouche, pour la réparation je m'ouvrirais les veines et ferais couler tout mon sang! Et j'aurais de la pitié! Non, non! Que la foudre de Dieu m'écrase plutôt que de laisser le crime impuni! »

Le jeune homme la regardait avec stupéfaction. Ne pouvant comprendre ces étranges paroles, il se demandait si elle avait bien toute sa raison.

Louise s'était arrêtée pour reprendre haleine. Au bout d'un instant, elle continua, en changeant de ton :

— Monsieur Pierre, hier soir, vous avez été victime d'un odieux guet-apens mais, grâce à Dieu, vous avez échappé à la mort. Maintenant, écoutez-moi bien. Au nom de mademoiselle Léontine Blanchard, qui vous est chère, au nom de plusieurs autres personnes, qui vous seront également chères, quand vous les connaîtrez, et au nom aussi de votre intérêt, je vous supplie de me faire une promesse.

— Qu'exigez-vous de moi? Parlez.

— Monsieur Pierre, les deux pêcheurs qui vous ont retiré de la Seine ne savent pas qui vous êtes; d'ailleurs, je leur ai recommandé de ne point parler du triste événement de cette nuit : ils ne diront rien. Ce que je vous demande, monsieur Pierre, c'est de garder un silence absolu sur ce qui s'est passé.

— Je vous fais cette promesse d'autant plus volontiers que moi-même je désire que le secret en soit gardé. Je ne veux pas inquiéter inutilement mes amis.

— Oui, vous avez raison. Et puis la police a de bonnes oreilles, un mot qu'elle entendrait donnerait lieu à une enquête. Quand ces choses-là commencent, on ne sait pas où elles s'arrêtent. La justice ne doit rien savoir, rien. Je vous l'ait dit, monsieur Pierre, il s'agit de votre intérêt et de la tranquillité de plusieurs personnes. Naturellement, je ne parle pas des coupables. Oh! ceux-là seront punis, et, je vous le répète, je me charge de vous venger.

— Je ne demande pas de vengeance, répliqua-t-il; seulement, à l'avenir, je me tiendrai un peu mieux sur mes gardes.

— Ainsi, reprit Louise, c'est bien convenu, vous ne direz rien?

— Je serai muet.

— Quoi qu'il arrive?

— Quoi qu'il arrive, je vous le promets.

— Cependant, si par une cause imprévue la police apprenait quelque chose et venait vous interroger ..

— Eh bien?

— Eh bien! monsieur Pierre, il ne faudrait pas répondre et avoir l'air de ne pas comprendre ce qu'on voudrait vous dire. Plus tard, quand vous saurez ce que je ne puis vous apprendre aujourd'hui, vous verrez combien il était important qu'on ne sût rien. Oui, il faut qu'on ignore absolument que des scélérats vous ont précipité dans la Seine et que nous nous sommes trouvés ensemble cette nuit dans cette chambre d'hôtel. Vous me promettez bien tout cela, monsieur Pierre?

— Oui, je vous le promets, je vous le jure.

— Merci, merci, dit-elle. Me voilà complétement rassurée. Du reste, dans quelques jours, avant la fin de la semaine prochaine, je vous reverrai et je vous délierai de votre serment. Alors, si je ne me suis pas trompée dans mes doutes, — hélas! je ne l'espère point — le vrai coupable aura déjà reçu son châtiment.

— Si vous le permettiez, dit le jeune homme, je vous adresserais une question.

— Laquelle?

— Comment se fait-il que vous soyez si bien instruite des choses qui me concernent et que vous connaissiez ce terrible ennemi que j'ai et dont je ne soupçonne même pas le nom?

— Cela vous semble extraordinaire, je le comprends; mais je ne puis répondre aujourd'hui à votre question.

— Pourquoi ce mystère?

— Parce qu il est utile, monsieur Pierre ; veuillez me croire. Ah ! si je pouvais parler !. . Mais non, non, pas encore.

— Je n'insiste pas ; du moment qu'il s'agit d'un secret...

— Oh ! oui, un secret, un secret terrible.

— Vous m'effrayez, fit-il, pendant que son regard scrutateur cherchait à saisir la pensée de Louise.

— Ce secret est terrible pour d'autres, reprit-elle tristement ; il ne l'est pas pour vous.

— Après ce qui m'est arrivé cette nuit, dit le jeune homme, vos paroles mettent en moi un grand trouble ; en vérité, je ne sais plus que penser.

— Monsieur Pierre, avez-vous confiance en moi ?

— Oui, certes.

— Merci. Eh bien ! vous pouvez croire que je vous suis entièrement dévouée ; je ne prendrai pas une minute de repos tant que je n'aurai pas assuré votre bonheur. Ah ! vous ne pouvez pas connaître le sentiment qui m'anime en ce moment, c'est à peine si je puis me l'expliquer moi-même ; mais, voyez-vous, s'il me fallait donner ma vie pour la vôtre, je n'hésiterais pas un instant !

— Je vous crois, madame, répondit Pierre, et je crois aussi à votre dévouement, dont vous me donnez la preuve en ce moment ; mais, comme vous le dites avec raison, ce sentiment que vous éprouvez est difficile à expliquer.

Il eut un moment d'hésitation, puis il ajouta :

— Il n'y a guère qu'une mère qui...

— Monsieur Pierre, l'interrompit-elle vivement, j'ai été votre nourrice !

Il fit un brusque mouvement.

— Ma nourrice, s'écria-t-il avec surprise, vous avez été ma nourrice !

— Je voulais aussi vous cacher cela, reprit-elle en proie à une vive émotion ; eh bien, puisque j'ai parlé, oui, oui, j'ai été votre nourrice ; pendant près d'un an, je vous ai nourri de mon lait. Ah ! Dieu sait si je vous aimais, s'écria-t-elle, en fondant en larmes : monsieur Pierre, une nourrice est un peu une mère !

— Je comprends, enfin, je comprends, dit le jeune homme d'une voix tremblante. Alors, continua-t-il, vous allez pouvoir me dire...

— Vous dire quoi ?

— Si vous avez connu ma mère.

— Oui, j'ai connu votre mère.

— Ah ! s'écria-t-il d'une voix suppliante en joignant les mains, un mot encore, un seul ; vit-elle toujours ?



— Madame la comtesse, s'écria-t-elle, le teint animé, je jure que ce jeune homme est innocent. (Page 243.)

Louise baissa la tête, mais la relevant aussitôt :

— Oui, répondit-elle, votre mère existe et votre père aussi.

Le jeune homme laissa échapper un cri de joie.

— Maintenant, dit-il, je pardonne à celui ou à ceux qui ont voulu ma mort, puisque je leur dois de vous avoir rencontrée, vous qui venez de faire naître en moi une joie sans pareille... Ah ! si vous voulez m'être agréable, si vous voulez me rendre véritablement heureux, parlez-moi de ma mère !

D'un ton devenu subitement très-grave, il ajouta :

— Vous n'avez rien à me dire de mon père : je sais ce qu'il a été, je devine ce qu'il est.

— Monsieur Pierre, vous ne savez rien !

— Que voulez-vous dire ?

— Ce que je veux dire, le voici, répondit-elle dans une sorte d'exaltation fébrile et personne que moi ne le sait : vous n'êtes pas le fils d'un voleur et d'un forçat vous n'êtes pas le fils de Pierre Ricard !

D'un bond le jeune homme se dressa sur le lit la poitrine haletante, le regard étincelant.

— Comment! bégaya-t-il, je... ne suis pas... le fils de Pierre Ricard?

— Il n'y a de commun entre vous et Pierre Ricard le maudit, qu'un crime infâme, dont vous avez été à l'âge de onze mois l'innocente victime.

— Mais qui donc est mon père? qui donc est ma mère? s'écria-t-il en tendant vers elle ses mains tremblantes.

Louise les saisit, et, tombant à genoux devant le lit :

— Monsieur, répondit-elle humblement, je vous prie en grâce de respecter le silence que je crois devoir garder encore ; vous connaîtrez votre père et votre mère le jour où, heureux de vous retrouver, j'aurai, moi, Louise Verdier, le bonheux de vous mettre entre leurs bras.

V

VISITE AUX AFFLIGÉS

Le soleil s'était levé superbe dans un ciel sans nuage ; il répandait à profusion sur Paris l'or de ses rayons. Aux fenêtres des maisons, les oiseaux des volières chantaient joyeusement à plein gosier. Partout l'animation, le mouvement, le travail la vie. Au roulement incessant des voitures, au bruit des marteaux des scies, des rabots, des limes, des machines, se mêlaient les mille cris de la rue. C'est le bourdonnement habituel de la ruche immense.

L'eau des fontaines a coulé dans les égouts, les balayeurs sont passés, il ne reste plus aucune trace de l'orage de la nuit.

Des centaines de personnes traversent la Seine sur le pont des Arts sans se

douter que là où ils posent le pied s'est accompli un drame nocturne : et ceux qui passent devant le n° 62 de la rue de Lille ne savent pas davantage qu'il y là le cadavre d'un homme tombé sous le couteau d'un assassin.

Que de sombres événements se passent à Paris dans une seule nuit et qui restent toujours ignorés! Les journaux, constamment à l'affût de ce qui peut intéresser leurs lecteurs, en recueillent quelques-uns, mais c'est le petit nombre; avec ce qui leur échappe ils rempliraient aisément toutes leurs colonnes.

A Paris, personne ne se connaît, on demeure dans une maison, à côté, au-dessus ou au-dessous de voisins qui vous sont inconnus. Et puis, chacun a ses occupations, ses affaires, son travail. Cela ne signifie point qu'à Paris on ne pense qu'à soi; non on y est moins égoïste que partout ailleurs. Certes, dans maintes circonstances la population parisienne a prouvé qu'elle sait compatir aux souffrances des autres. Elles est généreuse et enthousiaste. Ce n'est jamais en vain qu'on fait appel à sa pitié. En cela elle donne l'exemple à toute la France. Son indifférence apparente disparaît aux jours terribles des inondations, des explosions dans les mines, et autres douloureuses catastrophes. Mais, familiarisée avec les événements ordinaires de la vie, il faut un grand bouleversement pour la mettre en émoi.

Léontine Blanchard ne s'était pas couchée; elle avait passé le reste de la nuit à pleurer et à prier. Les pleurs soulagent et la prière console, ou tout au moins donne l'espoir. Léontine, si cruellement frappée, ne pouvait pas être consolée, alors qu'elle croyait son fiancé emprisonné comme un lâche assassin; mais fortement convaincue de l'innocence du jeune homme, elle se résignait à supporter cette nouvelle épreuve.

Elle eut, cependant, de bien douloureuses pensées, et elle fit d'amères réflexions, en comparant son existence constamment tourmentée à celle de tant d'autres. Elle trouvait pour celles-ci la vie agréable, le bonheur facile, toutes les joies, tandis que, de quelque côté qu'elle tournât les yeux, elle ne voyait autour d'elle que des tableaux lugubres : du sang répandu, la mort. La pauvre enfant devait croire qu'il y a des êtres humains condamnés fatalement à toujours souffrir et à envier et désirer le bonheur éternel des autres.

Dès que le jour fut assez grand dans le logement, elle se mit en devoir de faire le ménage et de nettoyer partout. Il y avait surtout à faire disparaître ce qui restait des traces de sang. Mais elle essaya en vain de se distraire, elle ne pouvait échapper à l'obsession de ses sombres pensées.

Elle s'était dit : « Pierre prouvera facilement qu'il n'est point coupable; on le mettra aussitôt en liberté, et il accourra ici pour nous tranquilliser. »

Mais elle voyait le soleil monter au-dessus des toits des maisons, et son fiancé n'arrivait pas. Elle se sentait dévorée par une anxiété qui augmentait à chaque instant.

A huit heures, son petit ménage était terminé, tout se trouvait propre et remis dans l'ordre accoutumé.

M. Blanchard se leva; elle l'aida à s'habiller, puis elle descendit pour aller chercher le lait du déjeuner du matin. En passant devant la loge, elle jeta un regard furtif à travers la porte vitrée, vit plusieurs femmes agenouillées; près du lit, deux cierges allumés. Elle n'osa pas entrer. Elle courut acheter son lait et remonta aussitôt.

Le déjeuner prêt, elle prit l'aveugle par la main et le fit asseoir près de la table, devant son bol de café au lait, dans lequel elle avait cassé une rôtie.

Le vieillard commença à manger. Au bout d'un instant, il s'aperçut qu'il était seul à table.

— Léontine, est-ce que tu ne déjeunes pas? lui demanda-t-il.

— Non, grand-papa, je n'ai pas faim.

— Ah! fit le vieillard en baissant la tête.

Il avala encore deux cuillerées; puis, repoussant le bol :

— Je n'ai pas faim non plus, dit-il.

Il poussa un soupir, et de grosses larmes roulèrent dans ses yeux.

— Grand-papa, dit Léontine, vous aimez bien votre café au lait le matin; je vous en prie, mangez.

— Tu l'aimes aussi, ma chérie, et tu n'en manges pas.

— J'ai essayé; je n'ai pas pu.

— Moi aussi, je ne peux pas.

— Mon Dieu! si vous alliez être malade! s'écria-t-elle.

Elle s'élança vers lui et l'entoura de ses bras.

— Rassure-toi, mon enfant, rassure-toi, reprit l'aveugle; si peu que je vaille aujourd'hui, je ne veux pas encore t'abandonner. Je tiens à voir si le malheur ne se lassera point de te poursuivre, Hélas! n'avais-tu donc pas été déjà suffisamment éprouvée? Si Dieu fait ainsi souffrir les bons, que réserve-t-il donc aux méchants!

Il se mit à pleurer. La jeune fille l'embrassa. Elle sanglotait.

— Pauvre Fabrice! murmura le vieillard.

— Lui si bon, si dévoué; ah! c'est horrible, ajouta Léontine.

— Et maintenant, ma pauvre enfant, ce qui restait de notre fortune n'existe plus, tu n'as plus rien, plus rien...

— Ah! l'argent est peu de chose, s'écria-t-elle; j'ai des bras, de bons yeux, du courage : je travaillerai!

L'aveugle fit entendre un gémissement, et, laissant tomber sa tête dans ses mains, il parut réfléchir profondément.

Léontine avait pris son ouvrage ; mais, au bout de quelques minutes, l'aiguille resta immobile entre ses doigts. Les pleurs, qu'elle ne pouvait retenir, voilaient ses yeux.

Pierre et la terrible accusation qui pesait sur lui occupaient constamment toutes ses pensées. Si elle n'avait pas eu son grand-père, qu'elle se repentait amèrement d'avoir quitté la veille, si elle eût été seule, libre, ne pouvant plus supporter son incertitude, elle aurait pris une voiture pour courir rue Saint-Sébastien. Mais elle était forcée d'attendre dans l'inaction, et elle n'avait personne près d'elle pour aller à sa place chercher des renseignements. Hélas! Fabrice, si complaisant, toujours si empressé à lui être agréable, l'excellent Fabrice n'était plus.

Elle avait ouvert la fenêtre et, à chaque instant, elle se levait pour regarder dans la rue. Ne voyant rien venir, comme sœur Anne, elle se rasseyait en face de l'aveugle absorbé dans sa méditation. La pièce de dentelle qu'elle reparait était près d'elle sur une chaise ; elle n'y touchait pas : elle aimait le travail, pourtant ; mais elle n'avait pas le cœur à l'ouvrage. Elle avait entendu sonner neuf heures ; depuis l'aube, elle comptait les minutes.

Tout à coup, on frappa à la porte du logement. Elle crut que c'était lui. Elle essuya vivement ses yeux, et, le cœur palpitant, elle courut ouvrir. Elle se trouva en face de madame de Lucerolle.

— Oh! madame la comtesse qui vient nous voir, dit-elle d'une voix émue, en s'effaçant pour laisser entrer la grande dame.

— Oui, chère enfant, je viens vous voir, répondit madame de Lucerolle ; je sais dès hier soir que M. Blanchard a été victime d'un vol, et que le concierge de la maison a été assassiné. J'ai pensé à votre affliction, Léontine, et je suis venue pour vous donner un témoignage de mon amitié et essayer de vous consoler.

— Ah! vous êtes bonne, vous êtes bonne! balbutia la jeune fille.

L'aveugle s'était levé brusquement.

— Merci, madame la comtesse, dit-il ; soyez la bienvenue dans notre demeure ; vous avez eu une bonne inspiration, vous ferez ce que ne peut faire le vieil aveugle, vous consolerez ma pauvre enfant.

— Votre chère fille a déjà prouvé qu'elle ne manque pas de courage, répondit la comtesse en entrant dans la salle à manger.

Elle s'assit près du vieillard.

— Dans ce qui s'est passé ici la nuit dernière, reprit-elle en s'adressant à Léontine, il n'y a qu'un grand malheur irréparable : c'est la mort de Fabrice. Quant

à la perte de votre dot, sur laquelle vous comptiez sans doute, c'est un des accidents qui arrivent fréquemment et dont nul n'est exempt. Des fortunes considérables sont souvent englouties dans de fausses spéculations ou détruites par suite d'un désastre inattendu. D'après ce que vous m'avez raconté, mon enfant, le vol de votre dot ne peut avoir aucune influence sur votre bonheur : ce n'est pas cela qui éloignera de vous votre fiancé, au contraire. D'ailleurs, ceux qui vous aiment ne vous abandonneront pas, et, plus que jamais, vous pouvez compter sur la comtesse de Lucerolle.

— Hélas! madame la comtesse, vous ne savez pas tout, dit Léontine d'un ton douloureux.

— Je ne sais pas tout? fit madame de Lucerolle étonnée, mais qu'y a-t-il donc encore!

— M. Pierre Ricard, mon fiancé, a été arrêté dans la nuit...

— Arrêté, pourquoi? Je ne comprends pas.

— On le croit coupable, madame la comtesse : on le soupçonne, on l'accuse d'être l'un des deux misérables qui ont commis le double crime de la nuit dernière.

— Infamie! s'écria la comtesse qui pâlit subitement.

— C'est une épouvantable erreur, mais en attendant...

Un sanglot empêcha la jeune fille de continuer.

— Mon Dieu, reprit madame de Lucerolle très-agitée, qu'est-ce que cela veut dire? Quelle raison a-t-on de soupçonner, d'accuser ce jeune homme?

— Avant de mourir, répondit Léontine en pleurant, Fabrice, dans le délire de la fièvre, a prononcé deux fois son nom, et le commissaire de police a compris qu'il désignait Pierre Ricard comme l'un des voleurs, comme son meurtrier ou le complice de l'assassin.

— Mais c'est absurde, c'est de la folie! s'écria la comtesse.

— C'est à peu près ce que j'ai dit immédiatement au commissaire de police, madame la comtesse; mais il ne connaît pas M. Pierre, lui. Un crime horrible a été commis, il cherche les coupables et il croit que M. Pierre en est un. Le médecin qu'on avait appelé, et qui a entendu aussi les paroles de Fabrice, a prétendu qu'il n'avait point le délire et qu'il venait réellement de nommer l'un des criminels. Ensuite, parce que M. Pierre savait que mon grand-père avait ici une somme d'argent, parce qu'il est venu hier soir en mon absence, sachant que je devais passer la soirée à l'hôtel de Lucerolle, on trouve de nouvelles preuves de sa culpabilité. Il paraît que cela suffit à la justice, et le commissaire de police, qui fait assurément son devoir, a donné l'ordre à ses agents de se transporter rue Saint-Sébastien et d'arrêter M. Pierre.

— C'est affreux, murmura la comtesse. Mais, continua-t-elle, ce n'est qu'un

moment d'inquiétude à passer : M. Pierre Ricard prouvera facilement, dès qu'on l'interrogera, qu'il est innocent; si la justice peut se tromper quelquefois, elle répare vite ses erreurs involontaires.

— C'est ce qui me rassure, madame la comtesse. Toutefois, je suis très-tourmentée et pleine d'anxiété; j'espérais que M. Pierre aurait été mis immédiatement en liberté et que, sachant ce qui s'est passé ici, il se serait empressé de venir nous voir. Je l'attends vainement depuis ce matin.

— La justice procède souvent avec lenteur; il est probable qu'on ne l'a pas encore interrogé.

— Il n'est pas libre, certainement, sans cela, il serait venu déjà. Mon Dieu ! comme il doit être malheureux!

A ce moment, on frappa deux coups à la porte.

Léontine se leva précipitamment pour aller ouvrir.

Le commissaire de police entra, suivi de son secrétaire.

— J'ai dû revenir ce matin dans la maison, dit-il, et je n'ai pas voulu me retirer sans avoir vu M. Blanchard, afin de lui demander, d'abord, des nouvelles de sa santé.

— Je vous remercie, monsieur, dit l'aveugle en se levant, je suis à peu près remis de cette secousse terrible ; si nous n'avions pas la mort d'un homme à déplorer et d'autres sujets d'inquiétude, nous serions résignés, ma fille et moi.

— Vous avez dû réfléchir pendant la nuit, reprit le commissaire ; n'avez-vous pas quelques nouveaux renseignements à me donner?

— Aucun, monsieur.

— Et vous mademoiselle?

— Je ne pourrais que vous répéter ce que j'ai eu l'honneur de vous dire hier soir, répondit la jeune fille.

— La demoiselle Henriette Mabire est-elle entrée quelquefois chez vous ?

— Jamais, monsieur ; je ne la connais que pour l'avoir vue chez la concierge.

— Je vous ai fait cette question, parce que je viens d'acquérir la certitude que cette fille est la complice des assassins. Elle se donnait comme une ouvrière confectionneuse de la maison du Bon Marché, et elle y est absolument inconnue. Je viens de faire ouvrir la porte de la chambre qu'elle a louée il y a quelques jours ; dans une vieille malle qui devait contenir, d'après la concierge, du linge et des effets d'habillement, j'ai trouvé quatre ou cinq morceaux de bois enveloppés dans du papier d'emballage. Comme vous le voyez, si le meurtre n'a pas été prémédité, les criminels se sont entourés de précautions et n'ont rien négligé pour commettre le vol.

— Monsieur le commissaire de police, dit la comtesse, on vient de me dire que, soupçonnant M. Pierre Ricard d'être l'un de ces criminels, vous l'avez fait arrêter.

Le commissaire fronça les sourcils.

— Est-ce que vous ne l'avez pas interrogé ? ajouta la comtesse.

— Avant de vous répondre, madame, veuillez me dire à qui j'ai l 'honneur de parler.

— Monsieur le commissaire, je suis la comtesse de Lucerolle.

Le magistrat s'inclina respectueusement.

— Mademoiselle Léontine Blanchard est l'amie de ma fille et la mienne, continua la comtesse ; c'est avec ma fille et moi qu'elle a passé hier la soirée : nous savons que M. Pierre Ricard est son fiancé, et je n'ai pas à vous cacher, monsieur, que je m'intéresse vivement à ce jeune homme, comme à tout ce qui touche mademoiselle Blanchard.

— Le connaissez-vous, madame la comtesse?

— Je ne l'ai vu qu'une seule fois, monsieur; mais il m'a suffi de le regarder pour être convaincue qu'il est en ce moment victime d'une erreur regrettable.

— C'est aussi la conviction de mademoiselle Blanchard, répliqua le commissaire en hochant la tête.

— Alors, vous persistez à croire...

— Madame la comtesse, je crois plus que jamais que Pierre Ricard est un criminel.

— Mais vous l'avez donc interrogé? s'écria la comtesse avec animation; qu'a-t-il répondu?

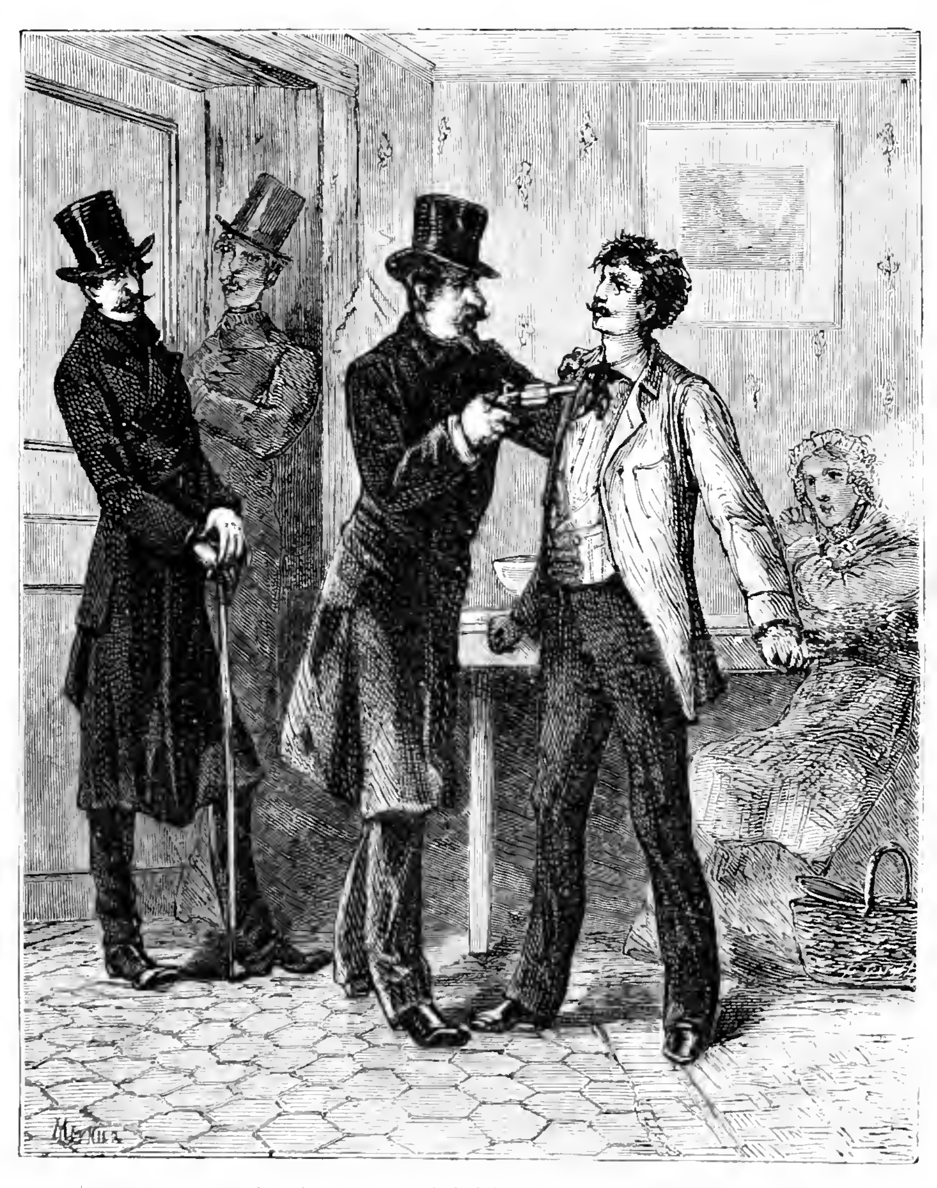
— Pierre Ricard n'a pu être encore interrogé, parce que jusqu'à présent il a su se soustraire aux recherches des agents chargés de l'arrêter.

— Comment, monsieur, vous prétendez qu'il se cache!

— Cela doit être, madame; on n'a pas trouvé cette nuit Pierre Ricard à son domicile, et ce matin, à huit heures, il n'y avait pas encore paru. Il se doute certainement que la maison où il demeure est surveillée. Sa disparition n'est pas de nature à éloigner la grave accusation qui pèse sur lui. Mais nous avons à peu près son signalement, on le cherche activement en ce moment, et il y a lieu d'espérer qu'il ne tardera pas à tomber entre les mains de la justice.

Léontine poussa un cri et s'affaissa sur un siége.

La confiance de la comtesse était fortement ébranlée ; elle laissa échapper un soupir et arrêta sur la jeune fille son regard plein de compassion.



— Je suis inspecteur de police! Au nom de la loi, Pierre Ricard, je vous arrête! (Page 254.)

— Je regrette vivement de vous avoir affligés de nouveau, dit le commissaire de police; mais je n'ai pas cru devoir vous cacher la vérité. Excusez-moi d'être entré et de vous avoir dérangés.

Il fit un salut et se retira.

La comtesse et Léontine se regardèrent. Elles étaient atterrées.

— Ah! j'en mourrai, j'en mourrai! s'écria la jeune fille d'un ton navrant.

— Courage, mon enfant, courage! dit la comtesse, il faut encore espérer.

— Espérer, espérer! fit Léontine en gémissant. Ah! maintenant, je dis comme mon père : je ne sais plus que penser!

Et elle éclata en sanglots déchirants.

L'aveugle poussa un sourd gémissement.

— Voilà une grande douleur, se dit la comtesse.

VI

CONSOLATION

Quand madame de Lucerolle revint chez elle vers onze heures, Louise Verdier etait rentrée depuis un instant. Elle avait eu le temps de changer de vêtements, et elle attendait sa maîtresse dans l'antichambre pour lui demander ses ordres.

Sur un signe que lui fit la comtesse, elle la suivit dans sa chambre.

— Madame la comtesse m'a demandée; est-ce que madame la comtesse a eu besoin de moi? dit Louise, pendant que madame de Lucerolle se débarrassait de son châle et de son chapeau.

— Hier soir, j'ai voulu vous prier de reconduire jusque chez elle mademoiselle Blanchard, qui a passé la soirée ici, répondit la comtesse, et ce matin je vous ai fait demander pour sortir avec moi. Où donc avez-vous passé la nuit?

Louise se sentit troublée et le rouge lui monta au front.

— Je prie madame la comtesse de m'excuser, répondit-elle d'une voix hésitante; il y a eu hier soir un orage épouvantable, j'ai eu peur du tonnerre et des éclairs et j'ai couché chez une de mes amies.

— C'est bien, dit la comtesse, vous êtes tout excusée; je n'ai pas eu l'intention de vous adresser un reproche.

— Oh! je sais que madame la comtesse est toujours très-indulgente. Est-ce que madame la comtesse est souffrante? Je la trouve pâle et agitée.

— Non, Louise, je ne souffre pas, mais je suis désolée.

— Mon Dieu! qu'est-il donc arrivé à madame la comtesse?

— A moi, rien. Mais un effroyable malheur vient de frapper mademoi-

selle Blanchard et son vieux père. Je sors de chez eux, et je suis encore toute bouleversée d'avoir vu la grande douleur de cette pauvre enfant.

— Qu'a-t-elle donc, madame la comtesse?

— Hier soir, pendant que, gaie et joyeuse, elle causait ici avec Ernestine et moi, deux audacieux malfaiteurs pénétraient dans le logement de M. Blanchard et lui volaient une trentaine de mille francs, tout ce qu'il possédait : La dot de Léontine. Le concierge de la maison, un brave homme appelé Fabrice, a surpris les voleurs dans la chambre du vieillard, et l'un d'eux l'a frappé d'un coup de couteau. Le malheureux Fabrice est mort.

—Oh ! c'est affreux! voilà un épouvantable malheur, murmura Louise.

— Malheureusement, ce n'est pas tout. Vous connaissez mademoiselle Léontine; mais vous ignorez probablement qu'elle était à la veille de se marier.

— J'ai entendu dire qu'un jeune ouvrier très-honnête et très-distingué l'a demandée en mariage.

— Ah ! vous savez cela... Eh bien, Louise, avant de mourir, Fabrice a parlé, Fabrice a nommé l'un des voleurs ou même son meurtrier, qu'il aurait reconnu. Louise, ce nom que Fabrice mourant a livré au commissaire de police, venu sur les lieux pour procéder à une enquête, ce nom est celui du fiancé de la pauvre Léontine, c'est le nom de Pierre Ricard.

Louise porta les deux mains à son cœur et fit quelques pas en arrière. Elle resta un instant sans voix, suffoquée par la surprise.

Soudain, s'approchant de sa maîtresse :

— Madame la comtesse, s'écria-t-elle, le teint animé, l'œil brillant, c'est là une monstrueuse calomnie! ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai, je jure que ce jeune homme est innocent!

L'accent convaincu et exalté, dont elle prononça ces paroles, fit tressaillir la comtesse.

— Louise, vous connaissez donc M. Pierre Ricard? demanda-t-elle.

— Oui, madame la comtesse, oui, je le connais... Oh! oh! accusé, lui!

Et elle cacha sa figure dans ses mains.

Madame de Lucerolle était trop troublée elle-même pour remarquer l'étrange attitude de Louise.

— Comme mademoiselle Blanchard, dit-elle, comme moi et tous ceux qui le connaissent ou qui l'ont vu seulement, une protestation énergique s'élève dans votre cœur contre l'accusation dont il est l'objet; mais tout est contre lui et le désigne à la justice comme l'un des criminels.

— Madame la comtesse, je vous le répète, il est innocent, je le jure!

— Il faudrait qu'il le prouvât, répliqua madame de Lucerolle en secouant tristement la tête.

— On peut accuser un innocent, madame la comtesse, on ne le condamne point sans l'entendre.

— S'il est innocent, Louise, pourquoi se cache-t-il ?

— Il se cache, lui !

— La nuit dernière, lorsque les agents se sont transportés chez lui pour l'arrêter, ils ne l'ont pas trouvé ; où était-il ? Que faisait-il ? Ce matin, à huit heures, il n'était pas encore rentré à son domicile. En ce moment toute la police est sur pied, à sa recherche.

Cette fois, Louise devint pâle comme une morte.

— Fatalité ! murmura-t-elle en baissant la tête.

— Oui, dans ce drame épouvantable tout est fatal, soupira madame de Lucerolle.

Louise se redressa, le regard étincelant.

— N'importe, dit-elle d'un ton brusque, le fiancé de mademoiselle Léontine sera arrêté... Dieu le veut ainsi. C'est la dernière épreuve !

— Louise, que voulez-vous dire ?

— Madame la comtesse, ce jeune homme n'est pas le premier innocent qu'on aura mis en prison !

— Malgré ce que je viens de vous dire, Louise, vous croyez donc toujours à son innocence ?

— Si j'y crois ! s'écria-t-elle d'une voix vibrante, j'y crois comme je crois à votre bonté, à toutes vos vertus, madame la comtesse, comme je crois à la lumière du jour, au soleil qui nous éclaire !

— Ah ! il me semble que vos paroles me rassurent.

— Madame la comtesse, vous pouvez être complétement rassurée au sujet du fiancé de mademoiselle Blanchard. Si je me permets de parler en votre présence comme je le fais, avec tant d'assurance, c'est que je sais que ce jeune homme n'est point coupable et que, même, je peux le prouver.

— Mais, alors, s'écria madame de Lucerolle très-agitée, pourquoi ne l'a-t-on pas trouvé chez lui !

— Une cause quelconque a pu l'empêcher de rentrer, madame la comtesse ; quand vous m'avez demandée hier soir et ce matin, je n'étais pas à mon poste ; comme moi le fiancé de mademoiselle Blanchard a peut-être été surpris par la pluie et l'orage.

La comtesse arrêta sur elle un regard interrogateur.

— Louise, dit-elle, vous savez quelque chose que vous me cachez.

Louise eut un tressaillement nerveux.

— Ah! je sais trop de choses que je vous cache! s'écria-t-elle avec une agitation fébrile; mais quand le moment de vous dire tout ce que je sais sera venu, vous n'aurez pas besoin de m'interroger.

— Louise, répliqua la comtesse, si vous avez des secrets, gardez-les, je ne vous les demande pas. Je m'intéresse beaucoup, et, sans bien savoir pourquoi, plus que je ne le devrais peut-être, à M. Pierre Ricard; en me disant que vous êtes sûre de son innocence et que vous sauriez le prouver, vous m'avez fait éprouver une satisfaction, une impression de plaisir extraordinaire. Oui, Louise, sans vous en douter, vous venez de me procurer une joie immense. C'est comme une douce et bienfaisante rosée qui est descendue en mon cœur.

« Mais » continua la comtesse, j'ai laissé mademoiselle Blanchard dans la désolation, dans le désespoir, car malgré la confiance d'un amour aussi pur que sincère et les protestations de son cœur révolté, elle doute maintenant, la pauvre enfant! Louise, il faut lui rendre le calme et l'espoir! vous allez aller rue de Lille et vous direz à mademoiselle Léontine ce que vous m'avez dit à moi.

— Je vais remplir immédiatement la mission que me donne madame la comtesse, répondit Louise en s'inclinant. Madame la comtesse n'a-t-elle pas d'autres ordres à me donner?

— Non, Louise, en ce moment je ne vois rien.

— Si cela ne contrariait pas madame la comtesse, je voudrais lui demander trois ou quatre jours de liberté entière.

— Je vous les accorde de grand cœur, Louise : vous savez bien que votre position ici, près de moi, n'est pas celle d'une domestique, mais plutôt d'une amie.

Louise prit une des mains de la comtesse sur laquelle elle mit un baiser. Puis, pour cacher ses larmes, qu'elle ne pouvait plus retenir, elle sortit précipitamment de la chambre.

— Oh! elle me pardonnera! murmura-t-elle.

Elle monta dans sa chambre, mit ses bottines, attacha son chapeau, jeta sur ses épaules une pèlerine de soie noire et redescendit aussitôt. Pour sortir, sans traverser les appartements, elle passa dans l'office. Le vieux Joseph s'y trouvait.

— Tiens, vous sortez? fit-il.

— Madame la comtesse m'a chargée de plusieurs commissions.

— Ah çà! tout le monde ici est donc sens dessus dessous?

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, Joseph.

— Vous ne savez donc pas ce qui est arrivé rue de Lille?

— Le crime de la nuit dernière? madame la comtesse vient de me raconter cette chose affreuse.

— Madame a su tout cela dès hier soir par sa femme de chambre, mais elle s'est bien gardée de rien dire; elle avait même recommandé à Victoire de se taire. Celle-ci n'a pu tenir sa langue, — les femmes sont si bavardes! excusez-moi, Louise. Bref, quand ce matin mademoiselle Ernestine a demandé à Victoire où était allée madame la comtesse, la satanée bavarde lui a tout dit. Mademoiselle s'est tout de suite mise à pleurer, à sangloter, puis, après avoir dit à M. le comte et à M. le vicomte la cause de son violent chagrin, elle s'est retirée dans sa chambre où elle pleure toujours comme une Madeleine. J'ai vu rentrer madame la comtesse plus blanche qu'un suaire, mon maître est tout bouleversé, et M. le vicomte ressemble à un déterré.

— Est-ce que le vicomte est chez lui? demanda Louise.

— Non. Je crois qu'il fume son cigare en se promenant dans la cour. Je vais servir le dîner, est-ce que vous allez sortir sans avoir mangé?

— Oui, j'ai pris quelque chose ce matin, je n'ai pas faim

Louise sortit de l'hôtel. Le vicomte était en effet dans la cour, fumant un cigare, et marchant de long en large d'un pas agité. Louise se dirigea de son côté et, s'arrêtant brusquement devant lui :

— Vous ne sortirez pas aujourd'hui, lui dit-elle tout bas.

— Pourquoi cela?

— Parce que je ne le veux pas, parce que je vous le défends.

Le vicomte se redressa avec arrogance.

— Vous m'avez entendu, reprit Louise d'un ton impérieux, je vous le défends! Vous resterez dans votre chambre et vous m'y attendrez.

— Avez-vous la prétention de me mettre aux arrêts?

— J'ai la prétention de croire que vous m'obéirez, répondit-elle d'un ton sec. Je ne sais pas à quelle heure je rentrerai, mais vous m'attendrez, il le faut : j'ai à vous parler.

Sur ces mots, elle s'éloigna rapidement.

— Qu'est-ce que cela signifie? se demanda le vicomte; aurait-elle deviné quelque chose?

Dans ce que la comtesse venait de lui dire, Louise n'avait été frappée que d'une chose, de l'accusation portée contre Pierre Ricard, qui lui-même, presque à la même heure, avait été en danger de mort.

Il n'était pas venu à la pensée de M. Blanchard et de Léontine, qui savaient

une partie de l'histoire de Pierre, que l'individu désigné par Fabrice comme son meurtrier pouvait être un autre Pierre Ricard. Cette idée ne vint pas non plus, tout d'abord, à Louise. Il est bon de faire remarquer aussi que, depuis la veille, elle se trouvait dans une situation d'esprit qui ne lui permettait guère de réfléchir avec lucidité. Elle ne songea pas davantage à s'étonner de l'étrange coïncidence qui existait entre les crimes de la rue de Lille et celui du pont des Arts. Du reste, il était difficile, pour ne pas dire impossible, de deviner que la même pensée criminelle avait prémédité le vol et dirigé le guet-apens dans lequel Pierre devait trouver la mort, s'il n'eût été miraculeusement sauvé.

Cependant, en faisant le trajet de l'hôtel de Lucerolle à la rue de Lille, l'agitation de son esprit se calma un peu et elle remit de l'ordre dans ses idées. Elle était recueillie et tout à fait maîtresse d'elle-même lorsqu'elle entra chez M. Blanchard. Elle n'eut qu'à jeter un regard sur Léontine et l'aveugle pour se convaincre que la comtesse n'avait pas exagéré en disant que la jeune fille était en proie à un sombre désespoir.

Elle s'assit sur la chaise que Léontine lui montra tristement, et elle dit :

— Vous m'avez sans doute reconnue, mademoiselle; je suis Louise Verdier. Je viens vous voir de la part de madame la comtesse de Lucerolle. Madame la comtesse m'a appris les crimes qui ont été commis ici la nuit dernière; elle ne m'a pas caché qu'une terrible accusation pesait sur M. Pierre Ricard, votre fiancé, et que vous souffriez cruellement. J'ai dit alors à madame de Lucerolle que M. Pierre Ricard était injustement et faussement accusé, et c'est ce que je viens vous répéter, à vous, mademoiselle.

Léontine bondit sur son siége et ouvrit de grands yeux étincelants.

— Vos paroles sont l'écho de toutes mes pensées, dit-elle d'une voix oppressée, car à mesure que le doute essaie de pénétrer en moi, je le repousse avec horreur comme une monstruosité. Mais, hélas! si madame la comtesse de Lucerolle vous a tout dit, vous savez que tout semble accuser M. Pierre Ricard et prouver qu'il est coupable.

— Oui, mademoiselle; mais les apparences sont bien souvent trompeuses. Je ne suis pas venue vous voir pour vous apporter de vagues paroles d'espoir; je viens vous dire : Consolez-vous et soyez complètement rassurée au sujet de votre fiancé. Il est accusé, poursuivi comme un criminel; des charges accablantes l'écrasent; peut-être en ce moment est-il déjà entre les mains de la justice, qu'importe; restez calme, mademoiselle, et attendez, pleine de confiance.

Léontine la regardait avec stupéfaction.

— Il n'y a de vrai que la vérité, poursuivit Louise d'un ton solennel; devant elle disparaîtra l'accusation. Aux charges qui s'élèvent contre lui il opposera la preuve éclatante de son innocence.

— Vous parlez, madame, avec une assurance et une conviction qui trouvent facilement un écho dans le cœur de ma fille et dans le mien, répliqua l'aveugle, car nous ne voulons pas admettre que M. Pierre Ricard nous ait si odieusement trompés ; oui, malgré tout, nous voulons croire qu'il est innocent du crime dont on l'accuse. Mais pourra-t-il invoquer ce qu'on appelle en matière criminelle un alibi?

— Soyez-en sûr, monsieur Blanchard.

— Il était près de neuf heures lorsqu'il m'a quitté hier soir, et c'est moins d'une demi-heure plus tard que le malheureux concierge est tombé sous le poignard de l'assassin.

— Je sais où se trouvait M. Pierre à neuf heures un quart.

— Et vous pourriez dire où il a passé la nuit? s'écria Léontine en se levant.

— Oui, mademoiselle, je peux dire cela et le prouver.

La jeune fille laissa échapper un cri de joie et son regard rayonna.

Elle s'approcha de Louise et, lui prenant la main.

— Ah! dit-elle d'une voix tremblante d'émotion, soyez bénie, soyez bénie, vous qui nous apportez la consolation! Vous aurez l'obligeance de dire à madame la comtesse de Lucerolle que vous avez fait entrer dans notre triste demeure un rayon de soleil.

— Je lui dirai que mes paroles vous ont rassurés.

— Mais ce n'est pas tout, madame, ce n'est pas tout : vous achèverez votre œuvre ; il faut aller chez le commissaire de police, si vous le voulez, je vous y accompagnerai ; vous lui donnerez la preuve que M. Pierre est victime d'une erreur, et, s'il en est temps encore, il arrêtera les poursuites qui sont dirigées contre lui.

Louise secoua la tête et répondit :

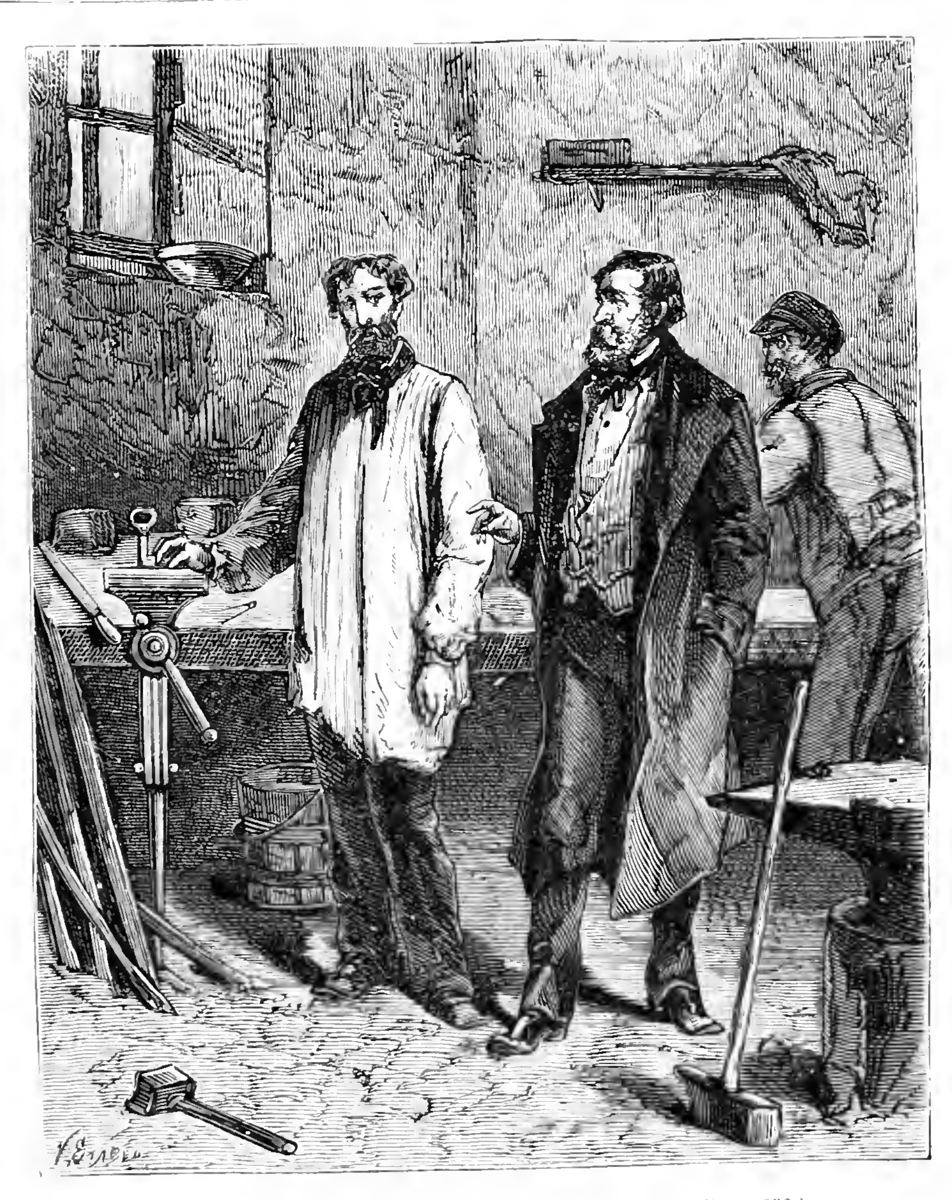
— Si, comme je n'en doute pas, la maison où demeure M. Pierre était gardée par des agents de la police de sûreté, il est en ce moment entre les mains de la justice, car il a dû rentrer chez lui ce matin, vers dix heures et demie, ne sachant absolument rien de ce qui s'est passé ici dans la nuit.

— Raison de plus pour courir chez le commissaire de police, dit vivement Léontine.

— Non, mademoiselle, non, c'est inutile.

— Alors, vous pensez qu'il a déjà été interrogé et qu'on lui a rendu la liberté?

— Je crois, en effet, qu'il a dû être interrogé, mademoiselle ; mais j'ai à peu près la certitude que, pendant trois ou quatre jours, il ne cherchera point à démontrer qu'il n'est pas coupable.



M. Corbon s'avançait. Il s'arrêta devant l'étau de Boyer. (Page 258.)

— Je ne vous comprends pas! s'écria la jeune fille en regardant Louise avec effarement.

— Oh! ne vous effrayez pas, mademoiselle, dit Louise avec un sourire doux et triste, vous allez comprendre : votre fiancé a promis, a juré de ne point dire, jusqu'à nouvel ordre, où il a passé la nuit et ce qu'il a fait; et comme il est la loyauté même, quoique sous le coup d'une horrible accusation, il tiendra son serment.

Léontine, frémissante, écoutait ces paroles, qui semblaient sortir de la bouche d'une insensée. Le visage de l'aveugle exprimait le plus vif étonnement.

— Dans quelques jours seulement, poursuivit Louise, il pourra parler ; alors, moi aussi, je parlerai... La même cause nous oblige à garder momentanément le silence tous les deux. Ah! je vous en supplie, mademoiselle, ayez confiance en moi ; c'est pour lui, c'est pour vous que mon esprit travaille en ce moment ; vous occupez toutes mes pensées... Ce que vous éprouvez en m'écoutant, je le devine : vous êtes inquiète, tourmentée... Mais, je vous le répète, soyez confiante. De votre grande douleur d'aujourd'hui doit sortir une joie immense; un bonheur inespéré attend votre fiancé, et ce bonheur, cette joie infinie, c'est moi, Louise Verdier, moi seule qui peux vous les donner!

— Mais il souffre, lui, il souffre! s'écria la jeune fille d'un ton douloureux.

— Comme vous, mademoiselle, il aura confiance en moi.

— Je sais combien vous estime madame la comtesse de Lucerolle et l'affection que mademoiselle Ernestine a pour vous, reprit Léontine; aussi veux-je croire en vos paroles, si singulières et si incompréhensibles qu'elles soient pour moi. Mais ne puis-je savoir...

— Non, non, je ne puis rien vous dire encore, si ce n'est ces deux mots : Attendez! espérez!

— Oh! attendre, attendre! fit la jeune fille.

Un profond soupir s'échappa de sa poitrine gonflée, et elle retomba sur son siége.

VII

L'ARRESTATION

Après un moment de silence, Louise reprit.

— Bien que ce ne soit pas pour moi d'un bien grand intérêt, je désirerais avoir pourtant quelques détails sur le double crime de la nuit et savoir exactement comment les soupçons ont pu se porter sur M. Pierre.

Après le départ de madame de Lucerolle, Léontine avait eu la visite de sa voisine, qui venait demander des nouvelles de la santé de M. Blanchard. La voisine avait raconté à Léontine tout ce qu'elle savait, c'est-à-dire ce que le commencement d'enquête du commissaire de police avait recueilli. La jeune fille put donc satisfaire la curiosité de Louise en lui rapportant exactement les faits.

Celle-ci écouta très-attentivement et avec une émotion facile à comprendre.

Lorsque Léontine fit passer devant elle le tableau de Fabrice recouvrant pour un instant la vie et la par le, Louise était comme suspendue à ses lèvres. Et quand la jeune fille répéta ces paroles terribles prononcées par le concierge expirant : — « Voleur! assassin!... je te reconnais, Pierre Ricard; arrêtez-le, c'est lui, Pierre Ricard! » Louise, pâ'e comme la mort, les yeux lui sortant de la tête, pantelante, se dressa sur ses jambes d'un seul bond. Une clarté soudaine venait de jaillir de son cerveau.

Certes, les paroles de Fabrice étaient précises, et le commissaire de police, qui ne savait pas comme elle que le concierge connaissait deux hommes portant ce nom de Pierre Ricard, devait fatalement prendre l'un pour l'autre. Mais, pour Louise, il ne pouvait plus exister un doute: l'assassin du concierge était bien Pierre Ricard, ce monstre qu'elle avait eu l'effroyable malheur d'avoir pour mari.

Quelle horrible découverte !

Cependant, l'habitude de la dissimulation avait donné à Louise une grande puissance sur elle-même. Elle eut la fo ce extraordinaire de se contenir et de ne point laisser deviner à la jeune fille et la nature de ses sensations et ses tortures intérieures.

Retrouvant vite sa présence d'esprit :

— Votre récit m'a vivement impressionnée, dit-elle: quel épouvantable drame ! Je n'ai laissé échapper aucune de vos paroles, mademoiselle, il est de toute évidence que le malheureux Fabrice a été frappé par le plus âgé des deux voleurs, puisque le cri qu'il a poussé sous le coup de poignard du misérable a suivi la fuite de l'autre scélérat. Or, votre fiancé, faussement accusé, ne peut même pas être considéré comme meurtrier de Fabrice. Il suffit de raisonner et de réfléchir un peu pour voir que la victime, en prononçant le nom de Pierre Ricard, n'a point voulu désigner votre fiancé.

— C'est vrai, fit la jeune fille, et je m'étonne que mon père et moi nous n'ayons pas déjà fait cette remarque.

Louise se retira, laissant Léontine et l'aveugle à peu près consolés.

— Ainsi, se disait-elle en marchant le front courbé sur l'un des trottoirs de la rue de Lille, Pierre Ricard n'est pas mort... Ah ! il vient de le prouver d'une horrible manière! Ce n'était pas assez pour lui d'être un voleur! il fallait qu'il devînt un assassin. Pourquoi donc Dieu laisse-t-il vivre si longtemps de pareils scélérats !... Voleur ! assassin ! c'est à cela que conduisent les passions viles, l'ivrognerie et la paresse! Ah! une étrange et implacable fatalité pèse sur ma vie entière ! Mon mari, mon fils, deux misérables, deux infâmes !... Ah! le fils a bien les instincts du père, et c'est bien le sang du père qui coule dans les veines

du fils! Ma situation est horrible! horrible! Et je n'en peux sortir qu'en frappant moi-même mon mari, mon fils... La fatalité me pousse en avant: je ne peux plus résister à la force qui m'entraîne. Pourtant, rien ne m'oblige à faire connaître l'assassin du concierge; c'est à la justice à le chercher, à le trouver. Oh! ce n'est pas de la pitié que j'ai pour lui; non, non, je n'ai pas de pitié!...

Elle releva la tête et regarda autour d'elle.

Elle arrivait au coin de la rue de Beaune où il y a une station de voitures de place. Elle se jeta dans un coupé, en disant au cocher:

— Conduisez-moi à l'entrée de la rue Saint-Sébastien.

Le cocher grimpa sur son siége, fouetta son cheval, et la voiture roula sur le pavé.

Louise se replongea dans ses réflexions.

Ramenant sa pensée sur le crime de la rue de Lille, elle s'expliquait l'affreuse scène du drame. Elle voyait Fabrice entrant dans la chambre de M. Blanchard et surprenant les deux voleurs. Le plus jeune parvenait à s'échapper, et l'autre, Pierre Ricard, moins alerte, restait en présence de Fabrice, fort étonné de retrouver, venant de commettre un vol audacieux, ce Pierre Ricard qu'il avait connu autrefois, ainsi que la mère Chéron l'avait appris à Louise.

Le reste était facile à deviner : se voyant reconnu, Pierre Ricard, autant pour s'ouvrir un passage et prendre la fuite que pour ne pas être dénoncé par le concierge, n'avait pas hésité à lui porter un coup mortel.

Louise pensa ensuite aux deux enfants qu'elle avait nourris, qui pendant une année avaient reçu ses soins, partagé sa tendresse, et à l'œuvre de réparation tardive qu'elle allait entreprendre. Dans cette difficile et délicate affaire, quelle allait être sa ligne de conduite? Elle se le demandait en frissonnant, pendant que des gouttes de sueur froide perlaient sur son front.

La voiture, en s'arrêtant, coupa court à ses sombres réflexions, et, pour un instant, elle fut détournée de ses perplexités.

Elle était rue Saint-Sébastien. Elle mit pied à terre, paya la course du cocher et se dirigea rapidement vers le n° 28, où elle voyait une vingtaine de personnes rassemblées.

Pour Louise, ce groupe dans la rue avait sa signification. Elle comprit que Pierre avait été mis en état d'arrestation et que ceux qui étaient là, des curieux, — il y en a toujours, — commentaient à leur manière cet événement et se livraient à mille suppositions pour en expliquer la cause.

Louise ne venait rue Saint-Sébastien qu'avec un vague espoir d'y trouver encore le jeune homme. Toutefois, en voyant qu'elle arrivait trop tard, elle ressentit dans son cœur comme un affreux déchirement.

Elle eut un moment d'hésitation, se demandant si elle ne ferait pas bien de rebrousser chemin; mais le désir de savoir ce qu'on disait, ce qu'on pensait dans le quartier, la retint. Elle s'approcha du rassemblement et tendit l'oreille, tout en regardant le visage de ceux qui l'entouraient. Au milieu du groupe se trouvaient deux ouvriers, qui paraissaient consternés. Ils interrogeaient, et on leur répondait. Aux interrogations et aux réponses, Louise eut vite compris que la cause de l'arrestation de Pierre était encore inconnue; en même temps elle découvrait que ces deux ouvriers, qui avaient l'air véritablement affligés, étaient deux amis du jeune homme.

En effet, c'étaient Boyer et Thibaut.

La surprenante nouvelle avait éclaté comme un coup de tonnerre dans les ateliers de la maison Corbon; et les deux ouvriers s'étaient donné rendez-vous, après le déjeuner, pour venir se renseigner rue Saint-Sébastien.

Disons maintenant ce qui s'était passé.

Il n'était pas encore dix heures lorsque Pierre et Louise avaient quitté l'hôtel de la rue de Seine. A part un reste de lassitude dans les membres, le jeune homme ne se ressentait plus de son bain forcé. Il se séparèrent sur le quai. Pierre prit une voiture pour se faire conduire chez lui; Louise était revenue à pied à l'hôtel de Lucerolle. La voiture de Pierre s'arrêta devant la porte de la maison où il habitait. Il descendit, et, pendant qu'il payait le cocher, deux hommes se croisèrent derrière lui, en passant sur le trottoir. Il ne les remarqua point. Il entra dans la maison; mais voyant dans la loge un individu qui lui était inconnu, il ne dit rien à la concierge.

Or, cet individu, qui se trouvait avec la concierge, était un troisième agent du service de la police de sûreté. Il se tourna brusquement vers la concierge.

— C'est lui, n'est-ce pas? fit-il.

— Oui, c'est M. Pierre, répondit-elle. Mais tout cela est très-drôle, reprit-elle; qu'est-ce que vous lui voulez donc, à M. Pierre?

L'agent s'était levé.

— Ceci, ma chère dame, ne vous regarde nullement, répondit-il d'un ton sec.

Il sortit de la loge et se montra sur le seuil de la maison. Aussitôt quatre autres personnages vinrent à lui.

— Il vient de rentrer, nous le tenons, leur dit-il.

— Je l'avais reconnu, dit un autre.

Le premier agent reprit:

— La maison n'a pas d'autre sortie que celle-ci, deux d'entre vous vont garder la porte, les deux autres vont venir avec moi.

Deux hommes suivirent leur chef, et, l'un derrière l'autre, ils montèrent l'escalier.

En voyant entrer Pierre, la mère Chéron jeta un cri de joie et, toute en larmes, se précipita sur lui, l'entoura de ses bras et le serra contre elle à l'étouffer.

— Enfin, te voilà, mon Pierre, mon cher enfant! D'où viens-tu? Que t'est-il donc arrivé ?

— Plus tard je vous dirai cela, mère, plus tard.

— Ah! maintenant que tu es revenu, que je te vois, que m'importe?... Quelle triste nuit j'ai passée! J'ai été bien malade, j'ai cru que j'allais mourir : il a fallu que nos voisines vinssent me soigner et veiller près de moi.

— Oui, vous deviez être très-inquiète, je le comprends.

— Ah ! pendant que j'y pense : il est venu trois messieurs te demander dans la nuit.

— Vous voulez dire hier soir?

— Non, je dis bien, dans la nuit, puisqu'il était deux heures du matin.

— Voilà qui me paraît bien invraisemblable, fit-il en regardant la mère Chéron avec surprise. Maman Chéron, vous avez probablement rêvé cela, ajouta-t-il.

— Du tout, du tout; c'est madame Budaine, notre voisine, qui les a reçus, et les a renvoyés en leur disant que tu n'étais pas rentré et que j'étais très-tourmentée.

— Et ils étaient trois?

— Oui, trois hommes.

— Ont-ils dit ce qu'ils me voulaient?

— La voisine le leur a demandé; ils n'ont pas voulu répondre, et ils sont partis tout de suite.

— C'est étrange, murmura le jeune homme.

Il resta un moment silencieux.

— Après tout, reprit-il en remuant la tête, du moment que ces inconnus tenaient tant à me voir, ils reviendront.

A ce moment on frappa à la porte.

— Maman Chéron, dit-il, on frappe ; va voir qui c'est.

La vieille femme alla ouvrir. Les trois agents entrèrent. Deux restèrent à la porte ; l'autre, celui qui paraissait être le chef, pénétra dans le logement.

— Que voulez-vous ? qui demandez-vous ? interrogea la mère Chéron.

L'agent allait répondre lorsque Pierre se montra.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur? demanda-t-il.

— C'est vous qui vous nommez Pierre Ricard !

— C'est mon nom, monsieur. C'est vous, sans doute, qui êtes venu me demander la nuit dernière ? Suis-je trop indiscret, n'ayant pas l'honneur de vous connaître, de vous prier de me dire qui vous êtes ?

— Je suis inspecteur de police. Au nom de la loi, Pierre Ricard, je vous arrête.

Un éclair passa dans le regard du jeune homme.

— Ah çà ! est-ce sérieux? s'écria-t-il.

— Vous le voyez bien, répondit l'agent.

— En ce cas, monsieur, vous faites erreur, vous me prenez pour un autre ; je n'ai rien à démêler avec la justice.

— Ceci ne me regarde point. J'ai reçu l'ordre de m'assurer de votre personne, j'exécute mon mandat.

— Encore une fois, monsieur, je vous dis que vous me prenez pour un autre.

L'agent secoua la tête.

— J'arrête Pierre Ricard, répliqua-t-il, demeurant 28, rue Saint-Sébastien, ouvrier serrurier de la maison Corbon et Cie, rue Saint-Maur.

Le jeune homme devint blême et fit trois pas en arrière. Il était atterré.

La mère Chéron, dans une immobilité de statue, les yeux hagards, cherchait à comprendre.

— Allons, reprit l'agent, suivez-moi!

— Non, je ne me laisse pas arrêter ainsi! s'écria Pierre avec un commencement de colère.

— Pierre Ricard, riposta l'agent, nous sommes ici en force ; toute résistance est inutile.

Et, tirant un revolver de sa poche, il lui mit la main sur l'épaule.

Les deux autres agents, voyant ce qui se passait, se précipitèrent dans la chambre.

Un tremblement nerveux saisit le jeune homme et il jeta autour de lui des regards éperdus.

Il resta une minute, la tête baissée, puis se redressant brusquement :

— Puisque c'est sérieux, dit-il d'une voix tremblante, mais avec beaucoup de calme, je suis prêt à vous suivre; tout citoyen doit obéissance à la loi. Mais ne pouvez-vous pas me dire, messieurs, de quoi je suis accusé?

— On vous le dira plus tard. Mettez-lui les menottes, ajouta l'agent, s'adressant à ses compagnons.

— Ah! rien ne manque à l'aventure, reprit Pierre d'un ton légèrement railleur; vous faites bien les choses, messieurs : on ne traite pas avec plus de délicatesse les grands criminels.

Un sourire amer effleura ses lèvres, et il tendit ses bras aux agents.

La mère Chéron sortit alors de son immobilité. Elle marcha vers les agents, les lèvres frémissantes, le regard étincelant, plein de menace, comme si elle se sentait assez forte pour défendre Pierre contre eux.

Mais, d'un signe, le jeune homme l'arrêta.

— Pierre, c'est une infamie! exclama-t-elle; on n'a jamais vu chose pareille; depuis quand se permet-on de venir prendre ainsi chez eux les honnêtes gens? On met en prison les voleurs, les assassins, mais pas les bons cœurs comme mon Pierre!... Oui, c'est une indignité, c'est une infamie!

— Mère, calmez-vous, répondit Pierre; je suis sûr qu'on me prend pour un autre. On ne condamne pas un innocent, et on ne me mettra pas en prison sans m'avoir entendu.

— Allez chercher une voiture à quatre places, fermée, dit l'inspecteur de police à l'un de ses hommes.

VIII

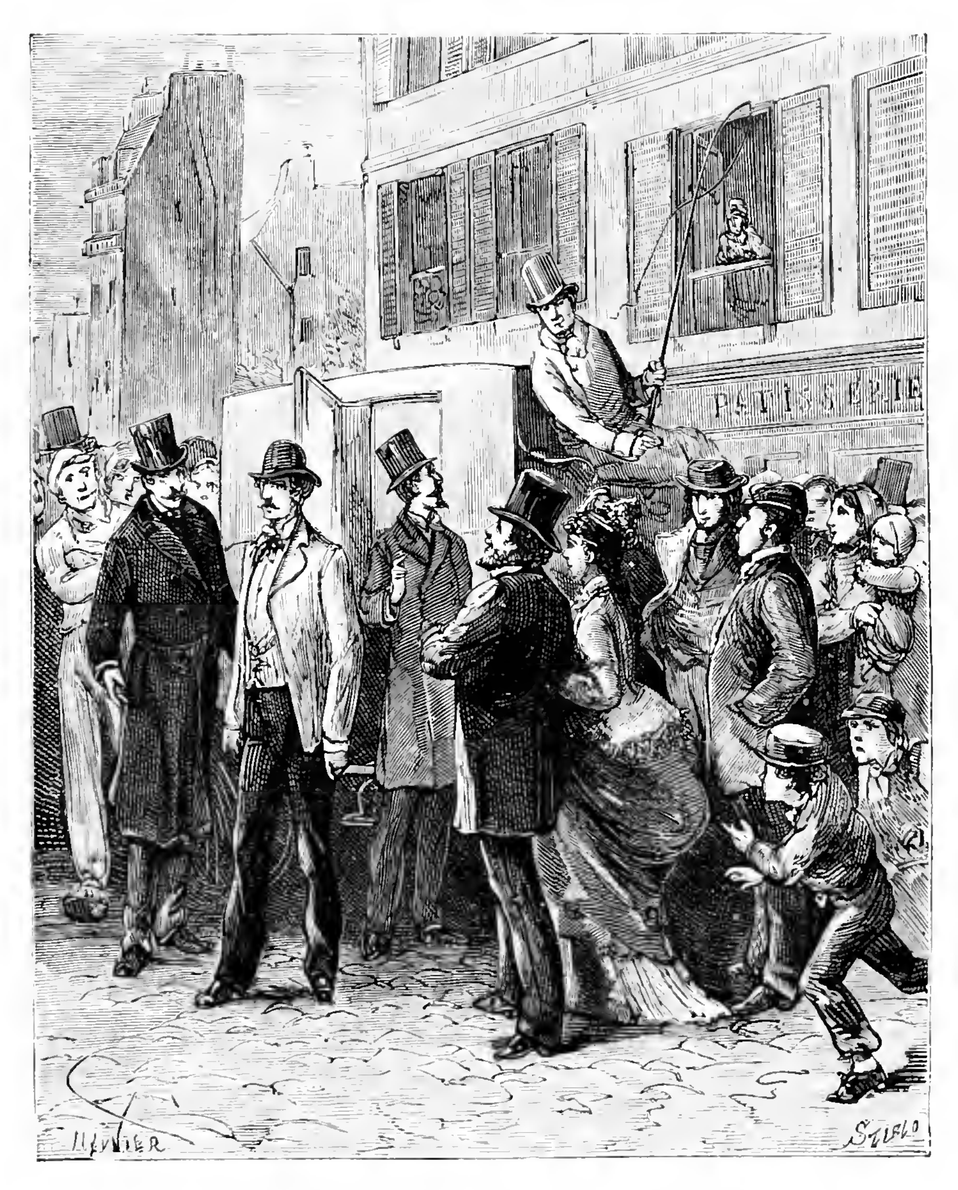
DANS L'ATELIER

Dès le matin, avant l'ouverture des ateliers et l'arrivée des ouvriers, un agent de police avait prévenu M. Corbon qu'un mandat d'amener avait été lancé contre Pierre Ricard, qui était au moment même l'objet d'actives recherches.

Comme les autres amis du jeune homme, M. Corbon, qui avait pour lui une estime toute particulière, fut surpris que Pierre eût passé la nuit hors de chez lui, tout en accueillant l'accusation avec une incrédulité complète.

— Je connais tous mes ouvriers, dit-il, je ne crois pas en avoir un seul capable seulement de commettre le crime de vol; il y en a un, surtout, dont je réponds absolument, et celui-là est précisément Pierre Ricard. Mais je n'ai pas le droit de vous empêcher de faire votre devoir; les ouvriers ne tarderont pas à arriver, attendez.

Peu de temps après les ateliers se remplirent : à sept heures, tous les ouvriers



— C'est lui, c'est l'assassin! disait-on. (Page 207.)

étaient à leur travail, à l'exception de Pierre. Nous savons pourquoi. Quand, au bout d'une heure, ses amis ne le virent point arriver, ils commencèrent à être inquiets.

— Ce n'est pas naturel, dit Boyer, c'est la première fois qu'il lui arrive de ne pas être exact à l'heure.

— Il faut qu'il soit malade, dit Thibaut.

— Pourtant, hier soir en nous quittant, il était fort gai.

— S'il ne s'est pas montré avant l'heure du déjeuner, il faudra aller jusque chez lui voir ce qui se passe.

— Camarades, dit un autre ouvrier, voici le patron ; si Pierre est indisposé, ou s'il a été retenu par une affaire imprévue, il a certainement fait prévenir M. Corbon.

— Au fait, c'est vrai, répondit Thibaut, et on peut bien demander au patron .. Diable, il fronce les sourcils, il a l'air mécontent.

M. Corbon s'avançait. Il s'arrêta devant l'étau de Boyer.

— Boyer, lui demanda-t-il, savez-vous pourquoi Pierre n'est pas venu ce matin ?

— Ma foi, monsieur, nous nous adressions cette question entre nous quand vous êtes entré ; il paraît que Pierre ne vous a pas fait prévenir ; c'est bien extraordinaire.

— Vous êtes son ami, Boyer est-ce qu'il ne vous a pas dit hier qu'il avait l'intention de s'absenter?

— Non, monsieur : en partant hier soir, il nous a dit comme d'habitude, aux camarades et à moi : A demain.

— C'est singulier ! murmura M. Corbon.

— Si monsieur Corbon le désire, j'irai jusqu'à la rue Saint-Sébastien, je ne ferai que le chemin.

— Non, Boyer, non, c'est inutile, répondit le maître.

Et la tête baissée, le front sombre encore, il passa dans un autre atelier.

A quelques pas de Boyer se trouvait Robin. Penché sur son étau, il faisait mordre et grincer sa lime sur l'acier sans lever la tête. Il restait silencieux, taciturne comme à l'ordinaire, mais il ne perdait pas un mot des paroles échangées par les autres ouvriers. Comme les amis de Pierre, il était agité et inquiet ; mais si Pierre n'était pas étranger à son inquiétude, celle-ci n'avait pas la même cause.

L'absence de Pierre avait pour lui une signification terrible. Il croyait le jeune homme tombé sous les coups d'assassins dont il était le complice. Tout misérable qu'il fût, sa conscience ne le laissait pas tranquille et il se sentait affreusement tourmenté. Malgré les précautions dont il s'était entouré, dans son extrême prudence, il redoutait pour lui les conséquences du crime. Un peu tard, sans doute, il comprenait que, si Pierre était frappé, les amis du jeune homme, connaissant sa haine, seraient les premiers à le soupçonner, à l'accuser. Il avait beau pousser sa lime avec une sorte de fureur, il ne parvenait pas à se distraire

de ses sombres pensées. Il était comme sur des charbons ardents. A neuf heures et demie, n'y pouvant tenir, il posa sa lime et, sans rien dire, sortit de l'atelier.

Après avoir fait quelques pas dans la rue, il regarda autour de lui, afin de s'assurer que personne ne l'observait, puis il prit sa course dans la direction de la rue Saint-Sébastien. Il y arriva comme la voiture qui emmenait Pierre venait de partir. Il y avait déjà une foule énorme devant la maison.

Robin s'informa. Il sut bientôt qu'un jeune homme du nom de Pierre venait d'être arrêté.

— C'est pour avoir participé à la Commune, disaient les uns.

— Mais non, répliquaient les autres ; il est l'auteur d'un vol considérable.

Chacun avait son opinion, émettait son idée, ce qui indiquait que les uns comme les autres ne savaient rien.

Il n'y avait qu'un fait certain ; l'arrestation de Pierre.

Robin ne chercha pas à détromper ceux qui prétendaient que Pierre avait servi la Commune, bien que sur ce point il sût parfaitement à quoi s'en tenir.

On venait d'arrêter l'homme qu'il détestait le plus au monde : peu lui importait, pour le moment, d'en connaître la cause. Il n'avait qu'à se féliciter de trouver sa haine satisfaite d'une manière inattendue et de voir la perte de son ennemi sans avoir à redouter aucun danger pour lui.

Toutes ses appréhensions, ses craintes disparurent immédiatement, et il ne resta plus en lui qu'une joie atroce

N'ayant plus rien à apprendre et se trouvant suffisamment renseigné, il revint en courant rue Saint-Maur, où les ouvriers, préoccupés, avaient à peine remarqué son absence. Il se remit à l'ouvrage.

On parlait toujours de Pierre, Robin écouta pendant quelques minutes, puis se mêla tout à coup à la conversation.

— Tout à l'heure, dit-il, je suis sorti pour aller acheter du tabac ; savez-vous ce qu'un camarade m'a appris ?

— Quand tu nous l'auras dit, nous le saurons, répondit un de ses camarades de cabaret.

— Eh bien ! M. Pierre ne viendra pas aujourd'hui, et ceux qui l'attendent l'attendront longtemps.

Tous les bras restèrent immobiles.

— Robin, si tu veux qu'on te comprenne, explique-toi.

— Si vous tenez à savoir ce qui se passe, je ne demande pas mieux que de vous le dire.

— Tu vois bien que tout le monde attend que tu parles, répliqua Boyer d'un ton sec.

— En deux mots voici la chose, reprit Robin en s'adressant plus particulièrement à ses compagnons de débauche ; Pierre a été arrêté ce matin par des agents de la sûreté.

Ces paroles furent suivies d'un murmure

Thibaut se tourna brusquement vers Robin, les yeux pleins d'éclairs.

— Tu en as menti ! exclama Boyer, indigné.

Robin haussa dédaigneusement les épaules et un sourire hideux crispa ses lèvres.

— Pour que Robin avance une chose pareille, dit un ouvrier qui n'était pas plus du parti de Pierre que de celui de Robin, il faut qu'il en soit certain.

— Dame! fit Robin, je vous raconte ce qu'on vient de me dire ; je n'en sais pas davantage. Seulement, comme je n'ai pas la même manière de voir que Boyer, je ne me suis pas permis de donner un démenti au camarade qui a été témoin de l'arrestation de M. Pierre

— Robin, répliqua Boyer, tout le monde ici sait que tu détestes notre ami et que ce n'est pas la première fois que tu te permettrais de le calomnier.

— C'est vrai, murmura sourdement Thibaut.

Robin se redressa fièrement.

— Je n'empêche personne d'avoir son opinion, dit-il avec aigreur; je laisse chacun libre d'ouvrir ou de fermer les yeux; vous pouvez dire tant que vous voudrez que je hais M. Pierre et même que je le calomnie, tout cela n'empêche pas qu'il soit actuellement en prison.

Robin venait de parler avec une telle assurance que Boyer et Thibaut baissèrent la tête.

La joie du triomphe éclata dans les yeux de Robin.

— Ainsi, c'est bien vrai, Pierre a été arrêté? interrogea un ouvrier.

— Puisque Robin vient de nous dire qu'il en était sûr, répliqua un autre.

— Dis donc, c'est assez difficile à comprendre pour qu'on en doute.

— Il y a bien des choses qui existent et qu'on ne comprend pas, dit Robin.

— Il a raison, approuva un de ces intimes.

— Enfin, pourquoi Pierre a-t-il été arrêté ?

— Le camarade qui vient de me dire cela, répondit Robin, n'a pu me renseigner exactement ; on parle d'un vol.

Boyer tressaillit.

— Autant dire tout de suite qu'il a assassiné quelqu'un? répliqua-t-il avec colère.

Thibaut avait croisé ses bras et riait.

— Je n'ai qu'un conseil à donner à Boyer, dit Robin, c'est d'aller voir si ce qu'on m'a raconté est vrai, afin de pouvoir vous prouver que j'ai menti.

— Puisque Robin l'affirme, reprit Boyer, je veux bien croire que Pierre a été arrêté ; pourquoi ? je n'en sais rien, ni Robin non plus. Mais admettre qu'il soit un voleur, allons donc !... Ah, çà ! nous le connaissons tous ; est-ce que c'est possible?

— Dame ! on ne sait pas, fit l'intime de Robin.

— C'est tout simplement absurde, dit Thibaut en haussant les épaules.

— Ce qui serait absurde, riposta Robin avec ironie, ce serait de supposer, comme Boyer et Thibaut, qu'on a arrêté M. Pierre parce qu'il est un trop parfait honnête homme. Moi, je ne vous dirai pas : Il a fait ceci, il a fait cela ; je ne sais pas pourquoi les agents de la sûreté sont venus le prendre ce matin chez lui. Mais il y en a plus d'un ici qui cessera de dire ou de penser que j'étais jaloux de Pierre et que la haine me faisait parler. J'y voyais clair et je me défiais d'un hypocrite, voilà tout. Maintenant, vous devez voir que M. Pierre, avec ses belles paroles et ses grands airs, a réussi à tromper tout le monde, excepté moi.

Depuis un instant M. Corbon était entré dans l'atelier et il avait entendu une partie du dialogue des ouvriers. Il s'avança brusquement au milieu d'eux et leur dit :

— Messieurs, on vient de vous apprendre que Pierre a été arrêté, c'est la vérité. Je suis surpris et affligé, quand le malheur frappe un des vôtres, de voir quelques-uns d'entre vous éprouver de la satisfaction. Ce n'est point là, messieurs, l'esprit de fraternité qui devrait toujours exister entre vous N'en déplaise à Robin, j'ai quelque expérience des choses de la vie et j'ai la prétention de savoir aussi juger les hommes. Eh bien ! je ne crois pas que votre camarade Pierre soit coupable, et je garde l'estime que j'ai pour lui. Victime d'une déplorable erreur, j'en suis convaincu, dans quelques jours il reviendra parmi vous ; ce jour-là, messieurs, je vous le présenterai comme contre-maître. Je n'ai que cela à vous dire, messieurs reprenez votre travail.

IX

LE PRISONNIER

Boyer et Thibaut s'étaient donné rendez-vous après leur déjeuner pour aller ensemble rue Saint-Sébastien afin de se renseigner plus exactement sur la cause véritable de l'arrestation de Pierre.

Ils étaient dans la rue depuis un instant, questionnant des gens qui, comme

eux, cherchaient à savoir la vérité, lorsque Louise, arrivant rue Saint-Sébastien, s'approcha du rassemblement.

Elle écouta sans rien dire, et quand Boyer et Thibaut s'éloignèrent, elle marcha rapidement pour les rejoindre.

— Messieurs, leur dit-elle en les arrêtant, je ne vous connais pas ; mais en vous écoutant tout à l'heure, j'ai deviné que vous êtes les amis de M. Pierre Ricard.

— Vous ne vous êtes pas trompée, répondit Boyer, Thibaut et moi, nous aimons Pierre comme s'il était notre frère.

— Je suis aussi son amie, messieurs, je suis heureuse de vous avoir rencontrés.

— Ah ! vous connaissez Pierre? fit Thibaut.

— Oui, depuis longtemps.

— Savez-vous pourquoi il a été arrêté? demanda Boyer.

— Oui, je le sais.

Les deux ouvriers se serrèrent contre elle.

— On le croit complice d'un vol et d'un assassinat, dit Louise, baissant la voix.

Boyer et Thibaut échangèrent un regard rapide.

— Il y a du Robin là-dessous, murmura sourdement Boyer.

— Robin, qu'est-ce que c'est que Robin? interrogea Louise.

— C'est l'ennemi acharné de Pierre, répondit Boyer.

— Robin, ajouta Thibaut, dont j'ai eu le malheur d'être l'ami, m'a si bien animé contre Pierre, qu'il y a quinze jours j'ai tenter de le tuer. C'est depuis ce jour terrible, que je n'oublierai de ma vie, que je donnerais ma vie pour sauver celle de Pierre.

— Robin ! il faut que je me rappelle ce nom-là, pensait Louise.

Elle reprit tout haut :

— Je m'empresse de vous dire, messieurs, que votre ami Pierre est faussement accusé.

— Ah ! nous en sommes bien sûrs, répliqua vivement Boyer. Lui, voleur et assassin ! nous ne sommes pas de ceux qui peuvent croire à une semblable absurdité. Du reste, M. Corbon, notre patron, pense absolument comme nous.

— Ainsi, vous êtes des ouvriers de la maison Corbon?

— Oui, et du même atelier que Pierre

— Et ce Robin, dont vous parliez tout à l'heure ?

— Il est aussi de notre atelier.

— Messieurs, reprit Louise d'un ton grave, un vol et un assassinat ont été réellement et malheureusement commis la nuit dernière dans une maison où M. Pierre va souvent depuis quelque temps. C'est pour cela que les soupçons se sont portés sur lui. Mais, innocent, votre ami sortira triomphant de cette cruelle épreuve. Toutefois, il faut que la justice découvre les vrais coupables; j'ai été frappée tout à l'heure de la façon dont vous avez prononcé le nom de Robin, et quelque chose me dit que ce Robin n'est pas étranger au double crime de la rue de Lille.

— La rue de Lille! exclama Boyer. C'est dans cette rue que demeurent M. Blanchard, l'aveugle, et sa petite-fille.

— Eh bien ! on a volé à M. Blanchard une trentaine de mille francs qu'il possédait, et les voleurs — ils étaient deux — ont assassiné le concierge de la maison.

— Fabrice, Fabrice est mort, mort assassiné! s'écria douloureusement Boyer ; il connaissait Pierre et avait pour lui une grande amitié.

— Boyer, je suis de ton avis, fit Thibaut, et quelque chose me dit aussi, à moi, que Robin n'est pas étranger à tout cela.

— Messieurs, reprit Louise, dont l'esprit se livrait à un travail extraordinaire, il est toujours bon de prévoir les choses ; il peut se faire que j'aie bientôt besoin de vous revoir, veuillez me donner vos noms.

— Je m'appelle Boyer, et mon camarade se nomme Thibaut; si vous aviez besoin de nous, madame, pour être utile à notre ami Pierre, vous pouvez nous appeler n'importe à quelle heure du jour ou de la nuit.

— Merci. Avant de vous quitter, j'ai une recommandation à vous faire.

— Laquelle?

— Ne dites à personne que vous m'avez rencontrée et gardez pour vous seuls ce qui vient d'être dit entre nous.

— Vous pouvez comptez sur notre silence

Ils se séparèrent.

Louise arrêta la première voiture vide qu'elle rencontra et donna l'ordre au cocher de la conduire rue de Grenelle-Saint-Germain.

Mais, au bout de quelques minutes, elle mit la tête à la portière et cria au cocher :

— J'ai réfléchi : conduisez-moi rue de Lille, 62.

Elle venait de penser qu'elle ferait bien, avant de rentrer à l'hôtel de Lucerolle, de voir le commissaire de police du quartier.

Après son arrestation, Pierre fut conduit directement au Dépôt de la préfecture de police. Pendant le trajet, le jeune homme avait eu le temps de réfléchir et, de plus en plus convaincu qu'il devait sa mésaventure à une similitude de nom, il était devenu très-calme et n'éprouvait pas la moindre inquiétude.

Toutefois, après avoir vécu d'une vie si tranquille pendant plus de vingt ans, il trouvait son existence actuelle étrangement tourmentée, et il s'étonnait un peu d'avoir connu si rapidement tant d'émotions successives.

— C'est égal, se disait-il, j'ai hâte d'être interrogé, je serais bien aise de savoir de quoi il s'agit. Que vont penser de moi les bonnes gens de ma maison? Ils doivent se dire déjà que je suis un grand criminel. Bigre! cinq agents pour me prendre, et les bras enchaînés par-dessus le marché, cela ouvre le champ à bien des suppositions. Mais tout cela n'est rien : pourvu que la maman Chéron ne soit pas trop épouvantée, je ne m'inquiète pas de ce que penseront les autres. Si seulement j'avais pu prévenir M. Blanchard et M. Corbon, mon patron... Puis je leur raconterai moi-même la chose ce soir car j'espère bien qu'on ne va pas me laisser moisir ici.

« Comme les choses se groupent et s'enchaînent! Que d'événements depuis hier! Deux hommes veulent me noyer, me jettent à l'eau... Deux autres hommes qui, Dieu merci, ne ressemblent pas aux deux premiers, me sauvent la vie. On me transporte dans une chambre et, quand je reviens à moi, au milieu de la nuit, je vois à mon chevet une femme inconnue... et cette femme, Louise Verdier, a été ma nourrice, et elle me déclare que je ne suis pas le fils de Pierre Richard, dont j'ai toujours porté le nom. Et elle m'affirme que mon père et ma mère existent, et qu'elle me les fera connaître. Voilà ce qu'on peut appeler de l'extraordinaire! C'est comme un rêve, une féerie : je suis véritablement un héros de roman.

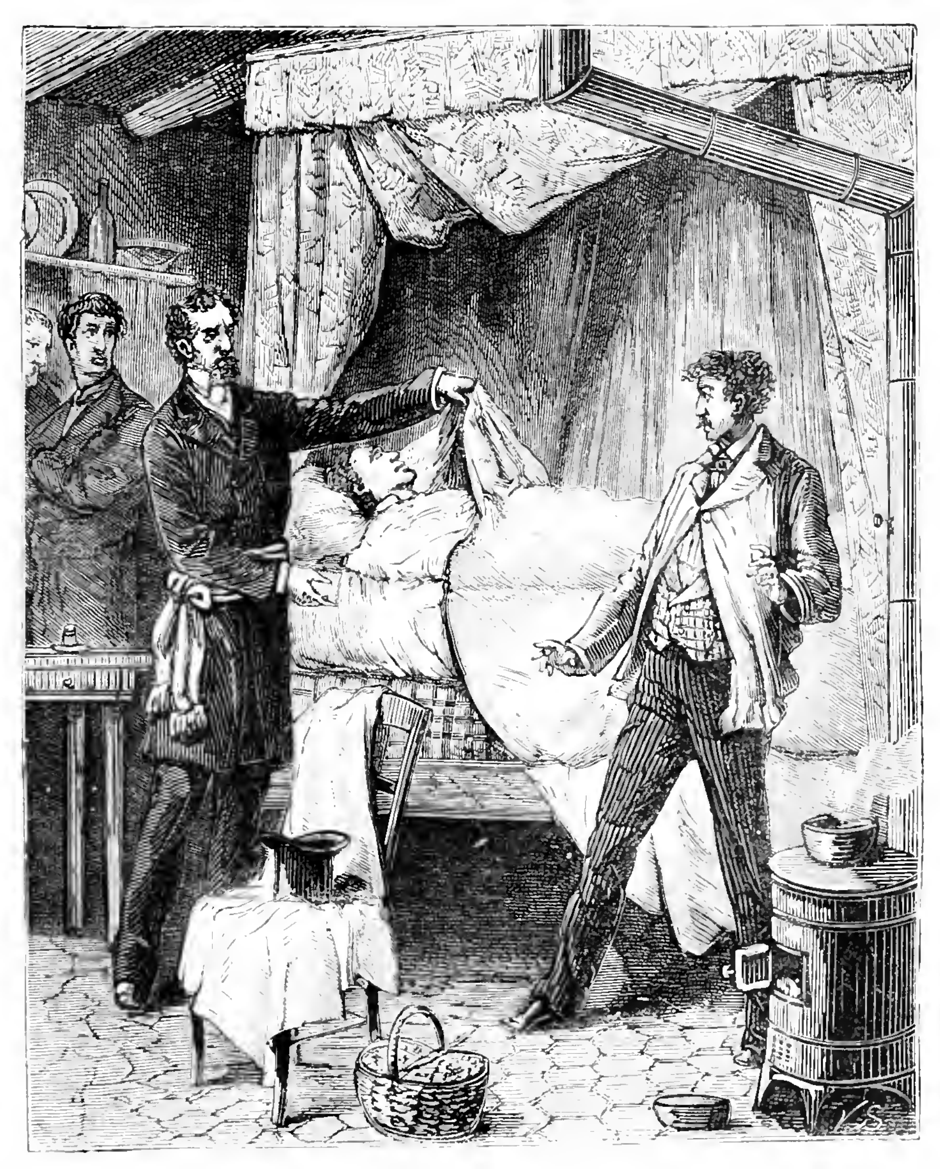
— Ne m'interrogez pas, m'a-t-elle dit, je ne puis rien vous dire encore ; c'est dans votre intérêt. Mais dans quelques jours... »

« Dans quelques jours... Ah! tout cela est bien étrange!... Sans compter qu'elle m'a fait promettre, que je lui ai juré de ne révéler à personne que je suis tombé la nuit dernière dans un odieux guet-apens. Évidemment, elle connaît les misérables. Me voilà bel et bien en plein mystère, et j'y suis enfoncé jusque par-dessus la tête... »

Il en était là de son monologue lorsqu'on vint le chercher.

— Enfin? dit-il en se levant pour suivre les deux gendarmes.

On le fit passer par plusieurs couloirs étroits, à peine éclairés, où se tenaient de distance en distance, des gendarmes et des gardiens de la paix. Puis une porte s'ouvrit devant lui; les gendarmes qui le conduisaient le firent entrer, et il se trouva dans un cabinet en présence d'un grave personnage assisté de son secrétaire.



Il découvrit la tête du mort. « Pierre Ricard, reprit-il, regardez! regardez! » (Page 271.)

C'était le commissaire de police chargé de diriger et de compléter l'enquête commencée rue de Lille.

Après avoir consulté une feuille de papier placée devant lui, il se tourna vers Pierre et le regarda attentivement. Aussitôt les mouvements de sa physionomie exprimèrent la surprise.

Certes, le regard loyal du jeune homme et son attitude pleine de dignité justifiaient son étonnement.

Aussi ce fut avec moins de sévérité qu'on ne devait s'y attendre qu'il lui parla.

— Comment vous appelez-vous? lui demanda-t-il.

— Pierre Richard, répondit le jeune homme.

— Vous demeurez?

— Rue Saint-Sébastien, n° 28.

— Quel est votre état?

— Serrurier.

— Vous travaillez?

— Rue Saint-Maur, chez MM. Corbon et Cie.

— Pierre Ricard, reprit le magistrat, une accusation des plus graves pèse sur vous.

— La façon dont j'ai été arrêté ce matin me le fait supposer, monsieur.

— Pierre Ricard, vous affectez un calme que vous n'avez point. Vous êtes ici en présence de la justice ; vous devez dire toute la vérité.

— J'attends, monsieur, que vous vouliez bien m'interroger.

— Vous savez de quels crimes vous êtes accusé !

— J'ai interrogé à ce sujet les agents qui m'ont arrêté ; ils n'ont pas cru devoir me répondre ; j'ose espérer, monsieur, que vous serez moins discret, répondit Pierre en souriant.

Le magistrat fronça les sourcils.

— Pierre Ricard, dit-il brusquement, je vois dès maintenant quel sera votre système de défense ; dans votre intérêt, il en est temps encore, je vous conseille de faire des aveux complets.

— N'ayant commis ni un crime ni même un délit, monsieur, je ne vois pas quels aveux je pourrais faire. Je vous répéterai ce que j'ai dit à vos agents : on me prend pour un autre.

— C'est bien, répliqua le magistrat ; nous verrons plus tard si vous conserverez votre assurance. Où avez-vous passé la dernière nuit?

Le jeune homme tressaillit.

— Où j'ai passé la dernière nuit ? balbutia-t-il.

— Oui, dites-le moi, et apprenez-moi aussi comment vous avez employé votre temps à partir de neuf heures du soir.

— Monsieur... commença Pierre.

Mais, aussitôt, il baissa la tête. Il se souvenait de son serment fait à Louise.

— Ah! vous voyez bien, s'écria le magistrat, vous ne pouvez pas répondre!

— C'est vrai, monsieur, répondit Pierre tristement; je ne peux pas répondre, parce que j'ai promis de me taire sur certains faits qui se sont passés la nuit dernière, et qui me sont tout à fait personnels; mais si, comme vous venez de me le dire, je suis accusé d'un crime quelconque, je vous prie de ne pas vous hâter d'interpréter mon silence contre moi. Je ne sais pas de quoi je suis accusé, mais je vous jure que j'ai la conscience bien tranquille. Tel vous me voyez en ce moment, tel vous me verrez demain et les jours suivants si vous croyez devoir me retenir prisonnier. La majesté de la justice, que je respecte, n'a rien d'effrayant pour moi : un homme ne tremble pas quand il est innocent!

Le magistrat ne répondit rien à ces paroles. Il fit signe à un des gendarmes de s'approcher et il lui dit quelques mots à l'oreille.

Le premier interrogatoire était terminé. Pierre sortit du cabinet, escorté de ses deux gendarmes.

Une heure plus tard on le fit monter dans une voiture en compagnie de trois agents de police.

— Allons, se dit-il, on va me mener à Mazas. Décidément, l'aventure devient tout à fait désagréable.

Mais, à peine sorti de la cour de la préfecture, il s'aperçut que la voiture ne prenait pas du tout le chemin de la prison.

Où le conduisait-on?

X

DEVANT LE CADAVRE

A la grande surprise de Pierre, la voiture, un fiacre de place ordinaire, s'arrêta rue de Lille. Une foule énorme se pressait sur les trottoirs et encombrait la rue. Les gardiens de la paix réussissaient à grand'peine à maintenir les curieux et à laisser libre la circulation.

On avait vu arriver et entrer dans la maison plusieurs graves personnages, dont l'un, disait-on, était le chef de la sûreté.

Quand Pierre, blanc comme un linge, descendit de voiture tenu par deux agents, une rumeur sourde se fit entendre.

— C'est lui, c'est l'assassin! disait-on.

Mais la figure de Pierre savait si bien inspirer la sympathie, qu'il y eut immédiatement dans la foule beaucoup d'incrédules.

— Ce garçon-là un assassin? disaient ceux-ci ; allons donc! on peut parier cent contre un qu'il n'oserait pas tuer un oiseau.

A cela d'autres répondaient :

— Il a la physionomie et le regard doux ; mais il ne faut pas s'y fier : rien ne ressemble plus à un honnête homme qu'un coquin.

Tout à coup, un cri déchirant retentit à une des fenêtres de la maison. Pierre leva la tête et il vit Léontine échevelée, le corps penché en avant, agitant désespérément les bras. Le malheureux poussa un gémissement sourd et il lui sembla qu'une main de fer lui broyait le cœur. Sa tête tomba lourdement sur sa poitrine, ses jambes plièrent sous le poids de son corps, et il serait tombé si les agents ne l'eussent soutenu.

Mais ce ne fut qu'un moment de faiblesse; il retrouva subitement son énergie.

Le premier regard qu'il rencontra en relevant la tête, ce fut celui de Louise, qui venait d'arriver. Craignant qu'il n'oubliât son serment, et tenant plus que jamais à ce qu'il gardât le silence, elle lui rappela sa promesse, en posant deux doigts sur ses lèvres.

Le jeune homme répondit qu'il comprenait, par un mouvement de tête qu'on put prendre pour un salut adressé à une personne de connaissance.

On le fit entrer dans la maison, puis dans la loge, où se trouvaient quatre hommes, parmi lesquels il reconnut le commissaire de police qui l'avait déjà interrogé.

Madame Fabrice n'était pas là, on l'avait probablement priée de se retirer. Fabrice n'était pas encore enseveli, mais son cadavre était entièrement caché.

Pierre regardait autour de lui avec un étonnement profond; il cherchait à comprendre, à deviner quelque chose.

— Pierre Ricard, savez-vous où vous êtes ici? lui demanda le commissaire de police.

— Oui, monsieur, je suis dans la loge des concierges de la maison qui porte le n° 62 de la rue de Lille.

— Vous connaissez bien cette maison, vous y veniez souvent.?

— Oui, monsieur, souvent.

— Depuis combien de temps y venez-vous?

— Depuis que M. et madame Fabrice y sont concierges, c'est-à-dire depuis une dizaine d'années. Mais alors, bien que M. et madame Fabrice eussent de

l'amitié pour moi, je venais les voir rarement. C'est depuis quelque temps, après avoir loué un logement pour M. et mademoiselle Blanchard, que je suis venu souvent dans la maison.

— Nous savons cela. Vous avez su gagner la confiance de M. Blanchard et de sa petite-fille, comme vous aviez déjà celle des concierges. Or, la confiance de M. Blanchard était si grande qu'il ne vous cachait rien de ses affaires ; il paraît même qu'il consentait à vous donner sa fille en mariage.

— C'est vrai, monsieur.

— Seulement, vous n'avez jamais eu l'intention d'épouser mademoiselle Blanchard ; vous avez feint un amour que vous n'éprouviez pas, — il fallait cela pour vos projets, — au risque de détruire à jamais le repos et le bonheur d'une innocente jeune fille.

Le jeune homme se redressa superbe, le feu de l'indignation dans le regard.

— Monsieur, dit-il d'une voix frémissante, malgré le respect que je dois ici à l'homme qui représente la loi et la justice, je ne crains pas de vous dire que vous venez de prononcer des paroles odieuses. Il y a des sentiments qui doivent être respectés, même chez un criminel.

— Soit, Pierre Ricard ; je n'ai pas, d'ailleurs, à insister sur ce point. Vous veniez chez M. Blanchard le dimanche et tous les deux jours dans la semaine.

« Avant-hier vous avez fait votre visite habituelle, cela ne vous a pas empêché de revenir hier soir assez tard, alors que vous n'étiez pas attendu. Mademoiselle Blanchard était allée passer la soirée chez une de ses amies, vous le saviez.

— Oui, monsieur, je le savais.

— Quel était le but de votre visite?

— M. Blanchard m'avait confié des coupons à toucher; je lui ai apporté son argent.

— A quelle heure l'avez-vous quitté?

— Il pouvait être neuf heures.

— Connaissez-vous une demoiselle nommée Henriette Mabire ?

— C'est la première fois que j'entends prononcer ce nom.

— En quittant M. Blanchard, qui vous a dit sans doute qu'il allait se coucher, êtes-vous sorti immédiatement de la maison?

— N'y connaissant pas d'autres locataires, je n'avais pas à m'arrêter chez

— Pourtant madame Fabrice, qui n'a pas quitté sa loge, ne vous a pas vu partir.

— Elle causait avec une autre femme ; pour ne pas la déranger, je ne lui ai rien dit en passant.

— Enfin, vous êtes sorti de la maison à neuf heures ; où êtes-vous allé ensuite ?

— Jusqu'à la rue de Grenelle-Saint-Germain.

— Ce n'était pas votre chemin pour rentrer chez vous.

— C'est vrai, monsieur; mais mademoiselle Blanchard était allée chez son amie, mademoiselle de Lucerolle, j'espérais la rencontrer revenant rue de Lille.

— Ceci est vraisemblable. Vous êtes donc allé rue de Grenelle; après cela, qu'avez-vous fait?

— J'ai attendu assez longtemps; mais, ne voyant point sortir mademoiselle Blanchard de l'hôtel de Lucerolle, j'ai pensé qu'elle était rentrée chez son père. L'orage étant près d'éclater, je me décidai à m'en aller pour revenir chez moi.

— Quelle heure était-il alors?

— Je ne puis vous le dire exactement, car je n'ai pas consulté ma montre ; mais il ne devait pas être loin de dix heures.

— Voulez-vous me dire, maintenant, comment il se fait que, partant de la rue de Grenelle à dix heures, hier soir, pour revenir chez vous, rue Saint-Sébastien, vous n'y soyez arrivé ce matin qu'à neuf heures et demie?

— L'explication serait facile à donner, monsieur ; mais, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire tantôt, j'ai juré de garder le silence sur certains faits qui me sont absolument personnels.

— Pierre Ricard, c'est cependant cette explication que vous devriez nous donner; vous n'hésiteriez pas à le faire, si cela vous était possible, car je ne vous ai pas laissé ignorer que vous aviez été arrêté sous le coup d'une accusation des plus terribles. D'un autre côté, votre présence ici devrait vous faire comprendre que votre système de défense manque absolument de solidité.

— N'étant point coupable, monsieur, je n'ai pas à me défendre.

— Pierre Ricard, deux crimes ont été commis dans cette maison la nuit dernière : un vol et un assassinat !

Pierre regarda le magistrat avec épouvante.

Celui-ci continua :

— Deux hommes, un jeune et un vieux, se sont introduits dans la chambre de M. Blanchard et lui ont volé l'argent et les valeurs qu'il possédait.

Une rougeur subite monta au front du jeune homme.

— Et c'est moi, moi qu'on ose accuser ! exclama-t-il indigné.

— Les deux voleurs ont été surpris dans la chambre de M. Blanchard par le concierge de la maison, poursuivit le commissaire de police ; l'un deux, est-ce le jeune, est-ce le plus âgé? — nous ne sommes pas fixés sur ce point — a frappé Fabrice d'un coup de couteau.

Il se leva brusquement et, découvrant la tête du mort :

— Pierre Ricard, reprit-il, regardez, regardez!

Le jeune homme poussa un cri étranglé. Puis, les yeux grands ouverts, les bras ballants, ne pouvant plus respirer, il resta immobile, comme pétrifié.

— Voilà la victime, continua le magistrat, nous trouverons l'assassin. Mais, grâce à Dieu, Fabrice n'est pas mort sur le coup ; il a pu parler : il avait reconnu l'un des voleurs, peut-être son meurtrier, et il l'a nommé. Pierre Ricard, c'est vous qu'il a désigné.

Le jeune homme sursauta comme un homme qu'on réveille brusquement et, lentement, marcha vers le lit. Alors, les yeux fixés sur le visage du mort et la voix pleine de larmes, il dit :

— Fabrice, pauvre Fabrice, mon vieil ami, mort! mort!... Et c'est moi qu'on soupçonne de l'avoir assassiné!...

Il tomba à genoux, en sanglotant, et resta un instant la tête dans ses mains appuyée sur le lit.

Les spectateurs de cette scène touchante se regardaient avec surprise, et chacun se disait que ce n'était point là l'attitude d'un criminel.

Pierre se releva ; il jeta un dernier regard sur le corps de Fabrice, puis, se tournant vers les quatre hommes :

— C'est vrai, messieurs, dit-il d'une voix vibrante, l'accusation qui pèse sur moi est terrible. Vous voulez découvrir les criminels, vous faites bien. Mais, surtout, continua-t-il en secouant tristement la tête, ne croyez pas avoir en moi l'un de ces misérables ; dans cinq ou six jours, je l'espère, il me sera permis de vous prouver mon innocence. En attendant, messieurs, cherchez toujours l'assassin de cet homme.

— Ainsi, Pierre Ricard, dit le commissaire de police, vous refusez de faire aucun aveu.

— Je n'ai rien à avouer, monsieur.

— Et vous persistez à ne point dire quel a été l'emploi de votre temps la nuit dernière ?

— J'attends, monsieur; dans quelques jours je parlerai.

— C'est bien, nous attendrons aussi.

Il fit un signe. Aussitôt la loge s'ouvrit et deux agents parurent sur le seuil.

— Emmenez l'inculpé, dit le magistrat.

Pierre sortit de la loge. Derrière lui, une voix de femme prononça ce mot :

— Courage !

Le jeune homme se retourna, et il vit Louise Verdier debout sur la première marche de l'escalier.

— Je suis plein de confiance, répondit-il.

Un des agents s'approcha de Louise.

— Qui êtes-vous ? lui demanda-t-il d'un ton courroucé.

— Je me nomme Louise Verdier, répondit-elle très-haut pour que Pierre pût l'entendre ; je viens de faire une visite à mademoiselle Léontine Blanchard de la part de ma maîtresse, madame la comtesse de Lucerolle.

— Ah ! c'est différent, fit l'agent.

Et il s'empressa de rejoindre ses camarades qui emmenaient Pierre Ricard.

Louise n'avait pas menti ; elle venait, en effet, de voir pour la deuxième fois mademoiselle Blanchard. Elle avait entendu le cri poussé par la jeune fille au moment où Pierre descendait de la voiture, et la pensée généreuse lui était venue de monter chez M. Blanchard pour faire entendre de nouvelles paroles d'espoir à la jeune fille et pour raffermir sa confiance.

XI

LA MÈRE ET LE FILS

Il était près de cinq heures lorsque Louise rentra à l'hôtel de Lucerolle.

Intimidé par le ton d'autorité qu'elle avait pris le tantôt en lui parlant, son fils, malgré son audace, n'avait point osé agir contre sa volonté : il était resté à l'hôtel, enfermé dans sa chambre, et il l'attendait avec une impatience fiévreuse, pleine d'anxiété.

Elle le trouva marchant avec agitation et tournant autour de sa chambre comme un lion dans une cage.

— Enfin, lui dit-il en se plaçant brusquement devant elle, vous voilà ; vous devez être satisfaite, je me suis rendu à votre désir.

— Je vous ai donné un ordre, monsieur, vous l'avez exécuté, c'est bien.



Boyer faisait le partage de l'appétissante tarte aux fraises attendue par les bébés. (Page 280.)

— Admettons cela, si vous y tenez. Maintenant, qu'avez-vous à me dire ? j'écoute.

Louise s'assit. Il fit de même, en murmurant :

— Il paraît que ce sera long.

Ses yeux étaient fixés sur sa mère, et il lui trouvait un regard sombre, presque terrible, et un air de sévérité farouche qui lui firent passer un frisson sur le corps.

— Monsieur, dit-elle, vous savez que deux malfaiteurs sont entrés la nuit dernière chez M. Blanchard, rue de Lille, et y ont commis un vol et un assassinat?

Il se contenta de répondre par un mouvement de tête.

— Mais vous ignorez probablement encore, reprit Louise, que Fabrice a reconnu l'un des deux scélérats et qu'il l'a nommé avant de mourir. Il a livré au commissaire le nom de Pierre Ricard, et le jeune homme qui porte votre nom, le vrai vicomte de Lucerolle, a été arrêté ce matin comme un criminel.

— Je ne savais pas cela, balbutia-t-il en s'agitant sur son siége avec malaise.

— Vous pensez sans doute comme moi que le vicomte de Lucerolle est innocent et victime d'une erreur.

— Je ne pense pas cela du tout, répliqua-t-il; si on l'a arrêté, c'est qu'il est coupable.

— En ce cas, monsieur, je vais immédiatementvous détromper; j'ai découvert, moi, quel'assassin du concierge, qui se nomme, en effet Pierre Ricard n'est autre que votre père.

Le jeune homme tressaillit et regarda sa mère avec terreur.

— Le vicomte de Lucerolle, continua Louise, est donc une fois de plus frappé par la fatalité qui le poursuit depuis son enfance, et il restera sous le coup de l'horrible accusation jusqu'au jour où, volontairement, vous lui aurez cédé la place que vous occupez ici, et qui lui appartient.

Le jeune homme se redressa, une lueur livide dans le regard et s'écria:

— Jamais! jamais!

— Louis Ricard, dit Louise, lui rendant son véritable nom, vous ferez ce que votre mère vous ordonnera.

— Je ne veux pas vous reconnaître le droit de me donner des ordres, répliqua-t-il avec hauteur.

Louise arrêta sur lui ses yeux pleins de flammes.

— Je saurai vous les imposer, lui dit-elle durement. Vous n'avez rien dans le cœur, rien dans l'âme, continua-t-elle avec véhémence; si, je me trompe: il y a tous les sentiments bas et vils. Ah! mes yeux se sont enfin ouverts, et mon cœur s'est entièrement fermé pour vous. Autrefois, je vous excusais, j'espérais que vous réfléchiriez et que rentrant en vous-même, vous deviendriez meilleur; étais-je assez insensée!... Aujourd'hui, Louis Ricard, vous ne m'êtes plus rien... Non-seulement je n'ai plus d'affection pour vous, — et c'est ce qui me rend forte à cette heure suprême, — mais je n'ose trop interroger mon cœur déchiré, meurtri, tant j'ai peur d'y trouver la haine à côté du mépris. Ah! je vous le

jure, je suis sans pitié pour vous; je frissonne en pensant que je suis votre mère, car ce n'est pas un homme, c'est un monstre que j'ai mis au monde!

Le visage de Louis Ricard s'était affreusement contracté. Ne pouvant supporter la fixité du regard de sa mère, qui le frappait comme une lance, il baissa les yeux.

— J'ai fait encore une autre découverte, reprit Louise d'une voix sourde: sachant ce que vous êtes et ce qu'était celui dont vous portez encore le nom, vous l'avez trouvé gênant et vous avez voulu l'assassiner!

— C'est faux! c'est faux! s'écria-t-il.

— Misérable! mais ayez donc au moins le courage de ne pas nier votre infamie! Oui, vous avez voulu assassiner le vicomte de Lucerolle; vous n'avez pas hésité à vous adresser à des scélérats dont le métier est de voler et de tuer, et c'est avec de l'or, de l'or qui lui appartenait, à lui, que vous avez payé le prix du crime! Hier soir, à peu près à la même heure que deux brigands, dont l'un est votre père, volaient et assassinaient un homme rue de Lille, deux autres misérables s'élançaient comme deux tigres sur le malheureux enfant, qui traversait le pont des Arts, et l'ont précipité dans la Seine. Heureusement, j'étais là; j'ai appelé au secours, et deux braves pêcheurs dans une barque l'ont sauvé!... Dieu a permis à la mère, déjà si cruellement éprouvée, de conserver la vie de celui que le fils voulait tuer!

Louis Ricard était écrasé, anéanti; la foudre tombait à ses pieds n'aurait pas produit un effet aussi terrible. Il fut pris d'un tremblement convulsif, qui le secoua avec une violence extrême.

Après un moment de silence, Louise reprit:

— Ce n'est pas assez pour moi que le vicomte de Lucerolle ait échappé à la mort; il faut, je veux que les coupables soient châtiés.

Il la regarda avec effarement.

— Vous allez me faire connaître les deux misérables que vous avez payés pour assassiner le vicomte de Lucerolle.

Il resta silencieux.

— Louis Ricard, reprit-elle impétueusement, je vous ordonne de me répondre, vous entendez, je vous l'ordonne.

Il tressaillit et répondit:

— Je ne les connais pas.

— Vous mentez! cria-t-elle. Vous avez payé ces scélérats, vous devez les connaître ou savoir, tout au moins, où ils demeurent.

— Non, je ne sais rien, bégaya-t-il.

— Ah ! prenez garde, reprit Louise d'un ton menaçant; je vous ai dit que j'étais sans pitié, ne laissez pas éclater ma colère. Par respect pour le nom que vous avez porté jusqu'à ce jour, je voudrais ne pas être obligée, moi, votre mère, de vous livrer à la justice; mais si vous refusez de me répondre, si vous ne m'obéissez pas, je vous jure qu'aucune considération ne m'arrêtera plus: j'irai moi-même vous dénoncer au procureur de la République.

Le misérable comprit qu'il était entièrement sous la dépendance de sa mère et qu'elle ne faisait pas une vaine menace en disant qu'elle serait sans pitié. Cette fois, l'épouvante le saisit sérieusement. Il se décida à parler.

— Eh bien! oui, dit-il, j'ai donné de l'argent à un homme pour qu'il...

Il eut peur d'achever sa phrase.

— Pour qu'il tuât le vicomte de Lucerolle, dit Louise. Comment se nomme ce scélérat?

— Ramoneau.

— Où l'avez-vous connu?

— Je ne l'ai vu qu'une seule fois, dans un cabaret de Belleville où j'ai été conduit par un ouvrier.

— Un ouvrier! Il se nomme?

— Robin.

— Ah! Robin, Robin! s'écria Louise; Boyer et Thibaut ne se sont pas trompés! Alors, continua-t-elle, ce Robin, ouvrier serrurier de la maison Corbon, est l'ami de Ramoneau?

— Je ne sais pas s'ils sont amis; mais ils doivent se connaître depuis longtemps.

— Dans quelle rue de Belleville se trouve le cabaret où vous avez vu ce Ramoneau?

— Rue des Rigoles, n° 15.

— Ainsi, vous pensez que c'est Ramoneau et Robin qui ont tenté de noyer le vicomte de Lucerolle?

— Robin ne l'aime pas, mais je le crois trop prudent pour avoir été le complice de Ramoneau.

— Est-ce que Ramoneau est un habitué du cabaret de la rue des Rigoles?

— Oui.

— Il y va souvent?

— Probablement tous les soirs.

— Si ce soir ou demain soir j'allais moi-même dans ce cabaret de la rue des Rigoles, à quoi reconnaîtrais-je ce misérable?

— C'est un homme assez grand, qui paraît avoir plus de soixante ans; il est généralement seul dans un coin et fume continuellement une pipe dont le fourneau noir touche à ses lèvres lippues; il a tout le haut de la tête entièrement chauve, et les cheveux qui lui restent sont gris. Il est encore facile à reconnaître à un tic nerveux qui consiste dnns un haussement fréquent de ses larges épanles.

Louise tressaillit, et un nuage passa devant ses yeux.

Ce tic du père Ramoneau, elle se souvint que Pierre Ricard l'avait déjà lorsqu'elle le connut, Pierre Ricard avait aussi de larges épaules et de grosses lèvres, dont l'inférieure était tombante.

Elle ne douta pas que cet individu, qui se faisait appeler Ramoneau, ne fût Pierre Ricard lui-même. Une nouvelle lumière se fit immédiatement dans son esprit. Il devenait évident pour elle que Pierre Ricard, ayant pour complices des scélérats comme lui, n'était pas seulement coupable du vol et de l'assassinat de la rue de Lille, mais encore de la tentative de noyade du pont des Arts.

Ce qu'elle éprouva pendant l'espace de quelques secondes est intraduisible. C'était ce qu'il y a de plus effroyable dans l'horreur.

N'était-ce pas encore une inconcevable et terrible fatalité qui avait mis en présence le père et le fils, inconnus l'un à l'autre, celui-ci pour payer le crime, celui-là pour le commettre?

La raison de certaines femmes, de certaines mères surtout, ne résisterait pas à de pareils coups. Mais Louise avait l'âme forte, la raison solide; de plus, elle était soutenue par sa conscience qui lui ordonnait impérieusement de remplir la tâche qu'elle s'était imposée.

Remise de sa violente émotion, elle reprit la parole.

— Une singulière idée vient de me passer dans la tête, dit-elle. Je crois que Ramoneau est aussi l'un des auteurs du double crime de la rue de Lille.

— Oui, c'est possible, dit Louis Ricard comme se parlant à lui-même.

— Malheureux! s'écria Louise d'une voix frémissante, c'est peut-être vous qui l'avez poussé à pénétrer chez M. Blanchard pour le voler!

— Non, non, répliqua-t-il vivement; je suis innocent de cela, je vous le jure; d'ailleurs, j'ignorais absolument, ce matin encore, que M. Blanchard eût de l'argent chez lui.

Louise secoua la tête.

— Si vous n'aviez pas parlé à Ramoneau de M. Blanchard, reprit-elle, com-

ment aurait-il su l'existence de ce vieillard aveugle, qui n'est à Paris que depuis deux mois?

— Je cherche à me souvenir, répondit Louis Ricard ; oui, je crois me rappeler qu'en causant avec Ramoneau, dans la rue des Rigoles, j'ai prononcé le nom de M. Blanchard. Alors... Oh! maintenant, je me souviens de cela parfaitement, le visage de Ramoneau s'anima, et ses yeux pétillèrent. Surpris de son air singulier, je lui ai demandé s'il connaissait M. Blanchard. « Non, m'a-t-il répondu; mais j'ai entendu parler de lui et de son fils que les Prussiens ont fusillé; il est aveugle, et a avec lui sa petite-fille. »

Louise était suffisamment instruite, car il lui importait peu, pour le moment, de savoir comment Pierre Ricard ou Ramoneau avait pu savoir que M. Blanchard possédait chez lui des valeurs assez importantes.

— C'est bien, dit-elle à son fils; je n'ai plus rien à vous demander. Maintenant, voici mes ordres : demain matin, avant le réveil de madame la comtesse et de M. le comte, vous quitterez l'hôtel de Lucerolle pour n'y plus rentrer jamais!

Il bondit sur ses jambes.

— Quoi! s'écria-t-il, vous voulez!...

Louise se leva à son tour, et marchant vers lui :

— Je veux, prononça-t-elle d'une voix lente et rude, je veux que vous disparaissiez et qu'on n'entende plus parler de vous. Je veux que dans trois jours, vous entendez bien, Louis Ricard, que dans trois jours vous ne soyez plus en France. Vous irez où vous voudrez, mais le plus loin sera le meilleur pour vous. Vous tâcherez, s'il en est temps encore, de vous repentir et de mériter la clémence du ciel. Voilà ce que la malheureuse femme qui vous a mis au monde a décidé.

Le misérable s'était ployé en deux comme foudroyé. Mais il se redressa brusquement, et, défiant sa mère du regard :

— Non, non, s'écria-t-il d'une voix rauque, non, je ne partirai pas!

Ses yeux s'arrêtèrent sur une magnifique panoplie composée d'armes très-rares et se remplirent aussitôt de lueurs sombres.

Quelle était sa pensée? Venait-il de songer au suicide? Non. Plus criminel encore, il avait eu l'horrible tentation de poignarder sa mère. Heureusement, ce n'était qu'une tentation. Mais ce fut moins la frayeur du crime que son inutilité qui l'arrêta. De quelque côté qu'il envisageât sa situation, il se voyait irrémissiblement perdu.

Il eut un geste et un regard désespérés.

— Vous avez à choisir, lui dit froidement Louise : vous quitterez la France ou vous irez au bagne!

Alors il eut une nouvelle audace, celle de jouer la comédie du désespoir et du

repentir. Lui! si fier, si arrogant, il s'humilia. Il implora, il supplia, espérant pouvoir réveiller la tendresse de sa mère. Quand il eut fini, elle répondit :

— Je vous ai dit que j'étais sans pitié; rien ne peut me faire changer de volonté. Vous partirez parce qu'il le faut pour la tranquillité de la famille de Lucerolle.

— Mais c'est impossible! s'écria-t-il; je ne puis partir, je suis sans argent!

— Je vous ferai don de tout ce que je possède. Depuis que vous êtes au monde, j'ai toujours été en service; j'ai peu dépensé et j'ai beaucoup économisé. Ma petite fortune se monte à quarante mille francs. Avec cela, sur n'importe quel coin de terre, vous pourrez vivre en travaillant. Vous êtes instruit, si vous pouvez régler votre conduite et vaincre votre paresse, vous embrasserez une profession et vous vous tirerez d'affaire.

« Jusqu'à lundi ou mardi au plus tard, vous vous logerez où il vous plaira d'aller; lundi matin, vous me ferez savoir votre adresse, et je vous enverrai ou vous porterai moi-même les quarante mille francs en billets de banque. Surtout, gardez-vous d'oublier que vous ne devez plus être à Paris mercredi prochain.

« C'est tout ce que j'avais à vous dire, acheva Louise; je vous laisse à vos réflexions. »

Et, sans même lui adresser un dernier regard, elle sortit de la chambre.

XII

CHEZ THIBAUT

Ce soir-là, quand on vint prévenir le faux vicomte qu'on allait se mettre à table, il répondit qu'il était souffrant et qu'il ne mangerait pas. Il avait besoin de solitude; trouvant bon le conseil que lui avait donné sa mère en le quittant, il réfléchissait.

Louise n'avait pris aucune nourriture depuis le matin. Elle dîna très-vite. Puis, quoique très-fatiguée, elle sortit. Elle alla prendre un coupé à la plus proche station des voitures de place et se fit conduire rue Saint-Maur, à la maison Corbon. Les ateliers étaient fermés; elle s'y attendait. Mais comme c'était le samedi, jour de paie, elle trouva encore dans les bureaux le caissier et un autre employé aux écritures en train d'achever les comptes.

Elle voulait voir Boyer le soir même, et, comme elle avait négligé de lui

demander son adresse, elle venait pour se la faire donner. Cela ne souffrit aucune difficulté. Elle remercia le caissier et se rendit chez l'ouvrier. Elle ne trouva que sa mère.

— Mon fils n'a pas dîné ici ce soir, lui dit la brave femme. Est-ce bien important, ce que vous avez à lui dire?

— Oui, très-important : il s'agit d'un de ses amis.

— De M. Pierre, peut-être?

— Oui, de M. Pierre

— Oh! alors, c'est différent. Vous trouverez mon fils chez Thibaut, un autre ami de M. Pierre. Ils sont très-peinés, très-désolés. Thibaut a emmené Boyer pour manger la soupe avec lui.

Et elle donna à Louise le nom de la rue et le numéro de la maison où demeurait Thibaut.

Les deux ouvriers, la femme et les enfants étaient à table. Boyer avait ajouté au repas de son camarade un pâté chaud, une magnifique tarte aux fraises et deux bouteilles de vieux vin. Pour cette intéressante famille, qui avait été si lontemps privée du nécessaire, c'était presque un festin.

Si ce n'eût été le chagrin que leur causait l'arrestation de Pierre, leur joie à tous aurait été grande. Seuls, les enfants riaient et battaient joyeusement des mains à la vue de la tarte achetée pour eux, surtout.

Depuis ce jour terrible où Thibaut ivre avait failli tuer Pierre d'un coup de couteau, le modeste logement avait pris un air de fête; les enfants et la mère elle-même avaient chacun un vêtement neuf. Le buffet ne manquait plus de pain à donner aux chers petits, et la gaieté avait reparu en même temps qu'une aisance relative.

Thibaut, tenant son serment, n'allait plus au cabaret, ne s'enivrait plus. Sa femme, qui ne demandait qu'à l'aimer, lui avait rendu son amour en lui pardonnant le passé. Et le bonheur des premiers jours était vite revenu. On avait en plus les trois bébés roses, trois petits anges à adorer.

Ceux qui avaient vu la jeune femme, seulement quinze jours auparavant, ne la reconnaissaient plus : ses yeux avaient retrouvé leur éclat, sa voix son timbre gracieux, ses lèvres le sourire, et sur ses joues refleurissaient les fraîches couleurs de la jeunesse.

Et tout cela, c'était l'œuvre de Pierre.

Pendant le repas, on avait constamment parlé de lui et trinqué plusieurs fois à sa santé et à son retour à l'atelier. La jeune mère avait versé des larmes en se rappelant ce qu'il avait fait pour elle et ses enfants.

Boyer faisait le partage de l'appétissante tarte aux fraises, impatiemment



— Dites donc, continua-t-elle, en avez vous beaucoup, de ces belles pièces d'or? (Page 291.)

attendue par les bébés, lorsque Louise frappa à la porte du logement. La jeune femme alla ouvrir.

A la vue de la visiteuse, qu'ils reconnurent aussitôt, les deux ouvriers se levèrent précipitamment et l'interrogèrent du regard.

— Ne vous dérangez pas, leur dit-elle, achevez de dîner tranquillement. Quand vous aurez fini, nous causerons.

Puis, se tournant vers la jeune mère, elle reprit :

— Vous avez de bien jolis enfants, madame; me permettez-vous de les embrasser?

— Oh! certainement, répondit la jeune femme, qui se demandait avec surprise quelle était cette étrangère que son mari et Boyer semblaient connaître; seulement, ajouta-t-elle, ils sont tout barbouillés de fraises.

— Cela ne fait rien, dit Louise, comme ils mangent avec plaisir, les chers mignons!

Et elle les embrassa l'un après l'autre.

— Madame est aussi une amie de Pierre, dit Boyer à Lucie.

La jeune femme courut à Louise, et lui prenant les mains :

— Ah! madame, s'écria-t-elle très-émue, vous le connaissez, vous l'aimez aussi. Il est si bon!... Vous ne savez probablement pas ce qu'il a fait pour nous : vous voyez mes enfants, vous me voyez; eh bien! sans M. Pierre, nous serions morts tous les quatre. Et c'est lui, qui n'a de pensées que pour le bien, lui, qu'on met en prison!

Elle pleurait à chaudes larmes.

— Consolez-vous, madame, dit Louise; il est en prison, c'est vrai; mais il n'y restera pas longtemps.

— Madame, dit alors Thibaut, votre visite nous fait comprendre que vous avez besoin de nous.

— Oui, messieurs, oui, j'ai besoin de vous.

— Nous sommes prêts, dit Boyer; indiquez-nous ce que nous devons faire.

— Avant tout, il faut que je sache si, dans l'intérêt de votre ami et pour livrer les coupables à la justice, il ne vous répugnera pas de jouer le rôle... comment dirais-je?... Mon Dieu! je prononce le mot, le rôle d'espion?

Les deux ouvriers se regardèrent.

— Ce n'est pas un rôle bien agréable, répondit Boyer; mais il s'agit de Pierre, nous ferons tout ce que vous voudrez... n'est-ce pas, Thibaut?

— Oui, tout.

— Vous êtes deux braves cœurs, merci! dit Louise.

« Maintenant, écoutez-moi : comme vous l'avez tout d'abord supposé, Robin n'est pas pour rien dans l'arrestation de votre ami; mais, quant à présent, il est difficile d'apprécier à quel degré il est coupable; nous n'avons donc pas à nous occuper de lui jusqu'à nouvel ordre.

« D'après certains renseignements que j'ai pu obtenir, je suis à peu près sûre

que nous parviendrons, à nous trois, à découvrir non-seulement les deux misérables qui ont commis le double crime de la rue de Lille, mais toute une bande de malfaiteurs. Je sais bien que vous pouvez me dire : « Au lieu de venir nous demander de faire un métier qui n'est pas le nôtre, pourquoi ne vous adressez-vous pas tout de suite à la police? » Ce serait, en effet, beaucoup plus simple et plus facile; mais, pour plusieurs raisons de force majeure, je dois agir autrement.

«Le nom d'un des brigands qui ont volé M. Blanchard m'a été livré. Ce misérable, déjà âgé, s'appelle Ramoneau : c'est probablement un nom de guerre. Quoi qu'il en soit cet homme fréquente un cabaret de la rue des Rigoles, à Belleville; il y va, paraît-il, tous les soirs. Il est à peu près certain qu'il habite dans le quartier de Belleville-Ménilmontant; or, il serait très-important pour moi et pour ce que je veux faire, de connaître sa demeure, Voilà ce que je vous charge de découvrir d'abord. Je trouverai ensuite le moyen de me rencontrer avec lui, car il faut que je lui parle à ce misérable, il le faut.

« Comme je viens de vous le dire, Ramoneau doit faire partie d'une bande de malfaiteurs dont le nombre est sans doute considérable. Dans tous les cas, je puis affirmer qu'il a au moins quatre complices, dont deux, un homme et une femme, ont participé aux crimes de la rue de Lille. Je sais même le nom de la femme, qui est peut-être aussi un nom d'emprunt. Elle se nomme Henriette Mabire.

— Henriette Mabire! s'écria la femme de Thibaut; mais je la connais, je la connais!

— Comment, fit Thibaut étonné, tu connais une voleuse!

— C'est assez extraordinaire, reprit Louise, mais non impossible.

— Oh! elle n'est pas mon amie, répliqua vivement la jeune femme; et puis je ne pouvais pas deviner qu'elle fût une voleuse. Quand je l'ai connue, il y a six ans, elle était couturière. J'ai entendu dire qu'elle avait mal tourné; elle courait les bals publics et avait des amants; du reste, je ne l'ai jamais fréquentée. Je ne l'avais pas vue depuis au moins trois ans, lorsque, il y a quelques jours, je me suis trouvée devant elle rue du Faubourg-du-Temple. Impossible de l'éviter. Elle me dit qu'elle était enchantée de me revoir, et malgré la froideur de mon accueil elle me fit de grandes démonstrations d'amitié. Elle m'accompagna jusqu'à notre porte dans la rue, et m'annonça, en me quittant, qu'elle viendrait me voir. J'ai eu la faiblesse, je l'avoue, de ne pas lui répondre qu'il était inutile qu'elle se dérangeât.

— Est-elle venue? demanda Thibaut.

— Pas encore; mais si elle a l'audace de se présenter, je lui ferai une réception qui ne l'engagera point à revenir une seconde fois.

— Madame Thibaut, dit Louise, ce serait agir très-sagement si, en raison des circonstances, nous n'avions pas intérêt à savoir ce que fait cette femme

et où elle demeure. Je crois donc que vous ferez bien de la recevoir, malgré votre répugnance, et d'obtenir qu'elle vous donne son adresse. Cette femme peut nous être utile, et il est bon que nous sachions où la trouver si nous avons besoin d'elle. Vous allez avoir aussi votre rôle à jouer, ajouta Louise en souriant.

La jeune femme consulta son mari du regard.

— Il s'agit de notre ami Pierre, dit Thibaut; nous devons servir aveuglément les projets de madame Louise Verdier, sans nous demander si ce qu'il y à a faire nous plaît ou ne nous plaît pas.

— C'est mon avis, fit Boyer.

— Si Henriette Mabire vient me voir, je la recevrai, dit la jeune femme.

— Et comme tu n'es pas bête, Lucie, reprit le mari, tu la feras causer.

— Ayez seulement son adresse, dit Louise; nous découvrirons le reste plus tard. Mais le plus important et le plus pressé est de connaître la demeure de Ramoneau, continua Louise en se tournant vers les deux hommes; je vous ai dit que vous le trouveriez dans le cabaret de la rue des Rigoles, où il va tous les soirs. Il vous sera facile de le reconnaître à sa figure de vieil ivrogne et à un mouvement fréquent des épaules, vous ne le perdrez pas de vue, et, en agissant avec prudence, sans qu'il se doute que vous le surveillez, car il doit être défiant, vous parviendrez à découvrir la maison où il loge.

— Quand faudra-t-il nous mettre en chasse? demanda Boyer.

— Le plus tôt possible.

— Alors, dès demain.

Pourquoi pas dès ce soir? dit Thibaut; il est encore de bonne heure et il n'y a pas loin d'ici à la rue des Rigoles.

— Thibaut a raison, reprit Boyer; il y a un proverbe qui dit : « Ne remettez pas au lendemain ce qui peut-être fait le jour même. »

Les deux hommes se levèrent en même temps et prirent leur casquette.

— Nous reverrons-nous bientôt? demanda Boyer à Louise.

— Je vais être très-occupée ces jours-ci, répondit-elle; mais tous les soirs, entre six et sept heures, l'un de vous pourrait venir me trouver rue de Grenelle-Saint-Germain, à l'hôtel de Lucerolle.

— C'est entendu, dit Boyer; comme cela, vous serez au courant de ce que nous aurons fait et vous pourrez nous donner de nouvelles instructions.

— J'ai encore quelque chose à vous dire, reprit Louise. Si vous étiez forcés de prendre quelques heures et même une ou deux journées sur votre travail, il faudrait avertir votre patron

— C'est la règle chez M. Corbon.

— D'ailleurs, votre temps ne sera pas perdu, vous en recevrez le prix, je vous le promets, de même que vous serez indemnisés des dépenses que vous serez obligés de faire.

— Nous allons travailler pour Pierre, répondit Boyer avec une sorte de fierté; on ne se fait pas payer les services qu'on rend à un ami.

— Vous êtes pauvres, mes amis, et il n'est pas juste... D'abord il vous faut un peu d'argent; en avez-vous?

— Ce soir, en rentrant, répondit Thibaut, j'ai remis ma paie à Lucie.

— C'est l'argent de ta femme et de tes enfants, répliqua vivement Boyer; on n'y touche pas. Moi, je suis garçon, je paierai les petites dépenses que nous pourrons faire. Partons.

Louise émue, regardait les deux ouvriers avec admiration.

— Voilà les bons! se disait-elle.

Puis poussant un soupir :

— Ah! si je m'étais mariée avec un de ceux-là! ajouta-t-elle.

Thibaut, après avoir embrassé les enfants, mettait un baiser sur le front de sa femme.

Les deux ouvriers partirent.

— Prenez garde, soyez prudents, lui cria Lucie dans l'escalier.

Louise resta encore un instant avec elle, puis, ayant embrassé les trois bébés, elle se retira. Elle rentra à l'hôtel de Lucerolle rompue, exténuée, brisée de toutes les manières, avec un besoin absolu de repos.

XIII

SUR LA PISTE

Dans la matinée du dimanche eurent lieu les obsèques de Fabrice, qui fut inhumé au cimetière Montparnasse. On vit une foule considérable à la suite du cercueil.

Madame Fabrice ne fut pas abandonnée; son malheur lui avait acquis de nombreuses sympathies, et les encouragements et les paroles de consolation ne lui manquèrent point. La comtesse de Lucerolle lui fit remettre, sans se faire connaître, un billet de mille francs

Louise Verdier se leva un peu plus tard. Malgré sa fatigue physique et morale, tourmentée par mille pensées qui se heurtaient tumultueusement dans son cerveau, elle n'avait trouvé que quelques heures de sommeil. Toutefois, elle se sentit reposée et plus que jamais décidée à mettre à exécution le projet qu'elle avait conçu.

Sa tête, débarrassée de cette lourdeur qui l'avait fait agir pendant vingt-quatre heures au milieu d'une espèce de tournoiement vertigineux, lui permettait maintenant de réfléchir avec plus de suite et de coordonner ses pensées.

Elle descendit dans les appartements, et son premier soin fut de s'assurer que son fils, obéissant à l'ordre qu'elle lui avait donné, était parti de l'hôtel. Elle ne le trouva point dans sa chambre et on lui apprit qu'il était sorti depuis plus d'une heure.

— Il a compris, se dit-elle, c'est bien. Dès qu'il m'aura fait connaître sa demeure, je m'arrangerai pour lui faire parvenir son linge et ses effets en même temps que la somme que je lui ai promise.

Elle déjeuna, répondit à quelques questions que lui adressèrent les domestiques et sortit de l'hôtel. Elle se rendit à pied à la préfecture de police. Après avoir attendu assez longtemps, on finit par l'introduire dans les bureaux du commissariat aux délégations.

Ses premières paroles la firent regarder un peu de travers. Mais, ayant invoqué le nom de madame la comtesse de Lucerolle, on voulut bien lui apprendre que Pierre Ricard avait été écroué la veille à la prison de Mazas, et que les pièces de l'enquête étaient au parquet. On ne put lui dire le nom du magistrat chargé de l'instruction de l'affaire criminelle ; du reste, celui-ci n'était probablement pas encore désigné.

Louise se retira.

— Aujourd'hui je ne trouverais personne au Palais de Justice, se dit-elle ; je reviendrai demain. Le pauvre enfant, continua-t-elle pendant que de grosses larmes roulaient dans ses yeux, il se laisse arrêter, on l'accuse de deux crimes épouvantables, on le met en présence du cadavre de Fabrice, on le jette dans un cachot comme le plus vil des misérables, et il garde le silence, il se tait pour rester fidèle à la promesse qu'il m'a faite ! Quelle force, quel courage ! C'est bien le sang des Lucerolle qui coule dans ses veines.

Elle revint lentement à l'hôtel.

Vers trois heures de l'après-midi, un commissionnaire apporta une lettre à son adresse, qui lui fut remise aussitôt. Elle était de son fils. Voici ce qu'elle contenait :

« Vous l'avez voulu ; j'ai quitté l'hôtel de Lucerolle pour ne plus y rentrer.

Votre volonté est terrible ! Je pouvais me révolter contre elle ; mais je n'ai pas cru devoir donner au monde ce spectacle admirable d'une mère ouvrant elle-même à son fils la porte d'une prison.

« J'ai pris le nom de Charles Cholet et me suis logé rue de la Goutte d'Or, 29. C'est là que vous pourrez m'apporter ou m'envoyer ce que vous m'avez promis. J'attendrai lundi et mardi toute la journée.

« Je m'expatrierai. Où irai-je ? Je n'en sais rien. Qu'importe? vous serez satisfaite, car vous n'entendrez jamais parler de moi. Vous avez le regret de m'avoir mis au monde ; moi, je maudis l'existence que vous m'avez donnée ! »

Louise resta un moment pensive, les yeux obscurcis, fixés sur la feuille qui tremblait entre ses doigts. Puis avec un accent douloureux elle murmurait :

— Rien, rien ; le malheureux a un caillou à la place du cœur. Enfin, il partira... je n'ai pas à lui demander davantage.

Deux larmes tombèrent sur le papier. Elle releva brusquement la tête.

— Eh bien, fit-elle, pourquoi cette émotion ? Est-ce que je l'aime encore ? Non, non, c'est une dernière minute de faiblesse.

Un sourire amer glissa sur ses lèvres.

— Une sensation douloureuse au cœur, deux larmes tombées de mes yeux, prononça-t-elle tristement, voilà le dernier signe de vie d'un grand amour maternel ! Allons, allons, continua-t-elle le front haut, l'œil étincelant, j'ai fait le sacrifice de toutes mes illusions !

Elle mit la lettre dans sa poche et laissa tomber sa tête dans ses mains. Elle resta longtemps ainsi absorbée dans ses pensées. Pour elle tout était fini. Elle n'avait plus d'espoir de bonheur que pour les autres.

Le bruit d'une porte qui s'ouvrit la fit sortir de son rêve. Le valet de chambre de M. de Lucerolle était près d'elle.

— Louise, dit-il, il y a là un homme qui demande à vous parler ; voulez-vous le recevoir ?

— Oui, oui, Joseph, répondit-elle en se levant ; j'attends quelqu'un ce soir, c'est probablement cette personne.

— En ce cas, je vais le faire entrer près de vous, reprit le domestique.

Il allait sortir. Louise l'arrêta.

— Est-ce que M. le comte est chez lui ? demanda-t-elle.

— Oui, il n'est pas sorti aujourd'hui. Il est soucieux et je le crois très-mécontent.

— Pourquoi ?

— M. le vicomte n'a pas dîné à l'hôtel, depuis midi, M. le comte a fait demander trois ou quatre fois si son fils était rentré; je crois bien qu'il a pris une détermination sérieuse à l'égard de M. le vicomte.

Louise tressaillit.

— Ah! vous croyez cela ? fit-elle.

— M. le comte veut absolument que son fils change de vie et devienne un homme utile.

M. le comte a raison, Joseph; je suis sûre que M. le vicomte de Lucerolle donnera à son père, dans l'avenir, de grandes satisfactions.

— J'en doute, répliqua le vieux serviteur en hochant la tête.

— Vous verrez cela, Joseph, vous le verrez, dit Louise.

— Que Dieu vous entende, Louise ; mais j'ai bien peur que ce ne soit qu'une illusion.

— Joseph, reprit-elle, je n'aurai probablement que quelques paroles à échanger avec la personne qui vient me voir; je désirerais ensuite causer avec M. le comte. Voulez-vous avoir l'obligeance de le prier de m'accorder un moment d'entretien?

— Je vais aller de suite prévenir M. le comte.

Joseph s'éloigna et, presque aussitôt, Boyer entra dans la chambre.

— Venez, venez vite, lui dit Louise, je vous attendais.

Elle ferma elle-même la porte en disant :

— Il ne faut pas qu'on nous entende.

Puis, revenant à Boyer, elle lui prit la main, l'entraîna à l'autre extrémité de la chambre, et le fit asseoir dans un fauteuil.

— Maintenant, reprit-elle en s'asseyant en face de lui, je vous écoute; qu'avez-vous à me dire ?

— Thibaut et moi, nous n'avons pas perdu de temps, et nous avons eu la chance de réussir mieux que nous ne l'espérions.

— Alors vous savez où demeure Ramoneau?

— Oui, mais nous avons fait encore une autre découverte.

— Importante ?

— Pour la police, je le crois.

— Voyons, voyons, dit Louise, en s'agitant sur son siége.

— Faut-il vous raconter, dès le commencement, comment nous avons passé soirée d'hier?

— Oui, oui, j'ai besoin de savoir tout.



— Vous manquez un peu de patience, madame, répliqua Louise d'un ton calme et plein de dignité. (Page 303.)

— Eh bien ! voici : nous nous sommes rendus rue des Rigoles, où nous avons facilement trouvé le cabaret en question. Mâtin ! appeler cet affreux bouge un cabaret, c'est être honnête ! Enfin, nous y entrons comme dix heures venaient de sonner. Au milieu d'une fumée épaisse et lourde, qui menace de nous asphyxier, et qui enveloppe la lumière de deux becs de gaz, comme pour l'empêcher d'éclairer trop vivement la salle, nous voyons assis autour des tables une vingtaine d'individus, hommes et femmes, dont je renonce à vous faire les

portraits. Autrefois, je fréquentais trop assidûment les marchands de vin et j'allais un peu partout : mais, cré nom ! jamais, non, jamais je n'avais vu de pareilles figures. Vrai, si nous n'avions pas eu un autre motif d'entrer dans cette caverne que celui de boire une bouteille, nous nous serions enfuis épouvantés.

« Quelques hommes, déjà ivres, dormaient la tête appuyée sur la table. Les autres, plus robustes sans doute, continuaient à boire. Tous fumaient, hommes et femmes. Celles-ci débraillées, le regard languissant, lascif, ayant de la bave aux lèvres, offraient un spectacle écœurant, hideux. A l'odeur du vin et des liqueurs fortes se mêlait celle de la fumée de tabac et de pipes culottées, pénétrante, âcre, infecte, et quelque chose de plus repoussant encore : la puanteur de la misère et du vice éhonté.

« Avant que j'ouvrisse la porte, tout ce monde criait, riait, chantait. Notre apparition fut suivie d'un silence presque lugubre, et tous les regards se braquèrent sur nous comme autant de pièces de canon. Nous vîmes fort bien que nous n'étions pas les bienvenus dans la société. Sans nous déconcerter nous allâmes nous asseoir à l'extrémité d'une table où il y avait encore trois ou quatre places à prendre et je demandai à la cabaretière de nous servir une bouteille de vin.

« Pendant un instant, les habitués continuèrent à nous regarder de travers, puis ayant sans doute reconnu que nous n'appartenions pas à la police, les yeux devinrent moins farouches, et bientôt ils ne firent plus attention à nous. Toutefois, ils restèrent gênés : leur gaîté fut moins bruyante et leurs paroles moins expansives.

« Nous profitâmes de l'indifférence qui succédait à la défiance qui nous avait d'abord accueillis, pour faire du regard l'inspection du lieu.

« Au fond de la salle, dans un coin où la lumière du gaz arrivait à peine, nous aperçûmes un individu ayant devant lui un verre et un flacon d'eau-de-vie. Seul à sa table, fumant sa pipe, il ne paraissait nullement s'intéresser à ce qui se passait autour de lui.

« Nous l'examinions à la dérobée, curieusement, nous demandant si ce n'était point là le personnage que nous cherchions, lorsque, posant sa pipe sur la table, il vida dans son verre ce qui restait d'eau-de-vie dans le flacon et l'avala d'un trait avec des haussements d'épaules semblables à des mouvements épileptiques. Thibaut me donna sous la table un coup de genou.

« En même temps, nous venions de reconnaître Ramoneau.

« Ayant bu son eau-de-vie, il jeta deux ou trois regards dans la salle et, d'une voix enrouée, appela la cabaretière. Ils échangèrent quelques paroles à voix basse. Puis le buveur tira de sa poche une pièce de monnaie qu'il mit dans la main de la femme,

« — Oh! oh! de l'or! fit-elle avec un mouvement de surprise et assez haut pour que nous pussions l'entendre.

« — Eh bien! quoi? répliqua Ramoneau d'un ton aigre : est-ce si étonnant que cela? J'ai touché mes rentes, voilà tout.

« La cabaretière ne croit pas beaucoup, sans doute, aux rentes de son client. Elle regardait la pièce d'or et la tournait entre ses doigts, comme pour s'assurer que ce n'était point de la fausse monnaie. A la fin, convaincue que c'était bien un bon louis d'or qu'elle venait de recevoir, elle devint extrêmement gracieuse et regarda Ramoneau avec une sorte de tendresse.

« — Il n'est que dix heures et demie, vous n'allez pas vous en aller déjà, lui dit-elle; je vas vous servir un autre flacon.

« — Non, je ne veux plus boire ce soir.

« — Vous avez donc peur de vous griser?

« — Je n'ai peur de rien.

« — Hein! fit-elle en ricanant, c'est peut-être beaucoup dire.

« Il eut son haussement d'épaules et lança à la cabaretière un regard qui la fit reculer.

« — Oh! oh! reprit-elle, vous n'êtes pas facile ce soir; il ne faut pourtant pas vous en prendre à moi si ceux que vous attendez ne sont pas venus; d'ailleurs, ils vont peut-être arriver.

« — Trop tard, grogna-t-il.

« — Vous avaient-ils bien promis d'être ici aujourd'hui?

« — Oui, puisque je les attendais.

« — Ils auront mal compris, c'est demain qu'ils viendront.

« — Je les attendrai encore demain, et s'ils ne viennent pas...

« Un éclair livide traversa son regard.

« — Il y en a un que je saurai bien trouver, ajouta-t-il d'une voix sourde.

« — Vrai, vous ne voulez pas que je remplisse le flacon? insista la cabaretière.

« — Non.

« — Je ne vous ai jamais vu aussi sage.

« — Cela prouve que je me range.

« — Eh bien! je vais vous rendre votre monnaie. Dites donc, continua-t-elle en se rapprochant de lui, est-ce que vous en avez beaucoup, de ces belles pièces d'or? »

« Il répondit par un grognement qui eut le pouvoir d'effrayer sérieusement la

cabaretière. Aussi se hâta-t-elle d'aller à son comptoir et de rapporter la monnaie.

« Pendant que Ramoneau fourrait son argent dans sa poche, après l'avoir compté, nous nous levâmes, Thibaut et moi, et j'appelai la femme en frappant sur le comptoir. Elle accourut. Je lui payai notre dépense et nous sortîmes. Nous eûmes à peine le temps de nous éloigner de quelques pas, lorsque Ramoneau sortit à son tour. Il resta un instant devant la porte, regardant à droite et à gauche et humant l'air comme le chien qui flaire quelque danger. Cachés dans une encoignure, il ne nous aperçut point. Il monta la rue des Rigoles. Nous le suivîmes en laissant entre nous une assez grande distance. D'ailleurs, il ne se retourna pas une seule fois, ce qui indique qu'il n'avait pas la crainte d'être suivi. Il était certainement plus tranquille que nous, car à chaque instant nous redoutions de le perdre de vue ou qu'il ne s'aperçût que nous étions à sa poursuite.

« Il gagna le haut de Ménilmontant et ne tarda pas à s'engager sur un des nombreux sentiers entre clôtures qui traversent les champs et les jardins en descendant sur Charonne.

« A partir de ce moment, il marcha plus lentement et parut s'entourer de certaines précautions. Cela nous fit supposer qu'ayant d'excellentes raisons pour se cacher, nous approchions de son logis. Nous imitâmes sa prudence en lui laissant prendre encore un peu d'avance sur nous.

« Tout à coup nous le perdîmes entièrement de vue. Nous commencions à croire qu'il nous avait échappé lorsque, arrivés à l'extrémité du sentier que nous suivions, nous nous trouvâmes devant une maison isolée ou plutôt une masure que nous n'avions pas encore aperçue, parce qu'elle était masquée par des arbres. Mais après avoir examiné cette ruine silencieuse et sans lumière, au toit effondré, aux fenêtres brisées, sans vitres, ouverte à tous les vents, il me parut douteux qu'elle pût avoir d'autres locataires que des hiboux.

« Cependant, à moins qu'il ne se fût couché dans l'herbe ou enfoncé dans un trou sous terre, Ramoneau avait dû pénétrer dans la masure.

« — C'est évidemment une maison abandonnée depuis longtemps par son propriétaire, me dit Thibaut à l'oreille ; notre homme s'y sera installé dans quelque coin, en compagnie des rats et des araignées, pour économiser un loyer.

« — Ou pour ne pas risquer d'être pincé dans une chambre d'hôtel par les agents de la sûreté, répondis-je.

« Nous fîmes le tour de la masure et, convaincus que Ramoneau couchait là, comme d'autres individus de son espèce dorment sous les arches des ponts, dans les carrières ou les fours à plâtre, nous nous disposions à rebrousser chemin lorsqu'un bruit de pas nous arrêta net à l'entrée du sentier. Nous n'eûmes pas le temps de nous jeter de côté et de nous cacher derrière un buisson

« Un homme, portant sur ses épaules un paquet assez volumineux, passa a quelques pas de nous, s'arrêta devant la masure, tendit l'oreille et plongea son regard dans la nuit, puis, rassuré par le silence qui régnait autour de lui, il ouvrit une porte et disparut.

« — Eh bien! qu'est-ce que tu dis de ça? me demanda Thibaut.

« — Ma foi, lui ai-je répondu, si ce n'est pas ici la demeure de Ramoneau, je commence à croire que nous sommes devant un repaire de brigands.

« Après nous être consultés, nous décidâmes que nous resterions toute la nuit, s'il le fallait, en observation devant la maison isolée. Mais comme nous étions mal postés et trop près du sentier, nous allâmes nous étendre derrière une haie, vingt pas plus loin, en nous plaçant de façon à avoir constamment les yeux sur la masure.

« Au bout de quelques minutes, nous entendîmes de nouveau un bruit de pas. Cette fois ce n'était pas un, mais deux hommes qui arrivaient. Ils prirent les mêmes précautions que le premier et, comme lui, se glissèrent silencieusement dans la maison.

« Vous nous aviez parlé d'une bande de voleurs, madame Louise, nous ne pouvions plus douter que cette maison en ruines au milieu des champs ne fût le lieu de leurs rendez-vous nocturnes.

— La reconnaîtrez-vous facilement, cette maison? demanda Louise.

— Isolée, au bout d'un sentier, la toiture enfoncée, plus de vitres aux fenêtres, de grandes lettres noires à demi effacées sur la façade : impossible de se tromper.

— C'est bien. Comme vous, monsieur Boyer, je suis persuadée que cette vieille maison abandonnée sert de refuge, de lieu de rendez-vous à une bande de malfaiteurs; peut-être même y ont ils établi leur domicile.

— Je n'ai eu ni la curiosité ni la hardiesse de visiter l'intérieur de la masure, mais je suis à peu près certain qu'elle a un sous-sol. C'est là que les voleurs se réunissent. Il est possible que quelques-uns y passent la nuit; mais les autres doivent avoir un domicile particulier. Je ne saurais dire de combien d'individus se compose la bande; toutefois, en comptant Ramoneau, nous savions que quatre hommes étaient dans la masure; entre une heure et deux heures du matin, toujours à notre poste d'observation, nous en avons vu sortir six. Ramoneau était du nombre. Ils marchèrent le long d'une haie, sans bruit, comme des ombres; puis, à trente ou quarante pas de la maison, à un endroit où plusieurs sentiers se croisent, ils se séparèrent en prenant chacun une direction différente. Ramoneau suivit seul le chemin par lequel il était venu. Nous nous élançâmes sur ses traces.

« Après d'assez longs détours, il nous ramena sur la hauteur de Ménilmon-

tant; il descendit rapidement la rue Saint-Fargeau, prit à droite la rue Darcy, dans laquelle il s'arrêta devant une sorte de bicoque n'ayant qu'un seul étage, et qui ressemble plus à un hangar qu'à une maison.

« Quand il fut entré, nous nous avançâmes jusqu'à la maison. Elle porte le n° 8; c'est un garni de la pire espèce, et il n'est pas difficile de deviner quelle sorte de gens il reçoit : c'est là, madame Louise, que demeure Ramoneau. »

— Vous avez complétement réussi, monsieur Boyer; je vous félicite et vous remercie. Tout ce que vous venez de m'apprendre me sera très-utile. Demain, oui, demain matin, je me rendrai rue Darcy; comme je vous l'ai dit, je veux voir Ramoneau. Seulement, je ne voudrais pas être seule au milieu de ces quartiers éloignés. Si vous vouliez m'accompagner, mon ami, je vous en serais très-reconnaissante.

— Mais avec grand plaisir, répondit vivement Boyer. Faudra-t-il prévenir Thibaut.

— Non, c'est inutile; ce sera assez de vous, car je n'ai pas précisément peur d'être assassinée.

— Viendrai-je vous prendre ici?

— Non; il est plus simple que vous m'attendiez chez vous.

— A quelle heure?

— A huit heures, répondit-elle après avoir réfléchi un instant.

Boyer n'ayant plus rien à lui dire, Louise lui tendit la main et le congédia

XIV

LE COMTE DE LUCEROLLE

L'ouvrier était resté assez longtemps avec Louise. L'heure du dîner était arrivée, et on venait d'annoncer à la comtesse qu'elle était servie. Ce n'était pas le moment de parler au comte de Lucerolle.

Mais, vers neuf heures, le comte, qui avait été prévenu par Joseph, fit dire à Louise que si elle avait quelque chose à lui demander, il l'attendait dans son cabinet. Un instant après, Louise était en sa présence.

M. de Lucerolle était pâle et paraissait très-préoccupé. Néanmoins il accueillit Louise avec son affabilité et sa bonté habituelles.

— Louise, lui dit-il, j'ai appris par Joseph que vous désiriez m'entretenir un instant. De quoi s'agit-il? Est-ce quelque chose que vous avez à me demander? Je serais heureux de pouvoir vous être agréable.

— Je remercie monsieur le comte de ses bonnes paroles; j'ai, en effet, deux choses à demander à monsieur le comte.

— Eh bien ! Louise, vous pouvez parler.

— Monsieur le comte a été instruit de ce qui s'est passé rue de Lille?

— Oui, je sais.

— Le fiancé de mademoiselle Blanchard, accusé de ce double crime, a été arrêté.

— Ma femme et ma fille ont pour mademoiselle Blanchard une grande affection; elles sont très-affligées. Heureusement, Ernestine ne connaît qu'une partie de la vérité; je vous préviens, Louise, afin que vous ne laissiez pas échapper devant ma fille des paroles qui pourraient augmenter sa douleur.

— Monsieur le comte peut être sûr de ma discrétion. Monsieur le comte paraît s'intéresser vivement au malheur de mademoiselle Blanchard.

— Je n'ai vu cette jeune fille qu'une seule fois; mais il me suffit qu'elle soit aimée des miens pour que je prenne part à sa peine.

— Je vois sur le visage de monsieur le comte une grande tristesse; c'est probablement pour cela...

— Louise, j'ai d'autres sujets de préoccupation et d'ennui qui me touchent plus directement.

— Quoi! monsieur le comte serait malheureux?

— Oui, Louise, oui, j'ai un chagrin que je renferme en moi, que je cache à la comtesse et surtout à Ernestine; je garde ma peine pour moi seul et je souffre cruellement.

— Monsieur le comte, vous m'effrayez!

— Louise, il s'agit de mon fils, de l'enfant que vous avez élevé.

— Eh bien, monsieur le comte?

— Louise, les désordres de sa vie m'épouvantent, et j'ai peur, vous entendez, Louise, j'ai peur qu'il ne déshonore le nom de nos ancêtres... Il n'y a rien d'élevé, rien de noble en lui. Il n'a d'affection pour personne, et je crois, maintenant, qu'il nous hait, sa mère et moi... Que respecte-t-il? Rien. Il n'a pas même conscience de sa propre dignité. Dernièrement j'ai voulu fouiller jusqu'au fond de son cœur, espérant y trouver quelque sensibilité, y faire vibrer une corde; il était là, devant moi, immobile, froid et insensible comme un bloc de marbre; il écouta mes paroles fermes et sévères sans un tressaillement, sans la

plus légère émotion, sans que je pusse rien faire palpiter en lui... Depuis ce jour, il m'évite, je ne l'ai pas revu. Ah! son âme est de boue, et la gangrène est dans son cœur! On dirait qu'il est né seulement pour le mal. A qui ressemble-t-il? Je me le demande. Je consulte vainement les annales de ma famille, je n'y trouve pas un homme qui me fasse reconnaître le sang de mon fils... Mais qu'ai-je donc fait pour mériter cette punition du ciel?

Louise avait baissé la tête. Elle laissa échapper un gémissement.

— Hier, reprit le comte, je me suis occupé de lui, je me suis décidé à l'éloigner, je ne veux plus qu'il reste à Paris. Plus il sera loin de la France, mieux cela vaudra pour lui. Toutefois, il faut que je lui fasse connaître ma volonté. Je voulais causer avec lui aujourd'hui; il est sorti ce matin de très-bonne heure, m'a-t-on dit, et il n'a pas reparu. Depuis quelque temps, voilà sa vie. Elle est pour tout le monde un scandale; les gens qui nous connaissent s'indignent, et nos meilleurs amis s'étonnent.

« Il est probable qu'il ne rentrera pas cette nuit : demain nous verrons. A tout prix il faut que cela finisse. Je n'ai pas que lui; il faut aussi que je pense à l'avenir de ma fille. Le moment de la marier approche, et pour tout homme son frère serait un repoussoir. Oui, il faut que je l'éloigne, il le faut, et ce n'est pas trop tôt. Mais voudra-t-il partir, le voudra-t-il?

Louise releva lentement la tête. De grosses larmes roulaient dans ses yeux, une grande souffrance intérieure avait altéré ses traits.

— Si j'osais devant monsieur le comte exprimer ma pensée, balbutia-t-elle.

— Depuis longtemps, Louise, nous vous considérons comme un membre de notre famille, répondit le comte; cela vous donne le droit de nous parler franchement; voyons votre pensée.

— Monsieur le comte, pendant quelques jours, ne vous occupez pas de M. le vicomte, ne faites plus aucune démarche pour lui.

— Cependant, Louise...

— Je vous en prie, monsieur le comte. Ah! croyez-le, si je vous parle ainsi, c'est dans l'intérêt même de votre famille. Ne cherchez pas à voir M. le vicomte; d'ailleurs, ce serait inutile : il ne sera à l'hôtel ni demain ni après-demain. Mais n'ayez aucune inquiétude à son sujet.

— Louise, répliqua le comte avec surprise, vos paroles sont singulières; pour me parler ainsi, vous avez une raison?

— Oui, monsieur le comte, une raison que vous connaîtrez bientôt.

— Pourquoi ne m'expliquez-vous pas immédiatement?...

— Je ne puis rien dire encore, monsieur le comte. Mais, continua-t-elle d'une voix vibrante, en se dressant debout, le regard illuminé, lorsque, dans



— Si tu fais un pas, lui dit-elle froidement, je te tue comme un chien enragé. (Page 307.)

trois ou quatre jours, M. le vicomte de Lucerolle paraîtra devant vous, vos bras s'ouvriront et vous embrasserez un fils digne de vous et digne du nom qu'il porte !

Le comte la regarda avec effarement, se demandant si elle ne venait pas de perdre subitement la raison.

— Rassurez-vous, monsieur le comte, reprit-elle vivement, je ne suis pas folle.

— Louise, ce que vous me dites est si étrange...

— Ayez quelques jours de patience, monsieur le comte, attendez.

Il secoua tristement la tête.

— Soit, dit-il, j'attendrai le miracle que vous m'annoncez.

— Vous verrez, monsieur le comte, vous verrez.

M. de Lucerolle ébaucha un sourire forcé.

— C'est bien, reprit-il, laissons ce sujet douloureux. Je n'oublie pas que vous avez quelque chose à me demander, Louise. Dites-moi ce que je puis faire pour vous?

— Monsieur le comte n'ignore pas que j'ai fait des épargnes depuis que j'ai l'honneur d'être au service de madame la comtesse ; plusieurs fois même, monsieur le comte a bien voulu me donner des conseils au sujet du placement de mon argent. Je suis parvenue à amasser un peu plus de quarante mille francs. Cette somme est représentée par des titres au porteur qui sont en dépôt à la Banque de France ; en voici le récépissé.

Et Louise tira de sa poche un papier qu'elle posa sur le bureau de M. de Lucerolle.

— Or, monsieur le comte, continua-t-elle, je voudrais vendre ces valeurs et les convertir en espèces.

— Ordinairement, Louise, quand on ne s'occupe pas d'agiotage à la Bourse, et qu'on a d'excellentes valeurs comme les vôtres, on les garde.

— C'est vrai, monsieur le comte, mais j'ai besoin d'argent.

— Je n'ai rien à répliquer à cela, Louise. Votre petite fortune vous appartient et vous avez le droit d'en faire ce qui vous convient.

J'ai pensé que pour vendre mes titres et en toucher le prix, cela me demanderait trois ou quatre jours.

— C'est vrai.

— Et c'est demain, monsieur le comte, c'est demain qu'il me faut quarante mille francs.

— Alors?

— Je me suis dit, monsieur le comte, que vous voudriez bien me les donner en échange de mes titres ou me les avancer jusqu'au jour où, après les avoir vendus, j'en aurais touché le prix.

— Ma chère Louise, dit M. de Lucerolle, quarante mille francs sont pour

vous une somme importante ; mais j'ai une telle confiance en vous que je ne veux pas vous demander l'emploi que vous en voulez faire. Il vous faut demain quarante mille francs, vous les aurez.

Il s'approcha de son bureau, prit une feuille de papier et écrivit rapidement quelques lignes. Ensuite il glissa la feuillo dans une enveloppe sur laquelle il mit une adresse.

— Demain, reprit-il, tendant à Louise le pli cacheté, en présentant ceci chez mon banquier, n'importe à quelle heure, il vous remettra aussitôt la somme dont vous avez besoin.

— Monsieur le comte ne me dit pas comment je devrai la lui rendre.

— Nous parlerons de cela un autre jour.

— En attendant, monsieur le comte voudra bien garder le récépissé de la Banque

— Si cela vous fait plaisir, Louise, vous pouvez me le laisser. N'avez-vous pas encore une autre chose à me demander?

— Oui, monsieur le comte.

— Qu'est-ce?

— Monsieur le comte connaît beaucoup de monde à Paris et est surtout très-connu.

— Beaucoup moins que vous ne le pensez, Louise ; dès qu'un homme cesse d'occuper des fonctions publiques et qu'il n'est plus en vue, il est vite oublié. Le comte de Lucerolle n'est plus rien ; on ne le connaît plus. Je ne veux point dire, pourtant, qu'on ne se souvienne pas encore des services que j'ai rendus à mon pays. En général, en est moins ingrat qu'oublieux.

— Monsieur le comte a encore des relations avec les personnages les plus influents aujourd'hui.

— Oui, j'ai le bonheur d'avoir conservé quelques vieilles et bonnes amitiés.

— Ce que je désire demander maintenant à monsieur le comte, c'est une lettre qui me recommande à un des principaux magistrats du parquet de Paris, le procureur de la République, par exemple.

— Je ne comprends pas bien, Louise, et je ne saisis pas dans quel but...

— Monsieur le comte, il s'agit du fiancé de mademoiselle Léontine Blanchard.

— Ah !

— J'ai su ce matin que la première enquête était terminée et que le parquet allait maintenant s'occuper de cette affaire grave. Le fiancé de mademoiselle

Blanchard est faussement accusé, monsieur le comte, et il est nécessaire, il est urgent que je voie le juge d'instruction, que je lui parle.

— Je me souviens, fit le comte ; n'avez-vous pas dit à madame la comtesse que vous pouviez fournir la preuve que ce jeune homme est innocent du crime horrible dont on l'accuse ?

— Oui, monsieur le comte, j'ai dit cela à madame la comtesse.

— Alors, Louise, vous n'avez pas besoin d'une lettre de recommandation pour être admise devant le juge d'instruction et lui faire une communication de cette importance.

— C'est vrai, monsieur le comte ; mais ce n'est pas immédiatement que je puis prouver l'innocence de l'accusé. Si, inconnue, n'étant appuyée par personne, je me présente devant le juge d'instruction, ou il refusera de m'entendre ou il n'aura pas la moindre confiance en mes paroles. La lettre que je vous prie de me donner, monsieur le comte, lui dira que je suis à votre service depuis plus de vingt ans, que vous répondez de moi, et que je suis incapable de tromper la justice.

— C'est bien, dit M. de Lucerolle après avoir réfléchi un instant ; j'ai eu, autrefois, des relations d'amitié avec le préfet de police actuel ; c'est à lui que je vous adresserai directement. Je vais écrire la lettre que vous me demandez dans le sens indiqué par vous même. Demain matin Joseph vous la remettra.

— Je remercie mille fois monsieur le comte, dit Louise.

Elle s'inclina respectueusement et sortit du cabinet.

XV

LE GARNI

Le lundi matin, un peu avant huit heures, Boyer, pour éviter à Louise la peine de monter à son quatrième étage, était descendu dans la rue et l'attendait sur le trottoir, devant sa maison.

Elle arriva à huit heures précises, Depuis quelques jours, elle déployait une activité et une énergie extraordinaires. Sa ligne de conduite tracée, son plan bien arrêté dans sa tête, elle avait hâte d'arriver au but. Les instants étaient précieux, elle n'en voulait perdre aucun. Elle savait combien les heures sont longues pour ceux qui souffrent. D'ailleurs, elle n'avait plus le temps de réflé-

chir ni de voir si elle devait agir comme elle le faisait ou autrement. Elle n'avait plus qu'une pensée, une idée fixe : celle de la réparation. Une force irrésistible la poussait en avant ; elle obéissait et se laissait conduire.

Boyer s'élança vers la voiture qui venait de s'arrêter.

— Me voilà, dit-il à Louise.

— Ah! vous m'attendiez, fit-elle ; est-ce que je suis en retard?

— Non, huit heures viennent de sonner.

— Vous êtes prêt?

— Oui

— Alors, venez, venez vite, dit-elle en se serrant au fond de la voiture.

— Le cocher sait-il où il doit nous conduire ?

— Non, dites-le-lui ; seulement nous descendrons avant la rue Darcy.

Boyer ayant donné l'ordre au cocher de les conduire à Ménilmontant, rue Saint-Fargeau, et de s'arrêter à l'angle de la rue Haxo, ouvrit la portière et prit place à côté de Louise.

Le trajet se fit en une demi-heure. La voiture s'arrêta au rond-point où commence la rue Darcy et où la rue Saint-Fargeau coupe les rues Haxo et de la Dhuys. Cette partie du vingtième arrondissement de Paris est à peine habitée ; les rues sont tracées, mais les maisons y sont rares. On est là à deux pas des fortifications et pour ainsi dire au milieu des champs.

Louise et Boyer mirent pied à terre.

— Vous allez nous attendre ici, dit Boyer au cocher.

Et ils s'éloignèrent.

— Madame Louise, vous êtes pâle et vous tremblez, dit Boyer.

— C'est vrai, je tremble, répondit-elle.

— Nous sommes arrivés, mais si vous craignez quelque chose, n'entrez pas.

Louise était, en effet, très-agitée ; mais l'ouvrier ne pouvait deviner la cause réelle de son émotion. Elle s'arrêta un instant pour respirer et reprendre ses forces.

— Non, non, murmura-t-elle, je veux le voir.

Elle essuya sa figure avec son mouchoir et dit à Boyer :

— Je vais entrer seule ; vous, mon ami, vous m'attendrez devant la maison.

— Madame Louise, si l'on cherchait à vous faire du mal ?....

Elle eut un sourire singulier.

— Rassurez-vous, répondit-elle ; dans tous les cas, je saurai me défendre.

Elle lui fit un signe de la main, jeta un coup d'œil sur la façade de la maison, dont l'aspect révélait la misère de ceux qui y demeuraient, poussa une porte entr'ouverte et pénétra résolûment dans une allée étroite, humide et sombre, entre deux cloisons construites avec des planches mal jointes, dans lesquelles on voyait, de distance en distance, une porte marquée par un numéro.

Une de ces portes étant ouverte, Louise s'avança sur le seuil. Aussitôt, une femme d'un certain âge se dressa devant elle.

— Pardon, madame, lui dit Louise, je cherche le concierge ou le maître de ce garni.

— Nous n'avons pas de concierge ici, répondit la femme d'un ton revêche; quant au propriétaire, c'est moi qui tiens le garni; qu'est-ce que vous voulez?

— Alors, je ne pouvais mieux m'adresser, répondit Louise gracieusement, veuillez me dire.....

— Quoi? l'interrompit brusquement la logeuse.

— Vous manquez un peu de patience, madame, répliqua Louise d'un ton calme et plein de dignité; on m'a dit que je trouverais rue Darcy, n° 8, chez vous, madame, une personne à qui je dois faire une communication très-importante.

— En ce cas, c'est différent; comment se nomme-t-elle, cette personne?

— Ramoneau.

— Ah! En effet, M. Ramoneau demeure ici. Et vous voulez lui parler? c'est drôle.

— Pourquoi cela, madame? Est-il donc si extraordinaire que quelqu'un vienne voir votre locataire?

— Oui, très-extraordinaire, vu que c'est la première fois, depuis plus d'un an que M. Ramoneau demeure ici.

— Il y a commencement à tout, fit Louise. Est-il chez lui?

— Oui, le cher homme ne se lève jamais de grand matin; il se fait une existence assez douce, en vivant tranquillement de ses petites rentes. Il doit être en train de faire rôtir sa côtelette.

— Soyez assez bonne pour m'indiquer son logement.

— Au bout de l'allée, vous monterez l'escalier, et, dans le couloir à gauche, la troisième porte, n° 17, est la sienne. Au fait, ajouta-t-elle en sortant de sa cabine, je vais vous montrer l'escalier.

Elle passa devant, et Louise la suivit jusqu'à l'échelle appelée pompeusement un escalier. Deux cordes graisseuses attachées à des clous servaient de rampes à ce merveilleux escalier.

— Monsieur Ramoneau, cria la logeuse d'une voix éraillée, c'est une visite pour vous.

Puis s'adresant à Louise, elle ajouta

— Prenez les cordes et n'ayez pas peur de tomber : c'est solide.

Louise la remercia par un mouvement de tête et monta l'échelle. Son apparition à l'entrée du couloir fut saluée par une sorte de grognement de Ramoneau, qui, effrayé par la voix de la logeuse lui annonçant une visite, témoignait sa surprise en voyant une femme. Il avait pensé que le garni venait d'être cerné et envahi par des escouades de gardiens de la paix et d'agents de police. Les scélérats, toujours sur le qui-vive, même quand aucun danger ne les menace, n'ont jamais une minute de tranquillité.

Mais une femme ne paraissant pas à Ramoneau un ennemi redoutable, il se rassura promptement à la vue de Louise, qu'il ne reconnut pas d'abord. Il resta dans l'embrasure de sa porte ouverte

Louise s'avança lentement vers lui.

Soudain, la lumière qui tombait d'un vasistas, servant à éclairer le couloir, frappa en plein son visage. Ramoneau la reconnut aussitôt. Le misérable crut voir un spectre dressé devant lui. Il étendit les bras comme pour la repousser, puis, épouvanté, il recula jusqu'au fond de sa chambre, en prononçant d'une voix rauque :

— Louise! Louiso!

Celle-ci entra et, tranquillement, referma la porte.

Une couchette en bois blanc vermoulu, avec une paillasse à moitié pourrie et un mauvais matelas, une petite table ronde, deux chaises boiteuses au dossier rompu, une sorte de bahut semblable aux autres meubles et quelques ustensiles de cuisine couverts de rouille, composaient le mobilier du taudis. D'immenses toiles d'araignées remplaçaient le papier peint et décoraient les cloisons.

La côtelette que le maître du lieu avait préparée pour son déjeuner se carbonisait sur un gril posé sur un réchaud. Sur la table, il y avait trois bouteilles, deux de vin pleines et une d'eau-de-vie déjà fortement entamée, une assiette de fer battu, un couteau à forte lame, bon pour découper toutes sortes de morceaux et même égorger au besoin un autre Fabrice, et enfin un gobelet d'argent, qui avait l'air tout étonné de se trouver en une telle compagnie.

Louise ne vit rien de tout cela. Le front haut, de sombres lueurs dans le regard, elle marcha vers le misérable. A deux pas de lui, elle s'arrêta et croisa ses bras sur sa poitrine.

Il la regardait avec stupeur, comme s'il eût douté encore de la réalité.

— Pierre Ricard, dit Louise d'une voix sourde, je viens te rendre la visite

que tu m'as faite dans ma petite maison de Jouarre, il y aura bientôt vingt-quatre ans.

— Je ne connais pas Pierre Ricard, bégaya-t-il, je me nomme Ramoneau.

— Ah ! oui, Ramoneau, fit-elle avec ironie ; c'est probablement le nom que tu t'es donné en t'échappant du bagne. Pour ceux qui ne connaissent pas ton horrible passé, tu peux t'appeler Ramoneau ; mais pour moi, Louise Verdier, tu es toujours Pierre Ricard, le voleur d'enfant, le forçat !

Il promena autour de lui son regard farouche. Puis, faisant un pas vers Louise:

— Comment as-tu découvert que j'étais ici, dis ? prononça-t-il d'une voix creuse ; je te croyais morte ; depuis longtemps je ne pense plus à toi ; c'est donc l'enfer qui te jette de nouveau en travers de mon chemin ? Que viens-tu faire ici ? Réponds, que me veux-tu ?

— Je te le dirai tout à l'heure, Pierre Ricard. Ainsi, tu me croyais morte, et, caché dans l'ombre comme tous les misérables qui n'osent affronter la lumière du jour, tu ne t'attendais pas à me voir surgir devant toi. Pierre Ricard, Dieu a voulu que je vive pour réparer quelques-uns des crimes que tu as commis. Ah ! je t'ai longuement cherché... Moi aussi je t'ai cru mort ; j'espérais que le ciel, dans sa justice, avait mis un terme à ton existence maudite. Ah ! il y a vingt-cinq ans qu'un coup de tonnerre aurait dû te foudroyer !... Mais non, sur la pente fatale, le paresseux, l'ivrogne, le débauché, l'homme sans cœur et sans âme, devait descendre un à un tous les échelons du mal et rouler jusqu'au fond de l'effroyable abîme, couvert de toutes les ignominies !

— Hé ! hé ! fit-il en ricanant, madame parle comme un livre ; c'est joli, tout à fait joli... Mais, continua-t-il en changeant de ton, si vous êtes venue ici pour me faire admirer votre éloquence, vous avez pris une peine inutile. Je suis insensible au charme de la parole, et les plus beaux discours m'ont toujours ennuyé. Que ma vie ait été bonne ou mauvaise, il vous importe peu ; j'ai fait ce qu'il m'a plu et n'ai pas à vous en rendre compte. Vous êtes allée d'un côté, moi de l'autre, en reprenant chacun notre liberté. Est-ce que je m'occupe de vous, moi ? Est-ce que je vous demande combien vous avez eu d'amants depuis vingt-cinq ans ?

— Oh ! le lâche, qui croit m'insulter ! s'écria Louise d'une voix frémissante de colère.

— Comme moi, vous avez fait ce que vous avez voulu, continua-t-il, cela ne me regarde point. Mais je n'aime pas à causer longtemps, moi ; j'ai hâte de savoir pourquoi vous m'avez cherché, pourquoi vous êtes ici.

— Il a toujours la même audace, pensait Louise ; le remords ne l'atteindra jamais ; on dirait qu'il ne croit pas à la justice des hommes, au châtiment qui attend les criminels.



Les bras croisés sur sa poitrine, elle le regardait avec horreur et dégoût. (Page 311.)

— Tiens, tiens, reprit Ricard en examinant sa femme des pieds à la tête, je ne vous avais pas encore regardée; votre mise n'annonce pas que vous soyez dans la misère. Quelle toilette! De la soie, rien que ça... et madame porte chapeau! Hé! hé! on voit que vous avez su faire vos affaires. A Paris, la vie est plus facile pour les femmes que pour les hommes : il y en a des milliers qui ont des robes de soie, des dentelles et des bijoux qui ne leur coûtent guère, comme dit la vieille chanson. Vous n'avez pas de bijoux, vous? Ah! je comprends, pour-

suivit-il cyniquement, vous ne vous en êtes point parée pour me rendre visite ; vous avez eu peur de me tenter. C'est de la prudence et peut-être aussi de la bonté pour moi.

« Ainsi, la fortune vous a fait les yeux doux, vous êtes riche... Oh ! je ne vous demande pas quel commerce vous a enrichie ; je ne suis pas curieux. Moi, je n'ai pas eu de chance, je suis resté pauvre et gueux, et, devenu vieux, quand même je le voudrais, je ne peux plus travailler. Regardez autour de vous : ceci est mon palais ; pas de lambris dorés ; je vis avec les rats, les araignées et les mouches. Si c'est là ce que vous vouliez voir, ma chère femme, soyez satisfaite.

Il s'arrêta, espérant que Louise allait parler. Mais elle resta silencieuse. Impassible, elle l'écoutait curieusement, se demandant jusqu'où pourrait aller son impudence.

Ricard fut pris d'un haussement d'épaules qui parut compter les secondes d'une minute.

Tout à coup, ses traits s'animèrent, et ses petits yeux jetèrent des étincelles.

— Quelle idée ! s'écria-t-il, mais oui, c'est cela, ce ne peut être que cela : Louise Verdier est riche, et moi pauvre comme Job ; elle a appris, je ne sais comment que j'étais près de crever de misère ; alors son cœur s'est ému, et ma chère femme, qui n'a pas oublié le beau temps de nos amours, vient partager sa fortune avec moi. J'accepte, Louise, j'accepte. Un mari peut recevoir sans honte un cadeau de sa femme.

« D'ailleurs Louise, continua-t-il sur le même ton ironique, bien que j'aie le droit d'exiger la moitié de ce que possède ma femme, puisque nous sommes mariés sous le régime de la communauté, je prendrai ce que tu me donneras.

Et il avança les mains pour s'assurer qu'elle avait de l'argent sur elle.

— Arrière, misérable, arrière ! cria Louise d'une voix menaçante.

Elle s'était redressée, pourpre d'indignation, un éclair terrible dans le regard.

Aussitôt un rire sec, nerveux, éclata entre ses lèvres comme un bruit de crécelle.

Ricard, abasourdi, la regardait avec des yeux stupides.

Elle cessa de rire, et, l'apostrophant avec violence :

— Pierre Ricard, dit-elle, puisque tu parles de ta misère, dis-moi donc ce que tu as fait de l'argent que tu as volé rue de Lille dans la chambre du vieil aveugle.

XVI

LA REVANCHE DE LOUISE

L'effet produit par ces paroles fut terrible.

Pierre Ricard, livide, bondit en arrière avec épouvante. Mais retrouvant vite son audace :

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, murmura-t-il.

Louise le foudroya du regard en lui jetant ces mots :

— Voleur ! assassin !

— Malheureuse, tais-toi ! tais-toi ! hurla-t-il.

Il se ramassa sur lui-même comme pour s'élancer sur sa femme.

Elle était près de la table ; elle étendit le bras et s'empara du couteau.

— Si tu fais un pas, lui dit-elle froidement, je te tue comme un chien enragé.

L'expression de son visage montrait une résolution énergique.

Ricard comprit qu'elle ne lui faisait pas une vaine menace. Son attitude lui fit peur. Il resta immobile.

— Va, reprit Louise avec un suprême dédain, s'il ne s'agissait que de moi, je ne prendrais même pas la peine de me défendre contre ta férocité. La vie que tu m'as faite n'est pas assez belle pour que je tienne tant à la conserver. Mais elle est utile encore et, pour d'autres, il faut que je vive ! Écoute-moi donc, misérable, et cesse de croire que je n'aurais pas la force de me défendre contre ta fureur, si la pensée te venait encore de m'égorger ou de m'étrangler !

« Ah ! tu te croyais bien caché, ici ; tu ne pensais pas qu'on pût arracher le masque de Ramoneau et reconnaître la face hideuse de Pierre Ricard. Tu te disais, sans doute : Je ne crains pas la justice, j'échapperai au châtiment ! Allons donc, la justice atteint toujours les scélérats. Celui qui échappe à la justice des hommes ne peut éviter celle de Dieu ! Non, n'est-ce pas, tu ne t'attendais point à me voir apparaître tout à coup pour te crier : Voleur ! assassin ! Ah ! ah ! ah ! u me croyais morte... Pierre Ricard, après la casaque du forçat, que tu as portée, c'est l'homme rouge qui t'attend ! »

Le misérable se sentit frissonner. Mais voulant faire bonne contenance, il se re lressa, un sourire horrible sur les lèvres.

— Tu as volé l'aveugle de la rue de Lille, continua Louise.

— Cela n'est pas vrai! cria-t-il; je ne sais pas ce que tu veux dire!

— Tu as volé le vieil aveugle, après l'avoir endormi, répliqua-t-elle avec véhémence, et ce n'est pas tout, tu as assassiné le concierge de la maison. Misérable! misérable!

— C'est toi qui es une misérable, hurla-t-il affolé, car tu mens, tu mens!

— Pierre Ricard, plutôt que de nier tes crimes, tu ferais mieux de courber la tête.

— Devant toi, jamais!

— Devant Dieu, Pierre Ricard, devant Dieu!

— Je ne connais pas Dieu, moi, dit-il d'une voix creuse; mais je crois au démon qui t'a amenée ici. Tu m'appelles voleur et assassin : est-ce pour me faire peur? Tu perds ton temps, Louise Verdier; je ne crains rien, je ne crains rien... Avant d'accuser, il faut avoir des preuves. Qui m'accuse, dis, qui m'accuse?

— Moi.

— Toi, toi seule?

— Oui.

Il secoua fortement ses épaules et se mit à rire.

— Voyons, reprit-il en affectant un certain calme, est-ce que tu m'as vu?

— Non, j'ai deviné.

Il reprit son effroyable rire.

— Il ne sait pas encore qu'un autre a été pris pour lui et arrêté à sa place, se dit Louise.

— Il peut se faire qu'un concierge ait été assassiné et un aveugle volé, fit Ricard en hochant la tête, ça se voit tous les jours et je m'en fiche comme de l'an quarante; mais du diable si je comprends pourquoi mon épouse a voulu s'imaginer que j'étais pour quelque chose dans cette affaire. Elle aura, je pense, l'extrême obligeance de me l'apprendre; cela tient sans doute au but de sa visite. Je suis tout de même flatté de la bonne opinion qu'elle a de moi : il faut toujours s'attendre aux choses les plus incroyables. Voyons, parle, Louise Verdier : as-tu inventé cette curieuse histoire afin de me faire pincer par les mouchards! c'est un moyen comme un autre de se débarrasser d'un mari qui vit trop longtemps. Pourtant jusqu'à ce jour, je ne t'ai pas beaucoup gênée. Mais non, ce n'est pas ça; si tu avais voulu me faire arrêter, ce serait déjà fait. Tu as une autre idée. Laquelle?

« Tonnerre! continua-t-il avec une sorte de rage, tout ça m'embête, à la fin; vas-tu me dire ce que tu me veux!... Je veux savoir... »

D'un geste impérieux, Louise lui coupa la parole.

— Pierre Ricard, tu ne te trompes pas, répondit-elle; si j'eusse eu l'intention de te dénoncer, depuis trois jours tu serais entre les mains de la justice. Tu veux savoir pourquoi je suis ici, je vais te le dire. Ecoute-moi, Pierre Ricard, écoute-moi et réponds : Qu'as-tu fait de l'enfant que tu m'as volé?

— Quoi! c'est pour cela que tu es venue? fit-il en ricanant.

— Oui, oui, c'est pour cela,

— Est-ce que tu penses encore à lui?

— Je te réclame mon fils, misérable : réponds-moi donc! s'écria-t-elle avec impatience.

— Je dois vous faire observer, madame, que votre fils était à moi autant qu'à vous.

— Qu'en as-tu fait? qu'en as-tu fait?

— Eh bien!... je n'en sais rien; j'ignore ce qu'il est devenu.

— Infâme! Ainsi, tu es venu me le prendre pour l'abandonner!

— C'est fait; il n'y a plus à récriminer là-dessus.

— Et c'est tout ce que tu trouves à me répondre? Mais tu n'as donc pas d'entrailles!... Oh! quel monstre, quel monstre!

— Je n'ai pas autre chose à dire, grommela-t-il entre ses dents serrées.

— C'est bien vrai, n'est-ce pas, tu ignores ce que l'enfant est devenu? reprit-elle, pendant que son regard ardent, arrêté sur Ricard, cherchait à lire jusqu'au fond de sa pensée.

— Oui.

— Eh bien! Pierre Ricard, ce que tu ignores, je le sais, moi, et je vais te l'apprendre. Ah! tu as beau être un scélérat endurci dans le crime, tu vas trembler! Écoute, écoute.

« Tu as livré ce pauvre enfant à une de ces créatures avilies, couvertes de toutes les souillures, qui traînent leur honte sur le pavé des rues. Cette femme était ta maîtresse.

« Un jour, peu de temps après, tu disparus, laissant la femme, abandonnant l'enfant, sans t'inquiéter de ce qu'il deviendrait, le pauvre innocent! Pierre Ricard, est-ce vrai, cela, est-ce vrai?

— Oui, c'est vrai.

— Elle n'avait probablement pas à manger tous les jours, la femme; elle trouva que c'était une lourde charge de nourrir et d'élever un enfant qui n'était pas le sien. Et puis il la gênait dans son horrible métier. Elle pouvait s'en débarrasser, en le perdant, la nuit, dans quelque ruelle sombre; elle ne le fit point; elle craignait, sans doute, que tu ne vinsses le lui réclamer. Mais, pour se dédommager, elle

le maltraitait, le rouait de coups... Je n'ose dire qu'elle voulait le tuer, mais j'ai le droit de le supposer.

« Or, un jour qu'elle le frappait dans la rue, à coups de pied, de braves gens du quartier — ceci se passait à la Villette — accoururent au secours du malheureux enfant. On porta celui-ci chez le commissaire de police et on y traîna la femme. Ce qu'on fit de la malheureuse, je n'en sais rien. Mais un brave homme, un cordonier appelé Chéron, adopta l'enfant.

« Ah! il ne fut plus battu; on l'aima, et Chéron et sa femme l'élevèrent comme s'il eût été réellement leur enfant. Il grandit, il devint instruit, fort et beau, et il était bon, et il était honnête! Il apprit un jour que son père avait été condamné aux travaux forcés; et il n'eut aucune parole amère; il renferma sa douleur en lui et se contenta de baisser la tête.

« Pendant la guerre terrible qui vient de frapper la France au cœur, il était soldat; et il s'est noblement conduit sur les champs de bataille, car son sang a coulé! On voulait le faire officier, il refusa. On voulut placer sur sa poitrine le signe de l'honneur, la croix des braves; il refusa. Sais-tu pourquoi, Pierre Ricard, sais-tu pourquoi? Parce qu'il portait un nom déshonoré!

« Bien qu'il eût pu mettre à profit son instruction et devenir peut-être un ingénieur, il voulut être seulement un ouvrier. Il apprit l'état de serrurier. Mais c'était un ouvrier sérieux : il travaillait lui! Il avait l'estime, la confiance et l'amitié de son patron, M. Corbon, de la rue Saint-Maur. »

Ricard eut un tressaillement qui n'échappa point à Louise.

— Oui, continua-t-elle en faisant peser son regard sur le misérable, il était ouvrier serrurier, en attendant qu'il devînt contre-maître; il travaillait rue Saint-Maur, et il demeurait.

Elle s'interrompit avec intention.

— Achève, achève, dit Ricard d'une voix étranglée; il demeurait?...

— Rue Saint-Sébastien, n° 28.

Ricard poussa un cri rauque, horrible; il chancela sur ses jambes, et ses cheveux se hérissèrent sur sa tête.

Le regard de Louise était plein d'éclairs. Impitoyable, elle poursuivit :

— Il portait ton nom; comme toi, s'appelait Pierre Ricard. Il devait épouser prochainement mademoiselle Léontine Blanchard. Et les trente mille francs volés à l'aveugle de la rue de Lille étaient la dot de sa fiancée. Aujourd'hui, il n'est plus : avant-hier, on a trouvé son cadavre dans la Seine!

— Assez, tais-toi, tais-toi! s'écria-t-il d'une voix oppressée, haletante, en reculant jusqu'à la cloison contre laquelle il s'adossa.

Il avait l'œil vitreux, le regard d'un fou. Un tremblement convulsif secouait tous ses membres, ses dents claquaient.

— Ah! ah! reprit Louise d'une voix éclatante, tu trembles, cette fois, tu trembles!

— Oui, je tremble, j'ai peur, tu m'épouvantes!

— Tu ne savais pas ce qu'était devenu l'enfant que tu m'as volé, je viens de te le dire. Il est mort! Mais ce n'est pas tout : il y a quelque chose de plus horrible, de plus effroyable encore. Écoute, écoute toujours.

— Non, non, exclama-t-il d'une voix qui n'avait plus rien d'humain ; assez, je ne veux pas savoir!...

— Ah! tu m'entendras jusqu'au bout!

Et, lentement, terrible et implacable comme la vengeance, elle marcha vers lui, le bras tendu.

Il fit entendre une sorte de rugissement et couvrit son visage de ses mains. Louise reprit :

— Chez un marchand de vins de la rue des Rigoles, Ramoneau a reçu le prix de son sang... Ramoneau, c'est Pierre Ricard, l'ancien forçat! Monstre, voilà ce que tu as fait de l'enfant que tu m'as volé! Assassin! assassin!...

Les doigts de Ricard se crispèrent sur sa figure et gravirent jusqu'au sommet de la tête, labourant la peau et faisant jaillir du sang.

— Maintenant, continua Louise avec énergie, courbe-toi donc, et reconnais enfin la justice de Dieu!

Un râle sortit de la gorge du misérable; il était écrasé, foudroyé. Ne pouvant plus se tenir sur ses jambes, il s'affaissa lourdement et resta accroupi sur le carreau de la chambre.

Au bout d'un instant il tendit vers Louise ses mains tremblantes, et il murmura :

— Grâce! grâce!

Les bras croisés sur sa poitrine, elle le regardait avec horreur et dégoût.

Le monstre était vaincu, terrassé.

XVII

LA PRÉFECTURE DE POLICE

Louise venait de prendre sa revanche, après vingt-quatre ans écoulés depuis l'effroyable scène de nuit dans la petite maison de Jouarre. Son mari l'avait

frappée brutalement et jetée sans connaissance sur le sol. Maintenant, Pierre Ricard, à ses pieds, se tordait dans d'atroces convulsions, implorant sa pitié.

Allait-elle en avoir pour un pareil scélérat?

Oui. La fatalité le voulait, et peut-être aussi cette justice de Dieu, dont elle avait parlé.

— Je l'ai bien frappé, se dit-elle; c'est le châtiment qui commence. Mais souffrira-t-il assez pour l'expiation de tous ses crimes?

Après quelques minutes d'un silence lugubre, elle reprit d'une voix sombre :

— Pierre Ricard, malgré mon dégoût, l'horreur et l'épouvante que tu m'inspires, je n'ai pas hésité à venir ici pour te dire ce que tu viens d'entendre. Je tenais à te faire savoir que tes crimes ne sont pas inconnus. Si je ne consultais que ma douleur et ma colère, dans un instant tu sortirais d'ici traîné comme une bête fauve par des agents de police. Oui : je devrais te dénoncer, te livrer à la justice, te conduire à l'échafaud... Ma conscience me dit que je ferais mon devoir, que je rendrais service à la société. Pourtant je ne le ferai point. Ne me demande pas pourquoi ; je ne le sais pas bien moi-même, et je crains, en agissant ainsi, que les raisons que je me donne ne soient mauvaises. Par exemple, ne crois point qu'il soit entré dans mon cœur de la pitié pour toi!...

« Pierre Ricard, tu ne peux plus vivre à Paris, il faut que tu quittes la France, il faut que tu disparaisses. Pars dès demain, dès ce soir, dans une heure; hâte-toi, pars et cache-toi bien, cache-toi bien, si tu ne veux pas expier tous tes crimes d'un seul coup, sous la hache du bourreau!

« C'est pour cela, surtout, que je suis venue ici. Va-t'en, Pierre Ricard, va-t'en, et je te le repète, hâte-toi, car dans trois jours il serait trop tard!

« Voilà ce que j'avais à te dire. J'espère bien ne te revoir jamais et ne plus entendre parler de toi. Je te laisse la liberté, en profiteras-tu pour te repentir? »

Elle jeta sur la table le couteau qu'elle avait gardé dans sa main et s'élança vers la porte.

Un instant après, elle rejoignait Boyer, qui, très-inquiet de ne pas la voir revenir, se disposait à entrer dans la maison.

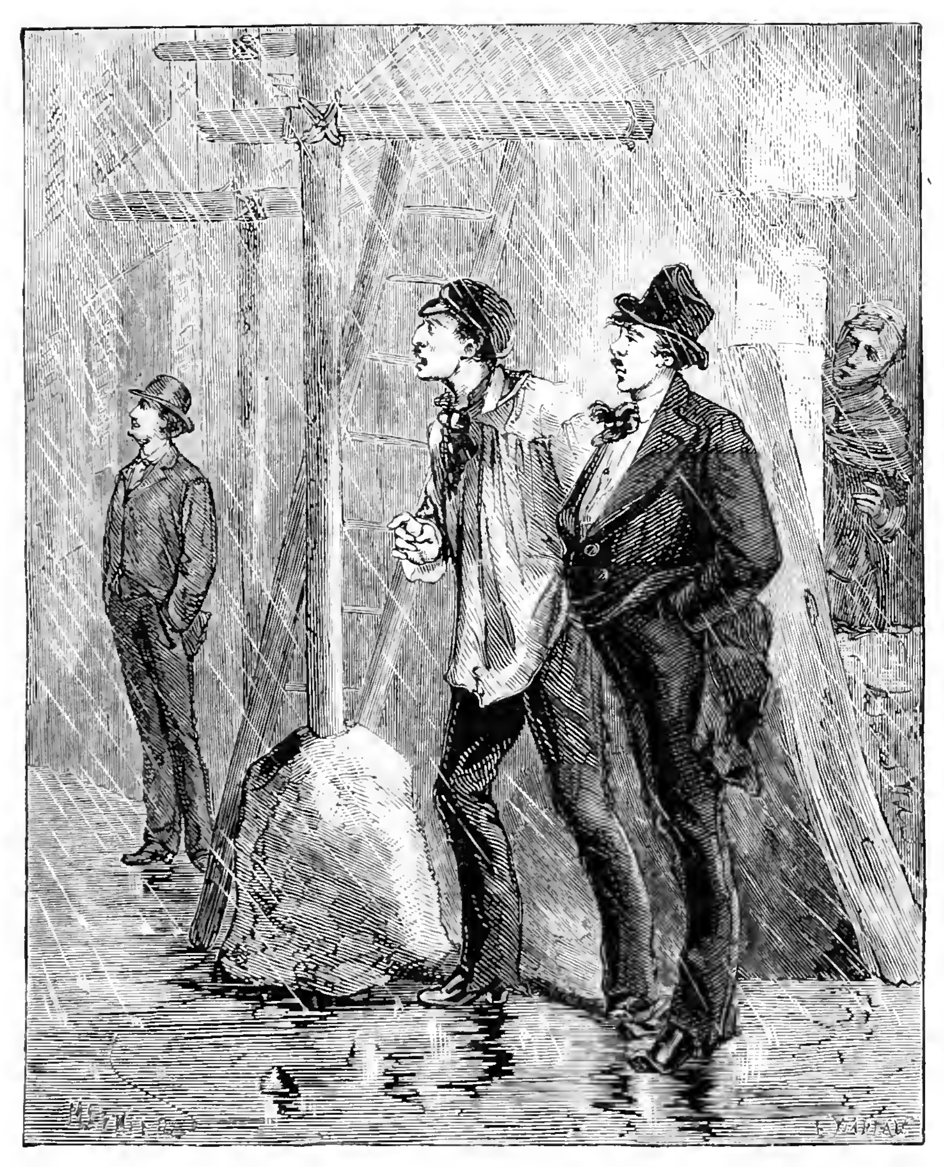
— Enfin vous voilà, lui dit-il; je respire. Voyez-vous, je commençais à avoir peur.

— Vous étiez impatient, je suis restée si longtemps!

— Connaissant l'individu, je n'étais pas rassuré du tout; je ne savais que penser. Vous l'avez vu?

— Oui. Mais éloignons-nous, je ne tiens pas à ce qu'on nous voie causer.

Ils marchèrent rapidement du côté de la voiture.



Presque aussitôt, deux hommes vinrent s'abriter à quelques pas de moi. (Page 321.)

— Rue des Trois-Couronnes, dit Louise au cocher.

Ils prirent place dans le coupé. Le cocher piqua d'un coup de fouet le flanc de son cheval, qui se mit à grimper au petit trot la rue Saint-Fargeau.

— Nous allons donc chez Thibaut? demanda Boyer.

— Oui, répondit Louise.

— Nous ne le trouverons pas; je lui ai dit hier qu'il pourrait aller à l'atelier; il ne sera chez lui qu'à l'heure du déjeuner, à midi.

— Il est maintenant dix heures ; vous ne pourrez pas l'attendre. Voici pourquoi je vous conduis rue des Trois-Couronnes : vous monterez chez votre ami et vous prierez sa femme de lui dire qu'il vous rejoigne à l'entrée de la rue Darcy aussitôt après avoir déjeuné, car vous allez y retourner. Vous ne perdrez pas de vue la porte du garni. Si Ramoneau sort dans la journée, vous le suivrez et prendrez note des endroits où il sera allé. Il faudrait, si c'est possible, savoir heure par heure ce qu'il fera dans la journée jusqu'à minuit. S'il se rend au chemin de fer et qu'il prenne un billet, ne dites rien, laissez-le partir. Vous pourrez alors revenir chez vous tranquillement. Mais s'il ne quitte pas Paris ce soir ou cette nuit, il faudra recommencer demain à le suivre pas à pas. Comme il est utile que je sois renseignée sur ce qu'il fera, demain matin, pendant que Thibaut sera en observation rue Saint-Fargeau, vous viendrez me trouver à l'hôtel de Lucerolle.

— A quelle heure?

— A partir de six heures, je vous attendrai.

— Alors, je ne vous verrai pas ce soir?

— J'ai beaucoup à faire aujourd'hui, et vous ne me trouveriez probablement point rue de Grenelle. Du reste vous serez suffisamment occupé de votre côté. Avez-vous bien compris, mon ami?

— Oui, madame Louise, parfaitement.

— Ainsi, c'est convenu, vous allez prévenir madame Thibaut et vous retournez immédiatement rue Darcy. Ne craignez pas, vous et votre ami, de prendre des voitures.

Elle lui mit deux pièces de vingt francs dans la main.

— Vous partagerez avec Thibaut, dit-elle, il ne faut pas que vous manquiez d'argent.

— Mais, j'en ai encore, madame Louise.

— Je ne veux pas que vous dépensiez le vôtre.

— J'accepte donc ce que vous me donnez.

— Selon toutes les probabilités, reprit Louise, Ramoneau ne sortira de chez lui que dans l'après midi ; mais il ne faut pas que votre surveillance soit mise en défaut : c'est pour cela que vous retournerez tout de suite du côté de la rue Darcy. Vous prendrez toutefois le temps de déjeuner chez vous ou chez un traiteur quelconque.

— Ceux-ci ne manquent pas dans Paris, dit Boyer.

La voiture, arrivée en haut de la rue Saint-Fargeau, descendit rapidement la chaussée de Ménilmontant. Au bout de quelques minutes, elle s'arrêta à l'entrée de la rue des Trois-Couronnes.

— A demain, madame Louise, dit Boyer en ouvrant la portière.

Elle lui tendit la main.

— Oui, à demain matin, répondit-elle. Dites bien à votre ami Thibaut que je compte sur lui comme sur vous.

Le jeune homme sauta sur le trottoir et s'éloigna en courant.

— Où allons-nous, maintenant? demanda le cocher, penché sur son siége.

— A la préfecture de police, répondit Louise.

L'automédon lança de nouveau son cheval au galop.

Onze heures sonnaient à l'horloge du Palais de justice, lorsque Louise mit pied à terre sur le quai des Orfèvres.

Ayant demandé où se trouvaient les appartements particuliers du préfet, on lui fit suivre un assez long couloir et monter un large escalier, qui la conduisit dans une grande salle assez mal éclairée, où se tenaient gravement plusieurs huissiers. Elle entra ensuite dans une seconde pièce très-petite, meublée seulement d'une banquette et de quelques chaises.

Elle était dans l'antichambre ou salle d'attente qui précédait immédiatement le cabinet du préfet de police.

Plusieurs personnes, arrivées avant elle, attendaient le moment d'être admises en présence du haut fonctionnaire.

— Vous désirez voir M. le préfet? lui dit un huissier qui se tenait debout devant la porte du cabinet, comme pour en défendre l'entrée.

— Oui, monsieur, répondit-elle.

— Je vais vous annoncer, dites-moi votre nom.

Elle tira de son corsage la lettre écrite la veille par M. de Lucerolle.

— Je n'ai pas l'honneur d'être connue de M. le préfet, dit-elle, en tendant à l'huissier le pli cacheté, mais veuillez le prier de prendre connaissance de cette lettre.

L'huissier entra dans le cabinet du préfet. Il reparut au bout d'un instant et dit à Louise avec beaucoup de déférence :

— Venez, madame, M. le préfet vous attend.

Et il ouvrit la porte toute grande pour la laisser passer.

Le préfet était seul, assis à un grand bureau couvert de papiers, qui occupait tout le milieu de la salle. Sa main droite tenait la lettre du comte de Lucerolle.

Il jeta un regard sur Louise, la salua d'un mouvement de tête et lui indiqua un fauteuil sur lequel elle s'assit. Elle était très-émue.

— C'est vous qui êtes madame Louise Verdier? lui demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

— D'après cette lettre de M. le comte de Lucerolle, vous auriez une communication très-importante à faire au parquet au sujet du crime qui a été commis rue de Lille, il y a trois jours?

— Oui, monsieur.

— Toute communication pouvant éclairer la justice est toujours accueillie avec empressement ; vous n'aviez donc pas à craindre qu'on refusât de vous entendre. Je ne connais pas encore les détails de cette grave affaire qui se présente, paraît-il, comme très-mystérieuse. D'ailleurs, si le magistrat chargé de l'instruire est déjà désigné, l'instruction n'a pas été commencée encore.

« M. le comte de Lucerolle me demande de vous recommander au juge d'instruction; je ne lui refuserai pas ce témoignage de ma haute estime et de mon amitié ; mais cette lettre, qui contient votre éloge, signée d'un nom bien connu, respecté et honoré, est une recommandation à laquelle je n'ajouterai rien en l'appuyant.

Il écrivit quelques lignes en tête de la lettre et fit sonner un timbre.

Une porte s'ouvrit aussitôt. Un secrétaire parut.

— Monsieur, lui dit le préfet en lui remettant la lettre de M. de Lucerolle, vous allez accompagner madame au parquet. On vous donnera le nom du juge à qui a été confiée l'instruction de l'affaire de la rue de Lille; vous lui remettrez cette lettre et le prierez de ma part de vouloir bien entendre immédiatement cette dame.

Le secrétaire s'inclina. Louise s'était levée.

— Je remercie monsieur le préfet, dit-elle en le saluant avec respect.

Le préfet lui rendit son salut, et elle sortit par une porte que le secrétaire ouvrit devant elle.

Dix minutes plus tard, elle se trouvait dans le cabinet du juge d'instruction.

Ce magistrat était seul, occupé à examiner plusieurs dossiers étalés devant lui sur son bureau.

Son greffier écrivait dans une pièce à côté.

Il avait prié Louise de s'asseoir et avait lu très-attentivement la lettre du comte de Lucerolle et les quelques lignes du préfet de police. Ensuite, repoussant plusieurs dossiers, il ouvrit une chemise dans laquelle se trouvaient trois ou quatre feuilles écrites, qu'il parcourut des yeux.

Ce magistrat était un homme de cinquante ans environ. Son large front annonçait une grande intelligence. Ses yeux étaient vifs, brillants, et son regard clair et profond. On reconnaissait l'observateur, l'homme habitué à sonder la pensée d'autrui. Il avait la figure calme, froide et austère qui convient à un

représentant de la loi ; mais sous cette apparence sévère se cachaient la bonté et et une grande bienveillance. Depuis vingt ans que cet homme exerçait les fonctions, souvent pénibles, de juge d'instruction, il avait vu paraître devant lui bien des criminels et touché à de nombreuses plaies sociales ; pourtant, son cœur ne s'était point endurci : il éprouvait souvent le besoin de se montrer compatissant. Il était de ceux qui pensent que les sévérités de la loi doivent être adoucies dans bien des circonstances et qu'il ne faut pas, en frappant le coupable, lui fermer la porte du repentir, en lui enlevant tout espoir de réhabilitation.

Après avoir consulté les papiers dont nous avons parlé, le juge d'instruction se tourna vers Louise.

— Excusez-moi, madame, dit-il, si je vous ai fait un peu attendre. Cette lettre me dit que vous avez quelque chose à me communiquer concernant l'horrible crime commis rue de Lille, vendredi dernier ; j'ai cru devoir, avant de recevoir votre déposition, prendre connaissance des faits recueillis par la première enquête. Maintenant, je suis au courant de tout, vous pouvez parler, je vous écoute.

— Me permettez-vous, monsieur, de vous demander si l'instruction de cette douloureuse affaire est commencée ?

Elle commence en ce moment, madame, puisque vous venez me faire une communication qui s'y rapporte.

Il appela son greffier.

— Oh ! pardon, monsieur, dit Louise vivement ; mais ce que j'ai à vous dire est tout à fait confidentiel.

— Ah ! fit le magistrat étonné.

Et se tournant vers le greffier, qui venait d'entrer :

— Tout à l'heure, lui dit-il, je vous appellerai si c'est nécessaire.

Le greffier se retira.

— Vous devez me trouver bien hardie, monsieur, dit Louise, et si je n'avais en ce moment l'appui de M. le comte de Lucerolle, je n'oserais pas...

Le magistrat sourit.

— Ordinairement, dit-il, ce n'est pas au parquet qu'on vient parler confidentiellement à un juge d'instruction ; mais, enfin, je veux bien faire infraction à la règle en votre faveur.

— Vous n'avez pas encore commencé votre instruction, monsieur ; eh bien ! je viens vous prier, vous supplier de ne pas la commencer avant deux ou trois jours.

Le magistrat bondit sur son fauteuil.

— Ah çà ! fit-il d'un ton sévère, qui donc vous a dit qu'on pouvait arrêter si

facilement l'action de la justice? Assurément, ce n'est pas votre maître, M. le comte de Lucerolle.

— M. le comte ignore ce que j'ai à vous dire.

— Ce que vous demandez est impossible.

— Monsieur le juge d'instruction, reprit-elle d'une voix tremblante avec des larmes dans les yeux, il s'agit de l'honneur d'une grande famille.

— D'une grande famille! répéta le magistrat en arrêtant sur Louise son regard inquisiteur.

— Oui, monsieur.

— Quel est le nom de cette famille?

— De Lucerolle, monsieur.

XVIII

CHEZ LE JUGE D'INSTRUCTION

Le juge d'instruction se rejeta brusquement en arrière. Il était stupéfait. Mais son regard interrogeait toujours la physionomie de Louise, qui gardait son attitude suppliante.

— Cette femme possède quelque secret terrible, pensait-il.

Il fit avancer son fauteuil et, se penchant vers Louise :

— Voyons, lui dit-il, qu'avez-vous à m'apprendre? Expliquez-vous clairement. Parlez, madame, parlez, et dites-moi toute la vérité. Il s'agit de l'honneur de la famille de Lucerolle? continua-t-il avec agitation : je connais cette noble famille, madame, et je lui suis attaché par la reconnaissance ; c'est au père du comte Édouard que je dois ma position.

Le regard de Louise s'illumina.

— Voyons, reprit le magistrat, quel rapport peut-il y avoir entre le crime de la rue de Lille et la famille de Lucerolle?

Embarrassée par cette question, Louise baissa la tête.

— Eh bien! vous ne me répondez pas? fit le juge d'instruction.

Louise tressaillit, puis relevant brusquement la tête :

— Monsieur, dit-elle d'un ton animé, vous connaissez la famille de Lucerolle, je n'ai pas besoin de vous parler de sa noblesse, de sa générosité, de sa

grandeur, je n'ai pas besoin de vous dire que madame la comtesse est la plus vertueuse des femmes et monsieur le comte le meilleur des hommes ! Et leur tranquillité, et leur repos pourraient être troublé!... Non, c'est impossible ; je ne le veux pas, monsieur, je ne le veux pas!

— Je ne comprends pas, expliquez-vous!

— Monsieur le juge d'instruction, je suis venue pour vous parler du vol et de l'assassinat commis rue de Lille. On a accusé d'être l'un des auteurs de ces deux crimes un jeune homme qui porte le nom de Pierre Ricard. Samedi matin, comme ce jeune homme rentrait chez lui, on l'a arrêté. Eh bien, monsieur, on a accusé et arrêté un innocent!

— C'est ce qu'il prétend. La plupart des criminels commencent toujours par nier les crimes qu'ils ont commis, jusqu'à ce qu'ils soient écrasés sous le poids des preuves accumulées contre eux. Alors seulement ils entrent dans la voie des aveux. Pierre Ricard...

— Ce jeune homme est innocent, l'interrompit-elle; devant la justice, devan Dieu, je le jure!

Le magistrat secoua la tête.

— S'il en était ainsi, dit-il, il aurait répondu aux questions qui lui ont été adressées. Ne pouvant justifier de l'emploi de son temps la nuit du crime, il a cru devoir garder un silence prudent.

Il prit les pièces de l'enquête et y jeta les yeux.

— Oui, voilà, reprit-il; on lui demande ce qu'il a fait depuis neuf heures du soir jusqu'à neuf heures et demie le lendemain matin. Il répond qu'il ne peut pas le dire parce qu'il a juré de garder le silence.

— C'est la vérité, monsieur, il a juré de se taire.

— C'est tout à fait incompréhensible et invraisemblable.

— Et cela est, pourtant. Monsieur le juge d'instruction, c'est moi, Louise Verdier, qui lui ai fait promettre, qui lui ai fait jurer de ne pas dire pour quelle cause il a passé la nuit de vendredi à samedi hors de chez lui.

— Vous, vous! s'écria le magistrat.

— Est-ce que devant vous, un juge d'instruction, j'oserais crier : Il est innocent! si je ne pouvais pas vous en donner la preuve?

Le magistrat s'agita sur son siége.

— En ce cas, dit-il, vous savez où il a passé la nuit?

— Oui, monsieur, je le sais.

— Vous pouvez me le dire?

— Oui, monsieur, je peux vous le dire, car j'étais avec lui.

— Ah! fit le magistrat, en plongeant de nouveau son regard dans les yeux de Louise.

— Écoutez-moi, monsieur, écoutez-moi : vendredi soir, il est allé chez monsieur Blanchard, rue de Lille, pour lui remettre une somme d'argent qu'il avait touchée dans la journée. L'aveugle était seul, sa petite-fille, mademoiselle Léontine Blanchard, étant allée passer la soirée avec son amie mademoiselle de Lucerolle.

— Je sais cela. Continuez.

— Il a quitté monsieur Blanchard vers neuf heures. Vous savez peut-être aussi qu'il est fiancé à mademoiselle Léontine, qu'ils s'aiment et que leur mariage devait avoir lieu prochainement.

— Si l'amour de Pierre Ricard était réel, ce serait déjà une preuve de son innocence, dit le juge d'instruction.

— Son amour pour mademoiselle Léontine est aussi profond que sincère, monsieur, répliqua Louise ; mais si je n'avais que son amour à invoquer, je ne saurais pas vous convaincre qu'il est innocent.

— Continuez, madame, continuez.

— En sortant de la maison où demeure M. Blanchard, la pensée lui vint d'aller attendre mademoiselle Léontine à sa sortie de l'hôtel de Lucerolle.

— C'est ce qu'il a dit.

— A neuf heures et demie, monsieur, à l'heure juste où les crimes étaient commis rue de Lille, j'arrivais rue de Grenelle-Saint-Germain, revenant de porter, de la part de ma maîtresse, un secours en argent à une pauvre famille d'ouvriers, et j'allais rentrer à l'hôtel lorsque je me trouvai tout à coup devant le fiancé de mademoiselle Blanchard, qui se promenait sur le trottoir en fumant un cigare.

— Et vous êtes bien sûre qu'il était neuf heures et demie?

— Absolument sûre, monsieur.

— Il vous a parlé?

— Non; il ne me connaissait pas; moi-même je le voyais pour la première fois.

— Je vous interromps encore. Comment se fait-il que, le voyant pour la première fois, vous l'ayez reconnu?

— Une ressemblance extraordinaire qu'il a avec une autre personne m'a fait supposer que c'était lui. Toutefois, monsieur, si j'étais rentrée à l'hôtel et si je n'avais que cela à vous dire, je ne pourrais pas affirmer que c'était bien le fiancé de mademoiselle Blanchard qui se promenait à neuf heures et demie devant l'hôtel de Lucerolle. Mais, voulant être sûre que je ne me trompais point, et sachant



— Elle cacha sa figure dans ses mains et des sanglots s'échappèrent de sa poitrine. (Page 324.)

que mademoiselle Blanchard était à l'hôtel, la pensée me vint d'attendre qu'elle sortît. Vous allez voir, monsieur, que cette pensée me fut inspirée par Dieu. Ah! continua-t-elle avec des larmes dans la voix, la Providence veillait sur le pauvre enfant!

« La pluie se mit à tomber ; je traversai la rue et allai me mettre à l'abri sous un échafaudage de maçons. Presque aussitôt, deux hommes vinrent également s'y abriter à quelques pas de moi. Ils ne me virent point, et, se croyant seuls, ils

échangèrent quelques paroles sinistres que j'eus le bonheur d'entendre. Ils étaient là, guettant le jeune homme, attendant le moment propice pour se jeter sur lui et l'assassiner !

— Oh ! fit le juge d'instruction.

« Je voulus courir à lui et le prévenir du danger qui le menaçait, continua Louise. Mais la pluie tombant plus fort, et, renonçant à attendre sa fiancée, il venait de s'éloigner rapidement. Les deux hommes s'étaient élancés sur ses pas. A mon tour, je me mis à les suivre en courant. J'arrivai un instant après eux sur le quai Malaquais; j'étais épuisée, haletante, sans force, sans voix ; mon cœur battait à se briser, le sang bourdonnait dans mes oreilles. A cet instant, l'orage éclatait dans toute sa fureur. Comme les rues, le quai était désert.

« Tout à coup, monsieur, à la lueur d'un effroyable éclair, je vis, sur le pont des Arts, les deux misérables s'élancer sur le jeune homme, le saisir, l'enlever et le précipiter dans le fleuve.

— Alors, alors? s'écria le magistrat frémissant.

— Alors le désespoir me fit retrouver mes forces; la voix me revint et je poussai de grands cris en appelant au secours. Personne n'accourut. Les assassins avaient disparu. Je crus que j'allais devenir folle. Je m'élançai sur le pont. J'allais, je crois, me jeter dans la Seine, lorsque, toujours à la lueur des éclairs, je vis une barque montée par deux pêcheurs, qui couraient au secours du noyé.

— Comment! s'écria le magistrat, ce crime horrible a été commis et la justice l'ignore !

— Monsieur le juge d'instruction, ce crime n'a eu pour témoins que moi et les deux pêcheurs qui ont sauvé la victime. Il n'y avait là ni un gardien de la paix, ni un agent de police. J'ai remercié les pêcheurs, le père et le fils, je les ai récompensés autant que je le pouvais et leur ai demandé comme une grâce de garder le silence. Ah! si je n'avais pas un innocent à défendre, des preuves à vous donner, je ne vous aurais pas dit cela, monsieur, je ne vous l'aurais pas dit.

— Comment, témoin d'un pareil crime, vous ne l'auriez pas dénoncé à la justice!

— J'en voulais garder le secret, et c'est pour cela que j'ai fait jurer à la victime de ne point parler.

— Et la punition des coupables, madame? s'écria le magistrat d'un ton sévère.

Louise se dressa debout, une flamme dans le regard.

— L'un deux est châtié déjà, dit-elle d'une voix creuse, châtié par moi, et je n'ai pas eu besoin pour cela de l'intervention de la justice!

— Cette femme est étrange, se dit le magistrat.

— Mais soyez tranquille, monsieur, poursuivit Louise, ils seront tous punis. Quand vous rendrez la liberté à l'innocent injustement accusé, je vous aurai livré, d'un seul coup, les voleurs et les assassins de la rue de Lille et du pont des Arts.

— Mon Dieu ! madame, je vous écoute, je cherche à comprendre, et j'avoue que je n'y parviens pas. L'un des coupables a été châtié par vous, et vous livrerez les autres à la justice : qu'est-ce que cela veut dire? Si vous connaissez les criminels, pourquoi, depuis trois jours, n'avez-vous point parlé? Quel châtiment avez-vous infligé à l'un des coupables? De quel droit vous êtes-vous faite son justicier?

Louise retomba sur son siége. Elle était devenue très-pâle.

— Ah! s'écria-t-elle d'un ton douloureux, je n'avais pas prévu que vous m'adresseriez ces terribles questions.

— Vous êtes devant un juge d'instruction, madame, et vous devez lui dire la vérité, toute la vérité.

— Mais je ne vous mens pas, monsieur; ce que je vous dis est la vérité.

— Soit, mais je vois, je devine que vous me cachez quelque chose.

Elle passa rapidement sa main sur son front.

— Non, je ne peux pas, je ne peux pas, murmura-t-elle.

Des larmes jaillirent de ses yeux.

— Oh! c'est horrible, horrible! s'écria-t-elle.

Puis, joignant les mains :

— Monsieur le juge d'instruction, reprit-elle d'une voix suppliante, ne me demandez rien, ne m'interrogez pas... Ah! si vous saviez, si vous saviez!... Pourquoi suis-je ici? Pour vous prouver l'innocence de celui qu'on appelle Pierre Ricard. Je ne veux pas autre chose. Vous me demandez pourquoi je n'ai pas dénoncé les coupables; je ne les connais pas; avec l'aide de deux de mes amis, je les ai cherchés; je sais maintenant où les trouver, et demain, avant minuit, ils seront entre vos mains, je vous le promets. Ils sont cinq, six, sept, peut-être plus, je ne sais pas ; enfin, toute une bande de scélérats.

« Celui que j'ai puni n'est pas de ceux-là. Oh! je ne cherche pas à l'excuser, monsieur, non. Car il est aussi un misérable!... Il a payé les assassins du pont des Arts. Il m'a tout avoué, et, grâce à lui, j'ai découvert que les brigands de la rue de Lille et ceux du pont des Arts faisaient partie de la même bande. Je lui ai reproché son crime, je l'ai condamné et je l'ai châtié comme il le méritait : c'était mon droit, monsieur.

« Je ne vous le livrerai pas, lui, c'est impossible, ce serait odieux... Vous représentez la justice, monsieur, et vous devez être sévère et implacable comme elle :

mais vous êtes un homme, vous avez un cœur, vous avez sans doute des enfants... Eh bien! monsieur, dites, dites, est-ce qu'on peut exiger d'une mère qu'elle envoie son fils au bagne?

— Votre fils! s'écria le juge d'instruction frappé de stupeur.

— Ah! vous voyez, vous voyez, reprit-elle d'une voix déchirante, je parle trop; ma tête s'égare, je ne sais plus ce que je dis... Oh! la justice, un juge d'instruction!... Ayez pitié de moi, monsieur, ayez pitié de moi!

Elle cacha sa figure dans ses mains, et des sanglots s'échappèrent de sa poitrine.

Une émotion extraordinaire s'était emparée du magistrat. Maintenant il regardait Louise avec autant de compassion que de curiosité.

Au bout d'un instant, elle releva la tête :

— Eh bien! oui, dit-elle, mon fils est un misérable. Pourtant, ce ne sont pas mes conseils et ma tendresse qui lui ont manqué jamais. Je l'ai aimé comme une mère seule peut aimer son enfant. Maintenant mon cœur est mort pour lui..... Hier, je l'ai repoussé, maudit et chassé, chassé pour toujours! C'est là son châtiment, et il est terrible, allez, terrible! Mais ce n'est pas tant pour lui et pour moi que j'ai voulu, que je veux encore le soustraire à la justice; c'est pour la famille de Lucerolle; c'est pour éviter le scandale, peut-être la honte qui rejaillirait sur elle; oui, c'est pour monsieur le comte, madame la comtesse, leur fille et leur fils, c'est pour ne point les jeter tous comme une pâture à la curiosité du monde.

— Ce que vous me dites est tellement étrange et incohérent que je m'y perds, répliqua le magistrat; pourquoi mêlez-vous à tout cela la famille de Lucerolle? En vérité, madame, si je n'avais pas sous les yeux la lettre de monsieur le comte de Lucerolle, je croirais avoir affaire à une pauvre insensée. Je ne comprends pas, non, je ne comprends pas.

— Ah! je sais bien que vous ne pouvez pas comprendre, puisqu'il y a un secret?...

— Un secret?

— Oui, monsieur, un secret terrible.

Le juge d'instruction secoua la tête avec incrédulité.

— Décidément, dit-il, je crois que je perds mon temps à vous écouter, car, enfin, madame, rien ne me prouve encore que cette histoire de l'accusé Pierre Ricard, précipité dans la Seine, ne soit pas inventée par vous.

— Quoi, monsieur, vous ne me croyez pas?

— Je doute, madame.

— M. le comte de Lucerolle ne vous dit donc pas que vous pouvez avoir confiance en moi?

— M. le comte de Lucerolle peut se tromper.

— Mais dans une heure, monsieur, dans une demi-heure, si vous le voulez, vous aurez la preuve que je vous ai dit la vérité. Vous n'avez qu'à aller ou à envoyer rue de Seine, à l'hôtel meublé où le jeune homme a été transporté par les pêcheurs. On interrogera la maîtresse de l'hôtel; elle dira qu'il a passé la nuit chez elle, qu'un jeune médecin, encore étudiant, qui demeure dans la maison, l'a soigné et rappelé à la vie : elle dira aussi que c'est moi qui ai veillé près de lui toute la nuit, et qu'il est sorti de l'hôtel le samedi matin vers neuf heures. Il retournait chez lui, rue Saint-Sébastien, où les agents de la sûreté l'attendaient pour l'arrêter.

— C'est bien, dit le juge d'instruction, tout à l'heure j'enverrai rue de Seine.

— Alors vous ne douterez plus, monsieur, vous aurez la preuve que je vous ai dit la vérité et qu'il est innocent. Je ne vous demande point de le mettre immédiatement en liberté; car on en veut à sa vie et, tant que tous ses ennemis n'auront pas été mis dans l'impossibilité de le frapper, je craindrais qu'il ne tombât dans quelque nouveau guet-apens.

« Il a été conduit à Mazas, je l'ai appris hier. Comme il doit être inquiet, malheureux! Comme il doit souffrir! Il sait que je pense à lui, que je m'occupe de son bonheur, et il m'a dit qu'il était plein de confiance; mais les plus forts peuvent se laisser prendre par le découragement; je voudrais qu'il n'eût pas la douleur, la honte d'être amené ici, devant vous, entre deux gendarmes comme un criminel. »

Depuis un instant, le juge d'instruction semblait réfléchir profondément.

— J'irai moi-même à Mazas, dit-il; j'interrogerai Pierre Ricard dans sa prison.

— C'est une bonne inspiration; quand il saura que vous m'avez vue, il ne refusera plus de parler. Ah! si vous avez pitié de l'innocent, dites-lui, monsieur, dites-lui que Louise Verdier tiendra la promesse qu'elle lui a faite.

— Maintenant, Louise Verdier, reprit le magistrat, deux fois vous avez parlé de la famille de Lucerolle, sans vouloir vous expliquer; que peut-il y avoir de commun entre cette famille des plus honorables et des criminels? Vos paroles trop vagues m'ont vivement impressionné, je suis inquiet, j'ai l'esprit troublé. Il s'agit d'un secret, d'un secret terrible, avez-vous dit; il faut que je sache tout, j'ai besoin de tout savoir pour apprécier les faits. Complétez votre confidence, quel est ce secret? Louise Verdier, ici vous ne devez rien avoir de caché, je vous adjure de parler.

— Non, je ne peux pas! s'écria-t-elle effrayée. Vous êtes le juge d'instruction, vous êtes la justice; j'ai peur, j'ai peur!

— Louise Verdier, prenez garde! dit le magistrat avec une sorte de violence

Elle eut un sourd gémissement.

— Ah! reprit-elle d'un ton douloureux, si vous connaissiez mes angoisses, si vous saviez ce que je souffre, vous auriez pitié de moi. Vous m'ordonnez de parler, vous voulez que je vous dise... Eh bien, oui, vous saurez tout, vous connaîtrez ce secret fatal que je garde depuis vingt-quatre ans, ce secret qui m'étouffe, qui me brûle comme si j'avais un brasier dans la poitrine; mais pas aujourd'hui, je manquerais de force ; attendez à demain; à midi, je serai ici, je vous le promets.

Ce que la malheureuse femme éprouvait en ce moment était une véritable torture.

Le magistrat ne crut pas devoir insister davantage.

— Soit, dit-il, je vous attendrai ici demain, à midi.

— Oh! vous êtes bon, merci! s'écria-t-elle.

Il la congédia d'un geste.

Elle se leva et sortit du cabinet en essuyant ses joues baignées de larmes.

Resté seul, le juge d'instruction appuya ses coudes sur son bureau et prit sa tête dans ses mains.

Au bout d'un instant, il murmura •

— Tout cela est bien étrange, bien mystérieux. De quelle nature est donc le secret de cette femme? Je me suis trouvé souvent en présence d'affaires judiciaires bien ténébreuses, mais je n'ai jamais eu une semblable appréhension. C'est comme si je doutais de moi, de mes forces, de mon intelligence. Il me semble que je vais marcher dans la nuit à travers des abîmes.

Il secoua la tête comme pour se débarrasser d'importunes pensées, et il ajouta :

— Elle reviendra demain à midi ; attendons.

XIX

COMMENT ON PEUT SE DISTRAIRE EN PRISON

Une demi-heure après le départ de Louise, la maîtresse de l'hôtel meublé de la rue de Seine entrait dans le cabinet du juge d'instruction.

Elle répondit sans hésiter à toutes ses questions et lui confirma l'exactitude du récit de Louise Verdier. Seulement, son amie lui ayant caché avec intention

ce qui s'était passé sur le pont, elle dit au juge d'instruction que le jeune homme avait voulu se suicider par suite d'un violent chagrin d'amour.

Mais le magistrat était prévenu ; il savait que Louise Verdier, dans un but qu'il ne connaissait pas encore, avait eu intérêt à ne point parler du crime. Il ne vit là, ce qui était vrai, que le calcul d'une volonté bien arrêtée. C'était par suite de ce même calcul que Louise Verdier avait fait jurer à Pierre Ricard de garder le silence. Évidemment, cela touchait à son secret, ce secret terrible qu'elle gardait depuis vingt-quatre ans

Certes, avant d'envoyer chercher la maîtresse de l'hôtel et de l'avoir entendue, le juge d'instruction était convaincu que Louise Verdier lui avait dit la vérité en lui dénonçant le crime du pont des Arts. Il avait trop l'habitude d'étudier les physionomies et de scruter les pensées, pour se laisser tromper par le mensonge. Mais, scrupuleux en tout, sa conscience de magistrat lui faisait un devoir de ne négliger aucun détail et d'accumuler les renseignements en faveur de la vérité.

Il congédia l'amie de Louise, se réservant de faire appeler plus tard l'étudiant en médecine, et, voulant ajouter aux déclarations de Louise Verdier et de la maîtresse d'hôtel celle de Pierre Ricard, il se rendit à la prison où, comme nous l'avons dit, le jeune homme avait été écroué le samedi soir et mis au secret.

Confiant dans la parole de Louise, pensant bien qu'elle avait trouvé le moyen de rassurer Léontine en lui faisant entendre des paroles d'espoir, Pierre était assez calme. Il trouvait, néanmoins, que les choses prenaient une singulière tournure et il se demandait avec une certaine anxiété comment il verrait la fin de cette déplorable erreur dont il était victime.

— Que doivent penser de moi mes amis? se disait-il; et Léontine?... Mais non, c'est impossible, malgré les apparences, malgré les charges qui semblent m'écraser, ils me connaissent trop bien pour admettre un seul instant que je sois un voleur et un assassin.

Sa pensée s'occupait constamment de la jeune fille, qu'il se représentait désolée, les yeux rougis par les larmes, et qu'il revoyait sans cesse à la fenêtre, éplorée, le corps penché en avant, agitant ses bras avec désespoir. Si seulement il avait pu lui écrire! C'eût été pour lui une consolation, une joie. Mais il y a bien des choses qui sont interdites aux prisonniers : on ne lui permit point d'écrire. On consentit seulement, sur sa demande, à lui donner des livres.

Ces deux jours qu'il venait de passer dans un isolement complet, ne voyant même pas le guichetier, qui lui passait sa nourriture par une ouverture pratiquée dans le mur de sa cellule, ces deux jours lui avaient paru longs comme des siècles.

— Que serait-ce donc, se disait-il avec une terreur dont il ne pouvait se défendre, si je devais rester ici plusieurs mois ?

Et il se sentait frémir à cette pensée que des innocents, faussement accusés comme lui, pouvaient être condamnés à une prison perpétuelle.

Alors il se rappelait les lettres de cachet de la royauté, devant lesquelles, pour donner satisfaction à la haine d'un grand seigneur ou seulement au caprice d'une favorite, s'ouvraient les portes de la Bastille et des autres prisons d'État.

— Nous n'en sommes plus là heureusement, reprenait-il ; on peut encore emprisonner des innocents, puisque je suis ici ; mais au moins il n'y a plus de lettres de cachet pour le bon plaisir des riches et des puissants ; la justice est pour tous, c'est elle qui juge, et, si elle peut se tromper quelquefois, jamais elle ne condamne un homme sans l'avoir entendu.

Il avait longuement cherché à découvrir comment l'erreur dont il supportait la peine s'était produite, comment les soupçons avaient pu se porter sur lui ; mais il eut beau mettre son esprit à la torture, il ne put rien s'expliquer. Il cessa de penser à cela en se disant que d'autres plus habiles que lui parviendraient à déchiffrer l'énigme.

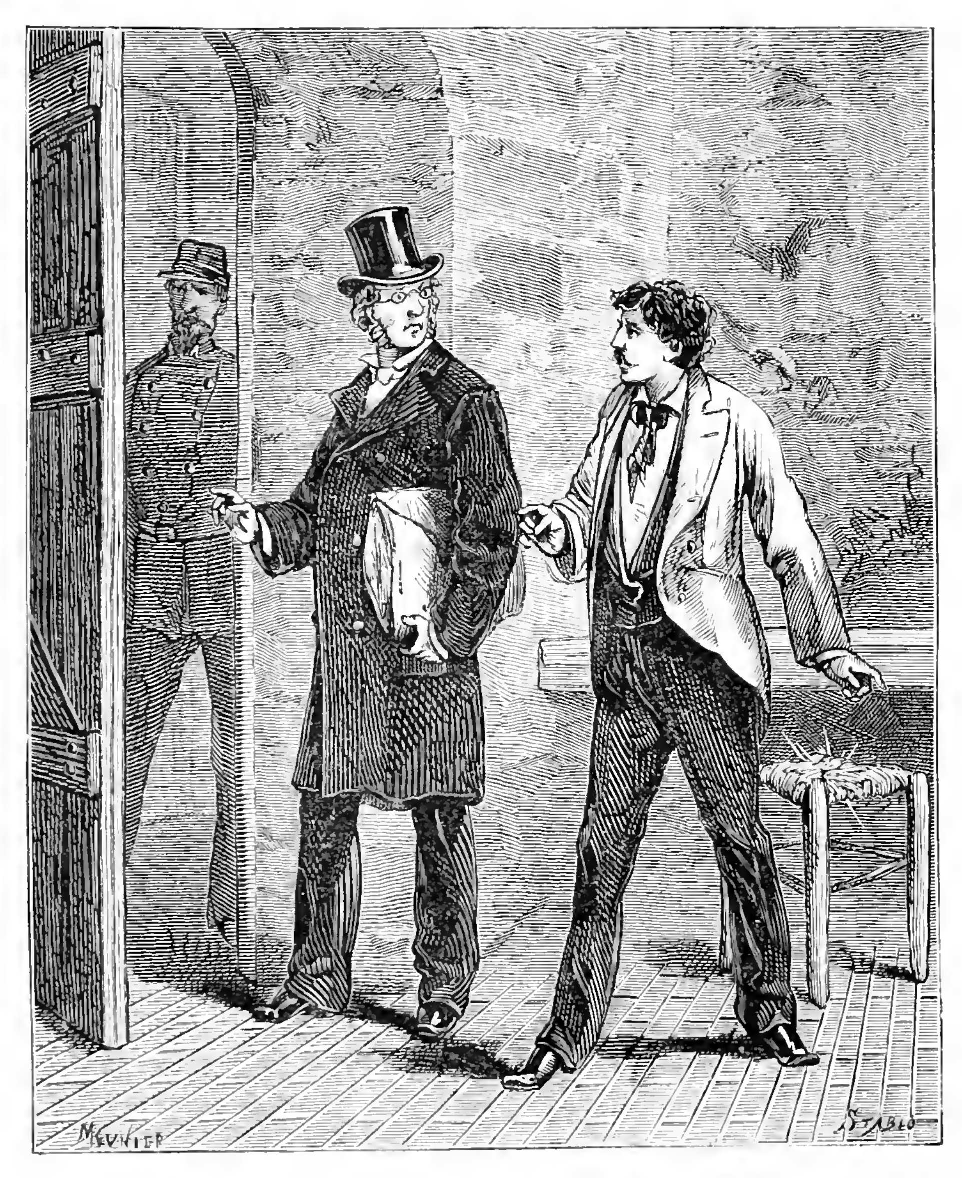
Louise lui avait dit : « Vous n'êtes pas le fils de Pierre Ricard ; vous aviez onze mois lorsque vous avez été la victime d'un crime infâme ; vos parents existent, je vous les ferai connaître et je vous mettrai dans leurs bras. »

Elle lui avait dit encore : « Au nom de votre fiancée, au nom d'autres personnes qui vous seront chères, au nom aussi de votre propre intérêt, il faut que vous gardiez le silence sur les événements de cette nuit ; mais dans quelques jours, quand il n'y aura plus utilité de garder le secret, je vous délierai de votre serment. »

Ah ! il ne les avait point oubliées, ces paroles de Louise Verdier : elles étaient gravées dans sa mémoire, et il lui semblait les voir écrites en lettres de feu sur les murs de sa prison. Il les avait commentées de toutes les manières, il se les répétait sans cesse, et, s'il ne parvenait pas à en sonder le mystère, du moins elles lui donnaient l'espoir, l'espoir qui est l'unique consolation de ceux qui souffrent et que le malheur frappe injustement.

Il ne lui vint même pas une seule fois à l'idée que Louise Verdier avait pu le tromper. En la voyant tremblante, toute en larmes, agenouillée devant lui, il n'avait pu douter de la sincérité de ses paroles. D'ailleurs on ne joue pas ainsi la comédie de la douleur.

Mais quelle étrange révélation ! Il n'était pas le fils de Pierre Ricard ! Ce nom d'un misérable qu'il portait depuis son enfance, depuis le jour de sa naissance peut-être, ce nom n'était pas le sien. Son père et sa mère existaient, et Louise Verdier, cette femme qui avait été sa nourrice, devait le prendre par la main



— Est-ce que vous ne m'emmenez pas, monsieur? demanda-t-il d'une voix anxieuse. (Page 336.)

pour le conduire près d'eux. Qui étaient-ils? Après tant d'années voudraient-ils le reconnaître? Pourquoi n'avait-il pas été élevé par eux? L'avaient-ils donc abandonné? Et s'il en était ainsi, ce qui lui paraissait probable, ce qui pouvait bien être le crime dont Louise avait parlé, devait-il espérer qu'ils lui donneraient tardivement leur affection et leur tendresse?

Toutes ces pensées se heurtaient tumultueusement dans son cerveau.

On comprend combien il avait hâte d'être mis en liberté, afin de se trouver en présence de l'inconnu qui l'attendait.

Du côté de Léontine et de M. Blanchard, il était tranquille : il se savait aimé !

Si cruelle que fût sa situation, si énorme que fût l'accusation qui pesait sur lui, il s'en affectait à peine ; du reste, il n'avait guère le temps d'y songer, trop de choses plus intéressantes occupaient son esprit.

Son amour était pour lui comme le phare lumineux qui apparaît aux marins au milieu d'une nuit de tempête et les appelle au port où ils doivent trouver le salut après le danger.

Oh ! son amour, il était toute sa joie, son plus doux espoir, la chose délicieuse qui lui faisait aimer la vie et croire au bonheur ! Il remplissait son cœur de rayonnements célestes ! Il n'avait qu'à l'évoquer, cet amour si pur et si plein de charmes, et aussitôt son cachot s'inondait de lumière, les sombres murailles s'écroulaient, il voyait s'ouvrir le ciel d'azur et il croyait marcher sur un tapis de fleurs parfumées.

Alors, au milieu de ces fleurs et de cette lueur éblouissante, Léontine lui apparaissait gracieuse, souriante, radieuse. Elle s'approchait de lui, le regard irradié de tendresse et d'amour, et, de sa voix douce comme un gazouillement de fauvette, de cette voix aimée qui enchantait son âme, elle lui disait, en penchant vers lui sa jolie tête blonde :

— Je t'aime ! je t'aime !

C'était une illusion, oui, mais une illusion charmante, adorable, qui faisait pénétrer une indicible ivresse dans le cœur du pauvre prisonnier.

Étendu sur son lit, Pierre était dans un de ces heureux moments d'hallucination, lorsque le grincement d'une clef dans la serrure de la porte fit disparaître la suave apparition et le rejeta brusquement dans la réalité.

Il se leva. La porte s'ouvrit, et il vit entrer un homme vêtu de noir, dont le visage pâle, sans barbe, lui parut extrêmement sévère.

La porte de la cellule s'étant refermée, les deux hommes se trouvèrent seuls en face l'un de l'autre.

XX

DANS LA PRISON

Le visiteur resta un moment immobile, les yeux fixés sur le jeune homme, dont la physionomie ouverte, le regard limpide et assuré, le front intelligent et le grand air de distinction l'avaient subitement frappé. Bien qu'il sût que Pierre

était un ouvrier, il comprit aussitôt qu'il ne se trouvait pas en présence d'un homme ordinaire. Mais ce qui augmentait encore sa surprise, c'est qu'il lui semblait que ce jeune homme ne lui était pas inconnu.

— Où donc l'ai-je déjà rencontré? se demanda-t-il.

Il interrogea vainement sa mémoire; il ne put se souvenir.

Pierre, dans une attitude respectueuse, attendait que ce grave personnage voulût bien lui adresser la parole.

— Pierre Ricard, dit enfin le visiteur, je suis le juge d'instruction.

Le jeune homme s'inclina.

— Monsieur, dit-il, je ne m'attendais pas à l'honneur de votre visite; vous venez sans doute pour m'interroger; malheureusement il ne m'est pas possible de vous répondre encore comme je le voudrais : je ne pourrai que vous répéter ce que j'ai déjà dit. Vous pouvez me croire, monsieur, je ne suis point un criminel, et c'est par suite d'une inconcevable erreur que j'ai été arrêté. Je sais bien qu'on me croira coupable tant que je n'aurai pas prouvé mon innocence; mais, sûr d'avance d'être mis en liberté aussitôt que j'aurai parlé, je n'ai ni crainte ni terreur, et si j'ai quelque souci, c'est en pensant que mes amis, ceux que j'aime peuvent, je ne dis pas douter de moi, je n'ai pas cette crainte, mais souffrir de me savoir injustement accusé.

« Il y a dans cette mystérieuse affaire quelque chose de fatal qui semble s'acharner contre moi. Oh! je ne me fais pas illusion, monsieur le juge d'instruction; vous devez penser que je suis un bien grand scélérat.

— J'ai peut-être une tout autre pensée, répondit le magistrat, qui cherchait toujours à se souvenir où il avait déjà vu le prisonnier; car plus il le regardait, plus il était convaincu que cette figure ne lui était pas inconnue.

— Quelle que soit votre pensée, répliqua le jeune homme avec un doux sourire, je sais bien qu'elle ne peut pas m'être favorable.

Puis, gêné par le regard du magistrat :

— Pourquoi donc me regarde-t-il ainsi? se dit-il. Mais, reprit-il à haute voix, vous voulez m'interroger, monsieur le juge d'instruction; je suis prêt à vous répondre.

Ces paroles rappelèrent au magistrat le but de sa visite. Après s'être recueilli un instant :

— Où êtes-vous né? demanda-t-il au jeune homme.

— Je l'ignore, monsieur.

— Comment, vous ne savez pas...

— Je n'avais pas encore deux ans lorsque je fus confié par un commissaire

de police à de braves ouvriers, le mari et la femme, qui m'adoptèrent. Madame Chéron, ma mère adoptive, existe encore, monsieur; nous demeurons ensemble rue Saint-Sébastien. Je n'ai connu ni mon père ni ma mère. On m'a dit que mon père se nommait Pierre Ricard; on m'a appelé ainsi depuis mon enfance, je n'en sais pas davantage. Cependant, comme tout indique que mon père demeurait à Paris, j'ai quelque raison de croire que j'y suis né.

— Quel âge avez-vous?

— De vingt-quatre à vingt-cinq ans, je ne sais pas au juste.

— Avez-vous satisfait à la loi du recrutement?

— Oui, monsieur, le tirage au sort m'a donné un bon numéro. Mais, comme tous les Français qui aiment leur pays, j'ai été soldat pendant la guerre; j'ai même reçu une blessure grave le jour de Champigny.

— Vous n'avez jamais quitté Paris?

— Jamais.

— Vous êtes ouvrier?

— Ouvrier serrurier, oui, monsieur.

— Ainsi, vous n'avez pas de famille? vos parents sont morts?

— Il y a quelques jours, je le croyais encore; mais une femme, que le hasard a mise sur mon chemin, m'a dit que mon père et ma mère existaient toujours.

— Ah!... Comment nommez-vous cette femme?

Il hésitait à répondre.

— C'est peut-être madame Louise Verdier, dit le magistrat.

Le jeune homme ne chercha pas à cacher sa surprise.

— Vous connaissez donc Louise Verdier? balbutia-t-il.

— Je l'ai vue aujourd'hui, et elle a cru devoir m'apprendre que vous lui avez fait certaine promesse...

— Quoi! s'écria-t-il très-agité, vous savez?...

— Je dois vous dire aussi que madame Louise Verdier ne vous oublie pas et qu'elle travaille pour vous.

Le front du jeune homme s'éclaira et son regard devint rayonnant.

— Oh! s'écria-t-il avec un accent plein de reconnaissance, vous n'êtes pas un juge d'instruction, vous qui me parlez avec tant de bienveillance et de bonté, vous êtes un messager de joie!

— Pierre Ricard, répondit gravement le magistrat, un juge n'a le droit d'être sévère que lorsque la culpabilité d'un accusé est bien prouvée. Vous avez

refusé de répondre aux questions qui vous ont été adressées; vous n'avez point voulu dire quel avait été l'emploi de votre temps depuis neuf heures le vendredi soir, jusqu'à neuf heures le samedi matin. Je viens moi-même vous le demander.

Le jeune homme baissa tristement la tête :

— J'ai fait une promesse, monsieur, vous ne l'ignorez pas; jusqu'à nouvel ordre, j'ai juré de garder le silence.

— A Louise Verdier. Du moment qu'elle-même a parlé, vous n'êtes plus obligé de tenir votre serment.

— C'est donc vrai, monsieur, elle vous a dit?...

— Louise Verdier m'a tout dit, et ce qu'elle m'a raconté m'a été confirmé par son amie, qui tient, rue de Seine, un hôtel meublé.

— Mais alors, monsieur, vous savez que je suis innocent! exclama le jeune homme.

— J'espère que vous n'êtes pas coupable. Cela vous explique pourquoi je ne vous interroge pas comme un criminel; mais avant de me prononcer, il faut que je vous entende. Après celles de Louise Verdier et de la maîtresse d'hôtel, j'attends votre déclaration pour acquérir une certitude complète.

Pierre resta un moment silencieux. Puis, faisant un pas vers le magistrat :

— Je vous crois, monsieur, dit-il, je vous crois; je ne veux même pas supposer qu'on veuille me tendre un piége.

Le juge d'instruction protesta par un geste énergique.

— Oh! je n'ai pas la moindre défiance envers vous, reprit vivement le jeune homme; mais malgré le calme de ma conscience, j'ai des inquiétudes et des craintes dont je ne puis me défendre. En me faisant promettre de ne point parler, Louise Verdier m'a dit que c'était dans mon propre intérêt et qu'il s'agissait de sauvegarder le repos et le bonheur de plusieurs autres personnes. Je n'ai pas le droit de douter de sa sincérité, et je crois qu'elle avait de puissantes raisons pour me parler ainsi. Qu'a-t-elle voulu me dire? Je l'ignore absolument. Il paraît que j'ai des ennemis, moi qui ne suis qu'un pauvre ouvrier, des ennemis que je gêne, puisqu'ils en veulent à ma vie. Tout cela n'est pas rassurant, monsieur, et je peux bien avoir des inquiétudes et du trouble dans l'esprit. Si encore j'étais seul menacé! Mais il y a d'autres personnes dont le repos peut être troublé par moi, dont je peux, sans le vouloir, détruire le bonheur. Quelles sont ces personnes! Louise Verdier ne me les a pas fait connaître, pas plus que mes ennemis. Cependant, en me rappelant ses paroles, je pense à ma mère, à mon père, dont elle m'a aussi parlé, et quelque chose me dit que c'est au nom de leur repos, au nom de leur bonheur qu'elle m'a fait jurer de me taire.

Oh si ! je ne saurais vous dire ce qui se passe en moi, je ne puis m'en rendre

compte moi-même. Depuis trois jours, voyez-vous, je suis dans un état de surexcitation extraordinaire, et il me semble que je suis entraîné dans une sorte de vertige. Cela se comprend : ma situation est si étrange, et tant de choses surprenantes et imprévues sont venues se mêler à mon existence si tranquille et si heureuse jusqu'ici !

« Mais vous avez vu Louise Verdier, monsieur, vous l'avez vue et elle vous a révélé ce qu'elle avait intérêt à tenir caché il y a trois jours. Si elle a parlé, c'est que ses craintes n'existent plus et que les conséquences qu'elle redoutait ne peuvent plus être funestes. Je puis donc, dès maintenant, me considérer comme délié de mon serment et parler à mon tour. »

Alors, simplement, clairement, et sans omettre aucun détail, il raconta brièvement les faits au juge d'instruction. Il lui dit quels avaient été son saisissement, son épouvante, quand les deux hommes, qu'il n'avait pu voir, se jetèrent sur lui sur le pont et le lancèrent dans le vide.

— Je ne me souviens pas, continua-t-il, si j'eus le temps de pousser un cri avant que l'eau ne se refermât sur moi. Je me suis cru perdu. Ma première pensée à ce moment suprême fut, je l'avoue, pour mademoiselle Blanchard, ma fiancée ; ensuite elle monta vers Dieu. Mais, aussitôt, regrettant la vie et voyant le spectre horrible de la mort, je perdis connaissance.

« Quand je revins à moi, dans une chambre de l'hôtel où l'on m'avait transporté, et grâce aux soins d'un étudiant en médecine, je vis confusément un homme, une femme et d'autres objets qui semblaient se livrer à une danse désordonnée et fantastique. Mais ce ne fut qu'une vision rapide comme un éclair, car je tombai soudain dans un sommeil lourd, qui devait être une autre syncope, puisque je n'éprouvais aucune sensation.

« C'est plus tard, quand je sortis de cette espèce de léthargie, et en recouvrant la faculté de penser, que je compris qu'on m'avait retiré de l'eau, que je vivais encore.

« En même temps je repris possession de tous mes sens. Je me touchai afin de bien m'assurer que je n'étais pas mort ; je voyais et j'entendais.

« Je me vis couché dans un lit. Une lampe et un grand feu eclairaient la chambre. Près du lit, penchée vers moi, se tenait une femme pâle que je ne connaissais pas, que je n'avais jamais vue. C'était Louise Verdier.

« Elle m'apprit comment j'avais été sauvé par des pêcheurs et comment elle m'avait fait transporter dans la chambre où je me trouvais, chez une de ses amies.

« Vous devinez le reste, monsieur. Le lendemain, complétement rétabli, je pris vers neuf heures une voiture qui me ramena chez moi, rue Saint-Sébastien. J'avais eu à peine le temps de changer de vêtement, lorsque les agents sont en-

trés et m'ont arrêté. Je me laissai emmener en me disant que j'étais victime d'une erreur et qu'aussitôt après m'avoir interrogé on me rendrait la liberté. Aussi, jugez de ma surprise, de ma stupéfaction en apprenant que j'étais accusé d'avoir volé et assassiné!

« Oh! il y avait de quoi devenir fou! Je bénis le ciel qui m'a donné la force de supporter cette rude épreuve.

« J'aime et j'adore une jeune fille charmante, plus douce et plus vertueuse encore qu'elle est belle; j'ai le bonheur d'être agréé par son grand-père, son unique parent, un vieillard aveugle que je respecte et vénère; je suis à la veille de devenir le mari de cette jeune fille, le vieillard m'appelle déjà son fils: c'est le bonheur, ce sont toutes les joies de la vie qui m'attendent, et c'est moi, moi qu'on accuse d'avoir volé la dot de ma fiancée!... N'est-ce pas absurde?

« Mais ce n'est pas tout: le concierge Fabrice, que je connais depuis mon enfance, qui m'a fait sauter sur ses genoux autrefois, le malheureux Fabrice est frappé d'un coup de poignard par le voleur, et c'est moi, moi, son ami, qu'on accuse de l'avoir assassiné!...

« Ah! tenez, ce n'est pas seulement absurde, c'est monstrueux! »

Il prononça ces derniers mots d'une voix étranglée; il suffoquait.

— Pauvre Fabrice! pauvre Fabrice! murmura-t-il.

Et il se mit à pleurer.

Certes, en présence de cette douleur si vraie et si profonde, même s'il n'eût pas eu déjà des preuves matérielles, le juge d'instruction n'aurait pu douter de l'innocence du jeune homme.

Ce n'était pas la première fois qu'il voyait devant lui un homme faussement accusé; mais jamais il n'avait éprouvé une aussi grande satisfaction à reconnaître l'innocence d'un prévenu. C'est que, malgré lui, et sans pouvoir se rendre compte de ses impressions, il s'intéressait vivement à ce jeune ouvrier, dont la voix sympathique, le langage correct, la bonne tenue, l'air distingué et la noblesse des sentiments étaient pour lui autant de sujets d'étonnement.

Au bout d'un instant, Pierre reprit la parole.

— Excusez-moi, monsieur, excusez-moi, dit-il; je ne devrais pas pleurer devant vous.

— Les pleurs soulagent, dit le juge d'instruction.

— Je vous ai montré ma faiblesse, continua le jeune homme, je n'ai pu me rendre maître de mon émotion. Hélas! Fabrice était le meilleur des hommes, je l'aimais et je ne le verrai plus!

« Mais il faut que je reste calme et fort, j'ai besoin de tout mon courage et je veux éloigner ma pensée de ces choses douloureuses. Je vous ai dit la vérité, mon-

sieur, je vous ai même ouvert mon cœur; maintenant vous devez être convaincu que je suis innocent.

— Oui, je n'ai plus aucun doute, vous êtes innocent.

— Ah! merci, monsieur, merci!

— Dites-moi, Pierre Ricard, Louise Verdier vous a-t-elle appris pourquoi vous aviez un ou plusieurs ennemis? Enfin, vous a-t-elle dit pour quel motif ils voulaient vous ôter la vie?

— Elle m'a parlé, en effet, d'un ennemi inconnu; mais elle ne m'a donné aucune explication. Je ne sais rien.

— Vous l'avez questionnée, cependant?

— Oui, monsieur, mais elle a refusé de me répondre.

— Je comprends cela; elle n'a pas voulu vous livrer son secret.

— Un secret terrible, m'a-t-elle dit.

— Comme à moi, pensa le magistrat.

Il reprit à haute voix :

— C'est bien, nous le connaîtrons, ce secret; la lumière se fera.

Il se dirigea vers la porte, à laquelle il frappa. Puis, se tournant vers le prisonnier, il lui fit un signe d'adieu.

La porte de la cellule venait de s'ouvrir.

Pierre s'élança vers le magistrat.

— Est-ce que vous ne m'emmenez pas, monsieur? demanda-t-il d'une voix anxieuse; est-ce que je ne suis pas libre? est-ce que cette porte va encore se refermer sur moi?

— Vous ne pouvez être mis en liberté que sur un ordre émanant du parquet, répondit le magistrat; prenez patience, cet ordre sera signé demain, et avant la nuit vous serez libre.

— Le jeune homme poussa un profond soupir.

— J'attendrai, dit-il tristement; mais j'ai des amis qui s'inquiètent, monsieur, je voudrais les rassurer; vous n'auriez qu'un mot à dire et il me serait permis de leur écrire.

Le juge d'instruction parut réfléchir un instant.

— Non, dit-il, non, il vaut mieux que vous n'écriviez à personne,

Il venait de se rappeler ces paroles de Louise Verdier : « Tant que ses ennemis n'auront pas été mis dans l'impossibilité de lui nuire, je craindrai pour s vie. »



Mademoiselle de Lucerolle s'arrêta en face du vieux serviteur : « Joseph, est-ce que nous attendons des visites ce soir ? (Page 343.)

Pierre n'osa pas insister; il poussa un nouveau soupir et baissa la tête.

Le juge d'instruction sortit, et la lourde porte se referma sur le prisonnier.

— J'ai pourtant une excellente mémoire, se disait le magistrat en traversant la cour de la prison; si je n'ai pas déjà rencontré ce jeune homme, il faut qu'il ressemble beaucoup à quelqu'un que je connais. C'est étrange; à qui donc ressemble-t-il?

XXI

LES INQUIÉTUDES

En sortant du Palais de Justice, dans une agitation et un trouble faciles à comprendre, Louise s'était rendue chez le banquier de M. de Lucerolle. Elle présenta la lettre du comte, et on lui remit immédiatement, en échange d'un reçu, la somme de quarante mille francs en billets de banque.

Bien que la journée fût déjà avancée, elle avait encore le temps de se rendre rue de la Goutte-d'Or avant la nuit. Cependant, après un moment d'hésitation, elle se décida à remettre au lendemain sa dernière entrevue avec son fils.

Les questions du juge d'instruction l'avaient singulièrement impressionnée ; elle avait pu lui échapper et garder son secret ; mais elle avait promis de parler, et le lendemain était proche. Elle se voyait engagée sur une pente au bas de laquelle elle redoutait de trouver un abîme. Elle commençait à avoir peur. Elle avait cru bien agir, selon sa conscience, et elle tremblait de s'être trompée. Elle sentait son cœur noyé d'amertume, tourmenté par toutes sorte d'angoisse De noirs pressentiments l'assiégeaient.

Elle rentra à l'hôtel de Lucerolle.

A l'insu des domestiques, elle pénétra dans la chambre de celui qui s'était appelé le vicomte de Lucerolle et s'y enferma pour ne point être surprise dans son travail. Elle rassembla le linge, les effets d'habillement et les autres objets à l'usage de son fils, dont elle remplit une malle. Cela l'occupa pendant deux bonnes heures. Un peu avant la nuit, profitant du moment où les maîtres étaient à table et les domestiques réunis dans l'office, elle alla chercher un commissionnaire, qui emporta la malle sur ses épaules. Le concierge le laissa passer, sans même songer à s'étonner : il pensa que la femme de charge exécutait un ordre de la comtesse.

Depuis quelques jours, tout le monde était triste dans l'hôtel, les domestiques comme les maîtres. Le comte était devenu soucieux et inquiet ; la comtesse avait également ses inquiétudes. Ils évitaient de se communiquer leurs pensées, comme s'ils eussent craint de se contrarier mutuellement. Ernestine n'était pas plus tranquille : elle voyait son père préoccupé, sa mère distraite ; instinctivement, elle devinait qu'on lui cachait quelque chose.

Quant aux domestiques, il semblait qu'ils eussent peur de parler haut ; ils chuchotaient, ils s'interrogeaient à voix basse. Sans rien savoir, sans même avoir un doute, ils pressentaient quelque grave événement, quelque chose comme une catastrophe.

Ce soir-là, quand Ernestine entra dans la salle à manger, et qu'elle vit, comme la veille et le tantôt, quatre couverts sur la table et son frère absent, de grosses larmes lui vinrent aux yeux. Elle s'assit tristement à sa place entre son père et sa mère. Chaque fois qu'une porte s'ouvrait, elle sursautait et levait vivement la tête, croyant voir apparaître le vicomte.

Tout à coup, vers la fin du dîner, elle se mit à pleurer à chaudes larmes.

— Ma fille, ma fille, mon enfant ! s'écria la comtesse.

Elle se leva brusquement, prit la tête d'Ernestine dans ses mains et couvrit de baisers le front et les cheveux de l'enfant.

— Pourquoi ces larmes? lui demanda-t-elle ; qu'as-tu, mon trésor, qu'as-tu?

— Je ne sais pas, répondit la jeune fille en essuyant ses jolis yeux ; je pensais à mon frère, à la pauvre Léontine, et je n'ai pas pu m'empêcher de pleurer. Mais ce n'est rien ; voilà que c'est passé. Oh ! pardonne-moi, ma mère chérie, pardonne-moi de t'avoir effrayée !

Le comte paraissait très-ému.

— Cher père, reprit la jeune fille en se tournant vers lui, pourquoi donc mon frère n'a-t-il pas déjeuné et dîné avec nous, ni hier ni aujourd'hui ?

— Ernestine, est-ce donc parce que ton frère n'est pas ici que tu as pleuré? demanda le comte.

— C'est peut-être un peu pour cela, mais c'est aussi parce que vous êtes préoccupés tous les deux et que vous vous parlez à peine ; on dirait que vous avez quelque chose à vous dire, il me semble que vous êtes contraints, embarrassés en ma présence. Je m'imagine, à tort sans doute, que vous me cachez des choses graves. Depuis trois jours, je suis dans l'isolement, et sans savoir pourquoi, je suis tourmentée, oui, bien tourmentée.

— Ma chère Ernestine, dit le comte avec douceur, il faut te défier de ton imagination, qui te fait voir des fantômes qui n'existent pas. Quand tu es sûre de notre affection, de notre tendresse, je me demande ce qui peut te tourmenter. Que te manque-t-il ? Voyons, n'es-tu pas heureuse ?

— Oh ! oui, je suis heureuse de vous aimer, répondit-elle en tendant une main à son père, l'autre à sa mère.

— Si je suis préoccupé, reprit le comte, si j'ai quelques ennuis, qui disparaîtront bientôt, je l'espère, cela ne doit nullement t'inquiéter : rien ne peut toucher à ton bonheur et à tes joies qui sont sous la protection de ta mère. Le ciel n'est pas toujours d'un bleu pur, ma fille, on y voit souvent des nuages. Il en est de même de la vie. Mais, je te le répète, mes ennuis disparaîtront, comme ceux de ta mère, qui sont les mêmes ; seulement, ne viens pas nous donner en plus la douleur de te voir verser des larmes.

— Je sais la cause de vos ennuis, répliqua vivement la jeune fille ; oui, je comprends votre peine et depuis longtemps je la partage. Vous avez beaucoup à vous plaindre de mon frère ; mais c'est un égaré que vous pourriez peut-être encore ramener dans le bon chemin avec de bonnes et douces paroles. Ah ! je ne cherche pas à l'excuser, je sais qu'il a mérité toute votre sévérité ; mais il est votre fils, mais il est mon frère !... Voyons, dites, ne l'avez-vous pas trop abandonné à lui-même ? Tenez, et je vous demande pardon de vous dire cela, j'ai cru m'apercevoir que vous ne l'aimiez pas !

La comtesse tressaillit.

— Ernestine, dit le comte d'un ton affligé, je ne saurais blâmer le sentiment qui te fait prendre la défense de ton frère ; mais tu as eu tort de nous parler de lui. Ta mère et moi nous l'avons aimé autant que nous t'aimons, et Dieu sait les belles espérances que nous avions placées sur sa tête. Il ne dépendait que de lui de conserver notre affection et de devenir notre joie et notre orgueil. Qu'a-t-il fait pour cela ? Rien. Il est resté sourd à nos reproches. Il ne s'est montré ni soumis, ni bon, ni reconnaissant, ni respectueux. Nous ne l'avons pas abandonné, ma fille, c'est lui qui s'est éloigné de nous, montrant une ingratitude révoltante, pour se laisser conduire par ses instincts et se faire l'esclave de ses passions. Non, ton frère n'est pas un égaré, c'est une mauvaise nature, et je désespère de son avenir.

La comtesse fit entendre un gémissement.

— Ernestine, poursuivit le comte, tu peux demander à ta mère, dont le cœur est tout tendresse et tout amour, si mes paroles ne sont pas l'écho de sa pensée. Aime-la bien, mon enfant, aime-la, aime-nous, car c'est maintenant sur toi seule que repose tout notre espoir. Et crois-moi, ma fille, crois-moi, si notre affection pour ton frère a diminué, je ne dis pas qu'elle s'est éteinte complétement, — quels qu'ils soient on aime toujours ses enfants, — c'est qu'il s'est rendu indigne de notre tendresse, c'est que lui-même n'a pas voulu nous aimer !

« Tout à l'heure tu me demandais pourquoi nous ne l'avons pas vu ni hier, ni aujourd'hui. Je n'en sais rien. Il court sans doute après ce qu'il appelle les plaisirs de son âge. Hier soir, j'ai appris par Louise qu'il était parti pour quelques jours. Où est-il allé ? Depuis longtemps déjà il se dispense de demander la permission de s'absenter et n'ose plus nous dire comment il emploie les jours et les nuits.

— Oh ! oui, tout cela est mal, bien mal ! fit la charmante enfant avec une tristesse profonde : eh bien ! à son retour, je lui parlerai, moi, je le gronderai... Je ne suis qu'une petite fille, je ne sais rien encore des choses de la vie ; mais je trouverai dans mon cœur des accents qui parleront au sien, qui le toucheront. Il n'est pas méchant, il ne peut l'être, il est mon frère ! Vous verrez, il m'écoutera ;

je lui parlerai avec tant de douceur! Il faut qu'il redevienne digne de vous, qui êtes si bons et qui méritez si bien d'être aimés, d'être adorés!

La comtesse enveloppa sa fille d'un regard où éclatait une tendresse infinie.

Toujours soucieux, le comte réfléchissait.

— Hier soir, reprit-il après un moment de silence, en s'adressant à sa femme j'ai causé assez longuement avec Louise ; elle m'a paru très-surexcitée, exaltée même. N'as-tu pas remarqué en elle quelque chose d'extraordinaire ?

— Non. Il est vrai que je ne l'ai pas vue depuis trois jours ; elle m'a demandé quelques jours de liberté que je n'ai pas cru devoir lui refuser.

— Elle n'a point quitté l'hôtel, pourtant!

— Elle sort dès le matin et ne rentre que le soir, dit Ernestine.

— T'a-t-elle dit pourquoi elle voulait être libre pendant quelques jours? demanda le comte.

— Oui, et j'espère qu'elle réussira, répondit la comtesse.

Et son regard rappela à M. de Lucerolle qu'ils ne devaient point parler de Pierre Ricard devant Ernestine.

— J'en étais sûre, pensa la jeune fille, qui surprit le regard de sa mère ; on me cache quelque chose. Oh! je saurai ce qui se passe, je ferai parler Louise!

Elle se leva, embrassa son père et sa mère et sortit de la salle.

— Ainsi, reprit M. de Lucerolle, Louise t'a dit, comme à moi, que Pierre Ricard, le fiancé de mademoiselle Blanchard, arrêté sous la double inculpation de vol et d'assassinat, était innocent?

— Oui.

— Est-ce que tu crois cela?

— Oui, mon ami, je le crois.

— Il faut qu'elle fournisse des preuves.

— Assurément ; si elle ne les a pas encore, elle doit être certaine de les trouver. Louise est trop sérieuse pour agir avec légèreté.

— Alors elle ne t'a pas dit sur quoi elle appuyait sa conviction?

— Je l'ai interrogée à ce sujet. Elle m'a répondu : Attendez.

— Décidément cette femme est étrange!

— Oui, étrange! murmura la comtesse.

— Il y a plus de vingt ans qu'elle vit près de nous, et nous ne la connaissons pas encore.

— Dans tous les cas, nous ne pouvons douter de son dévouement. Elle sait que mademoiselle Blanchard est l'amie d'Ernestine et que j'ai moi-même une

grande sympathie pour cette charmante jeune fille ; c'est évidemment par affection pour nous qu'elle s'intéresse si vivement au fiancé de mademoiselle Léontine. Que sait-elle ? Qu'a-t-elle découvert ? C'est son secret. J'ai cru devoir le respecter. Louise Verdier a beaucoup de bon sens, et j'ai la meilleure opinion de son jugement. Elle a entrepris une tâche qui peut paraître difficile; mais elle ne s'est point lancée dans cette aventure sans avoir réfléchi. Elle marche vers un but qu'elle atteindra, j'en ai la conviction.

— Soit ; mais tout cela est bien mystérieux.

— C'est vrai. N'importe : j'ai en Louise une confiance entière, et j'attends le résultat de ses démarches.

— Mathilde, est-ce que tu connais M. Pierre Ricard?

La comtesse rougit subitement.

— Pourquoi m'adresses-tu cette question? fit-elle.

— Parce que l'intérêt que tu portes à ce jeune homme ne me paraît pas ordinaire.

— On s'intéresse toujours aux malheureux, répondit-elle en s'efforçant de cacher son trouble intérieur. Je ne l'ai vu qu'une seule fois : je l'ai rencontré par hasard au bois de Boulogne, accompagné de mademoiselle Léontine et du vieil aveugle. Je l'ai trouvé fort bien, ce jeune ouvrier; il a une belle figure de la noblesse dans le maintien, le regard doux et honnête et l'air très-distingué.

— Mon Dieu ! comme tu t'animes ! fit le comte en souriant.

« Madame de Lucerolle resta un moment interdite.

— Si j'osais lui dire ? pensa-t-elle ; mais non, plus tard, plus tard !

Mademoiselle Blanchard devait nous l'amener hier, continua-t-elle : je me serais fait un plaisir de te le présenter.

C'était vrai ; madame de Lucerolle avait eu l'idée de mettre le jeune homme en face de son mari, afin de bien constater leur ressemblance, tout en observant l'attitude du comte. Elle s'était proposé de provoquer ensuite une franche explication Disons que, à force de chercher, madame de Lucerolle en était arrivée à supposer que le comte avait eu une intrigue amoureuse avant leur mariage et que le jeune ouvrier était son fils illégitime. De là l'embarras qu'elle éprouvait chaque fois qu'elle se trouvait seule avec son mari, et le sentiment de crainte qui la retenait lorsque son cœur était prêt à s'ouvrir pour se livrer à des épanchements intimes.

En croyant avoir deviné la vérité, madame de Lucerolle s'était enlevé le moyen de la découvrir.

Elle s'expliquait sa sympathie pour le jeune ouvrier par son amour pour son mari, toujours aussi profond. Ni la jalousie, ni la haine, ni aucun mauvais senti-

ment ne pouvaient trouver une place dans le cœur de cette femme admirable, exceptionnellement bonne et généreuse.

— Revenons à Louise, reprit M. de Lucerolle ; sais-tu si elle a encore des parents ?

— Je l'ignore absolument ; elle ne m'a jamais rien dit qui pût me le faire supposer ; dans tous les cas, ces parents seraient fort éloignés. Louise aime peu à parler d'elle, de son passé surtout ; elle a cela de commun avec toutes les femmes qui ont quelque chose à cacher ou à faire oublier. Je sais qu'elle était encore une enfant lorsqu'elle perdit son père ; sa mère mourut quelques années plus tard : elle avait alors seize ou dix-sept ans. Elle vint à Paris et entra chez le docteur Gervais, dont le nom n'était pas encore devenu célèbre.

— Brave et excellent homme, dit le comte ; nous sommes vraiment ingrats envers lui ; j'irai ces jours-ci lui faire une visite.

— Je ne l'ai jamais oublié, dit la comtesse en baissant la voix, et si je n'ai pas désiré le revoir, c'est que j'ai eu peur de me troubler et de rougir devant lui.

— La comtesse de Lucerolle ne doit rougir devant personne, répliqua le comte en lui envoyant un regard plein de tendresse.

— Pour te dire tout ce que je sais de l'existence de Louise Verdier, reprit la comtesse, — et c'est ce qu'elle-même m'a appris, — elle a fait une faute, et elle est devenue mère. C'est alors que le docteur Gervais, qui avait en elle une grande confiance, lui confia notre fils.

— Et son enfant? demanda le comte.

— Il est mort au bout de quelques mois.

— C'est singulier, se dit M. de Lucerolle ; pourquoi donc m'a-t-elle demandé quarante mille francs ?

XXII

CŒUR DE JEUNE FILLE

Le valet de chambre du comte allumait les lampes dans le salon, lorsque mademoiselle de Lucerolle, sortant de la salle à manger, le traversa pour rentrer chez elle.

Elle s'arrêta brusquement en face du vieux serviteur.

— Joseph, est-ce que nous attendons des visites ce soir? lui demanda-t-elle.

— Je n'en sais rien, mademoiselle. J'éclaire le salon comme d'habitude;

jusqu'à dix heures il peut venir quelqu'un pour monsieur le comte ou pour madame la comtesse.

— C'est juste, fit la jeune fille, qui n'avait demandé cela que pour se préparer à adresser une autre question. Joseph, reprit-elle, savez-vous si Louise est rentrée?

— Depuis longtemps, mademoiselle; elle doit être en ce moment dans sa chambre.

— Eh bien! Joseph, voulez-vous être assez bon pour aller lui dire que j'ai un petit service à lui demander?

— Certainement, mademoiselle, certainement. Mes lampes sont allumées, elles vont bien, j'y vais tout de suite.

— Merci, mon bon Joseph; je l'attends chez moi.

Un instant après, Louise entrait dans la chambre de la jeune fille.

— Enfin, vous voilà! s'écria Ernestine; approchez-vous et asseyez-vous là, dans ce fauteuil.

— Mademoiselle, dit Louise, Joseph est venu me dire que vous aviez quelque chose à me demander, et, vous le voyez, je me suis empressée de me rendre à vos ordres.

— Oh! je sais bien que vous ne seriez pas venue si je ne vous avais point fait appeler! Je vis ici comme si j'étais une recluse : on ne me parle plus, on me laisse seule, tout le monde m'abandonne.

— Oh! mademoiselle!

— Oui, tout le monde m'abandonne, vous comme les autres. Nourrice, je ne suis pas contente, mais pas contente du tout.

— Voyons, mademoiselle, qu'avez-vous? Est-ce un reproche que vous m'adressez? Alors veuillez me dire en quoi j'ai pu vous déplaire.

— Non, non, ce n'est pas cela, répondit la jeune fille, qui ne put retenir ses larmes.

— Mon Dieu, mais vous pleurez! s'écria Louise.

— Eh bien! oui, je pleure; j'ai déjà pleuré tout à l'heure, cela me fait du bien de pleurer.

— Chère enfant, reprit Louise très-émue, mais qui donc a osé vous chagriner, vous qui devriez avoir sur les lèvres un éternel sourire?... Ah! ce ne sont pas des larmes, ce sont des perles qui tombent de vos yeux! Vous m'avez appelée, est-ce que je puis vous consoler?

— Oui, nourrice, oui, je crois que vous pouvez me consoler.

— J'essaierai toujours, dit Louise. Voyons, dites-moi ce qui vous afflige.



Louise se trouva en face de son fils. Il était très-pâle. (Page 354.)

— Nourrice, il se passe ici quelque chose d'extraordinaire que l'on me cache; je surprends les domestiques causant tout bas entre eux, et quand ils m'aperçoivent, ils ont l'air effrayé. Ma mère et mon père, Joseph et les autres, tout le monde devient mystérieux; quant à vous, Louise, vous êtes plus mystérieuse encore : je ne vous vois plus, vous vous absentez du matin au soir.

— Mademoiselle doit savoir que madame la comtesse m'a accordé quelques jours de congé.

— Oui, je le sais ; mais vous aussi, vous êtes triste, préoccupée, inquiète, je le vois bien. Nourrice, cela n'est pas naturel. Oui, oui, il se passe ici quelque chose d'extraordinaire. Il me semble qu'il y a un orage au-dessus de nos têtes, et qu'un grand malheur va nous frapper.

— Oh ! ne croyez pas cela, mademoiselle ; c'est peut-être, au contraire, un bonheur qui va nous arriver.

La jeune fille secoua la tête.

— S'il en était ainsi, reprit-elle, je n'aurais pas toujours envie de pleurer. Nourrice, mon frère n'a point paru à l'hôtel ni hier, ni aujourd'hui ; vous avez dit à mon père qu'il était parti pour quelques jours ; où est-il allé ? Louise, ma bonne Louise, si vous m'aimez réellement, dites-moi où est mon frère.

— Je l'ignore, mademoiselle, répondit Louise avec embarras ; mais je puis vous assurer qu'il sera ici après-demain.

— Vous êtes troublée, Louise ; il me semble que vous ne dites pas la vérité.

— Je n'ai pas intérêt à vous tromper, mademoiselle, je vous le jure. Ah ! vous pouvez me croire, aucun malheur ne vous menace, et rien ne doit troubler la paix de votre cœur.

— Ainsi, rien de fâcheux n'est arrivé à mon frère ?

— Je supplie mademoiselle de se tranquilliser, répondit Louise, cherchant à ne pas mentir.

— Alors, reprit la jeune fille, il y a autre chose.

— Je ne comprends pas, fit Louise, dont l'embarras devenait pénible ; que voulez-vous dire, mademoiselle ?

— Nourrice, tout à l'heure, pendant le dîner, on a parlé de vous. Mon père a demandé à ma mère si elle savait pour quel motif vous lui avez demandé quelques jours de liberté entière. Ma mère a répondu par ces mots : « Oui, et j'espère qu'elle réussira. » En même temps, elle eut un regard qui disait : « Nous ne devons point parler devant Ernestine. » Je n'aurais peut-être pas fait attention à la réponse de ma mère, continua la jeune fille, si son regard, dont j'ai parfaitement compris la signification ne m'avait pas confirmé encore qu'on me cache quelque chose. Mais quoi ? C'est donc bien terrible pour qu'on craigne de parler devant moi ? Louise, de quoi s'agit-il ? Dites-le-moi.

— Mais je ne sais rien, mademoiselle, je...

— N'achevez pas, interrompit la jeune fille avec une sorte d'emportement. Nourrice, pourquoi vos yeux se détournent-ils des miens ? Regardez-moi bien en face. Oui, comme cela. Ah ! Louise, ce n'est point là votre regard d'autrefois vous me cachez votre pensée.

— Mademoiselle, je vous assure...

— Vous n'avez pas besoin de protester, Louise, je lis dans vos yeux. Pourquoi sortez-vous tous les jours? voilà ce que je veux savoir.

— Mademoiselle me permettra de lui faire observer qu'elle est un peu indiscrète. Cependant pour lui être agréable, je lui répondrai que je m'occupe d'affaires qui me sont tout à fait personnelles.

Ernestine resta un moment silencieuse, puis elle reprit :

— Vous avez trouvé une manière comme une autre de couper court à mes questions, indiscrètes, peut-être ; mais vous me laissez avec mes inquiétudes ; elles sont très-grandes, Louise. Vous m'avez tranquillisée au sujet de mon frère, je vous en remercie. J'avais peur qu'il n'eût fait quelque nouvelle folie et que, dans un moment de vivacité et de colère, mon père ne l'eût chassé. — Oui, j'ai eu cette pensée et je suis heureuse de m'être trompée.

« Mais j'ai des yeux et un cœur, Louise, et je ne suis pas aussi enfant qu'on semble le croire. Enfin, je vous le répète, il se passe ici, autour de moi, quelque chose d'extraordinaire que l'on me cache. Mon père est sombre, soucieux, il s'enferme toute la journée dans son cabinet et ne parle plus à personne, pas même à ma mère. A cela Louise, il y a une cause. Et les tristesses de ma mère, est-ce qu'elles n'ont pas aussi une cause? Elle n'est plus la même ; elle est comme absorbée dans une pensée unique. La douce intimité qui régnait entre nous n'existe plus ; il semble que toute confiance ait pour toujours disparu. Je vois cela, Louise, et je souffre affreusement. Si je connaissais la cause ou les causes de ce changement, je pourrais essayer de les consoler ; mais ne sachant rien, je ne peux rien. Ma tendresse est impuissante. Autrefois, mes baisers les rendaient heureux ; maintenant, je croirais presque qu'ils deviennent importuns. Vous le voyez, Louise, vous le voyez, ce n'est pas sans raison que je suis inquiète et tourmentée.

« Quelques paroles vagues, prononcées ce soir devant moi, m'ont fait deviner que vous connaissiez la véritable cause des préoccupations et des tristesses de ma mère. Comptant sur l'affection que vous m'avez toujours témoignée, je vous ai fait appeler, espérant que vous me délivreriez des angoisses qui torturent mon cœur. Louise, ma bonne amie, je vous en supplie, dites-moi la vérité.

Un gémissement s'échappa de la poitrine de Louise.

— Ah ! vous êtes une enfant terrible, répondit-elle d'une voix plaintive : pourtant, vous devriez bien voir que je ne peux pas parler.

— Tenez, c'est abominable ! s'écria la jeune fille avec une impatience fébrile ; c'est un parti pris, on ne veut rien me dire, je ne peux rien savoir !

Elle laissa tomber sa tête dans ses mains et se mit à sangloter.

C'était une espèce de crise nerveuse, mais sa douleur n'en était pas moins très-vive.

— De grâce, mademoiselle, calmez-vous! dit Louise.

— Non, non, laissez-moi pleurer!

— Mais, je vous le répète, je vous le jure encore, il n'existe rien qui puisse vous désoler ainsi.

— Je ne vous crois plus, je ne veux plus vous croire. Ah! j'en ai maintenant la certitude, quelque danger effroyable menace ma famille, le malheur que je redoute est près de nous.

— Encore une fois, mademoiselle, je vous jure que vous avez tort de vous alarmer.

Louise se mit à genoux devant la jeune fille et voulut l'entourer de ses bras.

Ernestine la repoussa presque durement.

— C'est une nouvelle et cruelle épreuve, murmura Louise.

« Je ne peux pourtant pas la quitter ainsi, la laisser dans les larmes. Non, mieux vaut encore lui dire...

« Mademoiselle Ernestine, reprit-elle d'une voix caressante, puisque vous l'exigez, je vais vous dire ce qu'on a cru devoir vous cacher depuis trois jours, dans la crainte de trop vous affliger. Mais vous me promettez de ne plus pleurer? vous me le promettez, n'est-ce pas?

La jeune fille releva la tête et montra son visage baigné de larmes.

— Eh bien! dit Louise, il s'agit de votre amie Léontine.

— Léontine! fit la jeune fille étonnée; je sais que sa dot a été volée; mais une perte d'argent, c'est peu de chose. Je sais aussi que le concierge de sa maison a été assassiné, c'est un plus grand malheur. Cependant, je ne comprends pas. Louise, qu'est-il donc arrivé à Léontine? Ah! elle est malade, en danger de mort, peut-être?

— Non, ce n'est pas cela. Votre amie est très-malheureuse en ce moment, mais grâce à Dieu elle n'est pas malade.

— Elle est très-malheureuse, dites-vous! Pourquoi, pourquoi?

— Son fiancé a été arrêté, il est en prison.

— Monsieur Pierre Ricard est en prison! s'écria Ernestine.

— Oui, mais il est innocent. C'est pour lui que je sors tous les jours, avec la permission de madame la comtesse. Votre mère est très-inquiète au sujet du résultat de mes démarches, car comme vous, mademoiselle, elle aime beaucoup mademoiselle Blanchard.

— C'est vrai, dit Ernestine songeuse; elle s'intéresse beaucoup aussi à monsieur Pierre Ricard. Pourquoi donc a-t-il été arrêté?

— Par suite d'une incroyable erreur, mademoiselle : on le soupçonne d'être l'un des auteurs du vol et de l'assassinat.

— Ah ! mais c'est épouvantable, cela !

— Oui. Heureusement, son innocence sera reconnue, et bientôt il sera mis en liberté.

— Pauvre Léontine! pauvre Léontine! prononça la jeune fille d'une voix émue. Vous avez raison, Louise, elle est très-malheureuse. Ah! je comprends pourquoi elle n'est pas venue hier comme elle nous l'avait promis. Si j'avais su cela plus tôt, je serais allée la voir, j'aurais pleuré avec elle.

— Je l'ai vue, mademoiselle; je lui ai dit d'espérer et je l'ai un peu consolée.

— N'importe, j'irai la voir demain; nourrice, vous m'accompagnerez.

— Je ne puis vous le promettre; demain j'aurai beaucoup à faire.

— En ce cas, je prierai maman de venir avec moi; si elle ne peut pas me conduire rue de Lille, eh bien, j'irai seule. Voyez-vous, Louise, j'aime Léontine comme si elle était ma sœur. Elle commençait à oublier, à être heureuse... Oh! c'est horrible!

De nouvelles larmes jaillirent de ses yeux.

Louise répondit encore à quelques-unes de ses questions, et au bout d'un instant, la voyant plus calme elle se retira.

Mademoiselle de Lucerolle n'était pas aussi complétement rassurée que le croyait Louise; toutefois, en lui apprenant une partie de la vérité, elle avait heureusement réussi à faire diversion aux pensées de la jeune fille.

XXIII

PAUVRE MÈRE

Le lendemain, Louise se leva de bonne heure. Elle n'avait pas beaucoup dormi, mais elle avait eu le temps de réfléchir et de s'affermir dans ses résolutions. L'esprit un peu plus calme, et sûre d'ailleurs que le juge d'instruction était un homme d'un grand caractère et d'un grand cœur, elle était moins effrayée de la nouvelle entrevue qu'elle devait avoir avec lui.

Elle se disait qu'après tout ses souffrances passées devaient plaider en sa faveur, la rendre digne de compassion et lui valoir une certaine indulgence.

A huit heures, elle était habillée, prête à sortir. Mais elle attendait Boyer, à

qui elle avait donné rendez-vous. Il lui tardait de savoir si, tenant compte de ses paroles, Pierre Ricard s'était éloigné de Paris.

Elle se mit à sa fenêtre, qui ouvrait sur le jardin de l'hôtel, ombragé de grands arbres, et y resta longtemps songeuse, la pensée et le regard perdus dans l'infini. Un soleil splendide illuminait le haut des maisons et faisait tomber une pluie d'or sur la verdure. Le feuillage frissonnait au souffle de la brise, un merle chantait à plein gosier caché dans les feuilles. Mais Louise ne voyait et n'entendait rien; elle ne cherchait ni à se distraire, ni à s'égayer. Elle restait plongée dans les sombres tristesses de son âme.

Enfin, Boyer arriva.

— Eh bien? l'interrogea-t-elle avec anxiété.

— Thibaut est à son poste au coin de la rue Darcy, répondit-il.

— Ainsi, reprit-elle d'une voix qui trembla malgré elle, Ramoneau est toujours à Paris?

— Oui, et rien ne nous a fait supposer qu'il ait l'intention de le quitter.

— Est-ce qu'il n'a pas entendu mes paroles? Est-ce qu'il ne les a pas comprises? se demanda-t-elle.

Boyer devina son désappointement.

— Vous pensiez donc que le vieux serait parti en voyage? lui demanda-t-il.

— Je le croyais, je l'espérais. Est-il sorti de chez lui dans la journée!

— Dans la journée, non. Notre faction a été longue et surtout ennuyeuse; mais nous avions notre consigne, nous avons tenu bon C'est seulement à neuf heures du soir que le vieux s'est montré dans la rue.

— Vous l'avez suivi?

— Naturellement.

— Où est-il allé?

— Rue des Rigoles; c'est son endroit de prédilection. Nous n'avons pas cru devoir entrer dans le cabaret : il nous a été plus agréable de nous promener dans la rue. Cependant, à travers les vitres et les rideaux sales et déchirés qui pendent aux fenêtres, lesquels rendent peu le service qu'on attend d'eux, nous avons pu voir Ramoneau assis seul à sa place habituelle, ayant devant lui sa forte ration d'eau-de-vie et fumant sa pipe noire.

« Quand, au bout de deux heures, il est sorti du cabaret, il paraissait vivement contrarié, car il grommelait des paroles de menace entre ses dents. Obligés de nous tenir à distance, nous n'avons pu entendre ce qu'il disait; mais nous avons pensé qu'il était furieux de n'avoir point vu encore les individus qu'il attendait déjà le samedi soir.

« Nous nous attendions à le suivre comme l'avant-veille, jusqu'à la maison isolée au milieu des champs; mais il s'est rendu chez lui directement. Nous nous sommes encore promenés pendant une heure dans la rue Darcy; puis, à peu près certains que le vieux n'aurait pas la fantaisie de faire une nouvelle promenade au clair de lune, nous sommes rentrés chez nous.

— Ce matin, à cinq heures, j'étais chez Thibaut comme je vous l'ai dit, il est allé reprendre son poste d'observation.

Louise fit deux fois le tour de sa chambre marchant d'un pas agité, fiévreux.

— Ah! le misérable, s'écria-t-elle, il ne partira pas! Mais je l'ai prévenu, j'ai fait ce que j'ai cru être mon devoir; tant pis pour lui!

Boyer la regardait avec étonnement et cherchait vainement à comprendre le sens de ses paroles.

Louise se rapprocha de lui.

— Alors votre ami Thibaut est là-bas? dit-elle.

— Oui; il m'attend. Mais avant d'aller le rejoindre, n'avez-vous pas de nouvelles instructions à me donner?

— J'aurai certainement besoin de vous ce soir, cette nuit. A quelle heure? Je ne le sais pas encore.

Elle appuya sa main sur son front et parut se concentrer dans sa pensée.

— Boyer, reprit-elle au bout d'un instant, il faudra être chez vous ce soir à sept heures; j'y serai. Dans le cas contraire, vous trouverez un billet de moi qui vous indiquera ce que vous aurez à faire. Pour le moment vous allez rejoindre votre ami et reprendre votre faction d'hier; il ne faut pas que nous perdions de vue Ramoneau un seul instant. Ah! c'est bien de la peine que je vous donne; mais nous touchons au but et il nous restera la satisfaction d'avoir rendu un service immense à votre ami Pierre Ricard. Ainsi, c'est entendu, vous vous arrangerez pour être chez vous ce soir à sept heures.

— Je n'oublierai pas, madame Louise, j'y serai. Ah! continua-t-il en se frappant le front, où donc ai-je la tête? J'allais oublier de vous dire que la demoiselle Henriette Mabire est venue hier faire une visite à la femme de Thibaut.

— Ah! fit Louise, dont le regard étincela.

— Elle était attendue, et comme vous le lui aviez recommandé, la femme de Thibaut, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, l'a reçue presque amicalement

— A-t-elle donné son adresse?

— Oui, elle demeure de l'autre côté des buttes Chaumont, pas loin des Prés Saint-Gervais, rue du Bois-des-Ormes, n° 6.

— N° 6, rue du Bois-des-Ormes, répéta Louise ; je n'oublierai pas cette adresse.

Elle tendit sa main à l'ouvrier.

— Merci, mon ami, merci, reprit-elle ; ce nouveau renseignement ne m'est pas moins précieux que ceux que vous m'avez déjà donnés. Enfin, tous ces misérables sont en mon pouvoir, nous les tenons tous, ils ne peuvent plus nous échapper !

— Madame Louise, avez-vous encore quelque chose à me dire ?

— Non.

— En ce cas, je vous quitte pour aller retrouver Thibaut, qui doit commencer à s'impatienter.

— A ce soir, Boyer, à ce soir, dit Louise.

— Oui, à ce soir.

L'ouvrier s'en alla.

Louise resta un instant immobile, la tête inclinée sur sa poitrine.

— Demain il sera trop tard, murmura-t-elle ; mais il peut partir aujourd'hui.

Puis, se redressant brusquement, une lueur sombre dans le regard :

— Je ne peux rien arrêter, prononça-t-elle sourdement, on n'empêche pas la foudre de tomber. Allons, allons, pas de faiblesse, ajouta-t-elle avec énergie. Pour remplir ma tâche jusqu'au bout, j'ai besoin de tout mon courage.

Elle descendit rapidement l'escalier de service et sortit de l'hôtel.

Au coin de la rue du Bac, elle trouva le commissionnaire qui, la veille, avait emporté la malle.

— Êtes-vous prêt? lui demanda-t-elle.

— Vous voyez, je vous attendais. Où faut-il aller?

— Je vais avec vous, mais la course est longue, nous allons prendre une voiture.

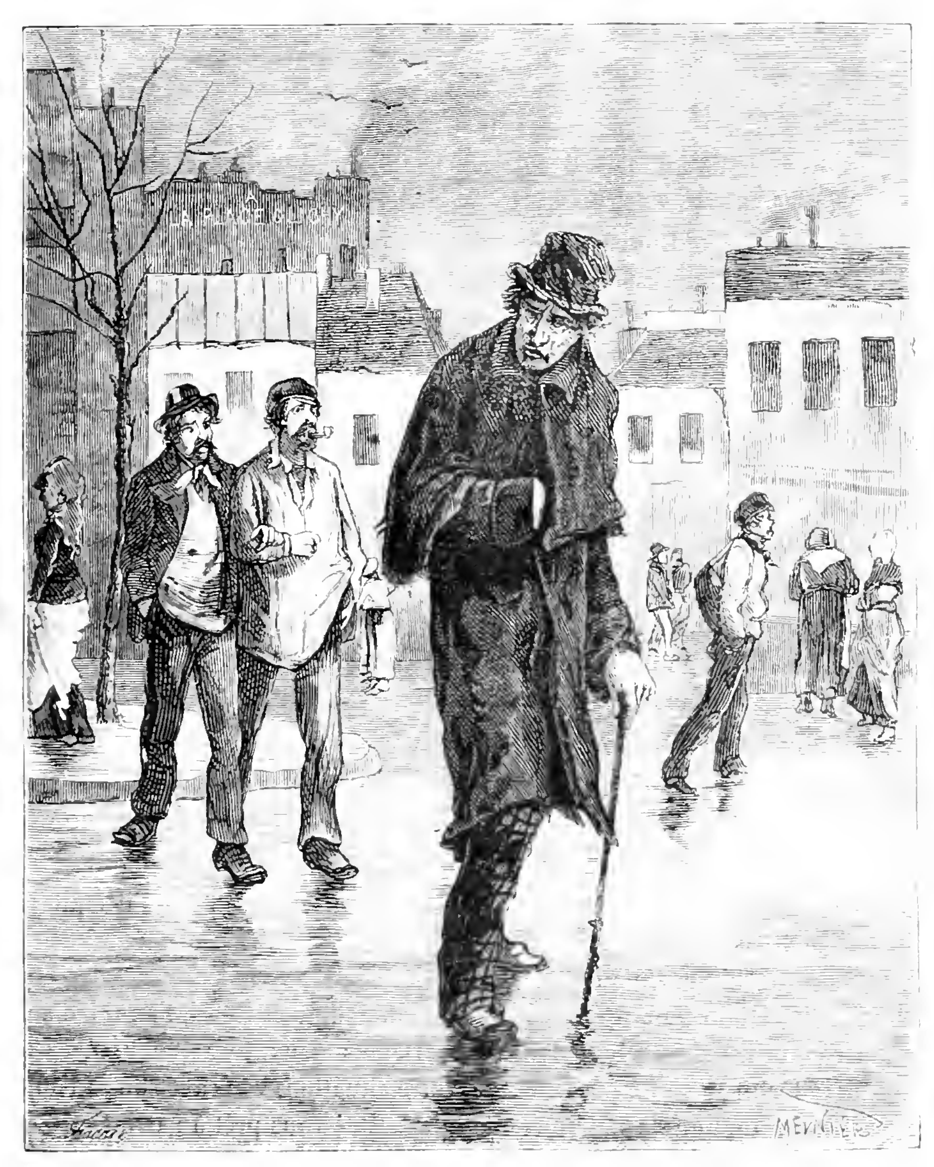
— C'est facile, voici justement notre affaire.

Une voiture vide descendait la rue. Le commissionnaire fit un signe au cocher, qui vint se ranger contre le trottoir.

La malle avait été provisoirement déposée chez un marchand de vin ; elle fut promptement placée sur le fiacre.

— Vous allez nous conduire à l'entrée de la rue de la Goutte-d'Or, dit Louise au cocher.

Elle monta dans le fiacre, le commissionnaire grimpa sur le siège, et les chevaux se remirent à trotter.



Ramoneau descendit la rue de Puebla suivi par les deux ouvriers. (Page 357.)

Au bout d'une demi-heure, la voiture s'arrêta. Le commissionnaire prit la malle sur ses épaules. Louise paya au cocher le prix de sa course, et, suivie du commissionnaire, se dirigea vers le numéro 29 de la rue de la Goutte-d'Or.

— Est-ce ici que demeure M. Charles Cholet? demanda-t-elle à la concierge, entr'ouvrant la porte de la loge.

La concierge prit d'abord le temps d'examiner curieusement la visiteuse.

— Oui, M. Charles Cholet demeure ici, répondit-elle en accompagnant ses paroles d'un sourire singulier.

— Est-il chez lui ?

— Je ne crois pas qu'il soit sorti ; il m'aurait laissé la clef de sa chambre. Si vous voulez le voir, c'est au deuxième, la porte en face.

Cette femme, que Louise ne connaissait pas, qu'elle voyait pour la première fois, lui causa une impression désagréable.

— Tiens, tiens, se dit la concierge, pendant que Louise et le commissionnaire montaient l'escalier, ceci m'a tout l'air de ressembler à un emménagement. Mon locataire ne m'a pourtant point dit hier qu'il attendait une femme. Décidément, il y a dans l'existence de ce garçon-là, qui me paraissait si gentil, quelque chose de louche. Cette femme est probablement sa... Ce serait drôle. Ma foi, elle est encore assez bien, on voit qu'elle a dû être jolie ; mais elle me ressemble, elle n'est plus de la première jeunesse. Si elle vient demeurer avec lui, je vais perdre encore un de mes petits profits.

Arrivée au deuxième étage. Louise frappa à la porte que lui avait indiquée la concierge. Un bruit de pas se fit entendre, et la porte s'ouvrit. Louise se trouva en face de son fils. Il était très-pâle ; ses yeux avaient un éclat fiévreux. Il recula jusqu'au milieu de la chambre, mais sans paraître éprouver la moindre émotion.

Louise entra la première sans rien dire. Elle fit un signe au commissionnaire, qui mit la malle dans un coin de la chambre et se retira immédiatement.

Alors Louise s'approcha de son fils et lui dit :

— Vous êtes peut-être surpris de me voir, mais j'ai pensé qu'il était préférable que je vinsse ; il vaut toujours mieux faire ses affaires soi-même ; c'est plus sûr. Dans cette caisse, qu'on vient de vous apporter, vous trouverez des effets et du linge ; j'ai voulu vous éviter une perte de temps et aussi l'ennui d'acheter ces choses qui vous sont indispensables. Depuis deux jours, vous avez eu le temps de réfléchir ; rien ne peut changer votre situation, vous avez dû le comprendre, et il est urgent que vous vous éloigniez. Êtes-vous prêt à partir ?

— Oui.

— Partez donc dès aujourd'hui, dans une heure, si c'est possible. Je ne serai tranquille que quand je vous saurai loin de Paris.

Un sourire amer crispa les lèvres du jeune homme.

— Quel chemin pensez-vous prendre ? demanda Louise.

— Je n'en sais rien, répondit-il sèchement.

— Alors il est inutile que je vous demande ce que vous comptez faire, vous ne le savez pas davantage. Il est temps, cependant, que vous y songiez.

Elle tira de sa poche un petit rouleau de papier. Elle le lui tendit en disant :

— Voilà la somme que je vous ai promise, quarante mille francs

Il avança la main, prit les billets de banque, et prononça le mot merci du bout des lèvres. Son visage ne changea pas d'expression.

— Cette somme est tout ce que je possède, reprit Louise, je vous la donne ; je souhaite que vous sachiez faire un bon emploi de cet argent ; pour d'autres ce serait une fortune ; pour vous c'est peu de chose, je le sais ; mais avec cela et du courage, vous pourrez, si vous le voulez, vous tirer d'affaire. Seulement, il faut vouloir. Vous n'êtes rien, devenez quelque chose. Si bas qu'il soit tombé, un homme peut toujours se relever. Si vous cherchez à mériter votre propre estime, vous aurez celle des autres. Vous ne m'êtes pas devenu si indifférent que je ne m'intéresse encore à votre avenir. Je vais vous quitter, nous allons être séparés pour longtemps, peut-être pour toujours. Pourtant, si un jour, après quelques années de travail et de bonne conduite, vous vous trouviez réhabilité à vos yeux, écrivez-moi. Alors, je pourrai peut-être oublier le passé, ce que j'ai souffert pour vous et par vous et vous pardonner.

En parlant, ses bras s'étaient ouverts. Elle espérait sans doute qu'il allait se jeter à son cou. Mais il resta immobile et muet.

— Ah ! s'écria-t-elle d'un ton douloureux, si vous aviez du cœur, je ne désespérerais pas de vous ; mais vous n'en avez pas !... Adieu, ajouta-t-elle d'une voix étouffée, adieu !

Elle marcha lentement vers la porte, qu'elle ouvrit. Sur le seuil elle se retourna. Son fils n'avait pas fait un mouvement, il ressemblait à une statue de pierre ou à un être pétrifié.

La pauvre mère attendit vainement un cri ou une parole qui eût été comme un baume versé sur les plaies saignantes de son cœur.

— Ah ! tout est bien fini ! murmura-t-elle ; il n'y a plus d'espoir, il est perdu !

Elle laissa échapper un sourd gémissement et se précipita comme une folle dans l'escalier, qu'elle descendit rapidement.

Dans la rue, elle respira avec force. Mais après avoir fait une vingtaine de pas, elle fut forcée de s'arrêter. Elle étouffait.

— Mon Dieu ! comme je souffre, comme je souffre ! murmura-t-elle en appuyant ses deux mains sur son cœur.

Un sanglot lui serra la gorge. Mais, se roidissant contre la douleur, elle le refoula dans sa poitrine.

— Ah ! s'écria-t-elle avec désespoir, je l'aime toujours !

Elle se jeta dans la première voiture qu'elle rencontra et se fit conduire au Palais de Justice. A midi précis elle entrait dans le cabinet du juge d'instruction.

XXIV

UNE ANCIENNE

Après avoir quitté Louise, le matin, Boyer s'était empressé de rejoindre son camarade Thibaut.

— Y a-t-il du nouveau? demanda celui-ci

— Non.

— Alors nous allons encore faire le pied de grue ici toute la journée?

— C'est probable.

— Les gens du quartier ont certainement remarqué déjà nos allées et venues.

— Est-ce que cela t'inquiète?

— Pas précisément. Mais on va nous prendre pour des hommes de la police.

— Qu'est-ce que cela nous fait?

— Tu es toujours content, toi.

— Parce que cela ne m'avancerait à rien de ne pas l'être.

— C'est égal, je commence à trouver que les agents de la sûreté gagnent bien l'argent qu'on leur donne.

Boyer se mit à rire.

— Mon cher Thibaut, fit-il, tu ne serais pas bon pour ce métier-là.

— Je l'aurais bien vite envoyé au diable.

— Je n'en doute pas. Mais ne nous approchons pas trop de la rue Darcy : j'ai toujours peur que le vieux coquin ne nous aperçoive et ne devine que nous sommes ici pour lui.

— Si sa niche est sur la rue, ce que nous ne savons pas, il n'est guère curieux; je n'ai pas vu encore son museau à la fenêtre.

— Il a d'excellentes raisons de craindre de le montrer.

— J'ai faim, dit Thibaut au bout d'un instant; si nous déjeunions?

— Je n'y vois pas d'inconvénient.

Ils entrèrent chez un marchand de vin, où ils avaient déjà dîné la veille, et ils s'assirent à une table près de la fenêtre. En écartant légèrement les rideaux, ils découvraient la rue Darcy dans toute sa longueur.

Ils se firent servir chacun un bouillon et ensuite un morceau de bœuf, ce qu'on appelle un *ordinaire* chez le traiteur de Paris.

Ils commençaient seulement à se servir de la fourchette lorsque Boyer se leva brusquement.

— Regarde! dit-il à Thibaut.

— Oui, c'est lui.

Ramoneau venait de tourner à l'angle de la rue.

— Il aurait bien pu nous laisser achever de déjeuner, reprit Thibaut en se levant à son tour.

Et il regarda avec une sorte de regret le morceau de viande, à peine entamé, qui occupait le milieu de son assiette.

— Nous mangerons ce soir de meilleur appétit, répondit Boyer. Mais nous pouvons, je crois, prendre le temps de vider nos verres. A ta santé, Thibaut!

— A la tienne, Boyer!

— Pendant que je vais payer notre dépense, reprit Boyer, tu vas sortir le premier; ne perds pas de vue notre gibier, car il peut filer à droite ou à gauche.

Un instant après, les deux ouvriers, se donnant le bras, et ayant l'air d'avoir copieusement déjeuné hors barrière, grimpaient la rue Saint-Fargeau, à trente pas de distance de Ramoneau.

En sortant du garni, Ramoneau avait regardé autour de lui avec défiance; mais ne voyant rien qui pût lui faire soupçonner quelque danger, il s'était décidé à se montrer au soleil, ce qui devait lui arriver rarement. Maintenant, il marchait rapidement, les deux mains dans ses poches, et la tête en avant, légèrement inclinée.

Il descendit la rue de Puébla et suivit ensuite les boulevards de la Villette et de la Chapelle.

— Ah çà! je voudrais bien savoir où il va nous mener, dit Thibaut.

— Nous le saurons sans avoir besoin de le lui demander, répondit Boyer.

— C'est qu'il n'a pas l'air de vouloir s'arrêter. Tout de même il a de bonnes jambes, le vieux brigand; comme il marche! comme il marche! Autant dire le Juif-Errant...

— Il finira toujours par arriver au bout de sa course.

— On dirait qu'il a l'intention de nous faire faire le tour de Paris. Si seulement nous avions eu le temps de déjeuner!

— Dévore tes regrets et tu te trouveras rassasié, répliqua Boyer en riant. Attention! Thibaut, attention! je ne vois plus notre homme; il vient de prendre une rue à droite.

Ils coururent jusqu'à l'endroit où ils avaient subitement perdu de vue Ramoneau.

— Le voilà, dit Thibaut, le voilà.

Mais il avait à peine prononcé ces mots que Ramoneau, quittant la rue qu'il suivait pour en prendre une autre, disparut de nouveau.

Les deux ouvriers se mirent à courir. Ils arrivèrent à temps à l'angle de la rue pour voir Ramoneau entrer dans une maison.

— Tonnerre, fit Boyer, ce n'était pas trop tôt; un peu plus, nous en étions peut-être pour nos frais; il s'en est fallu d'une seconde. Voyons, dans quelle rue sommes-nous, ici?

— Tiens, regarde, et lis comme moi : rue de la Goutte-d'Or.

— Ah! c'est la rue de la Goutte-d'Or! Joli nom pour une vilaine rue. Qu'est-ce que Ramoneau vient y faire?

— Le diable seul peut le savoir.

— Il vient sans doute voir un de ses confrères. Encore un renseignement pour madame Louise. As-tu bien remarqué la maison où il est rentré?

— Oui, allons jusque-là.

Ils s'avancèrent dans la rue, marchant lentement. Au bout d'un instant Thibaut dit tout bas à Boyer.

— C'est là.

— Tu es sûr?

— Tu sais que j'ai des bons yeux; sois tranquille.

— N° 29, dit Boyer; c'est bien.

— Maintenant, qu'est-ce que nous allons faire? demanda Thibaut.

— Nous allons attendre, répondit Boyer.

Thibaut ne s'était pas trompé; Ramoneau venait d'entrer dans la maison où, s'il fût arrivé une heure plus tôt, il aurait rencontré sa femme. Mais une autre surprise l'attendait.

Ayant ouvert la porte de la loge, la concierge, qui était en train de lire son feuilleton, lequel devait vivement l'intéresser, leva brusquement la tête disposée à recevoir fort mal l'importun qui osait venir la troubler dans un pareil moment.

Ramoneau était entré dans la loge.

— Madame, commença-t-il, veuillez me dire...

Il fut interrompu par un cri de la concierge, qui bondit sur ses jambes

— Hein, quoi donc? fit Ramoneau, est-ce que je vous fais peur?

En effet, la concierge était terrifiée; son visage s'était couvert d'une pâleur affreuse, tous ses membres tremblaient et ses yeux démesurément ouverts avaient un regard d'insensée.

— Pierre Ricard, Pierre Ricard... murmura-t-elle d'une voix étranglée.

En entendant prononcer son nom, le misérable se rejeta instinctivement en

arrière. Mais retrouvant aussitôt sa présence d'esprit, il se dit que cette vieille femme ne pouvait pas être pour lui un ennemi bien redoutable. Il ferma prudemment la porte de la loge, et revint se placer en face de la concierge.

Soudain, un petit rire sec éclata entre ses lèvres.

La concierge tremblait toujours. Loin de se rassurer, sa frayeur augmentait.

— Bon! dit Ramoneau en cessant de rire, c'est drôle tout de même, et je veux que le diable m'emporte si je m'attendais à retrouver ici une ancienne. Eh bien! ça me fait plaisir, ça me rappelle le bon temps. Ah! il est loin, bien loin... N'importe, on se reconnaît toujours, quand on s'est aimé. Tonnerre! en ce temps-là, tu étais vraiment gentille! Ah çà! pourquoi me regardes-tu ainsi comme une effarouchée? Allons, rassure-toi; je suis un revenant, mais pas un spectre; je ne sors pas de la tombe. Dis, est-ce que tu n'es pas contente de revoir un ami? Tu me trouves changé, n'est-ce pas? Dame! j'ai vieilli. Du reste, tu as fait comme moi; pourtant, tu as encore tes yeux bleus, ta bouche rose et ce petit air fripon dont je raffolais autrefois. Parole d'honneur, tu es encore superbe!

« Puisque le hasard, qui se plaît à faire de ces choses-là, nous a fait nous rencontrer, continua-t-il, nous pouvons bien causer un instant.

— Vous ne saviez donc pas que j'étais ici? balbutia-t-elle.

— Pas le moins du monde.

— Alors je ne comprends pas...

— C'est pourtant bien simple : je viens voir quelqu'un qui demeure dans la maison.

— Que vous connaissez?

— Naturellement. Mais nous parlerons de cela tout à l'heure. En attendant, avec ou sans ta permission, je m'assieds; je ne vois pas la nécessité de se tenir sur ses jambes quand on peut faire autrement. On fabrique les chaises pour s'asseoir, pas vrai? Oh! tu peux faire comme moi, ne te gêne pas.

En parlant, il avait pris une chaise et s'était assis.

La concierge jeta du côté de la porte un regard anxieux et se laissa tomber sur son siége

Pierre Ricard n'avait pas eu de peine à comprendre que son « ancienne », comme il l'appelait, n'était nullement enchantée de le revoir et de se trouver seule avec lui. Mais n'eût-ce été que pour se donner la satisfaction de la voir souffrir, il lui plaisait de rester un instant avec elle.

— Tu sais, lui dit-il en fronçant les sourcils, pas de bêtises; si quelqu'un entre ici, tu peux te dispenser de me présenter; nos petites affaires ne regardent personne.

« Nous disons donc que tu es concierge, continua-t-il d'un ton gouailleur; cela

prouve que la fortune t'a tourné le dos comme à moi. Que veux-tu? quand le guignon s'en mêle, rien à faire! D'ailleurs, ma pauvre Hortense, — tu vois, je n'ai pas oublié ton nom, — quand je t'ai connue, tu étais déjà dans la dégringolade. Hé, hé, les amours sont des oiseaux de passage, ils disparaissent aux approches de l'hiver. Mais va, console toi; autant vaut tirer le cordon que le diable par la queue.

« A propos, reprit-il en changeant de ton, ces jours derniers quelqu'un m'a parlé de toi.

— De moi. de moi! fit-elle.

— Oui, et aussi de l'enfant que je t'ai confié.

La concierge s'agita sur son siége avec un malaise visible.

— J'espère bien que tu vas m'en donner des nouvelles, dit Ricard d'une voix creuse.

— Est-ce que vous venez me le réclamer? s'écria-t-elle avec épouvante.

— C'est mon fils, je tiens à savoir ce qu'il est devenu.

— Je l'ignore, gémit-elle. Il n'était pas à moi, cet enfant; c'est vous qui l'avez abandonné.

— Je comprends, tu l'as mis aux enfants trouvés.

— Non.

— Allons, qu'en as-tu fait? dis-le-moi.

— On me l'a pris : un commissaire de police.

— C'est cela, un jour que tu étais en train de l'assommer dans la rue; on m'a raconté cette histoire. En ce temps-là, la belle Hortense avait la main leste; quand ça n'allait pas à son idée, pif, paf, elle tapait. Donc, le commissaire de police s'est mêlé de l'affaire et il t'a pris l'enfant.

— Oui.

— Et après, qu'en a-t-il fait?

— Je ne le sais pas.

— Heureuse d'en être débarrassée, tu n'as plus pensé à lui.

— Si, j'y ai pensé; j'ai même fait des démarches pour découvrir où il était, mais je n'ai pas réussi. Je n'étais pas heureuse, alors; vous m'aviez quittée en emportant l'argent qui me restait, et j'avais, avec d'autres dettes, deux termes à payer; vous aviez mis mon linge et mes effets au Mont-de-Piété et vendu mes bijoux; je ne possédais plus rien. Oui, je ne pouvais plus garder votre enfant; mais croyant toujours que vous reviendriez j'aurais voulu pouvoir vous donner le moyen de le retrouver. Je ne mens pas, je vous dis la vérité.

— C'est bien, je te crois, dit-il sourdement. Je m'explique maintenant pourquoi tu as été si effrayée tout à l'heure en me voyant. Mais tu peux te rassurer et



De grosses gouttes de sueur froide perlaient au front du jeune homme. (Page 365.)

ne plus avoir peur. Je voulais seulement te faire parler; tu m'as dit ce que je désirais savoir. Je ne viens pas te réclamer mon fils; je sais ce qu'il est devenu, moi, je le sais

Une lueur sombre traversa son regard.

— Vrai! s'écria la concierge, vous l'avez retrouvé?

— Oui.

Elise poussa un soupir de soulagement.

— Ah! je suis bien contente. Que fait-il? Est-ce qu'il est à Paris? Je voudrais bien...

— Assez là-dessus, l'interrompit brusquement Ricard.

— Alors, parlons de vous, reprit-elle; aviez-vous réellement quitté Paris?

— Oui.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes revenu?

— Quelques mois.

— Vous êtes allé loin?

— Très-loin.

— Pourquoi êtes-vous parti sans me prévenir, sans que je sache rien, abandonnant votre enfant?

— Je ne me souviens plus de ça, quelque chose qui m'a passé par la tête... Je m'embêtais à Paris, voilà. J'espérais mieux réussir à l'étranger. Je me suis trompé. Le guignon a toujours voyagé avec moi. J'ai eu beau faire, je l'ai eu constamment sur les talons.

— En ce cas, vous n'êtes pas heureux?

— Heureux! répondit-il en haussant les épaules avec fureur, je laisse les imbéciles courir après ce qu'ils appellent le bonheur; je ne connais pas ça, moi. Je n'aime plus rien, je ne crois plus à rien et je me moque de tout, même de la vie, qui est bien la plus mauvaise chose que je connaisse.

« Tonnerre! continua-t-il en se levant, je ne suis pas venu ici pour te raconter mon histoire; j'ai quelque chose à faire de plus pressé.

« Je suis en ce moment à la recherche d'un jeune homme du nom de Charles Cholet; est-ce bien dans cette maison qu'il demeure?

— Oui, il demeure ici. Est-ce que vous voulez le voir?

— Le voir et lui parler.

— Vous le connaissez?

— Apparemment, puisque je viens lui faire une visite.

— Alors, vous savez qu'il va partir.

— Non, je ne savais pas cela. Ah! il va partir; quand?

— Ce soir.

— Oh! oh! je n'arrive pas trop tôt...

— Pour lui serrer la main et lui souhaiter un bon voyage?

— Naturellement, fit-il avec un mauvais sourire. Est-ce qu'il part pour longtemps?

— Il ne me l'a pas dit.

— Où va-t-il?

— En Amérique, je crois.

— Est-il chez lui?

— Oui.

— Seul?

— Tout seul.

— Ça se trouve à merveille; nous avons un compte à régler ensemble, et il y a certaines choses qu'on n'aime pas à dire devant des gens qu'on ne connaît pas. Maintenant, il ne me reste plus qu'à te prier de m'indiquer la porte de son logement.

Dès qu'il eut le renseignement qu'il demandait, il sortit de la loge et monta rapidement l'escalier.

XXV

LE PÈRE ET LE FILS

Le jeune homme était assis, tournant le dos à la porte. Les coudes appuyés sur une table et pressant dans ses mains son front brûlant, il se livrait à d'amères réflexions. Devant lui, sur la table, étaient éparpillés les billets de banque que lui avait remis sa mère. Il venait probablement de les compter. A côté des billets se trouvait le portefeuille destiné à les recevoir, et, ironie cruelle, il y avait sur ce portefeuille deux lettres d'or L L., surmontées d'une couronne de comte.

Du fond de l'abîme, Louis Ricard avait mesuré la hauteur de laquelle il était tombé. Quelle chute effroyable! Il avait été fêté, adulé, admiré, envié; il avait eu la fortune, un titre, un nom glorieux, les plus belles espérances, et tout cela avait disparu d'un seul coup, comme un nuage de fumée que le tourbillon emporte! Il dominait, il avait été le vicomte de Lucerolle, et il n'était plus rien, plus rien que le fils d'un voleur et d'un assassin!... Certes, l'écrasement ne pouvait être plus complet, l'humiliation plus terrible. Et, son immense orgueil anéanti, il ne pouvait même plus jeter un défi à la destinée.

Eh bien! en présence de cette catastrophe, de cet effondrement formidable qui l'avait impitoyablement broyé, il ne trouvait pas un reproche à s'adresser, rien de bon ne parlait à son cœur; il accusait tout, excepté lui-même. Il subissait l'humiliation, il ne s'humiliait pas.

Il s'était décidé à quitter Paris, non pour obéir aux ordres de sa mère, mais

parce qu'il sentait bien qu'il lui était impossible d'y vivre désormais. Il ne pouvait plus s'y montrer. Il se demandait s'il trouverait un pays assez éloigné, une retraite assez profonde pour y cacher sa rage et sa honte. Oui, il voulait s'enfuir loin de Paris, qui l'avait vu brillant, magnifique dans le triomphe; de Paris, qu'il avait aimé dans les heures de plaisir et que, maintenant, il comprenait dans sa haine.

Ah! il pouvait quitter Paris sans regret : il n'avait plus rien à demander à Paris et Paris n'avait plus rien à lui donner.

Il y avait des amis ; mais les amis du vicomte de Lucerolle ne pouvaient être les amis de Louis Ricard. Ses compagnons de plaisir et des nuits folles, ceux qui étaient les plus empressés à serrer la main de l'élégant vicomte, celles qui feignant de l'aimer se faisaient payer cher leurs faveurs, tous se détourneraient de Louis Ricard avec dédain, le poursuivraient de leurs regards moqueurs, de sourires ironiques et le montreraïent du doigt, fuyant les sarcasmes et le bruit des éclats de rire.

Non, non, il n'avait plus rien à demander à Paris. Il aurait voulu être déjà à l'autre extrémité du monde.

Qu'allait-il faire? Il n'en savait rien. Et s'il essayait de regarder en avant et de sonder l'avenir, sa pensée reculait aussitôt, et il ne pouvait s'empêcher de frissonner, tant les choses lui apparaissaient lugubres. Il se voyait au milieu d'un cercle sans issue, et de quelque côté qu'il se tournât, des obstacles, qui lui paraissaient infranchissables, se dressaient devant lui.

— Plus d'espoir, plus d'avenir, plus rien! se disait-il. Oh! je suis bien perdu... Je suis chassé, banni comme un paria. Mais pourquoi donc cette femme, qui est ma mère, m'a-t-elle frappé ainsi, sans pitié? Pourquoi m'a-t-elle mis au monde? Est-ce que je demandais à vivre, moi... Ah! elle aurait mieux fait de me laisser dans le néant d'où elle m'a tiré pour m'y faire rentrer!

« Elle m'a donné quarante mille francs... Après m'avoir pris tout, elle s'imagine sans doute qu'elle a fait beaucoup pour moi. Quarante mille francs! cela représente aujourd'hui toute mon existence, et le dernier billet de mille francs en marquera la fin. Oui, ajouta-t-il d'une voix sombre, en prenant un des billets qu'il froissa dans sa main, après celui-ci le suicide!

Le suicide! il ne voyait que cela. Il ne comprenait pas que sa mère lui donnait le moyen de refaire son existence et lui ouvrait la porte d'une vie nouvelle. Il voyait le suicide, le malheureux, et il ne pensait pas au travail. Il avait l'intelligence, l'instruction, la jeunesse, et il ne sentait pas que lorsqu'il possède ces trois choses, l'homme n'est jamais un déshérité.

Il était tellement absorbé dans ses pensées, qu'il n'entendit point le bruit que fit Pierre Ricard en ouvrant la porte de sa chambre.

Celui-ci, ayant trouvé la clef en dehors, dans la serrure, n'avait pas jugé utile de frapper. Tout en entrant, son regard tomba sur le jeune homme, qui n'avait pas fait un mouvement,

— Bon, se dit-il, il ne m'a pas entendu.

Il tira la clef de la serrure et la mit dans sa poche, ce qui était une bonne précaution à prendre pour ne pas être surpris à l'improviste, puis il referma doucement la porte.

— Maintenant, dit-il tout bas, à nous deux, M. Charles Cholet.

Il marcha lentement vers le jeune homme.

Arrivé près de lui, le touchant presque, il leva le bras et allait lui poser la main sur l'épaule, lorsqu'il aperçut les billets de banque. Aussitôt ses yeux brillèrent comme deux tisons et il resta immobile, le bras tendu. Un sourire étrange effleura ses lèvres.

— Superbe! exclama-t-il.

Le jeune homme poussa un cri de surprise et se dressa d'un bond. Il reconnut Ramoneau et se lança en arrière avec épouvante. La vue d'une bête féroce l'eût peut-être moins effrayé.

— Je présente mes civilités à M. Charles Cholet, dit Ramoneau d'un ton ironique.

Le jeune homme jetait autour de lui des regards effarés.

— Cher monsieur, reprit Ramoneau, je vois à votre surprise que vous n'attendiez point ma visite.

— Je ne vous connais pas, s'écria le jeune homme éperdu; que me voulez-vous?

— Oh! les hommes seront toujours ingrats. Mais je ne vous crois pas, cher monsieur; votre air mécontent et consterné me dit assez que vous avez parfaitement reconnu le père Ramoneau, votre complice, car nous pouvons nous dire cela entre nous, nous sommes deux fameux scélérats. Quand on s'est associé pour commettre un crime, cher monsieur, on doit rester amis.

De grosses gouttes de sueur froide perlaient au front du jeune homme. Un tremblement convulsif secouait ses membres.

— Encore une fois, que me voulez-vous? demanda-t-il d'une voix étranglée.

— Décidément, vous manquez de mémoire, répondit Ramoneau en s'avançant vers lui.

— Oh! ne m'approchez pas, ne m'approchez pas! s'écria le jeune homme avec terreur, en reculant de quelques pas.

— En ce cas, cher monsieur, nous causerons à distance, et s'il y a des voisins qui nous entendent, vous n'aurez aucun reproche à me faire. Permettez-moi de

vous dire, d'abord, continua-t-il sur le même ton railleur, que lorsqu'on veut être seul chez soi et ne pas être dérangé par un visiteur désagréable, ce que je suis en ce moment, vous me le faites assez voir, on s'enferme, et on ne laisse pas sa clef sur sa porte. C'est permettre aux importuns d'entrer sans frapper. Vous n'êtes pas prudent, monsieur Cholet; mais rassurez-vous, on ne viendra pas nous déranger sans notre permission ; j'ai enlevé la clef, et nous pouvons causer tranquillement de nos petites affaires. Mais asseyez-vous donc, cher monsieur. Vous n'y tenez pas ? A votre aise. Moi, je m'assieds. Je n'ai jamais aimé à me tenir debout en causant.

Il s'assit sur la chaise que le jeune homme venait de quitter et appuya son bras sur la table. Sa main touchait les billets de banque.

— Au lieu de me serrer la main, reprit-il, au lieu de me demander des nouvelles de ma santé et de me remercier de la besogne qui a été faite pour vous être agréable, vous m'accueillez comme si j'étais le diable en personne ; il peut se faire que je lui ressemble, mais vous devriez être plus gracieux pour ce bon vieux Ramoneau, qui vous a rendu service. J'avoue, monsieur Cholet, qu'en venant vous voir, je comptais un peu sur votre reconnaissance. Vous n'en avez pas : n'en parlons plus.

— Vous me demandez ce que je vous veux? Ma présence seule devrait vous répondre, à moins que vous n'ayez véritablement perdu la mémoire, ce qui ne me paraît guère possible. Je demeure loin d'ici, monsieur Cholet, et bien que j'aie encore de bonnes jambes, je n'aime pas les longues courses comme celle que je viens de faire. Vous m'aviez promis de venir me trouver, et je vous ai vainement attendu. Je n'ai pas de patience, voyez-vous : lassé de vous attendre, je me suis décidé ce matin à vous faire ma petite visite.

« Et je suis content d'être venu ; oui, content, enchanté, ajouta-t-il en jetant sur les billets de banque un regard oblique, qu'il accompagna d'un horrible sourire. »

Le jeune homme devina sa pensée. Un éclair traversa son regard, et il s'élança vers la table pour s'emparer des billets. Mais Ramoneau se dressa en face de lui et le repoussa rudement.

— Ah çà ! qu'est-ce qui vous prend ? fit-il. Restez à votre place, cher monsieur, nous n'avons pas fini de causer. Ah ! ah ! continua-t-il d'un ton goguenard, j'ai cru que vous alliez me sauter au cou pour m'embrasser. Calmez-vous, mon jeune ami, et ne nous laissons pas aller à l'attendrissement.

« Oui, reprit-il, je suis enchanté d'avoir eu l'excellente idée de venir vous voir aujourd'hui, car il paraît que vous êtes au moment de partir pour un long voyage. Si j'eusse remis ma visite à demain, bonsoir, je ne trouvais plus personne. Enfin, une fois par hasard, j'ai de la chance. Je ne vous demande pas où vous allez ni pourquoi vous partez, cela ne me regarde pas. Mais votre départ me fait l'effet

de ressembler à une fuite. Je comprends ça, vous devez avoir besoin de changer d'air. Après la noyade de l'autre jour, vous ne respirez plus à l'aise ici.

Il prononça ces dernières paroles d'une voix creuse, en faisant peser sur le jeune homme son regard farouche.

Celui-ci ne put s'empêcher de frissonner.

— Maintenant, reprit Ramoneau, parlons sérieusement. Nous avons fait ensemble un marché; je suis votre créancier; réglons nos comptes.

— Ah! c'est donc de l'argent que vous voulez?

— Touchante naïveté! Est-ce que vous vous imaginez, cher monsieur, que je suis venu jusqu'ici uniquement pour vos beaux yeux? Vous n'avez pas, je pense, l'intention de nier votre dette?

— Du moment que vous vouliez de l'argent, il fallait le dire tout de suite, répliqua le jeune homme.

« Tenez, continua-t-il en tirant une bourse de sa poche, il y a dans cette bourse plus que vous ne me réclamez; je n'ai pas le temps de compter; prenez cet or et allez-vous-en, allez-vous-en. »

Et, le couvrant d'un regard plein de mépris, il lui jeta la bourse.

Ramoneau la saisit au vol, et, la pesant dans sa main, il compta la somme en calculant le poids.

Tout en haussant les épaules et en fronçant les sourcils, il fourra la bourse dans une de ses poches. Mais il restait immobile et n'avait point l'air de se disposer à sortir.

— Eh bien! reprit le jeune homme frémissant d'impatience, vous êtes payé, vous n'avez plus rien à me dire; pourquoi ne vous en allez-vous pas!

— Oh! je ne suis pas pressé.

— Mais je le suis, moi.

— C'est vrai, vous allez partir. Si vous prenez le chemin de fer du Nord, vous êtes à côté; du reste, il y a des trains à toutes les heures. Voyez-vous, cher monsieur, je me trouve bien ici, et cela me fait plaisir de prolonger cette entrevue. Nous ne nous reverrons probablement jamais, c'est dommage, car je m'intéresse à votre avenir.

Le jeune homme se mordit les lèvres avec colère.

— Encore une fois, reprit-il, allez-vous-en, j'ai besoin d'être seul.

— Ah! ah! vous me chassez; eh bien! soit; je vais m'en aller. Mais, auparavant, il faut que je vous adresse une question : quelle somme avez-vous reçue pour qu'on fasse disparaître l'amoureux de la jolie demoiselle de la rue de Lille?

Le jeune homme tressaillit.

— Petit cachottier, vous ne voulez pas répondre; c'est mal, cela, c'est mal;

on manque de confiance envers un ami. Hé! hé ! la somme est ronde, j'en suis sûr. Dites-donc, continua-t-il en posant sa main sur les billets de banque, est-ce que ces jolis billets de mille ne font pas partie de la somme?

— Misérable! s'écria le jeune homme en bondissant sur Ramoneau, ne touchez pas à cela, n'y touchez pas!

Ramoneau se trouva éloigné de la table avant que sa main eût le temps de se fermer sur les billets de banque. Mais il revint aussitôt sur le jeune homme, les yeux pleins d'éclairs.

— Sortez, sortez à l'instant! s'écria Louis Ricard, le regard menaçant, — ou j'appelle et je crie au voleur!

— Allons donc! fit Ramoneau en ricanant, vous n'oseriez pas. Pourtant, si vous y tenez, ne vous gênez pas, cher monsieur. Vous me fournirez ainsi l'occasion de raconter la petite histoire que vous savez, et j'aurai la satisfaction de rester plus longtemps avec vous, de vous revoir un peu plus tard à la cour d'assises et probablement au bagne.

Le jeune homme sentit son sang se figer dans ses veines. Il était terrifié.

Ramoneau se mit à rire.

— Dites donc, monsieur Cholet, reprit-il de sa voix railleuse, on dirait que vous avez peur. Dame, ce n'est pas gai, la cour d'assises, et le bagne donc!... Mais ce n'est pas tout ça : j'ai travaillé pour vous et je ne me trouve pas suffisamment récompensé. Vous êtes riche et je suis pauvre, ce qui ne me semble pas juste. Ensuite, vous êtes jeune, vous pouvez travailler; moi, je suis vieux et ne suis plus capable de rien faire. J'estime donc que vous n'avez pas besoin de ces beaux billets de banque et que vous devez me les donner. Oui, vraiment, vous allez me les donner ou plutôt je vais les prendre. Combien y en a-t-il? Au moins trente. Et tous de mille francs. Qu'est-ce que c'est que ça pour vous? Une misère, rien. Pour moi, qui suis vieux, et qui n'ai plus de goûts coûteux, c'est la fortune, la tranquillité des dernières années qui me restent à vivre.

« D'ailleurs, poursuivit-il d'un ton lugubre, ce n'est pas un cadeau que vous me faites; ah! vous ne savez pas ce que j'aurais le droit de vous demander, vous ne le savez pas! »

Il s'avança vers la table, tendant le bras pour s'emparer des billets.

— Arrière, misérable, arrière! cria le jeune homme, en se plaçant devant lui, prêt à défendre énergiquement son trésor.

Ramoneau devint livide, ses traits se contractèrent affreusement, et de ses yeux glauques jaillirent d'effroyables lueurs.

— Prends garde, Charles Cholet, prends garde, dit-il sourdement; je veux ces billets de banque, je les veux... Allons, laisse-moi passer!



Le jeune homme faisait des efforts suprêmes pour se dégager de l'étreinte de son ennemi. (Page 370.)

Il voulut passer. Mais le jeune homme se rua sur lui en criant :

— Voleur! voleur!

Ramoneau le saisit à la gorge.

— Mais tu veux donc que je te tue! hurla-t-il, laissant enfin éclater la fureur qui grondait en lui.

Alors, entre ces deux hommes, le père et le fils, qu'une horrible fatalité avait

rapprochés, commença une lutte épouvantable. Accrochés l'un à l'autre, poitrine contre poitrine, haletants, le souffle embrasé, les yeux étincelants, les dents serrées, ils se secouaient et se tordaient avec rage.

Le démon de la haine animait Ramoneau; le jeune homme se défendait en désespéré.

Ils tombèrent, se tenant toujours, et roulèrent sur le carreau de la chambre. Un instant Ramoneau parut vaincu, Louis Ricard le tenait en respect un genou sur la poitrine. Mais, se repliant tout à coup, il parvint à saisir le cou du jeune homme avec ses deux mains. Celui-ci se sentit serré comme par un anneau de fer. La respiration lui manqua; un râle sortit de sa gorge; en même temps poussé par Ramoneau, il tomba en arrière. Il comprit qu'il était perdu. Il voulut appeler à son secours; mais son cri fut étouffé par la main de Ramoneau qui se plaça en travers de sa bouche comme un bâillon. Il la mordit avec fureur, et ses dents firent jaillir le sang, qui coula de sa gorge et rougit ses lèvres.

La douleur arracha à Ramoneau un cri rauque.

Le jeune homme faisait des efforts suprêmes pour se dégager de l'étreinte horrible de son ennemi.

— Oh! ça dure trop longtemps, murmura Ramoneau.

Ses yeux avaient pris une expression plus féroce.

Laissant sa main gauche dans la bouche du jeune homme afin de l'empêcher de crier, d'un mouvement rapide il arma son autre main d'un couteau qu'il tenait caché dans sa poitrine.

— Charles Cholet, prononça-t-il d'une voix terrible, tu vas mourir... Mais ce n'est point pour te voler que je te tue, je venge le jeune homme de la rue Saint-Sébastien que tu m'as fait assassiner. Je ne m'appelle pas Ramoneau, je me nomme Pierre Ricard. Charles Cholet, je venge mon fils!

Les yeux du jeune homme s'ouvrirent démesurément. Il eut un mouvement convulsif, et son regard n'eut que le temps d'exprimer le sentiment d'épouvante et d'horreur qu'il éprouvait en reconnaissant son père.

La lame du couteau s'enfonça dans sa poitrine.

XXVI

LE PORTEFEUILLE

Ramoneau se leva, les yeux injectés de sang, les cheveux hérissés, la bouche grimaçante et le visage couvert d'une sueur qui ressemblait à du sang sous la peau rouge, violacée; il était hideux.

Après s'être essuyé avec une serviette, qu'il trouva à portée de sa main, il s'empara des billets de banque, jeta un regard farouche sur sa victime qui râlait, et bondit vers la porte.

Au moment de sortir, il se trouva en présence de deux hommes, qui reculèrent brusquement. Ils étaient là depuis un instant, prêtant l'oreille et cherchant à deviner ce qui se passait dans la chambre.

Ramoneau eut peur. Il crut que ces deux hommes avaient été témoins du crime, et il perdit sa présence d'esprit. Oubliant de refermer la porte, il passa entre les deux hommes comme une bombe et dégringola l'escalier en bondissant sur les marches.

Mais, revenus de leur surprise, les hommes regardèrent dans la chambre. Ils virent le jeune homme étendu au milieu d'une mare de sang, ils entendirent ses râlements étouffés.

Aussitôt, ils se précipitèrent dans l'escalier en criant à pleins poumons :

— A l'assassin ! A l'assassin !

Ces cris retentirent dans toute la maison.

Ramoneau était arrivé dans la rue et fuyait à toutes jambes, aiguillonné par l'épouvante.

Bientôt les cris des deux hommes, auxquels se mêlèrent ceux de plusieurs autres personnes, se firent entendre derrière lui. Les fenêtres des maisons s'ouvraient à tous les étages et de partout on criait :

— A l'assassin ! arrêtez-le !

Au milieu de l'effarement général, Ramoneau aurait peut-être réussi à s'échapper en se perdant dans le dédale des petites rues, si Boyer et Thibaut n'eussent été là, se promenant tranquillement sur l'un des trottoirs. Ils entendirent les premières clameurs et se retournèrent vivement. Un homme, venant de leur côté, courait au milieu de la rue. Ils reconnurent Ramoneau. Ils n'eurent pas le temps d'échanger une parole, mais d'un regard ils se comprirent. Ils s'élancèrent ensemble sur Ramoneau et l'arrêtèrent au passage.

Se voyant pris, le scélérat poussa un rugissement de bête fauve et se débattit furieusement des pieds et des mains afin de se dégager. Mais Boyer et Thibaut étaient d'une vigueur et d'une force peu communes. Ils reçurent chacun deux ou trois formidables coups de poing ; mais avant qu'on eût eu le temps de leur prêter main-forte, ils étaient parvenus à terrasser l'assassin.

Une cinquantaine de personnes les entourèrent, en battant des mains, en criant :

— Bravo ! bravo !

Attirés par les cris, plusieurs gardiens de la paix accoururent. Les femmes et les enfants affolés continuèrent à crier :

— A l'assassin! à l'assassin!

Les gardiens s'emparèrent du misérable et, malgré sa résistance, le traînèrent au poste, au milieu des huées et des exclamations furieuses de la foule.

— Dis donc, Boyer, chuchota Thibaut à l'oreille de son ami, si nous ne nous étions pas trouvés là, le vieux coquin courrait encore; seulement, nous avons peut-être eu tort.

— Tort, pourquoi?

— Si nous nous étions mis, sans le vouloir, en travers des projets de madame Louise?

— Mon cher Thibaut, répondit Boyer, Ramoneau vient de commettre un nouveau crime; en l'arrêtant nous avons fait notre devoir. Au lieu de nous adresser des reproches, nous devons nous féliciter. Ce soir madame Louise sera instruite de ce qui s'est passé et elle agira en conséquence. En attendant, tâchons de nous procurer d'autres renseignements.

La foule s'amassait devant la maison où le meurtre venait d'être commis. Les uns causaient avec animation, gesticulaient; les autres, plus calmes, se contentaient d'écouter.

Deux gardiens de la paix s'étaient placés devant la porte pour repousser les curieux et les empêcher de pénétrer dans la maison.

Dans la loge, plusieurs femmes donnaient des soins à la concierge, qui se roulait sur le sol dans des attaques de nerfs.

Boyer et Thibaut, que la foule désignait comme ayant arrêté le meurtrier, furent du nombre des quelques privilégiés que les gardiens de la paix laissèrent entrer dans la maison. Deux autres gardiens de la paix montaient l'escalier avec cinq ou six personnes. Les deux ouvriers les suivirent. Il y avait déjà dans la chambre de la victime trois femmes et un homme, probablement des locataires. Ils avaient relevé le malheureux jeune homme, et il était maintenant étendu sur son lit. Il respirait encore. Ses yeux étaient restés grands ouverts, et ses mains, rouges de son sang, s'étaient crispées sur sa poitrine.

Debout devant le lit, les femmes pleuraient comme des Madeleine.

Ramoneau avait laissé son couteau dans la poitrine de sa victime, qui l'avait sans doute arraché au milieu d'une convulsion. Une des femmes l'avait ramassé dans le sang et posé sur la table.

— Est-ce qu'il est mort? demanda un des gardiens de la paix en s'approchant du lit.

— Pas encore, voyez.

— C'est vrai. La blessure n'est peut-être pas mortelle; il faut vite courir chercher un médecin.

— J'en connais un qui demeure tout près, dit un des hommes qui venait d'entrer; je vais voir s'il est chez lui; si je le trouve, je l'amènerai.

— Oui, allez, allez vite, dit le gardien de la paix.

— Et le commissaire? dit une voix.

— On est allé le prévenir; il ne tardera pas à arriver.

L'autre gardien de la paix s'était approché de la table.

— Un vrai couteau de boucher, murmura-t-il en regardant l'instrument du crime.

Il aperçut le portefeuille aux initiales d'or; il le prit, le tourna un instant dans ses mains, puis l'ouvrit. Dans une des poches il trouva plusieurs cartes de visite.

— Tiens, tiens, fit-il, c'est drôle!

— Quoi donc? demanda son camarade en s'approchant.

— Ce pauvre jeune homme se nomme Charles Cholet, nous a-t-on dit.

— Oui, Charles Cholet.

— C'est bien son nom, affirma une femme.

— Alors, ce portefeuille n'est pas à lui. Tiens, regarde, continua-t-il en plaçant une des cartes sous les yeux de son collègue.

Celui-ci lut à haute voix :

— Vicomte Léon de Lucerolle.

Boyer et Thibaut tressaillirent, puis ils se regardèrent avec étonnement.

— Ce portefeuille a certainement été volé, reprit le gardien de la paix.

— Par qui? par l'assassin?

— C'est probable. Il l'avait sans doute posé sur la table, et il a oublié de le reprendre avant de se sauver.

— Ce sera une pièce à conviction.

Boyer s'était avancé derrière les agents. Il put voir le portefeuille et lire le nom sur la carte.

Il revint près de Thibaut, l'entraîna au fond de la chambre et lui dit :

— Tout cela est fort singulier : je ne sais plus que penser. Mais quelque chose me dit qu'il faut absolument que je prévienne madame Louise. Tu vas rester ici et tu écouteras tout ce qui se dira; moi, je vais prendre une voiture et courir à l'hôtel de Lucerolle.

— Reviendras-tu?

— Oui, que je trouve ou non madame Louise.

Or, pendant que les deux ouvriers causaient à voix basse, les agents faisaient

une nouvelle découverte : dans une seconde poche du portefeuille, ils trouvaient un portrait-carte et constataient, malgré la pâleur du visage de la victime et la contraction de ses traits, sa ressemblance avec la photographie.

— C'est frappant, c'est bien lui, disaient-ils.

Boyer s'approcha, et, après avoir regardé le jeune homme et le portrait, il répéta après les agents :

— Oui, c'est frappant.

Au même instant, deux nouveaux gardiens de la paix entrèrent dans la chambre.

— L'assassin n'a pas encore prononcé une parole, dit l'un. Pour se rendre maître de lui, on a été forcé de le lier avec des cordes. Ce n'est pas un homme, c'est une bête féroce. Il grince des dents et pousse des rugissements épouvantables, comme on en entend en Afrique, dans les gorges de l'Atlas. Ce doit être un repris de justice et probablement un forçat évadé ou en rupture de ban. Dans tous les cas, c'est un malfaiteur de la pire espèce. On est certain que le vol a été le mobile du meurtre : on l'a fouillé et on a trouvé sur lui quarante mille francs en billets de banque, oui, quarante mille francs et une bourse contenant quatre cents francs en or.

— Tout cela est bon à savoir, se dit Boyer.

Il fit un signe à Thibaut et sortit de la chambre.

Il courut jusqu'au boulevard extérieur, où il trouva une voiture de place, et, une demi-heure après, il arrivait à l'hôtel de Lucerolle.

— Ah! vous venez voir madame Louise Verdier? lui dit le vieux Joseph, qui le reconnut.

— Oui, j'ai besoin de lui parler à l'instant.

— C'est fâcheux, elle est sortie depuis ce matin.

— Oh! je n'ai pas de chance, fit Boyer qui ne put cacher sa vive contrariété.

— C'est donc bien important, ce que vous avez à lui dire?

— Oui, très-important.

— Je ne sais pas à quelle heure madame Louise rentrera; mais si vous ne pouvez pas revenir ce soir, je me chargerai volontiers de lui faire savoir...

— Non, non, c'est tout de suite que j'aurais voulu lui apprendre ce qui se passe.

— Ce qui se passe?

— Oui. Mais je la verrai ce soir, elle m'a donné rendez-vous à sept heures. C'est égal, je suis désolé de ne pas la trouver.

Tout à coup une idée lui vint.

— Puis-je voir M. le vicomte de Lucerolle? demanda-t-il.

— M. le vicomte est absent depuis quelques jours, répondit le vieux serviteur : mais vous pouvez parler à M. le comte.

Boyer eut un moment d'hésitation.

— Non, dit-il, il vaut mieux que j'attende l'heure de mon rendez-vous avec madame Louise.

Il allait se retirer, lorsqu'une porte s'ouvrit brusquement. Le comte entra.

— M. le comte de Lucerolle, dit le valet de chambre.

Puis, s'adressant à son maître en montrant Boyer, il ajouta :

— Monsieur venait pour voir madame Louise Verdier.

— J'ai entendu, dit le comte.

Et, s'approchant de l'ouvrier :

— Y a-t-il longtemps que vous connaissez madame Louise Verdier? lui demanda-t-il.

— Depuis quelques jours seulement, répondit Boyer.

— Ah! fit M. de Lucerolle. Comment vous appelez-vous?

— Jules Boyer, monsieur le comte.

— Vous êtes ouvrier?

— Ouvrier serrurier de la maison Corbon, rue Saint-Maur.

— Alors vous connaissez Pierre Ricard?

— Je peux dire qu'il n'a pas d'ami plus sincère et plus dévoué que moi.

— Accusé d'un crime horrible, ce jeune homme a été arrêté.

— Oui, mais il est innocent.

— C'est la conviction de Louise Verdier. Elle cherche les coupables; les trouvera-t-elle?

— Ils sont trouvés, monsieur le comte.

— Ah! Dieu soit loué! s'écria M. de Lucerolle avec émotion. Voilà sans doute ce que vous veniez dire à Louise Verdier?

— Madame Louise sait cela, répondit Boyer.

— Dites-moi, mon ami, reprit le comte, ne manifestiez-vous pas tout à l'heure le désir de voir le vicomte de Lucerolle?

— Oui, monsieur le comte.

— Puis-je savoir ce que vous vouliez dire à mon fils?

— Je voulais seulement demander à M. le vicomte de Lucerolle si, dernièrement, on ne lui avait pas volé un portefeuille.

— Étrange question! fit le comte; voyons, ne pouvez-vous pas m'expliquer?

— C'est difficile, monsieur le comte, car moi-même je n'y comprends rien.

— D'après ce que vous venez de dire, un portefeuille appartenant au vicomte de Lucerolle lui aurait été volé.

— A moins qu'il ne l'ait perdu.

— Enfin, où avez-vous vu ce portefeuille?

— Dans une chambre où un meurtre a été commis il y a une heure.

— Un meurtre! exclama le comte, qui devint subitement très pâle.

— Au fait, reprit Boyer, si monsieur le comte le désire, je vais lui dire la chose ; c'est ce que je venais raconter à madame Louise.

— Oui, oui, répondit le comte, en proie à une vive agitation; parlez, mon ami, parlez, je vous écoute.

Boyer inclina légèrement la tête, appuya sa main sur son front, et resta un moment immobile, dans l'attitude d'un penseur qui met de l'ordre dans ses idées.

XXVII

LE PORTRAIT

Le silence ne dura pas deux minutes; cependant il parut long à M. de Lucerolle. Son inquiétude était visible.

— Monsieur le comte, dit Boyer en relevant la tête, il faut que je vous apprenne, d'abord, que depuis trois jours, par ordre de madame Louise, mon camarade Thibaut et moi, nous surveillons et suivons partout où il va un individu qui se nomme Ramoneau et qui est bien le plus grand scélérat que la terre ait porté. C'est un drôle de métier que nous fait faire madame Louise; mais elle nous a dit : « C'est ce brigand de Ramoneau qui a volé l'argent du vieil aveugle et qui a assassiné Fabrice ; dans l'intérêt de votre ami Pierre, et pour que je puisse prouver qu'il est innocent, il faut que vous fassiez cela. » Et comme Pierre est notre ami et que nous nous ferions couper en quatre pour lui, nous n'avons pas hésité un instant. Nous avons répondu à madame Louise : « Nous ferons ce que vous voudrez. » Et aussitôt nous nous sommes mis en chasse.

« D'abord, nous découvrons qu'une bande de malfaiteurs se réunit la nuit dans une maison isolée au milieu des champs, derrière le Père-Lachaise. Mais ce n'est pas de çà qu'il s'agit.

« Aujourd'hui, à onze heures, nous voyons Ramoneau sortir du garni où il demeure. Nous le suivons jusqu'à la Chapelle, rue de la Goutte-d'Or. Il entre dans une maison. Nous l'attendons en nous promenant dans la rue : c'est notre con-



— Regardez, dit le comte en le montrant à l'ouvrier. (Page 379.)

signe. Une heure se passe. Nous commencions à trouver le temps long. Tout à coup nous entendons crier : Arrêtez-le ! à l'assassin !

« Nous nous retournons et nous voyons Ramoneau qui court, qui court comme s'il avait quarante chiens enragés à ses trousses. Nous devinons qu'il vient de commettre un nouveau crime. Nous nous jetons sur lui, nous l'arrêtons. Les gardiens de la paix arrivent, ils l'empoignent, et, pendant qu'ils le conduisent au poste, nous allons demander ce qui s'est passé afin d'en instruire madame Louise.

On nous apprend que le vieux scélérat vient d'assassiner, chez lui, un jeune homme appelé Charles Cholet.

— C'est épouvantable ! murmura le comte.

Le valet de chambre écoutait en frissonnant d'horreur.

— Mon camarade et moi, reprit Boyer, nous parvenons à entrer dans la maison. Nous montons au deuxième étage, et nous entrons dans la chambre de la victime. Nous y voyons plusieurs personnes, qui piétinent dans le sang qu'on n'a pas encore fait disparaître. On a mis le pauvre jeune homme sur son lit. Il a été frappé d'un coup de couteau en pleine poitrine, comme Fabrice. Le couteau est sur la table, la lame est toute rouge. C'est un spectacle horrible.

— Et le portefeuille? demanda le comte d'une voix anxieuse.

— J'y arrive, monsieur le comte. Il était sur la table. Un gardien de la paix le prend, le regarde, l'ouvre et s'écrie . C'est drôle! Je vois qu'il tient une carte de visite et j'entends ces mots : le vicomte Léon de Lucerolle.

— Oh ! fit le comte, qui chancela comme un homme ivre.

— Je n'ai pas besoin de vous dire, monsieur le comte, si je fus étonné, poursuivit Boyer; je m'approchai du sergent de ville et je pus lire sur la carte de visite : vicomte Léon de Lucerolle.

— Oui, c'est étrange, étrange! murmura le comte. Continuez, mon ami, continuez.

— On pensa d'abord, reprit Boyer, que le portefeuille avait été oublié par l'assassin; on pouvait facilement admettre qu'il l'eût volé. Mais on y trouva encore un portrait-carte, qui détruisit ces deux suppositions.

— Eh bien ! ce portrait? interrogea M. de Lucerolle d'une voix frémissante.

— Ce portrait, monsieur le comte, est celui de la victime.

— Mon Dieu, qu'est-ce que cela veut dire? balbutia M. de Lucerolle en pressant sa tête dans ses mains.

Le vieux domestique était consterné.

— Comme monsieur le comte, reprit Boyer, je n'ai pas pu comprendre comment le portefeuille, qui appartient évidemment à M. de Lucerolle, se trouvait là. Mais j'ai pensé qu'il était utile de prévenir immédiatement madame Louise.

— Oh! il y a là quelque chose d'effroyable pour nous! s'écria le comte.

Et il se mit à marcher d'un pas agité, fiévreux. Au bout d'un instant, il s'arrêta devant l'ouvrier.

— Voyons, voyons, dit-il, il faut pourtant essayer de percer ce mystère. Savez-vous pourquoi Ramoneau a commis ce nouveau crime?

— Pour voler le jeune homme, monsieur le comte.

— Il avait donc chez lui des bijoux, de l'argent?

— Quand, après l'avoir conduit au poste, on a fouillé l'assassin, on a trouvé sur lui une bourse pleine d'or et quarante mille francs en billets de banque.

— Quarante mille francs! s'écria le comte frappé d'une lueur subite.

Ces quarante mille francs que Louise lui avait demandés sans lui dire l'emploi qu'elle en voulait faire, les singulières paroles de la nourrice, dont il n'avait pu pénétrer le sens, étaient encore dans sa mémoire. Un doute horrible traversa sa pensée.

— Monsieur Boyer, dit-il d'une voix tremblante, vous avez vu la figure de ce jeune homme, qui porte le nom de Charles Cholet.

— Oui, monsieur le comte.

— Vous avez dû voir aussi la photographie qui se trouvait dans le porte-feuille avec les cartes de visite.

— Oui, monsieur le comte.

— Êtes-vous bien sûr que le portrait soit celui de la victime?

— Absolument sûr, monsieur le comte. Du reste, je n'ai pas été seul à constater la ressemblance.

— Ah! je vais pouvoir sortir de cette cruelle incertitude! s'écria le comte. Joseph, nous devons avoir ici une ou plusieurs photographies de mon fils.

— Monsieur le comte, il y en a une dans la chambre de mademoiselle.

— Allez me la chercher, Joseph, allez vite.

Le valet de chambre sortit, et revint au bout d'une minute, apportant le portrait-carte placé dans un cadre d'or. Il le remit à son maître.

— Regardez, dit le comte en le montrant à l'ouvrier.

Boyer laissa échapper une exclamation de surprise.

Le visage du comte se décomposa.

— Monsieur le comte, dit Boyer, ce portrait est le même que celui du portefeuille.

— Mon fils, c'est mon fils qui vient d'être assassiné! s'écria M. de Lucerolle d'un ton douloureux. Joseph, courez vite me chercher une voiture. Oh! mon Dieu, oh! mon Dieu!

— Je n'ai pas renvoyé la voiture qui m'a amené, dit Boyer; si monsieur le comte veut la prendre...

— Oui, oui, merci.

Il s'élança hors de la chambre, tête nue, et traversa la cour en courant, suivi de près par l'ouvrier et le vieux domestique affolé.

Le comte sauta dans la voiture.

— Rue de la Goutte-d'Or! cria Boyer au cocher.

Le cheval était excellent. Il bondit en sentant la mèche du fouet toucher ses flancs et partit à fond de train.

Peu à peu l'agitation du comte se calma; l'esprit moins troublé, il put réfléchir. Il ne cherchait pas à se faire illusion. L'ouvrier avait reconnu le portrait de son fils, il ne pouvait plus avoir un doute. Un épouvantable malheur venait de frapper sa famille. Mais comment le vicomte de Lucerolle, qu'il croyait absent de Paris, s'était-il trouvé dans une chambre rue de la Goutte-d'Or? Pourquoi ce nom de Charles Cholet? Il faisait mille suppositions, qu'il repoussait successivement, sentant bien qu'elles l'égaraient loin de la vérité. Toutes sortes de pensées contradictoires se croisaient confusément dans sa tête; il avait beau chercher, la lumière ne se faisait point dans son esprit.

— Non, non, se disait-il, je ne comprends pas, je ne peux rien m'expliquer. Ah! c'est Louise, c'est Louise Verdier qui tient la clef de cet effroyable mystère.

La voiture, ayant traversé le Carrousel, entrait dans la rue Richelieu. Le comte pensa au docteur Gervais, qui demeurait dans cette rue. L'ouvrier lui avait dit que la victime respirait encore, il eut l'idée de prendre en passant le célèbre médecin. Un rayon d'espoir venait de pénétrer dans son cœur.

— Si tout secours n'est pas inutile, se dit-il, le docteur Gervais le sauvera.

Il mit la tête à la portière, et, arrivé devant la maison où demeurait le docteur, il fit arrêter la voiture.

M. Gervais était heureusement chez lui; il travaillait dans son cabinet. Quand son domestique vint lui annoncer que le comte de Lucerolle désirait lui parler, il se leva précipitamment, et ouvrit lui-même la porte de son cabinet en disant :

— Venez, monsieur le comte, venez.

Puis remarquant la pâleur de M. de Lucerolle et le désordre de son vêtement, il s'écria avec inquiétude :

— De quoi s'agit-il donc, monsieur le comte? qu'avez-vous?

— Monsieur le docteur, hier au soir, la comtesse de Lucerolle et moi nous avons longuement parlé de vous, répondit le comte : en nous rappelant ce que vous avez fait pour nous, nous nous sommes trouvés oublieux et ingrats, et je m'étais proposé de vous faire une visite. Hier, monsieur le docteur, je ne savais pas que j'aurais à vous demander aujourd'hui un nouveau service.

— Parlez, monsieur le comte, parlez, je suis à vos ordres.

— Je viens vous chercher; notre fils, le vicomte de Lucerolle, vient d'être frappé par un assassin; peut-être arriverez-vous à temps pour le sauver.

En un clin d'œil, le docteur enleva sa robe de chambre, mit sa redingote, prit son chapeau, sa trousse et se trouva prêt.

— Partons, monsieur le comte, partons! s'écria-t-il.

En chemin M. de Lucerolle raconta au médecin ce que Boyer venait de lui apprendre à lui-même.

— Monsieur le comte, dit le docteur, je vous ai écouté avec beaucoup d'attention et d'intérêt; mais cet homme, qui a vu la victime, a pu se tromper en déclarant que le portrait du portefeuille et celui de M. le vicomte, que vous lui avez montré, ressemblent au jeune homme, qu'il appelle Charles Cholet. Certes, comme vous, je trouve très-extraordinaire la présence du portefeuille dans cette chambre où vient de se commettre un meurtre, et nous devons renoncer, quant à présent, à nous l'expliquer; mais je crois qu'il y a lieu de douter encore que la victime soit M. le vicomte de Lucerolle.

— Ah! je le voudrais, je le voudrais!...

— Espérons, monsieur le comte, espérons que nous allons nous trouver tout à l'heure devant un inconnu.

Ils arrivèrent rue de la Goutte-d'Or. Il y avait toujours une foule énorme devant la maison. Les gardiens de la paix continuaient à garder la porte. Mais ils s'écartèrent devant le comte et le docteur, qui portaient à la boutonnière la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

Comme à la porte de la maison, il y avait deux agents devant celle de la chambre. Le commissaire de police était là, en compagnie de son secrétaire, d'un médecin du quartier et de deux autres agents. Il attendait l'assassin, qu'il venait d'envoyer chercher. Après avoir interrogé les personnes qu'il avait trouvées dans la chambre, il les avait renvoyées. Il était préoccupé et fort soucieux ; il n'avait encore recueilli que des renseignements vagues et insignifiants.

Thibaut, interrogé comme les autres, et craignant de trop parler, avait tout simplement répondu qu'il ne savait rien.

Le portefeuille, les cartes de visite, le portrait, voilà ce qui intriguait au plus haut point le commissaire de police et était surtout l'objet de ses préoccupations. Il sentait bien qu'il y avait là un mystère, et il se réservait de mettre tout en œuvre pour le découvrir. Toutefois, il lui répugnait ou plutôt il redoutait de placer le nom de Lucerolle dans son enquête.

Deux fois déjà il avait répondu à son secrétaire, qui appelait son attention sur le portefeuille :

— Plus tard, plus tard, nous verrons.

Un silence profond régnait dans la chambre lorsque M. de Lucerolle et le docteur Gervais y entrèrent.

XXVIII

LA MÉMOIRE DU DOCTEUR

Le commissaire de police s'était levé, une interrogation dans le regard.

Le comte marcha vers lui.

— Monsieur le commissaire de police, dit-il, je suis le comte de Lucerolle; monsieur qui a bien voulu m'accompagner ici, est le docteur Gervais.

Le magistrat s'inclina.

— Monsieur le commissaire, reprit le comte, on est venu me prévenir et j'accours.

— Monsieur le comte, répondit le magistrat, dont le visage s'était subitement épanoui, ce n'ai pas moi qui vous ai envoyé chercher; mais je ne puis que remercier le messager officieux qui est allé vous avertir. Je ne veux pas vous cacher la satisfaction que j'éprouve, monsieur le comte; vous allez peut-être me tirer d'un embarras pénible.

Et lui montrant les objets étalés sur la table :

— Regardez, monsieur le comte, regardez, ajouta-t-il.

— Oui, dit le comte d'une voix oppressée, tout cela appartient à mon fils.

— Le portrait aussi?

— Je vais vous répondre.

Il se tourna du côté du lit vers lequel le docteur Gervais s'était immédiatement dirigé.

Après avoir salué respectueusement le célèbre docteur, dont il avait été l'élève, qu'il aimait et vénérait, le médecin, qu'on avait appelé près du jeune homme, lui disait ;

— Cher maître, vous arrivez malheureusement trop tard; il est mort!

Le comte entendit ces sinistres paroles.

— Mort! répéta-t-il sourdement, mort!

Il s'avança lentement vers le lit, ses yeux tombèrent sur la figure de la victime. Aussitôt un sourd gémissement s'échappa de sa poitrine.

Le docteur Gervais lui prit la main :

— Ainsi, lui demanda-t-il, vivement ému, c'est lui! vous le reconnaissez?

— Oui, répondit le comte d'une voix brisée, c'est bien lui, c'est mon fils!

Ces paroles furent suivies d'un silence lugubre.

Toutes les personnes présentes étaient atterrées.

Le comte, appuyé contre le mur, tenait sa tête dans ses mains.

Le docteur Gervais se pencha sur la victime.

— Vous êtes bien sûr qu'il est mort? demanda-t-il au jeune médecin.

— Oui, maître ; du reste vous pouvez vous en assurer.

La main du docteur se posa sur la poitrine du jeune homme entièrement découverte. Elle était d'un blancheur de neige. Le sang avait été enlevé avec une éponge mouillée.

— Oui, il est bien mort, murmura M. Gervais. Depuis combien de temps?

— Depuis un quart d'heure.

— A-t-il parlé ?

— Non. L'agonie a été longue, mais il n'a pas souffert. La paralysie des principaux organes a été instantanée.

Un savant ne perd jamais l'occasion de faire des observations intéressantes pour la science. Le docteur Gervais oublia un instant la présence de M. de Lucerolle et ce que la situation avait de douloureux, de terrible; il ne vit plus dans ce corps inerte, sans vie, étendu devant lui, qu'un objet d'étude.

Voulant se rendre un compte plus exact des désordres causés dans l'organisme et des phénomènes qui avaient dû se produire avant la mort, il se mit à examiner curieusement la blessure, entr'ouvrant les deux lèvres encore saignantes, pendant que sa pensée suivait la ligne tracée par la lame de couteau à travers les organes qu'elle avait atteints.

Tout à coup, il se redressa, un éclair dans le regard.

— Monsieur le comte, monsieur le comte ! s'écria-t-il d'une voix vibrante.

M. de Lucerolle tressaillit comme un dormeur qu'on réveille brusquement, leva la tête et regarda M. Gervais avec surprise.

— Monsieur le comte, reprit le docteur en proie à une agitation extraordinaire, ce jeune homme qui vient d'être assassiné, ce cadavre n'est pas celui de votre fils.

M. de Lucerolle soupira.

— Hélas ! dit-il avec douleur, je le reconnais.

— Monsieur le comte, une ressemblance étrange abuse vos yeux ; je vous le répète, ce n'est pas votre fils.

Le comte secoua tristement la tête.

— Non, non, murmura le docteur se parlant à lui-même, j'ai bonne mémoire, je ne peux pas me tromper. Monsieur le comte, reprit-il, vous n'avez qu'un fils, n'est-ce pas?

— Le voilà, monsieur Gervais, le voilà.

— Eh bien ! non, répliqua le docteur avec une sorte de violence, non ; malgré votre affirmation, monsieur le comte, malgré toutes les apparences, je n'admets pas que je puisse commettre une semblable erreur.

Le commissaire de police et son secrétaire s'étaient vivement approchés.

Le comte regardait le docteur avec effarement.

— Non, continua M. Gervais, je suis sûr, je suis sûr... Ce n'est point là le vicomte de Lucerolle, l'enfant que j'ai tenu dans mes bras au moment de sa naissance.

M. de Lucerolle se demandait si le docteur ne venait pas de perdre subitement la raison, ou s'il n'était pas lui-même halluciné ou tourmenté par un horrible cauchemar.

— Mais non, s'écria-t-il éperdu, passant sa main sur son front ; j'entends, je vois... hélas ! oui, je vois ! Monsieur Gervais, je ne comprends pas vos paroles, ayez pitié de moi, expliquez-vous ; au nom de Dieu, expliquez-vous !

— Écoutez-moi donc, monsieur le comte, écoutez-moi :

« J'ai consacré une partie de ma vie à étudier longuement et avec patience toutes les maladies de la peau, si nombreuses et souvent si bizarres. Je fus amené, naturellement, à m'occuper de certaines altérations de la couleur des téguments, que nous désignons sous le nom générique de taches ou de macules. J'ajoute même que je fis une étude spéciale des éphélides, des taches sanguines, des décolorations et des *nævi materni*, taches congéniales vulgairement appelées envies. Ces taches, de forme souvent irrégulière et de diverses dimensions, ont toutes leur nature, un caractère particulier, leur cause ou leur origine. Quelques-unes de ces taches peuvent disparaître avec le temps, ou sous l'action de lotions excitantes, sinon complètement, du moins en partie. Il en est d'autres pour lesquelles tout traitement serait inutile, car elles ne sont le symptôme d'aucune maladie. J'ai découvert ou j'ai cru découvrir que ces dernières, que je classe parmi les *nævi materni*, pouvaient être héréditaires.

« Lors de la naissance de votre fils, monsieur le comte, continua le docteur Gervais, j'écrivais un travail sur cette question des macules, et une tache d'un rouge vif, couverte de poils, que j'ai remarquée sous le sein du nouveau-né, a été pour moi l'objet d'une étude spéciale.

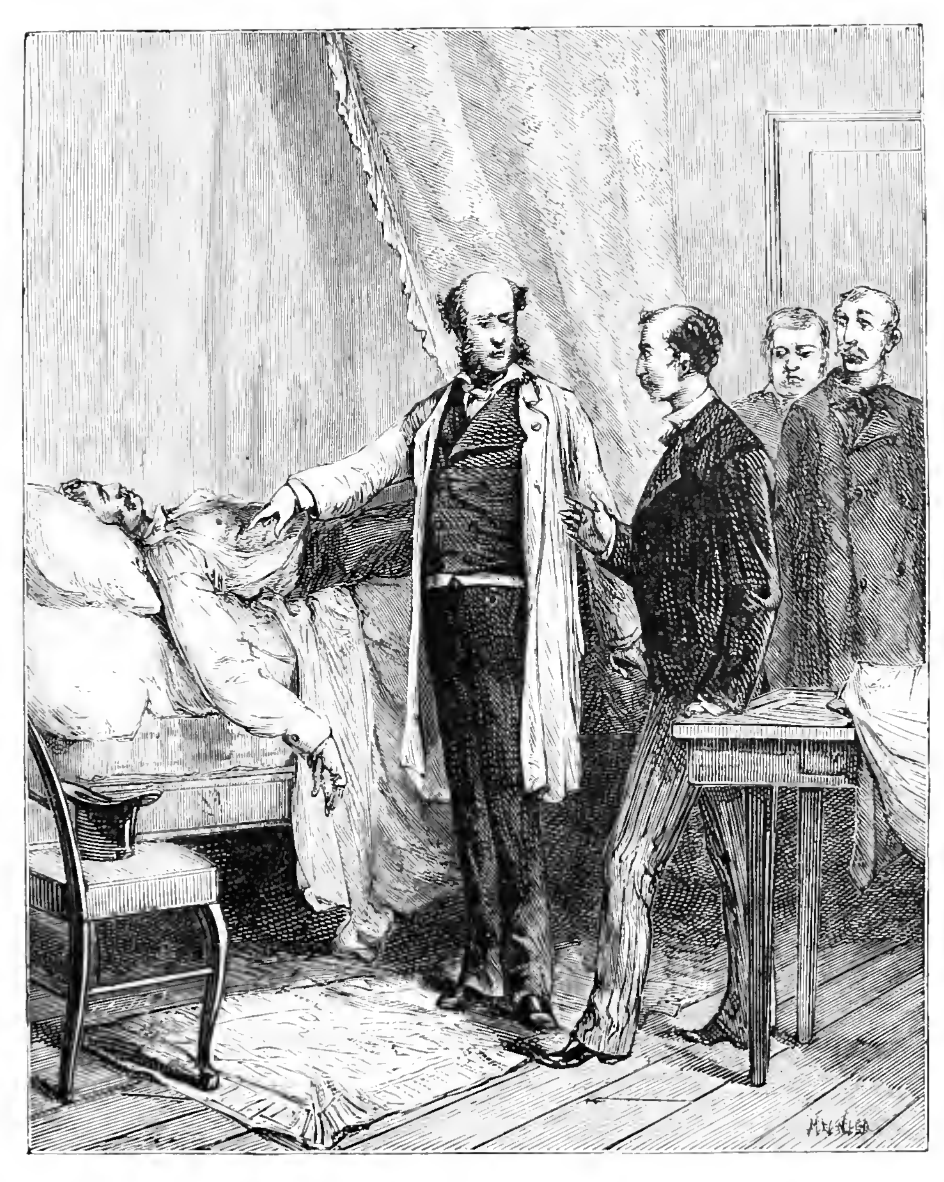
La tache était à cette place, monsieur le comte, là, où je pose le doigt, et je suis sûr qu'elle n'a pu s'effacer, ni être enlevée.

— La tache des Lucerolle ! exclama le comte.

D'un mouvement rapide, il écarta son vêtement, entr'ouvrit sa chemise et, montrant son sein droit :

— Voyez, docteur, voyez, dit-il.

M. Gervais poussa une exclamation joyeuse. Son visage parut



— La tache des Lucerolle était à cette place, monsieur le comte. (Page 384.)

— Monsieur le comte, s'écria-t-il, vous avez la même tache !

— Comme mon père et mon aïeul ; c'est la tache rouge des Lucerolle !

A ce moment, Louise Verdier, échevelée, haletante, pâle comme un suaire et ayant dans le regard quelque chose d'effrayant, apparut sur le seuil de la chambre.

Personne ne l'aperçut.

— Eh bien ! monsieur le comte, reprit le docteur, êtes-vous convaincu, main-

tenant? Ah! vous pouvez me croire, ce cadavre n'est pas celui de votre fils, ce n'est point là le vicomte de Lucerolle.

— Docteur, docteur, répondit le comte, il me semble que ma raison m'abandonne, que je deviens fou.

Louise s'était avancée jusqu'au milieu de la chambre.

— M. le docteur Gervais ne se trompe pas, prononça-t-elle d'une voix rauque; ce n'est point là le cadavre de M. le vicomte de Lucerolle.

Le comte poussa un grand cri et, s'élançant vers Louise :

— Ah! Louise, vous allez me dire...

— Monsieur le comte, l'interrompit-elle, ce soir, à l'hôtel de Lucerolle, en présence de madame la comtesse, je vous dirai tout. La malheureuse Louise, à genoux, implorera votre pardon. Ah! je vous en conjure, ne me demandez rien en ce moment... Laissez-moi pleurer, monsieur le comte, laissez-moi pleurer!

Et, ne pouvant plus se contenir, elle se mit à sangloter.

Le docteur Gervais avait tout deviné.

— Louise, dit-il en lui prenant la main, un mot, un seul mot.

Elle leva sur lui son regard désolé.

— Louise, reprit le docteur, étendant le bras vers le mort, dites-moi qui est cet homme.

— C'est mon fils! s'écria-t-elle d'une voix déchirante. Ah! maintenant qu'il est mort, qu'il ne m'entend plus, qu'il ne me voit plus, je vais enfin pouvoir l'embrasser!

Elle se précipita sur le cadavre, l'entoura de ses bras et le couvrit de baisers délirants, en l'arrosant de ses larmes. Elle sanglotait et poussait des gémissements à fendre l'âme. C'était navrant, horrible à voir et à entendre.

— Oh! la misérable; murmura le comte! je comprends.

— Monsieur le comte, dit le docteur, si elle est coupable, voilà sa punition : mais, croyez-moi, ne vous hâtez pas de l'accuser. Attendez qu'elle se soit confessée devant vous.

— Mais qu'a-t-elle fait de notre enfant? Qu'en a-t-elle fait?

— Ce n'est pas en ce moment que vous pouvez l'interroger; ce soir, elle vous le dira. Nous n'avons plus rien à faire ici, monsieur le comte, venez, venez.

Et presque de force, il l'entraîna vers la porte.

Mais avant de sortir, le docteur se retourna.

— Monsieur le commissaire de police, dit-il, je ne sais pas quelles sont les exigences de votre mandat; mais, si c'est possible, au nom du comte de Lucerolle, je vous demande de garder le secret sur ce qui vient de se passer ici en votre

présence. Cette femme est la mère de la victime; il est inutile, je pense, de mentionner dans votre rapport que M. de Lucerolle, qui est venu ici volontairement, a cru reconnaître son fils.

— Monsieur le docteur, répondit le magistrat, je sais qu'il y a des douleurs et des secrets de famille qu'il faut respecter. Ce que recherche la justice, c'est la vérité. Pour la découvrir, je n'ai plus besoin de m'occuper de faits et de détails qui se trouvent maintenant en dehors de l'affaire.

— Merci, monsieur, dit le comte; merci pour ma famille et pour moi.

Le commissaire de police ramassa le portefeuille, le portrait-carte et les cartes de visite qui étaient sur la table, et les remit au comte en lui disant :

— Vous pouvez emporter ces objets, monsieur le comte; ils n'ont plus pour moi aucune utilité.

Le docteur Gervais passa son bras sous celui du comte, dont les jambes étaient chancelantes, et ils franchirent le seuil de la chambre. M. de Lucerolle était brisé, accablé. Il n'avait plus de volonté, plus de pensée. Il se laissa emmener sans résistance.

Louise continuait à pousser des gémissements affreux, en roulant sa tête sur le corps glacé de son fils.

XXIX

UN COUP DE FOUDRE

Disons maintenant comment, au moment où elle se sentait rassurée et plus tranquille, la malheureuse Louise Verdier apprit l'épouvantable drame.

Elle était restée près d'une heure dans le cabinet du juge d'instruction. Elle lui avait raconté en partie sa douloureuse histoire, qui était en même temps l'histoire du vicomte de Lucerolle et celle de son fils.

Certes, le juge d'instruction était loin de s'attendre à une révélation aussi extraordinaire, aussi grave. Il jugea Louise sévèrement et lui fit de justes reproches en lui montrant, ce qu'elle n'ignorait pas, d'ailleurs, les conséquences funestes du silence coupable qu'elle avait gardé. Toutefois, en présence de son repentir et de ses larmes, il trouva dans son cœur des arguments, sinon pour l'absoudre, du moins pour l'excuser.

Ensuite, Louise lui avait appris comment, sur les indications données par son fils, Boyer et Thibaut, s'étant mis en campagne, avaient découvert la maison abandonnée où se réunissaient les voleurs.

Alors il avait été convenu que, la nuit même, des agents de police, sous les ordres d'un chef, et guidés par Boyer, cerneraient la masure et s'empareraient de toute la bande; qu'en même temps d'autres agents arrêteraient Henriette Mabire et Robin, qui avaient aussi leur part de culpabilité.

En sortant du Palais de Justice, Louise s'était dit qu'elle ferait bien de prévenir Boyer immédiatement, et, presque sûre de le trouver à son poste d'observation en compagnie de Thibaut, elle avait pris une voiture et s'était fait conduire rue Saint-Fargeau. Mais elle eut beau regarder de tous les côtés, elle ne vit ni Boyer, ni Thibaut. Nous savons pourquoi. Alors, au lieu d'être contrariée d'avoir fait une course inutile, elle éprouva une véritable satisfaction. Elle pensa que son mari, effrayé par ses menaces, s'était enfin décidé à quitter Paris.

Toutefois, elle pouvait se tromper. Voulant avoir la certitude, elle entra dans le garni et s'adressa à la logeuse, qui la reconnut. Elle lui demanda si elle pouvait voir Ramoneau.

— Non, répondit la femme, il est sorti.

— Ah! il est sorti? fit Louise.

— Oui. Et à moins que vous ne l'attendiez, vous ne pourrez pas le voir. Il m'a payé ce matin ce qu'il me devait, et m'a prévenue que, tout en rentrant, il enlèverait sa malle, qui est toute prête.

— Est-ce qu'il va loger ailleurs? demanda Louise.

— Non : il ne m'a pas raconté ses affaires; il m'a seulement dit qu'il partait, qu'il allait faire un long voyage.

Louise se sentit rassurée.

— Je ne peux pas vous en dire davantage, continua la logeuse. Voyez si vous voulez l'attendre.

Elle faisait vraiment des efforts pour paraître gracieuse, ce qui n'était pas dans ses habitudes.

— Non, répondit Louise, je ne l'attendrai pas.

— Si c'est quelque chose que je peux lui dire...

— Je vous remercie, madame; je sais qu'il doit faire, en effet, un voyage, et je venais simplement pour savoir quand il partait. Vous venez de me renseigner, je vous remercie.

Louise quitta la logeuse.

— Il a eu quelqu'un à voir avant de partir, se dit-elle en regagnant sa voiture; Boyer et Thibaut l'ont suivi; je saurai ce soir où il est allé. Pourvu qu'il n'ait point eu l'idée de prévenir ses complices de se tenir sur leurs gardes! C'est possible; mais il ignore que je connais l'endroit de leurs réunions secrètes. Non, non, cette bande de malfaiteurs n'échappera pas à la justice.

Elle se fit conduire au domicile de Boyer où elle écrivit un billet qu'elle laissa sur la table, en priant la veuve de le remettre à son fils aussitôt qu'il rentrerait.

Dans ce billet elle disait à Boyer de se trouver à neuf heures précises au bureau du commissaire de police du quartier Popincourt. C'est de là que devaient partir les agents chargés de l'arrestation des voleurs dans la masure.

La journée n'était pas encore très-avancée. N'ayant plus pour le moment qu'à réfléchir et à rassembler toutes ses forces pour paraître dans la soirée devant le comte et la comtesse, afin de leur confesser sa faute, elle se fit ramener à l'hôtel de Lucerolle.

La femme de chambre de la comtesse se trouva sur son passage.

— Madame la comtesse est-elle chez elle? lui demanda Louise.

— Non, elle est sortie tout de suite après le déjeuner pour rendre plusieurs visites; elle a emmené mademoiselle, qu'elle a dû conduire rue de Lille chez son amie, mademoiselle Blanchard.

— C'est vrai, dit Louise, mademoiselle Ernestine devait aller voir son amie aujourd'hui.

— M. le comte vient aussi de sortir; il y a à peine dix minutes, reprit la femme de chambre, je l'ai vu traverser la cour en courant; il était pâle et paraissait très-agité; il avait la tête nue et il est parti sans chapeau.

— Sans chapeau! fit Louise étonnée.

— Oui, et j'ai pensé qu'il était arrivé quelque malheur.

— A madame la comtesse? s'écria Louise effrayée.

— Oh! je ne crois pas... Mais je ne sais rien; demandez à Joseph.

— Où est-il?

— Là, dans l'antichambre.

Louise ouvrit brusquement la porte de l'antichambre et y entra.

Joseph était là, en effet. Assis sur un canapé, tenant sa tête dans ses mains, le vieux domestique pleurait. En voyant Louise, il se leva.

— Ah! c'est vous, Louise? dit-il tristement,

— Joseph, on vient de me parler d'un malheur qui serait arrivé, savez-vous quelque chose?

— Oui, Louise, je sais que le deuil est dans cette maison.

— Mon Dieu, que signifient ces paroles? Joseph, expliquez-vous!

— Louise, c'est un malheur épouvantable.

— Quel est ce malheur? Ah! vous me faites mourir! Parlez, parlez!...

— Louise, M. le vicomte vient d'être assassiné!

Louise bondit en arrière avec terreur :

— Mais ce que vous me dites là est impossible! s'écria-t-elle; vous êtes fou, Joseph, vous êtes fou!

— Hélas! ce n'est que trop vrai, gémit le vieux serviteur. Depuis longtemps j'avais le pressentiment d'une catastrophe de ce genre.

— Je ne comprends pas, je ne comprends pas, murmura Louise, en proie à une horrible anxiété.

Elle se rapprocha du vieux domestique, et, lui saisissant le bras :

— Voyons, dit-elle d'une voix étranglée, vous vous trompez, ce n'est pas cela, ce n'est pas cela!...

— Non, je ne me trompe pas, répondit Joseph; j'étais là quand on est venu prévenir M. le comte.

— C'est impossible, vous dis-je! répliqua-t-elle avec violence; personne que moi ne sait où se trouve en ce moment M. le vicomte de Lucerolle. Mais qui donc est venu prévenir M. le comte?

— Qui? cet ouvrier qui est déjà venu plusieurs fois vous demander.

— Boyer! exclama-t-elle.

— Oui, Boyer. Il a dit son nom à M. le comte; je l'avais oublié. C'est vous qu'il voulait voir, Louise; je lui ai dit que vous n'étiez pas à l'hôtel, et il allait se retirer lorsque M. le comte est entré ici, où nous étions. Alors M. le comte l'a interrogé.

Louise était devenue très pâle, ses yeux avaient un éclat singulier et son front se couvrait d'une sueur froide.

— Ah! fit-elle, M. le comte l'a interrogé?

— Oui. L'ouvrier lui a dit que depuis quelques jours, par votre ordre, il suivait un individu appelé Ramoneau, et que ce misérable venait d'assassiner un pauvre jeune homme.

— Mon Dieu! qu'est-ce que cela veut dire? s'écria Louise, qui commençait à entrevoir l'affreuse vérité.

— On a arrêté l'assassin.

— On a arrêté l'assassin? répéta Louise, dont la raison s'égarait.

— On a trouvé sur lui une bourse d'or et quarante mille francs en billets de banque.

Un nuage passa devant les yeux de Louise, le sang lui montait à la tête et battait violemment ses tempes : elle crut qu'elle allait tomber, elle chercha un appui contre un meuble.

— Vous comprenez, Louise, continua le vieux domestique; après avoir tué, il avait volé, le scélérat!

La malheureuse restait immobile, sans voix, le regard fixe, comme pétrifiée.

Le vieillard put lui répéter, sans être interrompu, tout ce que Boyer avait dit au comte de Lucerolle.

— Enfin, ajouta-t-il, quand l'ouvrier eut reconnu le portrait de M. le vicomte, que je suis allé prendre dans la chambre de mademoiselle, et qui est encore là, sur la cheminée, M. le comte n'eut plus aucun doute, et il est parti aussitôt pour courir rue de la Goutte-d'Or.

L'immobilité de Louise devenait effrayante. La malheureuse était comme foudroyée. Joseph aurait pu douter qu'elle l'eût écouté et entendu. Cependant. aucune de ses paroles ne lui avait échappé. Son anéantissement momentané était l'effet d'une atroce et immense douleur.

Le vieux domestique s'approcha tout près d'elle avec inquiétude.

— Vous ne dites rien, Louise, fit-il; comme moi, vous êtes toute consternée.

Il lui prit la main. Il sentit qu'elle était froide comme la main d'une morte.

— Oui, n'est-ce pas, reprit-il, c'est épouvantable!

Quelque chose comme un râle sortit de la gorge de Louise.

Joseph eut peur. Il lâcha la main et recula.

Tout à coup, Louise se redressa et son regard s'éclaira de lueurs fauves. Elle poussa un cri rauque, horrible, semblable à un rugissement, et bondit hors de la chambre, en criant :

— Malheur! malheur!

Quand elle arriva rue de la Goutte-d'Or, Thibaut, qui se tenait au premier rang des curieux et qui la vit descendre de voiture, s'avança précipitamment à sa rencontre.

— Ah! vous voilà, madame Louise, dit-il; vous savez ce qui s'est passé?

— Oui.

— Boyer m'avait dit de rester là-haut: mais le commissaire de police est venu, il a fait sortir tout le monde.

— Où est-il, votre ami?

— Je l'attends.

— Dès qu'il sera arrivé, vous pourrez retourner chez vous; il n'est plus utile que vous restiez ici.

— Boyer aussi?

— Oui. Un mot de moi, qu'il trouvera en rentrant, lui dira ce qu'il aura à faire ce soir.

— Et demain?

— Demain, vous retournerez à l'atelier; si M. Corbon et vos camarades ne

le savent pas déjà, vous leur annoncerez qu'on a reconnu l'innocence de votre ami Pierre et qu'il n'est plus en prison.

— Quel bonheur! s'écria le brave ouvrier.

— Dites-moi, Thibaut, a-t-on fait venir un médecin .

— Oui, madame Louise ; mais c'était bien inutile : il est mort.

— Mort! répéta Louise d'une voix creuse.

Elle s'élança vers la porte. Les gardiens de la paix l'arrêtèrent en prononçant ces mots :

— On n'entre pas.

— Je connais la victime, dit-elle.

Les agents la laissèrent passer.

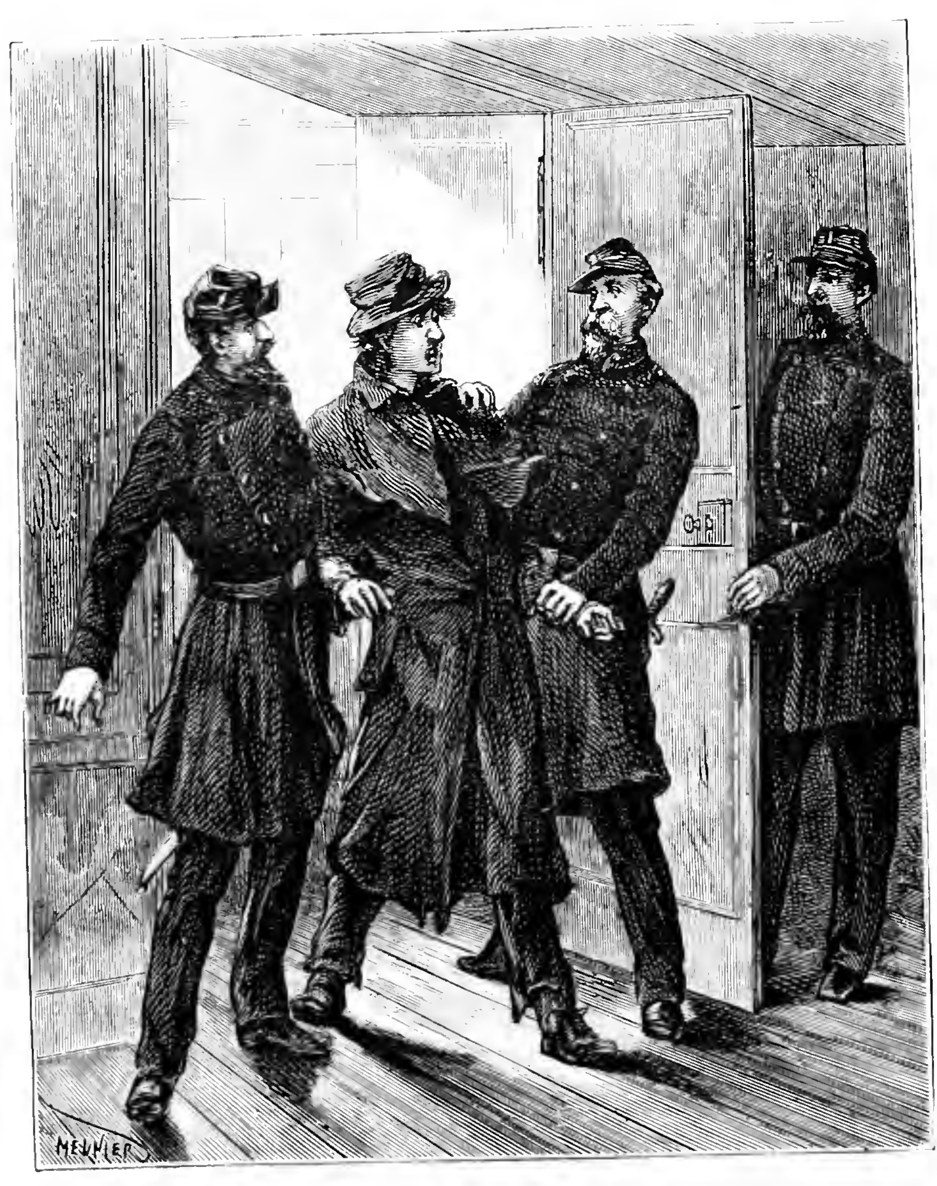
XXX

L'ENQUÊTE

Nous savons comment Louise était entrée dans la chambre, et nous avons vu sa douleur faire explosion devant le cadavre de son fils.

— Ah ! disait-elle à travers ses sanglots et ses gémissements, il n'a jamais su combien je l'ai aimé et quels trésors de tendresse il aurait trouvés dans mon cœur s'il l'eût voulu!... Hélas! il ne m'a jamais donné ce nom si doux, qui eût été mon ravissement; il ne m'a jamais appelée sa mère ! Il était méchant, il manquait de cœur, c'est vrai; mais il était jeune, il avait l'avenir devant lui et toute une vie pour avoir horreur de ses fautes et se repentir. Oui, le malheur l'aurait rendu meilleur; il aurait senti le besoin d'avoir près de lui une affection sûre et dévouée, l'amour d'une mère... Un jour ses bras se seraient tendus vers moi, je serais accourue pour le consoler et il m'aurait aimée... Maintenant, plus d'espoir, plus rien, tout est fini, fini ! Ses yeux sont fermés pour toujours, il ne peut plus m'entendre, ses lèvres froides ne sentent plus la chaleur de mes baisers... Il est mort!... Tué... égorgé... par qui? Oh ! que de choses épouvantables sur la terre ! Mais pourquoi donc la foudre du ciel n'a-t-elle pas broyé l'assassin, le monstre, afin de l'empêcher de commettre ce crime sans nom! Quoi? Dieu a permis cela! Qu'est-ce donc que Dieu? Si c'est là sa justice, Dieu épouvante le monde !

Dans l'exaltation de sa douleur, elle aurait pu parler longtemps encore, si le commissaire de police n'eût pas jugé que le moment de l'interroger était venu.



Ramoneau, le visage livide, apparut entre deux agents. (Page 397.)

— Madame, lui dit-il, je comprends votre douleur, si légitime, et je tiens à la respecter. Mais je vous prie de reprendre autant que possible votre calme, afin de pouvoir répondre aux questions que je suis obligé de vous adresser.

Louise se tourna vers lui en essuyant ses yeux.

— Je vous écoute, monsieur, dit-elle.

— Veuillez vous approcher. Voilà une chaise, asseyez-vous.

Louise s'avança et se laissa tomber sur le siège en face du magistrat.

— Comment vous appelez-vous? lui demanda-t-il.

— Louise Verdier.

— Vous demeurez?

— A l'hôtel de Lucerolle.

— Vous êtes domestique?

— Oui, monsieur.

— Il y a longtemps que vous êtes au service de la famille de Lucerolle?

— Plus de vingt ans.

— Ce malheureux qui vient d'être assassiné est votre fils?

— C'est mon fils.

— Où est-il né?

— A Paris.

— Êtes-vous mariée?

— Malheureusement, répondit-elle en faisant entendre un gémissement.

— Votre fils savait-il que vous étiez sa mère?

— Depuis quelques jours seulement.

— Se nomme-t-il réellement Charles Cholet?

— Ce nom n'est pas le sien.

— Pourquoi se l'est-il donné?

— Je l'ignore.

— Alors il se nomme Verdier?

— Il n'a jamais porté ce nom, monsieur, qui était celui de mon père.

— Je comprends : vous êtes née Louise Verdier?

— Oui, monsieur.

— D'après ce qui s'est passé ici tout à l'heure, nous savons que votre fils portait un nom et un titre qui ne lui appartenaient point. Il y a là un secret, probablement un crime.

— Oui, un crime, mais ce crime n'est pas le mien, c'est celui d'un autre.

— Je ne veux pas m'immiscer dans cette affaire; c'est la famille de Lucerolle qui a le droit de vous demander compte de votre conduite; je lui laisse le soin d'éclaircir ce mystère si elle le juge nécessaire. La mission que je remplis ici est des plus pénibles, car à peine une difficulté a-t-elle disparu qu'il en surgit de nouvelles. Il existe des faits antérieurs d'une extrême gravité, qu'il serait sans doute important de connaître; mais la nature même de ces faits me conseille

d'être prudent et de procéder avec une sage réserve. Je ne toucherai pas au voile qui les couvre, par respect pour la famille de Lucerolle.

— Ah ! vous avez compris, monsieur le commissaire, merci.

— Oui, j'ai compris et j'ai deviné bien des choses ; c'est pour cela que je ne veux m'occuper ici que de la victime et de son meurtrier. Établissons d'abord l'identité de la victime. Sous quel nom a-t-elle été inscrite sur les registres de l'état civil?

— Sous le nom de Louis Ricard.

Le commissaire de police fit un mouvement de surprise.

— Louis Ricard, répéta-t-il; Ricard est le nom de votre mari, de son père?

— Oui, monsieur.

— Oh! c'est étrange... Ces jours derniers un assassinat a été commis rue de Lille ; l'assassin se nomme aussi Ricard, Pierre Ricard, si je ne me trompe point. C'est un jeune homme ; il a été arrêté.

— Oui, monsieur le commissaire, on a arrêté un jeune homme qui n'est point Pierre Ricard, l'assassin du concierge de la rue de Lille.

— Comment, vous savez?...

— Je sais qu'on a arrêté un innocent. Aujourd'hui, à midi, j'étais dans le cabinet de M. le juge d'instruction et je lui fournissais la preuve de son innocence. En ce moment, les portes de la prison se sont ouvertes devant ce jeune homme, accusé par erreur d'un crime horrible qu'un autre a commis.

— S'il en est ainsi, vous connaissez l'auteur de l'assassinat de la rue de Lille?

— Oui, je le connais.

— Et il se nomme Pierre Ricard?

— Oui.

— Voyons, achevez de m'éclairer. Votre fils se nommait Louis Ricard?

— Je vous l'ai dit.

— Alors ce n'est pas lui qui a commis le crime de la rue de Lille?

— Oh ! vous n'avez pas fait cette affreuse supposition? s'écria Louise d'un ton douloureux.

Et elle cacha sa figure dans ses mains.

— J'avoue que cette pensée m'est venue, reprit le commissaire de police avec émotion. Mais, mieux inspiré maintenant, je ne crois pas me tromper en disant que Pierre Ricard, l'assassin du concierge Fabrice, est votre mari.

Louise répondit par un gémissement.

— Pauvre femme ! murmura le magistrat.

Après un moment de silence il reprit :

— Vous venez de me fournir un renseignement qui aura sa place dans l'enquête ; mais c'est du crime qui a été commis ici que je dois m'occuper avant tout. Pouvez-vous m'apprendre pourquoi votre fils avait loué cette chambre?

— Il fallait qu'il se logeât quelque part, lorsque je lui ai ordonné de quitter pour toujours l'hôtel de Lucerolle.

— Connaissait-il le nom de son père?

— Oui; et je ne lui avais pas caché que Pierre Ricard, un ancien forçat, était un voleur et un assassin.

— Ceci m'explique pourquoi, ayant honte de reprendre son nom, il s'est donné celui de Charles Cholet. Vous saviez qu'il demeurait ici?

— Je le savais. Du reste, il devait partir aujourd'hui même.

— Où devait-il aller?

— Le plus loin possible de la France.

— Il avait de l'argent?

— Je ne saurais dire la somme au juste : mais ce matin je suis venue ici et je lui ai remis, en billets de banque, quarante mille francs.

— On a trouvé cette somme sur l'assassin, plus de l'or dans une bourse. Il est parfaitement démontré, maintenant, que le meurtre a eu pour cause le vol. Il nous reste à découvrir le nom de l'assassin, qui refuse absolument de répondre aux questions qu'on lui adresse, et de dire comment il a pu savoir que vous aviez remis ce matin à votre fils une somme de quarante mille francs. Pouvez-vous me donner quelques renseignements à ce sujet?

Louise tressaillit.

— Non, répondit-elle visiblement troublée, non, je ne sais rien.

— Elle ment, se dit le commissaire de police ; elle sait quelque chose. Pourquoi ne parle-t-elle pas ?

Il arrêta sur elle un regard sévère. Elle baissa les yeux.

— Louise Verdier, dit-il d'un ton grave, votre embarras n'est pas naturel; jusqu'à présent vous avez répondu à mes questions comme vous deviez le faire, pourquoi changez-vous d'attitude? Votre devoir est de ne rien cacher, vous devez dire tout ce que vous savez. Devant moi, qui vous parle au nom de la loi et de la justice, devant le cadavre de votre enfant, je vous ordonne de parler et de dire la vérité.

— Mais que voulez-vous donc que je vous dise? s'écria-t-elle d'une voix frémissante.

— Tout ce que vous savez.

— J'ai tout dit à M. le juge d'instruction.

— Je ne doute pas que vous n'ayez fait à M. le juge d'instruction d'importantes révélations ; mais elle ne pouvaient concerner le meurtre qui a été commis ici à une heure de l'après-midi. Louise Verdier, continua-t-il en se levant et en lui posant la main sur l'épaule, vous connaissez l'assassin de votre fils !

Elle se dressa d'un seul mouvement, comme poussée par un ressort.

— Eh bien ! oui, s'écria-t-elle avec égarement, oui, je le connais !

Le commissaire de police ne put retenir un cri de joie.

— Son nom, son nom? demanda-t-il.

— On l'appelle Ramoneau, répondit-elle d'une voix presque éteinte, en retombant sur son siège.

Le magistrat se disposait à lui adresser de nouvelles questions.

Tout à coup on entendit pousser de grands cris dans la rue, et presque aussitôt un bruit de pas lourds retentit dans l'escalier.

Un gardien de la paix entra dans la chambre.

— Monsieur le commissaire de police, dit-il, on amène l'assassin.

En entendant ces mots, Louise bondit de nouveau sur ses jambes ; elle avança de quelques pas et s'arrêta au milieu de la chambre, faisant face à la porte.

Une sorte de tremblement nerveux secouait ses membres. Sa physionomie avait pris une expression terrible. Le front haut, les lèvres crispées, le regard rempli d'éclairs et le sein agité, elle attendit.

Le commissaire de police la regardait avec autant de surprise que de curiosité. C'était comme une transformation qui venait de se faire sous ses yeux.

Les agents qui gardaient la porte s'effacèrent et Ramoneau, le visage livide couvert de taches violacées, verdâtres, apparut entre deux autres agents, qui tenaient chacun un de ses bras.

A la vue de sa femme, il fit un mouvement brusque en arrière.

Les agents purent supposer qu'il cherchait à s'échapper; ils le poussèrent violemment, et il se trouva à deux pas de Louise, sous la flamme de son regard

Les agents le tenaient toujours.

— Lâchez-le, dit le commissaire de police.

Les agents s'écartèrent, ayant toujours l'œil sur l'assassin. Ramoneau ne songeait pas à s'enfuir. Il resta immobile. Il était terrifié.

XXXI

LE COUTEAU DE RAMONEAU

Il y eut un moment de sombre silence. Qu'allait-il se passer ? Le commissaire de police attendit ; il sentait pénétrer en lui une sorte d'anxiété ; il avait le pressentiment de quelque chose de terrible.

Enfin, d'une voix sifflante, Louise jeta ces mots à son mari :

— Assassin ! assassin !

Ramoneau promena autour de lui son regard farouche.

— Pourquoi m'a-t-on amené ici ? demanda-t-il d'une voix creuse en s'adressant au commissaire de police. J'ai tué, je ne nie pas. Je me suis laissé prendre ; tant pis pour moi. Je sais ce qui m'attend...

— La guillotine, prononça Louise sourdement.

— Je ne veux pas rester ici, reprit Ramoneau en frissonnant ; qu'on m'emmène. Vous n'avez pas besoin de m'interroger, je ne dirai rien, je ne répondrai pas.

— Maudit, je parlerai pour toi ! s'écria Louise.

Elle le prit par son vêtement et le secoua avec rage.

— Ah ! tu ne t'attendais à me trouver ici, reprit-elle ; tu trembles, tu as peur, tu as peur ! Va, ne crois pas que je sois satisfaite de me trouver en ton horrible présence. L'autre jour, quand je suis allée te trouver, dans un moment de folie et de lâche faiblesse, j'espérais bien te voir pour la dernière fois. J'étais une misérable, presque aussi infâme que toi ; oui, j'étais une misérable, une infâme, car, je ne crains pas de le dire, je voulais te soustraire à l'échafaud. Alors, seule, je connaissais tes crimes, et mon silence était coupable ; mais j'obéissais à un sentiment qui faisait taire les cris de ma conscience indignée et révoltée. Maintenant, ce sentiment n'existe plus : la corde qu'il faisait vibrer dans mon cœur est brisée. Je t'avais dit : Quitte Paris aujourd'hui, demain au plus tard. Pourquoi n'es-tu pas parti? Pourquoi ? Parce que, pour servir d'exemple au monde, tu devais commettre un nouveau crime plus horrible, plus atroce que tous les autres. Tu ne peux échapper à la justice des hommes ; seulement le châtiment qui t'attend sera trop doux encore pour tes forfaits. Mais il y a la justice de Dieu, plus terrible que celles des hommes. Démon, démon ! tu rentreras dans l'enfer qui t'a vomi dans un jour de rage contre l'humanité !

Ramoneau se tourna vers les agents.

— Ah çà! mais cette femme est folle, dit-il, cherchant à reprendre son assurance; est-ce que vous n'allez pas lui ordonner de sortir ou de se taire?

— Monsieur le commissaire de police, s'écria Louise, laissez-moi parler, je n'ai pas tout dit. Écoutez tous. Ah! vous allez frémir d'épouvante et d'horreur!

« Vous voyez ce misérable, vous voulez le connaître; eh bien, je vais vous dire qu'il est, ce qu'il a été, ce qu'il est. Ce n'est pas un homme, c'est un monstre à face humaine. Il est la désolation, la haine, le malheur, le crime! Il a la cruauté du tigre et il est à lui seul plus féroce que toutes les bêtes féroces ensemble. Dans sa jeunesse, ivrogne, brutal, paresseux, débauché, il s'est traîné dans toutes les fanges; tous les vices honteux se sont incarnés en lui. Un jour il s'est marié. Sa femme a été la plus malheureuse de toutes les créatures, sa femme a été une martyre!

« Lui, il fut ce qu'il devait être. La pente est fatale; il faut la descendre et rouler jusqu'au fond du gouffre béant. Malheureusement, l'ivrognerie et les passions viles ne l'ont pas conduit à l'abrutissement, à la folie; elles ont fait de lui la bête fauve que voilà. Il devint voleur et il a été au bagne. C'est un forçat!... Après avoir été un voleur, il est devenu un assassin, et sa tête tombera sous le couteau du bourreau!

« Il se fait appeler Ramoneau; ce n'est pas son nom : il se nomme Pierre Ricard! C'est lui qui a volé l'aveugle de la rue de Lille, c'est lui qui a assassiné le concierge. »

Pierre Ricard fit entendre un grognement sourd.

Le commissaire de police était stupéfié. Les agents échangeaient des regards de terreur.

— Pierre Ricard, reprit Louise d'une voix éclatante, là, sur ce lit, regarde, regarde le cadavre de ta dernière victime!

Il tourna la tête d'un autre côté.

— Regarde, je le veux! s'écria Louise d'un ton impérieux.

— Non, non, murmura le misérable pendant qu'un frisson courait dans ses membres et glaçait son sang; qu'on m'emmène d'ici, et qu'on fasse de moi ce qu'on voudra.

Les yeux de Louise flamboyèrent. Elle poussa une sorte de rugissement, bondit sur son mari comme une panthère qui saute sur sa proie, et le poussa avec fureur jusqu'auprès du lit.

De nouveau elle lui cria d'une voix rauque, étranglée, haletante :

— Regarde, regarde!

Le regard de l'assassin tomba sur sa victime; mais aussitôt il détourna les yeux avec épouvante.

— Ce n'est pas assez, reprit Louise avec une fureur croissante qui la rendait impitoyable, regarde encore, mais regarde donc!...

Et elle força Pierre Ricard à ramener ses yeux sur le cadavre.

— Eh bien, oui, balbutia-t-il, je l'ai tué...

— Pour lui voler ses billets de banque ?

— Non, pour venger mon fils

— Ah! je comprends, je comprends! s'écria-t-elle. Quand Charles Cholet est allé te trouver rue des Rigoles, il t'a donné son adresse ici?

— Oui.

— Après l'avoir attendu vainement rue des Rigoles, tu t'es décidé à venir le trouver!

— Oui.

— Avais-tu, en venant, l'intention de l'assassiner?

Il hésitait à répondre.

— Mais réponds donc! exclama-t-elle en frappant du pied avec impatience.

— Non, mais je voulais savoir...

— Quoi?

— Le nom de l'homme qui a payé pour faire assassiner mon fils.

— Te l'a-t-il dit?

— Je ne le lui ai pas demandé.

— Tu as préféré le tuer pour lui voler son argent. Comment as-tu su qu'il avait des billets de banque?

— Ils étaient là, sur la table.

— C'est cela; en les voyant, tu n'as plus eu qu'une pensée : celle de t'en emparer.

Et, se tournant vers le magistrat :

— Monsieur le commissaire de police, dit-elle, vous êtes éclairé; ah! je savais bien que je le forcerais à parler malgré lui!

Pierre Ricard se trouvait mal à son aise si près de sa victime. Il voulut s'éloigner.

— Reste là, lui dit Louise, accompagnant ces mots d'un geste plein d'autorité.

Il s'arrêta. Il se sentait dominé.



Le jeune homme s'agenouilla devant Léontine. (Page 408.)

— Assassin, reprit Louise, contemple donc ton œuvre horrible ; est-ce que tu as peur de ce malheureux enfant dont tu as fait un cadavre?... Ta main a-t-elle tremblé quand tu lui as plongé ton couteau dans la poitrine, dis, a-t-elle tremblé quand tu l'as égorgé?... Voleur! assassin!... Ah! tu ne sais pas encore combien ton dernier crime est épouvantable ; mais c'est par moi que tu vas l'apprendre!

« Pierre Ricard, continua-t-elle d'une voix terrible pendant que ses yeux lançaient des éclairs sombres, ce cadavre n'est pas celui de Charles Cholet ; tu vas

savoir le nom de ta victime! Écoute, écoute, monstre! Ah! ah! c'est ton fils que tu as voulu venger?... Ah! ah! tu as bien réussi!... Félicite-toi et admire ta vengeance!...

« A Jouarre, où je m'étais retirée, espérant pouvoir y vivre tranquille, loin de toi, je nourrissais deux enfants : le mien et un autre du même âge, que mon ancien maître, le docteur Gervais, m'avait confié. Ces deux enfants, que je tenais ensemble dans mes bras et qui s'endormaient chaque jour sur mon sein du sommeil des anges, ces deux enfants étaient tout mon bonheur et toutes mes joies; ils m'aidaient à porter le fardeau de ma triste existence fatalement condamnée; ils me faisaient oublier les amertumes et les souffrances de ma jeunesse flétrie. Grâce à eux, je sentais un peu d'espoir rentrer dans mon cœur brisé, et, pour les aimer, je me rattachais à la vie. Je les aimais autant l'un que l'autre, et jamais mes lèvres ne se sont posées sur le front de mon enfant sans s'appuyer ensuite sur celui de mon autre nourrisson. Mon affection, ma tendresse et mon amour se partageaient également. Ils me consolaient, les chers petits; ils étaient tout pour moi; j'étais leur mère à tous les deux.

« Mais il était écrit dans le livre des destinées, continua Louise, que je ne serais jamais heureuse. Tu vins à Jouarre, Pierre Ricard... Oh! je n'ai jamais oublié cette effroyable nuit! Tu voulais me forcer à revenir à Paris, tu voulais ressaisir ta victime afin de lui faire partager ta misère, ta honte et peut-être tes vices et tes crimes. Je te répondis : Non. Alors tu conçus l'horrible pensée de me prendre mon enfant. Je me vois encore luttant contre toi pour t'empêcher de commettre ce crime infâme. Tu me frappas brutalement, lâchement, je roulai sans connaissance à tes pieds. Alors tu entras dans la chambre où dormaient les enfants. Il y avait deux berceaux, tu n'en vis qu'un seul. Tu pris l'enfant, et tu partis...

« Eh bien! Pierre Ricard, cet enfant que tu as emporté, ce n'était pas le mien, c'était l'autre! »

Le misérable la regardait avec stupeur.

Louise poursuivit d'une voix saccadée :

— Le lendemain, le soir, les parents de l'enfant vinrent le réclamer. J'aurais eu le temps de dénoncer ton crime. Pourquoi ne l'ai-je pas fait? Je n'en sais rien. Quand le père et la mère du pauvre petit me dirent : « Nous venons le chercher, nous l'emportons », je crus que j'allais mourir... Je pouvais leur dire la vérité, je n'ai pas osé; j'avais peur... Ah! de quoi avais-je peur? Mon enfant était sur mes genoux, ils l'enlevèrent de mes bras, croyant que c'était le leur. La mère le couvrait de baisers... Oh! ce qui se passa alors fut terrible pour moi; ce souvenir me fait encore frissonner.

Elle s'interrompit un instant pour reprendre haleine, puis continua :

— Je voulus alors leur crier : « Arrêtez! cet enfant ne vous appartient pas,

il est à moi!... » Impossible, ma gorge était serrée, ma langue paralysée, je ne pus prononcer un mot... J'avais la tête perdue, j'étais folle... Ils emportèrent mon fils, et je me retrouvai seule en face de l'épouvantable réalité ; j'avais livré mon enfant!...

« As-tu entendu, Pierrre Ricard, as-tu entendu ? Écoute toujours : l'enfant que tu m'as volé à Jouarre était le fils du comte et de la comtesse de Lucerolle, et pendant vingt-quatre ans mon fils, le tien, misérable, a porté le nom de vicomte de Lucerolle. Et pendant tout ce temps j'ai gardé le silence, j'ai commis la faute, conséquence de ton crime, de ne pas dévoiler la vérité. Hélas! ne pouvant leur rendre leur fils que pouvais-je dire au comte et à la comtesse? Je t'avais cherché et fait chercher partout... Ah! ce n'est pas toi que je désirais retrouver! C'est l'enfant volé que je voulais te reprendre pour le rendre à sa famille. Mes recherches furent inutiles ; tu avais disparu et je pus croire que le pauvre enfant était mort. »

Pierre Ricard avait baissé la tête ; l'œil morne et frémissant, il écoutait, laissant ses épaules se livrer à des mouvements désordonnés.

— Dernièrement, reprit Louise, quand j'avais perdu depuis longtemps tout espoir de retrouver l'enfant, je découvris qu'un jeune homme, ouvrier serrurier, qui demeurait rue Sébastien, sous le nom de Pierre Ricard, et que de pauvres ouvriers avaient adopté et élevé, était l'enfant volé par toi, abandonné par toi, le vicomte Léon de Lucerolle. Alors je n'eus qu'une pensée : réparer ton crime en rendant aux parents leur enfant et à l'enfant son nom et sa fortune.

Pierre Ricard eut un tressaillement, et ses yeux hagards errèrent autour de lui. Cependant, il ne comprenait pas encore.

— Ah! de même que tous mes déchirements, toutes mes douleurs devaient me venir de toi, continua Louise; jusqu'à la fin tu devais porter malheur au vicomte de Lucerolle.

« Un crime est commis rue de Lille. Avant de rendre le dernier soupir, Fabrice, qui a reconnu son assassin, le nomme. Ses lèvres ont seulement murmuré le nom de Pierre Ricard ; il n'a pas eu le temps de désigner autrement son meurtrier. On accuse le fiancé de mademoiselle Blanchard, et ce malheureux, qui porte un nom couvert d'infamie, le nom d'un voleur et d'un assassin, qui n'est pas le sien, est arrêté et emprisonné comme étant lui même un voleur et un assassin.

« Pierre Ricard, quand je t'ai dit que tes complices avaient précipité le malheureux dans la Seine et que le lendemain matin son cadavre avait été retiré de l'eau, je te trompais ; je cherchais à faire entrer en toi l'horreur de tes crimes. Le vicomte de Lucerolle n'est pas mort, il a été sauvé !

« On a reconnu son innocence, et maintenant il est libre ; la justice est éclai-

rée; c'est toi qui vas être jeté dans le cachot d'où sortent les scélérats pour monter sur l'échafaud !

« Maintenant, Pierre Ricard, reprit-elle d'un ton farouche, regarde encore ce cadavre, pour la dernière fois regarde le bien.

Le misérable n'eut pas la force de lever les yeux. Louise continua :

— Ce matin, il y a quelques heures seulement, il était plein de vie. Ne pouvant plus rester en France, où il avait porté un nom qui n'était pas le sien, il allait partir. C'est à moi qu'il obéissait. Mais tu es venu, toi, et voilà ce que tu as fait de lui... Ah! sans ce dernier crime, tu n'aurais pas suffisamment rempli ton ignoble vie!... Le reconnais-tu maintenant, Pierre Ricard? le reconnais-tu? Il s'est appelé vicomte de Lucerolle; c'était un mensonge... Il s'est appelé Cholet; encore mensonge... Ce cadavre est celui de Louis Ricard!...

— Oh! oh! oh! fit le misérable sur trois tons différents.

Ses yeux s'arrondirent, son visage prit une expression effrayante; un tremblement convulsif le secouait comme un arbre qui va tomber sous la cognée, ses dents claquaient. Il voulut parler, ses lèvres remuèrent; ce fut un cri rauque, affreux, qui sortit de sa gorge. Alors il se ploya en deux comme s'il eût vu descendre, sur sa tête un bloc de rocher.

Louise avait subitement retrouvé sa fureur.

— Monstre, monstre! exclama-t-elle avec un accent sauvage impossible à rendre tu as assassiné ton fils!

« Ah! continua-t-elle avec un redoublement de rage, on ne peut même pas te comparer à une bête féroce : le lion et le tigre défendent leurs petits, tandis quo toi tu abandonnes ton enfant et tu le tues! Ta soif de sang est-elle éteinte? Non, non, il te faut encore une victime, un cadavre!... »

Par un mouvement brusque, elle s'empara du couteau qui était resté sur la table, et le mit dans la main du misérable.

— Tiens, lui cria-t-elle en lui présentant sa poitrine; c'est mon tour, tue-moi, tue-moi!

Pierre Ricard, s'était redressé, l'œil enflammé, ayant sur ses lèvres un horrible sourire.

— Oui, encore un cadavre! dit-il sourdement.

Il serra dans sa main le manche du couteau et allongea le bras.

Le commissaire de police, les agents s'élancèrent sur lui. Il était trop tard. Pierre Ricard avait eu le temps de s'enfoncer la lame du couteau dans la poitrine, à la place du cœur.

Ses bras battirent l'air, et il tomba en arrière, raide, foudroyé. Sa tête rebondit sur le carreau.

De toutes les poitrines s'échappa un cri d'épouvante et d'horreur.

Louise avait fermé les yeux et était tombée sur ses genoux devant le cadavre de son fils.

Le médecin s'était approché. Il se pencha sur Pierre Ricard et arracha le couteau. Le sang jaillit comme d'une source.

— Eh bien ? interrogea le commissaire de police.

— La lame a traversé le cœur, répondit-il; il est mort!

— Mort! répétèrent plusieurs voix.

— C'est une tête de moins pour la guillotine, dit un agent.

Louise se leva et s'avança lentement.

— Pierre Ricard s'est fait justice lui-même, dit-elle d'une voix creuse; une fois dans sa vie il a montré un véritable courage

Un profond silence succéda à ces paroles.

XXXII

LIBRE

Comme nous l'avons dit, voulant donner à Léontine Blanchard une preuve de son amitié, mademoiselle Ernestine de Lucerolle avait demandé à sa mère la permission d'aller voir son amie et le vieil aveugle.

La comtesse avait d'abord refusé. Mais quand Ernestine lui eut dit que, la veille, Louise lui avait appris l'arrestation de Pierre Ricard, elle ne crut plus devoir s'opposer au désir de sa fille.

Elle la conduisit elle-même rue de Lille, et, après avoir embrassé Léontine, elle se retira, en prévenant sa fille qu'elle viendrait la prendre vers quatre heures, aussitôt qu'elle aurait fait ses visites.

Il y eut entre les deux jeunes filles une de ces douces causeries intimes, où les choses les plus simples ont leur charme et leur ravissement. En recevant les caresses de mademoiselle de Lucerolle, en écoutant ses paroles d'espoir, Léontine oublia un instant sa douleur et ses cruelles angoisses. Elle sentait son cœur soulagé. Si douloureuse que fût sa situation, l'intérêt touchant dont elle était l'objet lui disait qu'elle ne pouvait, sans paraître ingrate, se montrer complètement désespérée.

Elles parlèrent longuement de Pierre Ricard.

A chaque instant, malgré elle, Léontine versait des larmes.

— Tu l'aimes donc bien? demanda mademoiselle de Lucerolle.

— Oh! oui, je l'aime!

— Ainsi, à côté de l'affection qu'on a pour ses parents, il existe un autre sentiment qui a le pouvoir de nous rendre heureuses ou malheureuses?

— Oui, Ernestine, ce sentiment existe.

— C'est l'amour. Je ne le connais pas encore, mais il m'effraie.

— Vous aimerez, Ernestine, et vous serez toujours heureuse.

— Quand je te vois si changée! avec des larmes dans les yeux, je me demande si ce n'est pas un malheur d'aimer.

— Oh! moi, fit tristement Léontine, je suis une exception. Toutes les destinées ne ressemble pas à la mienne.

— C'est vrai, tu as été cruellement éprouvée; Dieu, qui est bon, te donnera de grandes joies pour te faire oublier ce que tu as souffert.

Léontine poussa un profond soupir.

— Tu espères, n'est-pas?

— Ernestine, on espère toujours. Ah! si je n'étais pas soutenue par l'espoir, je serais déjà morte!

— Oh! que viens-tu de dire! Tu mourrais, toi, si jeune et si belle! D'ailleurs, tu ne peux pas être désespérée : ton fiancé est innocent, vous vous aimez, vous vous marierez, vous serez heureux!

— Oui, Pierre est innocent, je le crois; mais pourra-t-il le prouver?

— Louise Verdier l'affirme; nous avons une grande confiance en elle.

— Oui, elle me l'a dit aussi; malgré cela, j'ai des moments de doute. Elle est venue me voir deux fois le même jour; pourquoi n'est-elle pas revenue?

— Elle sort tous les jours, elle s'occupe de ton fiancé, elle me l'a dit.

— Mais je ne sais rien, moi, je ne sais rien!

— Louise est incapable de te tromper, de nous tromper tous. Maman est sûre qu'elle réussira. Ainsi, tu peux te rassurer. Écoute : ce soir, si elle rentre de bonne heure, je lui dirai qu'il faut absolument qu'elle aille te voir. Et elle fera cela pour moi, elle viendra.

A quatre heures et demie, la voiture de la comtesse s'arrêta devant la maison. Le valet de pied monta chez M. Blanchard pour prévenir mademoiselle de Lucerolle que sa mère l'attendait.

La conversation des deux jeunes filles fut brusquement interrompue. Elles

s'embrassèrent, et mademoiselle de Lucerolle quitta son amie, en lui promettant de lui envoyer Louise Verdier le soir même et de revenir bientôt passer une après-midi avec elle.

A la même heure, sur un ordre expédié du parquet, les portes de Mazas s'ouvraient devant Pierre Ricard, ou plutôt le vicomte de Lucerolle.

— Libre, je suis libre ! s'écria-t-il.

Il respira à pleins poumons, avec ivresse, et leva vers le ciel ses yeux irradiés d'une reconnaissance infinie.

Après avoir jeté un regard sur le cadran de l'horloge du chemin de fer de Lyon, il s'élança en courant dans la direction de la place de la Bastille.

Comme il se sentait léger ! Il lui semblait qu'il avait des ailes et que ses pieds ne touchaient pas le sol, une joie immense inondait son cœur.

En moins d'un quart d'heure il arriva chez lui.

A la vue de son cher enfant, la bonne mère Chéron faillit tomber à la renverse.

Nous renonçons à décrire sa joie ; c'était plus que du bonheur, c'était du délire. Elle riait et pleurait en même temps. Elle ne pouvait se lasser de le regarder, de l'embrasser. A chaque instant elle lui sautait au cou ; elle était comme folle.

— Quand je pense, lui dit-elle, qu'il y a des gens dans la maison qui ont osé dire que tu avais commis des crimes, je sens que la colère me monte encore à la tête. Ah ! je t'ai défendu avec énergie contre les méchants ; je leur aurais arraché les yeux ! « Croire mon Pierre capable d'une mauvaise action, leur criais-je, c'est une infamie ! » C'est qu'ils le croyaient vraiment, les imbéciles ! Avoir douté de Pierre, de mon fils, jamais je ne pardonnerai cela ! Tout de même, j'étais bien honteuse, va. Et quand je sortais, pour ne voir personne de la maison, c'est en baissant la tête, comme ça, sur ma poitrine, que je descendais et montais l'escalier. Maintenant, je vais prendre ma revanche ; je marcherai le front haut et je leur dirai leur fait, à toutes les mauvaises langues !

— Vous ne direz rien, maman Chéron, rien. Qu'importe ce qu'on a pu penser et dire de moi ; mon arrestation autorisait les gens qui ne me connaissent pas comme vous à me croire coupable. Nous ne devons en vouloir à personne. Vous êtes heureuse de me revoir, n'est-ce pas?

— Si je suis heureuse ! je le crois bien.

— Que cela vous suffise et que ce soit votre revanche, comme vous dites. Il est déjà tard, je vais changer de linge et m'habiller.

— Est-ce que tu vas sortir?

— Oui.

— Quoi ! à peine arrivé tu vas me quitter !

— Vous m'avez vu, vous êtes rassurée ; mais j'ai des amis qui sont inquiets comme vous l'avez été ; il faut que j'aille les voir.

— M. Corbon?

— Je lui ferai certainement une visite, mais ce sera pour demain.

— Au fait, je ne sais pas pourquoi je me permets de t'interroger ; tu sais mieux que moi ce que tu dois faire. Seulement, avant de sortir, tu vas dîner ; avant que tu sois habillé, la table sera mise et le dîner prêt. Tu dois avoir faim.

— Non, je n'ai pas faim, répondit-il en souriant. Est-ce qu'on pense à manger quand on sort de prison? Est-ce qu'on en a le temps? Non, je n'ai pas faim, continua-t-il avec une sorte d'exaltation ; ce qu'il me faut en ce moment, et je veux m'en rassasier, en être enivré, c'est le grand air, l'air pur, l'air de la liberté !

Il entra dans sa chambre, et s'habilla très vite.

Un peu avant six heures il arrivait rue de Lille.

Il voulut entrer dans la loge pour dire bonsoir à Mme Fabrice et lui adresser quelques paroles de consolation. La porte était fermée. Il monta au deuxième et sonna. La concierge, qui était en ce moment chez M. Blanchard, vint lui ouvrir.

Elle poussa un cri de surprise et de joie.

D'un bond, Léontine se dressa sur ses jambes. Elle vit son fiancé. Le saisissement lui coupa la respiration, ses yeux se fermèrent et elle retomba sur son siège à demi évanouie.

Le jeune homme se précipita dans la chambre et s'agenouilla devant Léontine. Il lui prit les mains et les couvrit de baisers.

Presque aussitôt la jeune fille rouvrit les yeux. Ses traits s'animèrent, son front s'illumina et un rayonnement divin éclaira son regard. Elle retira doucement ses mains, que le jeune homme tenait toujours, et elle lui jeta ses bras autour du cou. Des sanglots s'échappèrent de sa poitrine gonflée. En même temps elle s'inclina. Les deux têtes se touchèrent. Et l'aveugle, qui cherchait à deviner ce qui se passait près de lui, put entendre le bruit de deux baisers.

Les deux amoureux ne parlaient pas ; mais comme le silence, parfois, est éloquent ! Que de choses disaient leurs yeux ! C'était le ravissement, l'ivresse, l'extase du bonheur !

La concierge était restée dans l'embrasure de la porte, n'osant ni entrer ni se retirer.



— Monsieur le comte, dit-elle, regardez! Voilà la tache des Lucerolles. (Page 421.)

— Mais qu'est-ce donc? demanda M. Blanchard; qu'y a-t-il?

— Grand-papa, c'est Pierre! répondit Léontine d'une voix joyeuse.

— Pierre! s'écria le vieillard en se levant brusquement, Pierre est ici, libre!...

— Oui, monsieur Blanchard, libre et heureux; oh! oui, bien heureux de vous revoir!

L'aveugle s'avançait les bras ouverts.

Les jeunes gens s'étaient levés; ils allèrent à sa rencontre. Les bras du vieillard se fermèrent sur eux et il les serra avec transport sur sa large poitrine.

— Mes enfants, mes chers enfants! murmura-t-il.

L'émotion lui coupa la parole; il se mit à pleurer.

Léontine lui prit le bras et le ramena près de son fauteuil.

Pendant ce temps, le jeune homme avait tendu silencieusement la main à Mme Fabrice.

— Ah! monsieur Pierre, lui dit-elle d'une voix presque suppliante, ne maudissez pas la mémoire de mon pauvre homme; vous savez combien il vous aimait, combien il vous était dévoué; en mourant c'est à vous qu'il a pensé... Hélas! c'est ce qui a été la cause qu'on vous a arrêté et mis en prison.

— Madame Fabrice, répondit le jeune homme d'un ton pénétré, je garderai toujours le souvenir de mon vieil ami, victime de son dévouement, car je ne veux jamais oublier qu'il fut un de ceux qui m'ont protégé et aimé dans mon enfance.

— Ah! maintenant, je suis rassurée et contente; merci, monsieur Pierre.

Elle s'en alla.

Le jeune homme revint près de Léontine et s'assit entre elle et l'aveugle.

— Comme je me sens heureux en ce moment, dit M. Blanchard; oh! c'est fini, je le sens, les mauvais jours sont passés.

— Cher père, que Dieu vous entende! répondit Léontine.

— Pierre, reprit l'aveugle, vous a-t-on dit, savez-vous que la petite fortune de ma fille a été volée?

— Oui, monsieur Blanchard, je sais cela; pourquoi m'en parler? Vous ne doutez pas de mes sentiments?

— Non, mon ami.

— Ce n'est pas, vous le savez bien, parce que Mlle Léontine avait une dot que je l'ai aimée. Ne regrettez rien, monsieur Blanchard. Je suis sûr de moi, et je vous promets encore de rendre Mlle Léontine heureuse. Avec la bonne conduite et l'amour du travail on ne craint ni la misère, ni les difficultés de la vie. Nous ne serons pas riches, mais nous nous aimerons. Le bonheur ne s'achète pas comme une marchandise, il se donne à ceux qui savent le mériter.

L'aveugle lui prit la main et la serra dans les siennes.

— Vous avez toujours raison, dit-il.

Léontine s'était penchée, et sa tête s'appuyait légèrement sur l'épaule du jeune homme.

— Pierre, lui dit-elle, vous avez dû beaucoup souffrir?

— Oui, répondit-il, j'ai horriblement souffert le jour où, ne sachant pas où l'on me conduisait, on m'a amené dans la maison pour me montrer le cadavre du pauvre Fabrice; je vous vis à la fenêtre, Léontine, et je crus que j'allais mourir de douleur. Quand on m'apprit de quels crimes j'étais accusé et que je compris qu'on pouvait, en effet, me croire coupable, ce fut pour mon cœur une torture à laquelle rien ne peut ressembler. Ah! c'est que je pensais à vous, Léontine, à vous, qui pouviez être abusée comme tout le monde, et douter de moi!

— Un instant j'ai eu l'esprit troublé, répliqua vivement la jeune fille : c'est quand j'appris, le lendemain du crime, que vous n'étiez pas rentré chez vous; mais je n'ai pas douté de vous, Pierre, je vous le jure. Non, ma confiance en vous n'a pu être ébranlée.

— Chère Léontine, ces seuls mots me font tout oublier. Du reste, je ne tardai pas à être rassuré. En sortant de la loge, je vis Louise Verdier; elle venait de causer avec vous; je devinai dans quel but elle vous avait fait une visite. Le calme me revint aussitôt et je m'armai de courage pour subir l'épreuve.

— Oui, Louise Verdier est venue nous consoler; grâce à elle, je n'ai pas été désespérée.

— Elle vous a dit que j'étais faussement accusé?

— Oui. Mais puisqu'elle avait la preuve de votre innocence, pourquoi ne l'a-t-elle pas donnée immédiatement? Et vous-même, Pierre, pourquoi, innocent, vous êtes-vous laissé arrêter?

— Je ne pouvais détruire la fausse accusation portée contre moi qu'en disant où et comment j'avais passé la nuit. Or, Louise Verdier m'avait défendu de parler et je lui avais juré de garder le silence.

— Pourquoi ce serment?

— C'est un des secrets de Louise Verdier, et je ne le connais pas encore. Ainsi, elle ne vous a pas dit ce qui m'était arrivé la nuit du crime?

— Nous ne savons rien.

— Et malgré les apparences, qui semblaient justifier l'accusation portée contre moi, vous avez repoussé l'idée que je pouvais être coupable?

— Pierre, si j'eusse douté de vous, c'est que je ne vous aurais plus aimé.

— Léontine, ma bien-aimée, s'écria-t-il avec passion, vous ne savez pas combien je suis heureux et fier d'avoir su vous inspirer une pareille confiance! Ah! je n'aurai pas assez de mon amour et du dévouement de ma vie entière pour vous prouver ma reconnaissance! Vous n'êtes pas seulement la meilleure, la plus

vertueuse et la plus belle de toutes les créatures de Dieu, vous êtes la plus digne d'être aimée et adorée!

En parlant, il l'avait entourée de ses bras, il la serrait contre son cœur.

— Vous vous embrassez, dit l'aveugle... Oh! embrassez-vous, aimez-vous, mes enfants! Je n'ai plus qu'un regret, celui de ne pas avoir des yeux pour vous voir et vous admirer.

Après un moment de silence, le jeune homme reprit :

— Tout à l'heure je vous disais que Louise Verdier avait des secrets. Elle en possède un qui est pour moi de la plus haute importance ; elle m'a dit que mon père et ma mère existaient encore.

— Votre mère, s'écria Léontine, oh! quelle joie pour nous!

— Ce n'est pas tout, reprit-il, Louise Verdier m'a dit aussi que je n'étais pas le fils de Pierre Ricard.

La jeune fille et l'aveugle poussèrent en même temps une exclamation de surprise.

— Je ne sais pas encore qui sont mes parents, continua le jeune homme, ni pourquoi ni comment j'ai été enlevé à ma famille, probablement par Pierre Ricard, qui m'a abandonné ensuite comme vous le savez. « Vous aviez onze mois, m'a dit Louise Verdier, lorsque vous avez été victime d'un crime. » J'ai une confiance entière en cette femme, qui a fait, je le sais, des démarches pour me faire mettre en liberté. Elle m'a promis de me faire connaître mes parents, et je ne doute pas qu'elle m'apprenne bientôt le mystère de ma naissance.

— Tout cela est bien extraordinaire, murmura l'aveugle.

— Oui, bien extraordinaire, répéta Léontine.

— Qui sont mes parents? Bien des fois je me suis fait cette question. Des ouvriers, sans doute. Peut-être sont-ils pauvres, malheureux... Ah! quels qu'ils soient, s'ils sont heureux de me retrouver, je les aimerai, je les vénérerai!

— Pierre, pourquoi ne dites-vous pas nous les aimerons?

— Si le mot n'a pas été sur mes lèvres, il était dans ma pensée, Léontine ; je sais que nous ne pouvons plus aimer qu'ensemble.

Un regard rayonnant d'amour le remercia.

— Maintenant, reprit-il, que je n'ai plus, je crois, de raisons de garder le silence que Louise Verdier m'avait imposé, je vais vous raconter dans quelle circonstance nous nous sommes rencontrés ; vous apprendrez en même temps ce qui m'a empêché de rentrer chez moi la nuit du crime et l'effroyable danger auquel j'ai échappé par miracle.

— Un danger! s'écria la jeune fille avec effroi.

— Oui. Comme je traversais la Seine, sur le pont des Arts, deux individus se sont jetés sur moi et m'ont précipité dans le fleuve.

— Oh ! fit M. Blanchard.

Léontine devint très pâle

Le jeune homme allait commencer son récit, lorsqu'un coup de sonnette retentit.

Ils tressaillirent tous les trois.

Cependant, Léontine se leva et courut ouvrir.

— Mme Louise Verdier! s'écria-t-elle.

Louise traversa l'entrée, fit trois pas dans la salle à manger et s'arrêta.

Le jeune homme poussa un cri de joie, se leva précipitamment et vint à elle, la main tendue.

Les bras de Louise restèrent pendants à ses côtés.

— Mon Dieu, qu'avez-vous? s'écria le jeune homme en voyant sa pâleur, ses traits décomposés, ses yeux secs qui brillaient d'un éclat fiévreux.

— Rien qui doive vous inquiéter, monsieur, répondit-elle tristement; je viens de voir, sous mes yeux, les signes terribles et éclatants de la justice de Dieu!

Elle se tourna vers la jeune fille.

— Mademoiselle, reprit-elle, je vous demande pardon de venir vous déranger en ce moment où vous êtes toute au bonheur de revoir votre fiancé; mais une nécessité impérieuse m'y oblige.

— Mon Dieu, pourquoi me parlez-vous ainsi? répliqua la jeune fille étonnée : est-ce que vous n'êtes pas notre amie?

— Non, non, je ne puis être votre amie. Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit. Je savais que votre fiancé sortirait ce soir de sa prison, et je suis venue avec la certitude de le trouver ici.

« Monsieur, continua-t-elle d'un ton respectueux en s'adressant au jeune homme, je vous ai dit que je vous conduirais devant votre père et votre mère; l'heure de tenir ma promesse est venue; je viens vous chercher pour vous rendre à votre famille; venez, monsieur, venez!...

XXXIII

LE PARDON

Le comte de Lucerolle était rentré chez lui, accompagné du docteur Gervais. Celui-ci n'avait point voulu quitter le comte dans l'état de surexcitation où il se trouvait en sortant de la maison de la rue de la Goutte-d'Or.

Avec de bonnes paroles, en employant toutes les ressources d'une éloquence qu'un grand cœur peut trouver dans une circonstance semblable, le docteur était parvenu, non sans peine, à calmer un peu l'agitation de M. de Lucerolle.

Ils se trouvaient en présence d'un fait inouï : sous le nom de Charles Cholet, un jeune homme venait d'être assassiné ; et ce jeune homme, qui depuis vingt-quatre ans portait le nom de Lucerolle, était le fils de Louise Verdier. Qu'était donc devenu le fils du comte et de la comtesse?

M. de Lucerolle, se souvenant que sa femme lui avait dit la veille que l'enfant de Louise était mort quelques mois après sa naissance, répondait à cette question par ces mots :

— Ce n'est pas son enfant, mais le nôtre qui est mort, et par suite d'un calcul odieux et infâme, elle lui a substitué son fils.

Évidemment, la substitution avait existé ; mais le docteur Gervais se refusait à admettre qu'elle eût été préméditée et accomplie par Louise dans le but de donner à son fils une fortune et un grand nom.

— Non, disait-il, non, Louise n'a pas commis ce crime.

D'un autre côté, il ne croyait pas que le fils du comte fût mort.

— Dans ce cas. Louise m'aurait averti. Du reste, ajouta-t-il, même en admettant la mort de votre fils, monsieur le comte. Louise ne pouvait songer à en tirer profit pour le sien, puisqu'elle ignorait absolument le secret de sa naissance. Certes, la conduite de Louise est inexplicable, et nous avons le droit l'un et l'autre, de lui demander des explications qu'elle a, d'ailleurs, promis de vous donner.

Nous avons épuisé à peu près toutes les hypothèses ; attendons que Louise Verdier vienne nous dévoiler ce mystère.

— Viendra-t-elle, la malheureuse?

— Je n'en doute pas. Dans tous les cas, nous saurions facilement la retrouver.

Ils causaient depuis une demi-heure, lorsque la comtesse rentra avec sa fille. Elles ne savaient rien encore. Le docteur se leva et les salua avec respect.

— C'est monsieur le docteur Gervais, s'écria la comtesse en lui tendant la main : ah ! je ne m'attendais pas au plaisir de vous voir !

Pendant ce temps, Ernestine s'était avancée vers le comte pour l'embrasser. Aussitôt elle poussa un cri d'effroi.

— Mon Dieu, comme vous êtes pâle ! dit-elle d'une voix tremblante : mon père, qu'avez-vous ?

Le comte la prit dans ses bras et la serra contre son cœur.

La comtesse s'était vivement approchée.

— C'est vrai, dit-elle avec agitation, tu as la figure bouleversée, M. Gervais lui-même paraît consterné ; qu'y a-t-il? quel malheur nous est donc arrivé ? Adolphe, je t'en supplie, réponds-moi !

— Il le faut, dit le comte ; que ce soit en ce moment ou un peu plus tard, vous devez savoir... Mathilde, Ernestine, ce que vous allez apprendre est terrible.

— Ah! je savais bien qu'un grand malheur allait nous frapper ! s'écria la jeune fille.

Et elle se jeta au cou de sa mère en pleurant.

La comtesse l'entraîna près d'un canapé sur lequel elles s'affaissèrent en se tenant enlacées.

Alors le comte raconta rapidement comment il avait appris par un ouvrier qui venait prévenir Louise Verdier, qu'un assassinat venait d'être commis rue de la Goutte-d'Or, comment, ne doutant pas que la victime ne fût le vicomte de Lucerolle, il s'était rendu rue de la Goutte-d'Or, accompagné du docteur et enfin ce qui s'était passé en présence du cadavre.

La comtesse avait écouté en frissonnant, sans interrompre une seule fois son mari. A ce moment du récit où le docteur Gervais, constatant l'absence de la tache rouge, avait déclaré que la victime n'était pas l'enfant confié par lui à Louise Verdier, elle s'était levée brusquement, avait fait quelques pas dans le salon, et s'était appuyée contre le marbre de la cheminée.

Le comte cessa de parler.

La tête inclinée sur sa poitrine, une main appuyée sur son cœur, l'autre pendante, la comtesse réfléchissait, absorbée dans ses pensées.

Ernestine s'était agenouillée et pleurait, la figure dans ses mains.

Au bout d'un instant, M. de Lucerolle s'inquiéta du silence et de l'immobilité de la comtesse.

— Mathilde, prononça-t-il d'une voix anxieuse, tu as entendu, et tu ne dis rien! Ah! comme moi, tu dois penser que Louise Verdier est une misérable, une infâme! Quand elle t'a dit que son fils était mort, elle mentait avec effronterie! C'est le nôtre qui est mort, le nôtre!...

La comtesse releva la tête.

— Si ce que pense le comte de Lucerolle était vrai, dit-elle d'une voix lente et grave, Louise Verdier serait, en effet, une misérable et une infâme. Mais, si étrange et si incompréhensible que nous paraisse sa conduite, j'entends une voix intérieure qui me crie : « Ne la condamne pas avant de l'avoir entendue! » Tu me regardes et tu t'étonnes, peut-être, de ne pas me voir désolée et désespérée... C'est que la même voix dont je viens de parler me crie encore : « Espère, espère! »

— A la place de notre fils, Louise Verdier nous a donné le sien, voilà le fait! exclama le comte.

— C'est vrai.

— Ah!... Et tu cherches à l'excuser!

— Je n'en sais rien. Mais je ne dois pas oublier les services qu'elle nous a rendus et je veux lui tenir compte de son dévouement.

— Le rôle que Louise Verdier a joué ne s'explique que trop : elle nous a indignement trompés tous. Mathilde, j'admire ta générosité, mais tu devrais te défier de ton cœur.

— Où est Louise? s'écria la comtesse, où est-elle?

— Nous l'avons laissée près du cadavre de son fils.

La comtesse s'élança vers M. Gervais.

— Docteur, lui dit-elle, vous avez connu Louise Verdier quand elle était jeune fille?

— Oui, à son arrivée à Paris; elle avait à peine dix-sept ans.

— Vous aviez confiance en elle, puisque vous l'avez choisie pour être la nourrice de mon enfant.

— Une confiance entière, madame la comtesse.

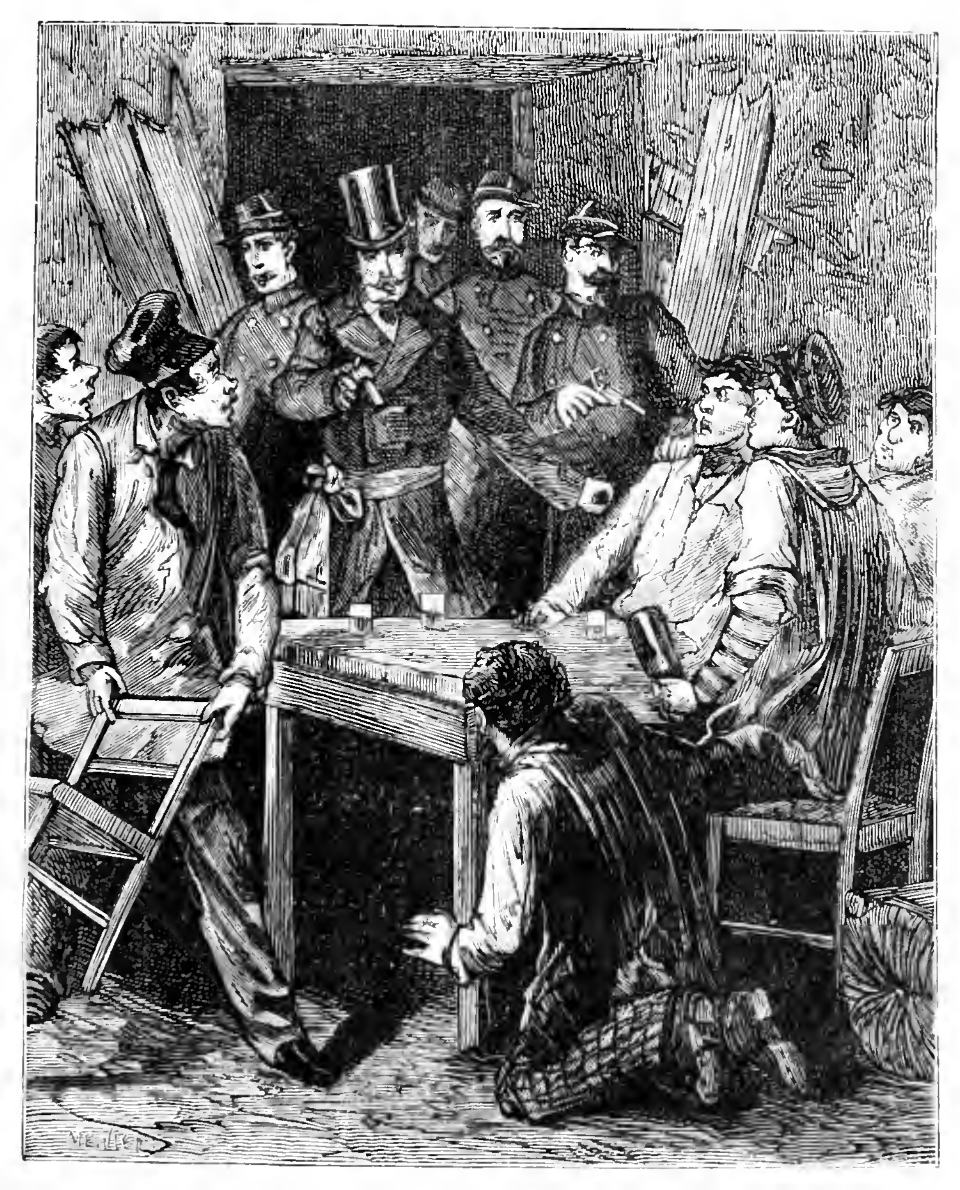
— La pauvre fille avait commis une faute.

— Dont elle s'est amèrement repentie; malgré les conseils de ma femme et les miens, elle s'est mariée.

— Mariée! fit la comtesse avec surprise; Louise est mariée?

— Comment! vous ne le savez pas?

— Elle ne m'a jamais parlé de cela.



La porte fut enfoncée et les voleurs surpris firent mine de vouloir se défendre. (Page 425.)

— Eh bien ! Mathilde, dit le comte, t'a-t-elle assez menti ?

— Attends, mon ami, attends, répondit la comtesse en proie à un trouble extraordinaire ! Ah ! je crois comprendre... Docteur, reprit-elle d'une voix vibrante en lui saisissant le bras, avez-vous vu le mari de Louise Verdier ?

— Je l'ai vu une ou deux fois ; c'était, autant qu'il m'en souvienne, un assez beau garçon ; il avait une certaine instruction et maniait facilement la parole.

Louise se laissa tromper par ces dehors séduisants. Mais elle ne tarda pas à découvrir que son mari était un mauvais sujet, un gredin de la pire espèce. Au bout d'un an et quelques mois de mariage, étant enceinte, elle fut forcée de le quitter.

— Docteur, cet homme s'appelait !...

— Pierre Ricard.

— Pierre Ricard ! s'écria le comte en se dressant sur ses jambes.

— Pierre Ricard ! répéta la voix d'Ernestine.

Le visage de la comtesse s'éclaira et parut resplendir. Elle se précipita dans les bras de son mari en criant :

— Notre fils existe !

— Mathilde, que veux-tu dire ? Explique-toi !

— Oui, répondit-elle avec exaltation, notre fils existe ; je le connais, je l'ai vu... Ce jeune homme, qui aime mademoiselle Blanchard, qui a été arrêté comme coupable d'un crime horrible... Oh ! mais il est innocent, il est victime d'une monstrueuse erreur, j'en suis sûre...

— Eh bien ? eh bien ? l'interrogea avidement le comte.

— Eh bien ! ce jeune homme ne s'appelle pas Pierre Ricard ; c'est notre fils, c'est le vicomte de Lucerolle !

— Grand Dieu, est-ce possible ?

— Il te ressemble d'une manière frappante. Ah ! je m'explique maintenant la véritable cause de mon saisissement, de mon trouble lorsque je l'ai rencontré... Depuis, à quoi ai-je pensé ? A des choses folles... Et aux battements de mon cœur je n'ai pas deviné que ce jeune homme était mon fils !

— Mathilde, prends garde ! si tu te trompais !...

— Va, n'aie pas cette crainte ; ma pensée est éclairée, et je sens se réveiller dans mon cœur des transports de tendresse et d'amour !

Mais, continua-t-elle en marchant la main tendue vers le cordon d'une sonnette, il faut envoyer chercher Louise ; les instants sont précieux, il faut qu'elle vienne et qu'elle nous dise...

Une porte du salon, qui s'ouvrit tout à coup devant elle, l'empêcha d'achever sa phrase.

Joseph entra et dit :

— Louise Verdier fait demander à monsieur le comte et à madame la comtesse s'ils veulent la recevoir.

Madame de Lucerolle bondit vers la porte en criant :

— Louise, Louise, venez!

La veuve de Pierre Ricard entra, baissant la tête.

Elle s'avança jusqu'au milieu du salon. Puis, les mains jointes, elle tomba à genoux, en disant d'une voix suppliante :

— Monsieur le comte, madame la comtesse, pardonnez-moi!

— Avant de vous accorder le pardon que vous nous demandez, dit le comte avec sévérité, il faut que nous sachions si vous le méritez.

— Monsieur le comte, répondit-elle d'un ton douloureux, je ne veux rien vous cacher. Quand vous saurez combien j'ai souffert, comme j'ai été malheureuse, vous me jugerez... Oh! j'ai mérité votre colère, peut-être votre mépris; mais ne me repoussez pas avant de m'avoir entendue. Quand j'aurai parlé, si vous me trouvez indigne de votre clémence, vous me chasserez comme une misérable.

— Parlez donc, dit le comte.

— Louise, relevez-vous, dit la comtesse.

— Merci, madame la comtesse; mais c'est à genoux devant vous que je veux parler. Monsieur le comte, madame la comtesse, veuillez vous rappeler ce qui s'est passé à Jouarre, dans ma petite maison, au moment où vous êtes venus me réclamer votre fils.

— Nous ne l'avons pas oublié.

— Ne vous connaissant pas, je vous regardai d'abord avec surprise, et quand vous m'eûtes dit que vous étiez le père et la mère de l'enfant que le docteur Gervais m'avait confié, que vous alliez l'emporter, je sentis que tout se brisait en moi. C'était une de ces douleurs affreuses qui frappent en même temps le corps, l'âme, le cœur, la raison.

Je tenais un enfant dans mes bras, madame la comtesse me le prit, presque de force, et se mit aussitôt à le couvrir de baisers.

« Alors je perdis complètement la tête. Cet enfant était le mien.

— Où était le nôtre? demanda le comte.

— La nuit précédente, Pierre Ricard, mon mari, que je n'avais pas vu depuis plus d'un an, était venu à Jouarre. Pour rendre mon malheur complet, pour me frapper au cœur, il eut l'horrible pensée de me prendre mon enfant... Ah! il aurait mieux fait de me tuer, le misérable!... Les deux enfants dormaient chacun dans son berceau; il n'en vit qu'un, celui qu'il emporta... C'est votre enfant, c'est votre fils qu'il m'avait volé!... Voilà ce que j'aurais dû vous dire. J'en avais peut-être la volonté; mais je n'ai pas eu la force de parler, le courage m'a manqué...

— Ah! je comprends, s'écria la comtesse, je comprends tout maintenant!

Louise, reprit-elle d'une voix frémissante, savez-vous ce que Pierre Ricard a fait de notre enfant?

— Il l'a abandonné, l'infâme... Mais vous connaissez l'histoire de votre fils, madame la comtesse; dernièrement, dans votre chambre, mademoiselle Léontine Blanchard vous l'a racontée.

La comtesse se redressa les yeux étincelants.

— C'est lui! exclama-t-elle; ah! Dieu soit loué!

— Oui, madame la comtesse, reprit Louise, celui qui portait le nom maudit de Pierre Ricard est le vicomte de Lucerolle. J'ignorais ce que votre fils était devenu; je l'avais cherché vainement pendant des années afin de vous le rendre. Mon mari avait disparu, je ne pouvais rien savoir. C'est le récit que vous a fait mademoiselle Blanchard et que j'ai entendu, sans le vouloir, qui me l'a fait retrouver, alors que je n'avais plus aucun espoir.

— Louise, relevez-vous, dit la comtesse; vous nous apprendrez dans un autre moment pourquoi vous avez gardé un si long silence. Quel qu'ait été le mobile de votre conduite, Louise, dès à présent la comtesse de Lucerolle vous pardonne.

— Oh! madame la comtesse...

— Mais nous avons en ce moment d'autres sujets de préoccupation, mon cœur est plein d'angoisses; Louise, parlez-nous de notre fils; depuis quatre jours, qu'avez-vous fait pour lui?

— L'assassin de Fabrice se nomme Pierre Ricard, répondit Louise en se relevant; j'ai donné au juge d'instruction la preuve qu'on avait arrêté un innocent, et le fils de monsieur le comte et de madame la comtesse a été mis en liberté.

— Louise, où est mon fils? s'écria la comtesse.

Louise s'élança hors du salon, et reparut presque aussitôt, tenant par la main le vicomte de Lucerolle.

— Monsieur le comte, madame la comtesse, dit-elle d'un ton solennel, voici M. le vicomte Léon de Lucerolle.

Le jeune homme tressaillit et jeta autour de lui des regards éperdus.

— Mon fils! s'écrièrent en même temps M. et madame de Lucerolle.

Le jeune homme avait pâli; il suffoquait; ses jambes ployèrent sous le poids de son corps; il chancela comme s'il allait tomber. En le soutenant, Louise le poussa doucement vers la comtesse.

Soudain ses traits s'animèrent, une joie indicible brilla dans ses yeux, un cri s'échappa de sa poitrine oppressée, et il tomba dans les bras de madame de Lucerolle, qui l'étreignit fortement.

— Ma mère, ma mère! murmura-t-il d'une voix éteinte.

La comtesse sanglotait.

Le comte s'était approché. Il les regardait avec bonheur.

— Oh! oui, c'est bien mon frère! se disait Ernestine.

A son tour le comte embrassa son fils.

— Mon ami, vois donc comme il te ressemble! s'écria la comtesse enivrée, folle de bonheur.

— Je reconnais mon sang répondit le comte.

Louise, qui était restée à l'entrée du salon, s'élança vers le jeune homme.

— Monsieur le comte, dit-elle en découvrant elle-même la poitrine du vicomte, regardez... Et vous aussi, M. Gervais, *regardez... Voilà la tache des Lucerolle!*

— Oui, dit le comte, c'est la tache rouge des Lucerolle. Mon fils, continua-t-il avec émotion, cette marque que vous portez sur la poitrine se transmet dans notre famille avec le courage, l'honneur, l'amour du bien et toutes les grandes vertus; je suis sûr d'avance que vous serez digne du nom que vous allez porter.

Le jeune homme répondit :

— Je demanderai à mon noble père de me montrer le chemin qu'il faut suivre, et, guidé par ses conseils, ayant sous les yeux l'exemple de sa vie, je marcherai sans hésitation. Pour vous, mon père, pour vous, ma mère, mon cœur est déjà rempli de respect et d'amour. Ah! je saurai mériter votre affection, je vous le jure; inspiré par vous, je pourrai, je l'espère, répondre à ce que vous attendez de moi.

— Ah! il parle déjà comme un Lucerolle! s'écria la comtesse avec enthousiasme.

— Ma mère, répliqua le jeune homme avec une sorte d'orgueil, j'en ai la marque sur le sein; c'est le cœur que vous m'avez donné qui bat dans ma poitrine; c'est le sang de mon père qui coule dans mes veines!

— Louise, dit M. de Lucerolle en se tournant vers elle, je me souviens de vos paroles de l'autre jour. Vous m'avez dit :

« — Quand votre fils paraîtra devant vous, vos bras s'ouvriront, et vous embrasserez un fils digne de vous et digne du nom qu'il porte. Je ne pouvais comprendre alors le sens de vos paroles; vous m'avez dit la vérité. »

Et ouvrant ses bras :

— Venez, mon fils, ajouta-t-il, venez, que je vous embrasse encore!

Ensuite, se tournant vers Louise, il reprit :

— Je ne veux pas me souvenir du passé ; vous avez le pardon de madame la comtesse : comme elle, Louise, le comte de Lucerolle vous pardonne.

— Ah ! merci, monsieur le comte, merci ! s'écria-t-elle avec un accent plein de reconnaissance.

— Mon père, dit le vicomte, je ne sais pas ce que vous pouvez avoir à reprocher à Louise Verdier ; mais je n'oublierai jamais ce qu'elle a fait pour moi ; j'ai contracté envers elle une dette sacrée, et Louise...

— Ne dites rien devant moi, monsieur le vicomte, l'interrompit-elle. Monsieur le comte, madame la comtesse, je vous demande la permission de me retirer.

— Louise, répondit vivement madame de Lucerolle, que signifient ces paroles ? Est-ce que vous ne restez pas à l'hôtel ? Où voulez-vous aller ?

— Où mon devoir m'appelle, madame la comtesse ; je suis mère aussi !... je retourne rue de la Goutte-d'Or, où il y a maintenant deux cadavres.

— Deux cadavres !

— Oui, celui de mon fils et celui de mon mari. Chassé par moi de votre maison, mon fils allait quitter la France. Je lui avais donné les quarante mille francs que monsieur le comte a bien voulu me prêter. Pour lui voler ces quarante mille francs, Pierre Ricard, sans le connaître, a assassiné son fils et s'est tué lui-même, il y a une heure, devant le cadavre de sa victime.

— Oh ! pauvre femme ! murmura la comtesse.

Derrière elle, la voix du docteur Gervais répéta :

— Pauvre femme !

XXXIV

LES CRAVATES BLEUES

Louise était partie, laissant dans le salon ses maîtres et le docteur Gervais frissonnant d'horreur.

— Si grande que soit sa faute, dit le docteur, elle l'expie cruellement aujourd'hui.

— Tout cela devait arriver, répliqua M. de Lucerolle.

— Vous êtes fataliste, monsieur le comte ?

— Je le crois. Mais éloignons notre pensée de ces choses lugubres. Docteur, nous vous gardons toute la soirée.

— Oui, oui, dit vivement la comtesse, nous gardons M. Gervais.

A ce moment, Ernestine, qui était restée à l'écart, s'approcha de sa mère et lui dit d'une voix adorable :

— On m'oublie, moi : mais je ne peux pas être jalouse, je suis si heureuse!

— Ah! ma fille, ma fille! s'écria la comtesse, c'est vrai, nous t'oublions, mon cher trésor... Mon fils, c'est Ernestine, votre sœur; ah! mes chers enfants, embrassez-vous!

La jeune fille tendit ses joues à son frère.

— Nous n'avons plus rien à demander, plus rien à désirer, dit la comtesse à son mari.

— Plus rien que le bonheur de nos enfants.

— Cher père, répondit Ernestine, vos enfants seront heureux, car il vous aimeront toujours. Le bonheur et la joie étaient sortis de notre maison, ils viennent d'y rentrer. Mon frère, continua-t-elle, je vous aimerai comme une bonne sœur; vous me donnerez aussi une place dans votre cœur, n'est-ce pas? Léontine Blanchard a dû vous parler de moi et vous dire que je suis son amie. Vous vous aimez; j'en suis bien heureuse, et mon bonheur sera plus grand encore quand Léontine sera ma sœur.

Ces paroles troublèrent le jeune homme. Il regarda le comte et la comtesse, et baissa la tête.

— Mon fils, dit M. de Lucerolle, aimez-vous réellement mademoiselle Blanchard?

— Oui, mon père, répondit-il.

— Vous avez demandé sa main?

— Et son vieux père me l'a accordée.

— Enfin, vous êtes fiancés. Mais alors vous étiez Pierre Ricard, un ouvrier sans fortune; aujourd'hui vous êtes le vicomte Léon de Lucerolle. Votre père a-t-il le droit de vous demander ce que vous comptez faire?

— Oui.

— Eh bien?

— Le vicomte de Lucerolle ne renie pas les sentiments de l'ouvrier Pierre Ricard, mon père : mon cœur restera le même. J'aime mademoiselle Blanchard et je préférerais renoncer à la fortune et au nom que vous me donnez, si j'en avais le droit, plutôt que de manquer à une promesse que je considère comme

un engagement d'honneur, quand même il ne s'agirait pas du bonheur de ma vie tout entière.

Le comte lui tendit la main.

— C'est bien, dit-il, je suis satisfait.

Il alla ouvrir la porte du salon et appela son valet de chambre.

Le vieux domestique accourut.

— Joseph, ordonna le comte, faites atteler à l'instant.

La comtesse se tourna vers son mari, une interrogation dans le regard.

— Ma chère Mathilde, répondit-il avec un doux sourire, je veux que tout le monde soit heureux aujourd'hui autour de moi : je vais aller chercher M. Blanchard et mademoiselle Léontine.

— Ah! mon père, comme vous êtes bon! s'écria Ernestine en s'élançant à son cou.

Louise passa la nuit et une partie de la journée du lendemain dans la chambre de la rue de la Goutte-d'or. Elle n'avait pas voulu s'éloigner du corps de son fils.

Louis Ricard et Pierre Ricard furent mis chacun dans un cercueil et conduits en même temps au cimetière. Louise remplit son devoir jusqu'au bout avec un véritable courage. Elle accompagna son fils et son mari, et quand la terre eut recouvert les deux cercueils, placés à côté l'un de l'autre dans la même fosse, elle s'agenouilla et pria.

Les journaux rapportèrent le drame de la rue de la Goutte-d'or de vingt manières différentes. On avait intérêt à cacher la vérité; la police refusa de donner communication des faits recueillis par l'enquête, et l'on ne sut jamais que Charles Cholet, dont on racontait partout la mort tragique, avait été, sous le nom de Léon de Lucerolle, un élégant du boulevard, un viveur de Paris.

D'ailleurs, toutes les suppositions furent facilement admises, et le mystère devint tout à fait impénétrable. Les reporters des journaux durent se contenter des renseignements qu'ils obtinrent en interrogeant les habitants du quartier. Chacun écrivit sa version plus ou moins fantaisiste.

Du reste tous ces faits-Paris des journaux peuvent se résumer ainsi :

« Un ancien forçat, du nom de Ramoneau, malfaiteur des plus dangereux, a assassiné un jeune ouvrier horloger appelé Charles Cholet, pour lui voler quarante mille francs, dont le pauvre jeune homme venait d'hériter, et avec lesquels il se disposait à aller faire fortune en Amérique. »

Dans la nuit, à l'heure habituelle des rendez-vous des voleurs, une vingtaine



Chaque fois qu'elle rencontre une mère tenant par la main son enfant. (Page 429.)

d'agents de police, guidés par Boyer, entourèrent la maison isolée. Toutes les issues étant gardées, le commissaire de police entra dans la masure, accompagné de six agents armés de révolvers. Ils descendirent dans le sous-sol, et se trouvèrent devant le caveau, d'où sortaient des cris et des éclats de rire. La porte fut enfoncée. Les voleurs, surpris à l'improviste, firent mine de vouloir se défendre; ils s'emparèrent des lourdes chaises de bois dont ils menacèrent les têtes des

agents; mais les canons des revolvers les tinrent en respect. Comprenant que toute résistance était inutile, ils se laissèrent emmener.

Ils étaient sept : Griffard, chef de la bande, le Lézard, Moulinet et quatre autres.

Une perquisition faite dans toute la maison amena la découverte de beaucoup de marchandises et d'objets volés.

Au domicile de Griffard, où d'autres agents arrêtaient la Frileuse, à peu près à la même heure, on trouva une quantité de bijoux, de l'argenterie et de nombreuses reconnaissances du Mont-de-piété.

Robin fut arrêté dans un cabaret au moment où il montait la tête à ses compagnons de débauche pour les entraîner dans une cabale contre Boyer et Thibaut, qu'il craignait, depuis que ceux-ci s'étaient nettement déclarés ses ennemis.

Dès le lendemain de l'arrestation de Griffard et de sa bande, Moulinet et la Frileuse firent de très importantes révélations, qui mirent sur pied tous les agents de la police de sûreté. Dans l'espace de trois jours, cinquante-sept individus, parmi lesquels se trouvaient plusieurs recéleurs, tombèrent entre les mains de la justice. C'était la bande entière, dont Griffard et ses hommes formaient un détachement.

La plupart de ces misérables étaient des repris de justice.

On remarqua que presque tous portaient une cravate bleue sur laquelle était fixée une épingle à tête rose. Moulinet qui cherchait évidemment à se tirer d'affaire et à mériter l'indulgence de ses juges, en trahissant les autres, apprit au juge d'instruction que la cravate bleue et l'épingle était un signe de ralliement. C'est encore par Moulinet qu'on sut comment la bande était organisée et comment elle procédait dans ses opérations à Paris, dans tous les quartiers, et dans la banlieue.

Dirigée par un seul chef, surnommé par les voleurs le Merveilleux, la bande entière se divisait en cinq détachements ayant chacun leur capitaine. Ces cinq fractions de la bande occupaient Belleville, Montmartre, Batignolles, Grenelle et Vaugirard.

Chaque chef subalterne opérait séparément avec ses hommes. Seul, le Merveilleux avait le droit de réunir deux ou plusieurs détachements pour une expédition importante qu'il commandait lui-même. Cela arrivait chaque fois que les coureurs de n'importe quel détachement avaient découvert aux environs de Paris une maison de campagne à mettre au pillage.

Les vols commis par la bande entière, depuis son organisation, furent évalués à près de deux millions.

En livrant à la justice cette bande de brigands, Louise Verdier avait rendu à Paris un immense service.

On voulut lui restituer la somme qu'on avait trouvée sur Ramoneau; mais, conseillée par M. de Lucerolle, elle refusa de l'accepter et demanda qu'elle fût distribuée aux sociétés de secours, et aux indigents des vingt arrondissements.

M. Blanchard agit de même pour ses titres de rente, qui furent retrouvés.

Au cours de l'instruction, on apprit que Ramoneau — Griffart ne connaissait pas son autre nom — avait été, pendant la guerre, un espion au service de la Prusse. Il se trouvait à Lours le jour où le père de Léontine avait pris son fusil pour aller à la rencontre des Prussiens. C'est sur sa dénonciation que le malheureux Philippe Blanchard fut fusillé sur la place du village.

Fêté par les Allemands, à qui il rendait sans doute beaucoup d'odieux services, Ramoneau assista à l'incendie de la ferme, à la ruine d'une famille qui lui devait son malheur. Plus tard, le hasard le ramena à Lours; il apprit que M. Blanchard, voulant s'éloigner d'un pays qui n'était plus la France, se disposait à vendre ses propriétés pour le prix qu'on lui en offrait : trente mille francs.

Le misérable était donc parfaitement renseigné, lorsque, apprenant que l'aveugle et sa petite-fille venaient d'arriver à Paris, il conçut le projet de commettre le vol qui fut suivi de l'assassinat de Fabrice.

Le procès de la bande des cravates bleues fit beaucoup de bruit. Tout Paris s'en occupa pendant quinze jours. C'est beaucoup, si l'on songe aux événements qui se succèdent sans cesse et qui tombent successivement dans l'oubli. Le fait du jour jette un voile sur celui de la veille. A la curiosité publique, aux amateurs de drames, il faut constamment de la nouveauté.

Robin ne fut pas compris dans l'affaire des cravates bleues. Ramoneau étant mort, malgré ce que Louise Verdier avait appris au juge d'instruction, il était difficile, pour ne pas dire impossible, de prouver qu'il fût coupable. On allait le mettre en liberté, en vertu d'une ordonnance de non-lieu, lorsqu'on découvrit que, pendant la guerre, incorporé comme ancien militaire dans un régiment de ligne, il avait déserté. Il fut renvoyé devant un conseil de guerre qui le condamna à vingt ans de travaux forcés.

Deux mois après leur arrestation, les cravates bleues passèrent en cour d'assises.

Ils furent tous condamnés : quinze aux travaux forcés à perpétuité; les autres, à vingt, quinze, douze et dix ans de la même peine.

Griffard et le Lézard étaient au nombre des condamnés à perpétuité. On tint compte à Moulinet des révélations qu'il avait faites; il ne fut condamné qu'à dix ans, ainsi qu'Henriette Mabire surnommée la Frileuse.

ÉPILOGUE

Six mois se sont écoulés.

Le drame de la rue de Lille, celui de la rue de la Goutte-d'Or sont tombés, comme tant d'autres choses, dans le gouffre du passé, qui reçoit tout, où tout s'éteint, se brise, s'efface.

Quelques personnes seulement en gardent le souvenir. Celles-là n'oublieront jamais.

La famille de Lucerolle est en Lorraine. Le monde s'est étonné en apprenant que le comte avait quitté Paris. On chercha la cause de ce départ. On ne la trouva point. Les amis intimes de la famille la connaissent; ils en gardent le secret.

Le comte leur a dit :

— Je pars pour trois ans; avec ma femme et mes enfants nous visiterons les principales villes de l'Europe. J'aurai du plaisir à revoir Madrid, Vienne, Saint-Pétersbourg, où je ne suis pas oublié et où j'espère retrouver quelques amis. A mon retour à Paris, le vicomte de Lucerolle reparaîtra dans le monde. On croira à une transformation, à une métamorphose; je ne veux pas qu'on sache la vérité.

Mademoiselle Léontine Blanchard est devenue vicomtesse de Lucerolle. C'est à Lucerolle qu'a eu lieu la cérémonie du mariage.

Un des témoins du vicomte était M. Corbon. Boyer et Thibaut assistèrent au mariage de leur ancien camarade d'atelier. Ceux que l'ouvrier Pierre Ricard aimait devaient rester les amis du vicomte de Lucerolle.

Le jour où Boyer et Thibaut quittèrent le château, après les fêtes du mariage, la belle vicomtesse leur fit présent à chacun d'un joli petit portefeuille en maroquin vert. Dans chaque portefeuille il y avait dix mille francs.

Une autre récompense attendait Boyer à Paris. M. Corbon lui donna la place de contre-maître, qui avait été précédemment destinée à Pierre Ricard. Tous les ouvriers approuvèrent le choix du patron.

— Maintenant, dit Boyer à Thibaut, je suis sûr de pouvoir rendre une femme

heureuse. Je désire un bonheur semblable au tien. Avoir, quand on rentre le soir, une bonne petite femme qui vous embrasse et trois adorables bébés qui vous grimpent dans les jambes, c'est ce qu'il y a de meilleur dans la vie. Dans trois mois je serai marié.

— Et dans un an?... fit Thibaut en riant.

— Ce sera le premier, et comme je veux faire comme toi...

— Bravo! Il faut des soldats à la France!

La mère Chéron a suivi son fils adoptif; elle est au château de Lucerolle. La brave femme s'habitue difficilement à sa nouvelle position. Il lui arrive souvent d'appeler le vicomte : mon Pierre, comme autrefois. C'est maintenant la mère Chéron qui tient compagnie à l'aveugle; elle ne le quitte presque jamais. Elle lui offre son bras pour faire tous les jours une longue promenade dans le parc du château. Elle lui a déjà raconté vingt fois l'histoire de son fils adoptif : n'importe! M. Blanchard l'écoute toujours avec plaisir.

On est allé faire à Lours un pieux pèlerinage. Tous se sont agenouillés sur la tombe des morts et l'ont couverte de couronnes et de bouquets.

Louise Verdier s'est retirée à Jouarre. Abandonnée depuis vingt-quatre ans, sa maisonnette était devenue inhabitable. Elle y a mis les maçons et l'a fait restaurer. Avec ses murs blanchis à la chaux, ses persiennes vertes et son toit de tuiles rouges, elle a aujourd'hui l'apparence d'une maison neuve.

Les vieux arbres du jardin semblent eux-mêmes rajeunis. On dirait que leurs branches tressaillent de joie quand celle qu'ils ont vue enfant les regarde en passant près d'eux.

M. de Lucerolle n'a pas accepté le remboursement qu'elle voulait lui faire. Les titres qui représentent sa petite fortune sont restés en dépôt à la Banque de France. Elle a plus qu'il ne lui faut pour vivre dans sa retraite. Mais il y a partout des pauvres à secourir, des misères à soulager.

Louise Verdier cherche l'oubli des douleurs et des chagrins de sa vie dans la charité.

Mais chaque fois qu'elle rencontre sur son chemin une mère tenant par la main deux enfants, elle se souvient. Alors ses yeux s'obscurcissent, elle détourne la tête et s'éloigne en pleurant.

FIN

TABLE DES CHAPITRES

PREMIÈRE PARTIE

LA FILLE DE L'AVEUGLE

DEUXIÈME PARTIE

LA TACHE ROUGE

SCEAUX. — IMPRIMERIE CHARAIRE ET FILS.

